



HAL
open science

Le roman d'aventure et le 'roman d'outre-mer' de langue allemande, de Charles Sealsfield à B. Traven

Christian Silicani

► **To cite this version:**

Christian Silicani. Le roman d'aventure et le 'roman d'outre-mer' de langue allemande, de Charles Sealsfield à B. Traven. Littératures. Université Sorbonne Paris Cité, 2018. Français. NNT : 2018US-PCA004 . tel-02147316

HAL Id: tel-02147316

<https://theses.hal.science/tel-02147316>

Submitted on 4 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

ED 514 – ED EDEAGE

Études anglophones, germanophones et européennes

EA 4223 – CEREG

Centre d'études et de recherches sur l'espace germanophone

Thèse de doctorat – études germanophones

Christian SILICANI

**LE ROMAN D'AVENTURE ET LE « ROMAN D'OUTRE-MER »
DE LANGUE ALLEMANDE
DE CHARLES SEALSFIELD À B. TRAVEN**

Thèse dirigée par
M. le Professeur Rolf Wintermeyer

Année universitaire 2017-2018

JURY :

M. Rolf WINTERMEYER, Professeur à l'Université de la Sorbonne Nouvelle Paris 3

M. Éric LEROY DU CARDONNOY, Professeur à l'Université de Caen

Mme Nicole COLIN, Professeur à l'Université d'Aix-Marseille

Monsieur Armin OWZAR, Professeur à l'Université de la Sorbonne Nouvelle Paris 3

Remerciements

Je remercie Madame Aliyah Morgenstern, directrice de l'École doctorale 514, de m'avoir accordé le temps nécessaire pour terminer ce travail qui a exigé beaucoup plus de temps qu'initialement prévu.

Je remercie également Madame Cécile Trautmann-Waller, responsable du Centre d'Études et de Recherches sur l'Espace Germanophone – EA 4223, pour ses conseils et suggestions dispensés lors des journées des doctorants.

Merci enfin à Rolf Wintermeyer, mon directeur de thèse, pour nos discussions tout au long de ce travail et de la patience dont il a constamment fait preuve envers un étudiant « atypique ».

Résumé

Le roman d'aventure et le « roman d'outre-mer » de langue allemande, de Charles Sealsfield à B. Traven.

Il existe une abondance extraordinaire de récits de voyage et d'œuvres de fiction en langue allemande focalisant l'outre-mer et en premier lieu les États-Unis d'Amérique. Ces textes écrits au cours du XIX^e et pendant la première moitié du XX^e siècle représentent un phénomène notable mais peu commenté qui se prête tout à fait à un traitement historique : ces écrits accompagnent, appuient, commentent et vilipendent la très forte émigration allemande vers les Amériques, notamment l'Amérique du Nord. Le présent travail s'attache à rendre compte du roman d'aventures outre-mer de langue allemande et ce faisant s'efforce de cerner ce qui fait la spécificité de la perspective allemande. Dans cette optique ont été retenues douze œuvres composées par des auteurs germanophones aussi différents les uns des autres que les Allemands Friedrich Gerstäcker (1816-1872), Karl May (1842-1912), Ernst Friedrich Löhndorff (1899-1976), l'Austro-Américain Karl Postl alias Charles Sealsfield (1793-1864), l'Autrichien Franz Kafka (1883-1924), le Germano-Mexicain B. Traven (1882-1969). Après un chapitre d'exposition traitant de l'horizon d'attente présent dans l'Allemagne du XIX^e siècle, onze chapitres sont consacrés à l'étude des romans sélectionnés. L'analyse de ces œuvres permet de mettre en évidence quelques caractéristiques saillantes qui sont propres au genre tant au niveau de l'esthétique, de la logique, des thématiques et des schémas idéologiques qu'au niveau de l'organisation en affrontements axiologiques entre un univers de la rationalité et de la civilisation et un monde considéré comme relevant de la « sauvagerie ». Sont aussi analysées la silhouette de l'aventurier littéraire, les différentes approches de l'altérité entre refus et attrait, la tentation récurrente de la transgression, l'inscription du récit dans un système de codes et de stéréotypes préexistants.

Mots clés : Littérature allemande – littérature autrichienne – genres littéraires – roman d'aventures – histoire de l'Allemagne – histoire de l'Autriche-Hongrie – histoire des États-Unis – conquête de l'Ouest.

Abstract

The German Overseas Adventure Novel, from Charles Sealsfield to B. Traven.

There are many German travel stories as well as works of fiction focusing on overseas territories, in the first place on the United States of America. These texts that were written in the course of the nineteenth century and during the first half of the twentieth century represent a noteworthy phenomenon that has been little commented on and lends itself well to a historical approach. Indeed, these pieces of writing accompany, comment on and vilify the German mass migration to the American continent, especially to North America. The present work attempts to account for the German adventure novel the plot of which takes place overseas. In so doing it tries to define the specificity of the German perspective. Twelve novels have been selected that were written by several german-speaking authors very different from one another : the German Friedrich Gerstäcker (1816-1872), Karl May (1842-1912), Ernst Friedrich Löhndorff (1899-1976), the Austro-American Karl Postl alias Charles Sealsfield (1793-1864), The Austrian Franz Kafka (1883-1924), the Germano-Mexican B. Traven (1882-1969). Following an introductory chapter dealing with the horizon of aspirations in nineteenth-century Germany are eleven chapters, each devoted to the study of one selected novel. The analysis of these works shows some striking features that belong to the genre either at the level of the aesthetics, logic, set of themes and ideological patterns or at the level of axiological confrontations between a rational, civilized world and the so-called « savageness ». Other items in the study are the figure of the literary adventurer, the different approaches to the alterity phenomenon, the recurrent temptation of transgression, the insertion of the text in a pre-existent codes and stereotypes system.

Keywords : German literature – Austrian literature – literary genre – adventure novel – history of Germany – history of the United States – conquest of the West.

Sommaire

Remerciements	2
Résumé	3
Abstract	4
Sommaire	5
Introduction	11
Chapitre I : Fiction et émigration en Amérique D'Ernst Willkomm à Ferdinand Kürnberger	14
I.-1. Introduction.	14
I.-2. Ernst Willkomm, « der Europa-Müde ».	18
I.-3. Gottfried Duden et la « Nouvelle Allemagne ».	19
I.-4. La « Gießener Auswanderungsgesellschaft ».	24
I.-5. Nikolaus Lenau ou l'échec américain.	26
I.- 6. Karl Postl/Charles Sealsfield : au fondement du mythe de l'Amérique.	38
I.-7. Du Kajütenbuch au « Texasverein » : Les Allemands au Texas.	47
I.-8. Fiction et émigration chez Friedrich Gerstäcker.	54
I.-9. Ferdinand Kürnberger et le « fatigué de l'Amérique ».	66
Chapitre II : Une histoire indienne aux sources du roman d'aventures de langue allemande dans le décor américain : <i>Tokeah ; or, the White Rose</i> (1829) et ses avatars	72
II.-1. Repères sociopolitiques et littéraires.	72
II.-2. Genèse du Tokeah.	75
II.-3. Tokeah; or the White Rose: résumé de l'intrigue.	82
II.-4. Der Legitime und die Republikaner. Eine Geschichte aus dem letzten amerikanisch-englischen Kriege (1812 bis 1815): résumé de l'intrigue.	85
II.-4.1. Le romancier et ses personnages.	86
II.-4.2. Un roman matriciel à l'identité éclatée.	99
	5

Chapitre III : <i>Das Kajütenbuch</i> de Charles Sealsfield ou l'aventure paradoxale	102
III.-1. Introduction.	102
III.-2. La genèse du Kajütenbuch.	103
III.-3. <i>Das Kajütenbuch</i> : résumé de l'intrigue.	105
III.-4. L'entrée en aventure.	108
III.-5. La chevauchée ordalique ou la nécessaire catharsis.	114
III.-6. Au croisement de la civilisation et de la sauvagerie : Bob Rock ou le « soleil noir » dans l'aventure.	123
III.-7. La rencontre avec l'alcalde ou la métamorphose.	127
III.-8. L'écriture de la guerre : du protagoniste « passif » au héros « positif ».	134
III.-9. <i>Das Kajütenbuch</i> ou les vertus supérieures de l'américanisme.	139
III.-10. « Le Paradis de l'amour » : quête de plénitude et ambivalence.	145
III.-11. Le message du <i>Kajütenbuch</i> aux Allemands.	150
CHAPITRE IV : <i>Die Regulatoren in Arkansas</i> de Friedrich Gerstäcker	153
IV.-1. Friedrich Gerstäcker, aventurier par vocation.	153
IV.-2. Les Streif- und Jagdzüge durch die Vereinigten Staaten Nordamerikas.	159
IV.-3. <i>Die Regulatoren in Arkansas</i> : résumé de l'intrigue.	166
IV.-4. <i>Die Regulatoren</i> : roman d'aventures et récit littéraire de détection.	170
IV.-5. Le double espace du roman : « désert » habitable et « sauvagerie » intérieure.	178
IV.-6. Les personnages du roman.	181
Chapitre V : <i>Die Flußpiraten des Mississippi</i> de Friedrich Gerstäcker ou Les avatars du « double » au fil du « Grand fleuve »	191
V.-1. Introduction.	191
V.-2. <i>Die Flußpiraten des Mississippi</i> : résumé de l'intrigue.	192
V.-3. Remarques sur la composition du roman.	195
V.-4. Le personnage du Capitaine Kelly : un avatar littéraire du « double » romantique au cœur du premier « roman-western » en langue allemande.	198

V.-5. Humour, drôleries, sincérité ou ambiguïté des sentiments.	207
V.-6. Espace et temps dans le roman : caractérisation et fonctions.	211
V.-7. La « formule Gerstäcker » et l'historicité dans les « Flußpiraten ».	213
V.-8. Les conditions particulières de la réception des Flußpiraten.	218
V.-9. L'espace fictionnel de la Frontière des autres romanciers-aventuriers européens.	220
CHAPITRE VI : L'aventure selon Karl May (1842-1912) : Der Schatz im Silbersee	227
VI.-1. Introduction.	227
VI.-2. Der Schatz im Silbersee : résumé succinct de l'intrigue.	228
VI.-3. Remarques sur la composition du roman.	232
VI.-4. L'espace du roman.	241
VI.-5. Les personnages du roman.	246
VI.-6. L'historicité dans Der Schatz im Silbersee.	262
VI.-7. Culture indiciaire, humour, critique sociale et enseignement moral.	266
CHAPITRE VII : L'aventure selon Karl May : Die Winnetou-Trilogie	270
VII.-1. Introduction.	270
VII.-2. Genèse de la trilogie-Winnetou.	271
VII.-2.1. Genèse du Winnetou I.	271
VII.-2.2. Genèse du Winnetou II.	273
VII.-2.3. Genèse du Winnetou III.	274
VII.-3. Résumé succinct de l'intrigue.	274
VII.-3.1. Résumé du Winnetou I.	274
VII.-3.2. Résumé du Winnetou II.	277
VII.-3.3. Résumé du Winnetou III.	278
VII.-4. Le Far West : un espace privilégié pour des rencontres insolites.	279
VII.-4.1. L'espace au service de l'aventure.	279
VII.-4.2. Les acteurs de la Prairie : « Westmänner », hommes rouges et « outlaws ».	283

VII.-4.2.1. Les « Westmänner », sociétaires d'un Ouest germanisé.	283
VII.-4.2.2. L'Indien, clé de voûte de l'échafaudage éthico-esthétique de Karl May.	295
VII.-4.2.3. L'« outlaw », antagoniste radical.	304
VII.-5. Helldorf-Settlement, « petite Allemagne » dans les Montagnes Rocheuses.	305
VII.-6. Par-delà l'aventure, la religiosité et le kitsch, un message de fraternité.	308
VII.-7. Roman-western américain et roman de l'Ouest façon Karl May.	317
VII.-8. La trilogie-Winnetou : ce qu'elle nous dit des Allemands de l'époque wilhelminienne.	321

**CHAPITRE VIII : *Der Verschollene* [Le disparu] de Franz Kafka (1883-1924) :
Entre stagnation et aporie de l'individu, l'aventure pervertie** **328**

VIII.-1. Introduction.	328
VIII.-2. Genèse de l'œuvre.	330
VIII.-2.1. Les sources.	330
VIII.-2.2. Élaboration et avatars de <i>Der Verschollene</i> .	335
VIII.-3. Résumé succinct de l'intrigue.	337
VIII.-4. Entre mythe et réalité, l'Amérique comme toile de fond de l'aventure.	338
VIII.-5. Déconstruction du mythe de l'Amérique et projection dans la modernité.	341
VIII.-6. Entre exil géographique et exil intérieur : la traversée des illusions.	349
VIII.-7. Le « Grand Théâtre d'Oklahoma » et la fin de l'aventure.	370
VIII.-8. Une bien mystérieuse photographie du théâtre d'Oklahoma.	373

CHAPITRE IX : *Das Totenschiff* [Le vaisseau des morts] de B. Traven (1882-1969) : dénonciation de l'aventure et critique sociale **376**

IX.-1. Introduction.	376
IX.-2. <i>Das Totenschiff</i> : résumé succinct de l'intrigue.	377
IX.-3. <i>Das Totenschiff</i> : composition et intertextualité.	379
IX.-4. <i>Das Totenschiff</i> et les topoï inversés du roman d'aventures.	386
IX.-5. <i>Das Totenschiff</i> , paradigme de l'État bureaucratique et oppresseur.	394
IX.-6. <i>Das Totenschiff</i> et la critique de « Cäsar Kapitalismus ».	401
IX.-7. Aventures et fiction éthique dans <i>Das Totenschiff</i> .	410

IX.-8. Das Totenschiff : entre roman « problématique » et roman de « consolation », un roman d'aventures maritime singulier. 417

Chapitre X : *Die Rebellion Der Gehenkten* [La révolte des pendus] de B. Traven : Aventure et Révolution au « Pays du Printemps » 421

X.-1. Introduction. 421

X.-2. Genèse et publication de l'œuvre : le contexte situationnel. 421

X.-3. Résumé succinct de La révolte des pendus. 423

X.-4. Remarques sur la nature et la structure de l'œuvre. 424

X.-4.1. Place du roman dans le « Cycle de la Caoba ». L'auteur et son propos. 424

X.-4.2. Nature et structure narrative de Die Rebellion der Gehenkten. 426

X.-4.2.1. Le temps de la diégèse et le temps historique. 429

X.-4.2.2. L'espace du récit. 435

X.-5. Aventure et Révolution dans La révolte des pendus. 437

X.-5.1. Indiens versus Ladinós : deux univers antithétiques. 438

X.-5.2. Aventure et révolution ... selon B. Traven. 450

X.-6. De la révolte à la Révolution : la nécessaire éducation politique des prolétaires. 455

X.-7. Vérités, invraisemblances et message libertaire. 463

Chapitre XI : *Blumenhölle am Jacinto – Urwalderlebnis* d'Ernst Friedrich Löhndorff (1899-1976) 468

XI.-1. Introduction. 468

XI.-2. Aux sources de l'œuvre. 469

XI.-3. Résumé succinct de Blumenhölle am Jacinto. 474

XI.-4. La jungle ou « l'inférieur paradisi », décor et espace privilégié de l'aventure. 477

XI.-5. La faune de la forêt au travers de Blumenhölle. Vocation pédagogique du roman. 482

XI.-6. Héros, forbans, figurants et « sauvages » : les personnages du roman. 490

XI.-6.1. Le narrateur-personnage, héros du récit, et ses antagonistes radicaux. 490

XI.-6.2. Les personnages secondaires masculins. 497

XI.-6.3. Les personnages secondaires féminins.	498
XI.-6.4. L'Indien ou l'énigmatique altérité.	499
XI.-7. Chiens-volants et femme-vampire : le fantastique dans Blumenhölle.	505
XI.-8. L'« autofiction » au service de l'aventure. Les nouveaux habits de l'aventurier.	508
XI.-9. « La mort en ce jardin » : la fiction au rendez-vous de l'Histoire.	511
Conclusion	516
Annexe I	523
Annexe II	534
Annexe III	541
Annexe IV	548
Annexe V	553
Annexe VI	567
BIBLIOGRAPHIE	577

Introduction

Terme tout à la fois vague et lumineux, le mot « aventure » trouve dans le « roman d'aventures » son expression littéraire. Dans l'esprit du plus grand nombre, les œuvres qui ressortissent à ce genre ne se différencient du roman tout court que parce qu'elles attachent une importance plus marquée aux actes qu'à leurs motivations profondes. Quoi d'étonnant, par conséquent, à ce que le roman d'aventure soit considéré traditionnellement comme un genre faisant la part belle à l'imagination, n'abordant pas les sujets graves et principalement destiné à un lectorat jeune ou peu exigeant. À ce dernier, il offrirait avant tout le charme de la lecture tendue et son corollaire escompté, l'évasion d'un quotidien souvent vécu comme peu émoustillant parce que prosaïque, encadré et routinier. Il y a, sans doute, beaucoup de vrai dans cette façon de voir les choses. Pourtant, un roman d'aventures, c'est souvent bien plus que cela et c'est le propos du présent ouvrage que de mettre en lumière certains de ses aspects qui nous ont semblé démentir un point de vue par trop schématique et réducteur.

En effet, par les tensions qu'il thématise, le roman d'aventures en dit long sur l'attitude de l'auteur, sur le message, souvent implicite, que formule son récit, sur les désirs, les espérances ou les frustrations des hommes et des femmes qui constituent son lectorat potentiel. Si, dans notre titre, nous avons cru pouvoir écrire « roman d'aventure » – en supprimant le « s » du second terme – c'est pour bien marquer que, dans notre esprit, les romans retenus dans cette étude vont au-delà de la simple narration de péripéties rocambolesques et que par leur style, les idées exprimées ou sous-entendues, la musique de la prose, ils accèdent à une forme de littérarité assez proche, somme toute, de celles des textes légitimés. Cela dit, l'orthographe « roman d'aventures » étant certainement la plus répandue, c'est elle que nous utiliserons indifféremment dans le corps de notre étude, quelle que puisse être la qualité de l'œuvre considérée. Par ailleurs, en juxtaposant la dénomination « outre-mer » à « roman d'aventure », nous avons voulu signifier que l'espace où se situe l'action de ces récits n'était pas la « Heimat », mais bien l'« Übersee », c'est-à-dire les pays au-delà de l'océan et, en premier lieu, mais pas seulement, les Amériques.

Si grande a été la diffusion du roman d'aventures au XIX^e siècle qu'on serait tenté de croire qu'il date de cette période, alors que bien des éléments relevant de ce genre romanesque accompagnent la littérature depuis ses origines (Odyssée, roman d'amour grec, roman courtois / baroque, roman de chevalerie, roman picaresque...). Pour autant, c'est bien au XIX^e siècle que ce type d'écrit accède à l'autonomie d'un genre à part, lequel continuera de se développer dans la première moitié du XX^e siècle. Cette longue période se caractérise en même temps au point de vue littéraire par un foisonnement remarquable de récits de voyages et d'œuvres de fiction focalisant l'outre-mer et en tout premier lieu les États-Unis. Terre d'accueil pour des millions d'émigrants allemands poussés à l'exil par la misère économique et les troubles politiques, les États-Unis ont à l'évidence suscité un véritable tropisme américain chez de nombreux auteurs germanophones. Qu'ils soient écrivains sédentaires, écrivains-voyageurs ou encore romanciers-aventuriers, ces auteurs nous font goûter l'aventure « outre-mer » au travers de récits dont les modalités diffèrent sensiblement de l'un à l'autre, selon la sensibilité, l'inventivité, les intentions déclarées ou plus ou moins cryptées dont leur plume se fait la traductrice.

Il nous a paru que ces écrits se prêtaient tout particulièrement à une lecture historique et à une analyse de leur rôle comme « vecteur d'idées » et « générateur d'images » s'adressant au plus grand nombre. Au travers d'œuvres retenues pour leur caractère exemplaire, il s'est agi pour nous de mettre en valeur ce que le roman d'aventure outre-mer de langue allemande présentait de particulier au niveau de sa composition et de ses thèmes, de souligner le message implicite ou explicite qu'il entendait faire passer aux lecteurs allemands, bref de montrer qu'en dépit de leur réputation de littérature facile et de divertissement, les récits du genre possédaient leur cohérence et se positionnaient par rapport aux événements et aux valeurs de leur temps.

Concernant le corpus étudié, notre choix s'est porté sur des œuvres du genre qui ont eu un retentissement certain au moment de leur publication. Si leur contenu a tant captivé le public, c'est, avons-nous pensé, non seulement en raison d'intrigues bien ficelées et de l'agencement réussi de péripéties plus ou moins rocambolesques, mais aussi et surtout parce qu'il se faisait vecteur d'informations et de messages destinés à répondre à l'attente de certaines catégories de lecteurs. Dans le but de

cerner au mieux la spécificité de la perspective allemande, nous n'avons pas hésité à établir des comparaisons avec certains textes français, britanniques et américains contemporains de ces œuvres et présentant des thèmes sinon similaires, du moins apparentés. Les questionnements plus proprement textuels (intertextualité, théorie des genres littéraires, narratologie) ont été mis à profit chaque fois que cela nous a semblé nécessaire.

Notre travail a porté sur les six auteurs et les treize romans suivants :

- Karl Postl/Charles Sealsfield (1793-1864) : *The Indian Chief or Tokeah and the White Rose* (1829) ; *Der Legitime und die Republikaner* (1833) ; *Das Kajütenbuch oder Nationale Charakteristiken* (1841) ;
- Friedrich Gerstäcker (1816-1872) : *Die Regulatoren in Arkansas* (1846) ; *Die Flußpiraten des Mississippi* (1847) ;
- Karl May (1842-1912) : *Winnetou I, II, III* ; *Der Schatz im Silbersee* (1894) ;
- Franz Kafka (1883-1924) : *Der Verschollene* (1927) ;
- B. Traven (1882-1969) : *Das Totenschiff. Die Geschichte eines amerikanischen Seemanns* (1926) ; *Die Rebellion der Gehenkten* (1936) ;
- Ernst Friedrich Löhndorff (1899-1976) : *Blumenhöhle am Jacinto* (1932) ;

Et maintenant, partons à la découverte de chacun de ces romans !

Chapitre I

Fiction et émigration en Amérique

D'Ernst Willkomm à Ferdinand Kürnberger

I.-1. Introduction.

Le XIX^e siècle a été pour les Allemands le siècle de la grande émigration vers les territoires outre-Atlantique, essentiellement vers l'Amérique du Nord et, dans une mesure certes moindre, vers l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud. Cette émigration n'était pas un phénomène nouveau puisque l'émigration initiale, pour nous en tenir à la seule Amérique du Nord, a débuté dans le dernier quart du XVII^e siècle. À cette époque, le quaker anglais William Penn (1644-1718), qui avait entretenu dès 1671 des relations avec des sectes de la vallée du Rhin, encouragea des Mennonites réfugiés dans la ville allemande de Krefeld à venir s'installer en Amérique. Leur agent Franz Daniel Pastorius (1651-1719 ou 1720), jeune juriste originaire de Francfort-sur-le-Main, ayant préparé leur arrivée, treize familles mennonites débarquèrent dans la ville portuaire de Philadelphie le 6 octobre 1683. Ces Mennonites fondèrent la première colonie allemande en Amérique du Nord : Germantown, encore appelée « Deitschescheddel » [Petite ville allemande] par les émigrants des première et deuxième générations¹. L'exemple des Mennonites fut suivi par d'autres groupes religieux persécutés qui empruntaient la vallée du Rhin, traversaient la Hollande et de là s'embarquaient pour Londres où ils sollicitaient du gouvernement britannique l'autorisation de s'installer dans le Nouveau Monde. Tout au long du XVIII^e siècle, la Pennsylvanie resta la principale destination des émigrants allemands, presque toujours originaires du Palatinat, du Wurtemberg et du pays de Bade. Le nombre de ces Allemands de Pennsylvanie est évalué à quelque 20 000 personnes pour l'année 1727 et le chiffre de 200 000 Allemands vivant en Amérique du Nord est avancé pour la fin du siècle². La moitié d'entre eux étant originaire du

¹ Cf. Emmerich, Alexander, *Die Geschichte der Deutschen in Amerika. Von 1680 bis zur Gegenwart*, Fackelträger Verlag, Köln, 2013, p. 27-39, ici p. 28-31.

² *Ibid.*, p. 40.

Palatinat, le terme de « Palatines » fut appliqué par les colons britanniques, sans distinction, à tous les Allemands pendant la période coloniale. Au moment où les colonies anglaises du Nouveau Monde s'apprêtent à un dur et long conflit avec la couronne britannique, les Allemands constituent environ trois pour cent de la population américaine, dont un tiers vivant en Pennsylvanie, les deux autres tiers en Virginie et en Nouvelle-Angleterre.

Ce qui est frappant lorsqu'on considère le siècle suivant, c'est l'ampleur d'une émigration qui concerne plus d'un million et demi d'Allemands pour la seule période allant de 1821 à 1860, et près de trois millions d'autres pour les trois décennies suivantes. Les causes de cette émigration massive sont multiples. Ce ne sont plus pour des raisons d'ordre religieux que les Allemands partent pour le Nouveau Monde, mais à la suite de graves crises sociales, économiques et politiques. Le peuple, autrement dit : ceux qui ne sont ni nantis ni privilégiés – et auxquels les souverains paraissent n'accorder aucune importance – a toujours vécu dans des conditions très modestes. Or, les années qui suivent la fin des guerres napoléoniennes sont une période de grande misère et de terribles souffrances populaires, générées, entre autres, par une poussée démographique sans précédent. Et ceci alors que la production des denrées alimentaires n'est pas au rendez-vous, les méthodes de culture restant largement traditionnelles sur des terres cultivables à la superficie déjà contrainte. S'ajoutent à cela les dégâts causés par les débuts de l'industrialisation, lesquels bousculent l'artisanat traditionnel et le travail à domicile qui constituaient une ressource d'appoint pour de nombreuses familles paysannes. L'irruption brutale des produits anglais, fortement concurrentiels, sur le marché fragilise d'autant les productions de l'artisanat local.

Que surviennent alors de mauvaises récoltes, comme en 1816/1817 ou trente ans plus tard, en 1846/1847, et voici ressurgir le spectre de la famine. La misère s'étend, plongeant dans le désespoir une fraction importante de la population, laquelle n'entrevoit plus d'amélioration possible à son sort, enfermée qu'elle est dans le carcan d'une société figée dans un immobilisme structurel complet par la Restauration et son corollaire, la réaction. Aussi bien, l'échec des révolutions de 1830/1833 et 1848/1849 amène-t-il de plus en plus d'Allemands à chercher leur salut dans l'exil. À ceux-là, paysans sans terre et artisans déclassés, mais aussi bourgeois et intellectuels en mal de liberté, l'image de l'Amérique – le plus souvent fantasmée –

s'impose avec force. L'Amérique, c'est-à-dire les États-Unis, un pays neuf aux ressources immenses, qui a besoin de bras pour se développer et le fait savoir. Un pays qui offre à tous ceux que l'ouvrage ne rebute pas la possibilité de mener une vie heureuse et libre dans l'abondance !

Cet engouement pour l'Amérique, continent neuf et sans entraves liées au passé, Johann Wolfgang von Goethe l'exprime bien dans son poème sur l'Amérique écrit en 1827 et souvent cité par la suite :

Den Vereinigten Staaten

Amerika du hast es besser
Als unser Continent das Alte
Hast keine verfallene Schlösser
und keine Basalte.
Dich stört nicht im Innern
Zu lebendiger Zeit
Unnützes Erinnern
Und vergeblicher Streit
Benutzt die Gegenwart mit Glück!
Und wenn nun Eure Kinder dichten
Bewahre sie ein gut Geschick
Vor Ritter-, Räuber- und Gespenstergeschichten³.

Aux États-Unis

Tu vis mieux, Amérique,
que notre vieux continent.
Tu n'as pas de châteaux en ruines
Et pas de basalte.
Et tu n'as pas, au plus intime
Des heures vitales
D'inutiles souvenirs
Et des conflits stériles.
Use avec Bonheur du temps présent!
Et si tes enfants à la poésie s'adonnent
Puisse un sort aimable les garder
Des histoires de chevaliers, de brigands
et de fantômes.

Que l'Amérique n'ait pas d'histoire, Goethe considérait la chose de bon augure. Les histoires de fantômes et de seigneurs pillards, propres à la vieille Europe, ne sauraient peser sur l'existence de cette nation : Entendez les États-Unis sont libres de toute hypothèque liée au passé historique et peuvent par conséquent aller hardiment de l'avant et se développer pacifiquement. Au reste, Goethe avait déjà fait allusion au problème de l'émigration dans son *Wilhelm Meisters Lehrjahre* [Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister, 1796]. On y fait en effet référence à l'Amérique considérée comme une terre exotique et reculée, mais où l'homme peut trouver la liberté, la tolérance et la prospérité. Ces thèmes sont repris et amplifiés dans les deux versions du roman *Wilhelm Meisters Wanderjahre* [Les Années de voyage de Wilhelm Meister], mais alors que dans celle de 1821, l'émigration n'était qu'une possibilité, dans la version définitive de 1829, c'est « par-delà les mers » que Wilhelm, Lothaire et leurs compagnons décident d'aller établir leur « Bund » [association] utopique.

³ Cf. *Goethes Werke*. Hamburger Ausgabe in 14 Bänden, hrsg. von E. Trunz, neubearbeitete Auflage der Ausgabe Hamburg 1948-64, München 1981, Bd.1, p. 333.

La possibilité de faire ou de refaire sa vie en Amérique, d'y trouver la sécurité pour soi-même et les siens, d'y faire fortune ou, à tout le moins, d'y vivre à l'abri du besoin sous les auspices d'une Constitution garantissant la liberté de mouvement et de conscience – tous ces mobiles étaient de nature à provoquer la décision, le plus souvent irréversible, d'émigrer en Amérique. Ils contribuèrent aussi à l'élaboration d'une image de l'Amérique correspondant à ces attentes, le plus souvent en opposition marquée avec la représentation négative de l'Europe monarchique : une Amérique imaginaire. C'est cette image du Nouveau Continent telle qu'elle nous est restituée par quelques plumes fameuses sous forme de fiction ou de compte-rendu que nous nous proposons maintenant de présenter succinctement dans son étonnante pluralité.

Il faut rappeler à nouveau le rôle fondateur qu'ont joué les romans de James Fenimore Cooper (1789-1851), plus précisément les cinq volumes de la série Bas-de-Cuir, dans l'élaboration d'une image positive des États-Unis dans la conscience et l'imaginaire des lecteurs germanophones. Le « Walter Scott américain », comme on l'a parfois surnommé, a su les faire pénétrer dans la réalité comme dans la poésie sauvage des vastes espaces américains. Inspiré du coureur des bois Daniel Boone, encore appelé « l'homme du Kentucky », premier héros de la Frontière, le Natty Bumppo alias « Leatherstocking » [Bas-de-Cuir], de Cooper, est un éclaireur solitaire, allié aux colons européens dont il facilite l'implantation – ce qui le rend parfois mélancolique, car il pressent que le nouvel ordre social auquel aspirent les Américains signifie, à terme, la fin d'une manière de vivre : la sienne. Et aussi l'effacement des sociétés indigènes du paysage. Dernier représentant de l'innocence du Nouveau Monde, Leatherstocking est l'ange gardien de la Prairie, qui voue une amitié sans faille à l'Indien Delaware Chingachgook, figure de frère aîné et d'initiateur à la vie des bois et en qui se résume toute la noblesse de l'Amérique première.

Parus aux États-Unis de 1823 à 1841, les cinq romans de la série sont rapidement traduits pour paraître sous leurs titres allemands : *Die Ansiedler* [1824] ; *Der letzte Mohikaner. Eine Erzählung aus dem Jahre 1757* [1826] ; *Die Steppe* [1828], deuxième traduction : *Die Prärie* [1845] ; *Der Pfadfinder oder das Inlandmeer* [1840] ; *Der Hirschtöter* [1841], deuxième traduction : *Der Wildtöter* [1841].

Ces ouvrages, qui étaient destinés à un lectorat adulte devaient inspirer à des degrés divers les auteurs de langue allemande qui prirent par la suite l'Amérique comme thème de prédilection de leurs écrits.

I.-2. Ernst Willkomm, « der Europa-Müde ».

Dans son roman épistolaire *Die Europamüden*⁴ [Les blasés de l'Europe], paru en 1838, Ernst Adolf Willkomm (1810-1886) brosse le tableau plutôt cynique d'une Europe en proie à la décrépitude, lassée d'elle-même et à laquelle il offre le vigoureux exemple américain comme contre-modèle pour sortir d'une impasse tragique. Tout au long de ce dense ouvrage de plus de sept cents pages, à l'action lente et quelque peu embrouillée, est exposée la situation d'un groupe de futurs émigrants qu'insupportent la réalité médiocre de leur environnement et l'absence de perspectives. L'Amérique devient pour ces déçus de l'Europe « Le pays de la promesse dans l'ombre sacrée de la forêt vierge » [das Land der Verheißung im heiligen Schatten des Urwalds]⁵ : une sorte d'Arcadie retrouvée où l'individu, à nouveau réconcilié avec lui-même, peut mener une vie heureuse en harmonie avec la nature.

Pourtant, si la terre promise ne semble plus être une chimère, si elle se trouve désormais à la portée de ceux disposés à partir pour tenter leur chance, l'aspiration profonde des protagonistes du roman, c'est moins de débarquer en Amérique que d'accomplir une grande action susceptible de régénérer une Europe décadente et désormais sans illusions. Une philosophie de l'action est promue, qui constitue un élément essentiel du message du livre, encore que la nature de cette action ne soit point définie – pas plus que n'est vraiment interrogée la « validité » du modèle états-unien, à l'égard duquel se laisse même déceler une légère forme de scepticisme. Là n'est clairement pas le propos de l'auteur, car quand bien même le voyage des candidats au départ ne va-t-il pas au-delà de la ville de Cologne, ce qui lui importe, c'est que « l'utopie Amérique » engage la vieille Europe et une Allemagne désespérée dans les voies de la guérison. Une suite du roman était annoncée par

⁴ Willkomm, Ernst, *Die Europamüden. Modernes Lebensbild. Erster und zweiter Theil*, Julius Wunders Verlags-Magazin, Leipzig, 1838.

⁵ *Ibid.*, p. 353.

l'auteur dans son livre : elle ne devait jamais voir le jour. Il se proposait de décrire la régénération des émigrants dans le Middle West américain.

Le roman de Willkomm faisait le constat d'une Europe en pleine stagnation, essoufflée et désabusée. À ce titre, il peut être considéré comme un témoignage sur les maux ou, mieux encore, sur le « mal du siècle » dont souffrait le Vieux Continent à l'époque de sa rédaction. En revanche, on y chercherait en vain des informations exactes ou subjectives sur l'Amérique et les conditions de vie y prévalant. De cela devait se charger le compte-rendu de voyage rédigé par Gottfried Duden (1789-1855), personnage-clé dans la fabrication d'une certaine idée de l'Amérique qui influencera puissamment la grande émigration des Allemands au XIX^e siècle.

I.-3. Gottfried Duden et la « Nouvelle Allemagne ».

Né en 1789 à Remscheid, duché de Berg, dans une famille aisée, Gottfried Duden avait participé aux guerres de « libération » de la Prusse et de l'Allemagne contre la domination napoléonienne, puis avait occupé un poste de juge à Mühlheim et Richrath, dans la Ruhr. La pauvreté générale et le taux de criminalité qu'il constata et attribua à la surpopulation de l'Allemagne à cette époque, le convainquirent des bienfaits d'une émigration planifiée. Celle-ci constituerait un moyen efficace pour maintenir l'ordre, tout en permettant à la population restante d'atteindre un niveau de vie élevé.

Enthousiasmé par tout ce qui touchait à l'Amérique, Duden prit la décision de se rendre aux États-Unis afin de vérifier par lui-même sur place les possibilités de colonisation. Il caressait l'idée d'y fonder une colonie importante, peut-être même d'établir outre-Atlantique une « nouvelle Allemagne ». Il dévora au préalable la littérature de voyage et les comptes rendus disponibles, en ayant toujours à l'esprit la question de l'aire géographique susceptible de convenir le mieux à des Allemands. Il fallait pour ce faire prendre en compte le climat et la fertilité du sol, le coût des terrains comme l'accès aux cours d'eau pour le transport, etc., bref réfléchir à l'ensemble des problèmes auxquels les colons ne manqueraient pas d'être confrontés dans leur nouvel environnement.

Bien que la littérature sur le sujet fût déjà relativement fournie, elle lui parut néanmoins décevante car elle péchait par un manque criant de recommandations et de conseils pratiques pouvant servir à une installation sur le territoire d'accueil. Une fois la documentation assemblée, il la classa en deux catégories d'ouvrages : ceux qui faisaient la part belle à l'enjolivement poétique et étaient prodigues en commentaires laudatifs – surtout regardant les institutions politiques – et ceux qu'on pouvait ranger dans la catégorie « littérature déprimée », parce qu'essentiellement constituée de récits faisant état des échecs et des attentes déçues de leurs auteurs !

Estimant pour sa part que les latitudes élevées seraient trop fraîches et les régions méridionales trop chaudes pour des colons originaires d'Europe centrale, Duden émit l'hypothèse que la zone située le long des fleuves Ohio et Missouri inférieur pourrait bien être l'endroit idoine pour établir des colonies. Le défaut de documents détaillés l'incitait à se rendre sur place. Par précaution, Duden étudia durant quelques semestres la médecine à Bonn, de manière à pouvoir se soigner par lui-même si la chose s'avérait nécessaire au cours du voyage.

Le départ eut lieu en 1824. Accompagné de son ami Louis Eversmann, Duden franchit l'Atlantique. De Baltimore, dans le Maryland, on se rendit à Wheeling, puis à Cincinnati, dans l'Ohio, et enfin à St-Louis, dans le Missouri, à la limite des territoires de colonisation. C'est aux confluent des deux grands fleuves du Missouri et du Mississippi, dans ce qui est maintenant le comté de Warren, près de la localité actuelle de Dutzow que les deux hommes acquirent des fermes voisines. Duden se plongea alors dans la vie de la Frontière, tout en couchant sur le papier ses expériences. Son but était de rédiger un guide qui fournirait aux nouveaux arrivants les informations qu'on ne trouvait guère dans les autres livres.

Ce travail intitulé *Bericht über eine Reise nach den westlichen Staaten Nordamerika's und einen mehrjährigen Aufenthalt am Missouri (in den Jahren 1824, 25, 26 und 1827, in Bezug auf Auswanderung und Uebervölkerung)* [Compte rendu d'un voyage dans les États de l'ouest de l'Amérique du Nord et d'un séjour de plusieurs années au bord du Missouri (années 1824, 25, 26 et 1827, sous le rapport de l'émigration et de la surpopulation)], se présente sous la forme de trente-six lettres privées – un procédé dans la tradition du roman épistolaire très présent dès le XVIII^e siècle et apte à créer immédiateté et crédibilité dans l'esprit des lecteurs. Il

contient des descriptions détaillées sur chaque aspect de la vie sur la Frontière : défrichage de la forêt, mise en place de clôtures, semailles et récoltes, dangers des attaques indiennes, désagréments et maladies causés par les tiques et les moustiques, histoires de serpents, récits de chasse, etc. L'auteur des lettres prévenait aussi les futurs colons de ne pas prendre l'affaire à la légère. On ne pouvait s'installer en Amérique du Nord que si on disposait d'une somme d'argent suffisante et qu'on se sentait capable de supporter un climat différent, le cas échéant d'affronter la maladie. Il était par ailleurs fortement recommandé de ne pas s'isoler, mais au contraire de rechercher la société des autres Allemands. Dans l'esprit de l'auteur, les communautés agricoles issues des sociétés d'émigration et unies par des liens étroits avaient pour vocation de devenir des centres de culture allemande.

Duden eut la chance de connaître des hivers doux et des étés tempérés lors de son séjour de cinq années dans le Missouri. En réalité, il mena la vie d'un « gentleman-farmer » sur sa propriété, une existence qui aura été à bien des égards plus agréable que celle de la plupart des nouveaux immigrants. Ayant trouvé à se faire aider dans la gestion de sa ferme, il pouvait se libérer des tâches contraignantes et souvent fastidieuses qui formaient le dur quotidien des exploitants agricoles et ainsi s'adonner à la lecture, à l'écriture, aux randonnées à travers les forêts et les prairies environnantes.

Aussi bien, ses descriptions romantiques d'un paysage édénique tendent parfois à reléguer au second plan les conseils pratiques qu'il formule cependant avec honnêteté. C'est sans doute à juste titre que d'aucuns ont voulu voir en lui le digne représentant des « Latin farmers » ou « fermiers latinistes », ces immigrants germanophones lettrés et raisonneurs, peu au fait des travaux des champs, mais qu'un haut niveau culturel allait faire se distinguer parmi la population germano-américaine.

Le compte rendu de Duden contient beaucoup de renseignements fascinants et quelquefois troublants. On lui a reproché en particulier son attitude vis-à-vis de l'esclavage. Il considère en effet que la vie des esclaves noirs n'est pas plus pénible que celle des paysans européens de son époque, que la possession d'un esclave ou deux aide grandement à la mise en valeur d'une propriété. Par ailleurs, l'esclavage étant une réalité dans certains États de l'Union, il ne saurait blâmer, à l'instar de

Postl/Sealsfield, les Euro-Américains d'en posséder. Il épouse d'autres opinions encore qui sont considérées aujourd'hui comme déplaisantes et erronées, mais qui étaient largement répandues de son temps, par exemple concernant la nocivité de la miscégenation, l'inopportunité d'une émancipation à grande échelle des esclaves noirs, ou encore quant aux effets du climat sur l'intelligence. Cela dit, il condamne la situation dans les États du Sud en raison des mauvais traitements auxquels sont soumis les esclaves dans les grandes plantations. Il n'en sera pas moins considéré par certains comme un apologiste de l'esclavage. Dans la mesure où ce fut le cas, il n'est guère représentatif des Allemands qui s'installèrent dans le Missouri ou ailleurs et qui furent, assez largement, des abolitionnistes.

L'ouvrage de Gottfried Duden suscita l'enthousiasme d'un lectorat allemand avide d'Amérique. Tous ceux qui projetaient d'émigrer s'empressèrent d'y chercher les informations susceptibles de les aider dans leur prise de décision. Des milliers d'exemplaires furent commandés par les « sponsors » de l'émigration à l'intention de ceux qui n'avaient pas la possibilité de l'acquérir par eux-mêmes. Ainsi « armés », un nombre considérable d'émigrants se rendaient dans les ports d'embarquement à destination du Nouveau Monde. Après une traversée dont la durée moyenne était alors de quarante-cinq jours, ils abordaient la côte américaine où les attendait le long périple vers l'Ouest, jusqu'au Mississipi et au-delà. La plupart escomptaient y trouver quelque chose d'assez semblable à la vallée du Rhin, avec en sus profusion de bonnes terres à mettre en valeur.

L'implacable réalité de la vie sur la Frontière les rattrapait au terme du voyage. Nombreux furent ceux qui se mirent alors à dénoncer le tableau prometteur que leur avait peint Duden. Ses descriptions de la partie du Missouri où il avait séjourné furent critiquées comme étant inexactes. Par trop roses également les perspectives d'avenir qu'il avait fait miroiter ! On imputa à son compte rendu la ruine de beaucoup de gens crédules qui avaient laissé dans cette entreprise leurs maigres avoirs, leur santé et leurs illusions : ils avaient pris pour argent comptant tout ce que l'auteur racontait.

Ces critiques furent reprises et mises en forme par l'immigrant Gustav Körner (1809-1896), un juriste membre de la « Burschenschaft » [corporation d'étudiants] de Heidelberg. Körner avait fui en Amérique après sa condamnation à mort par

contumace pour avoir participé au soulèvement avorté d'Avril 1833, aussi connu sous le nom de « Frankfurter Wachensturm » [attaque de la garde de Francfort]. Le « Frankfurter Wachensturm » avait consisté en un coup de main sur la « Hauptwache » ou poste principal de police de la ville, ainsi que sur la « Konstablerwache » [poste du chef de l'arsenal]. Les révolutionnaires, pour l'essentiel des étudiants, entendaient prendre le contrôle du Parlement confédéral et, ce faisant, allumer l'étincelle qui déclencherait une insurrection générale dans la Confédération germanique. Cette insurrection, comme on sait, fit long feu : il y eut une dizaine de tués et deux à trois fois plus de blessés du côté des révolutionnaires, plus de 2000 personnes impliquées dans l'insurrection ou soupçonnées d'y avoir pris part à des degrés divers furent poursuivies par les tribunaux. Quelques exécutions eurent lieu, beaucoup prirent le chemin de l'exil américain.

Ayant visité le Missouri à la fin de l'année 1833, Gustav Körner écrivit en 1834 un pamphlet de soixante-deux pages, intitulé *Beleuchtung des Duden'schen Berichtes über die Westlichen Staaten Nordamerika's von Amerika aus* [Mise en lumière du rapport de Duden sur les États occidentaux d'Amérique du Nord, vue d'Amérique] qu'il fit publier par l'intermédiaire de son frère, Karl Körner, lui-même résident de Francfort-sur-le-Main.

Duden était très conscient de ces critiques et il chercha à les réfuter dans les éditions ultérieures du compte rendu. Il réaffirma son assertion qu'une émigration réussie exigeait une planification rigoureuse, une organisation à l'avenant, des fonds suffisants et une sélection des candidats. Il laissa aussi entendre que les immigrants qui ne réussissaient pas en Amérique étaient tout simplement des sots manquant de bon sens ! Jusqu'à sa mort, en 1855, il persévéra dans sa conviction que le Missouri offrait des opportunités illimitées à l'immigration allemande.

Même si une « Nouvelle Allemagne » ne se matérialisa jamais dans les « déserts » de l'Ouest, les écrits de Duden favorisèrent certainement l'éclosion d'un certain nombre de bourgades et de villes. Ce fut le cas, par exemple, pour Hermann, encore appelée « Little Germany », fondée en 1837 par la « Deutsche Ansiedlungs-Gesellschaft zu Philadelphia » [Société Allemande de Colonisation de Philadelphie]. Celle-ci nourrissait le projet utopique de faire de la bourgade le « cœur de l'Amérique allemande », en édifiant une colonie autosuffisante centrée sur l'agriculture, le

commerce et l'industrie. La culture allemande traditionnelle devait y être maintenue : elle le fut, en effet, jusqu'au début de la première guerre mondiale qui eut pour conséquence, entre autres, l'interdiction de parler allemand. La ville s'enorgueillit pourtant d'avoir maintenu jusqu'à nos jours certaines traditions populaires allemandes.

Le compte rendu de Duden n'avait pas seulement provoqué la venue et l'installation dans le Middle West de nombreuses familles de condition modeste – pour leur bonheur et trop souvent leur déconfiture. Il avait pareillement suscité l'intérêt d'un certain nombre de penseurs politiques qui rêvaient d'une « Germania » libre et démocratique sur le sol américain. Aux quatre coins de l'Allemagne, étudiants, professeurs d'université, bourgeois libéraux, journalistes et négociants fondèrent des sociétés dont la mission était de transformer l'idée d'une nouvelle Allemagne dans le Missouri en une « utopie concrète ».

I.-4. La « Gießener Auswanderungsgesellschaft ».

Au début des années 1830, la société d'émigration la plus importante et la plus fameuse était incontestablement la « Société d'émigration de Gießen » [Gießener Auswanderungsgesellschaft], fondée le 1^{er} septembre 1833 et codirigée par le pasteur Friedrich Münch (1799-1881) et l'avocat Paul Follenius (1799-1844), frère cadet de Karl Follen, un savant qui enseignera plus tard à Harvard. Anciens membres de l'association interdite « Les Noirs de Gießen » [Die Gießener Schwarzen] à la fin des années 1810, ils avaient toujours souffert du manque de liberté civile en Allemagne. La lecture de Duden, associée à la profonde frustration de voir leurs revendications des journées de la « Fête de Hambach » [Hambacher Fest], du 27 au 30 mai 1832, rejetées et tenues pour rien par l'oligarchie de la Restauration, le fait aussi de voir leurs amis et d'autres groupes prendre le chemin de l'exil, les incitèrent à fonder une société d'émigration dont le but explicite était de créer un État allemand en Amérique du Nord, dans le territoire de l'Arkansas⁶. Cet État serait membre des États-Unis d'Amérique, mais avec sa propre forme de gouvernement, ce qui devait assurer la pérennité des coutumes

⁶ Voir sur ce point : Münch, Friedrich, « Zur Geschichte der deutschen Einwanderung », *Deutsch-Amerikanische Monatshefte für Politik, Wissenschaft und Literatur*, Juni-Heft, 1864, p. 481-495, ici : p. 484.

allemandes et de la langue allemande⁷. On émettait le vœu que la communauté devienne une république allemande modèle⁸.

Münch et Follenius s'appliquèrent à mettre sur pied un programme de colonisation solide. Au total, 500 personnes furent retenues pour participer au projet. Elles constituèrent deux groupes dont l'un fit voile vers Baltimore, l'autre vers La Nouvelle-Orléans. Il avait été convenu que les deux groupes se rejoignent à St. Louis, dans le Missouri. C'est ce qu'il advint après qu'un certain nombre de mésaventures et d'incidents fâcheux eurent coûté la vie à plusieurs membres de l'expédition. Une fois arrivés sur place, l'âpre réalité de la vie d'une colonie dans ses débuts réduisit à néant les rêves caressés par les survivants d'une Nouvelle Allemagne. Les disputes sur l'orientation à prendre et l'organisation à donner à la colonie, les ravages exercés par le choléra firent le reste : plus personne ne pensa à la glorieuse et nouvelle République, individus et familles se dispersèrent, les uns pour s'installer avec Münch à Dutzow, dans le comté de Warren (Missouri), les autres pour rejoindre St. Louis. Follenius devait mourir de la fièvre typhoïde dix ans après avoir émigré aux États-Unis (3 octobre 1844).

Point de ralliement pour beaucoup d'Allemands entrés aux États-Unis non par les grands ports sur l'Atlantique, mais par La Nouvelle-Orléans, la ville de St. Louis se développa rapidement. Les immigrants remontant le Mississippi y séjournaient quelque temps ou revenaient s'y installer de manière définitive lorsque leurs essais de colonisation agraire se soldaient par des échecs. Des quartiers germanophones, dans lesquels la manière de vivre allemande se maintint par la suite, voyaient alors le jour. La ville, relativement facile d'accès, devint la « Porte de l'Ouest » pour les plus hardis, bien décidés à s'enfoncer avec leurs chariots bâchés plus à l'intérieur des terres.

L'échec de la « Société d'émigration de Gießen » eut un retentissement considérable en Allemagne. Il explique la moindre participation de l'intelligentsia libérale aux projets américains. L'entreprise, comme d'autres similaires, se réclamait des idées de Duden. Aussi, la réputation de ce dernier s'en trouva-t-elle largement

⁷ Voir Anton Eickhoff (éd.), *In der Neuen Heimath: Geschichtliche Mittheilungen über die deutschen Einwanderer in allen Theilen der Union*, New York, Steiger, 1884, p. 337-338.

⁸ Voir Friedrich Münch, *Gesammelte Schriften*, St. Louis (Missouri), Verlag von C. Witter, 1902, p. 99.

affectée et il ne recouvrit jamais le niveau de popularité qui avait été le sien, à un moment donné, comme expert en matière d'émigration.

Au demeurant, nombreux parmi les immigrants étaient ceux qui n'étaient pas préparés à affronter physiquement les dures réalités de la colonisation. Ce fut plus particulièrement le cas des intellectuels – assez souvent des réfugiés politiques – qui n'avaient aucune expérience du travail manuel. Ceux-là furent les premiers à être rebutés par la quantité d'efforts physiques soutenus qu'il leur fallait fournir, tout comme par la rudesse des manières de leurs voisins américains, plutôt goguenards envers ces pionniers d'un nouveau genre. Habités à la lecture des classiques, des textes grecs et latins, rien ne les prédisposait à cultiver la terre, à retourner le sol souvent ingrat de la prairie. Ils furent par conséquent les premiers à abandonner leurs fermes isolées pour s'établir dans les localités où leur instruction leur servirait de viatique. Un petit nombre d'entre eux, toutefois, s'obstinèrent à endurer pendant quelque temps l'âpre existence des hommes de la Frontière. Ce sont eux qui furent affublés, comme mentionné plus haut, du sobriquet de « Latin farmers » : les « fermiers latinistes » !

I.-5. Nikolaus Lenau ou l'échec américain.

Au nombre de ceux qui échouèrent à surmonter les difficultés initiales qu'allait leur réserver le Nouveau Monde, il faut compter l'emblématique poète Nikolaus Lenau (1802-1850). De son vrai nom Nikolaus Franz Niembsch, Edler von Strehlenau, cet Autrichien magyarisé a transporté en Amérique le « Weltschmerz » de sa génération, un « désespoir du monde » et un « mal d'être » aggravés chez lui par un tempérament instable et hypochondriaque qui le portait au pessimisme, à la mélancolie et à la solitude. Son échec, les raisons qu'il en donna et surtout l'aversion qu'il conçut pour le pays d'accueil sont à l'origine des toutes premières « reconstructions » négatives de l'image de l'Amérique en Europe. Des stéréotypes à la vie dure qu'on retrouve, à peine changés, encore aujourd'hui dans certains discours ou au détour de certains jugements critiques sur les États-Unis.

Anastasius Grün, le fidèle ami de Lenau, affirme dans une ébauche biographique du poète que celui-ci avait déjà formulé le projet d'émigrer en Amérique alors qu'il était encore étudiant à Vienne. Aux dires de Grün, le désir d'Amérique de

Lenau serait à mettre en relation avec son insatisfaction face à la situation politico-sociale affectant l'aire germanique. Des motifs artistiques se seraient par la suite associés aux raisons proprement politiques pour lui faire franchir l'océan. On lit ainsi dans le premier volume de son édition des œuvres de Lenau les lignes suivantes :

In politischer Beziehung gehörte er mindestens zu den Malkontenten und trug sich schon damals mit Auswanderungsplänen; sein idealer Republikanismus erblickte in den Vereinigten Staaten Nordamerikas das Land der Verheißung; zu den politischen gesellten sich allmählich auch künstlerische Motive, um den inneren Zug nach jenen überseeischen Gestaden noch zu steigern⁹. [En matière de politique, il faisait pour le moins partie des Mécontents et nourrissait déjà en ce temps-là des projets d'émigration ; Son républicanisme idéal voyait dans les États-Unis d'Amérique du Nord la Terre promise ; des motifs d'ordre artistique vinrent aussi s'ajouter peu à peu aux motifs politiques, accentuant encore l'attrance qu'il éprouvait pour ces rivages d'outre-mer.]

Proche du groupe des poètes de l'école souabe, Lenau qui voyage et fréquente beaucoup, a tissé des liens parfois étroits avec des personnalités aussi diverses que Justinus Kerner, Karl Mayer, Gustav Schwab, Ludwig Uhland, Gustav Pfizer et d'autres encore. C'est dans une lettre adressée à Karl Mayer au début de l'année 1832 qu'il dévoile son projet de partir en Amérique, projet qui plonge ses amis dans la consternation, au point qu'ils s'emploieront à l'en dissuader – vainement – comme la suite le montrera.

La raison exacte du voyage de Lenau aux États-Unis a donné lieu à maintes interprétations et soulevé quelques controverses. À première vue, le poète partage les mêmes attentes que ces milliers d'émigrants – 150 000 entre 1831 et 1840 – qui quittent l'Europe pour le Nouveau Continent. Ils espèrent y trouver l'espace, le bien-être et la liberté qui leur font si cruellement défaut dans leur propre pays. Échapper à la misère générale et à la faim est sans aucun doute la première aspiration des masses profondes du peuple, dont le désespoir se traduit, dans l'espace allemand, par des flambées de violences et des jacqueries locales. Celles-ci ne remettent pas véritablement en question l'ordre établi, tout en inspirant crainte et effroi chez ses défenseurs. Pour les partisans du changement politique, lesquels appartiennent assez souvent – mais pas nécessairement – aux catégories sociales privilégiées, c'est surtout le manque de liberté, la rigidité des institutions, la censure et la répression qui provoquent départs volontaires ou bannissements.

⁹ Voir *Lenaus sämtliche Werke in vier Bänden*, hg. v. Anastasius Grün, 1. Bd., J. G. Cotta, Stuttgart, 1854, p. 20.

En ce qui concerne Lenau, les deux années qui précèdent son voyage américain sont marquées à la fois par le retentissement des « journées » françaises de 1830 et 1832 et, plus encore, par le soulèvement des Polonais contre le tsar Nicolas I^{er}. Lenau qui s'est pris de passion pour le mouvement insurrectionnel polonais croit voir en celui-ci les prémises de la société nouvelle à laquelle il aspire. Sa déception, partagée par de nombreux Allemands, est à la mesure des événements tragiques qui accompagnent et suivent l'occupation de Varsovie par les troupes russes en septembre 1831. Il déplore la complicité de l'Autriche et de la Prusse qui cautionnent par solidarité monarchique la répression et exprime sa désapprobation dans le poème *Abschied. Lied eines Auswandernden* (1832), lequel semble avoir valeur programmatique :

Sei mir zum letztenmal begrüßt
Mein Vaterland, das, feige dumm,
Die Ferse dem Despoten küßt
...
Du neue Welt, du freie Welt,
An deren blütenreichem Strand
Die Flut der Tyrannei zerschellt,
Ich grüße dich, mein Vaterland !¹⁰
[Que je te salue une dernière fois
Ma patrie, qui, lâchement et sottement,
Baise du despote le talon
...
Toi, Nouveau Monde, toi, Monde sans entraves,
Sur la rive fleurie duquel
Se fracassent les flots de la tyrannie,
Je te salue, ma patrie !]

Mépris et écoëurement pour un pays qui s'avilit en se faisant complice du despotisme, estime et enthousiasme pour les États-Unis, nouvelle Patrie au rivage de laquelle vient se fracasser la tyrannie... Ces sentiments hautement proclamés et très ressentis éclairent l'attraction exercée par le Nouveau Monde sur Lenau. Deux autres motifs ont vraisemblablement joué un rôle dans sa décision de franchir l'océan. Le premier est d'ordre matériel : le poète projette de se constituer outre-mer un capital suffisant qui lui permettrait de mener par la suite une existence bourgeoise en Europe, aux côtés de la nièce de Gustav Schwab, la charmante Lotte Gmelin¹¹. Le second motif est d'ordre éminemment esthétique, Lenau escomptant féconder sa

¹⁰ Nikolaus Lenau, *Gedichte*, Stuttgart, Reclams Universal-Bibliothek Nr. 1449, 2005, p. 40. Le poème paraît pendant le séjour américain de Lenau. Il est inséré dans la première édition complète des *Gedichte* publiée chez Cotta en 1832.

¹¹ Cf. Michael Ritter, *Zeit des Herbstes, Nikolaus Lenau Biografie*, Wien-Frankfurt/Main, Deuticke, 2002, p. 119.

veine poétique par la rencontre d'une nature vierge et grandiose. Cette idée s'est vite muée en un désir irréprouvable, qui transparaît dans la lettre adressée à son beau-frère, Anton Xaver Schurz, le 16 mars 1832 :

Nämlich ich will meine Fantasie in die Schule – in die nordamerikanischen Urwälder – schicken, den Niagara will ich rauschen hören, und Niagaralieder singen. Das gehört nothwendig zu meiner Ausbildung. Meine Poesie lebt und webt in der Natur, und in Amerika ist die Natur schöner, gewaltiger als in Europa. Ein ungeheurer Vorrath der herrlichsten Bilder erwartet mich dort, eine Fülle göttlicher Auftritte, die noch daliegt jungfräulich und unberührt, wie der Boden der Urwälder. Ich verspreche mir eine wunderbare Wirkung davon auf mein Gemüth¹². [Je veux, en effet, envoyer mon imagination à l'école – dans les forêts vierges de l'Amérique du Nord, je veux entendre le bruissement du Niagara, chanter les chansons du Niagara. Cela fait nécessairement partie de ma formation. Ma poésie vit et flotte dans la nature, et en Amérique la nature est plus belle, plus violente qu'en Europe. Une prodigieuse provision d'images des plus somptueuses m'attend là-bas. Il s'y trouve encore de divines apparitions, vierges et intactes, comme le sol des forêts primaires. J'en attends un merveilleux effet sur mon âme.]

Le poète escompte une guérison de sa mélancolie par l'action heureuse qu'exerceront sur son âme malade l'étrangeté et la sublimité des paysages du Nouveau Monde. Comme d'autres avant lui, il fera l'amère constatation qu'on n'échappe pas à soi-même en changeant de lieu.

En attendant le grand départ, les réminiscences de ses lectures et des récits oraux évoquant le majestueux spectacle des chutes du Niagara hantent son esprit. Peut-être pressent-il à ce moment que l'endroit lui offrira le miroir de ses propres sentiments, que sa contemplation l'aidera à apaiser son mal-être ? Toujours est-il qu'il écrit encore à Schurz ces lignes d'une tonalité typiquement romantique :

Ich fühle wirklich etwas in mir schlummern, ganz verschieden von dem, was ich jetzt gewesen ; vielleicht wird dieses Unbekannte aufgeweckt werden vom donnernden Ruf des Niagara. Wie schön ist schon der Name : Niagara ! Niagara ! Niagara !¹³ [Je sens vraiment sommeiller quelque chose en moi, quelque chose fort différent de ce que j'ai été jusqu'à présent ; peut-être que cette chose inconnue sera réveillée par le cri de tonnerre du Niagara. Le nom, déjà, est bien beau : Niagara ! Niagara ! Niagara !]

Grisé de rêveries et de projets, Lenau n'entend plus les objections de Justinus Kerner et des gens qui lui veulent du bien. Les vastes forêts d'Amérique du Nord, le Niagara l'attendent et les circonstances semblent vouloir favoriser sa décision de partir : il a gagné la somme de 1200 florins en spéculant sur la vente de titres qui lui viennent de sa grand-mère. Muni de ce viatique et de ses économies, il se rend de

¹² *Ibid.*, p. 117.

¹³ Cf. Schurz, Anton, *Lenaus Leben. Großentheils aus des Dichters eigenen Briefen*, 2 tomes, J. G. Cotta, Stuttgart & Augsburg, 1855, tome I, p. 162.

Weinsberg à Bönningheim, une localité située au sud-ouest de Heilbronn, avec l'intention de s'affilier à une association de migrants. L'affaire est conclue moyennant un montant de 5000 florins, censé couvrir le prix du voyage et l'acquisition garantie de 1000 acres de terre outre-Atlantique. L'association en question était en fait une société par actions au sein de laquelle une personne pouvait acquérir plusieurs actions à 500 florins l'unité et, à l'inverse, plusieurs individus n'en détenir qu'une seule, cela dans le but de permettre aux plus démunis de participer à l'entreprise.

La société, qui faisait état de tractations en cours avec les autorités américaines pour l'acquisition des terrains, se portait garante de la sécurité des personnes lors de la traversée de l'océan et du périple par voie de terre jusqu'à destination. En revanche, le coût de la nourriture comme les autres frais occasionnés tout au long du voyage restaient à la charge des émigrants. L'entreprise était ouverte à toute personne « travailleuse et dotée d'un caractère conciliant ». L'unique restriction se dissimulait dans l'avis stipulant que « l'entrée dans l'association était ouverte à toute confession (à l'exception des Juifs) »¹⁴. Une fois sur les lieux, il était entendu que la communauté s'organiserait, chacun recevant la part de terrain qui lui était impartie. Les décisions régissant la vie de la communauté seraient prises à la majorité des voix. Tel se présentait le cadre général du voyage en Amérique de Lenau dont les prémisses semblaient augurer plutôt favorablement de la suite des opérations !

Le 12 juin 1832, Lenau quitte Weinsberg pour Mannheim où attend le vapeur qui doit le transporter avec les autres membres de l'association jusqu'à Amsterdam. Le bateau largue les amarres le 24 juin et remonte le Rhin. Le poète voyage en compagnie du commissaire de la société, Carl August Ferdinand Mohl, ainsi qu'avec l'un des organisateurs, Ludwig Häberle, maître charpentier de son état et lui-même candidat à l'émigration. Le trajet débute sous de fâcheux auspices puisque, très rapidement, les passagers incriminent les organisateurs et plus particulièrement Mohl auquel ils reprochent de graves irrégularités financières. Le commissaire se retrouve en détention sous le pont après avoir été jugé et condamné par une sorte de tribunal des échevins organisé par Lenau lui-même, ancien étudiant en droit ! À Lobith, petite ville située sur la frontière entre l'Allemagne et la Hollande, Lenau se

¹⁴ Cf. Michael Ritter, *Zeit des Herbstes*, op. cit., p. 114.

voit refuser le droit d'entrée sur le territoire néerlandais, son passeport n'étant pas en règle. C'est à sa virtuosité de violoniste, remarquée par l'agent des douanes et signalée par lui au maire de Lobith, lequel fait appel à ses services pour une soirée musicale, que Lenau doit de pouvoir poursuivre son voyage. Mais lorsqu'il arrive enfin à Amsterdam, aux alentours du 18 juillet, c'est pour y apprendre la dissolution de la société d'émigration en raison des nombreuses irrégularités financières constatées. Malgré ces déboires – qui sont le lot de beaucoup d'émigrants à cette époque – Lenau reste confiant dans la viabilité de son projet américain. Pour preuve, la lettre qu'il écrit alors à son beau-frère Schurz :

Der Ankauf des Landes macht von Tausend Morgen etwa 3000 fl.; in vier Jahren ist alles kultiviert, und dann kann es wenn es gut geht, 3000 fl. jährlich tragen. Ich kann mich auf meine Leute ganz verlassen, und eine gute Rente in Österreich genießen. – Verhungern kann ich nicht mehr, aber ein reicher Mann kann ich werden in Amerika¹⁵. [L'achat de mille arpents de terrain revient à quelque 3000 florins ; en quatre ans, tout sera cultivé et, si ça marche bien, ça peut rapporter annuellement 3000 florins. Je puis m'en remettre entièrement à mes gens et jouir d'une bonne rente en Autriche. Non seulement je ne mourrai plus de faim, mais je peux encore devenir un homme riche en Amérique.]

Le 27 juillet 1832, le voilier transocéanique "Baron van der Kapellen" quitte enfin l'île du Texel avec à son bord 264 migrants parmi lesquels notre poète. Le navire entame alors sa traversée de l'Atlantique d'une durée de dix semaines. À la différence de la majorité des voyageurs qui séjournent dans l'entrepont, Lenau dispose de sa propre cabine, ce qui lui permet d'échapper à une promiscuité oppressante et de rédiger ses lettres en toute tranquillité. Le courrier sera remis à un bateau croisé en haute mer et faisant le trajet en sens inverse. Son contenu nous renseigne sur les intentions du rédacteur, notamment sur le fait qu'à ce stade il n'envisage pas de séjourner en Amérique au-delà de six semaines et qu'il se propose de retourner en Europe avec le navire qu'il a pris à l'aller. On pense que c'est au cours de la traversée qu'il attrapa le scorbut, maladie qui perturba grandement son séjour américain.

Le 16 octobre, il écrit à son beau-frère qu'il est arrivé voilà huit jours à Baltimore. Pour y éprouver sa première grande déception. Il avait laissé derrière lui l'Ancien Continent pour se confronter avec le Nouveau, l'esprit empli de rêveries idéalistes et de rencontres prometteuses. Il découvre avec stupeur et sans transition l'esprit terre à terre, l'utilitarisme économique et moral des Américains ! La

¹⁵ Cf. Schurz, Anton, *Lenaus Leben. ... op. cit.*, p. 187.

description qu'il brosse de ces derniers dans sa lettre du 16 octobre est sans équivoque marquée du sceau du mépris pour les citoyens de l'Amérique jacksonienne, contrée où la loi d'airain du marché incite tout un chacun à maximiser son revenu, au détriment, lui semble-t-il, de tout le reste et, en premier lieu, de la spiritualité :

Bruder, diese Amerikaner sind himmelanstinkende Krämerseelen. Todt für alles geistige Leben, maustodt. Die Nachtigall hat Recht, daß sie bei diesen Wichten nicht einkehrt. Das scheint mir von ernster tiefer Bedeutung zu seyn, daß Amerika gar keine Nachtigall hat. Es kommt mir vor wie ein poetischer Fluch. Eine Niagarastimme gehört dazu, um diesen Schuftten zu predigen, daß es noch höhere Götter gebe, als die im Münzhause geschlagen werden¹⁶. [Frère, ces Américains ont des âmes puantes de boutiquiers, mortes, archimortes pour toute vie intellectuelle. Le rossignol a raison de ne pas venir chez ces individus-là. J'attribue une signification profonde et sérieuse à ce fait que l'Amérique n'a pas de rossignol. Cela me produit l'effet d'une malédiction poétique. Il faut une voix comme celle du Niagara pour prêcher à ces coquins qu'il y a des dieux plus grands que ceux qu'on frappe à la Monnaie.]

Le topos du rossignol absent, synonyme de nostalgie pour sa musicalité, et plus encore de déficit poétique, reviendra encore sous la plume de Lenau lorsqu'il s'agira de caractériser un paysage américain essentiellement morne et impropre à stimuler l'imagination. Qui plus est, cet environnement sans âme est peuplé de gens uniquement obsédés par l'argent au point d'en devenir irrégieux. Cette charge féroce à l'encontre du matérialisme américain contient implicitement un éloge adressé aux Allemands, détenteurs de qualités plus conformes à l'idéal humaniste de Lenau. Pourquoi donc le rossignol viendrait-il s'épancher dans une contrée où les habitants n'ont guère le temps de s'intéresser aux choses de l'esprit ? Où l'économie s'oppose à la culture ? Il n'est besoin que d'observer les Américains dans une salle de restauration pour saisir l'irréductible opposition entre une société pétrie de culture, accueillante et conviviale et un monde où prime l'économie, monstre froid, à la fois déshumanisant et animalisant :

Man darf diese Kerle nur im Wirtshause sehen, um sie auf immer zu haßen. Eine lange Tafel, auf beiden Seiten 50 Stühle (so ist es da, wo ich wohne); Speisen, meist Fleisch, bedecken den ganzen Tisch. Da erschallt die Freßglocke, und hundert Amerikaner stürzen herein; keiner sieht den andern an, keiner spricht ein Wort, jeder stürzt auf eine Schüssel, frißt hastig hinein, wirft den Stuhl hin, und eilt davon, Dollars zu verdienen¹⁷. [Il suffit de voir ces types à l'auberge pour les haïr éternellement. Une longue table, cinquante chaises de part et d'autre (c'est comme ça là où je demeure); des plats, le plus souvent de la viande, recouvrent toute la table. Voici que retentit la cloche de la bouffe et cent Américains de se précipiter à l'intérieur; pas un n'a un regard pour son voisin; pas un ne dit un mot, chacun se jette sur son écuelle,

¹⁶ *Ibid.*, p. 199.

¹⁷ *Ibid.*, p. 199.

s'enfile le contenu précipitamment, envoie promener son siège et part à la hâte gagner des dollars.]

Nous trouvons exposé dans cette lettre l'un des tout premiers exemples de cet antiaméricanisme littéraire qui resurgira par la suite sous la plume de divers auteurs, contribuant à la fabrication d'un stéréotype antiaméricain. Non pas que les remarques acerbes formulées par Lenau soient dénuées de toute vérité : les États-Unis de la décennie 1830-1840 sont englués dans une crise économique qui ne laisse d'autre option à sa population que de travailler avec acharnement à amasser le plus de dollars possible pour s'en sortir¹⁸. Dans ce contexte de déprime, les Américains – au demeurant caractères pratiques et prosaïques – n'ont guère le temps de s'occuper des choses de l'esprit, moins encore de poésie ! C'est d'ailleurs ce que constate Alexis de Tocqueville, en voyage aux États-Unis la même année 1832, lorsqu'il écrit que l'Amérique est « peut-être de nos jours le pays civilisé où l'on s'occupe le moins de littérature » et où le principe utilitariste est érigé en théorie sociale¹⁹. Un point de vue restrictif, certes, mais qui n'occulte pas pour autant les côtés plus plaisants de cette démocratie, par exemple lorsqu'il s'agit de manifester spontanément sa solidarité aux peuples opprimés – en l'occurrence les Polonais – en leur faisant parvenir des armes et de l'argent ²⁰.

Pour Lenau, cette course à l'argent, signe d'une appétence malsaine, est la marque distinctive des Américains. La description donnée plus haut du dîner à l'« Exchange Hotel » de Baltimore, où il séjourne à son arrivée, répond à un dessein bien arrêté : dénoncer avec virulence la prédominance de l'économie dans la vie sociale américaine. L'irruption de la maxime « time is money » jusque dans les affaires du boire et du manger se fait de toute évidence au détriment de la sociabilité et du savoir-vivre. À cet égard, les Américains sont dépeints comme des gens du peuple grossiers, des rustres déculturés, dénués de ces qualités qui signalent l'homme de goût en Europe : le désintéret, la bonne éducation, la distinction. Les

¹⁸ Entre 1830 et 1833 le coût de la vie grimpa d'environ vingt pour cent, cette augmentation provenant du trop grand nombre des billets de banque en circulation. Les années qui précèdent la « panique de 1837 » sont marquées par une forte poussée inflationniste. Le 10 mai 1837, les banques de New York cessant tout paiement en espèces, une panique survint chez les épargnants et se répandit à travers les États-Unis. La « panique » fut suivie d'une dépression longue de cinq années, accompagnées de faillites bancaires et d'un taux record de chômage. Voir à ce sujet : Roberts, Alasdair, *America's first great depression. Economic crisis and political disorder*, New York, Cornell University Press, 2012.

¹⁹ Cf. de Tocqueville, Alexis, *De la démocratie en Amérique* [1840], 2 tomes, Gallimard, coll. « Folio Histoire », Paris, 1961, t. 2, liv.1, chap. XIII, p. 82.

²⁰ *Ibid.*, t. 2, liv. 2, p. 429-430.

idéaux de la démocratie, l'élévation du citoyen qu'elle implique, sont manifestement contredits par la réalité sociale locale. Cependant, ce rejet méprisant du « way of life » américain par Lenau pourrait bien dénoter chez-lui une sourde appréhension, celle de voir quelque jour un modèle de société si étranger à ses conceptions, si scandaleusement dynamique aussi, en imposer au vieux continent au point de le subjuguier.

Pressé de quitter Baltimore où sévit une épidémie de choléra, Lenau s'achète une monture avec l'idée de chevaucher en direction des grandes forêts de l'Ouest qui l'attirent et le fascinent. Il s'adjoint comme serviteur un certain Philipp Huber, un migrant qui a fait comme lui la traversée sur le « Baron van der Kapellen » et tous deux quittent la ville le 16 octobre pour Pittsburgh. Dans cette dernière ville, il confère sur l'achat de terrains avec l'avocat et commerçant Charles Volz, originaire du pays souabe, ainsi qu'avec le juge de paix Karl von Bonnhorst, ex-officier de l'armée prussienne. On lui recommande de se rendre à Economy village où vit une communauté utopiste, les Harmonistes, à la réputation bien établie de gens habiles en affaires. Sur leur conseil, il se rend à Wooster, dans l'état fédéral de l'Ohio, où il acquiert pour 500 dollars trois terrains attenants d'une superficie de 162 hectares situés dans le comté de Crawford, à cent kilomètres de Wooster. Il s'agit de terrains dénommés « Congress land » parce qu'expressément destinés à la vente par le Congrès américain.

Lenau passa le mois de décembre 1832 et sans doute aussi celui de janvier 1833 sur sa propriété où il s'employa à défricher la forêt et à bâtir une maison en rondins. La ferme voisine était tenue par un Suisse nommé Brännert, lequel entra en relations avec le poète. Aux dires de Brännert, Lenau n'avait vraiment pas sa place parmi les pionniers. On s'en serait douté, connaissant ses antécédents. Sur la Frontière, aux confins de la civilisation, ne le voyait-on pas vêtu comme pour faire une promenade sur le Prater de Vienne, avec un élégant manteau de fourrure, des escarpins vernis et des gants en chevreau glacé ? On peut imaginer le spectacle de l'Autrichien maniant la hache ainsi accoutré devant le brave Helvète et quelques rares témoins médusés. Pendant la construction de sa maison, il vécut un temps chez un voisin anglais, souffrant de ne pouvoir converser avec son hôte du fait de son maigre bagage en langue anglaise. Aussi passait-il le plus clair de son temps devant une table, à écrire et à se persuader que ce pays de brouillards lui faisait

horreur ! Sa déception se fait jour dans une lettre datée du 5 mars 1833 qu'il adresse à ses amis Emilie et Georg von Reinbeck, lettre dans laquelle réapparaît la référence au rossignol absent :

Die Natur ist hier entsetzlich matt. Hier giebt es, wie Sie wissen keine Nachtigall, überhaupt keine wahren Sangvögel. Dies scheint mir ein poetischer Fluch zu seyn, der auf dem Lande liegt, und von tiefer Bedeutung. Der Natur wird es hier nie so wohl ums Herz, daß sie singen müßte. Sie hat kein Gemüth und keine Fantasie [...] ²¹. [La nature est ici affreusement terne. Comme vous savez, il n'y a pas de rossignol ici, pas de vrais oiseaux chanteurs. À mon sens une malédiction poétique, à la signification profonde, pèse sur ce pays. En ces lieux, la nature n'a jamais le cœur à chanter. Elle est dénuée d'âme et d'imagination. ...].

S'impose alors à son esprit la nécessité d'un prompt retour en Europe. Il revient dans la bourgade d'Economy où il arrive le 7 février 1833, perclus de rhumatismes. Il est pressé de quitter l'Amérique mais tient néanmoins à voir les chutes du Niagara avant son départ. Un malencontreux accident de traîneau, qui lui occasionne une blessure à la tête, le contraint de différer son projet et lui fait prendre conscience du peu de réalisme de son projet américain. C'est ce qu'il exprime sans détour dans la lettre du 5 mars 1833 précédemment citée :

Die Wege der Freiheit sind sehr rauh; das Loch im Kopf aber ist sehr gut; ich glaube durch dieses Loch werden die letzten Gedanken an ein weiteres Herumreisen (eigentlich Herumrasen), um glückliche Menschen und überhaupt besseres Erdenleben zu finden, aus meinem Kopf hinausfahren. Wie aus dem geöffneten Bierkrüge die fixe Luft, so machen sich aus meinem geöffneten Kopfe die fixen Ideen los ²². [Les chemins de la liberté sont très rudes ; mais le trou dans la tête est très bien ; je crois que mes dernières pensées quant à un autre voyage (à vrai dire un voyage à toute allure) pour trouver des gens heureux et surtout une meilleure existence ici-bas, sortent de ma tête. De même que l'air emprisonné s'évade du pot à bière ouvert, les idées fixes se font la belle de ma tête ouverte.]

Il profite néanmoins de son séjour chez les « Rappistes » pour affermer sa propriété à Ludwig Häberle. Celui-ci s'engage à poursuivre l'exploitation des terrains et à assurer un revenu régulier au propriétaire, la durée du bail étant fixée à huit années. En fait, l'affaire se soldera par un échec complet et la vente au début des années 1840 de la propriété pour seulement 23 dollars et 68 cents, déduction faite des impôts non réglés les années précédentes.

Au total, rien ou peu de chose de ce côté de l'Atlantique ne trouve grâce à ses yeux : une nature sans attraits, des hommes affairés à l'énergie froide et calculatrice,

²¹ Lenau, Nikolaus, *Werke und Briefe. Historisch-kritische Gesamtausgabe, Bd. 5: Briefe 1812-1837, Teil 1: Text*, hg. von Hartmut Steinecke u. Andras Vizkelety, Wien, Deuticke/Klett-Cotta, 1989, p. 235 et suiv.

²² *Ibid.*, p. 235.

des femmes, enfin, qui n'ont ni le charme désuet des belles créoles de Karl Postl ni la fraîcheur et les saines vertus des héroïnes de Gerstäcker. Lenau ne comprend pas que les mâles américains soient en adoration devant ces êtres dénués de charme et de beauté, qui passent leur temps à se prélasser sur des chaises à bascule pendant que leurs compagnons ont la singulière habitude de faire les courses à leur place ! Il a eu l'occasion d'assister à des soirées musicales et a gardé un souvenir franchement mauvais des performances de ces dames, expérience qu'il relate dans une lettre à son vieil ami Joseph Klemm datée du 6 mars 1833, à Lisbon (Ohio) :

Ihr Ton war in Wahrheit jenem zu vergleichen, den man hervorbringt, wenn man mit naßen Fingern an dem Rande eines mit Waßer gefüllten Glases herumfährt, ein sonderbares Geschrille, das höchstens dem einer Möwe ähnlich kommt. Ich hörte mit vielem Grausen zu, denn ich vernahm in jeder Note die Resonanz einer fürchterlichen inneren Hohlheit. Auch blickten diese Damen nicht, sie schauten nur; es klafften nur zwei Kellerfenster. Ich kann das amerikanische schöne Geschlecht nur darum loben, daß es meiner Ruhe niemals gefährlich werden könnte²³. [Leurs accents étaient en vérité comparables au son qu'on obtient en promenant son doigt sur le bord d'un verre rempli d'eau. C'était un étrange piaillement, semblable tout au plus au cri de la mouette. Je les écoutais avec un grand effroi, car je percevais dans chaque note la résonance d'un vide intérieur épouvantable. Ces dames n'ont pas non plus de regards, mais seulement des yeux : ce sont deux soupiraux qui bâillent. Je ne puis accorder qu'une seule espèce de louange au beau sexe américain, c'est qu'il ne pourrait jamais devenir dangereux pour mon repos.]

Percevoir dans chaque note du chant de ces dames « la résonance d'un épouvantable vide intérieur » et au lieu de regards ne discerner que « deux soupiraux qui bâillent » en dit long sur l'antipathie que ressent Lenau pour les femmes américaines. Mais cette aversion spontanée est suspecte : elle masque avant tout le désarroi que lui inspire le mode de relations hommes/femmes aux États-Unis. Avec la crainte que ce changement de rôle puisse prendre racine en Europe et affecter le type de relations auquel lui, l'aristocrate « progressiste » européen, est habitué ! Reste que l'image caricaturale qu'il donne de la femme américaine est bien moins convaincante que l'observation sage et raisonnée d'un Tocqueville, lorsque celui-ci écrit dans *De la démocratie en Amérique* :

On a remarqué souvent qu'en Europe un certain mépris se découvre au milieu même des flatteries que les hommes prodiguent aux femmes : bien que l'Européen se fasse souvent l'esclave de la femme, on voit qu'il ne la croit jamais sincèrement son égale. Aux États-Unis, on ne loue guère les femmes ; mais on montre chaque jour qu'on les estime²⁴.

²³ *Ibid.*, p. 243.

²⁴ de Tocqueville, Alexis, *De la démocratie en Amérique*, op. cit., t. II, p. 293.

Visionnaire et habité par la forte conviction que la démocratie était partout en marche, l'aristocrate français s'était rendu aux États-Unis, seul pays où elle était une réalité vivante, dans l'intention d'y éprouver ce qui serait, tôt ou tard, le destin de l'Europe. À la différence de Lenau qui développe une approche culturelle biaisée par son échec et son incapacité à s'adapter, Tocqueville a perçu combien les institutions politiques façonnaient la société américaine, d'où une analyse plus différenciée que celle du poète autrichien.

Nous avons laissé notre poète chez les « Harmonists » d'Economy village. Son séjour dans cette communauté prospère dirigée par des gens pieux et ascètes l'a sûrement marqué et explique peut-être ce regain de ferveur religieuse constaté chez lui par ses biographes. Il porte en germe ses œuvres majeures à venir : « Faust », « Savonarola » et « Die Albigenser ». En outre, la forme particulière d'association qu'il avait sous les yeux et qui mêlait capitalisme, communisme et religion a pu également l'amener à adopter une attitude plus modérée dans la formulation de ses conceptions politiques et sociales ultérieures.

Fin mars ou début avril 1833, Lenau se remet en selle avec pour objectif les fameuses chutes du Niagara. C'est à cet endroit qu'il rencontre « ses » premiers Indiens. Ce ne sont déjà plus les fiers représentants d'une culture archaïque qu'il observe alors, mais plutôt des individus qui ont pris le parti de profiter de leur état de curiosités ethnographiques pour vendre aux Blancs toutes sortes de parures et d'objets en bois sculpté. Lenau, lui-même un éternel exilé, se sent solidaire de cette race spoliée de sa terre et va évoquer dans un poème fameux, « Der Indianerzug » [La migration des Indiens], leur exode loin du pays natal, leurs vaines lamentations sur les rives de la rivière Susquehanna, la haine qu'ils exhalent à l'encontre de l'homme blanc :

[...]
Stets weiter drängen uns, als ihre Herde,
Stets weiter, weiter, die verfluchten Weißen,
Die kommen sind, uns von der Muttererde
Und von den alten Göttern fortzureißen.

[...]
Der Hohn wird kommen, früher oder später,
Der gierige Pflug wird in die Gräber dringen;
Dann muß die heilige Asche unsrer Väter

Des tiefverhaßten Feindes Saaten düngen!²⁵
[...] [Toujours plus loin, ils nous poussent comme leur troupeau,
Toujours plus loin, plus loin, les blancs maudits,
Qui sont venus nous arracher à la Terre-mère
Et aux anciens dieux. [...]
Le mépris viendra, tôt ou tard,
La charrue vorace pénétrera dans les tombes ;
Alors de nos pères la cendre sacrée
De l'ennemi tant haï fertilisera les semailles.]

Dans un autre poème, « Die drei Indianer » [Les trois Indiens], les protagonistes – un vieil Indien et ses deux fils – choisissent de mourir ensemble en se précipitant dans les eaux tumultueuses de la cataracte du Niagara :

Laut ununterbrochne Donner krachen,
Blitze flattern um den Todesnachen,
Ihn umtaumeln Möwen, sturmesmunter;
Und die Männer kommen festentschlossen
Singend schon dem Falle zugeschossen,
Stürzen jetzt den Katarakt hinunter²⁶.
[Sans interruption gronde le tonnerre,
Des éclairs enveloppent la nacelle de la mort,
Autour tournoient des mouettes, joyeuses
Dans la tempête;
Et les hommes arrivent résolus
Ils se sont dirigés en chantant vers la chute,
Et se précipitent maintenant dans la cataracte.]

Le désir de mort, thème majeur de l'œuvre de Lenau, apparaît dans ce dernier poème comme l'aboutissement d'une révolte sans issue. La fin tragique et volontaire des premiers Américains dans l'élément liquide peut se lire aussi comme métaphore des propres penchants de l'auteur à l'autodestruction, sous les auspices d'une nature connotée, pour le coup, positivement – parce que censée vibrer au rythme du « Weltschmerz » existentiel du poète.

Nous l'abandonnons ici, au bord de la cataracte, en tête-à-tête avec ses déceptions et sa mélancolie. Il songe au voyage-retour, à ses retrouvailles avec l'Europe du « Vormärz », sans se douter encore qu'il va y endurer les horreurs de l'amour. Pour lui, en tout cas, l'aventure américaine était terminée. Elle avait duré un peu plus de six mois.

I.- 6. Karl Postl/Charles Sealsfield : au fondement du mythe de l'Amérique.

²⁵ Nikolaus Lenau, *Gedichte*, op. cit., p. 52 et 53.

²⁶ *Ibid.*, p. 65.

L'expérience américaine de Charles Sealsfield, alias Karl Postl, se présente de manière radicalement différente de celle de Lenau. Remarquons tout d'abord qu'il séjourne plus longtemps dans le Nouveau Monde que le poète magyar, puisqu'il arrive aux États-Unis dans le courant du deuxième semestre de l'année 1823 et qu'il reste dans ce pays jusqu'au mois de juin 1826, soit à peu près trois années, qu'il effectue un second séjour, d'une durée de trois ans et trois mois, d'août 1827 à octobre 1830, un troisième de mai à novembre 1837 et enfin un quatrième et dernier, d'une durée de cinq années, d'octobre 1853 à octobre 1858. On sait que le dernier séjour (et peut-être l'avant-dernier ?) a été motivé par la nécessité de remplir les conditions d'obtention de la nationalité américaine. Il est sans intérêt pour notre propos, l'œuvre littéraire arrivée à la postérité lui étant bien antérieure. Rappelons aussi qu'à la différence du nobliau Lenau, migrant par choix personnel, Karl Postl est un moine en rupture de ban, un fugitif qui a coupé tous les ponts derrière lui, voyage sous de fausses identités et est contraint d'exercer des activités diverses pour subsister. Dernière remarque enfin, au niveau des caractères : aucune morbidesse chez Sealsfield mais un caractère trempé et volontaire, pour ne pas dire « impérieux » !

Le tropisme américain de Sealsfield est très prononcé dès son premier livre, publié au milieu de l'année 1827 chez Cotta, à Stuttgart. L'ouvrage, en deux tomes, est intitulé : *Die Vereinigten Staaten von Nordamerika nach ihrem politischen, religiösen und gesellschaftlichen Verhältnisse betrachtet : Mit einer Reise durch den westlichen Teil von Pennsylvanien, Ohio, Kentucky, Indiana, Illinois, Missouri, Tennessee, das Gebiet Arkansas, Mississippi und Louisiana*. L'auteur se dissimule sous le pseudonyme : « C. Sidons, Bürger der Vereinigten Staaten von Nordamerika » [C. Sidons, citoyen des États-Unis d'Amérique du Nord]. Des éditions partielles de ce compte rendu de voyage avaient déjà paru au début de la même année dans le *Morgenblatt* de Cotta et dans d'autres revues allemandes. Sealsfield se propose d'y broser un tableau des États-Unis conforme à la réalité : *The United-States as they are*, comme devait le formuler sans ambiguïté un an plus tard le titre de l'édition anglaise. Un tableau sympathique, mais aux traits par endroits manifestement exagérés, comme on pourra en juger par les lignes ci-après :

Die Straßen sind gut. Die Schiffe und Steamboats (Dampfschiffe) übertreffen an Schönheit alles. Überall blickt ein Wohlstand hervor, der solid ist, denn er ruht auf festem Grunde, dem unerschütterlichen Eigenthumsprinzip des Einzelnen. Der rechtliche, kluge und thätige Mann

lebt nirgends so gut, so frei, so glücklich, als in Amerika. Der Ärmste besser, als der in Europa zwei Stufen höher stehende... Vor Hunger ist in den Vereinigten Staaten von Nordamerika noch niemand gestorben²⁷. [Les routes sont en bon état. Les navires et les vapeurs surpassent tout pour la beauté. Partout affleure une prospérité qui est durable car elle repose sur une base solide: l'inébranlable principe de propriété attaché à l'individu. L'homme intègre, intelligent et actif ne vit nulle part aussi bien, aussi librement et de façon aussi heureuse qu'en Amérique. Le plus pauvre vit mieux que celui qui est à deux niveaux supérieurs en Europe... À ce jour, personne n'est jamais mort de faim dans les États-Unis d'Amérique du Nord.]

Au cinquantième anniversaire de leur fondation, les États-Unis sont transformés en pays de cocagne par la plume de Sealsfield. Pour lui, cet anniversaire commémore la victoire des lumières sur l'aveuglement volontaire, signifie le triomphe de l'humanité sur la tyrannie, la superstition et les préjugés. Et cette prospérité générale, ne tient-elle pas, en premier lieu, à la nature du système politique américain : souverain, capable d'autorégulation et d'autorégénération ?

Compte tenu de la situation en Europe en 1826, du conservatisme et de l'autoritarisme de ses dirigeants, compte tenu aussi de la situation des pays d'Amérique latine, en proie à la superstition, à la bigoterie et à l'ignorance crasses ibéro-américaines, toute impulsion régénératrice ne saurait venir que des Nord-Américains eux-mêmes : ainsi pense Sealsfield. À ses yeux, un homme, un héros authentique, incarne au plus haut degré cette capacité à s'autorégénérer propre à la nation et aux institutions américaines : il s'agit du président Andrew Jackson, vainqueur de La Nouvelle-Orléans et pourfendeur d'Indiens : un personnage d'extraction populaire dont l'immigré autrichien vante la magnanimité et le désintéressement. Au point de l'opposer, de façon très partisane en vérité, à son prédécesseur John Quincy Adams, en qui il croit voir un « Metternich américain » et qu'il accuse non seulement de n'avoir jamais reconnu la souveraineté populaire mais encore d'ourdir de sombres complots pour instaurer une royauté états-unienne. Autrement dit : de vouloir implanter en Amérique du Nord l'ordre politique honni de la Restauration.

Au vrai, l'Amérique de Sealsfield, celle qu'il glorifie, ce n'est point celle des « Yankeestaaten » [États yankee] de la côte est. Trop liée à l'héritage européen et au passé colonial britannique, cette Amérique-là est devenue au fil du temps celle des banquiers et des usuriers, celle du luxe tapageur des nantis. Non, l'Amérique de

²⁷ Sealsfield, Charles, *Sämtliche Werke*, Hrsg. Karl. J.R. Arndt, Hildesheim und New York, Olms, 1972, Bd I, p. 201.

Sealsfield, c'est d'abord un espace géographique bien plus vaste : celui de l'Amérique intérieure où se maintient l'esprit pionnier, où le corps arrache par un dur labeur journalier le sol nourricier au « désert ». Un espace mental où sont toujours vivaces les anciennes vertus américaines d'honnêteté, de travail, de frugalité à l'honneur au XVIII^e siècle. Un univers de propriétaires terriens, de paysans-citoyens libres et indépendants. En célébrant la civilisation agrarienne de l'Ouest comme celle des plantations du Sud, Sealsfield hausse au niveau de modèle à suivre ce qui – pour l'autre partie du pays – appartient depuis longtemps au passé, à sa geste héroïque. Ce faisant, il participe en précurseur et, qui plus est de manière remarquablement consciente, à l'édification du mythe de la Frontière, lieu par excellence d'épanouissement de ces valeurs et qualités qui s'appellent liberté et individualisme, confiance en soi et audace, égalité des chances et pragmatisme. Pour illustrer son propos, il choisit de planter l'action des deux romans qui firent beaucoup pour le rendre célèbre, *Das Kajütenbuch* et *Nathan der Squatter-Regulator*, aux confins du monde civilisé : dans les territoires encore vierges de la Louisiane intérieure et du Texas.

Publié en 1837, *Nathan, der Squatter-Regulator, oder Der erste Amerikaner in Texas* [Nathan, le squatter-régulateur, ou le premier Américain au Texas] forme la cinquième et dernière partie des *Lebensbilder aus der westlichen Hemisphäre* [Scènes de la vie dans l'hémisphère occidental] de Sealsfield, un « opus magnum » qui a l'ambition de présenter un vaste panorama de la société des plantations dans la région du bas Mississippi. L'auteur fait débiter sa saga en 1829, peu de temps par conséquent après l'élection d'Andrew Jackson à la présidence. Le narrateur à la première personne, le jeune planteur et possesseur d'esclaves George Howard raconte son existence, avec ses joies, ses peines, ses espérances, tout en rendant compte de la vie de ses contemporains. Le fil conducteur sous-tendant cette saga, c'est la confrontation de ce gentilhomme de Virginie, urbain et un peu à côté de ses pompes, avec la « wilderness » et la Frontière, avec l'idée d'une quête, d'une réponse à un questionnement. Les parties suivantes, dans lesquelles interviennent, au fil des nombreux dialogues, divers autres acteurs, font entrer le lecteur dans la fascinante société des planteurs du sud-ouest des États-Unis. Cependant, dans *Nathan* le récit va bien au-delà de l'actualité immédiate puisqu'il remonte le temps, visitant les dernières années du XVIII^e siècle.

C'est l'époque où un petit groupe de hardis pionniers n'hésitent pas à s'enfoncer dans les « déserts » de la Louisiane. Le pays est alors possession espagnole si bien que les nouveaux venus sont amenés à disputer le terrain à la cavalerie mexicaine et à des Acadiens venus leur signifier, avec une belle présomption, la fin de leur intrusion. Le combat tourne à l'avantage des Nord-Américains qui affirment ce faisant la possession du sol qu'ils occupent. Personnage haut en couleurs, Nathan Strong, le squatteur-régulateur devenu chef de l'expédition à la mort de son beau-frère Asa Nollins tué au combat, narre à deux gentilhommes français, le comte de Vignerolles et Monsieur de Lasalle, les origines héroïques de son établissement et sa transformation en une belle et florissante colonie.

Au travers des dialogues, la vie rude de ces pionniers est présentée au lecteur, en même temps que lui est communiquée leur foi ardente dans le caractère sacré de leur mission. Cette dernière consiste à implanter sur un sol étranger les usages et pratiques d'une société égalitaire, avec ses assemblées populaires, sa justice rendue en commun, sa pratique des institutions républicaines. Tout cela en faisant fi de l'autorité espagnole dont on méconnaît les droits de propriété au nom d'un idéal démocratique justifiant par avance le recours à la force – comme ce sera le cas dans le *Kajütenbuch*. À l'instar du jeune Morse, convaincu et séduit par son mentor l'« Alcalde », le comte de Vignerolles est converti à la vie démocratique par l'exemple irradiant du républicain Nathan – au point de devenir son prosélyte passionné.

La qualité de l'américanisme de Nathan le distingue tout particulièrement quand les aléas de l'histoire font hisser en 1803 le drapeau des États-Unis sur le territoire de la Louisiane, nouvellement rétrocédé par la France. Le squatteur-régulateur, qui ne possède aucun titre de propriété dûment établi et validé par l'ancienne puissance coloniale, est inquiet dans la possession de son domaine par les nouvelles autorités. Mais plutôt que de s'opposer au shérif et à la loi de son pays, Nathan choisit de partir s'installer plus à l'ouest, dans le Texas mexicain, avec les siens et une vingtaine de familles. Il souhaite y fonder une nouvelle colonie, destinée comme l'ancienne à rejoindre l'Union le moment venu. Ce respect quasi religieux manifesté par Nathan envers la loi américaine a quelque chose à voir avec les prescriptions de la Bible, dont Sealsfield recommandait la lecture pour l'édification des citoyens. On trouve d'ailleurs dans le roman un passage dans lequel un des fils

du squatteur exprime ce respect mêlé de crainte que ressentent les Américains pour les choses de la loi :

Wer wird es mit dem Gesetze aufnehmen, erwiderte der junge Mann. – Lieber mit fünf und achtzig spanischen Musketen, als mit dem Gesetze. Der Himmel verhüte. – Der junge Mann sprach die Worte mit einer Art Scheu, die uns, die wir damals das Grauen der Amerikaner vor dem Gesetze noch nicht kannten, notwendig auf den Gedanken hätte bringen müssen [...] ²⁸. [Qui va défier la loi? répliqua le jeune homme. – Plutôt défier quatre-vingt cinq mousquets espagnols que la loi. Dieu nous en préserve! Ce garçon prononçait ces paroles avec une sorte d'effroi qui aurait dû nous mettre la puce à l'oreille, à nous qui ignorions alors la crainte qu'inspire la loi aux Américains [...].

Le comte de Vignerolles, pur produit de l'Ancien Régime, autrement dit un aristocrate pétri de culture européenne, a été contraint de s'immerger dans un monde dépourvu d'histoire et de traditions, sans classes sociales ni normes culturelles définies et faire l'expérience troublante de l'acquisition d'une nouvelle identité. Ce trouble, le narrateur le fait partager à ses lecteurs lorsqu'il remarque :

Jetzt merkten wir, dass wir wirklich in einer neuen Welt, unter neuen Menschen uns befanden, deren Cultur, obwohl die Elemente europäisch, durch und durch amerikanische Formen oder vielmehr Natur angenommen hatten, himmelweit verschieden von der der Creolen und unserer importirten Landsleute, die mir in dem Augenblicke, wenn ich es frei gestehen soll, wie zweimal aufgewärmtes *Ragout* vorkamen ²⁹. [Nous prenions maintenant conscience de ce que nous nous trouvions vraiment dans un monde nouveau, parmi des gens nouveaux dont la culture, quoique constituée d'éléments européens, avaient pris des formes on ne peut plus américaines, ou plutôt une nature américaine, très différente de celle des Créoles et de nos compatriotes importés, lesquels, dans ce moment, pour dire la vérité, me faisaient l'impression d'un *ragout* deux fois réchauffé.]

Une partie du récit est constituée de descriptions, de commentaires et d'interprétations faits par Vignerolles à propos de l'étrange personnage, au moral comme au physique, qu'est Nathan : sobre, industriel, chaste à la façon des Puritains et de mœurs patriarcales, il est véritablement l'initiateur qui transforme l'élève en un être radicalement différent. Il est aussi l'incarnation du pionnier de la Frontière, dont la mission est de prendre possession et de remodeler le territoire conquis au nom de la civilisation triomphante. Son inébranlable conviction dans la légitimité de l'entreprise peut, à l'occasion, en faire un justicier ou un tueur implacable, ce qui fait dire au comte un tantinet effrayé :

²⁸ Sealsfield, Charles, *Nathan, der Squatter-Regulator, oder der erste Amerikaner in Texas* (1846), Karl J. R. Arndt (éd.), 1977, p. 49.

²⁹ *Ibid.*, p. 9.

Es liegt im Charakter der Amerikaner eine furchtbare Härte, eine wahre englisch-indianische Härte³⁰. [Il y a dans le caractère des Américains une dureté affreuse, une authentique dureté anglo-indienne.]

À la fin du “Nathan”, George Howard réapparaît dans son rôle de narrateur à la première personne après avoir donné la parole aux autres acteurs. L'idée première de cette saga en cinq tomes étant l'histoire de son initiation dans l'univers des planteurs des États du Sud, sa rencontre avec le vieux squatteur-régulateur tout auréolé du prestige de ses confrontations réussies avec la « wilderness » prend une valeur hautement symbolique : elle opère, en effet, la liaison entre un passé glorieux et un présent aux enjeux autrement complexes. La présence du vieux squatteur élevé au rang de personnage mythique à l'instar de l'Alcalde du *Kajütenbuch*, est là pour conforter son « cadet » dans les vertus d'une société agrarienne et patriarcale, préservant ses membres blancs et noirs, maîtres et esclaves, des méfaits du capitalisme corrompue. La quête philosophique du jeune Américain trouve donc son aboutissement dans cette vision toute sealsfieldienne – largement répudiée depuis – de la société idéale du Nouveau Monde.

Paru en 1841, le *Kajütenbuch* est sinon la suite du *Nathan* de 1837, du moins dans le droit fil de son enseignement. Nous voudrions souligner quelques points de convergence entre ces deux œuvres. Remarquons tout d'abord que Nathan n'est pas un inconnu pour l'Alcalde du *Kajütenbuch* qui parle avec le plus grand respect de son grand Ancien :

Ist heimgegangen, leider heimgegangen, der große Mann mit der großen Seele, in der leicht eine Million gewöhnlicher Seelchen Platz gefunden hätten; der Riesengeist mit dem Stolz des frei gebornen Mannes, der Demut des neugeborenen Kindes. [...] War ein Mann im vollen Sinne des Wortes³¹. [Hélas ! malheureusement, il est retourné à ses pères, ce grand homme, avec sa grande âme, où un million de petites âmes auraient aisément trouvé place ; cet esprit géant qui unissait à l'orgueil d'un homme libre l'humilité d'un enfant nouveau-né. [...] Il était, lui, un homme, dans toute l'acception du terme.]

Le Nathan du *Kajütenbuch* est bien le même individu que celui des *Lebensbilder* : un personnage dont l'Alcalde vénère la mémoire et regrette ostensiblement la disparition. Une sorte de père fondateur du Texas américain. Le *Kajütenbuch* présente ce territoire comme l'opportunité à saisir par des caractères de cette trempe et le narrateur laisse entendre au lectorat germanophone que les

³⁰*Ibid.*, p. 264.

³¹ *Das Kajütenbuch*, op. cit., p. 123.

hommes enclins à le lire de cette manière seraient bien avisés de saisir cette opportunité ! Toutefois, il n'entraîne apparemment pas dans l'intention de l'auteur de prôner une émigration européenne, allemande en particulier, en direction du Texas. Là n'était pas son propos. Son texte se voulait – fondamentalement – une profession de foi en faveur d'un modèle de société non transférable tel quel en Europe, mais à tout le moins exemplaire en ce qu'il faisait de la liberté le premier bien et érigeait l'égalité en un principe social. À ce titre, il pouvait constituer une source potentielle d'inspiration et d'encouragement pour tous ceux qui aspiraient à régénérer l'ordre social européen en le libérant des entraves et des pesanteurs de la Restauration.

Œuvre complexe célébrant l'américanisme, ses objectifs sociopolitiques et son expansionnisme, le *Kajütenbuch* s'adressait prioritairement au cercle, par définition assez restreint, des lecteurs cultivés d'Europe Centrale. Cependant, son retentissement eut pour conséquence d'attirer l'attention sur cette partie méconnue de l'Amérique et de contribuer ce faisant – dans une proportion certes difficile à déterminer – à l'émigration allemande vers le Sud-ouest américain. Une émigration que Sealsfield, redisons-le, ne semble pas avoir envisagée et moins encore souhaitée, si l'on s'en tient à certains passages de ses écrits publics et privés dans lesquels il traite les Allemands du passé et ceux de son temps avec le même dédain et le même mépris.

Dans le *Kajütenbuch*, l'Alcalde s'était fendu d'une violente diatribe à l'encontre de ces Germains aux « âmes de valets » [Bedientenseelen], de ces « bonnes ganaches qu'ils ont toujours été » [gute Tröpfe, wie sie immer waren], fustigeant ainsi leur tendance à l'obéissance et à la servilité³². Un mépris d'idéologue que nous retrouvons, poussé jusqu'à l'écoeurement, dans le chapitre intitulé « Die deutschen Emigranten » du roman *Morton oder die große Tour* (1835). Dans le passage qui nous intéresse, le narrateur décrit d'une plume sarcastique le spectacle affligeant donné par un groupe d'immigrants allemands en route vers l'Ohio. Après avoir donné une description de l'état de dénuement qui est le leur, il se laisse aller à un commentaire particulièrement acrimonieux à l'endroit des immigrants allemands en général :

³² *Ibid.*, p. 114

Beim ersten Anblicke gewahrte man, dass es Kinder des unglücklichen Landes waren, die seit so vielen Jahren die Erde mit ihrem Blute zu düngen, die Welt mit ihrer Nacktheit und ihrem Elende anzuekeln bestimmt zu seyn scheinen ; eines jener Bilder serviler Unterwürfigkeit, wie wir sie auf den Werften unserer Seestädte häufig als Exemplare dieser Nation zu schauen bekommen, und die uns bereits gezwungen haben, der unbegrenzten Hospitalität unseres Landes Schranken zu setzen³³. [Au premier coup d'œil on voyait que c'étaient des enfants de ce malheureux pays, lesquels semblent être destinés, depuis tant d'années, à fertiliser la terre de leur sang, à écœurer le monde avec leur nudité et leur misère ; un de ces tableaux de servilité crasse qu'on nous donne à voir fréquemment comme spécimens de cette nation sur les chantiers de construction navale de nos villes maritimes, et qui nous ont déjà contraints de mettre des barrières à l'hospitalité illimitée de notre pays.]

S'agissant du chef de famille, lequel a débarqué sans le sou avec femme et progéniture à Philadelphie, le narrateur exprime en quelques mots la révolusion mêlée de commisération que lui inspire son regard éteint d'éternel paria :

Es war der stupideste und wieder der sprechendste Blick, ein Blick, in dem sich die konzentrierten Leiden einer ganzen Nation malten, die Schläge und die Verachtung und die Fußtritte von Freunden, Fremden, Gebietern, allen. Des Mannes Gesicht war abgezehrt, abgekümmert – ein lebendes Bild der stupidesten Geduld, dem die Schläge der Schande und der Härte zahllos eingepägt waren³⁴. [C'était le regard le plus stupide et, à nouveau, le plus parlant, un regard dans lequel se reflétaient les souffrances concentrées de toute une nation, les coups, le mépris, les coups de pied d'amis, d'étrangers, des maîtres, de tout le monde. Le visage de l'homme était décharné, rongé de soucis – une vivante image de la patience la plus aberrante, dans laquelle étaient gravés les innombrables coups de la honte et de la dureté.]

Autant le sauveur et le mentor de Morton, le vieux colonel Isling, pourtant lui-même un Allemand, mais d'une génération plus ancienne, celle qui a participé à la guerre d'indépendance contre les Anglais, est-il présenté sous les traits d'un vénérable vieillard entretenant le culte de Washington et transmettant l'histoire hagiographique de la Révolution américaine, autant les nouveaux venus, ceux des années 1830 que la misère chasse de leur patrie, sont-ils malmenés sous la plume de Sealsfield. C'est que l'ancien fugitif de Prague se considère désormais comme Américain, en tout cas comme un citoyen américanisé épousant parfaitement les préventions et les clichés des Anglo-Américains envers les immigrants en provenance d'Europe centrale et des pays germaniques. Il reproduit ce faisant le stéréotype du « damn Dutchman », qui voit en tout nouvel arrivant en provenance de cette partie du monde un balourd, un être moralement et intellectuellement inférieur que son incapacité à parler et comprendre l'anglais correctement rend forcément imperméable aux idéaux américains !

³³ Sealsfield, Charles, *Morton oder die große Tour*, München, Allitera Verlag, 2008, p. 31.

³⁴ *Ibid.*, p. 33.

Davantage que *Morton oder die große Tour*, le *Kajütenbuch* de Sealsfield, paru six ans après, a certainement eu, comme dit plus haut, un impact sur le cours de l'émigration allemande en direction des États-Unis et du Texas. C'est plus particulièrement cette émigration au Texas, avec ses débuts laborieux et souvent tragiques, ses succès aussi, que nous nous proposons d'évoquer dans les lignes qui suivent.

I.-7. Du *Kajütenbuch* au « Texasverein » : Les Allemands au Texas.

Quelles qu'aient pu être les préventions de Sealsfield à l'égard des immigrants germanophones qui débarquaient en masse aux États-Unis dans les années 1830-1840³⁵, spectacle poignant en vérité, propre à blesser l'amour-propre de l'Allemand qui sommeillait en lui, il est probable que son œuvre romanesque, au premier rang de laquelle trône *Das Kajütenbuch*, stimula l'émigration allemande en direction des États-Unis et du Texas en particulier. C'est ce qu'affirme l'universitaire Gilbert Giddings Benjamin, lequel se base sur le témoignage de Viktor Bracht, un contemporain de Sealsfield³⁶, ou encore le chercheur Harald Winkel dans un article postérieur sur le « Texasverein »³⁷.

La lecture du *Kajütenbuch* associée à celle d'autres ouvrages sur le Texas comme celui du consul britannique William Kennedy, intitulé : *The Rise, Progress, and Prospects of the Republic of Texas* [Essor et Perspectives de la République du Texas, 1841], ou encore celui de G. A. Scherpf, intitulé : *Gegenwärtiger Zustand von Texas* [État actuel du Texas, 1841], est revendiquée par les membres du « Mainzer Adelsverein » [Association Nobiliaire Mayençoise], encore appelé « Texasverein » [Association Pour le Texas]. Cette société dénommée formellement « Verein zum Schutz deutscher Einwanderer in Texas » [Association Pour la Protection des Immigrants Allemands au Texas] s'était constituée le 20 avril 1842 sur l'invitation du duc Adolf von Nassau et comprenait une vingtaine d'officiers nobles alors en garnison à Biebrich, près de Mayence.

³⁵ Environ 600 000 personnes, de 1832 à 1847.

³⁶ Giddings Benjamin, Gilbert, *The Germans in Texas: A Study in Immigration*, Americana Germanica 11, New York, Appleton, 1910, p. 25-29.

³⁷ Winkel, Harald, "Der Texasverein, ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Auswanderung im 19. Jahrhundert", *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 55. Bd., H.3, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1968, p. 348-372.

Conscients des souffrances des masses plébéiennes et de leurs éventuelles réactions de colère face aux difficultés économiques dans les principautés et royaumes allemands, ces aristocrates s'étaient fixé comme objectif de réfléchir à un grand projet de colonisation au Texas. La province mexicaine du Texas, devenue après sa sécession république indépendante en 1835, possédait une « tradition » allemande puisque le premier établissement allemand au Texas, la localité de Bastrop, avait été fondée en 1823 par le Prussien Philipp Bögel, lequel se faisait appeler baron de Bastrop en Amérique du Nord. À ces premiers colons allemands, qui eurent parfois maille à partir avec des tribus indiennes batailleuses, vinrent s'ajouter les immigrants allemands des années 1830. Parmi ceux-ci, les réfugiés politiques du « Vormärz » [L'avant-mars], appelés aussi « Dreißiger » [révolutionnaires des années 1830], formaient assurément le groupe le plus influent³⁸. Au cours de leurs réunions était souvent évoquée et débattue la question de la fondation d'un État proprement allemand dans les vastes étendues herbeuses d'une contrée à la population manifestement très clairsemée. La majorité de ces fils de la vieille Allemagne s'étaient ralliés aux Anglo-Américains lors de la guerre contre le Mexique, prenant part à leurs côtés à diverses rencontres, à la défense de l'Alamo et à la sanglante et décisive bataille du San Jacinto. Les nouvelles que les survivants faisaient parvenir de temps à autre à leurs familles et amis restés en Europe entretenaient chez ces derniers l'espoir de pouvoir un jour les rejoindre et de trouver au-delà de l'océan des conditions de vie plus supportables que celles qui formaient leur quotidien en Allemagne. C'est cette attente anxieuse d'un renouveau social et personnel, ce sont ces rêves d'une existence meilleure si ardemment caressés par des milliers de candidats au départ que le poète et germaniste Hoffmann von Fallersleben célèbrera en 1845 dans le chant intitulé « Der Stern von Texas » [L'étoile du Texas] :

³⁸ « Dreißiger » est le terme collectif appliqué à ces réfugiés, en majorité des intellectuels, qui quittèrent l'Allemagne dans les années 1830, soit volontairement pour manifester leur insatisfaction face à l'immobilisme politique, soit pour échapper à la répression des forces conservatrices après l'échec des tentatives insurrectionnelles auxquelles ils avaient pris part. Ils furent, en quelque sorte, les précurseurs des révolutionnaires de 1848. Dans l'ensemble plus jeunes que ces derniers, en raison du grand nombre d'étudiants parmi eux, ils étaient aussi moins doctrinaires et moins structurés politiquement.

Hin nach Texas! hin nach Texas!
Wo der Stern im blauen Felde
Eine neue Welt verkündet.
Jedes Herz für Recht und Freiheit
Und für Wahrheit froh entzündet –
Dahin sehnt mein Herz sich ganz.
[Partons pour le Texas! pour le Texas!
Où l'étoile dans le champ bleu
Annonce un monde nouveau.
Tous les cœurs joyeusement enflammés
Pour la justice et la liberté
Et pour la vérité
Mon cœur se languit de partir là-bas.]

Répondre à cette attente et aider à la réalisation de ces rêves, c'est à quoi le "Texasverein" va se consacrer.

L'« Adelsverein » s'était fixé trois objectifs. Il s'agissait en premier lieu de fournir une terre d'accueil à un prolétariat paupérisé, ensuite de créer un commerce maritime rentable entre les établissements nouvellement fondés et l'Allemagne et enfin d'assurer la protection des colons placés sous sa tutelle.

Pour réaliser ces objectifs, l'association commença par dépêcher au Texas deux de ses membres, le comte Joseph von Boos-Waldeck et le prince Viktor von Leiningen. Leur mission était de repérer un territoire propre à la colonisation et d'entamer ensuite des négociations avec le gouvernement texan en vue de son acquisition.

Le Texas était l'endroit idéal pour implanter une colonie allemande. Le pays ne faisait pas partie des États-Unis et c'était heureux car, pensait-on, le gouvernement américain se serait vraisemblablement opposé à un projet de ce genre. De surcroît, le Texas était une république indépendante non encore fixée politiquement : voilà qui laissait une bonne marge de manœuvre à ceux qui rêvaient d'un établissement colonial autonome. Celui-ci serait implanté de préférence dans l'ouest de la république, dans une région supposée vide d'hommes, où rien ni personne ne viendrait gêner son développement et empêcher le maintien des traditions germaniques.

Arrivés sur les lieux, les deux « agents » du « Texasverein » entrèrent en pourparlers avec le président Sam Houston pour l'octroi de la concession. Le président texan était en effet autorisé à concéder de vastes zones de colonisation,

sous réserve que les parties contractantes satisfassent aux conditions requises, en particulier en ce qui concerne le nombre de colons amenés et le respect des dates encadrant leur installation. Toutefois, Boos-Waldeck et Leiningen déclinèrent l'offre de concession faite par Houston lorsqu'ils apprirent que des groupes d'Indiens hostiles nomadisaient sur les terrains concernés, situés sur la Frontière à l'ouest d'Austin. Si bien qu'à l'exception de l'achat, en janvier 1843, d'une petite ferme située dans la partie nord-est du pays et qu'on appela la « Nassau-farm », en l'honneur du patron de l'association, les deux hommes n'avaient guère fait avancer l'affaire. Boos-Waldeck resta une année au Texas à s'occuper de la ferme tandis que Leiningen retournait à Mayence en mai 1843. Là, contre l'avis de son camarade, il soutint le projet d'une colonisation immédiate à grande échelle. L'association fut réorganisée en conséquence, prenant la forme d'une société par actions dotée d'un capital social de 200 000 florins (80 000 dollars) destiné à l'acquisition de terres au Texas³⁹.

En septembre 1843, l'association était approchée par un homme d'affaires français, Alexandre Bourgeois d'Orvanne, titulaire avec son compatriote Armand Ducos de contrats de colonisation à l'ouest de San Antonio pour 1700 familles. D'Orvanne qui n'était pas en capacité d'amener des immigrants en nombre suffisant avant la date butoir stipulée dans la convention, proposait de vendre ses titres aux Allemands si ces derniers fournissaient les colons. On conclut l'affaire : elle concernait des terres situées le long des rivières Uvalde, Frio et Medina. En Allemagne, le « Texasverein » en fit une large publicité dans tous les grands journaux, attirant de la sorte plusieurs centaines de personnes disposant chacune d'un capital minimal équivalant à 300 dollars. Originaires du pays de Hesse, elles appartenaient à toutes les classes de la société et partageaient les mêmes rêves de verts pâturages, de terres à défricher, de « désert » à ensemercer et à faire fleurir. Le contrat passé avec l'association stipulait que chaque émigrant obtiendrait une surface de terre arable à son arrivée sur place, le nombre d'acres obtenus dépendant de la taille de sa famille. Pour obtenir un titre de propriété, l'émigrant devait rester trois ans sur place, mais la récolte des biens produits durant ces trois ans lui restait acquise.

³⁹ Pour ce qui concerne le projet de colonisation allemande au Texas, voir l'article de Louis E. Brister dans le Handbook of Texas Online : Handbook of Texas Online, Louis E. Brister, « Adelsverein », accessed September 15, 2017, <http://www.tshaonline.org/handbook/online/articles/ufo01>.

En avril 1844, alors que le contrat Bourgeois-Ducos avait déjà perdu toute validité, l'association expédia au Texas le prince Carl zu Solms-Braunfels en tant que commissaire-général, Bourgeois d'Orvanne étant pour sa part nommé directeur de la colonie. Dès son arrivée, Solms-Braunfels se rendit compte que d'Orvanne était dans l'incapacité de renouveler son contrat, si bien que le « Texasverein » se retrouvait pour ainsi dire au point de départ ! Il fallait agir vite et trouver une solution de substitution, car les premiers immigrants n'allaient plus tarder à arriver. Ce fut chose faite le 24 juin 1844, lorsque l'association acquérait les droits à colonisation du consul du Texas à Brême, Henry Francis Fisher. Ce Germano-Américain avait obtenu le 1 septembre 1843 un contrat de colonisation de la république du Texas qui stipulait l'apport de 200 familles dans l'intervalle des 18 mois suivants. Les terres du « Fisher-Miller Land Grant » étaient situées au nord-ouest du Texas, entre les fleuves Llano et Colorado : l'endroit même qui servirait trente ans plus tard de décor, sous le nom de « Llano Estacado », aux récits d'aventures de Karl May. Son éloignement des établissements anglo-texans présentait l'avantage de permettre un développement quasi autarcique de la colonie, garantissant par là le maintien des traditions allemandes et préservant la liberté d'action des dirigeants. Fisher, qui n'avait personnellement jamais mis les pieds sur la concession, en avait brossé un tableau propre à enthousiasmer ses interlocuteurs. Cela étant, il s'était bien gardé de faire mention des redoutables Indiens Comanches dont c'était le territoire de chasse, laissant aux Allemands le soin de faire connaissance avec eux et, le cas échéant, de trouver un terrain d'entente ! Lui et son partenaire Burchard Miller étaient uniquement intéressés par l'aspect financier de la tractation, chose qui avait apparemment échappé aux négociateurs mayençois.

Les premiers immigrants, 200 familles totalisant quelque 700 individus, débarquèrent en décembre 1844 dans le « port » de Carlshafen, connu plus tard sous le nom d'Indianola et situé dans les marais de la baie de Matagorda. Après avoir effectué à bord de trois voiliers une longue et éprouvante traversée, les malheureux se virent contraints de passer l'hiver dans cet endroit hautement insalubre. Très vite la jaunisse, le choléra et d'autres maladies malignes ravagèrent leurs huttes de fortune. Par ailleurs, comme il se trouva que les chariots et bêtes de traits stipulés dans le contrat n'étaient pas au rendez-vous – Fisher amenant seulement 15 chariots au lieu des 50 prévus – le prince ne fut que trop heureux de

pouvoir acheter dans l'urgence un domaine de 520 hectares à un immigré allemand compatissant, le Dr Ferdinand Lindheimer arrivé dix ans plus tôt au Texas. Solms-Braunfels considérait l'endroit, situé le long de la rivière Guadalupe, comme un village-étape sur la longue route menant à la concession Fisher-Miller. Le domaine qui avait appartenu autrefois à un Mexicain se trouvait cette fois-ci à l'extérieur des zones de chasse des Comanches.

Le 21 mars 1845, après un long périple intérieur le long de la rivière Guadalupe, les immigrants atteignirent la première station de leur convoi. Solms fut si enthousiasmé par la contrée qu'il baptisa l'établissement « Neu Braunfels ». Cependant, des dissensions éclataient bientôt entre le commissaire-général et certains colons qui lui reprochaient son style de commandement. D'autres manifestaient leur mécontentement envers l'« Adelsverein », accusé de ne pas tenir ses engagements sur la superficie des lots à attribuer (10 acres de terre alloués à chacun, au lieu des 320 promis), et aussi en matière de gîtes, de subsistances et d'équipements. Il y avait enfin ceux qui voulaient qu'on gagnât sans tarder le territoire de la concession Fisher-Grant acquis par la société. Lassé de leurs récriminations, Solms-Braunfels quitta le Texas en mai 1845, après avoir dénoncé le contrat avec l'« Adelsverein » et sans même attendre l'arrivée de son successeur, le baron Otfried Hans von Meusebach⁴⁰.

Confronté à la nécessité de réduire drastiquement les dépenses, le nouveau commissaire-général (appelé par la suite « John O. Meusebach ») ne réussit pas mieux avec les colons que son prédécesseur. La pénurie d'argent, le mauvais temps, les difficultés générées par les tensions croissantes entre Américains et Mexicains concoururent à transformer en désastre l'arrivée, fin 1845, d'environ 3000 nouveaux immigrants. Meusebach se trouva dans l'impossibilité de les transporter dans l'intérieur des terres sans pour autant pouvoir assurer leur subsistance à Carlshafen. On estime que les maladies enlevèrent la moitié environ des futurs colons. Avec les survivants et des « anciens », Meusebach fonda alors, à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Neu-Braunfels, un second établissement, Friedrichsburg, chacun des deux bourgs devenant chef-lieu de comté. Comme les zones allemandes de colonisation jouxtaient dorénavant les terrains de chasse des guerriers Comanches,

⁴⁰ Cf. Emmerich, Alexander, *Die Geschichte der Deutschen in Amerika. Von 1680 bis zur Gegenwart*, op. cit., p. 99, 102-105.

Meusebach conclut avec eux un traité de paix en 1847 : ce sera l'unique traité passé avec des Indiens d'Amérique du Nord à n'avoir jamais été rompu !

Lorsque le baron Meusebach quitta son poste en juillet 1847, l'essentiel du travail de l'« Adelsverein » était accompli. L'année 1847 vit encore la création de cinq autres établissements allemands sur les rives de la rivière Llano : Bettina, Castell, Leiningen, Meerholz et Schönburg. Cependant, cette même année, l'« Adelsverein » se trouva à bout de ressources et dut déposer son bilan, sa dissolution étant prononcée le 23 février 1848⁴¹. Même si elle ne développa jamais le Fisher-Miller Grant prévu, trop éloigné de la côte, l'association introduisit plus de 7000 colons allemands qui peuplèrent l'espace intermédiaire. Et si ses efforts pour concrétiser une « Nouvelle Allemagne » au Texas ne purent aboutir, sa contribution majeure fut de désigner cet État comme destination privilégiée de l'émigration allemande ultérieure : en 1850, le nombre des Allemands au sein d'une population texane blanche de 154 000 individus était estimé à 25 000 personnes, soit en pourcentage plus de seize pour cent⁴².

La part qui pourrait revenir à la fiction sealsfieldienne dans ces résultats est, bien évidemment, impossible à mesurer⁴³. Nous avons cité d'autres lectures qui ont certainement influencé les officiers nobles en garnison à Biebrich à se lancer dans l'aventure texane. Il faut aussi tenir compte de ce qui revient à l'esprit du temps et dont la littérature porte témoignage d'une manière ou d'une autre. Nous pensons, par exemple, au Wilhelm Meister de Goethe, à sa philanthropique et mystérieuse « Turmgesellschaft » [Société de la Tour], dont le côté ésotérique et l'engagement pratique ont pu exciter les imaginations et susciter des vocations.

Tout bien considéré, le *Kajütenbuch*, avec ses personnages aux « mains puissantes » et aux « âmes de géants », délivre un message pro-américain et une adhésion au concept de la « Manifest Destiny » qui ne pouvaient être pleinement compris que par des initiés ou des gens suffisamment cultivés et ouverts sur le monde. Il paraît douteux que le paysan, le boutiquier ou l'artisan contraints par la

⁴¹ *Ibid.*, p. 94-105

⁴² Cf. Verlet, Bruno, *Des pionniers au Texas 1850-1880*, Vendémiaire Éditions, Paris, 2012, p. 144.

⁴³ Cf. Lich, Glen, E., « Das Kajütenbuch and Texas », dans : Charlotte L. Brancaforte (éd.), *The life and works of Charles Sealsfield (Karl Postl)*, Max Kade Institute for German-American Studies, University of Wisconsin-Madison, Madison, Wisconsin, 1993, p. 221-238, ici : p. 230-233.

misère et la faim à chercher le salut en Amérique aient trouvé leur compte dans la lecture d'une œuvre où le mythe et la poésie font si bon ménage. Sans doute auraient-ils senti passer sur eux le souffle épique d'une société en mouvement, évoluant dans un environnement neuf aux ressources prometteuses. Et le mythe a pu suffire à motiver certains d'entre eux ! Mais, d'un autre côté, ce livre n'aurait guère répondu aux questions plus prosaïques et véritablement essentielles que devaient se poser la plupart des candidats au départ quant à leur existence future, voire tout simplement quant à leur survie aux États-Unis et au Texas au lendemain de leur arrivée ! On n'y trouve guère d'indications, si ce n'est en passant, sur les saisons, les récoltes, la manière de gagner sa vie et de nourrir sa famille, les maladies endémiques, les dangers encourus dans une société en formation et drainant dans son sillage son lot d'aventuriers, de paumés, d'aigrefins, de mauvais sujets et de criminels. À ces questions, un autre écrivain allemand s'attachera à répondre : Friedrich Gerstäcker.

I.-8. Fiction et émigration chez Friedrich Gerstäcker.

Dans son autobiographie rédigée sous forme de lettre adressée à son éditeur de Leipzig Ernst Keil et publiée en 1870 dans le magazine *Die Gartenlaube* [La Tonnelle], Friedrich Gerstäcker (1816-1872) livre une des clés de sa vie aventureuse et de ses vagabondages à travers le monde et le continent américain en particulier lorsqu'il écrit :

Was mich so in die Welt hinausgetrieben ? – Will ich aufrichtig sein, so war der, der den ersten Anstoß dazu gab, ein alter Bekannter von uns Allen, und zwar niemand anders als Robinson Crusoe. Mit meinem achten Jahr schon faßte ich den Entschluß, ebenfalls eine unbewohnte Insel aufzusuchen, und wenn ich auch, herangewachsen, von der letzteren absah, blieb doch für mich, wie für tausend andere, das Wort "Amerika" eine gewisse Zauberformel, die mir die fremden Schätze des Erdballs erschließen sollte⁴⁴. [Qu'est-ce qui m'a ainsi poussé dans le monde? – Si je veux être honnête, celui qui a donné l'impulsion initiale était une vieille connaissance à nous tous, à savoir Robinson Crusoe. J'avais à peine huit ans quand je pris la décision de rechercher moi aussi une île inhabitée et quand une fois grand je me détournai de cette idée, le mot "Amérique" resta cependant pour moi, comme pour mille autres, une sorte de formule magique qui devait m'ouvrir les trésors inconnus du globe terrestre.]

⁴⁴ Gerstäcker, Friedrich, *Kleine Erzählungen und Nachgelassene Schriften*, tome 1, 1879, p. 1 et suiv. Dans: *Gesammelte Schriften. Volks- und Familienausgabe*, 43 Bände, Hermann Costenoble, Jena, 1872-1879.

Celui qui se décrit comme « l'un des plus grands vagabonds de tous les temps », affirmant que sa devise était : « rast' ich, so rost'ich » [« si je m'arrête, je me rouille »], embarqua à l'âge de 21 ans à destination de l'Amérique du Nord, poussé par l'esprit d'aventure et nourri par l'œuvre de fiction de Defoe, mais aussi par les romans de Fenimore Cooper et les récits de Walter Scott. C'était en mai 1837 et ce voyage survenait après une période de formation de deux années à l'agriculture sur le domaine seigneurial de Haubitz, à Döben près de Grimma en Saxe. Thomas Ostwald, dans sa biographie de l'écrivain-aventurier, nous apprend aussi que le jeune Gerstäcker profitait de son temps libre à Döben pour s'exercer avec application au tir au fusil, cela dans l'idée bien arrêtée d'être en mesure de se nourrir des produits de la chasse lorsqu'il se trouverait plus tard dans le « désert » américain⁴⁵.

Arrivé à New York le 25 juillet 1837, le futur écrivain « malgré lui » séjourna aux États-Unis jusqu'au 22 juillet 1843, date à laquelle il embarquait à La Nouvelle-Orléans sur le voilier l'« Olbers » pour un voyage retour vers l'Allemagne plus hasardeux encore que celui de l'aller. L'expérience personnelle de ces interminables traversées de l'Atlantique, marquées par l'inconfort, la maladie, les violences et parfois la mort, lui inspireront plus tard l'écriture de la poignante nouvelle *Das Auswandererschiff* [Le bateau des émigrants], parue en 1855 dans un magazine illustré destiné au divertissement et à l'édification des foyers⁴⁶.

Dans cette nouvelle d'une quinzaine de pages est narré le naufrage du voilier « Kaptabe », chargé d'émigrants allemands en route pour New York. Le gros des passagers est constitué de paysans et d'ouvriers accompagnés de leurs familles. Il y a aussi des artisans et des marchands que leur instruction et leurs moyens placent à un niveau supérieur dans l'ordre social, mais pas obligatoirement dans l'estime de l'auteur, si l'on en juge par les attitudes et les sentiments qu'il leur attribue dans l'histoire. Au large des côtes françaises une tempête survient qui démâte le navire avant de le pousser vers un banc de sable. Livré à la fureur des flots, le voilier ne tarde pas à se disloquer.

⁴⁵ Ostwald, Thomas, *Friedrich Gerstäcker. Leben und Werk*, Verlag A. Graff, Braunschweig, 1976, p. 10.

⁴⁶ Gerstäcker, Friedrich, "Das Auswandererschiff." *Illustriertes Familienbuch: zur Unterhaltung und Belehrung häuslicher Kreise*, 6:1 (1855/1856), p. 1-14.

Confrontés à une situation de péril extrême, les passagers s'affolent, réagissent de façon inadaptée, sans unité et sans coordination d'ensemble. La terreur les empêche de faire face au danger, l'instinct de survie se mue en égoïsme et chacun ne pensant dès lors qu'à sauver sa peau, tout sentiment d'humanité disparaît. Il y a ce cuisinier qui invite l'équipage à renoncer à une lutte contre les éléments qu'il juge inutile parce que perdue d'avance. Il a amené sur le pont un baril de rhum et propose aux marins de les soûler gratuitement avant l'inéluctable noyade. Le spectacle le plus affligeant est fourni par les représentants des catégories sociales supérieures : l'opulent marchand Wolf qui supplie à genoux l'équipage de le sauver contre promesse d'une très généreuse récompense, le tanneur à la carrure massive qui demande à Dieu la rémission de ses nombreux péchés, le tailleur qui pleure comme un enfant. Toutes ces attitudes infantiles ne font que hâter leur ruine !

Le seul personnage digne d'éloges s'avère être un ancien marin à la retraite répondant au nom de Meier : obtempérant sans discuter aux demandes d'aide du capitaine, il se joint aux membres de l'équipage pour lutter contre les flots déchaînés. Juste rétribution de sa rectitude et de sa loyauté, il fera partie des rares miraculés : trois hommes et huit femmes, ces dernières n'ayant pas pu, ou n'ayant pas voulu quitter l'épave dans la tempête.

Faut-il voir dans cette nouvelle une représentation allégorique de la situation des Allemands dans le monde au milieu du XIX^e siècle ? C'est plus que probable. Nous savons que Gerstäcker a constamment exhorté les émigrants en provenance de l'espace germanique à s'entraider, à créer des liens de solidarité, qu'il a prôné l'union des Allemands à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières de l'Allemagne. Il avait pu constater au cours de ses pérégrinations à travers le monde les effets négatifs, destructeurs mêmes, induits par le morcellement politique de sa patrie, le manque de considération et de protection qui en résultait pour ses compatriotes partis au-delà des mers. C'est donc en toute connaissance de cause qu'il était devenu un fervent adepte des idées du « Nationalverein » [Association nationale], organisation qui œuvrait en vue de l'unification de l'Allemagne sous la direction de la Prusse. Le « Nationalverein » prônait, entre autres, une politique étrangère

expansionniste pour l'Allemagne, ainsi que la création d'une flotte navale allemande⁴⁷.

La fin tragique du « Kaptabe », la scène affligeante des rescapés à bord du canot refusant une main secourable à d'autres naufragés, les mutilant même pour leur faire lâcher prise, tout cela répond à l'intention bien arrêtée de l'auteur de souligner ce qui cause en fin de compte la ruine des passagers : le défaut de solidarité et l'égoïsme. La seule chose qui eût pu les sauver, ou tout au moins eût réduit l'ampleur de la catastrophe, c'eût été de s'unir et d'œuvrer de concert au salut commun. L'absence de solidarité entre des passagers tout préoccupés de leur propre survie ne pouvait que déboucher sur un désastre. Et cette désunion dans un moment aussi critique ne faisait que refléter le défaut criant d'unité de toute une nation.

L'année précédant la publication de « Das Auswandererschiff » avait vu la sortie des six tomes de *Nach Amerika*, le grand roman de l'émigration allemande en Amérique du Nord au XIX^e siècle. Gerstäcker, sans être lui-même un émigrant au sens strict du terme, mais plutôt un voyageur-aventurier ayant acquis sur le terrain une large et profonde expérience de l'Amérique, avait très rapidement considéré qu'il était de son devoir d'homme comme de sa responsabilité d'écrivain de fournir à son lectorat des données aussi fiables et objectives que possible sur les conditions d'existence dans l'Ouest. Dans son esprit, ces données seraient tôt ou tard transmises aux migrants pour leur plus grand profit. Cela étant, il a clairement cherché à contrecarrer l'influence pernicieuse de tous ceux qui, soit par ignorance, soit par sottise, voire par intérêt bien compris, travestissaient la réalité de la vie sur les fronts pionniers.

Le résultat de cette « désinformation » était trop souvent désastreux. Trompés par les discours de certains de leurs compatriotes ayant déjà fait le voyage en Amérique, par ceux des agents-recruteurs des compagnies maritimes – souvent hollandaises et britanniques – promettant terres grasses et fertiles, bien-être à portée de main et fortune rapide de l'autre côté de l'océan, maints émigrants se montraient incapables de surmonter les épreuves – bien réelles, celles-là – qui se dressaient

⁴⁷ Cf. Fitzpatrick, Matthew, P., *Liberal imperialism in Germany : expansionism and nationalism, 1848-1884*, Berghahn Books, New York and Oxford, 2008, p. 101-115.

devant eux dès leur arrivée. Désillusionnés et découragés, beaucoup reconnaissaient la vanité de leur entreprise et se résignaient à une existence d'ouvriers agricoles dans les fermes américaines ou de prolétaires dans les bourgades ou cités du Middle West. D'autres encore prenaient le chemin du retour, quitte à s'exposer aux moqueries méchantes de ceux qui avaient été témoins de leur départ.

Soucieux de les préserver de désagréments susceptibles de prendre une tournure dramatique et de mieux les préparer aux réalités américaines, Gerstäcker avait publié quelques années auparavant deux livres destinés aux candidats à l'émigration. Il s'agit de *Der deutschen Auswanderer Fahrten und Schicksale*⁴⁸ [Voyages et destins des émigrants allemands] paru en 1846 et de *Wie ist es denn nun eigentlich in Amerika ?*⁴⁹ [Comment est-ce en réalité en Amérique ?] paru en 1847 et dont le tirage à 6000 exemplaires, assez considérable pour l'époque, signale les préoccupations du moment. Dans ce dernier ouvrage, concis et divertissant, Gerstäcker dit sa préoccupation de rectifier les images romanesques et les représentations erronées qui habitent l'esprit du lecteur. Il ne cache pas à ceux qui veulent partir qu'il leur faudra s'adapter à un environnement très différent de celui qu'ils ont connu jusqu'ici :

Dafür gedenke ich dem Leser, soviel das natürlich in meinen eigenen Kräften steht und soviel mich langjährige Erfahrung dazu berechtigt, einen allgemeinen Überblick über das dortige Leben zu verschaffen, mit dem er sich vielleicht ein selbständiges Urteil bilden kann. Wenn er aber auch Manches hier mit nicht so brillanten Farben geschildert findet, als ihm seine eigene Einbildungskraft möglicherweise vorgegaukelt... so mag er gedenken, daß Amerika erstlich nichts als ein ideales, sondern ein höchst materielles, aber dafür auch höchst praktisches Land ist [...]⁵⁰. [Je me propose de fournir au lecteur – pour autant, naturellement, que cela soit en mon pouvoir, et dans la mesure où une longue expérience m'y autorise – une vue d'ensemble sur les conditions de vie là-bas grâce à laquelle il pourra peut-être se forger sa propre opinion. Mais s'il trouve aussi ici bien des choses décrites sous des couleurs moins brillantes que celles que lui a fait miroiter sa propre imagination ... alors qu'il se souvienne en premier lieu que l'Amérique est rien moins qu'un pays idéal, c'est au contraire un pays extrêmement matériel. En revanche, c'est aussi un pays éminemment pratique [...].

Gerstäcker, qui avait mené pendant plusieurs années la vie vagabonde des hommes des bois, savait mieux que quiconque que l'Ouest n'était pas la terre décrite

⁴⁸ Gerstäcker, Friedrich, *Der deutschen Auswanderer Fahrten und Schicksale*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1846.

⁴⁹ Gerstäcker, Friedrich, *Wie ist es denn nun eigentlich in Amerika?: eine kurze Schilderung dessen, was der Auswanderer in Nordamerika zu thun und dafür zu hoffen und zu erwarten hat*, Reprint, Friedrich-Gerstäcker-Gesellschaft, Braunschweig, 1983.

⁵⁰ *Ibid.* p. 1.

dans les prospectus édités spécialement pour les émigrants par les États américains, encore moins le paradis terrestre des agents racoleurs des entreprises de transport maritime. Sur les fronts pionniers, il fallait plus qu'ailleurs compter avec le climat, l'isolement, l'absence de voies de communication, les risques de toute nature, la menace confuse de la nuit, l'angoisse et parfois le désespoir. C'est parce qu'il est profondément intéressé à la réussite de ses compatriotes en terre étrangère que Gerstäcker s'attache dans ses écrits à leur démontrer l'intérêt d'une approche réaliste des difficultés à surmonter. Parce que l'Amérique ne se gagne qu'à la force du poignet, avec beaucoup d'optimisme et d'ardeur à la tâche. Cela, il le proclame dès le premier chapitre de *Wie ist es...* :

Amerika ist ein Land der Arbeit und des Fleißes, und wer da glaubt, daß er bloß hinüberzugehen braucht, um auch schon sein Glück zu machen, der « bellt unter dem falschen Baum » wie die Hinterwäldler sagen. Mit den Händen will, und tüchtig geschafft und sich gerührt sein; Schweiß kostet eine erste Ansiedlung in schwerer Menge [...]⁵¹. [L'Amérique est le pays du travail assidu, et celui qui croit qu'il lui suffit de traverser la mer pour y faire fortune, celui-là "aboie sous le mauvais arbre" comme disent les colons. Il faut y aller de ses mains, œuvrer avec sérieux et ne pas avoir peur de bouger; une première installation se fait au prix de quantité de sueur [...].

Beaucoup de travail et de sueur, voilà ce qui attend en effet le nouveau venu en Amérique ! Et cependant, il convient de souligner que la vision de Gerstäcker se situe aux antipodes du pessimisme d'un Lenau. Alors que le mélancolique Autrichien n'a gardé des Américains que des images négatives, les qualifiant tour à tour d'« êtres frustes » [rauhe Menschen], de « forces morales éteintes » [ausgebrannte Menschen], de « boutiquiers lamentables » [himmelstinkende Krämerseelen], Gerstäcker, au contraire, est un enthousiaste du Nouveau Monde, au point de participer à sa façon au mythe de l'Amérique. En fait, ce que Sealsfield a raconté sous une forme épique – la rencontre exaltante de la nature et de la liberté – Gerstäcker l'exprime au moyen d'observations honnêtes et réalistes. Lesquelles n'excluent pas la sympathie – loin de là – car cet amoureux des grands espaces partage avec les Américains, ceux du Middle West pour être précis – une même joie de vivre au contact de la nature, un même sens de l'indépendance et de la liberté personnelles.

C'est cette manière de vivre naturelle, cette conscience d'être pleinement autonome et responsable de ses actes, cette fierté de vivre dans un espace où

⁵¹ *Ibid.*, p. 6.

l'autorité, c'est-à-dire l'administration, n'empiète pas – ou si peu – sur la liberté personnelle, qui distinguent le fermier américain du paysan européen et expliquent, selon Gerstäcker, ce maintien « distingué » qui serait le sien, alors qu'il resterait la marque et l'apanage des classes privilégiées du Vieux Continent. De même, alors que Lenau reprochait aux femmes américaines leur manque de charme et de beauté, Gerstäcker parle, en de nombreux passages, de leur grâce naturelle, de l'énergie qui sommeille dans leur cœur et du respect universel qu'elles inspirent.

L'écrivain-explorateur est conscient du choc culturel qu'auront à surmonter les immigrants dès leurs premiers pas sur le Nouveau Continent. Des hommes et des femmes habitués à vivre dans un environnement ordonné et autoritaire, où la place de chacun est assignée à la naissance, vont faire l'expérience déstabilisante d'une transplantation sans transition, brutale, dans un univers aux formes anarchiques, sous-administré, où il faut se débrouiller par soi-même, apprendre à s'imposer, exercer en parallèle ou successivement plusieurs métiers, « encaisser » les coups durs et savoir rebondir. Ceux qui ne sauront pas se délester de leurs vieilles habitudes de penser et d'agir, qui négligeront ou dédaigneront les conseils avisés de ceux qui les ont précédés, ceux-là en seront pour leur frais, seront tentés par l'idée du retour et rejoindront les déçus de l'émigration ! Envers les autres, les plus nombreux, ceux qui choisiront de rester et de persévérer, l'Amérique tiendra ses promesses. Avec la liberté, elle leur offrira sinon la richesse, du moins une existence décente et la foi dans leur avenir.

Nach Amerika, c'est le roman de l'émigration, l'histoire de ces Allemands aux origines et parcours différents qui décident un jour, sur un coup de tête ou après mûre réflexion, de quitter leur pays pour tenter leur chance de l'autre côté de l'Atlantique. Le lecteur les voit tout d'abord évoluer dans leur environnement familial en Allemagne, les suit ensuite pendant la traversée de l'océan jusqu'à l'arrivée aux États-Unis, assiste enfin à leur dispersion et à leur installation dans le pays-continent. Un livre volumineux de plus de 1200 pages qui a ceci de particulier que la fiction s'y fait pédagogie dans un but hautement altruiste : informer sur le caractère quasi irréversible de l'entreprise une fois qu'elle a été lancée et distinguer, au travers de destins représentatifs, les attitudes positives de celles conduisant irrémédiablement à l'échec, aux situations sans issue, au renoncement et au désespoir. Avec le souci, ce faisant, de corriger l'idéalisation excessive aussi bien

que le dénigrement outrancier, si souvent associés à la représentation de l'Amérique dans l'espace germanique.

Le roman se décompose en trois parties de longueur inégale. La première, qui couvre à peu près le quart du livre, a l'Allemagne pour décor. L'auteur s'attache à exposer la nature du phénomène migratoire, processus social des plus complexes en vérité, avec en amont le moment crucial de la prise de décision. Nous suivons ensuite les péripéties du voyage en Allemagne d'un groupe d'émigrants aux motivations diverses – pas toujours avouables pour certains d'entre eux. Brême est le lieu de rassemblement de ces gens, avant leur transport en bateau jusqu'à Bremerhaven. À ce stade s'opère déjà une discrimination sociale par l'argent : les uns, privilégiés, franchissent l'étape en trois heures à bord d'un bateau-vapeur tandis que les autres, les plus nombreux, doivent se contenter d'un vieux rafiot encombré de marchandises et sans toit, qui met deux jours pour couvrir une distance de vingt milles nautiques ! Un large éventail de personnages est présenté dans cette première partie, le plus souvent sympathiques, mais quelquefois fort peu recommandables, tel l'agent d'émigration Weigel. Non content de tenir des discours mensongers sur le pays d'accueil qu'il n'a en réalité jamais visité, Weigel s'applique à vendre, outre les billets de passage, de faux titres de concessions foncières, exploitant sans vergogne la « faim de terre » de nombreux paysans déclassés. Assez curieusement, cette catégorie de migrants, non seulement la plus nombreuse mais aussi, potentiellement, la plus apte à s'intégrer en Amérique, n'apparaît pour ainsi dire pas dans la suite du roman. Une explication plausible pourrait être que le roman étant destiné à un lectorat essentiellement bourgeois, l'auteur a préféré mettre en scène des personnages présentant un plus grand intérêt pour cette classe sociale.

La deuxième partie relate la traversée de l'océan à bord du « Heidschnucke » jusqu'à son arrivée à La Nouvelle-Orléans. Le côté absurde de l'émigration saute aux yeux du lecteur qui découvre au fil des dialogues et commentaires que la majorité des émigrants n'ont pas de projets précis, aucun bagage linguistique et sont même dans l'ignorance de la destination à prendre à l'issue du débarquement !

La troisième partie est consacrée aux tribulations de ces personnages à travers les États-Unis, avant de ramener le lecteur dans la bonne ville allemande de

Heilingen – là où le roman a placé le début de l'histoire. Elle offre à l'écrivain l'occasion de démontrer, au travers des réussites et des échecs des immigrants, qu'en Amérique seules « payent » en fin de compte les vertus cardinales de l'effort, de la persévérance et de la morale alors que sont disqualifiés les faux-semblants, les artifices, les comportements dévoyés et criminels. Périrent ainsi ceux qui l'ont mérité : le malfaiteur Soldegg-Henkel, la mère dénaturée Jule qui a abandonné ses enfants, le déserteur qui avait pu quitter l'Allemagne avec l'aide des passagers mais meurt accidentellement dans l'explosion de la chaudière d'un navire.

Ce qui fait la richesse du livre, c'est la multiplicité des situations imaginées par l'auteur. L'éclatement et l'éparpillement du groupe initial d'un bout à l'autre du territoire américain explique la narration de type épisodique, rendue encore nécessaire par la diversité des expériences vécues. Comme dans d'autres romans de Gerstäcker – nous pensons en particulier à *Die Flusspiraten des Mississippi* et à *Die Regulatoren von Arkansas* – l'intrigue, qui prend ici aussi la forme d'une histoire policière, pêche sans doute par la faiblesse de sa vraisemblance. Elle n'en reste pas moins le fil invisible qui tient ensemble les différents éléments du récit. En voici, succinctement résumée, la substance :

Clara Dollinger, une riche héritière, est fiancée à Joseph Henkel, un Allemand de La Nouvelle-Orléans. L'homme est en réalité un aigrefin qui vole l'argent et les bijoux de la famille de Clara, faisant en sorte que les soupçons de tous retombent sur Lossenwerder, un modeste secrétaire de la maison Dollinger, secrètement épris de Clara. Lossenwerder meurt de la blessure qu'il s'est faite en tentant de se suicider sur le chemin de la prison. Hedwig, sa sœur, devient la servante de Clara. En Amérique, Hedwig soutient sa maîtresse ébranlée par la découverte de la bassesse de son époux. Henkel, qui voyage sous un nom d'emprunt et attribue ses propres méfaits à un soi-disant frère jumeau dévoyé, est rattrapé par von Hopfgarten, un aristocrate en voyage d'agrément outre-Atlantique qui s'est lancé à sa poursuite et fait office de voyageur-justicier. Démasqué, Henkel se suicide pour éviter l'arrestation. La justice triomphe et Clara Dollinger trouve le bonheur auprès de Hopfgarten que son séjour américain a radicalement transformé : l'aimable voyageur-dilettante est devenu un homme dans toute l'acception du terme.

Dans l'œuvre de Gerstäcker, il y a ceux qui quittent leur pays pour des raisons économiques, qui sont habitués à travailler dur, ont la volonté et la capacité de s'adapter à un environnement nouveau : ceux-là finissent toujours par s'en sortir, du moins s'ils bénéficient d'une constitution robuste et si la providence leur évite les mauvaises rencontres. Pour avoir parcouru lui-même les étendues de la « wilderness », Gerstäcker sait qu'il n'y a pas de « désert » paradisiaque ! Aussi tâche-t-il dans ses écrits, comme du reste dans ses conférences, de détourner les immigrants des endroits où la somme de travail nécessaire à la survie est trop considérable. Il leur conseille de s'implanter plutôt à proximité des établissements existants et de faire leur profit de l'expérience de ceux arrivés avant eux. Le pronostic de réussite apparaît tout de même assez réservé lorsqu'il concerne des individus appartenant aux catégories éduquées ayant exercé en Allemagne une profession intellectuelle : plus cultivés que la masse des migrants, moins « physiques » et moins pratiques aussi, ils ont beaucoup de mal à se départir de certains schèmes de pensée et d'action, à faire table rase d'attitudes devenues inopérantes, voire incongrues, d'autant plus qu'ils sont convaincus que leurs capacités intellectuelles, jointes au savoir qu'ils détiennent, suppléeront à tout.

C'est le cas du professeur de droit et d'économie Lobenstein. Le narrateur nous introduit dans sa confortable demeure à Heilingen où il vit avec sa famille. Nous apprenons que la publication qu'il dirige connaît de graves difficultés, au point qu'il a dû s'endetter pour la maintenir à flot. Il pourrait sans aucun doute continuer de vivre en Allemagne avec les siens, à condition toutefois de mettre en vente la maison et de réduire fortement son train de vie. Il s'y refuse par crainte de déchoir et de perdre la face vis-à-vis de son entourage et de ses connaissances. Il finit toutefois par faire le choix de vendre et finance avec l'argent récupéré le voyage et l'installation en Amérique.

Le manque de sens pratique du personnage est manifeste dès le début de l'opération : il dépense inutilement beaucoup d'argent pour faire embarquer l'entière maisonnée et tout le saint-frusquin. Arrivé à La Nouvelle-Orléans, il réalise un peu tard qu'il s'est encombré de beaucoup trop de bagages et qu'il va lui falloir maintenant les trimballer à destination. Or, il ne sait pas lui-même quelle direction prendre avec sa famille ! Ne sachant pas où donner de la tête, il est assez malavisé pour demander conseil à un compagnon de voyage – qui n'est autre que le mauvais

sujet dénommé Henkel mentionné plus haut. Henkel lui recommande de partir pour l'Indiana et lui remet une lettre adressée à un prétendu associé. C'est l'occasion pour le narrateur de donner un conseil de prudence à tout émigrant potentiel. Il écrit :

Das Schlimmste dabei ist, daß er sich in Amerika selber wenig auf den Rath fremder Leute verlassen darf, denn überall ist er der Gefahr ausgesetzt, solchen in die Hände zu fallen, die eigener Nutzen treibt, ihm diesen oder jenen Landstrich ganz besonders zu empfehlen⁵². [Le pire, dans ces circonstances, c'est que lui-même ne peut s'en remettre en Amérique que dans une moindre mesure au conseil d'inconnus, car partout il se trouve exposé au danger de tomber aux mains de ceux que motive le seul profit personnel en lui recommandant tout spécialement telle contrée plutôt qu'une autre].

Arrivé en Indiana, Lobenstein acquiert hâtivement une ferme d'une toute nouvelle connaissance. Il dispose désormais d'un toit pour sa famille et d'un endroit où déposer ses nombreux bagages. À première vue, le plus dur est passé et son projet américain semble prendre une bonne tournure. En apparence seulement : les observations que formule un hôte de passage, en l'occurrence von Hopfgarten, sur les méthodes de gestion de Lobenstein annoncent à n'en point douter de prochains embarras. Pour Hopfgarten, il y a bien trop de bras à la ferme et trop de projets sont menés en parallèle. L'aimable visiteur ne croyait pas si bien dire... Mais le pire est encore à venir, car peu de temps après le départ de Hopfgarten, le professeur embauche le poète Theobald afin que ce dernier l'aide à rédiger un article en anglais ... sur la conception imparfaite de la charrue américaine. Ce qui amène la remarque sarcastique suivante du narrateur, à savoir que Theobald

[...] ließ sich von dem Professor dessen Ideen über die notwendigen Verbesserungen im amerikanischen Landbau mitteilen, die diesem so am Herzen lagen, daß er sich um den Bau des eigenen Hauses wenig kümmerte⁵³. [...] prit connaissance des idées du professeur quant aux nécessaires améliorations à apporter à l'agriculture américaine; celles-ci lui tenaient tant à cœur qu'il négligeait la construction de sa propre demeure.]

Si aux yeux de l'auteur, Lobenstein figure la catégorie des « Latin farmers », ces immigrants cultivés, mais sans connaissances pratiques des choses de la terre, qui, à l'instar d'un Gottfried Duden ou d'un Lenau, jouent aux gentlemen farmers et aux fermiers du dimanche, Theobald incarne de son côté le bel esprit, le dilettante qui vit en oisif et passe son temps à dénigrer la société d'accueil sans chercher le moins du monde à se remettre en question : tare rédhibitoire pour l'auteur. On l'aura compris, voilà le type d'individu que l'« homme des bois » Gerstäcker déteste au plus

⁵² Gerstäcker, Friedrich, *Nach Amerika! Ein Volksbuch*. Costenoble, Leipzig, 1885, tome 1, p. 434.

⁵³ *Ibid.*, tome 2, p. 306.

haut point. Rien d'étonnant par conséquent qu'il lui fasse jouer dans le roman le rôle déplaisant du parasite social vivant aux dépens d'un Lobenstein très pénétré de ses propres mérites !

Cependant, le contraste le plus saisissant est généré par la juxtaposition de deux caractères opposés et de leurs idées antithétiques. D'un côté, un Lobenstein théoricien et chimérique, qui croit tout savoir mais s'avère incapable de penser autrement, de l'autre un Georg Donner réaliste et pragmatique, qui a compris que pour survivre en Amérique, il faut savoir s'adapter et faire preuve de « flexibilité », c'est-à-dire ne pas refuser d'exercer, temporairement du moins, une ou plusieurs activités ne correspondant pas à sa formation initiale, voire à ses goûts. Médecin de profession, il a renoncé à exercer son art aux États-Unis après avoir constaté combien nombreux étaient les charlatans à y sévir. Chercher à les concurrencer n'aurait abouti qu'à une impasse, le combat étant, selon lui, perdu d'avance. Embauché chez les Lobenstein en tant qu'ouvrier agricole, il s'oppose assez rapidement aux projets du professeur, les jugeant irréalistes et dangereux. Ce désaccord l'amène à quitter la ferme et à partir pour l'Illinois. Il sauvera pourtant Lobenstein et les siens de la ruine, quelques mois plus tard, lorsqu'il leur avancera les cent trente dollars nécessaires au paiement du dernier terme de la ferme. Ayant reconnu ses erreurs et battu sa coulpe, Lobenstein n'est que trop heureux d'accorder la main de sa fille à son ancien employé.

On retrouve chez un autre personnage du roman, fort sympathique au demeurant, le violoniste Eltrich, cette volonté de s'adapter coûte que coûte à un environnement souvent déconcertant. Prestement délesté de tous ses biens par un porteur noir à son débarquement à La Nouvelle-Orléans, le malheureux est contraint de faire le docker sur le front de mer pour nourrir sa famille. Ses qualités intrinsèques et sa persévérance lui permettront peu à peu de trouver des élèves à qui enseigner le violon et, la chance aidant, il finira par devenir chef d'orchestre !

Eltrich et Donner figurent ces immigrants germaniques qui réussissent à se faire une place honorable au soleil du Nouveau Monde. Ils y parviennent grâce à leur volonté, aux sacrifices qu'ils consentent, à leur capacité à effectuer un travail régulier et utile en s'adaptant aux conditions nouvelles. Ce succès, ils le doivent également, dans l'esprit de Gerstäcker, à la démocratie américaine, dont l'idéologie utilitariste ne

contredit pas plus la culture égalitaire que la réussite personnelle, permettant aux plus méritants de réaliser pleinement des potentialités qui seraient restées virtuelles en Allemagne et rendant à beaucoup d'Allemands le sentiment de leur dignité. C'est ce qu'exprime avec beaucoup de conviction le dénommé Rosswein dans *In Amerika*, le roman qui constitue la suite de *Nach Amerika !*, lorsqu'il déclare :

Was wir nämlich in Deutschland nie waren, das sind wir plötzlich hier Alle miteinander geworden: wirkliche Deutsche, und die alten, elenden Vorurtheile konnten gleichfalls das Seewasser nicht vertragen. Wir wurden nicht allein Deutsche, sondern auch Menschen, mit dem Bewußtsein der Gleichberechtigung bei Allen, die auch etwas leisten, und damit erwachte, was Viele daheim kaum dem Namen nach gekannt: unser Selbstgefühl⁵⁴. [Ce que nous n'avions jamais été en Allemagne, nous le sommes soudain devenus dans l'interaction des uns avec les autres: de vrais Allemands, et les misérables vieux préjugés firent pareillement les frais de la traversée de l'océan. Nous ne devînmes pas seulement des Allemands, nous devînmes aussi des hommes habités par la conscience de l'égalité des droits de tous ceux qui œuvrent à quelque chose, et ainsi s'éveilla ce que beaucoup n'avaient connu que de nom dans leur pays: le sentiment de notre dignité].

Nous avons passé en revue des écrivains fascinés par l'Amérique: Goethe, Ernst Willkomm, Gottfried Duden, Charles Sealsfield, Friedrich Gerstäcker. Nous avons mentionné un déçu de l'Amérique en la personne de Nikolaus Lenau. Cinq années après la mort du poète en 1850, un autre écrivain autrichien va reprendre le thème de la frustration et de la déception américaines: Ferdinand Kürnberger.

I.-9. Ferdinand Kürnberger et le « fatigué de l'Amérique ».

L'année 1855, celle de la parution de *Nach Amerika !*, voit aussi la publication du roman *Der Amerika-Müde. Amerikanisches Kulturbild* [Le fatigué de l'Amérique. Tableau de la culture américaine], de Ferdinand Kürnberger (1821-1879). L'auteur, feuilletoniste et journaliste libéral influent, avait pris part à la révolution de Vienne de 1848. Contraint à l'exil par les autorités austro-hongroises, il s'était réfugié en Saxe où il avait été arrêté pour sa participation à la rébellion de Dresde de 1849. Par la suite impécunieux, Kürnberger accepta la proposition de l'éditeur Meidinger d'écrire un roman et reçut pour sa peine un acompte qui lui permit d'échapper, momentanément, à ses difficultés financières.

Il s'agissait, en quelque sorte, d'une œuvre « alimentaire » et l'écrivain la jugeait comme telle, en d'autres termes comme un mal nécessaire. Cela étant, les

⁵⁴ Gerstäcker, Friedrich, *In Amerika. Amerikanisches Lebensbild aus neuerer Zeit. In Anschluß an "Nach Amerika."* 3. Auflage, Costenoble, Jena, 1878, tome 3, p. 145.

revenus qu'il en tira lui permirent de poursuivre en parallèle la rédaction de travaux jugés par lui plus intéressants, comme l'écriture d'un drame intitulé *Firdusi*. Nous savons par ailleurs que Kürnberger fut tiraillé sa vie durant entre son ambition de jouer un rôle d'écrivain politique et sa vocation de poète. Il avait caressé le rêve d'être reconnu comme dramaturge et d'être institué auteur du Burgtheater de Vienne. Paradoxalement, *Der Amerika-Müde* a plus fait pour son passage à la postérité que le reste de son œuvre !

Kürnberger, qui avait pu constater de ses yeux à Hambourg la condition pitoyable des émigrants en partance pour l'Amérique, fait litière dans ce roman d'une idéalisation excessive comme des représentations européennes controuvées de la vie dans le Nouveau Monde. Aussi bien, l'histoire fictive que narre *Der Amerika-Müde* présente une trop forte analogie avec l'expérience réelle du poète Nikolaus Lenau en Amérique pour que Kürnberger ne s'en soit pas inspiré. Quoiqu'il en soit, le récit de Kürnberger prend le contre-pied du roman épistolaire *Die Europamüden. Modernes Lebensbild* d'Ernst Willkomm dont nous avons parlé dans les toutes premières pages du présent chapitre. On fera remarquer tout d'abord que Kürnberger, tout comme Willkomm d'ailleurs, n'avait aucune expérience de l'Amérique : sa connaissance des États-Unis ne pouvait être par conséquent que le fruit de ses lectures, des conversations entendues, des discours officiels, voire de la rumeur.

L'incontestable succès populaire qu'a été le livre de Kürnberger témoigne de l'ambivalence du ressenti et des attitudes du public allemand de cette époque envers les États-Unis. Parallèlement aux discours exprimant l'admiration la plus vive pour leur système politique, leur développement économique, les perspectives offertes à tout un chacun, prend forme et s'installe durablement une vision diamétralement opposée qui prend pour cible les effets corrupteurs du capitalisme américain et leurs conséquences dévastatrices sur les populations les plus exposées – au premier rang desquelles les immigrants allemands confrontés à une culture matérialiste qui malmène fortement leurs repères traditionnels et explique cette tendance au repli sur soi constatée dans mainte communauté transplantée d'origine germanique.

Der Amerika-Müde est une œuvre clairement anti-américaine, écrite dans le but de dénoncer la vision utopique de Willkomm et de réfuter les discours

contemporains vantant l'attractivité de l'Amérique. Se faisant l'écho des bruits répandus par les déçus de l'émigration qui font savoir leurs difficultés et leurs griefs dans les lettres expédiées à leurs familles et à leurs connaissances, elle oppose une Allemagne de l'esprit à une Amérique de l'inculture, essentiellement préoccupée de profits, violente et foulant aux pieds les bons sentiments ! Bien des traits négatifs identifiés dans le roman de Kürnberger pourraient aussi bien se retrouver sous la plume d'un journaliste ou d'un romancier américain du mouvement « muckraker » [remueur de boue] du début du XX^e siècle, n'était le parti pris d'occulter les côtés positifs de la démocratie américaine. Mais comment se présente *Der Amerika-Müde* ?

Le protagoniste du roman, Dr. Moorfeld, un jeune aristocrate d'origine hongroise, un poète aux idées libérales, proclame haut et fort au début du livre que l'Amérique est le lieu où prennent forme ses rêves politiques et artistiques :

Amerika ! Welcher Name hat einen Inhalt gleich diesem Namen ! Wer nicht Dinge der gedachten Welt nennt, kann in der wirklichen Welt nichts Höheres nennen. Das Individuum sagt: mein besseres Ich, der Erdglobus sagt: Amerika. Es ist der Schlußfall und die große Cadenz im Concerte der menschlichen Vollkommenheit. Was unmöglich in Europa, ist möglich in Amerika; was unmöglich in Amerika, das erst ist unmöglich! [...] ⁵⁵. [Amérique ! Quel nom possède un contenu semblable à celui-là ? ! Celui qui ne désigne pas les choses du monde de la pensée, ne peut rien nommer de plus élevé dans le monde réel. L'individu dit : la meilleure part de moi-même, le globe terrestre dit : l'Amérique. C'est le point final et la grande cadence dans le concert de la perfection humaine. Ce qui est impossible en Europe, est possible en Amérique ; ce qui est impossible en Amérique est, pour le coup, impossible !]

Arrivé à New York, Moorfeld séjourne tout d'abord dans « Klein Deutschland », le quartier des immigrants allemands, y fait la connaissance de Bennett, marchand et amateur d'objets d'art, et reconnaît dans le jeune Benthal, qui avait dû fuir l'Allemagne en raison de sa participation à la Fête de Hambach, le modèle du libéral optimiste à l'avenir particulièrement prometteur. L'amitié qui lie Dr. Moorfeld et Benthal, les histoires de cœur de chacun d'eux, forment le fil de l'intrigue.

Benthal, qui a déjà pris ses marques en Amérique, a bien identifié les lacunes et les imperfections de la société d'accueil. Alerté par les tensions que génère la société industrielle, il choisit de partir vers l'Ouest. Nikolaus Moorfeld, pour sa part, loin de trouver de ce côté-ci de l'Atlantique le monde idéal auquel il aspire, découvre

⁵⁵ Kürnberger, Ferdinand, *Der Amerika-Müde. Amerikanisches Kulturbild*, Verlag von Meidinger Sohn u. Cie, Frankfurt a. M., 1855, p. 1.

avec effarement que la cupidité et l'escroquerie sont deux phénomènes concomitants du mercantilisme américain ! Fuyant la grande ville, à l'instar de Lenau, il acquiert aux enchères une ferme dans l'Ohio qu'il se propose d'administrer de concert avec l'ancien propriétaire, un Allemand nommé Anhorst.

Contrairement à Moorfeld, que ses qualités intrinsèques et ses idéaux empêchent de s'intégrer à la société américaine, Benthall, lui, franchit le pas. Esprit pratique, plus porté à l'action et moins soumis aux considérations morales que son ami, il incarne aux yeux du narrateur le personnage immoral du renégat et du gredin. Embauché moyennant une importante somme d'argent comme ingénieur dans une compagnie de chemins de fer, il abandonne Pauline, sa fiancée d'origine allemande, pour épouser Sarah Staunton, un laidron qui présente l'avantage d'être la fille de son employeur. Il justifie d'ailleurs son choix en déclarant qu'il veut « germaniser » les États-Unis. En réalité, il y a opposition, tout au long du roman, entre deux systèmes de valeur : l'allemand, désintéressé, émanation de la culture classique, et l'américain, égoïste, axé principalement sur la réussite matérielle.

L'attitude de Benthall illustre la perte des idéaux communément associés aux représentations de l'Amérique en Europe, et cela au profit du gain économique. Car c'est bien l'Amérique des Yankees que pourfend ici Kürnberger, non pas celle du *Kajütenbuch*, avec ses grandes plantations et ses esclaves noirs sagement soumis, mais bien plutôt celle du *Morton* du même Sealsfield. Au vrai, dans *Der Amerika-Müde*, même la nature si avantageusement décrite dans le *Livre de la Cabine* dans sa luxuriance primordiale ou, au contraire, ordonnée par la main de l'homme, ne suscite plus d'émerveillement et n'apporte aucune consolation. Le rêve de Moorfeld de posséder sa propriété dans la forêt primitive, pour s'y réfugier loin des villes affairées et asphyxiantes, s'écroule comme un château de cartes lorsqu'il la parcourt en compagnie d'Anhorst. Et pour cause :

Es war ein wüster Fleck Erde, übersät mit verkohlten Baumpflöcken, zwischen welchen ein paar spärliche Raufen Getreidegelb fast sich verloren. Das Ganze umgab jener häßliche Zickzackzaun [...]. Dieses traurige Gehöft lag in einem Meere von Einsamkeit. Kein Vogel pfiff, kein Haustier brüllte, wieherte oder krähte in seiner Nähe – die Haustiere staken im Wilddickicht und gaben sich nicht zur ländlichen Staffage her. Es war ein trübseliges Stück Menschenexistenz. Das Grab eines Unbegrabenen!⁵⁶ [C'était un bout de terre désert, jonché de piquets carbonisés, entre lesquels venaient presque se perdre quelques râteliers de

⁵⁶ *Der Amerika-Müde*, op. cit., p. 359.

céréales clairsemés. La méchante clôture en zigzag entourait l'ensemble [...] Cette ferme à l'aspect triste se trouvait dans une mer de solitude. Pas un oiseau ne sifflait, pas un animal domestique pour mugir, hennir ou chanter dans son voisinage – les animaux domestiques étaient dans les fourrés sauvages et ne se prêtaient pas au décor champêtre. C'était un sinistre morceau d'existence humaine. La tombe d'un mort sans sépulture!]

La description de la propriété n'a rien d'exaltant et traduit l'intention de l'auteur de faire pièce aux représentations idéalisantes de l'environnement américain issues de l'imagerie romantique européenne. Elle est conforme au dessein qu'il s'est fixé de dresser un réquisitoire contre l'Amérique où la nature serait sans attraits et les hommes à l'avenant : infatués d'eux-mêmes, âpres au gain, dénués de commisération, envieux ! À côté de ceux-ci, ou plutôt : en-dessous d'eux, survivent ou vivent les migrants exploités, méprisés, brutalisés parfois – le mouvement nativiste bat son plein – mais qui n'en sont pas moins le sel de cette terre. Il n'y a pas jusqu'à la religion pour échapper à la plume acerbe de Kürnberger. La définition qu'en donne le dénommé Althof lui dénie toute réalité spirituelle pour la confiner dans son rôle d'instrument du matérialisme ambiant :

Die Religion [...] ist in Italien ein Ballett, in Spanien eine Verschwörung, in Deutschland eine philosophische Liebe, in Amerika ist sie eine Maschine von so und so viel Pferdekraft⁵⁷. [La religion [...] est un ballet en Italie, une conspiration en Espagne, un amour philosophique en Allemagne; pour ce qui est de l'Amérique, c'est une machine de tant et tant de chevaux-vapeur.]

Quant à ses serviteurs, le moins qu'on puisse en dire, c'est qu'à défaut d'avoir la vocation, ils partagent pleinement le sens des affaires de leurs ouailles, lequel constitue en fait leur véritable religion :

Der Prediger [...] war ein widerlicher Mensch. Seine gemeinen Züge stempelte sinnliche Roheit. [...] Sein leeres blaßgraues Auge sprach eigentlich gar nichts aus; wie bitterböse er damit blickte, schien's die giftige Mißlaune eines Geschäftsmannes, der sich nicht schnell genug reich melkt an seiner Geschäftskuh. Das war das Grauen seines Daseins, daß er nicht da war in der Welt, die er leitete⁵⁸. [Le prédicateur [...] était un homme répugnant. Une sensualité sauvage imprégnait ses traits grossiers. [...] À vrai dire, son œil vide, d'un gris pâle, n'exprimait rien du tout; mais son regard méchant manifestait la hargne de l'homme d'affaires qui ne s'enrichit pas suffisamment vite à son gré. La chose affreuse dans son existence, c'était qu'il ne se trouvait pas ici dans le monde qu'il dirigeait.]

Nous verrons dans notre chapitre IV consacré au roman de Gerstäcker *Die Regulatoren in Arkansas* [Les régulateurs de l'Arkansas] que le rôle du méchant revient au pasteur Rowson, chef d'une redoutable bande de voleurs de chevaux que

⁵⁷ *Ibid.*, p. 389.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 384.

les justiciers du moment, appelés aussi « régulateurs », auront le plus grand mal à démasquer. S'agissant des ministres du culte et, plus particulièrement, des pasteurs officiant sur la Frontière, Gerstäcker en fait dans ses écrits soit des bouffons, soit des hypocrites. Une façon de voir pas tant éloignée de celle du narrateur de *Der Amerika-Müde*. Kürnberger se serait-il inspiré de l'œuvre de Gerstäcker ? Ce qui est certain, c'est le peu de crédit dont jouissaient généralement ces hommes de Dieu auprès des immigrants allemands, habitués à plus de sérieux et de formalisme dans le domaine religieux de la part de leurs prêtres catholiques ou de leurs pasteurs protestants. Cette aversion est commune à de nombreux observateurs européens de l'époque, autant scandalisés par le manque d'instruction des nombreux pasteurs autoproclamés que par les formes grotesques et hystériques que revêtaient certaines scènes dans les « camp meetings » [« rassemblements de fidèles »] des Méthodistes et autres groupes religieux⁵⁹.

Une scène de ce genre se trouve dans *Der Amerika-Müde* : on y voit une jeune personne chère au protagoniste Moorfeld se faire brutaliser par le prédicateur méthodiste au point de sombrer dans la démence par la suite. Fortement ébranlé, le poète cherche à apaiser son chagrin en s'enfonçant dans les forêts de l'Ohio. À son retour, il apprend que son associé Anhorst a trouvé la mort au cours d'un voyage et constate que sa ferme est désormais dans les mains d'un escroc. Il réalise aussi avec effarement que ses amis de New York se sont convertis à l'« American way of life », adoptant un système de valeurs qui lui reste profondément étranger.

Dr. Moorfeld quitte définitivement New York alors que s'y déroule un pogrom aux allures fantasmagoriques dirigé contre la population allemande de la ville. L'idéaliste aristocrate hongrois qui avait nourri tant d'espairs dans l'Amérique repart pour l'Allemagne du « Vormärz » complètement désillusionné : pour lui, la promesse « Amérique » n'aura été qu'un préjugé !

⁵⁹ Ces « camp meetings » se présentaient sous la forme de rassemblements géants pouvant durer plusieurs jours, souvent une semaine complète, où s'enchaînaient des services religieux, du chant choral, des moments de prière et, le plus souvent, des manifestations charismatiques. Ces rassemblements étaient aussi de grands moments de conversion. Tous les voyageurs, au nombre desquels Tocqueville, ont parlé des extravagances de ces assemblées religieuses en plein vent, où le fanatisme le disputait à l'ignorance. Leur succès considérable est à mettre au compte des conditions précaires de la vie dans l'Ouest américain et de l'absence de structures ecclésiales adéquates.

Chapitre II

Une histoire indienne aux sources du roman d'aventures de langue allemande dans le décor américain : *Tokeah ; or, the White Rose* (1829) et ses avatars : *The Indian Chief ; or, Tokeah and the White Rose. A tale of the Indians and the Whites* (1829) et *Der Legitime und die Republikaner. Eine Geschichte aus dem letzten amerikanisch-englischen Kriege* (1833) par Charles Sealsfield

II.-1. Repères sociopolitiques et littéraires.

Nous avons mentionné en annexe, dans l'esquisse biographique de Karl Postl/Charles Sealsfield, les conditions sociopolitiques prévalant dans l'Autriche du *Vormärz* [avant mars] époque de tracasserie policière et d'immobilisme politique où contestataires et opposants se voyaient dans la situation soit de quitter le pays – ce que fit volontairement Karl Postl – soit de ruser avec les autorités et les mouchards de la police d'État.

En fait, la contestation de l'ordre établi, loin d'être contenue dans les limites des frontières de l'empire, déborde celles-ci et concerne l'ensemble de l'aire germanique redistribuée lors du congrès de Vienne en une quarantaine d'États formant le *Deutscher Bund* [Confédération germanique]. Un climat revendicatif s'installe, témoignant de la profondeur du malaise qui touche de nombreuses couches de la société et dont on trouve un écho puissant chez les auteurs du mouvement de la *Jeune Allemagne*. Ceux-ci s'attaquent, aux alentours des années 1830, au verrouillage intellectuel de plus en plus généralisé qu'on leur impose dès les *Karlsbader Beschlüsse* [Décrets de Karlsbad] d'août 1819, aux conformismes politiques, religieux et moraux sortis renforcés par le système de la *Sainte Alliance*. Ces écrivains, qui ne peuvent pas s'exprimer librement, dénoncent la censure, se prononcent pour des réformes libérales et se nourrissent, assez remarquablement,

du modèle que représente la révolution parisienne des « *Trois Glorieuses* ». Déjà interdits en Prusse et en Bade, leurs écrits sont frappés, en décembre 1835, d'une condamnation de la Diète, par laquelle les États-membres s'engageaient à entraver par tous les moyens la diffusion de leurs œuvres.

Karl Anton Postl, natif de Poppitz dans le margraviat de Moravie alors possession de la maison de Habsbourg, est au diapason avec le mouvement contestataire qui traverse l'Europe de son temps. Son ouvrage *Austria as it is: or, Sketches of continental Courts. By an Eye-Witness*, paru à Londres dès 1828, rend compte de cette absence de liberté d'expression, du contrôle généralisé de la population par un vaste réseau d'agents et de dénonciateurs, de l'étroite surveillance de l'enseignement supérieur par des directeurs d'études nommés par le gouvernement, de la censure et de la répression ordonnées par des dirigeants autoritaires. Cet état de fait explique la torpeur intellectuelle et politique, synonyme de régression, dans laquelle l'Autriche est plongée. Dans l'ensemble, le livre reçut un accueil très favorable en Angleterre, les mérites et les bienfaits de la monarchie constitutionnelle britannique ressortant clairement de la comparaison. L'accueil fut moins enthousiaste aux États-Unis, sans doute en raison du fait que la liberté personnelle et les droits de l'individu n'étaient guère questionnés outre-Atlantique car considérés depuis l'Indépendance comme acquis et allant de soi. La présence de germanismes et de fautes grammaticales dans le texte anglais n'enlève rien à sa valeur documentaire : l'ouvrage reste encore aujourd'hui l'écrit indispensable à la compréhension du *Vormärz* [avant mars] autrichien et annonce – avec deux décennies d'avance – la brutale explosion de l'année 1848.

Combien essentiellement différente dût paraître l'Amérique aux yeux de l'exilé volontaire Postl, lorsqu'il débarque en 1823 à La Nouvelle-Orléans ! Quarante années s'étaient écoulées depuis la reconnaissance de l'indépendance des États-Unis. James Monroe exerce alors le mandat suprême et proclame à la face de la vieille Europe que l'Amérique est aux Américains. Un État national s'est mis en place qui commence sa montée en puissance, un ordre social et politique s'élabore au fil des jours et la marche irrésistible vers l'Ouest et la « Frontière » [Frontier], cette ligne mobile qui sépare la zone colonisée des étendues encore vierges où tout paraît possible, conforte l'imaginaire collectif dans sa croyance qu'une société véritablement nouvelle est en train de s'édifier, aux antipodes du modèle européen.

Américain par conviction, Postl a dès l'abord une attitude très positive envers les États-Unis d'Amérique qui représentent pour lui le refuge par excellence contre l'oppression, un univers d'espaces infinis, de liberté sans entrave. L'élection d'Andrew Jackson, surnommé « Old Hickory » [Vieux Dur] en référence à la dureté du bois de noyer (hickory), à la présidence en 1828 et l'élimination du président sortant, John Quincy Adams – auquel Postl/Sealsfield reprochait des velléités monarchistes – ne pouvait que combler d'aise l'exilé morave. Le démocrate Jackson n'est en effet patricien ni de naissance ni de manières. Né dans un village du fin fond de la Caroline du Sud et de parents modestes d'origine irlandais-écossais, il fait plutôt figure d'homme de l'Ouest, attaché aux idées simples, à la libre entreprise, aux valeurs du travail et de l'effort. Bretteur redouté et orateur au discours direct, il jouit d'une incontestable popularité dans le peuple qui voit en lui le général vainqueur de l'armée anglaise à la bataille de La Nouvelle-Orléans, le 8 janvier 1815, et l'adversaire déclaré des nations indiennes qu'il considère comme autant de corps étrangers infestant le territoire américain. Partisan de la manière forte à l'encontre des tribus qui manifesteraient des velléités de résistance face à l'invasion de leurs terres ancestrales par les Blancs, il a mené une campagne victorieuse contre les Creeks et les Shawnees en 1814, leur infligeant une défaite cuisante à la bataille de Horseshoe Bend. Il est l'un des protagonistes du roman *Der Legitime und die Republikaner* (et de ses versions antérieures), dans lequel Sealsfield le plante, sans jamais le désigner nommément, comme l'adversaire inflexible du vieux chef Tokeah, lui-même héritier d'une longue série d'autocrates indigènes, les « Micos ». Dans la réalité historique, c'est Andrew Jackson qui est à l'origine de l'*Indian Removal Act* ou loi sur le déplacement des Indiens, votée le 28 mai 1830 et contresignée par lui immédiatement après. Cette loi ouvre la porte à la déportation d'environ cent mille personnes dans le « Grand désert américain », autrement dit les vastes espaces au-delà du Mississippi, au cours des années 1830 et 1840.

L'expérience américaine fournit à celui qui va signer ses ouvrages du nom de plume « Charles Sealsfield » l'essentiel de sa matière littéraire, que cette dernière revête la forme de récits d'imagination, d'érudition historique ou encore d'écrits polémiques. La fascination qu'exerce sur lui la réalité américaine l'amène à poser un regard décidément original sur la société du Nouveau Monde, ses potentialités et ses contradictions. Au reste, il rejoint par le biais du mythe de la Frontière l'œuvre de

Fenimore Cooper, en particulier sa série fameuse des *Leatherstocking Tales* [Histoires de Bas-de-Cuir] dont la publication débute en 1823, l'année de l'arrivée de Postl sur le sol américain, avec *The Pioneers* [Les Pionniers] et se poursuit avec *The Last of the Mohicans* [Le dernier des Mohicans, 1826], *The Prairie* [La Prairie, 1827], *The Pathfinder* [Le Guide, 1840] et enfin *The Deerslayer* [Le Tueur de daims, 1841]. Mais alors que Cooper exprime au travers de son héros Natty Bumppo, alias Bas-de-Cuir, ses craintes devant la prévisible disparition de l'Eden américain sous les coups de butoir de la civilisation, et aussi et surtout le remords de l'homme blanc face à l'anéantissement programmé des premiers habitants, Sealsfield, pour ce qui le concerne, ne veut voir dans l'Ouest qu'un paradis originel à conquérir, un espace de danger que seule la civilisation peut subjuguier. Et si l'édification de la nouvelle puissance mondiale que sont les États-Unis d'Amérique, dont le modèle sociétal est destiné à régénérer l'Europe, doit se faire au prix de l'injuste refoulement de l'Indien toujours plus loin dans les solitudes vierges et inexplorées de la *wilderness* [contrée sauvage], l'écrivain opine que l'Histoire doit suivre son cours pour que le rêve américain puisse trouver son plein épanouissement.

II.-2. Genèse du *Tokeah*.

Tokeah ; or The White Rose [Tokeah ou La Rose Blanche] est sinon le premier écrit en langue anglaise, du moins le premier roman de Sealsfield rédigé dans cette langue. C'est aussi le premier exemple d'un roman traitant de la « Frontière » américaine qui soit écrit par un auteur issu de l'aire germanophone. En ce sens, Sealsfield est bien le précurseur de Friedrich Gerstäcker et de Karl May pour ne citer que deux écrivains d'une longue série ayant pris l'Ouest américain pour décor de leurs récits.

Publié sous couvert de l'anonymat à Philadelphie en 1829, réimprimé à Londres la même année dans une version « améliorée » sous le titre plus évocateur de *The Indian chief ; or, Tokeah and the White Rose. A tale of the Indians and the Whites* [Le chef indien ou Tokeah et la Rose Blanche. Une histoire des Indiens et des Blancs], le roman est remodelé dans sa version allemande parue à Stuttgart en 1833 et intitulée *Der Legitime und die Republikaner. Eine Geschichte aus dem letzten amerikanisch-englischen Kriege (1812 bis 1815)* [Le légitime et les républicains. Une histoire tirée de la dernière guerre anglo-américaine (1812 à

1815)]. La question de savoir si l'auteur a puisé à certaines sources la matière de son roman a été posée par l'universitaire et critique littéraire américain Otto Heller. Dans un article paru dans la revue *Modern Philology*, éditée par l'Université de Chicago, Heller fait état d'une nouvelle signée « Alcanzor », parue dans le numéro 40 du *Saturday Evening Post* (1/10/1825) et réimprimée dans le numéro 16 de l'*Edwardsville Spectator* (17/12/1825). L'intrigue de cette nouvelle qui porte le titre *The Indian of the Falls' Valley, or the foundling Maid* [L'Indien de la vallée des cascades, ou l'enfant trouvée] est similaire à celle du premier *Tokeah*. Cependant, Otto Heller fait remarquer que l'intrigue a beau être identique dans les deux cas, *Tokeah* est « si éloigné du manque de naturel de l'histoire de la revue, qu'on aurait du mal à croire qu'« Alcanzor » ait été le premier nom de plume de Charles Sealsfield⁶⁰. »

La question des sources de Sealsfield conserve encore tout son intérêt. Cependant, ce qui nous paraît bien plus important, c'est la place occupée par l'Indien dans la littérature américaine au moment de la rédaction du *Tokeah* : il est, de fait, omniprésent. Nous avons cité Fenimore Cooper, dont les trois romans : *The Pioneers*, *The Last of the Mohicans* et *The Prairie* paraissent peu d'années avant le roman de Sealsfield. Qu'il soit présenté sous les traits de « nobles sauvages », comme Chingachgook, l'ami de Natty Bumppo, et son fils Uncas, ou alors sous ceux – moins plaisants – de mauvais sujets, perfides et dangereux, comme Magua dans *The Last of the Mohicans*, l'Amérindien est le protagoniste quasi incontournable des récits de l'époque. L'Américaine Louise K. Barnett a par ailleurs listé pour la période 1793-1868 quelque soixante-treize romans de la Frontière dans lesquels se trouvent des représentations stéréotypées des Indiens⁶¹. Une autre universitaire et essayiste, Lucy Maddox, faisant valoir la nécessité d'appréhender l'ensemble de la littérature américaine d'avant la guerre de Sécession dans le contexte de la politique et de l'idéologie présidant aux relations entre Blancs et Indiens, affirme :

“Whether the writer of this period wanted to address the question of the place of the Indians in national culture or to avoid it, there were few subjects that she or he could write about without

⁶⁰Voir l'article « Some sources of Sealsfield » paru dans la revue *Modern Philology*, Chicago, The University of Chicago press, avril 1910, vol. 7, n° 4, p. 587.

⁶¹ Cf. Barnett, Louise, K., *The Ignoble Savage : American Literary Racism, 1790-1890*, Westport, Greenwood, 1975, p. 197-199.

in some way engaging it⁶²." [Que l'écrivain de cette période ait voulu présenter la question de la place des Indiens dans la culture nationale ou l'éviter, il se trouvait peu de sujets sur lesquels il aurait pu écrire sans aborder cette même question d'une manière ou d'une autre.]

Présent dans la culture nationale, l'Indien l'est davantage encore dans la vie politique américaine de ce premier tiers du XIX^e siècle. Non pas qu'il pesât alors d'un poids démographique important : face à une population de près de treize millions de Blancs et de Noirs en 1830, les autochtones n'excèdent pas quelques centaines de milliers d'individus, éparpillés sur l'ensemble du continent nord-américain. Mais leur présence même à l'intérieur des frontières des États-Unis d'alors pose, outre des problèmes de coexistence de populations de races, de cultures et de modes de vie fondamentalement différents, celui de la propriété des terres et de la légitimité de la souveraineté indigène sur de vastes territoires à propos desquels le gouvernement américain proclame la primauté de sa propre souveraineté. De fait, le problème indien met la jeune république aux prises avec ses propres contradictions idéologiques. D'une part, le gouvernement fédéral considère les Indiens comme des entités collectives avec lesquelles on passe des traités, eux-mêmes garantis, de façon implicite sinon explicite, par la Constitution, d'autre part il prône l'appropriation et le transfert aux colons des terres indiennes comme la voie nécessaire à l'édification de la nation et de la démocratie américaines.

Deux conceptions antagonistes prévalaient depuis la fin du XVIII^e siècle dans la perception qu'avaient les dirigeants américains du problème indien. La première, formulée par des hommes comme Henry Knox (1750-1806), ami personnel et premier ministre de la Défense de George Washington, soutenait que le gouvernement fédéral avait l'obligation morale de protéger les autochtones et de les préserver d'une disparition qu'on jugeait inéluctable dès lors que des êtres « non civilisés » entraient en contact avec des hommes « civilisés ». Certes, comme tout bon Américain, Knox pensait que les Indiens seraient amenés, d'une manière ou d'une autre, à ouvrir à la colonisation une part substantielle de leur espace tribal. Il était toutefois persuadé que c'était en raison de leur niveau culturel et non à cause d'une quelconque infirmité génétique qu'ils vivaient dans un état « non civilisé ». Aussi son nom restera-t-il dans l'histoire comme celui du promoteur d'un projet fédéral humaniste dont le but était de « civiliser » les Indiens en les transformant de

⁶² Cf. Maddox, Lucy, *Removals : Nineteenth-century American Literature and the Politics of Indian Affairs*, New York, Oxford University Press, 1991, p. 10-11.

chasseurs-nomades en agriculteurs-éleveurs. On escomptait naturellement que ces derniers, devenus gardiens de troupeaux et cultivateurs de leurs lopins de terre, seraient davantage disposés à se séparer de leurs immenses territoires de chasse dès lors qu'ils n'en auraient plus l'usage. La nation des Cherokees, considérée comme la plus évoluée et la mieux disposée envers les Blancs, fut choisie à titre expérimental pour profiter des « largesses » du gouvernement fédéral, lequel s'engageait à lui fournir périodiquement et gratuitement l'outillage nécessaire aux travaux agricoles. Les femmes indiennes n'étaient pas oubliées dans ce programme qui les gratifiait de rouets et de métiers à tisser pour la confection des vêtements ! Le coût de cette campagne civilisatrice dut sembler déjà suffisamment élevé pour qu'on l'assortît d'une menace à peine voilée : George Washington expliqua lui-même dans une lettre adressée aux « Cherokees bien-aimés » que si cette tentative devait échouer, les Américains estimeraient sans doute qu'il serait vain de continuer à vouloir améliorer la condition de quelque tribu indienne que ce soit.

Assurément, Sealsfield connaissait la position de ces partisans d'une politique moins expéditive, « plus humaine » envers les premiers habitants. Il avait lu et s'était servi des travaux du chef du Bureau des affaires indiennes, McKenney, comme il ressort des lignes suivantes, extraites de l'adresse faite par l'éditeur fictif en préambule de l'édition 1845 de *Der Legitime und die Republikaner* :

„Ihnen, der mit den indianischen Sitten und Charakteren durch lange Beobachtung so innig vertraut ist, darf ich kaum bemerken, daß da, wo meine eigenen Beobachtungen des Muscogeevolkscharakters nicht auslangten, ich diejenigen stammverwandter Nationen zu Hülfe nahm, wobei mir die neulich erschienenen Schriften unseres Agenten Colonel, Mc. Kenney, besonders seine Tour zu den Chippewas, Mores Account of the Indians und andere mehr, zu statten kamen⁶³.“ [À vous qu'une longue observation a si intimement familiarisé avec les mœurs et le caractère des Indiens, j'ai à peine besoin de faire remarquer que, là où mes propres observations quant au caractère du peuple des Muscogulges n'étaient pas suffisantes, j'ai eu recours à celles ayant trait à des nations apparentées. Ce faisant, les écrits récemment publiés de notre agent, le colonel McKenney, en particulier son excursion chez les Chippewas, compte rendu des mœurs des Indiens, et d'autres encore, m'ont été bien utiles.]

Partisan loyal de John Quincy Adams, Président en exercice en 1824, Thomas McKenney avait été chargé de mener des pourparlers avec les tribus de la région des Grands Lacs. Ayant appris à mieux connaître et apprécier ces peuplades, il était révolté par le sort lamentable qui leur était réservé et en appelait sans détours,

⁶³ *Gesammelte Werke von Charles Sealsfield, Der Legitime und die Republikaner*. Erster Theil, Stuttgart, Verlag der J. B. Metzler'schen Buchhandlung, 1845, p. 7.

au nom de la justice et de l'humanité, au sentiment de responsabilité des Américains⁶⁴.

À une politique « civilisatrice » d'éducation et d'intégration des nations indiennes, non dénuée d'arrière-pensées utilitaires, mais néanmoins assez inspirée de la philosophie des Lumières, s'oppose une conception diamétralement opposée, fondée sur l'affirmation d'une infériorité raciale inscrite dans la nature et non amendable par l'éducation. Les idéologues de l'inégalité font appel, entre autres sciences, à la phrénologie, pour proclamer la supériorité de l'organisation cérébrale des Anglo-Saxons sur les autres races. Le nouveau raisonnement appliqué aux Noirs et aux Indiens, placés au bas de l'échelle, justifiait l'esclavage des uns et le refoulement des autres dans les solitudes encore inexplorées de l'Ouest. Parmi les partisans du déplacement des Indiens de l'autre côté du Mississippi, il faut citer le nom de Lewis Cass, secrétaire d'État à la Guerre, lequel déclarait, après s'être emparé de centaines de milliers d'hectares appartenant aux Indiens dans les territoires du Michigan : « Nous devons régulièrement défendre leurs intérêts contre leur propre inclination », faisant sans doute référence à la propension des « sauvages » à s'enivrer avec l'eau-de-feu qu'on leur distribuait généreusement pour mieux les abâtardir et les amener à signer des traités iniques les dépossédant de leurs terres.

Théoriquement, en dehors des situations résultant d'un conflit ouvert avec les États-Unis, à l'issue duquel la tribu indienne belligérante n'avait d'autre choix que de se soumettre aux conditions draconiennes dictées par le vainqueur, rien ni personne ne pouvait contraindre des nations considérées comme « souveraines » à vendre contre leur gré. Comme nous l'avons vu plus haut, l'arrivée d'Andrew Jackson aux affaires va changer la donne. Celui-ci donne le ton dans son premier discours sur l'état de l'Union en prenant la défense du droit des États qui la constituent et en déclarant contraire à la Constitution fédérale la création de sous-États, fussent-ils indiens, au sein des États existants. La loi d'expulsion de mai 1830 devait tragiquement brusquer le cours des choses, les Indiens étant contraints d'accepter « pour leur bien » un transfert des plus hasardeux vers le territoire qu'on voulait bien

⁶⁴ Cf. McKenney, Thomas, L., *Sketches of a Tour To The Lakes, of the character and customs of the Chippeway Indians, and of incidents connected with the Treaty Of Fond Du Lac, Barre/Massachussets*, 1972, p. 350.

leur concéder à l'ouest du fleuve Mississipi et où, en principe, les Blancs n'auraient point accès. En attendant leur transfert dans le « désert », les malheureux devaient assister à la venue de géomètres et de spéculateurs sur leurs terres et dans leurs habitations, comme ce fut le cas pour les Cherokees, avant la mise en loterie de celles-ci et leur distribution à des colons aussi avides qu'impatients de mettre la main sur tout ce qu'ils pouvaient. C'est à cette situation que fait référence l'éditeur fictif précédemment cité lorsqu'il écrit :

„Uebrigens werden Sie mir, nach den Nachtszenen in Hawkset tavern, nicht zumuthen, dass meine Absichten sich so weit versteigen, die Lotteriesüchtigen Bürger eines gewissen Staates von ihrem Entschlusse zurückzubringen. Nein, die Lose sind bereits ausgetheilt, ja geworfen; aber selbst dann werde ich mich hinlänglich belohnt fühlen, wenn diese Blätter beitragen, der gedrückten Nation Sicherheit in ihren neuen Wohnsitzen zu erwerben und sie mit einer weniger gewissenlosen Douane zu umgürten, als die war, welche bisher ihr Loos vergällte, ihre Existenz verkümmerte und ihr Dasein vergiftete. Es wäre traurig, wenn wir nicht ernstlich bedacht wären, endlich zu verhüten, dass Logans Worte in ihre schreckliche Erfüllung gehen⁶⁵. [Par ailleurs, vous n'exigerez pas de moi, après les scènes nocturnes de la taverne de Hawkset, que mes projets aillent jusqu'à faire revenir sur leur décision les citoyens avides de loterie d'un certain État. Non, les billets ont déjà été distribués, et même tirés; mais, là encore, je me sentirais suffisamment récompensé si ces pages pouvaient contribuer à ce que la nation opprimée soit sécurisée dans ses nouveaux foyers; que la douane qui les enferme soit plus scrupuleuse que celle qui les pervertissait jusqu'ici, causait leur abâtardissement, empoisonnait leur existence. Ce serait bien triste si on ne s'employait pas à prévenir l'affreux dénouement annoncé par Logan.]

La distribution des billets de la loterie avait effectivement déjà eu lieu. Les nations indiennes pouvaient entreprendre leur longue marche vers les déserts de l'intérieur où rien n'avait été préparé pour les recevoir et où ils seraient en butte à l'hostilité d'autres hommes rouges qui les considéreraient comme des intrus – en attendant d'être à leur tour emportés par la poussée jamais interrompue de l'homme blanc. On retiendra cependant qu'à l'instar des clivages qui se firent jour dans les rangs du Congrès, la déportation des tribus dites « civilisées » – ainsi appelées parce que déjà largement acculturées – divisa profondément les esprits dans le pays, en raison des insuffisances manifestes et des non-dits de l'Indian Removal Act [Loi de déplacement des Indiens]. Parmi les défenseurs des Indiens, quelques voix éminentes s'élevèrent pour exprimer leur indignation. Celle de Thomas McKenney, le directeur en titre du Bureau des affaires indiennes, aussitôt révoqué par Andrew Jackson, celle de l'aristocrate anti-jacksonien Frelinghuysen, celle de Davy Crockett, à qui sa courageuse attitude coûta son quatrième mandat de représentant démocrate du Tennessee, État qu'il quitta par la suite pour participer au soulèvement

⁶⁵ *Der Legitime und die Republikaner, op. cit.*, p. 8.

du Texas. Il fera partie des défenseurs de Fort Alamo et n'en reviendra pas. Ceux-là et d'autres voix chrétiennes s'élevèrent contre une loi qu'ils jugeaient contraire à la Constitution comme à la morale. Mais le concept de la « destinée manifeste », non encore expressément formulé, mais sous-jacent dès le débarquement du Mayflower en 1620, était trop profondément ancré dans les mentalités pour être sérieusement malmené par des approches humanistes gênantes ou par des considérations juridiques contraires⁶⁶. La palette des différents caractères composant le roman indien de Sealsfield, en dépit d'une stylisation qui fait d'autant plus ressortir le parti pris déclaré de l'auteur en faveur de la « destinée manifeste », rend largement compte, au travers d'une intrigue crédible, de la nature des enjeux comme de la brutalité inhérente aux événements liés à l'histoire « en train de se faire ».

L'orientation idéologique qui parcourt le roman n'empêche pas le narrateur d'appréhender de manière empathique le personnage du vieux chef indien, tout à la fois hiératique, irascible et touchant. Alors même que le généralissime américain, dans sa froide et consciente détermination, apparaît comme étant la personnification même de l'histoire en marche. Une histoire qu'il convient de rendre intelligible au plus grand nombre, par quoi ce livre se veut œuvre d'éducation et donc de libération. Ici encore, Sealsfield nous livre sa profession de foi lorsqu'il fait dire à son éditeur fictif :

Ueberhaupt habe ich für den wahrhaft geschichtlichen Roman – deren wir leider nur sehr wenig gute besitzen – eine große Vorliebe. Für alle Stände sind sie ein weit einflussreicheres Bildungs- und Aufklärungsmittel, als bisher geglaubt wurde, und unberechenbar sind die Wirkungen, die ein gutes geschichtliches, mit Wahrheit und ohne Uebertreibung geschriebenes Buch dieser Art auf eine empfängliche und nicht gänzlich übersättigte oder überraffinirte Nation haben muß⁶⁷. [À vrai dire, j'ai une prédilection pour l'authentique roman historique, dont nous ne possédons malheureusement que fort peu de qualité. Pour toutes les classes de la société, ces romans représentent un moyen de formation et d'éducation bien plus influent qu'on ne l'a cru jusqu'à aujourd'hui. Incalculables sont les effets que doit exercer un bon livre historique de ce genre, écrit avec vérité et sans exagération, sur une nation réceptive, ni complètement saturée ni par trop raffinée.]

⁶⁶ L'expression « destinée manifeste » sous-tend l'idée que l'avenir des États-Unis est de dominer tout le continent, parce que la race anglo-saxonne, supérieure, est prédestinée à régner. Le journaliste John L. O'Sullivan a utilisé le terme de « manifest destiny » en 1845, une première fois dans la *Democratic Review*, pour exhorter les États-Unis à annexer la République du Texas, une seconde fois dans le *New York Morning News*, à l'occasion du différend frontalier anglo-américain au Nord-Ouest de l'Union. O'Sullivan réclamait pour son pays la totalité de l'Oregon : « And that claim is by the right of our manifest destiny to overspread and to possess the whole of the continent which Providence has given to us for the development of the great experiment of liberty and federated self-government entrusted to us. » [Cette revendication est justifiée par notre destinée manifeste qui est de s'étendre et de posséder tout le continent que la Providence nous a donné pour le développement de la grande expérience de liberté et d'autonomie fédérale qui nous a été confié.]

⁶⁷ *Der Legitime und die Republikaner*, op. cit., p. 6-7.

II.-3. *Tokeah; or the White Rose*: résumé de l'intrigue.

Tokeah, chef de la tribu des Creeks et "Mico" des Oconees dans l'État de Géorgie, a sauvé la vie d'une petite fille blanche lors d'un raid meurtrier mené par ses guerriers et leurs alliés. La mère de l'enfant ayant été tuée, Tokeah remet la fillette à John Copeland alias Capitaine John, un négociant tenant une taverne sur la Frontière, afin que son épouse la nourrisse et en prenne soin. L'Indien, qui considère l'enfant comme son bien, s'engage en retour à rétribuer le couple avec des peaux de castor. Sept années plus tard, il revient chercher celle qu'il appelle « the White Rose » [la Rose Blanche].

Tokeah, la Rose Blanche et les Oconees s'enfoncent alors dans l'intérieur des terres, toujours plus loin, vers ce qui deviendra le Texas, pour se protéger de la présence mortelle des Blancs et de leurs empiètements permanents sur les territoires indiens. Ils établissent leur campement à l'extrémité nord du lac Sabine et non loin de la rivière Natchez, dans un endroit qu'ils entendent tenir secret pour mieux s'y protéger de leurs ennemis yankees. Les Oconees prospèrent dans leur village isolé où Tokeah élève Rose, sa fille adoptive, aux côtés de Canondah, sa fille biologique. Rose, délicate et fort belle, mène au sein de la tribu une existence privilégiée : on lui épargne les travaux et corvées quotidiennes qui sont le lot des femmes indiennes.

Entre alors en scène le personnage d'Arthur Graham, un jeune aristocrate anglais qui se trouve avoir été capturé avec sa sœur et sa suite dans le golfe du Mexique par le fameux pirate Jean Lafitte, alors qu'ils se rendaient à la Jamaïque. Le flibustier escompte une bonne rançon, mais l'Anglais a faussé compagnie à ses ravisseurs, fui à travers les marécages et s'est retrouvé à proximité du camp des Oconees. Blessé par un alligator, il est découvert par Canondah et Rose qui le soignent, l'hébergent à l'insu de Tokeah, puis l'aident à repartir. Nous comprenons qu'une idylle est née entre lui et Rosa. Mis au courant de l'affaire, le « Mico » est furieux contre les deux jeunes filles qui ont enfreint ses consignes de sécurité en faisant pénétrer dans le réduit celui qu'il pense être un espion yankee. Pendant ce temps, Arthur, craignant avoir mis en danger la vie de ses bienfaitrices, retourne au camp indien. Attaqué par un guerrier, il le terrasse, mais lui laisse la vie sauve. Ce

geste impressionne favorablement le chef indien qui réalise qu'Arthur n'est pas un ennemi des gens de sa race. Il l'autorise par conséquent à repartir, à condition toutefois qu'il lui donne sa parole de ne révéler à personne l'emplacement du village.

Tokeah entretient d'excellentes relations avec Jean Lafitte, « the chief of the Saltlake » [le chef du Lac salé = le chef de la mer], lequel s'efforce de persuader l'Indien de joindre ses forces aux siennes contre les Américains. Le pirate convoite aussi la Rose Blanche qui doit lui être remise à l'issue des tractations. Cependant, averti par Canondah – à qui Arthur a dévoilé le caractère douteux de Lafitte –, Tokeah refuse désormais tout accord avec ce dernier. En représailles, Lafitte effectue une attaque surprise de nuit contre le camp des Oconees qui viennent de fêter les épousailles de la fille du Mico. L'attaque manque de réussir mais grâce à l'aide d'El Sol et de ses guerriers Comanches, les pirates sont finalement vaincus. Canondah, la fille de Tokeah et épouse d'El Sol, a péri au début de l'assaut des pirates. Lafitte figure parmi les prisonniers.

Entre-temps, Arthur est repassé en Louisiane où se déroule l'affrontement final de la deuxième guerre anglo-américaine. Capturé par les Américains que ses vêtements indiens intriguent, il ne peut évidemment rien dire de leur provenance, ayant donné sa parole à Tokeah qu'il ne dévoilerait rien de la présence des Oconees au Texas. On le soupçonne d'être un agent anglais de retour de mission chez des alliés indigènes, à un moment où l'armée britannique s'apprête à assaillir La Nouvelle-Orléans. Heureusement pour lui, le bateau sur lequel on l'emmène croise sur le fleuve l'embarcation de Tokeah sur laquelle se trouvent aussi la Rose blanche, El Sol et Lafitte prisonnier. Arthur met ses amis au courant de la situation. Tandis qu'il attend son jugement, il peut converser avec le juge Copeland sur les mérites comparés des systèmes politiques et sociaux américains et britanniques. Il se trouve que le juge et son épouse sont ceux-là mêmes à qui Tokeah avait confié Rose une quinzaine d'années auparavant ! Ils possèdent toujours ses affaires : parmi celles-ci, une amulette contenant le portrait d'un aristocrate convainc Arthur des nobles origines de la jeune fille.

Copeland se rend compte qu'Arthur Graham est un garçon de qualité. Il le confie à la garde d'un sénateur créole, ce qui donne lieu à d'autres échanges soulignant la supériorité du gouvernement démocrate des États-Unis sur la

monarchie britannique ou mettant en avant les avantages du « melting pot » américain. Ces cours sur la démocratie achèvent de convaincre Arthur des avantages de l'« American way of life » ! Le juge dirige ensuite Arthur sur le quartier général du généralissime qui dresse les plans de défense de La Nouvelle-Orléans. Le général n'accorde aucun crédit aux dires de Graham et ordonne son exécution. L'arrivée de Tokeah et de ses compagnons va sauver l'Anglais. Le vieux chef livre en effet Lafitte aux Américains en guise de sa bonne foi et libère Arthur Graham de sa parole. Disculpé, ce dernier est aussitôt remis en liberté et escorté de l'autre côté du fleuve où il retrouvera ses compatriotes.

Tokeah quitte la Rose Blanche et remonte vers le nord, vers la Géorgie, pour chercher les ossements de ses parents enfouis dans une terre devenue étrangère. C'est un des moments les plus poignants du récit. Le sol où les dépouilles furent ensevelies a été labouré par les nouveaux propriétaires. La nuit est tombée. À quelque distance se fait entendre l'aboiement menaçant d'un chien. De ses mains nues, le vieillard creuse la terre et recueille pieusement les ossements, d'abord ceux de son père, ensuite ceux de sa mère. Il faut faire vite, le chien a aboyé pour la troisième fois, des éclats de voix se font plus proches. La petite troupe quitte furtivement les lieux. Sur le chemin du retour vers la contrée sauvage, elle est attaquée par un groupe de guerriers d'une tribu hostile. Tokeah est tué. Il reviendra au chef des Comanches, El Sol, de guider désormais les débris des Oconeas.

Lafitte, le « Chef du Lac salé » et « pirate de Barataria », tue ses gardes et s'enfuit pour ne plus réapparaître. Rose et Arthur se marient et font voile vers l'Angleterre. À la fin du roman, le couple part pour la Jamaïque rendre visite à la tante du jeune époux. C'est à la porte de leur demeure que vient frapper quelques années plus tard, une nuit, un étranger en quête de son chemin. Il s'agit d'un aristocrate espagnol, Don Juan, Chevalier d'Aranza, Comte de Montgomez. Invité à passer la nuit, on découvre au cours de leurs conversations qu'il est le père de Rosa ! Tout est bien qui finit bien. Les jeunes gens mèneront une vie tranquille et heureuse à la Jamaïque. Même Dick Gloom, le rude pionnier de la Frontière si empli d'animosité envers le gentilhomme Arthur qu'il l'aurait volontiers pendu à un arbre, finit par prendre femme et par devenir un membre honnête et loyal de la société américaine. Une fin heureuse pour tous, en somme, – sauf pour les Indiens, condamnés à une destinée de réprouvés.

II.-4. Der Legitime und die Republikaner. Eine Geschichte aus dem letzten amerikanisch-englischen Kriege (1812 bis 1815): résumé de l'intrigue.

Paru après le premier *Tokeah* et sa mouture « améliorée », intitulée *The Indian Chief ; or, Tokeah and the White Rose. A tale of the Indians and the Whites*, la version allemande *Der Legitime und die Republikaner* présente une première partie quasi identique à celle des ouvrages précédents. Mais ici, le personnage de l'aristocrate Arthur Graham est remplacé par celui de James Hodges, « midshipman » à bord du « Thunderer », vaisseau de sa majesté britannique participant aux opérations navales dans le golfe du Mexique. Par ailleurs, l'idylle entre la Rose Blanche et Graham n'est pas reconduite entre elle et Hodges. L'amour romantique cède la place au projet sociopolitique au travers d'un récit très axé sur la justification de l'expansionnisme des États-Unis et les péripéties de l'ultime confrontation anglo-américaine. La Rose Blanche se trouve avoir, par conséquent, un rôle relativement effacé, oscillant entre son affection et respect filial envers son père adoptif d'une part, son désir de retrouver son vrai père et de rejoindre l'univers « civilisé » d'autre part. Elle choisit en fin de compte de ne pas accompagner le vieux chef dans ses pérégrinations hasardeuses, préférant à une vie errante dans la *wilderness* les commodités du monde « civilisé », d'autant que son père s'avère être un fort riche Mexicain. En face du vieux Tokeah, tout à sa haine des Yankees et à sa rage impuissante envers ceux qui l'ont dépossédé de ses terres ancestrales et ont corrompu son peuple, se dresse le généralissime américain, arrogant et dominateur, symbolisant en somme l'omnipotence de la jeune république et son impérialisme conquérant.

La confrontation entre le général américain et le « Mico » indigène ne pouvait se faire qu'au détriment de ce dernier, vestige d'une race amoindrie, en lutte pour sa survie, héritière d'une culture située aux antipodes de celle des Blancs. Tokeah ne comprend rien, en réalité, aux arguties de ses ennemis de toujours et n'est pas peu surpris de retrouver Jean Lafitte, le meurtrier de sa fille Canondah, dans les rangs états-uniens. Lui qui l'avait relâché avec ses hommes dans l'unique espoir de les voir à nouveau aux prises avec les Yankees abhorrés, constate avec stupeur le revirement inopiné du flibustier qui a changé opportunément de stratégie. Abandonné en outre par sa fille adoptive, qu'il tente d'ailleurs de tuer, il entreprend

en compagnie d'El Sol, le chef comanche, le long voyage qui doit les mener, loin des Blancs, de l'autre côté du Mississipi. Il emporte avec lui les ossements de ses parents qu'il veut enterrer dans le sol de la *wilderness* non encore souillé par les colons. Il périt de manière symbolique, tué par d'autres hommes rouges à l'est du grand fleuve, avant d'avoir pu atteindre sa destination.

II.-4.1. Le romancier et ses personnages.

Au début du premier tome de l'édition 1845 de *Der Legitime und die Republikaner* (Erster Theil. Dritte durchgesehene Auflage), se trouve la phrase suivante:

„Ich zittere für mein Volk, wenn ich der Ungerechtigkeiten gedenke, deren es sich gegen die Ureinwohner schuldig gemacht hat⁶⁸.“

Jefferson

[Je tremble pour mon peuple chaque fois que je pense aux injustices dont il s'est rendu coupable envers les premiers habitants.]

Parce que placées en préambule du roman à l'instar d'une épitaphe, ces paroles toutes empreintes de componction, prononcées par le président américain, sembleraient annoncer un roman en forme de plaidoyer pour ceux qui furent balayés par le vent de l'histoire. En fait, il n'en est rien, car en dépit de maints traits de sympathie envers les premiers Américains, le parti pris de l'auteur en faveur de la marche en avant de la civilisation blanche ne fait pas le moindre doute. Le roman est en effet prétexte à la mise en opposition de deux formes antinomiques de « socialisation », l'une « légitime » mais désuète, l'autre conquérante, avide de biens matériels et à prétention démocratique. Au-delà de la représentation romancée d'un conflit par ailleurs bien réel et pleinement actuel au moment de la rédaction du livre, Sealsfield nous livre sa propre vision de l'histoire, fondée sur la conscience des rapports de force qui rendent certaines mutations inéluctables. On peut sans doute

⁶⁸ Sealsfield s'est librement inspiré ici d'une citation tirée des *Notes on the State of Virginia* (1784) de Thomas Jefferson. Le président américain avait écrit : « Indeed I tremble for my country when I reflect that God is just : that his justice cannot sleep for ever : that considering numbers, nature and natural means only, a revolution of the wheel of fortune, an exchange of situation, is among possible events. » [Oui, je tremble pour mon pays lorsque je me dis que Dieu est juste, que sa justice ne peut sommeiller à jamais. Lorsque je considère uniquement le nombre, la nature et les moyens naturels, un retour de la roue de la fortune, un échange de situation font partie des événements possibles.] Jefferson ne parlait pas des Amérindiens, mais de l'esclavage des Africains. Voir à ce sujet : Jefferson, Thomas, *Notes on the State of Virginia*, annoté et commenté par William Peden, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1955, p. 163.

aussi y voir l'illustration et le commentaire des conditions prévalant dans l'Europe des années 1830, où s'opposent dans une lutte sans merci partisans de la domination aristocratique et adeptes des idées nouvelles, démocratiques et républicaines.

Ce qui frappe chez le personnage principal, Tokeah, c'est la stature que lui confère Sealsfield dans son roman. Le chef des Oconees apparaît en effet tantôt sous l'aspect du « noble sauvage », tantôt sous celui d'un despote, au raisonnement passablement obscurci par la haine qu'il voue à ses ennemis de toujours, les Blancs. Cette passion dévorante va jusqu'à lui faire oublier les devoirs qu'il doit à son peuple. C'est pourquoi, en dépit de certains traits de caractère qui le rapprochent du Uncas de James Fenimore Cooper dans *The Last of the Mohicans* (1826), on n'a pas affaire ici au candide enfant de la nature, tout à la fois naïf, courageux, droit et serviable. Cette représentation idéalisée se trouve remplacée chez Sealsfield par une approche plus réaliste, plus conforme à la vérité psychologique de l'individu, comme le montrent les lignes suivantes :

„Er war der letzte Sprosse, der letzte der Mikos oder Könige der Oconees, des Hauptstammes der Nation der Creeks. Seine Vorfahren waren Beherrscher der weiten Strecken gewesen, die sich vom Oconeefflusse gegen den Coosa herabziehen. Von dem weiten Gebiete seiner Ahnen war nur wenig auf ihn gekommen, von ihrer Freiheitsliebe, ihrem Stolze alles. Von seiner frühesten Jugend hatte er die Weißen als die Räuber seines Erbtheiles, als die Unterdrücker seiner Nation, bitter gehaßt; jedes Jahr, jeder neue Eingriff in die Rechte seines Volkes hatte diesen Haß tiefer gewurzelt, so dass er zuletzt gewissermaßen sein Seyn ausmachte. Es hatte dieser Haß einen seltsamen Charakter aus dem Manne gebildet. Die tiefsten Demüthigungen, der schneidendste Hohn dieser Weißen war eben so spurlos an seinem Gesichte abgeprallt, wie ihre zuvorkommendste Güte, ihre edelmüthigsten Aufopferungen ihm kaum ein Lächeln abzwangen. Gleich gefühllos gegen beide, war er sich ihnen gegenüber stets gleich geblieben. Kalt, ruhig, ehern dem Anschein nach, brütete sein starker Geist in scheinbar indolenter Ruhe das Verderben seiner Feinde⁶⁹.“ [C'était l'ultime descendant, le dernier des Micos, autrement dit: des rois des Oconees, la plus importante tribu de la nation des Creeks. Ses devanciers avaient été souverains des vastes étendues qui descendent du fleuve Oconee vers le Coosa. Du vaste territoire de ses aïeux, peu de chose lui était parvenu, de leur amour pour la liberté et de leur fierté, il avait tout hérité. Depuis sa plus tendre enfance, il nourrissait une haine profonde envers les Blancs, les voleurs de sa part d'héritage, les oppresseurs de sa nation. Au fil des ans, chaque nouvelle atteinte aux droits de son peuple avait ancré plus profondément cette haine en lui, si bien qu'elle avait fini par constituer, en quelque sorte, sa nature même. Cette haine avait façonné l'étrange personnalité de cet homme. Les humiliations les plus profondes, les railleries les plus mordantes des Blancs avaient glissé sur son visage sans laisser de trace, tandis que la bienveillance la plus obligeante, les dévouements les plus magnanimes de leur part ne lui arrachaient pas même un sourire. Pareillement insensible dans l'un et l'autre cas, il n'avait jamais varié dans son comportement à leur égard. Froid, posé, comme d'airain, son esprit puissant méditait, sous le masque de l'indolence, la ruine de ses ennemis.]

⁶⁹ *Der Legitime und die Republikaner*, Erster Theil, *op.cit.*, p. 261.

Le narrateur ne nourrit pas vis-à-vis du Miko et de sa race les sentiments d'hostilité et de répulsion mêlées qui sont ceux d'une majorité d'Américains de son temps. Ceux-ci, pleins de préjugés contre l'autochtone, affectent de voir dans ce voisin dérangeant davantage « l'hominisé » que « l'humanisé ». Or, en dépit de la haine qu'il voue aux oppresseurs et destructeurs de son peuple, le Miko possède au plus haut degré ces qualités qu'on se plairait à déceler, en d'autres lieux, dans un souverain juste et bon. C'est en tout cas ce qui ressort de l'extrait suivant, plein d'empathie et de compréhension à l'endroit du vieux chef qui commence à douter du bien-fondé de son alliance avec le flibustier Lafitte :

„Schroff und unzugänglich, so wie er jedem Gefühle war, dem der Rache und des Haßes gegen seine Feinde ausgenommen, so lebte und webte er doch dem Wohle und für den Ruhm seines Volkes; für jeden einzelnen dieses Volkes, das er als die Blüte der Creeks ansah, würde er gern sein Leben aufgeopfert haben. Er war wirklich der zärtlichste, sorgfältigste Vater der ihm übriggebliebenen Getreuen, und diese selbst hingen mit jener blinden Liebe an ihm, die nur durch lange Beweise von Aufopferung, Güte und Milde erzeugt wird. Achtung für seine hohe Geburt, Gewohnheit, ihm zu gehorchen, mit Ehrfurcht gepaart, die sein Wesen Wilden notwendig einflößen musste, waren die Bande, die die Seinigen an ihn fesselten; durch rastloses Wachen und Schaffen für ihr Bestes hatte er seinerseits vergolten. Der bloße Gedanke, mit Dieben, Räubern, Mördern in nähere Verbindung zu treten, sein Volk in eine große Familie mit solchen Menschen zu vereinen, würde ihn empört, der stolze Miko jede solche Zumutung mit der tiefsten Verachtung von sich gewiesen haben⁷⁰.“ [Brusque et inaccessible à tout sentiment, excepté à celui de la haine et de la vengeance à l'encontre de ses ennemis, il vivait et œuvrait pour le bien-être et la renommée de son peuple; il aurait volontiers sacrifié sa vie pour chacun des membres de ce peuple qu'il considérait comme étant la fleur des Creeks. Pour ses derniers fidèles, il était vraiment le père le plus tendre et le plus consciencieux: aussi lui étaient-ils attachés par cet amour aveugle que produisent seulement de constants témoignages de dévouement, de bonté et de douceur. La considération que lui valait sa haute naissance, l'habitude de lui obéir associée au respect que sa personnalité devait nécessairement inspirer aux sauvages, tels étaient les liens qui attachaient les siens à sa personne. De son côté, il le leur avait rendu par une vigilance et des efforts incessants pour leur bien. La seule pensée d'entretenir une relation de proximité avec des voleurs, des brigands, des criminels, d'unir son peuple dans une grande famille avec semblables gens l'aurait révolté et le fier Miko aurait rejeté avec le plus profond mépris une pareille demande.]

On est loin de la caricature du « sauvage » américain telle que répandue par une idéologie justificative de décennies d'expansionnisme effréné. Au contraire, le chef amérindien nous apparaît au travers de ces lignes comme une personnalité authentique, aux passions et aux préoccupations somme toute fort proches de celles qu'on pourrait attendre d'autocrates éclairés, soucieux avant tout du bien-être et du bonheur de leurs sujets. Jeffrey L. Sammons a souligné avec justesse la relation

⁷⁰ *Der Legitime und die Republikaner*, Erster Theil, *op.cit.*, p. 138-139.

existant entre l'oligarchie européenne et l'indianité américaine dans le roman de Sealsfield lorsqu'il écrit :

But Sealsfield's ingenious device is to literalize the cliché of the noble savage. Eloquence, the stoic style, and the solemnity of hierarchical authority are noble *and* savage, dignified *and* obsolete, like the European aristocracy⁷¹. [L'ingénieux procédé de Sealsfield consiste à littériser le cliché du noble sauvage. L'éloquence, le style stoïque et la solennité de l'autorité hiérarchique sont à la fois nobles et sauvages, à la fois empreints de dignité et obsolètes, comme l'aristocratie européenne]

Le terme « Legitime », dans le titre de la version allemande *Der Legitime und die Republikaner*, fait écho à la monarchie de « droit divin » et s'oppose à « Republikaner », synonyme de « constitutionnel ». En tant que « Legitimer », le chef indien poursuit des objectifs somme toute comparables à ceux des monarques européens. En dotant Tokeah des attributs dévolus aux monarques héréditaires, le narrateur identifie son personnage à l'aristocratie et aux régimes réactionnaires européens. Ceux-ci étant considérés comme des « formules » largement dépassées aux États-Unis, le Mico et ses Oconees, en dépit de la légitimité de leurs revendications quant à la propriété de l'espace américain, sont présentés aux lecteurs européens comme des obstacles au progrès et à la civilisation. Aussi injuste et tragique que puisse paraître le sort qui leur est réservé, ils sont condamnés à faire place nette et à disparaître. Quoique fort éloigné du Chactas d'un Chateaubriand, le personnage de Tokeah présente bien des traits susceptibles d'en faire un héros romantique, à commencer par le tragique de sa situation de proscrit, son refus catégorique de pactiser avec ses ennemis, sa faiblesse même face à la marche inexorable de l'Histoire.

Cette avancée de l'Histoire n'a rien d'un voyage onirique : pour preuve, la confrontation courtoise mais sans aménité aucune, grosse de menaces même, entre le général américain, double de l'Andrew Jackson historique, qui vient de vaincre à la tête de sa milice rustique l'armée de métier anglaise, et le vieux chef affaibli très conscient de la précarité de sa situation. Leurs échanges donnent l'occasion au narrateur de commenter la politique indienne contemporaine des États-Unis. Il s'agit rien moins, s'agissant des premiers habitants, que de l'obligation qui leur est faite de s'intégrer à la société blanche. En perdant, ce faisant, tout ce qui constitue leur

⁷¹ Sammons, Jeffrey, L., *Ideology, Mimesis, Fantasy : Charles Sealsfield, Friedrich Gerstäcker, Karl May, and Other German Novelists of America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1998, p. 33.

culture et leurs usages : bref, leur personnalité propre, leur indianité. Faute de quoi, ils se condamneraient eux-mêmes à disparaître. D'entrée, c'est l'Américain, arrogant et sûr de son fait, qui mène le jeu. Le droit est en effet de son côté, le droit du plus fort, s'entend :

„Ich kenne auch Euch, Tokeah, und habe die genauesten Erkundigungen eingezogen. [...] Als Tokeah damals mit rache- und wuthschnaubendem Herzen hinauf zu den Shawnese ging, da wurde ihm sein Land von seinem eigenen Volke verkauft, das müde war, seinen ewigen Unruhestiftereien länger Vorschub zu leisten, und den unversöhnlichen Häuptling aus ihrer Mitte weg wollte. Wir konnten Euch als Spion, als Aufwiegler, den Prozeß machen und Eure eigenen Männer würden Eure Henker geworden seyn. Wir thaten es nicht. Wir benahmen Euch die Gelegenheit, fürder schädlich zu werden, und ließen Euch gehen. Wenn Ihr das Geld wegstießt, das Euch für das Land bezahlt wurde, war es euer Fehler; für das, was Ihr damals thatet, hattet Ihr den Tod verdient. Das Schicksal der rothen Männer,“ fuhr der General würdevoll fort, „ist hart in vieler Hinsicht, aber es ist nicht unvermeidlich; die Barbarei muß im Kampfe mit der Aufklärung immer weichen, so wie die Nacht dem Tage weicht; aber Ihr habt die Mittel in der Hand, an diese Aufklärung Euch anzuschließen, und in unser bürgerliches Leben einzutreten. Wollt Ihr dieses jedoch nicht, und zieht Ihr vor, statt geachteter Bürger wilde Legitime zu seyn, so müsst Ihr mit dem Schicksale nicht hadern, das Euch wie Spielwerkzeuge wegwirft, nachdem Ihr Eure nächtliche Bahn durchlaufen seyd⁷².“ [„Moi aussi, je vous connais, Tokeah. J'ai recueilli les informations les plus précises. [...] Lorsqu'en ce temps-là, Tokeah s'en fut là-haut chez les Shawnees, le cœur écumant de rage et de vengeance, son propre peuple vendit le pays qui était le sein. Il était las de toujours prêter main-forte à ses éternelles provocations au désordre et voulait chasser de son sein ce chef implacable. Nous aurions pu alors vous traduire en justice comme espion et agitateur. Vos propres hommes auraient été vos bourreaux. Nous ne l'avons pas fait. Nous avons fait en sorte que vous ne puissiez pas nuire davantage, et nous vous avons laissé partir. Si vous avez repoussé l'argent qu'on vous a payé pour vos terres, ce fut votre faute. Pour ce que vous avez fait à ce moment-là, vous méritiez la mort. Le destin des hommes rouges“, continua le général plein de dignité, “ est dur à maints égards, mais il n'est pas inévitable; dans le combat avec les lumières, la barbarie doit toujours céder, comme la nuit cède la place au jour. Mais vous avez en main les moyens de vous associer à cette philosophie des lumières et d'entrer dans notre monde bourgeois. Cependant, si vous n'en voulez pas et que vous préféreriez être des sauvages légitimes au lieu d'être des citoyens respectés, alors vous ne devez pas vous en prendre au destin qui vous rejette comme des jouets, après que vous ayez parcouru votre chemin dans la nuit.]

À cet endroit du récit, le narrateur prend explicitement le parti du général américain quand il ajoute:

„Die Wahrheit der eindringenden und ans Erhabene grenzenden Sprache des Generals hatte den Indianer plötzlich zum Schweigen gebracht⁷³.“ [La vérité du discours du général, pénétrant et confinant au sublime, avait soudainement réduit l'Indien au silence.]

Histoire et fiction sont si étroitement liées dans ce roman dont le thème principal est l'appropriation de l'espace américain aux dépens de ses légitimes propriétaires comme condition nécessaire à la constitution d'une nation homogène

⁷² *Der Legitime und die Republikaner*, Dritter Theil, p. 281.

⁷³ *Ibid.*, Dritter Theil, p. 281.

puissante, qu'il faut y regarder de près pour y démêler ce qui appartient à l'une et à l'autre. L'histoire nous apprend cependant que la mainmise sur les terres indiennes a été au cœur même du processus de formation des États-Unis et que ce processus atteignit son point culminant avec la présidence d'Andrew Jackson, lui-même spéculateur foncier, négociant et marchand d'esclaves. Pour le nouveau président – qui restera l'une des grandes figures et, en même temps, l'une des plus controversées de l'histoire américaine – le déplacement des Indiens était nécessaire pour permettre l'ouverture de vastes territoires à l'agriculture, au commerce, aux marchés, bref à tout ce qui participe du développement d'une économie capitaliste moderne. Bien que Jackson ait lui-même affirmé qu'il souhaitait épargner aux Amérindiens les effets dévastateurs d'un contact prolongé avec les colons de la Frontière, en les isolant dans un foyer territorial bien à eux, situé dans les régions sauvages d'au-delà du Mississipi, il est patent qu'avec lui l'« ère des bons sentiments » [Era of good feelings] d'un John Quincy Adams avait bien pris fin. C'est ce qu'exemplifie le discours suivant que Sealsfield met dans la bouche du Jackson fictif :

„Tokeah“, sprach der General mit jener Ruhe, die den Indianer, eben weil er sie zu einem gewissen Grade besitzt, am schnellsten aus seiner Fassung bringt, „der große Geist hat die Erde für die weißen und rothen Männer gemacht, dass sie sie pflügen und bebauen, und von ihren Früchten leben mögen; er hat sie aber nicht zu einem Jagdgrunde gemacht, dass einige hundert rothe Männer im faulen Daseyn einen Raum einnehmen, auf dem Millionen glücklich leben und gedeihen können. Wenn Ihr die Ländereien, die Ihr noch habt, und die noch immer so groß sind wie manches Königreich der alten Welt, wo mehrere Millionen glücklich leben und gedeihen können, wenn Ihr diese Ländereien beurbaren wollt, so könnt Ihr reicher, glücklicher seyn als irgendeine gleiche Anzahl Bürger der Vereinigten Staaten; wenn Ihr Häuptlinge aber das Geld, das Ihr von uns als Jahresgehälter für Euer abgetretenes Land erhaltet, unter Euch verteilt und Eurem Volke höchstens ein paar Dollar zum Vertrinken hinwerft – dann aber sie darben laßet; wenn Ihr so, statt Euch ihrer anzunehmen und unsere menschenfreundlichen Bemühungen, sie der Kultur zu gewinnen, zu unterstützen – zum Auswurf herabwürdigt und sie zwingt, an den Türen unserer Bürger ihr Brot zu betteln und sich in unserem Straßenkote herumzuwälzen: dann müßt Ihr es diesen Bürgern nicht verargen, wenn sie solcher Gesellschaft überdrüssig werden. Ich kenne Euch, Häuptlinge; Ihr seyd solche Blutsauger der Eurigen, als es der verworfenste Tyrann der Alten Welt nur seyn kann⁷⁴.“ [„Tokeah“, dit le général, avec ce calme qui met très vite l'Indien hors de lui, parce que, justement, il ne le possède que jusqu'à un certain point, „le grand Esprit a fait la terre pour les hommes blancs et les hommes rouges afin qu'ils la labourent et la cultivent, et puissent vivre de ses fruits; mais, il n'en a pas fait un terrain de chasse pour que quelques centaines d'hommes rouges occupent en toute oisiveté un espace où des millions d'hommes peuvent vivre et prospérer. Si vous étiez disposé à mettre en culture les terres que vous possédez encore, lesquelles restent aussi vastes que maint royaume de l'Ancien Monde, où plusieurs millions de personnes peuvent vivre et prospérer, alors vous pourriez être plus riche et plus heureux que n'importe quels autres citoyens américains d'un nombre équivalent; mais si vous, les chefs, vous vous partagez l'argent qu'on vous octroie au titre des annuités pour les territoires cédés, et ne jetez tout au plus que quelques dollars à votre peuple pour qu'il les dépense à boire et vive ensuite dans l'indigence; Si, au lieu de s'occuper d'eux et de soutenir

⁷⁴*Der Legitime und die Republikaner*, Dritter Theil, p. 278-280.

nos efforts humanitaristes pour les gagner à la civilisation, vous les avilissez au dernier degré et les forcez à mendier leur pain aux portes de nos citoyens et à se rouler dans la boue de nos rues; alors vous ne sauriez en vouloir à ces mêmes citoyens de se lasser de pareille compagnie. Je vous connais bien, vous les chefs; vous êtes les vampires des vôtres, à l'égal du plus infâme tyran de l'Ancien Monde.“]

À ce plaidoyer du général fictif justifiant une politique d'accaparement du sol par la non-rentabilisation de celui-ci par ses légitimes propriétaires, à sa diatribe contre les chefs indigènes accusés de manque d'intégrité et de prévarication, le noble Tokeah se contente de répondre avec mépris :

„Tokeah hat die Dollars mit den Füßen weggestoßen⁷⁵.“ [„Tokeah a repoussé du pied ces dollars.“]

Compte tenu de ce que tout le monde savait, au moment de la rédaction du roman, quant à la mauvaise foi manifeste des États constituant la jeune république et de celle du pouvoir fédéral, experts en matière de traités mensongers avec les nations indiennes, traités signés le plus souvent sous la pression, on peut se demander si il n'y aurait pas là de la part de l'auteur une critique sous-jacente du mercantilisme yankee tellement en porte-à-faux avec les idéaux proclamés haut et fort par les « Pères fondateurs » de la nation. Alexis de Tocqueville remarquait à la même époque le goût prononcé des Américains pour le respect des formes, leur façon de toujours placer leurs actions à l'ombre de leurs lois. Et il ajoutait avec une ironie on ne peut plus grinçante :

« Si, par hasard, une nation indienne ne peut plus vivre sur son territoire, ils la prennent fraternellement par la main, et la conduisent eux-mêmes mourir hors du pays de ses pères⁷⁶. »

On fera par ailleurs remarquer que les critiques du général fustigent exclusivement l'attitude des chefs indigènes – en prenant soin de distinguer ces derniers de leurs sujets. Son attaque frontale ne vise donc pas le peuple amérindien dans son ensemble. On peut y voir la volonté de l'auteur Sealsfield d'interpeller par ce biais un style de gouvernance que l'absence de tout contrôle rend arbitraire et abusif et, au-delà du contexte américain, de critiquer le despotisme exercé par les souverains européens. Si, au demeurant, le discours du Jackson fictif ne « colle » pas à la réalité historique – les blancs et leurs dirigeants s'employant, par

⁷⁵ *Ibid.*, p. 279.

⁷⁶ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, éd. Eduardo Nola, Paris, Vrin, 1990, vol. 1, p. 452.

commodité, à considérer « collectivement » les autochtones et jugeant plus dangereux les chefs dévoués à la cause indienne que ceux portés à la prévarication – le narrateur prend soin de souligner, pour la cohérence de son propos, les aspects moins plaisants qui placent la culture indigène dans une position d'arriération culturelle marquée par rapport à la civilisation occidentale, en particulier le rôle inférieur joué par la femme dans ce type de société assez souvent, mais non exclusivement, patriarcale. Voici ce qu'il en dit :

„Der Indianer hat neben vielen edlen und großartigen Zügen, die zusammen seinen Nationalcharakter bilden, und zwar einen Nationalcharakter, dessen moralische Höhen und Tiefen bey weitem noch nicht gehörig gewürdigt sind, einen, der ihn minder vortheilhaft kleidet, und den der Sittenmaler ihrer Nation gerne vermessen würde. Es ist dies die auffallend rohe selbstische Gleichgültigkeit oder vielmehr Fühllosigkeit, mit der sie ihre Weiber behandeln: eine Fühllosigkeit, die zwischen den unglücklichen Geschöpfen und einem Hausthier nur wenig Unterschied kennt. Vielleicht sind dieser Fühllosigkeit einzig und allein jene schwarzen Flecken zuzuschreiben, die ihrem häuslichen und öffentlichen Leben den so widerlichen Stempel thierischer Grausamkeit und Unempfindlichkeit, und hinwieder der stupidesten Indolenz aufdrücken, ein Stempel, der aus einem indianischen Sittengemälde bloß eine fortgesetzte Scene von Grausamkeit oder ekelhaftem Faulleben bildet, nur selten durch eines jener sanftern Reliefs aufgeheilt, die ein höherer Grad von Achtung gegen das weibliche Geschlecht notwendig erzeugen müßte. Die indianischen Völkergeschichten haben auffallend bewiesen, daß Nationen, wo bloß die eine Hälfte Menschenrechte genießt, immer nur Wilde oder Barbaren seyn werden, und daß jene Reibung im gesellschaftlichen Leben, wo das Weib dem Manne mit gleichem Rechte gegenübersteht, zur Veredlung des Geschlechtes unumgänglich nötig sey. Ein Volk, bey dem das Weib auf einer ihrer ursprünglichen Würde nicht angemessenen Stufe steht, wird jederzeit mehr oder weniger barbarisch seyn, und der richtigste Maßstab der Aufklärung eines Volkes wäre wohl das Verhältnis, in welchem die zweyte Hälfte zur erstern in ihren Privat- und öffentlichen Verhältnissen steht⁷⁷.“ [À côté de nombreux traits nobles et magnifiques, qui mis ensemble constituent son caractère national, dont les hauts et les bas en matière de morale sont encore loin d'être appréciés comme il se doit, l'Indien en possède un, moins avantageux pour lui, et que le peintre des mœurs de leur nation aimerait ne pas retrouver. Il s'agit de cette indifférence, étonnamment grossière et égoïste, ou plutôt de cette insensibilité qu'ils manifestent envers leurs femmes: une insensibilité qui fait peu de différence entre ces malheureuses créatures et un animal domestique. Peut-être est-ce uniquement à cette insensibilité que nous devons imputer ces noircissures qui marquent leur vie domestique et publique d'une empreinte si répugnante de cruauté et d'insensibilité bestiales et à nouveau d'indolence la plus stupide. Une empreinte qui fait d'un tableau des mœurs indiennes une scène continue de méchancetés et de paresse écœurante, trop rarement éclairée par un de ces reliefs plus doux que devrait de toute nécessité produire un degré plus élevé de considération envers le sexe féminin. Les histoires des peuples indiens ont singulièrement démontré que les nations où seule une moitié jouit des droits humains seront toujours sauvages ou barbares et que cette tension dans la vie sociale, où la femme se trouve nantie des mêmes droits face à l'homme, est inévitablement nécessaire à l'ennoblissement du sexe. Un peuple au sein duquel la femme se trouve placée à un niveau non conforme à sa dignité originelle, sera toujours plus ou moins barbare et le critère le plus juste pour mesurer le niveau d'éducation d'un peuple est sans doute le rapport dans lequel se trouve la deuxième moitié par rapport à la première dans leurs relations domestiques et publiques.]

La peinture des relations homme/femme au sein des tribus indiennes telle que nous la présente le narrateur, situe clairement ces dernières à un stade inférieur de

⁷⁷ *Der Legitime und die Republikaner*, erster Theil, *op.cit.*, p. 109.

civilisation. Au crédit de son sens de l'observation ou du sérieux de sa recherche documentaire, nous ferons remarquer qu'il modère un peu plus loin son jugement s'agissant du statut des femmes cherokee, plus proche du standard occidental. De fait, la nation cherokee était sans doute la plus « évoluée » des « cinq nations civilisées », ainsi dénommées parce qu'elles avaient adopté les façons d'être, le mode de vie, voire les croyances religieuses des colons blancs⁷⁸. Les Cherokees, pour parler d'eux, étaient alphabétisés et possédaient même leur propre journal, le Cherokee Phoenix.

Quoi qu'il en soit, l'auteur Sealsfield transparaît dans la citation précédente et se montre très favorable aux idéaux précurseurs de l'émancipation des femmes. Ces lignes sont révélatrices d'un état d'esprit qui va au-delà des tendances « Biedermeier » d'harmonie familiale et de repli sur la cellule de base de la société observées à la même époque en Europe Centrale. L'écrivain peut constater le rôle des femmes aux États-Unis où elles participent à toutes sortes de militantisme réformiste dès les années 1820 et se refusent à n'être que les « satellites » des hommes. Il n'en est que plus paradoxal que ce n'est pas tant la fille blanche, la « Weiße Rose », qui émerge comme figure féminine remarquable du roman, mais bien sa « sœur » indienne Canondah, la propre fille du chef des Oconees, laquelle œuvre de façon souterraine pour faire avancer les mentalités de sa tribu, comme tend à le démontrer le passage suivant :

„Das Mädchen hatte einen Scharfsinn, einen Mutterwitz, der unter den rothen Naturkindern nicht selten zu finden ist, und einen richtigen Takt zur Grundlage hat, der sie gewöhnlich sicherer leitet als unsre durch Pensionsanstalten verschraubten Figürchen. [...] Sie hatte ihre Erziehung in einer jener vortrefflichen Anstalten erhalten, die der philanthropische Oberst Hawkins unter den Creeks zum Behuf ihrer sittlichen und bürgerlichen Bildung errichtete, und hatte sich in vielen Zweigen der weiblichen Haushaltung auf eine Weise vervollkommet, die sie zu einer trefflichen Hausfrau auch unter civilisirten Völkern gemacht haben würde. Sie strickte und wob vortrefflich, ihre Röcke und Jagdhemden saßen am besten an, ihr Wein war wohlschmeckender und feuriger als der von andern Weibern oder Mädchen gekelterte; ja, sie hatte während ihres Wohnens unter den Amerikanern sogar das Geheimnis, das unschätzbare Feuerwasser zu ziehen, glücklich ihren Wirthen abgelernt: ein Vortheil, dessen Bedeutenheit sie vollkommen zu würdigen verstand und den sie als unverbrüchliches Geheimnis nur mit Rosa theilte. Sie hatte hinlängliche Zeit, sich unter den Amerikanern aufzuhalten, um den ungeheuern Abstand zwischen den Frauen der Weißen und den Squaws ihres Volkes zu erkennen, und ihr zartfühlender Scharfsinn hatte sie auch richtig auf den Weg geleitet, diesem schreyenden Mißverhältnisse nach Möglichkeit Einhalt zu thun⁷⁹.“ [Cette jeune fille possédait une sagacité, un bon sens qu'il n'est pas rare de trouver parmi les enfants de la nature du peuple rouge. Prenant appui sur une juste intuition, ce bon sens les dirige en

⁷⁸ Ces cinq tribus étaient les Cherokees, les Creeks (dont font partie les Oconees), les Choctaws, les Chickasaws et les Séminoles.

⁷⁹ *Der Legitime und die Republikaner*, Erster Theil, *op.cit.*, p. 112.

général plus sûrement que nos petits personnages enfermés dans leurs pensionnats. [...] Elle avait été éduquée dans l'un de ces excellents établissements que le philanthropique colonel Hawkins avait érigés chez les Creeks pour leur formation morale et civique, et s'était perfectionnée dans de nombreuses branches de la gestion féminine du foyer d'une façon qui aurait fait d'elle une parfaite maîtresse de maison même chez les peuples civilisés. Elle tricotait et tissait à la perfection, ses vestes et chemises de chasse tombaient très bien, son vin avait meilleur goût et était plus généreux que celui qui avait été pressuré par d'autres femmes ou jeunes filles; qui plus est, elle était encore parvenue, durant son séjour parmi les Américains, à apprendre de ses hôtes le secret de la fabrication de la précieuse eau de feu: avantage dont elle savait pleinement apprécier l'importance et qu'elle partageait seulement avec Rose comme un secret à toute épreuve. Elle avait séjourné assez de temps parmi les Américains pour reconnaître l'écart immense qui existait entre les femmes des Blancs et les squaws de son peuple. Sa clairvoyance l'avait mise sur la bonne voie pour mettre un terme, dans la mesure du possible, à ce malentendu criant.]

Canondah prend ainsi rang parmi les héroïnes indiennes des romans ayant pour motif la conquête de l'espace américain. En ce sens elle est la sœur de la belle et intelligente Magawisca, du roman de Catherine Maria Sedgwick, *Hope Leslie*, publié en 1827. Dans ce roman les figures féminines, que ce soit au travers de l'Indienne Magawisca ou de l'Anglaise Hope Leslie, incarnent, chacune à sa manière, une volonté bien affirmée d'écouter leur conscience plutôt que de se conformer aux injonctions de l'ordre établi. Cela étant, par le seul fait d'introduire la civilisation dans sa tribu, elle contribue à saper la légitime autorité de Tokeah. Pis encore, elle accélère, involontairement, le processus de destruction de sa communauté par l'introduction de l'« eau de feu ». D'un caractère moins trempé, la « Rose blanche », bien qu'apparemment déchirée entre son affection pour son père adoptif et l'appel de sa race, ne balance pas longtemps dans son choix entre les deux, et se prépare à rejoindre son père biologique, un riche Mexicain, auquel on l'avait soustraite. Un dénouement symptomatique et qui a valeur de rappel : les jeux sont faits, la race dominante l'a emporté sur la race minoritaire : celle-ci doit se plier aux volontés de la première, accepter les sorts qui lui sont faits, lesquels sont d'abord l'expression, dans l'esprit de l'auteur, du verdict de l'Histoire.

La fin tragique de Tokeah, survenant après la mort de sa fille Canondah et la « trahison » de la « Rose blanche », illustre la solitude des peuples indigènes balayés par la marche destructive de la colonisation. Elle montre aussi à quel point la nécessité pour un peuple d'immigrants de s'établir et de créer une nouvelle nation l'emporte sur toute idéologie humaniste. Avides de terres et de réussites matérielles, animés par « l'esprit d'entreprise », les nouveaux propriétaires veulent être à l'image du major Copeland qui, après avoir tenu une taverne sur la Frontière en Géorgie, est venu faire fortune avec les siens en Louisiane. Au demeurant, la légitime fierté

d'avoir mis en valeur des terres vierges et d'avoir implanté des institutions démocratiques, engendre chez les pionniers un sentiment de réelle supériorité sur leurs adversaires, en particulier s'agissant de l'ancienne puissance coloniale : l'Angleterre. Copeland, qui éclipse désormais Tokeah dans son rôle de protagoniste, s'en explique sans ambages au jeune officier britannique James Hodges. Celui-ci a été fait prisonnier par les Américains, peu avant la fameuse bataille de La Nouvelle-Orléans, alors qu'il tentait de rejoindre les rangs britanniques. Le « Squire » réussira à le convaincre de la supériorité du modèle américain sur les formes de gouvernance monarchique prévalant en Europe, lui accordant même par la suite – nous le savons par le postscript apposé à la fin du roman – la main de sa fille Maria :

[...] Siehst du, Junge, bei euch sind bloß ein paar tausend Familien Herren im Lande, bei uns eine Million. Alle haben wir – so wie einst unsere Voreltern, die Normannen, das alte England – so unser Land erobert, nur mit dem Unterschiede, daß ihr eure Überwundenen triebt, eure Felder zu pflügen und sie zu einer Art Sklaven machtet, und wir unsere durch den Pflug gemachten Eroberungen auch mit dem Schwerte zu behaupten wissen. Hab' ich dir's nicht gesagt, daß wir euch ledern werden? Sei froh, daß du nicht dabei warst. Hättest du die Unsrigen gesehen! Nein, mir selbst wurde das Blut in den Adern kalt. Höre, wie Mauern standen sie, als die Eurigen anrückten, und gerade als ob sie auf Hirschböcke anlegten. Du konntest sie hören, wie sie sich zuriefen: [...]. Beim ersten Angriff der Eurigen fielen an die tausend Mann, und eure Kommandierenden mit ihnen. Da liefen die armen Narren so wie eine Herde Schafe, die ihren Führer verloren. Sieh, die Unsrigen wären schon nicht gelaufen, wenn zehn Generale gefallen wären, weil jeder sich so gut wie der General selbst dünkt. Beim zweiten Angriff unter den Befehlen irgendeines Sir Richard oder Peter oder Paul – die armen Wichte dauerten mich, es ist auch eine verfluchte Sache, sich so aufs Gebot eines rappelköpfischen, hohen, gebietenden Narren zum Totschießen für sechs Pence hinstellen müssen – ließen sie wieder an die fünfhundert Mann, hatten wieder ihren Kommandierenden weggeschossen⁸⁰.“ [...] Tu vois, mon garçon, chez vous quelques milliers de familles seulement sont les maîtres du pays, chez nous, elles sont un million. Nous avons tous conquis notre pays – comme jadis nos aïeux, les Normands, s'étaient rendus maîtres de la vieille Angleterre –, à la seule différence que vous, vous avez contraint vos adversaires vaincus à cultiver vos champs et en avez fait une sorte d'esclaves, tandis que nous, nous savons conserver les armes à la main les conquêtes faites par nos charrues. Ne t'avais-je pas dit que nous allions vous tanner le cuir? Estime-toi heureux de ne pas t'y être trouvé. Si tu avais vu les autres! J'en ai eu moi-même froid dans le dos! Écoute bien, ils étaient semblables à des murailles lorsque les autres se sont avancés, et c'était comme s'ils couchaient en joue des cerfs. Tu pouvais les entendre s'interpeller: [...]. Lors de la première attaque des autres, un millier d'hommes sont tombés, et avec eux leurs officiers. Ces pauvres imbéciles couraient comme un troupeau de moutons qui a perdu son guide. Tu vois, les autres n'auraient jamais détalé même si dix généraux étaient tombés, parce que tout un chacun s'imagine être aussi bon que le général lui-même. À la deuxième attaque commandée par un certain Sir Richard, Sir Peter ou encore Sir Paul – ces misérables avortons m'ont fait de la peine: c'est tout de même une sale affaire que de devoir s'exposer de la sorte pour six sous, sur ordre d'un bouffon irascible, à un mitraillage meurtrier – ils laissèrent à nouveau environ cinq cents hommes sur le carreau, avec leur commandant de nouveau abattu.]

Cette supériorité physique et morale, dont se targue le major Copeland pour expliquer la victoire des Américains sur les vétérans de l'armée anglaise, eux-mêmes

⁸⁰ *Der Legitime und die Republikaner*, Dritter Theil, *op.cit.*, p. 248-250.

pourtant vainqueurs de l'armée napoléonienne en Espagne et à Waterloo, il l'impute au pouvoir émancipateur de la Frontière, laquelle engendre une société fluide où les distinctions sociales sont largement effacées et les liens avec le passé fortement dilués. Le monde de la Frontière a créé les conditions idéales pour que s'épanouissent l'esprit d'entreprise, la persévérance et l'esprit démocratique, vertus cardinales tant prisées par Sealsfield ! Ces vertus se retrouvent intactes dans la paix comme dans la guerre. Dans la première partie du roman, le narrateur avait déjà su communiquer au lecteur son enthousiasme pour l'œuvre des pionniers au moyen d'images au pouvoir très évocateur, couplées avec des commentaires pertinents :

„... die Wälder ertönten von den Schlägen der Aexte und der Donnerstimme des Hinterwäldlers, und Städtchen und Pflanzungen entsproßten dem üppigen Boden, so schnell und so zahlreich, als wenn sie wie die Pilze über Nacht aus demselben geschossen wären. [...] So war bereits zu dieser Zeit der Grund zu vielen gegenwärtig bedeutenden Städten Louisianas gelegt, und wenn man den Scharfblick bewundert, mit denen diese großentheils schlichten Landbewohner die Lagen ihrer Städte gewählt hatten, so kann man den wahrhaft ungeheuern Unternehmungsgeist und die Standhaftigkeit, die sich Jahre lang in eine Wildnis verbannen konnte, um sich durch eigene Kraft eine bessere Existenz zu gründen, nicht zu viele Gerechtigkeit widerfahren lassen.⁸¹“ [... les forêts retentissaient des coups de hache et de la voix de tonnerre du pionnier, petites villes et plantations sortaient du sol généreux, si vite qu'on aurait dit qu'elles avaient poussé comme des champignons pendant la nuit. [...] Ainsi, les assises de beaucoup de villes contemporaines de la Louisiane étaient déjà posées, et si l'on considère la perspicacité avec laquelle ces ruraux, le plus souvent frustes, avaient choisi la situation de leurs cités, on ne rendra jamais trop justice à l'esprit d'entreprise vraiment immense et à la fermeté qui a pu s'exiler des années durant dans un désert pour se créer, par ses propres moyens, une existence meilleure.]

La Frontière, entité aux contours flous, présente plus encore dans les esprits que sur les cartes, est un front constamment mobile qui avance par bonds successifs. Un monde nouveau à découvrir et à construire s'ouvre à tous ceux qui ont le goût de l'aventure enraciné au cœur et ne craignent pas la solitude des « déserts » et leurs dangers. À ce monde nouveau en gestation correspond un type d'homme différent et comme régénéré par son contact avec l'Ouest. Plus indépendant parce qu'attaché à la réussite individuelle, moins lié à l'héritage européen et à ses pesanteurs, plus prompt aussi à réagir lorsqu'il perçoit comme possiblement attentatoire à ses libertés l'émergence de personnalités « hors normes », fût-ce le généralissime vainqueur à La Nouvelle-Orléans en personne, tel apparaît l'homme nouveau. Le discours que tient le major Copland au Général vainqueur est significatif de cet esprit démocratique que ne rejetterait nullement le jacksonien Sealsfield :

⁸¹ *Ibid.*, Erster Theil, p. 239-240.

„Eines laßt Euch jedoch sagen. Der Volkssouverain ist in seiner Etikette der kitzlichste, den es gibt, das wißt Ihr. Ihr habt große Dinge gethan; aber das Größte, was Euch mehr Achtung als Eure Siege erwarb, ist, daß Ihr gutwillig Euren Nacken beugtet und Eure Strafe wie ein Mann aushielten.“

„Häng Euch“, entgegnete der General lachend. „Die Kreolen, an denen mir nichts gelegen ist, haben mir Bälle gegeben und mich bekränzt, und die Unsrigen, für die ich mein Blut vergoß und mir einen siechen Körper holte, lassen mich zum Danke zweitausend Dollar Strafe bezahlen, und hätte ich das Geld nicht, so säße ich vielleicht im Loche. Auch diese Strafe wollten die Kreolen bezahlen.“

[...] Uebrigens General, nehmt mir es nicht übel. Aber es war ein wenig zu viel Eifer und heißes Blut in Euch, eine kleine Abkühlung kann nicht schaden. Nun aber, da alles gut gelaufen ist, seydt Ihr unser Mann. Wollt Ihr bleiben und unsre Achtungsbezeugungen annehmen – die, Ihr wißt es, wir eben nicht sehr freigebig verschwenden – oder nicht?“⁸²

[„Laissez-moi vous dire tout de même une chose. Le peuple souverain est en matière d'étiquette le plus chatouilleux qui se puisse exister, et vous savez ça. Vous avez fait de grandes choses. Cependant, la plus grande chose, celle qui vous a valu plus d'estime encore que vos victoires, c'est d'avoir courbé l'échine de bonne grâce et d'avoir supporté bravement la sanction dont vous avez fait l'objet.“ – „Au diable“, répliqua le général en riant. „Les créoles, qui m'importent peu, m'ont offert des bals et couronné, tandis que les notres, pour lesquels j'ai versé mon sang et attrapé des maladies, m'ont remercié en m'infligeant une amende de deux mille dollars. Si je n'avais pas eu cet argent, je serais peut-être en taule à l'heure actuelle. Cette amende aussi, les créoles s'offrent à la payer.“ [...] – „Par ailleurs, général, ne m'en voulez pas pour ça. Mais il se trouvait un peu trop d'ardeur et de sang chaud chez vous, un petit refroidissement ne saurait faire de mal. Mais maintenant que tout s'est bien arrangé, vous voilà notre homme. Vous voudrez bien rester et accepter nos marques d'estime, lesquelles, vous le savez, nous ne dispensons pas très généreusement, n'est-ce pas?“]

Le major Copland laisse entendre ici que le général vainqueur n'est rien d'autre que le bras et l'épée du peuple américain auquel il doit sa renommée. Copland incarne en quelque sorte la société républicaine et remet en question les éventuelles prétentions du général à représenter le peuple. On voit que le message du roman est double: d'un côté, il épouse les vues des partisans de la déportation vers l'Ouest des nations indiennes au nom de la marche de l'Histoire, de l'autre il relie la discussion contemporaine autour de la question indienne aux États-Unis aux conditions prévalant en Europe au début des années 1830. Plus précisément: le narrateur met sous les yeux du lecteur européen, auquel est destiné le roman, des scènes présentant la démocratie américaine en action. Contre les éventuelles humeurs bonapartistes d'un général victorieux, les Républicains se mettent en défense, même dans des circonstances où le pays se trouve agressé de l'extérieur. L'amende de 2000 dollars infligée au général pour infraction contre la Constitution est là pour lui rappeler que ses prérogatives sont encadrées, et qu'il ne saurait les outrepasser qu'à son détriment.

⁸² *Der Legitime und die Republikaner*, Dritter Theil, p. 291-292.

II.-4.2. Un roman matriciel à l'identité éclatée.

Considéré par certains comme étant « l'ancêtre littéraire » du western de langue allemande, le roman indien de Charles Sealsfield réunit les ingrédients du roman d'aventures, du roman d'aventures historique, du document ethnographique et du roman à thèse. Participant de chacun de ces genres, il est un peu tout ceux-ci à la fois mais sans satisfaire véritablement à leurs exigences.

Roman d'aventures, il met l'accent sur le déplacement géographique, ici l'Ouest américain, la « Frontière », la Louisiane et son monde divers et coloré. Il a aussi la forme d'un récit par épisodes conduisant d'une crise à sa résolution. Mais alors qu'en général la thématique de la violence propre à ce genre de récit s'organise autour d'un personnage central qui subit une série d'épreuves et en vient à bout par ses actions, dans ce livre le protagoniste principal, Tokeah, s'avère être le grand vaincu de l'affaire, et ce en dépit de ses qualités intrinsèques et de la justesse de sa cause. Car le vainqueur, ce n'est ni le « noble sauvage » ni le « despote magnanime », mais assurément la « marche de l'Histoire », laquelle broie les plus faibles – fussent-ils dans leur droit – en favorisant au passage spéculateurs fonciers et politiciens sans scrupules !

Roman d'aventures historique, il met en scène le combat désespéré du chef oconee, lui-même héritier d'une lignée de fiers autocrates autochtones, qui refuse jusqu'au bout de pactiser avec ses ennemis jurés, les Blancs, et trouve une fin sans gloire, de la main même des gens de sa race, peu après la bataille de La Nouvelle-Orléans. Le personnage présente de fortes analogies avec le « général » indigène Tecumseh (c. 1768-1813), allié des Britanniques dans la guerre qui les opposait aux États-Unis, et abandonné par eux par la suite. Il semble évident que Sealsfield a fouillé l'histoire américaine la plus récente et puisé aux bonnes sources : ainsi le pirate français Jean Lafitte, qui joue un rôle important dans l'intrigue du roman, est bien le Lafitte historique, recherché par la justice américaine et auquel Jackson confia le commandement de son artillerie. Quant au personnage du « midshipman » Hodges, que le général fictif voulait faire exécuter comme espion, il a sans doute quelque chose à voir avec les deux espions anglais que le Jackson historique fit exécuter, parce que travaillant à une insurrection indienne... Reste que le dépaysement temporel, inhérent au roman d'aventures historique, est, pour le moins,

peu marqué : le roman dans sa version allemande paraît en 1833, au moment où la question indienne arrive à son dénouement avec le déplacement forcé des Creeks (dont font partie les Oconees) dès 1826, le vote de la loi sur le déplacement des autochtones en 1830, le départ pour l'Ouest des Choctaws en 1831-1832. C'est à une histoire en train de se faire plus qu'à des péripéties du passé que fait référence notre récit. Le dépaysement géographique, quant à lui, reste bien présent, le lecteur suivant les pérégrinations des protagonistes, de la petite ville de Coosa, en Alabama, jusqu'au repaire des pirates de Baratavia, dans les marais et bayous de la Louisiane, en passant par le Texas.

Roman d'aventures partiellement ethnographique, le récit présente maints passages tendant à prouver la véracité de l'assertion exprimée dans la lettre fictive placée en préambule du roman, à savoir que l'auteur était « intimement familiarisé, par une longue observation, avec les coutumes et caractères des Indiens ». Cependant, ce caractère ethnographique revendiqué n'est assez souvent que d'apparence : chez les Oconees, pour prendre un exemple, le Miko ne conduisait pas les opérations de guerre. Dirigeant la tribu en temps de paix, il laissait ce rôle à un responsable militaire, historiquement dénommé « Tastanagi ». Sealsfield situe, par ailleurs, l'emplacement du village oconee au Texas, alors territoire mexicain, et face à la Louisiane, achetée à la France par les États-Unis en 1803. Or, à l'époque où se déroule l'essentiel de l'intrigue romanesque, centrée sur la phase finale de la guerre anglo-américaine de 1812-1815, les Oconees s'étaient déjà mêlés aux Indiens Séminoles de la Floride ou étaient en passe de le faire, avant de voir leurs débris déportés en Oklahoma.

Au reste, vouloir à tout prix faire du « Tokeah » et de sa version allemande une œuvre à portée ethnographique serait assurément trahir l'intention de l'auteur qui voulait avant tout présenter les avantages de la démocratie américaine, phare d'un monde nouveau en marche, lequel comptait inévitablement ses exclus, au premier rang desquels se trouvaient les « propriétaires » primitifs et légitimes du continent. Il faut ajouter toutefois qu'en dépit de la tonalité largement pro-américaine du roman, l'auteur a su, comme seuls quelques rares contemporains, exprimer ce que signifiait pour les Indiens eux-mêmes le fait d'être dépossédés de tout ce qu'ils possédaient, jusqu'aux tombes familiales. Leur éviction, que Sealsfield présente comme inéluctable, en raison, selon lui, de leur manque d'adaptabilité et de leur

répugnance foncière à changer de mode de vie, n'en apparaît pas moins tragique et injuste aux yeux du lecteur averti. Celui-ci est interpellé par certaines contradictions flagrantes contenues dans le roman, entre autres, par le fait que ces Indiens « en manque d'adaptabilité » paraissent se trouver sensiblement au même niveau civilisationnel que les colons blancs qui les expulsent : leur village a été pareillement arraché au désert, leurs champs sont bien tenus, la propreté est générale. Aux yeux de Sealsfield, c'est la disposition générale du mâle indien à réserver exclusivement aux femmes les travaux domestiques et les travaux des champs qui constitue le symptôme révélateur d'une sauvagerie latente. L'indolence, plus « culturelle » que « naturelle » de l'Indien, est en quelque sorte assimilée par le narrateur à l'oisiveté anachronique de l'aristocrate européen. Le mode de vie du premier l'empêchant de se remettre en question, le voilà condamné à disparaître tout comme est appelé à disparaître tôt ou tard le second, le « légitime » du Vieux Monde, qui considère au-dessous de sa condition la pratique des activités dévolues au plus grand nombre. Par ailleurs, les allusions répétées à l'avidité des colons euro-européens et au dollar-roi, dans un livre où s'étale l'américanisme sealsfieldien, ne sauraient non plus passer inaperçues. Elles nous paraissent en effet constituer une manière de premier questionnement vis-à-vis des côtés négatifs de la société et de l'expansionnisme américains, dans une œuvre où perspectives américaines et européennes s'interpénètrent le plus souvent.

Chapitre III

***Das Kajütenbuch* de Charles Sealsfield**

ou l'aventure paradoxale

III.-1. Introduction.

Paru sans indication de nom d'auteur en 1841 chez Schulthess, à Zurich, *Das Kajütenbuch oder Nationale Charakteristiken* a été, et demeure aujourd'hui encore, l'œuvre la plus connue de Charles Sealsfield, de son vrai nom Karl Anton Postl. Il s'agit d'un roman à la structure complexe, composé de plusieurs récits liés ensemble de façon assez lâche autour d'une histoire centrale, celle que raconte le colonel texan Edward Nathanael Morse devant une société masculine et buvant sec, formée de planteurs, d'officiers et de banquiers des États du Sud de l'Union. Au cœur de cette histoire, il y a la guerre d'indépendance du Texas et les combats pour la libération des États d'Amérique du Sud sous tutelle espagnole.

À la fois esquisse d'une réalité quelque peu sublimée, poésie majestueuse des grands espaces du Nouveau Monde et message politique en direction de l'Europe monarchique, le *Kajütenbuch* se voulait avant tout le livre-témoin d'un espace en mutation et une invite à la réflexion. La postérité n'a voulu retenir que la première partie du roman, constituée du fameux récit « Die Prärie am Jacinto », constamment réédité et le plus souvent tronqué de sa composante didactique et politique. Nous nous garderons bien, quant à nous, de mutiler une œuvre dans laquelle se manifeste si ardemment la profession de foi de l'auteur, écrivain engagé au service d'un idéal démocratique en mouvement.

Le lectorat allemand, friand de nouveauté et d'exotisme, avait reconnu la qualité du message et réservé un accueil chaleureux au roman. Une traduction anglaise, parue trois années plus tard, en 1844, sous le titre *The Cabin Book ; Or National Characteristics* devait recevoir à son tour un accueil enthousiaste de la part d'un lectorat transatlantique qui reconnaissait dans ce livre, condensée par une

plume experte, la justification « mytho-poétique » du fameux concept de la « Manifest Destiny » [destinée manifeste].

Au reste, si les termes « Kajütenbuch » et « Cabin Book » employés dans le titre original et sa traduction anglaise faisaient inmanquablement penser au « Logbuch » et « logbook » – le journal de bord des navires – une autre association par contiguïté de mots et d'idées, celle de « log » et de « cabin », s'avérait fortement évocatrice pour tout citoyen des États-Unis. Elle lui rappelait en effet un « artéfact » essentiel de la marche vers l'Ouest, à savoir la fameuse maison en rondins des pionniers de la Frontière.

C'est de toute évidence la juxtaposition plus ou moins consciente de deux images : celle d'un navire fendant les flots et maintenant fermement son cap vers une destination préalablement arrêtée et celle d'une bâtisse rustique en bois mal équarri, plantée dans les solitudes de la prairie, qui a donné au terme « Cabin book » sa résonance particulière. Il associait en effet la dynamique marine du mouvement aux racines, bien terrestres celles-là, que l'énergie de l'homme plante inlassablement dans le sol vierge d'une nature qu'il lui faut conquérir et assujettir.

III.-2. La genèse du *Kajütenbuch*.

La biographie de Charles Sealsfield indique les années 1826 à 1843 comme étant celles de la floraison de son talent de romancier germanophone du Nouveau Monde. Pourtant, dans cet intervalle de quelques dix-sept années d'intense création littéraire, l'écrivain n'aura séjourné qu'un peu plus de trois ans – de 1827 à 1830 – dans sa patrie d'adoption, les États-Unis d'Amérique. La guerre d'indépendance du Texas, qui forme la toile de fond du *Kajütenbuch*, s'étant déroulée de 1835 à 1837, il ressort que l'auteur ne pouvait en percevoir les échos que dans la distance d'un séjour européen de sept années, de 1830 à 1837, ou encore au travers du voyage qu'il fit en Amérique du Nord en 1837, vraisemblablement en tant que messenger ou courtier au service de Joseph Bonaparte, frère aîné de Napoléon I^{er}, et de la reine Hortense, la mère du futur empereur Napoléon III.

A partir de ces données, on peut raisonnablement arguer que Sealsfield s'est appliqué à une recherche précipitée et intense pour réunir le matériau indispensable

à son projet littéraire qu'il rédigea entre 1838 et 1840, années qui virent par ailleurs la publication des *Sturm-, Land- und Seebilder* suivie de celle des *Neue Land- und Seebilder oder Die deutsch-amerikanischen Wahlverwandtschaften*. La présence de l'écrivain au Texas n'ayant jamais été prouvée, une question s'impose d'emblée à tout commentateur du *Kajütenbuch* : Comment Sealsfield a-t-il pu décrire avec tant de vérité un paysage qu'il a tout au plus approché, au point que le réel retranscrit s'impose dans son immédiateté au lecteur surpris et fasciné ?

Comment a-t-il pu pénétrer avec tant de sagacité l'âme des hommes de la Frontière, sonder leurs motivations et leurs espérances ? Assurément, le Texas était dans l'air du temps et on peut imaginer que ses démêlés avec la jeune République du Mexique occupaient les esprits et alimentaient les conversations dans l'ensemble des États de l'Union. Mais cela reste insuffisant pour rendre compte de la genèse d'une œuvre qui alterne avec autant d'adresse la peinture d'une nature vierge avec une doxa étayée par des arguments pesés avec soin et qui se dévoile au travers des discours pittoresques attribués aux divers personnages représentés.

À défaut d'avoir foulé le sol du Texas, Sealsfield a puisé dans la documentation et les ouvrages contemporains sur le Texas pour en extraire le matériau à l'état brut qui lui servira à rédiger le *Kajütenbuch*. Un livre en particulier paraît lui avoir fourni les éléments dont il avait besoin. Il s'agit d'un « travelog » [livre de voyages] paru sans nom d'auteur en 1834 et publié par la maison Goodrich and Wiley, à New York. Intitulé *A visit to Texas : Being the Journal of a Traveller through those Parts Most Interesting to American settlers, With descriptions of Scenery, Habits, etc.*, l'ouvrage relate les découvertes et les événements d'un voyage au Texas dans l'ordre où ils se présentent au narrateur anonyme, lequel les commente à l'occasion. Mains éléments consignés dans le « travelog » se retrouvent dans le *Kajütenbuch*, que ce soit la prairie aux allures marines, la présence des chênes verts appelés « patriarches », les demeures en rondins ou encore les sensibles mimosas qui frémissent et se courbent avant que les sabots du mustang ne les foulent... Mais alors que l'auteur de *A Visit to Texas* se contente de narrer fidèlement le déroulement de son voyage, en passant d'un épisode à l'autre, Sealsfield, quant à lui, polit son texte, retouche ses images, en agence les péripéties avec adresse, concentre à bon escient les détails, et surtout donne à l'intrigue l'apparence de la vie au moyen d'une force d'évocation consommée. Alors que le « travelog » reste un

ouvrage essentiellement factuel, le *Kajütenbuch* au travers de l'enchaînement construit de ses divers épisodes, par la puissance de ses images, la tonalité expressive de son discours, restitue la vie dans le mode quasi intemporel du mythe.

III.-3. *Das Kajütenbuch* : résumé de l'intrigue.

La scène se passe dans le courant du mois de Février 1837, quelque part dans les environs de la localité de Natchez, au Sud des États-Unis, dans l'État du Mississippi. Le lieu est une curieuse bâtisse faite de poutres et de planches, quelque peu informe, un mixte de maison et de bateau, propriété d'un ancien marin, le commandant Murky.

Une société hétérogène, composée d'officiers de l'armée américaine, de planteurs et de banquiers se retrouve ici après avoir assisté à une course de chevaux, à Natchez précisément. On boit, on fume, on discute. On évoque le prix du coton, celui des esclaves, on parle affaires et politique. On en vient à discuter du Texas nouvellement indépendant, des avantages et désavantages qu'apporterait son rattachement à l'Union.

Au milieu des propos échangés, des injures et des railleries dont on accable les hommes politiques de l'Amérique du Nord : cette vieille femme d'Adam, l'ennuyeux Webster, le pédant Everett, une voix hostile au rattachement du Texas se fait entendre, en usant d'arguments fort peu honorables pour les Texans :

...wollt Ihr Euch eine neue Rotte von Exilierten, Spielern, Mördern und heillosem Gesindel auf den Hals laden, nachdem ihr kaum mit der alten fertig geworden? Wieder neue Vixburgh-Auftritte haben? ⁸³ [... tenez-vous à vous mettre sur les bras une autre bande de proscrits, de joueurs, de meurtriers, une canaille infâme, alors que vous n'êtes pas même débarrassés de toute la vôtre? Tenez-vous à voir se renouveler les scènes de Wixbourg?]

Cette voix est celle du colonel Cracker, qui ajoute :

Käme uns das gerade recht – brauchten das Völkchen, – ist ja nichts als Gesindel⁸⁴. [Cela nous viendrait bien. Qu'avons-nous besoin de cette petite population? Ce n'est que de la canaille.]

⁸³ Sealsfield, Charles, *Das Kajütenbuch*, Roman, Langen Müller, Munich, 2003, p. 15.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 15.

A peine a-t-il terminé sa diatribe qu'un jeune homme se lève, qui du ton le plus poli, mais aussi le plus décidé, exige du colonel qu'il retire ses paroles. Il s'agit du colonel Morse, l'un des chefs de la guerre de 1836. A ce nom déjà célèbre, le colonel Cracker s'incline et reconnaît avec empressement que le vainqueur de San-Antonio, le défenseur de Velasco et du fort Goliad est un véritable gentilhomme.

Cela ne suffit pas au colonel Morse : il exige que Cracker rende le même hommage aux soldats qui étaient à ses côtés à San-Antonio, à Velasco, au fort Goliad et à la bataille de San Jacinto. L'autre acquiesce en se mordant la lèvre. Et le colonel Morse de concéder alors que la canaille ne manque pas dans le Texas, que brigands et meurtriers s'y trouvent à profusion, mais il ajoute qu'il n'y en a pas de trop, et que ces gens de sac et de corde ont été le salut du pays !

L'assistance presse alors le colonel de questions : comment est-il devenu Texan ? Comment l'héritier d'une famille en vue du Maryland a-t-il pu quitter sa patrie pour s'attacher à la fortune de ces aventuriers ? Le récit du colonel Morse nous introduit dramatiquement dans la singulière histoire du Texas.

Morse raconte comment il est arrivé dans cette province mexicaine, après avoir payé mille dollars à la compagnie de Galveston-Bay et du Texas pour l'achat de dix mille acres de terre. Comment cette même compagnie et le gouvernement mexicain l'ont floué. Il raconte aussi sa chevauchée éperdue dans la prairie, sa rencontre avec le louche et sinistre Bob Rock, habitant tourmenté de ces solitudes. Criminel récidiviste, Bob a assassiné il y a peu un voyageur pour le voler et reconstituer à bon marché un pécule perdu au jeu. Or, depuis ce jour, son remords, sous la forme du malheureux qu'il a tué, le poursuit sans cesse et le ramène inexorablement près d'un arbre immense –qu'on nomme « le Patriarche » – sous lequel il a enfoui le corps de sa victime. Bob a beau vouloir s'éloigner de l'arbre fatal, une force mystérieuse l'y ramène sans cesse. Accablé, le meurtrier supplie Morse de le livrer aux mains de la justice. Celle-ci est rendue en première instance par un juge américain qui remplit aussi les fonctions de maire et qu'on appelle ici l'alcalde.

L'entrevue avec le juge donne lieu à une conversation des plus singulières, feu croisé de paradoxes et d'idées choc, de considérations pratiques et de philosophie de l'histoire. Morse ne tarde pas à se rendre compte que l'alcalde se

refuse à condamner Bob : il en a trop besoin pour réaliser le but élevé qu'il s'est fixé avec d'autres patriotes et qui n'est rien moins que l'indépendance du Texas !

Séduit par les projets enthousiastes et la tranquille assurance de l'alcalde, Morse se met au service des insurgés américains. La guerre éclate, il s'y distingue, assiste au retour de Bob qui a échappé de justesse à la mort par pendaison quatre années auparavant et qui apporte maintenant une contribution décisive à la victoire des insurgés américains sur les Mexicains. Dans la dernière bataille livrée contre l'armée de Santa Anna, Bob Rock six fois blessé, expire dans les bras de l'alcalde anéanti de chagrin.

La société rassemblée dans la « cabine » a suivi avec la plus grande attention le discours de Morse et les avis sont partagés s'agissant à la fois de la personnalité de Bob et de l'interprétation de son engagement formulée par le colonel texan.

La soirée tirant à sa fin, c'est au tour du majordome Phelim d'égayer l'assemblée avec une histoire drôle tirée du folklore irlandais. Voilà narrée avec verve la fin tragico-burlesque de Kishogue, un chenapan noceur et déluré dont la mort – contrairement à celle de Bob – est marquée du sceau de la contingence et de l'inutilité.

L'arrivée opportune du très populaire Duncan, Président de la banque et oncle de Morse, détend l'atmosphère qui menaçait à nouveau de s'échauffer à propos de la question texane et de l'identité du colonel Morse. Le Président explique par ailleurs la raison de l'absence du maître de céans : le commandant Murky est allé à la rencontre de sa fille Alexandrine, de retour au pays en compagnie de la fille d'un général sud-américain, après un séjour de six années à Paris. Puis il raconte l'histoire du commandant Ready, marin taciturne mais chevaleresque et généreux. Ready a pris de gros risques à La Havane, vingt ans auparavant, en cachant sur son navire un patriote colombien et sa famille, traqués par les autorités coloniales espagnoles. Connu par la suite comme le fameux général Hualero, l'ancien fugitif saura se montrer reconnaissant envers son sauveur de La Havane : le navire de Ready ayant été saisi par les Péruviens et sa cargaison confisquée, Hualero se chargera de vendre l'un et l'autre à bon prix au profit de Ready, établissant du même coup la fortune de son ami.

On devine que Ready et Murky sont une seule et même personne. Et la fin du roman nous apprend que Morse ne se trouve pas dans la « cabine » par hasard. Bien au contraire, ayant fait la connaissance d'Alexandrine à Paris, il est tombé éperdument amoureux d'elle et est venu la retrouver. En dépit de l'opposition de l'oncle Duncan qui lui fait valoir la grande disparité des fortunes – et lui donnerait fort volontiers, en compensation, la main de sa fille Eleanor – , Edward Morse, encouragé par le père d'Alexandrine, épousera la pure et gracieuse jeune fille, incarnation des vertus féminines du Vieux Sud, aristocratique et raffiné.

III.-4. L'entrée en aventure.

Le jeune Edward Nathanael Morse, dont le *Kajütenbuch* narre les exploits, n'a rien d'un aventurier professionnel. Avocat de son état, fils du juge suprême Morse – une personnalité de la jeune République américaine – il a vingt-deux ans en 1832 lorsqu'il quitte la plantation familiale située dans l'état du Maryland pour aller prendre possession des dix mille acres de terre que lui a cédé, moyennant la somme de dix mille dollars, la compagnie territoriale de Galveston-Bay et du Texas. Son intention de se fixer au Texas n'est pas véritablement arrêtée puisqu'il envisage de revendre son terrain dans le cas où le pays ne lui conviendrait pas. Après une traversée de trois semaines, son bateau, le schooner « The Catcher », aborde la côte de destination. Dès l'abord, l'arrivée dans le nouveau territoire se présente sous les modalités de l'étonnement et d'un début de désarroi, l'espace amphibie n'offrant pas de point de repère au regard :

Ans Land gekrochen, waren wir bereits eine geraume Weile gestanden, aber uns allen war es, als ob wir noch immer auf offener See fuhren. Das Land hatte so gar nichts Landähnliches. In unserem Leben hatten wir keine solche Küste gesehen. – Es war aber auch keine Küste, kein Land zu sehen, wenigstens war es uns nicht möglich, die eine und das andere von der See zu unterscheiden. Einzig der Wogenschaum, der, sich an den Gräsern absetzend, in einem endlosen Streifen vor unsern Augen hinzog, deutete auf etwas wie eine Grenzscheide.

Denken Sie sich, eine unübersehbare, hundert oder mehr Meilen vor Ihren Augen hinlaufende Ebene, diese Ebene ohne auch nur die mindeste Erhöhung oder Senkung mit den zartesten, feinsten Gräsern überwachsen – von jedem Hauche der Seebrise gefächelt, – in Wellen rollend – durch nichts unterbrochen – weder Baum noch Hügel, Haus noch Hof,- und Sie werden sich eine schwache Vorstellung von der seltsamen Erscheinung dieses Landes bilden können.⁸⁵ [Descendus péniblement à terre, nous étions déjà depuis un grand moment sur nos jambes, mais il nous semblait que nous naviguions encore en pleine mer. Le pays n'avait rien qui ressemblât à la terre; de notre vie, nous n'avions vu une côte pareille. On ne voyait ni une

⁸⁵ KB, p. 20.

côte, ni une terre, du moins ne nous était-il pas possible de distinguer l'une ou l'autre de la mer. Seule l'écume des vagues, en venant se déposer parmi les herbes, se prolongeait sous nos yeux semblable à un ruban sans fin, et indiquait quelque chose qui ressemblait à une limite entre les deux éléments.

Représentez-vous une plaine à perte de vue, s'étendant sur une distance de cent milles ou plus; cette plaine sans la moindre élévation, sans le moindre accident de terrain, couverte des herbes les plus délicates et les plus fines, lesquelles, agitées par le moindre souffle de la brise marine, se roulent en ondulations que rien n'interrompt, ni un arbre, ni une colline, ni une maison, et vous aurez une faible idée de l'aspect singulier que présente ce pays.]

Le dépaysement spatial place le protagoniste – et le lecteur – hors de leur univers familier, la représentation réaliste de l'espace n'enlevant rien au caractère irréel et étrange d'une contrée où le marécage constitue la transition entre océan et terre ferme. Les différents éléments constituant la description construisent de fait pour le lecteur un imaginaire visuel qui est une caractéristique de la géopoétique sealsfieldienne.

Au fur et à mesure que Morse et ses compagnons de route pénètrent plus avant à l'intérieur du pays, le spectacle de la nature environnante frappe leur imagination par sa beauté et sa déroutante étrangeté, au point d'imposer un silence respectueux aux plus turbulents d'entre eux :

Hier wurden sie jedoch alle ohne Ausnahme nüchtern, ja ernst und gesetzt. Die wildesten, und ein paar waren wirklich so wild-rohe Bursche, als je auf Abenteuer ausgingen, wurden stumm, ließen keine der rohen, schmutzigen und selbst gotteslästerlichen Zoten hören, die uns zur See so oft mit Ekel erfüllt. Sie betrugten sich wie Leute, die, zur Kirche gehend, soeben in den Tempel des Herrn eintreten. Ein feierlich solenner Ausdruck in aller Mienen. – Aber wir hatten auch gewissermassen die Vorhalle des Tempels des Herrn betreten, denn einem wahren Tempel glich die grandiose Natur um uns herum⁸⁶. [Ici, tous sans exception se montraient timides, sérieux et posés. Les plus rustres, – et quelques-uns étaient grossiers autant qu'aventuriers le furent jamais, – devinrent silencieux, et ne firent plus entendre de ces juréments orduriers, sales et même blasphématoires qui, sur mer, nous avaient si souvent remplis de dégoût. Ils se comportaient comme des gens qui, se rendant à l'église, sont sur le point d'entrer dans le temple du Seigneur. Une expression grave et solennelle se lisait sur tous les visages. D'une certaine façon, nous avons aussi franchi le porche du temple du Seigneur, car c'était à un vrai temple que ressemblait cette nature grandiose qui nous entourait.]

Si la sublimité sauvage du paysage amène le protagoniste à l'idée du Créateur, ses observations ultérieures concernant la flore et la faune prendront souvent une tonalité plus scientifique et utilitaire : cela devient alors le récit d'un pionnier qui s'émerveille des possibilités que la colonisation et l'exploitation de cette nature vierge laissent entrevoir. Il s'agit, en effet, d'un vaste territoire qui, à l'exception des rares établissements mexicains et de ceux des colons américains

⁸⁶ KB, p. 22.

nouvellement arrivés, apparaît comme vide d'hommes. L'a-t-il toujours été ? Vraisemblablement pas. Toujours est-il que l'absence, dans ces premières pages, de toute référence à la population originaire, à l'Indien, est frappante ⁸⁷.

Au demeurant, cet espace purgé de sa population originelle est rempli métonymiquement et c'est le mustang – le cheval « ensauvagé », « sans maître » – qui remplit la fonction de l'aborigène. Ce dernier, l'auteur du *Kajütenbuch* le sait, appartient à un monde totalement étranger aux usages et idéaux du pionnier euro-américain, d'où un rejet réciproque qui le condamne sans rémission à la disparition : le triomphe du « progrès » et de la « civilisation » est à ce prix.

L'indigène absent, c'est le mustang qui va incorporer les stéréotypes négatifs qu'on a pris l'habitude d'attribuer aux premiers habitants du continent. Parmi ces stéréotypes, la versatilité, la fourberie et la méchanceté sont les plus fréquemment mentionnés par les colons européens. Dans un tableau saisissant, Morse explique avec quelles méthodes brutales est brisé l'atavisme de l'animal, son esprit indépendant, son caractère sauvage. Il s'agit de dompter cet animal vigoureux et intelligent pour l'assujettir et en faire une bête docile, prête à accepter les tâches qui lui seront assignées, même si elles vont à l'encontre de sa nature profonde :

Ist das Tier gefangen, so wird es auf eine nicht minder brutale Weise gezähmt. Es werden ihm die Augen verbunden, das furchtbare, pfundschwere Gebiß in den Mund gelegt, und dann wird es vom Reiter – die nicht minder furchtbaren, sechs Zoll langen Sporen an den Füßen – bestiegen und zum stärksten Galopp angetrieben. Versuchte es, sich zu bäumen, so ist ein einziger, und zwar gar nicht starker Riß dieses Martergebisses hinreichend, dem Tiere den Mund in Fetzen zu zerreißen, das Blut in Strömen fließen zu machen. Ich habe mit diesem barbarischen Gebisse Zähne wie Zündhölzer zerbrechen gesehen. Das Tier wimmert, stöhnt vor Angst und Schmerzen, und so wimmernd, stöhnend wird es ein oder mehrer Male auf das schärfste geritten, bis es auf dem Punkte ist, zusammenzubrechen. – Dann erst wird ihm eine Viertelstunde Zeit zum Ausschnafen gegeben, worauf man es wieder dieselbe Strecke zurücksprengt. Sinkt oder bricht es während des Rittes zusammen, so wird es als untauglich fortgejagt oder niedergestoßen, im entgegengesetzten Falle aber mit einem glühenden Eisen gezeichnet und dann auf die Prärie entlassen. Von nun an hat das Einfangen keine besonderen Schwierigkeiten mehr; die Wildheit des Pferdes ist gänzlich gebrochen, aber dafür eine Heimtücke, eine Bosheit eingekehrt, von der man sich unmöglich eine Vorstellung machen kann. Es sind diese Mustangs gewiß die boshaftesten, falschesten Tiere unter all den Pferderassen, die es auf dem Erdenrunde gibt, stets nur darauf ausgehend, ihrem Herrn einen Streich zu spielen ⁸⁸. [Une fois le cheval pris, on le dresse et d'une façon qui n'est pas moins brutale. On lui bande les yeux, on lui passe dans la bouche ce terrible mors si horriblement

⁸⁷ Hormis la remarque négative faite par Bob Rock au sujet du territoire « sous juridiction indienne » englobant la ville de Sodome, à partir de laquelle hors-la-loi et assassins attaqueraient, avec la complicité de certains chefs indiens, la ville de Columbus, et plus loin, la remarque pareillement négative de l'alcalde concernant les « Comanches et autres maraudeurs » dont les Texans ont « purgé » le pays, il n'est pas fait autre mention des autochtones dans le *Kajütenbuch*.

⁸⁸ KB, p. 27-29.

pesant; et le cavalier, armé de ses redoutables éperons longs de six pouces, l'enfourche et le lance en plein galop. Cherche-t-il à se cabrer, une seule secousse, et même peu forte, de ce mors, véritable instrument de torture, suffit pour mettre en lambeaux la bouche de l'animal et en faire couler le sang à flots. J'ai vu avec ce mors barbare casser comme des allumettes les dents d'un cheval. L'animal gémit de crainte et de douleur; pendant ce temps on ne cesse de le mener une ou plusieurs fois de la façon la plus rude, jusqu'à ce qu'il soit près de s'effondrer. Alors seulement lui est accordé un quart d'heure pour souffler, puis on lui fait de nouveau parcourir le même espace. S'il tombe ou s'il s'épuise durant cette course, on le chasse comme incapable ou on l'abat, sinon on le marque avec un fer rouge et on le lâche dans la prairie. Dès ce moment, l'attraper n'offre plus aucune difficulté, l'humeur sauvage du cheval est à jamais domptée; en revanche, il a acquis une ruse, une méchanceté dont on aurait peine à se faire une idée. De tous les chevaux, ces mustangs sont certainement les plus traîtres et les plus méchants qu'il y ait au monde; ils ne cherchent jamais qu'à jouer des tours à leur maître.]

Morse fera très tôt l'expérience de cette disposition du mustang à jouer des tours à son cavalier, signe manifeste d'une rancune tenace. Alors qu'il embarque sur un bateau pour traverser le Rio de Brazos, il s'en faut de peu qu'il ne soit foulé aux pieds par l'animal qu'il tire derrière lui : seul le cri d'avertissement d'un voyageur le fait sauter à temps de côté. Croyance au surnaturel, à l'esprit du mal ou simple motif littéraire, l'évocation du démon dans la suite du livre a peut-être aussi partie liée avec l'obsession romantique pour l'envers obscur du monde visible et les perversités cachées de la psychologie humaine, l'animal étant doté ici de qualités anthropomorphiques « dévoyées » :

In meinem Leben hatte ich nichts so Wütendes gesehen wie dieses Tier. Es fletschte die Zähne, die Augen sprühten ein satanisches Feuer, einen wahrhaft tödlichen Haß – sein Gewieher glich dem Lachen des höllischen Feindes, ich stand entsetzt⁸⁹. [De ma vie je n'avais vu quelque chose d'aussi furieux que cet animal: il grinçait des dents; ses yeux lançaient un feu satanique, exprimant une haine mortelle; son hennissement ressemblait au rire du démon. Je demeurai ébahi.]

C'est le comportement vindicatif de sa monture qui entraînera, quelques jours plus tard, Edward Nathanael Morse dans une chevauchée hallucinante à travers la prairie du Jacinto. Une course aux allures d'initiation, marque reconnaissable de toute entrée effective dans le monde de l'aventure.

Une entrée dont Morse nous donne un avant-goût par ses descriptions prégnantes des paysages, des animaux et des hommes entrevus ou observés dès sa descente du schooner, à Galveston-Bay. Ces descriptions nous renseignent sur l'état d'esprit du narrateur auquel le lecteur va progressivement s'identifier et également sur l'approche sealsfieldienne de l'univers de la Frontière américaine.

⁸⁹ KB, p. 29.

Le paysage, qui paraît d'abord déroutant par son étrangeté – laquelle résulte, en partie tout au moins, de l'incapacité de l'observateur à délimiter visuellement les parties d'un espace mouvant où tout oscille, à se l'approprier par une vue panoramique – prend en revanche une matérialité plus dense lorsque le regard est à même de mieux le cadrer et de saisir dans la distance la sublimité sauvage de la « wilderness » américaine. C'est ce qui advient dans la description de ce que le narrateur nomme des « îles » :

Die Pflanzung war wie beinahe alle, die wir bisher gesehen, noch im Werden; das Haus, in jenem Hinterwäldler-Stile angelegt, der in unserm Südwesten so gang und gäbe geworden, war geräumig und selbst bequem, von rohen Baumstämmen aufgeführt. Es lag am Saume einer Insel- oder Baumgruppe mitten zwischen zwei kolossalen Sykomores, die es vor Sonne und Wind schützten. [...] Diese Inseln nun sind einer der reizendsten Züge in dem texasischen Landschaftsgemälde und so unendlich mannigfaltig in ihren Formen und der Pracht ihrer Baumschläge, dass man jahrelang im Lande sein und doch immer neue Schönheiten an ihnen auffinden wird. Sie erscheinen zirkelförmig, in Parallelogrammen, als Sexagone, Oktagone, wieder wie Schlangen aufgerollt; die raffinierteste Parkkunst müsste verzweifeln, diese unendlich mannigfaltig reizenden Formen zu erreichen. Des Morgens oder Abends, wenn umwoben von leichten blauseidenen Dunstsäumen und durchzittert von den ersten oder letzten Strahlen der Sonne, gewähren sie einen Anblick, der auch das unpoetischste Gemüt in Verzückung bringen könnte ⁹⁰. [La plantation, comme la plupart de celles que nous avons vues jusqu'ici, était encore en cours de réalisation; la maison, bâtie dans ce style pionnier devenu si courant dans notre Sud-Ouest, avec des troncs d'arbres non équarris, était spacieuse et commode. Elle s'élevait sur la lisière d'une île d'arbres ou d'un bois, entre deux énormes sycomores qui la garantissaient du vent et du soleil. [...] Ces îles sont un des traits les plus charmants du paysage du Texas; elles sont si infiniment diverses dans leurs formes et la magnificence des espèces d'arbres qui les composent, qu'on pourrait passer des années dans le pays et y découvrir sans cesse des beautés nouvelles. Elles apparaissent sous forme de cercles, en parallélogrammes, en hexagones, en octogones, à nouveau roulées sur elles-mêmes à la manière des serpents; l'art le plus ingénieux dans la disposition d'un parc désespérerait d'atteindre à ces formes si diverses et si ravissantes. Le matin ou le soir, lorsqu'elles sont entourées de légères franges d'une vapeur bleuâtre et qu'elles frémissent encore sous les premiers ou les derniers rayons du soleil, elles offrent un aspect capable de transporter l'âme la moins poétique.]

Dans cette description apparaît de nouveau la fameuse maison aux rondins non équarris, typique des constructions pionnières d'Amérique du Nord et symbole de la prise de possession du continent par les colons euro-américains. Ces colons, et en l'occurrence ceux que l'auteur plante au Texas, sont dépeints plus avant sous un jour singulièrement favorable. Dès le début du *Kajütenbuch* perce la sympathie que le narrateur Morse éprouve à l'endroit de la population pionnière en provenance du sud de l'Union. Il loue sans réserve sa chaude hospitalité et sa générosité qu'il oppose à l'attitude froide et intéressée des colons originaires des États du Centre et de la Nouvelle-Angleterre. Il est piquant de constater que le démocrate Sealsfield,

⁹⁰ KB, p. 29-30.

exilé volontaire outre-Atlantique et chantre de la liberté individuelle, penche pour un Sud beaucoup plus proche que le Nord des valeurs européennes traditionnelles. Un Sud à l'imaginaire aristocratique et agrarien qui entrera bientôt dans un conflit frontal avec le Nord industriel, à l'idéologie puritaine et démocratique. Mais recueillons plutôt les premières impressions de Morse sur ces Texans ou « Texiens » comme on disait alors :

Ein nicht minder idyllischer Zug dieses gesegneten Landes ist auch die bequeme, anspruchslose Gastlichkeit seiner Bewohner. Selbst da, wo wir keine Empfehlungen brachten – und ich verstehe nicht schriftliche, sondern auch bloß mündliche Empfehlungen oder Grüße – traten wir bald ganz unbefangen in die Häuser und wurden ebenso unbefangen, ganz als alte Bekannte, empfangen. Dies fand ich so durchgängig Regel auf allen Pflanzungen, die von *Southerners*, Südländern, besessen waren, daß mir während meines ganzen mehrjährigen Aufenthalts und Wirkens auch keine einzige Ausnahme auffiel. Wo sie mir auffiel, das heißt, wo ich für die Bewirtung zahlen mußte, waren die Ansiedler aus den Mittelstaaten oder Neu-England. Merkwürdig ist auch der Umstand, daß alle Gast- und Boarding- oder Kosthäuser ausschließlich von Yankees oder Bürgern aus den Mittelstaaten gehalten werden. Der Abkömmling des ritterlichen Virginiens oder der beiden Carolinas ist auch da zu stolz, sich seine Gastfreundschaft bezahlen zu lassen⁹¹. [Un trait pas moins idyllique de ce pays béni du ciel, c'est aussi l'hospitalité facile et sans prétention de ses habitants. Même là où nous n'apportions pas de recommandations – et je n'entends pas par là des lettres, mais de simples recommandations verbales ou des compliments – nous entrons tout naturellement dans les maisons, où nous étions reçus tout aussi naturellement que si nous étions de vieilles connaissances. J'ai trouvé la chose si courante dans toutes les plantations possédées par des *Southerners*, des habitants du Sud, que pendant mon séjour et mon action de plusieurs années au Texas, la règle ne souffrit pas pour moi une seule exception. Quand il me fallait payer, j'avais affaire à des colons venus des États du centre ou de la Nouvelle-Angleterre. Il est à remarquer aussi que toutes les auberges et toutes les pensions sont tenues par des Yankees ou des citoyens des États intermédiaires. Le chevaleresque descendant des colons de la Virginie ou des deux Carolines est bien trop fier pour faire payer son hospitalité.]

On remarquera au passage que Morse ignore souverainement la présence des propriétaires de plantation mexicains, ces « Tejanos » implantés de longue date dans le pays – bien avant l'arrivée des colons – et, le plus souvent, sang-mêlé. Avant l'arrivée massive des pionniers américains, le Texas était, pour sa partie « civilisée » tout au moins, un pays largement métissé. On y trouvait ainsi de nombreux mulâtres libres, nés de l'union des Espagnols avec leurs esclaves noires, des métis nés de l'union des Espagnols avec les Indiennes, ainsi que d'autres « sang-mêlé », tous par ailleurs considérés comme citoyens égaux et susceptibles de gravir l'échelle sociale – une incongruité absolue pour les Euro-Américains de l'époque, en particulier pour ceux originaires du « Deep South » ou « Sud Profond ». La description des premiers soldats mexicains aperçus par Morse au Texas donne d'emblée une idée de la

⁹¹ KB., p. 30.

prévention de l'Anglo-Américain contre ces représentants de la race « latine », aussi étranges que ridicules à ses yeux :

Vor dem Blockhause biwakierte die gesamte Garnison, eine Kompanie, aus zwölf zwergartigen, spindelbeinigen Kerlchen bestehend, die ich mir mit meiner Reitpeitsche alle davonzujagen getraut hätte, keiner größer als unsere zwölf- oder vierzehnjährigen Buben und bei weitem nicht so stark, aber alle mit furchtbaren Backen- und Knebel- und Zwickel- und allen Arten von Bärten, auch gräulichen Runzeln. [...] Erbärmlichere Soldaten habe ich aber auch alle Tage meines Lebens nicht gesehen als diese ausgedorrten Zwerge; sie kamen mir ordentlich wie Kobolde oder Spukmännchen vor, die irgendein alter Zauberer hieher versetzt. Wir konnten uns an ihnen nicht sattsehen, und je länger wir sie anschauten, desto wunderlicher kamen sie uns vor, ja ordentlich unheimlich wurden sie uns und mit ihnen das ganze Land, das uns wie eine endlose Billardtabelle erschien⁹². [Devant la cabane en rondins bivouaquait toute la garnison, composée de douze nabots aux jambes en fuseaux, que je me serais fait fort de mettre tous en fuite à coups de cravache. Pas un n'était plus grand que nos gamins de douze à quatorze ans, mais sans être à beaucoup près aussi vigoureux; tous étaient en revanche porteurs de redoutables favoris, royales, moustaches, enfin de toutes espèces de barbes, et décorés d'affreuses rides. [...] De ma vie je n'ai vu soldats plus pitoyables que ces nains desséchés; ils me faisaient l'effet d'autant de lutins ou de petits zombis transportés en ce lieu par quelque vieux magicien. Nous ne pouvions nous lasser de les regarder, et plus nous les considérions, plus ils nous paraissaient étranges; ils finirent par faire sur nous une impression franchement désagréable, et avec eux tout ce pays qui nous semblait pareil à une table de billard d'une longueur infinie.]

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce préjugé anti-mexicain et nous verrons qu'il est largement sous-tendu par le fait religieux, l'anti-catholicisme étant intégré à la profession de foi séparatiste du protagoniste qui voit la main de Rome machiner conspiration et mauvais coups à l'encontre des États-Unis d'Amérique.

III.-5. La chevauchée ordalique ou la nécessaire catharsis.

Le compte rendu de Morse sur son errance de quatre jours à travers la prairie du Jacinto est un texte plein d'originalité et de virtuosité qui a été jugé digne de figurer dans toute anthologie de la prose allemande du XIX^e siècle. L'épisode s'étend sur une vingtaine de pages et témoigne d'une remarquable compétence narrative de la part de l'auteur que ce soit au niveau de l'intense description de la nature ou encore de l'exposé de situations extrêmes.

L'aventure débute de façon aussi soudaine qu'inattendue : le mustang de Morse s'emballe à la vue de chevaux congénères, désarçonne son cavalier, s'enfuit. Furieux devant ce qu'il croit être un trait de malignité de la part de l'animal, l'Américain se fait donner la monture du nègre accompagnateur, l'enfourche et, sans prêter aucune attention aux avertissements de ce dernier, se lance dans une

⁹² KB., p. 21.

poursuite effrénée de ce cheval facétieux. Il va, ce faisant, s'enfoncer sans y prendre garde de plus en plus profondément dans une prairie sans repères, où bientôt il se perdra. Le récit prend alors l'allure d'une histoire d'initiation aux accents sinistres. Le mustang poursuivi est manifestement chez-lui dans la « wilderness », où il se régénère en y puisant force et puissance, où il retrouve sa sauvagerie naturelle dont il a été abusivement privé – alors que les tentatives de Morse pour l'« assujettir » à nouveau font long feu. Qui plus est, l'animal le nargue, ce qui a toute l'apparence d'un déni de propriété, voire d'une mise en question incongrue de la puissance dominatrice de l'ancien propriétaire pris en défaut :

Wohl zehnmal ließ er mich an die zweihundert Schritte herankommen, und ebenso oft riß er wieder aus. Jetzt wäre es allerdings hohe Zeit gewesen, von der wilden Jagd abzustehen, sie Erfahrenern zu überlassen; wer aber je in einem solchen Falle gewesen, wird auch wissen, daß ruhige Besonnenheit richtig immer gleichzeitig Reißaus nimmt. Ich ritt wie betrunken dem Tiere nach, es ließ mich näher und näher kommen, und dann brach es mit einem lachenden, schadenfrohen Gewieher richtig wieder aus. Dieses Gewieher war es eigentlich, was mich so erbitterte, blind und taub machte – es war so boshaft, gellte mir so ganz wie wilder Triumph in die Ohren, daß ich immer wilder wurde. Endlich wurde es mir doch zu toll, ich wollte nur noch einen letzten Versuch wagen, dann aber gewiß umkehren. Es hielt vor einer der sogenannten Inseln. [...] Ich ritt nun ganz aus der Insel heraus – er war verschwunden. Ich verwünschte ihn in die Hölle, gab meinem Pferde die Sporen und ritt oder glaubte, wieder zurück, das heißt der Pflanzung zu, zu reiten⁹³. [Dix fois au moins il me laissa arriver à deux cents pas pour prendre ensuite la fuite. C'est alors qu'il eût été temps pour moi de mettre un terme à cette chasse et d'en laisser le soin à des gens plus expérimentés; mais quiconque s'est jamais trouvé dans un cas pareil ne le sait que trop: c'est justement lorsqu'on en a le plus besoin que la raison vous abandonne. Je courus après l'animal comme en proie à une sorte d'ivresse; il me laissait approcher de plus en plus près, pour partir ensuite avec son hennissement moqueur et plein de malignité; c'était justement ce hennissement qui me mettait en fureur, et me rendit sourd et aveugle. Il était si méchant et retentissait tellement à mes oreilles comme un chant de triomphe qu'il ne faisait qu'augmenter ma colère. La chose, à la fin me parut par trop folle, et je résolus de ne plus faire qu'une dernière tentative, avant de m'en retourner. Il s'arrêta devant ce qu'on appelle une île. [...] Je sortis complètement de l'île: il avait disparu. Je le maudis mille fois et éperonnant mon cheval, je pris la direction, ou, du moins, crus prendre la direction, du chemin du retour, c'est-à-dire celui de la plantation.]

Edward Nathanael Morse l'ignore encore à ce moment, mais le très indépendant et vindicatif animal pourrait bien être l'émissaire du monde chtonien, et la prairie inviolée un lieu de souffrance et de mort. Un espace fondamentalement ambivalent, jardin édénique et jardin infernal à la fois, dans tous les cas d'une indicible beauté. Une beauté qui enivre les sens, les désoriente par la multiplicité et l'intensité des sensations visuelles qu'elle provoque, créant dans l'âme de l'imprudent cavalier un sentiment d'étrangeté qui se transforme bientôt en anxiété :

⁹³KB., p. 33-34.

[...], die Prärie, durch die ich jetzt ritt, bot aber mehr einen Blumengarten dar – einen Blumengarten, in dem kaum mehr das Grün zu sehen war. Der bunteste rote, gelbe, violette, blaue Blument Teppich, den ich je geschaut, Millionen der herrlichsten Prärierosen, Tuberosen, Dahlien, Asten, wie sie kein botanischer Garten der Erde so schön, so üppig aufziehen kann. Mein Mustang vermochte sich kaum durch dieses Blumengewirre hindurchzuarbeiten. Eine Weile staunte ich diese außerordentliche Pracht an, die in der Ferne erschien, als ob Regenbogen auf Regenbogen über der Wiese hingebreitet zitterten – aber das Gefühl war kein freudiges, dem peinlicher Angst zu nahe verwandt. Bald sollte diese meiner ganz Meister werden⁹⁴. [... la prairie que je traversais maintenant avait plutôt l'air d'un parterre de fleurs, un parterre où il était presque impossible de distinguer la verdure. C'était un tapis rouge, jaune, violet, bleu, le tapis de fleurs le plus bigarré que j'aie jamais vu: des millions des plus admirables roses des prairies, des tubéreuses, des dahlias, des asters, comme aucun jardin botanique sur terre ne saurait en offrir d'une aussi grande beauté ni en pareille abondance. Mon mustang pouvait à peine se faire jour à travers ce fouillis de fleurs. Un instant, je restai à contempler cette magnificence extraordinaire, qui m'apparaissait de loin comme si plusieurs arcs-en-ciel vibraient au-dessus de la prairie. Mais le sentiment que j'éprouvais n'était pas un sentiment de plaisir: il était trop voisin de l'angoisse. Celle-ci devait bientôt s'emparer complètement de ma personne.]

Le sentiment voisin de l'angoisse qui s'empare de Morse au spectacle d'un paysage à la sublime beauté est aux antipodes de la jouissance mélancolique des poètes et écrivains romantiques confrontés à la magnificence du monde sensible. Bien au contraire, le protagoniste du *Kajütenbuch* semble prendre la mesure de la solitude fondamentale de l'individu isolé par rapport à une nature qui vibre d'une pulsion propre, étrangère à l'observateur extérieur, et qui est par conséquent perçue par lui comme étant hostile. Sans doute n'est-on pas loin non plus d'une forme de « surnaturalisme » quand, un peu plus loin, Morse rapporte sa rencontre avec une « apparition merveilleuse », un objet, un être plutôt, dans lequel le corporel laisse entrevoir le spirituel, l'apparition physique postulant l'immatériel :

Ein Koloß glänzte mir entgegen, eine gediegene, ungeheure Masse – ein Hügel, ein Berg des glänzendsten, reinsten Silbers. Gerade war die Sonne hinter einer Wolke vorgetreten, und wie jetzt ihre schrägen Strahlen das außerordentliche Phänomen aufleuchteten, hielt ich an, in sprachlosem Staunen starrend und starrend, aber, wenn mir alle Schätze der Erde geboten worden wären, nicht imstande, diese außerordentliche Erscheinung zu erklären. Bald glänzte es mir wie ein silberner Hügel, bald wie ein Schloß mit Zinnen und Türmen, bald wieder wie ein zauberischer Koloß – aber von gediegenem Silber und über alle Beschreibung prachtvoll entgegen. Was war das? ⁹⁵ [Je vis luire un colosse, une masse immense et autonome, une colline, une montagne de l'argent le plus brillant et le plus pur. Le soleil sortait justement de derrière un nuage et ses rayons obliques vinrent éclairer ce phénomène extraordinaire. Je m'arrêtai plein d'un muet étonnement. Je regardai, regardai encore, mais même si tous les trésors de la terre m'avaient été offerts, jamais je n'aurais été en mesure d'expliquer la cause de cette apparition saisissante. C'était quelque chose qui brillait tantôt comme une colline d'argent, tantôt comme un chateau avec ses tours et ses créneaux, tantôt comme un colosse enchanté; mais fait de l'argent le plus pur et d'une magnificence au-delà de toute description. Qu'était-ce donc?].

⁹⁴ KB., p.35-36.

⁹⁵ KB., p. 36.

L'apparition du phénomène interpelle vivement Morse, qui, n'ayant jamais été en présence d'une chose pareille, pressent qu'il se trouve sur un terrain magique. Le merveilleux n'est aucunement ici un procédé de mystification littéraire servant à marquer la distance ironique que l'auteur prendrait avec le réel. Tout au contraire, la description que le protagoniste transmet directement à l'auditoire de la « cabine », et à travers lui l'écrivain à son lectorat, vise à leur communiquer ce sentiment déstabilisant de l'étrange et de l'irrationnel qui sommeille au cœur même de l'imaginaire et se manifeste sans crier gare en face d'événements extraordinaires. Ce qui frappe dans cette apparition, c'est d'une part, sa puissance et sa verticalité qui tranchent dans l'univers essentiellement horizontal de la prairie et, d'autre part, le rayonnement que lui confère la masse d'argent « pur » dont il paraît être constitué.

L'effet de cette vision magique et prolongée ne fait pas oublier la précarité de sa situation au « héros » qui réalise que sa survie dans la nature sauvage est rien moins qu'assurée : il observe en effet qu'en cette saison de l'année – nous sommes au commencement du printemps – les arbres ont à peine défleuri, ce qui signifie qu'il ne trouverait pas de fruits pour assouvir sa faim ; que la carabine qu'il trimballe à travers la prairie lui est devenue parfaitement inutile puisqu'il ne dispose sur lui d'aucune munition. Ce qui le conduit à l'amère constatation qu'il risque de périr d'inanition au beau milieu du pays peut-être le plus giboyeux du monde ! Aussi, la belle assurance qui l'habitait au début de sa chevauchée fait-elle place dès lors au questionnement, au doute, au besoin de se raccrocher à sa manière de vivre antérieure d'homme civilisé, habitué aux commodités et autres « douceurs » qu'apporte la vie en société :

Häuslich erzogen und von Kindesbeinen an Ordnung gewöhnt, war es mir zur Regel geworden, nachts zu Hause oder wenigstens unter Obdach zu sein. So sehr hatte sich diese Gewohnheit mit meinem ganzen Dasein verschwistert, daß es mir absolut unmöglich erschien, die Nacht hindurch ohne Obdach zu bleiben. So fix wurde die Idee, dieses Obdach sei in der Nähe, daß ich meinem Mustang unwillkürlich die Sporen gab, fest überzeugt, das Haus Mister Neals in der Dämmerung auftauchen, die Lichter herüberschimmern zu sehen. Jeden Augenblick glaubte ich das Bellen der Hunde, das Gebrülle der Rinder, das Lachen der Kinder hören zu müssen⁹⁶. [Élevé sous le toit familial et accoutumé à l'ordre dès mon enfance, c'était devenu pour moi une règle que de coucher chez moi la nuit ou du moins sous un abri. Cette habitude s'était si bien amalgamée avec tout mon être qu'il me semblait absolument impossible de passer la nuit à la belle étoile. L'idée que l'abri que je cherchais était dans le voisinage devint si obsédante que je donnai involontairement les éperons à mon mustang, intimement convaincu de voir surgir la maison de mister Neal au milieu du crépuscule et d'en voir briller les lumières. Je croyais à chaque instant que j'allais entendre l'aboiement des chiens, le mugissement des bœufs, le rire des enfants.]

⁹⁶ KB., p. 38.

Avec la tombée de la nuit, la perception qu'a Morse de son environnement est vécue sur le mode de la griserie des sens, la nature s'animant d'une vie proprement féérique qui colore l'expérience subjective. On se trouve à nouveau devant un modèle de « réalisme » et de poésie sealsfieldiens, une alchimie aboutie de couleurs, de sons et de sensations qui nous fait participer aux intimes interactions des phénomènes de la réalité extérieure avec ceux de l'univers mental de l'observateur :

Über mir das tief dunkelblaue Firmament mit seinem hellfunkelnden Sternenheere, zu den Füßen ein Ozean magischen Lichtes, Millionen von Leuchtkäferchen entstrahlend! – Es war mir eine neue, eine verzauberte Welt. Jedes Gras, jede Blume, jeden Baum konnte ich unterscheiden, aber auch jedes Gras, jede Blume erschien in einem magisch-übersinnlichen Lichte. Prärierosen und Tuberosen, Dahlien und Asters, Geranien und Weinranken begannen sich zu regen, zu bewegen, zum Reigen zu ordnen. Die ganze Blumen- und Pflanzenwelt begann um mich herum zu tanzen⁹⁷. [Au-dessus de moi, c'était la voûte bleu foncé du firmament avec son armée d'étoiles étincelantes, et sous mes pieds c'était un océan d'une lumière magique produite par des millions de petits insectes luisants! C'était pour moi un nouvel univers, un univers enchanté. Je pouvais distinguer chaque arbre, chaque fleur, chaque brin d'herbe, mais aussi chaque brin d'herbe, chaque fleur m'apparaissait dans une lumière surnaturelle. Les roses des prairies, les tubéreuses, les dahlias, les asters, les géraniums, les pampres commencèrent à se mouvoir, à se mettre en place pour exécuter une ronde. Tout ce monde de fleurs et de plantes se mit à danser autour de moi.]

Aventurier « passif » au sens où il est simple témoin des mystères de la nature et en subit inopinément les sortilèges, Morse va faire l'expérience de l'amenuisement progressif de ses capacités psychiques dû à un trop-plein d'impressions sensorielles qu'aggrave encore l'état d'inanition dans lequel il se trouve. Rien d'étonnant à ce que sourd en lui la nostalgie du paradis lointain que représente dans ce moment la propriété familiale, nostalgie réveillée par certains bruits aux sonorités familières qui fusent dans la nuit :

Oh wie ich da aufjauchzte, die Nachtsänger meines teuren Maryland zu hören! In dem Augenblick standen das teure Vaterhaus, die Negerhütten, die heimatliche Pflanzung vor mir. Ich hörte das Gemurmel der Creek, die an den Negerhütten vorbeiplätscherte. So überwältigend war die Täuschung, der ich mich – nicht hingab, nein, die mich hinriß, daß ich meinem Mustang die Sporen gab, fest überzeugt, das Vaterhaus liege vor mir. Auch ähnelte die Insel, aus welcher der Nachtgesang herüberkam, in dem magischen Zauberlichte den Waldsäumen, die meines Vaters Haus umgaben, so täuschend, daß ich wohl eine halbe Stunde ritt, dann aber hielt und abstieg und Charon Tommy rief. Charon Tommy war der Fährmann. [...] Ich rief ein – zwei – ein drittes, ein viertes Mal – kein Charon Tommy antwortete. Erst nachdem ich nochmals vergebens gerufen, erwachte ich⁹⁸. [Oh! combien j'exultais d'entendre les chantres du soir de mon cher Maryland! Dans cet instant se trouvaient devant moi la chère maison paternelle, les cases des nègres, la plantation où je suis né.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 38.

⁹⁸ *KB*, p. 39.

J'entendis le clapotement de la Creek qui vient battre le pied des cases. Si puissante fut l'illusion, à laquelle je ne m'abandonnai pas, oh non! mais qui s'empara de moi, que je donnai les éperons à mon mustang, fermement convaincu que la maison de mon père se trouvait devant moi. L'île d'où partait le chant nocturne ressemblait, à la clarté de cette lumière magique, d'une façon si frappante à la lisière des bois qui entouraient la maison de mon père, qu'ayant marché une bonne demi-heure, je m'arrêtai, puis descendis de cheval et me mis à appeler Charon Tommy. Charon Tommy était notre passeur. [...] J'appelai une fois, deux fois, puis une troisième et une quatrième fois. Charon Tommy ne répondit pas. Ce ne fut que quand j'eus appelé encore une fois en vain que je me réveillai.]

Le prénom du passeur – Charon – ne saurait être un hasard. Il renvoie à l'image du nocher Charon dans la représentation grecque des Enfers : moyennant rétribution, la barque mortuaire assurait le transport des âmes. L'allusion au passeur mythique signifie par conséquent la proximité du passage de la vie à la mort et sa présence dans le rêve de Morse n'augure a priori rien de bon quant au dénouement de son aventure. D'autant plus que la nuit profonde, peuplée de présences dangereuses et propice à l'éclosion du cauchemar, libère en l'homme les formes déstabilisantes du désarroi et de la terreur. Morse en fait l'éprouvante expérience :

Schlafen ließ es mich jedoch nicht, denn von mehreren Seiten ließ sich ein Geheul vernehmen, das ich bald als das von Wölfen und Kuguaren erkannte – wahrlich nirgendwo eine sehr angenehme Nachtmusik, hier aber, in diesem Feuerozeane, dieser rätselhaften Zauberswelt, klang dieses Geheul so entsetzlich, daß es mir durch Mark und Knochen schallte, ich wahnsinnig zu werden befürchtete. Meine Fibern und Nerven waren in Aufruhr, und ich weiß in der Tat nicht, was aus mir geworden wäre, wenn ich mich nicht glücklicherweise besonnen, daß mir ja meine Zigarrenbüchse und ein Röllchen Virginia-Dulcissimus treu geblieben, – unbezahlbare Schätze in diesem Augenblicke, die auch nicht verfehlten, meine trübe Phantasie wieder heiterer zu stimmen⁹⁹. [M'endormir, je ne le pus, car de plusieurs côtés j'entendis retentir des hurlements et des glapissements que je reconnus pour le cri des loups et des pumas. Ce n'est nulle part une musique bien agréable, mais ici, dans cet océan de feu, au sein de cet univers étrange, ces cris me parurent si horribles à entendre qu'ils me pénétrèrent jusqu'à la moëlle des os, si bien que je craignis d'en devenir fou. Mes fibres, mes nerfs étaient en effervescence, et en vérité, je ne sais ce qu'il serait advenu de moi, si heureusement je ne m'étais souvenu qu'il m'était resté mon étui à cigares et un petit rouleau de Dulcissimus de Virginie, – trésors inestimables en ce moment et qui ne manquèrent pas de donner une teinte moins sombre à mon imagination.]

Les réflexions de Morse, son angoisse face aux dangers que représentent les animaux sauvages, son irrépressible besoin de se rattacher à des objets familiers ou de consommation courante tels que son étui à cigares et le petit rouleau de tabac de Virginie, ne font pas de lui – il s'en faut de beaucoup – le héros « solaire » de tant de romans d'aventures contemporains ou postérieurs. Celui-ci est le plus souvent doté de qualités qui l'amènent à fuir la culture bourgeoise du quotidien pour affronter avec cran l'inconnu et ses dangers. Il doit mériter son statut par l'exemplarité de sa conduite et par son engagement physique dans la lutte contre les hommes et les

⁹⁹ KB, p. 40.

éléments. Certes, les héros des romans d'aventures modernes ne sont pas non plus des héros de l'antiquité, à l'instar d'Achille ou d'Hector, mais des héros beaucoup plus modestes, proches du Tom Sawyer et de l'Huckleberry Finn de Clemens ou du Jim Hawkins de Stevenson. Les héros de Karl May, quant à eux, font bande à part : sous des apparences modestes et souvent des airs loufoques, ils ne perdent jamais le nord. Morse, lui, est subjugué par le flot de ses impressions au point que sa volonté s'en trouve, sinon annihilée, du moins fortement neutralisée. Dans l'alternance des moments de certitude et de doute, se profile une « aventure » plus mentale qu'extérieure, celle qui le confronte à la densité troublante de sa vie psychique, le place face à son monde secret et intérieur. Une expérience qui le fait approcher son « moi » profond au risque de causer son éclatement. Les signes avant-coureurs de ce désordre se manifestent dès le deuxième jour, le contraignant à admettre qu'il ne sera pas en état de tenir longtemps dans la prairie, que le temps lui est compté :

Die dreißig oder mehr Stunden, die ich nichts zu mir genommen, hatten meine von Natur starken Nerven mehr an- als abgespannt; – aber doch begann mir klarzuwerden, daß dieses wiederholte Anspannen nicht lange mehr währen könne, ohne mich auch abzuspannen, denn bereits meldeten sich die Vorboten. Die Zuversicht und Besonnenheit, die mich, im ganzen genommen, doch noch immer aufrecht erhalten, begannen zu schwinden, eine gewisse Verzagtheit, Geistesabwesenheit sich dafür einzustellen, in der mich so entsetzlich unbestimmte Traumbilder umschwirrten, daß mir die Sinne wirre wurden, ich wie ein Betrunkener von meinem Mustang herabhing¹⁰⁰. [Les trente et quelques heures durant lesquelles je n'avais rien pris avaient surtout tendu mes nerfs, assez forts de leur nature; mais je commençais à comprendre que cette tension répétée ne pourrait plus durer longtemps sans m'amoinrir, car les signes avant-coureurs s'annonçaient déjà. La confiance, la raison, qui dans l'ensemble m'avaient jusque-là soutenu, disparurent peu à peu, et il leur succéda une sorte d'abattement, une absence d'idées, pendant laquelle des images fantastiques s'emparèrent de mon imagination au point que mes esprits se brouillèrent et que je me laissai pendre comme un homme ivre sur le dos de mon mustang.]

Dans son affliction, Morse se tourne vers Dieu qu'il implore avec ferveur. La découverte inopinée de traces de chevaux et de cavaliers lui redonne espoir, lui suggère que sa supplique a été entendue et que sa délivrance est prochaine. Avec la confiance retrouvée, il lui semble faire l'expérience d'une relation nouvelle avec le Créateur, relation qu'il aurait méconnue et ignorée sans l'entremise de la « Wilderness » :

Ich habe mir, so mag ich wohl sagen, einen neuen, einen lebendigen Gott gewonnen, einen Gott, den ich früher nicht kannte, denn mein früherer Gott war der Gott meines Predigers; der, den ich in der Prärie kennengelernt, ist aber mein eigener Gott, mein Schöpfer, der sich mir in der Herrlichkeit seiner Werke geoffenbart, der mir von dieser Stunde an vor Augen stand und

¹⁰⁰ KB, p. 42.

stehen wird, solange Odem in mir ist¹⁰¹. [Là, je puis le dire, j'ai trouvé un Dieu nouveau, un Dieu vivant, un Dieu que je ne connaissais pas auparavant parce que c'était celui de mon prédicateur; celui que j'appris à connaître dans la prairie, c'est mon Dieu à moi, mon Créateur, celui qui s'est manifesté à moi dans la splendeur de ses œuvres, qui dès lors a toujours été présent à mes yeux et leur restera présent jusqu'à mon dernier soupir.]

Cependant, au terme de sa deuxième journée dans la prairie, Morse qui pensait avoir suivi les traces de trois cavaliers, est contraint de passer une deuxième nuit à la belle étoile, tourmenté par la faim et par la soif. Le lendemain, la découverte sur le sol d'un morceau de papier blanc qui avait enveloppé son tabac de Virginie lui fait comprendre qu'il a suivi ses propres traces et tourné en rond. Cette constatation l'anéantit et le plonge dans le désespoir :

Ich stand wie vernichtet, keines Gedankens mehr fähig. So hatte mich die gräßliche Entdeckung niedergeschmettert, daß ich wie ein Klotz in dumpfer Verzweiflung neben meinem Mustang niedersank, nichts wünschend, als so schnell wie möglich zu sterben. – Ein Schlag vor den Kopf, der mich aus der Welt gefördert, wäre mir jetzt als die größte Wohltat erschienen¹⁰². [J'étais là comme anéanti, incapable de concevoir une pensée. Cette horrible découverte m'avait accablé à tel point que je me laissai choir comme un bloc de bois à côté de mon mustang, en proie à un sombre désespoir, ne désirant rien que de mourir aussi vite que possible. Un coup sur la tête qui m'aurait soustrait à ce monde m'aurait paru alors le plus grand des bienfaits.]

Avant son ordalie, le paysage avait suggéré à Morse qu'il était paradisiaque au-delà de toute description et pouvait être apprivoisé. Il se révèle maintenant dans une lumière effrayante. Il constate que cette flore qui vibre d'une beauté exacerbée n'est en définitive que la manifestation d'une magnificence indifférente à la vie humaine. Aussi, après avoir caressé l'idée qu'il pourrait devenir le maître de cet Eden, Morse se sent envahi par la crainte d'en devenir la victime. Son éducation ne lui est ici d'aucun secours et son manque d'expérience s'avère un lourd handicap :

Ich war, wie ich später erfuhr, in der Jacinto-Prärie, einer der schönsten von Texas, an die siebzig Meilen lang und breit, ein wahres Eden, die auch das mit dem Paradiese gemein hat, daß sie so leicht verführt. Selbst erfahrene Jäger wagten sich nicht leicht ohne Kompaß in diese von Menschen kaum noch betretene Wiesen- und Inselwelt. Wie hätte ich mich also zurechtfinden sollen, ein soeben vom Kollegium gekommener, zweiundzwanzigjähriger, unerfahrener Frischling ! Meine Lage war in der Tat gräßlich ¹⁰³. [Je me trouvais, ainsi que je l'appris plus tard, dans la prairie du Jacinto, l'une des plus belles du Texas, longue et large de soixante-dix milles, un véritable Eden, et qui a cela de commun avec le paradis qu'elle vous fait facilement tomber en faute. Même des chasseurs expérimentés répugnaient à se hasarder sans boussole dans cet univers d'îles et de prairies non encore foulées par le pied de l'homme. Comment me serais-je donc retrouvé, moi, un jeunot sans expérience de vingt-deux ans, à peine échappé du collège! De fait, ma position était horrible.]

¹⁰¹ *KB*, p. 45.

¹⁰² *KB*, p. 48.

¹⁰³ *KB*, p. 49.

La « wilderness » dont l'« easterner » Morse découvre la double nature, apparaît bien éloignée des tableaux de l'école romantique dans lesquels une nature luxuriante accueille en son sein le voyageur tout disposé à se laisser sentimentalement envelopper par elle. C'est que la perspective sealsfieldienne n'est pas celle du romantique européen qui va dans la nature pour jouir de sa propre mélancolie ! Il est vrai aussi que, sauf exception, nous n'avons pas affaire au même type de nature, à quoi vient s'ajouter la dimension des espaces américains autrement plus vastes. Pour l'auteur du *Kajütenbuch*, la prairie sauvage du Jacinto, en dépit de sa magnificence, n'est qu'un espace pareil au « désert » qu'étaient les États-Unis d'avant la Conquête européenne : une terre pleine de dangers, dépourvue des « aménités » qu'apporte la civilisation, et destinée à être tôt ou tard contrôlée et ordonnée par la main civilisatrice des pionniers venus de l'Ancien Monde. Dans le temps qui précède la phase colonisatrice, le territoire encore vierge constitue par conséquent un espace ambivalent : paradis en apparence et enfer en réalité, il constitue, par conséquent, un espace régressif, potentiellement dangereux pour l'individu isolé. Morse en prend conscience quand il constate que la perte d'orientation spatiale dont il est témoin va de pair avec une désorientation intérieure croissante. Au quatrième jour, celle-ci se traduit par une incapacité marquée à distinguer entre la réalité tangible et les images que forment sa conscience :

Jetzt verschwamm alles so chaotisch vor meinen Augen, daß es Momente gab, wo ich mich nicht mehr auf dieser Erde wähnte. Ich sah die herrlichsten Städte, wie sie die Phantasie des genialsten Malers nicht grandioser hervorzuzaubern vermag, mit Türmen, Kuppeln, Säulenhallen, die bis zu den Sternen hinaufreichten; wieder die schönsten Seen, statt mit Wasser mit flüssigem Golde und Silber gefüllt; Gärten, in den Lüften schwebend, mit den lockendsten Blumen und Bäumen, mit den herrlichsten Früchten; – aber ich vermochte es nicht mehr, auch nur die Hand nach diesen lüsternen Früchten auszustrecken, so schwer waren mir alle meine Glieder geworden¹⁰⁴. [Maintenant tout devint si indistinct et chaotique devant mes yeux qu'il y eut des moments où je ne me croyais plus sur terre. Je voyais des villes magnifiques, telles que l'imagination du peintre le plus génial ne saurait en créer de plus grandioses; elles avaient des tours, des coupôles, des colonnades qui s'élevaient jusqu'au ciel. Voici de nouveau les plus beaux lacs, remplis, au lieu d'eau, d'or et d'argent liquide; des jardins suspendus dans les airs, parés des fleurs et des arbres les plus agréables aux yeux, des fruits les plus appétissants. Hélas! Tous mes membres étaient devenus si lourds que je ne pouvais plus même tendre la main en direction de ces fruits si tentants!]

Une représentation fantasmagorique qui traduit l'incapacité du personnage à réagir face à une situation d'extrême dangerosité. Et qui nous amène à considérer le rôle que Sealsfield attribue à l'aventure. Celle-ci est tout d'abord chez lui mise en danger de l'existence de l'individu par agression contre son intégrité physique et

¹⁰⁴ KB, p. 50.

psychique. Cet aspect négatif du phénomène ne doit pas occulter le fait que l'aventure – en l'occurrence la course dans la prairie – est l'incident qui permet à l'aventurier « malgré lui » de découvrir la part de mystère qui sommeille en lui. Mais la chevauchée ordalique réduite à elle-même serait insuffisante pour promouvoir l'« homo americanus » conforme aux aspirations de l'auteur. Aussi Morse devra-t-il auparavant faire l'expérience de l'altérité au travers de sa confrontation avec son sauveur, l'inquiétant Bob Rock, l'âme perdue de la prairie, puis avec son mentor, le juge-alcalde, à la personnalité aussi puissante que déconcertante.

III.-6. Au croisement de la civilisation et de la sauvagerie : Bob Rock ou le « soleil noir » dans l'aventure.

Ayant échappé au territoire inviolé et plein de périls de la prairie grâce à sa monture qui a trouvé d'instinct le chemin de la rivière, Morse reprend peu à peu ses esprits. Son récit nous apprend qu'il a été tiré hors de l'eau, dans laquelle il s'était laissé choir, par un homme à l'apparence et au comportement insolites.

L'habitant des solitudes qui a sauvé Morse de la noyade, c'est Bob Rock. Son apparence physique est décrite par le narrateur comme étant parfaitement repoussante. Accoutrement vestimentaire et traits du visage à l'unisson. L'incarnation même de la sauvagerie dans ce qu'elle présente de plus inquiétant et de plus effrayant. Et par-dessus tout des ricanements sardoniques qui choquent Nathanael Morse au plus profond de son être, comme s'ils éveillaient en lui une peur, un effroi remontant du fond des âges :

Des Mannes höhnisch-feindselig rohes Lachen hatte etwas so unbeschreiblich widerwärtig Zurückstoßendes, daß es mir Schmerzen in den Ohren verursachte, jedes Wort, das an die Ohrenfelle anschlug schmerzte. Wenn mir die halbe Welt für einen freundlichen Blick geboten worden wäre – es wäre mir nicht möglich gewesen, mit solchem Grausen und Abscheu erfüllte mich dieses gräßliche Hohnlachen.

War es der äußerst gereizte, im Abschnappen begriffene Zustand meiner Nerven, war es ein sonstiger Umstand, der dieses gräßlich diskordante Lachen so unsäglich widerwärtig auf mich einwirken ließ, so viel kann ich mit Bestimmtheit versichern, daß, als das letzte Wort meine Ohren zerriß, mir auch der gräßliche Charakter des Lachers mit einer Deutlichkeit, einer Klarheit vor den Augen stand, in der ich in meinem ganzen Leben keinen Charakter, selbst die längst bekannten befreundeten durchschaut¹⁰⁵. [Le rire à la fois moqueur et hostile de cet homme avait quelque chose de si infiniment repoussant que chacune des paroles qui venaient frapper mes oreilles me causait des souffrances. Quand bien même on m'aurait offert la moitié du monde pour que j'accorde à cet individu un regard aimable, cela ne m'eût point été possible, tant ce ricanement me remplissait d'horreur et de dégoût.

¹⁰⁵ KB, p. 52.

Était-ce l'état d'extrême irritation de mes nerfs, était-ce telle autre circonstance qui faisait que ce rire affreusement discordant provoquait en moi une si indicible répulsion? Ce que je puis affirmer avec quelque certitude, c'est que, lorsque sa dernière parole écorcha mes oreilles, l'horrible caractère du rieur me devint chose si évidente que de ma vie je n'ai vu plus clair dans aucun caractère, même dans ceux qui m'étaient depuis longtemps familiers et connus.]

Le rire « à la fois moqueur et hostile », « la dernière parole » qui dévoile « l'horrible caractère » du rieur et fait naître dans le cœur du rescapé « une indicible répulsion », comme il est dit plus loin, sont à mettre en parallèle avec le « feu satanique » et la « haine mortelle » qu'avaient exprimés son mustang lors de l'incident survenu au passage du fleuve Brazos. Morse avait alors parlé d'un hennissement qui « ressemblait au rire d'un démon ». L'évocation du démon, de Satan, sous la plume de l'ancien moine et théologien Karl Postl n'a en soi rien d'étonnant, le diable étant présent dans le catholicisme comme il l'est dans le protestantisme, surtout depuis Luther. Cela étant, cette évocation participe peut-être aussi, en partie tout au moins, de la vogue du fantastique et de la place qu'a tenu le diable dans les préoccupations des écrivains et des artistes des années 1820-1840. C'est dans ces années-là que Berlioz écrit en France la Symphonie Fantastique, où font irruption les forces infernales ; c'est à cette époque que s'étend en Europe l'influence d'Hoffmann et qu'on assiste à la floraison du conte fantastique. Satan fait frissonner les lecteurs anglais, amateurs de la littérature « noire », et les traits du personnage satanique sont largement inspirés de ceux que Milton avait donnés à l'Archange rebelle. D'un point de vue plus moderne et psychanalytique, le Diable exprime le corps de désir, dispensant une image désapprouvée, mais néanmoins identificatoire de l'individu. « Sa sexualité, fortement soulignée, illustre les pulsions libidinales, auxquelles le surmoi s'oppose » nous rappelle fort à propos le *Dictionnaire des symboles, mythes et croyances*¹⁰⁶. Nous reviendrons sur la question des pulsions bridées de la libido lorsque nous analyserons l'intermède grotesque de Kishogue, double irlandais de Bob Rock.

Bob, le possédé, souffre les tourments de l'enfer pour avoir prestement expédié dans l'autre monde un voyageur originaire de l'Illinois, fait de son épouse une veuve et de ses enfants des orphelins. Depuis qu'il a perpétré son crime crapuleux, il lui semble voir dans le « Patriarche » – un chêne colossal couvert de mousses argentées très semblable à celui qui avait médusé Morse dans la prairie –

¹⁰⁶ Morel, Corinne, *Dictionnaire des Symboles, Mythes et Croyances*, l'Archipel, 2005, p. 324.

la personnification du Dieu vengeur, avec, se tenant derrière lui, le spectre de l'homme assassiné. Toutes ses tentatives pour s'éloigner du lieu du crime sont restées vaines à ce jour. Une force invincible le ramène sans cesse sous le « Patriarche », dans l'ombre duquel gît la dépouille de la victime. C'est ce que Bob expliquera plus tard à Morse une fois arrivés à l'auberge de son acolyte Johnny Down, où Morse peut enfin se restaurer et reprendre des forces :

„Kurios das!“ – murmelte er weiter; – „habe doch mehr als einen kaltgemacht, aber war mir nie so. War vergessen in weniger denn keiner Zeit; ließ mir kein graues Haar um sie wachsen. Kommt jetzt alles auf einmal, die ganze Zeche; – kann nicht mehr ruhen, nicht mehr rasten. In der offenen Prärie ist's am ärgsten; da steht er gar so deutlich, der alte Mann mit seinem Silberbarte und seinem glänzenden Gewand und das Gespenst just hinter ihm. Wird mich das furchtbare Gespenst noch zur Verzweiflung bringen.

Soll mich aber doch nicht zur Verzweiflung bringen, soll nicht! „– schrie er wieder wild¹⁰⁷. [C'est curieux! continua-t-il; j'en ai pourtant refroidi plus d'un, mais jamais ça ne m'a fait cet effet! C'était oublié en moins de rien; ça ne m'a pas fait venir le moindre cheveu blanc. Maintenant, tout arrive en même temps, faut payer l'addition entière; je n'ai plus ni repos, ni trêve. Le pire, c'est au milieu de la prairie; je le vois là si distinctement, ce vieil homme avec sa barbe d'argent et son vêtement éclatant, et le revenant, juste derrière lui. Cet épouvantable spectre finira par me réduire au désespoir.

Il ne faut pas qu'il me réduise au désespoir, il ne le faut pas!“ , s'emporta-t-il de nouveau.]

Le « patriarche » ou « chêne de vie » par sa taille, sa robustesse, sa sagesse supposée incarne la toute-puissance de Dieu¹⁰⁸. Son image est associée à l'éternelle Justice, laquelle ne saurait souffrir aucune limite d'ordre spatial ou temporel. Élément remarquable du paysage texan, il se trouve fortement associé à la trame du roman au travers de sa puissance symbolique évoquant à la fois la transcendance divine, garante de l'ordre des choses, et l'écoute de la voix intérieure. « Arbre moral », objet de respect et d'effroi, il est pour Bob Rock le point de repère dont il cherche vainement à s'éloigner et auprès duquel il retourne sans cesse. Aussi sera-ce sans réelle surprise qu'on verra le vénérable colosse végétal veiller devant la demeure de l'Alcalde, lui-même chargé de l'expédition des affaires criminelles de la province :

Rechts vom Hause stand einer der Könige unserer Pflanzenwelt, ein Lebenseichenbaum, der schönste, edelste, festeste Baum Texas', der Welt, kann man wohl sagen, denn etwas Majestätischeres, Ehrfurchtgebietenderes als ein solcher Riesenbaum mit seinen Silberschuppen und Bärten, die Jahrhunderte ihm angelegt, läßt sich nicht denken¹⁰⁹. [À droite de la maison se dressait l'un des rois de notre monde végétal, un chêne vert, le plus beau, le plus noble, le plus robuste des arbres du Texas, on peut même dire des arbres du monde, car

¹⁰⁷ KB, p. 71.

¹⁰⁸ Le terme « Lebenseichenbaum » est, en fait, la transposition littérale en allemand du terme anglo-américain « live oak » [chêne vert], essence sempervirente et arbre icônique de l'« Old South » [Vieux Sud].

¹⁰⁹ KB, p. 75.

on ne saurait se figurer quelque chose de plus majestueux, de plus imposant que cet arbre gigantesque, avec ses mousses argentées et ses barbes dont les siècles l'avaient recouvert.]

Pour Bob, l'immensité de la prairie ne signifie aucunement l'Éden biblique, le havre de paix et de rédemption au sein duquel il pourrait se refaire et soulager sa conscience. L'endroit, vide d'hommes, expose l'individu à un total isolement physique et n'offre aucune diversion à un chagrin moral, aux tourments de l'âme. Puissance régénératrice lorsqu'il s'agit de mettre à l'épreuve des caractères bien trempés ou destinés par la Providence à jouer un rôle éminent, le « désert » américain exerce au contraire une action hautement débilante sur les personnalités plus faibles et dénuées de la force morale nécessaire. C'est pourquoi tout meurtrier qui a touché le « cœur des ténèbres » et dans lequel subsiste encore un reste d'humanité, en vient-il tôt ou tard à souhaiter son incarcération dans une prison d'État, où il mettrait un terme à son double isolement en retrouvant la compagnie d'autres hommes susceptibles d'égayer son quotidien. C'est du moins la leçon que tire l'alcalde du souhait de Bob Rock de se livrer à la justice et qu'il livre au bon entendement de Morse :

Sage Euch, ist der Missetäter, der Mörder hier so frei wie Ihr und ich, tritt ihm keiner zu nahe, und würde er doch, weiß es aus Erfahrung, diese Freiheit oft und gerne darum geben, wieder unter seinesgleichen in einem Staatsgefängnisse zu sein; denn ist diese Freiheit für ihn eine gräßliche Freiheit. [...] Ist aber hier nicht unter seinesgleichen, meidet ihn hier jedermann, selbst der Mörder; flieht ihn, der Mörder, bleibt immer für sich, treffen nicht einmal gerne bei der Rumflasche zusammen. Sind immer in ihrer eigenen Gesellschaft, und muß das ja eine schreckliche Gesellschaft sein, diese eigene Gesellschaft, die da ist das böse Gewissen, das ihn wie in einer Treitmühle herumtreibt, ohne Ruhe, ohne Rast, immer und ewig in ihm herumhämmt; denn merkt wohl, steht da in der reinen, fleckenlosen Gottesschöpfung, in der lichten, hellen Prärie, mit Gottesfinger vor ihm aufgehoben, ihm entgegendrohend aus Himmel und Erde, allen seinen gewaltigen Werken; [...] ¹¹⁰. [Je vous le dis, ici, un scélérat, un assassin est aussi libre que vous et moi, personne ne l'approche, et je sais par expérience que bien souvent il donnerait volontiers cette liberté pour se trouver à nouveau parmi ses semblables, dans une prison d'État; car cette liberté, elle est horrible pour lui. [...] Mais ici, il n'est pas parmi ses semblables, tout le monde l'évite, même le meurtrier; oui, même le meurtrier le fuit, et n'aime pas à se trouver avec un meurtrier autour d'une bouteille de rhum. Les malfaiteurs sont ici toujours réduits à leur propre société, et ce doit être quelque chose d'horrible que cette société-là, qui n'est autre que leur mauvaise conscience, laquelle les poursuit sans cesse, sans repos, sans trêve, et les torture éternellement; car, remarquez bien la chose, ils sont ici dans la pure et immaculée création de Dieu, au sein de la prairie claire et lumineuse, le doigt de Dieu levé sur eux, et les menaçant du ciel et de la terre, du milieu de ses grandes œuvres; [...].

¹¹⁰ KB, p. 120.

III.-7. La rencontre avec l'alcalde ou la métamorphose.

Après avoir sauvé Morse d'une noyade certaine, et s'être retenu à plusieurs reprises œd'exécuter par la suite ce témoin gênant de sa présence, Bob a pris le parti de se livrer à la justice. Il se rend dans ce but, accompagné de Morse, chez l'alcalde, un rude fermier originaire du sud de l'Union, pour être promptement jugé et – c'est son souhait – être promptement pendu. Souhait fort louable, s'il en est. L'alcalde, dont le narrateur ne mentionne pas le patronyme, sans doute parce que l'auteur a voulu l'ériger en personnage intemporel au service d'une mission prioritaire, en impose au premier abord aux visiteurs par sa haute taille, un corps massif et un regard perçant :

Beim ersten Anblick sah man, daß er aus Westvirginien oder Tennessee stammte, denn nur da wachsen diese antediluvianischen Riesengestalten. Selbst sitzend ragte er über den die Teller und Gedecke stellenden Neger hinaus. – Dazu hatte er ganz den westvirginischen Herkulesbau, die enorme Brust, die massiven Gesichtszüge und Schultern, die scharfen grauen Augen, überhaupt ein Ensemble, das wohl rohen Hinterwäldlern imponieren konnte¹¹¹. [Au premier coup d'œil, on voyait qu'il était originaire de la Virginie occidentale ou du Tennessee, car ce n'est que là que croissent ces natures de géants antédiluviennes; même assis, il dépassait en hauteur le nègre qui posait les assiettes et les couverts sur la table. Il faut ajouter à cela la stature herculéenne de la Virginie, une poitrine énorme, les traits lourds, de larges épaules, les yeux gris et perçants, en un mot, c'était bien là un ensemble capable d'imposer à de grossiers pionniers.]

L'importance accordée à l'aspect extérieur ne déroge pas aux conventions du roman d'aventure : l'alcalde est ainsi doté d'un physique patagonien, annonciateur d'un caractère tout d'une pièce, propre à en imposer aux hommes frustes de la Frontière. Le terme « antédiluvien » qui lui est apposé a clairement une connotation biblique, de même que le nom « Patriarche », affecté au chène vénérable, évoque, pour sa part, le vieillard et chef de clan respecté de l'Ancien Testament. L'alcalde ressemble extérieurement au chène par sa stature de géant antédiluvien et, intérieurement, au patriarche biblique par sa position de juge, doté d'un esprit et d'une âme de géant. Son attitude corrobore l'impression initiale. Il écoute avec froideur, avec distraction même, le récit que lui fait Bob : sa perte au jeu chez le voyou Johnny Down, la suggestion de Johnny d'assassiner le marchand pour lui prendre sa bourse, le meurtre puis l'effroi du meurtrier face aux apparitions, enfin son souhait d'être jugé sans délai et pendu haut et court à l'endroit même du crime, afin de l'expié et trouver par là la paix de l'âme.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 79.

L'alcalde – que la confession de Bob a manifestement contrarié – ajourne toute décision au lendemain, se réservant de convoquer les voisins en jury. Puis il entame avec Morse une conversation des plus singulières au cours de laquelle il expose une philosophie de l'histoire qui revendique l'utilisation de la force lorsqu'il en va des destinées de l'Amérique et du triomphe de sa politique expansionniste. Il souligne les leçons de la prairie, si dure aux criminels, et l'expérience de la Frontière, si différente de ce qui se passe dans la partie civilisée de l'Amérique. Dans celle-ci, des « vapeurs corrompues, empestées » voilent le regard, alors que dans la prairie, sur la Frontière, « le grand architecte » prend les éléments les plus abominables pour mener à bien « ses ouvrages les plus admirables » :

Geht Euch aber [...] in der Prärie wieder ein ganz anderes Licht als in Euren Städten auf; denn sind Eure Städte von Menschenhänden gemacht – von Menschenodem verpestet, die Prärie aber von Gottes Hand geschaffen, seinem reinen Odem belebt. Und klärt dieser reine Odem Euren in den Städtedünsten trübe gewordenen Blick wunderbar auf! Ist eine schöne Sache, dieses Aufklären, wenn so die verdorbenen, verpesteten Dünste schwinden, Ihr der Wahrheit bis auf den Grund schaut, schaut, wie der große Staatsmann droben hantiert, zu seinen schönsten, herrlichsten Werken just die desperatesten Elemente nimmt, ja eingefleischte Teufel, die da hausen, als wären sie just aus der Hölle heraufgestiegen! ¹¹² [Mais, il se lève dans la prairie une tout autre lumière que dans vos villes, car vos villes ont été bâties par des mains d'hommes, et sont empestées du souffle des hommes; mais la prairie a été créée par la main de Dieu, est animée de son souffle pur, et ce souffle pur éclaircit votre regard qui s'est troublé dans les vapeurs des villes! C'est une belle chose que cela, quand ces vapeurs corrompues, empestées, se dissipent, et que vous découvrez la vérité dans son entièreté, que vous voyez le grand architecte à l'œuvre; comment, pour ces ouvrages les plus beaux, les plus magnifiques, il prend les éléments les plus désespérés, oui, des diables incarnés, qui se comportent là comme s'ils sortaient de l'enfer.]

L'homme est un philosophe qui a réfléchi à l'emploi de cette tourbe constituée de voleurs et d'affreux assassins, jetés dans le Texas par les États de l'Union, soucieux de se débarrasser à bon marché du rebut de leur population. Les autorités de Mexico, de leur côté, ne sont pas en reste qui considèrent cette province excentrée comme une sorte de colonie pénitenciaire pour leurs propres bandits et criminels. Cependant, si la « wilderness » sert de refuge aux malandrins et autres asociaux, elle est aussi et surtout un lieu prédestiné – un lieu de rédemption – où les vastes et purs espaces réduisent à néant les exhalaisons malsaines d'une civilisation corrompue, font briller d'un éclat plus lumineux la vertu au détriment du vice et ressortir le caractère profondément vicié de la domination mexicaine :

¹¹² KB, p. 109.

Kam mir oft recht queer vor, wozu sie wohl da zu uns kämen, wurde mir aber endlich klar, wozu sie herabgekommen sein mögen. Werden ihrem Schöpfer, werden der Welt noch dienen. Haben viel dieses Gesindels, dieses Auswurfes, das die Staaten oben ausgestoßen. Solltet nun glauben, würde das ganze Land vergiften, verpesten; tut es aber nicht. Verdunsten, verfliegen diese Fäulnisse Eurer debauchierten Zivilisation in unseren reinen Präries nicht nur, dient ihr Lasterhauch auch dazu, die reine Atmosphäre der Tugend in desto lieblicheren Gegensatz zu bringen, der mexikanischen Fäulnis entgegenzuwirken. Soll auch entgegenwirken, und das bald, ehe ein Jahr vergeht! ¹¹³ [Ce qu'ils venaient faire chez nous, c'est une question qui m'a souvent laissé perplexe. Puis j'ai enfin compris pourquoi ils étaient descendus ici. Ils serviront encore aux vues de leur Créateur, ils rendront encore service au monde. Nous avons beaucoup de cette racaille, de ce rebut renvoyé des États d'en haut. Vous allez croire qu'ils vont empester et corrompre tout ce pays; mais non: ces vapeurs nauséabondes de votre civilisation dépravée d'une part s'évaporent dans nos vastes et pures prairies, et, d'autre part, cette haleine du vice sert aussi à faire ressortir d'autant plus la pureté de la vertu, face à la corruption mexicaine. Elle fera son œuvre, et cela bientôt, avant que l'année se passe.]

Le but que s'est fixé l'alcalde, citoyen américain avant tout, c'est de détacher le Texas du Mexique et pour ce faire il a besoin, comme il le proclame, de « ces pierres mal taillées, de ces rudes morceaux de granit bruts et non polis » que sont les gens de l'acabit de Bob. Au demeurant, il n'ignore pas que les fils des pionniers des temps héroïques lui feront défaut : devenus riches propriétaires terriens, ils sont prêts à s'accommoder de la situation existante pour peu qu'on les laisse jouir tranquillement de leur fortune ! Aussi sont-ils plus nuisibles qu'utiles dans le conflit qui s'annonce – tandis que les Bobs et autres âmes perdues sacrifieront d'autant plus généreusement leur existence pécheresse et inutile qu'ils n'ont rien d'autre à perdre et sont par conséquent plus disponibles pour la cause de la liberté :

Ei, sag' es Euch, sind mir die Bobs in diesem Punkte wahrlich lieber, trotz ihrer Verbrechen, ihrer Schlechtigkeit lieber, können sie besser gebrauchen. Sind freilich schlechte Leute, aber, versteht Ihr, wenn Ihr mauret und keinen Kalk habt, nehmt Ihr Lehm, wenn die Marmorblöcke fehlen, tun es Granitblöcke. Waren es solche Blöcke, die Großbritannien gegründet, rohe, grobe Blöcke! Sind das die besten in der Hand eines tüchtigen Baumeisters, ein festes, dauerhaftes Gebäude zu gründen¹¹⁴. [Aussi, je vous le dis, à ce point de vue, j'aime vraiment mieux les Bobs, en dépit de leurs crimes, en dépit de leur perversité: on parvient mieux à les utiliser. Certes, ce sont de méchantes gens, mais vous conviendrez que, lorsqu'on bâtit et qu'on ne dispose pas de chaux, on prend de la terre glaise, lorsque les blocs de marbre font défaut, des blocs de granit font l'affaire. C'est avec des blocs pareils, blocs bruts et non polis, que la Grande-Bretagne a été fondée! Ce sont ceux qui valent le mieux, entre les mains d'un bon architecte, pour établir un édifice solide et durable.]

Un des motifs que donne l'alcalde de l'impérieuse nécessité de se défaire de la tutelle des Mexicains, c'est la fervente loyauté de cette nation envers le catholicisme romain. Une tare rédhibitoire pour l'alcalde – comme pour son inventeur, Charles Sealsfield ! Pour l'ancien moine défroqué Karl Postl, le lien entre

¹¹³ KB., p. 128-129.

¹¹⁴ KB, p. 128.

catholicisme et régime autoritaire n'est plus à démontrer. Lui qui avait déjà brossé en 1828 un tableau cruel de la réalité sociale autrichienne dans le pamphlet *Austria as it is*, où il fustigeait l'austrocatholicisme, le manque de piété de ses représentants et leur collusion manifeste avec l'absolutisme impérial, le voilà qui s'insurge contre la « Sainte Alliance » des forces obscurantistes dans le Nouveau Monde. Celles-ci sont représentées par les forces coalisées d'une aristocratie mexicaine omnipotente et d'une église catholique arriérée, toutes deux soucieuses de freiner l'aspiration à la liberté des Texans, de s'opposer à la consolidation des idéaux républicains dans la province, de conspirer contre les intérêts des États-Unis. L'alcalde en connaît un bout sur le sujet :

Sind so, seht Ihr, eine Menge Items, *pro* und *contra*. Aber das Haupt-Item bleibt immer die moralische Entwürdigung, der religiöse Druck, der einem Amerikaner ein Greuel sein muß. Ist zu empörend für den freien Mann, diese Bevogtung! Mengt sich in alles das schwarze Pfaffengezücht. Sagen, gilt keine Ehe als die von einem Glatzkopfe eingesegete. Sollen ihnen unsere Kinder zur Taufe bringen, ihre Messe hören, unsere Ohrenbeichte hören lassen. Wißt Ihr, was das ist? Eure geheimsten Gedanken, Pläne, Entwürfe, ja Vergehungen, Fehltritte bekennen, ihnen in die Ohren raunen. Hat je einer so etwas in seinem Leben gehört? Keine Narren, diese Römlinge! Würden uns quer anschauen, wenn wir ihnen unsere Pläne in die Ohren raunen. Ist das [...] nicht die spitzbübischste Erfindung, die je von einem Tyrannen ausgeheckt wurde, den Völkern Kappzäume um die Ohren zu legen? ¹¹⁵ [Il y a, vous voyez bien, une foule de raisons pour et contre. Mais la principale raison restera toujours la dégradation morale, la pression religieuse, qui sont une chose affreuse pour un Américain. Elle est aussi par trop révoltante pour un homme libre, cette tutelle! Cette noire engeance de curetons se mêle à tout. Il n'y a pas de mariage valable autre que celui béni par une de ces têtes tondues. Il faut que nous leur portions nos enfants pour les baptiser, que nous entendions leurs messes, que nous allions à confesse. Savez-vous ce que ça signifie? C'est faire part de ses plus secrètes pensées, de ses plans, de ses projets, et même de ses fautes et écarts de conduites, les leur susurrer à l'oreille. A-t-on jamais entendu pareille chose dans une vie? Ce ne sont pas des sots, ces petits Romains-là! Ils nous regarderaient sacrément de travers si nous allions leur chuchoter nos plans à l'oreille. N'est-ce pas bien là l'invention la plus scélérate jamais imaginée par un tyran pour mener les peuples à la longe?]

L'alcalde se définit lui-même comme un « aristocrate-démocrate » qui « laisse sa chance au peuple », ce dernier étant soumis « seulement à Dieu et à la loi ». Face à un Morse médusé, il développe une philosophie de l'histoire qui fait la part belle aux anciens Normands. Ces derniers ont conquis l'Angleterre, réduit en esclavage la population anglo-saxonne – « l'élément allemand » – transformé le pays entier en un théâtre de misère, de meurtres et de pillages. Il rappelle que c'est sous la conduite du bâtard Guillaume que ces mêmes Normands, véritable ramas de pirates et d'aventuriers brutaux, ont fondé le royaume le plus puissant des temps modernes ! Avec beaucoup d'aplomb et de certitude, il assène à son interlocuteur plutôt enclin à une compréhension « juridique » et pacifiée de l'évolution des nations,

¹¹⁵ KB, p. 126.

que les pays et les empires sont gagnés par la force, la puissance supérieure, l'agression :

Werden Länder und Reiche nicht wie Bräute gewonnen durch Sanftmut, Geduld, Artigkeit, Bescheidenheit, sondern durch Gewalt, Übermacht und Dreinschlagen. Wären die Normannen feine, artige, Zucht, Ordnung und Recht liebende Gesellen gewesen, würden sie weder die Normandie, noch England je gesehen haben. So aber waren es raue, gewaltige, rohe Gesellen, die sich keinen Fiedelbogen um die Welt und ihre Meinung kümmerten, ihre Pfaffen für sich beten, den Segen des Himmels herabflehen ließen, aber wie eingefleischte Teufel hausten¹¹⁶. [On n'acquiert pas des pays et des empires comme on fait des fiancées, avec de la douceur, de la patience, de la gentillesse et de la modestie, mais par la violence, la supériorité et les combats. Si les Normands avaient été des compagnons sympathiques et gentils n'aimant que l'ordre, le droit et la discipline, jamais la Normandie ni l'Angleterre ne les auraient vus. Mais c'étaient des compagnons grossiers, violents et brutaux, qui ne s'embarrassaient en aucune façon du monde ni de ce qu'il pensait d'eux, qui faisaient prier le ciel par leurs prêtres, et qui vivaient, eux, comme de vrais démons.]

Selon lui, ce ne serait qu'à un stade ultérieur du processus historique que les valeurs et traditions culturelles commencent à jouer un rôle dans les États – après l'événement – dans le travail de légitimation des poètes et des historiens poétisants. L'histoire universelle serait avant tout une histoire où l'ambition et l'avidité du plus fort dictent constamment leur loi. Expliquant en ces termes les grands changements de systèmes en Europe, l'alcalde voit le même processus à l'œuvre sur le front pionnier de la Frontière. Et de même que les conquérants normands subjuguèrent les anciens Anglo-Saxons et fondèrent sur leur ruine un royaume puissant, les Texans qui n'ont pas moins de feu dans le corps et de vigueur dans le sang qu'en purent jamais sentir les Normands, feront du Texas un puissant Empire. Quant aux pères fondateurs de ce même Empire, ils seront hissés au rang de demi-dieux par la postérité reconnaissante :

Sollten, meint Ihr, die alten Normannen wie Halbgötter anstauen, wie unerreichbare Heroen der Fabelwelt? Lieder auf sie dichten? Pshaw! Wollen das Euren New Yorker, Londoner, Pariser Schöngeistern überlassen. Wollen stattdessen Euren Liederdichtern Stoffe liefern, faktische Poesie liefern. Wollen, wollen. Wollen tun, was die Normannen taten, – wollen, sag' ich Euch, – nicht gerade auf dieselbe Weise, aber doch etwas Ähnliches. Fühlen geradesoviel Spunk, Geist und Kraft in unserem Blute, als die Normannen je fühlen konnten. Mögt vielleicht in ein paar hundert Jahren, wenn Texas ein mächtiges Reich sein wird, auch so eine Art Glorie, einen derlei Nimbus um unsere Häupter glänzen, uns als eine Art Halbgötter dargestellt sehen¹¹⁷. [Et nous devrions, pensez-vous, admirer les anciens Normands comme des demi-dieux, comme des héros inaccessibles de l'univers de la fable? Faire sur eux des poèmes? Bah! nous laisserons cela à vos beaux esprits de New-York, de Londres et de Paris. Au lieu de cela nous voulons livrer à vos auteurs-compositeurs de la matière, de la poésie en action. Nous la leur livrerons. Nous ferons ce qu'on fait les Normands; nous le ferons, vous dis-je; non pas exactement de la même manière, mais nous ferons du moins quelque chose de semblable. Nous nous sentons tout autant de courage, d'énergie dans le

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 112.

¹¹⁷ *Das Kajütenbuch*, p. 106-107.

corps, tout autant de vigueur dans le sang qu'en parent jamais sentir les Normands. Vous pourriez peut-être voir, dans une centaine d'années, quand le Texas sera un puissant empire, briller autour de nos têtes une gloire, un genre d'auréole qui nous fera paraître comme des sortes de demi-dieux.]

Au travers de la référence explicite à la saga des conquérants normands, à leur caractère impitoyable, c'est à une sorte de légitimation historique – et pas le moins du monde morale – de l'emploi de la force que visent les paroles de l'alcalde. Les pionniers anglo-américains, par ailleurs descendants par le sang des Normands et des Vikings, sauront se montrer à la hauteur de la tâche que leur assigne l'Histoire. Quant à la forme de gouvernement qu'il souhaite voir instaurer au Texas, elle est basée sur les notions de liberté, de justice et de progrès, ce qui ne saurait constituer en aucune façon un obstacle à l'exercice de la force puisqu'il s'agit d'arracher « aux disciples de l'injustice et de la nuit ce dont ils n'ont que faire » :

Wollen nichts Schlechtes, Mister Morse! obwohl die Welt Euch anders sagen wird. – Wollen kein Reich des Unglaubens, sind keine Voltairisten, keine Bayleisten, ebenso wenig als Anhänger der Finsternis. Wollen Licht und Gerechtigkeit, wollen den Anhängern der Ungerechtigkeit, der Finsternis abnehmen, was ihnen überflüssig, da ein Reich der Freiheit, des Friedens, der Aufklärung, des Fortschrittes, der Erkenntnis gründen, das wollen wir, und nun gute Nacht!¹¹⁸. [Nous ne voulons pas le mal, mister Morse! même si le monde vous dira autre chose. Nous ne voulons pas fonder un royaume de l'incrédulité, nous ne sommes ni des voltairiens, ni des baylistes, nous sommes moins encore des partisans des ténèbres. Nous voulons la lumière et la justice, nous voulons arracher aux disciples de l'injustice et de la nuit ce dont ils n'ont que faire, et fonder ici un royaume de liberté, de paix et de progrès; voilà ce que nous voulons. Et maintenant bonne nuit.]

Fortement impressionné par l'imperturbable assurance de son interlocuteur et sa détermination à montrer au monde « ce que des hommes libres sont capables de faire », Morse lui déclare qu'il sera à ses côtés le moment venu. Ce à quoi l'alcalde – qui se défie des emballements – lui répond de « voir et de choisir ce qui vaut le mieux » ! D'ailleurs, sa devise « Champ libre et point de faveur » résume assez l'esprit de la Frontière, où sont démasqués les valeurs et faux-semblants importés des États de la côte Atlantique. Le marchand de l'Illinois qui avait sur lui « diverses lettres et recommandations » a certes fait une mauvaise rencontre, mais il a surtout méconnu la dangerosité du pays et des hommes qui le hantent. Sur la Frontière, au sein d'une nature et d'une humanité différentes, tout doit être soumis à examen, car l'ordre s'y révèle plus précaire qu'ailleurs, exigeant de bien peser les choses avant de s'engager :

¹¹⁸ KB, p. 130.

Kein Versprechen, kein Binden, junger Mann! [...] Freies Feld und keine Gunst! ist mein Wahlspruch. – Prüfet alles, und das Beste behaltet! Ist ein trefflicher Spruch unserer Bibel. – Prüfet, und wenn Ihr geprüft, dann wählet¹¹⁹. [Point de promesse, point d'engagement, jeune homme! [...] Le champ libre et point de faveur, c'est ma devise. Essayez tout et choisissez ce qui vaut le mieux! c'est là un excellent précepte de notre Bible. Essayez, et quand vous aurez essayé vous choisirez.]

Sous la plume de Sealsfield, le Texas apparaît comme l'endroit idoine pour faire émerger des formes d'action nouvelles et bousculer l'ordre ancien. Le territoire en est, certes, resté au stade qui fut celui des autres États sans maîtres lorsqu'ils se trouvaient contraints d'accepter le tout-venant, y compris la lie de la société. Cependant, du point de vue de l'alcalde, sa population, composée de colons et d'une tourbe répugnante de malfaiteurs bannis de tous les États de l'Union, constitue en fait le terreau le mieux adapté à la situation de crise qui se profile :

Nehmt nur Euren gesunden Menschenverstand zusammen, Mann! Ist ein Land, wie es alle herrenlosen Länder – denn die Herrschaft Mexikos ist so gut wie keine – einst waren, als sie noch mit dem vorliebnehmen mußten, was eben kam, selbst Unrat und Auswurf. Und, sage Euch, sind Unrat und Auswurf für ein solches Land auch vonnöten. Wäre uns hier in Texas nicht einmal gedient mit lauter solchen Leuten wie die Livingstons, Rensselaers, Caroltons oder Euren an Zucht und Ordnung gewöhnten Philadelphia- und New-Jersey-Quäkern; sehr respektable Leute, ohne Zweifel! [...] Sind viel zu ordentlich, lieben die Ruhe, die Ordnung zu sehr¹²⁰. [Consultez seulement votre intelligence, ô homme! Ceci est un pays comme tous les pays sans maîtres – car la domination du Mexique n'en est pas une – le furent jadis, quand il leur fallait accepter tout ce qui se présentait, oui, même la crasse et l'écume. Et je vous le dis, la crasse et l'écume, pour un pays pareil, sont choses nécessaires. Que ferions-nous ici au Texas si nous n'avions que des gens comme les Livingston, les Rensselaer, les Carolton, ou vos quakers de Philadelphie et de New-Jersey habitués à l'ordre et à la discipline? des gens fort respectables, sans doute! [...] Ils sont trop rangés, ils aiment trop le repos et l'ordre.]

De façon caractéristique, Sealsfield se refuse à donner une image enjolivée de cette « crasse » et de cette « écume » que l'alcalde entend bien utiliser comme « contrepoison » aux voyous que le gouvernement mexicain ne manquera pas de dépêcher au Texas. Il sait par ailleurs qu'une guerre ne se gagne pas sur le terrain avec des bourgeois légalistes, à la mentalité frileuse, mais avec cette « écume », ces « diables incarnés », qui ont peu à perdre, si ce n'est leur vie, et tout à gagner. D'où la volonté de son porte-parole, l'alcalde, d'épargner à tout prix la vie de Bob, et de s'assurer ce faisant les services d'un paria dans lequel le désespoir s'associe à l'âpreté du caractère pour en faire un combattant véritablement hors pair.

Ses efforts pour le garder en vie semblent néanmoins devoir rester vains : un jury de douze personnes choisies dans la population pour décider de la sentence

¹¹⁹ KB, p. 129.

¹²⁰ KB, p. 103-104.

vote en effet la mort, répondant de la sorte au vœu du meurtrier, et le condamne à être pendu aux branches mêmes du « Patriarche » sous lequel est ensevelie la dépouille de sa victime. La sentence connaît un début d'exécution mais est interrompue *in extremis* lorsque Bob révèle à l'alcalde la trahison de Johnny Down, son ancien comparse et mauvais conseiller. Celui-ci est parti avertir le « padre » catholique du soulèvement projeté. Cette révélation inopinée a pour conséquence l'accélération du récit, le narrateur résumant fort succinctement les incidents militaires et politiques survenus dans les premiers moments de la « Révolution du Texas », avant de narrer les opérations de guerre proprement dites.

III.-8. L'écriture de la guerre : du protagoniste « passif » au héros « positif ».

La partie du *Kajütenbuch* intitulée « Der Krieg » [La Guerre] s'étend de la page 162 à la page 231 de l'édition de référence. Elle est centrée sur les opérations militaires qui opposent les séparatistes texans aux forces mexicaines du général Cos, qui occupent la capitale du pays, San Antonio de Bexar, puis à celles du président-dictateur du Mexique, Santa Anna. Ces opérations trouvent leur dénouement dans la bataille du Salado et la reddition de Cos, puis dans la bataille décisive de San Jacinto ou encore de Louisbourg, comme l'appelle l'auteur dans sa préface à la première édition du roman, bataille au terme de laquelle Santa Anna est capturé.

C'est clairement un compte rendu fictif du conflit que nous avons sous les yeux, Morse décrivant ces actions militaires fondatrices de l'identité texane de manière essentiellement romancée. La prégnance d'une telle narration présentant la lutte à outrance d'une poignée de combattants américains idéalistes et idéalisés, car porteurs d'un message démocratique, contre une soldatesque mexicaine forcément sans idéal et au service de forces obscurantistes, a contribué, dans une certaine mesure, à la représentation mytho-poétique des événements historiques de cette période dans la conscience du public nord-américain en général et texan en particulier. Une représentation qui persiste à ce jour.

Ce qui a été dit plus haut à propos de la figure romanesque du héros moderne avec ses contradictions et ses faiblesses, qui le distinguent du personnage du protagoniste « sublime » se jouant des difficultés, se vérifie à nouveau dans la

relation des événements guerriers auxquels Morse est appelé à participer. En effet, en dépit de sa bravoure et de la démonstration de ses qualités de chef – qui lui vaudront le grade de général – il est à nouveau sujet à de troublantes défaillances physiques, en particulier lorsqu’il se retrouve de façon inopinée en présence de l’inquiétant Bob Rock, cette présence le déstabilisant dans tous les sens du terme !

Bob aux traits méconnaissables sous une longue barbe et dans un étrange accoutrement en peau de bête, participe à la bataille du Salado où son intervention est décisive dans la mesure où elle permet aux Américains de s’emparer d’une dangereuse pièce d’artillerie après que sa fantomatique apparition ait couché sur le sol, roides morts, les cinq servants mexicains. Le peu de cas que l’homme paraît faire de sa vie – et moins encore de celle de ses adversaires –, son implacable efficacité au combat, déconcerte et effraye les témoins de la scène qui croient assister à l’irruption sur le champ de bataille de quelque entité surnaturelle, un fantôme de la prairie, mi-homme, mi-démon. Quant au jeune Morse, oscillant entre répulsion et fascination, il dit à l’assistance de la « cabine » avoir éprouvé au plus profond de son être une forme d’effroi face à cette présence monstrueuse et pourtant étrangement familière :

Die Stimme des Mannes hatte mich so entsetzlich durchschauert! Die Augen auf das Gespenst geheftet, stand ich gerade, als ob das Grab eines von mir Gemordeten sich geöffnet, das Opfer meiner Bluttat aus diesem sich erhöbe, mit klaffender Wunde mir entgegenschritte. Das Blut war mir halb erstarrt! Noch immer wusste ich nicht, wer er war; seine Züge schwebten mir zwar dunkel vor der Phantasie, aber zu erkennen vermochte ich ihn nicht. Irgendwo hatte ich sie gesehen, diese Züge, diese Stimme gehört, und zwar unter Umständen, die mir, wie jetzt, das Blut in den Adern erstarrt hatten. Deutlich bewußt war ich mir, dieselben Schauer, die ich jetzt empfand, bereits früher empfunden zu haben, und zwar in seinem Beisein empfunden zu haben, ja, daß er es gewesen, der mir das Herzblut erfroren, mich in den innersten Lebensnerv erschütterte; – aber wo und wann, konnte ich mich nicht besinnen¹²¹. [La voix de cet homme m’avait rempli d’horreur! Les yeux fixés sur ce fantôme, j’étais là immobile, comme si la tombe d’un homme assassiné par moi se fût ouverte à mes yeux, et que la victime de mon attentat, sa blessure béante, se fût avancée à ma rencontre! Mon sang était à moitié figé dans mes veines! Je ne me rappelais pas quelle était cette figure, ses traits apparaissaient vaguement à mon imagination, mais je n’étais pas en mesure de le reconnaître. Je les avais vus quelque part, ces traits, j’avais entendu cette voix, et dans des circonstances qui, comme à présent, m’avaient glacé le sang dans les veines. J’étais parfaitement conscient d’avoir déjà ressenti autrefois ces mêmes frissons que je ressentais maintenant; de les avoir ressentis en sa présence, oui, c’était bien lui qui m’avait glacé le sang, m’avait ébranlé jusqu’au tréfonds de mon être; mais où et quand, je ne pouvais me le rappeler.]

À y regarder de près, on observe qu’à côté de Morse, aventurier à son corps défendant, c’est bien l’« ensauvagé » Bob qui incarne le mieux, à ce moment du

¹²¹ KB, p. 178.

récit, la vertu guerrière et la prise de risque, alors même que l'auteur prend soin de souligner au travers de sa survenue phénoménale et du retentissement intérieur qu'elle suscite au plus profond de Morse, le surgissement de l'irrationnel et la mise en crise de la rationalité. Ainsi que la remontée incongrue à la surface des peurs et des désirs enfouis.

En mettant l'accent sur l'altérité inquiétante du personnage, exprimée ici au travers de l'effroi qu'elle suscite chez le narrateur (le retentissement de la voix terrifiante du revenant, le sang qui se fige dans les veines du protagoniste, les frissons qui le parcourent), la sauvagerie déclinée ailleurs en images de frénésie destructrice et de pulsion de mort, le narrateur nous présente un espace intérieur archaïque et ambigu, à la fois hanté par le mal et source de puissance. Une puissance qu'il s'agit en fin de compte de « canaliser » et de mettre au service d'un ordre supérieur, porteur des valeurs de l'américanisme, c'est-à-dire de la civilisation. Sous cet aspect, Bob incarne le Texas dans le stade historique de ses débuts, celui où les pionniers et plus particulièrement ceux au passé trouble, ont l'opportunité de faire l'expérience d'un nouveau départ en risquant leur vie pour l'édification d'un État national, démocratique et égalitaire.

La relation ambivalente qu'entretient Morse avec l'homme de la prairie ne perd rien de son opacité dans la suite du récit et le mystère qui l'entoure nourrit le suspense. Ainsi, lorsque Bob tombe sous le feu ennemi, Morse, qui le croit vraiment mort cette fois, erre comme hébété sur le champ de bataille à la recherche de son cadavre :

Es war mir, als müßte ich seinen Leichnam sehen, als ob davon meine Ruhe, mein Frieden abhinge. Eine fixe Idee, die mich so heftig ergriff, daß ich wie wahnsinnig der Stelle zulief, wo er niedergeschmettert, da angelangt, mit wild rollenden Augen herumsuchte, -sprang. Seltsam muß ich zu schauen gewesen sein, denn die meinigen waren erschrocken herbeigeeilt, zu sehen, was es mit mir und dem wilden Präriemanne gäbe. [...] – Ein Gefühl der Verzweiflung kam über mich, als ich, so herumschauend, ihn nicht fand. So drückend war es mir, gerade als ob der Würgengel, losgelassen, mich umschwebte, seine Krallen nach mir streckte¹²². [Il me semblait que je dusse voir son cadavre, comme si mon repos et la paix de mon âme en dépendaient. Ce fut une idée fixe qui s'empara de moi si violemment que je courus comme un fou vers l'endroit où il était tombé; y étant parvenu, je cherchai d'un œil hagard autour de moi. Je dus à ce moment présenter un spectacle étrange, car nos hommes avaient accouru effarés pour voir ce qui se passait entre moi et l'homme de la prairie. [...] Un sentiment de désespoir s'empara de moi quand je vis que je le cherchais partout en vain. Ce fut quelque chose qui m'oppressa comme si l'ange exterminateur, déchaîné contre moi, m'eût enveloppé de ses ailes, eût tendu vers moi ses griffes menaçantes.]

¹²² KB, p. 191.

Nous verrons un peu plus loin que l'alcalde n'est pas en reste pour ce qui concerne ses relations avec Bob Rock. Faut-il y voir de la part de l'auteur une volonté de transgresser certains interdits, mais sous une forme suffisamment voilée, chiffrée – la seule en vérité que les convenances et la moralité de l'époque puissent tolérer ? Plus réaliste, plus vraisemblable en tout cas, l'image que le narrateur entend nous donner de ses camarades Texans. Au vrai, des caractères turbulents, mal dégrossis, taillés d'une pièce. Mais qui ont en eux un sens aigu de l'égalité, dû à la rudesse des conditions de vie sur la Frontière, lesquelles portent à placer tout le monde sur le même pied. Avec aussi une disposition innée pour la liberté personnelle, non pas en tant que concept abstrait mais comme expérience vécue, en relation avec la géographie des grands espaces et la mobilité que cette dernière implique. Ces qualités augurent favorablement de l'avenir, d'autant plus que le petit peuple texan, énergique, tenace et ennemi des demi-mesures, est stimulé par le danger et les difficultés, comme aime à le souligner Morse :

Halbheit liebt unser Volk nicht. Will es etwas, so will es dieses ganz. Schwierigkeiten, Gefahren schrecken es nicht ab, spornen es nur um so mehr an. Die Hälfte mag über dem Kampfe zugrunde gehen, die andere dringt gewiß durch. Kein Volk der Erde – die alten Römer vielleicht ausgenommen – hat diese intense Energie, diese nachhaltige, gewissermaßen furchtbare Willenskraft. Auch vor Bexar bewies es diese¹²³. [Notre peuple n'aime pas les demi-mesures. S'il veut une chose, il la veut tout entière. Les difficultés, les périls ne l'effraient pas, mais l'animent d'autant plus. La moitié des combattants peut périr dans la bataille, l'autre moitié se fera jour, n'en doutez pas. Aucun peuple de la terre, à l'exception peut-être des anciens Romains, ne possède cette énergie intense, cette volonté opiniâtre, et en quelque sorte terrible. Il l'a prouvé aussi devant Bexar.]

La bataille de Louis-Bourg, autrement connue dans l'histoire officielle comme celle de San Jacinto, constitue l'aboutissement victorieux et inespéré de la campagne militaire. Elle constitue aussi une manière de mise en ordre finale destinée à donner cohérence et unité à cette partie du texte. Morse y affirme des qualités d'homme d'action en capturant le généralissime mexicain en personne, tandis que Bob, en mal d'expiation, a mis sa furie autodestructrice au service de la cause texane :

Er focht nicht wie ein Mensch, der töten, sondern wie einer, der selbst getötet sein will. Wie ein blinder angeschossener Eber drang er mitten unter die Feinde hinein, hieb links und rechts um sich, der Alcalde ihm zur Seite, wieder Hiebe und Stiche von ihm abwehrend¹²⁴. [Il ne se battait pas comme un homme qui veut tuer, mais bien comme quelqu'un qui ne demande qu'à

¹²³ KB, p. 200.

¹²⁴ KB, p. 208.

être tué. Pareil à un sanglier blessé, il s'élançait au milieu des rangs ennemis, frappant à droite, à gauche, et toujours l'alcalde était près de lui à détourner les coups qu'on lui portait.]

En transformant la folie meurtrière de Bob en actes guerriers salutaires à l'ensemble de la collectivité, l'auteur ramène la violence brute, c'est-à-dire barbare, dans le cadre recevable de la violence légitimée. Force est cependant de constater que l'action accomplie au nom du Bien suscite une sauvagerie plus effrayante encore que celle qu'elle réprime – les tueries de Goliad et d'Alamo – en particulier lorsqu'il est procédé à l'extermination de l'ennemi surpris et désarmé :

Ein gräßliches Metzeln erfolgte. Nicht Menschen mehr waren diese sonst so friedlich ruhigen Bürger – eingefleischte Teufel! Ganze Reihen von Feinden fielen unter ihren Messern. Sie mögen sich eine Idee von der Gräßlichkeit dieser Metzerei geben, wenn ich Ihnen sage, daß die ganze Schlacht vom Angriffe bis zur Gefangennehmung der sämtlichen Mexikaner innerhalb zehn Minuten entschieden war, binnen dieser weniger denn zehn Minuten aber beinahe acht hundert Feinde niedergeschossen, -geschmettert und -gestochen waren¹²⁵. [Un affreux carnage s'ensuivit. Nos citoyens naguère si calmes et si paisibles, n'étaient plus des hommes, c'étaient des diables incarnés! Des rangées entières d'ennemis tombaient sous leurs coutelas, et vous pourrez vous faire une idée de l'horreur de ce carnage quand je vous dirai que toute la bataille, depuis l'attaque jusqu'à la prise de tous les Mexicains, fut décidée dans l'espace de dix minutes, mais que près de huit cents ennemis furent fusillés, tués et poignardés dans un délai inférieur à ces dix minutes.]

Seule l'intervention énergique du général Houston et de ses officiers d'état-major met un terme aux massacres d'ennemis qui crient merci, empêchant ainsi qu'une affaire brillante ne soit souillée par des actes de cruauté inutiles. De façon logique, la dernière bataille est en quelque sorte l'accomplissement matériel de ce qui a été réalisé en amont, au niveau spirituel et moral. Quant à la scène des derniers instants de Bob dans les bras de l'alcalde, elle s'élève jusqu'au mythe. Mort expiatoire, mort sacrificielle, elle s'inscrit dans l'utopie sociopolitique sealsfieldienne, éminemment séculière sans être pour autant totalement exclusive du fait religieux :

Bob war im Sterben begriffen. Aber es war nicht das Sterben eines Mörders, nicht mehr die gräßlich wilden Züge, der stiere, verzweifelnde Blick des Totschlägers – eine heitere Ruhe, ein frommes, besseres Bewußtsein verklärte das Antlitz, die Augen waren hoffend, flehend gen Himmel gerichtet.¹²⁶. [Bob était aux prises avec la mort, mais ce n'était pas l'agonie d'un meurtrier. Ce n'étaient plus les traits hideux et bouleversés d'un assassin, son regard fixe et désespéré. Une paix sereine, une conscience pieuse et meilleure illuminait son visage, les yeux tout remplis d'espérance et de prière étaient tournés vers le ciel.]

Il reviendra au capitaine Murky, le père d'Alexandrine, de faire plus avant, vers la fin du roman, l'éloge funèbre du meurtrier repent, soulignant ce faisant la

¹²⁵ KB, p.209.

¹²⁶ KB., p. 210.

contribution salvatrice qu'apporte au bonheur de l'humanité la rencontre prédestinée d'un caractère particulièrement âpre avec la « wilderness » :

Wirklich tröstet es mich wieder, wenn ich sehe, wie selbst ein so scheußliches Bruchstück unserer bürgerlichen Gesellschaft von der gütigen Vorsehung in eine noch unverkünstelte Natur und Zustände geleitet, geläutert und gebessert, segenbringend für die Menschheit werden kann¹²⁷. [Vraiment, ça me console à nouveau quand je vois que même une monstrueuse fraction de notre société bourgeoise peut devenir bénéfique pour l'humanité, lorsqu'elle est dirigée, amendée et améliorée par la bienveillante Providence dans une nature et un environnement non dénaturés.]

III.-9. Le *Kajütenbuch* ou les vertus supérieures de l'américanisme.

L'intermède burlesque intitulé « Der Fluch Kishogues oder der verschmähte Johannistrunk » [La malédiction de Kishogue ou le punch dédaigné] sépare la partie « Der Krieg » [La guerre] de celle intitulée « Der Kapitän » [Le Commandant]. Il y est question de l'Irlandais Kishogue, un voleur de chevaux et un libertin, qui repousse l'ultime verre d'adieu que lui présente la veuve Hullagan sur le chemin qui le mène à la potence. Le refus catégorique de boire le punch qui lui est offert avance son exécution, rendant vaine la grâce qui lui est accordée et qui est signifiée au shérif juste après l'exécution.

On sait que Sealsfield a tiré l'histoire de Kishogue d'un recueil de l'auteur irlandais Samuel Lover¹²⁸ et qu'il l'a insérée, moyennant quelques modifications, dans son roman. Racontée par le maître d'hôtel irlandais Phelim – auquel la société de la « Cabine » donne le sobriquet de « Majordome » – l'histoire de Kishogue est comprise par les hôtes du Commandant Murky comme le pendant de celle de Bob que vient de narrer Morse. Mais alors que l'alcalde intervient personnellement pour préserver la vie de Bob, qu'il considère comme indispensable à la réussite du mouvement insurrectionnel et, partant, à l'enracinement des idéaux républicains dans cette partie de l'Amérique, le shérif irlandais responsable dans le comté de l'application d'ordres émanant d'un système autocratique, apparaît au travers du récit comme un exécuteur soumis et pitoyable, un pantin.

Tout bien considéré, « La malédiction de Kishogue » pourrait bien comporter, à l'instar de certains passages du *Kajütenbuch* précédemment évoqués, un message crypté placé de manière subreptice à côté de l'indiscutable célébration des vertus de

¹²⁷ *KB*, p. 326.

¹²⁸ Samuel Lover (1797-1868) : compositeur de chansons, romancier et portraitiste anglo-irlandais.

l'esprit démocratique américain. Nous voulons seulement attirer l'attention sur certains éléments qui nous paraissent relever d'une forme d'érotisation et de sensualité homophile, sinon homosexuelle, dans le texte. Kishogue, pour ce qui le concerne, nous est certes présenté comme un joyeux luron, un amateur de belles filles et un noceur dont les jeunes « squires » [gentilhommes campagnards] sont entichés. Mais les parents de ces derniers, les esprits moralisateurs et les hommes de pouvoir ne le portent pas dans leur cœur et ne seraient que trop heureux de s'en débarrasser à la première occasion, car Kishogue incarne à l'évidence une forme de transgression. Cette occasion se présente lorsque l'Irlandais est accusé du vol nocturne du cheval blanc d'un gentilhomme qu'il aurait, selon ses dires, trouvé dans un champ, pris « par erreur » pour sa propre monture, en l'occurrence une jument, et revendu !

Condamné au supplice de la pendaison, Kishogue qui s'est défendu comme un beau diable face à ses juges, finit par accepter ce coup du mauvais sort et s'apprête même à regarder crânement la mort en face :

Kam Euch aber aufgezoogen, der Kishogue, so mutig und tapfer, als säße er in Mylord Lieutenants Staatswagen, und gar nicht bleich und niedergeschlagen¹²⁹. [Mais voilà que s'avavançait Kishogue, aussi courageux et brave que s'il se trouvait dans la voiture officielle du lieutenant du roi, et pas le moins du monde pâle ou accablé.]

Las ! Ne voilà t-il pas que l'ami (de cœur ?) Tommy Riley lui fait défaut, n'est point sur le parcours qui mène au gibet avec son violon, prêt à reconforter le condamné avec la chanson des « Gars de Mallow » ? Kishogue devient alors « pâle et blême comme un mort » – et ne veut plus rien entendre ! Mais Tom Riley ne viendra pas : il dort ivre mort au fond d'un fossé dans lequel il a roulé après s'être offert quelques tournées de trop, en revenant de confesse. Privé du violoneux et de son air favori, Kishogue rejette avec véhémence la cruche pleine d'un fin mélange de vins aux épices et d'eau-de-vie que lui tend la veuve Hullagan « au nom de la glorieuse vierge Ursule et des trente-trois mille vierges, ses compagnes ». Péché suprême ! Et qui le condamne doublement !

Le fait que Tom Riley n'ait pas respecté, après sa confession, l'engagement pris envers son ami d'être au rendez-vous, en dit peut-être plus long sur leurs

¹²⁹ KB, p. 226.

rapports que ne le proclame la chanson : il flotte là encore comme un parfum de transgression ! Au demeurant, la triade Morse/Bob/Alcalde suscite de semblables interrogations. Le texte nous apprend que l'alcalde est marié, a un fils et une belle-fille. Rien de plus sur ces deux personnes. Reste que son attitude vis-à-vis du sextuple criminel Bob Rock, quand bien même serait-elle motivée par l'intérêt de la cause sacrée dont il s'est fait le champion, apparaît bien étrange, et nous voulons y voir l'intention de l'auteur et non une quelconque faiblesse narrative. Il n'y a qu'à se reporter au passage du roman dans lequel Morse fait état de son trouble – cette fois-ci devant l'accablement de l'alcalde après la mort de Bob. Une attitude qui lui fait ouvertement suspecter « autre chose » que la seule sympathie :

Doch merkte ich auch, [...] daß hier denn noch etwas mehr als gewöhnliche Sympathie, – daß ein wichtiges Geheimnis im Spiele sei. Der Alcalde war so gar außer sich, er, der sonst so kühl, ruhig, durch nichts aus dem Gleichgewicht gebracht werden konnte, sprach, gebärdete sich wie ein Wahnsinniger. Ich suchte ihn dem Walplatze, auf dem es wieder sehr laut werden zu wollen schien, zuzuziehen. Er stieß mich beinahe rauh zurück¹³⁰. [Mais je remarquai bientôt [...] qu'il y avait là plus que de la sympathie, il y avait là-dessous quelque secret important. L'alcalde, d'ordinaire si calme, si froid que rien n'était capable de le troubler, parlait, s'agitait comme un fou. J'essayai de l'emmener vers le champ de bataille d'où il semblait s'élever de nouveau de grandes clameurs. Il me repoussa presque avec brusquerie.]

La citation précédente est à mettre en regard avec le passage où l'alcalde exposait froidement à Morse l'utilitarisme moral qui dictait sa conduite en matière criminelle :

Können Bob nicht freisprechen, können ihn auch nicht verurteilen; denn würden da ein Wespennest aufregen, das uns nur zu blutig stechen könnte; aber wird sich schon Gelegenheit finden, dieses Wespennetzes loszuwerden, und wollen wir es auf eine dem Lande, dem Bürgertume, der Freiheit, der Religion nützliche Weise loswerden, bürg' Euch dafür. Brauchen just Leute seines Schlages gegen die mexikanischen Banditen, die sie zuerst auf uns loslassen werden. Wäre jammerschade um jeden tugendhaften Bürger, wenn er sein Leben durch solche Banditen verlöre¹³¹. [Nous ne pouvons pas acquitter Bob, nous ne pouvons pas le condamner non plus, car nous irions irriter là un nid de guêpes, qui risqueraient de nous piquer jusqu'au sang; mais l'occasion se présentera bien de ce débarrasser de ce nid de guêpes, et nous voulons nous en débarrasser d'une façon qui sera profitable au pays, aux citoyens, à la liberté et à la religion, je vous en réponds. Nous avons besoin de gens justement de sa trempe contre les bandits mexicains qu'ils lâcheront tout d'abord contre nous, et ce serait vraiment dommage pour tout citoyen vertueux s'il venait à perdre la vie par la main de bandits pareils.]

L'attitude de l'alcalde, qui portera ostensiblement le deuil de Bob Rock, son mutisme obstiné par la suite, contrastent trop fortement avec son discours antérieur pour que le lecteur attentif ne se pose pas de question sur la nature de ces relations entre hommes et, à un autre niveau, sur les raisons que peut bien avoir l'auteur de

¹³⁰ KB, p. 211-212.

¹³¹ KB, p. 128.

susciter un tel questionnement. Faut-il y voir une manière de tenir en éveil l'attention du lecteur, en sacrifiant au suspense, par l'ajout d'une dose supplémentaire de mystère, ou alors, comme nous avons cru devoir le suggérer, serait-ce sa façon à lui d'aborder, de façon oblique, le problème de l'homophilie, question largement taboue à son époque ? La question reste ouverte.

La seconde partie du roman, intitulée « Der Kapitän » [Le Commandant], se compose de dix chapitres titrés dont les trois premiers, à savoir : « Das Interregnum oder Money is power » [L'interrègne ou l'Argent est le pouvoir], « Callao 1825 » et « Havanna 1816 » [La Havane, 1816] totalisent à eux seuls 65 pages environ dans l'édition Langen Müller (2003). Quant aux sept derniers qui racontent l'idylle entre Morse et Alexandrine, ils ne font pas tout à fait 57 pages. Ce sont bien les événements politico-militaires formant la trame des trois premiers chapitres qui l'emportent quantitativement sur l'histoire d'amour – encore que cette dernière occupe une place non négligeable dans le livre et que son dénouement heureux souligne la fin des aventures du héros et son insertion réussie dans la bonne société des États du Sud.

Une fois terminée l'intervention du maître d'hôtel irlandais, et tranchée l'affaire du malheureux Kishogue, c'est au tour du Président de la banque, Daniel Duncan, d'entrer en lice et de narrer deux histoires au centre desquelles se trouve le maître de céans, le commandant Murky. Pour des raisons non formulées explicitement, Murky est appelé le « commandant Ready » par Duncan, mais l'auditoire de la « Cabine » soupçonne que c'est effectivement de leur hôte absent que parle le Président de la banque.

La première histoire, « Callao 1825 », est centrée sur les opérations d'investissement de la citadelle éponyme du titre, qui se trouve près de Lima, au Pérou. Nous nous trouvons à l'époque des ultimes combats pour l'émancipation de cette partie de l'Amérique espagnole. Le navire du commandant Ready, le brick « Perseverance », qui tentait de forcer le blocus du port pour livrer des approvisionnements à la garnison espagnole assiégée, est arraisonné par les insurgés. Le commandant Ready et son équipage – dont le narrateur – sont capturés, la cargaison saisie. Le généralissime des révoltés, Hualero, reconnaît en

Ready son ancien sauveur et ami. Grâce à lui, Ready peut vendre à bon prix sa cargaison aux rebelles – ce qui est à l’origine de sa fortune.

L’histoire suivante, « Havannah 1816 », éclaire les événements de 1825 au travers des péripéties rapportées à Duncan par le général Hualero et son épouse. Il apparaît que le commandant Ready a favorisé la fuite hors du port espagnol de La Havane d’un jeune dissident – en l’occurrence le futur général Hualero – et de sa famille. Cette noble action attire de gros ennuis au commandant Ready, les armateurs yankees de son navire n’appréciant guère qu’il ait contrarié, pour des motifs humanitaires, leurs relations commerciales avec les autorités espagnoles de Cuba. Il est remercié et privé de commandement pendant plusieurs années.

L’épisode de La Havane – qui présente tous les ingrédients propres à une histoire d’aventures traditionnelle (lieux exotiques et dangereux, protagoniste courageux, généreux et ingénieux qui se met d’emblée au service de gens en difficulté, situations périlleuses, dénouement heureux, etc.) – nous éclaire sur le tempérament américain tel que perçu au travers du prisme sealsfieldien. La décision courageuse du commandant Ready de prendre sous sa protection l’officier colombien et sa famille, la parfaite maîtrise de soi dont il fait preuve dans une situation dangereuse sont, dans l’esprit de l’auteur, la traduction tangible de ce que peut faire la rencontre providentielle des qualités ataviques anglo-américaines avec une éducation véritablement républicaine. Celle-ci enseigne aussi bien à commander qu’à obéir et accompagne tout citoyen américain dès sa plus tendre enfance, de sorte qu’elle lui est comme une seconde nature. Morse avait déjà exposé avec fierté cette manière d’être des Américains qui fait la part belle au « self government » [autonomie], lequel a sa source dans une éducation libérale développant facultés physiques et morales, et constitue la « racine vitale » d’un État qui se crée :

Es ist diese Selbstbeherrschung, dieses Selbstordnen geselliger Verhältnisse, bürgerlicher Zustände – so wie nur ein Dutzend Amerikaner zusammentreffen - der wahre Nerv, die Lebenswurzel eines gegründet werden sollenden Staates. Wo sie fehlen, fehlt alles, wo sie vorhanden, ist die Hauptschwierigkeit bereits überwunden¹³². [C’est cette maîtrise de soi, cette faculté de créer les rapports sociaux tels que les entendent une douzaine d’Américains, du moment où ils se trouvent réunis, qui fonde le véritable nerf, la racine vitale d’un État qui se crée. Là où cela manque, tout manque; là où cela existe, la principale difficulté se trouve déjà surmontée.]

¹³² KB, p. 159.

Cette souveraineté de chaque citoyen ne peut exister que *par* et *pour* des individus chez qui l'expérience de la liberté appelle en retour une part plus grande de prise de risque, de responsabilité personnelle et de maîtrise de ses émotions !

Quel qu'en puisse être le prix à payer, participer à la libération d'un peuple asservi ennoblit celui qui a fait ce choix et lui donne la chance de devenir un vrai gentilhomme. Le combat pour la liberté des masses et la lutte contre la tyrannie ne constituent-ils pas la plus haute expérience que peut faire un individu au cours de son existence ? C'est en tout cas ce que revendique le Président Duncan après avoir assisté, et même participé dans une certaine mesure avec le commandant Ready aux combats des patriotes sur le sol péruvien. Aussi se remémore-t-il avec délectation combien suaves lui parurent alors les lendemains de la victoire :

Wahrlich, ein großer Moment, ein herrlicher für den Menschenfreund, dem es vergönnt ist, eine solche Wiedergeburt und Auferstehung eines ganzen Volkes mitzufeiern! Es verschwindet in solchem Momente alles Niedrige, Gemeine so gänzlich, die edelsten, die hochherzigsten Gefühle treten so stark gewaltig hervor, treiben, drängen alles Unwürdige so tief in den Hintergrund zurück! Der elendeste Sklave wird in solchen Momenten zum Helden¹³³. [Vraiment, un grand moment, un moment magnifique pour le philanthrope à qui il est accordé d'assister à une telle célébration de la renaissance et de la résurrection de tout un peuple! En un moment pareil tout ce qui est bas et vulgaire disparaît si complètement, les sentiments les plus nobles, les plus magnanimes se font jour avec tant de force, relèguent et refoulent si loin à l'arrière-plan toutes les turpitudes! L'esclave le plus misérable devient dans ces moments-là un héros.]

Ces paroles de Daniel Duncan expriment son enthousiasme pour la victoire des idéaux de liberté et de progrès sur les forces du despotisme et de l'obscurantisme. Elles manifestent la foi ardente de l'auteur dans les bienfaits de la démocratie libérale américaine et traduisent son souhait de la voir donnée en exemple à l'extérieur et, si possible, exportée. Même si les faits fournis se retrouvent parfois plus ou moins controuvés de façon à rendre audible et convaincante l'équation « Amérique = démocratie » aux oreilles du lecteur d'une Europe encore éloignée des réalités américaines.

On verra pareillement que l'auteur réduit et ajuste les relations complexes existant dans le Sud de l'Union pour les faire cadrer de manière optimale avec sa propre conception de l'État idéal.

¹³³ KB, p. 276.

III.-10. « Le Paradis de l'amour » : quête de plénitude et ambivalence.

Nous avons vu dans les pages qui précèdent que le *Kajütenbuch* défend le modèle bourgeois de la violence légitimée au service de la collectivité, plus précisément de la collectivité anglo-américaine du Texas, et que cette violence est constamment sémantisée pour apparaître non seulement fondée en droit mais encore nécessaire à la progression des idéaux républicains de l'Amérique blanche. Le discours *ad hoc*, puissamment articulé autour de formulations raciales et sociales affirmant le droit du plus fort et évacuant toute culpabilité s'agissant du traitement infligé à l'adversaire mexicain ou indien, s'apaise une fois que le but est atteint, que le rêve s'est transformé en une utopie concrète. C'est le moment pour Nathanael Morse de fonder un foyer et, pour le lecteur européen, germanophone en l'occurrence, d'assister à la transformation du combattant de la Frontière en « gentleman farmer » du Vieux Sud.

Une transformation qui passe obligatoirement par son union avec la belle et très cultivée Alexandrine Murky, qui vient de passer six années en France et à laquelle l'attache un vif sentiment amoureux. La description par le narrateur auctorial de l'attitude de Nathanael Morse envers Alexandrine, du genre « bieder-konservativ », prête à sourire, s'agissant d'un officier général qui – quelques défaillances mises à part – a fait ses preuves au combat :

Und jetzt hob sich plötzlich die Brust des jungen Mannes, und errötend und erblässend und zitternd, begann es ihm um die Augen so trübe zu werden! Es schien sich alles um ihn herum zu drehen, er nicht zu sehen, nicht zu hören¹³⁴. [À cet instant, la poitrine du jeune homme se souleva brusquement, il rougit, pâlit, trembla, sa vue se troubla. Tout semblait tourner autour de lui, il n'était plus à même de voir ou d'entendre.]

Faut-il voir dans ces lignes les modalités d'un sentimentalisme larmoyant encore de mise à l'époque de la rédaction du roman ou plutôt de la gaucherie de la part de l'ancien moine Postl, moins à l'aise dès lors qu'il commet à sa plume de décrire les transports amoureux d'un homme envers une femme ? Ce qui est en tout cas frappant dans le *Kajütenbuch*, c'est l'intensité des relations que les hommes entretiennent entre eux, qu'il s'agisse de la relation entre Morse et Bob Rock, entre l'alcalde et ce même Bob Rock, entre Kishogue et Tom Riley, voire entre Morse et

¹³⁴ KB, p. 316.

l'oncle Duncan ou encore le commandant Murky. En comparaison, la relation entre Morse et Alexandrine paraît empruntée, moins naturelle. Il n'en reste pas moins qu'avec Alexandrine est introduit dans la configuration presque exclusivement masculine du *Kajütenbuch* un personnage essentiel : celui qui fait le lien entre la « sauvagerie » et la « civilisation ». Car, si la Frontière peut faire d'un homme un criminel endurci, seule une femme a le pouvoir de faire d'un homme un membre de la bonne société. Et Alexandrine, par ses manières raffinées acquises dans les cercles choisis de l'Ancien Monde comme par son mariage avec le combattant de la liberté Morse, se porte en quelque sorte garante que ce ne seront pas d'affreux criminels comme les Bobs et les Johnnys qui à la longue domineront la « wilderness » américaine, mais au contraire des hommes sensibles et intègres à la manière d'un Nathanael Morse.

Pour Morse, la belle en crinoline est l'incarnation de la femme du Sud, du *Dixie land*. Pure et racée, elle se veut aussi conciliante, en particulier sur la question fatale de l'esclavage des Noirs, que les Yankees mettront quelques années plus tard en avant pour attaquer et mettre à bas la Confédération sudiste. À Nathanael qui fait état de reproches à lui adressés par des amis français à la veine abolitionniste, la jeune femme répond :

Ich habe nie einen solchen Vorwurf gehört [...] aber wenn ich auch hätte, er würde mich kaum bewegen haben, mir über diesen Punkt den Kopf zu zerbrechen. Wir haben sie einmal, diese Sklaverei, und selbst wenn sie ein Übel wäre, würde ich eher zu versöhnen, zu vermitteln als dagegen zu kämpfen suchen¹³⁵. [Je n'ai jamais entendu un reproche de ce genre [...] mais si cela avait été le cas, je ne me serais pas pour autant creusé la cervelle sur ce point. Nous l'avons bien, cet esclavage, et quand bien même ce serait un mal, je chercherais plutôt à réconcilier et à servir de médiatrice qu'à lutter contre.]

Et Alexandrine d'ajouter ensuite:

Uns Weibern steht das Ankämpfen gegen bürgerliche oder politische Verhältnisse nicht wohl an, unsere Rolle ist eine versöhnende¹³⁶. [Ce n'est pas à nous, femmes, de lutter contre les conditions sociales et politiques, notre rôle est un rôle de réconciliation.]

Une vision proche de celle exprimée par Goethe dans ses *Unterhaltungen deutscher Ausgewanderten* [Conversations d'émigrés allemands] au travers du discours de la baronne von C., cette dernière incarnant le souci de préservation et de

¹³⁵ KB, p. 343.

¹³⁶ KB, p. 343.

restauration du lien social¹³⁷. Après une conversation animée qui se termine en fâcherie entre le conseiller von S., partisan de l'ordre ancien, et le jeune Karl, zélateur des idées de la Révolution française, la baronne déclare en effet:

Es wäre töricht, wenn ich das Interesse abzulenken gedächte, das jedermann an den großen Weltbegebenheiten nimmt, deren Opfer wir leider selbst schon geworden sind. Ich kann die Gesinnungen nicht ändern, die bei einem jeden nach seiner Denkweise entstehen, sich befestigen, streben und wirken, und es wäre eben so töricht als grausam, zu verlangen, daß er sie nicht mitteilen sollte. [...] Aber, Kinder, in Gesellschaft laßt uns nicht vergessen, wie viel wir sonst schon, ehe alle diese Sachen zur Sprache kamen, um gesellig zu sein, von unsern Eigenheiten aufopfern mußten, und daß jeder, so lange die Welt stehn wird, um gesellig zu sein, wenigstens äußerlich sich wird beherrschen müssen¹³⁸ [Il serait déraisonnable que je veuille détourner l'intérêt que chacun de vous prend aux grands événements de portée universelle, dont malheureusement nous sommes déjà nous-mêmes les victimes. Je ne puis modifier les conceptions qui surgissent chez chacun de vous selon son mode de pensée, se renforcent, cherchent à se faire valoir et se manifestent activement, et il serait tout aussi déraisonnable que cruel d'exiger que vous n'en fissiez jamais état. [...] Mais n'oublions pas, mes enfants, combien pour être sociables, avant que toutes ces affaires finissent par s'exprimer, nous avons dû sacrifier de nos propres singularités et que chacun, aussi longtemps que le monde sera monde, devra toujours se maîtriser, au moins extérieurement. [...]

Cependant, l'attitude conciliatrice d'Alexandrine doit être rapprochée de l'opinion du narrateur auctorial pour qui le sort des esclaves noirs ne serait pas, tout bien considéré, si déplorable que le prétendent les adversaires de l'« institution particulière ». Aussi lui importe-t-il de présenter la question de l'esclavage sous un jour plus favorable. Sealsfield est en effet conscient que son abolition brutale signifierait la disparition de la société du Sud, de son art de vivre, de son élégante beauté aussi, et l'avènement – tant redouté – d'une société dominée par le seul profit et le dollar-roi. Aussi, à lire les lignes qui suivent, le système si décrié de l'esclavage ne correspondrait pas le moins du monde au noir tableau brossé par ses détracteurs. Bien loin de ce dernier, il recèlerait même quelque analogie avec l'ancienne organisation patriarcale des temps bibliques, créatrice de très forts liens affectifs :

Man hat im Norden keinen Begriff von der Liebe und Zärtlichkeit, mit der unsere Schwarzen an ihren Herren und Frauen, diese wieder an ihren Angehörigen hängen; es ist wohl das liebevollste Band, das Abhängige und Unabhängige heutzutage umschließt, denn es ist von Kindheit an in die Naturen eingewoben. Hier allein herrscht noch etwas von jenem alttestamentarischen Verhältnisse, das leider heutzutage verschwunden, nur in den Lettern der heiligen Bücher noch – erscheint¹³⁹. [On n' a aucune idée dans le Nord de l'amour et de la tendresse qui attachent nos Noirs à leurs maîtres et à leurs maîtresses, et, inversement ceux-ci à ceux qui leur appartiennent; c'est bien le lien le plus aimable qui soit qui de nos jours lie les dépendants à ceux dont ils dépendent, car il est tissé dans leurs natures depuis l'enfance.

¹³⁷Cf. Goethe, Johann, Wolfgang, *Unterhaltungen deutscher Ausgewanderten*, Stuttgart, Reclams Universal-Bibliothek Nr.6558, 1991.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 15-16.

¹³⁹ *KB*, p. 348.

Ici seulement règne encore quelque chose de cette relation mentionnée dans l'Ancien Testament, malheureusement disparue depuis, et qui n'apparaît plus que dans les livres sacrés.]

Une vision par trop idyllique des choses, même si, dans la réalité historique, nombre de planteurs traitaient leurs esclaves avec attention et parfois affection et que, pour la majorité de ces derniers, les obligations de servitude s'inscrivaient dans une tradition admise. Au reste, Sealsfield n'ignore pas que la question de l'esclavage attire sur les États du Sud un opprobre qui va grandissant et porte en germe la dissolution de l'Union. Or, le Sud a hérité d'une situation qu'il n'a pas créée. C'est l'ancienne puissance coloniale qui, la première, a permis l'odieux trafic des nègres avec, par la suite, la complicité active des armateurs du Nord, des puritains hypocrites, oublieux de leurs scrupules dans leur soif des bonnes affaires. On trouve ainsi dans l'ouvrage *Pflanzerleben oder die Transatlantischen Reiseskizzen*, paru en 1826, un chapitre intitulé « Die Sklaven-Debatte », dans lequel on peut lire :

So finden Sie in dem Originalentwurfe der Unabhängigkeitserklärung, entworfen von Jefferson, Adams, Livingston, Sherman und Franklin, und aufgesetzt von Jefferson, einen Artikel, der unter den vielen Beschwerden, die die Colonisten zur Ergreifung der Waffen und Abschüttung des englischen Joches bestimmte, auch die anführt:

daß der König von England ein fremdes Volk seiner Heimat entrissen, über weite Seen geschleppt, es in die nordamerikanischen Colonien als Leibeigene verkauft, und so mit fremden Völkern, einer fremden Race, einen blutigen Markt eröffnet, ja sich nicht entblödet habe, dieselben Leibeigenen, die unter seiner Sanktion als solche an die Colonisten verkauft, zur Empörung gegen ihre Herren und Besitzer anzurufen¹⁴⁰. [Vous trouvez ainsi, dans le projet initial de la Déclaration d'indépendance conçu par Jefferson, Adams, Livingston, Sherman et Franklin, et rédigé par Jefferson, un article qui, parmi les nombreuses plaintes ayant incité les colons à prendre les armes et à secouer le joug des Anglais, mentionne également celle-ci:

Que le roi d'Angleterre a arraché à sa patrie un peuple étranger, l'a déporté au-delà de vastes mers, vendu ses enfants comme serfs dans les colonies d'Amérique du Nord et de la sorte initialisé un marché des plus cruels avec des peuples étrangers, une race étrangère; qu'il a de surcroît eu le front d'appeler à la révolte contre leurs maîtres et propriétaires ces mêmes serfs vendus aux colons avec son approbation.]

C'est un Mississippien nommé Richards, qui rappelle ces faits à de jeunes gentilhommes français, chassés de leur pays par la grande Révolution, et qui se trouvent réunis chez des planteurs du Sud. Pour Richards, les esclaves noirs leur ont été imposés par le passé et les planteurs ne sont pas le moins du monde responsables de l'introduction de ce fléau dans leurs États. Il est par ailleurs pleinement conscient que ce mal inoculé par l'Angleterre devra être extirpé un jour ou l'autre, qu'« une cure radicale est absolument nécessaire » :

¹⁴⁰ Charles Sealsfield, *Pflanzerleben oder die Transatlantischen Reiseskizzen fünfter Theil*, Zürich, Schultheß, 1836, p. 129.

Keiner von uns verhehlt sich, daß es ein Uebel sey, daß es unheilbringend in mehr als einer Hinsicht auf uns, unser bürgerliches Leben einwirke, daß eine Radikalkur absolut nothwendig, allein daß diese allmählig, langsam vor sich gehen müsse, wird auch keiner, der nur einigermaßen Einsicht hat, bestreiten¹⁴¹. [Aucun d'entre nous ne se dissimule que c'est un mal qui exerce une influence néfaste à plus d'un titre sur nous et notre existence en tant que citoyens, qu'une cure radicale s'avère absolument nécessaire. Aussi bien, aucune personne dotée d'un peu de discernement ne contestera qu'il faille procéder lentement et par étapes.]

Ce qu'il réclame, c'est que l'on accorde seulement aux colons du Sud le temps nécessaire pour mettre un terme à l'esclavage, sans créer des ravages irrémédiables dans l'économie.

Le temps long que réclame l'homme du Mississippi pour résoudre l'épineuse question ne sera pas accordé aux maîtres des plantations. Le résultat sera, vingt ans après la parution du *Kajütenbuch*, la guerre de Sécession entre le Nord et le Sud des États-Unis. Une guerre impitoyable opposant deux façons de vivre et deux conceptions du monde inconciliables.

Une guerre que Sealsfield redoutait plus que tout, et pas seulement en raison de ses intérêts financiers bien compris¹⁴². Car ce qui transparaît dans les propos de Richards, d'Alexandrine, de Morse ou du narrateur anonyme, c'est l'attachement paradoxal du démocrate-libéral Sealsfield à cette société de « gentlemen farmers ». Une société certes exclusive des premiers autochtones, au demeurant peu nombreux et en voie de disparition, et qui refuse aux nègres la dignité d'hommes libres. Mais aussi, aux yeux de Sealsfield, une société caractérisée par son souverain mépris de l'hypocrisie puritaine, un sens pointilleux de l'honneur, l'hospitalité, la courtoisie et le respect de la femme. Une manière d'être et des valeurs au demeurant fort proches des règles chevaleresques et autres traditions féodales de l'Ancien Monde !

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 136.

¹⁴² Les confortables honoraires générés par la vente de ses livres dans la décennie allant de 1835 à 1848 avaient permis à Sealsfield de se constituer un capital, essentiellement composé d'actions américaines, en particulier dans les chemins de fer. Les fluctuations extrêmes dans les cours, dues aux turbulences politiques, puis à la guerre de Sécession, mirent à mal ses avoirs et expliquent ses craintes ultérieures de sombrer dans le dénuement.

III.-11. Le message du *Kajütenbuch* aux Allemands.

On trouve dans le *Kajütenbuch* un passage qui narre un incident amusant survenu lors des combats de la guerre d'indépendance du Texas. Les troupes mexicaines ayant entamé une retraite aussi précipitée que désordonnée, un détachement de cent ou deux cents soldats restés en arrière est en situation d'être détruit ou pris par les Texans. Or, les soldats américains refusent d'obéir aux ordres donnés par leurs officiers, alléguant qu'il était plus judicieux de laisser leurs adversaires prendre le large, plutôt que de les contraindre à un combat désespéré, au final contre-productif car aussi meurtrier pour les uns que pour les autres. C'est un vieux chasseur d'ours, bronzé par le soleil et répondant au nom de Zebediah, qui justifie avec beaucoup d'aplomb, mais aussi d'esprit d'à-propos, son refus et celui de ses camarades d'obtempérer aux ordres reçus :

Sage Euch, Captains ! [...] kalkuliere, laßt die armen Teufel, die Dons, laufen. Werden uns so bessere Früchte tragen, die Hasenfüße, wenn wir sie laufen lassen, als wenn wir ihrer fünfhundert niederschossen. Kalkuliere, werden das nächste Mal dafür zuerst Reißaus nehmen, uns so den Dank für die bewiesene Großmut abstaten¹⁴³. [Je vous le dis, *Captings!* [...] je calcule que vous laisserez courir ces pauvres diables de *dons*. Ils nous rapporteront de meilleurs fruits, ces lièvres-là, si nous les laissons courir que si nous en tuions cinq cents. Je calcule que la prochaine fois ils décamperont tous pour nous témoigner leur reconnaissance de notre générosité.]

Cette scène, dans laquelle le peuple, dans un moment manifestement très inopportun, se met à manifester sa volonté et fait opposition à celle de « ses serviteurs » au nom du sens commun et de la liberté qui est la sienne de faire valoir son opinion et, au besoin de l'imposer, est aux antipodes de la soumission servile des masses européennes qu'entendait dénoncer Sealsfield. Certes, cette manière d'être des Américains peut avoir des inconvénients, mais Morse est persuadé que la voix populaire – expression du bon sens commun – reste, en fin de compte, le plus sûr étalon de la vérité :

Unser amerikanischer Geist äußert sich zuweilen so queer, beinahe verschroben, tritt so eigentümlich hervor, aber immer finden Sie zuletzt, daß er doch den Nagel auf den Kopf trifft, das Auge des Volkes richtig, ja richtiger als das seiner Vorgesetzten oder vielmehr Diener sieht¹⁴⁴. [Notre esprit américain, qui se montre parfois si singulier, presque extravagant, reparaît à sa façon, mais vous trouverez qu'en fin de compte il est rare qu'il ne finisse par frapper juste, et que l'œil du peuple est clairvoyant, plus clairvoyant en réalité que celui de ses gouvernants ou plutôt de ses serviteurs].

¹⁴³ *KB*, p. 190.

¹⁴⁴ *KB*, p. 190.

Combien différente l'attitude des Allemands ! Dans sa préface au *Kajütenbuch*, l'auteur dit abandonner son livre à ce public à qui va appartenir désormais le soin de le juger. Un public à qui l'alcalde se charge de rappeler que ses lointains aïeux – les Germains – étaient des hommes libres dans toute l'acception du terme, jouissant de droits et de privilèges que leurs descendants se laissèrent par la suite enlever « en bonnes ganaches qu'ils ont toujours été » :

Seht Ihr Mann! liegt darin der Unterschied zwischen den Nor- und den Germanen, – waren beide anfangs Mannen, aber blieben die Normannen Mannen, – die Germanen aber wurden – Bedientenseelen. Hatten die letzteren dieselben politischen Rechte, wie sie die Normannen dem John ohne Land abtrotzten; [...] – aber ließen sich diese Germanen – gute Tröpfe, wie sie immer waren – um ihre rechte prellen, die Normannen aber wiesen die Zähne¹⁴⁵. [Voyez-vous, homme! C'est là que réside la différence entre les Normands et les Allemands; tous, en commençant, étaient des hommes, mais les uns le sont restés, les autres sont devenus des âmes de valets. Les derniers avaient les mêmes droits politiques que les Normands extorquèrent à Jean sans Terre [...] mais ces mêmes Germains, en bonnes ganaches qu'ils ont toujours été, se sont laissé enlever leurs droits, pendant que les Normands ont montré les dents.]

Une manière pour l'auteur de fouailler les Allemands de son temps afin de les réveiller de leur torpeur politique et d'instiller dans leurs cerveaux un esprit de révolte analogue à celui qui anima les colonies américaines contre l'ancienne puissance coloniale, l'Angleterre, et, plus récemment, les Texans contre les Mexicains.

Que Sealsfield ait constamment eu à l'esprit le destin du peuple allemand, voilà qui ne fait aucun doute ! En témoigne encore la dédicace qu'il appose au recueil de six de ses récits (traduits de l'allemand) paru en 1844 sous le titre : *Life in the New World; or Sketches of American Society* [La vie dans le Nouveau Monde ou Esquisses de la société américaine]. En voici la teneur:

To the German nation
Roused to the consciousness of its power and dignity
These pictures of the Domestic and Public Life
of Free Citizens of a Free State
Destined to Historical Greatness
are respectfully
dedicated as a Mirror for Self-Examination
by the Author¹⁴⁶.

¹⁴⁵ *KB*, p. 114.

¹⁴⁶ « À la nation allemande / élevée à la conscience de sa puissance et de sa dignité / Ces images de la vie domestique et publique / de citoyens libres d'un État libre / destiné à la grandeur historique / sont respectueusement adressées / par l'auteur / pour servir de miroir à son examen de conscience ».

On le voit, le Nouveau Monde, cet immense jardin où le renouveau social accompagnait les pas d'une jeune nation dynamique et démocrate, était pour Sealsfield comme un miroir dans lequel les peuples opprimés du Vieux Monde devaient trouver matière à comparaison. L'Amérique ou le modèle à suivre et dans lequel puiser des raisons d'espérer !

CHAPITRE IV
Die Regulatoren in Arkansas
de
Friedrich Gerstäcker
Crime et châtimeut sur la « Frontière »

IV.-1. Friedrich Gerstäcker, aventurier par vocation.

L'aventure, c'est d'abord le rêve de l'aventure. Un rêve qui se nourrit, le plus souvent, de désirs inassouvis, du besoin d'un ailleurs résolument lointain. Un rêve assurément aussi ancien que l'humanité, mais qui prend une coloration particulière dans les premières décennies du XIX^e siècle, quand l'émigration en direction du continent américain devient une réalité familière à des centaines de milliers d'Allemands fuyant l'insécurité économique, l'anxiété sociale et toutes sortes de frustrations. Il s'agit, dans ce cas, d'une « aventure » individuelle et le plus souvent collective, n'impliquant pas obligatoirement l' « esprit d'aventure », puisqu'elle est essentiellement dictée par les circonstances avec pour horizon un changement de vie souvent radical, un cadre domestique bouleversé ainsi que des activités nouvelles peu familières.

Ce rêve d'un autre espace, qui est partagé par tant d'Allemands de sa génération, a fortement habité Friedrich Gerstäcker (1816-1872). Mais à la différence de tant de ses compatriotes, contraints au départ pour des raisons économiques, voire politiques, c'est d'abord le besoin d'explorer des horizons inconnus qui a poussé le jeune Friedrich à franchir l'océan. Il suffit pour s'en convaincre de lire les lignes suivantes extraites d'une lettre en date du 26 juin 1835 que le futur écrivain-voyageur, alors âgé de 19 ans, envoie à son ami Adolph Hermann Schultz :

[...] wenn ich dann wieder einmal allein bin, liege vielleicht nach Feierabend im Gehölz, und habe nun die schöne Aussicht, die untergehende Sonne vor mir, sieh lieber Hermann, es ist mir schon oft paßiert, daß ich dann wie ein kleines Kind geweint habe, dann schwebte mir recht deutlich Brasilien vor, ich sah im Geist die herrlichen Landschaften des tropischen

Himmelstrichs und träumte dann im seeligen Vergeßen eine kurze Zeit¹⁴⁷. [... Quand je suis de nouveau seul, il m'arrive de m'allonger dans les bois après le travail, et d'avoir devant moi le beau spectacle d'un coucher de soleil. Et alors, cher Hermann, il m'est bien souvent arrivé de pleurer comme un petit enfant. Là, le Brésil se présentait très distinctement à moi, je voyais en esprit les magnifiques paysages de cette région tropicale et puis je rêvais un court moment, en proie à un doux oubli.]

L'orientaliste et agent politique britannique Thomas Edward Lawrence, le fameux Lawrence d'Arabie, distinguait deux catégories de rêveurs. Il y avait, selon lui, les rêveurs à même de transformer leurs rêves en réalité et ceux qui en étaient incapables. Les rêveurs de jour et les rêveurs de nuit. À n'en pas douter, Gerstäcker appartenait par goût et tempérament à la première catégorie. Des tendances natives qui se renforcèrent à l'adolescence par la lecture stimulante des récits d'aventures alors en vogue, lesquels offraient aux lecteurs une image romancée du monde et de l'Amérique en particulier.

À l'instar d'autres écrivains-voyageurs et écrivains-aventuriers du XIX^e siècle, les rêves du jeune Friedrich Gerstäcker se sont en effet d'abord nourris des textes de sa jeunesse et des images souvent naïves qui leur étaient associées. Il se considérait lui-même comme un fils de Robinson. En témoigne ce passage, extrait de son autobiographie parue en 1870 – deux années avant sa mort - dans la revue « Gartenlaube » :

Was mich so in die Welt hinausgetrieben ? – Will ich aufrichtig sein, so war der, der den ersten Anstoß dazu gab, ein alter Bekannter von uns allen, und zwar niemand anders als Robinson Crusoe. Mit meinem achten Jahr schon faßte ich den Entschluß, ebenfalls eine unbewohnte Insel aufzusuchen, und wenn ich auch, herangewachsen, von der letzteren absah, blieb doch für mich, wie für tausend andere, das Wort "Amerika" eine gewisse Zauberformel, die mir die fremden Schätze des Erdballs erschließen sollte¹⁴⁸. [Ce qui m'a poussé dans le monde? – En toute franchise, celui qui m'a donné la première impulsion est une vieille connaissance à nous tous, je m'entends : personne d'autre que Robinson Crusoe. À l'âge de huit ans, j'avais déjà pris la décision de visiter moi aussi une île déserte, et lorsque, devenu adulte, je m'en suis détourné, le mot « Amérique » resta pour moi comme pour des milliers d'autres, une manière de formule magique : celle qui m'ouvrirait les trésors inconnus du globe terrestre.]

Le « Robinson » de Defoe, œuvre majeure constamment rééditée depuis sa parution en 1719, aurait donc opéré un déclic dans l'imagination de l'enfant Gerstäcker. Viendra s'ajouter plus tard à la lecture de ce livre, probablement

¹⁴⁷ Lettre de Gerstäcker à Schultz du 26 juin 1835, dans: Gerstäcker, Friedrich, *Mein lieber Herzensfreund! Briefe an seinen Freund Adolf Hermann Schulz 1835-1854*, Friedrich-Gerstäcker-Gesellschaft e.V., Braunschweig, 1982. Les lettres manuscrites de Gerstäcker à son ami Schulz sont conservées à la "Staats- und Universitätsbibliothek" de Hambourg.

¹⁴⁸ Gerstäcker, Friedrich, *Meine Selbstbiographie zu einem Bilde in der "Gartenlaube"*. Dans : *Die Gartenlaube*, Ernst Keil (éd.), Leipzig, 1870, cahier 16, p. 244-247, ici : p. 244.

caviardé pour en rendre le contenu lisible par des lecteurs de cet âge, celle d'un certain nombre de robinsonnades accompagnée ou suivie des incontournables romans de Walter Scott et de James Fenimore Cooper. Pour ce dernier auteur, nous avons des indices de ce qu'au moins trois de ses romans étaient connus de Gerstäcker. Il s'agit en l'occurrence de *The Pioneers, or The Sources of the Susquehanna ; a Descriptive Tale* [Les Pionniers ou les Sources de la Susquehanna. Un récit descriptif, 1823], *The Last of the Mohicans. A Narrative of 1757* [Le Dernier des Mohicans. Un récit de 1757, publié en 1826] et de *The Prairie. A Tale* [La Prairie. Un récit, 1827], dont la traduction allemande suivit de peu la publication originale¹⁴⁹.

Des réminiscences éparses de la lecture de ces livres sont reconnaissables dans l'œuvre écrite de Gerstäcker. Ainsi, par exemple, est-il fait mention de façon explicite de la longue carabine de Natty Bumppo, alias Bas-de-Cuir, dans le *Tagebuch einer Amerikareise* :

Mein Doppelgewehr stack aber dem alten Stuart, der ein eifriger Bärenjäger ist, in der Nase und er wollte gar so gern mit mir tauschen gegen eine lange amerikanische Büchse oder sogenannten rifle, ganz dieselbe an die Du wohl schon aus Coopers Roman Der Letzte der Mohikaner unter dem Namen the long carabine kennen gelernt hast, erbat mir seine Büchse & 20 Dollar gegen meine, und ich war klug genug, den Tausch einzugehn¹⁵⁰. [Le vieux Stuart, qui est un ardent tueur d'ours, considérait mon fusil à deux coups avec envie, tant et si bien qu'il voulut me l'échanger contre une longue carabine américaine encore appelée rifle, exactement semblable à celle que tu connais sous le nom de longue carabine dans le roman de Cooper Le Dernier des Mohicans. Il m'a offert son fusil et 20 dollars en échange du mien et j'ai été assez malin pour accepter cet échange.]

Autre exemple de réminiscence des récits de Cooper, cette mention dans les *Streif- und Jagdzüge durch die Vereinigten Staaten Nordamerikas* [Voyages de reconnaissance et expéditions de chasse à travers les États-Unis d'Amérique du Nord] :

Das Truthahnschießen findet hier noch ganz so statt, wie es Cooper so trefflich in seinem "Ansiedler" beschreibt¹⁵¹. [La chasse au dindon a encore lieu ici tout comme Cooper la décrit si parfaitement dans son livre "Les Pionniers".]

¹⁴⁹ Cooper, James F., *Die Ansiedler, oder, Die Quellen des Susquehanna*, Leipzig, A. Weinbrack, 1824; Cooper, James F., *Der Letzte der Mohikaner; Eine Erzählung aus dem Jahre 1757*, Frankfurt am Main, J.D. Sauerländer, 1826; Cooper, James F., *Die Steppe. Eine Erzählung*, J.D. Sauerländer, Frankfurt am Main, 1828.

¹⁵⁰ Gerstäcker, Friedrich, *Tagebuch einer Amerikareise, 1837-1843*, Thomas Ostwald et Wolfgang Hochbruck (éd.), Friedrich-Gerstäcker-Gesellschaft, Braunschweig, 2005, p. 142.

¹⁵¹ Gerstäcker, Friedrich, *Streif- und Jagdzüge durch die Vereinigten Staaten Nordamerikas*, Dresden, Arnoldische Buchhandlung, 1844; repr. Salzwasser Verlag, Paderborn, 2011. Dans la suite sous la mention : SuJ.

Nous savons que l'entourage de Gerstäcker, et tout particulièrement sa mère, une cantatrice d'opéra, tentèrent vainement de le dissuader de mettre à exécution ses projets de départ vers des mondes lointains¹⁵². Tout ce que cette dernière put obtenir de lui, ce fut la promesse qu'il lui fit d'acquérir une solide formation pratique avant de répondre aux sollicitations de l'aventure. Promesse tenue, puisqu'il acquit et valida sur le domaine seigneurial Haubitz à Döben près de Grimma (Saxe) les connaissances nécessaires à l'exploitation d'une ferme.

Sa formation terminée, rien ne s'opposait plus à son projet de voyage américain. Aussi le voici qui embarque à destination de New York, en mai 1837, à bord du schooner « Constitution ». À la différence de la soixantaine de passagers entassés pêle-mêle dans l'espace sombre et confiné du petit bâtiment, lesquels émigrent en famille aux États-Unis pour des raisons purement économiques, le célibataire Gerstäcker apparaît plutôt mû par l'irrépressible besoin de supprimer la distance qui le sépare du théâtre des exploits des héros coopériens de sa jeunesse ! Il a pour tout viatique l'équivalent de 200 dollars : la somme est tout juste suffisante pour l'achat d'un terrain ou se soutenir durant quelque temps. Arrivé à New York, il entre en relations avec la communauté germanophone, fait la connaissance d'une famille allemande qui lui propose de l'héberger : il accepte et, de nature confiante, se lie d'amitié avec ses hôtes. Son logeur lui propose de s'associer dans la reprise d'un débit de tabac situé sur Broadway, la grande artère qui traverse la ville. Bien vite, l'affaire périclité et il constate, désappointé, que son petit capital s'est bien amoindri en l'espace de quelques semaines !

De cet échec, Gerstäcker tirera la conclusion que le métier de commerçant n'était pas fait pour lui. Plus tard, s'appuyant sur son expérience, il conseillera aux émigrants allemands de ne pas faire confiance a priori à des inconnus et de se défier tout particulièrement de leurs compatriotes : l'Amérique, pays des libertés, de la débrouille et de la course effrénée au dollar, est aussi celui de la roublardise généralisée, en particulier dans les villes où les nouveaux arrivants sont les proies toutes désignées d'une faune innombrable de fripons et de margoulines. En attendant,

¹⁵² Le père de Friedrich Gerstäcker, un ténor renommé, fut emporté par la phtisie en 1825, alors que le futur écrivain n'avait que neuf ans. Le prince électeur de Hesse-Cassel alloua à la jeune veuve une rente viagère de 300 thalers par an, destinée à subvenir partiellement aux besoins de la famille qui comptait trois enfants. Pour la biographie de Gerstäcker, nous nous référons à l'ouvrage de Thomas Ostwald, *Friedrich Gerstäcker. Leben und Werk*, Verlag A. Graff, Braunschweig, 1976.

il règle, ou croit régler, le partage et la liquidation des marchandises entreposées dans la cave de son associé et, sans plus différer, décide de s'en aller vers le nord, en direction de la ville d'Albany, première étape sur la route menant aux fameuses chutes du Niagara. En vérité, la faillite de son affaire commerciale ne semble pas l'avoir affecté outre mesure – à en juger par son état d'esprit du moment :

Frei war ich, frei. Hoch und froh hob sich mir zum ersten Mal wieder die Brust in dem wundervollen Gefühl gänzlicher Unabhängigkeit. Nicht mehr beneidete ich die Wandervögel, deren Zuge gen Süden ich noch vor kurzer Zeit so wehmütig nachgeblickt hatte. Auch ich war frei wie sie und nicht weniger willig meine gelösten *Schwinger zu gebrauchen*¹⁵³. [J'étais libre, libre. Ma poitrine se soulevait à nouveau joyeusement dans ce merveilleux sentiment de totale indépendance. Je n'enviais plus les oiseaux migrateurs dont je suivais encore peu auparavant avec tant de mélancolie les volées vers le sud. Moi aussi j'étais libre comme eux et pas moins disposé à utiliser désormais mes ailes déployées.]

Arrivé dans la province canadienne de l'Ontario (Haut Canada), il entend dire par les fermiers du pays que la contrée est très giboyeuse, que ses forêts regorgent de loups et d'ours, ces derniers étant particulièrement appréciés des chasseurs tant pour leur chair, réputée saine et savoureuse, que pour les frissons assurés que procure toute battue à l'ours. C'est au cours d'une partie de chasse dans la région que Gerstäcker fait sa première rencontre avec un autochtone au physique et à l'accoutrement remarquables. S'il paraît au premier abord assez favorablement impressionné par l'aspect extérieur de l'individu, plutôt conforme aux représentations de l'imagerie romantique, il semble, par contre, avoir été déçu par son comportement ultérieur : il laisse entendre en effet que l'Indien a dû s'empresser d'aller boire en ville les quatre dollars que lui a rapportés le produit de sa chasse, en l'occurrence un ourson !¹⁵⁴

Les paysages canadiens que Gerstäcker avait sous les yeux, vraisemblablement très proches des descriptions coopériennes, n'étaient pas pour lui déplaire. Cependant, les récits des fermiers locaux quant à l'extrême rudesse du climat hivernal le dissuadèrent de prolonger plus avant son séjour dans ce pays des neiges. Un autre facteur, politique celui-là, a pu intervenir dans sa décision. En 1837, le Canada était en effet traversé par un courant révolutionnaire et réformiste, avec des aspirations à une forme de républicanisme à la française ou à l'américaine. Les leaders du mouvement, Louis Joseph Papineau, dans le Bas-Canada, et William

¹⁵³ SuJ, *op. cit.*, p.43.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 54-55.

Lyon Mackensie, dans le Haut-Canada, appelaient ouvertement leurs partisans à la révolte contre les autorités en place. Celles-ci réagirent en dispersant brutalement les « patriotes » – ou les « rebelles », comme on voudra – en novembre et décembre de cette même année. Gerstäcker, qui avait pressenti qu'il se tramait quelque chose de grave, avait déjà quitté le pays à ce moment-là¹⁵⁵.

De retour dans l'Ohio, il entreprend le voyage vers Cincinnati, encore appelée la « Reine de l'Ouest, l'Eldorado des migrants allemands »¹⁵⁶. Il retrouve dans cette ville des compagnons de traversée, des amis qui l'hébergent. Surtout, il constate ici encore la précarité générale des conditions de vie, l'ostracisme dont sont victimes ses compatriotes de la part des Anglo-Américains, leurs éternelles divisions. Aussi bien, il se rend compte que Cincinnati n'est pas l'endroit idoine pour postuler et trouver du travail, tant la demande est fournie et l'offre restreinte. La place ne le retenant décidément pas plus longtemps, il décide, éternel voyageur, de prendre le chemin de l'Illinois. Il veut se rendre dans la ville de St. Louis et atteint cette localité le jour de Noël 1837, après une marche épuisante d'une vingtaine de jours. Il escomptait y percevoir une partie des fonds dont lui restait redevable son associé new yorkais et qu'ils étaient convenus ensemble de lui faire parvenir : il n'en fut rien, si bien que Gerstäcker se vit contraint pour subsister d'emprunter de l'argent à des compatriotes compatissants !

L'argent avancé lui permet dans un premier temps de procéder au remplacement de ses vêtements élimés et de ses chaussures à bout de course, de se fournir en poudre et en plomb. Songeant à visiter le Texas, il aurait volontiers accepté un emploi à bord d'un des nombreux bateaux à vapeur qui descendent le Mississippi, et de la sorte payé une partie du trajet tout en économisant un peu d'argent. Mais on était en hiver, beaucoup de monde se rendait à La Nouvelle-Orléans et toutes les places étaient prises. Au cours de ses pérégrinations passées, il avait à l'occasion échangé le gibier abattu contre un gîte, des produits alimentaires et d'autres fournitures. Le troc était sans doute dans son esprit le moyen le plus simple de se soutenir, puisque chasser constituait son activité favorite. Il entend dire que l'Arkansas est le « paradis des chasseurs » : sans hésitation, il se remet en marche le 31 décembre 1837 en direction du sud, avec pour objectif Little Rock,

¹⁵⁵ Gerstäcker, Friedrich, *Tagebuch einer Amerikareise*, *op. cit.*, p. 43-48, 51.

¹⁵⁶ Voir SuJ, *op. cit.*, p. 137.

capitale de cet État. Empruntant ce qu'on appelait alors la « Military Road » [Route Militaire], il franchit le 22 janvier 1838 la Current River [Rivière Current] délimitant la frontière entre l'État du Missouri et la partie nord-est de l'Arkansas. Et c'est dans cet État, théâtre des événements fictifs de ses deux romans d'aventures les plus connus, à savoir *Die Regulatoren in Arkansas* et *Die Flußpiraten des Mississippi*, qu'il passera environ trente mois entre janvier 1838 et juillet 1842¹⁵⁷.

IV.-2. Les *Streif- und Jagdzüge durch die Vereinigten Staaten Nordamerikas* [Excursions et Expéditions de Chasse à travers les États-Unis d'Amérique du Nord] et les traductions d'auteurs américains.

Rien chez Friedrich Gerstäcker ne laissait entrevoir à ce stade une carrière ultérieure d'écrivain. Au demeurant, il ne semble pas qu'il se soit jamais senti très concerné par les courants intellectuels de son temps, non plus que par les questions et controverses d'ordre philosophico-littéraires, qui lui étaient largement étrangères. Il n'a pas quitté l'Allemagne, à tout juste vingt et un ans, pour des motifs politiques : simplement, l'Amérique, et singulièrement les États-Unis, le fascinaient pour la liberté de mouvement que ses lectures lui avaient fait entrevoir, l'existence de grands espaces encore sauvages et vierges susceptibles de répondre au besoin d'exotisme qui l'habitait, sans doute aussi en raison de l'absence notoire dans cette partie du monde de conventions sociales rigides du type de celles régissant les relations entre individus dans l'Ancien Monde.

Doté d'une robuste vitalité, sans préjugés et l'esprit ouvert, Gerstäcker découvre en Arkansas et le long du Mississippi un espace où s'épanouit la liberté individuelle et qui ignore les contraintes inhérentes à toute civilisation avancée, urbaine en particulier. Les gens du pays chassent, posent des pièges, élèvent des animaux de basse-cour et du bétail, mènent assez souvent une existence solitaire, conditionnée par leur situation géographique. Dans un environnement fait de forêts et de marécages, l'isolement et la dureté des conditions de vie forment les caractères, contraignent les individus à l'autosuffisance et à la débrouillardise. Habités à vivre au grand air et à affronter autant les bêtes sauvages que les éléments naturels, ils ont des préoccupations exclusivement terre à terre et un

¹⁵⁷ Savoir : les trois premiers mois de l'année 1838, puis neuf mois, de mai 1839 à février 1840, et un dernier séjour de dix-huit mois en 1841 et 1842.

amour-propre sourcilleux qui fait que chez eux l'insulte est prompte à jaillir des lèvres, et non moins prompt le terrible bowie-knife à sortir de sa gaine ! Leur existence libre et indépendante les amène à rejeter les ingérences extérieures et à se défier de toute autorité, a fortiori si celle-ci est considérée comme injuste ou vacillante. Mais voilà aussi des hommes et des femmes accueillants, au discours sans apprêt et pratiquant naturellement une hospitalité complète et sans réserve, n'hésitant jamais à partager un frugal repas avec l'inconnu de passage, avides d'apprendre de sa bouche les nouvelles de l'extérieur. Une franchise, une simplicité et une naïveté aussi, faites pour séduire Gerstäcker, lequel professera par la suite un souverain mépris pour les beaux esprits et les idéalistes trop éloignés à son goût des réalités observables et tangibles. C'est sans doute dans son roman traitant de l'émigration aux États-Unis et intitulé *Nach Amerika* que sa critique de cette catégorie d'immigrants qui pèchent par leur manque d'adaptation pratique se fera le plus incisive¹⁵⁸.

Au fil de son premier séjour américain long de six années, ce voyageur impénitent a descendu et remonté le Mississippi et ses affluents, parcouru à pied les immenses étendues du Middle West en traversant une bonne partie des États qui composaient cette région de l'Union : l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois et le Missouri. Il a pénétré ensuite en Arkansas – sa terre d'élection – poussé jusqu'au Texas, longé l'État du Mississippi et enfin atteint la Louisiane. L'hinterland américain lui a dévoilé ses secrets tout comme ses séjours à New York, Memphis, Cincinnati ou La Nouvelle-Orléans l'ont familiarisé avec la vie urbaine outre-Atlantique. De cette dernière, il a laissé peu de descriptions : on sait qu'il ne l'appréciait guère et que, pour lui, tous les mauvais côtés de la vie aux États-Unis étaient liés à la ville ! Outre ses activités de chasseur et de trappeur, qui lui permettaient de s'approvisionner en viande et de joindre ainsi l'utile à l'agréable, il a exercé une multitude de petits « boulots » pour se procurer quelque argent et compléter les revenus obtenus par la vente d'une partie de ses prises de chasse. Il a ainsi été fermier, bûcheron, cuisinier, matelot, ouvrier dans une fabrique de chocolat, orfèvre, chauffeur sur un « steamboat », coupeur et tailleur de roseaux destinés à la fabrication de cannes à pêche et de tuyaux de pipe, confectionneur de boîtes à pilules pour un apothicaire et même gérant d'hôtel à Pointe-Coupée, en Louisiane !

¹⁵⁸ Cf. Gerstäcker, Friedrich, *Nach Amerika. Ein Volksbuch*, Hermann Costenoble, Jena, 1854.

Gerstäcker s'était fait une habitude de tenir un journal dans lequel il consignait ses observations sur les régions traversées : les paysages, les localités, les usages sociaux, les gens rencontrés. De même, les événements auxquels il avait assisté ou pris part, les incidents dont il avait été témoin, ses impressions, étaient notés avec soin dans ses carnets. Dans l'intention de tenir sa mère informée de ses pérégrinations, de sa santé et de l'état de ses affaires, il lui envoyait assez régulièrement, en guise de lettre, les feuilles de son journal. Luise Gerstäcker les donna à lire à un ami de la famille, lequel, après en avoir retravaillé quelque peu le style, expédia l'ensemble à l'éditeur Robert Heller : des extraits en seront publiés dans la revue « Rosen ». Gerstäcker reconnaîtra plus tard dans son autobiographie parue dans la « Gartenlaube » la part prise par Heller dans le lancement de sa carrière d'écrivain :

So hat mich denn Robert Heller eigentlich zum Schriftsteller gemacht und trägt die ganze Schuld, denn in Dresden wurde ich später veranlaßt, diese einzelnen Skizzen zusammenzustellen und ein wirkliches – mein erstes Buch – zu schreiben¹⁵⁹. [Ainsi donc Robert Heller a proprement fait de moi un écrivain et il en porte l'entière responsabilité, car à Dresde on m'engagea plus tard à rassembler ces notes éparses et à écrire un vrai livre – mon premier livre.]

Voyageur entre deux mondes, en équilibre instable entre « Sehnsucht » et « Heimweh », Friedrich Gerstäcker embarquait le 22 juillet 1843 à La Nouvelle-Orléans sur L'Olbers à destination de l'Europe. Après une traversée endeuillée par la mort de trois marins de l'équipage, le navire entra le 19 septembre suivant dans Bremerhaven, où, après une période de quarantaine réduite en fait à une dizaine de jours, les passagers purent enfin débarquer. Gerstäcker retrouvait sa patrie après plusieurs années d'absence, riche d'une expérience unique, constituée d'aventures et de mésaventures, d'images somptueuses de forêts solitaires au silence effrayant, de vastes prairies semblables à la mer, de magnifiques cascades d'eau claire et bondissante, de marécages pleins de miasmes mortifères, de ciel coloré de tous les reflets de l'incendie. Par-dessus tout peut-être, il ramenait d'Amérique le souffle enivrant de la liberté humé à pleins poumons dans ces espaces sans bornes et sans maîtres !

¹⁵⁹ Gerstäcker, Friedrich, *Meine Selbstbiographie ...*, op. cit., p. 246.

Après son retour en Allemagne, Gerstäcker vécut tout d'abord à Dresde avec sa mère. Certes, il n'était plus tout à fait un inconnu dans certains milieux depuis la publication des extraits de son journal dans la revue de Robert Heller, mais son avenir professionnel n'en restait pas moins des plus incertains. Surtout, l'état de ses finances était fort préoccupant : son avoir s'avérait être des plus modiques – peut-être inférieur aux 200 dollars dont il avait disposé six ans plus tôt, au moment de s'embarquer pour New York. Contraint de s'assurer des rentrées d'argent pour vivre, il se rangea assez rapidement à l'avis de ses proches et amis qui lui conseillaient de tirer profit de ses années de vagabondage aux États-Unis en composant un livre à partir des notes de ses carnets et de souvenirs encore frais. C'est ainsi que vit le jour le livre auquel il fait allusion dans son autobiographie : son premier livre, qui sera publié à Dresde en 1844 sous le titre *Streif- und Jagdzüge durch die Vereinigten Staaten Nordamerikas*. Un ouvrage essentiel à bien des égards et, en premier lieu, pour le tableau fascinant qu'il brosse de la vie sur la Frontière, en l'occurrence en Arkansas et dans la vallée du Mississippi, dans les années 1830. Nous verrons dans la suite de ce chapitre que l'œuvre fictionnelle de Gerstäcker s'est largement nourrie de son expérience personnelle et qu'un rapprochement entre le compte rendu factuel des *Streif- und Jagdzüge* et les deux romans-westerns *Die Regulatoren in Arkansas* [1846] et *Die Flußpiraten des Mississippi* [1848], permet de déceler des similitudes intéressantes tant au niveau des événements qu'à celui de certains personnages, preuve irréfragable qu'il a puisé dans ses expériences passées pour alimenter le décor et la trame de ces romans.

Après la publication des *Streif- und Jagdzüge*, Gerstäcker écrivit tout d'abord quelques récits assez courts, dont le tout premier, *Der Fluch* [La Malédiction, 1844], parut dans le « Pfennig-Magazin », un périodique bon marché, destiné à un large public¹⁶⁰. *Der Fluch* sera inséré par la suite dans ses *Mississippi-Bilder* [Images du Mississippi, 1847], recueil de récits d'aventures drôles ou tragiques, toujours captivants. Cependant, malgré le bon accueil réservé à son compte rendu de voyages, il avait du mal à se faire publier. Aussi se tourna-t-il vers la traduction d'auteurs dont il avait entendu parler ou approché les textes au cours de son séjour aux États-Unis. On peut supposer que c'est à partir de ce travail de traduction qu'a germé en lui l'idée d'écrire ses propres romans. Une idée en phase avec ce même

¹⁶⁰ Titre complet : *Pfennig-Magazin für Belehrung und Unterhaltung. Neue Folge*. Leipzig, F.A. Brockhaus.

« esprit d'aventure » qui l'avait amené à l'expérience directe de la vie, avait renforcé sa capacité d'adaptation et affiné sa vision du monde comme son regard sur « l'autre », et qui l'invitait maintenant à coucher sur le papier des récits exotiques, à s'embarquer dans la nef de la création littéraire !

Assurément plus homme d'action qu'intellectuel, mais bon observateur des autres cultures et ouvert à la compréhension du monde, Gerstäcker va d'abord puiser dans son expérience américaine le matériau nécessaire à ses œuvres de fiction. Pourtant, on ne saurait méconnaître ni mésestimer la part des influences étrangères ayant présidé à leur écriture. Nous avons déjà évoqué celle de Fenimore Cooper et de son romantisme nostalgique, bien que la narration de ce dernier, avec ses longues descriptions et ses digressions auctoriales, semble assez éloignée du style de Gerstäcker. Sans doute serait-on bien avisé de chercher justement du côté des auteurs américains dont il a traduit les textes pour déceler ses éventuelles sources d'inspiration. Ces traductions, au nombre d'une vingtaine, s'échelonnent entre 1844 et 1856, avec en particulier pour la période qui nous intéresse, des œuvres de : Elisabeth Seba Smith, *The Western Captive, or, The times of Tecumseh* [1842], traduction : *Der Indianerhäuptling und die Gefangene des Westens. Eine Erzählung aus dem letzten amerikanischen Kriege* [1844]; Thomas J. Farnham, *Travels in the Great Western Prairies, the Anahuac and Rocky Mountains, and in the Oregon Territory* [1841], traduction : *Wanderungen nach dem Oregon* [1845]; Charles Fenno Hoffman, *Wild Scenes in Forest and Prairie* [1837], traduction : *Wilde Scenen in Wald und Prärie* [1845]; William Gilmore Simms *The Wigwam and the Cabin* [1845], traduction: *Wigwam und Hütte* [1846]; George Lippard *The Quaker City, or The Monks of Monk Hall* [1845], traduction: *Die Quäker-Stadt und ihre Geheimnisse. Amerikanische Nachtseiten* [1846]; Herman Melville, *Omoo: A Narrative of Adventures in the South Seas* [1847], traduction: *Omoo oder Abenteuer im stillen Ocean* [1847].

Ainsi, les motifs récurrents de ministres du culte dévoyés et débauchés, ceux de double identité et de double statut social, thèmes majeurs dans les *Regulatoren* et les *Flußpiraten*, et qu'on retrouvera plus tard, quoique dans une mesure moindre, dans *Nach Amerika*, sont bien présents dans la *Quaker City* de Lippard, lequel brosse dans ce roman de conspiration un tableau on ne peut plus sombre de la société de Philadelphie et de la capacité apparemment sans limites des hommes à

se complaire dans l'hypocrisie, à se vautrer dans la débauche et à faire le mal. Une atmosphère qu'on retrouve dans l'œuvre de William Gilmore Simms, et en particulier dans son *Richard Hurd, or The Avenger of Blood* [1838], dont on peut se demander à bon droit si Gerstäcker n'en avait pas connaissance. Ce qu'on peut formuler avec bien plus de certitude, c'est qu'il fut pour le moins inspiré, peut-être influencé, par les histoires de Simms assemblées dans *The Wigwam and the Cabin* qu'il traduisit l'année de parution des *Regulatoren*. Ces récits ont tous pour décor la Frontière, celle qui s'étendait de la Géorgie au Mississippi – tandis que pour Gerstäcker, elle se situait désormais plus à l'ouest, de l'autre côté du grand fleuve, au Texas, dans le territoire indien et, bien sûr, en Arkansas. Ces deux auteurs ont, en fait, plus d'un point en commun, tant par ce qui a trait à leurs biographies respectives (perte précoce d'un des parents, prise en charge par un membre de la famille, remariage après le décès de leur première épouse, formation plus pratique qu'académique, soucis d'argent permanents) que par ce qui concerne leurs points de vue sur la Frontière ou leurs styles narratifs respectifs. L'un et l'autre ont laissé au travers de leurs récits une représentation suffisamment fidèle de la Frontière, de sa géographie, des mœurs et coutumes de ses habitants pour que la postérité les considère comme autant de documents sociohistoriques fiables¹⁶¹. Ils partagent une même passion pour la chasse, très présente dans leurs récits, qu'il s'agisse de la chasse au daim et au dindon ou encore de la dangereuse chasse à l'ours, animal emblématique du courage et de la férocité dans l'attaque, toutes qualités rehaussant en retour la virilité et l'adresse du chasseur. Le problème des relations entre Blancs et Indiens est mis en scène ou évoqué dans des écrits où les personnages amérindiens, pour lesquels les deux écrivains professent sympathie et compassion, sont des protagonistes au caractère fier et indomptable, marqués par une terrible fatalité et voués à l'éloignement et à la disparition, principalement du fait que la culture amérindienne ne peut coexister avec la civilisation euro-américaine : ainsi d'Assowaum et d'Alapaha dans les *Regulatoren* de Gerstäcker, de Lanatewa dans le récit *The Two Camps* du recueil *The Wigwam and the Cabin*, de Sanutee et Matiwan dans *The Yemassee*, de Ookatibbe et de Nagoochi dans *Jocassee*, toutes créations de Simms. La question de l'esclavage noir, naturel pour Simms, qui y voit la main de la Providence, apparaît chez Gerstäcker au travers du parcours de l'esclave fugitif Dan,

¹⁶¹ Voir à ce sujet l'article de Sabine Schmidt: "William Gilmore Simms and Friedrich Gerstäcker : American and German Literary Perspectives and Parallels", dans: *William Gilmore Simms and the American Frontier* edited by John Caldwell Guilds and Caroline Collins, the University of Georgia Press, Athens, Georgia, 1997, p. 258-272.

dans les *Regulatoren* et les *Flußpiraten*, et de celui du nègre libre Bolivar dans les *Flußpiraten* : des caractères qui épousent les intérêts de leur propriétaire dans le cas de Dan – lequel se « bonifiera » par la suite lorsqu’il passera au service de maîtres honnêtes – ou ceux de leur protecteur, dans le cas de Bolivar. Quoi qu’il en soit, contrairement à celui de l’Indien, le portrait de l’esclave noir que brosse Gerstäcker dans ses deux romans de la Frontière ne porte pas la marque d’une empathie particulière de la part de l’auteur : aucun commentaire auctorial ne vient contredire ou atténuer le discours souvent méprisant des Blancs envers les Noirs. C’est qu’en dépit de son ouverture d’esprit, Gerstäcker n’était pas totalement à l’abri des préjugés de son temps, si bien qu’à lui – comme à nombre d’anti-esclavagistes – a pu être apposé le double qualificatif d’« abolitionniste raciste » et ce avec quelque pertinence. Nous y reviendrons plus longuement lors de l’analyse des deux romans.

Simms et Lippard partagent la technique narrative propre au modèle du roman d’aventures et à suspense qui consiste à faire courir des intrigues parallèles et à les faire se croiser. Gerstäcker, à qui elle est également familière, s’en est vraisemblablement inspiré. Mais ce qui fonde sa singularité, c’est en premier lieu le degré de réalisme de ses récits, lesquels ne se déroulent pas dans un passé lointain, comme chez Walter Scott, ou dans un passé en train de s’intégrer à la mythographie de l’Ouest comme chez Cooper, mais s’enracinent dans un présent très actuel et un espace, la Frontière, qu’il met à la portée d’un lectorat avide d’Amérique et d’authenticité. Cette technique qui mêle fiction et réalité accessible est en fait sa signature. Elle s’enrichit d’un autre aspect qui ne contribue pas peu au charme de son écriture : l’introduction d’un humour très particulier, qui ne nous paraît pas d’essence germanique mais relevant plutôt d’une autre influence américaine : celle des « Southwestern Humorists » [Humoristes du Sud-Ouest] : un groupe d’écrivains qui consignaient anecdotes et fables transmises oralement dans les zones des confins occidentaux des États du Sud-Ouest dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Le maniement de cet humour par de pittoresques personnages de pionniers dans les *Regulatoren* de Gerstäcker introduit une note des plus comiques destinée à détendre le lecteur emporté dans une intrigue pleine de dangers et de menaces¹⁶².

¹⁶² Dans le « réalisme poétique » allemand, contemporain de la publication des *Regulatoren* (1846), l’humour joue également un grand rôle. Au centre des romans, pièces et poèmes se rattachant à ce mouvement littéraire se trouve l’individu. L’humour, dans ces œuvres, crée une distance par rapport à

IV.-3. Die Regulatoren in Arkansas : résumé de l'intrigue.

Le temps des *Regulatoren*, c'est l'année 1839 ou peu après : cette date est mentionnée dans la préface du livre comme étant celle de l'abandon de la peine de mort pour vol de chevaux, celle aussi de la recrudescence qui s'ensuivit de ce type de délits avec pour conséquence la formation de groupes d'autodéfense *ad hoc* appelés « Régulateurs ». L'espace du récit, c'est la contrée située au centre ouest de l'Arkansas, le long de la rivière Fourche la fave, que l'écrivain Gerstäcker connaît bien pour l'avoir parcourue lui-même en tous sens lors de son séjour dans cet État membre de l'Union depuis 1836.

Au cœur de l'intrigue, il y a donc une bande de voleurs de chevaux qui commettent plusieurs meurtres assez improvisés lors de leurs coups de main, et en face, un groupe de « régulateurs » qui les traque sans répit et se dispose à rendre la justice, car ses membres sont convaincus que le tribunal de Little Rock n'a aucun effet dissuasif sur les malandrins qui sévissent dans les établissements et forêts de l'Arkansas.

Parmi les protagonistes, il y a comme toujours dans ce genre de récits, les « bons » et les « méchants » : William (ou encore « Bill ») Brown fait partie des « bons ». Il s'est installé depuis peu dans la région avec son oncle, Ben Harper. Bill, qui conteste les méthodes des « Régulateurs », s'est pris de querelle avec leur chef, Heathcott, un fier-à-bras qui nargue le pasteur de l'endroit au motif qu'il serait un imposteur et un lâche – ce en quoi il ne croit pas si bien dire ! En effet, c'est bien le pasteur méthodiste Jonathan Rowson qui est le chef des voleurs de chevaux. Personnage pervers et dissimulé, il est tenu en haute estime par la gente féminine de l'endroit, séduite par ses manières onctueuses et ses discours lénifiants au point de voir en lui un « saint homme » envoyé par Dieu pour pacifier les hommes et adoucir les mœurs. Rowson compte parmi ses ouailles les plus assidues et dévouées une jeune Indienne, Alapaha, qu'il a amenée au christianisme. Alapaha est aussi la femme d'Assowaum, fier et noble guerrier d'une tribu du nord du Missouri

une réalité jugée insupportable, en pointant les défauts et faiblesses d'un des maillons de la société sans pour autant s'attaquer directement au système politique. L'humour qu'on trouve dans les *Regulatoren* est plus proche de celui des « tall tales », ces « contes mensongers » héroï-comiques où se disent, dans un style hyperbolique, les exploits de tel ou tel trappeur, coureur de piste ou pionnier.

qui a quitté les siens suite à l'altercation sanglante qu'il a eue avec un chef indien agresseur de sa « squaw ». Fugitif, il a suivi Harper et son neveu, lorsque ces derniers ont rejoint l'Arkansas. À la différence de sa femme, Assowaum, ombrageux et méfiant, est resté fidèle à ses croyances si bien que les tentatives répétées du Méthodiste pour le convertir à la foi des Blancs sont restées sans résultat.

Alors qu'une bande de voleurs de chevaux ourdit ses machinations, deux événements viennent accélérer l'intrigue. Il s'agit en premier lieu du meurtre d'Heathcott, dont le corps retrouvé au fond d'un cours d'eau est ramené à la surface par Assowaum. D'aucuns soupçonnent Bill Brown d'être l'auteur du meurtre, eu égard à la vive altercation qui l'a opposé au chef des « Régulateurs ». Le deuxième événement est constitué par le meurtre d'Alapaha par Rowson. L'Indienne a surpris la conversation des bandits au moment où ils devisaient de leurs projets et s'apprétaient à mettre en lieu sûr les chevaux volés. Rowson la tue pour l'empêcher de parler, mais dans la mêlée qui a eu lieu, Alapaha a porté un coup de tomahawk à l'épaule gauche de son agresseur. L'arme tâchée de sang servira ultérieurement à établir la culpabilité du pasteur, de même que la blessure infligée à son agresseur sera l'incontestable preuve à charge. En attendant, le pasteur tente de cacher sa blessure et invente une malencontreuse chute de cheval qui l'aurait projeté contre une pierre.

Le meurtre d'Alapaha est découvert par le jeune chasseur Halway dont l'arrivée intempestive en plein sermon interrompt le service religieux. Un groupe de pionniers se rend sur place. On examine le corps de la victime et on conclut de ses blessures que le coup mortel a été porté avec un « bowie-knife », coutelas d'usage courant chez les hommes de la Frontière. Brown et Assowaum arrivent à leur tour sur le lieu du drame. Le guerrier indien fait serment sur le corps de sa femme de la venger.

L'assassinat d'Alapaha, survenant après celui d'Heathcott, marque un tournant dans la progression de l'intrigue. Il conduit en particulier Bill Brown à modifier son projet de quitter l'Arkansas pour rejoindre les « insurgents » au Texas. Son départ de Fourche la Fave, motivé initialement par le chagrin que lui cause son amour impossible pour la belle Marion Roberts, elle-même promise en mariage au pasteur, s'en trouve de la sorte différé. Non seulement il lui faut faire la preuve qu'il

n'est pas coupable du meurtre de Heathcott, mais encore il veut venger Alapaha. Enfin, son opinion sur les « Régulateurs » change également. Il les rejoint, jurant de ne prendre aucun repos tant que les meurtres de Heathcott et d'Alapaha n'auront pas été vengés.

Resté auprès du corps de sa « squaw », Assowaum refuse l'assistance des colons et parvient en dépit de sa douleur à se ressaisir. À l'instar d'un détective moderne, il se met en quête du moindre indice susceptible d'éclaircir les circonstances du drame. Il relève une empreinte partielle de chaussure dans la cabane, mais celle-ci s'avère inexploitable. Il découvre finalement, serré dans la main droite de la morte, un bouton de veste qu'elle a arraché au cours de la courte lutte qui l'a opposé à son agresseur. Après l'inhumation présidée par le méthodiste, mal à l'aise en présence de l'Indien, et une veille de plusieurs jours auprès du corps de la défunte, Assowaum disparaît sans dire mot à personne.

Flairant que l'Indien le suspecte du meurtre de sa femme et craignant d'être démasqué par lui, le pasteur décide conjointement avec un de ses affidés de le supprimer. L'embuscade tendue par Johnson échoue : capturé par Assowaum, il est ramené à Fourche la fave. À ce stade, des indices concordants tendent à incriminer Johnson et Rowson pour le meurtre de Heathcott, mais compte tenu de la haute estime dont bénéficie le Méthodiste, les preuves apportées sont pour l'heure jugées insuffisantes. Une rencontre fortuite va cependant fournir aux « Régulateurs » l'occasion qu'ils attendent pour en finir une bonne fois avec les voleurs de chevaux.

Bill Brown, qui se rend à une réunion des « Régulateurs », s'arrête en chemin à la ferme d'Atkins pour se reposer. L'arrivée dans la nuit d'un voyageur se présentant comme « Mr. Jones » et son manège avec Atkins éveillent les soupçons de Brown, d'autant plus que les « Régulateurs » ont des raisons de croire qu'un membre de la communauté fait partie de la bande des voleurs. Jones est de fait un complice de Rowson, qui lui a donné pour mission d'intégrer le groupe d'autodéfense local pour en connaître les plans. L'arrivée inopinée du pasteur à la ferme ne fait que confirmer les doutes de Brown : Jones et le prédicateur sont de mèche. Ils se disent d'ailleurs vieilles connaissances et Rowson présente Jones comme un régulateur de l'État du Missouri. Jones souhaitant assister au meeting des « Régulateurs », Rowson appuie sa demande.

Au cours de l'assemblée des « Régulateurs » qui se tient à la ferme Bowitt, Brown annonce qu'Atkins est le complice qu'ils recherchent. Il révèle aussi que Jones est un espion et le fait arrêter séance tenante. Un plan pour capturer Atkins et le reste de la bande est monté : Stevenson, un colon récemment arrivé dans la région avec sa famille et, par conséquent, inconnu d'Atkins se fera passer pour un membre de la bande amenant dans la cache des chevaux volés. Le subterfuge fonctionne, Atkins le recéleur est démasqué et capturé après une vaine tentative de fuite.

Rowson, qui a été prévenu par son acolyte Cotton de la disparition de Johnson et de l'arrestation de Weston, un autre membre de la bande, prend le parti de fuir vers « l'île » du Mississippi, mystérieux repaire des brigands et pirates qui infestent la région. En passant par la ferme des Roberts, il manque d'être pris par Assowaum qui détient désormais la preuve finale qu'il est l'assassin de sa femme. Parvenant à fuir, le Méthodiste se barricade dans sa cabane en forêt où il retient comme otages Marion Roberts et son amie Ellen. Il est finalement blessé et capturé, tandis que Cotton parvient à s'échapper.

Le procès des criminels Rowson, Johnson, Jones, Atkins et Weston peut avoir lieu. Johnson, qui ne se fait aucune illusion sur le sort qui l'attend, avoue crânement avoir tué Heathcott. Rowson, complice du même meurtre, est confondu par les autres preuves à charge contre lui : le régulateur Husfield produit la redingote du pasteur à laquelle manque le bouton en corne détenu par Assowaum, la blessure faite à l'épaule gauche du prévenu par le tomahawk d'Alapaha est montrée au jury. Enfin, un portefeuille trouvé dans ses effets et contenant une importante somme d'argent de même qu'un couteau souillé de sang lui appartenant sont autant de preuves qu'il est le meurtrier d'un marchand de bétail. Confondu, le Méthodiste avoue tout et serait prêt à dévoiler des crimes plus horribles encore, à faire d'importantes révélations sur ce qui se passe sur le Mississippi pour peu qu'on lui laisse la vie sauve. En dépit de l'intervention d'un Mr Wharton, soi-disant avocat du comté de Pulaski, qui veut s'interposer et proteste contre la procédure utilisée en mettant en avant l'absence manifeste de formalités légales, Rowson est condamné à mort et abandonné à la vengeance d'Assowaum. Celui-ci considérant qu'il lui revient de droit, s'autoproclame son bourreau. Le pasteur périt brûlé vif dans la

même hutte où il a tué l'Indienne, tandis qu'Assowaum entonne un chant d'allégresse et de triomphe. Johnson pendu, Weston et Jones condamnés au supplice du fouet, seul Atkins s'en tire sans trop de dommages sur l'intervention du régulateur Wilson, qui fait valoir la mort du jeune fils d'Atkins et l'état de santé de la mère. On le laisse partir au Texas, à condition qu'il ne remette jamais les pieds dans l'Arkansas.

Le roman se termine sur une note plus gaie avec les «arrangements» de famille : Bill Brown épouse sa bien-aimée, la douce Marion Roberts, Wilson et la vaillante Ellen peuvent également convoler en justes noces, parents et amis considèrent l'avenir avec sérénité dans une contrée enfin débarrassée de ses mauvais sujets. Quant à Assowaum, il a pris le parti de s'éloigner, de partir vers les solitudes de la prairie, là où le gibier est encore abondant et «où la chair du bison» lui rendra vigueur et santé. Avec la victoire des fermiers sur les voleurs de chevaux et les gredins, la civilisation sort victorieuse de sa lutte avec la sauvagerie. La Frontière, stabilisée, peut tranquillement s'organiser, avant de reprendre sa marche conquérante toujours plus à l'ouest.

IV.-4. *Die Regulatoren* : roman d'aventures et récit littéraire de détection.

Premier western de langue allemande, le roman *Die Regulatoren in Arkansas* compte parmi les tout premiers écrits européens à intégrer la Frontière dans une œuvre de fiction. Dans la tradition de Fenimore Cooper – l'idéalisation en moins – il présente un fascinant tableau d'une société sans loi, à rapprocher des romans de la Frontière de Simms, *Guy Rivers : A Tale of Georgia* (1834), *Richard Hurdis, or The Avenger of Blood* (1838), précédemment cité, ou encore *Border Beagles : A Tale of Mississippi* (1840). Dans les trois récits mentionnés, parus quelques années seulement avant *Die Regulatoren* (1846), Simms brossait déjà le tableau d'une Frontière violente, cruelle et corrompue, d'une « zone de non-droit » propre aussi à tester l'endurance et la hardiesse des pionniers à la recherche d'une existence meilleure et d'un destin. Mais tandis que chez Simms les relations entre les divers acteurs sont biaisées par des rapports de classes, en particulier dans son *Richard Hurdis*, on ne trouve rien de tel chez Gerstäcker, lequel met en scène des gens simples, petits fermiers pour la plupart, placés dans des situations limites. Confrontés à une bande de ruffians sans foi ni loi, par ailleurs simples agents et

exécutants d'un réseau autrement plus vaste, les pionniers recourent à la « loi de Lynch », qui consiste à appliquer une justice sommaire et expéditive, avec tous les excès et débordements qui accompagnent la mise en œuvre de ce type de procédé. Mais, dans leur esprit, c'est le seul moyen, le seul efficace en tout cas, dont ils disposent pour punir le désordre et rétablir l'ordre dans leurs forêts, puisque les autorités en place sont trop éloignées pour intervenir au bon moment et de manière adéquate, ou encore se montrent passives, voire complaisantes, envers des « outlaws » [hors-la-loi] toujours un peu plus insolents. Aussi est-ce posément et sans ambages que le jeune chef des « Régulateurs », l'énergique Bill Brown, décrit au dénommé Wharton – lequel n'est autre que le chef suprême des « outlaws » – les turpitudes du système judiciaire de l'État qui ont conduit les fermiers et les pionniers à instaurer la loi de Lynch :

Eben das hat uns gezwungen, selbstständig aufzutreten, daß vor dem Gesetz des Staates Kniffe und Ränke der Advokaten stets die ärgsten Verbrecher der Strafe entzogen, weil vielleicht irgend eine Kleinigkeit in der Anklage versehen, oder ein Zeuge fehlte, oder sonst ein Haken gefunden werden konnte, mit dem man den, der im Stande war zu bezahlen, herausriß aus Not und Strafe. Wir hier sind eine Versammlung von Regulatoren, und die Gewalt, die wir ausüben, ist das Lynchgesetz¹⁶³. [Ce qui nous a précisément contraints à pourvoir nous-mêmes à notre salut, c'est que, sous l'empire des lois de l'État, les avocats réussissaient toujours, par leurs artifices et combines, à soustraire les plus grands coupables à la peine qu'ils méritaient, soit en faisant valoir une légère méprise dans l'acte d'accusation, soit en démontrant l'absence d'un témoin légal, soit pour toute autre bagatelle. Aussi l'accusé, qui était tout prêt de payer pour ses fautes, échappait-il à la sévère punition qui l'attendait. Nous sommes ici réunis en tant que « Régulateurs », et la loi que nous exécutons, c'est la loi de Lynch.]

L'intrigue principale suit le modèle de l'histoire de détection, c'est-à-dire celui du roman policier dans lequel le détective et l'élucidation sont au centre de l'intrigue. Cependant, Gerstäcker renonce au principe du secret puisque l'identité du principal criminel est dévoilée dès le début : le lecteur, averti, n'en suivra pas moins avec un intérêt renouvelé les différentes péripéties de la traque des bandits, la recherche de l'indice dénonciateur du meurtier par Assowaum, tout en s'attendant au spectacle des amours contrariées de Brown et de Marion, de Wilson et D'Ellen. Il peut aussi goûter les multiples digressions du récit, au nombre desquelles les drôleries et galéjades des vieux pionniers occupent une place de choix. Omniprésentes, les parties de chasse sont prétextes à présenter un environnement sylvestre, familial et

¹⁶³ Gerstäcker, Friedrich, *Die Regulatoren in Arkansas. Aus dem Waldleben Amerikas*, Zenodot Verlagsgesellschaft, Berlin, 2007, *op. cit.*, p. 354-355.

insolite à la fois, le temps et l'espace cynégétiques devenant chronotopes d'une aventure de chasse qui se transforme sans préavis en aventure policière.

Celle-ci débute véritablement lorsque, à la suite d'une battue à l'ours à travers fourrés et paluds, les chasseurs découvrent à proximité d'un cours d'eau des traces de sang. À l'évidence, celles-ci n'appartiennent pas plus à l'animal qu'ils viennent de tuer qu'au cerf qu'ils sont en train de poursuivre. Revenus sur les lieux le lendemain, ils ont confirmation qu'un homicide a été perpétré dans les parages. C'est ici qu'entre en scène l'Indien Assowaum, encore appelé « La flèche emplumée » [Der « befiederte Pfeil »], un autochtone faisant parfaitement corps avec son environnement, au regard froid et pénétrant, doté d'une logique rigoureuse, supérieure en l'occurrence à la manière de raisonner des fermiers, faite de suppositions et de préjugés :

Die Reiter stiegen schnell ab und befestigten die Pferde an niederhängenden schwankenden Weinreben, daß sie die Zügel nicht zerreißen konnten, Assowaum aber schritt voran und hielt an der Spur, die dem weichen Bogen eingedrückt war. Er bog sich aufmerksam dazu nieder und untersuchte genau jedes verkehrt liegende Blatt, jeden Grashalm, stand da wieder auf und schritt leichten Ganges neben den Spuren bis dorthin, wo das erste Blut sichtbar wurde. Kaum hatte er aber seine Augen hier umhergeworfen, als er ein lautes, tiefes « Wah ! » ausstieß, das schnell die Jäger um ihn sammelte. Er wies auf die Umgebung, und die Greuelthat ließ sich nicht mehr verkennen¹⁶⁴. [Les chasseurs mirent promptement pied à terre, attachèrent solidement leurs chevaux aux sarments de vigne mouvants qui pendaient des arbres, afin que leurs montures ne puissent pas déchirer les brides, tandis qu'Assowaum ouvrait la marche et s'arrêtait bientôt devant une trace imprimée dans le sol meuble. Il se pencha pour l'observer attentivement, examina avec soin chaque feuille retournée, chaque brin d'herbe. Enfin, se relevant, il se dirigea d'un pas léger du côté des traces, jusqu'à l'endroit où les premières tâches de sang faisaient leur apparition. À peine avait-il promené ses regards alentour qu'il proféra ce son guttural : « Waugh ! » et au même instant les chasseurs l'entourèrent. Il leur montra différents indices qui prouvaient d'une manière irrécusable qu'un meurtre avait été commis en ce lieu.]

C'est Assowaum qui trouve sur l'emplacement du crime le couteau ensanglanté qui a servi à inciser le corps de la victime avant qu'il ne soit immergé dans la rivière et c'est encore lui qui formule cette dernière hypothèse après avoir découvert un trou récemment creusé dans la terre :

Wenn sich die Luft in den Kleidern fängt, schwimmt ein Körper manchmal und bleibt an irgend einem vorragenden Busch oder Baum hängen - ist der Körper mit Erde gefüllt, so sinkt er unter¹⁶⁵. [Quand l'air se prend dans les vêtements, un corps peut surnager et rester suspendu à n'importe quel arbre ou buisson en saillie ; tandis qu'en remplissant le cadavre avec de la terre, il coule au fond.]

¹⁶⁴ *Die Regulatoren in Arkansas, op. cit.*, p. 88.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 89.

Le corps ramené à la surface par « La flèche emplumée » n'est autre que celui du chef des « Régulateurs » en personne, le redouté Heathcott, et dès lors les suspicions vont aller bon train et se porter sur le neveu de Ben Harper, le jeune William Brown, qui vient de quitter Fourche la fave. Nous avons ici un autre élément de suspense largement exploité par la suite jusqu'à nos jours, celui du soupçon qui se porte sur un personnage innocent, tandis que le criminel semble à l'abri des investigations. Reste que tout le passage de la découverte du cadavre a dépendu de l'activité de l'Indien : c'est lui qui donne le tempo et qui est à l'origine du suspense vécu par les fermiers aussi bien que par le lecteur. Détective minutieux, il relève sur le manche de son tomahawk la longueur et la largeur exactes des empreintes de pieds laissées par les meurtriers de Heathcott.

Il peut paraître surprenant que Gerstäcker ait choisi un Amérindien comme protagoniste de son roman de détection, lui faisant mener l'enquête jusqu'à son terme pour confondre le Méthodiste et sa bande de brigands. L'auteur des *Streif- und Jagdzüge* avait été, semble-t-il, quelque peu désappointé par sa première rencontre dans l'Ontario avec un représentant des peuples autochtones et le spectacle ultérieur qui s'offrait à sa vue, lors du transit en Arkansas de milliers d'indigènes démunis se dirigeant vers le « Territoire indien » que leur assignaient les autorités américaines, était plutôt de nature à le faire méditer sur la déchéance programmée d'une race autrefois libre et fière. Alors pourquoi Assowaum ? On peut y voir une réminiscence de ses lectures de jeunesse dans lesquelles les « nobles sauvages » Chingachgook et Uncas des *Leatherstocking Tales* apparaissent drapés dans leur dignité de guerriers antiques et supposer que ces Indiens coopériens lui ont donné l'idée de départ. Toutefois, il a doté Assowaum d'une personnalité plus entière, plus complexe aussi, ambivalente, dans laquelle coexistent aussi bien des sentiments de reconnaissance et de loyauté envers ses amis blancs Harper et Brown, qu'une incontestable fierté de ses origines. Surtout, il nourrit dans son cœur une haine inexpiable à l'encontre de l'assassin de sa femme, une haine entièrement vouée à la réalisation d'une vengeance ritualisée.

Il n'est pas non plus impossible que la réputation bien établie des Indiens d'Amérique du Nord d'être des pisteurs hors pair, particulièrement aptes à reconnaître et à interpréter les traces et les signes les plus improbables, ait donné à

Gerstäcker l'idée de faire jouer à un fils de la forêt le rôle de traqueur de malandrins, transformant de la sorte un individu primitif en un redoutable détective, précurseur sans le savoir des enquêteurs modernes. D'autant plus que l'Indien va utiliser les qualités natives de sa race pour retrouver en tout premier lieu l'assassin de sa femme, auquel le lie désormais une relation de haine qui ne saurait être assouvie que par l'extermination finale du criminel. La scène de la hutte qui montre Assowaum à la recherche du moindre indice susceptible de le guider, ses capacités sensorielles toutes en éveil et tendues vers un seul et même but, est explicite à cet égard :

Nur dort, dicht neben dem kleinen Gestell, auf dem Alapaha das von dem Gatten erlegte Hirschfleisch getrocknet – in der zerstreuten Asche – entdeckte er, von den anderen noch nicht zerstört, die theilweise Fußspur eines Mannes. [...] Assowaum maß die Spitze ebenfalls am Stiel seines Tomahawks und schaute mehre Minuten lang sinnend auf die niedergetretene Asche. Solches Zeichen genügte aber nicht und er wanderte weiter umher, forschte nach irgend einem zurückgelassenen Gegenstand des Mörders und fand – den tomahawk der Geliebten, der blutig von rauher Hand in die Ecke der Hütte geschleudert schien und dort bis jetzt seinem Adlerblick entgangen war. Ein stolzes Lächeln des Triumphes durchzuckte jedoch zum ersten Mal die Züge des wilden Kriegers, als er die Blutspuren an der leichten, doch scharfen Waffe seines Weibes bemerkte: Alapaha war einer Indianerin würdig gestorben, und der Feind, der sie vernichtet, hatte zuerst von ihrer Hand geblutet¹⁶⁶. [Ce n'est qu'à proximité immédiate du petit bâti sur lequel Alapaha avait séché la viande provenant du cerf abattu par son époux que celui-ci découvrit, dans la cendre répandue, l'empreinte partielle d'une semelle d'homme qui n'avait pas encore été effacée par les fermiers. [...] Assowaum mesura l'empreinte et en marqua la dimension sur le manche de son tomahawk, puis il considéra plusieurs minutes la cendre qu'on avait foulée. Cependant, un indice de ce genre n'était guère suffisant, aussi élargit-il le périmètre de ses investigations, cherchant ici et là quelque preuve de conviction abandonnée par le meurtrier. Ce fut alors qu'il trouva le tomahawk de sa femme bien-aimée : l'arme ensanglantée semblait avoir été jetée par quelque main brutale dans ce coin de la hutte où elle avait échappé jusqu'ici à son regard d'aigle. Un sourire fait de triomphe et de joie sanguinaire éclaira pour la première fois les traits du terrible guerrier lorsqu'il remarqua qu'il y avait des taches de sang sur l'arme légère et tranchante de sa femme : Alapaha avait donc péri en vraie Indienne, et l'ennemi qui l'avait tuée avait d'abord été blessé par elle.]

Quand l'Indien trouve enfin dans la main droite toute raidie d'Alapaha un bouton en corne brune, il possède le troisième indice qui servira à confondre ultérieurement le prêcheur méthodiste. La vengeance finale qu'il exerce avec une résolution glaçante l'éloigne manifestement des nobles sauvages de Cooper pour le replacer dans la sphère de la sauvagerie.

Récit de détection, les *Regulatoren* restent avant tout une histoire d'aventures exotiques pour lecteurs allemands plantée dans le décor de la Frontière, c'est-à-dire en l'occurrence dans cette région du Middle West qui comprend le nouvel État de l'Arkansas à l'ouest, celui du Mississipi à l'est, la Louisiane au sud et le Missouri au

¹⁶⁶ *Die Regulatoren in Arkansas, op. cit.*, p. 168.

nord. Mais c'est bien en Arkansas que se déroule l'essentiel de l'intrigue, un espace familier à Gerstäcker qui appréciait au plus haut point le caractère affable et franc de ses habitants, leur courtoisie, l'hospitalité considérée par tous comme allant de soi, le courage et la prouesse physiques pris pour étalons de la valeur personnelle, la passion partout partagée de la chasse. Des gens libres enfin, libres de leurs mouvements et libres d'entreprendre et par conséquent individualistes et méfiants envers tout ce qui pourrait brider leur liberté personnelle. Un petit peuple que son isolement sur des terres vierges préserve de la corruption urbaine et qui tire justement sa force d'une confrontation permanente avec la « wilderness ». Mais comme toute médaille a son revers, cette apparence bucolique ne doit pas masquer la violence endémique propre à ce stade civilisationnel, anarchique parce qu'encore fort peu réglementé – ce qu'un dicton de l'époque illustre mieux qu'un long discours : « il vaut mieux aller en enfer sans griffes que dans l'Arkansas sans armes » !

Une réalité nullement méconnue par le narrateur des *Regulatoren* qui met dans la bouche du fermier et régulateur Husfield une violente harangue à l'adresse du juge Smith. La scène se passe juste après la très pittoresque élection du shérif de Pettyville :

Die Gesetze sind recht gut für dort, wo sie gegeben werden, und in den Städten anzuwenden; hier im Walde ist das jedoch etwas Anderes. Kommt mir gerade so vor, als ob wir Hinterwäldler uns hier hinsetzten und für die Stadtleute in New-York Gesetze machen wollten – sie würden die Hälfte von alledem, was wir zusammenbrächten, nicht gebrauchen können, und wir würden sieben Achtel von dem vergessen haben, was ihnen dort unumgänglich nöthig ist. Nein, laßt jedes Land seine eigenen Gesetze aufstellen, die passen auch nachher. [...] So lange wir uns selbst beschützen müssen, so lange wollen wir auch unsere eigene Gerichtsbarkeit ausüben, und – soll ich erst einmal durch Andere beschützt werden, nun – dann zieh' ich weiter westlich¹⁶⁷. [Les lois sont très bonnes pour les endroits pour lesquels on les a faites : on peut les mettre dans les villes, mais ici, dans la forêt, c'est tout de même différent. C'est comme si nous, pionniers, chasseurs et fermiers, nous nous mettions ici à rédiger des lois pour les bons citoyens de New-York. Il leur serait rigoureusement impossible d'utiliser la moitié de ce que nous aurions concocté, et il est certain qu'on aurait oublié soixante-quinze pour cent des articles qui leur sont de première nécessité pour vivre en société. Non ! Que chaque pays établisse ses propres lois, afin qu'il puisse en tirer bénéfice par la suite. [...] Aussi longtemps que nous serons forcés à assurer notre propre protection, aussi longtemps serons-nous forcés de nous faire justice à notre guise. Pour ce qui me concerne, si je devais m'en remettre à la justice des autres, alors je m'en irais plus loin, dans le lointain Ouest.]

Ce qui fait l'originalité du roman de Gerstäcker, c'est qu'à la différence des histoires de Walter Scott ou de Fenimore Cooper qui se déroulent dans un passé lointain pour le premier, relativement proche pour le second, mais tout aussi révolu,

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 115.

c'est que l'intrigue des *Regulatoren* est située dans un présent très actuel : quelques années seulement séparent en effet la date des événements fictionnels narrés, indiquée dans la préface du livre (1839), de sa date de publication effective (1846). C'est ensuite le haut degré de réalisme littéraire qu'il contient, lequel va bien au-delà des textes de Cooper et inclut des renseignements sur la géographie, le temps qu'il fait, l'habillement, la nourriture, les mœurs et les coutumes. Nourri de l'expérience vécue de l'auteur, le récit ne pouvait que captiver des lecteurs pour qui l'Arkansas s'invitait chez eux avec ses collines verdoyantes, ses forêts profondes, ses halliers impénétrables, ses cours d'eau ombragés de saules. Avec sa population de gens simples, rudes et hospitaliers à la fois, et au sein de laquelle l'élément allemand faisait occasionnellement son apparition, contribuant ainsi à rendre l'Arkansas, terre d'accueil pour un certain nombre de migrants germaniques, plus familier encore au lectorat germanophone. Un environnement spatial et humain rendu accessible par la magie d'une plume apte à recréer la vie, à lui donner de l'épaisseur en mêlant, sans qu'on y prenne garde, le drame et la comédie, la vie et la mort, en un mot : apte à fabriquer de l'authentique.

Le charme de l'écriture de Gerstäcker tient à ce mélange d'action et d'information, de scènes de poursuite et d'aventures sentimentales, de voyous dangereux et d'honnêtes citoyens, de personnages tragiques et de figures comiques. Ces dernières sont incarnées par deux vieux fermiers hauts en couleur : Bahrens et Harper. Leurs histoires à dormir debout sont sans doute à rapprocher de cet humour populaire de la Frontière, fait d'exagérations comiques, communément dénommé « Southwestern humor », et qu'on retrouve par exemple dans *The Wigwam and the Cabin* de Simms ou encore dans le récit de Thomas Bangs Thorpe *The Big Bear of Arkansas* [Le Grand Ours d'Arkansas]. Certes, Gerstäcker n'était pas ici sur un terrain totalement nouveau, le personnage comique étant extrêmement répandu dans le théâtre populaire allemand, et pas seulement dans ce genre littéraire : Goethe, Kleist, Lessing, etc., y ont eu recours, et il n'est pas absent non plus de la prose du XIX^e siècle, puisqu'on le retrouve dans l'œuvre de E.T.A. Hoffmann, des frères Grimm, de Gottfried Keller, d'Eduard Mörike et d'autres encore. Compte tenu de la prédilection de Gerstäcker pour les histoires de chasse et pour la faune sauvage, la veine comique colore certaines scènes cynégétiques, mais on la retrouve aussi ailleurs, par exemple dans le récit suivant où le vieux Bahrens fait état, pour le plus grand plaisir de son compère Roberts, d'une certaine

correspondance amoureuse qu'il a entretenue un temps avec une demoiselle de la ville de St-Louis :

Hört, Roberts, ich war auch einmal unmenschlich verliebt, sagte Bahrens schmunzelnd – es war ein Mädchen aus der Stadt – aus St.-Louis. [...] Wollt Ihr's glauben? Alle drei Tage bekam ich einen großen Brief, in dem gewiß von lauter Liebe und Treue geschrieben stand. Nur schade, daß ich es selbst nicht lesen konnte, und die Indianer, mit denen ich zusammen lebte, wußten an einem Briefe ebenfalls nicht das Inwendige vom Auswendigen zu unterscheiden. Eine Liebesgluth muß aber in den Dingen gesteckt haben, das war fürchterlich – ich band sie zusammen und schob sie, als ich fortging, in einen ledernen Beutel, und wie ich nach Hause kam und machte ihn wieder auf, hatt' ich weiter nichts als Asche drin¹⁶⁸. [Écoutez-moi, Roberts, fit Bahrens en souriant d'aise. J'aimais autrefois éperdument une fille de la ville – de la ville de Saint-Louis. [...] Le croiriez-vous ? Tous les trois jours je recevais une longue lettre, dans laquelle, bien sûr, il n'était question que d'amour et de fidélité. Par malheur, il m'était impossible de la lire, et les Indiens avec lesquels je vivais ne savaient pas distinguer l'intérieur de l'extérieur d'une lettre. Il faut croire qu'un amour incandescent couvait là-dessous, c'était effroyable. J'attachai toutes ces lettres ensemble et les plaçais, au jour de mon départ, dans un petit sac de cuir. En arrivant chez-moi, j'ouvris le sac : il ne contenait rien de plus que des cendres.]

Les exemples dans lesquels le comique naît de l'exagération des histoires rapportées et où le mélange d'esprit et de naïveté feinte des gens de la Frontière fait merveille – au point que le lecteur en vient à se poser la question de savoir s'ils croient à ce qu'ils racontent – sont nombreux dans le roman. Comme dit plus haut, les thèmes de ces anecdotes tournent le plus souvent autour de la chasse et des rencontres avec les animaux sauvages, comme dans l'exemple suivant où un jeune promeneur, vêtu d'une jaquette bleue ornée de grands boutons de métal, se fait mordre juste au-dessous du coude par un redoutable serpent à cornes : l'homme trépane et sa casaque bleue demeure suspendue à un clou derrière la porte :

Was geschah aber mit dem von der Schlange gebissenen Rock ? Als die Deutschen am nächsten Morgen aufstanden, hatte der Aermel, in dem das Gift saß, lauter helle Streifen bekommen, gegen Mittag wurden die Nähte ganz hellblau und einzelne Theile trennten sich auf, der rechte Aermel dagegen bekam eine schöne schwarze farbe mit einem etwas röthlichen Schein; nachmittags gingen die knöpfe aus und fielen einzeln, in schaurigen Zwischenräumen, auf die Erde, die Knopflöcher rissen aus, die Taschen und das Unterfutter schwellen an, und gegen Abend riß der Henkel, der Rock fiel herunter und – fing an zu riechen¹⁶⁹. [Mais qu'arriva-t-il à cette casaque qu'avait mordue le serpent ? – Quand les Allemands se levèrent le lendemain matin, ils trouvèrent que la manche que le poison avait traversée était couverte de raies très claires ; vers midi, les coutures devinrent bleu clair, des parties se sont décousues, la manche droite, par contre, prenait une belle couleur noire avec une sorte d'éclat rougeâtre. Dans l'après-midi, les boutons se détachèrent, tombant à terre l'un après l'autre en d'atroces intervalles. Les poches et la doublure se gonflèrent et, vers le soir, le crochet se descella, la jaquette tomba et ... se mit à sentir mauvais.]

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 84.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 191.

IV.-5. Le double espace du roman : « désert » habitable et « sauvagerie » intérieure.

Dans sa biographie de Friedrich Gerstäcker, Thomas Ostwald souligne une caractéristique du romancier à laquelle nous souscrivons pour l'essentiel, lorsqu'il écrit : « er beschrieb Landschaften und Personen ohne jedes gekünstelte Pathos, genau so, wie er sie gesehen und erlebt hatte¹⁷⁰ » [il a décrit des paysages et des personnages sans aucun pathos factice, exactement comme il les avait vus et connus]. Il est vrai qu'on ne trouvera pas chez lui de description aussi frappante que celle de la prairie du Jacinto dans le *Kajütenbuch* de Sealsfield. Pas de grandes vues panoramiques non plus, mais plutôt une observation de lieux resserrés, propices aux réunions secrètes et aux complots, observation qui convoque à cet effet certains éléments constitutifs du décor pour mieux en souligner la fonction symbolique, comme dans ces lignes introductives des *Regulatoren* :

Dem freundlichen Mai waren die wilden Frühlingsstürme gewichen. Blumen und Blüten drängten sich zwischen dem gelben Blätterlager hervor, das dicht den Boden bedeckte und nur hier und da von saftgrünen, lebensfrischen Grasflecken unterbrochen wurde. Aber Blüthe an Blüthe quoll auch aus den Zweigen der niederen Dogwoodbäume und Gewürzbüsche hervor; Blumen und Knospen hingen an den üppigen Lianengewinden, die sich von Baum zu Baum schlangen, nieder, verwandelten die Wildniß in einen Garten und erfüllten mit lieblichem Wohlgeruch den von riesigen Fichten-, Eichen- und Sassafrasbäumen überwölbten Waldesdom. Drängte sich die Sonne durch die dichtbelaubten Wipfel der gewaltigen Stämme, so ließ dieses Gewirr von Schlingpflanzen und Buschwerk kaum hier und da einen verstohlenen Strahl zur Erde nieder, und Dämmerung herrschte in diesem Theil der Niederung, während das Tagesgestirn schon hoch am Himmel glühte¹⁷¹. [Les violents orages du printemps avaient fait place à l'aimable mois de mai. Les boutons et les fleurs se faisaient jour à travers la couche de feuilles mortes qui enserrait le sol, interrompue seulement ici et là par des touffes d'herbes fraîches et verdoyantes. De toutes part bourgeonnaient cornouillers et buissons aromatiques ; fleurs et bourgeons pendaient aux vrilles des lianes luxuriantes, lesquelles s'em mêlaient d'arbre en arbre, transformant le désert en un jardin et emplissant d'une aimable senteur la forêt-cathédrale aux voutes de pins, de chênes et de sassafras géants. Si le soleil se frayait un passage à travers les cimes touffues de ces arbres puissants, à peine voyait-on ici et là un rayon furtif descendre jusqu'au sol à travers ce fouillis de plantes grimpantes et de broussailles. Un crépuscule régnait dans cette partie du terrain bas au moment même où le soleil avait atteint son zénith.]

À y regarder de près, la Frontière de Gerstäcker n'est « wilderness » que jusqu'à un certain point : elle se présente en fait le plus souvent comme un espace habitable. Un espace déjà familier aux lecteurs des *Streif- und Jagdzüge* qui pouvaient reconnaître dans le roman maint détail géographique, ethnographique, historique ou folklorique mentionné dans le compte rendu de voyage ! Qu'il s'agisse

¹⁷⁰ Ostwald, Thomas, *Friedrich Gerstäcker. Leben und Werk*, op. cit., p. 24.

¹⁷¹ *Die Regulatoren in Arkansas*, op. cit., p. 7.

des environs de la spacieuse habitation du fermier Atkins ou encore de la hutte isolée et tapie dans les bois du voleur de chevaux Johnson, l'impression qui domine est celle d'un espace qui n'est déjà plus tout à fait vide, où les distances sont mieux maîtrisées, où d'autres ont déjà passé voire vécu, comme c'est le cas pour la ferme abandonnée dans laquelle Brown, sur le chemin du retour, s'apprête à passer une nuit passablement agitée :

Es war eine jener kleinen Niederlassungen, wie sie sich zu Tausenden in dem fernen Westen Amerikas finden : eine niedere Blockhütte, mit jetzt umgeworfenem Lehmkamin, ein kleines, verwildertes, etwas zwei Acker großes Feld, dessen Umzäunung theils niedergefault, theils verbrannt war, ein halbverfallenes Seitengebäude, das wahrscheinlich als Küche oder Vorrathskammer gedient hatte, und ein umgestürzter Brunnen, dessen Oeffnung das abgesägte Stück eines hohlen Baumes bedeckte. Der Platz schien seit langen Jahren nicht mehr bewohnt, [...]. [La maison appartenait à ce genre de demeures que l'on trouve par milliers au Far West : une cabane basse en rondins avec sa cheminée de terre glaise désormais effondrée, un petit champ abandonné à lui-même, d'une étendue de deux acres environ, une palissade pourrie en certains endroits, brûlée en d'autres, un bâtiment latéral qui avait vraisemblablement servi de cuisine ou de garde-manger. Un puits dont l'ouverture était recouverte par une branche d'arbre creusée complétait ce paysage. Cet endroit semblait ne plus être habité depuis de longues années, [...].¹⁷².

On n'a pas affaire ici à l'insondable « wilderness » ordalique, telle qu'elle s'incarnait dans la prairie du Jacinto, où le héros opérait une plongée régressive en lui-même sous les coups de butoir d'une nature somptueuse mais foncièrement indifférente. De ce territoire ambigu, le protagoniste ressortait hagard et désorienté par son incapacité à maîtriser le double mystère de son environnement et de son inconscient mais aussi et surtout dépouillé – au terme de quatre jours d'errance – des oripeaux idéologiques qui l'encombraient. Après une telle épreuve, comme régénéré, il pouvait se montrer réceptif aux leçons d'américanisme de son nouveau mentor, l'Alcalde. Dans le roman de Gerstäcker, le décor américain n'a pas de finalité idéologique si tranchée. Certes, les fermiers et chasseurs des *Regulatoren* partagent bien cette allure dégagée et libre de contraintes que leur confère le cadre naturel où ils évoluent et qu'appréciait tant le romancier-aventurier. Pour autant, les paysages évoqués ne forment le plus souvent qu'un cadre pour l'intrigue, cadre auquel deux ou trois détails confèrent leur charge exotique. C'est que dans ce roman, comme d'ailleurs dans le suivant qui en est en quelque sorte la suite, les vrais dangers ne sont pas tant ceux constitués par la présence d'animaux tapis dans la nature à l'exemple de la panthère traversant à l'improviste le chemin de deux jeunes gens secrètement amoureux l'un de l'autre, ou encore de cet ours noir que

¹⁷² *Die Regulatoren in Arkansas*, op. cit. p. 141.

d'intrépides chasseurs forcent dans le cannier qui lui sert de refuge, non ! la sauvagerie se niche ici dans les recoins insoupçonnés de l'âme humaine, chez des gens appartenant singulièrement aux classes supérieures de la société de la « Frontière », comme le pasteur pervers Rowson des *Regulatoren* ou le médecin et juge de paix Dayton alias Capitaine Kelly, des *Flusspiraten*.

Dans l'avant-dernier chapitre des *Regulatoren*, intitulé « Die Rache des befiederten Pfeiles » [La vengeance de la Flèche emplumée], est placée la scène du canoë suivie de celle de l'immolation par le feu du Méthodiste. Ici plus qu'à aucun autre endroit du roman peut-être, est particulièrement saisissant le contraste entre la description d'un lieu de la « Frontière », en l'occurrence un fleuve sur lequel file avec légèreté l'étroit canot de l'Indien, avec à bord son prisonnier blessé et garrotté, et la scène suivante, brutale, de l'immolation du captif menée de bout en bout. D'un côté, la « Wildnis » [le désert], silencieuse, solitaire et bruissant de sa vie propre, étrangère aux agissements des humains, saisie par l'œil exercé du narrateur ; de l'autre la « Wildheit » [sauvagerie] incarnée dans l'Indien dans son canoë, le dirigeant d'une main ferme, empli d'une joie sourde parce qu'ayant enfin à sa merci l'objet de sa vengeance, résolu à aller jusqu'au bout – un comportement « sui generis » que ne comprendront pas ou feindront ne pas comprendre les braves fermiers du comté, horrifiés par ce qu'ils considéreront comme relevant d'une férocité primitive non nécessaire. Mais revenons au texte, en ayant à l'esprit le serment fait par Assowaum sur le corps de la défunte, pour mieux en goûter l'angoissante poésie :

Leise und geräuschlos glitt unter dem überhängenden, schwankenden Rohr, unter den wehenden, schaukelnden Weiden, die sich hineinbeugten in das grüne Bett des fröhlich plätschernden Stromes, ein kleines, schmales Canoe, von sicherer Hand geführt, dahin. Kein Laut wurde gehört, als sich nach jedesmaligem Schlage das Ruder blitzesschnell aus dem Wasser hob ; kein laut wurde gehört, wenn es eben so rasch wieder eintauchte in die Fluth. Der Hirsch, der zum Wasser heruntergekommen war, trank ruhig weiter; kaum fünfzig Schritt von ihm glitt der dunkle Schatten vorüber, still und geisterhaft – er sah ihn nicht, und erst als er schon in weiter Ferne, mit Rohr und Busch, unter dem er hinschoß, verschwamm, stutzte das scheue Wild, warf den schönen Kopf in die Höhe, schnaubte, stampfte das kiesige Ufer, auf dem es stand, mit dem Vorderlauf und trabte dann langsam und stolz in sein kaum verlassenes Dickicht zurück. Die verrätherische Luft hatte den Hauch seines Feindes zu ihm herübergetragen¹⁷³. [Un petit canot étroit conduit par une main ferme glissait doucement et sans bruit sous les roseaux oscillant en surplomb, sous les saules qui se balançaient en sifflant et se penchaient sur le lit de verdure d'un fleuve aux joyeux clapotis. Un silence des plus solennels régnait, troublé uniquement par le bruit uniforme de la rame qui s'enfonçait dans l'eau et en ressortait avec la rapidité de l'éclair. Un cerf qui s'était approché de l'eau

¹⁷³ *Ibid.*, p. 366.

continuait de boire tranquillement : à tout juste cinquante pas de lui une ombre sombre, silencieuse et fantomatique passa – il ne la vit pas. Ce ne fut que lorsqu'elle disparaissait au loin, avec les roseaux et les buissons qui accompagnaient sa course, que le craintif animal releva sa belle tête, s'ébroua, frappa du pied avant les graviers de la berge, puis s'en retourna en trottant lentement et fièrement dans le fourré qu'il venait de quitter. Transporté sournoisement dans les airs, le souffle de l'homme, son ennemi, était parvenu jusqu'à lui.]

Loin du regard des hommes blancs, dont on peut supposer qu'ils ne toléraient sa présence à proximité de leurs établissements qu'en raison de la conversion d'Alapaha à la foi chrétienne, plus libre de ses mouvements aussi en dehors de leur société, Assowaum retrouve les réflexes qu'une vision stéréotypée attribue à sa race – et à laquelle souscrit apparemment l'auteur – à savoir l'obligation personnelle pour tout Indien de faire souffrir mille morts à l'auteur d'une grave offense avant de le supprimer. Une cruauté mise en perspective lors de la brève mais paroxystique scène où le narrateur montre Assowaum faisant consciencieusement rôtir son prisonnier, sous le regard horrifié et secrètement fasciné du lecteur :

Lauter und dröhnender scholl der gellende Hülferruf durch den stillen Wald, aber sorgsamer nur nährte der Indianer die Flamme, daß sie auf keiner Seite verlöschte und bald wie mit einem Feuermeer in weitem Zirkel das Opfer umgab. [...] Wilder und entsetzlicher wurden die Hülferrufe des Gepeinigten, und lauter und jubelnder schallte dazu der Festgesang der Odjibewas, daß ein Wolf, der unfern sein still verstecktes Lager gehabt, scheu emporsprang und entflo, ein ruhigeres, heimlicheres Bett zu suchen¹⁷⁴. [Les cris aigus de la victime retentirent plus terribles au milieu de la paisible forêt ; mais loin d'y prêter la moindre attention, l'Indien ne fit qu'alimenter plus activement la flamme, de sorte qu'elle ne s'éteignît sur aucun côté et qu'elle enveloppât bientôt, telle une mer de feu, la victime dans un large cercle. [...] Les cris du supplicié devinrent de plus en plus sauvages et effrayants tandis que résonnait, plein d'allégresse, le chant de victoire des Ojibwés. Ce concert lugubre offrait un spectacle si effrayant qu'un coyote, qui avait sa tanière non loin de là, bondit épouvanté et s'enfuit pour chercher une retraite plus sûre et plus tranquille.]

IV.-6. Les personnages du roman.

Nous nous proposons dans cette partie du chapitre de procéder à une brève caractérisation de quelques-uns des protagonistes des *Regulatoren*, tout en rapprochant ces personnages de « papier » du regard porté en son temps par l'écrivain-voyageur sur les hommes et les femmes de la « Frontière » américaine.

Dans les *Regulatoren*, il y a le parti des « bons » et celui des « méchants ». Du côté des « bons », on trouve William Brown, encore appelé « Bill », le jeune fermier amoureux de Marion, son oncle Ben Harper, les familles Roberts et Bahrens qui représentent les honnêtes gens du comté, l'Indien Assowaum qui joue le rôle clé

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 367-368.

de détective-justicier, sa femme Alapaha, « la Fleur des prairies », qui périt assassinée, le régulateur Wilson, ami de Brown, et d'autres encore. Du côté des « méchants », on a, en tout premier lieu, le pasteur méthodiste Jonathan Rowson, puis ses complices : les Johnson, Cotton, Weston, Jones et Atkins. Il faut aussi ajouter à ces derniers les personnages intermédiaires qui sont de mèche avec eux et enfin la domesticité noire dans laquelle le narrateur voit une force supplétive à l'image de ses maîtres corrompus.

William Brown est le héros de cette histoire, l'image idéalisée du jeune pionnier américain : courageux, hardi, loyal, au cœur pur. Suspecté par certains du meurtre de Heathcott, le chef des « Régulateurs » avec lequel il s'est pris de querelle, il rejoint ces justiciers pour laver son honneur et finit par devenir leur chef. Il est décidé à ramener l'ordre dans la région en appliquant la « Loi du Lynch », rendue nécessaire par les carences de la justice ou son absence. Cette Loi du Lynch permet donc de se substituer à la justice, et de condamner à mort ceux qui le méritent, en l'occurrence les voleurs de chevaux. C'est une loi primitive adaptée au monde sauvage que constituent les territoires des confins, et qui peut s'avérer injuste lorsqu'elle est rendue par des caractères impulsifs ou douteux. La droiture d'esprit de William Brown, son tempérament réfléchi et son sens des responsabilités lui permettent de rendre arbitrairement la justice, sont garants de sa juste application. Le narrateur fait naître le jeune chef en Virginie, le fait partir enfant avec sa famille au Kentucky où son père fonde en compagnie du célèbre coureur des bois Daniel Boone les premiers établissements pionniers de la région. On remarquera que l'écrivain Gerstäcker ne fait pas grand cas, sur ce point précis, de la vraisemblance historique : les premiers établissements pionniers au Kentucky ont été fondés en 1775, l'année même du début de la Révolution américaine, alors que le récit des voleurs de chevaux a pour espace temporel la fin des années 1830 ou le début des années 1840, ce qui ferait de Brown un vieillard de soixante-dix ans environ au moment où il déclare sa flamme à l'élue de son cœur... Mais là n'est pas le plus important : ce qui importe, c'est que par son histoire personnelle, Brown participe aux fondements mythiques de la nation américaine. Intéressant aussi est ce qu'on apprend de la bouche de l'intéressé : sa famille ayant été massacrée par les Indiens, Bill a rejoint son oncle dans le Missouri et a séjourné plusieurs années dans cette contrée avant de venir s'installer avec lui en Arkansas, dans la région de Fourche La fave précisément, réputée pour la beauté de ses paysages et la salubrité de son

182

climat. À la jeune femme qu'il aime secrètement, Bill confie ses doutes quant au bien-fondé de l'attitude des colonisateurs blancs envers les populations autochtones :

Es ist in jenen Zeiten viel Blut vergossen, und ich weiß noch nicht, ob die weißen Männer damals ein Recht hatten, so hart und grausam von Anfang an gegen die Eingeborenen aufzutreten. Freilich rächten sich die Wilden dann auch wieder auf eine entsetzliche Art¹⁷⁵. [Beaucoup de sang fut répandu dans ces temps-là, et, à l'heure actuelle, j'ignore toujours si l'homme blanc était fondé à traiter les autochtones avec tant de sévérité et de cruauté, quand bien même les sauvages se vengeaient en retour d'une manière qui fait frémir].

À travers ce propos du personnage fictif perce le sentiment de compassion que Gerstäcker éprouve face au sort, dont il est témoin en Arkansas, des premiers habitants du continent : victimes de la société coloniale anglo-saxonne dans un premier temps, de la jeune république fédérale ensuite, massacrés ou rejetés dans « le Grand Désert américain », ils sont présentement confinés dans le « Territoire indien », créé en 1834, soit peu de temps avant l'arrivée de l'écrivain aux États-Unis. On verra plus loin, au rôle que Gerstäcker fait jouer aux esclaves noirs dans le roman, à la description physique qu'il en donne, que ces autres opprimés ne bénéficient pas chez lui du même capital de sympathie, quand bien même l'écrivain considérait l'institution servile comme une survivance anachronique des temps anciens et s'affirmait partisan résolu de son abolition.

Après avoir dirigé le tribunal des « Régulateurs » et infligé aux principaux accusés les peines qu'ils méritent, William Brown, le fermier-chasseur, peut enfin couler des jours heureux aux côtés de Marion Roberts, l'ex-fiancée malgré elle du pasteur félon. Le temps de l'initiation au monde de l'aventure qu'a constitué la poursuite, puis la destruction de la bande des voleurs de chevaux est fini, peut survenir maintenant celui de l'intégration et de la réalisation sociales. À Marion qui s'inquiète d'une possible action du gouverneur à l'encontre des « Régulateurs » qui ont enfreint les lois du pays, Brown répond, confiant :

Mag er [...]. Wir haben unsere Rechte vertheidigt und die Brut vernichtet, die giftgeschwollen diese herrlichen Wälder durchkroch. Seine Machtlosigkeit gerade war es, die jene Verbrecher glauben machte, daß sie unentdeckt, doch ungestraft Unthat nach Unthat begehen könnten. Unser Regulatorenbund hat ihnen aber die Gewalt gezeigt, die der einfache Farmer im Stande ist auszuüben, sobald es die Noth und seine eigene Sicherheit erheischt. Die Gefahr ist vorüber, und gern vertauschen wir das Richtschwert mit dem freundlicheren Ackergeräth des

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 55.

Landmanns¹⁷⁶. [Il agira comme bon lui semblera [...]. Nous avons pourvu à la défense de nos propres droits et détruit l'engeance venimeuse qui sévissait dans ces magnifiques forêts. C'est justement sa faiblesse qui laissait croire à ces bandits qu'ils pouvaient commettre crime après crime, certains qu'ils étaient de ne point être découverts, ni punis. La société des Régulateurs leur a montré la force que de simples fermiers étaient en mesure d'exercer, dès que l'exigeaient la nécessité et leur propre sécurité. Le danger est passé à cette heure, et nous échangerons volontiers l'épée de la justice pour l'instrument aratoire plus plaisant du paysan.]

Dans un pays débarrassé de ses éléments douteux, le jeune couple incarne désormais l'avenir : ils sont la noble race « qui monte », tandis qu'Assowaum et Alapaha figurent la race noble « qui décline », pour reprendre les mots d'Alfred Kolb dans son article « Friedrich Gerstäcker and the American Dream »¹⁷⁷ [Friedrich Gerstäcker et le rêve américain].

L'autochtone Assowaum est représenté comme un être ambivalent, tenant à la fois du « noble sauvage » et du « mauvais Indien ». Compte tenu du fait que les « Regulatoren » sont le premier roman américain de Gerstäcker, il est plus que probable que le romancier débutant se soit largement inspiré de la série des *Leatherstocking Tales* de Fenimore Cooper, envers lequel il professait une réelle admiration, pour bâtir le personnage. C'est en tout cas ce que pense Jeffrey Sammons qui voit dans l'héroïque et frugal guerrier des *Regulatoren* une très possible réincarnation de la figure coopérienne de Chingachgook, l'initiateur à la vie des bois que Natty Bumppo, alias Bas-de-Cuir, chérit plus que tout au monde¹⁷⁸. La description physique d'Assowaum telle qu'elle est faite par le narrateur met en valeur la beauté et la force du guerrier Indien tandis que l'allure générale de sa mise induit chez le lecteur une impression de virile sobriété et de dignité :

Er war eine kräftig schöne Gestalt, dieser rothe Sohn des Landes, und das dünne buntfarbige baumwollene Jagdhemd, das seinen Oberkörper bedeckte, konnte, an vielen Stellen von Dornen zerrissen, nicht ganz die breiten Schultern und sehnigen Arme verhüllen, die darunter hervorschauten. Dieses wurde um den Leib durch einen ledernen Gürtel zusammengehalten, der zugleich einen kleinen scharfen Tomahawk und, nach der Sitte der Weißen, ein breites Messer trug. Seine Beine staken in dunkelgefärbten ledernen Leggings, mit dem wohl zwei Zoll breiten Saum nach außen, und um den Hals trug er eine große silberne Platte, schildartig ausgeschnitten, auf der sehr einfach, aber nicht ungeschickt ein Rennthier graviert war. Sonst hatte er keinen Schmuck an sich, [...]. Der Kopf war ebenfalls unbedeckt, und die langen schwarzen, glänzenden Haare hingen ihm in Streifen an den Schläfen bis auf die Schultern hinunter¹⁷⁹. [Ce Peau-rouge avait une taille imposante et des formes admirables. Le vêtement de chasse en coton bariolé qui lui couvrait le buste, déchiré en plusieurs endroits par les

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 372.

¹⁷⁷ Kolb, Alfred, « Friedrich Gerstäcker and the American Dream », dans : *Modern Language Studies*, Vol. 5, No. 1 (Spring, 1975), p. 103-108.

¹⁷⁸ Voir Sammons, Jeffrey L., *Ideology, Mimesis, Fantasy : Charles Sealsfield, Friedrich Gerstäcker, Karl May, and Other German Novelists of America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1998, p. 146.

¹⁷⁹ *Die Regulatoren in Arkansas*, *op.cit.*, p. 21.

épinés, n'était pas suffisant pour cacher entièrement ses larges épaules et ses bras musculeux. Ce vêtement était retenu autour de sa taille par une ceinture de cuir, laquelle supportait tout à la fois un petit tomahawk effilé et, suivant l'usage des Blancs, un large coutelas. Ses jambes étaient enfouies dans des guêtres en cuir de couleur sombre, avec un ourlet extérieur d'au moins deux pouces. Autour du cou, on apercevait une grande plaque d'argent, en forme d'écusson, sur laquelle était gravée, d'une manière primitive quoiqu'avec un certain art, l'image d'un daim. Sinon, il ne portait sur lui aucun autre ornement. [...] Il avait la tête nue, et ses longs cheveux noirs lustrés, retombaient en longues tresses de ses tempes jusqu'aux épaules.]

À cette description du fier et indépendant Assowaum répond celle de sa « squaw », une jeune femme parée des grâces du corps et possédant un cœur pur, comme la suite du récit le montrera. Une héroïne sinon déchirée, du moins tiraillée entre l'affection et la loyauté envers son mari et les devoirs consécutifs à sa récente conversion au christianisme. D'une certaine façon, Alapaha rappelle, par sa situation entre deux mondes antagonistes, une autre figure féminine amérindienne, celle de Magawisca, dans le roman *Hope Leslie* [1827] de Catherine Maria Sedgwick. Quoi qu'il en soit, l'évocation laudative des attributs physiques – pour ne pas parler des qualités morales – de la femme indienne est suffisamment rare dans l'œuvre romanesque et les écrits de Gerstäcker pour être mentionnée :

Alapaha war eine jener wenigen indianischen Schönheiten, denen die sonstigen, für das Auge des Weißen nicht angenehmen Unterscheidungszeichen ihrer Abstammung zur Zierde gereichten. Die vorstehenden Backenknochen verloren sich unter den vollen, von Gesundheit strotzenden Wangen, die reifen Lippen waren üppig geschwellt, die schwarzen Augen blitzten mit einem kaum zu unterdrückenden Feuer aus dem dunklen Teint der Waldschönheit hervor, der Elfenbeinglanz ihrer Zähne hätte eine Negerin beschämen können, und die schlanke, üppige Gestalt wurde keineswegs durch die anschließenden Falten des feingegerbten ledernen Gewandes oder Ueberwurfs genug verhüllt, um nicht ihre schönen, fehlerfreien Formen wenigstens ahnen zu lassen. Die zierlichen Füße staken in sorgfältig gearbeiteten Moccasins, das Haar wurde durch ein brennend rothes Tuch auf dem Scheitel zusammengehalten, und Glaskorallen schmückten ihre Ohren und ihren Nacken¹⁸⁰. [Alapaha était une de ces rares beautés indiennes auxquelles les caractères distinctifs de la race, bien que répondant peu au goût des blancs, faisaient honneur. Les pommettes saillantes se fondaient dans des joues pleines et rayonnantes de santé, des lèvres arrivées à maturité et respirant la volupté, des yeux noirs brillant d'un feu ardent que faisait encore ressortir le teint brun de cette beauté des forêts. L'éclat d'ivoire de ses dents aurait confondu une négresse, et sa taille svelte et élégante était à peine cachée par les plis d'une tunique ou d'une cape en cuir finement tanné, qui laissaient au moins deviner de belles formes sans défaut. Ses jolis pieds étaient enfouis dans des mocassins soigneusement travaillés, tandis que ses cheveux étaient fixés au sommet de la tête avec un fichu écarlate, et que des coraux de verre ornaient ses oreilles et son cou.]

La noble sauvagesse apparaît peu dans le roman, mais sa mort cruelle sous le coutelas de Rawson – qui la viole avant de la tuer – a pour résultat essentiel de relancer l'action et de la pimenter du sel de la vengeance. Car Assowaum, ce fils de la forêt en qui il est impossible de séparer le rationnel de l'instinctif, va utiliser toutes

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 37.

les ressources dont il dispose, conjuguant la finesse de perception sensorielle de l'Indien avec une rationalité maîtrisée, pour démasquer l'assassin et le réduire à sa merci. La tendresse « cannibale » qu'il manifeste alors envers le méthodiste blessé – allant jusqu'à le transporter dans ses bras sur tout le trajet qui mène au tribunal en plein air des « Régulateurs » – a pour seul objet de le conserver vivant et dans le meilleur état possible avant la cérémonie sacrificielle qu'il lui réserve. La sollicitude dont il entoure son prisonnier peut bien tromper le vieux Stevenson ou encore la douce Marion, certainement pas l'ami Bahrens qui a percé ses intentions :

[...] der sitzt ja neben ihm und schaut ihm wie ein verliebtes Mädchen in's Gesicht. Brrrr – mich schaudert's, wenn ich mir die blutdürstigen Gefühle denke, die bei dem sanften Blick dem Indianer durch Kopf und Herz zucken. Solche Wilde sind doch entsetzliches Volk¹⁸¹. [...] le voilà assis à côté de lui, à le contempler comme une fille amoureuse. Brrrr – mon sang se glace dans les veines quand j'imagine les pensées sanguinaires qui traversent la tête et le cœur de cet Indien, alors même qu'il le regarde d'un air si doux. Quel peuple effrayant que ces sauvages !]

Rien ni personne ne saurait empêcher le guerrier indien de tenir le serment fait sur la dépouille de sa « squaw » et l'« avocat » Wharton – qu'on retrouvera sous les traits du juge Dayton alias capitaine Kelly dans les *Flußpiraten* – s'attire la cinglante apostrophe :

Folge mir auf meiner dunkeln Bahn, und Du kehrst nie wieder zu den Deinen zurück – ich kenne Dich!¹⁸² [Si tu me suis pour m'empêcher de faire ce que j'ai à faire, tu ne reverras jamais plus les tiens : je te connais !]

On retrouve ici la réflexion idéologique qui sous-tend les romans de Cooper et que l'auteur Gerstäcker reprend à son compte, la nostalgie en moins : la radicale séparation entre les races posée comme un absolu avec des systèmes de valeurs parallèles auxquels chacun s'identifie. C'est bien cette théorie qui structure jusqu'à la fin de sa vie la vision du monde d'un Natty Bumppo en dépit de ses liens d'amitié avec Chingachgook et les hommes rouges et c'est toujours la même qui fait partir dans les solitudes du désert Assowaum, l'homme sans bagages à qui les Blancs ont tout pris et rien laissé, en dépit de l'hospitalité que lui offrent sans arrière-pensée Marion et Brown, le nouvel Adam et la nouvelle Eve de la terre pacifiée « Amérique » !

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 346.

¹⁸² *Ibid.*, p. 359.

Au reste, le rôle majeur joué par l'Indien dans les *Regulatoren* ne doit pas prêter à confusion quant à l'importance que Gerstäcker accorderait aux premiers Américains dans l'ensemble de ses écrits : le plus souvent, la race indienne n'y occupe qu'une place incidente, et, en dépit de la sympathie que l'écrivain manifeste çà et là à son endroit, une place qui, dans l'échelle des valeurs, reste néanmoins inférieure à celle du Blanc. Il semble que le narrateur prenne à son compte les préjugés raciaux des Anglo-Saxons à l'encontre des populations ou groupes minoritaires et, a fortiori, lorsqu'il s'agit de sang-mêlé, comme on peut voir dans le cas du « Canadien » du récit. Là, la curiosité et la défiance s'installent :

Es war eins jener, keinem besondern Staate angehörenden Mitteldinge, halb Weißer, halb Indianer, dessen fast zu dunkle Farbe bei den Amerikanern gar nicht selten den Verdacht nach niederer Abstammung erweckt. In den Backwoods hießen aber diese Art Leute kanadische Franzosen, Halbindianer oder auch wohl mit einem Spottnamen "Gumbos"¹⁸³. [Celui qui parlait était un de ces êtres hybrides qui n'appartiennent à aucun État en particulier, à moitié Blanc et à moitié Indien, dont le teint trop sombre inspire assez souvent des soupçons aux Américains quant à leur origine déconsidérée. Dans les forêts, cette espèce de gens sont appelés « Français du Canada » ou « Indiens métis ». On les gratifie encore du sobriquet vulgaire de « Gumbos ».]

Quant aux esclaves noirs, ils font les frais de l'humeur moqueuse du narrateur lequel n'hésite pas à les caricaturer en exagérant certaines de leurs caractéristiques physiques, comme pour l'une des servantes noires de la ferme Bowitt où se réunissent les « Régulateurs » :

Oh, Golly - Golly ! schrie die Schwarze lachend, daß ihre Augen wie zwei große weiße Kugeln fast aus den Höhlen herausdrängten und ein Paar Reihen von Zähnen sichtbar wurden, deren sich ein Haifisch nicht hätte zu schämen brauchen – Schildwachen vor die Küchenthür ! – oh, Golly – golly !¹⁸⁴ [Oh ! Golly, Golly ! s'écria la négresse en riant au point que ses yeux jaillirent presque de leurs orbites comme deux grosses boules blanches et que deux rangées de dents dont un requin n'aurait pas eu à rougir se firent jour – Des sentinelles à la porte de la cuisine ! – Oh ! Golly, Golly !]¹⁸⁵

Ces domestiques n'ont pas de personnalité propre, sont méprisés en raison de leur condition servile et soupçonnés en outre d'être de connivence avec les voleurs de chevaux. On n'est pas loin ici d'une représentation à la Sealsfield de la main-d'œuvre noire, comme le fait justement remarquer Jeffrey Sammons¹⁸⁶.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 254.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 258.

¹⁸⁵ *Ibid.* p. 258.

¹⁸⁶ Voir Sammons, Jeffrey L, *Ideology, Mimesis, Fantasy: Charles Sealsfield, Friedrich Gerstäcker, etc., op. cit.*, p. 155.

Le méchant du roman, on le sait, c'est le pasteur. Jusqu'au moment où il est démasqué, vers la fin du récit, il passe pour un ministre du culte particulièrement pieux et de bon conseil. Très respecté des uns, il compte aussi des opposants : ceux qui lui reprochent son ton patelin, un zèle jugé envahissant, et une trop grande emprise sur les femmes du comté. Parmi ces réfractaires, les uns, à l'instar de nos bons fermiers Roberts et Bahrens, se contentent d'une sourde opposition, afin de ne pas indisposer leurs pieuses compagnes et éviter de s'attirer leurs foudres, tandis que d'autres, qui flairent la supercherie sous la bigoterie affichée, manifestent en public des sentiments de franche hostilité. C'est le cas de Heathcott, le chef des « Régulateurs », qui n'hésite pas, lui, à interpeller sans ménagement le digne homme d'Église :

Aha, da ist auch der Mr. Rowson wieder [...] – Auch einer von den Schleichern, die mit dem Schafsfell prahlen und den Fuchs nur zuweilen durchschauen lassen¹⁸⁷. [Aha! Voici de nouveau Mr. Rowson [...] Encore un de ces êtres vils et rampants qui mettent en avant leur peau de brebis et ne laissent apercevoir que de temps en temps le renard qui se cache dessous.]

À cet affront, comme à d'autres qui suivront, le méthodiste ne répond pas et c'est Brown qui prend sa défense, désireux de complaire à Marion qui assiste à la scène. En vérité, Rowson semble manquer de courage physique, ce qui le discrédite aux yeux de l'assistance masculine comme dans l'esprit du lecteur. C'est pourtant le même individu qui participe au meurtre de Heathcott, qui tue de sang-froid Alapaha et assassine traîtreusement le marchand de porcs, toutes actions mûrement préméditées qui signent sa capacité de nuisance et sa dangerosité. Il n'hésite pas non plus un seul instant avant de prendre sa fiancée en otage quitte à mettre la vie de Marion en danger quand lui et son complice Cotton sont cernés dans sa demeure transformée en blockhaus. Et lors de son jugement par les « Régulateurs » se fait jour chez lui, à la différence d'un Johnson ou d'un Weston décidément plus crânes, une faiblesse désespérée. Après avoir demandé qu'on le livre à la justice régulière, puis réclamé à son bénéfice la « state's evidence », c'est-à-dire le statut de témoin à charge contre ses acolytes en échange d'une remise de peine, il va plus loin jusqu'à vouloir donner des informations sur ce qui se passe sur le Mississippi, pourvu qu'on épargne sa vie. Lorsqu'il comprend enfin que c'est peine perdue, que les « Régulateurs » sont déterminés à lui faire payer sa fourberie et ses crimes, il

¹⁸⁷ *Die Regulatoren in Arkansas, op.cit.*, p. 48.

suppliera qu'on le pendre à un arbre plutôt que d'être livré à son pire ennemi, si grande sa terreur d'être réduit à sa merci !

On retrouve dans ce roman de voleurs de chevaux se déroulant dans l'Ouest sauvage quelques similarités assez frappantes avec un des textes classiques du « Sturm und Drang », à savoir *Die Räuber* [Les Brigands], de Schiller, de quelque soixante-cinq ans son aîné. Au cœur de chacune des deux histoires, il y a une jeune femme vertueuse courtisée par deux hommes, Amalia dans les *Räuber*, Marion dans les *Regulatoren*¹⁸⁸. Dans les deux œuvres, l'un des prétendants est par nature foncièrement mauvais, tandis que l'autre est intrinsèquement bon. Avec des modalités certes différentes, les deux femmes répondent en fin de compte à l'amour du prétendant au noble cœur. La puissance des sentiments et des émotions, si caractéristique du mouvement « Sturm und Drang », est aussi reconnaissable dans le roman de Gerstäcker, avec ici une résonance particulière, surannée et charmante à la fois. Ainsi de la décision de Bill Brown de ne pas participer au dîner chez les Roberts et de partir, sans autrement différer, au Texas, après avoir fait le constat qu'il était tombé amoureux de Marion et que son amour serait sans lendemain, la belle étant promise au pasteur. Ainsi de Weston, le jeune voleur de chevaux des *Regulatoren*, qui partage avec le Karl Moor des *Räuber*, la satisfaction de participer à une entreprise d'« outlaws », mais aussi une commune répugnance à attenter à la vie de personnes innocentes, que ce soit Alapaha ou Assowaum. Par ailleurs, les héroïnes des deux histoires ont également en commun d'entretenir une relation privilégiée avec une figure paternelle apparentée au héros. Dans *Die Räuber*, nous avons la relation d'Amalia avec le père de Karl, le vieux comte Moor. Dans *Die Regulatoren*, il s'agit de la relation de Marion avec l'oncle de William Brown, le vieil Harper. On notera encore, dans la pièce de théâtre et le roman, l'importance accordée au bon renom de la famille par les parents des héros incriminés. Ainsi, le vieil Harper n'hésite-t-il pas à sortir son coutelas, lorsqu'est évoquée la possibilité de vol d'argent dans l'affaire Heathcott : « Wer wagt es hier zu sagen, daß mein Neffe einen Todten beraubt habe ?¹⁸⁹ » [Qui ose dire ici que mon neveu a dérobé de

¹⁸⁸ Le motif de la femme courtisée par deux hommes, tout comme d'ailleurs celui du tact et de la délicatesse des sentiments du héros envers la femme aimée sont, certes, fort répandus dans l'ensemble de la littérature. Nous voulons simplement relever et mettre en vedette certaines similitudes entre les deux œuvres, le roman allemand de l'Ouest de Gerstäcker reprenant à son compte des schémas anciens bien établis parce que répondant à l'attente du public allemand.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 92.

l'argent sur un cadavre ?] s'écrit-il, outré. Le vol crapuleux étant, dans l'Ouest sauvage de la première moitié du XIX^e siècle, apparemment plus répréhensible que l'homicide lui-même. Quant au père de Karl, il se lamente de la flétrissure faite à son nom, lorsque celui des Moor se trouve associé aux crimes attribués à son fils dans la correspondance controuvée de Leipzig : « Mein Name ! Mein ehrlicher Name !¹⁹⁰ » [Mon nom ! Mon nom si honorable !] s'écrit-il lui aussi. Enfin, il faut souligner que dans les deux œuvres la forêt est le cadre privilégié où se déroule l'action : repaire des bandits et des voleurs dans l'un et l'autre cas, elle présente encore l'avantage de constituer le dernier refuge des bêtes sauvages dans le récit de Gerstäcker : dindons, cerfs, panthères, ours la parcourent, offrant aux lecteurs allemands, étonnés et ravis, l'occasion de suivre les habitants mâles de cette contrée lointaine dans une occupation réservée aux classes privilégiées en Allemagne, à savoir la chasse. Occasion rêvée, s'il en était, pour un écrivain à l'étroit dans son propre pays et de surcroît en manque de reconnaissance sociale, de souligner avec à-propos l'existence libre de toute entrave des habitants de la « wilderness ».

¹⁹⁰ Schiller, Friedrich, *Die Räuber* [1781], Stuttgart, Reclam, 2005, p. 13.

Chapitre V
Die Flußpiraten des Mississippi
de
Friedrich Gerstäcker
ou
Les avatars du « double » au fil du « Grand fleuve »

V.-1. Introduction.

La sortie, en 1844, de l'ouvrage documentaire *Streif- und Jagdzüge durch die Vereinigten Staaten Nordamerikas* avait attiré l'attention du public allemand sur les péripéties du séjour américain de son auteur et ainsi préparé le terrain à un accueil favorable de son premier roman *Die Regulatoren in Arkansas* publié en 1846 chez l'éditeur Otto Wigand. Sur cette lancée devait paraître un an plus tard, toujours chez Wiegand, le second roman de Gerstäcker, intitulé *Die Flußpiraten des Mississippi*¹⁹¹. Par son contenu, ce livre peut être considéré comme formant la suite directe des *Regulatoren*. Toutefois, la lecture du premier roman n'est pas vraiment nécessaire à la bonne compréhension du second, lequel forme un tout par lui-même. L'intrigue des *Flußpiraten* marque par ailleurs un progrès si on la compare à celle des *Regulatoren* : elle est manifestement plus complexe et la psychologie du personnage principal, le médecin et juge de paix Dayton alias capitaine Kelly, s'avère plus riche et plus intéressante que celle du pasteur méthodiste félon, Jonathan Rowson. Par son contenu, sa structure et son style, ce livre peut être considéré comme l'un des tout premiers romans d'aventures allemands ayant pour décor l'Ouest américain.

¹⁹¹ Toutes les citations des *Flußpiraten* qui apparaissent dans le présent chapitre sont tirées de l'édition suivante : Friedrich Gerstäcker : *Die Flußpiraten Des Mississippi*, Die Deutschen Klassiker, Vollständige und ungekürzte Ausgabe, Band Nr. 19, Kehl, SWAN Buch-Vertrieb, 1993. Nous utiliserons la forme abrégée *Flußpiraten* dans les références des citations.

V.-2. Die Flußpiraten des Mississippi : résumé de l'intrigue.

Une bande de forbans a choisi le Mississippi et ses rives fangeuses pour théâtre de ses exploits. Les pirates ont élu domicile sur une île jusqu'alors inhabitée et répertoriée sous l'appellation « Numéro 61 » sur les cartes de navigation. Ils l'ont transformée en bastion. À partir de leur repaire, abrité des regards indiscrets par une végétation luxuriante et protégé de toute intrusion intempestive par des écueils et des leurres artificiels, ils écument régulièrement le fleuve, faisant ample moisson de dollars et de marchandises volées. Le butin est entreposé dans l'île avant d'être réparti entre les malfrats. Quant aux légitimes propriétaires, ils disparaissent, le plus souvent sans laisser de traces. Leurs bourreaux sont d'autant plus dangereux qu'ils sont parvenus à affilier à leur association criminelle, tant par corruption que par intimidation, un nombre important de notables et d'individus occupant des postes considérés comme « stratégiques » dans les villes et autres localités situées le long du fleuve. Ainsi, grâce aux nombreuses complicités dont ils bénéficient, ils échappent généralement à la justice quand bien même seraient-ils pris en flagrant délit ! En effet, dans ce cas, le juge du comté, le shérif et le geôlier s'entendraient à favoriser l'évasion des prévenus !

Le chef des pirates possède, quant à lui, une double identité : pour ses hommes, il est le « capitaine Kelly », une personnalité charismatique, admirée et redoutée tout à la fois, emplie d'audace, mais d'une audace réfléchie, de celles qui ne laissent rien au hasard. Dans la petite ville d'Héléna, ce même homme est connu sous l'appellation de « Squire Dayton » [juge Dayton], médecin et juge de paix de son état. Kelly/Dayton est doublement marié : sur l'île mystérieuse, avec Georgine, une superbe créole, femme toute de passion et d'énergie, entièrement dévouée à cet homme pour lequel elle a tout abandonné, mais nullement disposée à souffrir de sa part le moindre écart qui s'apparenterait à une trahison conjugale. À la ville, pourtant, une autre femme, aux manières raffinées, attend Kelly : il s'agit d'Hedwig Dayton, épouse officielle et parfaite maîtresse de maison : ignorant tout de la double vie de son mari, elle lui est profondément attachée. La famille Dayton accueille sous son toit la charmante et primesautière Adele Dunmore, sœur d'Hedwig et sa confidente. Les deux femmes s'apprécient et sont unies par une affection réciproque.

Sous l'une ou l'autre identité, Kelly/Dayton est au centre de l'intrigue et paraît en mesure de maîtriser la situation avec un art consommé fait de calcul, de sang-froid et de duplicité. Il dispose pour le seconder dans son entreprise de toutes sortes d'individus interlopes et hauts en couleurs, parmi lesquels le pervers Sander occupe une place privilégiée. Doté d'un physique très avantageux et de surcroît exercé dans l'art des bonnes manières, ce personnage au charme maléfique sait comment abuser les naïves héritières pour mieux les faire tomber ensuite dans les rets de son filet. Kelly l'a présentement chargé d'enlever sa propre belle-sœur, Adele Dunmore, dans le but de s'emparer de la fortune dont elle vient d'hériter. Sous le nom d'Eduard Hawes, Sander a causé la ruine de sa jeune épouse Marie, après avoir participé à la liquidation physique des parents de la jeune femme. Marie, à qui ce coup du sort et cette trahison ont fait vaciller la raison, a été recueillie sur l'île des pirates par Georgine Kelly qui l'a prise sous sa protection et installée dans ses propres appartements, contrevenant ce faisant aux ordres explicites de Kelly. Il semble, à ce stade du récit, que la situation du chef des pirates se trouve bien à un tournant. L'exécution sanglante d'Olyo, le garçon métis au service de Georgina, par le nègre Bolivar agissant sur l'ordre exprès de son maître, est le signe avant-coureur d'une détérioration sensible de la situation. D'autant qu'on apprend dans la suite du récit qu'Olyo n'est autre que l'enfant que Georgine a conçu avec le célèbre chef séminole Osceola ! La belle créole, trahie par son compagnon infidèle et maintenant meurtrie dans sa chair, a ainsi des raisons personnelles de se venger de Kelly et de vouloir sa perte. Certes, le serment de fidélité que prête chaque pensionnaire de l'île-refuge à son capitaine ne souffre aucun manquement. Cependant, le contrôle de tous les membres étant impossible, des failles sécuritaires se font jour. On apprend ainsi que l'infâme Rowson, le chef des voleurs de chevaux dans les *Regulatoren*, faisait lui-même partie de l'organisation mise en place et contrôlée par Kelly et que ce prédicateur baptiste se disposait à raconter tout ce qu'il savait aux régulateurs, à condition qu'on lui laissât la vie sauve.

L'histoire de Tom Barnwell et celle de son oncle Edgeworth, tout au début du roman, introduit le lecteur dans l'espace et le temps du récit. Nous apprenons que le vieil Edgeworth attend toujours le retour de son fils, Bill. Or, celui-ci a été victime d'un crime crapuleux, à une époque antérieure, alors qu'il travaillait sur le bateau de Tom. On découvre aussi que l'endroit où les deux hommes ont dressé leur campement pour passer la nuit, est celui-là même où gisent les ossements du malheureux

garçon ! Après avoir fait donner à ses restes une sépulture décente, les deux hommes poursuivent leur traversée du Mississippi avec un chargement de marchandises destinées à la vente. Le timonier de leur bateau plat, un membre de la bande à Kelly, se trouve être l'assassin du fils d'Edgeworth. Par la suite, toutes les tentatives du bandit et de son acolyte Blackfoot pour supprimer le vieil homme et s'emparer de sa cargaison échouent, déclenchant l'attaque du repaire insulaire par un bataillon de soldats de retour des terres indiennes. De son côté, Tom Barnwell qui a été envoyé par son oncle en éclaireur en aval du fleuve, retrouve fortuitement Marie Morris, son ancien amour devenue pour son plus grand malheur Mrs. Hawes. Celle-ci est perchée d'une façon singulière à l'extrémité d'une branche de sycomore, au-dessus du fleuve écumant. La jeune femme est parvenue à fausser compagnie à sa geôlière et protectrice Georgine Kelly ! Tom, qui croit d'abord avoir affaire à une apparition surnaturelle, ramène la jeune femme en état de démence à Héléna pour la faire soigner, mais les jours de sa bien-aimée sont désormais comptés !

Le mulâtre Dan, un comparse des voleurs de chevaux, avait pu échapper en compagnie du bandit Cotton au tribunal des régulateurs. Entré par effraction dans une ferme pour y dérober un fusil et des munitions, il finit par être capturé par le vieux Lively et son fils James lancés à sa poursuite tandis que Cotton échappe de justesse au régulateur Cook. Grièvement blessé et affolé à l'idée d'être soigné par le docteur Monroe, le « docteur aux cadavres », Dan confesse à Cook son appartenance au parti des pirates et fait d'autres révélations intéressantes. L'étau se resserre encore davantage autour de Kelly/Dayton et de sa bande lorsque l'Irlandais Patrick O'Toole, conforté par le récit de Tom Barnwell dans son intuition qu'il se passe des choses louches sur le fleuve, décide d'en avoir le cœur net et d'explorer par lui-même l'île mystérieuse et ses parages. À Héléna, Cook est frappé par la ressemblance du juge Dayton avec l'avocat Wharton qu'il avait aperçu au tribunal des régulateurs de Fourche la fave. L'assassinat de la veuve recéleuse Breidelford par ses complices Cotton et Sander, l'arrestation sous de faux prétextes de Tom Barnwell et de Cook ne font que hâter le dénouement.

Les régulateurs entrent en action au moment même où Kelly s'apprête à fuir. Georgine, l'épouse créole outragée, arrive sur les lieux et dévoile au grand jour l'identité de son amant : elle est alors « exécutée » de la main de Kelly, celui-ci périssant à son tour sous le couteau de Cook. Désemparés en l'absence de leur

chef, les pirates tentent de quitter les lieux à bord du steamer « Van Buren » dont ils se sont préalablement assuré la possession. Poursuivis par le navire « Black Hawk » avec à son bord les soldats ayant participé à la prise de leur repaire, les pirates malmènent excessivement la chaudière du « Van Buren » qui explose. Les quelques survivants sont faits prisonniers.

James Lively, le timide et gauche soupirant d'Adele Dunmore, a quitté l'Arkansas pour s'installer avec celle-ci en Géorgie. Ils ont recueilli Hedwig Dayton qui vit avec eux et est soigneusement entretenue dans l'ignorance de la véritable personnalité de son défunt mari dont elle vénère la mémoire. Le mulâtre Dan, dont le rachat à son premier propriétaire est en cours, a repris du service chez les Lively. L'imperturbable Yankee Smart et l'Irlandais bagarreur O'Toole viennent s'installer à leur tour en Géorgie. Quant au vieux Lively venu rendre visite en compagnie de son gendre Cook à son fils et à sa belle-fille, aucune puissance au monde ne serait de nature à lui faire abandonner son cher Arkansas aux forêts silencieuses et aux libres espaces, séjour des dindons sauvages et de compère « Martin », l'ours noir, brutal et courageux !

V.-3. Remarques sur la composition du roman.

Faisant suite à une préface destinée à « naturaliser » la narration par le biais d'indications spatio-temporelles réelles : mention de « Stack Island » [Ile Stack], encore dénommée « Crowsnest Island » [Ile aux nids de corbeaux], mention de la « Morrelsche[n] Bande » [Bande de Morrel], de l'île N° 61, etc., trente-sept chapitres de longueur à peu près égale constituent le roman. Dans cet agencement, les cinq premiers chapitres peuvent être raisonnablement considérés comme formant la partie introductive, laquelle s'étend de la présentation du vieil Edgeworth et de son parent Tom Barnwell à la décision de l'Irlandais Patrick O'Toole de mettre au jour les agissements de la bande de voyous avec lesquels il a eu maille à partir quelques heures auparavant. Les chapitres 6 à 36 constituent le corps du récit lequel tourne autour de la menace protéiforme que font planer sur la navigation fluviale et les bourgades le long du Mississippi les pirates et leur chef au double visage. Le dernier chapitre, venant après une mise en scène de la violence la plus barbare et de sa puissance de destruction, dessine la conclusion. Elle convie le lecteur au spectacle du retour à l'ordre et aux valeurs qui lui sont communément associées.

Nous avons écrit plus haut que le roman *Die Flußpiraten* se présentait comme la continuation des *Regulatoren in Arkansas*. Et, de fait, certains des protagonistes des *Regulatoren* se retrouvent impliqués dans la diégèse des *Flußpiraten*, leur action s'ordonnant de manière logique avec la trame du premier roman. Il y a, d'abord, le mystérieux avocat Wharton, celui-là même qui s'était offert à la défense des prévenus au tribunal des Régulateurs de Fourche la fave et avait tenté – en pure perte - de sauver la mise à ses affidés : il se révèle peu à peu comme étant le capitaine Kelly alias le juge de paix Dayton. Il y a ensuite le voleur de chevaux Jones, lequel après avoir écopé de cinquante coups de bâton a pu rejoindre l'île mystérieuse, non sans avoir au préalable assassiné le « Canadien », généreux dispensateur de la raclée. Il finira lui-même enterré vivant par erreur. Enfin, il y a le bandit Cotton et le mulâtre d'Atkins, Dan, présentement associés dans leur fuite éperdue en direction du Mississippi, avec sur leurs traces Cook, le courageux fermier et régulateur, aidé en cela de ses beau-père et beau-frère.

À l'instar de ce que nous trouvons dans les *Regulatoren*, des épisodes à première vue sans liens entre eux, concourent en fait au dénouement qui voit le démasquage de l'imposteur Dayton et la destruction de son association de malfaiteurs. On distingue en fait quatre séquences essentielles :

La séquence du voyage à des fins commerciales du vieil Edgeworth et de son parent Tom Barnwell narre comment le premier parvient de justesse à déjouer les plans de Bill, le timonier, et de son acolyte Blackfoot. Les deux pirates projetaient de faire échouer l'embarcation à proximité de l'île N° 61, pour s'emparer de la cargaison après élimination de leur propriétaire et de l'équipage par eux-mêmes et leurs comparses venus à leur rescousse. L'échec du complot a pour conséquence la riposte d'Edgeworth et la prise ultérieure de l'île par les soldats américains à bord du steamer Black Hawk. D'autre part, les retrouvailles insolites de Tom Barnwell avec Marie Morris, épouse Hawes, mènent au bout du compte au pirate Hawes alias Sander et à son chef Kelly alias Dayton ;

La séquence de la poursuite de Cotton et du mulâtre Dan qui a pénétré de nuit à l'intérieur de la ferme Lively pour y dérober une arme et des munitions aboutit à la capture de Dan et à ses aveux. La piste de Cotton conduit ensuite à Hawes/Sander

et à la recéleuse Breidelford. Cook, qui a rencontré le juge Dayton à Hélène pour lui faire part de ce qu'il sait, est arrêté sous de faux prétextes, comme ce fut le cas pour Tom Barnwell. Cette double arrestation, loin de ralentir le rythme de l'intrigue, l'accélère ;

La séquence du meurtre du métis Olyo par le nègre Bolivar agissant sur ordre du capitaine Kelly : ce crime déclenche la vengeance de Georgine Kelly à l'encontre de son mari qu'elle dénonce aux Régulateurs comme étant le chef des pirates au moment même où il s'apprête à quitter définitivement l'Arkansas avec ses hommes ;

La séquence de l'Irlandais O'Toole narre son entreprise risquée sur l'île des pirates, ce qu'il y découvre et sa fuite hasardeuse, accroché au gouvernail de la barge d'Edgeworth jusqu'à son sauvetage et sa participation à la prise de l'île.

À la différence de *Die Regulatoren in Arkansas*, où de longues digressions, quand bien même savoureuses, ne font guère avancer l'action, tous les chapitres des *Flußpiraten* concourent au progrès d'une intrigue qui va crescendo jusqu'au dénouement : la bataille finale et l'extermination du « parti du mal » par le « parti du bien ». À cette conclusion optimiste, les caractères Edgeworth, Tom Barnwell, l'Irlandais O'Toole, James Lively et William Cook prennent une part prépondérante. Cependant, le personnage principal du roman, qu'on ne saurait désigner comme le « héros » – il est trop malfaisant – et pas davantage comme l'« antihéros » – il a tout de même trop d'épaisseur et de caractère, trop de prise sur le monde pour mériter ce qualificatif –, trop de qualités viriles aussi pour être totalement antipathique, ce personnage c'est manifestement le chef des pirates, le capitaine Kelly. Malaisément catégorisable, parce que porteur de qualités que le lecteur se plaît à retrouver généralement dans le protagoniste plein de bravoure et d'énergie de ce genre de récits, mais aussi et surtout témoignant de défauts dévastateurs pour la société, défauts d'autant plus inquiétants qu'ils semblent constitutifs de sa personnalité, c'est un être hybride, « double » à la fois dans son rôle social et dans sa psychologie. Cette dernière est d'ailleurs moins perceptible par des indices permettant d'appréhender un caractère unique que par la juxtaposition de traits découlant de ces deux rôles parfaitement opposés : celui du juge a priori au-delà de tout soupçon et celui de chef des pirates. C'est cet aspect du personnage que nous nous proposons d'étudier maintenant.

V.-4. Le personnage du Capitaine Kelly : un avatar littéraire du « double » romantique au cœur du premier « roman-western » en langue allemande.

Chacun des deux romans de Gerstäcker consacrés à la vie sur la Frontière américaine, à savoir : *Die Regulatoren in Arkansas* et *Die Flußpiraten des Mississippi* de même que son grand roman de l'émigration *Nach Amerika!* présente un protagoniste menant une existence en apparence des plus respectables, mais se trouvant être, en réalité, un redoutable criminel. C'est le cas du Rawson des *Regulatoren* qui, une fois démasqué, est livré à la vengeance de l'Indien Assowaum, ses restes calcinés finissant dans les bœufs ou cartons du sinistre docteur Monrove ; c'est le cas du chef des pirates Kelly des *Flußpiraten* que les habitants de la petite ville d'Hélène connaissent sous le nom de Dayton, médecin et juge de paix du comté ; c'est aussi le cas de l'immigrant allemand Henkel, dans *Nach Amerika!*, un voyou se faisant passer pour un riche homme d'affaires : démasqué, Henkel abandonne sa jeune épouse Clara, mais est capturé au terme d'une traque menée par le gentilhomme von Hopfgarten qui se charge de venger l'honneur de la jeune femme. Une tentative de fuite qui se termine mal met un terme aux agissements du fripon. Reste que la double vie de ces personnages, le dédoublement de personnalité qu'elle suppose, le conflit avec l'ordre social établi, la démesure monstrueuse qui accompagne leur action, tous ces traits puisent dans une tradition littéraire apparemment bien connue de Gerstäcker et toujours vivante lors de l'écriture de ses romans : celle du « double » de la tradition littéraire, et plus particulièrement du « Doppelgänger » du romantisme allemand, mélange paradoxal d'archaïsme et de modernité, de recherche de l'authenticité et du culte de la singularité.

C'est peut-être dans l'œuvre de E.T.A. Hoffmann, dans sa peinture des égarements de l'âme humaine, d'individus déchirés entre les exigences matérielles et les aspirations de l'esprit, fétus de paille en équilibre instable, ballotés au gré de forces qui tracent par avance leurs destinées et auxquelles n'échappent, par une porte étroite, que les caractères purs et naïfs, qu'il faut chercher des similitudes avec les personnages singuliers qui animent et vivifient la fiction de Gerstäcker. Nous pensons, plus particulièrement, au personnage de Cardillac dans le récit *Das Fräulein von Scuderi. Eine Erzählung aus dem Zeitalter Ludwigs des Vierzehnten*

(1819) [Mademoiselle de Scudéry. Chronique du règne de Louis XIV]. Cardillac, orfèvre réputé et citoyen irréprochable le jour, se transforme la nuit en voleur et meurtrier implacable. Chez Gerstäcker également, le personnage central Dayton/Kelly présente un dédoublement de la personnalité, la ligne qu'il a franchie étant en premier lieu d'ordre moral. De surcroît, le franchissement opéré s'accompagne chez lui d'une volonté de puissance et de domination qui transgresse froidement toutes les règles sociales, la mise en œuvre de la violence et de la cruauté la plus barbare n'étant qu'un instrument pour parvenir à ses fins.

Ce qui distingue un Dayton/Kelly d'un Rowson, d'un Hawes/Sander, du Henkel/Soldegg de *Nach Amerika* (1855), ces autres personnifications du « double », c'est avant tout le degré de sophistication qui a présidé à la création du personnage. En effet, l'auteur Gerstäcker a mis dans ce caractère, d'une part des qualités qui sont généralement l'apanage des héros des romans d'aventures : le courage, le goût du risque et la force de caractère, l'ascendant et l'autorité, l'ingéniosité, une forme de sociabilité. D'autre part, il a associé à ces aspects positifs, dans un même individu, des défauts qu'on se plaît à retrouver chez les « méchants » du roman d'aventures, à savoir : le refus des contraintes sociales, la duplicité, l'immoralité, le cynisme et, par-dessus tout, une brutalité assumée mise au service d'un objectif d'enrichissement criminel. Cet objectif transgresse allégrement tous les codes de la morale puisqu'il est essentiellement basé sur le meurtre planifié. En un mot, des caractéristiques propres à créer tour à tour attraction et répulsion et, en définitive, une étrange fascination chez le lecteur, ses désirs d'évasion-transgression y trouvant leur compte, tout comme la morale d'ailleurs puisque, en dernière instance, le désordre de l'aventure, les « mésaventures », font place à l'ordre d'une société sinon durablement policée, du moins momentanément pacifiée.

Dayton fait une première apparition dans le roman dans son rôle de juge de paix et de défenseur de l'ordre public de la ville d'Hélène et du Comté avoisinant à l'occasion de la rixe opposant l'immigré irlandais Patrick O'Toole à un groupe de mauvais sujets et de bateliers du Mississippi quelque peu avinés. L'hôtelier Jonathan Smart ayant pris le parti de l'Irlandais, les voyous s'apprêtent à saccager et brûler son établissement. L'intervention fort à-propos et astucieuse du juge de paix ramène le calme. À cet endroit, le personnage fait l'objet de la part du narrateur d'une

présentation descriptive flatteuse, combinant traits physiques et détails vestimentaires :

Er war hoch und schlank gewachsen, mit offener, freier Stirn, dunklen Augen und Haaren und feinen, fast weiblich schön geschnittenen Lippen. Auch in seiner ganzen Haltung lag etwas Gebieterisches und doch wieder Geschmeidiges, und seine Kleidung, die aus feinem schwarzen Tuch und schneeweißer Wäsche bestand, verrriet ebenfalls, daß er entweder diesen Kreisen fremd war oder doch eine Stellung bekleidete, die ihn über seine Umgebung erhob. (*Flußpiraten*, 36). [Il était grand et mince, avait le front élevé, des yeux et des cheveux bruns, des lèvres d'une forme gracieuse, presque féminine. Son maintien exprimait à la fois l'autorité et la persuasion, et la fine étoffe sombre ainsi que le linge d'un blanc immaculé qui composaient ses vêtements prouvaient assez qu'il était étranger à ces milieux ou encore que la position sociale qu'il occupait le mettait bien au-dessus de son environnement].

Le même personnage est décrit plus loin dans un accoutrement parfaitement approprié au milieu où il se trouve : l'île-refuge des bateliers-pirates ! Là, le regard est scrutateur, comme il convient à celui du responsable d'une organisation constituée de malfrats sans foi ni autre loi que le serment « à la vie, à la mort » qui les lie entre eux et à leur chef :

Eine hohe, kräftige Gestalt, den breitrandigen schwarzen Filzhut tief in die Augen gedrückt, den schlanken Körper mit einer Lotsenjacke und weiten Matrosenhosen bekleidet, trat in den Raum und überflog mit prüfendem Blick die Versammelten. Es war Richard Kelly, der Kapitän der Schar, [...] . (*Flußpiraten*, 90). [Un individu grand et robuste, portant, rabattu sur les yeux, un chapeau de feutre noir à large bord et dont les vêtements se composaient d'une veste de pilote et d'amples braies de matelot, pénétra dans la salle, examinant d'un regard perçant l'assemblée. C'était là le capitaine Richard Kelly, le chef de la bande des pirates [...].

Le médecin et juge de paix Georges Dayton tout comme son « double », le capitaine Richard Kelly, sont au centre de la narration. Toutefois, le caractère « dual » du personnage ne se dévoile que progressivement et ce au moyen d'indices épars qu'il revient au lecteur de repérer, la technique de l'auteur consistant à placer adroitement ces indices dans le corps du récit et à les faire « travailler » à la progression de l'action. C'est ce qui se passe avec la mention du morceau de tabac à chiquer que Dayton se dispose à mâcher, lors de la soirée après la fameuse altercation entre O'Toole et les bateliers :

Ei, sieh da, Mr. Lively – lächelte Squire Dayton, während er sich ein schmales Stück Kautabak abschnitt und das übrige an Jonathan Smart hinüberreichte, – ob er uns am Ende nicht noch poetisch wird! – Haben Sie schon einmal Verse gemacht ? (*Flußpiraten*, 71) [Voyons ça, monsieur Lively, fit le Squire en souriant, tandis qu'il se coupait un petit morceau de tabac à mâcher et tendait le bout restant à Jonathan Smart, – ne voilà-t-il pas qu'on devient poète ! Avez-vous jamais fait des vers ?]

Car, chiquer du tabac est une habitude hautement disqualifiante, tout au moins aux yeux de l'auteur, une habitude réservée aux gens de basse extraction et aux chenapans ! Nous savons, en effet, que Gerstäcker ne supportait pas la présence de chiqueurs à ses côtés et que leurs continuelles expectorations lui étaient proprement insupportables. C'est ce que souligne l'Américain A. J. Prah l lorsqu'il écrit : « Chewing tobacco fills Gerstäcker's heart with utter disgust » [Le fait de chiquer du tabac remplissait le cœur de Gerstäcker d'un profond dégoût]¹⁹². Cette aversion marquée pour une pratique largement répandue, qu'il juge malpropre et écœurante, se retrouve de fait aussi bien dans les récits de voyage que dans les œuvres fictionnelles de l'écrivain. Les gens de qualité se gardent bien de chiquer : cette habitude est réservée aux pirates et autres malandrins. Ainsi, dans les *Regulatoren*, Rowson chique du tabac à un certain moment, confirmant de la sorte implicitement son statut de ruffian !

Dans son rôle de capitaine d'une bande d'écumeurs du fleuve, Dayton/Kelly se trouve contraint à une présence accrue dans son île du Mississippi. Il doit y maintenir son autorité et exercer une stricte discipline sur des hommes naturellement querelleurs et portés aux excès de toutes sortes, transmettre ses directives, faire connaître et accepter les projets que son esprit ingénieux a échafaudés. Il lui faut avant tout garder sa troupe en éveil, la tenir prête à contrer toute tentative adverse destinée à les démasquer et à les anéantir. Mais les nombreuses chevauchées nocturnes qu'il motive par l'obligation qui lui est faite, en tant que médecin, de prêter assistance aux malades, ses absences répétées, l'épuisement et l'anxiété qui se lisent certains jours sur les traits de son visage, contrarient fortement son épouse, Edwige, laquelle se met à concevoir des soupçons et voudrait le voir mener une existence moins nomade. Elle est toutefois à cent lieues d'imaginer l'autre vie de son époux et l'étendue de sa trahison !

Hedwig Dayton incarne ce bonheur domestique à portée de main que le juge a choisi de négliger pour s'adonner à ses activités criminelles. À moins qu'il ne l'ait épousée uniquement pour mieux masquer ses activités et donner le change aux habitants de la ville. Femme dévouée et attentive au bien-être de son mari, Mrs.

¹⁹² Prah l, A. J.: "America in the works of Gerstäcker". In: *Modern Language Quarterly*, Bd. 4, Seattle/Washington, 1943, P. 213-224.

Dayton est aussi une parfaite maîtresse de maison, sachant recevoir ses invités et faire de son salon un lieu de convivialité et d'échanges. Au reste, la description de l'intérieur de la demeure des Dayton à Héléna, présentée dans la séquence descriptive qui suit, souligne d'autant mieux le confort et la bienséance bourgeoises que l'arrière-plan est celui de la trahison et de la sauvagerie :

Auch das Innere des kleinen Hauses entsprach vollkommen dem soliden Äußeren. Zwar war es nicht gerade prächtig und kostbar eingerichtet, aber die massiven Mahagonimöbel, die schneeweißen Vorhänge, die mit dunklem Damast überzogenen Ruhesessel und Stühle zeigten, dass hier Wohlhabenheit, wenn nicht Reichtum herrschte. Auch bewiesen zierliche Nippesfiguren auf kleinen Seitentischen, und der Nähtisch mit dem geflochtenen Strickkörbchen am Eckfenster, die Gegenwart von häuslichen Frauenhänden. (*Flußpiraten*, 41). [Cet intérieur était aussi en harmonie avec l'aspect soigné de l'extérieur. Certes, on ne pouvait parler d'un ameublement fastueux, mais les meubles d'acajou massif, les rideaux, d'une blancheur de neige, les chaises et les canapés recouverts de damas de couleur sombre, tout prouvait, sinon l'opulence, du moins l'aisance du maître du logis. Enfin, de gracieuses petites figurines placées sur des consoles, la table à ouvrage près de la fenêtre avec ses petits paniers de broderies indiquaient assez la présence de dames dans la maison.]

Car le Squire Dayton ne se contente pas d'avoir des activités secrètes de nature criminelle, il a aussi une seconde femme, Georgine, qui attend son retour dans une habitation de l'île du Mississippi. Une beauté créole dont la pose lascive ferait presque oublier le tempérament volcanique. Une femme qui n'a pas froid aux yeux – comme il sied à la compagne d'un chef de pirates – et qui, par son physique et son caractère, est très différente de la sage Hedwig. En attendant que Kelly tienne sa promesse de l'emmener loin d'ici, sous d'autres cieux, elle mène une existence de recluse dans ses appartements encombrés d'objets précieux et singulièrement disparates, fruits des nombreuses rapines des squatters de l'île. La description que fait le narrateur des appartements de Georgine Kelly contraste singulièrement avec celle qui précède, faisant ressortir les différences de position sociale entre les deux femmes, au demeurant aussi mal loties l'une que l'autre sous le rapport du bonheur conjugal :

Alle Zonen, alle Künste schienen sich hier vereinigt zu haben, um einen Raum zu schmücken, den sie mit dem zehnten Teil der Sachen, die er enthielt, in ein Prachtzimmer verwandelt hätten, der aber so, durch Schmuck und Zierat überladen, eher dem Warenlager einer der größten östlichen Städte als dem stillen Aufenthaltsort häuslicher Zurückgezogenheit glich. [...] Es war ein Reichtum der Ausstattung, der nicht wohltat, eine Überladung mit Schmuck und Pracht, die das Auge, das vergebens einen Ruhepunkt suchte, eher beleidigte als erfreute. (*Flußpiraten*, 101, 102). [Toutes les parties du monde, tous les arts semblaient s'être réunis ici pour orner un espace qu'ils auraient eu le pouvoir de transformer en une chambre magnifique avec seulement la dixième partie de ce qu'il contenait. Cet endroit était tellement chargé d'ornements et d'objets précieux qu'il ressemblait plus à l'entrepôt d'une capitale orientale qu'à un boudoir. [...] C'était là une richesse dans l'ornementation qui mettait mal à l'aise, un excès de magnificence de nature à offenser plutôt qu'à réjouir le regard dans sa vaine recherche du point où reposer.]

Les éléments du suspense ne font pas défaut dans les *Flußpiraten*. L'art du romancier est de glisser, ici ou là, un fait ou une parole en apparence sans conséquence immédiate, mais qui a valeur d'indice et qui, sans faire absolument anticiper les événements à venir, crée une ambiance, une tonalité propre à soutenir l'intérêt du lecteur. Ainsi, dans le dialogue animé que poursuivent Georgine et Kelly, la première brandit la menace d'exercer la plus terrible vengeance à l'encontre de son amant si elle devait découvrir que l'homme à qui elle a tout sacrifié lui était infidèle. Le recours au discours direct crée l'illusion de la vie :

Richard, wenn ich wüßte, daß du falsch wärest – du, dem ich mein Leben, – das Leben meiner Eltern geopfert habe, – bei allen Geistern der Unterwelt, ich würde dein Teufel. An deine Fersen solltest du mich gebannt sehen, und Rache – Rache, wie sie noch kein Weib genossen hat, müßte ein Verbrechen sühnen, für das die Erde keinen Namen hätte. (*Flußpiraten*, 108). [Richard, si je devais apprendre que tu m'es infidèle, toi ! à qui j'ai sacrifié non seulement ma vie, mais encore celle de mes parents, je te jure par l'esprit des ténèbres que je serais ton tourment ! Tu me verrais pendue à tes basques et la vengeance – une vengeance que nulle femme n'a jamais inventée à ce jour, serait le prix à payer d'un crime sans nom !]

Le passage ci-dessus, en focalisation externe, où la présence du narrateur est « gommée », présente une des façons qu'a Gerstäcker de créer le suspense. La menace d'exercer la plus terrible des vengeances, exprimée « en passant » par l'un des personnages, en l'occurrence la femme bafouée, prépare le lecteur à un possible dénouement tragique. La belle créole tiendra parole. Méconnaissable sous un déguisement masculin, elle mènera sa propre investigation, découvrant la réalité de ce qu'elle pressentait peut-être et ne saurait accepter : la double identité de Kelly/Dayton et surtout l'abomination que représente à ses yeux le fait qu'il entretient une liaison avec une autre, pis encore : qu'il est marié ! Aussi met-elle sans différer sa menace à exécution en dénonçant Kelly au moment même où le capitaine des bandits se dispose à embarquer sur le steamboat « Van Buren » au nez et à la barbe des « régulateurs ». La réponse de Kelly est immédiate : elle périt immolée par le bras de son amant, qui tombe à son tour sous le coutelas de William Cook !

Le personnage de Kelly n'est pas le seul à présenter une double identité dans le roman. Bien qu'occupant une place moins importante dans la diégèse que le capitaine des pirates, un autre personnage haut en couleur présente un visage du double qui pour être d'importance moindre n'en est pas moins véritablement frappant : nous voulons parler du séducteur roué et diabolique Hawes/Sander.

Sander entre en scène assez tôt dans le roman puisqu'il est déjà fait mention de lui au chapitre 6 (pour mémoire : le roman en compte 37). Mais alors que les mauvais sujets qui hantent l'île-refuge sont aisément reconnaissables à leur physique – bien moins flatteur que celui de leurs adversaires déclarés – et présentent des visages patibulaires souvent balafrés, voilà qui n'est certes pas le cas de Sander. Toutefois, à l'instar du chiqueur de tabac Dayton, une donnée extérieure négative suffit à son identification et le classe dans le parti des « méchants », en l'occurrence son état d'ébriété avancée :

Ein junger schlanker Mann mit langen blonden Haaren und blauen Augen, der, wenn ihn nicht jetzt der schwerfällige, trunkene Blick entstellte hätte, für schön gegolten haben konnte, schwankte vor und sagte lallend: « Captain Kelly – j'ai l'honneur – ich – ich habe die – habe die Ehre – “. (*Flußpiraten*, 99). [Un jeune homme à la taille svelte, aux yeux bleus et porteur de longs cheveux blonds, dont l'apparence eût paru fort belle, si à ce moment le lourd regard des ivrognes ne l'avait pas déformée, s'avança en trébuchant et dit en bégayant : « Capitaine Kelly... j'ai ... j'ai l'honneur de ...].

Leurs mines patibulaires signalent assurément les pirates dans le roman. Il y a, sur ce point tout au moins, accord avec les enseignements de la physiognomonie de Johann Kaspar Lavater, qui veut que le degré de corruption morale ait son équivalent de laideur physique. La méthode physiognomoniste est cohérente avec elle-même, puisqu'elle stipule aussi que « plus il y a de perfection morale, plus il y a de beauté ». Or, dans le cas de Sander, le narrateur prend soin de désillusionner rapidement le lecteur qui serait tenté de se laisser abuser par le physique avantageux du personnage et sa mise de dandy. Ainsi, la théorie de Lavater, tout comme la perception commune, assez largement retranscrite dans la littérature traditionnelle, selon laquelle une jolie tête abrite une belle âme se trouvent-elles, en l'espèce, cruellement démentie :

Den Kopf deckte ein feiner, schwarzer Filz, und darunter hervor quollen volle und üppige, seidenweiche blonde Locken. Mit den treublauen Augen hätte man ihn auch wirklich fast für ein verkleidetes schönes Mädchen halten können, wäre nicht der keimende Flaum der Oberlippe gewesen. Nie aber schlug noch in einer menschlichen Brust ein Herz, das eines Teufels würdiger gewesen wäre, als in dieser; nie im Leben trogen Auge und Blick mehr als bei diesem Buben, der sich, einer Schlange gleich, von seinem glatten Äußern begünstigt, nicht in die Häuser, nein, in die Herzen derer stahl, die er vernichten wollte und über deren Elend er dann frohlockte. (*Flußpiraten*, 116). [Un chapeau de feutre noir de première qualité protégeait la tête du voyageur et en-dessous jaillissaient d'abondantes et soyeuses boucles blondes. Sans le duvet qui ornait sa lèvre supérieure, ses yeux très bleus l'eussent presque fait prendre pour une jolie fille déguisée en homme. Mais jamais encore n'avait battu dans poitrine d'homme un cœur aussi diabolique, jamais regard d'adolescent ne fut plus trompeur, car, se servant de son extérieur séduisant, pareil à un serpent, ce misérable se glissait non pas dans les demeures, non, mais dans les cœurs de ceux qu'il voulait perdre et dont il se réjouissait ensuite de la détresse.]

Sander, dont la fourberie est ainsi mise en lumière, fait à ce stade l'objet d'un jugement bien plus sévère de la part du narrateur que celui réservé à son chef, pourtant premier responsable de l'organisation criminelle. Eduard Sander alias Eduard Hawes a reçu pour mission de séduire Adele Dunmore, la pétillante belle-sœur de Dayton/Kelly. Une somme de mille dollars doit rétribuer après coup cette opération de séduction et d'enlèvement. L'affaire ne présente a priori aucune difficulté insurmontable : Adele Dunmore et Hawes se connaissent déjà puisque Marie, la femme de Hawes, et Adele sont liées par des liens d'amitié. Sander se présente un jour à la demeure des Dayton, à Héléna, sous son identité d'emprunt. Il y est cordialement reçu par le juge de paix, son épouse Hedwig et sa belle-sœur. Au cours de la conversation, Sander/Hawes invite Adele à rendre visite à sa femme Marie dans la plantation qu'il dit posséder dans l'État tout proche du Mississippi. En réalité, cette plantation n'existe que dans ses dires et, à cette heure, la pauvre Marie est retenue prisonnière dans la cachette des pirates. Un événement fortuit vient contrarier le plan de Sander : Mrs. Dayton et sa sœur ont reçu une invitation, transmise par le jeune James Lively, à se rendre à la ferme de ses parents, laquelle se trouve dans les environs d'Héléna. Sander/Hawes est invité à se joindre à elles et on convient qu'il emmènera Adele à la plantation du Mississippi à l'issue de la visite.

Dans la nuit suivant l'arrivée du petit groupe à la ferme Lively, un incident va à nouveau bousculer le bon déroulement du plan mis au point par le capitaine Kelly, plan dont Sander n'est que l'instrument. L'incident en question, c'est le vol d'une carabine et de deux sacs de munitions commis dans la salle même du bâtiment où dorment les hommes. Quant à l'auteur du vol, il n'est autre que le mulâtre en fuite Dan que nous avons déjà rencontré dans les *Regulatoren*. Le vol sitôt découvert, une chasse à l'homme est déclenchée à laquelle participent les fermiers et Sander. Au cours de la battue, le mulâtre est grièvement blessé et capturé, tandis que son acolyte, Cotton, parvient à s'échapper. Sander, craignant à juste titre que le blessé ne fasse des révélations compromettantes sur l'organisation des pirates et l'emplacement de leur repaire, tente alors de le supprimer. Il en est empêché par les fermiers et par le docteur Monrove, un charlatan que sa passion pour la dissection et autres opérations chirurgicales a fait surnommer le « docteur aux cadavres ». Si la présence du docteur gêne Sander dans ses tentatives de supprimer le mulâtre, c'est finalement grâce à la ferme intervention de Cook que le blessé doit d'échapper au

docteur qui s'apprêtait à pratiquer sur lui une trépanation ! Et c'est à ce même Cook que le blessé promet de raconter tout ce qu'il sait sur l'île mystérieuse, à condition que le « docteur aux cadavres » ne le découpe pas en morceaux !

Les efforts de Sander/Hawes pour disqualifier le témoignage du mulâtre s'avérant inutiles, il propose à Cook de retourner à Héléna pour informer le juge de paix Dayton de ce qu'il vient d'apprendre. Il déclare vouloir se rendre ensuite à Sinkville, dans l'État voisin du Mississippi, pour y rassembler tous les hommes en état de porter les armes contre les pirates. Ainsi, Sander abandonne la mission que lui a confiée Kelly, car il veut avant tout prévenir ses camarades du danger qui les menace. À Héléna, Dayton l'informe de son côté que sa femme Marie se trouve en ville sous la protection de Tom Barnwell. Reconnu par Tom dans la rue et sommé de s'expliquer, Sander parvient finalement à prendre la fuite, alors que Tom est emprisonné à la suite d'un faux témoignage. Réfugié dans la demeure de Mrs. Breidelford, la recéleuse des vols commis par les pirates, Sander y retrouve le fugitif Cotton qui y a élu domicile. Les deux comparses assassinent la veuve pour s'approprier son argent.

À la fin du récit, Sander participe au violent affrontement qui oppose, dans les rues d'Héléna et sur le port, les pirates et leurs partisans aux « régulateurs ». Il est capturé par Tom Barnwell qui le traîne jusque dans les appartements de Dayton où Marie est agonisante. Mais la femme aimée vient de mourir et Sander, profitant du désarroi de Tom, parvient à lui fausser compagnie. Il sera repris peu après.

La ligne qu'ont franchie Kelly et Sander est de même nature que celle que franchit pour motif crapuleux, dans le récit de Tom au premier chapitre, le timonier meurtrier du fils Edgeworth. Il n'est donc pas question ici de la ligne qui sépare les territoires civilisés de ceux de la « sauvagerie », la civilisation de « l'indianité », mais bien de cette ligne morale qui partage les bonnes actions de celles qui sont répréhensibles et condamnables. Dans les *Flußpiraten*, la perversion la plus aboutie est tapie au creux du cœur des hommes, et, singulièrement, dans le cœur d'individus qui appartiennent à la classe sociale supérieure : un médecin et juge de paix, un dandy éduqué, comme c'était déjà le cas, dans le roman précédent avec le pasteur Rowson. C'est peut-être en cela que les *Flußpiraten* se démarquent le mieux des romans de Fenimore Cooper ou de Walter Scott : ce n'est plus la question de

206

l'honneur et de ses codes – aussi divers soient-ils – qui motive l'action des protagonistes, mais bien une volonté de puissance qui ne peut avancer que masquée. D'où le thème – très moderne et actuel – du réseau de conspirateurs avec ses avocats marrons, ses juges de paix corrompus, ses shérifs partiels, ses gardiens de prison achetés, ses complicités dans le menu peuple : toute une toile d'araignée s'étendant par-delà les frontières des États, enserrant de vastes pans de l'Amérique en marche vers la modernité. Aussi est-ce dans le peuple, non pas celui des villes déjà corrompu par la course effrénée au dollar et au profit, mais dans celui des campagnes, encore préservé de la pollution morale par son relatif isolement géographique, dur à la tâche et se régénérant au contact d'une nature âpre et vivifiante, que se trouve l'antidote à l'esprit de calcul et de puissance. C'est à ces hommes et à ces femmes simples mais au cœur vaillant et aux sentiments non apprêtés que va la sympathie le plus souvent amusée du narrateur.

V.-5. Humour, drôleries, sincérité ou ambiguïté des sentiments.

Dans l'univers manichéen des *Flußpiraten*, Kelly/Dayton, prédateur au magnétisme viril, oppose, entouré de ses sbires, une forme de solarité négative aux protagonistes du parti de l'ordre. Il est le soleil noir qui fascine parce qu'il est au centre d'une machination diabolique, qu'il contrôle l'univers du crime organisé et que son monde est, par nature, celui de la transgression la plus répréhensible comme la plus dangereuse. Promoteur de désordre et de chaos dans le récit, il est source de plaisir littéraire pour le lecteur qui s'évade à travers lui de son quotidien prosaïque, ballotté entre des sentiments contraires de fascination et de répulsion. Son rôle parfaitement maîtrisé de juge et de chef respecté d'une bande d' « outlaws » est susceptible de générer chez le lecteur une identification partielle mêlée de mauvaise conscience, laquelle est atténuée par l'intuition que l'inévitable retour à l'ordre signera, d'une façon ou d'une autre, la ruine inéluctable du chef des pirates : le pacte de lecture l'exige !

Le thème de l'amour est très présent dans ce récit qu'émaillent trois histoires sentimentales parallèles : celle, au dénouement heureux, de James Lively et d'Adele Dunmore, celles, tragiques, de Tom Barnwell et de Marie Morris d'une part, de Georgine et du capitaine Kelly d'autre part. On pourrait s'étonner que la thématique sentimentale occupe une place si centrale dans un roman de pirates. C'est pourtant

le cas dans les *Flußpiraten*, les trois histoires d'amour faisant non seulement progresser l'intrigue de façon décisive, mais encore lui apportant les couleurs de la vie. Le narrateur « omniscient » sait avec brio tirer parti des situations pour donner au récit une tournure selon le cas mélancolique ou drolatique. Ainsi, lorsqu'il décrit l'embarras et la confusion de James Lively en présence de l'élue de son cœur, la primesautière Adele Dunmore, par ailleurs parfaitement consciente de l'empire qu'elle exerce sur ce brave jeune homme à l'âme candide :

Miß Adele – stotterte James und erfaßte mit beiden Händen fest und krampfhaft den unteren Teil seines Stuhls, als ob er sich einen Zahn ausziehen lassen wollte, – “Mutter wird – Sie können gar nicht glauben, wie – ich wollte sagen – versuchen Sie's nur, kommen Sie nur einmal heraus – und wenn's auch nicht draußen so schöne Blumen gibt wie – « um sein Leben gern hätte er « wie Sie » gesagt, aber es ging nicht – es ging wahrhaftig nicht. Die Worte staken ihm, Harpunen gleich in der Kehle, und er brachte sie nicht heraus. (*Flußpiraten*, 70). [« Miss Adèle », balbutia James en se cramponnant convulsivement des deux mains à sa chaise comme s'il se préparait à se faire arracher une dent, « ma mère sera, vous ne pouvez vraiment en douter ... non, je veux dire ... essayez et venez donc une fois ... certes, vous ne trouverez chez nous aucune fleur aussi belle que ... » Il aurait tant voulu ajouter « que vous », mais ces mots restèrent fichés, tels des harpons, dans son gosier tant et si bien qu'ils ne put les faire sortir.]

Lorsque James Lively laisse percer son agacement devant la présence importune de Sander, en qui il soupçonne un rival potentiel d'autant plus dangereux à ses yeux qu'il maîtrise avec aisance les codes du savoir-vivre en société et fait montre d'une attitude dégagée et empreinte de familiarité vis-à-vis d'Adele, le lecteur a l'impression d'être « dans la peau » du personnage :

« Prächtiges Haar ! » sagte Cook. – « Prächtiges Haar ? » murmelte James verächtlich. – « Wie ein Bündel Flachs sieht es aus, – und das käseweiße Gesicht könnte mir den ganzen Appetit verderben, wenn mir den nicht schon überdies seine ganze Gegenwart verdorben hätte. » [*Flußpiraten*, 146]. [« Quelle chevelure magnifique ! » dit Cook. « Une chevelure magnifique ? » murmura James d'un ton qui exprimait le mépris. – On dirait plutôt un paquet de filasse, et pour ce qui est du visage, c'est un vrai fromage à la crème qui suffirait pour vous ôter l'appétit, si sa présence ne l'avait pas d'abord fait perdre. »

Un mal-être plus intériorisé taraude Tom Barnwell lorsque, seul à bord de son embarcation, il navigue nuitamment sur le grand fleuve. Le spectacle des étoiles scintillant dans l'azur foncé du ciel, celui de la forêt frémissante non loin de lui, le bruit des vagues qui viennent heurter en murmurant les parois de la barque, tout concourt à ce que la mélancolie envahisse sans crier gare le jeune batelier. L'instance narrative fait partager au lecteur l'état d'âme du protagoniste au moyen d'une description (les larmes qui lui coulent subitement sur les joues) et d'une explication (il se refuse à admettre ce qu'il considère comme une preuve de faiblesse de sa part), favorisant l'identification du lecteur avec celui-ci :

Ach, welch ein abgrundtiefer Seufzer entfloß da den Lippen des jungen Matrosen ! Hatte der wilde Bootsmann des Mississippi solch bitteres geheimes Weh zu tragen? – Waren das Tränen, die dem rauhen Mann die Wimpern netzten und ihm leise, leise an den Schläfen hinabbrannen? – Er sprang auf und warf sich die langen braunen Locken halb unwillig aus der Stirn, ohne dabei die Augen zu berühren; – er wollte die Tränen nicht anerkennen. [*Flußpiraten*, 223]. [Oh quel profond soupir s'échappa soudain de la poitrine du jeune matelot ! Est-ce que le bouillant navigateur du Mississippi devait porter dans son cœur une peine secrète aussi amère ? Étaient-ce bien des larmes qui mouillaient ainsi ses paupières et lui coulaient très lentement sur les joues ? Il se releva vivement, rejeta presque à contrecœur les longues boucles brunes de son front, sans pour autant se toucher les yeux : il ne voulait pas admettre qu'il pleurait.]

Plus frappante encore apparaît la scène du chapitre 33, dans laquelle Dayton, après avoir devisé longuement avec son acolyte Porrel sur l'évolution de la situation et fait le point avec lui sur la conduite à tenir, se trouve tout à coup en proie à un rare moment d'indécision : la situation presse, il vient rendre une dernière visite à son épouse qui ignore tout de ses projets et qu'il va abandonner. Mais une fois entré dans la chambre de sa compagne, le féroce capitaine des pirates se laisse gagner par l'émotion et finit par être submergé par le poids de sa culpabilité. Dans la deuxième partie du passage qui suit, en focalisation zéro, le narrateur omniscient nous fait accéder à l'état d'esprit du pirate au moment où il s'apprête à prendre un parti qui exclut tout retout en arrière :

Und jetzt, als er so dastand und wilde Szenen des Bluts und Entsetzens vor seinem inneren Auge vorüberglitten, schweiften seine Blicke, im Anfang fast unbewußt, über den kleinen freundlichen Raum hin, der ihn umschlossen hielt. Mehr und mehr aber haften sie an den einzelnen Gegenständen ; die Gegenwart erzwang sich den Eintritt in sein Herz, und zum ersten Male vielleicht seit langer Zeit durchzuckte ihn ein Gedanke an das, was er sein könnte, an das, was er war. Hier – hier wohnten Liebe und Treue ; hier schlug ein Herz für ihn, das ihm mit freudigem Lächeln in Not und Elend gefolgt wäre ; hier atmete ein Wesen, das nur in ihm seine Seligkeit kannte. Und er – ? [*Flußpiraten*, 455]. [Et tandis qu'il se tenait là et que les images de scènes effrayantes et sanglantes se suivaient dans son esprit, il laissa vaquer ses regards, au début de manière presque inconsciente, dans l'aimable petite chambre qui le retenait. Ils s'attardaient de plus en plus sur chaque objet en particulier ; le moment présent força la porte de son cœur, et peut-être pour la première fois depuis longtemps, il songea à ce qu'il aurait pu être, à ce qu'il était. Le lieu où il se trouvait était le séjour de l'amour fidèle ; c'était là que battait pour lui un cœur dévoué, et il savait que sa femme l'aurait suivi en souriant sur les chemins des douleurs et de la misère. Ici respirait un être qui ne connaissait aucune félicité en-dehors de lui. Tandis que lui... .]

À ce stade du récit, le dénouement est proche et la dramatisation croissante semble devoir exclure le recours à l'humour et au comique burlesque. Ce sont pourtant une forme de pensée et un procédé auxquels l'auteur a largement recours dans les *Flußpiraten* où ils soulignent le côté insolite de certaines situations. Ils participent ainsi de la production de l'intérêt et contribuent à retenir l'attention du lecteur. Particulièrement plaisante est la scène où le docteur Monrove s'affaire au

chevet du mulâtre Dan qu'il compte bien amputer d'une jambe pour satisfaire sa passion frénétique de la dissection. Présent dans la pièce, le pirate Hawes/Sander enrage de ne pouvoir se débarrasser aussi promptement qu'il le souhaite du blessé, lequel risque fort de vider son sac si, contre toute attente, il devait miraculeusement survivre aux opérations du « docteur aux cadavres » :

Glauben Sie wirklich, daß er sich wieder erholt?

Ja – wahrscheinlich; er atmet ganz regelmäßig, und der Puls geht auch, allerdings noch fieberhaft, aber doch ruhiger als vorher. – Wäre er mir gestorben, so hätte ich ihn lieber ganz mitgenommen, so aber werde ich ihn nur um ein Bein bitten. Dafür will ich ihm aber den Arm ordentlich einrichten, und er wird deshalb seinem künftigen Herrn gewiß nicht weniger, vielleicht noch mehr wert sein. Es ist manchmal recht gut, wenn Neger zwei Arme zum Arbeiten und nur ein Bein zum Weglaufen haben. Alle Wetter, jetzt habe ich aber meine Schienen zu Hause gelassen; ei nun, im Walde kann man sich da schon helfen; – der Hickory wird sich wohl noch schälen, und da hole ich mir ein paar Rindenstreifen. Bitte, Sir, bleiben Sie einen Augenblick bei dem Kranken hier! – ich gehe nur dort zu den nächsten Bäumen, um mir die passenden Stücke zu holen, – ich bin gleich wieder da. Aber – habe ich denn gar nichts, womit ich die Streifen abschälen könnte? [*Flußpiraten*, 245-246]. [« Et croyez-vous vraiment qu'il guérisse? » - « Oui, probablement; son pouls est meilleur, il est toujours fiévreux, mais plus calme qu'auparavant. – S'il était mort, j'aurais préféré garder son cadavre entier, mais puisqu'il doit en réchapper, je me contenterai d'une jambe, et pour le dédommager, je lui remettrai le bras en parfait état. Il n'aura pas moins de valeur pour son futur maître, bien au contraire ! C'est quelquefois une très bonne chose que de posséder un nègre qui a deux bras pour travailler et une seule jambe pour ne pas s'enfuir. Allons bon ! Ne voilà-t-il pas que j'ai laissé mes éclisses chez moi ; heureusement qu'on peut toujours se débrouiller en forêt : le chêne se laissera bien écorcer ; je m'en vais chercher quelques morceaux d'écorce. Puis-je vous prier, monsieur, de rester un instant auprès du malade ? – Je vais seulement jusqu'aux arbres les plus proches chercher les morceaux qui feront l'affaire. – Je reviens à l'instant. Ah ! Mais j'y pense : est-ce que j'ai quelque chose pour enlever l'écorce ? »].

Les rôles qui sont impartis par l'auteur aux personnages du roman permettent le plus souvent une catégorisation sociologique, psychologique et culturelle nette et différenciée de ces derniers. En dehors des figures du « double », des caractères féminins Hedwig Dayton, Adele Dunmore et Georgine Kelly, du médecin-charlatan déjà évoqués, cela concerne aussi bien le personnage grotesque de Louisa Breidelford, la recéleuse aux allures faussement bourgeoises qui cite à tout bout de champ son « cher défunt » pour donner plus de consistance à ses propos, que le flegmatique et courageux Yankee Jonathan Smart et son habitude de toujours mener à son terme une phrase commencée – quand bien même la discussion aurait pris un tout autre cours. Cela concerne aussi les figures de voyous qu'on rencontre dans les rues d'Hélène et sur l'île du Mississippi, le nègre Bolivar, ostracisé et fidèle, le mulâtre Dan qui s'amende sous la houlette de maîtres généreux, et bien sûr et surtout les personnages de braves gens à qui va manifestement la sympathie amusée et indulgente du narrateur : le vieux fermier Edgeworth, inconsolable de la mort de son fils Bill, Robert Bredshaw, l'improbable violoneux du Mississippi, le père

Lively et son irrépressible aversion pour les bas et les souliers, ces « Fußquetscher » [presseurs de pieds] que ses proches s'obstinent à lui faire enfiler... Tous contribuent à façonner l'image d'un monde pittoresque et bigarré, celui de la Frontière américaine, monde exotique, certes, mais que la fiction de Gerstäcker, par la peinture vivante des lieux et le portrait des hommes, a su rendre accessible et proche à ses lecteurs allemands !

V.-6. Espace et temps dans le roman : caractérisation et fonctions.

Les lieux où se déroule le récit des *Flußpiraten* fondent l'ancrage réaliste de l'histoire, contribuent à la construction de l'effet de réel. Il ne s'agit plus de la riante contrée bordant les deux rives de la rivière Fourche la fave, au centre géographique de l'Arkansas, théâtre des « exploits » des voleurs de chevaux et de la riposte des « Régulateurs ». Il est question ici de la petite ville d'Héléna, bâtie aux confins de cet État, sur les bords du Mississippi. Ce magnifique cours d'eau, que les poètes ont si bien nommé « le Père des fleuves », est omniprésent tout au long du roman et c'est sans doute autant dans un souci didactique que pour lui rendre un hommage bien senti que le narrateur l'apostrophe avec chaleur, au début du chapitre 15 :

Mississippi, Riesenstrom jener fernen Welt, wild und großartig wälzt du deine mächtigen Fluten dem Meere zu, und hinein greifst du mit den gewaltigen Armen nach Ost und West, hinein in das Herz der tausende von Meilen entfernten Felsengebirge wie in die innersten Klüfte der kühn emporstarrenden Alleghenies. Aus den nördlichen eisbedeckten Seen holst du deine Wasser, und Bett und Bahn ist dir zu eng, wenn du mit gesammelter Kraft die Fluten zu wildem Kampfe gegen den stillen Golf hinabführst. Wie ein zuchtloses Heer erkennen sie dann keinen anderen Herrn an als nur dich; rechts und links durchbrechen sie gesetzlos Ufer und Damm; ganze Strecken reißen sie hinab in ihre gärende Flut, vernichten, was sich ihnen in den Weg stellt, zertrümmern, was ihre Bahn hemmen will, und plündern den weiten, rauschenden Wald, der sich ängstlich zusammendrängt, dem fürchterlichen Ansturme zu begegnen. [*Flußpiraten*, 210]. [Mississippi, fleuve gigantesque de ce monde lointain, tu roules, sauvage et grandiose, tes flots puissants vers la mer ; tes bras vigoureux pénètrent à l'est et à l'ouest au cœur des montagnes Rocheuses situées à des milliers de kilomètres aussi bien que dans les failles les plus profondes des Alleghanies aux pentes majestueuses. Tu vas chercher tes eaux dans les lacs du nord couverts de glace et ton lit est bien trop étroit quand, tes forces rassemblées, tu mènes tes flots à l'attaque des eaux tranquilles du Golfe du Mexique. Pareils à une armée déchaînée, ils ne reconnaissent pas d'autre maître que toi ; à droite et à gauche, ils détruisent sans que rien ne les arrête berges et digues, emportant vers l'aval de vastes étendues dans leur courant bouillonnant, détruisant ce qui se met en travers de leur course, fracassant ce qui veut leur barrer la route, et pillant la grande forêt frémissante, qui se recroqueville peureusement pour affronter cet épouvantable assaut.]

Le lyrisme géographique valorise la description, le narrateur se transformant en poète érudit pour le compte de son lecteur supposé néophyte. L'explicatif – le gigantisme du fleuve est la cause de ses débordements – se mêle au symbolique :

on a affaire à la fureur d'une armée déchaînée. Le grand fleuve roule et dévale dans le regard fasciné du narrateur et la poésie rejoint la vérité du monde. Par ailleurs, en ménageant des effets d'attente, la description entretient le suspense narratif, comme c'est le cas pour le passage suivant, plus sobre que le précédent, dénué de tout lyrisme et dans lequel la fonction mathésique privilégie la seule dimension informative de la description :

Das ganze Mississippi-Tal, und besonders das westliche Ufer dieses ungeheuern Stromes, bildet eine nur selten von niederen Hügeln unterbrochene Sumpfstrecke, die oft in unzugängliche Moräste und Seen ausartet. Fast durchgängig besteht es aus zwar sehr fruchtbarem, aber so niedrig gelegenen Lande, daß es sowohl durch die Überschwemmungen des Mississippi wie der übrigen Ströme, als auch durch Regen, deren Wasser keinen Abfluß finden, im Winter überschwemmt wird und erst durch die heißen Strahlen der August- und Septembersonne wieder ausgetrocknet werden kann. Tausende von Quadratmeilen liegen also auf solche Art acht oder neun Monate des Jahres unter Wasser und hauchen in dem andern Vierteljahre so pestilenzialische Dünste aus, daß der Ansiedler ganz froh sein darf, wenn er mit einem kalten Fieber davonkommt. [*Flußpiraten*, 154]. [Toute la vallée du Mississippi et plus particulièrement le pays situé à l'ouest de ce fleuve imposant, consiste en une étendue marécageuse qui n'est que rarement interrompue par des collines peu élevées et aboutit souvent à des marais et des lacs impraticables. Presque partout, elle est composée de champs très fertiles, mais leur position géologique est si basse qu'ils sont inondés non seulement par le Mississippi et ses fleuves tributaires, mais encore par les pluies. Ces eaux ne trouvant alors aucun moyen d'écoulement forment des étangs d'eau stagnante, dont le dessèchement ne s'opère qu'à l'aide des rayons brûlants du soleil d'août et de septembre. Des milliers de lieues carrées restent ainsi sous l'eau pendant huit ou neuf mois de l'année, et durant les trois autres mois les miasmes qui s'exhalent de ces paluds sont si pestilentiels que le colon peut s'estimer heureux s'il parvient à échapper aux atteintes de la fièvre jaune.]

Au chapitre 3, il n'est pas question des splendeurs naturelles de l'Amérique, le narrateur nous faisant pénétrer à l'intérieur de l'hôtel de l'Union, propriété de Jonathan Smart. La séquence descriptive à fonction mimésique qui introduit ce chapitre a pour objet les hôtels des États-Unis, autres éléments d'un monde constitutif de l'horizon de référence du récit. Après avoir décrit le comptoir d'un de ces hôtels, avec ces flacons et autres bouteilles d'alcool, le narrateur nous brosse un tableau des usages en vogue dans la société américaine, usages attestés par le hors-texte :

Wie alles in Amerika, einzelne Privatwohnungen ausgenommen, nur für den augenblicklichen Genuß und Nutzen eingerichtet ist und jeder wirklichen Behaglichkeit entbehrt, so ist es auch mit diesen doch eigentlich für die Bequemlichkeit der Reisenden hingestellten Gasthäusern. Schon die ganze Einrichtung beweist das. Nur vor dem Kamin stehen Stühle, und hier sammeln sich selbst im Sommer, wenn kein Feuer darin brennt, aus alter Gewohnheit die Gäste und spritzen ihren Tabakssaft in die liegengebliebene Asche. Keiner setzt sich mit seinem Glas zum Tisch und verplaudert ein halbes Stündchen mit dem Freund; keiner liegt im Stuhl behaglich zurückgelehnt und beobachtet die Kommenden und Gehenden. In Gruppen stehen sie beisammen; das kaum gefüllte Glas wird schnell geleert, höchstens eine Zeitung überflogen, und schon eilt der eben erst eingekehrte Gast wieder seinen Geschäften oder seinem Vergnügen nach. [*Flußpiraten*, 45]. [Comme tout en Amérique, à l'exception des

maisons particulières, est arrangé pour un besoin et un confort momentanés et non pas pour satisfaire au bien-être authentique, il serait mal venu de songer à trouver ses aises dans des hôtels construits pourtant pour le confort des voyageurs. Tout l'ameublement est d'ailleurs là pour le prouver. On ne voit de chaises qu'en face du foyer : ici, on continue de s'assembler même en été, quand il n'y a pas de feu, et on crache son jus de tabac à l'endroit où se trouvent les vieilles cendres. Personne ne songerait à prendre place à table un verre à la main, pour causer une petite demi-heure avec un ami ; personne ne songerait à se renverser dans un fauteuil pour regarder les allants et venants. On reste en groupe ; le verre est à peine rempli qu'on le vide ; on jette tout au plus un coup d'œil sur un journal, et puis voilà le premier client à être entré qui se hâte déjà d'aller à ses affaires ou à ses plaisirs.]

Les indications temporelles fournies dans les *Regulatoren*, dont les *Flußpiraten* constituent la continuation, datent le temps des événements de la diégèse dans les années 1840. La mention faite par le courrier de la malle, dans ce même chapitre 3, du nom de Henry Clay – personnalité politique éminente de l'Amérique Nord dans la première moitié du XIX^e siècle – renvoie à un savoir fonctionnant en-dehors du roman et participe avec les autres procédés déjà évoqués à fonder l'ancrage réaliste du récit, ce que Roland Barthes appellerait les « codes culturels » ou les « informations ».

V.-7. La « formule Gerstäcker » et l'historicité dans les « Flußpiraten ».

Le propos du roman d'aventures, c'est de transporter son lecteur au cœur d'une réalité imaginaire autrement plus vivifiante que ce que lui propose la réalité ordinaire, de lui permettre, le temps d'une lecture, de s'évader de son quotidien pour partager la vie de personnages héroïsés avec lesquels il s'identifie. Un univers dépay sant, plein de dangers et de périls, revit ainsi sous son toit, lui procurant à peu de frais l'agrément d'un divertissement sans risques. Au lecteur allemand de son temps, captif d'une réalité économique et sociale déprimante, les romans de la Frontière américaine de Gerstäcker apportaient, outre le dépaysement et le divertissement, un éclairage supplémentaire en forme de fiction sur les réalités du Nouveau Monde. Celles-ci avaient déjà été décrites de façon objective, dans les journaux et comptes rendus de voyage de l'écrivain-voyageur, si bien que le lecteur ne se retrouvait pas en terrain inconnu : bien au contraire. Cependant, la réception enthousiaste des *Flußpiraten* amène à se poser la question de savoir en quoi ce livre innovait et quels furent les ingrédients de son large succès.

Il y avait d'abord le décor, toujours aussi suggestif pour des Européens, des paysages de la Frontière : la forêt encore omniprésente, giboyeuse et jamais loin des fermes qu'elle enserme, les espaces marécageux, le grand fleuve avec ses méandres

et détours, les îles qui parsèment son cours et les petites villes aux noms évocateurs édifiées sur ses bords. À l'instar de l'espace évoqué dans la diégèse du roman précédent, celui des *Flußpiraten* conserve sa part de mystère et ses replis cachés, ses clairières isolées, ses buissons et ses caniers où se trament, à l'abri des oreilles et des regards indiscrets, de sordides machinations. Pourtant, cet espace n'apparaît déjà plus comme une « terra incognita » : l'homme blanc le parcourt en long et en large pour de bons et de moins bons motifs sans qu'aucune troupe d'Indiens hostiles ne surveille ses allées et venues. D'ailleurs, un lecteur attentif aurait pu reconnaître bien des détails géographiques et ethnographiques précédemment mentionnés dans les *Streif- und Jagdzüge*. Bref, il s'agit d'un espace assez largement balisé et qui ne semble plus hors d'atteinte du lecteur éventuellement tenté par l'expérience américaine. Aussi bien, les histoires de Gerstäcker se passaient non pas à une époque lointaine et révolue, mais dans un présent bien actuel, celui des années précédant de très peu la révolution de 1848 en Allemagne.

Le deuxième point concerne les personnages du roman. La société de l'Ouest est représentée au travers de gens ordinaires : fermiers, commerçants, hommes de lois, bateliers, esclaves noirs, bandits ... tout un petit monde qui se retrouve confronté, à un moment donné, à des situations extrêmes. L'axiologisation tranchée oppose de façon très nette honorables citoyens et individus de sac et de corde. Cependant, ce n'est pas tant le portrait d'une société figée dans le temps qui est brossé. On assiste plutôt au spectacle d'individus affichant des postures qui paraissent étonnamment modernes pour l'époque : celles d'imposteurs qui avancent masqués pour dissimuler leur jeu, et atteindre de cette manière leur objectif qui est d'acquérir des richesses et, pour ce qui concerne la strate supérieure, arriver à une forme de toute-puissance.

Le troisième point concerne la production de l'intérêt : l'auteur réussit à capter l'attention du lecteur avec un fort niveau de factualité tout en variant les formes du texte où alternent, pour ainsi dire naturellement, récit, dialogues et descriptions. La narration ménage de nombreux effets de suspense aptes à dramatiser le cours de l'histoire, tandis que les dialogues créent l'impression que la fiction arrive directement aux sens du lecteur. Les actions, nombreuses et enrichies d'un brin de psychologie ici et là, sont menées tambour battant, comme dans tout roman d'action bien ficelé.

Gerstäcker n'a pas vraiment inventé cette histoire d'un réseau de pirates ayant des ramifications dans plusieurs États riverains du Mississippi et ce jusque fort avant dans l'intérieur des terres. Dans la préface des *Flußpiraten*, l'auteur fait état d'une bande de pirates ayant exercé ses compétences discutables sur le Mississippi et entretenu des relations suivies avec la bande d'un certain Morrel. On peut lire en effet l'indication suivante :

Ein Teil der sogenannten « Morrelschen Bande » stand mit diesen Flußpiraten in Verbindung; Morrel selber wurde gefangen und saß dann, wenn ich nicht irre, im Zuchthaus von Pennsylvanien oder Mississippi; das aber, was den Backwoodsmen unter die Hände fiel, kam in kein Gefängnis. – Es war ein blutiger Tag, der jenen Räubereien ein Ende machte. [*Flußpiraten*, 14]. [Une partie de la soi-disant "bande à Morrel" était en relation avec ces pirates de la rivière; Morrel lui-même fut arrêté et, si je ne m'abuse, détenu par la suite dans un établissement pénitentiaire de Pennsylvanie ou du Mississippi ; quant à ceux qui tombèrent entre les mains des pionniers, ils n'eurent pas droit à la prison. Ce fut une bien sanglante journée qui mit fin à tous ces brigandages.]

Si la présence de groupes criminels agissant le long du Mississippi et de ses affluents est historiquement attestée, les historiens américains ont, en revanche, fait litière de l'existence d'un vaste réseau de comploteurs agissant de concert : cela relèverait des histoires et légendes du Sud-Ouest.¹⁹³ Quoi qu'il en soit, la croyance en la réalité d'une organisation criminelle tentaculaire s'est propagée après la publication, en 1835, de l'ouvrage de Augustus Q. Walton, intitulé *A History of the Detection, Conviction, Life and Designs of John Murrel, The Great Western Land Pirate* [Histoire de la découverte, de la condamnation, de la vie et des desseins de John Murrel, le célèbre pirate des terres].¹⁹⁴ L'auteur de cet ouvrage était en réalité un certain Virgil A. Stewart, écrivant sous le nom de plume « Augustus Q. Walton ». Selon l'article de Larry D. Ball dans *The Encyclopedia of Arkansas History & Culture*, John Andrews Murrell (1806-1844) et son frère William étaient impliqués dans la fabrication de fausse monnaie dans l'État du Mississippi et dans l'est de l'Arkansas, tandis que leur frère Jeffrey faisait passer des chevaux volés en Arkansas. Lorsque John A. Murrel fut suspecté d'avoir volé un esclave dans le comté de Madison, Tennessee, en 1833, Virgil A. Stewart, un résident de l'endroit, se porta volontaire pour récupérer l'esclave. Se faisant passer pour un voyageur, il s'arrangea pour

¹⁹³ Voir à ce sujet Penick, James Lal, Jr., *The Great Western Land Pirate : John A. Murrel in Legend and History*, Columbia, University of Missouri Press, 1981.

¹⁹⁴ Le titre complet et prolixe est le suivant : *A History of the Detection, Conviction, Life and Designs of John Murrell, the Great Western Land Pirate, Together with his system of Villainy, and Plan of Exciting a Negro rebellion, and a Catalogue of the names of Four Hundred and Forty Five of His Mystic Clan Fellows and Followers; and The Efforts for the Destruction of Mr Virgil A. Stewart, the Young Man Who Detected Him; to which is Added a Biographical Sketch of Mr Virgil A. Stewart.*

rencontrer Murrell et réussit à s'insinuer dans les bonnes grâces du bandit. Il l'accompagna même en Arkansas où, selon Stewart, Murrell lui affirma diriger un vaste réseau criminel connu sous le nom de « Clan mystique » [the Mystic Clan]. À son retour au Tennessee, Stewart fit arrêter Murrell et témoigna contre lui au procès. Reconnu coupable de crime, Murrell fut condamné à dix ans de travaux forcés. D'après Larry D. Ball, il devint un prisonnier modèle, lisant la Bible et apprenant l'art du forgeron. Atteint de tuberculose, il fut libéré avant terme en avril 1844 et mourut à Pikeville, Tennessee, en novembre 1844.

Murrell n'aurait vraisemblablement laissé aucune trace durable dans les annales du crime sans la déposition à charge de Stewart et le spectaculaire retentissement de son ouvrage. Selon Stewart (que d'aucuns ont suspecté d'être en fait un associé du malfaiteur), Murrell se serait montré bavard et particulièrement fanfaron. Il admettait avoir commis des crimes affreux et prétendait de surcroît que son organisation planifiait un soulèvement général des esclaves dans tout le Sud pour le jour de Noël 1835 ! Le livre de Stewart, largement commenté dans les journaux de l'époque, agit comme un pamphlet incendiaire. La sortie de l'ouvrage coïncidait en effet avec la campagne menée par la « Société Américaine Anti-Esclavagiste » [American Anti-Slavery Society], ce qui déclencha l'hystérie chez les propriétaires d'esclaves. Dans les années 1830, le nombre d'esclaves dans les États du Sud dépassait largement celui de la population blanche si bien que les craintes d'un soulèvement de la main-d'œuvre servile étaient partagées par beaucoup. Selon Stewart, la sédition était « si étendue dans ses opérations et si scientifique dans ses projets » [so extensive in its operations and so scientific in its plan] qu'elle allait du Texas à la côte Est. L'auteur fournissait même pour chaque État une liste de noms de membres présumés de l'association criminelle : vingt-quatre familles étaient concernées dans le seul Arkansas !

Nous avons cité plus haut l'ouvrage de Penick sur Murrell. Plus récemment encore, l'universitaire Joshua D. Rothman se sert de l'histoire de Stewart pour mettre en lumière l'anxiété que ses « révélations » produisirent sur les Blancs du Mississippi dans leur quête pour transformer le « désert en argent » [wilderness into money]¹⁹⁵. Une anxiété qui ne demandait qu'à s'épancher au détriment de boucs émissaires.

¹⁹⁵Joshua D. Rothman, *Flush Times & Fever Dreams: A Story of Capitalism and Slavery in the Age of Jackson*, Athens, GA, University of Georgia Press, 2012.

Ainsi, dans le comté de Madison, Mississippi, des Blancs soupçonnés d'être des associés de Murrell furent fouettés et battus dans le but de leur extorquer des aveux et autres informations, puis exécutés. Des esclaves noirs suspectés ou simplement surpris en train de parler de l'affaire furent fouettés et pendus. À Vicksburg, des gens pourtant considérés comme respectables s'attaquèrent aux joueurs professionnels, accusés de polluer la vie de la cité et de corrompre les bonnes mœurs : cinq d'entre eux furent pendus. Dans les districts où se trouvaient des plantations, une vingtaine de personnes soupçonnées de complicité avec un gang de voleurs d'esclaves, furent pareillement exécutées, tandis que ceux qui s'employaient à faire cesser le bain de sang furent considérés comme des individus dangereux et subversifs.

Ces réactions démontrent clairement que les rumeurs et théories d'un complot de vaste envergure étaient prises très au sérieux à l'époque en question – au point de faire passer John A. Murrell de plain-pied dans la culture populaire américaine de la période « antebellum » – autrement dit d'avant la guerre de Sécession. La preuve de son utilisation comme personnage de théâtre se trouve dans « The Harvard Theatre Collection », qui détient une copie manuscrite d'un mélodrame écrit en 1835 et intitulé *Murrell, the Pirate – A Play in Three Acts*¹⁹⁶. Son créateur a été authentifié comme étant Nathaniel Harrington Bannister (1813-1847), un des meilleurs acteurs et auteurs dramatiques de son temps. La pièce met en relief l'ambiguïté et la faculté d'adaptation qui furent celles du vrai Murrell. Un autre acteur et dramaturge de renom de la même période, Charles Burke (1822-1854) y fit une apparition dans le rôle d'Ichabod Crane. S'il ne fait aucun doute que Gerstäcker connaissait l'histoire de Murrell, on est moins sûr de ses sources. Aurait-il assisté à une représentation de la pièce à La Nouvelle-Orléans ? Ce n'est pas impossible, mais nous ne pouvons l'affirmer avec certitude. Toujours est-il qu'on retrouve dans son deuxième roman d'aventures la méthode déjà mise en œuvre dans le premier, méthode qui consiste à puiser dans ses souvenirs et ses notes de voyages, à se référer à des faits historiquement attestés pour bâtir un univers fictionnel dont le succès auprès de ses lecteurs, tout au moins en ce qui concerne ses deux premiers romans, ne s'est guère démenti jusqu'à nos jours. Nous nous proposons dans la partie suivante de

¹⁹⁶ Voir à ce sujet l'article de Thomas Ruys Smith : "Dead men tell no tales" : outlaw John A. Murrell on the antebellum stage, in: *European Journal of American Culture*, volume 28, Issue 3, 1 October 2009, p. 263-276.

considérer les conditions particulières de la réception du roman dans la période précédant la révolution allemande de 1848/1849.

V.-8. Les conditions particulières de la réception des *Flußpiraten*.

La publication des *Flußpiraten* en 1847 a précédé de fort peu la révolution allemande de 1848/49. Leur rédaction, quant à elle, a accompagné les toutes dernières années du « Vormärz », ce moment privilégié de l'histoire de l'Allemagne où l'utopie et la réalité se sont côtoyées au point de donner l'illusion qu'elles pourraient faire bon ménage ensemble. On sait ce qu'il advint par la suite : les vœux de la première Assemblée nationale de bâtir simultanément un État national et un État constitutionnel libéral furent amèrement déçus. L'écroulement des nobles espérances du printemps 1848 a des causes multiples et diverses, entre autres, à mettre au débit des « quarante-huitards », une vision marquée par un excès d'idéalisme et d'inexpérience, l'absence d'un mouvement national organisé, l'inexistence d'une force matérielle structurée sur laquelle pouvoir compter en cas de besoin, et, en face, en Prusse, en Autriche, dans l'ensemble de la Confédération germanique, la résilience des forces de l'immobilisme et des tenants du néo-absolutisme avec, bien sûr, le poids décisif de leurs polices et de leurs forces armées. Au total, l'échec de la révolution allemande est à l'image de la courte existence du Parlement allemand : réuni dans l'enthousiasme sous les voûtes de la « Paulskirche » de Francfort-sur-le-Main, il apparaît rapidement comme une entité marginale, sans réels moyens d'action, et finit en Parlement « croupion » à Karlsruhe, dans la dernière et violente tourmente révolutionnaire. Les ultimes soulèvements, à Dresde et au pays de Bade – où la révolution fut la plus acharnée – sont réprimés dans le sang en 1849.

Qu'il s'agisse des *Regulatoren* ou des *Flußpiraten*, des récits plus courts intitulés *Der deutschen Auswanderer Fahrten und Schicksale* [Voyages et Destins des Émigrants Allemands, 1846] et des *Mississippi-Bilder* [Images du Mississippi, 1847], tous les quatre publiés juste avant la période révolutionnaire, des *Wald- und Strombilder* [Images de Forêts et de torrents] ou du documentaire *Wie ist es denn nun eigentlich in Amerika ?* [Comment est-ce vraiment en Amérique ?], ces deux derniers parus l'un et l'autre en 1849, tous ces livres connurent un indéniable succès. La raison de ce succès est à rechercher dans le fait qu'ils libéraient le lecteur d'un

certain nombre de préjugés et de contraintes de sa vie réelle en l'amenant à renouveler sa perception des choses. Les idées véhiculées par les récits de fiction tout comme la description de la vie américaine au travers de comptes rendus de voyages remplis de données factuelles avaient une résonance particulière pour bien des Allemands : ils évoquaient la liberté de mouvement, la liberté d'association, la liberté d'expression, celle de choisir la profession qui correspondait le mieux à ses goûts, la liberté politique. Toutes choses rêvées par les humbles et revendiquées à cor et à cris par une classe intellectuelle désireuse de renouvellement.

L'anéantissement des espérances révolutionnaires de 1848/49 eut certainement un impact considérable sur l'existence et l'écriture postérieures de Gerstäcker. Il avait rejoint le mouvement insurrectionnel dès 1848 et s'était même vu attribuer le commandement d'une section dans la « Compagnie des tireurs d'élite de Leipzig » [Leipziger Scharfschützenkompanie], une garde armée révolutionnaire. Lors des nombreuses réunions auxquelles il avait participé, il avait pu échanger des idées avec d'autres écrivains parmi lesquels Gustav Kühne, Heinrich Wuttke et Heinrich Laube. Homme de terrain, Gerstäcker avait rapidement décelé le caractère utopique du mouvement révolutionnaire et il le quitta sans doute au bon moment. Reste qu'il fut mortifié de constater que de très bonnes idées émises dans ce contexte particulier ne seraient pas de sitôt traduites en action. Son patriotisme, très sincère, se teintait de mélancolie lorsqu'il constatait l'état de division de sa « patrie », les querelles et guerres intra-allemandes. C'est pendant cette période troublée qu'il fut chargé par le Parlement de Francfort de faire un rapport sur l'état des colonies allemandes en Amérique du Sud¹⁹⁷. Une mission dont il avait été l'initiateur parce qu'elle lui tenait à cœur : il souhaitait ardemment venir en aide, avec ses conseils avisés et son expérience, à ses compatriotes à l'étranger ou désireux d'émigrer. Par la suite, compte tenu de l'évolution de la situation politique en Allemagne et de l'évolution des goûts du lectorat, son écriture prit une tournure plus conservatrice, mais grâce à ses premiers récits, les forêts de l'Arkansas et les rives du Mississippi devaient hanter pour longtemps l'imaginaire allemand.

¹⁹⁷ Ostwald, Thomas, *Friedrich Gerstäcker. Leben und Werk*, Verlag A. Graff, Braunschweig, 1976, p. 27-28.

V.-9. L'espace fictionnel de la Frontière des autres romanciers-aventuriers européens.

Dans les années 1850, d'autres aventuriers-écrivains européens choisirent l'espace américain pour théâtre des exploits de leurs personnages fictionnels. Thomas Mayne Reid, encore appelé « Capitaine Mayne Reid » (1818-1883), fut l'un d'eux, tout autant aventurier de la plume qu'aventurier tout court. Né à Ballyroney, un petit hameau dans le comté de Down dans le nord de l'Irlande, ce fils d'un pasteur presbytérien était destiné à suivre la voie paternelle, mais ne ressentant que peu de goût pour cette carrière, il abandonna ses études au bout de quatre années, préférant répondre à l'appel de l'aventure. C'est ainsi qu'il débarque un beau jour de janvier 1840 à La Nouvelle-Orléans. Il est alors âgé de vingt-deux ans et se prépare à faire connaissance avec le Sud puis avec l'Ouest des années quarante. Entre deux virées chez les Indiens et les trappeurs, il exerce, à l'instar de Gerstäcker, qu'il aurait pu croiser, plusieurs métiers : employé dans une maison de commerce, poste qu'il quitte au bout de six mois, à ce qu'on dit parce qu'il aurait refusé de fouetter des esclaves, professeur particulier, directeur d'une école privée à Nashville, au Tennessee, employé dans un magasin de tissus à Natchitoches, en Louisiane, journaliste « pigiste » au « Morning Chronicle » de Pittsburgh, en Pennsylvanie, comédien à Cincinnati, à nouveau journaliste à Philadelphie, ville où il se lie d'amitié avec Edgar Allan Poe, lequel dira de lui plus tard qu'on avait affaire à « un formidable affabulateur, mais cependant très pittoresque. Il raconte de sacrés bobards, mais à la façon d'un artiste, ce qui fait que je l'écoute attentivement » [a colossal but most picturesque liar. He fibs on a surprising scale but with the finish of an artist, and that is why I listen to him attentively¹⁹⁸.] Lorsqu'éclate la guerre américano-mexicaine, au printemps 1846, Reid travaille comme correspondant du *New York Herald* à Newport, Rhode Island. Se portant volontaire pour participer au conflit, il est nommé sous-lieutenant au 1^{er} régiment des volontaires de New York, se bat avec son régiment à Vera Cruz, est grièvement blessé à Chapultepec, en septembre 1847, et promu ensuite lieutenant. Quittant l'armée en mai 1848, il reprend sa carrière littéraire comme collaborateur de magazine à Philadelphie, séjourne quelque temps dans l'Ohio où il achève son premier roman, *War Life* [Vie de Guerre], basé sur sa propre expérience des combats pendant le conflit. Le livre fera l'objet d'un tirage

¹⁹⁸ Cité par Howard, Paul, « Recollections of Edgar Allan Poe », *Munsey's Magazine*, August 1892, p. 555.

privé à New York, en juin 1849. De retour à New York, il fait jouer en octobre 1848 sa première pièce de théâtre *Love's Martyr* [Martyre d'Amour] au Walnut Street theater. Il s'embarque pour l'Angleterre en juillet 1849 en compagnie d'une troupe de volontaires destinée, selon les uns, à aider la révolution bavaroise, selon d'autres à soutenir l'insurrection hongroise de Kossuth. Cependant, plutôt que de les accompagner sur le continent, Reid retourna chez lui, en Irlande, puis s'installa à Londres où il publia en 1850 *The Rifle Rangers ; or, Adventures in Southern Mexico* [Les Rangers, Aventures dans le sud du Mexique]. Ce roman à succès, reprise de *War Life*, fut suivi en 1851 de *The Scalp Hunters : A Romance of the Plain* [Les Chasseurs de Scalp, Roman de la Plaine], puis de *The Desert Home : The Adventures of a Lost Family in the Wilderness* [Exilés dans le Désert : Aventures d'une famille perdue dans la Wilderness]. Il commence alors une longue et féconde carrière de romancier, avec à son actif quelque soixante-quinze romans d'aventures ainsi qu'un nombre conséquent de nouvelles.

Nous avons dit dans les pages qui précèdent que les deux premiers romans de Friedrich Gerstäcker avaient pour cadre un espace certes toujours distant pour un lecteur européen, mais présenté comme désormais accessible : les habitations ne sont jamais si loin qu'on ne puisse les atteindre après quelques heures de chevauchée et la présence des hommes et de la civilisation se fait sentir dans les endroits les plus improbables, comme le montre la rencontre insolite que fait Tom Barnwell avec le violoniste lors de sa descente en solitaire du Mississippi. On n'a nullement affaire ici à un décor mythique, l'espace de la rencontre – une clairière au bord du fleuve – conservant son caractère réaliste. Tel n'est pas le cas de l'image en forme de terre promise que nous offre Mayne Reid dans les premières lignes de son roman *The Scalp-Hunters* :

You are looking upon a land whose features are un-furrowed by human hands, still bearing the marks of the Almighty mould, as upon the morning of creation, a region whose every object wears the impress of God's image. [...] a region redolent of romance, rich in the reality of adventure. [Devant vous se déploie un pays dont l'aspect est vierge de tout contact des mains de l'homme, une terre portant encore l'empreinte du moule du créateur comme le premier jour de la création, une région dont tous les objets sont marqués à l'image de Dieu [...] c'est un pays où tout respire le romanesque, et qui offre de riches réalités à l'esprit d'aventure¹⁹⁹.]

¹⁹⁹ Captain Mayne Reid, *The Scalp-Hunters; or, Adventures Among the Trappers*, De Witt & Davenport, New York, 1856 [1851], p. 7.

La description est moins fondée sur l'« effet de réel » que sur une impression subjective qui cherche à communiquer l'émerveillement ressenti devant un paysage de la Genèse. Écrivain des plus fertiles, Mayne Reid situe dans l'Ouest hispanique, en l'occurrence le Nouveau-Mexique, l'essentiel de l'action des *Scalp-Hunters*. Rien ne permet d'affirmer qu'il a foulé une fois le sol de cette contrée, mais ce qui est certain, c'est qu'il a capitalisé sur ses souvenirs mexicains et ses connaissances livresques et autres pour rédiger ce roman qui connut un grand succès en Angleterre. Comme chez Gerstäcker, le souci didactique est largement présent chez Mayne Reid, le savoir cautionnant et motivant la fiction. C'était déjà le cas dans *The Rifle Rangers*, dont l'intrigue est émaillée de petits détails d'histoire naturelle, de notions de géographie, de culture sociale. Hans Plischke, dans son fort sympathique ouvrage *von Cooper bis Karl May*,²⁰⁰ opine que Mayne Reid a pu rencontrer dans la vallée du Mississippi les modèles vivants de certains de ses personnages, comme le colonel corse Landi, protagoniste du récit *The Boy Hunters* [Les Jeunes Chasseurs, 1853]²⁰¹. Installé dans un village de colons français situé au bord du Mississippi, ce colonel, vétéran des guerres napoléoniennes, est un passionné de sciences naturelles qui monte avec ses enfants des expéditions à travers forêts et prairies pour ramener toutes sortes d'animaux à naturaliser, des plantes et des minéraux. Surtout, il envoie ses trois fils en territoire indien pour y chasser un légendaire bison blanc, objet de tous les conciliabules. En dépit du soin que prend l'auteur à dépeindre la flore et la faune de l'espace du roman – il va jusqu'à donner les noms latins des animaux et des plantes cités – sa vision globale de l'Ouest, à la différence de celle de Gerstäcker, est essentiellement marquée par l'indétermination géographique et nationale. Toutefois, conteur remarquable, il a ravi les jeunes générations de l'époque victorienne par sa capacité à rendre une atmosphère et à créer l'illusion de la réalité.

Les trois premiers romans de Mayne Reid, *The Rifle rangers*, *The Scalp-Hunters* et *The Desert Home* furent rapidement traduits en français et publiés dès l'année 1854 sous les titres respectifs de : *Les Francs-tireurs ou le Corps franc des rifles*, *Les Chasseurs de chevelures*, *Les Robinsons de Terre Ferme*. Le succès fut immédiat. Les deux premiers romans avaient pour décor le Mexique proprement dit

²⁰⁰ Plischke, Hans, *Von Cooper bis Karl May*, Droste-Verlag, Düsseldorf, 1951, p. 46.

²⁰¹ Captain Mayne Reid, *The Boy Hunters; or, Adventures in Search of a White Buffalo*, George Routledge And Sons, Limited, London, 1855.

et les vastes terres qui lui étaient rattachées au nord-ouest du continent, or c'est cet espace qui s'impose, aux alentours de 1850, comme espace de référence fondamental dans le discours sur l'aventure en France. Les causes de cet engouement sont multiples : la découverte de champs aurifères en Californie, possession mexicaine, l'idée assez largement répandue par les voyageurs français de retour du Mexique que ce pays riche en minerais précieux mais mal gouverné deviendrait tôt ou tard la proie des Anglo-Saxons, voisins puissants et expansionnistes, à moins que des Européens n'y fassent obstacle en favorisant sa régénération ou, mieux encore, en s'y implantant eux-mêmes. On assiste à un retour de l'imaginaire de la Conquête du Nouveau-Monde avec des personnages aimant moins la richesse que la recherche qu'elle implique, tel l'authentique comte Raousset-Boulbon (1817-1854) qui s'en fut conquérir les mines de la Sonora avec une poignée de mercenaires et finit fusillé par les autorités mexicaines. Se réclamant de ses partisans, Gustave Aimard, le prolifique auteur de romans français de l'Ouest, devait affirmer plus tard que la grandeur de Raousset a été de renouveler au Mexique, tout à la fois, la geste des conquistadors espagnols du XVI^e siècle et celle des flibustiers des XVII^e et XVIII^e siècles.

Exact contemporain de Thomas Mayne Reid, Gustave Aimard (1818-1883) a mené lui aussi une existence mouvementée dont la trame ne peut être reconstituée qu'au travers de ses romans et en se basant sur leurs avant-propos et postfaces où il se représente parfois en aventurier parmi ses pairs : autant dire qu'il est quasi impossible de faire la part de la réalité et du fantasme dans sa vie. Enfant trouvé, recueilli par la famille Gloux qui le baptise Olivier, fils putatif du maréchal d'Empire Sébastiani, il a toujours prétendu avoir occupé plus de vingt-cinq années de sa vie, de 1827/8 à 1854, en périple terrestres ou maritimes. Jean Bastaire, son biographe – on serait tenté d'écrire « hagiographe », si enthousiaste est son petit livre – a tenté de reconstituer à partir de ses écrits les diverses « stations » des aventures et tribulations du futur écrivain. Il en ressort que c'est principalement l'Amérique hispanophone qui a monopolisé les désirs exotiques de l'aventurier, avec pour ultime point de chute le nord du Mexique, la Sonora de Raousset-Boulbon²⁰². Jeune époux installé à Paris (il s'y est marié en août 1854, date avérée), il se découvre une vocation d'écrivain à un moment où le désir français de l'ailleurs est avant tout un

²⁰² Bastaire, Jean, *Sur la piste de Gustave Aimard, trappeur quarante-huitard*, Paris, Encrage, 2003, p. 43-45.

désir d'Amérique. C'est cette rencontre d'une « humeur » française avec un écrivain jouant de sa double posture d'aventurier du Nouveau-Monde et de romancier populaire qui explique le phénoménal succès – quand bien même fut-il limité dans le temps – du roman de l'Ouest français pendant la quinzaine d'années qui s'étend de la publication des *Trappeurs de l'Arkansas* (1858) à la première moitié des années 1870.

C'est dans la province de la Sonora mexicaine puis dans l'Arkansas que se déroule l'essentiel de l'intrigue du premier roman d' Aimard. Mais contrairement à l'Arkansas de Gerstäcker, le territoire invoqué ne revêt qu'un statut référentiel minimal. Il s'agit en fait d'un espace exclusivement au service de l'aventure et qui recoupe sous l'appellation de « prairie » des paysages aussi divers que des prairies « réelles », des forêts, des savanes, des déserts :

Ce vaste désert, entremêlé de sombres forêts aux mystérieux sentiers tracés par le pas des bêtes fauves, et de prairies verdoyantes aux herbes hautes et touffues, ondulant au moindre vent, est arrosé par de puissants cours d'eau, dont les principaux sont la grande rivière canadienne, l'Arkansas et la Rivière rouge²⁰³.

Terre de hasards et de rencontres, terre de liberté absolue, la prairie a ses sociétaires : trappeurs courageux et chevaleresques dans la personne de Cœur-Loyal et de son associé canadien Belhumeur, pirates des prairies dépeints en engeance-repoussoir, nobles mexicains aux allures de gentilhommes façon vieille Europe, Indiens Comanches sensibles aux notions d'honneur et de courage, Indiens Apaches, surnois, cruels et alcooliques. Alors que dans les *Regulatoren* de Gerstäcker, l'Indien Assowaum, quoiqu'assumant un rôle très central dans le roman, apparaît comme un personnage marginalisé dans l'univers des Blancs, et que, dans les *Flußpiraten*, l'indigène est quasiment absent, n'était l'allusion de Georgine au « très noble sang des chefs Séminoles » [aus dem edelsten Blute der Seminolischen Häuptlinge] qui coule dans les veines du garçon métis Olyo²⁰⁴, dans le roman de Gustave Aimard, au contraire, il est très présent en tant que groupe humain, le chronotope de la prairie revendiquant le droit à l'harmonie entre l'homme et la nature et entre habitants d'un même espace, Peaux-Rouges et hommes blancs confondus,

²⁰³ Aimard, Gustave, *Les Trappeurs de l'Arkansas*, Paris, Robert Laffont, 2001 [1858], « Bouquins », p. 31.

²⁰⁴ *Flußpiraten*, *op. cit.*, p. 370.

à l'exclusion des pirates, s'entend, dont la destruction programmée est nécessaire à la restauration de cette harmonie.

Comme chez Gerstäcker, les méchants avancent masqués et préparent leurs coups en cachette. Ils sont commandés par des personnages dominateurs comme le capitaine Ouaktehno – « Celui-qui-Tue » – le chef des pirates de la prairie, aussi courageux et déterminé que profondément pervers ou l'inévitable Indien haineux et renégat Nata-Otann – qui n'est pas sans rappeler le Magua de Fenimore Cooper. Heureusement, les nobles et « bons » sauvages tels L'Aigle-Volant et la Tête-d'Aigle sont là aussi, qui apportent leur soutien aux coureurs des bois avec lesquels ils entretiennent des rapports empreints de respect mutuel, à l'image de Bas-de-Cuir et de Chingachgook de Cooper, dont l'influence sur le style d'Aimard est patente. L'écrivain français s'est apparemment inspiré des deux romans de son compatriote Gabriel Ferry : *Costal l'Indien* (1852) et *Le Coureur des Bois* (1855) et nous savons que des traductions de Mayne Reid et de Gerstäcker étaient disponibles sur le marché au moment de la publication des *Trappeurs de L'Arkansas* : c'était en particulier le cas pour celle de *Die Flußpiraten Des Mississippi* par Bénédicte-Henri Révoil.

À l'instar de Gerstäcker, Aimard associe le sentiment de liberté au monde de la Frontière. Chez les deux écrivains, la fourberie et la brutalité sont inscrites dans le décor, avec pour corollaire la discutabile loi du « Lynch », justifiée par les deux auteurs comme un mal nécessaire. Mais à la différence du romancier allemand, il n'est pas question pour Aimard de chanter les louanges des pionniers et fermiers américains, moins encore de prôner la « Manifest Destiny » à la manière de Sealsfield ! D'ailleurs, en dépit de la mention « Arkansas » dans le titre et de la référence faite à deux reprises dans le corps du texte à la rivière de même nom, rien ou peu de chose ne permet un ancrage géographique de la diégèse dans le réel. C'est un paysage neutre, symbolisé par la Prairie ou le désert, qui sert de décor, un monde vierge, à la fois fascinant et hostile. Un territoire romanesque qui confine à l'abstraction et qui a l'avantage d'échapper à la civilisation, synonyme de colonisation nord-américaine. À côté des Indiens Comanches, ces « frères » des prairies, des Indiens Apaches, autres natifs mais dénaturés – les deux peuplades rappelant au lecteur français de l'époque la bipartition « bons Hurons/méchants Iroquois » de la geste coloniale française au Nouveau-Monde – la figure du trappeur aimardien

partage plus d'un trait avec le chevalier errant du Moyen-Âge occidental. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la description que fait le narrateur de Cœur-Loyal :

Toujours sombre et mélancolique, il fuyait la société de ses semblables, tout en étant prêt, lorsque l'occasion s'en présentait, à leur rendre service et même à exposer sa vie pour eux. Puis lorsqu'on voulait lui exprimer de la reconnaissance, il piquait son cheval et allait tendre ses trappes au loin afin de donner le temps à ceux qu'il avait obligés d'oublier le service rendu²⁰⁵.

C'est que le récit aimardien s'inscrit résolument dans une perspective européenne, ne laissant qu'une place très restreinte aux Nord-Américains jugés de mauvaise compagnie parce qu'essentiellement animés par l'esprit des affaires et avides d'expansion territoriale : dans *Les Trappeurs de l'Arkansas*, sitôt décrits le camp des pionniers et le fort de l'armée américaine qui l'accompagne que les voilà promptement balayés par les guerriers Comanches. L'auteur n'a que trop conscience de la présence envahissante des Anglo-Saxons protestants et de la pression qu'ils exercent sur les confins septentrionaux du Mexique, lieu calibré, justement, pour être le théâtre des exploits des derniers Indiens libres et des trappeurs de culture catholique et française de sa fiction : aussi choisit-il simplement d'occulter cette présence – après avoir dit tout le mal qu'il en pensait. Le récit de l'Ouest qu'il offre à ses lecteurs, manifestement très éloigné du récit vérisimilaire, compose une entité géographique et humaine atemporelle et refermée sur soi, antithétique de celle proposée par Mayne Reid et Gerstäcker, le premier développant une esthétique pro-américaine dédaigneuse des natifs et brutalement conquérante vis-à-vis du voisin mexicain, jugé oisif et par trop lascif, le second faisant sien un américanisme aux modalités moins agressives et dans lequel le viril et hospitalier fermier-chasseur de l'Ouest apparaît comme le garant des idéaux républicains, en quelque sorte le sel de la terre américaine !

²⁰⁵ Aimard, Gustave, *Les Trappeurs de l'Arkansas*, *op. cit.*, p. 36-37.

CHAPITRE VI

L'aventure selon Karl May (1842-1912)

Der Schatz im Silbersee

VI.-1. Introduction.

Écrit de septembre à décembre 1889, *Der Schatz im Silbersee* [*Le Trésor du lac d'argent*] est le cinquième dans l'ordre chronologique des huit récits que Karl May a expressément composés à l'intention des jeunes lecteurs allemands²⁰⁶. Publié pour la première fois en feuilletons en 1890-91 dans le magazine « Der gute Kamerad » [« Le bon camarade »], hebdomadaire illustré destiné aux garçons, le roman paraît trois années plus tard, en 1894, dans sa version livre chez « Union-Verlag » [Éditions Union] de Stuttgart. Avec trois à quatre millions d'exemplaires vendus à ce jour, il compte assurément parmi les œuvres de Karl May les plus lues. À sa parution, l'année du renvoi de Bismarck par l'empereur Guillaume II, il trouva des lecteurs jeunes et moins jeunes prêts à souscrire à sa vision d'un Far West mythique, dans la tradition des romans de l'Ouest de Fenimore Cooper encore bien familiers à de nombreux Allemands²⁰⁷. Mêlant avec virtuosité informations factuelles et créations purement imaginaires, le livre était bien de nature à séduire des lecteurs enclins à échapper à l'étroitesse d'un quotidien largement oblitéré par l'industrialisation, l'enlaidissement des campagnes, la pression démographique ou encore l'urbanisation poussée. Mais son contenu offrait bien plus que cela : il présentait en effet des personnages hauts en couleurs sous l'espèce de « Westmänner » [« westmen », « hommes de l'Ouest »] aux traits et qualités bien germaniques dans

²⁰⁶ La série des « Jugenderzählungen » [« Récits pour la jeunesse »] proprement dite regroupe huit titres, à savoir : *Der Sohn des Bärenjägers* [*Le fils du chasseur d'ours*, 1887], *Der Geist des Llano estacado* [*L'esprit du Llano estacado*, 1887], *Kong Kheou, das Ehrenwort* [*Kong-Kheou, la parole d'honneur*, 1888], *Die Sklavenkarawane* [*La caravane des esclaves*, 1889], *Der Schatz im Silbersee* [*Le trésor du lac d'argent*, 1890], *Das Vermächtnis des Inka* [*L'héritage de l'Inca*, 1891], *Der Ölprinz* [*Le prince de l'or noir*, 1893], *Der schwarze Mustang* [*Le mustang noir*, 1896].

²⁰⁷ Très appréciés des lecteurs dans l'aire germanique, les romans du cycle romanesque *The Leatherstocking Tales* [*Histoires de Bas-de-Cuir*] de Cooper ont fait l'objet de nombreuses traductions et adaptations en allemand durant l'époque Biedermeier et par la suite. Les lecteurs y trouvaient la chronique du Nouveau Continent et l'esquisse d'une « Arcadie » américaine propre à susciter chez eux la nostalgie des grands espaces vierges, à faire naître des rêves de liberté personnelle et collective. Karl May a beaucoup pris chez Cooper, mais là où l'Américain narre sans illusions l'entrée dans la modernité, l'Allemand se différencie en empilant de nombreux clichés !

un décor exotique et une ambiance romanesque propres à faire rêver les sujets d'une Allemagne de plus en plus consciente de sa force et du rôle nouveau qu'elle était appelée à jouer dans le monde.

VI.-2. *Der Schatz im Silbersee* : résumé succinct de l'intrigue.

Le roman narre les aventures de plusieurs groupes de voyageurs qui cherchent à atteindre le Lac d'Argent dans les montagnes Rocheuses. Leurs motivations sont différentes et ils agissent indépendamment les uns des autres, tout au moins dans un premier temps. La narration transporte tout d'abord le lecteur à bord du « Dogfish » [Chien de mer], un navire à aubes qui remonte le fleuve Arkansas. À l'écart des autres passagers, un groupe de « tramps », autrement dit de vagabonds et d'asociaux, entourent un personnage à l'allure et au ton caractéristiques du meneur et de l'arsouille : il s'agit, de fait, d'un scélérat de haute volée qui, à la tête de sa bande de vagabonds, organise braquages et crimes sur les territoires qu'il traverse. « Cornel le rouquin » alias Brinkley – c'est son vrai nom – est en quête du légendaire trésor du Lac d'Argent, dont il possède un plan topographique dérobé à l'une de ses victimes, un dénommé Engel.

Parmi les autres voyageurs se détache plus particulièrement un colosse, par ailleurs chasseur renommé : c'est Old Firehand [Main-qui-crache-le-feu], qui se propose d'exploiter là-haut, près du lac, des gisements miniers. De son vrai nom Winter, ce personnage domine toute l'action dans la première partie du roman. Un ingénieur et sa fille de treize ans, un célèbre « rafter » [bûcheron et flotteur de bois] appelé « der schwarze Tom » [Tom le noir] ainsi que deux Indiens de la tribu des Tonkawas : « Nintropan-hauey » [Grand Ours] et « Nintropan-homosch » [Petit Ours], complètent le tableau.

Un dramatique incident survient à bord du navire. Une panthère noire, bête des plus féroces, jusqu'alors gardée en cale par son propriétaire, a été amenée sur le pont afin de former le clou d'un spectacle payant proposé aux passagers. Mais l'animal tue le dompteur qui s'était introduit dans sa cage, trouve le chemin de la sortie et se prépare à bondir sur la fille de l'ingénieur des mines Butler, placée sur sa route. Faisant preuve de bravoure autant que d'adresse, l'Indien Petit Ours saisit la fillette dans ses bras, saute avec elle par-dessus bord et l'entraîne sous la coque du

navire. L'animal à leur poursuite les ayant perdus de vue, nage alors en direction d'un radeau qui s'approche du bateau.

Sur le frêle esquif se trouvent le « Westmann » [« homme de l'Ouest »] Droll et un jeune garçon prénommé Fred. D'un coup bien ajusté, Droll expédie la panthère avant d'être hissé avec son compagnon sur le pont du navire. De son vrai nom Pampel, le remarquable tireur se donne à lui-même le sobriquet de « Tante Droll » [Tante loufoque]. Son accoutrement extravagant, qui lui confère une allure efféminée, a fait le tour de l'Ouest. Cependant, le nom et l'apparence du singulier personnage sont largement trompeurs : l'homme est en réalité un détective privé sur les traces de Brinkley, lequel se cache, comme dit plus haut, sous l'identité de « Cornel le rouquin ». Quant à Fred, le jeune accompagnateur de Droll, on apprend dans la suite du récit que c'est le neveu d'Engel, l'homme dont Brinkley a causé la perte avant d'anéantir la famille du jeune homme, dans le seul but de s'emparer de la carte au trésor !

À un moment donné, avant d'atteindre l'étape de Fort Gibson, les « tramps » passent à l'action : des cavités sont percées par le « Cornel » dans la coque du navire, occasionnant des voies d'eau, puis l'ingénieur Butler est délesté d'une forte somme d'argent. Les malfrats prennent la clé des champs à la faveur du désordre et de la panique qui s'ensuivent. Old Firehand, Tante Droll et les deux Indiens Tonkawas se lancent à leur poursuite pour récupérer l'argent et mettre un terme à leurs méfaits. Les capturer s'avère difficile, d'autant que de nombreux autres « tramps » viennent grossir les rangs de la bande du « Cornel » qui est bientôt en mesure de s'attaquer à un groupe de « rafters ». Le chef des « rafters », Blenter, reconnaît dans la personne du Rouquin l'assassin de sa femme et de ses deux fils. Capturé par les « tramps » alors qu'il est en train de les espionner, il manque de peu être exécuté par eux : l'intervention inopinée d'Old Firehand le sauve *in extremis* tandis que le « Cornel » est capturé. Pas pour longtemps d'ailleurs puisqu'il parvient à s'enfuir et à organiser l'attaque de la ferme du frère de l'ingénieur Butler.

Réunissant autour de lui quelques « rafters », Old Firehand reprend la poursuite du « Cornel » et de ses hommes. Il reçoit le soutien de deux hommes de l'Ouest en la personne de Gunstick-Uncle [Oncle-raide-comme-piquet] et de Humpy-Bill [Bill-le-bossu], auxquels est venu s'adjoindre un Écossais excentrique, Lord

Liverpool. Des Indiens de la tribu des Osages, qui ont un compte à régler avec les « tramps », se joignent aux « Westmänner ». Avec leur assistance, Old Firehand est en mesure de faire échec à l'attaque dirigée contre la ferme Butler, quoique le « Cornel » lui échappe à nouveau. Le prochain objectif du bandit est Sheridan, une station du chemin de fer du Kansas où il projette de s'emparer d'un train et de son chargement en argent. Old Firehand arrive à temps pour prévenir l'ingénieur Charoy des machinations ourdies par le chef des « tramps ». Les bandits sont attirés dans un piège mais leur chef parvient à nouveau à prendre la fuite.

Dans la seconde moitié du roman, les personnages de Winnetou et de Old Shatterhand [La-main-qui-frappe] occupent le devant de la scène. Ces deux fameux « Westmänner » n'ont plus affaire aux « tramps » mais aux Indiens hostiles de la tribu des Utes et à leur chef « Großer Wolf » [Grand loup], personnage sournois et cruel, de surcroît ennemi déclaré des Visages pâles. Tombés en leur pouvoir, Old Shatterhand, Hobble-Frank [Frank-clopin-clopant], Langer Davy [Davy l'efflanqué], ainsi que Dicker Jemmy [Gros Jemmy) sont promis au poteau de tortures – à moins que, contre toute attente, ils ne sortent vainqueurs des différentes épreuves qui les opposent aux champions de la tribu. Ils s'en tirent en effet, en dépit de toutes les embûches, grâce à leur malice et à leur présence d'esprit qui prennent de court leurs adversaires. Grand Loup étant toutefois peu enclin à reconnaître la défaite de ses guerriers, les quatre prisonniers, méfiants, préfèrent quitter le campement aussitôt que possible et s'en vont rejoindre la troupe de Old Firehand, en marche vers le Lac d'Argent. Auprès de Old Firehand se trouvent l'ingénieur Butler et sa fille Ellen.

Dans leurs combats contre les Utes, les protagonistes peuvent compter sur des alliés de circonstance, les Indiens Timbabatches et Navajos étant en guerre avec les Utes. Ces derniers sont bien décidés à en finir avec les Blancs, mais encerclés dans une vallée, ils sont contraints de déposer les armes. Lorsqu'ils reprennent les hostilités, c'est au tour des hommes de l'Ouest de tomber entre leurs mains : seuls Tante Droll et Hobble-Frank leur échappent. Grâce à l'action de ces derniers, les captifs recouvrent la liberté, emmenant avec eux plusieurs chefs Utes en otages. En chemin, le groupe ayant à sa tête Winnetou, Old Shatterhand et Old Firehand échappe de nouveau à une embuscade. Les Blancs et le chef Apache découvrent les corps suppliciés des « tramps » et de Brinkley/Cornel, torturés à mort par les Indiens : pour la bande de vagabonds et leur chef, l'aventure est terminée.

Assaillis par les Navajos, les Utes l'emportent sur leurs adversaires grâce à leur supériorité numérique. Winnetou et ses compagnons, qui assistent depuis leur cachette à ce combat entre Indiens, se mettent en route vers le Lac d'Argent au moment propice.

À quelque distance du lac, Winnetou et ses compagnons ont affaire à des guerriers de la tribu des Timbabatsches qui ont capturé Ellen, la fille de l'ingénieur Butler. Le totem en cuir offert par Petit Ours à la fillette, après l'incident de la panthère, s'avère être très utile en facilitant le contact avec ses ravisseurs. Au milieu du Lac d'Argent s'étend une île où Winnetou et ses compagnons retrouvent les deux Tonkawas, Grand Ours et Petit Ours, gardiens du sanctuaire et détenteurs du secret du Lac d'Argent. Dans des temps immémoriaux, une opulente nation indienne avait enfui ses objets les plus sacrés au fond d'une cuvette qu'elle avait ensuite inondée, cet événement étant à l'origine de la légende entourant le lac.

Le grincheux chef des Timbabatches, « Langes Ohr » [Longue Oreille], est une vieille connaissance du « Westmann » Tante Droll à qui il a autrefois dérobé, au cours d'une mémorable partie de cartes, son fusil et sa giberne. Capturé par les Utes, il leur indique une sorte de tunnel passant sous le lac qui leur permettra de prendre les Blancs à revers. Apprenant la chose, Grand Ours demande à Winnetou de déplacer un énorme rocher, provoquant l'inondation immédiate des voies et salles souterraines. Une centaine de guerriers Utes, pris au piège, périssent noyés. De la sorte, le lac conservera pour toujours son mystère car nul n'accaparera jamais son trésor. Old Shatterhand convainc les Utes survivants de faire la paix avec leurs adversaires Navajos et Timbabatsches et les incite à vivre désormais en bonne intelligence les uns avec les autres. Il obtient aussi d'eux qu'ils fassent bon accueil aux Blancs qui s'emploieront à exploiter les gisements argentifères situés alentour. Old Firehand, quant à lui, obtient des autochtones, légitimes possesseurs des lieux, l'autorisation en bonne et due forme d'exploiter ces mêmes mines d'argent. S'ouvre ainsi la perspective d'une exploitation pacifique et collective du minerai précieux découvert par cet aventurier ainsi que la possibilité d'une coexistence pacifique entre Blancs et hommes rouges.

VI.-3. Remarques sur la composition du roman.

La composition de *Der Schatz im Silbersee* est singulière. On fera d'emblée remarquer qu'en dépit de la mention d'un « trésor » dans le titre même du livre, il en est assez peu question dans le corps du roman, tant et si bien que le lecteur qui suit les tribulations des différents personnages en vient presque à oublier la promesse de la « chasse au trésor ». Il s'agit donc, de ce point de vue, d'un titre accrocheur : l'évocation d'un trésor enfoui dans un lac – qui plus est « d'argent » – étant de nature à frapper les imaginations. Il faut donc faire la part des raisons commerciales qui ont vraisemblablement présidé au choix du titre comme c'est d'ailleurs souvent le cas dans le domaine de la littérature populaire ayant pour thème l'aventure. Cela dit, le motif du trésor caché et de sa quête constitue tout de même l'un des deux fils directeurs de la trame auxquels se rattachent l'ensemble des « mésaventures » du roman, l'autre fil étant le thème, connexe au premier, du repérage et de l'exploitation d'une mine d'argent située dans la région dudit trésor. Motifs « globaux », le trésor et la mine sont relégués à la fin du récit par la narration des dangers rencontrés en route par les « Westmänner » ainsi que par l'exposition des stratégies mises en œuvre pour les surmonter. Pour autant, ils ne disparaissent pas entièrement puisque, dans le cours du récit, l'histoire mouvementée du plan topographique signalant l'emplacement du trésor ramène à ce motif, et c'est encore le cas lorsque Longue Oreille, le chef des Timbabatches, mentionne la présence d'une statuette, « une divinité faite d'or pur » [« Ein Gott, aus purem Golde gefertigt »], au milieu d'autres trésors. Quant à la mine d'argent, on en reste au stade de l'évaluation de son exploitation par l'ingénieur Butler ainsi qu'au recensement des moyens matériels nécessaires à l'entreprise²⁰⁸.

Considéré de plus près, le récit apparaît comme comportant deux parties de longueur à peu près quantitativement égales, à savoir :

Une première partie qu'on pourrait intituler : Old Firehand contre les « tramps » ;

²⁰⁸ Karl May, *Der Schatz Im Silbersee*, erste Buchausgabe (1894), Deutscher Taschenbuch Verlag, München, 2010, p. 719 et p. 656-660. Je me réfère à cette édition dans le présent chapitre.

Une seconde partie qu'on pourrait intituler : Old Shatterhand contre les Indiens Utes.

Plusieurs sous-parties, développant chaque fois un thème particulier, composent chacune des deux grandes divisions. Nous tâchons de les énumérer ci-après en indiquant pour chacune d'entre elles les grandes lignes de son contenu.

Première partie : Old Firehand contre les « Tramps ».

Sous-partie 1 : comprend, entre autres, la séquence de la panthère noire. Quelques-uns des protagonistes se trouvent à bord du vapeur fluvial « Dogfish » qui remonte le fleuve Arkansas. Il y a ici les « tramps » avec leur chef Brinkley alias « Cornel le Rouge », le « Westmann » Old Firehand, le « rafter » Tom le Noir, l'ingénieur Butler accompagné de sa femme et de sa fille, les deux Indiens Tonkawas, Nintropan-hauey [Grand Ours] et Nintropan-homosch [Petit Ours], son fils. Viennent ensuite s'adjoindre à eux, deux personnages venus sur un radeau : le « Westmann » appelé « Tante » Droll et son jeune accompagnateur, Fred. On comprend vite que la présence de ces « tramps » passablement ivres ne va pas aller sans poser d'épineux problèmes de voisinage : leur chef prend prétexte du refus des passagers de boire à sa santé pour leur chercher querelle ! Le refus poli que lui oppose le Tonkawa Grand Ours vaut à ce dernier une gifle magistrale. On pressent déjà que l'attitude méprisante du « Cornel » envers les deux Indiens se paiera tôt ou tard, d'autant que le « Westmann » Old Firehand, bon connaisseur des mœurs des autochtones, prédit une vengeance à très court terme de leur part. Lorsque Brinkley refait le coup d'offrir un verre à Old Firehand – un Allemand de son vrai nom Winter – celui-ci lui applique une bonne correction et le blesse même à la main droite de plusieurs coups de pistolet. L'incident de la panthère qui s'enfuit de sa cage crée un autre moment de fort suspense et souligne l'intrépidité de Petit Ours qui sauve la toute jeune fille de l'ingénieur Butler. L'intervention de Tante Droll met un terme à l'incident de la panthère. À ce stade du récit, quelques-uns des personnages principaux du roman nous ont été présentés et le thème du trésor n'a pas encore été évoqué.

Sous-partie 2 : Les « tramps » passent à l'action ! Il n'y a pas introduction de personnages nouveaux, mais présentation détaillée du « Westmann » Tante Droll à

l'accoutrement grotesque. De son vrai nom Pampel – encore un Allemand ! – l'homme est en réalité un détective privé sur les traces d'un meurtrier (Brinkley) dont il ignore la présence sur le bateau. Le chef des tramps, de son côté, est décidé à passer à l'action : non seulement il est au courant de l'existence d'un trésor au Lac d'Argent (p. 60), mais encore il a soudoyé un membre de l'équipage pour qu'il lui rapporte la teneur des conversations des autres passagers. Il apprend par ce canal que l'ingénieur se rend chez son frère au Kansas pour lui remettre une coquette somme d'argent en billets de banque et où ces billets sont soigneusement cachés (p. 62-63). La même source lui indique que le « rafter » Tom le Noir est également porteur d'une importante somme d'argent qu'il doit distribuer à ses camarades bûcherons qui œuvrent au bord d'un affluent de l'Arkansas (p. 63). Enfin, le « Cornel » sait que l'ingénieur part avec sa femme et sa fille dans les Montagnes Rocheuses, que c'est aussi la destination d'Old Firehand, et que Tante Droll et Tom le Noir seront apparemment de la partie (p. 64-65). Il en déduit qu'on s'apprête à reconnaître secrètement un emplacement en vue d'une éventuelle prospection. Le vol réussi de l'argent de Butler et la tentative finalement avortée de couler le « Dogfish » font progresser l'action : les deux Indiens ainsi que les « Westmänner » se lancent à la poursuite des criminels qui ont quitté le navire.

Sous-partie 3 : Les « rafters ». Les « rafters » entrent en scène : ils constitueront l'équipe d'Old Firehand après que celui-ci leur ait dévoilé son projet d'exploitation des mines près du Lac d'Argent (p. 149-150). Cornel le Rouge est capturé une première fois par Old Firehand alors qu'il s'apprête à exécuter le vieux Blenter. Le récit de Blenter apporte un autre motif de vengeance à l'encontre de Brinkley à qui l'Indien Grand Ours tranche les deux oreilles pour le punir de l'humiliation subie sur le « Dogfish » (p. 128-130). Fred Engel, le jeune accompagnateur de Tante Droll, reconnaît également dans Brinkley le meurtrier des siens. Le Cornel prend la fuite. La déposition du jeune « tramp » rallié Nolley éclaire les « Westmänner » sur les intentions du Cornel : il doit d'abord se rendre au grand meeting des « tramps », à Osage-nook, puis aller à Eagle-tail surprendre les employés et les ouvriers des chemins de fer et leur prendre la caisse (p. 152-153). Nolley ajoute que le Cornel, qui possède le plan des lieux, a l'intention d'aller au Lac d'Argent déterrer un trésor fabuleux. Ainsi, les indications encore vagues de la sous-partie précédente prennent forme et les divers éléments d'exposition mentionnés

fournissent au lecteur la clé nécessaire à une bonne compréhension des événements ultérieurs de l'intrigue.

Sous-partie 4 : Lord Castlepool et les Indiens Osages. Entrée en scène de trois personnages fort singuliers : un lord écossais, fortuné et adepte imperturbable des paris les plus extravagants, et deux « Westmänner » hilarants en la personne du bossu Humply-Bill et de celle de son parent Gunstick-Uncle. Si le lord joue, en quelque sorte, le rôle de spectateur, les deux « Westmänner » apportent une note hautement humoristique. L'apparition du chef des Osages, Menaka schecha, le « Grand Soleil », poursuivi par des « tramps », ramène l'intrigue à ces derniers. Grand Soleil apprend à ses amis Humply-Bill et Gunstick-Uncle que lui et ses hommes ont été assaillis par les « tramps » qui leur ont tué huit guerriers et fait quatre prisonniers dont lui-même qui a pu leur échapper par la suite. La surveillance du camp des « tramps » permet d'en savoir un peu plus sur les intentions de leur chef qui prévoit d'attaquer la ferme Butler dès le lendemain soir. Les « Westmänner » et Grand Soleil délivrent les trois Indiens retenus captifs. Le comportement brutal des « tramps » envers les Osages laisse déjà entrevoir les inévitables représailles indiennes de la deuxième partie du roman. Dans l'œuvre de Karl May, il y a à côté des nobles Apaches, d'autres Indiens plus ou moins sympathiques – selon la qualité de leurs rapports avec les « hommes de l'Ouest ». La tribu des Osages, fait partie de ces « bons » Indiens avec lesquels on finit toujours par se rabibocher. Moins cordiaux et plus suspicieux, Navajos, Utes et Poncas assument certes leur fonction d'adversaires, mais on ne tarde pas à découvrir derrière leurs raids et pillages les menées d'un Visage-pâle qui a su capter leur confiance à des fins malsaines. Cette sympathie de Karl May pour l'Indien nord-américain a exercé sur ses lecteurs allemands une influence plus puissante encore que son jugement nuancé sur l'Islam.

Sous-partie 5 : La ferme Butler. Cette sous-partie, qui correspond aux chapitres 6 et 7 du roman, réunit l'ensemble des personnages importants présentés jusqu'ici et narre l'échec sanglant des « tramps » dans leur tentative de s'emparer de la ferme défendue par les « Westmänner » et leurs alliés indiens Osages, Cheyennes et Arapahoes. Old Firehand démontre avec brio ses talents de stratège, tandis que la tactique – usuelle dans les romans de l'Ouest de Karl May – qui consiste en une approche furtive, puis à surprendre les conversations pour mieux

anticiper les événements et, en fin de compte, duper l'adversaire [Anschleichen, Belauschen, Vorausplanen, Überlisten] avant de reprendre la poursuite [Verfolgung] garde ses droits. Le thème de la quête du trésor n'apparaît guère dans cette séquence qui est avant tout un moment retardateur. Si les Indiens sont présentés ici comme fidèles alliés des « Westmänner » – à la différence de ceux de la tribu des Utes, dans la deuxième partie du livre – ils n'en scalpent pas moins allègrement les « tramps » survivants tombés entre leurs mains (p. 272). Il est par ailleurs frappant que personne parmi les Blancs ne s'oppose à cet assouvissement barbare de leur vengeance !

Sous-partie 6 : La rencontre Hartley-Haller, dans la Prairie (correspond au chapitre 8). L'ingénieur des chemins de fer Bent Norton, à Kinsley, a muni son secrétaire Joseph Haller d'une lettre de recommandation pour l'ingénieur Charoy, son homologue à Sheridan. L'honnête et naïf Haller, un Allemand de modeste extraction, a eu un malencontreux duel avec le rédacteur de Kinsley, un homme influent, duel au cours duquel, contre toute attente et assurément contre la volonté de Haller, le journaliste a été tué. Fuyant les représailles des nombreux partisans de son adversaire, Haller rencontre dans la prairie Jefferson Hartley, un Yankee qui se proclame « physician » et « farrier », c'est-à-dire « médecin » et « maréchal-Ferrant » ou, si l'on préfère : « docteur des hommes et des chevaux » ! Un titre auto-octroyé, ce que le charlatan ne cherche pas le moins du monde à dissimuler : l'Ouest est suffisamment vaste, à ce qu'il dit, pour qu'on y vive encore longtemps aux dépens des crédules et des ignorants, lesquels assure-t-il d'ailleurs, ne demandent qu'à être trompés. La rencontre que font les deux hommes avec le *Cornel* sera fatale à l'honnête Haller qui a eu la fâcheuse idée d'exhiber sa lettre de recommandation comme un sauf-conduit : elle servira maintenant les projets criminels du brigand à Sheridan et c'est pourquoi le malchanceux secrétaire doit disparaître. L'attitude de Hartley – Yankee roublard qui sauve sa peau au prix de celle de son compagnon de route – interpelle le lecteur et met en avant une préoccupation que Karl May partage, certes, avec nombre d'auteurs de la littérature d'aventure, mais qui ira en s'affirmant dans ses écrits ultérieurs : la préoccupation éthique ! La lettre de recommandation volée par le *Cornel* fait progresser l'action tandis que le meurtre du secrétaire des chemins de fer Haller est l'occasion d'introduire le personnage-icône Winnetou, lequel doit maintenant concevoir le plan destiné à faire obstacle aux projets funestes des « tramps ».

Sous-partie 7 : Échec aux « tramps » (correspond aux chapitres 9 et 10). Ici est mise en évidence la coopération entre Old Firehand et Winnetou dans le démasquage des « tramps ». Le contremaître Watson fait son entrée : cet ancien aventurier a séjourné dans la région du Lac d'Argent, est au fait de l'existence d'un trésor englouti et du plan indiquant son emplacement. Lui-même et son camarade Engel ont eu maille à partir avec Brinkley, alias *Cornel le Rouge*, qui a cherché à les assassiner pour s'emparer du plan. Le détective et « Westmann » Tante Droll complète le récit de Watson en faisant la lumière sur les événements postérieurs à la brutale agression perpétrée par le chef des « tramps » à l'encontre du contremaître [p. 369-376]. Ainsi, le thème du trésor est remis au premier plan au travers de l'histoire mouvementée et tragique de ses détenteurs. Pour autant, les « Westmänner » n'en ont pas fini avec les « tramps » qu'il s'agit de mettre hors d'état de nuire : c'est ce qui arrive dans le tunnel d'Eagle-tail, où ils ont été dirigés, piégés et proprement enfumés. Une vingtaine d'hommes seulement peuvent s'enfuir avec leur chef, ce qui établit la relation avec la deuxième partie. Le principal danger est désormais écarté. En selle, maintenant, direction le Lac d'Argent !

Deuxième partie : Old Shatterhand contre les Utes.

Sous-partie 1 : « Westmänner » et militaires (correspond à la première partie du chapitre 11). Elle campe les personnages de Old Shatterhand, Hobble-Frank, langer Davy et dicker Jemmy dans un autre environnement, celui des Montagnes Rocheuses, au Colorado. La rencontre avec la patrouille de soldats permet d'exposer deux conceptions diamétralement opposées quant à l'attitude à avoir envers les populations indiennes des États-Unis : celle de l'armée, bras armé du gouvernement américain, biaisée et injuste, et celle de Old Shatterhand, compréhensive et respectueuse des droits des Indigènes [p. 410-411]. L'injustice criante faite aux Indiens avait déjà été relevée par le « rafter » Missouri-Blenter, lequel déplorait qu'on refusât aux peuples autochtones le temps de s'adapter aux conditions nouvelles imposées par les Blancs [p. 92-93].

Sous-partie 2 : Prisonniers des Utes ! (correspond à la deuxième partie du chapitre 11). Elle voit l'arrivée au campement des « Westmänner » de deux individus qui se font passer pour des trappeurs, mais sont rapidement démasqués par Old

Shatterhand comme étant des voleurs de chevaux. Knox et Hilton sont en réalité les responsables d'un groupe de tramps qui a récemment attaqué un camp indien pour se fournir en montures. Les guerriers Utes sont à leurs trousses, avec à leur tête Ovuts-avaht [= großer Wolf, Grand Loup], chef des Yampa-Utes. Ces Indiens, qui ont déterré la hache de guerre après que les autorités aient traité leurs doléances par le mépris, ont fait serment de tuer tous les Blancs qui tomberaient entre leurs mains. En comprenant tous les Blancs dans leur vengeance, y compris à ceux qui, comme Old Shatterhand, sont connus pour leur bienveillance envers les Indiens, ils escomptent contraindre les autorités à prendre toutes leurs responsabilités. Encerclés, les « Westmänner » et les deux « tramps » – Knox ayant été préalablement scalpé par Grand-Loup – sont conduits au camp des Utes où leur sort doit être décidé en assemblée. Grâce à sa réputation et ses qualités de négociateur, mais aussi à la crainte respectueuse qu'inspire aux Indiens son célèbre fusil à répétition « Henry », Old Shatterhand a pu obtenir de Grand-Loup que lui et ses compagnons Westmänner restent libres de leurs mouvements pendant la marche vers le camp des Utes.

Sous-partie 3 : Les quatre duels (correspond au chapitre 12). Karl May construit une série de quatre duels à l'issue desquels – contre toute attente – le succès tenu pour assuré par les Indiens est réduit à néant par la ruse des héros, en particulier par l'astuce de Hobble-Frank. La magnanimité des « Westmänner » envers leurs adversaires vaincus et la référence à sa condition de chrétien par Old Shatterhand apportent une note chevaleresque dans un récit où la sauvagerie n'est jamais loin.

Sous-partie 4 : Embuscade à Night-Cañon (correspond au chapitre 13). Le groupe autour d'Old Firehand et de Winnetou se réunit à celui qu'emmène Old Shatterhand. Il est de nouveau question de la mine d'argent d'Old Firehand et du trésor enfoui dans le Lac d'Argent dont Old Shatterhand connaît l'existence [p. 541-542]. Les « tramps » ne jouent plus aucun rôle dans cette séquence, pas plus que dans la suivante. Grand loup et ses guerriers, qui s'étaient lancés à la poursuite d'Old Shatterhand et de ses amis, tombent dans l'embuscade qui leur a été tendue dans le canyon : ils sont faits prisonniers et leur chef contraint de fumer le calumet de la paix que lui présente Old Shatterhand [p. 562-563]. Relâché avec ses hommes, le

chef indien prendra par la suite prétexte de ce que le calumet n'était pas le sien pour considérer l'accord avec les Blancs comme caduc !

Sous-partie 5 : Félonie (correspond au chapitre 14 du roman). Le thème de la félonie est au centre de ce qui constitue le thème de la seconde partie du livre : la vengeance des Utes. D'autres Indiens de cette peuplade sont introduits, en particulier Nanap neav [Vieux Chef]. Grand Loup parvient à obtenir de lui que de nombreux guerriers participent au combat contre les Blancs. Avec leur concours, il réussit à capturer nuitamment les « Westmänner » et leur suite, à l'exception de Tante Droll et de Hobble-Frank qui, entre-temps, se sont découverts cousins. Le fait que les chefs Utes veuillent supplicier leurs prisonniers avec des raffinements particuliers permet de gagner du temps et, en fin de compte, sauve la vie des prisonniers : Hobble-Frank et Droll sont en mesure de les libérer²⁰⁹. Plusieurs chefs Utes ayant été pris comme otages, les Blancs peuvent quitter les lieux, non sans qu'Old Shatterhand ait auparavant fumé le calumet de la paix avec le chef Cœur-de-feu. Il est convenu avec lui que les otages seront libérés sitôt la Vallée-des-Cerfs atteinte sans encombre [p. 609].

Sous-partie 6 : Un combat d'Indiens (correspond au chapitre 15). Retour au thème principal : le trésor du Lac d'Argent et le plan de son emplacement. Les corps suppliciés du *Cornel* et de ses hommes sont retrouvés. Le chef des « tramps » a reçu la punition méritée, ce qui parachève la première partie, mais le plan est considéré comme définitivement perdu. Old Shatterhand et Old Firehand capturent deux autres chefs Utes avant le déclenchement d'une l'attaque menée contre cette tribu par les Navajos. Il est à nouveau question ici des deux Indiens Grand Ours et Petit Ours du début du récit comme gardiens du trésor [p. 649-650].

Sous-partie 7 : Au Lac d'Argent (correspond au chapitre 16 du roman). Sont introduits de nouveaux acteurs : les Indiens Timbatsches et leur chef Langes Ohr [Longue Oreille]. Celui-ci occasionne par sa trahison la perte irréversible du trésor et la mort par noyade des nombreux guerriers Utes qui ont emprunté le couloir secret

²⁰⁹ Sans vouloir exagérer l'influence de la biographie de Karl May sur ses textes de fiction, l'alternance très fréquente, pour ne pas dire permanente, de captures et d'évasions qu'on y trouve pourrait bien refléter sa propre expérience de cavale et de captivité. Aussi bien, sa prédilection pour les régions du monde sans police, sans justice et sans administration pourrait avoir son origine dans la soif de liberté d'un homme qui passa près de huit années de sa jeunesse dans différents pénitenciers.

situé sous le lac afin de prendre les Blancs à revers. Grand Ours, de son côté, a refusé le trésor aux Blancs, mais offert en revanche son aide pour que l'exploitation de la mine d'Old Firehand puisse se faire. Ainsi parvient-on à un accord garantissant les intérêts des uns et des autres : si les objets culturels des Indiens sont refusés aux Blancs, du moins l'exploitation de la mine est-elle garantie, dans la mesure où le terrain a été acquis en toute légalité avec l'accord des Indiens, eux-mêmes incités à vivre en bonne intelligence avec les nouveaux venus. Par ailleurs, le dur labeur qu'il faudra fournir pour extraire le minerai précieux garantit la moralité de l'ensemble de l'entreprise. La fin du roman est conforme à la conception de May selon laquelle les hommes devraient s'abstenir de convoiter des trésors cachés, car seul un travail honnête permet de parvenir au bien-être et au bonheur.

Le narrateur donne ici un exemple du savoir-faire des « Westmänner » allemands en matière de comportement et de tractations avec les peuplades indigènes. Honnêtes et foncièrement altruistes, ils ont gagné sur tous les plans : reconnaissant pour l'aide qu'ils lui ont apportée, Grand Ours a autorisé les Blancs à utiliser les eaux du Lac d'Argent indispensables à l'exploitation de la mine ; il a en outre accordé la vie au traître Longue Oreille, à la condition que ce dernier vende le terrain et la mine à Old Firehand pour un prix dérisoire ; les Utes ont recouvré leurs chefs prisonniers, non sans avoir promis au préalable de vivre en bonne intelligence avec les personnels de la nouvelle compagnie minière. Old Firehand, Grand Ours et Longue Oreille ont signé à Fillmore City, en toute légalité, le contrat de vente des terrains. Après avoir damé le pion aux « tramps », les hommes de l'Ouest en provenance de la Grande Allemagne ont montré aux Yankees la bonne façon de se conduire envers les indigènes tout en réalisant une affaire hautement lucrative !

Tout cela est fort plaisant et a fait le bonheur de plusieurs générations d'adolescents. Cependant, pour le lecteur avisé qui s'interroge, cette acquisition en bonne et due forme d'une mine d'argent en plein territoire indien fait penser à la mise en place d'une espèce de cheval de Troie, prélude aux empiètements à venir de la part d'autres chercheurs d'or ou d'argent sur les terres indigènes. Avant l'arrivée massive des colons accapareurs de terres et le confinement *manu militari* des Indiens dans des réserves à la terre ingrate, où ils ne sont toujours pas à l'abri de la cupidité des Blancs. Après tout, c'est bien parce que l'armée américaine a traité par le mépris leurs justes doléances et ne les a pas protégés, que les Utes ont pris le

sentier de la guerre... Mais il n'était pas dans l'intention de May d'intégrer dans sa fiction toutes les implications d'une improbable cohabitation entre Blancs et hommes rouges: il lui aurait alors fallu quitter l'espace imaginaire du roman pour se confronter à celui, bien plus rugueux, de l'Ouest authentique.

VI.-4. L'espace du roman.

L'espace du roman, c'est le fameux Middle West américain. Le lecteur est convié à une randonnée de 2000 km, effectuée le plus souvent à dos de cheval, à travers cet immense territoire : remontée du fleuve Arkansas en direction du nord-ouest, traversée des vastes prairies du Kansas et cap à l'ouest sur les Montagnes Rocheuses du Colorado et de l'Utah. Le but du voyage, le légendaire Lac d'Argent, contraint les protagonistes à monter toujours plus haut, à travers les canyons sauvages et les défilés étroits jusqu'à ce plateau à l'extrémité duquel une pente abrupte tombe dans une espèce de cirque. De là, un étroit défilé conduit, par une marche ascendante, à la belle et large vallée du Lac d'Argent qui s'offre, tel une offrande, à la vue de la troupe d'Old Shatterhand. Comme c'est très souvent le cas chez Karl May, l'écrivain s'est adonné à des recherches documentaires pour « faire vrai » : ainsi des localités comme Sheridan et EagleTail, aujourd'hui introuvables sur les cartes, ont bel et bien existé. Quant au mystique Lac d'Argent, que le fascinant Karl-May-Atlas situe à l'est de la Green River, il tient peut-être son nom d'un autre « Silverlake », situé, celui-là, au sud-est de Salt Lake City dans les Wasatch Mountains²¹⁰.

La prairie est omniprésente dans le roman. Réalité géographique incontournable de l'Ouest américain où se déroule le récit, elle est surtout terre d'élection pour l'imaginaire de l'écrivain qui peut lui appliquer toutes les ressources de son talent. Le narrateur décrit un espace de collines et de vallées que l'abondance de l'élément aqueux vivifie en permanence. L'eau ne permet pas seulement la croissance des hautes herbes, qui donnent parfois à ce paysage l'aspect d'une mer ondoyante, elle irrigue aussi les groupements d'arbres, les bois qui alternent avec la savane. Une terre encore vierge dans le temps du récit, mais

²¹⁰Cf. Ueding, Gert (Hg.), *Karl-May-Handbuch*, 2. erweiterte und bearbeitete Auflage, Königshausen & Neumann, Würzburg 2001, p. 284.

qui commencerait à subir, dans le temps de l'écriture du roman, les empiètements de la colonisation :

Der schwarze Bärenfluß kann die Grenze jenes eigentümlich hügeligen Landes genannt werden, welches man mit dem Namen Rolling-Prairie, die rollende Prairie bezeichnet. Es erhebt sich da Hügel neben Hügel, fast einer genau so wie der andre, getrennt durch Thäler, welche einander ebenso gleichen. Das geht durch den ganzen Osten von Kansas. Diese rollende Prairie ist wasserreich und gut bewaldet. Aus der Vogelschau könnte man diese unendlich aufeinander folgenden Hügel und Thäler mit den rollenden Wogen eines grüngefärbten Meeres vergleichen. Daher der Name, aus dem man erkennt, daß unter Prairie nicht stets ein ebenes Gras- und Wiesenland zu verstehen ist. In dieses weiche, humusreiche Hügelland haben sich die Wasser des schwarzen Bärenflusses tief eingefressen, so daß seine Ufer bis dahin, wo sie die rollende Prairie verlassen, meist steil und dabei bis an das Wasser mit dicht stehenden Bäumen bewachsen sind. Das ist oder vielmehr war ein rechtes, echtes Wildland, denn in neuerer Zeit ist die rollende Prairie verhältnismäßig dicht bevölkert und von den Sonntagsjägern ihres Wildstandes beraubt worden²¹¹. [La rivière de l'Ours Noir constitue la limite de cette région de collines bien particulière que l'on désigne sous le nom de *Rolling Prairie*, la prairie roulante. Nous avons-là une succession de collines pareilles les unes aux autres, séparées par des vallées tout aussi uniformes. La région occupe toute la partie orientale du Kansas. La prairie roulante est riche en eaux et très boisée. À vol d'oiseau, cette succession infinie de collines et de vallées ressemble aux vagues d'une mer verte. D'où son nom, qui indique aussi que le mot « prairie » ne désigne pas toujours une étendue plate et herbeuse. Les eaux de la rivière de l'Ours Noir ont profondément mordu cette terre de côteaues molle et riche en humus, de sorte que ses rives, jusqu'à l'endroit où le fleuve quitte la prairie roulante, sont la plupart du temps escarpées et couvertes d'une épaisse végétation d'arbres descendant jusqu'à l'eau. C'est, ou plutôt c'était une véritable contrée sauvage car depuis quelque temps la *Rolling Prairie* est assez densément peuplée et privée de son gibier par les chasseurs amateurs.]

Ces forêts et ces bois qui parsèment la prairie sont les endroits appropriés pour servir, le moment venu, de cachettes à l'abri desquelles on pourra se dissimuler pour épier le campement ennemi, écouter les conversations et faire échec aux projets hostiles. Quant à la terre humide, elle permettra mieux encore que l'herbe souple, qui ploie au passage des cavaliers, de faire parler les traces, de retrouver la piste des fuyards ou, le cas échéant, de changer de direction pour éviter les rencontres déplaisantes. Pistage, repérage, embuscade, toutes actions requérant la culture de l'indice, l'intelligence des signes, sont d'une nécessité vitale dans la prairie, espace de liberté, certes, mais plus encore terre de tous les dangers ! C'est par leur aptitude à faire parler l'espace en faisant appel à leur capacité de déduction, à leur intuition, à la sérendipité et autres pratiques « abductives » que les héros de May valident leur supériorité, comme le démontre avec brio Old Firehand dans le passage suivant²¹² :

²¹¹ *Der Schatz im Silbersee*, op. cit., p. 106.

²¹² Le motif de la trace est très présent dans les romans du Far West de Karl May. L'écrivain a pu trouver une source d'inspiration dans le roman *Balle-Franche* de Gustave Aimard. Voir sur ce point : Hammer, Wolfgang, « Gustave Aimards Roman *Freikugel* als Inspirationsquelle Karl Mays ». Dans : www.karl-may-gesellschaft.de/kmg/JbKMG/1995/141.htm. Une autre source d'inspiration est à rechercher du côté de Gabriel Ferry dont Karl May a adapté, en 1879, en Allemagne, l'une des

[...] Als wir hier ankamen und die Leichen sahen, wußten wir natürlich, daß ein Kampf stattgefunden habe. Wir untersuchten die Leichen und alle vorhandenen Spuren und stellten uns als Ergebnis folgende Thatsachen zusammen : Zwei Weiße kampierten hier, ein langer und ein kleiner. Dann kam ein dritter Weißer, der sich zu ihnen gesellte und den Rest ihres Mahles verspeißte. Es wurde ein Probeschießen abgehalten, bei welchem man zwei Geier tötete. Der dritte Weiße bewies, daß er ein guter Schütze sei, und wurde in die Gesellschaft der beiden andern aufgenommen. Dann näherte sich ihnen ein Indianer in eiligem Laufe. Er befand sich auf der Flucht, vom Osage-nook her, und wurde von fünf Tramps verfolgt. Es stellte sich heraus, daß er ein Freund der Weißen sei ; diese standen ihm bei und erschossen die fünf Verfolger. Dann stiegen die drei Bleichgesichter und der Indianer zu Pferde, um sich auf einem Umwege nach dem Osage-nook zu schleichen ; sie wollten also die Tramps überfallen. Ich beschloss, ihnen zu helfen²¹³. [Lorsque nous sommes arrivés ici et que nous avons vu les cadavres, nous avons compris qu'un combat avait eu lieu. La fouille des cadavres et l'examen des traces nous ont permis de conclure qu'à cet endroit deux Blancs avaient campé, un grand et un petit. Puis est arrivé un troisième Blanc, qui s'est joint à eux et a fini le reste de leur repas. Un tir d'épreuve a eu lieu, au cours duquel deux vautours ont été tués. Ayant fait la preuve qu'il était bon tireur, le troisième Blanc a été admis dans la compagnie des deux autres. Ensuite un Indien s'était approché d'eux à fond de train. Il fuyait, venait d'Osage-nook et était poursuivi par cinq tramps ; il s'avéra qu'il était ami des Blancs. Ceux-ci l'ont aidé et ont abattu les cinq poursuivants. Puis les trois Visages-Pâles et l'Indien sont montés sur leurs chevaux pour gagner en catimini Osage-nook par un détour ; ils voulaient donc attaquer les tramps par surprise. Je décidai de les aider.]

Lorsqu'on est loin de la civilisation et de ses règles, il vaut mieux affronter en toute connaissance de cause une nature qui a ses lois propres et qui devient vite piègeuse pour les non-avertis :

Wer sich hier nicht nach dem Kompaß oder dem Stande der Sonne richtete, der mußte sich verirren, wie der Laie im kleinen Boote sich auf der weiten See verirrt²¹⁴. [Celui qui ne se dirigeait pas ici à la boussole ou d'après la position du soleil ne pouvait que s'égarer comme s'égarer en haute mer le marin novice dans la petite embarcation.]

Savoir s'orienter est par conséquent essentiel à la survie dans un environnement comme la prairie où la moindre infrastructure fait défaut. De même, l'absence d'un ordre social garantissant un minimum de sécurité oblige l'individu à se garantir en premier lieu contre les dangers imminents ou à venir provenant de ses semblables, quitte à faire taire en lui tout sentiment d'humanité. À Lord Castlepool qui s'enquiert du devenir des cadavres des tramps abattus, Humply-Bill répond qu'en ce qui le concerne, ils peuvent bien finir dans l'estomac des vautours et des coyotes puisqu'ils ne méritent pas mieux. Ce qui amène le narrateur à la troisième personne à énoncer le jugement suivant :

nombreuses traductions existantes du roman *Le coureur des bois* (1850). Les guerriers Apaches y sont par ailleurs décrits comme d'irréductibles adversaires des Mexicains. Sur ce point : Ott, Herta-Luise, « *Le Coureur des Bois* (1850) de Gabriel Ferry et *Der Waldläufer* (1879) de Karl May : l'histoire d'un transfert franco-allemand », *Strenae* [Online], 9|2015, paru en ligne le 10 juillet 2015, appelé le 25 juillet 2015. URL : <http://strenae.revues.org/1449>; DOI : 10.4000/strenae.1449.

²¹³ *Der Schatz im Silbersee*, op. cit., p. 208-209.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 155.

Das war vielleicht eine harte, eine unchristliche Rede, aber der wilde Westen hat seine eigene Art von Zartgefühl; in einer Gegend, wo ringsum Tod und Verderben drohen, wird der Mensch gezwungen, Rücksicht zunächst nur auf sich selbst zu nehmen und alles zu vermeiden, was seine persönliche Sicherheit gefährdet.[...]215. [Que voilà sans doute un discours dur et indigne d'un chrétien ! L'Ouest sauvage a cependant ses propres délicatesses ; dans une contrée où la mort et l'anéantissement vous environnent, l'individu est contraint de se préserver d'abord lui-même et d'éviter tout ce qui peut représenter un danger pour sa propre sécurité.]

La *Rolling Prairie*, c'est l'espace qu'il faut traverser en se gardant des nombreux périls qu'il recèle. Mais le but est ailleurs, là-bas dans les montagnes. Là-bas et *là-haut*, car le héros mayesque par excellence, Old Shatterhand, n'est pas seulement un lecteur de traces averti qui sait répondre de manière parfaitement appropriée aux préoccupations immédiates, c'est aussi celui qui nourrit dans son for intérieur un projet qui l'entraîne vers le haut. C'est pourquoi, le paysage montagneux n'offre pas seulement des perspectives telluriennes radicalement différentes de celles de la prairie, il marque aussi un stade supérieur de l'intrigue dont la tension croissante annonce la proximité du dénouement. En ce sens, le spectacle féérique des Rocheuses et de leurs sortilèges visuels possède une fonction symbolique, tout en étant un puissant déclencheur d'imaginaire :

Sie ritten in einem langsam aufsteigenden Cañon, an dessen beiden Seiten mächtig hohe Felsenmassen aufstarrten, und zwar in einem Farbenglanze, welcher die Augen beinahe blendete. Kolossale Sandsteinpyramiden, eine neben der andern stehend, oder sich coulissenartig vor- und hintereinander schiebend, strebten in einzelnen, verschieden gefärbten Lagerungen und Stockwerken zum Himmel empor. Bald bildeten diese Pyramiden gradlinige senkrechte Wände; bald waren sie mit ihren vielen Pfeilern und vorspringenden Ecken, Spitzen und Kanten mit steinernen Schlössern oder phantastischen Citadellen zu vergleichen216. [Ils chevauchaient dans un canyon dont la pente montait lentement, et que bordaient des deux côtés de puissantes falaises, leur vue presque éblouie par l'éclat des couleurs. D'immenses pyramides de grès, l'une à côté de l'autre, ou encore se précédant et se poussant comme des coulisses, montaient à l'assaut du ciel en strates et paliers de diverses couleurs. Tantôt elles formaient des murailles rectilignes, tantôt leurs nombreux piliers, leurs bords en saillie, leurs pointes et leurs angles les faisaient comparer à des châteaux de pierre ou de fantastiques citadelles.]

Une composition fantasmagique et comme hallucinée, propre à créer une impression de mystère. Par ailleurs, cette splendeur minérale se déploie dans une atmosphère inanimée, marquée par l'absence totale d'eau, élément autrement très présent dans l'œuvre de Karl May :

Es floß kein Wassertropfen, zwischen diesen Felsen ; kein Halm fand Nahrung auf dem tiefen Grunde, und an den starren Mauern war kein grünender Zweig, kein einziges Blatt, dessen

²¹⁵ *Ibid.*, p. 183.

²¹⁶ *Der Schatz im Silbersee*, *op. cit.*, p. 651.

Grün dem Auge wohlgethan hätte, zu bemerken²¹⁷. [Pas une goutte d'eau ne coulait parmi ces rochers. Pas un brin d'herbe ne trouvait sa nourriture dans ces profondeurs, et sur les raides murailles aucune branche verdoyante, pas la moindre feuille pour égayer les yeux.]

Pour la troupe des « Westmänner », c'est une étape parmi d'autres à franchir sur le parcours périlleux qui mène au « Silbersee ». Cependant, d'une manière générale, la description topographique des lieux au dernier chapitre, avec la mention de chemins escarpés, de failles, de cavités au creux de murailles vertigineuses, de défilés étroits où l'on ne peut s'engager qu'à la file, tout cela est à rapprocher de la péripétie du tunnel du chemin de fer, où les tramps se retrouvent piégés, et aussi du couloir souterrain qu'empruntent les Utes pour prendre à revers leurs adversaires ... et leur plus grand malheur. Ces lieux accidentés, encaissés et fermés disent la difficulté de progresser et la menace de l'enfermement. Le motif du « défilé », récurrent dans les « grands récits de voyage » de Karl May, est particulièrement utilisé dans *Le Trésor du Lac d'Argent*. Le « piège » qui se referme sur un adversaire qui n'a plus d'autre possibilité que de prendre telle direction et pas une autre, compte parmi les « recettes » les plus redondantes du roman d'aventures : quoi de plus efficace pour arrêter une troupe de « tramps » malintentionnés ou d'Indiens pillards que de les enfermer dans un tunnel de chemin de fer ou de les attirer dans un cul-de-sac ? Quant au couloir artificiel menant à l'île au milieu du lac, c'est le pendant souterrain de l'étroit passage naturel dans les montagnes.

Qu'il s'agisse des étendues de la savane ou des espaces clos et oppressants des Montagnes Rocheuses, le récit nous présente des espaces qui n'existent, au bout du compte, qu'à destination de l'aventure. L'esthétique spatiale – comme très souvent dans la littérature du genre – intervient alors essentiellement pour entretenir l'effet de dangerosité, ce qu'elle réalise prioritairement sur le mode de la furtivité et de l'embuscade. Nous avons plus particulièrement à l'esprit des contrées comme le fameux « Llano estacado » qui apparaît dans les trois romans de May : *Winnetou II*, *Old Surehand I* et bien sûr dans *Der Geist des Llano estacado* [*L'esprit du Llano estacado*, 1890], la prairie nord-américaine, dans la trilogie-*Winnetou*, la prairie du nord du Mexique, dans *Le Coureur des bois* (1850) de Gabriel Ferry, la Sonora mexicaine dans *La fièvre d'or* (1860) de Gustave Aimard, les rives du Mississippi et le grand fleuve, dans *Die Flußpiraten des Mississippi* [*Les pirates du Mississippi*, 1847] de Friedrich Gerstäcker.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 651.

VI.-5. Les personnages du roman.

Les personnages du roman sont répartis en trois groupes principaux, à savoir :

- Les « Westmänner » ou « hommes de l'Ouest »,
- Les « Tramps »,
- Les Indiens.

À ces trois groupes ou catégories, il faut ajouter d'autres personnages qui jouent leur partition dans l'intrigue : le Noir chargé de l'entretien de la chaudière sur le bateau à vapeur « Dog-Fish », converti sans autre difficulté au rôle d'espion par Cornel le Rouge, les rares figures féminines du roman (Ellen Butler, sa mère et la fermière Butler), Thomas le Noir, Missouri-Blenter et ses « rafters », le contremaître Watson, le chercheur d'or Engel et son neveu, le faux médecin Jefferson Hartley, le secrétaire Joseph Haller, l'ingénieur des chemins de fer Charles Charoy ou encore l'officier de cavalerie américain.

Le groupe auquel va manifestement la sympathie du narrateur est celui des « Westmänner ». Il présente une sorte de hiérarchie informelle, avec, tout en haut de l'échelle, les trois « super-héros » que sont Old Firehand, Old Shatterhand et l'Indien Winnetou, et au niveau au-dessous des caractères moins héroïsés et moins hiératiques qui se distinguent de surcroît par des anomalies physiques et/ou des bizarreries morales. Il s'agit du détective surnommé Tante Droll et de son cousin boiteux Hobble-Frank, du poète rimailleur Gunstick-Uncle et de son compagnon bossu Humply-Bill, de Langer Davy et de Dicker Jemmy, enfin du lord écossais, parieur invétéré, Castlepool.

Personnage principal de la première partie du roman, le « Westmann » originaire d'Allemagne, Old Firehand, possède, à l'instar d'Old Shatterhand et de Winnetou, des qualités physiques qui le distinguent des « Westmänner » du second rang et davantage encore, cela va sans dire, du commun des mortels. Sa stature et les traits de son visage sont d'emblée imposants, comme il ressort de la description qu'en donne le narrateur :

Die Körperformen dieses Mannes waren allerdings riesige zu nennen. Er war noch höher und breiter gebaut als der Schwarzbärtige, welcher sich Großer genannt hatte. Er war ganz gewiß kein Stubenmensch, denn sein Gesicht war von der Sonne gebrannt; seine männlich schönen Züge besaßen einen kühnen Schnitt und seine blauen Augen hatten jenen eigentümlichen, nicht zu beschreibenden Blick, durch welchen sich Menschen auszeichnen, welche auf großen Flächen leben, wo der Horizont kein eng begrenzter ist, also Seeleute, Wüstenbewohner und Prairiemänner. Zu erwähnen wäre noch, daß sein Gesicht glatt rasiert war, daß er vielleicht vierzig Jahre alt sein konnte, und daß er einen eleganten Reiseanzug trug²¹⁸. [On pouvait dire de la stature de cet homme que c'était véritablement celle d'un géant. Il était plus large et plus grand encore que l'homme à la barbe noire qui avait dit s'appeler Großer. À l'évidence, l'homme n'était pas de l'espèce des casaniers, car son visage était hâlé par le soleil. Ses traits, d'une mâle beauté, exprimaient l'audace et ses yeux bleus avaient ce regard particulier, qu'on ne saurait décrire, des hommes habitués aux vastes espaces que rien ne borne à l'horizon : marins, habitants du désert ou de la prairie. Il faudrait aussi mentionner que son visage était rasé de près, qu'il pouvait avoir quarante ans et portait un élégant costume de voyage.]

Ce physique impressionnant ne va pas sans des qualités morales en rapport : Old Firehand est en effet très courageux et plein d'audace. Il possède au plus haut point le sentiment de sa propre valeur et sait l'effet entraînant – voire paralysant – qu'est susceptible d'exercer sur une foule l'action hardie d'un caractère bien trempé. Au reste, il a assez souvent fait l'expérience de situations risquées pour évaluer avec justesse le résultat probable d'une action menée avec bravoure et résolution. Cette hardiesse calculée, il la met à profit dans l'affaire du tunnel enfumé, lorsque seul face aux « tramps » acculés, il les exhorte à déposer les armes et à quitter les lieux sur son ordre – et pas avant, sauf à s'exposer à une exécution immédiate ! Le procédé s'avère cette fois encore payant, ce qui justifie a posteriori la remarque du narrateur :

Er hatte oft erfahren, wie geradezu faszinierend, wie lähmend auch der Mut eines einzigen Mannes auf ganze Massen zu wirken vermag²¹⁹. [Il avait souvent fait l'expérience de la fascination, voire de la paralysie, que peut provoquer sur des masses entières le courage d'un seul homme.]

Bon stratège, Old Firehand tient en échec les « tramps » lors du siège de la ferme Butler, les obligeant après diverses péripéties à une fuite rapide et désordonnée. Ce sont avant tout ses dispositions quasi militaires à Eagle-tail qui parachèvent leur déconfiture. Comparé à Old Shatterhand, plus subtil et expert en tractations, il peut se montrer à l'occasion emporté et brutal, compromettant par cela les négociations entamées avec Nanap varrenton, « le vieux Tonnerre ». Cependant, s'il ne recule pas devant l'exercice d'une justice sévère, Old Firehand sait aussi faire preuve d'humanité en épargnant la vie de criminels au motif qu'ils sont avant tout des êtres humains et par conséquent capables de rachat. Cette conviction sauve *in*

²¹⁸ *Der Schatz im Silbersee, op. cit.*, p. 19-20.

²¹⁹ *Ibid*, p. 389.

extremis d'une mort certaine le chef félon des Timbabatsches, langes Ohr [Longue Oreille], lors de l'inondation des souterrains au Lac d'argent. Enfin, autant dans un souci d'efficacité que d'équité, ce « Westmann » est tout disposé à faire bénéficier ses compagnons de route d'une partie substantielle des revenus que doit lui assurer l'extraction des minerais précieux. Quant aux Indiens, légitimes propriétaires des lieux, ils ne seront pas spoliés pour autant, puisqu'il est prévu de procéder à un achat en bonne et due forme des terres concernées leur appartenant.

Dans un récit où l'intrigue se déroule davantage autour des quatre principaux groupes agissants (ceux d'Old Firehand, d'Old Shatterhand, des « tramps » et des Utahs) qu'autour de héros individualisés, la personnalité des « leaders » n'en apparaît pas moins fixée une fois pour toutes dès leur première apparition et elle restera telle quelle par la suite. C'était le cas pour Old Firehand, c'est encore le cas pour Old Shatterhand. Nous le rencontrons pour la première fois au début du chapitre 11, soit à mi-parcours – ou presque – du roman. La description qui suit du « Westmann » infatigable de l'Ouest américain souligne la vigueur physique du personnage, lui aussi originaire de la vieille Allemagne, tandis que son accoutrement singulier se veut indicatif d'une parfaite acclimatation à l'environnement du « désert » :

Der eine von ihnen, dem man es sofort ansah, daß er der vornehmste sei, ritt einen prachtvollen Rapphengst von der Art, welche man bei gewissen Apachenstämmen züchtet. Seine Gestalt war nicht zu hoch und breit, und dennoch machte sie den Eindruck großer Kraft und Ausdauerfähigkeit. Sein sonnverbranntes Gesicht wurde von einem dunkelblonden Vollbart umrahmt. Er trug lederne Leggings, ein Jagdhemd aus demselben Stoffe und lange Stiefeln, welche er bis über das Knie heraufgezogen hatte. Auf seinem Kopfe saß ein breit krepziger Filzhut, in dessen Schnur rundum die Ohrenspitzen des Grizzlybären steckten. [...] Dieser Mann war Old Shatterhand, der berühmte Jäger, welcher diesen Beinamen dem Umstande verdankte, daß er einen Feind mit einem bloßen Hiebe seiner Faust zu erlegen vermochte²²⁰. [L'un d'entre eux, qu'on jugeait aussitôt comme étant le plus distingué, chevauchait un magnifique étalon moreau de l'espèce qu'on élève dans certaines tribus apaches. Sa stature n'était ni trop haute ni trop large et pourtant il s'en dégageait une impression de puissance et d'endurance. Une grande barbe d'un blond foncé encadrait son visage hâlé par le soleil. Il portait des jambières de cuir, une chemise de chasse de la même matière ainsi que de longues bottes qu'il avait remontées jusqu'au-dessus des genoux. Sur la tête était planté un chapeau de feutre à large bord, avec un cordon garni de pointes d'oreille de grizzli fichues tout autour. [...] Cet homme n'était autre qu'Old Shatterhand, le fameux chasseur, lequel devait ce surnom au fait qu'il pouvait étendre un ennemi d'un seul coup de poing.]

Le personnage fait l'objet d'une présentation descriptive sous forme d'un portrait physique avantageux. La caractérisation directe met en avant la stature « ni

²²⁰ *Der Schatz im Silbersee, op. cit.*, p. 395-396.

trop haute ni trop large » du cavalier, dont il se dégage « une impression de puissance et d'endurance », souligne sa « grande barbe d'un blond foncé » et son visage « hâlé par le soleil », ce dernier trait physique dénotant un homme de terrain, habitué à la vie en plein air. Quant à la tenue vestimentaire, où domine le cuir, elle est faite pour résister aux intempéries et à l'usure causée par les longues chevauchées à travers la prairie. Qu'on ne s'attende toutefois pas à voir Old Shatterhand dans un rôle de chasseur ou de trappeur : son statut aventureux s'y oppose et fait avant tout de lui un justicier d'exception, un régulateur de la prairie aux remarquables qualités de pisteur, en cela élève fort doué de son maître indien, Winnetou. Bienveillant et fort à la fois, Old Shatterhand est entouré de cette aura que lui confèrent sa réputation de redresseur de torts particulièrement pugnace, personne ne pouvant se vanter de l'avoir jamais mis à terre, et aussi son grand renom d'homme intègre et de parole. Ces qualités physiques et morales, que vient encore renforcer la menace proprement dissuasive de recourir, en cas de nécessité, à l'arme « magique » que constitue sa carabine à répétition « Henry », sont de nature à instiller une crainte respectueuse dans le cœur de ses ennemis ou adversaires potentiels. Au point de leur en imposer même lorsqu'il tombe entre leurs mains :

Er befand sich in ihrer Gewalt und doch getrauten sie sich nicht, ihm die Erfüllung dessen, was er begehrte, zu versagen. Das war die Macht seiner Persönlichkeit und die Wirkung des Nimbus, mit welchem die Geschichte und Sage ihm umgeben hatte²²¹. [Il se trouvait en leur pouvoir et pourtant eux n'osaient pas lui refuser ce qu'il demandait. C'était bien là tout le pouvoir de sa personnalité et l'effet de l'aura qu'avaient créée autour de lui l'histoire et la légende.]

Le lecteur, pour ce qui le concerne, est bien préparé à reconnaître et à accepter les qualités hors du commun d'Old Shatterhand et des deux autres « super héros » que sont Old Firehand et Winnetou. Ces trois personnages constituent l'« aristocratie » des hommes de l'Ouest et leurs hauts faits, comme ceux d'une Tante Droll, relatés dans les conversations autour des feux de camp, confirment leur supériorité, tout en les rendant « omniprésents » dans l'esprit des autres personnages et dans celui du lecteur ! Les nouvelles glanées dans ces occasions sont prioritairement destinées à ce dernier qui fait office de « greenhorn » dans la société d'initiés des hommes de l'Ouest.

²²¹ *Der Schatz im Silbersee, op. cit.*, p. 507.

Esprit sagace, Old Shatterhand sait agir en tacticien avisé, garder le silence sur ses projets quand c'est nécessaire et profiter des opportunités qui se présentent à lui pour faire avancer la cause qui lui tient le plus à cœur : celle du maintien ou de la restauration de la justice et de la paix au bénéfice des habitants de la prairie. Sa morale chrétienne, pleinement assumée, le prédispose à la générosité et au pardon vis-à-vis d'adversaires malheureux tout comme elle explique la compassion, à première vue incongrue, qu'il manifeste à l'égard des « tramps » suppliciés par les Utes. Après tout, ne sont-ce pas là les dépouilles d'une engeance criminelle ? Sans aucun doute. Mais leur martyre étant consommé, le célèbre « Westmann » ne veut plus voir que l'homme potentiellement amendable sous l'habit du dévoyé. Cette même disposition à vouloir éviter l'irréparable lui fait regretter le sort réservé aux guerriers ennemis qui finissent engloutis sous les eaux du lac et à s'exclamer, horrifié :

Gräßlich ! War das nicht zu umgehen?²²² [Mais c'est horrible! N'aurait-on pas pu éviter cela?]

L'ouverture d'esprit du héros, son intégrité et son sens aigu de la justice expliquent son attitude envers l'Indien, attitude faite de sympathie et de compréhension, tout à fait à l'opposé de la politique pratiquée par les autorités officielles qui méconnaissent superbement les droits des autochtones et choisissent de dresser les tribus indiennes les unes contre les autres dans le but de les affaiblir avant de les réduire. Le discours qu'il tient à ce propos au jeune officier de cavalerie, qui a par ailleurs commis la grave erreur de lui manquer de respect, a le mérite de la clarté :

[...] wenn Ihr im Fort von der Begegnung mit uns erzählt, so sagt dabei, daß Old Shatterhand kein Feind der Roten ist und es lebhaft bedauert, daß eine reichbegabte Nation zu Grunde gehen muß, weil man ihr keine Zeit läßt, sich nach den Gesetzen menschlicher Kultur natürlich zu entwickeln, sondern von ihr verlangt, sich nur so im Handumdrehen aus einem Jägervolke in eine moderne Staatsgemeinschaft zu verwandeln. Mit ganz demselben Rechte kann man einen Schulknaben umbringen, weil er noch nicht das Geschick und die Kenntnisse besitzt, General oder Professor der Astronomie zu sein. *Good b'ye, Sir!*²²³ [Lorsque vous parlerez au fort de notre rencontre, mettez donc la chose à profit pour dire qu' Old Shatterhand n'est pas l'ennemi des hommes rouges et qu'il regrette vivement que doive périr une nation richement douée, pour la raison qu'on lui refuse le temps de se développer de manière naturelle, selon les lois qui régissent les civilisations humaines, et qu'au contraire on exige d'elle, pour ainsi dire du jour au lendemain, qu'elle passe de l'étape de peuple de chasseurs à celle de communauté étatique moderne. Autant s'arroger le droit de tuer un écolier qui ne posséderait pas à cette heure le talent ou les connaissances pour être général ou professeur d'astronomie. *Au revoir, monsieur !*]

²²² *Ibid.*, p. 717.

²²³ *Der Schatz im Silbersee*, *op. cit.*, p. 411.

Le discours d'Old Shatterhand fait écho à celui du « rafter » Missouri-Blenter, homme d'expérience et de bon sens, au chapitre III du roman. Assemblés autour d'un grand feu allumé sur la rive escarpée de la rivière de l'Ours Noir, les « rafters » content des anecdotes de leur vie dans l'Ouest. Parlant des Indiens, qui l'avaient fait prisonnier et auxquels il a pu échapper grâce à une ruse de Tante Droll, Blenter déclare :

Ja, er stirbt aus, weil wir ihn morden. Es heißt, daß er nicht kulturfähig sei und darum verschwinden müsse. Die Kultur aber schießt man nicht wie eine Kugel nur so aus dem Laufe heraus ; dazu gehört Zeit, viel Zeit ; ich verstehe das nicht, aber ich meine, daß dazu sogar Jahrhunderte gehören. Gibt man aber etwa dem Roten Zeit ? Schickst du einen sechsjährigen Boy in die Schule und schlägst ihm über den Kopf, wenn er nach einer Viertelstunde noch kein Professor geworden ist ? Das thut man aber mit den Indsmen²²⁴. [Oui, le Peau-Rouge meurt, parce que nous le massacrons. On dit qu'il est réfractaire à la civilisation et pour cette raison il doit disparaître. Mais une civilisation, ça ne jaillit pas comme la balle du canon d'un fusil. Pour créer une civilisation, il faut du temps, beaucoup de temps. J'y entrave que dalle, mais il me semble que même des siècles sont nécessaires. Est-ce qu'on leur en donne, du temps, aux Peaux-Rouges ? Si tu envoies un garçon de six ans à l'école, lui tapes-tu sur la tête parce qu'il ne devient pas professeur au bout d'un quart d'heure ? Or, c'est ainsi qu'on agit avec les Indiens].

Ainsi pour Missouri-Blenter comme pour Old Shatterhand, l'injustice dont sont victimes les Indiens est criante. On leur refuse tout simplement le temps nécessaire pour s'adapter à la civilisation des hommes blancs : s'adapter tout de suite ou disparaître, tel est le dilemme dans lequel on les enferme et contre lequel s'insurgent le « Westmann » et le « rafter ». Très bien documenté sur le sort réservé aux autochtones dans l'Amérique fin de siècle, l'auteur Karl May sait que le Congrès et le gouvernement américain veulent transformer les Indiens de chasseurs en agriculteurs, et comptent sur les réserves pour gagner « la grande bataille de la civilisation contre la barbarie ». Or, le travail de la terre répugne aux Indiens pour des raisons culturelles et sociales et leur confinement sur des terres ingrates fait d'eux des êtres brisés, misérables et sans perspectives d'avenir. En 1894, date de la publication du roman, la « pacification » des derniers Indiens libres, menée avec acharnement depuis la fin de la Guerre de Sécession est terminée depuis quelques années déjà et l'identité indienne est près de disparaître sous les coups de butoir de l'administration américaine.

Troisième personnage du « triumvirat » des super-héros de l'Ouest : Winnetou. Le chef des Apaches fait une entrée tardive au chapitre 8, lorsqu'il

²²⁴ *Ibid.*, p. 93.

intervient sur le lieu du meurtre du secrétaire Haller, peu après l'exécution de celui-ci par Cornel le Rouge et son acolyte. Il n'est pas pour autant un inconnu et nous savons par le récit en abyme de Missouri-Blenter que le vieux « rafter » lui doit la vie. Sa réputation à l'époque des faits relatés est d'ailleurs déjà bien établie : pour preuve, sa seule présence a suffi à mettre en fuite les six « tramps » agresseurs ! Extérieurement, l'homme est doté d'attributs destinés à le singulariser et à le faire reconnaître d'emblée par les habitants de la prairie ... aussi bien que par les lecteurs de l'œuvre de Karl May :

Sein langes schwarzes Haar war in einen helmartigen Schopf geordnet, aber mit keiner Adlerfeder versehen. Um den Hals hing eine dreifache Kette von Bärenkrallen, die Friedenspfeife und die Medizinbeutel. In der Hand hielt er ein Doppelgewehr, dessen Schaft mit vielen silbernen Nägeln beschlagen war. Sein Gesicht, matt hellbraun mit einem leisen Bronzehauch, hatte fast römischen Schnitt, und nur die ein wenig hervorstehenden Backenknochen erinnerten an den Typus der amerikanischen Rasse²²⁵. [Ses longs cheveux noirs étaient rassemblés en un chignon semblable à un casque, mais sans la plume d'aigle comme ornement. Il portait autour du cou une triple chaîne de griffes d'ours, le calumet de la paix et la trousse de guérisseur. À la main, il tenait un fusil à double canon, dont le fût comportait de nombreux clous d'argent. Son visage, d'une couleur matte d'un brun clair, légèrement teintée de bronze, avait quelque chose de romain ; seules les pommettes un peu saillantes laissaient deviner qu'il appartenait au type de la race américaine.]

Précédant la description du personnage, le passage narrant l'arrivée de Winnetou sur les lieux du crime dénote une mise en scène soigneusement élaborée, propre à susciter et maintenir l'intérêt du lecteur : l'approche du cavalier, l'attitude du pisteur, la parfaite symbiose de l'homme et du cheval, la caractérisation de plus en plus précise de la morphologie de l'homme jusqu'à la mention du fusil à deux canons et aux clous d'argent destinée à parachever son identification par le lecteur. Plus loin est affirmée par le chef apache sa capacité intellectuelle à lire l'espace, à s'orienter dans la nature, indices d'une suradaptation au milieu sauvage dont, lui, l'Amérindien, est issu :

Winnetou verirrt sich nie, weder bei Tag noch bei Nacht. Er ist wie der Stern, welcher sich stets an der richtigen Stelle befindet, und kennt alle Gegenden des Landes so genau, wie das Bleichgesicht die Räume seines Hauses kennt²²⁶. [Winnetou ne s'égare jamais, pas plus le jour que la nuit. Il est comme l'étoile qui poursuit toujours le même chemin et connaît toutes les régions du pays aussi bien que le Visage Pâle connaît sa maison.]

On chercherait en vain, dans *Le trésor du lac d'argent*, des éléments proprement chrétiens attachés à la personnalité de l'Apache Winnetou : le protagoniste reste dans la ligne du « noble sauvage » littéraire, « noble » et

²²⁵ *Der Schatz im Silbersee*, op. cit., p. 298-300.

²²⁶ *Ibid.*, p. 306.

« sauvage » à la fois, en l'occurrence aristocratique justicier de l'Amérique sauvage mais, également, rejeton belliqueux d'une race guerrière, aussi prompt à la vengeance individuelle qu'aux représailles collectives. C'est lui, en effet, qui imagine d'exterminer par enfumage les « tramps » auxquels il dénie toute humanité, qui étend raide mort le vieux cacique des Utes, Nanap neav, lequel a cru pouvoir insulter impunément l'Apache ligoté, et c'est encore lui qui se fait l'instrument du destin, ou plus exactement de Grand Ours, en inondant sans états d'âme les couloirs et salles souterraines dans lesquels se sont engouffrés leurs ennemis. Tout bien considéré, au travers de ses emportements qui signalent sa sauvagerie latente, l'homme d'instinct que reste Winnetou sert en réalité de « faire-valoir » au civilisé Old Shatterhand, plus profond dans sa réflexion, plus mesuré dans son action ou ses réactions, chrétien par éducation – encore que lui aussi refuse d'intercéder en faveur des « tramps » Knox et Hilton, voués au poteau de tortures.

Présence physique irradiante, compétence, intelligence des situations, loyauté, sens du devoir, ubiquité, infaillibilité : autant de qualités qui s'appliquent aux membres du premier cercle et qui sont propres à leur donner un statut particulier de demi-dieux protecteurs de la prairie – ce qui réduit sans doute le suspense pour ce qui les concerne puisqu' il est a priori exclu que des dieux ou demi-dieux échouent dans leurs entreprises. Mais qu'en est-il alors des hommes du deuxième cercle ?

Déjà leur apparence physique, propre à installer le comique et le burlesque dans la narration, les éloigne du « triumvirat ». Voici le tandem langer Davy/dicker Jemmy, pas très éloigné des figures clownesques ; voilà Humply-Bill, portant sa bosse sans complexe, et son alter ego, le raide Gunstick-Uncle, artiste raté et versificateur drolatique : les deux hommes mènent la rude existence des chasseurs et trappeurs de la prairie, assurément sans argent, mais par ailleurs libres et fiers de leur état ; le petit bonhomme maigrelet et imberbe qui s'approche en claudiquant, c'est Hobble-Frank, rhéteur improbable mais caractère rusé et courageux : il imagine le stratagème qui lui donnera l'avantage à la course sur le champion des Utes et est capable de tenir la dragée haute à leur chef « großer Wolf », faisant la démonstration qu'il ne le craint pas. Il peut même se passer d'un conseil d'Old Shatterhand, au motif qu'il préfère s'en remettre à ses propres « inventions ». Son cousin, Tante Droll, est de tous les personnages du roman celui qui est le plus singulier, le plus porteur de sens aussi et, partant, celui qui mérite un développement particulier.

De sa conversation avec son cousin Hobble-Frank alias Heliogabalus Morpheus Edeward Franke, sujet du royaume de Saxe, on retiendra que Tante Droll, de son vrai nom Sebastian Melchior Pampel, est originaire de la bourgade de Langenleuba-Niederhain, dans le duché voisin de Sachsen-Altenburg. Passager à bord du « Dogfish », Il avait déjà marqué une hésitation et grimacé lorsqu'Old Firehand lui avait demandé son patronyme : « Pampel » signifie en effet « celui qui fait l'idiot » en dialecte haut saxon. Le personnage se fait prier par Lord Castlepool avant de divulguer ses origines sociales et d'énumérer avec dérision les différents métiers exercés par feu son père :

Er war Hochzeits-, Kindtaufs- und Leichenbitter, Glöckner, Kirchner, Kellner und Totengräber, Sensenschleifer, Obsthüter und zugleich Bürgergardenfeldwebel. Ist das nicht genug ?²²⁷ [Il a fait office de messenger pour les noces, les baptêmes et les décès, de carillonneur, de sacristain, de serveur et de fossoyeur, d'affûteur de faux, de gardien de fruits, enfin d'adjutant dans la milice. Voilà qui devrait être suffisant, n'est-ce pas ?].

À un autre endroit du récit, sollicité par Humply-Bill d'être plus explicite sur ce père aux occupations multiples, Droll s'ouvre sur la triste réalité d'une existence familiale miséreuse au pays :

Glaubt's nur immerhin ! – versicherte er. – Er ist das gewiß und wirklich gewesen, und wer die Verhältnisse da drüben kennt, der weiß nun, daß mein Vater ein blutarmer Teufel war, und aber trotzdem in Ehren stand und die Achtung seiner Mitbürger genossen hat. Wir waren fast ein Dutzend Kinder und haben gehungert und gekummert, um ehrlich durch die Welt zu kommen, und ich kann euch später wohl erzählen ...²²⁸ [Vous pouvez me croire! Il a vraiment été tout ça et quiconque connaît un peu les conditions là-bas sait maintenant que mon père tirait le diable par la queue – ce qui ne lui a pas retiré l'estime et le respect de ses concitoyens pour autant. Nous n'étions pas loin d'une douzaine d'enfants et avons connu la faim. Nous nous sommes donné bien du mal pour nous en sortir honnêtement, et je veux bien vous raconter plus tard ...]

L'extrême dénuement, la faim ... Des motifs suffisants pour inciter les gens qui en souffrent au grand départ pour le Nouveau Monde, où l'herbe est plus verte et l'horizon plus ouvert. Dans ces circonstances, l'autre motif de départ invoqué par Tante Droll, à savoir la fatalité que constituerait en Allemagne même l'utilisation du dialecte saxon – cela aurait été funeste à toute sa carrière, déclare-t-il sans autre précision à Old Firehand – apparaît à la fois comique et secondaire, une manière de faux prétexte devant servir à masquer des raisons plus sérieuses, vraisemblablement politiques. Quoi qu'il en soit, ce personnage doté d'une allure et

²²⁷ *Der Schatz im Silbersee, op. cit.*, p. 223.

²²⁸ *Ibid.*, p. 366-367.

d'un comportement androgynes, au nom ridicule, à la voix de fausset et au dialecte rédhibitoire hors de sa Saxe natale devient de l'autre côté de l'océan un détective à la compétence reconnue, très redouté des mauvais sujets et des criminels. Comment ne pas voir dans la réussite du personnage une forme de revanche sur les années de délaissement et d'errance de l'auteur Karl May lui-même ?

Tous les « Westmänner » du second cercle, à l'exception de l'Anglais Davy qui est Américain, sont des Allemands. Chacun d'eux représente une individualité extrême, fort éloignée de la normalité bourgeoise. Leur infirmité et leurs marottes peuvent bien déclencher l'étonnement et l'hilarité de celui qui ne les connaît pas, toujours est-il qu'à l'instar d'une Tante Droll leur courage et leur compétence sont sensés leur attirer l'estime et le respect des rudes hommes de l'Ouest. Le lecteur, quant à lui, s'attache à ces êtres de papier, héros et bouffons à la fois, plus proches, en raison justement de leurs imperfections, de l'humanité réelle que les trois « super héros ». Faut-il chercher sous le pittoresque des allures et des comportements l'intention pédagogique d'un auteur sincèrement attaché à susciter la tolérance envers l'autre et ses différences ? Sans doute, mais ces personnages hauts en couleurs sont avant tout les héros d'une saga allemande de l'Ouest et, en tant que tels, appelés à faire valoir la noblesse des traits de caractère allemands. Leur moralité, leur générosité, leur désintéressement – en un mot : leur humanité – contrastent fortement avec l'attitude de l'Américain Hartley qui n'hésite pas un instant à sacrifier son compagnon de route Haller dans le but de fourvoyer les « tramps » lancés à leur poursuite. Même l'excentrique voyageur Lord Castlepool, pourtant d'une toute autre trempe et tenue que le Yankee calculateur, n'échappe pas à une forme de critique implicite dans la mesure où ce digne représentant de l'« upper class » britannique réduit l'aventure à une marchandise, incarnant ce faisant un matérialisme anglo-saxon superficiel, très éloigné moralement du sens du devoir et de l'éthique exigeante dont se font les champions outre-mer les braves et honnêtes Allemands !

Dans le Far West de Karl May, espace sans société bourgeoise et, par voie de conséquence, sans lois bourgeoises, les relations sociales apparaissent assez largement schématisées, tandis que le « cadre » spirituel se réduit à une aspiration très générale à voir le bien l'emporter sur le mal. Nous avons affaire chez cet auteur à un monde essentiellement dualiste, un univers en noir et blanc dans lequel le

portrait du scélérat, de la canaille, est exposé sans nuance et sans concession. Cela vaut pour les « tramps », antagonistes radicaux, et en tout premier lieu pour leur chef charismatique, Brinkley alias Cornel le Rouge. Sa capacité à concevoir des projets délictuels et à les mettre en œuvre tout comme son étonnante résilience font penser au capitaine Kelly des « Flußpiraten » de Gerstäcker.

Brinkley, qui a déjà une centaine de forfaits à son actif lorsque débute le récit, incarne le principe du mal et semble, dans la suite du roman, être protégé par le démon en personne. Au physique, il est grand et maigre, silhouette qu'il partage avec le charlatan Hartley, dont il sera question plus bas :

Dieser Mann war lang und hager ; sein glatt rasiertes, scharf und spitz gezeichnetes Gesicht wurde von einem borstigen roten Kehlbarthe umrahmt ; fuchsrot waren auch die kurzgeschorenen Kopfhaare, wie man sehen konnte, da er den alten, abgegriffenen Filzhut in den Nacken geschoben hatte²²⁹. [C'était un homme grand et maigre, au visage rasé de près et encadré par une barbe rousse et drue, les traits énergiquement accusés. Ses cheveux, coupés courts, étaient du même roux, comme on pouvait voir, car il avait repoussé sur la nuque un vieux chapeau de feutre usé.]

Sa méchanceté se révèle dès les premières pages du roman, lorsqu'il provoque et injurie sans raison les deux voyageurs indiens, Großer Bär et Kleiner Bär, ainsi que Old Shatterhand. Opposé à l'élite des hommes de l'Ouest, il est capturé à plusieurs reprises, mais parvient à chaque fois à prendre la fuite. Bon psychologue, il suborne sans plus de difficulté le nègre du « Dogfish » en utilisant son penchant pour l'alcool, sa cupidité et son désir de vengeance à l'encontre du capitaine du navire. Mis au courant des projets de Old Firehand, il feint toutefois d'être déçu et peu intéressé par le contenu des informations recueillies, cela pour dissimuler le fond de sa pensée à son informateur. Mauvais, mais courageux, il n'hésite pas à s'attaquer à l'imposant Firehand : mal lui en prend. C'est lui qui perce des trous dans la coque du navire pour le couler et dissimuler le vol commis dans la cabine de l'ingénieur. C'est encore lui qui dépouille le charlatan Hartley de l'argent qu'il a dissimulé dans sa pharmacie mobile, avant d'abattre le malheureux Haller. Il sait user de ses capacités de tribun populaire pour obtenir l'adhésion des « tramps » : le discours à coloration anarchiste qu'il leur tient avant l'attaque de la caisse des chemins de fer est destiné à balayer leurs scrupules. S'il succombe en fin de compte, ce n'est pas par l'action des « Westmänner », mais sous les coups de

²²⁹ *Der Schatz im Silbersee, op. cit.*, p. 8.

ces Indiens qu'il méprise et aux mains desquels il est tombé avec ses derniers complices. Comparés au « Cornel », les « tramps » Woodward, Knox et Hilton ne jouent qu'un rôle secondaire.

Les « Yankees » du récit ne sont pas tous obligatoirement des coquins et des voyous : pour preuve, le « Westmann » Langer Davy qui n'hésite pas un instant, « parce qu'il est chrétien », à épargner son adversaire Ute qu'il a vaincu en duel, pour preuve encore le contremaître Watson qui se trouve du côté des « bons » contre les « méchants ». Et cependant, le portrait physique et moral que brosse le narrateur du faux médecin Hartley souligne essentiellement son caractère rusé de « Yankee » qui contraste fortement avec le portrait moral de l'Allemand Haller qu'il vient de présenter :

Der Mann war lang und dürr, das glatt rasierte Gesicht scharf geschnitten und hager. Wer in diese Züge und in die kleinen, listigen Augen blickte, der wußte sofort, daß er einen echten Yankee vor sich habe, einen Yankee von jener Sorte, deren Durchtriebenheit sprichwörtlich geworden ist²³⁰. [L'homme était grand et sec, son visage, maigre et rasé de près, avait des traits anguleux. Tout homme qui observait ces traits et ces petits yeux pétillant de malice réalisait aussitôt qu'il avait devant lui un authentique Yankee, un de ces Yankees à la ruse proverbiale.]

Effronté, roublard et tout entier tourné vers la recherche du profit personnel, tel apparaît Hartley dans la séquence du drame dans la prairie. Révélateurs aussi d'une grande capacité d'adaptation, les nombreux métiers qu'il a exercés – vingt-cinq au total ! – pas toujours honnêtement, mais il a « appris à connaître la vie et les gens et cette connaissance culmine dans le savoir qu'un gars avisé ne saurait en aucun cas être un idiot » :

Ich habe das Leben und die Menschen kennen gelernt, und diese Kenntnis gipfelt in der Erfahrung, daß ein gescheiter Kerl kein Dummkopf sein darf²³¹.

Lorsque l'utilitarisme économique se transforme en utilitarisme moral, la conscience devient élastique et la moralité contingente. C'est pourquoi Hartley sacrifie de façon délibérée l'Allemand Haller sans en être autrement chagriné puisque, tout bien considéré, une mort vaut mieux que deux et qu'au surplus celle de son compagnon de route est la condition de sa propre survie :

²³⁰ *Der Schatz im Silbersee*, op. cit., p. 275.

²³¹ *Ibid.*, p. 280.

[...] er durfte nicht erfahren, welche Gefahr ihm drohe. Darum schwieg der schlaue Yankee. Er fühlte sein Gewissen, daß er seinen Gefährten dem Verderben überliefere, nicht im mindesten beschwert, da derselbe auf jeden Fall verloren war²³². [... il devait rester dans l'ignorance du danger qui le menaçait. Aussi le rusé Yankee ne pipa mot. Le fait de livrer son compagnon à une mort certaine ne troublait pas le moins du monde sa conscience : celui-ci n'était-il pas condamné de toute façon ?]

Les Indiens constituent le troisième groupe humain incontournable du *Trésor du Lac d'Argent*. Incontournables, les Indiens le sont, tout simplement parce qu'ils font partie intégrante de l'Ouest de Karl May. Leur disparition, considérée comme inexorable et programmée, forme l'arrière-plan historique du texte. Le processus à la fois inique et implacable qui les lamine est résumé dans l'échange de points de vue suivants entre le vieux Missouri-Blenter et un « rafter » de sa compagnie :

Nun, den Roten gehörte alles Land ; es ist ihnen von uns genommen worden, und wenn sie sich wehren, wozu sie mehr Recht haben als du, so verurteilst du sie?

Hm ! Ist schon richtig, was du sagst : aber der Rote muß fort, muß aussterben ; das ist ihm bestimmt²³³.

[– Eh bien, vois-tu, tout ce pays appartenait autrefois aux Peaux-Rouges. Nous le leur avons pris, et lorsqu'ils se défendent – ce à quoi ils ont plus de droit que toi – tu les condamnes ?

– Hum ! C'est juste. Mais la race des Peaux-Rouges doit disparaître, s'éteindre. C'est sa destinée.]

L'interlocuteur de Missouri-Blenter adopte le point de vue commun aux pionniers de la conquête de l'Ouest, selon lequel l'Indien, de race inférieure et qui plus est « empêcheur de conquérir en rond », doit disparaître au plus vite pour céder sa place à l'homme blanc. Le vieux « rafter », au contraire, constate toute l'injustice faite aux premiers habitants victimes de la conquête, et auxquels est refusé le temps nécessaire pour s'adapter à la « civilisation ». Son discours est très semblable à celui, cité plus haut, qu'adresse Old Shatterhand à l'officier de cavalerie américain²³⁴. Karl May introduit ici une concurrence idéologique entre ses personnages indianophiles – le plus souvent des Allemands – et les États-Uniens, dont la civilisation agressive lamine les Indiens jusqu'à les faire disparaître. Tout dans les mœurs des populations indiennes les différencie radicalement de ces Nord-Américains avides de terre et cupides. L'attitude des deux chefs indiens, Alter

²³² *Der Schatz im Silbersee*, op. cit., p. 295.

²³³ *Ibid.*, p. 92-93.

²³⁴ Karl May écrit à une époque où le « darwinisme social », dans son versant « racialisé », postule que la sélection naturelle appliquée aux groupes humains implique la disparition du groupe le plus faible au profit du plus fort. Certains penseurs occidentaux en ont déduit que les Blancs, plus évolués technologiquement, avaient le devoir « naturel » de soumettre ou de faire disparaître les peuples autochtones. D'après cette théorie du darwinisme social, les Indiens d'Amérique étaient censés se fondre dans la population majoritaire ou dépérir « naturellement » suite à leur rencontre avec un groupe plus fort.

Donner et Langes Ohr, face à la statuette représentant une idole en or est de ce point de vue remarquable : ils restent de marbre à la vue de l'objet précieux, devant lequel un représentant de la « civilisation » serait tombé en pâmoison, parce que n'ayant en vue que sa valeur marchande et escomptant en tirer un gain substantiel :

Diese eine Figur repräsentierte für sich allein ein Vermögen. Ein civilisierter Mensch hätte vor Entzücken betrunken werden können; diese Roten blieben kalt. Man breitete die Matte wieder über den Götzen und schickte sich zum Ausstiege an²³⁵. [Cette pièce représentait à elle seule une vraie fortune. Un homme civilisé en aurait été enivré de ravissement ; ces Peaux-Rouges, au contraire, restèrent impassibles. Ils étendirent à nouveau la natte sur l'idole et se disposèrent à sortir].

Chez les Indiens se détachent deux visages de la sauvagerie. Il y a les bons et les mauvais, les alliés et les opposants. D'un côté triomphe l'Apache détribalisé Winnetou, dont il a été question plus haut. Certes, le personnage ne possède pas encore les caractéristiques de l'« Edelmensch » [« noble homme »] prototypique du roman *Winnetou IV* également connu sous le titre *Winnetous Erben* [*Les héritiers de Winnetou*]. En revanche, il possède à ce stade d'éminentes qualités qui font de lui l'instance d'une justice qui protège les « bons » et châtie les « méchants ». Son côté de justicier solitaire chevauchant entre deux mondes est propre à éveiller la sympathie du lecteur qui voit en lui un personnage marginal et, en quelque sorte, « fin de race ». Il présente toutefois dans *Le Trésor du Lac d'Argent* un trait de caractère communément attribué aux autochtones d'Amérique du Nord, à savoir l'esprit de vengeance. Parmi les « bons » indiens, il y a, aussi, les deux Tonkawas, Grand Ours et Petit Ours, le père et le fils. À la différence du reste de leur tribu, qui a « dégénéré », ces deux-là ont hérité l'esprit combatif de leurs ancêtres, errant librement dans les montagnes et les prairies : c'est Old Firehand qui nous l'apprend. Comme il prédit à Tom le Noir que les deux « Ours » ne quitteront pas le bateau sans avoir tué celui qui les a offensés. En fait, Cornel le Rouge paiera plus tard son impudence par la perte de ses deux oreilles, tranchées prestement par le chef Tonkawa. Celui-ci est aussi le gardien du trésor du Lac d'argent et, à ce titre, refuse ce trésor sacré à ses amis et alliés blancs, mais leur cède en revanche les gisements de métaux convoités. Aussi noble et brave que son père, Petit Ours sauve la jeune fille blanche des griffes de la panthère noire. L'échange de cadeaux qui s'ensuit, la fillette se délestant d'un mince anneau d'or qu'elle passe au doigt de son sauveur, le jeune Indien lui faisant don en retour de son totem protecteur en cuir qu'elle attache

²³⁵ *Der Schatz im Silbersee*, op. cit., p. 704.

à son cou, scelle une amitié qui repose sur la reconnaissance, ignore la barrière de la race et est appelée à perdurer :

Ein schönes, geschwisterliches Verhältnis entwickelte sich zwischen Ellen und dem "kleinen Bären". Er war den ganzen Tag um ihr kleines Persönchen, und wenn er einmal auf sich warten ließ, so fehlte er ihr an allen Ecken und Enden²³⁶. [Une belle relation fraternelle se développait entre Ellen et Petit Ours. Il était toute la journée aux petits soins pour elle et s'il devait arriver qu'il se fît attendre, alors elle ressentait au plus haut point son absence.]

Une telle séquence, fait ressortir les qualités humaines de l'Indien, le montre sous un jour sympathique : tendre et généreux, capable de faire le choix de l'amitié envers l'enfant de l'autre race. Une attitude qui coexiste avec des pratiques et des comportements plus proprement indiens qui tiennent à l'atavisme et au niveau de culture, comme lorsqu'il s'agit pour les deux Tonkawas de venger dans le sang l'affront que leur a fait le chef des « tramps », quitte à attendre pour cela le moment opportun. Au nombre des « bons » Indiens amis des « Westmänner », il y a le chef des Osages, Menaka schecha, « Beau Soleil », qu'Old Firehand assomme par erreur, ainsi que des guerriers Cheyennes et Arapahos. Tous ces guerriers participent à la défense de la ferme Butler et s'adonnent, une fois la victoire acquise, à la coutume barbare de scalper les « tramps » tombés entre leurs mains – sans qu'Old Firehand ne cherche à s'y opposer. Cette attitude est à mettre en parallèle avec la manière d'être et de faire d'un Old Shatterhand moins prompt à s'emporter et plus enclin au pardon, encore que lui aussi remette moins en question l'exécution des « tramps » Knox et Hilton que ses terrifiantes modalités comme si – dans certains cas, tout au moins – la loi non écrite de la prairie, celle que dicte en tout premier lieu l'impératif de survivre et de limiter les risques, l'emportait sur toute autre considération.

La matière indigène distingue en son sein les alliés et les opposants : d'un côté Winnetou l'Apache, les deux Tonkawas, Menaka schecha et ses Osages, les tribus « d'appoint » Cheyennes et Arapahos et, en fin de récit, les Timbabatsches et les Navajos, alliés de circonstance ; de l'autre, les Utes et leur chef Großer Wolf [Grand Loup]. Grand Loup, surnois et parjure, a en vérité de bons motifs de s'en prendre à tous les Blancs qui passent à sa portée : les « tramps » ont assailli son campement, volé ses chevaux, tué plusieurs de ses guerriers, tandis que les

²³⁶ *Ibid.* p. 725.

autorités américaines ont éconduit ses émissaires qui demandaient des réparations et le châtement des coupables. En conséquence, l'Ute a déterré la hache de guerre et fait le serment de tuer tous les Blancs qui tomberaient entre ses mains jusqu'à ce que sa vengeance soit complète. Ses récriminations font écho au martyrologue des Indiens historiques, éternels bernés et dépossédés de l'histoire américaine :

[...] die Bleichgesichter drängen von allen seiten auf uns ein ; sie überschwemmen uns, und der rote Mann ist verurteilt, eines langsamen und qualvollen Erstickungstodes zu sterben. Ist es da nicht besser für ihn, den Kampf so zu führen, daß er rascher stirbt und rascher vernichtet wird?²³⁷ [... les Visages pâles nous assaillent de tous côtés; ils nous submergent, condamnant l'homme rouge à une lente et douloureuse asphyxie. Dans ces conditions, n'est-il pas préférable pour lui de mener la lutte de façon à périr plus rapidement et être exterminé plus vite ?]

Si la sympathie des « Westmänner » est acquise aux Indiens, s'ils réprouvent les empiètements des Blancs sur leurs territoires et les machinations des autorités gouvernementales dont ils sont victimes, s'ils considèrent enfin que les autochtones ont des réactions de désespoir parce qu'ils sont poussés dans leurs derniers retranchements, la narration des supplices infligés par les Indiens à leurs prisonniers ou encore la description du combat entre Utes et Navajos dans la vallée des Cerfs – avec tout particulièrement la mention de l'affreuse coutume indienne de scalper l'adversaire – ne peut que renforcer chez le lecteur le sentiment d'une sauvagerie foncièrement inconvenante, d'un fossé entre « civilisés » et autochtones, et, en fin de compte, le convaincre d'une supériorité de la culture d'essence européenne et occidentale sur la culture indienne²³⁸ :

Es war für die drei verborgenen Zuschauer eine höchst aufregende Scene, Wilde gegen Wilde in der wildesten Manier! Hier kämpften zwei unter brutalstem Geheul; dort schlachteten sich einige in teuflischer Lautlosigkeit ab. Wo einer fiel, war sofort der Sieger über ihn her, um ihm den Skalp zu nehmen, vielleicht um in dem nächsten Augenblicke seinen eigenen zu verlieren²³⁹. [Ce fut pour les trois spectateurs à couvert un spectacle des plus fascinants,

²³⁷ *Ibid.*, p. 438.

²³⁸ Le scalp fait partie de la légende noire de l'Amérique. La prise de scalp (ou « scalpatation ») par les Amérindiens était pratiquée lors des guerres tribales bien avant la présence des Blancs sur le continent, la prise d'un scalp étant considérée comme un moyen de s'emparer de la force vitale de l'adversaire. Très encouragée par les Européens (Français et plus encore Britanniques), voire institutionnalisée (« scalp act », « scalp law ») dans les colonies anglaises où elle permettait, moyennant des primes substantielles, d'accélérer la disparition des populations autochtones, la prise de scalp s'est maintenue dans l'Union jusqu'au-delà de la guerre de Sécession. William Bill Cody, dit Buffalo Bill, préleva ainsi en juin 1876 le scalp du chef cheyenne Yellow Hair qu'il venait de tuer ... et l'arbora sur scène l'hiver suivant. Karl May avait lu *The Scalp Hunters* [*Les chasseurs de scalps*] de Mayne Reid. Dans ce roman d'aventures, qui a pu inspirer certaines situations du *Winnetou*, les Indiens Apaches et Navajos sont les victimes de chasseurs de scalps mexicains menés par un certain Séguin.

²³⁹ *Ibid.*, p. 634-635.

Sauvages contre Sauvages et de la manière la plus féroce ! Ici, deux guerriers s'empoignaient en poussant des hurlements sauvages ; plus loin, d'autres s'étrépaient dans un silence horrifiant. Qu'il arrive à l'un de tomber, aussitôt le vainqueur est sur lui : pour prendre son scalp et, peut-être, perdre le sien l'instant d'après.]

On pourra certes opiner que les guerres modernes sur les théâtres européens ou encore la guerre de Sécession entre Nordistes et Confédérés ont vu le déferlement d'une « sauvagerie » à une tout autre échelle. Reste que, pour le lecteur européen contemporain de May, la pratique barbare de récolter des scalps pour les exhiber comme trophées devait être considérée comme le degré zéro de l'humanité et conforter dans son esprit la validité des théories raciales de la seconde partie du XIX^e siècle prônant la supériorité de la race blanche – et plus particulièrement « nordique » – sur les races supposées inférieures. Nous voulons voir dans cette scène de combat entre hommes rouges un autre indice tendant à démontrer que Karl May, ardent défenseur du droit à l'existence de l'indigène américain, ne le considère pas vraiment comme l'égal de l'homme blanc.

VI.-6. L'historicité dans *Der Schatz im Silbersee*.

Écrit en 1889, *Der Schatz im Silbersee* associe aux thèmes empruntés à l'imagination et à la biographie de leur auteur, les éléments didactiques de géographie et de civilisation que Karl May a pu recueillir dans les récits de voyages, les journaux et périodiques, les guides linguistiques, les atlas et les encyclopédies à sa disposition. Ces données factuelles, enchâssées dans un récit mettant en scène un univers alternatif, ont largement contribué à la représentation d'un Far West fantasmé, mais ressenti sinon comme authentique, à tout le moins comme plausible, par un jeune lectorat avide d'aventures et d'évasion. Quel rapport ce roman à succès entretient avec la réalité de son temps et quels événements contemporains de son écriture se retrouvent dans la fiction, voilà ce que nous voulons traiter maintenant.

Il serait tentant de situer « historiquement » les événements fictifs qui forment la trame du roman et de les inscrire dans les années 1870, encore qu'à cette époque la plupart des tribus indiennes ne chevauchent déjà plus librement dans la prairie, à la différence de ce que narre le récit. Elles ont fait l'objet de multiples déportations dans le fameux Territoire Indien ou bien végètent ailleurs, loin de leurs terres ancestrales ou de celles concédées par des traités devenus caducs, dans des

réserves au sol ingrat et impropre à les nourrir²⁴⁰. Mais le début des années 1870 voit encore l'émergence aux États-Unis du phénomène « tramp » : dans le sillage de ce qu'on a appelé « la Panique de 1873 » [the Panic of 1873]. Une crise financière particulièrement grave secoue alors le pays et envoie des centaines de milliers d'ouvriers privés de leur gagne-pain sur les routes, à la recherche d'un hypothétique emploi. Ce rôle de « Lumpenproletariat » à la dérive associé à l'image de canailles ténébreuses que leur assigne Karl May fait penser aux pirates des prairies de Gustave Aimard, dans « Les Trappeurs de l'Arkansas ». Mais alors que chez Gustave Aimard, les pirates sont présentés comme un ramassis de sang-mêlé, de tarés, chez Karl May nous avons affaire à des Blancs qui ne sont autres que la lie nord-américaine !

Dans le roman, le narrateur à la troisième personne opère une distinction on ne peut plus nette au sein de ces victimes de la crise économique américaine qui émigrent par dizaines de milliers vers l'Ouest, envahissant littéralement les États au-delà du Mississippi : d'un côté, il y a les bons éléments, ceux qui sont disposés à accepter n'importe quel travail, même peu lucratif, pour s'en sortir. Ils s'embauchent surtout dans les fermes pour les gros travaux, d'où leur sobriquet de « harvesters » [« moissonneurs »] ; de l'autre côté, il y a les « tramps », un ramassis d'asociaux qui auraient la fainéantise pour dénominateur commun. Aucune explication de nature structurelle ne saurait ici expliquer et moins encore excuser un phénomène qui tient principalement à la « qualité » intrinsèque des individus :

²⁴⁰ Les Apaches Mescalero sont confinés dès 1873 dans une réserve près de Fort Stanton, puis relocalisés en 1883 dans les montagnes Sacramento (Nouveau Mexique). Ils ne comptent plus à cette date que quatre cents individus. Les Apaches Chiricahuas au nombre de cinq cents environ (hommes, femmes et enfants) sont déportés en 1886 à Fort Marion (Floride), puis à Mount Vernon Barracks (Alabama) et Fort Pickens (Géronimo) en 1886-1887, enfin à Fort Sill (Oklahoma) en 1894, toujours sous statut de prisonniers de guerre. La moitié d'entre eux succomberont sous les coups de la malaria et d'autres maladies occasionnées par le climat insalubre, les mauvaises conditions sanitaires et le contact forcé avec les Blancs. Comanches, Kiowas, Cheyennes et Arapahos végètent dès 1875 dans deux réserves sous surveillance militaire en Oklahoma. Dépossédés comme les autres de leur terre, les Utes ont été parqués dans deux réserves au climat particulièrement aride dans l'Utah et le Colorado occidental. Quant aux Sioux, leurs dernières velléités de résistance et de liberté brisées à Wounded Knee (1890), ils connaissent la famine et la désespérance dans les six réserves qui leur sont attribuées dans les deux Dakotas. L'obligation qui est faite à tous les Indiens de se transformer en agriculteurs ou en petits éleveurs, la parcellisation des réserves suite à la « loi de lotissement général » ou « Dawes Severalty Act » votée en 1887, la séparation forcée des parents avec leurs enfants, l'interdiction des coutumes, la désintégration des structures tribales, enfin l'absence complète de perspectives d'avenir achèvent de démoraliser la majorité des survivants et préparent leur acculturation.

Die arbeitsscheuen Elemente aber vereinigten sich zu Banden, welche von Raub, Mord und Brand ihr Leben fristeten. Die Mitglieder derselben sanken schnell auf die tiefste Stufe sittlicher Verkommenheit herab und wurden von Männern angeführt, welche die Zivilisation meiden mußten, weil die Faust des Strafgesetzes sich verlangend nach ihnen ausstreckte²⁴¹. [Mais les éléments qui répugnaient à faire de tels travaux s'organisaient en bandes vivant de meurtres, de pillages et d'incendies. Leurs membres atteignirent rapidement le dernier degré de la turpitude humaine et eurent pour chefs des hommes qui se trouvaient contraints de vivre à l'écart de la civilisation, parce que le bras de la justice les réclamait.]

Nous savons que Karl May s'est servi d'un article paru en 1878 dans la revue « Die Gartenlaube » [La tonnelle] pour rédiger le chapitre deux du roman, intitulé « Die Tramps »²⁴². Dans cet article, l'auteur anonyme – il signe sa prose des initiales L-n – dresse un violent réquisitoire à l'encontre des « tramps » qui sont à ses yeux une calamité publique aussi nuisible que peuvent l'être les communistes, lesquels partagent avec les premiers un même objectif : celui de mettre à bas le capital et de supprimer la propriété privée. L'auteur du « Trésor du lac d'argent », qui reprend clairement certains éléments de l'article-source dans sa propre description des méfaits et désordres à l'actif des « tramps », ajoute plus loin, au chapitre cinq, une coloration anarchiste à leur action. De ce point de vue, le discours de Cornel le Rouge rapporté par le chef des Osages à ses amis blancs prend une singulière résonance dans le désert nord-américain :

Er sagte, der Reichtum sei ein Raub an den Armen und man müsse also den Reichen alles nehmen, was sie haben. Er behauptete, der Staat dürfe von dem Unterthan keine Steuern erheben und man müsse ihm also alles Geld, welches er in den Kassen habe, wieder wegnehmen. Er sagte, daß die tramps alle Brüder seien und schnell sehr reich werden könnten, wenn sie seinen Vorschlägen folgen wollten²⁴³. [Il a dit que la richesse est du vol et qu'en conséquence il fallait tout prendre aux riches. Il a dit que l'État ne devait percevoir aucun impôt de ses sujets et qu'il fallait donc lui reprendre tout l'argent qu'il avait dans les caisses. Et aussi que les « tramps » étaient tous des frères et pouvaient rapidement devenir très riches s'ils suivaient ses conseils.]

Le « révolutionnaire » chef des « tramps » proclame donc que la richesse, c'est la rapine – à la manière d'un Proudhon affirmant que « la propriété, c'est le vol » – et vend au rebut de la civilisation que constitue sa troupe le boniment d'un État sans impôts, d'un État dans lequel les riches seraient opportunément dépossédés de tous leurs biens au profit des pauvres : une « République libre des brigands » en quelque sorte, au sein de laquelle ces hommes sans foi ni loi connaîtraient tous l'opulence ! Au travers du discours caricatural du criminel Brinkley

²⁴¹ *Ibid.*, p. 44.

²⁴² Voir à ce sujet l'intéressant article de Andreas Graf : « Von Öl- und anderen Quellen. Texte Friedrich Gerstäckers als Vorbilder für Karl Mays « Old firehand », « Der Schatz im Silbersee » und « Inn-nu-woh ». In: Jb-KMG 1997, p. 331-360.

²⁴³ *Der Schatz im Silbersee*, p. 187.

se cache, à n'en pas douter, une critique implicite de l'auteur Karl May à l'encontre des idées de la social-démocratie allemande et des professions de foi anarcho-communistes de son temps, par ailleurs dénoncées par les autorités du jeune Empire wilhelminien comme dangereuses parce que visant au renversement de l'ordre social existant²⁴⁴. Au tout début du chapitre II du roman, le narrateur incrimine d'ailleurs le régime démocratique des États-Unis d'Amérique qu'il rend carrément responsable du phénomène des « tramps ». Nous pouvons ainsi lire la mention suivante :

« Die Vereinigten Staaten von Nordamerika sind trotz oder vielmehr infolge ihrer freisinnigen Institutionen der Herd ganz eigenartiger sozialer Landplagen, welche in einem europäischen Staate vollständig unmöglich sein würden²⁴⁵. » [« Malgré ou plutôt en raison de leurs institutions libérales, les États-Unis d'Amérique sont le foyer de fléaux sociaux très particuliers qui seraient tout à fait inconcevables dans un État européen. »]

Au travers de ces lignes, l'auteur Karl May fustige l'irresponsabilité sociale d'un système politico-économique d'essence libérale qui « fabrique » des déracinés. Le lecteur allemand contemporain de May, pouvait quant à lui s'estimer chanceux d'être citoyen du Reich wilhelminien : les ouvriers allemands ne bénéficiaient-ils pas depuis quelques années d'une législation sociale avancée, avec, entre autres, un système d'assurance maladie et de pension de vieillesse, le repos hebdomadaire pour tous, la création de tribunaux d'arbitrage ?

Ce n'est pas le moindre paradoxe de Karl May que d'emmener son lecteur à la suite d'Old Shatterhand dans les plaines du Far West, c'est-à-dire loin des réalités et des contraintes de la « Heimat », pour y célébrer avec ferveur ces mêmes vertus et idéaux germaniques que revendiquent haut et fort les milieux conservateurs, la bourgeoisie montante et, d'une façon générale, les tenants de l'ordre établi.

La figure de l'Indien est inséparable de l'Ouest de Karl May et on peut concevoir que *Le trésor du lac d'argent* ait puissamment contribué par son rayonnement à l'intérêt pour les « choses indiennes » en Allemagne. Face à l'engeance-repoussoir que forment les « tramps », les personnages des deux

²⁴⁴ En 1878, deux attentats avaient été perpétrés contre l'empereur Guillaume I^{er}. Profitant de l'émoi général, Bismarck fait voter la loi du 19 octobre 1878 qui interdit les groupements ou rassemblements ayant pour but de renverser la société et l'État. Une sorte d'état de siège est instaurée contre les socialistes. La propagande socialiste est interdite, de nombreux militants sont arrêtés, d'autres sont forcés à s'exiler. Ces mesures d'exception seront maintenues jusqu'à fin septembre 1890, époque de la rédaction du *Silbersee*.

²⁴⁵ *Der Schatz im Silbersee*, op. cit., p. 43.

Tonkawas, Grand Ours et Petit Ours, ne pouvaient que susciter la sympathie immédiate des jeunes lecteurs tout comme celui de l'Apache Winnetou, appelé à la fortune que l'on sait, ou encore celui du vaillant chef des Osages. À l'inverse, Grand Loup et les Utes témoignent d'une bipartition dans la représentation de l'Indien, quand bien même il faille chercher derrière leur attitude une légitime aspiration à se venger des raids destructeurs opérés par les « tramps ». Dans son cas, comme dans celui du chef Timbabatsche Longue Oreille, voleur et menteur, le dédoublement actantiel vise à démontrer que les Indiens ne forment pas un tout homogène, mais peuvent aussi, à l'instar des Blancs, présenter des différences notables les uns par rapport aux autres. Au reste, l'univers diégétique du roman entretient des rapports parfois étroits avec l'Histoire, dans la mesure où Karl May intègre au récit des faits et des événements historiques, comme par exemple la traditionnelle hostilité régissant les rapports entre les Utes et les Navajos ou encore la défaite infligée par les premiers aux seconds. Parfois, ces rapports deviennent plus flous soit que l'intrigue le commande soit que la capacité de l'écrivain à créer des mondes imaginaires se suffise à elle-même au point de prendre le contre-pied de la vérité historique : dans le récit, le jeune officier de cavalerie informe ainsi Old Shatterhand d'une alliance conjoncturelle entre l'armée des États-Unis et les Navajos, alliance dirigée contre les Utes, alors qu'historiquement, ce fut l'inverse qui se produisit, les Utes rejoignant par centaines les forces américaines conduites par le fameux colonel Kit Carson dans sa brutale campagne contre les Navajos²⁴⁶. On verra plus loin, dans notre chapitre consacré à la trilogie *Winnetou*, que May n'hésite pas à « fabriquer » des Apaches ne correspondant en rien à ce qu'ils étaient dans la réalité.

VI-7. Culture indiciaire, humour, critique sociale et enseignement moral.

Le texte du *Trésor du lac d'argent* est construit de manière efficace et variée. Courses poursuites, embuscades, captures et libérations de prisonniers, scènes macabres, alternent avec des descriptions évocatrices de la nature, des dialogues teintés d'humour, des situations aussi plaisantes qu'insolites : nous avons ici plus particulièrement à l'esprit, parmi de nombreuses autres séquences, la scène cocasse où le coursier de Lord Castlepool, authentique étalon kurde aux dires de son

²⁴⁶ Voir sur ce point l'article de Eckehard Koch, « ... den Roten gehörte alles Land; es ist ihnen von uns genommen worden ... » – Zum zeitgeschichtlichen Hintergrund von Mays « Schatz im Silbersee ». In: Jb-KMG 1997, P. 361- 388.

propriétaire, tient à rester sur son quant-à-soi et ignore superbement les deux canassons de Gunstick-Uncle et de Humply-Bill, au profond agacement de ce dernier :

“Eine giftige Kröte !” meinte Humply-Bill dazu. “scheint ungesellig zu sein.”

“O nein”, antwortete der Lord. “Es weiß bloß, daß ich noch nicht nahe verwandt mit euch bin und will also mit euren Pferden einstweilen auch fremd bleiben²⁴⁷.” [« Crapaud venimeux », opina ce que voyant Humply-Bill. « Il n’a pas l’air d’aimer la compagnie. » – « Oh ! que non ! », répondit le Lord. « Il voit bien qu’on ne se connaît pas encore suffisamment et préfère pour le moment garder ses distances vis-à-vis de vos chevaux. »]

Ou bien encore la scène dans laquelle le chef des Utes, Großer Wolf, explique solennellement à Old Shatterhand qu’il lui réserve, ainsi qu’à ses compagnons, la mort la plus pénible qu’il soit – à la mesure de leur renommée – et espère que le « Westmann » reconnaîtra, à l’honneur qu’on lui fait, la grandeur d’âme de son adversaire :

“Euer Schicksal ist entschieden, aber es wird ein ehrenvolles sein. Ihr seid tapfere und berühmte Männer und sollt den qualvollsten Tod erleiden, den wir euch nur bieten können. Ihr werdet ihn erdulden, ohne mit der Wimper zu zucken, und die Kunde davon wird durch alle Lande erklingen. Dadurch wird euer Ruhm noch glänzender, als er bisher war, und ihr werdet in den ewigen Jagdgründen zu großem Ansehen gelangen. Ich hoffe, daß du erkennst welche Rücksicht das von uns ist, und uns dafür dankbar bist!”²⁴⁸ [« Votre sort est réglé. Vous mourrez, mais d’une mort honorable. Vous êtes des hommes braves et célèbres et nous vous offrons la mort la plus pénible qui soit. Vous endurez les tortures sans sourciller et la nouvelle de votre mort se répandra dans tous les pays. Votre gloire en sera encore plus éclatante et vous jouirez d’une grande considération dans les chasses éternelles. J’espère que tu reconnaîtras en cela l’étendue de notre considération et que tu nous en seras reconnaissant. »]

Inutile de préciser que cette perspective, si glorieuse soit-elle, n’est pas du goût d’Old Shatterhand qui saisira la première occasion pour fausser compagnie à un « hôte » aussi soucieux du protocole !

Humour, burlesque, dialogues alertes et toujours variés, tropisme indien, culture des traces. Dans l’Ouest sauvage, le pistage, le repérage, l’embuscade nécessitent une conduite indiciaire optimisée dans l’espace, tout comme une capacité certaine des justiciers que sont les « Westmänner » à déduire les événements passés et à venir à partir des divers indices collectés : c’est l’Apache Winnetou, excellent pisteur, qui remonte le cours du temps et décrypte les circonstances de l’assassinat de Haller devant un Hartley médusé et contraint de mentir pour dissimuler sa propre culpabilité ; c’est Old Firehand, autre détective

²⁴⁷ *Der Schatz im Silbersee*, op. cit. p. 164.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 436.

d'élite, qui « reconstruit » avec exactitude le cours des événements qui ont précédé et suivi l'arrivée de Lord Castlepool au campement de Humply-Bill et de Gunstick-Uncle.

On retrouve ici la marque d'une tradition littéraire bien établie et qui n'était pas inconnue de Karl May : du « Pathfinder » [L'éclaireur] de Fenimore Cooper à « Balle-Franche » de Gustave Aimard, en passant par « Le Coureur des bois » de Gabriel Ferry, œuvre, nous l'avons dit, adaptée par May dès 1879 et anticipant les modalités créatives du romancier allemand. À chaque fois, la trace laissée sur les pistes de la savane ou dans un environnement sylvestre est érigée en motif omniprésent de l'intrigue, préfigurant à sa manière le thème central de la recherche indiciaire du roman de détection moderne.

Mais un autre aspect de *Der Schatz im Silbersee* fait de ce roman tout autre chose qu'une simple narration de « mésaventures » héroïques dans un décor exotique : nous voulons parler de l'aspect de critique sociale positive que revêt la défense des premiers américains, le refus des contrevérités dont ils sont victimes, la réaffirmation de leur droit à l'existence et à une évolution progressive, garantissant une adaptation réussie à la modernité. Dans cet ordre d'idées, la séquence des deux chiens de prairie, avant et après la rencontre avec le détachement de cavalerie, est là pour démontrer l'inconsistance de bien des préjugés : Hobble-Frank finit par convenir qu'en dépit de son nom le chien de prairie peut fournir un aussi bon rôti qu'un lapin de Saxe !

Enfin, on ne saurait méconnaître la portée morale de cette histoire : chacun des personnages participe à sa façon à la chasse au trésor, laquelle peut aussi bien être considérée comme une allégorie de la poursuite du bonheur. On remarquera toutefois que ceux qui sont habités par la seule cupidité soit n'arrivent pas à destination soit périssent en présence du trésor convoité. Pour les autres, le bonheur ne saurait résider dans la jouissance d'un bien qui ne leur appartient pas et qui, pour cette raison même, se dérobe ! Considérée sous cet angle, la permission d'exploiter la mine d'argent, accordée à Old Firehand et à ses compagnons par ses légitimes propriétaires autochtones, apparaît comme un prix de consolation plus à portée et en tout cas aux effets plus pérennes, puisque basés sur la saine vertu de l'accord

contractuel et du travail collectif : un modèle entraînant à proposer sans restriction aux jeunes générations du second Empire allemand !

CHAPITRE VII

L'aventure selon Karl May

Die *Winnetou*-Trilogie

VII.-1. Introduction.

Les trois volumes de la série qu'on appellera par la suite *Die Winnetou*-“Trilogie” [la “trilogie”-*Winnetou*] paraissent en 1893 aux éditions Fehsenfeld²⁴⁹. Inscrits sous les numéros VII, VIII et IX, ils prennent place dans la collection des « Karl May's gesammelte Reiseromane » [Les romans de voyage de Karl May], et font suite aux six volumes du cycle de l'Orient du même auteur intégrés dans la collection à partir de janvier 1892. C'est justement le succès de ces récits orientaux parus dans des magazines qui avait incité le jeune éditeur de Fribourg, Friedrich Ernst Fehsenfeld, à se mettre en relation avec Karl May. Au total, la collection des romans de voyage ira jusqu'à comporter trente-trois volumes. De cette œuvre considérable, le premier volume de la trilogie, paru sous le titre *Winnetou der Rote Gentleman (I. Band)* [*Winnetou le gentleman peau-rouge (volume 1)*], se détache distinctement du point de vue de sa cohérence interne. Il s'est rapidement imposé comme étant l'un des meilleurs ouvrages de l'auteur, en tout cas comme celui dont le succès, attesté par des ventes records, s'est soutenu pratiquement jusqu'à aujourd'hui. À la différence du premier tome, écrit spécialement pour les éditions Fehsenfeld, les deux autres volumes n'atteignent pas au même niveau littéraire : constitués à partir de textes épars plus anciens, ils ne sont pas exempts de contradictions au niveau de la chronologie, voire de la vraisemblance psychologique des personnages – tout en offrant au lecteur d'hier et d'aujourd'hui des textes récréatifs pleins de suspense. Du roman de l'Ouest, la trilogie possède tous les ingrédients : paysages exotiques, peuplades autochtones en état de guerre plus ou

²⁴⁹ *Winnetou I* paraît au mois de mars 1893, les tomes suivants en juin et août de la même année. Les citations dans le présent chapitre se réfèrent à l'édition Fehsenfeld de 1893, mise en ligne par la Karl-May-Gesellschaft. Les trois tomes de la « Trilogie », à savoir les tomes VII, VIII et IX des « Carl May's gesammelte Reiseromane » apparaissent dans le présent chapitre sous les appellations respectives de : *Winnetou I*, *Winnetou II* et *Winnetou III*.

moins permanent, personnages vivants et bien campés, qu'ils soient héros-justiciers ou hors-la-loi scélérats, culture indiciare des traces, monde bipolaire où le bien finit toujours par triompher du mal. *Winnetou*, c'est bien sûr tout cela et plus encore : le haut chant de la rencontre de deux cultures a priori fort éloignées l'une de l'autre sinon antagonistes, s'agissant des deux cultures amérindienne et germanique. Une rencontre grandement fantasmée, au moyen de laquelle Karl May réussit le tour de force de nous parler principalement de sa patrie. Car, au travers de ces sympathiques et respectables « Westmänner » [« hommes de l'Ouest »], au premier rang desquels le narrateur Karl, alias « Old Shatterhand » [« La main qui frappe »] – un Saxon comme son inventeur – c'est bien de héros allemands et de vertus allemandes dont il est question. Quant à Winnetou, le héros éponyme de la trilogie, il incarne, au-delà de l'Apache, un Indien germanisé, proche de l'Allemand idéal, celui que tout jeune lecteur contemporain de Karl May a vraisemblablement rêvé, sinon d'incarner à un moment de sa vie, du moins d'avoir pour ami. La coexistence heureuse au sein d'un même récit de l'esprit de tolérance et de l'esprit de justice avec des vertus telles que la bravoure et l'opiniâtreté, des qualités telles que l'intelligence, la sagacité et la fiabilité – la malice et la ruse étant au besoin appelées à la rescousse – explique la complicité du lecteur avec une œuvre qui lui permettait d'échapper aux frustrations du réel tout en satisfaisant son besoin d'identification avec des personnages héroïsés. Le propos du présent chapitre est de montrer qu'au travers d'une fiction américaine à bien des égards captivante, Karl May va bien au-delà d'un récit qui se limiterait à la seule narration des péripéties aventureuses de protagonistes dans un environnement exotique. En effet, les motivations qui sous-tendent les actes des deux héros sont essentielles et s'inscrivent en outre dans une trame qui laisse apparaître en filigrane certaines questions centrales : celles, justement, qui devaient préoccuper les lecteurs allemands contemporains de l'écrivain, dans leur majorité des gens ordinaires confrontés aux dures réalités d'une société impériale en pleine mutation.

VII.-2. Genèse de la trilogie-*Winnetou*.

VII.-2.1. Genèse du *Winnetou I*.

Comme il a été dit plus haut, Karl May a rédigé son *Winnetou, der Rote Gentleman*, premier tome de la trilogie, expressément pour les éditions Fehsenfeld.

Seules les remarques introductives concernant l'appellation « greenhorn » [« pied tendre », « blanc bec »] ont été reprises du récit *Der Scout* [L'éclaireur] paru en 1888/89 dans la revue *Deutscher Hausschatz* [Le trésor des foyers allemands], revue très prisée paraissant à Ratisbonne. Il convient de noter que le sous-titre *Der Rote Gentleman* a disparu des trois tomes dès l'année 1904, May alléguant qu'un personnage idéal comme Winnetou ne pouvait être entaché, de quelque manière que ce soit, par la terminologie de l'Oncle Sam²⁵⁰ !

Les chercheurs indiquent comme source d'inspiration principale pour le tome I, encore appelé *Winnetou I*, le recueil du chercheur et peintre George Catlin (1796-1872) intitulé *Manners, Customs, and Conditions of the North American Indians* [Des us et coutumes et conditions de vie des Indiens d'Amérique du Nord, Londres, 1841], dont une adaptation allemande, publiée sous la direction du géographe Heinrich Karl Berghaus et intitulée *Die Indianer Nord-Amerikas* [Les Indiens d'Amérique du Nord] parut en 1848 à Bruxelles et Leipzig (Carl Muquardt éditeur). Ce document, dont Karl May possédait un exemplaire dans sa bibliothèque, est basé sur les voyages effectués par Catlin à travers l'Ouest américain dans les années 1830. Il porte la marque de la profonde sympathie qu'a éprouvée le peintre envers les peuplades autochtones, cernées, spoliées et vouées à un anéantissement programmé du fait de l'avancée inexorable des fronts pionniers : un point de vue pro-indien d'autant plus remarquable qu'il est assez inhabituel chez les Anglo-Saxons²⁵¹.

Autre ouvrage dont May a fait usage, celui de l'indianiste américain d'origine suisse Albert Samuel Gatschet, intitulé : *Zwölf Sprachen aus dem Südwesten Nordamerikas* [Douze langues du Sud-Ouest de l'Amérique du Nord, Weimar, 1876] : il a pu s'y référer pour tout ce qui concerne les idiomes et les noms indiens utilisés. Par ailleurs, le *Karl-May-Handbuch*, édité par Gert Ueding, cite encore les deux livres suivants comme ayant été utilisés par l'auteur de Winnetou : le premier, intitulé *Karawanenzüge durch die westlichen Prärien und Wanderungen durch Nord-Mejico* [Caravanes à travers les prairies de l'Ouest et expéditions à travers le nord du

²⁵⁰ Karl May écrit en 1904 dans une note corrective non datée à l'imprimeur Felix Krais : « ... eine Idealgestalt wie Winnetou darf nicht von der Terminologie Onkel Sams berührt werden ». In: *Karl May: Briefwechsel mit Friedrich Ernst Fehsenfeld. 2 Bände. Gesammelte Werke und Briefe Bd. 91 und 92. Bamberg/Radebeul 2007/8*. Ici: tome 91, p. 426.

²⁵¹ Cf. Wolff, Gabriele: "Georg Catlin: Die Indianer Nord-Amerikas. Das Material zum Traum." Dans: *Jahrbuch der Karl-May-Gesellschaft*, 1985, p. 348-363.

Mexique, Dresde & Leipzig , 1845] est la traduction de *Commerce of the Prairies*, publié en 1844, du marchand, explorateur et naturaliste Josiah Gregg ; le second, intitulé *Aus der Neuen Welt. Briefe aus dem Osten und Westen der Vereinigten Staaten* [Du Nouveau Monde. Lettres de l'Est et de l'Ouest des États-Unis, Berlin, 1885] est un recueil de lettres établi par l'écrivain, journaliste et directeur de théâtre Paul Lindau²⁵². Enfin, il faut mentionner comme source utilisée par May pour sa description de la tribu des Apaches Mescalero, à laquelle appartient Winnetou, le livre de John Ross Browne *Adventures in The Apache Country : A Tour Through Arizona and Sonora, with Notes on the Silver Regions of Nevada* [Aventures en Apacheria : un voyage à travers l'Arizona et la Sonora, avec des Notes sur les Régions Argentifères du Nevada, 1869] paru en allemand sous le titre condensé *Reisen und Abenteuer im Apachenlande* [Voyages et Aventures en Apacheria, Léna, 1871], tout comme l'ouvrage de Robert von Schlagintweit *Die Santa Fé- und Südpazifikbahn in Nordamerika* [Le chemin de fer nord-américain de Santa Fé et du Pacifique Sud, Cologne, 1884] ainsi que quelques autres publications de cet écrivain-voyageur²⁵³.

VII.-2.2. Genèse du *Winnetou II*.

Pour le second volume de sa trilogie, May – toujours pressé par le temps ... et ses contraintes financières – a dû faire appel à des textes de son cru plus anciens qu'il a remaniés pour l'occasion et réunis en un volume d'un seul tenant. Un certain nombre de transitions ainsi que l'ajout d'un chapitre nouveau – en l'occurrence le chapitre intitulé « Am Hancockberg » [« Au Hancockberg »] – devaient assurer la cohérence de l'ensemble. Cela étant, les chapitres 1 à 4 s'appuient sur le texte *Der Scout* [L'éclaireur] paru en 1888-1889 dans le *Deutscher Hausschatz* mentionné plus haut, tandis que les deux chapitres suivants se basent sur le récit *Im fernen Westen* [Au Far West], publié sous forme de livre dès 1879. L'ouvrage en question n'était au demeurant que la version remaniée du récit pour la jeunesse *Old Firehand* [La main de feu], paru sous forme de roman-feuilleton dans une revue de Dresde, le *Deutsches Familienblatt* [Journal des familles allemandes].

²⁵² Cf. Ueding, Gert (Hg.): *Karl-May-Handbuch, 2. erweiterte und bearbeitete Auflage von Gert Ueding in Zusammenarbeit mit Klaus Rettner*, Königshausen & Neumann, Würzburg, 2001, p. 174.

²⁵³ Cf. Plischke, Hans: *Von Cooper bis Karl May*, Droste Verlag, Düsseldorf, 1951, p. 116.

VII.-2.3. Genèse du *Winnetou III*.

À l'instar de ce qui avait été fait pour le tome II, Karl May a construit le troisième volume de son *Winnetou* à partir de récits antérieurs, remaniés pour les adapter au nouveau contexte. Le chapitre intitulé « Das Testament des Apachen » [« Le testament de l'Apache »], écrit de neuf, est un ajout formant la conclusion de la trilogie. Les quatre premiers chapitres rassemblent le texte de *Deadly Dust* [La poussière de la mort], récit publié dans le *Deutscher Hausschatz* en 1879-1880, tandis que les chapitres 5 à 7 reprennent le texte de la nouvelle *Ave Maria* parue pour sa part en 1883 sous le titre *Im wilden Westen Nordamerika's* [Dans le Far West de l'Amérique du Nord] dans le magazine de Cologne *Feierstunden im häuslichen Kreise* [Cérémonies dans le cercle domestique]. Comparé au *Winnetou II* et à ses textes précurseurs, hormis l'ajout d'un passage assez long avant la mort de Winnetou, les modifications opérées dans ce troisième volume restent somme toute assez mineures, concernant par exemple la suppression de courts passages didactiques. Le texte concentre par ailleurs ces éléments récurrents communs à tous les récits nord-américains de Karl May, tels que les motifs de la poursuite, de l'approche furtive, de l'écoute, de la capture et de la délivrance, les scènes plaisantes et grotesques, l'omniprésence de la brutalité, le tout campé dans le décor désolé et inquiétant d'un Llano estacado [La plaine jalonnée] propre à enflammer les imaginations.

VII.-3. Résumé succinct de l'intrigue.

VII.-3.1. Résumé du *Winnetou I*.

Les difficultés auxquelles il s'est trouvé confronté dans sa patrie, jointes au goût inné des aventures, ont amené le narrateur à traverser l'Océan et à gagner les États-Unis. Après une courte période passée en Nouvelle-Angleterre, où il tâte de divers métiers, le voilà, jeune émigré allemand, à chercher du travail dans la ville de Saint-Louis, considérée alors comme la porte d'entrée de l'Ouest américain. Des compatriotes lui offrent une place de précepteur au profit des enfants de la famille : il accepte. Dans ce nouveau milieu, il fait la connaissance de Mr. Henry, un habitué de la maison, qui le prend vite en sympathie. Armurier de son état, solitaire et bourru mais, au demeurant, fort brave homme, Mr. Henry – qui a deviné chez son protégé

des qualités éminentes – met le jeune homme en relation avec les membres d'une société d'arpentage chargée de travaux pour une compagnie de chemin de fer. Embauché comme arpenteur, Karl – c'est le nom du jeune héros – s'apprête à quitter Saint-Louis pour l'Ouest mythique. Avant son départ, Mr. Henry lui a offert une arme redoutable, le « Bärenötter » [« Tueur d'ours »], fusil qui sera complété dans la suite du récit par le « Henrystutzen » [« Carabine Henry »], spécimen unique en son genre pouvant tirer jusqu'à vingt-cinq coups d'affilée [Chapitre 1]²⁵⁴.

Sous la houlette de Sam Hawken, homme de l'Ouest quelque peu farfelu, Karl développe rapidement des qualités qui le distinguent avantageusement de son entourage. Les premières rencontres avec les animaux sauvages le montrent même nettement supérieur à son maître d'apprentissage, que ce soit lors de la chasse aux buffles ou encore lors de la capture de mustangs. Par ailleurs, sa façon de coucher sur le carreau le mauvais sujet de l'équipe, en lui administrant un unique coup de poing sur la tempe, lui vaut le titre honorifique de « Old Shatterhand » [« La Main-qui-frappe »]. Peu après, un incident qui s'avèrera déterminant pour la suite de l'intrigue oppose l'équipe de la compagnie du chemin de fer à des Indiens, propriétaires du sol où sont effectués les travaux d'arpentage.

Alerté par la présence d'intrus sur ce qu'il considère comme étant le territoire de sa tribu, le chef Apache Intschu-tschuna, accompagné de son fils Winnetou, se présente au camp dressé par les ouvriers de la compagnie. Il signifie au responsable des travaux, l'ingénieur en chef Bancroft, sa totale opposition à leur poursuite et à ce qu'il considère comme une spoliation de ses terres. Karl, qui assiste à l'entrevue, n'est pas insensible à la justesse des arguments du chef indien et éprouve une sympathie spontanée pour son fils, Winnetou, aux traits et au maintien empreints d'une grande noblesse. Cependant, le meurtre de Klekih-petra, éducateur des Apaches et mentor de Winnetou, par le dénommé Rattler, déclenche l'ouverture des hostilités entre les Indiens et les Blancs [Chapitre 2]. La situation précaire de ces derniers les amène à nouer une alliance conjoncturelle avec les Kiowas, ennemis

²⁵⁴ Cette arme fictive inventée par Karl May, qui la décrit comme un fusil à pompe capable de tirer 25 coups, confère à Old Shatterhand une indéniable supériorité technologique. Le fusil est calqué sur le bien réel « Henry-Rifle » [« fusil Henry »] conçu par l'Américain Benjamin Tyler Henry en 1860. Cette arme d'épaule à chargement par la culasse et à répétition manuelle s'avéra très meurtrière au cours de la guerre de Sécession et dans les combats contre les Indiens des plaines : son feu intense et rapide, à courte distance, laissait de fait peu de chances de s'en tirer aux combattants d'en face !

des Apaches, pour assurer leur propre protection. Bien qu'il lui en coûte, Old Shatterhand se voit contraint de combattre les Apaches dans le conflit qui s'ensuit. Lorsque Winnetou tombe aux mains des Kiowas, La Main-qui-frappe n'hésite pas un instant à le libérer nuitamment de ses liens, sans toutefois se faire reconnaître [Chapitre 3]. Il sort par la suite vainqueur du duel qui l'oppose à un guerrier Kiowa, puis à Winnetou lui-même, mais grièvement blessé par un coup de couteau que lui a porté le jeune Apache, il est ramené prisonnier au pueblo des Mescalero et soigné par Nscho-tschi, la fille du chef.

Alors qu'il pourrait aisément prouver, grâce à la mèche de cheveux arrachée à Winnetou au cours de sa libération, qu'il n'a jamais considéré les Apaches comme étant des ennemis, Old Shatterhand choisit, au sortir de sa convalescence, de se mesurer en combat singulier avec le chef Intschu-tschuna : de l'issue du combat dépendra sa vie et celle des autres prisonniers. Sorti victorieux, il épargne le chef vaincu, s'assurant par-là l'estime et l'amitié des Apaches. Il terrasse également en combat singulier Tangua, chef des Kiowas, dont il a démontré la perfidie [Chapitre 4]. Winnetou et Old Shatterhand échangent par la suite leur sang pour sceller leur fraternité. À l'exception de Old Shatterhand lui-même, de Hawkens et de leurs amis Dick Stone et Will Parker, tous les autres Blancs ont péri.

Au camp des Apaches, Winnetou s'emploie un temps à parfaire les connaissances de Old Shatterhand en matière de lecture des traces, savoir indispensable dans la prairie. Le retour à Saint-Louis est l'occasion d'un drame : Intschu-tschuna et sa fille, la belle Nscho-tschi, sont assassinés par des criminels blancs qui les soupçonnent d'être détenteurs d'un trésor. Nscho-tschi avait entrepris ce voyage dans l'Est pour apprendre les manières des femmes blanches et pouvoir devenir un jour l'épouse de Old Shatterhand, dont elle était tombée amoureuse [Chapitre 5].

Trois des malfaiteurs sont tués dans la lutte qui s'ensuit, mais leur chef, le redoutable Santer, parvient à prendre la fuite et à rejoindre le campement des Kiowas, ce qui ne fait qu'aggraver le ressentiment des Apaches envers cette tribu traditionnellement hostile. Old Shatterhand parvient tout de même à libérer Sam Hawkens retenu prisonnier des Kiowas, mais Santer réussit de nouveau à échapper à ses poursuivants [Chapitre 6].

VII.-3.2. Résumé du *Winnetou II*.

Old Shatterhand qui escomptait aller en Europe pour retrouver sa famille, perd tout ce qu'il possède lors du naufrage du navire qui le transporte vers l'île de Cuba. Plus tard, il débarque à New York où, la chance aidant, il trouve un travail dans une agence de police privée. Sa première mission de détective le ramène au Far West : il s'agit de retrouver le fils du banquier Ohlert qui a disparu et de mettre un terme aux agissements du charlatan Gibson qui a su capter la confiance du jeune homme dans le but de vivre à ses crochets en dilapidant la fortune du père. La poursuite, à laquelle participe le célèbre « Westmann » appelé « Old Death » [« La Mort »], les mène jusqu'au Texas et au Mexique [Chapitres 1, 2 et 3]. Old Shatterhand et Old Death se trouvent entraînés dans les affaires de la guerre de Sécession et dans certaines péripéties de la lutte qui dresse les partisans de Benito Juarez contre ceux de l'empereur Maximilien soutenu par les Français. Ils se trouvent aussi mêlés au conflit qui oppose les Apaches aux Comanches, ces derniers alliés de Maximilien. Alors que Old Shatterhand mène à bonne fin sa mission, Old Death meurt, tué par une balle qui ne lui était pas destinée. Il atteint pourtant le but ultime de sa vie : le rachat de ses fautes passées et le pardon d'un frère autrefois acculé par lui à la ruine [Chapitre 4].

Quelque temps plus tard, Old Shatterhand échappe à un incendie provoqué par un forage pétrolier. En compagnie de Winnetou – qui n'apparaît que de façon sporadique dans la première partie du livre – et d'Old Firehand [« La Main qui crache le feu »], il s'oppose maintenant aux agissements de Parranoh, chef des Indiens Ponkas. De son vrai nom Tim Finnetey, Parranoh a assassiné Ribanna, l'épouse d'Old Firehand, une Indienne autrefois courtisée par Winnetou et que Parranoh convoitait. Avec ses Ponkas, le meurtrier s'emploie à toutes sortes d'agissements criminels, qu'il s'agisse de l'attaque d'un train ou de coups de main contre la compagnie de trappeurs d'Old Firehand, auquel il voue une haine mortelle. Il est finalement éliminé, mais des combats inhabituellement sanglants se poursuivront encore, coûtant la vie à Dick Stone et Will Parker, vieilles connaissances puisque déjà rencontrées dans le *Winnetou I*, ainsi qu'à de nombreux partisans d'Old Firehand [Chapitres 5 et 6]. Quant à ce dernier, grièvement blessé, il doit renoncer à son existence de chasseur et mettre en vente son stock de fourrures. Old

Shatterhand et Winnetou se proposent pour ce faire d'entrer en contact avec un acheteur potentiel qui travaille dans les parages : celui-ci n'est personne d'autre que le redoutable Santer, le meurtrier du père et de la sœur de Winnetou ! Santer surprend ses adversaires et les fait prisonniers. Grâce à une ruse, ils parviennent à s'enfuir, mais leur plan de mettre la main sur le criminel échoue. Finalement, Winnetou et Old Shatterhand se séparent pour une durée indéterminée [Chapitre 7].

VII.-3.3. Résumé du *Winnetou III*.

Dans le premier chapitre, intitulé « An der großen Westbahn » [« Le long de la grande ligne de chemin de fer de l'Ouest »], Old Shatterhand contribue puissamment à repousser une attaque de Sioux pillards contre une locomotive ; dans le second, intitulé « Die Stakemen » [« Les planteurs de faux jalons »], il détruit le repaire d'une bande de malfaiteurs dans le paysage désolé du Llano Estacado ; dans le troisième, « Unter den Comanchen » [« Au camp des Comanches »], il en impose aux Indiens par son aplomb et sa rhétorique, délivrant ses camarades retenus prisonniers. Ses principaux compagnons sont le « Westmann » Sans-Ear [Oreille coupée], le joaillier Bernhard Marshal et son serviteur noir, Bob, enfin l'Apache Winnetou qui apparaît à partir du troisième chapitre. Face à eux se dressent Fred et Patrick Morgan, deux fieffés coquins et leurs affidés. Responsables de crimes de sang perpétrés contre les familles de Sans-Ear et de Marshal, les Morgan sont l'incarnation du mal qu'il s'agit d'extirper : ce sera chose faite au chapitre suivant, intitulé « In Californien » [« En Californie »]. Capturés dans les territoires des chercheurs d'or, les deux vauriens sont abattus par Sans-Ear, lors d'une tentative de fuite. Ces quatre premiers chapitres constituent la première partie du livre, la deuxième partie, culminant avec la mort de Winnetou, narre des événements censés se passer quelques années plus tard. Le chapitre 5, intitulé « Die Railtroublers » [« Les pirates du rail »] se rattache thématiquement au début du livre, puisqu'il s'agit à nouveau d'une attaque de train, réussie cette fois-ci, menée par une bande composée d'Indiens Ogellallah et de Blancs menés par un certain Samuel Haller. Old Shatterhand, Winnetou et le détective Fred Walker se lancent à la poursuite des bandits. Sur leur trajet, ils font halte à « Helldorf-Settlement » [« La colonie de Helldorf »], un hameau tenu par des immigrants allemands, dont la description pittoresque fait l'objet du chapitre 6. Quand bien même les « Westmänner » réussissent à mettre en échec les pirates du rail lors de l'attaque de la station de trains d'Echo-Cannon, ils sont impuissants à prévenir la

destruction de « Helldorf-Settlement » et l'enlèvement des colons allemands, conduits par leurs ravisseurs à la montagne du Hancock pour y être suppliciés. Ce sont ces événements que relate le chapitre 7 « Am Hancockberg » [« Au Hancockberg »] avec, en fin de chapitre, la libération des otages et la mort de Winnetou, tué par une balle indienne. Le chef Apache périt en faisant une profession de foi en faveur de la religion chrétienne, tandis que retentissent les notes d'un « Ave Maria » composé jadis par Old Shatterhand ! Le huitième et dernier chapitre, « Das Testament des Apachen » [« Le testament de l'Apache »], met aux prises Old Shatterhand à son ancien adversaire Santer et ses alliés Kiowas. Si Santer parvient à faire prisonnier le héros et à s'emparer des documents indiquant l'emplacement du trésor des Apaches, il n'en périt pas moins dans l'explosion qui détruit la cachette du trésor : l'or comme le testament de Winnetou sont alors irrémédiablement perdus.

VII.-4. Le Far West : un espace privilégié pour des rencontres insolites.

VII.-4.1. L'espace au service de l'aventure.

L'Ouest américain est l'un des deux grands espaces fantasmés (le second étant constitué par le monde islamique) dans lesquels se déploie l'imagination de Karl May. Nous savons aujourd'hui de source sûre que l'auteur du *Winnetou* n'avait jamais foulé le sol américain avant la rédaction de sa trilogie, la recherche biographique ayant définitivement fait litière de la rumeur, colportée longtemps encore après sa mort, selon laquelle il aurait parcouru dans sa jeunesse les contrées lointaines où se déroulent les aventures de ses personnages fictifs²⁵⁵. Reste que ses récits ont eu l'apparence de l'authenticité pour ses contemporains comme pour un certain nombre de lecteurs appartenant aux générations suivantes. En réalité, Karl May était un grand lecteur qui utilisait les documents les plus divers pour adosser à l'histoire sa narration et la situer dans l'espace. Outre les documents spécialisés

²⁵⁵ Dans son ouvrage *Von Cooper Bis Karl May* déjà mentionné, Plischke écrit, à propos du voyage de May et de sa seconde épouse en Amérique en 1908 : " [...] Mit der Bahn fuhr er in den Westen nach Colorado, Neu-Mexico und Arizona, also in das Gebiet der Apatschen, nach der Heimat Winnetous". [En train, il partit pour l'Ouest, en direction du Colorado, du Nouveau-Mexique et de l'Arizona, autrement dit le territoire des Apaches, la patrie de Winnetou]. C'est une histoire dénuée de tout fondement. Les stations du séjour américain de Karl et Klara May sont bien connues : arrivée à New York le 16. 9. 1908, Albany, Buffalo, les chutes du Niagara, la réserve des Indiens Tuscarora, les lacs Érié et Ontario, Toronto, Lawrence (Massachusetts), où il séjourne chez son vieil ami Pfefferkorn, puis retour à New York en passant par Boston. Retour à Radebeul le 3 ou le 4. 11. 1908. Sur le séjour américain, voir Gert Ueding (éd.) : *Karl-May Handbuch*, op. cit., p. 107-108.

cités plus haut pour la genèse du *Winnetou I*, il faut encore mentionner comme sources possibles les comptes rendus de voyages, les articles tirés des lexiques et encyclopédies de l'époque, les descriptions faites dans leurs romans par des écrivains aussi divers que Fenimore Cooper, Charles Sealsfield, Gabriel Ferry, Gustave Aimard, Mayne Reid, Friedrich Gerstäcker, Otto Rupius, Balduin Möllhausen et d'autres encore, sans compter les nombreux articles parus dans les journaux du temps. Il a également fait usage de cartes géographiques pour situer l'emplacement de certaines localités et circonscrire certaines régions, comme le Llano Estacado dans le Sud-Ouest des États-Unis. Malgré d'inévitables erreurs ou approximations, il en résulte, dans les récits, de multiples indications à propos des lieux-dits, des villes ou des zones naturelles. Parmi les erreurs et approximations – qui n'échapperaient vraisemblablement pas à un lecteur américain cultivé – on peut citer, à titre d'exemple, l'incongruité qui consiste à loger des Apaches Mescalero dans des habitations troglodytes : quiconque possède quelques notions sur le genre de vie traditionnel de cette peuplade du Sud-Ouest des États-Unis sait qu'il s'agissait en l'occurrence de groupes nomades se déplaçant en permanence !

Dans la trilogie, et cela est valable pour les autres récits américains de Karl May, l'auteur accorde un certain soin au marquage de l'alternance des paysages. C'est que la trace et la logique indiciare – lesquelles constituent une part importante de la substance narrative – entretiennent un rapport très étroit avec l'espace. La prairie, domaine des hautes herbes, ponctuées çà et là de bouquets d'arbres et entrecoupées de bois et de forêts le long des cours d'eau, se présente comme un lieu où couvent les menaces : mieux vaut alors s'en prémunir en utilisant de façon optimale les ressources qu'offrent les buissons, bosquets et bandes forestières : grâce à eux, on parviendra à se dissimuler aux yeux des Indiens hostiles ou des Blancs malintentionnés. Au demeurant, ici comme ailleurs dans l'environnement ouestien, les chances de survie augmentent à proportion de l'expérience acquise. Old Shatterhand reconnaît la chose explicitement dans le tome I, lorsqu'il déclare :

Es ist nicht genug, dass man scharfe Augen besitzt, sie müssen auch geübt sein, und das waren die meinigen damals noch nicht. Heut würde ich Winnetou sofort entdecken, und wenn es nur infolge der Mücken wäre, die, von seiner Person angezogen, um den Busch weit dichter spielten als anderswo²⁵⁶. [Il ne suffit pas de posséder des yeux perçants, ils doivent aussi être exercés, et les miens ne l'étaient pas encore à ce moment-là. Je pense

²⁵⁶ May, Karl, *Winnetou I*, p. 232.

qu'aujourd'hui je découvrirais Winnetou aussitôt, ne fût-ce qu'en raison des moustiques attirés par sa personne et virevoltant autour du buisson en essaims plus denses qu'ailleurs].

Dans une diégèse qui privilégie l'approche furtive, l'observation camouflée et la course-poursuite, le « paradigme-indiciaire » – pour reprendre la formulation de Carlo Ginzburg – prend une importance particulière : toute empreinte laissée par l'homme ou l'animal contribue à la détection et il revient au « pisteur » de « faire parler » la trace, de décrypter son histoire²⁵⁷. Dans ce contexte, qui n'est pas sans rappeler les premiers gestes du chasseur des temps immémoriaux, la nature se fait loquace pour qui sait l'interroger. Empreintes plus ou moins marquées de pas et de sabots dans les sols détrempés le long des cours d'eau, dans le lit même de ruisseaux et de rivières peu profonds, herbes à la courbure plus ou moins prononcée, révélatrice d'une temporalité, rameau à première vue anodin gisant à même le sol et branche brisée, voire encore indices laissés sur l'écorce des arbres comme dans le passage suivant :

Ich betrachtete die Bäume. Sie waren zwar sehr hoch, doch nicht zu stark und leicht zu erklettern. Die Rinde zeigte Risse, welche nur von Sporen eingeritzt sein konnten. Man war also hinaufgeklettert, und von dieser Höhe aus konnte man unbedingt, wenn nicht das Lager selbst, aber doch jeden, der dasselbe verließ, recht gut sehen²⁵⁸. [J'examinai attentivement les arbres. Ils étaient certes très hauts, mais pas trop gros de diamètre et par conséquent faciles à escalader. L'écorce montrait des fissures qui ne pouvaient provenir que du frottement d'éperons. On avait donc grimpé ici, et de ce poste d'observation haut perché on avait pu se procurer un bon coup d'œil, sinon du camp lui-même, du moins de qui en sortait].

Élément sans lequel il ne saurait y avoir cette végétation fournie, propice au guet comme aux embuscades, élément indispensable à la vie, l'eau joue un rôle important dans le *Winnetou* comme dans l'ensemble de l'œuvre de Karl May. À telle enseigne que dans la zone aride du « Llano estacado », expressément décrite par le narrateur – avec quelque exagération – comme le « Sahara des États-Unis²⁵⁹ », le protagoniste Old Shatterhand va jusqu'à faire tomber artificiellement de l'eau de pluie en mettant le feu à une « forêt » de cactus, empêchant par ce stratagème que ses compagnons et les membres de la caravane de Bernard Marshall ne meurent de soif. Comme à la fin du *Silbersee*, on trouve aussi au terme de la trilogie un lac auquel on accède après une chevauchée éprouvante dans un désert minéral : le « Dunkles Wasser » ou « Lac des Eaux-Sombres », entouré d'épaisses forêts et

²⁵⁷ Ginzburg, Carlo, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 1979, p. 151.

²⁵⁸ *Winnetou I*, p. 491.

²⁵⁹ *Winnetou III*, p. 79.

alimenté par plusieurs sources, s'offre à la vue comme le point central d'une fraîche oasis mais aussi comme le lieu du dénouement fatal de l'intrigue.

Si la marche ascendante en montagne s'apparente pour les héros de May à une sorte de catharsis, la descente, elle, s'avère au contraire comme étant extrêmement dangereuse : c'est le cas au « Hancockberg », lorsque Winnetou se laisse glisser le long du cratère pour se retrouver mortellement blessé au terme de la descente ; c'est encore le cas au « Lac des Eaux-sombres », dans lequel bascule, dans un fracas infernal, le rocher supportant son antipode, Santer !

Paysages de prairies, de montagnes ou de déserts, ce sont toujours des régions isolées et, pour certaines d'entre elles, encore largement inexplorées, que parcourent sur d'immenses distances Old Shatterhand, Winnetou et les autres protagonistes de la trilogie : de la ville de St Louis, la « porte de l'Ouest », au territoire jusque-là inviolé des Apaches situé au Nouveau-Mexique, de La Nouvelle-Orléans aux confins mexicains en passant par le Texas, de l'Arizona et du Nevada à la Californie puis au Wyoming, terre du dernier sommeil de Winnetou ... Éloignées et arriérées, ces contrées étendues forment des zones où l'autorité publique – celle de l'État constitué à l'est du Mississippi – ne parvient pas. Restées à l'état de nature, elles sont dénuées de toute forme étatique, parcourues par des tribus belliqueuses en état de guerre permanent entre elles, libres comme le vent mais de plus en plus inquiètes des intrusions répétées et massives de colons yankees sur leur territoire. Elles sont aussi l'endroit où se déversent les criminels de tout acabit, outlaws « crachés » des États de l'Est qui les ont définitivement interdits de séjour. Seul compte dans ces espaces le droit du plus fort. Et c'est justement parce que la justice y fait défaut, que la sauvagerie et la barbarie y règnent sans partage qu'on va trouver ici des caractères exemplaires comme les « Westmänner », hommes d'honneur à la moralité sans tache, simples, droits et justes mais aussi et surtout dotés de qualités hautement viriles, de qualités germaniques en vérité, qui prêchent par l'exemple et apportent aux farouches habitants du « désert américain », avec la force de leurs cœurs et de leurs bras, la bonne parole indispensable à l'instauration d'une forme rudimentaire de justice, amorce d'une société pacifiée et fraternelle, ouverte à tous les hommes de bonne volonté.

VII.-4.2. Les acteurs de la Prairie : « Westmänner », hommes rouges et « outlaws ».

VII.-4.2.1. Les « Westmänner », sociétaires d'un Ouest germanisé.

Dans l'univers fictionnel de Karl May, l'homme de l'Ouest, le « Westmann », fait véritablement partie d'une poignée d'élus, d'un groupe restreint d'individus au caractère exceptionnellement trempé, qui ont choisi un beau jour, pour une raison ou une autre, de quitter leur environnement familial et de rejoindre le monde effrayant et fascinant de l'aventure dans les solitudes de l'Ouest. Dans le tome 3, *Old Shatterhand*, le jeune émigré allemand, devenu entre-temps l'intrépide justicier et coureur de prairies craint et respecté de tous, se gausse des préparatifs divers et compliqués auxquels s'astreint le voyageur suisse avant d'escalader une montagne du massif alpin :

Welche umständlichen und umfangreichen Vorbereitungen trifft der Schweizreisende, ehe er sich anschickt, einen der Alpenberge zu besteigen!²⁶⁰ [Que de préparatifs minutieux et variés pour le voyageur en Suisse, avant qu'il ne se dispose à escalader une montagne de la chaîne alpine !]

Une constatation qui prend toute sa saveur lorsqu'il oppose, dans la phrase suivante, à cette débauche de précautions, la rusticité proprement spartiate du « Westmann » :

Und was ist sein Unternehmen gegen dasjenige eines einsamen Westmannes, der es wagt, im Vertrauen nur auf sich allein und seine gute Büchse Gefahren entgegen zu gehen, von denen der zahme europäische Tourist gar keine Ahnung hat!²⁶¹ [Et que vaut son entreprise comparée à celle d'un « Westmann » solitaire qui ne peut que s'en remettre à soi-même et à sa bonne carabine quand il va au-devant de dangers dont notre gentil touriste européen n'a, en vérité, pas la moindre idée !]

Héros institué de l'aventure *wilderness* façon May, le « Westmann » est le référent principal, le régulateur et le justicier d'un Ouest calibré pour ses exploits : la description qu'en fait Old Shatterhand – description qui s'adresse assurément en tout premier lieu à lui-même – en fait une sorte de chevalier errant, d'une trempe physique et morale à toute épreuve, un « destin » qui arpente la Prairie comme s'il s'agissait de son fief. Consubstantiel à l'espace de ses vagabondages, il arbore une vigueur qui se renforce des épreuves auxquels il soumet son corps et ses capacités

²⁶⁰ *Winnetou III*, p. 357.

²⁶¹ *Ibid.*, 357.

de résilience. À l'opposé du Natty Bumppo de Cooper, vieillissant et mélancolique, le « Westmann » semble n'avoir d'autre âge que celui d'une jeunesse ou d'une maturité que le temps n'atteint pas :

Aber gerade diese Gefahren sind es, die ihn locken und bezaubern. Seine Muskeln sind von Eisen und seine Sehnen von Stahl; sein Körper kennt keine Anstrengungen und Entbehrungen, und alle Thätigkeiten seines Geistes haben durch unausgesetzte Uebung eine Energie und Schärfe erlangt, die ihn selbst noch in der größten Not ein Rettungsmittel finden lassen. Daher ist seines Bleibens nicht in zivilisierten Distrikten, wo er seine Fähigkeiten nicht üben und bethätigen kann; er muß hinaus in die wilde Savanne, hinein in die todbringenden Abgründe des Gebirges, und je drohender die Gefahren auf ihn einstürmen, desto höher wächst sein Mut, desto größer wird sein Selbstvertrauen, und desto inniger hält er die Ueberzeugung fest, daß er selbst in der tiefsten Einsamkeit von einer Hand geleitet wird, die stärker ist als alle irdische Gewalt²⁶². [Mais ce sont justement ces dangers qui l'attirent et le charment. Ses muscles sont de fer, ses tendons d'acier. Son corps ne se ressent pas plus des efforts que des privations, et toutes les activités de son esprit développent, par un exercice permanent, une énergie et une acuité qui lui permettent de s'en tirer dans les situations les plus périlleuses. C'est pourquoi, séjourner dans les districts civilisés, où il ne peut ni exercer ni mettre en pratique ses capacités, n'est pas pour lui ; il lui faut, au contraire, s'enfoncer dans la savane sauvage, pénétrer dans les gouffres fatals des montagnes, et plus les dangers qui l'environnent se font menaçants, plus son courage s'accroît et grandit la confiance qu'il a dans ses propres capacités, plus forte aussi se fait sa conviction intime que, là, au cœur même de la solitude, une main supérieure à n'importe quelle puissance terrestre le conduit].

Cette main invisible guidant le « Westmann », c'est, à n'en pas douter, celle de l'alpha et de l'oméga de toute chose, en d'autres termes : celle du Dieu tout-puissant, entité omniprésente qui accompagne les actions du héros et les baigne de sa lumière. La Providence divine intervient aussi dans les cas moralement désespérés où l'action du héros, ses exhortations, ne suffisent plus à ramener dans le droit chemin les criminels endurcis : le jugement de Dieu est alors sans appel et le méchant tombe dans un abîme ou succombe à tout autre accident fatal. L'engagement de Old Shatterhand aux côtés des faibles, des opprimés et des exploités, puise, nous le verrons plus loin, par-delà les qualités intrinsèques du héros, dans sa foi chrétienne, laquelle explique son attitude le plus souvent empreinte d'empathie vis-à-vis des us et coutumes des diverses peuplades autochtones rencontrées, son aptitude à comprendre leur désarroi face aux modalités de l'expansionnisme américain qui les assaille et les broie, son pacifisme foncier et enfin la forte répulsion que lui inspirent les actes violents accompagnés de cruauté inutile et dégradante, ces actes fussent-ils commis à l'encontre d'adversaires eux-mêmes dénués de tout scrupule, retors et cruels !

²⁶² *Ibid.*, p. 357-358.

De même que dans *Der Schatz im Silbersee*, une Tante Droll, un Hobble-Frank et bien d'autres personnages analogues ont fui l'espace étriqué de la civilisation pour trouver un refuge au Far West, Karl, le jeune émigrant allemand, a troqué sans trop de regrets sa place de précepteur à St-Louis pour le métier d'arpenteur dans les grands espaces de l'Ouest sauvage. À l'instar de quelques autres personnages de migrants rencontrés dans les romans de Karl May, le jeune Karl donne relativement peu d'informations sur les raisons qui l'ont poussé à quitter l'Allemagne puisqu'il mentionne seulement des « circonstances désagréables au pays », « un besoin inné d'activité » et l'attrait exercé par l'Amérique comme motifs déterminants :

Unerquickliche Verhältnisse in der Heimat und ein, ich möchte sagen, angeborener Thatendrang hatten mich über den Ozean nach den Vereinigten Staaten getrieben, wo die Bedingungen für das Fortkommen eines strebsamen jungen Menschen damals weit bessere und günstigere waren als heutzutage. Ich hätte in den Oststaaten recht wohl ein gutes Unterkommen gefunden, aber es trieb mich nach dem Westen²⁶³. [Des circonstances désagréables au pays et, comment dire ? un besoin inné d'activité m'avaient poussé à traverser l'Océan pour gagner ces États-Unis où les conditions de réussite pour un jeune homme ambitieux étaient alors bien plus favorables qu'aujourd'hui. Certes, j'aurais pu trouver un bon emploi dans les États-Unis de l'Est, mais l'Ouest m'attirait].

On apprend dans la suite du roman que Karl est un écrivain-voyageur qui parcourt le monde pour coucher ensuite sur le papier ce qu'il a vu, entendu et vécu. Un migrant, en quelque sorte, mais un migrant « temporaire » – qui pense retourner un jour au pays pour y retrouver les siens. À cet égard, l'allusion du narrateur, dans l'extrait précédent, aux conditions « alors bien plus favorables qu'aujourd'hui » peut être considérée comme un signal que l'auteur Karl May envoie à ses lecteurs afin de leur signifier que l'émigration réelle en direction de l'Amérique du Nord n'est plus ni désirable ni nécessaire dans le « Reich » wilhelminien en pleine expansion des années 1890. En effet, en devenant une grande puissance économique, l'Allemagne, dans son ensemble, s'enrichit et peut mieux nourrir sa nombreuse population. D'autre part, l'amélioration sensible des conditions de travail favorisée par la politique sociale entamée par Bismarck et poursuivie par Guillaume II, facilite d'autant l'intégration dans la nation du prolétariat des villes et des campagnes. Celui-ci est désormais exhorté à participer au renforcement de la puissance nationale et, partant, au rayonnement de l'Allemagne dans le monde, plutôt que d'enrichir par son labeur et ses sacrifices une contrée étrangère.

²⁶³ *Winnetou I*, p. 9.

Dans son ouvrage autobiographique, paru en 1910 et intitulé *Mein Leben und Streben* [*Ma vie et mes aspirations*], May a affirmé qu'il racontait dans ses récits des « faits authentiquement allemands dans un accoutrement persan » [« rein deutsche Begebenheiten im persischen Gewande »]²⁶⁴, expression imagée que l'on peut interpréter de la façon suivante : derrière les aventures exotiques des deux personnages centraux, Old Shatterhand en Amérique et Kara ben Nemsî en Orient – avec lesquels il avait cherché à s'identifier – se profilent en fait la réalité sociohistorique telle qu'elle est vécue et ressentie par les Allemands au tournant du siècle et aussi des réalités biographiques personnelles. Il y a certainement une part de vérité dans l'affirmation de l'auteur, encore que la dimension autobiographique reste très indirecte et qu'il ne se trouve pas de correspondance directe, immédiate, entre la vie de May et les actions narrées dans ses romans d'aventure. Reste que le recours systématique par l'écrivain à de la documentation contemporaine pour pallier son manque de connaissance directe du terrain induit dans une certaine mesure le transfert dans son œuvre des réalités médiatisées par ces supports. Par voie de conséquence, la fiction de Karl May – parce qu'elle repose aussi sur des informations objectives – est nécessairement, d'une manière ou d'une autre, le reflet d'un certain nombre de points de vue répandus au moment de sa genèse. Ainsi, la description physique et morale du Nord-Américain, du « Yankee », telle que transmise par la Trilogie-*Winnetou*, correspond largement à ce qu'on peut en lire dans le « Meyers Konversations-Lexikon » [Encyclopédie Meyer] de l'époque de May, à savoir :

« Dabei ist der Nordamerikaner auf Erwerb unablässig bedacht, von praktischem Sinn, scharfem Verstand und ungemeiner Energie, im Umgang ernst und wenig mittheilend [...] Sein Äußeres charakterisiert sich durch hagere, schlanke, aber kräftige Leibesform, blasse Gesichtsfarbe und frühzeitige Entwicklung in leiblicher wie geistiger Beziehung, für die bildenden Künste und für Poesie hat er wenig Sinn. [...] » [Le Nord-Américain pense sans cesse au gain. Pratique, perspicace et d'une énergie peu commune, il est sérieux et peu expansif en société [...] Au physique, il est maigre et svelte tout en étant vigoureux ; il a le teint pâle et on devine un développement précoce du corps et de l'esprit ; il s'intéresse peu aux beaux-arts et à la poésie. [...]]²⁶⁵

Le personnage central de la trilogie, Old Shatterhand, se présente sous les traits d'un « Superman » allemand. Tout « greenhorn » [pied-tendre, blanc bec] qu'il

²⁶⁴ May, Karl, *Mein Leben und Streben*, Freiburg, 1910, p. 211.

²⁶⁵ Meyers Konversations-Lexikon. Ein Nachschlagewerk des allgemeinen Wissens. Bd. 17 (Turkos – Zz). 5. gänzlich neubearbeitete Auflage. Leipzig, Wien 1897, p. 227.

semble être et qui a besoin d'être pris sous l'aile protectrice du farfelu Sam Hawkens, il ne tarde guère à faire ses preuves, que ce soit au cours de la dangereuse confrontation avec un troupeau de bisons, lors de la chasse aux mustangs sauvages et de la capture d'une mule particulièrement rétive, à l'occasion de rixes avec ses collègues éméchés ou encore lors de la rencontre avec un énorme grizzly. Tireur remarquable, excellent nageur, c'est aussi un boxeur redoutable capable d'envoyer au tapis un adversaire en lui assénant simplement un coup de poing sur la tempe, d'où le surnom à la fois familier et respectueux de « Old Shatterhand » [« La main qui frappe »]. Fait prisonnier par les Indiens Apaches, ceux-ci ne sont pas longs à reconnaître ses éminentes qualités au point de le considérer comme étant un des leurs. À ce stade, la période initiatique du « greenhorn » Karl est terminée : il est maintenant le grand « Westmann », supérieur à tous les Indiens et à tous les Blancs qu'il trouve sur sa route, le meilleur dans la lecture des traces et l'approche furtive. Arrivé sur « zone », il n'a pas son pareil dans l'art d'épier et d'écouter les conversations, stratagème qui lui permet de déjouer les plans de ses adversaires. Siegfried moderne campé dans les solitudes américaines, Il ignore la peur, ses capacités corporelles quasi surnaturelles étant secondées par de puissantes facultés intellectuelles.

Celles-ci font appel à une forme de raisonnement basée sur le concept de l'abduction. Au-delà de la perception des seuls faits bruts, la logique abductive consiste à prendre en compte les détails qui entourent une situation donnée. Ainsi, perçoit-on un fait comme étant remarquable, surprenant ou inattendu, l'exploration de son environnement permettra assez souvent de déceler certains indices à première vue totalement anodins, mais qui, mis en relation avec les connaissances disponibles, aident à expliquer ce fait. La logique abductive repose sur deux hypothèses, à savoir que chaque événement a une cause et que chaque événement laisse derrière lui des traces susceptibles d'être interprétées comme autant d'indices servant non seulement à la découverte de la cause, mais encore à la reconstruction intellectuelle de l'événement. Si le recours à la logique abductive permet de remonter le cours des événements, comme lors de la poursuite de Winnetou et de son père par Old Shatterhand et Sam Hawkens, après le meurtre de Klekih-petra – le « greenhorn » démontrant à son aîné, preuve à l'appui, que les deux indiens se sont bien séparés à tel endroit –, cette logique permet aussi d'anticiper l'avenir, ainsi dans l'épisode sanglant du combat avec le champion au couteau des Kiowas, Metan-akva.

Old Shatterhand n'ayant jamais auparavant combattu au couteau, Sam Hawkens tient ce duel pour un pur suicide. Mais Old Shatterhand est convaincu qu'il peut l'emporter en ayant recours à la seule logique ! Metan-akva ou « Le couteau-foudre » [« Blitzmesser »] a une altercation avec Old Shatterhand, au cours de laquelle il l'injurie copieusement sans se douter qu'il livre ce faisant un indice quant à la manière dont il s'y prendra avec lui :

“Avat-ya, Avat-ya! Dieser stinkinge Coyote wagte es, mich zu beschimpfen! Wohlan, die Geier sollen seine Eingeweide fressen!”

Diese letztere Drohung war eine große Unvorsichtigkeit, ja geradezu eine Dummheit von ihm, denn sie machte mich aufmerksam auf die Art und Weise, in welcher er seine Waffe brauchen wollte. Meine Eingeweide! Also wahrscheinlich nicht einen Stich ins Herz, sondern ein Hieb, ein Messerstich von unten herauf, um mir den Leib aufzuschlitzen!²⁶⁶ [« Grande-gueule, Grande-gueule! Ce coyote puant a osé m'insulter ! Les vautours mangeront ses tripes ! » – Cette dernière menace était une grande imprudence de sa part, une bêtise même, car elle attirait mon attention sur la façon dont il entendait faire usage de son arme. Mes tripes ! Il comptait vraisemblablement non pas me porter un coup de couteau au cœur, mais m'ouvrir le ventre, par un coup dirigé de bas en haut !]

Old Shatterhand émet d'une manière en quelque sorte abductive une hypothèse quant au premier mouvement de l'Indien : celle-ci s'avère juste, ce qui lui permet de parer le coup en enfonçant sa lame une première fois dans le poignet du géant, puis de la retirer aussitôt pour la lui ficher droit dans le cœur ! Atterrés, les Indiens sont convaincus qu'il dispose de pouvoirs maléfiques et Tangua, le chef des guerriers Kiowas, assure que Old Shatterhand est « un allié du Mauvais Esprit » ! Mais le narrateur à la première personne alias Old Shatterhand alias Karl May a expliqué précisément la logique qui a permis la réalisation du haut fait de son héros.

Il appartient maintenant à Winnetou de parfaire le savoir du jeune Allemand dans le domaine des traces, ces connaissances étant indispensables, vitales même pour qui veut survivre durablement dans l'Ouest. L'élève est doué : il apprend très vite, si bien qu'assez rapidement, le jeune Apache peut lui faire passer une sorte de test final qui consiste à retrouver la trace de sa propre sœur, la belle Nscho-tschi – qu'il a emportée dans ses bras pour brouiller les pistes. Le frère et la sœur échangent leurs impressions dans un dialogue que surprend Old Shatterhand à l'affût :

“Er kommt nicht.”
“Er kommt!”

²⁶⁶ *Winnetou I*, p. 283.

“Meine Schwester irrt sich. Er hat alles sehr schnell gelernt; aber deine Spur geht durch die Luft. Wie will er sie finden?”

“Er findet sie. Mein Bruder Winnetou hat mir gesagt, daß Old Shatterhand schon nicht mehr irre zu führen sei. Warum spricht er jetzt das Gegenteil?”

“Weil es heut die schwierigste Aufgabe ist, die es geben kann. Sein Auge wird jede Fährte finden; die deinige ist aber nur mit den Gedanken zu lesen, und das hat er noch nicht gelernt²⁶⁷.” [Il ne viendra pas. – Il va venir! – Ma sœur se trompe. Il a tout appris très vite, il est vrai, mais cette fois-ci tes traces ont disparu dans les airs, comment saurait-il les retrouver ? – Il les retrouvera. Mon frère Winnetou m’a dit que nul ne pouvait plus induire en erreur Old Shatterhand. Pourquoi prétend-il maintenant le contraire ? – Parce qu’aujourd’hui, c’est la tâche la plus difficile qu’il puisse y avoir. Ses yeux repéreront chaque trace ; mais on ne peut lire la tienne que par la pensée, et cela, il ne l’a pas encore appris.]

Et en effet, Old Shatterhand repère avec facilité les traces, administrant la preuve irréfragable qu’il est devenu un personnage au cheminement intellectuel parfaitement logique. Winnetou lui témoigne alors son entière satisfaction en déclarant :

“Ja, meine Schwester hatte Recht, und ich irrte mich. Mein Bruder Old Shatterhand kann die Fährte eines Menschen nicht nur mit den Augen, sondern auch mit den Gedanken lesen. Es giebt da fast nichts mehr, was er noch zu lernen hat²⁶⁸.” [Oui, ma sœur avait raison, je me suis trompé. Old Shatterhand peut désormais suivre la piste des hommes non seulement avec ses yeux, mais aussi par la pensée. Il n’a pratiquement plus rien à apprendre de moi.]

À ce stade, Old Shatterhand a terminé le processus d’apprentissage entamé avec Sam Hawken et poursuivi avec Winnetou. Processus apparemment superflu, étant donné que le jeune Allemand paraît déjà tout connaître de son nouvel environnement. Il a tout de suite intégré la logique de la Prairie, laquelle requiert une observation précise, une déduction et une induction rigoureuses, enfin la capacité à faire des hypothèses à partir d’indices épars *a priori* très insignifiants. Ainsi armé, il est devenu l’égal de l’Amérindien Winnetou, lui-même suradapté à son milieu, et peut désormais déployer pleinement cette démarche d’appropriation lointaine constitutive de l’imaginaire germanique en terre américaine !

Robuste, courageux, tenace, faisant preuve en toutes circonstances d’un grand sang-froid, rusé aussi à l’occasion – qualités qu’il partage au demeurant avec ces autres « Westmänner » que sont Sam Hawken, Dick Stone, Will Parker, le détective Fred Walker, Old Firehand, Old Death ou encore Sans-ear – le personnage central Old Shatterhand se distingue encore de l’ensemble des sociétaires de l’Ouest par sa vaste érudition, la hauteur de ses vues et la qualité de son engagement moral pétri d’humanisme chrétien.

²⁶⁷ *Winnetou I*, p. 436.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 441.

Son savoir touche à des domaines aussi variés que l'ethnographie, la zoologie, la botanique, la minéralogie, l'astronomie, la météorologie : des connaissances qui laissent le plus souvent ses interlocuteurs pantois. D'autant plus que Old Shatterhand tire profit des connaissances qu'il a acquises lors de ses nombreuses lectures en les utilisant à des fins pratiques, comme en témoigne sa capacité à faire descendre sur une caravane assoiffée une ondée rafraîchissante. Le « Westmann » s'en explique à son ami Sam, lequel d'abord hautement perplexe, finit tout de même par accepter l'idée d'une faisabilité de la chose :

“Charley, wenn dies wirklich so ist, dann bin ich ein Esel und du bist der klügste Kerl in den Vereinigten Staaten und auch etwas darüber hinaus.”

“Ist nicht so schlimm, Sam. Ich habe das Ding in Florida gesehen und es hier einfach nachgemacht, weil ich denke, daß uns eine Handvoll Regen nicht sehr viel schaden wird. Schau, da hast du bereits die Wolke! Sobald der Kaktus niedergebrannt ist, geht es los. Und wenn du es nicht glauben willst, so sieh nur deine Tony an, wie sie mit dem Schwanzstummel wirbelt und die Nüstern aufwirft! Auch mein Mustang riecht bereits Regen, der sich allerdings nicht viel weiter als über die Brandstrecke verbreiten wird. Komm vorwärts, daß er uns auch richtig erwischen kann!”²⁶⁹ [– Charlie, si ce que tu dis-là est vrai, alors je ne suis qu'un âne et toi le garçon le plus intelligent des États-Unis, que dis-je, du monde ! – N'exagérons pas, Sam. J'ai pu observer la chose en Floride, et je n'ai fait, en somme, que l'imiter. J'ai pensé, en effet, qu'un petit peu de pluie ne nous ferait pas de mal. Regarde, tu as déjà ici le nuage ! Dès que tous les cactus seront brûlés, l'eau se mettra à tomber. Et, si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à jeter un coup d'œil sur ta Tony : regarde comme elle agite son bout de queue et dilate ses narines ! Mon mustang, lui aussi, sent l'approche de la pluie qui, cependant, n'ira pas très au-delà de l'emplacement du lieu de l'incendie. Aussi, pressons-nous pour qu'elle nous tombe bien dessus !]

L'autre facette de Charley/Old Shatterhand, facette qui complète ses capacités corporelles et intellectuelles hors du commun, c'est une aimable modestie jointe au respect pour la morale et la loi, une droiture et un esprit chevaleresque nimbés d'un humanisme chrétien. Ces vertus privées et publiques coexistent, dans le même personnage, avec une tout aussi remarquable capacité de décision – qui peut à l'occasion faire bon ménage avec de l'autoritarisme. Cette association de qualités physiques et intellectuelles singulières, de respect des normes morales et de non-conformisme, de volontarisme et d'indépendance d'esprit, de totale liberté de mouvement et de complet détachement des contingences, voilà ce que nombre d'Allemands contemporains de May ont vraisemblablement apprécié dans ce personnage, si l'on en juge par l'accueil enthousiaste fait à son roman. Sans doute ont-ils vu dans Old Shatterhand une sorte de « Siegfried » des temps modernes et trouvé dans ses aventures de quoi faire diversion aux soucis du quotidien. Toujours

²⁶⁹ *Winnetou III*, p. 95.

est-il que, paré de vertus germaniques ou supposées telles, « l'authentique homme de l'Ouest » Old Shatterhand s'en va traverser « the dark and bloody grounds » [« les terres sombres et sanglantes »] d'un Far West imaginaire pour y découvrir une altérité en fin de compte assez familière – qu'il s'agisse des voyous et « outlaws » qui hantent ces espaces ou plus singulièrement des premiers Américains. Il est aidé dans sa tâche de justicier et redresseur de torts par d'autres « Westmänner », lesquels partagent sa vision du monde et lui font en quelque sorte allégeance. Ils sont eux-mêmes chasseurs, trappeurs, chercheurs de trésors dans la prairie ou dans les montagnes et vivent en harmonie avec la nature. Leur mode de vie, à l'instar de celui de Old Shatterhand, est incompatible avec le souci d'une famille, avec un domicile fixe et un métier bourgeois. Qu'il s'agisse d'émigrants poussés par le goût de l'aventure à l'instar de Old Shatterhand, de réfugiés politiques façon Old Firehand – lui aussi un Allemand – de personnages en mal de grands espaces comme le facétieux Sam Hawken, le vindicatif Sans-ear ou le tourmenté Old Death (de mère allemande), tous ont en commun de mener une existence rudimentaire, d'être des hommes libres et fiers pour lesquels l'argent ne compte pas, tout au moins n'est jamais une fin en soi. Ils s'opposent en cela à l'engeance-repoussoir, tous d'origine yankee, que constituent le féroce Santer, les Morgan père et fils, l'escroc Gibson, des gens de sac et de corde, voleurs et assassins. En face de tels individus et, d'une manière plus générale, lorsqu'on a affaire dans l'Ouest à de mauvais coucheurs, mieux vaut savoir se faire respecter. C'est bien ce qu'a fait Old Shatterhand lorsque, fusil en main, il a défié l'ingénieur en chef Bancroft et ses hommes qui le menaçaient, leur faisant comprendre qu'il était dans leur intérêt de se tenir tranquilles :

Ihr nennt mich ein greenhorn, aber ich kenne doch die Gesetze der Prairie. Wer mir mit dem Messer oder der Kugel droht, den darf ich augenblicklich erschießen²⁷⁰. [Vous m'avez traité de "pied-tendre", mais je connais bien les lois de la Prairie. Celui qui me menace d'un couteau ou d'une balle, celui-là j'ai le droit de l'abattre sur-le-champ].

Au reste, cette fameuse loi de la Prairie, c'est très souvent la loi du plus fort, et elle a cours chez les Indiens : lorsque Old Shatterhand fait valoir à Ntscho-tschi qu'un juge blanc ne condamnerait pas au poteau de tortures un Indien prisonnier, la jeune femme s'insurge et se fait méprisante :

Richter! Zürne mir nicht, wenn ich das Wort sage, welches ich so oft von Hawken gehört habe: Greenhorn! Du kennst den Westen nicht. Wo giebt es hier Richter, nämlich das, was du

²⁷⁰ *Winnetou I*, p. 116.

mit diesem Wort meinst? Der Stärkere ist der Richter und der Schwache wird gerichtet²⁷¹. [Un juge! Ne te fâche pas si j'emploie une fois le mot dont Hawkens use si souvent en parlant de toi : greenhorn ! Tu ne connais pas l'Ouest sauvage. Où trouve-t-on ici des juges, du moins ce que tu entends par ce mot ? C'est le plus fort qui est le juge, et le plus faible, le condamné].

Le droit du plus fort, c'est l'omniprésence de la brutalité instinctive dans l'espace sauvage de la Prairie, une brutalité qui semble condamner à l'inefficacité toute tentative pour rester dans les strictes limites d'un comportement « raisonnable ». L'Ouest que découvre Old Shatterhand est un monde originel et fascinant, mais frappé d'une large part de négativité, laquelle s'exprime à travers la thématique du danger, de la violence et de la sauvagerie qui caractérisent le cadre spatio-temporel. Or, même après qu'il ait basculé dans cet univers sans loi, le héros se refuse toujours à se laisser emporter par la sauvagerie – sa propre violence, comme lors du duel avec le champion des Kiowas, étant en quelque sorte subie et constituant une réponse sans autre alternative possible à l'attitude de son adversaire. Figure positive et source d'identification pour le lecteur, le protagoniste reformule les intérêts divergents du schéma actantiel – le lecteur est friand de violence et de transgression, la société entend que la chose lui soit présentée de façon moralement acceptable – dans l'affrontement bipolaire du bien avec le mal caractéristique de la littérature populaire.

Le personnage de Klekih-petra – « Père blanc » dans l'idiome des Apaches – qui apparaît dans le premier tome de la trilogie n'est pas à ranger dans la catégorie « Westmann », dans la mesure où il ne parcourt pas la Prairie en justicier et redresseur de torts. Allemand de naissance comme Old Shatterhand, il a quitté sa patrie après les événements de 1848 au cours desquels il a joué un rôle actif. Repenti et tourmenté par le souvenir de ses erreurs passées, il a fui au Far West où il a trouvé refuge chez les Apaches Mescalero du vaillant et sage Intschu-tschuna, le père de Winnetou. Pour se reconstruire et trouver la paix intérieure, l'ancien activiste a décidé de partager la vie des Apaches et de les soutenir dans la lutte désespérée qu'ils mènent contre les conquérants blancs. Ce faisant, il est devenu leur mentor et l'éducateur du fils du chef. Dans le discours passionné qu'il tient à Old Shatterhand, il se fait son propre accusateur, dressant un réquisitoire sans appel à l'encontre de son ancienne existence de libre-penseur et de pécheur endurci :

²⁷¹ *Ibid.*, p. 388.

Mein größter Stolz bestand darin, Freigeist zu sein, Gott abgesetzt zu haben, bis auf das Tüpfel nachweisen zu können, daß der Glaube an Gott ein Unsinn ist. Ich war ein guter Redner und riß meine Hörer hin. Das Unkraut, welches ich mit vollen Händen ausstreute, ging fröhlich auf, kein Körnchen ging verloren. Da war ich der Massendieb, der Massenräuber, der den Glauben an und das Vertrauen zu Gott in ihnen tötete²⁷². [Ma plus grande fierté, c'était d'être libre-penseur, d'avoir détrôné Dieu, de pouvoir démontrer avec subtilité que la croyance en Dieu était une sottise. Bon orateur, j'enthousiasmais mon auditoire. La mauvaise herbe que je répandais à pleines mains, levait gaiement, pas un grain ne se perdait. J'étais devenu le séducteur des masses, le voleur des masses, celui qui tuait en eux la foi et la confiance en Dieu].

L'auto-accusation formulée à cet endroit par Klekih-petra induit le lecteur à reconnaître le bien-fondé de ses dires en ce qui concerne le crime de lèse-religion. La suite de son discours fait apparaître la relégation volontaire au Far West comme une sorte de pénitence qu'il s'inflige à lui-même dans un but de rémission de ses péchés, en l'occurrence ses activités révolutionnaires aux conséquences désastreuses pour de nombreux insurgés :

Dann kam die Zeit der Revolution. Wer keinen Gott anerkennt, dem ist auch kein König, keine Obrigkeit heilig. Ich trat öffentlich als Führer der Unzufriedenen auf; sie tranken mir die Worte förmlich von den Lippen, das berauschende Gift, welches ich freilich für heilsame Arznei hielt; sie stürmten in Scharen zusammen und griffen zu den Waffen; wie viele, viele fielen im Kampf! Ich war ihr Mörder...²⁷³. [Puis arriva le temps de la révolution. Qui ne vénère aucun Dieu, ne saurait reconnaître le caractère sacré d'aucun roi, d'aucune autorité. J'étais le chef proclamé des mécontents ; ils buvaient littéralement mes paroles, le poison enivrant que je tenais en vérité pour un remède salutaire. Ils s'élancèrent en masse pour prendre les armes : nombreux furent ceux qui tombèrent dans les combats ! J'ai été leur assassin ...]

L'ancien chef et meneur des insurgés de 1848 a volontairement brûlé tous les ponts derrière lui et s'est coupé du monde des Blancs – dont il dit ne plus rien vouloir savoir – pour se mettre au service de ces autres opprimés en voie de complet anéantissement que sont les premiers habitants de l'Amérique. Klekih-petra dit ainsi de l'homme rouge :

“Ich sah die Mörder in seinem Leibe wühlen, und das Herz ging mir über von Zorn, von Mitleid und Erbarmen”²⁷⁴. [J'ai vu les assassins fouiller dans sa chair et mon cœur a débordé de colère, de compassion et de miséricorde].

Il peut sembler paradoxal que le quarante-huitard repentí ait repris du service au profit des déshérités du Nouveau Monde : il s'agit en fait pour lui d'une forme d'expiation pour s'être détourné de Dieu et avoir choisi la voie de la violence contre l'ordre établi. Chose assez singulière pour être remarquée, l'auteur Karl May ne

²⁷² *Ibid.*, p. 128.

²⁷³ *Ibid.*, p. 128.

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 130.

thématise en aucune façon à travers le discours de son personnage Klekhi-petra les multiples raisons ayant conduit aux révolutions allemandes de 1848, préférant les laisser dans l'ombre et mettre au contraire en exergue les conséquences néfastes des insurrections sur le destin des individus et des familles concernés. Il ne fait aucun doute que l'explication est à rechercher dans l'attitude ambivalente de l'écrivain envers la classe des prolétaires : si May comprend parfaitement la souffrance qui est la leur pour l'avoir vécue lui-même, il n'en conçoit pas moins une profonde aversion pour les excès des masses en mouvement, leur cruauté réelle ou supposée, crument dépeinte dans *Le trésor du lac d'argent* au travers du phénomène américain des « tramps ». Aussi laisse-t-il son personnage – ancien professeur de son état – faire le choix délibéré de ne plus recourir à la violence et de consacrer pacifiquement le reste de sa vie aux Apaches, tout en ayant conscience que leur temps sur terre est compté et qu'il assiste à l'agonie de leur race. Considérant Winnetou comme son fils spirituel, il engage vivement Old Shatterhand à faire sa connaissance :

“Dieser Jüngling ist groß angelegt. Wäre er der Sohn eines europäischen Herrschers, so würde er ein großer Feldherr und ein noch größerer Friedensfürst werden. Als Erbe eines Indianerhäuptlings aber wird er untergehen, wie seine ganze Rasse untergeht. Könnte ich doch den Tag erleben, an welchem er sich einen Christen nennt! [...] Er ist mein geistiges Kind; ich liebe ihn mehr als mich selbst, und wäre mir einmal das Glück beschieden, die tödliche Kugel, die ihm gelten soll, in meinem Herzen aufzufangen, so würde ich mit Freuden für ihn sterben und dabei denken, daß dieser Tod zugleich eine letzte Sühne meiner früheren Sünden sei²⁷⁵.” [Ce garçon a de l'envergure. S'il était le fils d'un monarque européen, il deviendrait un grand chef d'armée, mieux, un prince de la paix. Mais, héritier d'un chef indien, il périra, car tel est le sort de sa race. Puissé-je cependant vivre le jour où il se dira chrétien ! [...] Il est mon fils spirituel ; je l'aime plus que moi-même et si un jour devait m'échoir le bonheur de recevoir en mon sein la balle mortelle qui lui est destinée, je serais heureux de mourir pour lui. Cette mort serait aussi l'ultime expiation de mes péchés.]

Le vœu de Klekih-petra ne va pas tarder à être exaucé : le « Père blanc », qui a voulu s'interposer, est mortellement blessé par la balle que Rattler, un membre alcoolique et particulièrement vindicatif de l'équipe des arpenteurs, destinait à son élève. Avant de rendre l'âme, il fait promettre à Old Shatterhand de continuer son œuvre éducative auprès de Winnetou. L'attitude chrétienne du héros allemand vis-à-vis de l'Indien tel qu'il est incarné par Winnetou forme bien le thème central du roman de Karl May, lequel aimait à se considérer comme le chantre allemand de ce qu'on peut nommer le « crépuscule » de l'homme rouge.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 130.

VII.-4.2.2. L'Indien, clé de voûte de l'échafaudage éthico-esthétique de Karl May.

L'Indien, nous le rencontrons dès l'introduction au premier tome de la trilogie, introduction datée « Radebeul, 1892 » et signée « Karl May » : l'auteur s'identifie formellement au narrateur et se désole du destin injuste réservé à l'Indien américain qu'il qualifie de « sterbender Mann » [l'homme qui se meurt]. En des termes éloquents, il évoque le sort tragique de ceux que les ethnologues anglo-saxons qualifient volontiers à la même époque de « vanishing race » [la race qui disparaît], appellation qui sera reprise en 1904 pour servir de titre à une des premières photogravures d'Edward S. Curtis, créateur inspiré d'une vaste saga pictorialiste du monde amérindien :

Ja, die rote Rasse liegt im Sterben ! Von Feuerlande bis weit über die nordamerikanischen Seen hinauf liegt der riesige Patient ausgestreckt, niedergeworfen von einem unerbittlichen Schicksale, welches kein Erbarmen kennt. Er hat sich mit allen Kräften gegen dasselbe gesträut, doch vergeblich. Seine Kräfte sind mehr und mehr geschwunden. Er hat nur noch wenige Atemzüge zu thun und die Zuckungen, die von Zeit zu Zeit seinen nackten Körper bewegen, sind die Konvulsionen, welche die Nähe des Todes verkündigen²⁷⁶. [Oui, la race rouge agonise ! De la Terre de feu jusque là-haut, bien au-delà des Grands Lacs nord-américains, l'immense patient gît étendu, abattu par un destin inexorable qui ne sait pas la pitié. Il a lutté contre lui de toutes ses forces, mais en vain. Il ne lui reste plus que quelques souffles de vie et les tressaillements qui agitent parfois son corps nu ne sont que les convulsions annonciatrices de sa fin prochaine.]

Puis, après avoir déploré les multiples avanies que l'homme blanc a réservées aux Indiens, de la dépossession de leur terre au statut d'assistés loqueteux, en passant par les épidémies foudroyantes apportées par les migrants et les conflits dévastateurs, May évoque la mémoire de Winnetou, « le grand chef des Apaches » :

Er, der beste, treueste und opferwilligste aller meiner Freunde, war ein echter Typus der Rasse, welcher er entstammte, und ganz so, wie sie untergeht, ist auch er untergegangen, ausgelöscht aus dem Leben durch die mörderische Kugel eines Weißen. Ich habe ihn geliebt wie keinen zweiten Menschen und liebe noch heut die hinsterbende Nation, deren edelster Sohn er gewesen ist²⁷⁷. [Lui, le meilleur, le plus fidèle, le plus prêt à se sacrifier de tous mes amis, était un authentique représentant de la race dont il était issu et, il est mort exactement comme elle se meurt, anéanti par la balle meurtrière d'un homme blanc. Je l'ai aimé comme aucun autre et continue aujourd'hui encore d'aimer la nation agonisante dont il fut le fils le plus noble.]

Cette plainte nostalgique n'est pas sans rappeler celle exprimée par Fenimore Cooper dans ses *Leather-Stocking Tales* sur la disparition programmée du

²⁷⁶ *Winnetou I*, p. 1.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 5.

peuple indien. Cooper et May ont eu, assurément, des prédécesseurs. Avant eux, Friedrich Schiller avait dédié sa *Nadowessische Totenklage* [Chant funèbre sioux, 1797] aux peuples indigènes d'Amérique du Nord²⁷⁸. Cette mélodie illustre de manière saisissante les funérailles d'un chef indien. Composée quelques années avant la *Nadowessische Totenklage*, la ballade de Johann Gottfried Seume (1763-1810), intitulée *Der Wilde* [Le sauvage, 1793], célèbre la grandeur d'âme d'un guerrier Huron, dont l'hospitalité offerte à un colon blanc n'est pas payée de retour²⁷⁹. Comme dit plus haut, May a eu recours à toutes sortes de documents, entre autres à des ouvrages ethnographiques et des comptes rendus de voyages, pour écrire sa trilogie. Aussi, le lecteur contemporain de May trouvait-il dans les pages de son roman une abondance de détails historiques et ethnographiques concernant les aires d'implantation, le langage, les attitudes aussi bien que les us et coutumes des diverses nations amérindiennes citées – de quoi étancher cette soif de connaissances géographiques assez caractéristique de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Toutefois, les observations « objectives » se dissolvant au bout du compte dans une fiction littéraire qui mêle intimement données à caractère anthropologique et éléments romanesques, le résultat n'est pas un réalisme littéraire, mais au contraire un Indien « fabriqué » de toutes pièces, hautement original parce que délesté de l'essentiel des attributs de sa race, un hybride en vérité, qui se situe quelque part entre l'Indien romantique de Cooper et le Cochise du roman *Blood brother* [Frère de sang, 1947] de Elliott Arnold – avec toutefois des qualités physiques et des attitudes destinées à complaire à un lectorat plus spécifiquement germanique !

Mais pourquoi, en premier lieu, avoir choisi de valoriser précisément la tribu des Apaches Mescaleros du Sud-Ouest des États-Unis plutôt que toute autre peuplade amérindienne plus connue et de déprécier par contrecoup Kiowas, Sioux-

²⁷⁸ Dans l'Allemagne du XVIII^e siècle, le terme « Nadowessier » désignait la tribu des Sioux. Johann Rudolf Zumsteeg composa la musique de ce poème de Schiller.

²⁷⁹ Cette sympathie envers les Indiens n'est pas forcément partagée par tous les Allemands. Ainsi, dans ses *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte* [Leçons sur la philosophie de l'histoire], le philosophe Georg Friedrich Hegel (1770-1831) considère leur disparition comme étant la conséquence inévitable du peuplement européen. Par ailleurs, les autochtones n'ayant pas été en mesure de domestiquer le « désert » américain, ils n'en sont pas les légitimes propriétaires. Voir à ce sujet : Hegel, Georg Friedrich, *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte*, Stuttgart, Philipp Reclam, 1961, p. 139-146. Johann Gottfried Herder (1744-1803), pour qui l'Amérique ne pouvait être occupée que de l'extérieur, compte tenu de l'immensité de son territoire et d'une population clairsemée, exprime un point de vue quasi similaire. Voir sur ce sujet : Herder, Johann Gottfried, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* [Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité], 3 volumes, Munich et Vienne, Carl Hanser, 2002, volume 1, p. 215-224, 276-284, 351-357.

Ogellallahs, Ponkas et Comanches ? Après tout, les Apaches dans leur ensemble avaient une réputation bien établie chez les Anglo-Américains d'être des Indiens arriérés, féroces et s'adonnant à la prédation : la longue guérilla qui les avait opposés de part et d'autre de la frontière aux Mexicains et aux Nord-Américains n'avait pris fin qu'en 1886 avec la reddition de Geronimo et des derniers combattants Chiricahuas, reddition suivie de leur déportation en Floride puis en Alabama avec leurs familles. Peut-être Karl May fut-il influencé par les articles de journaux relatant ces ultimes combats entre Indiens et Visages pâles, le combat des Apaches symbolisant alors, dans son esprit, la lutte quatre fois séculaire des premiers contre les seconds ? Connaissait-il l'histoire poignante de Cochise et de ses relations franches et amicales avec l'agent américain Thomas J. Jeffords dans le contexte troublé de traités jamais respectés par les Blancs et de la politique de déportation des Apaches ?²⁸⁰ Il est plausible que l'Allemand Karl May ait voulu avoir « ses » Indiens à lui, les Comanches étant réputés traditionnellement proches des Français : l'auteur des « Trappeurs de l'Arkansas » [1858] et des « Bandits de l'Arizona » [1881], le Français Gustave Aimard, n'avait-il pas dressé le panégyrique de la « célèbre nation des Comanches » et de son chef Nuage-Bleu, « le premier *sagamore* de la tribu du Bison-Rouge », dont « les yeux d'un noir de jais pétillaient d'intelligence et de finesse », tandis que « sa physionomie avait une expression énergique et un peu froide, tempérée cependant par une indicible bonté » ?²⁸¹ Cette bi-partition de l'Indien entre nobles Comanches et vilains Apaches n'est pas nouvelle puisqu'elle apparaît déjà dans « Le Coureur des Bois » [1850] de Gabriel Ferry où nous lisons que le chef Comanche Rayon-Brûlant avait été au départ un Apache nommé Nuage-Sombre, mais qu'il avait préféré répudier sa première identité jugée peu honorable. Quoi qu'il en soit, sous la plume de May, au troisième tome du *Winnetou*, ces mêmes Comanches, poussés par le parti pro-français lors de l'intervention de Napoléon III au Mexique, se présentent comme les adversaires résolus des Apaches : à chacun ses Indiens !

Ainsi pour Karl May comme pour Gustave Aimard et Gabriel Ferry, l'Indien est l'occasion d'un dédoublement axiologique qui partage d'un côté les « bons » et de

²⁸⁰ Voir Koch, Eckehard: « Winnetou war geboren 1840 und wurde erschossen am 2.9.1874 ». Dans: *Karl Mays "Winnetou"*. Hrsg. von Dieter Sudhoff/ Hartmut Vollmer, Igel Verlag, Frankfurt am Main, 2007, p. 94-97.

²⁸¹ Aimard, Gustave, *Les Bandits de l'Arizona*, Robert Laffont, Paris, 2001 [1881], « Bouquins », p. 788.

l'autre les «mauvais», mais alors que chez Aimard les Apaches de Geronimo sont présentés sous l'aspect de sauvages dénaturés, par ailleurs « d'une saleté dégoûtante et même honteuse, [sentant] à plein nez la graisse rance »,²⁸² les Kiowas, Sioux et Comanches du second, quoiqu'assumant pleinement leur fonction d'adversaires, sont généralement dépeints avec sympathie et humour, car n'étant en réalité que les jouets de Yankees manipulateurs et criminels. S'agissant maintenant de la figure de Winnetou, nous ne pouvons que souscrire à l'affirmation de Claus Roxin lorsqu'il déclare :

Winnetou ist also zwar der Prototyp eines edlen Indianers, aber er ist kein "edler Wilder" in der historisch überlieferten Bedeutung des Wortes, die den Menschen im Naturzustand dem kulturmüden Europäer als Vorbild entgegenhält²⁸³. [Winnetou est certes le prototype d'un noble Indien mais il n'est pas un "noble sauvage" dans l'acception historique du terme, celle qui oppose le modèle de l'homme dans l'état de nature à l'Européen fatigué culturellement.]

En effet, la figure rousseauiste du « noble sauvage » dans son état de « sympathique » innocence, c'est-à-dire non corrompu par la civilisation et vivant en harmonie avec son environnement, est avant tout la projection utopique d'une Europe des Lumières inquiète d'une possible dérive de l'humanité résultant d'avancées civilisationnelles mal maîtrisées et attentive à soumettre à la critique la validité de ses propres postulats, quitte à exalter la représentation utopique d'un âge d'or ancien, dont le « bon sauvage » américain serait l'heureux dépositaire. Or, le dessein de Karl May n'a jamais été d'ériger Winnetou et son peuple en « contre-images » absolues de la civilisation euro-américaine, mais bien plutôt de montrer les effets néfastes causés par l'attitude condamnable de « mauvais » Blancs envers des Indiens loyaux et assez souvent « naïfs ». Vivant en symbiose avec la nature, préservés jusqu'ici des empiètements de la civilisation, les Apaches de May apparaissent comme parés de vertus antiques. Et, dans tous les cas, il y a loin du fils du chef des Apaches à l'être ensauvagé – et parfois proche de l'animalité – que se sont plus à décrire avec prolixité tant de récits-westerns nord-américains. L'Apache de May est le contraire de tout cela si bien qu'Old Shatterhand, retenu prisonnier au pueblo de la tribu, au bord du Rio Pecos, n'est pas peu surpris de constater qu'il a affaire à un Indien fort cultivé, puisqu'il possède un exemplaire du *Hiawatha*, l'Edda indien du poète Longfellow, vision par ailleurs romantique du « bon sauvage », assez

²⁸² Aimard, Gustave, *Les Bandits de l'Arizona*, op. cit., p. 803.

²⁸³ Roxin Claus: "Winnetou im Widerstreit von Ideologie und Ideologiekritik." In: Dieter Sudhoff/Hartmut Vollmer (Hg.): *Karl Mays "Winnetou"*, Igel Verlag, Oldenburg, p. 245-264 (257 et suiv.).

propre à apaiser les consciences américaines, à un moment de l'histoire des États-Unis où se joue précisément dans l'Ouest le dernier acte de la tragédie indienne :

“[Winnetou] war jetzt in ein leichtes, leinenes Gewand gekleidet, trug keine Waffe und hielt ein Buch in der Hand, auf dessen Einband in großer Goldschrift das Wort Hiawatha zu lesen war. Dieser Indianer, dieser Sohn eines Volkes, welches man zu den “Wilden” zählt, konnte also nicht nur lesen, sondern er besaß sogar Sinn und Geschmack für das Höhere. Longfellow's berühmtes Gedicht in der Hand eines Apache-Indianers! Das hätte ich mir nie träumen lassen!”²⁸⁴. [Winnetou était vêtu maintenant d'un léger habit de toile ; il ne portait pas d'arme et tenait à la main un livre sur la couverture duquel on pouvait lire le mot Hiawatha, écrit en lettres d'or majuscules. Cet Indien, ce fils d'un peuple qu'on rangeait parmi les « sauvages », était non seulement capable de lire, mais il savait de surcroît apprécier les choses de l'esprit. Le fameux poème de Longfellow dans la main d'un Indien Apache ! Si je m'étais jamais attendu à cela !]

La relation spéciale qui se noue entre Old Shatterhand et le jeune Apache est sans aucun doute l'aspect essentiel de la trilogie. Le narrateur brosse des deux hommes des portraits certes différents quant à l'apparence physique de chacun d'eux, mais au fond assez ressemblants du point de vue moral. Le premier possède au plus haut degré les qualités de force, d'endurance et de courage physique et ces qualités sont associées dans le même individu aux idéaux de justice, d'éducation et de tolérance : un Siegfried moderne et chrétien, comme dit plus haut ; le second est campé sous les traits d'un très beau jeune homme, arborant une splendide chevelure – l'attirance provoquée chez le narrateur par cet attribut féminin tendant à placer d'emblée Winnetou dans une relation de dépendance plutôt que d'égalité dans le regard de l'observateur – et doté d'une personnalité envoutante :

Auch er trug den Kopf unbedeckt und hatte das Haar zu einem Schopfe aufgewunden, aber ohne es mit einer Feder zu schmücken. Es war so lang, daß es dann noch reich und schwer auf den Rücken niederfiel. Gewiß hätte ihn manche Dame um dieses herrliche, blauschimmernde Haar beneidet. Sein Gesicht war fast noch edler als dasjenige seines Vaters und die Farbe desselben ein mattes Hellbraun mit einem leisen Bronzhauch. Er stand, wie ich jetzt erriet und später dann erfuhr, mit mir im gleichen Alter und machte gleich heut, wo ich ihn zum ersten Mal erblickte, einen tiefen Eindruck auf mich. Ich fühlte, daß er ein guter Mensch sei und außerordentliche Begabung besitzen müsse²⁸⁵. [Lui aussi était tête nue et portait les cheveux rassemblés en chignon, mais sans plume comme ornement. Ses cheveux étaient si longs qu'ils lui retombaient lourdement et abondamment dans le dos. Bien des femmes lui auraient assurément envié cette splendide chevelure aux reflets bleutés. Son visage avait presque plus de noblesse que celui de son père et une couleur mate d'un brun clair légèrement teintée de bronze. Il avait, comme je le devinai alors et comme je l'appris plus tard, le même âge que moi et, dès ce jour où je le rencontrai pour la première fois, il fit sur moi une profonde impression. Je sentis que c'était un être bon et qu'il devait posséder des dons extraordinaires.]

²⁸⁴ *Winnetou I*, p. 304.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 109-110.

L'écrivain Arno Schmidt, dans son ouvrage *Sitara und der Weg dorthin* [*Sitara et le chemin qui mène là-bas*], a voulu voir dans la représentation érotisée du « noble Indien » comme dans les personnages de travestis des Tante Droll, Hobble Frank et Langer Davy autant de manifestations de l'homosexualité refoulée de l'écrivain Karl May. Sous cet angle, l'essayiste a également étudié la symbolique des armes dans lesquelles il devine des représentations phalliques, les scènes de torture où se manifesteraient des tendances sadiques, les chevauchées nocturnes en solo ou à plusieurs, etc., et, bien sûr, le vocabulaire utilisé et ses combinaisons²⁸⁶. Le livre, au demeurant fort curieux, a fait l'objet de controverses animées par le passé, un écrivain comme Rüdiger Schaper voulant y voir la marque de l'homosexualité d'Arno Schmidt lui-même²⁸⁷, tandis que le professeur Helmut Schmiedt fait remarquer dans le *Karl-May Handbuch* qu'il est révélateur que cette approche de l'œuvre de Karl May soit le fait d'écrivains et non de germanistes professionnels²⁸⁸. Il n'en demeure pas moins troublant que, même après sa mort dans *Winnetou III*, le chef Apache réapparaisse à tout bout de champ dans l'œuvre de May.

À la différence du « noble sauvage » de Rousseau ou de Chateaubriand, « noble » parce que lié à la nature et non corrompu par la culture, le Winnetou de May fait la démonstration de sa noblesse, certes par ses qualités d'intelligence et de cœur, mais aussi et surtout par sa capacité à raisonner, à lire et à écrire tout autant que par son rejet des mœurs et pratiques des autres peuplades de la Prairie souvent corrompues par les Blancs²⁸⁹. Il est noble, enfin, parce qu'il est tout disposé à acquérir le meilleur de la culture européenne – entendons : allemande – pour l'intégrer dans ce que sa propre culture possède de bon et de bien. Il y a quelque distance, en vérité, du premier avatar de Winnetou, en l'occurrence l'altier et vindicatif chef Sioux Inn-nu-woh, au Winnetou chrétien de la fin de la trilogie. C'est précisément cette capacité à aller au-delà de son « indianité » qui rend le chef

²⁸⁶ Voir Schmidt, Arno, *Sitara und der Weg dorthin. Eine Studie über Wesen, Werk & Wirkung Karl Mays* [*Sitara et le chemin là-bas. Étude sur la personnalité, l'œuvre et le rayonnement de Karl May*], Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1998 [1963].

²⁸⁷ Schaper, Rüdiger, *Karl May. Untertan, Hochstapler, Übermensch* [Karl May. Sujet, imposteur, surhomme], Siedler Verlag, 2011, p. 121.

²⁸⁸ Ueding, Gert (HG.), *Karl-May Handbuch*, 2. Erweiterte und bearbeitete Auflage, Königshausen & Neumann, Würzburg, 2001, p. 502.

²⁸⁹ Dans la saga *Winnetou* et *Le Trésor du Lac d'Argent*, les « méchants » Indiens sont toujours sous l'influence néfaste de quelque voyou yankee, ou encore exercent des représailles suite aux attaques injustifiées dont ils ont été victimes de la part des Blancs. L'auteur Karl May passe ainsi volontiers sous silence la nature prédatrice de certaines peuplades indiennes (dont les Apaches). « Ses » bons Indiens restent des personnages de fiction.

Apache réceptif à l'enseignement moral et chrétien dispensé par Old Shatterhand et l'anoblit en retour aux yeux de son « frère de sang » allemand. Elle n'en fait pas pour autant son égal, car sur ce point, May partage les thèses de la théorie de l'évolutionnisme culturel, alors modèle dominant servant à l'évaluation et à la classification de l'humanité et, partant, des peuples dits primitifs, en différents niveaux culturels. Dans l'esprit de Karl May et en conformité avec le schéma de l'évolutionnisme culturel, les Indiens Apaches, présentés dans le roman comme formant la population sédentaire d'un « pueblo » [village], se situent au-dessus des tribus nomades parcourant les étendues de la Prairie et de la savane avec leurs wigwams faits de branchages et de peaux de bêtes. Mais que l'homme rouge soit sédentaire et considéré culturellement supérieur au nomade de la savane ne change rien à l'affaire : la nature de son statut reste fondamentalement inférieure à celui des Blancs. Un exemple assez anodin, parmi d'autres, tendrait à le prouver : quand Old Shatterhand, Winnetou et le détective Fred Walker font leur entrée à Helldorf-Settlement, colonie allemande située sur le chemin d'Echo-Cannon, le vieillard faisant office de chef de la colonie et répondant au nom de Hillman exprime sa sincère admiration pour Winnetou dont il a entendu parler :

"Winnetou ? Ist's möglich ?" fragte der alte Hillmann. "Von dem habe ich hundertmal erzählen hören, und nur lauter Gutes. Das hätte ich nicht gedacht! Das ist eine Ehre, Herr, denn dieser Mann ist berühmter und geachteter, als mancher Fürst da drüben im alten Lande." Er nahm seine Mütze von dem ergrauten Haupte, streckte dem Häuptlinge die Hand entgegen und sagte englisch : "I am your servant, Sir. – Ich bin Euer Diener, Sir²⁹⁰." ["Winnetou? Est-ce possible?" demanda le vieux Hillmann. "j'ai entendu parler de lui à plus de cent reprises, et en bien uniquement. Si jamais je m'étais attendu à cela ! C'est un grand honneur, monsieur, car cet homme est plus célèbre et respecté que maint prince là-bas, dans notre vieux pays." Il ôta la casquette de sa tête blanchie, tendit la main au chef et dit en anglais : "I am your servant, Sir. – Je suis votre serviteur, monsieur."]

L'attitude déférente de Hillmann envers le chef des Apaches arrache alors un sourire à Old Shatterhand, lequel fait le commentaire amusé suivant :

Ich gestehe, daß diese Ergebenheitsphrase einem Indianer gegenüber mir ein kleines Lächeln abnötigte ; aber sie war gut und aufrichtig gemeint²⁹¹. [J'avoue que cette façon très respectueuse de s'adresser à un Indien m'arracha un léger sourire, mais elle était à coup sûr sincère.]

Old Shatterhand sourit-il parce que cette manière révérencieuse qu'a le vieillard germano-américain de saluer le chef indien traduit de sa part autant de

²⁹⁰ *Winnetou III*, p. 418.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 418.

candeur que d'admiration ? Ou bien faut-il voir dans l'attitude amusée du narrateur l'indication qu'il a conscience de la distance sociale séparant l'homme blanc de l'Indien dans la prairie, distance qui, s'agissant d'un Indien autre que Winnetou, rendrait pareille scène incongrue, voire tout simplement inimaginable ?

En vérité, en dépit du vent de liberté qui souffle sur les territoires de l'Ouest, où Winnetou, prodigieux cavalier, galope sur son fougueux mustang accompagné de son « frère de sang » Old Shatterhand, tous deux hommes de terrain, pacificateurs et justiciers, la société de l'Ouest telle qu'imaginée par Karl May apparaît, à y regarder de plus près, un tant soit peu hiérarchisée : au sommet de la pyramide, Old Shatterhand, aussi libre qu'on peut l'être, c'est-à-dire pleinement ; agrégés occasionnellement autour de lui, d'autres « Westmänner », des hommes qui se sont détournés de la société bourgeoise pour être libres et qui se retrouvent, en quelque sorte, dans une position de vassaux, ou plus exactement, d'hommes liges. Leur satisfaction, c'est d'avoir leur part à la réussite et à la renommée du chef qu'ils se sont librement choisi parce qu'ils le considèrent comme le meilleur d'entre eux ; les Indiens, pour ce qui les concerne, obéissent sans broncher à leurs chefs, ce qui se traduit par des actions de guerre planifiées et bien coordonnées. Il n'est pas jusqu'aux « railtroublers » [« pilleurs de trains »] et autres bandits de grand chemin qui ne soient organisés militairement. Quant à Winnetou, homme entre deux mondes, il ne fait pas tout à fait partie du groupe des « Westmänner » parce qu'il est Indien, et il n'appartient plus vraiment au peuple rouge, parce qu'en échangeant son sang avec son frère blanc, il a non seulement scellé leur fraternité, mais il a aussi engagé un processus personnel de détribalisation et d'acculturation qui le voit passer progressivement du statut de « edler Indianer » [noble Indien] qui était le sien, à celui d'« Edelmensch » [être noble], ultime consécration et fin dernière dans le monde imaginaire de Karl May !

Les relations entre hommes sont au centre d'un récit d'aventures qui laisse peu de place aux relations homme-femme : on ne trouvera guère dans la trilogie de portrait de « westwoman » ou de « pioneer woman » [pionnière], archétype de la femme au grand cœur, énergique et responsable, promouvant au sein de sa famille les valeurs religieuses et morales indispensables à la réalisation de la « Destinée Manifeste ». De façon caractéristique, l'unique caractère féminin de quelque importance dans le Far West de Karl May est une Amérindienne. Elle a pour nom

Nscho-tschi et n'est autre que la jolie sœur de Winnetou. Nscho-tschi – à l'instar de la Canondah de Sealsfield – soigne avec tendresse la blessure que son frère a infligée à Old Shatterhand et contribue à le remettre sur pied. Elle s'éprend du super héros blond qui, de son côté, s'en tient à une prudente réserve car il veut avant tout sauvegarder sa liberté. Intschu tschuna, le père de la jeune fille déduit à tort d'une conversation avec son hôte qu'une union entre ce dernier et sa fille n'est pas exclue à condition que Nscho-tschi adopte la foi chrétienne et qu'un prêtre bénisse leur union. Mais Old Shatterhand a d'autres projets :

Daß eine Indianerin erst Christin werden müsse, wenn sie die Squaw eines Weißen sein wollte, das hatte ich in ganz bestimmter Absicht scharf betont. Ich gönnte Nscho-tschi den allerbesten, edelsten roten Krieger und Häuptling; ich aber war nicht nach dem wilden Westen gekommen, um mir eine rote Squaw zu nehmen; ich hatte nicht einmal an eine weiße gedacht. Mein Lebensplan schloß, wie ich annahm, eine Verheiratung überhaupt aus²⁹². [J'avais fortement mis l'accent de manière très intentionnelle sur le fait qu'une Indienne devait d'abord se faire chrétienne si elle voulait épouser un Blanc. Quant à moi, Je souhaitais à Nscho-tschi d'épouser le guerrier et chef rouge le plus vaillant et le plus noble, mais si j'étais venu au Far West, ce n'était pas pour épouser une Indienne. Je n'avais pas même pensé à épouser une Blanche. Je me figurais en effet que mon style de vie excluait le mariage.]

Nscho-tschi ressemble physiquement à Winnetou : sous le seul rapport de la beauté de leur chevelure et de leurs yeux, les descriptions par May des deux enfants d'Intschu-tschuna sont identiques. La jeune femme partageant en outre les mêmes qualités morales que son frère, fruit d'une éducation commune, un rapprochement avec Old Shatterhand aurait sans doute comblé le lecteur sentimental. Or, les contacts interraciaux sous la forme d'unions mixtes ne sont manifestement pas à l'ordre du jour chez Karl May, comme l'illustre la relation avortée de Sam Hawkens avec la veuve Kliuna-ai : l'idylle n'a pas résisté à la découverte par l'Indienne du secret de l'espiègle coureur des bois, à savoir l'existence de sa perruque ! Mieux encore, l'auteur fait périr la sœur de Winnetou et leur père Intschu-tschuna sur la piste qui mène à la ville de Saint-Louis où la jeune fille entendait s'initier à la façon d'être des femmes blanches. Ce double assassinat perpétré froidement par le Yankee Santer intervient de façon opportune pour prévenir une union incompatible avec l'existence aventureuse du « Westmann » Old Shatterhand. Par ailleurs, si ce qu'affirme Arno Schmidt est vrai, à savoir que Winnetou est l'objet du désir du jeune Allemand, alors Nscho-tschi est de trop²⁹³ ! Toujours est-il que l'infamie perpétrée par Santer déclenche la poursuite conduite de concert par les deux hommes,

²⁹² *Winnetou I*, p. 451.

²⁹³ Schmidt, Arno, *Sitara und der Weg dorthin*, op. cit., p. 41-55, plus spécialement p. 54.

l'Allemand et l'Apache, unis à la manière des jeunes scouts par les liens de la « Blutsbrüderschaft » [fraternité par les liens du sang], poursuite qui entraîne le lecteur sur plusieurs centaines de pages pleines de rebondissements jusqu'au dénouement, à la fin du tome troisième.

VII.-4.2.3. L'« outlaw », antagoniste radical.

Mauvais sujets, escrocs, voleurs et assassins constituent l'engeance-repoussoir du personnel romanesque de la trilogie *Winnetou*. Ils ont en partage une caractéristique qui constitue déjà en soi une tare quasi rédhibitoire : ce sont tous des yankees. Voici, pour commencer, le dénommé Rattler qui fait son apparition dans le *Winnetou I*. Son nom a sans doute été choisi par Karl May en raison de sa ressemblance avec le mot allemand « Ratte » [rat]. Responsable de l'équipe chargée de la protection des arpenteurs, il ne peut s'empêcher de chercher querelle au « Greenhorn » Karl, lequel l'envoie plusieurs fois au tapis. Brute avinée, Rattler tue Klekih-petra lorsque celui-ci s'interpose entre lui et Winnetou. Plus tard, prisonnier des Apaches et attaché au poteau de tortures, il gémit en permanence et supplie qu'on lui rende la liberté. Écœuré par une attitude qu'il considère comme relevant d'une lâcheté sans pareille, le chef Intschu-tschuna le fait abattre par deux garçonnetts de la tribu : un guerrier aurait en effet considéré avilissant d'accomplir une telle tâche !

Le criminel Santer apparaît dans les trois volumes de la trilogie où sa présence confère à l'ensemble un semblant d'unité. Avide d'or, Santer assassine froidement Intschu tschuna et Nscho-tschi, le père et la sœur de Winnetou, pour s'emparer du trésor des Apaches (*Winnetou I*). Par la suite, il tente de mettre la main sur le stock de fourrures d'Old Firehand et parvient même à surprendre et retenir momentanément prisonniers Old Shatterhand et Winnetou (*Winnetou II*). Après la mort du jeune chef indien, Santer toujours à la recherche de l'or des Apaches, surprend Shatterhand mais est maîtrisé par lui. Libéré par les Kiowas, il parvient à s'emparer du testament de Winnetou, lequel indique l'emplacement du trésor convoité. Santer n'en périt pas moins au lac Deklil-to, dans l'explosion qui détruit la cachette du trésor (*Winnetou III*).

Autre tandem infernal, les Morgan père et fils. Fred Morgan, le père, est le meurtrier du joaillier Marshall, de Louisville (Kentucky). Morgan a poussé l'assistant du joaillier à opérer des falsifications de traites, puis l'a contraint à participer au crime crapuleux. Fred et Patrik Morgan n'en sont pas à leur premier coup puisqu'ils ont participé, avec huit autres « Bushheaders », au meurtre de la famille du « Westermann » Sans-ear. Rattrapés par les justiciers alors qu'ils se trouvent sur le territoire des chercheurs d'or en Californie, ils sont tués tous les deux, lors d'une tentative de fuite, par Sans-ear qui parachève ainsi sa vengeance (*Winnetou III*).

Arsouille remarquable, l'escroc Gibson vit aux crochets du fils monomane du banquier Ohlert, William. Gibson, qui s'est prétendu médecin-aliéniste, a entraîné le fils du banquier dans un long périple à travers le Sud-Ouest. La chasse-poursuite, à laquelle participe le célèbre « Westmann » Old Death, mène Old Shatterhand jusqu'au Texas et au Mexique. Gibson est abattu au moment de sa capture, au mécontentement d'Old Shatterhand qui aurait voulu le ramener vivant (*Winnetou III*).

Il arrive parfois qu'un voyou soit adopté par une tribu et en devienne le chef : c'est le cas de Tim Finnetey alias Parranoh, chef des Indiens Poncas. Parranoh a assassiné Ribanna, l'épouse d'Old Firehand, qu'il convoitait. Avec ses Poncas, il s'emploie à toutes sortes d'agissements criminels, qu'il s'agisse d'attaquer un train ou de réaliser des coups de main contre la compagnie de trappeurs d'Old Firehand auquel il voue une haine mortelle. Il est finalement abattu par Winnetou, au terme de combats sanglants dans lesquels périssent les hommes de l'Ouest Dick Stone et Will Parker (*Winnetou II*).

VII-5. Helldorf-Settlement, « petite Allemagne » dans les Montagnes Rocheuses.

En vérité, Old Shatterhand n'a pas de temps à consacrer aux femmes et les sentiments qu'il fait naître dans le profond de leur cœur ne sont pas payés de retour. Le personnage est, sous cet aspect, insaisissable, préférant courir le risque de finir au poteau de tortures plutôt que de convoler en justes noces : l'union avec Kakho-Oto, que son père, l'influent guerrier Kiowa Sus-Homascha fait miroiter au héros comme étant la seule issue à sa situation désespérée, est repoussée avec les ménagements d'usage. La vie du « Westmann » est bien trop aventureuse, trop

engagée aussi dans la défense des causes justes pour s'adonner aux félicités de l'amour, fonder un foyer stable et jouir du bien-être matériel auquel aspire le commun des mortels. Référent principal et régulateur de l'espace-temps dans lequel il se fonde, Old Shatterhand ressemble à ces chevaliers errants du Moyen-Âge, preux et célibataires, dont il reproduit les qualités et la manière de se conduire. Par ailleurs son caractère doux et tolérant fait bon ménage avec un christianisme quasi militant qui fait de lui, sans doute aucun, le chrétien le plus philanthrope vivant entre le Mississippi et les Montagnes Rocheuses ! C'est dans le hameau appelé « Helldorf-Settlement » que va s'opérer la transformation du « noble Indien » Winnetou en Indien chrétien : l'exemplarité morale de son « frère de sang » allemand, son détachement vis-à-vis des biens matériels, son charisme, la dévotion qu'il manifeste envers son Dieu juste et bon, tout cela joint à l'atmosphère pieuse et laborieuse d'une petite communauté germanique, va fortement contribuer à la conversion du protagoniste indigène au christianisme, quand bien même cette conversion revêtirait les apparences d'une subite révélation !

Avec le hameau de Helldorf, May offre pour la première fois au lecteur l'image d'une communauté agraire d'émigrants allemands. Auparavant, le protagoniste avait surtout rencontré des compatriotes germano-américains isolés, qu'ils soient eux-mêmes « Westmänner » comme Old Death ou Old Firehand, érudit quarante-huitard comme le Klekih-petra des Apaches, banquier comme Ohlert père ou « poète » comme son fils William, forgeron comme le Lange de La Grange... La communauté de Helldorf, au contraire, présente tous les aspects d'une communauté villageoise germanique typique, où l'homme vit en symbiose avec le sol et les animaux, dans le cadre idyllique d'une magnifique vallée :

Da traten die Höhen plötzlich auseinander, und wir befanden uns am Seiteneingange eines größeren Thalkessels, [...]. Bei dem Anblick dieses Talkessels hielten wir überrascht unsere Pferde an. Diese Überraschung galt jedoch nicht dem Thale selbst, sondern etwas Anderem. Die uns gegenüberliegende Höhe war nämlich entwaldet und bestand aus Feldern, während im Thale Pferde, Rinder, Schafe und Ziegen weideten. Am Fuße der Höhe lagen fünf große Blockhäuser mit Nebenhütten, unsern deutschen Bauernhöfen ähnlich, und ganz oben auf der höchsten Spitze stand ein kleines Kapellchen, über welches sich ein mächtiges Kreuz mit dem aus Holz geschnitzten Bilde des Erlösers erhob²⁹⁴. [Là, les hauteurs s'écartaient brusquement et nous nous trouvions à l'entrée latérale d'une vallée profondément encaissée, [...]. À la vue de cette vallée, tout surpris, nous arrêta mes montures. Toutefois, notre surprise n'avait pas pour cause la vallée elle-même, mais autre chose. La côte qui nous faisait face était en effet déboisée et couverte de champs, tandis que dans la vallée paissaient chevaux, vaches, moutons et chèvres. Au pied de l'escarpement se dressaient cinq grandes maisons en rondins

²⁹⁴ *Winnetou III*, p. 413.

avec des baraquements, et tout en haut, sur le point le plus élevé, on pouvait voir une petite chapelle au-dessus de laquelle s'élevait une immense croix avec, taillée dans le bois, l'image du Rédempteur].

Tandis qu'Old Shatterhand, Winnetou et Fred Walker se rapprochent des maisons, le son cristallin d'une petite cloche retentit : elle sonne les vêpres, et lorsque le dernier son de la cloche s'est évanoui, un chant en provenance de la montagne se fait entendre, un chant *a capella*, à quatre voix, qui se trouve avoir été rédigé par Old Shatterhand lui-même et chanté pour la première fois dans le passé à Chicago par la chorale allemande du directeur Balding ! Le hameau et ses habitants évoquent l'image d'une paisible communauté agraire au pays du lait et du miel. Le narrateur à la première personne ne manque pas de le souligner : la réussite de la colonie est essentiellement due à sa cohésion et à son organisation sociale. En fait, ces pionniers allemands ont fait primer l'esprit de groupe sur l'individualisme caractéristique des fermiers anglo-saxons ou d'autres origines – et ce choix s'est avéré être payant, en dépit de débuts difficiles et de trois années d'efforts ininterrompus :

Sämtliche Settlers hatten vorher in Chicago gewohnt. Sie waren aus dem bayerischen Fichtelgebirge, wo es viele Steinschneider giebt, nach Amerika gekommen, hatten in Chicago treu zusammengehalten und fleißig gearbeitet, um sich das Geld zu einer Farm zu verdienen. Das war allen fünf Familien gelungen. Als sie sich entscheiden sollten, in welcher Gegend sie sich eine Heimat gründen wollten, gab es eine schwere Wahl. Da hörten sie einen alten Westmann von den Tetons erzählen und von den Reichtümern, welche in jenen unerforschten Gegenden aufgestapelt liegen. [...] Aber die vorsichtigen Deutschen waren klug genug, nicht ihr ganzes Vertrauen auf jene Reichtümer zu setzen. Sie beschlossen, in der Nähe der Berge einen für Farmereibetrieb passenden Ort zu suchen, sich dort als Squatters niederzulassen und erst dann, wenn die Farm in Gang gebracht sei, nach den Steinfeldern des alten Westmanns zu forschen. Der alte Hillmann war mit noch zwei auf die Suche gegangen und hatte den prächtigen Thalkessel mit dem See gefunden. Dieser Ort paßte für ihr Vorhaben; man holte die Andern nach, und nun, nach drei arbeitsreichen Jahren, konnten sich die braven Leute die erste Ruhe gönnen²⁹⁵. [Tous ces colons avaient autrefois habité à Chicago. Ils avaient quitté le Fichtelgebirge bavarois, où on trouve beaucoup de lapidaires, pour se rendre en Amérique, avaient fait preuve d'une solidarité sans faille à Chicago et travaillé dur pour gagner l'argent nécessaire à l'acquisition d'une grande ferme. Les cinq familles y étaient parvenues. Lorsqu'il leur fallu décider de la contrée où s'installer, le choix s'avéra difficile. Un jour, cependant, ils entendirent un vieux « Westmann » parler de la région des Tetons et des richesses empilées dans ces endroits encore inexplorés. [...] Ces Allemands furent cependant assez prudents et avisés pour ne pas baser leur avenir sur ces richesses. Ils décidèrent par conséquent de chercher l'endroit idoine pour une exploitation agricole située à proximité de ces montagnes, de s'y installer comme colons et, une fois seulement que leur ferme aurait pris un bon départ, de rechercher les emplacements de pierres rares désignés par le vieil homme de l'Ouest. Le père Hillmann était parti en éclaireur avec deux autres chefs de famille et avait découvert cette magnifique vallée encaissée et son lac. L'endroit cadrait avec leur projet. On alla chercher les autres et au bout de trois années d'un effort ininterrompu, ces braves gens purent enfin cueillir le fruit de leur travail.]

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 419.

L'image donnée par la communauté est celle d'un petit groupe d'hommes et de femmes, attachés aux valeurs allemandes traditionnelles que sont la famille, la communauté et la solidarité : dans les Montagnes Rocheuses, comme en Allemagne, on se doit entraide et assistance, on partage ensemble les joies et les peines, on se secourt dans le besoin. Helldorf-Settlement rappelle ainsi, au beau milieu des solitudes de l'Ouest sauvage, le cadre solide et organisé d'un village de Bavière où l'espace ne fait pas défaut et où on a largement de quoi manger à sa faim. Une économie autarcique et patriarcale à la fois, où l'absence de monnaie n'est pas ressentie comme un manque puisqu'on produit sur place tout ce dont on a besoin. Dans la communauté, on pratique l'hospitalité et les trois visiteurs ont droit en sus, dans les pauses des conversations, à un véritable concert de chansons populaires allemandes, d'airs anciens et même de quelques morceaux de musique classique, illustrant en quelque sorte l'ancien adage germanique :

Wo man singt, da lasse dich ruhig nieder, böse Menschen haben keine Lieder! [Tu peux faire confiance à ceux qui chantent ; les hommes méchants n'ont pas de chansons!]

Un dicton bien dans l'esprit de Karl May, comme l'est aussi la conversion de Winnetou à la foi chrétienne, laquelle semble provoquée par l'« Ave Maria » entonné par la chorale villageoise au moment même où les deux « Westmänner » et l'Apache font leur entrée dans le hameau. En réalité, cette conversion est pour une bonne part tout au moins, le fruit de l'enseignement dispensé de longue date à Winnetou par Klekih-petra, et poursuivi après sa mort par Old Shatterhand, son second mentor. La prise de décision n'en reste pas moins soudaine, et cette soudaineté est nécessaire à l'auteur pour marquer la différence entre les deux Winnetou : l'ancien et le nouveau. Le lecteur, pour ce qui le concerne, conviendra volontiers que, parmi les Indiens, seule une personnalité aussi exceptionnelle que le chef des Apaches pouvait être à même d'entendre un jour le message chrétien de l'amour du prochain. Mais si le fier Apache y parvient, c'est essentiellement par sa fréquentation de Sharlih alias Karl alias Old Shatterhand, l'ami de cœur allemand.

VII.-6. Par-delà l'aventure, la religiosité et le kitsch, un message de fraternité.

À l'instar de la trajectoire de Old Shatterhand qui voit le « greenhorn » Karl se métamorphoser au fil de ses aventures en un audacieux « Westmann », le cheminement de Winnetou, de sa condition de « noble Indien » à celle de

« Edelmensch » [être noble] chrétien connaît quelques avatars. Il y a loin, en effet, entre la « conversion » au christianisme du chef indien et l'aversion qu'il manifestait naguère pour la religion des Visages-Pâles, plus précisément au-lendemain de l'assassinat de son « Père blanc », Klekih-petra :

“Sprich nicht vom Glauben zu mir! Trachte nicht danach, mich zu bekehren! [...] Dein Glaube mag der richtige sein, aber wir roten Männer können ihn noch nicht verstehen. Wenn uns die Christen nicht verdrängten und ausrotteten, so würden wir sie für gute Menschen halten und auch ihre Lehre für eine gute. Dann fänden wir wohl auch Zeit und Raum, das zu lernen, was man wissen muß, um euer Heiliges Buch und eure Priester zu verstehen. Aber der, welcher langsam und sicher zu Tode gedrückt wird, kann nicht glauben, daß die Religion dessen, der ihn tötet, eine Religion der Liebe sei²⁹⁶.” [“Ne me parle pas de croyance ! Ne cherche donc pas à me convertir ! [...] Ta croyance est peut-être la bonne, mais pour ce qui nous concerne, nous, les hommes rouges, nous ne sommes pas encore en mesure de la comprendre. Si les chrétiens ne nous acculaient pas et ne nous exterminaient pas, alors nous les tiendrions pour de braves gens et nous considérerions tout aussi positivement leur enseignement. Alors, oui, nous trouverions volontiers et le temps et la place pour apprendre ce qui est nécessaire à la compréhension de votre livre sacré et de vos prêtres. Mais on ne fera jamais croire à celui qu'on étouffe lentement et sûrement, que la religion de son bourreau est une religion d'amour.”]

Dans le chapitre 6 « Helldorf-Settlement » se trouve la scène pour le moins curieuse où Winnetou – jusque-là hautement suspicieux et mutique quand on le questionnait sur l'existence dans les montagnes de l'Ouest de gisements d'or et autres trésors – se déclare disposé à indiquer aux colons l'emplacement des pierres précieuses, à condition que soit entonné une fois encore, à son intention, le chant de l'« Ave Maria » entendu à son arrivée dans le hameau. Il formule aussi le souhait que le cantique soit chanté sur la colline, au sein de la nature, avant de quitter l'assistance et de disparaître dans les ténèbres. La requête de Winnetou ne manque pas d'interpeller Old Shatterhand qui fait part au lecteur de son étonnement :

Ich war im höchsten Grade überrascht. Hatte das Ave Maria auf diesen Indianer einen so tiefen, gewaltigen Eindruck gemacht, daß er entschlossen war, für dasselbe die Geheimnisse der Berge zu verraten?²⁹⁷ [Je fus surpris au plus haut point. L'Ave Maria avait-il fait sur cet Indien une impression si forte, si profonde, qu'il se montrât prêt, pour l'entendre une fois de plus, à trahir les secrets des montagnes ?]

Lorsque Old Shatterhand rejoint Winnetou qui se tient « immobile comme une statue » sur une plaque rocheuse dominant le petit lac de la colonie, les deux amis parlent à cœur ouvert de leur vision différente de la religion. Winnetou se désole à la pensée de ne plus revoir son frère Shar-lih quand il sera arrivé dans le territoire des chasses éternelles : le chef Apache a déjà la prémonition de sa mort prochaine. Old

²⁹⁶ *Winnetou I*, p. 424-425.

²⁹⁷ *Winnetou III*, p. 421.

Shatterhand retourne les arguments religieux de Winnetou pour démontrer les contradictions et l'inanité des croyances indiennes. Adroitement, il leur oppose les préceptes chrétiens, faisant valoir contrastivement à son ami la vacuité d'une existence où la « sauvagerie » est synonyme de solitude et de désespérance :

[...] Mein Bruder wandert einsam durch die Berge; er jagt den Bison und tötet seine Feinde. Worüber kann er sich freuen? Lauert nicht der Tod hinter jedem Baum und Strauch auf ihn? Hat er einmal einem Roten sein ganzes Vertrauen und seine ganze Liebe schenken können? Ist sein Leben bloß Arbeit, Sorge, Wachsamkeit und Täuschung gewesen? Findet er Ruhe, Frieden, Trost und Erquickung für seine ermüdete Seele etwa unter den häßlichen Skalpen des Wigwams oder auf dem verräterischen Lager der Wildnis? Der Heiland der weißen Männer aber sagt: "Kommt her zu mir alle, die ihr mühselig und beladen seid, ich will euch erquicken!" Ich bin dem Heilande nachgegangen und habe den Frieden des Herzens gefunden. Warum will mein Bruder nicht auch zu ihm gehen?"²⁹⁸ [Mon frère parcourt, solitaire, les montagnes; il chasse le buffle et tue ses ennemis. Mais en retire-t-il une vraie joie ? La mort ne le guette-t-elle pas derrière chaque arbre, derrière chaque buisson ? A-t-il jamais pu accorder toute sa confiance, toute son affection à un homme de sa race ? Son existence n'est-elle pas faite uniquement de travail, de soucis, de vigilance et de déceptions ? Son âme tourmentée trouve-t-elle le repos, la paix, la consolation et le réconfort dans son wigwam orné d'horribles scalps ou encore sur la couche trompeuse du désert ? Or, le Sauveur des hommes blancs a dit : « Venez tous vers moi, vous qui souffrez, je vais vous réconforter. » Je suis allé vers Lui et il a apaisé mon cœur. Pourquoi mon frère n'irait-il pas aussi vers lui ?]

Après avoir rappelé à Winnetou que sa vie n'a été que labeur, solitude et insatisfaction parce qu'il ne croyait pas au même Dieu que lui, au Dieu miséricordieux des chrétiens, Old Shatterhand s'emploie à convaincre le chef Apache de faire le pas qui lui apportera cette paix intérieure, cette sérénité de l'âme qui est désormais la sienne : pour la connaître à son tour, il lui faudra se délester de ses croyances indiennes – jugées inopérantes et malsaines – pour adopter la morale chrétienne, celle des Visages-pâles, considérée comme plus efficace dans ses résultats et infiniment supérieure dans son essence. Le message porte, si forte est la personnalité de l'ami blanc, si respectée sa parole, si émouvante la musique céleste entendue par Winnetou :

"Mein Bruder Schar-lih hat recht gesprochen. Winnetou hat keinen Menschen geliebt als ihn allein; Winnetou hat keinem Menschen vertraut als nur seinem Freunde, der ein Bleichgesicht ist und ein Christ. Winnetou glaubt keinem Menschen als nur ihm allein. Mein Bruder kennt die Länder der Erde und ihre Bewohner; er kennt alle Bücher der Weißen; er ist verwegen im Kampfe, weise am Beratungsfeuer und mild gegen die Feinde. Er liebt die roten Männer und meint es gut mit ihnen. Er hat seinen Bruder Winnetou niemals getäuscht und wird ihm auch heut die Wahrheit sagen. Das Wort meines Bruders gilt mehr als – das Wort aller Medizinmänner und als die Worte aller weißen Lehrer. Die roten Männer brüllen und schreien; die weißen Männer aber haben eine Musik, die vom Himmel kommt und im Herzen des Apachen weiterklingt. Mein Bruder mag mir verdolmetschen die Worte, welche die Männer dieser Niederlassung heut gesungen haben!"²⁹⁹ [Mon frère Charlie a parlé juste. Winnetou n'a

²⁹⁸ *Winnetou III*, page 426.

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 426-427.

jamais aimé quelqu'un autant que lui. Il est le seul homme à qui il ait accordé sa confiance, à lui, un visage-pâle et un chrétien. Il est le seul homme dont il croit les paroles. Mon frère connaît les pays de ce monde et leurs habitants ; il a lu tous les livres des blancs. Il est hardi au combat, sage au conseil et clément pour les vaincus. Il aime les hommes rouges et leur veut du bien. Il n'a jamais trompé son frère Winnetou, et aujourd'hui encore il lui dira la vérité. Winnetou accorde plus de foi à ses paroles qu'à celles de tous les sorciers rouges et de tous les savants blancs. Les hommes rouges hurlent et font du tapage ; les hommes blancs, au contraire, ont une musique qui vient du ciel et résonne dans le cœur de l'Apache. Je prie mon frère de me traduire les paroles que les hommes de cette colonie ont chantées aujourd'hui.]

Dans ce passage, Winnetou reconnaît implicitement la supériorité de son ami blanc qui, à sa différence, a voyagé dans tous les pays de la terre, fait l'expérience d'autres cultures et lu « tous les livres » des visages-pâles. La sympathie que Old Shatterhand manifeste aux hommes rouges, sa magnanimité à l'égard des vaincus et sa rectitude jamais prise en défaut, lui valent en retour l'estime et l'affection de Winnetou. Enfin, c'est bien le cantique dont il a composé les paroles qui a inopinément éveillé l'intérêt de l'Indien pour les mystères de la religion des blancs et est la cause première de leur échange sur les mérites comparés des deux religions, l'indienne et la chrétienne. L'explication qui suit la traduction des paroles du cantique a pour objet de faire comprendre à Winnetou la beauté et la grandeur de l'enseignement du Christ. Faite dans un langage simple et apparemment sincère, elle laisse Winnetou maître de son jugement et de sa décision. Ce qui n'empêche pas le narrateur de déclarer, avec une satisfaction évidente quant à la tactique par lui employée :

Es war ein liebevolles Netzauswerfen nach einer Seele, die wert war, aus den Banden der Finsternis erlöst zu werden³⁰⁰. [Ce fut un aimable lancer de filets en direction d'une âme qui méritait amplement d'être libérée des chaînes des ténèbres.]

Pour Old Shatterhand, il s'agit de sauver l'âme de Winnetou et la chose est en passe d'être gagnée. Silencieux pendant le discours de Old Shatterhand, l'Apache reste un moment plongé dans ses pensées, puis il se lève, tend la main à son ami et déclare :

"Mein Bruder Schar-Lih hat Worte gesprochen, welche nicht sterben können," sagte er tief aufatmend. "Winnetou wird nicht vergessen den großen, gütigen Manitou der Weißen, den Sohn des Schöpfers, der am Kreuz gestorben ist, und die Jungfrau, welche im Himmel wohnt und den Gesang der Siedler hört. Der Glaube der roten Männer lehrt Haß und Tod; der Glaube der weißen Männer lehrt Liebe und Leben. Winnetou wird nachdenken, was er erwählen soll, den Tod oder das Leben. Mein Bruder habe Dank. Howgh!"³⁰¹ ["Mon frère Charlie a prononcé des paroles qui ne peuvent pas mourir" dit-il en respirant profondément. "Winnetou n'oubliera

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 427.

³⁰¹ *Ibid.*, p. 428.

pas le grand et bienveillant Manitou des hommes blancs, fils du Créateur mort sur la croix, et la Vierge qui vit dans le ciel et entend le chant des colons. La foi des hommes rouges, c'est la haine et la mort ; la foi des hommes blancs, c'est l'amour et la vie. Winnetou va réfléchir maintenant à ce qu'il devra choisir : la mort ou la vie. Que mon frère Charlie soit remercié. *Howgh !*"]

Le lecteur moderne tant soit peu au fait de la difficile sinon impossible cohabitation – hors fiction – entre Indiens et colonisateurs euro-américains, résultat de manquements, de violences et d'atrocités réciproques ayant ouvert des plaies impossibles à guérir, la différence de culture attisant encore les haines de part et d'autre, ne manquera pas de sourire devant l'ingénuité de Winnetou et de trouver fallacieux les arguments de Old Shatterhand visant à christianiser le guerrier Apache et, par conséquent, à lui ôter une part de son indianité. On ne peut s'empêcher ici de penser à la fameuse controverse ayant opposé Johann Caspar Lavater à Moses Mendelssohn en 1769-1770, Lavater cherchant à convaincre le fameux philosophe qu'il avait tort de rester juif ! On peut opiner que les lecteurs « éclairés » des années 1890 et suivantes ne furent pas dupes non plus de ce qui s'apparente à une mystification opérée par Karl May. On peut également supposer que la religiosité sentimentale et larmoyante déployée dans ces pages où l'indianité vacille au profit du credo chrétien professé par l'ami allemand, aura touché la fibre religieuse de nombreux lecteurs germaniques moins soucieux de réalité historique et plus enclins à souscrire à la « fable » d'une conversion miraculeuse du « vanishing Indian » aux vertus universelles du christianisme.

Dans le chapitre intitulé « Am Hancockberg », Winnetou révèle à Old Shatterhand ses pressentiments d'une mort prochaine : la sienne. Son discours – qui fait appel aux métaphores des bêtes sauvages et domestiques – souligne la profonde différence qui existe entre Blancs et Indiens et, tout en rappelant la supériorité instinctuelle des derniers, les replace, en fait, à un stade antérieur de l'évolution :

“Der Weiße gleicht dem gelehrigen Haustiere, dessen Instinkt sich verändert hat, der Indianer aber dem Wilde, welches nicht nur seine scharfen Sinne behalten hat, sondern auch mit der Seele hört und riecht. Das Wild weiß ganz genau, wenn der Tod sich ihm naht; es ahnt ihn nicht nur, sondern es fühlt sein Kommen und verkriecht sich im tiefsten Dickicht des Waldes, um ruhig und einsam zu verenden. Diese Ahnung, dieses Gefühl, welches niemals täuscht, empfindet Winnetou in diesem Augenblicke³⁰².” [“Les Blancs sont semblables à ces dociles animaux domestiques dont l'instinct s'est transformé, tandis que les Indiens sont pareils aux bêtes de la savane qui non seulement ont conservé des sens aiguisés, mais encore suivent la

³⁰² *Ibid.*, p. 463.

voix de leur instinct. Les bêtes sauvages sentent fort bien la mort venir ; non seulement ils la pressentent, mais encore ils perçoivent son arrivée et vont alors se cacher au plus épais des fourrés pour y vivre, dans la solitude et à l'abri, leurs derniers instants. C'est ce pressentiment, qui ne trompe jamais, que Winnetou éprouve en ce moment.”]

Un peu plus loin, un autre passage dans la conversation des deux hommes ne laisse plus place au doute quant à l'adhésion du chef indien à la foi chrétienne : il n'est en effet plus question dans son discours de rejoindre le « territoire des chasses éternelles » des traditionnelles croyances indiennes, mais bien le royaume du Dieu chrétien :

Ich gehe heut dahin, wo der Sohn des guten Manitou uns vorausgegangen ist, um uns die Wohnungen im Hause seines Vaters zu bereiten, und wohin mir mein Bruder einst nachfolgen wird³⁰³. [J'irai là où le fils du bon Manitou nous a précédés, afin de nous préparer les logements dans la maison de son père, là où mon frère me suivra un jour.]

À l'évidence, l'Apache Mescalero est ferré en matière de Saintes Écritures : la Bible n'évoque-telle pas, dans le discours sur le chemin qui mène au Père, les nombreux logements préparés par son Fils à l'intention des élus ? S'ensuit une vision de paix qui, d'une part, annonce déjà le pacifisme du Karl May de *Und Friede auf Erden !* [Et Paix sur la Terre] et, d'autre part, reprend le thème de la culpabilité des Blancs dans le génocide des indigènes, thème abordé dès l'introduction à la trilogie, avant de s'achever par une évocation du pardon chrétien :

“Es wird dann ewiger Friede sein; es wird kein Morden mehr geben, kein Erwürgen von Menschen, welche gut waren und den Weißen friedlich und vertrauend entgegenkamen, aber dafür ausgerottet wurden. Dann wird der gute Manitou die Wagschalen in seiner Hand halten, um die Taten der Weißen und der Roten abzuwägen und das Blut, welches unschuldig gefloßen ist. Winnetou aber wird dabeistehen und für die Mörder seiner Nation, seiner Brüder, um Gnade und Erbarmen bitten³⁰⁴.” [Nous vivrons dans la paix éternelle : il n'y aura plus d'assassinats, on n'étranglera plus ces braves gens qui vinrent pacifiquement et confiants au-devant des Blancs pour être exterminés. Alors le bon Manitou jettera dans la balance les actes des Blancs et ceux des Rouges, et il saura combien de sang innocent il a été versé. Winnetou se tiendra près de lui et lui demandera pitié pour les bourreaux de son peuple, les meurtriers de ses frères.]

Quittant Helldorf-Settlement, Winnetou, Shatterhand et Walker se rendent à Echo-Cannon, la station de chemin de fer qu'ils ont résolu de sauver de l'agression sauvage que méditent le Yankee Rollins alias Haller et ses « Railtroublers ». L'attaque est repoussée, mais les alliés indiens des « Railtroublers » détruisent dans leur fuite précipitée Helldorf-Settlement et enlèvent ses habitants. Aidés par une

³⁰³ *Ibid.*, p. 464.

³⁰⁴ *Ibid.*, P. 464.

troupe de volontaires, les trois hommes parviennent bien à sauver les colons retenus au Hancockberg – au prix de la vie de Winnetou mortellement atteint par la balle d'un Indien Ogellallah. Il expire dans les bras de Old Shatterhand, non sans avoir auparavant indiqué l'endroit où les colons trouveront les pierres précieuses qu'ils recherchent et s'être fait chanter une dernière fois l'« Ave Maria » en allemand par le chœur des colons. Ses derniers mots sont pour son ami allemand :

“Schar-Lih, ich glaube an den Heiland. Winnetou ist ein Christ. Lebe wohl!”³⁰⁵ [“Charlie, Winnetou croit au Sauveur. Winnetou est chrétien. Adieu !”].

Le passage décrivant la mort du compagnon indien de « Karl der Deutsche » [Charles l'Allemand] revêt à n'en pas douter les oripeaux du « kitsch » au regard du caractère larmoyant de la scène finale, en particulier lorsqu'est suggérée l'image du visage du mourant exprimant un bonheur ineffable à l'écoute des deux dernières strophes du cantique dédié à la reine des cieux. Cependant, ce côté « kitsch » disparaît dans la suite de la description, lorsque la sémantique du corps rappelle la face brutale de la mort :

Es ging ein konvulsivisches Zittern durch seinen Körper; ein Blutstrom quoll aus seinem Munde; der Häuptling der Apachen drückte nochmals meine Hände und streckte seine Glieder. Dann lösten sich seine Finger langsam von den meinen – er war tot!³⁰⁶ [Un spasme convulsif secoua tout son corps; un flot de sang s'écoula de sa bouche. Le chef des Apaches pressa de nouveau mes mains, puis son corps se détendit ; lentement ses doigts se détachèrent des miens – Winnetou était mort !]

Et le narrateur d'ajouter avec justesse « Die wahre Trauer liebt die Worte nicht ! » : les grandes, les vraies douleurs ne se racontent pas !

On relève, ici et là, dans des articles de journaux et de magazines consacrés au roman de May, la mention que la fin brutale de Winnetou et sa « conversion » au christianisme auraient ému et arraché beaucoup de larmes à des générations d'adolescents et d'âmes sensibles outre-Rhin. Ce retentissement affectif se vérifie davantage encore auprès des cinéphiles allemands, amateurs inconditionnels des films où « cartonne », dans son rôle de « chef indien des cœurs », l'acteur français

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 474.

³⁰⁶ *Ibid.*, P. 474.

Pierre Brice³⁰⁷. L'approche du « phénomène » de la conversion du chef indien, fait par contre apparaître des avis très divergents, dès lors qu'on a affaire à des critiques littéraires. Pour Hermann Wohlgschaft, le message chrétien de la scène de la mort de Winnetou, ne fait aucun doute. Ainsi pouvons-nous lire dans sa « Grande Biographie » consacrée à Karl May les lignes suivantes :

Winnetou hat, historisch gesehen, nie gelebt. Aber er lebt in der Seele des Menschen ! Das Geständnis des Kunstkritikers und Schriftstellers Carl Einstein (1885-1940) dürfte sehr vielen May-Lesern aus dem Herzen gesprochen sein : « Das entscheidende Erlebnis war natürlich Karl May, und der Tod Winnetous war mir erheblich wichtiger als der des Achill und ist es mir geblieben. » [...] Carl Einstein und viele andere May-Leser haben recht : Winnetous Tod gehört zu den bewegendsten Sterbeszenen der Literatur. In der Abenteuergeschichte, im Heldenmythos von 1882/83, mag diese – religiös besetzte – Szene wie ein Fremdkörper wirken; im Kontext der späteren *Winnetou*-Tetralogie und des Mayschen Gesamtwerks aber ist sie doch stimmig³⁰⁸. [Historiquement, Winnetou n'a jamais existé. Il vit pourtant dans l'âme des hommes ! L'aveu suivant de l'écrivain et critique d'art Carl Einstein (1885-1940) pourrait bien exprimer ce que pensent dans leur for intérieur de très nombreux lecteur de May : « L'expérience décisive fut naturellement Karl May, et la mort de Winnetou a été bien plus importante pour moi que celle d'Achille – et elle l'est restée. » [...] Carl Einstein et beaucoup d'autres lecteurs de May ont raison : la mort de Winnetou compte parmi les scènes funèbres les plus émouvantes de la littérature. Dans l'histoire de l'aventure, dans le mythe des héros des années 1882-83, cette scène – habitée par la religion – peut faire l'effet d'un corps étranger. Cependant, elle est cohérente dans le contexte de la tétralogie-Winnetou ultérieure et de l'ensemble de l'œuvre de Karl May.]

La sincérité du message christique de la trilogie est mise en doute par ceux-là mêmes qui soulignent le côté « kitsch » de la conversion et de la mort de Winnetou. Certes, Karl May avait publié pendant de nombreuses années dans la revue catholique *Deutscher Hausschatz* et répondu alors aux exigences morales de cette gazette familiale catholique. Était-il pour autant chrétien catholique ? Il avait été baptisé protestant et, selon Arno Schmidt, d'abord indifférent en matière religieuse, ensuite tenant d'un pseudo-catholicisme, il se serait intéressé au spiritisme d'Allan Kardec et de Güldenstubbe. Autant dire que la religiosité dans ses œuvres ne dépasserait pas le cliché. Schmidt est très explicite à ce sujet :

May, der geborene, also zumindest « nominelle » Protestant, hat es nicht verschmäht, sich öffentlich als « Katholiken » zu bezeichnen; und zwar aus rein kommerziellen Erwägungen, um als Mitarbeiter an jenem, literarisch nullen aber unangenehm bigotten, *Hausschatz* mittun

³⁰⁷ Voir à ce sujet Henri Larski, « *Winnetou*, fleuron du cinéma populaire allemand des années 1960, un rendez-vous véritablement manqué avec le public français ? », *Strenae[Online]*, 9|2015, en ligne le 10 juillet 2015, consulté par nous le 25 juillet 2015. URL : <http://strenae.Revues.org/1443>.

³⁰⁸ Wohlgschaft, Hermann, *Große Karl May Biographie. Leben und Werk*, Paderborn, Igel Verlag Wissenschaft, 1994, p. 107. La scène de la mort de Winnetou à laquelle fait référence Wohlgschaft est celle qui se trouve dans la nouvelle *Im « wilden Westen » Nordamerika's* [Dans le « Far West » de l'Amérique du Nord] (1883). La scène a été insérée dix années plus tard par May dans son *Winnetou III*.

zu können³⁰⁹. [May, né protestant et par conséquent protestant au moins nominale, n'a pas dédaigné de se désigner publiquement comme étant « catholique ». Il a fait cela pour des raisons purement commerciales, pour pouvoir collaborer à cet *Hausschatz*, littérairement nul, mais fâcheusement bigot.]

La biographie fictive de Winnetou correspond à l'intention de l'auteur Karl May, exprimée dès l'introduction à la trilogie, de « dédier un mémorial littéraire à la race rouge ». Mais, comme il ressort des lignes précédentes, ce n'est qu'au travers de la mort tragique du chef indien sous son ultime avatar de chrétien convaincu, que l'indianité obtient ce mémorial.

L'œuvre de Karl May est à l'origine d'une idéalisation dans l'aire germanophone de l'Indien américain, laquelle a été la source de nombreux malentendus, dans la mesure où l'on a longtemps cru ou voulu croire que le Winnetou de la fiction reflétait l'Indien historique. Cette illusion s'est largement dissipée aujourd'hui, en particulier chez les jeunes lecteurs, bien plus au courant des réalités historiques américaines que leurs prédécesseurs de l'époque de May, mais la sympathie pour l'indigène que sa fiction a sinon fait naître, du moins puissamment contribué à renforcer, s'est maintenue jusqu'à nos jours dans les couches les plus diverses de la population allemande. Horst Peter Koll, rédacteur en chef du magazine catholique du cinéma *Filmdienst*, s'en est fait lui-même l'écho lorsqu'il écrit que Winnetou est pour les Allemands :

Ein idealisiertes Vorbild von gar messianischer Größe. Er verkörpert das Bild der Gerechtigkeit, er vermag Absolution zu erteilen, kann vergeben und Versöhnung herbeiführen³¹⁰. [Un modèle idéalisé de dimension proprement messianique. Il incarne l'image de la justice, peut donner l'absolution, pardonner et réconcilier.]

Sans doute. Mais il est tout aussi vrai que May est à l'origine d'une représentation spécifiquement allemande du Far West, associant à l'image du protagoniste germanique issue de l'émigration des années 1850-1860 celle de son frère de sang Apache, incarnation la plus pure d'une population autochtone qu'on se représentait volontiers, aux alentours de l'année 1900, comme vouée à rejoindre à très court terme la galerie des peuples disparus³¹¹. Sous cet aspect, nonobstant les

³⁰⁹ Schmidt, Arno, *Sitara und der Weg dorthin*, op. cit., p. 314.

³¹⁰ Koll, Horst Peter, « Der träumende Deutsche: die Winnetou Trilogie ». In: *Idole des deutschen Films. Eine Galerie von Schlüsselfiguren*. Hg. v. Thomas Koebner. München: Edition Text + Kritik, 1997, p. 389.

³¹¹ Estimée à quelque 600 000 individus aux alentours de 1800, la population amérindienne des États-Unis ne comptait plus que 237 000 individus en 1900.

effluves de nostalgie enveloppant le personnage romanesque de Winnetou, les idées de son inventeur concernant l'avenir des cultures indiennes en Amérique du Nord – dans la mesure où il aurait encore subsisté une population résiduelle de quelque importance – correspondaient assez exactement aux tendances de son époque. May plaidait, certes, pour un traitement plus humain des Indiens, mais regardant le monde à travers le prisme religieux et chrétien d'un Occidental, il ne pouvait guère se représenter que les survivants deviennent autre chose que des ouailles attentives aux prescriptions et injonctions de leurs bons pasteurs. Avec pour corollaire, l'obligation pour eux de se couler dans le moule de la société dominante et d'en accepter le système de valeurs aliénant, au risque de se transformer en « Apple-Indian », phénomène que dénonceront dans les années 1970 les activistes du mouvement indien radical : rouge à l'extérieur mais blanc à l'intérieur ! Ici encore l'analyse de Horst Peter Koll, quoiqu'un peu sèche pour tout inconditionnel du personnage Winnetou, nous paraît largement pertinente, lorsqu'il affirme :

“Winnetou [ist] also eine Art Artefakt, das gar nicht dazu dient, Verständnis und Mitleid für den Untergang der roten Rasse zu wecken, sondern vielmehr dazu, die eigenen (deutschen, weißen) Werte zu transportieren.”³¹² [« Winnetou [est] par conséquent une sorte d'artefact qui ne sert aucunement à faire naître la compréhension et la compassion à l'égard du déclin de la race rouge, mais au contraire constitue le vecteur de ses propres valeurs (blanches et allemandes) »].

Avant d'analyser le rapport très particulier qu'entretient le roman de Karl May avec la réalité allemande de son temps – l'Allemagne wilhelminienne – et, sur un plan essentiellement psychologique, avec l'âme allemande, il convient de rapprocher ce roman de l'Ouest typiquement germanique du roman-western américain, la comparaison des deux genres éclairant deux approches et deux visions radicalement opposées.

VII.-7. Roman-western américain et roman de l'Ouest façon Karl May.

Chez les Allemands eux-mêmes, Karl May a eu ses contempteurs. Parmi ces derniers, Klaus Mann s'est fait un devoir de « démolir » en quelques lignes le roman *Winnetou* au motif qu'il transmettait au lectorat allemand une présentation déformée des réalités américaines. Il écrit ainsi, en 1940, dans la revue américaine *The Living Age*, sous le titre explicite « Cowboy Mentor of the Führer », les lignes suivantes :

³¹² Koll, Horst Peter, article cité, p. 388.

“There is hardly a single detail in [May’s] “American stories” ... that is not a total and ludicrous misrepresentation. Atmosphere and landscape, gestures, words and actions are thoroughly un-American. Un-American are the villains – who, for some mysterious reason, are usually presented as Mormons or *Americans* [Yankees]; un-American are the noble heroes; utterly un-American above all is the self-righteous narrator, Old Shatterhand-Karl-May³¹³.” [« On ne trouvera guère un seul détail dans les “histoires américaines” [de Karl May] ... qui ne ressorte à une présentation totalement déformée et ridicule. L’atmosphère et les paysages, les gestes, les paroles et les actions sont on ne peut plus détachés de la réalité américaine. Pas américains, les méchants, lesquels – pour quelque raison mystérieuse – sont généralement présentés sous les espèces de Mormons ou d’*Américains* [Yankees] ; pas américains, ces nobles héros ; enfin et surtout, on ne saurait être moins américain que le pharisaïque narrateur, Old Shatterhand-Karl May. »]

Klaus Mann, qui voyait dans le III^e Reich « l’ultime triomphe de Karl May, la monstrueuse réalisation de ses rêves », fait jouer le rôle de pion littéraire à l’auteur du « Winnetou » dans ce qui était en réalité un pamphlet de propagande destiné à pousser l’Amérique, encore hésitante, à entrer en guerre contre l’Allemagne de Hitler. On peut aisément imaginer que c’est le côté « Superman » d’Old Shatterhand qui se trouvait dans le collimateur de Klaus Mann, pour la raison, justement, que le national-socialisme mettait au même moment et sans vergogne la force et la ruse du personnage en exergue – au détriment de ses autres qualités, en particulier de son humanité et de son ouverture au monde.

Reste qu’Old Shatterhand symbolise la conception de Karl May relative aux vertus idéales de l’Allemagne du XIX^e siècle et que son Far West est vu (et déformé) par les yeux de son personnage. Aussi est-ce à raison que l’auteur anonyme de l’article fort bien documenté « Karl May : Karl der Deutsche », paru dans les colonnes du magazine *Der Spiegel*, a pu écrire :

Mit der melancholischen Gestalt des Edel-Apatschen Winnetou (“Wäre er der Sohn eines europäischen Herrschers, so würde er ein großer Feldherr und ein noch größerer Friedensfürst werden”) hat Karl May seinem Bekenntnis zufolge, den indianischen Volkscharakter verherrlichen wollen. Mehr allerdings idealisierte er in Old Shatterhand und Kara Ben Nemsi den Charakter eines anderen Volkes: des deutschen³¹⁴. [Avec le personnage mélancolique du noble Apache Winnetou (“S’il était le fils d’un souverain européen, il deviendrait un grand général et un prince de la paix plus grand encore”) et en conformité avec sa profession de foi, Karl May a voulu glorifier le caractère de la nation indienne. Cependant, au travers de ses personnages Old Shatterhand et Kara Ben Nemsi, il a idéalisé bien davantage le caractère d’un autre peuple, à savoir : le peuple allemand.]

³¹³ Mann, Klaus: “Cowboy Mentor of the Führer”. *The Living Age*, CCCLIX (11/1940), p. 217-222.

³¹⁴ “Karl May: Karl der Deutsche”. In: *Der Spiegel* du 12.9.1962, p. 54-74, ici p. 63.

Sous ce dernier aspect, on peut légitimement considérer que Karl May a réalisé une manière de détournement culturel en réduisant son personnage Winnetou à une figure emblématique de valeurs et de sens propres à la culture européenne, plus précisément de valeurs et de sens propres à la culture germanique, plutôt que représentative de la richesse des peuples premiers. Il est intéressant de faire un rapprochement avec la littérature américaine contemporaine de la trilogie [1893] : on n'y trouve guère d'œuvre romanesque tant soit peu marquante mettant en scène de façon positive des personnages amérindiens, à l'exception notable du roman *Ramona* [1884] de Helen Hunt Jackson, l'auteure de *A Century of Dishonor* [Un Siècle de Déshonneur, 1881], compte rendu historique de l'injustice gouvernementale dans le traitement des autochtones. Dans *Ramona*, elle brosse un portrait remarquablement authentique de ceux-ci, en l'occurrence des Indiens californiens, et de leur tragédie, au travers des destinées de Ramona, une métisse indienne et écossaise et d'Alessandro, un Indien de sang pur, son amant. C'est bien la peinture de la fin d'un monde qui est proposée au lecteur, celui, raffiné des haciendas hispaniques aussi bien que celui des populations indigènes submergées par les hordes de chercheurs d'or et de pionniers à la cupidité sans limites.

Si les romans de Karl May, et plus particulièrement son « Winnetou », ont tant marqué des générations d'Allemands, c'est que la représentation des Indiens et, bien sûr, de leurs propres compatriotes « Westmänner », devait quelque part répondre à leurs attentes et assouvir certaines nostalgies. De l'autre côté de l'Atlantique, en-dehors des Germano-Américains, voire d'individus issus de l'émigration autre qu'allemande en provenance d'Europe centrale ou du nord, l'auteur Karl May est peu connu. Si tant est que des Nord-Américains autres que d'origine germanique soient au fait de cet engouement des Allemands pour son œuvre et s'y intéressent à leur tour, il y a fort à parier que la geste d'Old Shatterhand et de ses camarades saxons en terre américaine, jointe à cette étonnante approche des peuples premiers, constitue pour eux un sujet d'étonnement, d'amusement et d'incrédulité. En effet, l'interaction entre Blancs et « sauvages » narrée dans le roman ne correspond décidément pas à ce qu'ils ont appris de l'histoire de la conquête de l'Ouest. À l'évidence, les lieux de l'intrigue sont américains – les recherches approfondies menées par May dans la documentation géographique de son temps ont atteint leur but qui est d'accréditer l'effet de réel sur ce plan. Mais le fait que les personnages

blancs « positifs » se trouvent être principalement des Allemands, ou des individus d'origine allemande, alors que les sujets « négatifs » sont – presque sans exception – des « Yankees », et que, par ailleurs, la perspective non-américaine qui traverse l'œuvre relève d'une vision largement fantasmée des relations humaines, tout cela est plutôt de nature à les tenir éloignés d'une fiction qui malmène leur ego et est trop étrangère à leur culture pour qu'ils puissent s'y reconnaître et l'apprécier !

Il y a d'abord cet étrange couple Shatterhand-Winnetou qui fonctionne pour le mieux, sinon dans le meilleur des mondes, du moins dans le monde d'extrême liberté du « Grand désert américain ». Quel abîme sépare la « Blutsbrüderschaft » [fraternité de sang] des deux partenaires d'avec l'incompréhension réciproque que se témoignaient dans la réalité Indiens et colonisateurs historiques ! D'un côté, l'estime et l'affection, de l'autre le rejet né de l'incompatibilité radicale entre deux cultures, rejet aggravé par les haines accumulées au cours de luttes féroces ! Chez May triomphe le scénario du noble duo germano-indien vainqueur de « Yankees » foncièrement immoraux et prédateurs. Le lecteur américain attendra longtemps l'apparition sur la piste du cow-boy solitaire, personnage symbolique de la mythologie « officielle » de l'Ouest, qui a supplanté le trappeur, le « mountain man » [l'homme des montagnes] à la Kit Carson et autres « frontiersmen », pour devenir la figure iconique du « roman-western » *made in America* tel que décrit dans *The Virginian* [« *Le Virginien* », 1902] d'Owen Wister ! Cet admirable spécimen de « westerner » a pour lui d'être un aristocrate, un « gentleman » qui joint à sa « gentilité » la brutalité du redresseur de torts et la félinité de l'Indien. Ce « chevalier des prairies » est un peu le pendant anglo-saxon du « Westmann » allemand, pacificateur, justicier et conquérant ! Mais on ne trouve pas chez lui l'alter ego Indien et pour cause : il a tout simplement disparu, intégré pour ainsi dire dans les gènes du « Virginien » qui ajoute à ses qualités propres celles de l'homme rouge, magnifiant d'autant le protagoniste de race blanche ! Pas plus qu'à l'apparition du cow-boy, le lecteur américain ne devra s'attendre à ce que soit évoqué dans *Winnetou* un thème aussi central que celui de la démocratie américaine, motif de fierté pour tout citoyen des États-Unis qui se respecte. Qu'à cela ne tienne : le charisme d'Old Shatterhand, vivant et chaleureux, remplace avantageusement toute doctrine politique aussi aboutie soit-elle, supplée aux carences d'une société de l'Ouest brutale et soumise à la loi du plus fort. Pour le citoyen américain, la conquête de l'Ouest – par les armes, au détriment des « sauvages », par l'outil, au détriment de la nature vierge –

320

symbolise la marche en avant d'une société blanche égalitaire, dans laquelle chacun est fils de ses œuvres et vaut ce que valent la force de ses bras, son endurance et son habileté. Pour le lecteur allemand contemporain de Karl May, le visage de l'Ouest tel qu'il se dégage au fil des pages du roman est aussi un espace de liberté où les privilèges attachés à la naissance et au rang social s'estompent, où seuls comptent les qualités intrinsèques des individus, leur courage physique et leur degré de moralité. Mais terre de hasard et de rencontres, l'Ouest de la trilogie privilégie l'Authentique et la Fraternité entre les hommes, entre tous les hommes – sous l'égide de super-Allemands cultivant les vertus allemandes : amour de la justice et de la liberté, tolérance et fierté nationale. Considérée sous cet aspect, cette œuvre originale est comme une clé qui ouvre les portes d'un autre univers : celui de la réalité vécue et ressentie par les Allemands de l'époque wilhelminienne et au-delà, celui, plus intime encore, de l'âme allemande.

VII.-8. La trilogie-*Winnetou* : ce qu'elle nous dit des Allemands de l'époque wilhelminienne.

C'est, assez paradoxalement, parce qu'il ne connaissait l'Amérique que par procuration, à la différence de ses prédécesseurs Sealsfield, Arman /Strubberg, Gerstäcker, Ruppis, Möllhausen, etc., que Karl May a pu faire la démonstration de son génie créatif : la réalité empirique américaine n'a pas le moins du monde contrarié l'efflorescence de ses chimères littéraires. En revanche, il est licite de penser que son pays natal – la Saxe – et plus généralement, l'Allemagne – sa nouvelle patrie – sont forcément présents dans sa fiction : les « Westmänner » n'en sont-ils pas la preuve la plus manifeste ? Partant, il doit être possible de déceler dans ces chimères ce qu'elles véhiculent des peurs et des désirs comme des rêves sociaux du deuxième Empire allemand. Jochen Schulte-Sasse, dans son essai *Karl Mays Amerika-Exotik und deutsche Wirklichkeit [L'exotisme américain de Karl May et la réalité allemande]* exprime cette intuition de la manière suivante :

May, so können wir zusammenfassen, arbeitete in den von ihm gewählten Handlungsraum ideologische Elemente seines sozialen Kontextes ein – Elemente, die Ausdruck einer tiefgreifenden Panik- und Krisenstimmung des Kleinbürgertums im kaiserlichen Deutschland waren. Er formte heimatliche Verwicklungen in einfache, reduzierte Personenkonstellationen und Handlungsstrukturen um, um existenzbedrohten Kleinbürgern Ersatzhandlungen anbieten zu können [...]. Sicher war der "wilde und bessere Westen" für die Leser des wilhelminischen Deutschland auch Fluchtraum, auch Spielraum der Imagination. Doch dieser Imaginationsraum wird, [...], ideologisch an die Praxis der potentiellen Leser rückgebunden,

wodurch sein Freiheits- und Spielcharakter eingeschränkt wird. Literatur kann durch Identifikation vorstellungsweise zum Spielraum der Praxis ihrer Leser werden³¹⁵. [May, pour résumer, a inséré dans le champ de l'intrigue choisi par lui des éléments tirés de son propre contexte social – éléments qui se trouvaient être l'expression d'une atmosphère de panique et de crise profonde régnant alors au sein de la petite bourgeoisie de l'Allemagne impériale. Il transforma les affaires complexes de son pays en des constellations de personnages et des canevas d'intrigue simples et réduits, afin de pouvoir offrir à cette petite bourgeoisie menacée dans son existence des actes de substitution. [...] Il est certain que pour les lecteurs de l'Allemagne wilhelminienne l'« Ouest sauvage et meilleur » a été, tout à la fois, un espace de fuite et un espace où l'imagination pouvait s'exercer librement. Reste que cet espace imaginaire [...] est rattaché idéologiquement à la pratique des lecteurs potentiels, ce qui réduit son caractère de liberté et d'action. La littérature peut devenir par le biais de l'identification le lieu d'action où se déploie en imagination le vécu de ses lecteurs.]

L'auteur de l'article mentionne plus tôt dans le texte (p. 127) l'expression « Zeitalter der "Großen Depression" » [époque de la « Grande Dépression »] utilisée par l'économiste Hans Rosenberg dans son essai de 1943 pour désigner la période s'étendant de 1873 à 1896, laquelle aurait été marquée par de très grandes inquiétudes tant économiques qu'idéologiques³¹⁶. Ces inquiétudes auraient été particulièrement ressenties dans le monde agricole, chez les maîtres-artisans, les petits négociants et l'intelligentsia bourgeoise. Toujours selon Rosenberg, cette population qui se sentait menacée dans son existence par l'industrialisation frénétique entamée par l'Allemagne dans la seconde moitié du XIX^e siècle, se serait mentalement raidie et aurait adopté une attitude anti-industrielle et hostile au libéralisme. Un authentique mouvement de résistance se serait alors fait jour dans le pays : idéologique, anti-libéral, anti-capitaliste et anti-socialiste. Ses porte-parole ? De gros exploitants agricoles d'obédience conservatrice, des universitaires issus de la bourgeoisie ainsi que des ecclésiastiques. Dans son ouvrage sur l'histoire de l'Allemagne, paru en 1990, l'historien Thomas Nipperdey a affiné notre connaissance de cette période, soulignant, chiffres à l'appui, une croissance économique presque ininterrompue, entrecoupée par des phases de stagnation plus ou moins marquée selon les secteurs. Mais pour ceux – fort nombreux – qui souffrirent de la « détribalisation » industrielle et se virent contraints de s'éloigner du milieu familial pour s'adapter aux nouvelles conditions économiques et trouver un emploi dans des usines et des casernes ouvrières situées à l'autre bout du pays, les profondes

³¹⁵ Schulte-Sasse, Jochen: « Karl Mays Amerika-Exotik und deutsche Wirklichkeit. Zur sozialpsychologischen Funktion von Trivialliteratur im wilhelminischen Deutschland ». In: *Literatur für viele, Bd. 2: Studien zur Trivialliteratur und Massenkommunikation im 19. und 20. Jahrhundert*, hg. v. Helmut Kreuzer. Göttingen, 1976, p. 142-143.

³¹⁶ Rosenberg, Hans: "Political and Social Consequences of the Great Depression of 1873-1896 in Central Europe". In: *Economic History Review* 13 (1943), p. 58-73.

mutations sociogéographiques, socioéconomiques et socioculturelles, peut-être bénéfiques sur le long terme, ont le plus souvent été mal vécues par les intéressés, privés brutalement de la quasi totalité de leurs systèmes de référence sociaux et moraux – et considérées comme une crise du système libéral et de sa morale, une crise de la modernité³¹⁷.

Le bouleversement des genres de vie qu'entraîne l'industrialisation à marche forcée du pays – la poussée démographique l'impose ! – est d'autant plus brutal qu'il frappe un corps social encore fortement marqué par les pesanteurs héritées du passé. Arraché à ses modes de vie traditionnels, le peuple allemand passe brusquement à l'état de peuple industriel, avec pour première conséquence une immense migration intérieure. À ce phénomène social capital vient encore s'ajouter une forte émigration : dans le laps de temps qui va de 1880 à 1885, ce sont plus de 920 000 personnes qui prennent avec leur balluchon le chemin de l'Amérique. Cette Allemagne inquiète, angoissée même, est pourtant une Allemagne victorieuse : en janvier 1871, dans la galerie des Glaces à Versailles, l'Empire allemand avait été proclamé et la France, vaincue, contrainte d'abandonner au nouveau Reich l'Alsace moins Belfort et une partie de la Lorraine avec Metz et Thionville. Elle s'engageait en outre à verser à l'Allemagne une indemnité de guerre de 5 milliards de francs or. En l'espace de quelques mois, l'unité allemande avait été réalisée et la France abaissée. L'Allemagne impériale et militaire était née et prenait sa revanche sur le siècle d'hégémonie française consécutif à la guerre de Trente Ans (1618-1648), puis sur la vassalisation du pays pendant la période de Napoléon I^{er}. Pour la première fois de son histoire, l'Allemagne est un État national ; sous l'égide de la Prusse, elle rassemble 41 000 000 d'habitants et est en passe de devenir, après avoir vaincu la France impériale, une grande puissance économique qui dépassera, avant la fin du siècle, la Grande-Bretagne. Aussi, en dépit des vicissitudes de son long passé et des difficultés du présent, le peuple allemand pouvait ressentir une juste fierté en contemplant le chemin parcouru et Karl May vibrer à l'unisson en chantant l'émouvant « Lied der Deutschen » [Chant des Allemands] composé en 1841 par August Heinrich Hoffmann von Fallersleben (1798-1874) :

Deutschland, Deutschland über alles,

³¹⁷ Cf. Nipperdey, Thomas: *Deutsche Geschichte 1866-1918, Erster Band: Arbeitswelt und Bürgergeist*, Verlag C. H. Beck, München, 2013 [1990], p. 283-287.

Über alles in der Welt

[...]

Deutsche Frauen, deutsche Treue,
Deutscher Wein und deutscher Sang
Sollen in der Welt behalten

Ihren alten schönen Klang³¹⁸. [L'Allemagne, l'Allemagne par-dessus tout/Au-dessus de tout au monde/ [...] Femmes allemandes, fidélité allemande/Vin allemand et chant allemand/Doivent continuer dans le monde/De résonner avec leur ancienne beauté.]

Sa victoire de 1871 sur la France a donné à l'Empire allemand un grand prestige et, dans un pays où le poids de la tradition demeure considérable, les Églises, l'aristocratie, et le monde rural régissent la société, tandis qu'une bourgeoisie plus nationale que libérale s'intéresse au problème social et œuvre pour l'intégration de la masse ouvrière dans la société allemande. Le protestantisme allemand est d'abord luthérien, ce qui est de nature à renforcer l'esprit de discipline et le respect de l'« Obrigkeit » [l'autorité] sur la masse protestante qui représente environ deux tiers des Allemands. Les catholiques, quant à eux, font en Allemagne figure de minorité. Avec le passage de l'Empire sous contrôle protestant, le complexe de minorité ressenti par les fidèles s'accroît. Le « Kulturkampf » [Combat pour la défense de la civilisation] souligne le conflit persistant entre catholiques et protestants, conflit qui favorisera la constitution d'un parti politique catholique : le « Zentrum ». L'abandon progressif des lois anticléricales par Bismarck, de 1880 à 1890, fait que le « Centre » va collaborer à son œuvre, préparant ainsi les voies de l'intégration définitive des catholiques dans la société allemande. Le poids important que conserve l'aristocratie est un facteur qui joue en faveur du maintien d'une forme de traditionalisme : la noblesse garde un rôle dirigeant dans la fonction publique et dans l'armée, source de fierté pour elle. Le prestige de l'officier est considérable et l'on connaît l'anecdote :

Nach Gott dem Vater kommt der Offizier der Kavallerie, dann sein Pferd, dann nichts, dann nichts, und dann der Offizier der Infanterie. [Après Dieu le Père vient l'officier de cavalerie, puis rien, et encore rien, puis l'officier d'infanterie.]

Le prestige de l'armée renforce celui de l'aristocratie dans une société où la tradition militaire de l'ancienne Prusse prend valeur cardinale. Le long séjour dans l'armée auquel sont astreints les jeunes Allemands leur inculque, avec l'entraînement à la prussienne et ses automatismes de rigueur, le respect de la noblesse, le sens de la discipline et de la tradition. Mais l'entraînement à ces automatismes a aussi son

³¹⁸ Wendebourg, Hermann/Gerbert, Anneliese (Hrsg.): *August Heinrich Hoffmann von Fallersleben. Gedichte und Lieder*, Hoffmann und Campe Verlag, Hamburg 1974, p. 249.

revers : devant l'uniforme, l'Allemand perd tout sens critique, comme en témoigne la célèbre aventure du capitaine de Köpenick ! La bourgeoisie – près du tiers de la population du Reich – est la partie de la population qui a le plus profité de la progression du revenu national : très attachée à l'État qui a su seul réaliser l'unité du pays, elle reproduit assez souvent la manière de penser de la minorité dirigeante, adoptant les valeurs guerrières de l'aristocratie et oubliant, dans le même temps, son passé républicain et libéral. Comme l'a fort bien expliqué Norbert Elias, elle cherche à faire oublier son impuissance politique passée. D'où, de sa part, une surenchère se traduisant par la mise en avant de qualités martiales telles que la dureté, la rudesse, voire l'insensibilité :

« Eisern » ist ein anderes Schlüsselwort dieser Periode. Und schwach zu sein oder auch nur Schwäche zu zeigen, ist, wie man sieht, etwas ganz Schlimmes. Die Erinnerung an die Zeit der Schwäche hängt dem Bürgertum dieser Epoche nach und fordert so gewissermaßen die Überhöhung der gegenteiligen Haltung heraus. Man begegnet deren Zeugnisse allenthalben in den Dokumenten der Zeit: Deutschland war schwach. Nun ist es stark, und wir müssen alles daransetzen, damit wir stärker werden, militärisch wie wirtschaftlich³¹⁹. [“De fer”, voilà l'autre mot-clé de cette période. Être faible ou simplement faire montre de faiblesse, est, comme on voit, franchement mauvais. Le souvenir du temps de la faiblesse afflige la bourgeoisie de cette époque et suscite, en quelque sorte, la mise en avant de l'attitude opposée. On en trouve des témoignages partout dans les documents contemporains : l'Allemagne était faible. Maintenant, elle est forte, et tout doit être mis en œuvre afin de devenir plus fort encore, militairement et économiquement.]

Pour parachever ce très bref aperçu de la société dans l'Allemagne wilhelminienne, il faut dire un mot du peuple des campagnes et des nouveaux prolétaires urbains. Très attaché à ses traditions, le paysan vit toujours à l'heure de son clocher et s'emploie à tirer d'un sol ingrat les ressources nécessaires à sa subsistance et à celle de sa famille. En l'espace d'une ou deux générations, la révolution industrielle a arraché à leur terroir des millions d'Allemands pour les jeter dans les grandes cités, provoquant un brassage sans précédent des individus et mettant en contact dans le trouble et la confusion des masses humaines mal préparées à cette cohabitation d'un genre nouveau. Signe, entre autres, d'une société en transformation et déstabilisée, la hausse constante de la criminalité et des homicides.

Aux Allemands de cette époque de rupture, à tous les déracinés ne bénéficiant que d'une façon très limitée du boom économique, les textes de Karl May

³¹⁹ Elias, Norbert: *Studien über die Deutschen. Machtkämpfe und Habitusentwicklung im 19. und 20. Jahrhundert*, Suhrkamp Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1992 [1989], p. 273.

et son *Winnetou* en particulier, ont plu parce qu'ils offraient une vision du monde simple et cohérente : dans le décor rude et dangereux de l'Ouest sauvage, un compatriote isolé, certes doté de qualités physiques hors pair, est en mesure de résoudre tous les conflits et de faire régner l'ordre. Pour atteindre son but, il déploie des trésors d'initiatives, garde dans les circonstances les plus dangereuses la tête froide et fait la preuve d'éminentes capacités de « leadership », tout cela sans jamais rien abdiquer des règles d'un code éthique très strict. Au bout de chaque épreuve surmontée avec succès, il y a la récompense, non pas sous forme de pépites d'or ou de numéraire, mais en termes de notoriété et de respectabilité accrues. Par ailleurs, l'image donnée de l'Ouest, si l'on excepte des endroits aussi désolés que le « LLano Estaccado », est celle de vastes horizons, de plaines parcourues de cours d'eau, de montagnes et de collines boisées : un espace dans sa plénitude où le gibier abonde et semble attendre le chasseur ! On imagine sans peine l'attrait exercé par ces descriptions sur des lecteurs exposés aux difficultés de la vie quotidienne, en butte aux tracasseries d'une administration tatillonne omniprésente : pour la majorité d'entre eux, l'évasion hors de la réalité est à portée de main et, pour les plus audacieux, le désir d'avoir sa part au « jardin du monde » d'outre-Atlantique, stimulé par le spectacle de la liberté d'action des protagonistes, prend la forme de l'émigration vers l'Amérique³²⁰.

Pourtant, nous le savons, l'Ouest sauvage de Karl May, peuplé de nobles et de moins nobles sauvages, de gredins, de bandits et d'héroïques « Westmänner » allemands n'a, sous cette forme en tout cas, jamais existé. En vérité, ce qui importait à l'auteur c'était moins l'Ouest réel que la mise en opposition de deux mondes : celui du noble *Winnetou* et celui d'*Old Shatterhand*. Le premier symbolisant la mélancholie d'un monde autochtone qui disparaît à tout jamais et ne vivra plus désormais que dans le souvenir nostalgique du lecteur, le second représentant d'une civilisation technologiquement supérieure mais, au total, moralement inférieure parce que mue

³²⁰ L'émigration allemande aux États-Unis est restée forte après la fondation du Reich, puisqu'elle concernait encore 1,8 million personnes pour la seule période allant de 1880 à 1893. À partir de 1894, cependant, les statistiques soulignent un très net ralentissement des départs, si bien qu'à partir de 1896 le nombre des entrées d'immigrants dans l'espace du Reich dépassait celui des émigrants en partance pour l'Amérique. Comme dans le cas du *Kajütenbuch* (1841) de Sealsfield, qui contribua certainement à éveiller l'intérêt de nombreux Allemands pour le Texas, les récits de Karl May traitant des us et coutumes du Far West ont fasciné un grand nombre de lecteurs et sans doute favorisé parmi ces derniers des « vocations » américaines. Pour autant, ces récits qui font la part belle aux relations entre Blancs et Indiens, négligent par trop les autres aspects de la vie américaine, économiques en particulier, pour avoir été d'une quelconque utilité pratique à l'émigrant potentiel.

par l'insatiable besoin d'aller de l'avant afin de posséder toujours davantage. Autant dire que si le héros germanique emprunte certaines valeurs de progrès à la civilisation dont il est issu, il est trop éloigné de ses excès pour en faire encore véritablement partie. Heureusement, ses qualités intrinsèques alliées à des capacités hors pair, développées dans la lutte sans relâche qu'il mène pour faire triompher le bien sur le mal, lui permettent de surmonter au final tous les obstacles : il impose sa justice, met les méchants hors d'état de nuire, récompense les bons, rétablit l'harmonie.

C'est justement parce que le « Wilder Westen » de May n'avait pas grand-chose à voir avec l'Ouest réel qu'il a exercé un si grand attrait sur la génération de l'époque wilhelminienne et qu'il a continué de fasciner, longtemps après, d'innombrables lecteurs de toutes conditions. Sous cet aspect, la trilogie-*Winnetou* relève de ce « roman des consolations » dont parle si bien Umberto Eco dans son petit livre intitulé *De Superman au Surhomme* : sagapopulaire, libre des tensions proposées par le roman « problématique » et jouant sur des caractères vierges de toute pénétration psychologique, elle apporte au lecteur avide d'évasion « la joie du récit comme fin en soi »³²¹. Une autre raison de son exceptionnelle longévité réside peut-être aussi dans le fait qu'au travers d'aventures simples narrées avec beaucoup d'humour, on traite en fait de questions existentielles. Et là, le personnage dual Winnetou/Old Shatterhand joue encore un rôle clé, parce qu'il incarne en vérité tout ce qu'un homme, à un moment de sa vie, a pu rêver d'être ou d'accomplir.

³²¹ Cf. Eco, Umberto, « Pleurer pour Jenny », in: *De Superman au Surhomme*, Grasset, Paris, 1995, p. 13-25.

CHAPITRE VIII

Der Verschollene de Franz Kafka (1883-1924)

Entre stagnation et aporie de l'individu, l'aventure pervertie

VIII.-1. Introduction.

Tandis que Karl May emmène ses lecteurs dans les plaines du Far West à la suite de Old Shatterhand et de son émule amérindien Winnetou, lesquels pareils à de preux chevaliers sans peur et sans reproche s'emploient à mettre leurs exceptionnelles qualités physiques et morales au service de leur prochain, œuvrent au rapprochement de cultures différentes et font triompher le Bien sur le Mal, c'est à une toute autre aventure que nous convie Franz Kafka : une aventure qui a encore pour décor l'Amérique du Nord, une Amérique aux avant-postes de la modernité – quoique largement irréaliste et mythique – et pour protagoniste un jeune garçon originaire de cette « Mitteleuropa » d'avant les bouleversements de la Première guerre mondiale. L'intrigue du *Disparu* repose sur le modèle commun aux romans de Kafka : le protagoniste pénètre dans une réalité étrangère, soit qu'il s'y trouve contraint, soit volontairement ou encore sans s'en rendre compte³²². Or, dès le seuil du monde nouveau franchi, le « héros » fait à chaque fois l'expérience d'une désorientation croissante, car il se trouve en présence d'un ordre ou d'un système dont la logique lui échappe. Au point que son ancienne approche des hommes et des choses perd sa validité et ne fait plus que lui nuire s'il s'y tient. Dès lors, Il tâche de s'adapter à ce nouvel état des choses, lutte bravement mais éprouve bientôt la vanité de ses efforts. Sa défaite est consommée lorsque son aspiration à plus de liberté le conduit à la prison ou à la mort. Karl Roßmann – c'est le nom du « héros » dans *Le Disparu* – se trouve « embarqué » dans une aventure singulière, au cours de laquelle tous ses efforts s'achoppent à des difficultés déconcertantes et des situations sans issue. Comme si la condamnation primordiale que constituent le rejet et le bannissement infligés par un père intraitable devait sans cesse le rattraper, en

³²² Rappelons que ces romans, publiés après la mort de Kafka par Max Brod, sont au nombre de trois, à savoir : *Der Verschollene*, commencé en 1912 et publié pour la première fois en 1927 sous le titre *Amerika. Roman*, *Der Proceß* [le Procès], commencé en 1914, publié en 1925, et *Das Schloß* [le Château], esquissé vers 1914, achevé vers 1922, publié en 1926.

se répercutant d'instance en instance. Sujet sérieux, curieux de tout, perspicace à l'occasion, mais personnage sans véritable épaisseur psychologique, le jeune Roßmann va faire l'expérience de multiples mésaventures au pays de cocagne des « possibilités illimitées ». Ce faisant, il va se trouver confronté à une réalité déstabilisante, à un monde hostile où rien n'est jamais définitivement acquis, où tout principe de certitude est comme aboli. Cette réalité culturelle et sociale nouvelle qu'il découvre est la toile de fond devant laquelle va se dérouler sa destinée américaine. Ce n'est pas tant la corruption des valeurs de l'autre côté de l'Atlantique – que dénonçaient avec véhémence dans leurs écrits un Lenau et un Kürnberger – qui importe ici, mais l'incapacité du protagoniste à réussir son intégration dans le Nouveau Monde parce qu'il se trouve prisonnier d'un système dont la logique lui échappe, en présence d'un ordre « autre » qui le condamne à l'errance et à la stagnation. Une incapacité dont l'a doté son inventeur Franz Kafka, soumis lui-même par un destin capricieux aux impératifs d'une vocation littéraire si exclusive qu'elle deviendra sa raison de vivre. Une passion source de satisfactions mais aussi de mal-être, de conflits et de choix douloureux « objectivés » dans l'écriture et par le biais de la fiction. Au travers de ce voyage au bout de la nuit américaine de Karl Roßmann, c'est donc au décryptage d'une aventure ratée, d'une quête d'identité et de sens avortée – aux antipodes de l'apothéose du héros de tant de romans d'aventures – que nous convie *Der Verschollene* [*Le Disparu*]. Au fil des rencontres faites par l'adolescent, le narrateur démonte la machine sociale, laissant transparaître une réalité inquiétante mal dissimulée sous le vernis des faux-semblants. Aux prises avec un monde hostile, Karl se trouve le plus souvent en position d'observateur face à une réalité qui le dépasse. Dans une sorte de narration cinématographique, Kafka utilise son personnage comme une caméra narrative dont le champ de vision devient une image en mouvement. Conformément à sa fonction première d'*œil de la caméra*, le protagoniste enregistre le visible, capte une scène, isole une silhouette, zoome sur un détail, saisit l'agitation des hommes et des machines. Comme dans l'œuvre ultérieure de Kafka, le *Disparu* donne lieu à des situations contradictoires qui interpellent le lecteur. Resté à l'état de fragment, ce récit de l'impossible auto-émancipation d'un individu en butte à d'insurmontables difficultés tramées par les circonstances mêle le pathétique à la drôlerie et annonce les œuvres à venir de l'écrivain, placées, comme *Le Disparu*, sous la double thématique de la culpabilité et de l'innocence.

VIII.-2. Genèse de l'œuvre.

VIII.-2.1. Les sources.

C'est un fait avéré : Franz Kafka n'a jamais été aux États-Unis. Aussi bien, sa représentation de l'Amérique du Nord, à l'instar de celle de beaucoup d'autres Européens de son temps, reste largement tributaire d'une tradition historique et littéraire présente en Allemagne comme dans le reste de l'Europe depuis l'installation des premiers colons sur ce continent. Cette tradition est allée se renforçant avec le phénomène de l'émigration outre-Atlantique qui n'a cessé de concerner les Allemands depuis le XVII^e siècle et les interpelle plus particulièrement, en raison de son ampleur, tout au long du XIX^e. Le futur écrivain a par conséquent pu faire son profit de la lecture d'un certain nombre d'ouvrages sur l'Amérique, à caractère littéraire ou plus spécialisé, dont nous parlerons plus loin.

Pour autant, c'est d'abord dans son expérience familiale et enfantine qu'il faut chercher les raisons de son intérêt pour le Nouveau Monde. Chez les Kafka, en effet, la vie en Amérique était un thème fréquent dans les conversations familiales : trois des cinq fils de Filip Kafka, frère aîné de Hermann, le père de l'écrivain, ont en effet émigré en Amérique. Il y eut tout d'abord le cousin Otto qui s'était enfui de la maison paternelle en 1897 pour se rendre à Paris et embarquer ensuite à destination de Buenos Aires. Après avoir séjourné quelque temps en Amérique du Sud, l'ancien fugueur de dix-huit ans avait gagné les États-Unis. Là, il avait commencé tout au bas de l'échelle et fini par faire fortune – comme l'oncle Jacob dans *Der Verschollene* – en fondant en 1911 une entreprise d'exportation à New York³²³. En 1909, c'était au tour de son frère Franz, alors âgé de seize ans, de débarquer à New York où l'aîné le recueillait et prenait soin de parfaire son éducation en le plaçant dans un internat réservé aux enfants de familles très aisées. Les deux frères seront rejoints plus tard, en 1921, par Zdenek alias Zdenko, le mouton noir de la fratrie. Quant à Robert, le cadet avocat, personnage au demeurant fort admiré du futur écrivain, il avait, disait-on, séduit et engrossé, à l'âge de quatorze ans, une cuisinière travaillant dans la maison paternelle : voilà qui est à mettre en parallèle avec la situation de Karl

³²³ Pour ce qui a trait à la parentèle de Franz Kafka, cf. Northey, Anthony : *Kafkas Mischpoche*, Wagenbach, Berlin, 1988, p. 47-60.

Roßmann, le protagoniste du roman, banni par ses parents pour un motif similaire³²⁴. Deux fils de Heinrich, frère cadet de Hermann Kafka, Emil et Viktor, ont également émigré aux États-Unis, le premier en 1904, le second en 1905, et se sont établis à Chicago. Ces émigrants maintiennent le contact avec les membres de leur famille restés en Europe, certains retournant même à l'occasion au pays pour faire étalage de leur réussite et susciter en retour, chez les anciens et les plus jeunes, étonnement et admiration. Claude David, dans sa belle biographie de Franz Kafka, soutient que « cette saga familiale [...] était à la fois un témoignage de hardiesse et d'échec. On aurait dit que la vigueur avait disparu de la famille et Franz Kafka pouvait s'éprouver comme fin de race »³²⁵.

Comme ce fut le cas pour nombre d'adolescents du dernier tiers du XIX^e siècle, Kafka a vraisemblablement eu entre les mains des récits d'aventures ayant l'Amérique pour théâtre. Il est loisible de penser que ces lectures divertissantes jointes à l'exemple concret de ses cousins « américains » ont pu l'amener à envisager, à un moment ou à un autre, un départ pour le Nouveau monde, ce qui lui aurait permis d'échapper à la pression de l'entourage familial qu'il jugea de bonne heure insupportable et incompatible avec ses projets d'écriture. Une réminiscence de ce « rêve d'Amérique », sous la forme d'un cavalier autochtone, se retrouve dans le très court texte en prose intitulé *Wunsch Indianer zu werden* [Si l'on pouvait être un Peau-Rouge], publié en 1912. Il y est question d'un Indien imaginaire qui traverse la prairie au galop de son mustang, coursier et cavalier s'effaçant au fur et à mesure que s'accomplit le désir d'être Indien du rêveur ou, selon une autre interprétation, que s'opère le passage du couple cheval/cavalier vers un état supérieur et mythique, celui du centaure :

Wenn man doch ein Indianer wäre, gleich bereit, und auf dem rennenden Pferde, schief in der Luft, immer wieder kurz erzitterte über dem zitternden Boden, bis man die Sporen ließ, denn es gab keine Sporen, bis man die Zügel wegwarf, denn es gab keine Zügel, und kaum das Land vor sich als glatt gemähte Heide sah, schon ohne Pferdehals und Pferdekopf³²⁶. [Si l'on pouvait être un Peau-Rouge, toujours prêt et, sur son cheval fougueux, penché en avant, sans cesse vibrer sur le sol qui vibre, jusqu'à ce qu'on quitte les éperons, car il n'y avait pas d'éperons, jusqu'à ce qu'on jette les rênes, car il n'y avait pas de rênes, et qu'on voie le pays devant soi comme une lande tondue, déjà sans encolure et sans tête de cheval.]

³²⁴ Cf. Alt, Peter-André, *Franz Kafka. Der ewige Sohn*, Verlag C.H. Beck, 2., durchgesehene Auflage, München, 2008, p. 356.

³²⁵ David, Claude, *Franz Kafka*, Fayard, 1989, p. 27.

³²⁶ Cf. Kafka, Franz : *Das Urteil und andere Prosa*, Reclams Universal-Bibliothek Nr. 9677, Stuttgart, 1995, p. 36.

Dans son sympathique récit intitulé : *Vom Wunsch, Indianer zu werden : wie Franz Kafka Karl May traf und trotzdem nicht in Amerika landete* [Du désir d'être Indien : comment Franz Kafka rencontra Karl May sans pour autant débarquer en Amérique], l'auteur Peter Henisch met en scène ces deux romanciers diamétralement opposés, faisant dire à l'un, en l'occurrence Franz Kafka, à propos de cette phrase étonnante :

Aber so, daß bei einem Ritt alles Akzidentielle überflüssig wird, Steigbügel, Sattel, Zaumzeug, letzten Endes sogar das Roß, und nur die Substanz bleibt, sozusagen der Ritt an sich, so, sagt er, das müsse er zugeben, habe er es nie zustande gebracht³²⁷. [Mais qu'au cours d'une chevauchée, tout ce qui est accessoire devienne superflu, éperons, selle, bride, pour finir le cheval même, si bien qu'il n'en demeure plus que la substance, la cavalcade en quelque sorte : il lui faut bien admettre qu'à ce stade, il n'est jamais parvenu.]

Tout bien considéré, si la rencontre, en septembre 1908, de Karl May et de Franz Kafka à bord du transatlantique « Der Große Kurfürst » relève de la pure fiction, l'idée que Kafka ait pu s'inspirer de Karl May n'est pas si extravagante qu'elle puisse paraître à première vue. Quoique Kafka, à notre connaissance, ne mentionne nulle part May dans ses écrits, le journaliste et spécialiste de la culture Rüdiger Schaper n'en consacre pas moins un chapitre entier de sa biographie *Karl May. Untertan, Hochstapler, Übermensch* [*Karl May. Sujet, Imposteur, Surhomme*] à une possible influence de May sur Kafka³²⁸. Pourtant, les deux hommes sont à l'évidence très différents – même si une commune crainte de la « vraie » vie les rapproche – et les personnages de leurs romans respectifs aux antipodes les uns des autres : d'un côté, un Old Shatterhand, gaillard omnipotent et omniscient, mobile et aux entreprises couronnées de succès, de l'autre un K. ou Karl tourmentés et condamnés à l'échec en dépit de tous leurs efforts. Schaper le confirme d'ailleurs :

Karl May ist der Vermesser von Wunschträumen, Franz Kafka der Vermesser von Alpträumen³²⁹. [Karl May est l'arpenteur des chimères, Franz Kafka, celui des cauchemars.]

Reste que Karl May et Kafka ont tous deux créé des archétypes modernes et partageraient en outre, toujours selon Schaper, cet air de famille qu'on repère dans l'écriture des deux auteurs, à savoir le « style administratif », « l'allemand des arpenteurs » qu'ils auraient en commun. Le biographe de Karl May appuie son

³²⁷ Cf. Henisch, Peter: *Vom Wunsch Indianer zu werden. Wie Franz Kafka Karl May traf und trotzdem nie in Amerika landete*, Residenz Verlag, St. Pölten – Salzburg – Wien, 2012, p. 103.

³²⁸ Cf. Schaper, Rüdiger: *Karl May. Untertan, Hochstapler, Übermensch*, Siedler Verlag, München, 2011, p. 187-197.

³²⁹ *Ibid.*, p.189.

propos en citant la remarque qui suit, faite par Hermann Wiegmann, l'exégète de Karl May, dans le « Karl-May Handbuch » de Gert Ueding :

[...] aber so blasphemisch es klingen mag, die traumhafte Deutlichkeit und das nüchterne präzise Papierdeutsch erinnern an keinen modernen Schriftsteller mehr als an ihn, die Sprache ist von fast kafkaesker Reduktion und Präzision des Sprachlichen³³⁰. [... mais aussi blasphématoire que cela puisse paraître, la merveilleuse netteté, la sobriété et la précision du style administratif ne rappellent aucun autre écrivain moderne davantage que lui, sa langue est d'une réduction et précision grammaticale quasi kafkaïenne.]

Quoi qu'il en soit, la lecture des romans d'aventures mentionnés plus haut et l'audition des récits de ses parents voyageurs font germer une première fois dans l'esprit de Kafka adolescent l'idée d'écrire un roman dont l'intrigue se déroulerait dans le Nouveau Monde : il voulait narrer l'histoire de deux frères ennemis, un peu d'après le modèle des *Räuber* [Les bandits] de Schiller, dont l'un aurait pris la fuite en Amérique, alors que l'autre, le « bon » frère, croupirait dans une prison d'Europe³³¹. Dans son journal, à la date du 19 janvier 1911, Kafka se remémore la scène mortifiante où un de ses oncles « qui était volontiers moqueur » émit alors sur cette ébauche un verdict des plus négatifs, le qualifiant de « fatras habituel » [« Das gewöhnliche Zeug »], avec pour résultat de blesser au plus profond l'âme sensible et fière du jeune garçon, et accentuant davantage encore son ressenti d'extranéité au cœur même de la famille :

[...] und ich bekam selbst innerhalb des Familiengefühls einen Einblick in den kalten Raum unserer Welt, den ich mit einem Feuer erwärmen mußte, das ich erst suchen wollte³³². [... et j'acquis, au sein même du sentiment familial, un aperçu des froids espaces de notre monde qu'il me faudrait réchauffer à l'aide d'un feu que je voulais chercher d'abord].

Quelque treize ou quatorze années plus tard, une source d'inspiration nouvelle et stimulante pour la rédaction à venir de *Der Verschollene* a été la lecture par Kafka, en 1911, du roman de Charles Dickens [1812-1870], *David Copperfield*³³³. L'écrivain confiera plus tard dans son journal, à la date du 8 octobre 1917, que Dickens avait servi de modèle à son roman :

³³⁰ Ueding, Gert (Hg.), *Karl-May Handbuch*, 2. erweiterte und bearbeitete Auflage, Königshausen & Neumann, Würzburg, 2001, p. 163.

³³¹ Cf. Kafka, Franz, *Tagebücher*, hrsg. von Hans-Gerd Koch, Michael Müller und Malcolm Pasley, S. Fischer, Frankfurt a. M., 1990, p. 146-147.

³³² *Ibid.*, p. 147.

³³³ Cf. Binder, Hartmut, *Kafka-kommentar zu den Romanen, Rezensionen, Aphorismen und zum Brief an den Vater*, München, Winkler, 1976, p. 56.

Dickens Copperfield 'Der Heizer' glatte Dickensnachahmung, noch mehr der geplante Roman. Koffergeschichte, der Beglückende und Bezaubernde, die niedrigen Arbeiten, die Geliebte auf dem Landgut, die schmutzigen Häuser u. a. vor allem aber die Methode. Meine Absicht war wie ich jetzt sehe einen Dickensroman zu schreiben, nur bereichert um die schärferen Lichter, die ich der Zeit entnommen und die mattern, die ich aus mir selbst aufgesteckt hätte³³⁴. [*Le Chauffeur*, pure imitation de Dickens, plus encore le roman tel que je l'ai projeté. Sont imités entre autres : l'histoire de la valise, le garçon qui fait le bonheur de tout le monde et enchante tout le monde, les travaux humbles, la bien-aimée dans une maison de campagne, les maisons sales, mais surtout la méthode. Comme je m'en aperçois maintenant, mon intention était d'écrire un roman à la Dickens, mais enrichi de tons plus vifs que j'aurais empruntés à mon époque et de tons plus mats que j'aurais mis de mon propre cru.]

Il est patent que le Karl Roßman du *Disparu* et le héros éponyme du *David Copperfield* ont en commun leur jeunesse, leur sensibilité et un sens inné de la justice qui les place en porte-à-faux vis-à-vis du monde hostile environnant. Il semblerait, par ailleurs, que Kafka ait puisé dans les *American Notes : For General Circulation* [Notes Américaines] de Dickens pour la vision de la statue de la Liberté brandissant un glaive³³⁵. Symbole de la justice et du combat, le glaive remplace le flambeau que la statue tient à la main dans la réalité. Il semble annoncer à la fois les lois qui régissent la terre d'accueil et l'âpre combat pour l'existence que Karl Roßmann sera appelé à y mener. Parmi les autres sources littéraires qui ont pu inspirer Kafka, il nous faut citer encore la nouvelle *Der kleine Ahasverus* [Le petit Ahasverus] de l'auteur danois Johannes Vilhelm Jensen³³⁶ ainsi que plusieurs œuvres du romancier américain Walt Whitman³³⁷. Enfin, Kafka s'est servi des comptes rendus de voyage aux États-Unis et au Canada d'Arthur Holitscher (1869-1941), un écrivain et journaliste munichois, d'origine juive et d'inspiration socialiste³³⁸. Le reportage avait paru en feuilleton dans « Die Neue Rundschau » [« La revue nouvelle »] en 1911 et 1912, revue consultée régulièrement par Kafka, avant d'être publié en volume en 1913 sous le titre *Amerika heute und morgen. Reiseerlebnisse* [L'Amérique d'aujourd'hui et de demain. Expériences vécues au cours d'un voyage]. Violentement hostile à l'Amérique, cet écrit destiné à un large public prend les allures d'un pamphlet au caractère souvent outrancier. Il décrit, entre autres, les conditions de travail éprouvantes, la mendicité, les difficultés de l'immigration, l'antisémitisme, la condition des Noirs, la solidarité entre Nègres et Juifs. Kafka a puisé dans les comptes rendus d'Holitscher un certain nombre de

³³⁴ Kafka, Franz, *Tagebücher*, op. cit., p. 652.

³³⁵ Cf. Wirkner, Alfred, *Kafka und die Außenwelt, Quellenstudien zum 'Amerika'-Fragment*, Stuttgart, Klett, 1976, p. 19.

³³⁶ Cf. Binder, Hartmut, *Kafka. Der schaffensprozess*, Frankfurt a. M., suhrkamp, 1983, p. 80 et suiv.

³³⁷ Cf. Wirkner, op. cit., p. 30-40.

³³⁸ Cf. Lahire, Bernard, *Franz Kafka : éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, Éditions La Découverte, 2010, p. 401-402.

renseignements, y compris des erreurs d'impression qu'il a reproduites, parmi lesquelles la graphie fautive « Oklahama » pour « Oklahoma »³³⁹. Il a surtout repris à son compte – sous une forme, certes, condensée – le point de vue critique qu'on y trouve formulé sur les rapports sociaux aux États-Unis, à savoir que ce pays, présenté comme la terre légendaire de toutes les promesses est, dans la réalité, une sorte d'enfer où les enfants, les Noirs et les Juifs sont durement exploités³⁴⁰. Par ailleurs, Kafka assista le 2 juin 1912, alors qu'il travaillait à la rédaction de son roman, à une conférence avec projection de diapositives du Dr. František Soukup (1871-1940). Ce député social-démocrate tchèque avait entrepris, à l'automne 1911, un périple à travers les États-Unis à l'invitation d'associations ouvrières. Au cours de sa conférence, Soukup parla des colonies tchèques au Nebraska, de l'élection des fonctionnaires aux États-Unis – dont Kafka s'inspirera pour la scène de l'élection dans *Der Verschollene* – et d'une réunion électorale de Theodore Roosevelt. Son livre sur ces sujets, intitulé *Amerika*, paraît à Prague en 1912. Michael Müller, qui a rédigé la postface du *Disparu* de l'édition Reclam, souligne le fait que, même après qu'il eût commencé à travailler sur son roman, Kafka se tenait régulièrement informé des réalités américaines par la lecture d'articles très divers paraissant dans les colonnes du « Prager Tagblatt » [« le Quotidien de Prague »]³⁴¹. Lecteur de journaux assidu et attentif, il suivit avec intérêt pendant l'été et l'automne 1912 la campagne présidentielle aux États-Unis. Celle-ci déboucha sur la victoire, au mois de novembre, du démocrate Woodrow Wilson dont le programme « New Freedom » [« Liberté Nouvelle »] formulait des idées critiques envers la société.

VIII.-2.2. Élaboration et avatars de *Der Verschollene*.

Pendant l'automne et l'hiver 1911 et jusqu'au mois de juillet 1912, Kafka travaille intensivement à son « roman américain ». Il rédige ainsi quelque 200 pages manuscrites d'une première esquisse dont la postérité ne connaîtra rien, Kafka ayant détruit l'ensemble des feuillets qu'il considérait comme « gänzlich unbrauchbar » [complètement inutilisables]³⁴². Le 25 septembre 1912, deux jours après la rédaction

³³⁹ Wirkner, Alfred, *op. cit.*, p. 15.

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 21.

³⁴¹ Cf. Franz Kafka, *Der Verschollene*, Reclams Universal-Bibliothek Nr. 9688, Philipp Reclam jun., Stuttgart, 1997, p. 306.

³⁴² Cf. Heller, Erich; Joachim Beug (Hrsg.), *Franz Kafka. (Dichter über ihre Dichtungen, Bd. 1)*, Ernst Heimeran/S. Fischer, München, 1969, p. 41.

de la célèbre nouvelle *Das Urteil* [Le Verdict], écrite d'une seule traite dans la nuit du 22 au 23 septembre, Kafka « s'attaque » à la rédaction d'une deuxième version du roman, qui comme on sait restera à l'état de fragment sous le nom de *Der Verschollene* [Le Disparu]. La majeure partie du texte est conçue dans la période allant de septembre 1912 à janvier 1913, si l'on fait abstraction de la première esquisse détruite et des tout premiers essais déjà mentionnés remontant au temps des études secondaires de Franz Kafka. De cet ensemble, seul le premier chapitre, est considéré comme réussi par l'auteur qui le fait publier à Leipzig dans la collection *Der jüngste Tag* [Le jour du Jugement dernier] de l'éditeur Kurt Wolff. Intitulé *Der Heizer* [Le Soutier], il devait, dans l'esprit de Kafka, être imprimé avec *Das Urteil* [Le Verdict] et *Die Verwandlung* [La Métamorphose] dans un recueil qui se fût dénommé *Die Söhne* [Les Fils], mais ce projet ne fut pas réalisé. C'est à Max Brod, l'ami et confident de l'écrivain, qu'il reviendra de publier en 1927 le texte reconstitué, soit trois ans après la mort de Kafka, sous le titre *Amerika* [L'Amérique] : l'écrivain aurait en effet désigné sous ce nom le roman à Brod, alors qu'il l'appelle explicitement *Der Verschollene* dans une lettre à sa correspondante et future fiancée Felice Bauer. Vers la mi-novembre 1912, les six premiers chapitres étaient d'ailleurs suffisamment avancés pour qu'il puisse faire état de leurs titres respectifs dans cette même lettre à Felice :

Die Geschichte, die ich schreibe, und die allerdings ins Endlose angelegt ist, heißt, um Ihnen einen vorläufigen Begriff zu geben 'Der Verschollene' und handelt ausschließlich in den Vereinigten Staaten von Nordamerika. Vorläufig sind 5 Kapitel fertig, das 6te fast. Die einzelnen Kapitel heißen: I Der Heizer II Der Onkel III Ein Landhaus bei New York IV Der Marsch nach Ramses V Im Hotel Occidental VI Der Fall Robinson³⁴³. [L'histoire que j'écris, et qui, il est vrai, est conçue pour s'étendre à l'infini, s'appelle – pour que vous puissiez vous en faire une première idée – "Der Verschollene", elle se passe exclusivement dans les États-Unis d'Amérique. Pour l'instant, j'ai terminé cinq chapitres et quasiment le sixième. Les chapitres respectifs se nomment : I Le Soutier II L'Oncle III Une Maison de Campagne aux Environs de New York IV La Marche vers Ramsès V À l'Hôtel occidental VI Le Cas Robinson.]

Pourtant, dès le 13 novembre, Kafka émet des doutes quant à sa capacité à mener le roman à son terme, et fin novembre la rédaction s'interrompt brusquement, l'écrivain ayant entre-temps rédigé en quelques jours *Die Verwandlung* [La Métamorphose]. Elle reprend en janvier 1913, avec la rédaction du chapitre VII, que Max Brod intitulera « Ein Asyl » [Un Asile] et qui correspond en fait à l'épisode du séjour chez Brunelda, ainsi qu'avec l'écriture d'une grande partie du chapitre VIII :

³⁴³ Cf. Kafka, Franz: *Briefe an Felice und andere Korrespondenzen aus der Verlobungszeit*, hg. v. Erich Heller u. Jürgen Born, 10. Aufl., Frankfurt a. M., 2003, p. 86.

« Auf! Auf! rief Robinson ... » [Debout! Debout! cria Robinson ...]. Les deux chapitres s'enchaînent et ne portent aucun titre dans l'édition critique de 1983 de Jost Schillemeit³⁴⁴. À l'automne 1914, au terme de deux années d'interruption marquées par le problème de ses relations avec Felice Bauer, Kafka se remet à l'ouvrage, parachevant le chapitre VIII puis rédigeant une partie du chapitre IX et le chapitre X, intitulés respectivement « Ausreise Bruneldas » [Départ de Brunelda] – le titre est de Kafka –, et « Das Naturtheater von Oklahoma » [Le Théâtre de la Nature d'Oklahoma] – le titre est de Max Brod –, et enfin le fragment sans titre qui débute par « Sie fuhren zwei Tage ... » [Ils roulèrent deux jours ...]. Un onzième chapitre (au moins) aurait dû constituer la suite du projet : il ne vit jamais le jour, l'interruption étant, cette fois, bel et bien définitive. Désormais, Kafka ne touchera plus à son roman.

VIII.-3. Résumé succinct de l'intrigue.

Karl Roßmann, un adolescent de seize ans originaire de Prague, a été envoyé en exil en Amérique par ses parents à la suite d'une histoire avec la bonne de la maison qui l'a séduit et rendu père. À son arrivée à New York, il accompagne un soutier, qui se dit maltraité par son supérieur hiérarchique, chez le capitaine du navire dans le but de l'encourager et de l'aider à se défendre. Là, il trouve un protecteur en la personne d'un oncle maternel, riche industriel et sénateur, qui a été mis au courant par la bonne et qui l'accueille chez lui. L'oncle s'emploie à parfaire l'éducation de son neveu avant de le rejeter à la suite de ce qu'il interprète comme un acte de désobéissance de sa part. Laissé à lui-même, Karl rencontre deux ouvriers ajusteurs au chômage, Delamarche et Robinson, lesquels en ont après son argent. Il se sépare d'eux rapidement pour occuper un emploi de liftier dans un grand hôtel grâce à l'entremise de la cuisinière en chef, elle-même originaire de Vienne, qui le prend sous sa protection. Karl s'acquitte consciencieusement de sa tâche jusqu'au jour où il reçoit la visite de Robinson qui est complètement ivre. Voulant aider son ancien compagnon de route, Karl, qui a abandonné momentanément son poste, se retrouve accusé de négligence dans son service par le portier en chef et congédié. Il ramène Robinson chez Delamarche. Mais ce dernier le contraint à servir Brunelda, une ex-cantatrice devenue sa maîtresse. Un jour, Karl conduit Brunelda à une

³⁴⁴ Kafka, Franz, *Der Verschollene*. Herausgegeben von Jost Schillemeit, S. Fischer Verlag, Frankfurt a. M., 1983. Toutes les citations extraites de *Der Verschollene* le sont à partir de cette édition critique.

adresse qui sert manifestement d'hôtel de passe. À la fin du roman, Karl intègre le « Grand théâtre d'Oklahoma » puis se retrouve en compagnie de Giacomo, son petit camarade liftier à l'hôtel Occidental, et des autres personnes nouvellement recrutées, à bord du train qui les emmène à travers les paysages grandioses de l'Ouest américain, en direction d'Oklahoma.

VIII.-4. Entre mythe et réalité, l'Amérique comme toile de fond de l'aventure.

Si l'on devait s'en tenir aux seuls propos de Kafka pour décrypter *Der Verschollene*, la remarque à propos du « Copperfield de Dickens » insérée dans son journal à la date du 8 octobre 1917, remarque que nous avons citée plus haut dans notre paragraphe sur les sources de l'œuvre, revendique en premier lieu un modèle réaliste. En effet, après avoir évoqué le paisible environnement campagnard de Zürau, où il venait d'entamer un séjour de huit mois, Kafka n'hésitait pas à souligner tout ce que *Le Disparu* devait au roman *David Copperfield*, ajoutant que son intention était d'écrire un « roman à la Dickens ».

En dépit de ce commentaire, il est patent qu'avec *Der Verschollene* Kafka n'a pas écrit un roman réaliste : il suffit pour s'en convaincre de relire le passage, au tout début du livre, où l'écrivain place le détail fameux du glaive brandi par la statue de la Liberté ! Le flambeau éclairant le monde a cédé la place au glaive du guerrier – le lecteur instruit s'interroge, tandis que le jeune protagoniste ne s'étonne que de la hauteur de l'édifice – et tandis que le navire passe lentement devant elle, la statue lui semble soudain éclairée d'un soleil ravivé :

Als der siebzehnjährige Karl Roßmann, der von seinen armen Eltern nach Amerika geschickt worden war, weil ihn ein Dienstmädchen verführt und ein Kind von ihm bekommen hatte, in dem schon langsam gewordenen Schiff in den Hafen von Newyork einfuhr, erblickte er die schon längst beobachtete Statue der Freiheitsgöttin wie in einem plötzlich stärker gewordenen Sonnenlicht. Ihr Arm mit dem Schwert ragte wie neuerdings empor und um ihre Gestalt wehten die freien Lüfte. "So hoch", sagte er sich ...³⁴⁵. [Quand le jeune Karl Rossmann, âgé de dix-sept ans et expédié en Amérique par ses pauvres parents parce qu'une bonne l'avait séduit et qu'elle avait eu un enfant de lui, entra dans le port de New York, sur le bateau qui avait déjà réduit son allure, la statue de la Liberté qu'il regardait depuis un long moment lui parut tout d'un coup éclairée d'un soleil plus vif. Son bras armé d'un glaive semblait brandi à l'instant même, et sa stature était battue par les brises impétueuses. – Si haute ! se dit-il.]³⁴⁶.

³⁴⁵ *Der Verschollene*, op. cit., p. 7.

³⁴⁶ Tous les passages traduits de *Der Verschollene* cités en note sont extraits de *Kafka. Amerika ou le Disparu*. Traduction et présentation par Bernard Lortholary, Flammarion, « GF », Paris, 1988, P. 17.

Karl observe le port de New York, sa vision est panoramique, puis son regard glisse vers la statue de la Liberté. Il ne s'étonne pas le moins du monde que la statue brandisse un glaive au lieu d'un flambeau. On a affaire ici, comme du reste d'un bout à l'autre du récit, à la situation narrative dite de « focalisation interne » : l'action est vue par un personnage, en l'occurrence Karl Roßmann, et le narrateur limite le champ de l'information à ce que celui-ci voit et comprend. C'est la vision de Karl qui détermine la progression, laquelle se traduit par un mouvement continu.

Le caractère imaginaire du récit se trouve renforcé tout au long de l'intrigue par de nombreux détails insolites, tels les noms de villes non identifiés aux sonorités comiques comme Butterford ou bibliques comme Ramsès [chapitres IV et V], une cartographie hautement fantaisiste qui montre un pont reliant New York à Boston [chapitre IV] et situe San Francisco dans l'Est [chapitre III] ! Voici Karl Roßmann qui se dispose à mettre sur la table – au pays du dollar ! – une pièce d'un quart de livre [chapitre IV] ou encore sort de sa poche une pièce d'un schilling pour la donner au domestique [chapitre III] ... Ce qui fait dire à Marthe Robert, spécialiste de l'auteur, dans son introduction aux *Œuvres complètes de Franz Kafka* :

De toute façon, qu'ils soient nommés ou désignés par un terme vague qui jette le doute sur la réalité, les lieux n'ont aucune importance pour l'action, et, à quelques détails près, dont le pittoresque fait par contraste un effet brutal et saugrenu, la Chine, l'Amérique ou la Russie jouent le même rôle dans le récit qu'une ville anonyme, une maison, voire une simple chambre³⁴⁷.

Autrement dit, pour Marthe Robert, l'histoire de Karl Roßmann aurait pu se dérouler n'importe où et le cadre américain ne serait qu'accessoire. Sans doute, encore que, aussi déformée soit-elle, l'Amérique de Kafka restera toujours l'Amérique aux yeux des lecteurs des deux côtés de l'Atlantique, en raison de la puissance évocatrice de certaines images, de la prégnance de certaines associations d'idées ou encore du fait que certaines situations sont plus envisageables en Amérique qu'ailleurs. Mais, ce qui importe, c'est le fait que les protagonistes des écrits de Kafka, et parmi eux Karl Roßmann, vivent tous plus ou moins la même chose. Dénués d'une véritable épaisseur biographique, ils n'évoluent guère, sont réduits au rôle stylisé que leur a assigné l'auteur, occupant des positions sociales et exerçant des fonctions professionnelles, tout en étant porteurs de

³⁴⁷ Robert, Marthe, Introduction aux *Œuvres complètes de Franz Kafka*, Gallimard, « Cercle du Livre Précieux », tome 1, Paris, 1961, p. 103.

logiques comportementales, qui leur tiennent lieu de psychologie. Dans le cas de Karl, l'accent est nettement mis sur la régression sociale du protagoniste, en butte aux difficultés que lui oppose un environnement essentiellement hostile. De cette confrontation brutale avec l'altérité, le protagoniste ne peut sortir vainqueur malgré sa bonne volonté et ses efforts méritoires : il est en effet victime de sa candeur, prisonnier de son éducation, de son passé familial, de la faute innocente qui lui colle à la peau. À moins qu'on ne veuille voir dans le Grand Théâtre de la Nature d'Oklahoma, à la fin du récit, le Paradis retrouvé, le sympathique émigrant paraît plutôt destiné à faire son purgatoire sur terre, sans jamais trouver le moyen d'échapper à ce qui s'apparente à une inexplicable condamnation.

L'interprétation décontextualisée et dé-historicisée de l'œuvre de Kafka a de longtemps ses partisans. Parmi ces derniers, l'austro-américain Heinz Politzer, pour qui l'intitulé « Amerika », choisi par Max Brod, était un terme impropre à rendre compte de la substance de l'œuvre en question³⁴⁸. Cette interprétation tend à dépouiller de toute réalité objective l'espace-temps du roman, à souligner essentiellement la vérité subjective des images et des sentiments des personnages. Pourtant, si l'on considère le processus de création à l'œuvre chez l'écrivain, l'on ne saurait faire abstraction de la relation privilégiée, dont nous avons parlé plus haut, qu'entretient la famille Kafka avec l'Amérique, non plus que du vif intérêt porté par Kafka aux questions concernant la vie politique, sociale et économique des États-Unis, intérêt objectivement documenté. Enfin, il faut tenir compte de la place qu'occupent encore, avant la première guerre mondiale, les États-Unis dans l'esprit et l'inconscient collectif des populations d'Europe centrale. Pour les cœurs aventureux, ce pays reste synonyme d'exutoire à leur besoin vital d'une existence moins conventionnelle, pour les déshérités et les persécutés, il représente la porte du salut aux moments douloureux de leur histoire personnelle ou collective. L'expression figée : « das Land der unbegrenzten Möglichkeiten » [le pays des possibilités illimitées] laisse deviner le puissant attrait qu'a pu exercer le lointain continent nord-américain sur ces populations. Au tournant du siècle, le mythe vivait encore, et Kafka ne l'ignorait pas. N'avait-il pas caressé lui-même l'idée de couper les ponts avec les siens et de « renaître » à l'autre bout de la terre ? Paradoxe d'écrivain, c'est justement ce mythe qui se trouve malmené dans *Le Disparu*,

³⁴⁸ Politzer, Heinz, Franz Kafka, *Parable and Paradox*, Cornell UP, Ithaca and London, p. 124.

subordonné aux thèmes kafkaïens de la faute, de la solitude et du fatum. L'Amérique prend alors, sous le regard enjoué et pessimiste de l'auteur, la forme d'une caricature expressive, celle d'une modernité fascinante mais aliénante.

VIII.-5. Déconstruction du mythe de l'Amérique et projection dans la modernité.

Le choix de l'Amérique comme scène de sa fiction romanesque est l'occasion pour le romancier Kafka de déconstruire le mythe européen attaché à cette partie du monde considérée de longtemps et par beaucoup comme la nouvelle terre promise. L'immigrant Karl Roßmann, pour sa part, est précipité à son corps défendant dans cette Amérique que l'auteur a expressément voulue ultra-moderne et que dès son arrivée à New York le jeune protagoniste sait devoir affronter en comptant avant tout sur ses propres forces :

Denn auf Mitleid durfte man hier nicht hoffen und es war ganz richtig, was Karl in dieser Hinsicht über Amerika gelesen hatte; nur die Glücklichen schienen hier ihr Glück zwischen den unbekümmerten Gesichtern ihrer Umgebung wahrhaft zu genießen³⁴⁹. [Car ici, il ne fallait pas espérer de la pitié, et ce que Karl avait lu là-dessus concernant l'Amérique était exact ; seuls les gens heureux paraissaient ici jouir de leur bonheur, au milieu des visages indifférents qui les entouraient.]

La solitude et l'indifférence des nantis, c'est ce qui menace les exilés et les déshérités dans l'univers de béton des villes américaines. Et singulièrement à New York – la ville qui incarne le mieux aux yeux de Kafka le mythe américain – où la fin tragique de la mère de Thérèse Berchtold, la secrétaire de la cuisinière en chef de l'Hôtel Occidental, est retracée sous la forme d'un mélodrame social à la Dickens. Racontée par Thérèse, l'errance de la mère et de l'enfant affamées, par une nuit d'hiver, dans le froid et le blizzard, résonne comme une mise en cause de la modernité. Encombrée de baluchons inutiles qui entravent sa marche mais dont elle ne veut absolument pas se séparer, la mère finit par gagner le lendemain matin le chantier de l'immeuble en construction où elle doit travailler comme manœuvre. Ayant grimpé sur une échelle, elle trouve la mort, sous les yeux effarés de la fillette, en basculant dans le vide du haut d'un échafaudage. Certains détails glissés dans le texte laissent supposer qu'il s'agit en réalité d'un suicide prémédité : le mutisme de la femme, sa décision de ne pas se présenter selon l'usage à la baraque du contremaître et sans rien demander à personne de grimper sur l'échelle alors que le

³⁴⁹ *Der Verschollene*, op. cit., p. 54-55.

travail en hauteur est réservé aux hommes. C'est vraisemblablement la présence de la petite Thérèse qui conduit la mère à camoufler son suicide en accident involontaire. Au terme d'un récit évoquant avec force la misère sociale et la solitude morale des indigents dans la mégapole moderne New York, récit qui a valeur d'avertissement pour Karl, le lecteur apprend encore que :

Die letzte Erinnerung Thereses an ihre Mutter war, wie sie mit auseinander gestreckten Beinen dalag in dem karierten Rock, der noch aus Pommern stammte, wie jenes auf ihr liegende rohe Brett sie fast bedeckte, wie nun die Leute von allen Seiten zusammenliefen und wie oben vom Bau irgendein Mann zornig etwas hinunterrief³⁵⁰. [Le dernier souvenir qu'avait Thérèse, c'était l'image de sa mère étendue là, jambes écartées, dans sa jupe à carreaux qui datait encore de Poméranie, l'image de cette grosse planche qui la recouvrait presque, et puis des gens qui accouraient de toutes parts, et d'un homme qui du haut du chantier criait quelque chose et paraissait en colère.]

Les conditions atroces de la mort de cette femme, abandonnée par un mari peu scrupuleux au lendemain de son arrivée en Amérique avec leur progéniture, pointent l'envers du rêve américain que Holitscher avait dénoncé dans ses articles publiés dans les colonnes de la « Neue Rundschau ». On rappellera simplement ici que Kafka lui-même a quelquefois envisagé l'idée de mettre un terme à son existence – notamment en se défenestrant – pour échapper à ses tourments personnels. Par ailleurs, cette partie du texte, par son réalisme, est celle qui se rapprocherait le plus de la manière de Dickens. Cela dit, l'auteur s'entend à insérer dans ce récit des éléments insolites (concernant la conduite inhabituelle de la mère) propres à susciter chez le lecteur un questionnement contradictoire. Le défaut de réponse explicite dans le texte, le conduit à tirer ses propres conclusions. Cette technique qui fait appel à des suites d'images agencées comme autant d'instantanés photographiques saisis sous un certain angle sera analysée plus en détail dans le corps du présent chapitre.

Sans aucun doute, la représentation kafkaïenne de la réalité américaine est en maint endroit aux antipodes d'une simple reproduction « mimétique » de cette réalité ! Bien loin de cette dernière et comme pour la déesse de la Liberté au glaive étincelant, lieux et situations doivent être lus comme des exercices d'imagination créative. Le spectacle de la rue new-yorkaise observé par Karl Roßmann du haut de son balcon – endroit quelque peu insolite, en vérité, s'agissant de la cité aux gratte-ciel – en est une parfaite illustration. Aux yeux du nouvel arrivant, le monde extérieur,

³⁵⁰ *Der Verschollene*, op. cit., p. 202.

ramassé dans la portion de rue qu'embrasse son regard, apparaît singulièrement déformé, métamorphosé en un agencement d'éléments hétéroclites au fonctionnement mystérieux, insaisissable :

Und morgen wie abend und in den Träumen der Nacht vollzog sich auf dieser Straße ein immer drängender Verkehr, der von oben gesehen sich als eine aus immer neuen Anfängen ineinander gestreute Mischung von verzerrten menschlichen Figuren und von Dächern der Fuhrwerke aller Art darstellte, von der aus sich noch eine neue vervielfältigte wildere Mischung von Lärm, Staub und Gerüchen erhob, und alles dieses wurde erfaßt und durchdrungen von einem mächtigen Licht, das immer wieder von der Menge der Gegenstände zerstreut, fortgetragen und wieder eifrig herbeigebracht wurde und das dem betörten Auge so körperlich erschien, als werde über dieser Straße eine alles bedeckende Glasscheibe jeden Augenblick immer wieder mit aller Kraft zerschlagen³⁵¹. [Et le matin comme le soir, comme dans les rêves de la nuit, se pressait dans cette rue une circulation toujours dense qui, vue d'en haut, se présentait comme une mixture sans cesse alimentée d'apports nouveaux, silhouettes humaines déformées et toits de véhicules en tous genres, d'où montait encore une mixture multipliée et plus virulente de vacarmes, de poussières et d'odeurs, et tout cela était pris et pénétré par une violente lumière que cette foule d'objets ne cessait d'éparpiller, de transmettre et de ramasser frénétiquement, si bien que l'œil hébété la voyait concrètement comme une vitre recouvrant toute la rue et qu'on aurait à chaque instant brisée de nouveau à toute volée.]

Nous avons dit dans notre introduction que Kafka utilisait son personnage comme une « caméra narrative » : le regard de Karl perçoit intensément et inventorie les objets et les actions dans son champ de vision. La scène décrite fait penser à ces premières images cinématographiques en noir et blanc, contemporaines de l'écrivain, dont l'enchaînement très rapide sur l'écran renforçait d'autant l'impression que pouvait avoir le spectateur du caractère trépidant propre à la circulation automobile dans une grande métropole. Le résultat en est une intense confusion sensorielle dans l'esprit du jeune Karl, impuissant à interpréter la réalité urbaine nouvelle qui s'impose à sa perception : une situation qui n'est pas sans analogie avec celle du colonel Morse de Sealsfield, lui-même confronté à la somptuosité visuelle de la prairie du Jacinto au point d'en être comme écrasé et d'entamer insensiblement un fatal processus de régression psychologique. À chaque fois, les personnages sont désorientés par le flux d'images qui s'impose brutalement à leur subjectivité : images de la « Wildnis » pour Morse, de la modernité pour Roßmann. C'est dans les deux cas à un voyage mental également déroutant à travers des réalités spatiales différentes que nous assistons, avec pour conséquence le retour des deux protagonistes à leur point de départ. Ajoutons que, d'une manière générale, chez les personnages kafkaïens, l'observation angoissée du réel ne fait qu'approfondir leur sentiment d'exclusion hors du monde.

³⁵¹ *Ibid.*, p. 55.

La déconstruction du mythe « Amérique » s'accompagne, chez Kafka, d'une déréalisation de l'espace effectuée sur le mode onirique. Ceci est particulièrement frappant en ce qui concerne la représentation de New York puisqu'à l'exception de la mention de la statue de la Liberté, on chercherait en vain la présence d'éléments typiquement new-yorkais dans le roman. Pourtant, c'est toujours et encore de l'Amérique qu'il s'agit, mais sous la forme d'une contre-image allant à l'encontre des représentations européennes idéalisées. Aussi bien dans *Der Verschollene*, par la magie de la plume de Kafka, l'utopie du Nouveau Monde devient dystopie et l'Amérique synonyme d'une modernité aux apparences cauchemardesques. Ceci est particulièrement souligné lorsque l'automobile, signe tangible de l'entrée dans une nouvelle ère, fait son apparition dans le récit.

Une apparition et une présence propres à susciter l'étonnement et l'inquiétude de Karl Roßmann car étroitement associées au formidable vacarme – en rien semblable à ce qu'il connaît déjà – qui prend possession des chaussées et des trottoirs de la ville avec la brutalité d'une entité non humaine agissant pour son propre compte, alors que le protagoniste se rend en compagnie de M. Pollunder dans la maison de campagne de ce dernier :

Trotzdem er am Abend noch niemals durch die Newyorker Straßen gefahren war, und über Trottoir und Fahrbahn, alle Augenblicke die Richtung wechselnd wie in einem Wirbelwind, der Lärm jagte, nicht wie von Menschen verursacht sondern wie ein fremdes Element, ...³⁵². [Bien qu'il n'eût jamais encore emprunté les rues de New York le soir, et que chaussées et trottoirs fussent balayées à tout instant par un vacarme changeant de direction comme un vent tourbillonnant et semblant être un élément inconnu qui n'était pas causé par les hommes, ...].

À l'instar du vacarme qu'elle génère et qui acquiert en retour une sorte de matérialité, l'automobile est décrite par le narrateur comme une puissance mécanique quasi autonome dotée d'une volonté qui lui serait propre. Il semble, du reste, que le mouvement qui la meut soit du type perpétuel et comme elle ne se soucie guère de s'arrêter en quelque endroit que ce soit pour laisser sortir âme qui vive, le spectateur en vient fort logiquement à douter de la présence d'un chauffeur et de passagers à son bord :

³⁵² *Ibid.*, p. 73.

... Karl saß aufrecht und sah auf die paar Meter tiefer führende Straße auf der immer wieder Automobile, wie schon während des ganzen Tags, leicht an einander vorbeieilten, als würden sie in genauer Anzahl immer wieder von der Ferne abgeschickt und in der gleichen Anzahl in der andern Ferne erwartet. Während des ganzen Tages seit dem frühesten Morgen hatte Karl kein Automobil halten, keinen Passagier aussteigen gesehn³⁵³. [... Karl se tenait assis droit et regardait la route qui passait quelques mètres plus bas et sur laquelle les automobiles, comme pendant toute la journée, ne cessaient de filer avec aisance et régularité, comme si constamment on les expédiait de loin en quantité précise et on les attendait à l'autre bout en même quantité. De toute la journée, depuis le petit matin, Karl n'avait pas vu une automobile s'arrêter, ni un passager en descendre.]

Ces automobiles sans chauffeurs ni passagers paraissent posséder une forme d'entendement qui fait aussitôt penser à l'intelligence artificielle dont sont dotés les robots et autres « smart » machines de l'époque moderne. Ne les voit-on pas se hâter avec un zèle des plus louables et se pousser mutuellement afin d'être rendues le plus tôt possible à leurs maîtres respectifs, devant l'entrée de l'Hôtel Occidental ? La scène a lieu après que Karl Roßmann soit parvenu à échapper au portier en chef, trop occupé à lui vider les poches :

Diese Automobile waren, um nur so bald als möglich zu ihrer Herrschaft zu kommen, geradezu ineinandergefahren, jedes wurde vom nachfolgenden vorwärts geschoben³⁵⁴. [Ces autos étaient tellement pressées d'arriver jusqu'à leurs passagers et maîtres qu'elles étaient quasiment emboîtées les unes dans les autres, chacune étant poussée par la suivante.]

La scène qui suit, désopilante à souhait, exhibe le caractère imaginaire du récit en montrant des piétons impatients de franchir une rue, mais empêchés de le faire par la foule ininterrompue de voitures, avançant comme un seul objet doué d'autonomie. Que font-ils alors ? Ils s'empressent de passer *au travers* des automobiles comme s'il se fût agi d'un « passage public » :

Fußgänger, die es besonders eilig hatten auf die Straße zu gelangen, stiegen durch die einzelnen Automobile hindurch, als sei dort ein öffentlicher Durchgang und es war ihnen ganz gleichgültig, ob im Automobil nur der Chauffeur und die Dienerschaft saß oder auch die vornehmsten Leute³⁵⁵. [Les piétons particulièrement impatients d'atteindre la chaussée passaient bien çà et là à travers les automobiles elles-mêmes, comme si ç'avait été un passage public, et il leur était complètement indifférent que dans l'auto il y eût juste le chauffeur et les domestiques, ou bien les maîtres.]

Roßmann, nous dit-on, se garde de faire de même : toujours scrupuleux, moins audacieux aussi, il craint de « tomber sur une auto dont les occupants prendraient mal la chose » !

³⁵³ *Ibid.*, p. 151.

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 266-267.

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 267.

L'espace-temps dans *Der Verschollene* fait fi de l'illusion référentielle, tout en exploitant certaines caractéristiques attachées à l'Amérique lointaine et moderne comme la vitesse, dans le domaine de l'automobile et des transports, ou le gigantisme, dans le domaine architectural et organisationnel. Ces marques distinctives communément associées aux représentations de l'Amérique, vont être réactivées par l'écriture kafkaïenne et prendre un sens nouveau dans la dynamique et la texture du roman. Le choix du nouveau continent permet en effet d'accuser le trait et de forcer le contraste pour y voir clair. Considérons, par exemple, l'Hôtel Occidental dont Karl et les deux vagabonds voient briller l'enseigne lumineuse au bord de la route. Nous apprenons dans la suite du récit que c'est un édifice gigantesque et complexe de cinq étages, qui emploie, aux dires du chef des grooms, quarante liftiers et a cinq mille clients ! Aussi, Philippe Zard, dans son article intitulé « *Der Verschollene* : Un récit de l'exil occidental » peut-il écrire que « l'enseigne de l'Hôtel affiche tout à la fois les insolentes réussites de la technologie occidentale et la continuité de la culture européenne (le nom de l'Hôtel est en français dans le texte) »³⁵⁶.

Mais l'Hôtel Occidental est aussi situé dans la ville (imaginaire) de « Ramsès », nom à la consonance biblique : le souverain éponyme, connu pour avoir été le plus grand bâtisseur de l'ancienne Égypte, aurait astreint les Hébreux aux corvées lors de la construction des villes de Ramsès et de Pithom. Selon Ralph R. Nicolai :

Der Stadtname symbolisiert die Welt der Lüge, deren Hauptmerkmal die Bautätigkeit ist³⁵⁷. [Le nom de la ville est le symbole de l'univers du mensonge, dont la caractéristique principale est la construction].

Replacé dans le contexte d'une Amérique imaginaire, le symbole est clair : derrière l'enseigne lumineuse de l'hôtel, annonciatrice d'un gîte pour la nuit, d'une pitance bienvenue et bientôt d'un emploi pour Karl Roßmann, se cache en réalité un système d'aliénation au travail, très rationalisé et d'allure esclavagiste pour les plus

³⁵⁶ Zard, Philippe, « *Der Verschollene* : Un récit de l'exil occidental », in : Maurice Godé, Michel Vanoosthuysse (éd.), *Entre critique et rire : Le Disparu de Franz Kafka. Kafkas Roman Der Verschollene, Actes du colloque de Montpellier, 10-11 janvier 1997*, Bibliothèque d'Études Germaniques et Centre-Européennes, volume II, Montpellier, 1997, p. 104.

³⁵⁷ Nicolai, Ralph R., *Kafkas Amerika-Roman « Der Verschollene »*. *Motive und Gestalten*, Zweite Auflage, Königshausen + Neumann, Würzburg, 1986, p. 153.

faibles, les « dominés ». Le bon fonctionnement de l'hôtel – organisation pharaonique où peuvent loger 5000 personnes – ne peut en effet être assuré que par une observation stricte du règlement et la surveillance sans faille des détenteurs de l'autorité, en l'occurrence l'« Oberkellner » [chef des grooms] et l'« Oberportier » [portier en chef] ! Dès lors, malgré son application et son désir de bien faire, malgré sa probité et la qualité de ses prestations, le jeune immigrant qui traverse le monde par un décret du sort en accusé potentiel se verra condamné à faire les frais du système. L'échec de son intégration, survenant après son expulsion de l'« éden capitaliste » de l'oncle Jacob, signe le rejet de la greffe américaine, rejet exigé par la conception interne du roman.

Le gigantisme de l'« Hôtel Occidental » fait en quelque sorte écho à l'entreprise de transport et de commission de l'oncle Jacob. La description qui en est faite par le narrateur montre la fascination exercée sur l'impressionnable Roßmann par une organisation tentaculaire d'un type peut-être inexistant en Europe « pour autant que Karl s'en souvint » :

Das Geschäft bestand nämlich in einem Zwischenhandel, der aber die Waren nicht etwa von den Produzenten zu den Konsumenten oder vielleicht zu den Händlern vermittelte, sondern welcher die Vermittlung aller Waren und Urprodukte für die großen Fabrikkartelle und zwischen ihnen besorgte. Es war daher ein Geschäft, welches in einem Käufe, Lagerungen, Transporte und Verkäufe riesenhaften Umfangs umfaßte und ganz genaue unaufhörliche telephonische und telegraphische Verbindungen mit den Klienten unterhalten mußte³⁵⁸. [Son activité consistait en effet à jouer les intermédiaires, mais non pas en faisant transiter les marchandises entre par exemple producteurs et consommateurs, ou bien encore revendeurs, mais à approvisionner les grands cartels industriels en toutes marchandises et matières premières, et à assurer leur circulation. C'était donc une entreprise englobant, à une échelle gigantesque, les achats, les stockages, les transports et les ventes ; il lui fallait donc entretenir avec ses clients des liaisons téléphoniques et télégraphiques tout à fait précises et incessantes].

L'affaire de l'oncle est présentée comme une sorte de centre nerveux pour les « grands cartels industriels », ceux-là mêmes qui ont permis, dans la réalité cette fois, aux États-Unis de devenir, à partir des années 1890 et en un temps record, la première puissance industrielle mondiale. Cette réussite allait de pair avec une révolution organisationnelle à tous les niveaux qui avait pour objectif déclaré d'assurer un rendement maximal par le biais d'une rationalisation toujours plus poussée. Cependant, en conformité avec sa technique narrative, Kafka s'intéresse moins aux opérations complexes du système entrepreneurial américain qu'à la

³⁵⁸ *Der Verschollene*, op. cit., p. 65-66.

nature du travail qu'il induit au niveau de l'individu. La description de la salle des téléphones de l'entreprise Jakob n'est pas sans rappeler certaine scène du film expressionniste allemand « Metropolis » où l'on voit un ouvrier défailir à son poste de travail, tant est infernal le rythme imposé par les machines. Dans le passage en question de *Der Verschollene*, c'est l'oncle Jakob qui, ouvrant la première porte des innombrables cabines de la salle des téléphones, laisse à son neveu le soin de découvrir la dure réalité du travail dans la société moderne :

Der Onkel öffnete die nächste dieser Türen und man sah dort im sprühenden elektrischen Licht einen Angestellten gleichgültig gegen jedes Geräusch der Türe, den Kopf eingespannt in ein Stahlband, das ihm die Hörmuscheln an die Ohren drückte. Der rechte Arm lag auf einem Tischchen, als wäre er besonders schwer und nur die Finger, welche den Bleistift hielten, zuckten unmenschlich gleichmäßig und rasch. In den Worten, die er in den Sprechtrichter sagte, war er sehr sparsam und oft sah man sogar, daß er vielleicht gegen den Sprecher etwas einzuwenden hatte, ihn etwas genauer fragen wollte, aber gewisse Worte, die er hörte zwangen ihn, ehe er seine Absicht ausführen konnte, die Augen zu senken und zu schreiben³⁵⁹. [L'oncle ouvrit la première de ces portes et l'on vit derrière, sous une fulgurante lumière électrique, un employé indifférent à tout ce bruit de portes, la tête serrée dans un arceau d'acier qui lui appuyait les écouteurs sur les oreilles. Son bras droit reposait sur une petite table, comme s'il était particulièrement lourd, et seuls les doigts tenant le crayon tressautaient avec une régularité et une rapidité inhumaines. Il était très économe des paroles qu'il prononçait dans le cornet, et souvent l'on voyait même qu'il aurait eu une objection à faire à son correspondant, qu'il voulait lui demander une précision, mais certains mots qu'il entendait l'obligeaient, avant d'avoir pu donner suite à cette intention, à baisser les yeux et à écrire].

Nous avons dit que la « focalisation interne » caractérisait le récit dans le *Verschollene*, l'action étant vue par le protagoniste, le narrateur quant à lui limitant le champ de l'information à ce que celui-ci voyait et comprenait. Par ailleurs, la nature fortement visuelle du *Disparu* est encore accentuée dans certaines scènes par une mise en perspective opérant selon la technique de la chambre noire (ou « camera eye »). L'importation de cette technique cinématographique dans l'écriture permet de restituer de façon objective et neutre la complexité de la réalité. Dans la citation précédente, la mention d'une « fulgurante lumière électrique » traversant l'écran est sans doute une métaphore de l'image du cinéma. Cette scène contient en outre une foule de détails significatifs. L'image de l'employé « la tête serrée dans un arceau d'acier », suggère qu'il n'est pas complètement libre de ses mouvements, pris au piège d'un système qui abolit l'initiative individuelle. Comme c'est le cas pour la circulation dans les grandes avenues de New York, où l'homme disparaît comme englouti dans l'automobile qui l'emporte – vision hautement futuriste en 1912 –, dans la salle des téléphones, le voilà faisant corps avec son appareillage, se transformant

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 66-67.

lui-même en machine répétitive, simple opérateur d'un système qui l'ignore. Dans un tel environnement, l'humain cède la place à l'impersonnel, s'efface au profit de l'efficacité prônée par la technocratie moderne. Dans ces conditions, l'ultime vision que Karl garde de la salle des téléphones, celle d'individus robotisés, ne pouvait être que négative :

Mitten durch den Saal war ein beständiger Verkehr von hin und her gejagten Leuten. Keiner grüßte, das Grüßen war abgeschafft, jeder schloß sich den Schritten des ihm vorhergehenden an und sah auf den Boden auf dem er möglichst rasch vorwärtskommen wollte oder fieng mit den Blicken wohl nur einzelne Worte oder Zahlen von Papieren ab, die er in der Hand hielt und die bei seinem Laufschrift flatterten³⁶⁰. [Dans toute la salle régnait un va-et-vient constant de gens pressés. Personne ne se saluait, l'habitude en avait été abolie, chacun emboîtait le pas à celui qui le précédait, et regardait le sol, soucieux d'y progresser le plus rapidement possible, notant du coin de l'œil quelques mots ou chiffres isolés, sur les papiers qu'il tenait à la main et qui papillonnaient au rythme de sa course.]

VIII.-6. Entre exil géographique et exil intérieur : la traversée des illusions.

« *Le Disparu* » écrit Marthe Robert « est un roman d'aventures qui contient un morceau de conte – la punition du héros au douzième coup de minuit – ; un mythe – le paradis perdu, et le Grand Théâtre de la Nature d'Oklahoma, qui figure le Paradis retrouvé –, et brochant sur le tout, une robinsonnade dans laquelle l'île déserte est remplacée par une Amérique surpeuplée »³⁶¹. Le « roman américain » de Kafka, c'est en effet tout cela et plus encore : un récit « inclassable, incluant et débordant tous les genres à la fois » selon Florence Bancaud³⁶², « une encyclopédie de genres littéraires qui s'entrelacent et s'harmonisent » d'après Pietro Citati³⁶³. Un roman qui décrit les processus alternatifs d'intégration et d'expulsion dans l'espace américain d'un adolescent « in-between » [entre deux mondes], oscillant entre le passé et le présent, apportant dans sa valise, comme dit si bien Vialatte « une âme neuve pliée en quatre et tout le poids de sa destinée »³⁶⁴. Un être en porte-à-faux entre deux mondes : l'Ancien et le Nouveau, trop candide et scrupuleux pour ne pas s'empêtrer dans les traverses de la vie. Cependant, observateur attentif de son environnement, capable de discernement et doté d'un sens de la justice prononcé. Sachant montrer de la constance dans son attitude, mais aussi du pragmatisme. Tour à tour résolu et passif, assurément très sensible. Victime des ruses et stratagèmes d'une main

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 67.

³⁶¹ Robert, Marthe, *Seul comme Franz Kafka*, Calmann-Lévy, Paris, 1979, p. 217.

³⁶² Bancaud Florence, *Franz Kafka ou l'art de l'esquisse*, Belin, Paris, 2006, p. 116.

³⁶³ Citati, Pietro, *Kafka*, Rizzoli, 1987, Gallimard, 1989, pour la traduction française, p. 83.

³⁶⁴ Vialatte, Alexandre, *Mon Kafka*, Les Belles Lettres, Paris, 2010, p. 57.

invisible qui le condamne à l'errance. En dépit d'efforts méritoires, Karl ne parvient pas à se faire au modèle utilitariste américain qui met en avant la réussite et la progression sociale, quitte à susciter une concurrence effrénée entre les individus et des attitudes blâmables. Le bon et affectueux Karl Roßmann, on l'aura compris, est là sur un terrain doublement miné, car aux difficultés matérielles et morales liées à une problématique d'intégration viennent s'ajouter encore les décrets d'une logique insondable, entre machinations occultes et méchancetés. C'est pourquoi, son voyage vers l'Ouest, placé dès le commencement sous le signe de la condamnation paternelle, s'apparente à une descente aux enfers.

Dans sa biographie précédemment citée, Peter-André Alt associe *Der Verschollene* au genre littéraire du « Bildungsroman » [roman de formation]. Il écrit à ce sujet :

Zu den Vorbildern aus den Arsenalen des Kafkaschen Familienmythos gesellt sich das literarische Modell des Bildungsromans, das den *Verschollenen* deutlich prägt³⁶⁵. [Aux modèles pris dans les arsenaux du mythe familial kafkaïen, vient s'ajouter le modèle littéraire du roman de formation qui marque clairement de son empreinte *Der Verschollene*].

Le biographe précise plus loin sa pensée de la manière suivante :

Auf der Ebene der Handlungsführung erweist sich *Der Verschollene* als Kontrafaktur des klassischen Bildungsromans. An Goethes *Lehrjahre* erinnert das Grundmodell – die Prägung des Helden durch wechselnde Mentoren (vom Heizer über den Onkel, Robinson und Delamarche bis zur Oberköchin, Therese und Brunelda). Kafkas Protagonist durchschreitet jedoch keinen in sich geschlossenen Bildungsprozeß, vielmehr scheitert er bei seinen verschiedenen Anläufen immer wieder auf neue Weise³⁶⁶. [Au niveau du déroulement de l'action, *Der Verschollene* se révèle être le contrafactum du roman de formation classique. Le modèle de base – le héros sous l'influence de mentors différents (du soutier à la cuisinière-en-chef, à Thérèse et Brunelda en passant par l'oncle, Robinson et Delamarche) rappelle *Les Années d'apprentissage* de Goethe. Cependant, le protagoniste de Kafka ne franchit aucun processus de formation homogène : au contraire, il échoue à chaque fois dans ses diverses tentatives].

L'auteur adopte la façade du « Bildungsroman » : l'éducation facteur de progrès. Mais le roman ne s'inscrit pas dans le schéma linéaire du genre, où chaque étape marquerait une progression du héros dans la connaissance qu'il aurait de lui-même, et d'un monde où il viendrait idéalement prendre la place que lui valent ses efforts. Au contraire, *Le Disparu* affiche intentionnellement un renversement de la structure globale du roman de formation. Orphelin d'un temps d'apprentissage, Karl

³⁶⁵ Peter-André Alt, *Franz Kafka. Der ewige Sohn*, op. cit., p. 356.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 357.

reste en quête d'un passeur. À quoi s'ajoute l'ambivalence du personnage qui, certes, souhaite s'intégrer dans le Nouveau Monde, fait des efforts dans ce sens, mais reste aussi, d'une certaine façon, perméable aux influences négatives qui peuvent émaner de son environnement, en particulier du tandem pervers Delamarche-Robinson. Avec, en arrière-plan, la Faute initiale qu'on lui impute injustement et qui colle à son parcours de fils maudit, enfin cette Loi plus haute et immuable qui prolonge la condamnation paternelle en méconnaissant les circonstances atténuantes. Force est de constater que le « héros » stagne dans un entre-deux-mondes, qu'il régresse et descend progressivement tous les degrés de la hiérarchie sociale – sans qu'il y ait une relation évidente de cause à effet entre deux situations données. Par ailleurs, la régression du protagoniste prend souvent la forme d'un parcours dans des espaces labyrinthiques éminemment symboliques.

Le premier espace de ce type se trouve dans le navire qui a transporté Karl d'un port européen non spécifié jusqu'à New York. Le jeune garçon, qui a été envoyé en Amérique contre son gré, est tout à sa contemplation de la statue de la Liberté – façon Kafka – subitement éclairée d'un rayon de soleil. Habillé d'un vieux costume et tenant à la main une valise contenant ses maigres effets personnels, il se dispose à suivre le mouvement des passagers lorsqu'il s'aperçoit avec consternation qu'il a oublié son parapluie « en bas, dans les flancs du navire ». Décidé à le retrouver, il laisse sa valise à la garde d'une relation de voyage et rebrousse chemin, mais un passage fermé l'ayant contraint à prendre un détour qu'il connaît moins bien, il s'égare et finit par frapper à la première porte qui se présente à lui, celle du soutier. Alain Cozic, dans son article présenté aux Actes du colloque de Montpellier déjà cités voit dans l'incident du parapluie une interruption de « ce qui était jusqu'alors un itinéraire rectiligne » :

... Karl revient sur ses pas, vers son passé peut-être. À ce qui aurait pu être marche en avant, progression résolue, entrée dans la lumière américaine, celle qui nimbe la statue de la Liberté observée auparavant, se substituent retour en arrière, descente dans l'entrepont, plongée dans les ténèbres des entrailles du bateau. Le voyage en Amérique débute par un recul. Ce chemin régressif de Karl [...] commence par la désorientation³⁶⁷.

³⁶⁷ Cozic, Alain, « Spirales, impasses et autres dédales : les figures répétitives du labyrinthe dans l'itinéraire américain de Karl Roßmann », in : *Entre critique et rire. Le Disparu de Franz Kafka, op.cit.*, p. 73.

Considérée sous l'angle du roman d'aventures traditionnel, cette rupture d'un « itinéraire rectiligne » n'a, en fait, rien d'exceptionnel. En effet, tous les récits d'aventures commencent ainsi : jusqu'alors sans histoire, le parcours du « héros » dévie tout d'un coup, prend une direction inattendue. Cependant, l'oubli du parapluie – par inadvertance ou acte manqué ? – et la descente dans l'entrepont du navire peuvent aussi s'interpréter comme les premiers signes de la difficulté qu'éprouve Karl à regarder son avenir en face. Il tourne littéralement le dos à l'Amérique pour se réfugier dans la cabine du premier venu, en l'occurrence le soutier du navire. Concernant ce caractère, un colosse d'origine allemande, la fascination qu'il exerce sur Karl n'est pas fortuite et tient d'une part à son aspect adulte et viril, une forme de brutalité qu'il manifeste dans ses gestes et paroles et, d'autre part, au fait qu'il se dise injustement victime de brimades et d'humiliations de la part de son chef direct, un Roumain du nom de Schubal, qui l'a « flanqué » à la porte. Une solidarité s'établit entre victimes, le bannissement de Karl en Amérique étant lui-même la conséquence des agissements de la bonne à tout faire de ses parents, Johanna Brummer. Personnage équivoque de la « femelle » laissant libre cours à ses pulsions sexuelles, la bonne qui a séduit et rendu père, à son corps défendant, le fils de la maison, a eu tout de même la bonne idée d'avertir l'oncle américain de l'arrivée de son neveu à New York et lui a fourni le nom du bateau ainsi que les indications nécessaires à la reconnaissance physique du jeune voyageur. C'est dans le bureau du Capitaine, où Karl accompagne le soutier pour l'aider à plaider sa cause, qu'a lieu la réunion de l'oncle et du neveu.

Comme pour l'ensemble des personnages masculins adultes du roman, l'oncle est perçu par Karl sur le mode de l'ambivalence et présente des traits physiques et psychologiques inquiétants. Il est décrit comme portant une « mince baguette de bambou » à la main et cette baguette, qui est le signe de son pouvoir, « dépasse comme une épée ». Puissant, Edward Jakob l'est en effet : arrivé aux États-Unis il y a de ça plus de trente ans, l'homme à la badine, qui a changé de nom et pris la nationalité américaine, est devenu sénateur et homme d'affaires milliardaire à la tête d'entreprises gigantesques. Incarnation du « self-made man » à l'américaine, le sénateur Jakob symbolise l'intégration et la réussite par l'oubli du passé. De son vrai nom Bendelmayer et oncle maternel de Karl, il a abandonné son patronyme, signe manifeste de l'oubli des liens qui l'unissaient à la vieille Europe. Le

début de son discours, devant une assistance attentive et respectueuse, signale cette rupture volontaire :

Ich lebe seit allen den langen Jahren meines amerikanischen Aufenthaltes – das Wort Aufenthalt paßt hier allerdings schlecht für den amerikanischen Bürger der ich mit ganzer Seele bin – seit allen den langen Jahren lebe ich also von meinen europäischen Verwandten vollständig abgetrennt, aus Gründen die erstens nicht hierhergehören und die zweitens zu erzählen mich wirklich zu sehr hernehmen würden. Ich fürchte mich sogar vor dem Augenblick, wo ich gezwungen sein werde, sie meinem lieben Neffen zu erzählen, wobei sich leider ein offenes Wort über seine Eltern und ihren Anhang nicht vermeiden lassen wird³⁶⁸. [Je vis, depuis tout ce temps que je séjourne en Amérique (et le mot séjourner convient d'ailleurs bien mal pour ce citoyen américain que je suis, de toute mon âme), je vis donc, depuis de longues années, complètement coupé de mes parents européens, pour des raisons qui d'abord n'ont rien à faire ici et dont, en second lieu, l'exposé me serait vraiment par trop pénible. Je redoute même le moment où il me faudra les exposer à mon cher neveu, car je ne pourrai hélas éviter alors d'évoquer sans détour ses parents et leur famille.]

Peu loquace et mystérieux sur les raisons de sa rupture avec sa famille européenne, l'oncle se montre par contre disert lorsqu'il s'agit de dénoncer le comportement des parents de Karl qui « se sont tout simplement débarrassés de lui, comme on jette à la rue un chat qui vous ennue » ou de dévoiler les circonstances du viol de l'adolescent par la servante. Son statut social de riche sénateur, respecté et craint de tous, lui permet de poursuivre ainsi son récit devant un public conquis d'avance. Mais lorsque Karl, qui se sent conforté par sa toute nouvelle légitimité acquise par proximité familiale, tente de changer le cours des choses concernant les affaires du soutier en parlant de « justice », lorsqu'il prend la main crevassée de l'homme, l'embrasse et pleure en la serrant contre sa joue, l'oncle sénateur le rappelle gentiment mais fermement à l'ordre :

« Der Heizer scheint Dich bezaubert zu haben », sagte er und sah verständnisinnig über Karls Kopf zum Kapitän hin. « Du hast Dich verlassen gefühlt, da hast du den Heizer gefunden und bist ihm jetzt dankbar, das ist ja ganz löblich. Treibe das aber, schon mir zuliebe, nicht zu weit und lerne deine Stellung begreifen³⁶⁹. » [Ce soutier semble t'avoir envoûté, dit-il en lançant au commandant un regard entendu par-dessus la tête de Karl. Tu te sentais abandonné et tu as trouvé le soutier, alors maintenant tu lui es reconnaissant. Mais ne pousse pas les choses trop loin, ne serait-ce qu'à cause de moi, et conçois la situation qui est désormais la tienne.]

L'apparition de l'oncle d'Amérique à la manière d'un *deus ex machina* donne à la vie de Karl une orientation inattendue, placée sous le double signe de la sécurité et du luxe : le jeune immigrant ne pouvait en espérer autant en posant le pied sur le sol américain. L'adoption par l'oncle Jakob ne le met pas seulement à l'abri du besoin, elle lui fait aussi franchir d'un bond les barrières sociales en accédant à une

³⁶⁸ *Der Verschollene*, op. cit., p. 38.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 50.

nouvelle identité. Mais il va assez rapidement découvrir que la situation très enviable qui lui est offerte a aussi son revers et peut devenir très oppressante.

Un premier indice de ce que pourraient être les relations à venir entre Karl et son père nourricier nous est fourni par le jeu des regards et la réflexion du jeune immigrant tandis que les deux hommes se trouvent dans la chaloupe qui les transfère du paquebot à la terre ferme :

Es war wirklich als gebe es keinen Heizer mehr. Karl faßte den Onkel, mit dessen Knien sich die seinen fast berührten, genauer ins Auge und es kamen ihm Zweifel, ob dieser Mann ihm jemals den Heizer werde ersetzen können. Auch wich der Onkel seinem Blicke aus und sah auf die Wellen hin, von denen ihr Boot umschwankt wurde³⁷⁰. [Tout se passait vraiment comme s'il n'y avait plus eu de soutier. Karl observa de près son oncle, dont les genoux touchaient presque les siens, et se prit à douter que cet homme puisse jamais remplacer pour lui le soutier. D'ailleurs, l'oncle détourna les yeux et regarda les vagues, dont le balancement entourait leur chaloupe.]

En abandonnant le soutier à son sort, Karl éprouve sans doute le sentiment pénible d'avoir laissé derrière lui, voire trahi, un père ou un frère. Hiératique et distant – pareil à un grand gardien de la Loi – l'oncle ne dispense pas la lumière de son regard au neveu qui la recherche. Plus tard, à New York, dans la maison de l'oncle, Karl fait l'expérience de l'utilitarisme américain dans le domaine de la connaissance et de l'action. Il a l'obligation de se lever tôt pour suivre des cours d'anglais et faire des séances d'équitation. Il lui est en particulier conseillé de ne pas s'absorber dans la contemplation de l'animation extérieure et de ne pas suivre l'exemple de certains arrivants, lesquels passent leurs journées sur le balcon « à regarder dans la rue comme des brebis égarées » :

Das müsse unbedingt verwirren ! Diese einsame Untätigkeit, die sich in einen arbeitsreichen Newyorker Tag verschaut, könne einem Vergnügungsreisenden gestattet und vielleicht, wenn auch nicht vorbehaltlos angeraten werden, für einen der hier bleiben wird sei sie ein Verderben, man könne in diesem Fall ruhig dieses Wort anwenden, wenn es auch eine Übertreibung ist³⁷¹. [Cela ne pouvait que leur troubler l'esprit, immanquablement ! Cette oisiveté solitaire gaspillée à contempler les mille travaux d'une journée new-yorkaise, on pouvait la concéder à un touriste, et peut-être la lui conseiller, encore que ce ne fût pas sans réserves ; mais pour quelqu'un qui resterait ici, c'était un désastre, il ne fallait pas avoir peur d'employer ce terme, même s'il était excessif.]

De fait, l'oncle Jakob s'avère être un homme aux principes rigides, tant dans la vie publique qu'en privé, au comportement quelque peu ambigu : il a fait installer

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 53.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 56.

un bureau moderne dans la chambre de Karl, comportant des centaines de casiers des dimensions les plus variées, avec un régulateur pour modifier et réorganiser ces casiers de toutes les façons. Mais, adversaire déclaré de tout hédonisme, Il conseille à Karl – qui pourrait être tenté de jouer avec ce régulateur – de tout faire pour ne pas l'utiliser, prétextant que le mécanisme en était très délicat et la réparation fort coûteuse. Pour Karl, ce bureau à régulateur constitue un support à souvenirs, dans la mesure où il réveille en lui l'image des crèches mobiles de son enfance, lorsqu'il arpentait avec sa mère les marchés de Noël. L'oncle Jacob accède aussi au désir de Karl d'avoir un piano, quoiqu'à contrecœur : élément typique du système éducatif humaniste européen, la musique ne correspond plus aux idéaux éducatifs américains, voués principalement à la productivité et au profit. Cependant, la possession de cet instrument réjouit grandement l'adolescent qui s'imagine, de façon fort puérile, pouvoir entrer, à travers la musique, en relation avec le monde environnant et influencer directement sur la réalité américaine en jouant ses partitions. Le narrateur nous fournit à cet endroit une indication riche de sens concernant son état d'esprit :

Es klang ja allerdings sonderbar, wenn er vor den in die lärmgefüllte Luft geöffneten Fenstern ein altes Soldatenlied seiner Heimat spielte, das die Soldaten am Abend, wenn sie in den Kasernenfenstern liegen und auf den finstern Platz hinausschauen, von Fenster zu Fenster einander zusingen – aber sah er dann auf die Straße, so war sie unverändert und nur ein kleines Stück eines großen Kreislaufes, das man nicht an und für sich anhalten konnte, ohne alle Kräfte zu kennen, die in der Runde wirkten³⁷². [Il est vrai que cela faisait un drôle d'effet de l'entendre jouer, par les fenêtres ouvertes sur le vacarme extérieur, une vieille chanson militaire de son pays, que les soldats reprenaient d'une fenêtre à l'autre de la caserne, où ils se vautraient en guignant la place plongée dans la pénombre ... Mais quand Karl regardait dans la rue, elle était inchangée, elle n'était qu'un petit fragment d'une vaste circulation, et on ne pouvait stopper celui-ci isolément, sans connaître toutes les forces qui s'exerçaient tout alentour.]

Il plane un parfum de nostalgie dans ce court extrait : le protagoniste, trop jeune pour avoir effectué le service militaire dans l'Empire austro-hongrois, se remémore une vieille chanson des soldats de son pays qu'il a peut-être entendue dans les rues de Prague ou qui lui a été transmise par son père avec les autres détails. Elle fait partie de ces vieilles chansons, destinées à renforcer la cohésion et la solidarité, qu'entonnaient les soldats dans sa patrie, mais qui n'ont aucune incidence sur la réalité américaine, laquelle ne concède guère de place à une forme d'expression comme la musique. Cette chanson se trouve être indirectement associée à la vieille valise de Karl, celle-là même qu'il avait avec lui sur le bateau.

³⁷² *Ibid.*, p. 60-61.

Elle lui avait été donnée par son père avant le départ en Amérique, avec consigne de veiller à ne pas la perdre : le père l'avait en effet perçue lors de son incorporation dans l'armée. Valise et parapluie réapparaîtront mystérieusement à la fin du chapitre III, intitulé : « Ein Landhaus bei New York » [Une maison de campagne aux environs de New York]. Si Karl espère entrer en contact avec le monde environnant par le biais de la musique, elle n'est pour son oncle qu'un moyen comme un autre de préserver son neveu de la fascination qu'exerce sur lui le spectacle de la rue américaine. Dans cette optique, peu importe le genre de musique : tel est sans doute le sens de la proposition qu'il fait à Karl, rapportée incidemment par le narrateur :

... aber allein aus der Freude an der Musik war es nicht zu erklären, als er eines Tages ohne allen Scherz Karl fragte, ob er nicht auch das Spiel auf der Geige oder auf dem Waldhorn lernen wollte³⁷³. [... mais son goût de la musique ne suffit pas à expliquer qu'un jour il demandât très sérieusement à Karl s'il ne voulait pas aussi apprendre à jouer du violon ou du cor.]

Toujours est-il que l'adoption – aussi fabuleuse et avantageuse qu'elle puisse paraître à première vue – du neveu par l'oncle d'Amérique, et ce avant même que Karl n'ait foulé le sol américain, amène celui-ci à quitter sa posture d'immigrant sur le point de commencer une nouvelle vie pour endosser le rôle moins glorieux du protégé, du « fils » dépendant ! Ayant quitté contre son gré le nid familial, voilà qu'il le réintègre dans le décor dépaysant du Nouveau Monde quoique sous la forme d'une dépendance renforcée, l'oncle ayant l'intention bien arrêtée de modeler à son image le neveu nouvellement adopté. On est là dans une situation inverse de celles qui caractérisent généralement le roman d'aventures : la liberté d'action, le risque, la violence, la transgression font place à l'inaction, au conformisme, à la morale et à l'ordre. Qu'on se console : l'aventure, dans *Der Verschollene*, est bien présente. Elle ne fait que marquer une pause avant de reprendre sa course imprévisible, en partie fonction d'événements extérieurs à la volonté du protagoniste, lui-même ballotté entre son désir d'aller de l'avant et sa nostalgie d'un passé qu'il sait révolu.

Au demeurant, Karl réfléchit-il au sens des événements de sa vie ? Le texte n'apportant pas d'éléments permettant d'étayer une réponse positive, on serait tenté de répondre par la négative. Le protagoniste apparaît comme dénué de traits distinctifs, ce qui donne l'impression qu'on a affaire à un personnage « neutre ». Par

³⁷³ *Ibid.*, p. 61.

ailleurs, comme il est le principal focalisateur à l'intérieur du monde de la diégèse, ce sont le plus souvent les faits et gestes des autres personnages qui font l'objet de notations. De surcroît, le narrateur n'intervenant guère pour donner une explication ou livrer un commentaire, il appartient au lecteur de décrypter par lui-même les images qui s'offrent à son regard tour à tour amusé, circonspect ou anxieux ! La conception formelle du roman interdit toute interprétation interne, c'est pourquoi le lecteur doit se forger sa propre interprétation.

La tentation de la rupture, de sortir de sa cage dorée, se présente à Karl en la personne de Pollunder, riche banquier et ami de l'oncle. Pollunder propose à Karl de le conduire à sa villa de campagne, située hors de la ville de New York, et de lui présenter sa fille Klara. Malgré la réticence de l'oncle, Karl cède à cette légère tentation. La villa inachevée de Pollunder avec sa structure labyrinthique où Karl se fourvoie – comme précédemment dans les entrailles du navire –, l'attitude tortueuse et hypocrite du maître de maison, celle de son hôte Mr. Green, brusque et dénuée de toute cordialité, Klara, parfaite incarnation de la jeune fille américaine libérée qui malmène le protagoniste au moyen de ses prises de jiu jitsu parce qu'il refuse ses avances, Mack, enfin, dont on apprend qu'il est le fiancé de Klara et, en fin de compte, le vrai propriétaire de la villa : tout concourt à créer une atmosphère angoissante. Karl ressent un sentiment d'inquiétude et d'oppression, pressent des événements sinistres. Il veut retourner chez son oncle, à New York : on le retient sous toutes sortes de prétextes si bien qu'il finit par oublier l'heure qu'il est. Une cloche sonne les douze coups de minuit, c'est l'heure où Mr. Green remet une lettre du sénateur à Karl : l'oncle lui signifie son expulsion de sa maison, le chasse comme un domestique, en alléguant une entorse faite à son autorité comme à ses principes. Après l'expulsion décrétée par son père, Karl est puni tout aussi brutalement, cette fois pour sa désobéissance. La faute, pourtant, paraît des plus bénignes ; l'arrêt de l'oncle des plus arbitraires, sa posture hautement énigmatique. Avec la lettre de l'oncle, Green remet à Karl le parapluie et la valise qu'il avait oubliés sur le navire. Avec une ironie méchante, l'oncle Jacob fait également transmettre à Karl le message qu'à l'avenir, il devrait accorder plus attention à ces objets. Ce message fait écho à la remarque du père de Karl, rapportée au début du roman, à savoir combien de temps son fils serait capable de garder sa valise.

Pour Karl, la vieille valise militaire s'avère être plus qu'un objet utilitaire : c'est un héritage qu'il coltine d'un endroit à un autre. S'il paraît y puiser d'abord un motif de fierté qui a sa source dans l'histoire d'un père ayant accompli en son temps ses obligations militaires, considérées dans l'ancien monde comme un véritable rite de passage de l'état d'adolescence à l'état d'homme, il y trouve ensuite un motif de honte et de déréliction, la valise lui rappelant douloureusement son exclusion du foyer familial et le fait qu'il n'a pas su satisfaire aux attentes de son père, qu'il ne s'est pas montré à la hauteur de ce qu'on attend d'un caractère pleinement viril. On pense, ici, au fameux écrit *Brief an den Vater* [Lettre à son père] que l'auteur du *Disparu* écrivit en 1919 et dans lequel le conflit père-fils se déplace vers un conflit intérieur, le sentiment de culpabilité devenant pour Kafka la condition nécessaire à l'écriture. La valise symbolise en premier lieu ce qu'il lui reste de son passé européen, ce avec quoi il va lui falloir maintenant repartir dans la vie : ses maigres possessions matérielles et l'éducation qu'il a reçue. Deux mois après son arrivée à New York, il redescend brutalement l'échelle sociale et perd tous les avantages qu'il tenait du lien avec son oncle.

Condamné à l'errance malgré sa droiture et ses bonnes intentions, Karl quitte à pied et de nuit la villa Pollunder, sa valise à la main. En quête d'un gîte bon marché où passer la nuit, il s'arrête dans une petite auberge où on lui indique une chambre à partager avec deux individus : un Français nommé Delamarche et un Irlandais répondant au nom de Robinson. À la lumière d'une bougie, Karl se met à inspecter le contenu de sa valise. En dépit du désordre apparent, il constate à sa grande satisfaction que rien ne manque, que tout s'y trouve ! Bien décidé à rester éveillé et ne pas céder au sommeil, Karl retire ensuite de la mallette une photographie de ses parents. La manière dont il la considère est révélatrice de son état d'esprit à ce moment passablement critique de son existence :

Dann nahm er die Photographie der Eltern zur Hand, auf der der kleine Vater hoch aufgerichtet stand, während die Mutter in dem Fauteuil vor ihm ein wenig eingesunken dasaß. [...] Es gab auch eine Photographie, auf welcher Karl mit seinen Eltern abgebildet war, Vater und Mutter sahen ihn dort scharf an, während er nach dem Auftrag des Photographen den Apparat hatte anschauen müssen. Diese Photographie hatte er aber auf die Reise nicht mitbekommen.

Desto genauer sah er die vor ihm liegende an und suchte von verschiedenen Seiten den Blick des Vaters aufzufangen. Aber der Vater wollte, wie er auch den Anblick durch verschiedene Kerzenstellungen änderte, nicht lebendiger werden, [...] ³⁷⁴. [Puis il prit la photographie de ses

³⁷⁴ *Ibid.*, p. 134-135.

parents. Son père, de petite taille, s'y tenait debout bien droit, tandis que, dans le fauteuil devant lui, sa mère était un peu tassée sur elle-même. [...] Il existait aussi une photographie représentant Karl avec ses parents ; son père et sa mère l'y regardaient attentivement, tandis qu'il se pliait aux consignes du photographe et fixait tout droit l'appareil. Mais ce n'était pas cette photographie qu'on lui avait donnée à emporter.

Il n'en examinait que plus attentivement celle qu'il avait sous les yeux, cherchant à capter sous différents angles le regard de son père. Mais il avait beau en faire varier l'aspect en modifiant l'emplacement de la bougie, son père se refusait à s'animer davantage ; [...].

Ces tentatives désespérées pour capter le regard du père sur la photographie mettent en évidence chez Karl à la fois une nostalgie douloureuse causée par le sentiment de perte et d'isolement – reverra-t-il un jour son père ? – et aussi une intériorisation du jugement négatif que ce dernier a pu porter sur lui. Le ressenti de culpabilité a sa source dans la violence de la condamnation – le bannissement – proférée à son encontre par un père dont il a déçu les attentes, et par la constatation affligeante qu'au lieu d'une ascension sociale en Amérique, il se trouve présentement contraint de frayer avec des voyous et des sans-grade, comme le montre l'extrait qui suit :

Ebenso gut, hätte er damals schwören können, daß er nach zwei Monaten amerikanischen Aufenthaltes General der amerikanischen Miliz sein werde, während er tatsächlich in einer Dachkammer mit zwei Lumpen beisammen war, in einem Wirtshaus vor Newyork und außerdem zugeben mußte, daß er hier wirklich an seinem Platze war³⁷⁵. [Il aurait tout aussi bien pu jurer à ce moment-là qu'au bout de deux mois en Amérique il serait général de la milice américaine, alors qu'en fait il était dans une mansarde avec deux fripouilles dans une auberge de New York et que du reste il était obligé d'avouer que c'était peut-être réellement sa place.]

Le protagoniste se joint à ses deux compagnons de chambrée, deux ouvriers ajusteurs, qui s'empressent d'aller revendre le beau costume de Karl pour en tirer quelques bénéfices. Tous trois se mettent en marche en direction de la petite ville de Butterford où, selon les deux ouvriers, il y aurait possibilité d'embauche. Promesse de bonheur, la route vers l'Ouest s'avère parsemée d'embûches, car si Karl – le bourgeois devenu paria – est tout disposé à jouer le jeu de la solidarité de classe avec les deux prolétaires, eux ne voient en lui que le bourgeois à tondre. En réalité, Karl est trop éloigné d'eux par ses origines sociales et son éducation pour que la rencontre soit positive. Si l'univers de l'oncle Jacob, de Pollunder et de Green était celui de dominants du monde des affaires, celui de Delamarche et de Robinson est celui de dominants appartenant aux classes sociales inférieures : incultes et primitifs, bien décidés – Delamarche, en tout premier lieu – à faire usage de la force physique

³⁷⁵ *Ibid.*, p. 135-136.

pour s'octroyer des privilèges indus. Et Karl Roßmann n'a manifestement ni la carrure ni le caractère d'un Old Shatterhand pour leur en imposer !

En fait, tout montre que le protagoniste se trouve dans un univers qui le désoriente et qu'il ne comprend pas. Les États-Unis ne sont pas seulement un nouvel espace symbolique, ils sont également un nouveau temps symbolique. Envoyé chercher de la nourriture à l'hôtel proche de l'endroit où le trio a fait halte, il s'étonne des mœurs qui ont cours dans la salle à manger de l'établissement, du laisser-aller et des façons désinvoltes des Américains, surtout lorsqu'il compare ce qu'il voit et entend avec l'ambiance tout autre qui régnait au collège, dans la salle de latin :

Beim Buffet fand er mit Mühe ein kleines freies Plätzchen, auf dem ihm eine lange Weile die Aussicht durch die aufgestützten Elbogen seiner Nachbarn genommen war. Es schien hier überhaupt eine Sitte, die Elbogen aufzustützen und die Faust an die Schläfe zu drücken ; Karl mußte daran denken, wie der Lateinprofessor Dr. Krumpal gerade diese Haltung gehaßt hatte und wie er immer heimlich und unversehens herangekommen war und mittels eines plötzlich erscheinenden Lineals mit schmerzhaftem Ruck die Elbogen von den Tischen gestreift hatte³⁷⁶. [Au buffet, il trouva à grand peine une petite place libre, d'où pendant un long moment la vue lui fut bouchée par les coudes que ses voisins appuyaient sur le comptoir. Il semblait de fait que ce fût la coutume du lieu que de s'appuyer sur ses coudes et de se caler la tempe sur le poing ; Karl ne put s'empêcher de penser à son professeur de latin, M. Krumpal, à l'horreur qu'il avait de cette façon de se tenir, et à la manière dont il approchait toujours en catimini et à l'improvise et, brandissant soudain une règle, vous faisait dérapier les coudes de la table d'un coup sec.]

À cet endroit du *Verschollene*, Karl fait l'expérience de l'étrangeté culturelle du Nouveau Monde. Ce n'est pas nouveau et ne fait que confirmer les propos du soutier, au début du roman : ne lui avait-il pas expliqué que la morale à bord variait selon les ports, qu'à Hambourg, « son » Butterbaum aurait peut-être surveillé la valise, mais qu'ici, à New York, il y avait tout à parier qu'il ne retrouverait trace ni de l'un ni de l'autre ? Chez Kafka, l'étrangeté culturelle n'est pourtant que le symptôme d'un phénomène plus profond encore : l'irréductible étrangeté du monde. C'est pourquoi, l'Amérique du *Disparu* n'est qu'une version nouvelle du monde que le jeune migrant a laissé derrière lui à Prague, avec son organisation patriarcale, sa bureaucratie, ses relations opaques, ses systèmes de gouvernance inaccessibles. Autant dire que pour le protagoniste Roßmann, être étranger dans le Nouveau Monde n'est que l'autre face d'une expérience plus intime : celle d'être d'abord étranger à lui-même.

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 153.

À son retour de l'hôtel avec ses commissions, Karl a la bien mauvaise surprise d'apercevoir sa valise, qu'il avait laissée fermée à clé et dont il avait la clé dans sa poche, grande ouverte, avec la moitié de son contenu éparpillé dans l'herbe : réveillant les deux compères, il leur demande des comptes – ce qui suscite l'ire de Delamarche, prompt à en venir aux mains. Seule la survenue inopinée d'un agent de l'hôtel, envoyé à la recherche de Karl, permet d'éviter un affrontement qui aurait inmanquablement tourné au désavantage du protagoniste, compte tenu de la plus grande force et de la nature agressive de Delamarche. Avant de quitter les lieux avec l'agent, Karl inspecte sa valise et s'aperçoit avec effroi que la photographie de ses parents a disparu. Les deux voyous affirment qu'il n'y avait pas de photographie dans la valise, au désespoir de Karl :

“Sie war mir wichtiger, als alles was ich sonst im Koffer habe”, sagte Karl zum Kellner, der herumgieng und im Grase suchte. Und als der Kellner von dem aussichtslosen Suchen abließ, sagte er noch: “es war das einzige Bild, das ich von meinen Eltern besaß.³⁷⁷” [– Elle avait pour moi plus d'importance que tout le reste de la valise, dit Karl au serveur qui arpentait l'herbe à sa recherche. Et quand le serveur abandonna ses recherches vaines, Karl ajouta encore : – C'était la seule photo que j'avais de mes parents.]

L'employé de l'hôtel suggérant à Karl que l'on fouille les poches des deux hommes, celui-ci leur fait une proposition étonnante :

[...] ” ich muß die Photographie finden. Aber ehe ich die Taschen durchsuche, sage ich noch, daß, wer mir die Photographie freiwillig gibt, den ganzen gefüllten Koffer bekommt.³⁷⁸” [... il faut que je retrouve cette photographie. Mais avant de leur fouiller les poches, je tiens encore à dire que celui qui me rendra spontanément cette photographie aura droit à tout ce que contient la valise.]

Devant le mutisme des suspects, la fouille a lieu. Elle ne donne aucun résultat, mais l'incident de la photographie et le puissant retentissement qu'il cause dans l'âme du protagoniste, voilà qui atteste de la valeur sentimentale qu'a pour lui cet objet. Avec la perte de la photographie, Karl perd ses parents pour la seconde fois. Blessure irréparable faite à la mémoire, cette dépossession a une autre valeur symbolique : elle manifeste la perte involontaire du lien précieux qui le rattache à ses origines. Le désarroi du protagoniste est à rapprocher de la scène nocturne dans la chambre de l'auberge, alors qu'il tente vainement de capturer, à la lueur vacillante d'une bougie, le regard fuyant de son père. Karl aspire à la reconnaissance de ce

³⁷⁷ *Ibid.*, p. 167.

³⁷⁸ *Ibid.*, p. 167.

père, ce qui constitue à la fois un stimulus pour l'action, mais également une souffrance héritée du passé. Considérée sous cet angle, la mallette militaire de Karl, qu'il oublie (volontairement ?) sur le bateau, pour la retrouver (involontairement) lors de son départ de la maison de campagne de Pollunder, c'est la mémoire d'un conflit intérieur non résolu, transporté par-delà les mers, d'Europe en Amérique.

Espace hétérogène, qui rassemble tant de ressortissants européens qu'« il incarne à la fois le mythe du *melting-pot* américain et le multiculturalisme d'une *Mitteleuropa* presque exclusivement austro-hongroise », selon les termes de Florence Bancaud³⁷⁹, l'Hôtel Occidental pourrait être le lieu d'une renaissance pour Karl. Grete Mitzelbach, la cuisinière en chef d'origine autrichienne, lui tend à cet effet une main secourable et le fait embaucher comme liftier. C'est une femme qui se distingue par sa bienveillance, sa solidarité et sa douceur de l'ensemble des personnages du roman. Therese Berchtold, de parents poméraniens et secrétaire de la précédente, l'accueille avec une égale sympathie : elle sera une quasi-sœur pour lui. Ainsi sauvé de la rue et des griffes de Delamarche, Karl paraît décidé à prendre activement son destin en main.

Dans le salon de la cuisinière en chef, où Karl passe sa première nuit à l'Hôtel Occidental, sa mallette disposée comme il fallait, en toute sécurité, il peut contempler à loisir diverses photographies disposées sur une commode et représentant en majorité des jeunes filles. L'une d'entre elles attire plus particulièrement son regard, et non sans raison :

Unter den Herrenbildnissen fiel Karl besonders das Bild eines jungen Soldaten auf, der das Käppi auf ein Tischchen gelegt hatte, stramm mit seinem wilden schwarzen Haar dastand und voll von einem stolzen aber unterdrückten Lachen war. Die Knöpfe seiner Uniform waren auf der Photographie nachträglich vergoldet worden. Alle diese Photographien stammten wohl noch aus Europa, man hätte dies auf der Rückseite wahrscheinlich auch genau ablesen können, aber Karl wollte sie nicht in die Hand nehmen³⁸⁰. [Parmi les portraits masculins, Karl remarqua surtout la photo d'un jeune soldat qui avait posé son képi sur un guéridon, se tenait au garde-à-vous, avec sa chevelure noire indisciplinée, et réprimait un grand sourire de fierté. Les boutons de son uniforme avaient été repassés en doré sur le cliché. Toutes ces photographies devaient encore dater de l'Europe, on aurait pu sans doute s'en assurer en regardant au dos, mais Karl ne voulut pas y toucher.]

Le motif du soldat réapparaît et avec lui tout un arrière-plan de jugements communément admis : discipline imposée mais nécessaire, soumission à l'autorité

³⁷⁹ Bancaud, Florence, *Franz Kafka. Franz Kafka ou l'art de l'esquisse*, Belin, Paris, 2006, p. 119.

³⁸⁰ *Der Verschollene*, *op. cit.*, p. 177-178.

hiérarchique, vertus viriles mises au service de la collectivité. Il symbolise à la fois une forme d'abnégation, l'intégration dans une communauté et la légitime fierté d'avoir répondu à l'appel du pays, ce dont le père de Karl s'est acquitté en son temps. Nous n'avons pas accès à l'intériorité de Karl, mais l'emploi de l'adverbe « besonders » [surtout] suggère cette interprétation, car nous savons que le protagoniste est en perte de repères et en quête d'un lieu d'enracinement : rien d'étonnant par conséquent à ce que, parmi tous ces portraits, ce soit la photo du jeune soldat souriant qui ait tout particulièrement attiré son attention. Par ailleurs, la mention « Karl ne voulut pas y [aux photographies] toucher » est sans doute destinée à souligner le caractère scrupuleux du personnage. Mais là encore, l'interprétation est laissée au discernement du lecteur en l'absence de toute autre information de la part du narrateur, de la sobriété voulue de son discours qui s'abstient d'aller plus loin et reste, en quelque sorte, « à la surface des choses ».

Dans la prose kafkéoise, la récurrence des situations donnant lieu à des constatations qui s'opposent est remarquable. Un motif de fierté a ainsi pour contrepartie l'humiliation la plus crue. Lorsque Karl essaie son uniforme de liftier de l'Hôtel Occidental, il est tout d'abord enchanté par l'apparence somptueuse du vêtement avec ses boutons et brandebourgs dorés, mais en l'endossant il ne peut s'empêcher de frémir car « la courte veste, surtout sous les bras, était froide, raide et en même temps irrémédiablement humide de la sueur des liftiers qui l'avaient portée avant lui ». L'apprentissage du métier de liftier requiert patience et docilité de sa part. Occupant une position située au plus bas de l'échelle, il entend bien gravir les échelons et, dans ce but, s'investit totalement. Il travaille douze heures par jour d'affilée, préférant dormir à se divertir pour ensuite mieux travailler. Son service qui consiste à attendre les clients à l'étage, à les accompagner durant le trajet et à leur ouvrir la porte s'avère vite monotone, pénible et sans intérêt. Il rend inévitable le fait de dormir debout une minute à un moment ou à un autre dans la journée. Mais Karl comprend que cette minute de repos comporte des risques puisqu'elle a déjà coûté sa place au jeune liftier chargé de lui montrer comment actionner les ascenseurs. Pour se reposer de ce travail épuisant et déshumanisant, il y a bien sûr le dortoir commun à l'ensemble des grooms d'ascenseur, que Karl a voulu rejoindre par solidarité avec eux, mais c'est un lieu enfumé où règne toujours la plus grande agitation. Le côté positif pour le protagoniste, outre le fait d'avoir trouvé un point

d'enracinement, c'est le relatif équilibre affectif que lui procurent la sympathie de sa compatriote viennoise et l'amitié de Thérèse, la dactylographe.

Cette phase de stabilisation personnelle, à l'issue d'un processus qui a vu le protagoniste régresser de la position enviable de fils adoptif d'un sénateur américain fortuné à celle, fort modeste, de liftier et de commissionnaire, prend fin avec la réapparition nocturne d'un Robinson passablement ivre, dépêché par Delamarche avec mission de lui ramener Karl. Delamarche veut en effet faire de lui le domestique de Brunelda, sa maîtresse. Il s'agit donc d'une machination ourdie par les deux chenapans contre leur compagnon d'un jour. Par humanité et aussi pour éviter un scandale, Karl entreprend de cacher le vagabond dans le dortoir des liftiers. Pour ce faire, il demande à un autre collègue de s'occuper de son ascenseur durant sa courte absence. Celui-ci ne l'ayant pas fait, Karl se retrouve convoqué dans le bureau du chef des grooms, en présence du portier en chef. « L'affaire Robinson » est exemplaire de la manière propre à Kafka de mener et faire progresser l'intrigue : en dépit de son investissement dans son travail, Karl va perdre son emploi à la suite de méprises et d'événements largement indépendants de sa volonté. Pourtant, à l'instar des protagonistes de *Das Schloß* et de *Der Proceß* [Le Procès], il semble croire que tôt ou tard les choses vont s'arranger et que l'ordre et la justice prévaudront. Il se trompe.

Dans le bureau d'Isbary, le chef des grooms, Karl se trouve en position d'accusé : on lui reproche l'abandon temporaire – quelques minutes à peine – de son poste de travail sans permission, faute vénielle et excusable en vérité, parce qu'imputable à la seule compassion et au bon cœur du protagoniste, faute suffisamment grave aux yeux des autorités pour entraîner l'exclusion immédiate. Le portier en chef lui reproche d'être le seul employé à ne pas le saluer quand il le croise et se montre particulièrement virulent à son égard. Malgré l'apparence d'un procès équitable qui lui serait concédé, la posture du chef des grooms est celle d'un interrogateur à charge. L'accusé tente bien de se défendre, mais les explications qu'il donne n'intéressent ni le chef des grooms ni le portier en chef. Les deux hommes représentent, en fait, les deux visages de la justice : l'un indifférent et lointain, l'autre vindicatif et haineux. La découverte de la présence de Robinson au dortoir, où il s'est pris de querelle avec les liftiers, a valeur de coup de grâce, à moins que le sort de l'accusé n'ait été scellé auparavant. On le soupçonne maintenant de voler de l'argent

pour assurer ses sorties nocturnes, de recel et de complicité avec Robinson. L'interrogatoire se termine par son renvoi de l'hôtel, sans que la cuisinière en chef, dans son rôle d'avocate, puisse faire quoi que ce soit pour s'y opposer. Elle finit d'ailleurs par se ranger du côté des accusateurs, ne plaidant ni l'innocence ni l'indulgence. Avant de quitter l'hôtel, Karl doit encore passer dans le bureau du portier en chef qui veut l'humilier en le brutalisant et en vidant ses poches. Finalement, l'adolescent parvient à lui échapper et à fuir hors de l'hôtel, mais laisse derrière lui sa veste, son argent, sa valise d'émigrant, la carte de recommandation griffonnée par Grete Mitzelbach avec l'adresse d'une pension censée lui servir de refuge temporaire. Surtout, survenant après la perte de la photographie de ses parents, autrement dit de la marque de sa filiation, la perte du passeport, qui constituait la trace concrète de son identité, le laisse sur la chaussée, sans passé et sans nom.

Dans son ouvrage intitulé *K.*, consacré à Kafka et à son œuvre, l'Italien Roberto Calasso écrit judicieusement à propos des infâmes compagnons de Roßmann les lignes suivantes :

Comme les aides pour *K.*, les deux vagabonds Delamarche et Robinson sont quelque chose dont il est vain d'essayer de se délivrer. « Rossmann, que serais-tu sans Delamarche ! » dit une fois Robinson – et les mots sonnent comme une raillerie. Mais ce n'est pas faux pour autant. Les deux vagabonds sont pour Karl l'enlisement dans la vie, de façon irrémédiable et de plus en plus étouffante³⁸¹.

On pourrait objecter à Roberto Calasso que l'« enlisement » dont il parle était présent dès le début du roman et que le licenciement de Karl ne fait que s'inscrire dans la ligne du bannissement de son père confirmé par celui de son oncle. C'est comme si la colère du père se répercutait d'instance en instance, contraignant le fils à payer instantanément le prix de l'offense faite à ses protecteurs successifs. Aussi bien, chaque nouvelle accusation forgeant un peu plus l'identité du coupable, l'idée même de défense devient superflue. Il semble que Karl ait compris la vanité de ses efforts, puisqu' avant même l'intervention de sa protectrice, il constate que son affaire est perdue d'avance :

³⁸¹ Calasso, Roberto, *K.*, traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro, éditions Gallimard, 2005 [2002], p. 242-243.

Karl sah ein, daß er eigentlich seinen Posten schon verloren hatte, denn der Oberkellner hatte es bereits ausgesprochen, der Oberportier als fertige Tatsache wiederholt und wegen eines Liftjungen dürfte wohl die Bestätigung der Entlassung seitens der Hoteldirektion nicht nötig sein. Es war allerdings schneller gegangen, als er gedacht hatte, denn schließlich hatte er doch zwei Monate gedient so gut er konnte und gewiß besser als mancher andere Junge. Aber auf solche Dinge wird eben im entscheidenden Augenblick in keinem Weltheil, weder in Europa noch in Amerika Rücksicht genommen, sondern es wird so entschieden, wie einem in der ersten Wut das Urteil aus dem Munde fährt³⁸². [Karl se rendit à l'évidence : il avait déjà perdu sa place, car le chef des grooms l'avait déjà dit, le portier en chef en avait reparlé comme d'un fait acquis, et la confirmation du renvoi par la direction n'était sans doute pas nécessaire, s'agissant d'un petit liftier. C'était tout de même aller plus vite qu'il ne l'avait pensé, car enfin il avait quand même travaillé deux mois de son mieux, et sûrement mieux que plus d'un de ses jeunes collègues. Mais maintenant ce genre de choses, au moment décisif, n'est pris en compte sur aucun continent, ni en Europe ni en Amérique : on tranche au contraire selon le verdict qui vous vient aux lèvres dans le premier moment de fureur.]

À l'« Hôtel Occidental », autre métaphore de la société américaine, l'arbitraire et la cruauté des dominants règnent sans partage. Sous cet aspect, l'Amérique – avec des modalités différentes – n'est que le prolongement de l'Europe, telle pourrait être le sentiment du « héros » que le destin a rangé dans le camp des dominés et bientôt dans celui des parias. Une comparaison avec la situation de l'arpenteur K dans *Das Schloß* [*Le Château*] s'impose aussitôt. Dans *Das Schloß* chacun, homme ou femme, occupe la place qui lui est assignée. D'où se dégage cette impression d'un temps arrêté, d'une résignation à l'absurdité, à l'injustice et à l'exploitation que K tente vainement de fissurer. Cet état de fait qui maintient les sujets du château dans une dépendance plus ou moins supportable garantit à chacun une relative stabilité. Rien de tel dans l'espace et le temps du *Verschollene* où Karl fait l'expérience du hasard, du désordre et de l'insécurité : l'Amérique imaginée par Kafka serait-elle le cauchemar de la modernité ?

Chassé de l'hôtel pour « incurie », Karl se retrouve pris dans le trio que constituent Brunelda, Delamarche et Robinson. Ancienne cantatrice, Brunelda n'est pas sans rappeler par son physique ces créatures qui hantent l'univers de Georg Grosz : obèses, bouffies, grotesques. Dans l'univers de Kafka, cette apparition caricaturale participe en quelque sorte du gigantisme américain, tout comme le volumineux Pollunder et « l'ogre » Green. C'est aussi ce que formule l'universitaire Detlev Kremer dans son article « Verschollen. Gegenwärtig » [Disparu/Présent] publié dans le tome spécial *Text+Kritik* consacré à Kafka :

³⁸² *Der Verschollene*, op. cit., p. 228.

In einem Land, das Hotels mit 30 Aufzügen, 40 Liftboys und 5000 Gästen zu bieten hat, muß auch der Körper der Frau riesenhafte Ausmaße annehmen. In diesem phantastischen Land mit Namen 'Amerika' kommt der hyperbolisch aufgeblähte Leib aus der Tradition der Groteske zu seinem vollen Recht³⁸³. [Dans un pays qui présente des hôtels de 30 ascenseurs, 40 liftiers et 5000 clients, le corps de la femme est également appelé à prendre des dimensions gigantesques. Dans ce pays fantastique qui a pour nom « Amérique », le corps hyperboliquement dilaté, issu de la tradition du grotesque, retrouve tous ses droits.]

Brunelda participe de l'étrangeté du monde américain. Pour l'exilé en provenance de l'Empire des Habsbourgs, cette étrangeté tient pour partie au caractère dominateur de la femme. Déjà dans la villa Pollunder, la belle et moderne Klara, telle une Vénus au fouet, s'était muée en « domina » et avait fait sentir à Karl tout le poids de sa supériorité physique en menaçant de le gifler à volonté. Dominatrice d'un autre genre, Brunelda vit avec Delamarche, devenu son amant, et Robinson, transformé en domestique, dans un appartement exigu, envahi par un capharnaüm informe et poussiéreux. Lascive et tyrannique, elle passe ses journées dans le clair-obscur de la pièce principale, étendue sur un canapé que son corps volumineux occupe dans toute sa largeur. Il y a loin de l'évocation de la beauté féminine chantée par Pétrarque à la description de Brunelda ahanant dans ses efforts pour saisir le haut de ses bas :

[...] sie hatte beim Sitzen die Beine weit auseinandergestellt, um ihrem übermäßig dicken Körper mehr Raume zu verschaffen, nur mit größter Anstrengung, unter vielem Schnaufen und häufigem Ausruhn, konnte sie sich soweit bücken um ihre Strümpfe am obersten Ende zu fassen und ein wenig herunterzuziehen, gänzlich ausziehen konnte sie sich nicht, das mußte Delamarche besorgen auf den sie nun ungeduldig wartete³⁸⁴. [... elle était à présent assise jambes écartées, pour donner plus d'espace à son corps démesurément gros, et ce n'est qu'au prix de grands efforts, en soufflant beaucoup et en se reposant souvent, qu'elle pouvait se pencher suffisamment pour attraper le bord supérieur de ses bas et les tirer un peu vers ses pieds, mais elle était incapable de les retirer entièrement ; c'était Delamarche qui devait s'en charger, et elle l'attendait impatiemment].

Seul Delamarche, dans son rôle de *french lover* entretenu, a le droit de la toucher, mais, créature perverse, elle cherche aussi à exciter le désir des deux autres locataires – de Robinson, en l'occurrence, car avec Roßmann, méfiant, ça ne prend pas – pour l'odieuse satisfaction d'accabler le fautif de ses sarcasmes et le voir malmené par son amant. Après avoir vécu l'activité frénétique et épuisante de l'« Hôtel Occidental », Karl se retrouve transplanté du jour au lendemain dans l'espace confiné et étouffant d'un logement sordide, témoin passablement écœuré

³⁸³ Kremer, Detlev, « Verschollen. Gegenwärtig. Franz Kafkas Roman *Der Verschollene* ». In : *Text und Kritik. Sonderband zu Franz Kafka*. 2., überarb. Aufl. hg. v. Heinz-Ludwig Arnold. München, 2006, p. 241.

³⁸⁴ *Der Verschollene*, op. cit., p. 296.

des turpitudes quotidiennes de trois déclassés. Claude David décrit en quelques mots la qualité régressive de cet espace :

Ce n'est plus maintenant l'Amérique industrielle : c'est le refus de l'ordre et de l'effort, l'abandon au désir, le retour à une animalité indolente³⁸⁵.

Si Karl est là, c'est parce que ses anciens compères avaient convenu avec Brunelda qu'il ferait l'affaire comme second domestique, plus exactement : comme domestique du domestique, dans la tanière de l'ex-cantatrice, Robinson se considérant en effet comme prématurément usé par le travail. Le jeune Allemand tente bien un jour d'échapper à la sujétion grotesque auquel on le destine, en tachant de profiter de l'inattention de ses geôliers, tout occupés à regarder un meeting électoral du haut de leur balcon. C'est peine perdue car Delamarche est là pour lui barrer le chemin et le rosser copieusement. Cette nuit-là, meurtri dans sa chair et dans son âme, il parvient à communiquer, de balcon à balcon, avec l'étudiant en médecine Joseph Mendel qui vit dans l'appartement d'à côté, est en manque de sommeil et se maintient éveillé à coups de café noir. Usé par la vie qu'il mène – il travaille le jour comme vendeur dans un grand magasin et étudie la nuit – amer et nihiliste, Mendel conseille à Roßmann de rester chez Delamarche :

« Sie raten mir also, bei Delamarche zu bleiben ? » fragte Karl.

« Unbedingt », sagte der Student und senkte schon den Kopf zu seinen Büchern. Es schien, als hätte gar nicht er das Wort gesagt; wie von einer Stimme gesprochen, die tiefer war als jene des Studenten, klang es noch in Karls Ohren nach³⁸⁶. [– Ainsi, vous me conseillez de rester chez Delamarche ? demanda Karl. – Absolument, dit l'étudiant qui replongeait déjà la tête dans ses livres.

On aurait dit que ce n'était pas du tout lui qui avait prononcé ce mot ; comme s'il avait été dit d'une voix plus grave que n'était celle de l'étudiant, il continua de résonner aux oreilles de Karl.]

Cette voix « plus grave » au point de paraître inauthentique, fait peut-être écho au monologue intérieur du protagoniste – c'est une supposition de notre part, le narrateur s'interdit de le dire – pour lui faire abandonner le peu de volonté qui lui reste encore, l'inciter à se soumettre au « fatum » et par conséquent acquiescer à la condition ignominieuse qui lui est faite. Ainsi, déjà victime de ceux qui l'exploitent, Karl est à ce moment la victime paradoxale de Mendel qui lui conseille d'accepter la condition qui devient la sienne. Faisant allusion au rêve brisé de l'adolescent de

³⁸⁵ Kafka, *Œuvres complètes*, Bibliothèque De La Pléiade, nrf, Gallimard, 1976, p. 909.

³⁸⁶ *Der Verschollene*, op. cit., p. 352.

quitter sa place d'esclave pour occuper un poste d'employé de bureau, Bernard Lahire fait remarquer de son côté que :

Quand on croit que Karl peut trouver la force de résister à cette mise en esclavage, non seulement Kafka s'empresse de mettre des obstacles sur le chemin de sa libération, mais il montre que Karl ne veut sortir de son état de domesticité que pour pouvoir retourner à un état d'exploitation³⁸⁷.

L'affirmation nous paraît par trop péremptoire en ce qui concerne le souhait de Karl de « retourner à un état d'exploitation ». Pour la raison que le texte de Kafka n'admet pas seulement la coexistence d'interprétations différentes, il est aussi un questionnement qui se refuse à la réponse. L'avant-dernier chapitre (chapitre IX) intitulé « Départ de Brunelda », montre Karl poussant devant lui de bon matin, aussi discrètement qu'il lui est possible, une petite voiture cahotante. Sous la toile grise, s'étale une charge informe qui n'est autre que Brunelda. Le garçon dépose sa charge dans une ruelle obscure, face à l'« Entreprise N° 25 », au seuil de laquelle le gérant, « la montre à la main », attend avec impatience leur arrivée. Il s'agit, selon toute vraisemblance, d'une maison de passe – le texte ne le dit pas, mais les expressions « kein faßbarer Schmutz » [une saleté qui n'est pas palpable], énigmatique en soi, ou encore « ein schlechter Gebrauch » [un mauvais usage], sans plus d'explication, évoquent de façon oblique la souillure par le sexe :

Es war, wenn man näher sah, kein faßbarer Schmutz. Der Steinboden des Flurs war fast rein gekehrt, die Malerei der Wände nicht alt, die künstlichen Palmen nur wenig verstaubt, und doch war alles fettig und abstoßend, es war, als wäre von allem ein schlechter Gebrauch gemacht worden und als wäre keine Reinlichkeit mehr imstande, das wieder gut zu machen³⁸⁸. [À y regarder de près, ce n'était pas une saleté palpable. Le carrelage du couloir était presque parfaitement balayé, la peinture des murs n'était pas vieille, les palmiers artificiels n'avaient que peu de poussière, et pourtant tout était gras et répugnant, comme si l'on avait fait de tout cela un mauvais usage et que nulle propreté ne fût plus susceptible d'y porter remède.]

Ainsi, Karl, neveu renié d'un sénateur richissime, paraît avoir atteint le point ultime de sa déchéance en exerçant l'activité de convoyeur ou d'auxiliaire d'une prostituée. Quant à Brunelda, elle a pareillement dégringolé l'échelle sociale. Après avoir connu le luxe en tant qu'épouse d'un riche fabricant de cacao, l'ancienne amante de Delamarche en est réduite à exercer désormais le plus vieux métier du monde pour subsister : l'envers même du rêve américain.

³⁸⁷ Lahire, Bernard, *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, op. cit., p. 513.

³⁸⁸ *Der Verschollene*, op. cit., p. 384.

VIII. -7. Le « Grand Théâtre d'Oklahoma » et la fin de l'aventure.

Considéré sous l'unique aspect du roman d'aventures, *Der Verschollene*, partage peu de chose avec l'économie imaginaire des romans américains de Karl May ou de Gerstäcker. On y chercherait en vain la trace de Peaux-Rouges sur le sentier de la guerre, non plus que la présence de pirates du rail ou de la rivière méditant quelque coup tordu ! Il est vrai aussi que le temps et l'espace de la diégèse du roman de Kafka ne s'y prêtent guère : la ville y supprime la prairie, l'automobile a remplacé le mustang, les salles automatisées des télégrammes et des téléphones ont remisé la bonne vieille diligence du courrier postal, les hommes d'affaires et les politiciens roublards ont pris la place des capitaines de pirates et autres chefs d'« outlaws », quant à l'autorité, elle est un peu partout exercée par des bureaucrates sournois, là où jadis intervenait le justicier solitaire aux yeux clairs... Et pourtant, des similitudes existent : Karl Roßmann, dans son innocence et avec ses yeux d'enfant, a bien quelque chose en lui qui le rapproche d'un « greenhorn » dans le « Wild West » ! Aussi bien, dans la rencontre brutale et jamais close des valeurs de la civilisation et de la sauvagerie, il a beau se trouver toujours dans la situation du « loser », il n'en incarne pas moins des valeurs d'humanité qui font défaut aux autres et se retournent contre lui. Pietro Citati a des mots qui résonnent juste, même appliqués à son ultime déchéance :

Quoi qu'il arrive, il ne change pas de nature. Il vit dans l'abjection, s'enfonce dans l'abjection, sans répugnance dirait-on presque ; et pourtant il ne se laisse pas même effleurer par l'abjection, il traverse, sans en être atteint, les expériences qui lui sont imposées et conserve l'âme immaculée de son enfance³⁸⁹.

Une issue plus positive semble néanmoins se dessiner pour le protagoniste à la fin du roman. Il a abandonné son ancien nom pour être embauché au « Grand Théâtre d'Oklahoma » et se baptise lui-même « Negro ». Son changement de nom reflète le changement de conscience qu'il a de son statut dans le monde. Son identité européenne semble effacée et, avec elle, le souvenir de son avilissement. Or, ce sobriquet synonyme d'un nouveau départ se trouve être connoté très négativement dans le contexte de l'histoire des États-Unis, étant donné que les Noirs sont restés longtemps l'objet d'une relégation et d'une ségrégation très fortes dans la

³⁸⁹ Citati, Pietro, *Kafka, op. cit.*, p. 109.

société postcoloniale américaine. Par ailleurs, l'image du « nègre » américain, au moment de la rédaction du roman par Kafka, était encore fortement associée à la représentation de la société esclavagiste et patriarcale des États du Sud tandis que, par contiguïté sémantique, elle connotait négativement la société d'exploitation capitaliste dans le Nord des États-Unis. Porteur de ce nom d'emprunt quelque peu infamant qu'il s'est choisi ou dont l'ont affublé par dérision ses derniers employeurs, Karl recourt à plusieurs reprises au mensonge pour se faire embaucher, n'hésitant pas à s'autoproclamer « ingénieur » pour inverser sa situation. Bien que les recruteurs du théâtre se refusent à lui accorder le statut d'ingénieur, il trouve néanmoins chez eux cette « bonne volonté », ces « hommes justes » qu'il n'a jamais trouvés sur son chemin auparavant. L'interrogatoire qu'on lui fait subir l'amène habilement à accepter un emploi subalterne : d'abord fugacement engagé comme acteur, il accepte l'ajustement qui en fait finalement un « agent technique » :

[...] er war sehr zufrieden, er wurde zwar, wenn er das Angebot annahm, aus dem Schauspielerstand unter die technischen Arbeiter geschoben, aber er glaubte tatsächlich sich bei dieser Arbeit bewähren zu können. Übrigens, dies wiederholte er sich immer wieder, es kam nicht so sehr auf die Art der Arbeit an, als vielmehr darauf sich überhaupt irgendwo dauernd festzuhalten³⁹⁰. [Il était très satisfait ; certes, s'il acceptait cette offre, il glissait du statut de comédien à celui d'agent technique, mais il pensait effectivement faire mieux ses preuves dans cet emploi. Du reste, il ne cessait de se le répéter, ce n'était pas tant le genre de travail qui comptait, c'était, d'une façon générale, de s'accrocher durablement à quelque chose.]

Accentuant encore le caractère subalterne du travail qu'il entend lui proposer, le recruteur ajoute incidemment :

“Sind Sie denn kräftig genug für schwerere Arbeit?³⁹¹” [– Mais est-ce que vous êtes assez robuste pour des travaux de force?]

Mais Karl qui est tombé au plus bas de l'échelle sociale, valet puis coursier de lupanar ; qui a traversé l'abjection sans changer et sans cesser de faire confiance, peut s'estimer enfin récompensé de ses efforts et en droit d'envisager à nouveau l'intégration sociale tant espérée ! L'image narrative du théâtre d'Oklahoma est promesse d'une vie nouvelle possible : c'est la vision de cet ailleurs où règnent la justice et l'harmonie que Karl avait vainement cherchées au cours de son périple américain. Le monde du théâtre est à l'opposé du monde social, de ses pressions, de sa dureté et de ses hiérarchies. C'est un espace qui permet au contraire de

³⁹⁰ *Der Verschollene*, op. cit., p. 408.

³⁹¹ *Ibid.*, p. 408.

donner libre cours à ses fantasmes de liberté et à ses désirs d'être. L'approche « internaliste » de ce passage, où le récit fonctionne d'une façon très différente et pratiquement opposée au contenu des chapitres précédents, met en évidence l'aspect singulier que revêt la fin du récit, à savoir celui d'une conclusion positive, d'un « happy end » inattendu et prometteur de « lendemains qui chantent ». Une telle lecture corrobore les propos rapportés par Max Brod dans la postface de sa propre édition du roman de Kafka :

Aus Gesprächen weiß ich, daß das vorliegende unvollendete Kapitel über das « Naturtheater in Oklahoma » [sic !], ein Kapitel, dessen Einleitung Kafka besonders liebte und herzergreifend schön vorlas, das Schlußkapitel sein und versöhnlich ausklingen sollte. Mit rätselhaften Worten deutete Kafka lächelnd an, daß sein junger Held in diesem « fast grenzenlosen » Theater Beruf, Freiheit, Rückhalt, ja sogar die Heimat und die Eltern wie durch paradiesischen Zauber wiederfinden werde³⁹². [Je sais par des conversations, que le chapitre incomplet du « Théâtre d'Oklahoma » dont il aimait particulièrement l'introduction et qu'il lisait de façon très émouvante, devait former le chapitre final et nous réconcilier avec la destinée. En ces termes énigmatiques, Kafka semblait promettre en souriant que son jeune héros trouverait comme par miracle, dans ce « théâtre presque illimité », une profession, la liberté, un soutien – et même sa patrie et ses parents.]

On peut toutefois se poser la question de savoir si le projet que nourrit Karl de prendre un nouveau départ dans la vie est destiné à se réaliser ou s'il est voué, comme les précédents, à l'échec. En effet, une autre lecture du texte est possible, laquelle amène le lecteur à tempérer son premier jugement quant à un dénouement heureux, – sans apporter pour autant une réponse définitive. La métaphore théâtrale « das größte Teater der Welt » [le plus grand théâtre du monde] peut aussi être considérée comme une dénonciation des apparences et des faux-semblants d'une société qui promet la réussite à tous, mais qui, en fin de compte, reste aussi inégalitaire et discriminante que les sociétés européennes. Le fait que le contenu du message de l'affiche proclamant que le « Grand Théâtre d'Oklahoma » est en mesure d'« utiliser tout le monde, chacun à sa place » ne soulève pas un enthousiasme particulier parmi les badauds est significatif à cet égard, ce dont Le narrateur se fait d'ailleurs l'écho :

Es standen zwar viele Leute vor dem Plakat, aber es schien nicht viel Beifall zu finden. Es gab soviel Plakate, Plakaten glaubte niemand mehr. Und dieses Plakat war noch unwahrscheinlicher als Plakate sonst zu sein pflegen³⁹³. [Il y avait beaucoup de gens plantés devant cette affiche, mais elle ne semblait pas avoir beaucoup de succès. Il y avait tant d'affiches que personne ne croyait plus aux affiches. Et celle-ci était encore plus invraisemblable que les affiches ne l'étaient habituellement.]

³⁹² Kafka, Franz, *Amerika*. Hg. v. Max Brod, Frankfurt am Main, 1953, p. 356 et suiv.

³⁹³ *Der Verschollene*, op. cit., p. 387.

On fera aussi remarquer que si Karl est le premier à s'enquérir à Clayton des mécanismes de l'embauche, il se retrouve le dernier à être engagé et ce au niveau le plus bas : voilà qui n'est pas de nature à augurer très favorablement de la suite ! Dans *Der Verschollene/ Amerika* la marche vers l'Ouest du « pied-tendre » Roßmann se paye en tout cas du prix fort : sinon par la complète néantisation de son rêve américain, du moins par la perte de son identité, ce qui équivaut tout de même à une forme de « mort » sociale. Comme c'était déjà le cas pour Georg Bendemann dans *Das Urteil* puis pour Gregor Samsa dans *Die Verwandlung*, Karl Roßmann se trouve confronté à une réalité qui le dépasse. La raison en est que Kafka pousse jusqu'à l'impasse la problématique existentielle d'une confrontation avec un monde hostile et tout-puissant. Pour le protagoniste du *Verschollene*, l'Amérique des « possibilités illimitées » s'est manifestement transformée en continent de l'incertitude, l'utopie en dystopie.

VIII.-8. Une bien mystérieuse photographie du théâtre d'Oklahoma.

Au cours du banquet qui fait suite au recrutement de Roßmann et des autres postulants, on fait circuler des photographies du théâtre d'Oklahoma. Une seule parvient entre les mains de Karl : elle représente la loge réservée au président des États-Unis. Cette image, insolite à bien des égards, attire immédiatement son attention :

Dieses Bild stellte die Loge des Präsidenten der Vereinigten Staaten dar. Beim ersten Anblick konnte man denken, es sei nicht eine Loge, sondern die Bühne, so weit geschwungen ragte die Brüstung in den freien Raum. Diese Brüstung war ganz aus Gold in allen ihren Teilen. Zwischen den wie mit der feinsten Scheere ausgeschnittenen Säulchen waren nebeneinander Medaillons früherer Präsidenten angebracht, einer hatte eine auffallend gerade Nase, aufgeworfene Lippen und unter gewölbten Lidern starr gesenkte Augen. Rings um die Loge, von den Seiten und von der Höhe kamen Strahlen von Licht; weißes und doch mildes Licht enthüllte förmlich den Vordergrund der Loge, während ihre Tiefe hinter rotem, unter vielen Tönungen sich faltendem Sammt der an der ganzen Umrandung niederfiel und durch Schnüre gelenkt wurde, als eine dunkle rötlich schimmernde Leere erschien. Man konnte sich in dieser Loge kaum Menschen vorstellen, so selbtherrlich sah alles aus³⁹⁴. [C'était une vue de la loge du président des États-Unis. Au premier coup d'œil, on pouvait croire que ce n'était pas une loge, mais la scène, tant son balcon avançait en une vaste courbe. Ce balcon était en or, dans toutes ses parties. Entre ses colonnettes, qu'on eût dit découpées aux ciseaux les plus fins, était disposée une série de médaillons représentant les anciens présidents ; l'un d'eux avait le nez remarquablement droit, une bouche lippue et, sous des paupières arquées, des yeux obstinément baissés. Tout autour de la loge, d'en haut et par côté, arrivaient des rayons de lumière ; c'était une lumière blanche et pourtant douce, qui dévoilait littéralement le premier

³⁹⁴ *Der Verschollene, op. cit.*, p. 412-413.

plan de la loge, tandis que son fond, derrière des drapés chatoyants d'un velours rouge suivant tout le cadre et commandé par des cordons, semblait être un vide obscur aux reflets rougeoyants. On avait peine à imaginer des gens dans cette loge, tellement tout cela avait un air de suffisante autorité.]

Il émane de l'image quelque chose d'envoûtant et d'ambivalent à la fois, impression confortée par la remarquable interaction du premier plan et de l'arrière-plan, de la surface et de la profondeur, de la lumière et de l'obscurité. Le décor est pompeux, avec ce balcon tout en or, ces fines colonnettes, ces drapés chatoyants de velours rouge et les autres accessoires de théâtre. L'absence du président en exercice est particulièrement ostensible, tandis que l'évocation d'« un vide obscur aux reflets rougeoyants » engendre chez le lecteur l'impression d'une hostilité à la présence d'une personne physique, « tellement tout cela avait un air de suffisante autorité ».

La loge vide du Président rappelle un moment fatidique de l'histoire des États-Unis : celui de l'assassinat d'Abraham Lincoln par l'acteur sudiste John Wilkes Booth, au théâtre Ford de Washington, le 14 avril 1865. Après cet assassinat, la photographie de la loge présidentielle fut largement diffusée dans les journaux et magazines nord-américains de l'époque, contribuant de la sorte à la mémoire photographique de l'histoire du pays. L'image du théâtre d'Oklahoma est trop ressemblante à la loge présidentielle historique pour qu'on n'en vienne pas à se poser la question de la raison d'être de cette similitude. Il y a dans les deux cas la pompe du décor et cet espace obscur et vide d'où le personnage central, représentant de l'ordre et de la légitimité, a été comme effacé. Cette oblitération, peut s'interpréter, à notre sens, comme une allusion à l'absence d'un pouvoir juste et d'une autorité bienveillante à la tête d'une société américaine dominée par les rapports de force.

Pour autant, cet effacement symbolique du pouvoir et de l'autorité n'est pas synonyme d'émancipation pour le « héros » du récit qui a épousé, dès le début de l'aventure, le destin d'un exclu solitaire. Le pseudonyme « Negro » qu'il revendique quand il rejoint le théâtre est synonyme d'oblitération volontaire de son identité aussi bien que d'exclusion sociale et de discrimination. L'auteur avait sans doute en tête le compte rendu d'Arthur Holitscher lorsqu'il en a doté son personnage. Et plus particulièrement devait flotter devant ses yeux une affreuse image accompagnant le récit du journaliste : celle illustrant le lynchage d'un homme noir et portant la

sarcastique légende « Idyll aus Oklahama » [Idylle en Oklahama]. On sait que cette image avait impressionné Kafka, au point d'avoir gardé dans son manuscrit la même orthographe fautive : « Oklahama » au lieu de « Oklahoma ». S'il existe une relation entre la dénomination choisie par Karl pour masquer son identité et cette photographie, elle donne au texte une coloration plus sombre encore, laquelle est à mettre en rapport avec la mention faite par Kafka dans son journal, à la date du 30 septembre 1915 :

“Roßmann und K., der Schuldlose und der Schuldige, schließlich beide unterschiedslos strafweise umgebracht, der Schuldlose mit leichter Hand, mehr zur Seite geschoben als niedergeschlagen”³⁹⁵. [Roßmann et K., l'innocent et le coupable, tous deux finalement punis de mort sans distinction, l'innocent d'une main plus légère, plutôt mis à l'écart qu'abattu.]

Le voyage de Karl Roßmann se clôt ainsi non pas sur une image, mais sur deux, toutes deux également négatives, qui confirment et complètent le processus d'inversion qui caractérise, depuis son arrivée dans le port de New York, le déroulement de son aventure américaine.

³⁹⁵ Kafka, Franz, *Tagebücher*, *op. cit.*, p. 757.

CHAPITRE IX

***Das Totenschiff* [Le vaisseau des morts] de B. Traven (1882-1969)**

Dénonciation de l'aventure et critique sociale

IX.-1. Introduction.

Arrivé à Tampico au cours de l'été 1924, le fugitif allemand Ret Marut, de son vrai nom Otto Feige, déclare s'appeler « Traven Torsvan » et entame dès l'année suivante une nouvelle carrière littéraire sous le nom de plume « B. Traven ». L'ancien acteur de théâtre, auteur anarchiste et éditeur-rédacteur du journal pamphlétaire *Der Ziegelbrenner* [Le fondateur de briques] trouve dans le Mexique sa patrie d'élection et une source nouvelle d'inspiration pour ses écrits. C'est essentiellement durant la période qui va de 1925 à 1940 que sa créativité est la plus féconde puisqu'il publie dans l'intervalle neuf romans, un important compte rendu de voyage et de nombreuses nouvelles. Parmi ces œuvres, qui ont pour protagoniste l'individu victime de la société, *Das Totenschiff* [Le vaisseau des morts] occupe une place particulière, entre autres raisons parce que le lieu de l'intrigue n'a pas pour décor le Mexique, mais bien le Vieux Monde, puis les cales d'un navire sillonnant la Méditerranée et l'Atlantique ou longeant les côtes du Proche-Orient, du Maghreb, du Portugal et de l'Afrique de l'Ouest. La publication du roman en 1926, sous forme de livre au bénéfice exclusif des adhérents de la « Büchergilde Gutenberg » [Guilde des livres Gutenberg], un club du livre affilié à une association d'imprimeurs plutôt marquée à gauche, faisait suite à la sortie, l'année précédente, d'un premier récit de B. Traven intitulé *Die Baumwollpflücker* [Les cueilleurs de coton] dans les colonnes du journal du parti social-démocrate *Vorwärts* [En avant]. Le sujet et le style des *Cueilleurs de coton* avaient alors attiré l'attention du rédacteur en chef de la « Büchergilde Gutenberg », Ernst Preczang, lequel établissant le contact avec Traven, lui avait suggéré d'étoffer l'histoire afin de pouvoir en faire un livre. Ce faisant, il lui avait fait miroiter la perspective d'un contrat à long terme avec la guilde si l'écrivain avait quelque chose à lui proposer : ce fut *Das Totenschiff* que Traven gardait dans ses tiroirs avec plusieurs autres manuscrits. Le succès du roman fut

immédiat puisque la première édition de quelque trente mille exemplaires se trouva bientôt épuisée. Organisme à but non lucratif, la *Guilde Gutenberg* décida alors, avec le consentement de l'auteur, de faire distribuer le livre par le « *Buchmeister Verlag* » de Leipzig, organisme associé à la « *Büchergilde* » mais fonctionnant comme une entreprise commerciale. Roman d'aventures maritime et hymne libertaire à tous les sans-papiers du monde, *Das Totenschiff* est devenu un classique de la littérature de la mer pour des millions de lecteurs dans le monde entier. Il a ceci de paradoxal que l'aventure y est dénoncée comme mystification, l'autorité étatique discutée et ébréolée et que le protagoniste, lancé comme malgré lui dans la mêlée, y revendique haut et fort sa qualité de « anti-héros » ne reconnaissant en fin de compte que le travail comme valeur émancipatrice. Quant au motif central, celui du vaisseau des morts, il se veut paradigme d'un capitalisme omnipuissant, destructeur de l'individu et faisant bon ménage, pour l'essentiel, avec l'impérialisme vecteur des guerres passées et à venir !

IX.-2. *Das Totenschiff* : résumé succinct de l'intrigue.

Le narrateur à la première personne, l'Américain Gales, est simple matelot sur le cargo cotonnier « *Tuscaloosa* », port d'attache La Nouvelle-Orléans. Le bateau relâchant à Anvers, Gales quitte le bord pour passer un moment de détente à terre, mais s'étant attardé trop longtemps dans les bras d'une fille, il ne peut que constater le lendemain matin que l'emplacement du « *Tuscaloosa* » est vide : le navire est retourné sans lui au pays. Les pièces administratives attestant de son identité étant restées à bord, l'Américain fait alors l'amer constat que la période – nous sommes dans l'entre-deux-guerres – n'est pas du tout propice aux sans-papiers. En effet, les autorités européennes, préoccupées avant tout de renforcer leurs frontières respectives et de régler les problèmes intérieurs, se montrent peu disposées à prendre en charge apatrides et clandestins, considérés le plus souvent comme des vagabonds ou des bouches à nourrir. De fait, elles cherchent en premier lieu à s'en défaire, autant que possible sans brutalité et en sauvegardant les apparences.

Déporté furtivement aux Pays-Bas par les Belges, renvoyé tout aussi clandestinement en Belgique par les autorités néerlandaises, Gales finit tout de même par se retrouver à Rotterdam. Là, il embarque sur un rafiot écossais en partance pour le port français de Boulogne. Arrêté à Paris, il est incarcéré quelques

jours, puis libéré et sommé de quitter rapidement le pays. Comme ce fut déjà le cas en Hollande, sa demande de documents officiels attestant de sa nationalité américaine est fermement rejetée par le consul des États-Unis au motif que l'intéressé se trouve dans l'impossibilité de produire son livret de marin ou encore de fournir les preuves nécessaires. Paradoxalement, l'intéressé est dans l'obligation de produire un justificatif de son identité alors même que sa demande au consul et que tous ses efforts visent précisément à faire établir cette identité !

Au terme d'un séjour clandestin en France, il est arrêté aux abords d'un terrain militaire à la frontière franco-espagnole. Soupçonné d'espionnage, il manque de peu le peloton d'exécution et finit par être confié aux gardes frontières espagnols. Il se rend alors à Barcelone où il tente vainement de se faire engager à bord d'un des nombreux navires au rôle d'équipage incomplet, mais dans l'incapacité de présenter son livret maritime, il est chaque fois éconduit, soit par les capitaines des navires, soit par les autorités portuaires. Il gagne alors la côte sud du Portugal. Dans un petit port de ce pays, le voici enrôlé, presque malgré lui, sur un rafiot à l'allure louche. On comprend ses réticences avant de monter à bord : le navire qui l'a embauché, la « Yorikke », vieux, sale et décrépît, a toute l'apparence d'un bateau-poubelle, tandis que son équipage de marins crasseux et loqueteux est aussi comique qu'inquiétant.

Œuvrant tout au bas de l'échelle comme soutier et exécutant un travail éreintant dans des conditions épouvantables, Gales trouve une compensation dans l'amitié de Stanislaw Koslowski, son camarade soutier germano-polonais.

Navire considéré à juste titre comme se livrant à la contrebande d'armes et à d'autres trafics illicites, la « Yorikke » est surveillée et suivie le long des côtes de la Méditerranée et de l'Afrique occidentale par les bâtiments de guerre et des douanes des puissances impérialistes. Au cours d'une escale dans le port de Dakar, Gales et Stanislaw sont proprement kidnappés par l'équipage d'un bateau anglais, à l'aspect pourtant irréprochable : l'« Empress of Madagascar » [Impératrice de Madagascar]. Il s'agit en réalité d'un autre « vaisseau des morts », destiné au naufrage dans les tout prochains jours pour récupérer l'argent de l'assurance. Deux de ses chauffeurs ayant fait défection, le capitaine du navire était dans l'obligation de leur trouver rapidement des remplaçants non seulement pour entretenir le feu des chaudières, mais encore

pour sauvegarder les apparences et ne pas éveiller les soupçons de baraterie de la part de la commission officielle chargée d'enquêter sur les causes du naufrage.

Lorsque l'« Empress of Madagascar » se brise contre un récif, seuls Gales et Koslowski survivent. Ficelés tant bien que mal sur un morceau d'épave, ils dérivent tous les deux sur l'océan, victimes d'hallucinations. Croyant distinguer la « Yorikke » à quelque distance devant lui, Stanislaw prend la décision de se détacher pour la rejoindre et s'enfonce dans les flots. Gales se retrouve seul à dériver sur son radeau de fortune.

IX.- 3. *Das Totenschiff* : composition et intertextualité.

Le texte du roman, tel qu'il se présente dans la version publiée par le « Rowohlt Taschenbuch Verlag » que nous avons utilisée, présente des variantes par rapport à l'édition originale de 1926 (Berlin : Büchergilde Gutenberg) et l'édition élargie de 1937 (Züricher Büchergilde-Ausgabe), plus longue d'une centaine de pages que la précédente. Il s'agit d'un texte qui emprunte aux deux éditions citées et dont le copyright (année 1954) était détenu par Rosa Elena Luján, alors fondée de pouvoir pour les affaires éditoriales de l'auteur et future épouse du romancier B. Traven. Il existe en effet plusieurs versions différentes du *Totenschiff* (au moins cinq à notre connaissance), certaines étant des traductions plus ou moins remaniées du texte américain paru en 1934 aux éditions Alfred Knopf de New York sous le titre *The Death Ship*³⁹⁶, d'autres modifiant le texte de 1926 par des suppressions ou des ajouts. Nous avons retenu en fin de compte la version Rowohlt parce que le texte nous a paru contenir moins de longueurs et de digressions que dans la première édition, tout en conservant l'esprit et l'allure générale de l'original. Il est, en tout état de cause, risqué de désigner telle ou telle version du « Vaisseau des morts » comme étant la version « finale » ou celle « faisant autorité », compte tenu de la manière de travailler d'un auteur atypique et du style de relations qu'il a toujours entretenu avec ses éditeurs.

Le roman, qui comporte 216 pages dans l'édition « Rowohlt », est divisé en trois « livres » et quarante-huit chapitres. Dans le premier livre (chapitres 1 à 22),

³⁹⁶ Traven, B., *The Death Ship. The Story of an American Sailor*, édité par Alfred A. Knopf, New York, 1934.

Gales réalise que l'État est responsable de ses malheurs : il le prive constamment de sa liberté et l'empêche de s'enrôler sur un navire. Par ailleurs, Gales fait le constat que les agents de l'État, ses « exécuteurs », ont deux visages. Brutaux, incompréhensifs et excessivement formalistes dans l'exercice de leurs fonctions officielles, ils sont, au contraire, aimables, portés à l'empathie et serviables en tant que personnes. L'enseignement implicite qu'en retire le protagoniste et que devrait en retirer le lecteur, c'est que l'individu laissé à lui-même et à ses « impulsions naturelles », dans un environnement qui n'est pas factice, ne saurait être que « bon ». C'est donc à une attaque dirigée contre l'État en tant qu'entité réductrice de liberté que nous assistons dans cette première partie où le narrateur s'insurge notamment contre les règlements mis en place pour contrôler la mobilité et l'activité des individus. L'anarchisme individualiste de Ret Marut/B. Traven et son refus de l'autorité transparaissent dans ces pages où le persiflage s'impose comme moyen rhétorique propre à démystifier les discours convenus et à souligner l'absurdité de certaines situations générées par une application rigide des procédures administratives.

Dans le deuxième « livre », qui comporte autant de chapitres que le précédent (chapitres 23 à 44), mais est plus long d'une vingtaine de pages, Gales fait connaissance sur la « Yorikke » de « Cäsar Augustus Kapitalismus » [César Auguste Capitalisme]. En renforçant les contrôles aux frontières et en rendant obligatoire la possession d'un passeport et d'autres pièces d'identité, l'État a restreint la mobilité des individus, limité le droit de travailler à ses propres ressortissants et rendu intenable la situation des personnes déplacées par suite des conflits et de leurs conséquences. Il a créé ce faisant des apatrides, des « rebuts humains » destinés à constituer la main-d'œuvre bon marché des bateaux fantômes et autres entreprises illégales, voire à alimenter les rangs de la Légion étrangère. Gales, devenu par hasard un de ces vagabonds, impute au système capitaliste et à l'esprit de lucre qui en est – selon lui – le fondement, les conditions de vie déplorables à bord de la « Yorikke ». Rentabiliser autant qu'il se peut le « cercueil flottant » en exploitant au dernier degré son équipage, telle lui semble être la mission du « skipper » [commandant du navire], tel lui semble être le premier commandement !

Le troisième « livre », le plus court des trois, compte une vingtaine de pages à peine, couvrant quatre chapitres (chapitres 45 à 48). L'« Empress of Madagascar »,
380

malgré son apparente modernité, est le parfait vaisseau des morts. Mal conçu, il est trop lent pour rivaliser avec les autres navires, aussi le seul moyen pour l'armateur de rentrer dans ses fonds consiste à le saborder afin de récupérer la prime d'assurance. L'opération ne se déroule pas comme prévu et il n'y a que deux rescapés : Gales et Stanislaw. Lorsque ce dernier vient aussi à se noyer, Gales reste seul survivant. Le roman se termine alors sur une vision de Gales : celle d'un Stanislaw accueilli au ciel par le « Grand Capitaine ». Il ne lui sera demandé ni son livret de marin ni quelque autre papier à cette occasion. Gales a essayé de le retenir et son appel désespéré a retenti comme un hymne à la fraternité :

« Stanislaw ! Lawski ! Bruder ! Lieber, lieber Kamerad, komm hierher ! Hoiho ! Hoiho ! Hierher ! Hierher ! »³⁹⁷ [– Stanislaw ! Lawski ! Frangin ! Cher camarade, reviens ! Ohé ! Ohé ! Par ici ! Par ici !]

Le roman ne dit pas ce qu'il advient de Gales par la suite. Cette fin ouverte correspond à l'intention de l'auteur qui est de susciter la réflexion du lecteur. Cette intention, B. Traven la formule de manière fort explicite dans la lettre qu'il adresse à Ernst Preczang, directeur du comité de lecture de la Guilde du livre Gutenberg, le 9 novembre 1925 :

« Ich wünsche, daß der Leser nach dem Lesen des Romans noch selber weiter denken, selber weiter erleben, selber weiter schreiben kann. Ich will den Leser nicht leerpumpen, ich möchte ihn anregen, sich den weiteren Fortgang zu denken. Nur was er selber denkt, ist sein Besitz, nicht was ich schreibe³⁹⁸. » [« Je souhaite qu'après la lecture de ce roman, le lecteur continue de réfléchir par lui-même et d'éprouver par lui-même, je souhaite le voir prendre lui-même la plume pour écrire la suite. Je ne veux pas tarir l'imagination du lecteur, je veux, au contraire, l'inciter à imaginer la suite. Seul ce qu'il pense par lui-même lui appartient, pas ce que moi j'écris. »]

Cette composition en trois « livres » correspond aux trois tranches de vie de Gales décrites dans le roman, à savoir : celle de la fin accidentelle de son embarquement à bord du « Tuscaloosa » et de ses pérégrinations à travers l'Europe ; celle, ensuite, de ses tribulations à bord de la « Yorikke » ; celle, enfin, de son embarquement de force avec son camarade Stanislaw à bord de l'« Empress of Madagascar » et du naufrage ultérieur. À ces trois divisions temporelles correspondent trois divisions spatiales – qui sont autant de « vaisseaux des morts » :

³⁹⁷Traven, B., *Das Totenschiff*, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Hamburg, 1999, p. 216. Dans la suite du chapitre, le titre du roman apparaît sous la mention abrégée *Totenschiff*.

³⁹⁸ Cf. Dragowski, Jürgen, *Die Geschichte der Büchergilde Gutenberg in der Weimarer Republik 1924-1933*, Essen, Klartext Verlag, 1992, p. 69.

le vaisseau des morts « Amérique-Europe occidentale », le vaisseau des morts « Yorikke », le vaisseau des morts « Empress of Madagascar ». Compte tenu des références explicites à la *Commedia* de Dante, dont il sera question plus loin, ce « découpage » spatial peut être mis en parallèle avec l'étapes de la forêt, où s'égare le protagoniste Dante au début du poème, et celles de l'Enfer et du Purgatoire de la *Comédie*. Au niveau de la situation narrative, il s'agit essentiellement d'un récit à la première personne dans lequel le narrateur tient le rôle du protagoniste. Quatre récits en abyme sont en outre enchassés dans le récit principal : l'histoire du Syrien, épisode grotesque et fantastique repris de la version américaine du roman, l'histoire de Stanislaw Koslowski, le Germano-Polonais né à Posen, l'histoire de Paul, l'Alsacien de Mulhouse déserteur de la Légion, venu mourir sur la « Yorikke », celle de Kurt, enfin, le garçon de Memel, qui finit ébouillanté dans la chambre de chauffe. À l'exception de celle de Paul, qui est relatée par Stanislaw, ces histoires sont racontées par Gales. Élément majeur de la structure de toutes ces histoires : la redondance. Déjà présente, au début du récit, dans la narration des mésaventures de Gales en Europe (refoulé par les services frontaliers belges, hollandais et français et éconduit de la même manière par les consulats de son pays), elle réapparaît dans l'histoire des tribulations de Stanislaw, lequel est « brinqueballé » d'un service officiel à un autre : de l'inspection maritime au poste de police, du bureau central des attestations de domicile à la Préfecture de police, du consulat de Pologne au service des nationalités, etc., sans pour autant parvenir à se faire délivrer le fameux « livret de marin » qui lui permettrait de prendre la mer sur un navire « convenable ». Rejeté par les Allemands aussi bien que par les Français, l'Alsacien Paul n'a eu d'autre solution que de s'engager dans la Légion pour échapper à la prison. Ne tenant pas le coup, il a préféré désertier. Quant à Kurt, mêlé à une bagarre qui s'est mal terminée en Australie, il ne peut décidément pas compter sur les représentants de son pays pour rentrer à la maison, le consul d'Allemagne auquel il rend visite en Angleterre se montrant par trop inquisiteur ou fermé à ses doléances. La redondance est manifestement un élément majeur de la structure du récit, voire de son message, comme le montre la formulation maintes fois répétée de la critique des institutions étatiques (voir p. 24-25, 26, 51, 160-161, 166, etc.) et de « César Auguste Capitalisme » (voir p. 105, 144, 166 etc.). B. Traven a revendiqué la simplicité quant à la forme artistique de l'œuvre dans son essai intitulé *Mein Roman « Das Totenschiff »*, paru en mars 1926 dans le magazine de la Büchergilde. Il écrit en introduction :

Mein Wunsch war, eine gute unterhaltsame Geschichte zu schreiben. Ich denke, daß die Geschichte darum gut und unterhaltsam ist, weil ich sie mir nicht aus den Hosennähten gezupft habe, weil sie nicht erdichtet ist. Wenn man eine wahre Geschichte schreibt, kann man nicht lange über die Kunstform nachgrübeln. Man erzählt einfach, und man erzählt so, wie man es sah und wie man es empfand³⁹⁹. [Je voulais écrire une histoire qui fût de bon aloi et divertissante. Je pense qu'elle l'est parce qu'elle n'est pas cousue de fil blanc, parce qu'elle n'est pas inventée. Quand on écrit une histoire vraie, on ne peut pas se creuser longtemps les méninges à chercher une forme artistique. On la raconte tout simplement, et on raconte comme on l'a vue et ressentie.]

Ainsi s'exprime B. Traven. Faut-il pour autant le croire sur parole quand il affirme non seulement que son histoire « n'est pas inventée », mais encore qu'il la raconte « tout simplement », comme « on l'a vue et ressentie » ? Laissons de côté la question de la véracité de l'histoire pour nous occuper principalement de ce qui relève de l'intertextualité et laisse transparaître tout un travail de recherche de la part de l'écrivain. Et pour commencer les références à la *Divina Commedia* de Dante. Traven a mis en évidence ses trois allusions à l'inscription placée au-dessus de la porte des enfers dans la *Divine Comédie*, d'une part en utilisant la forme versifiée, d'autre part en leur assignant une place privilégiée dans *Das Totenschiff*. Ces inscriptions se trouvent en effet à la fin du premier « livre », au début du second et à la fin du troisième. Lorsque Gales se retrouve sur le pont de la « Yorikke », il a « le sentiment d'avoir franchi la grande porte sur laquelle sont inscrits les mots fatidiques » :

Wer hier eingeht,
Dess' Nam' und Sein ist ausgelöscht.
Er ist Verweht!⁴⁰⁰ [Celui qui entre ici/Abandonne son nom et sa vie/Au vent qui les emporte !]

Avec ces vers se terminent le chapitre 22 ainsi que le premier « livre ». On les retrouve au début du deuxième « livre », où ils introduisent le poème en forme d'avertissement gravé à l'entrée du poste d'équipage du vaisseau fantôme ; ce poème précède le chapitre 23. Enfin, sous une forme modifiée, ils clôturent le troisième « livre » :

Wer hier eingeht,
Ist ledig aller Qualen!⁴⁰¹ [Celui qui entre ici/ Est délivré de toutes ses souffrances !]

³⁹⁹ Traven, B., « Mein Roman *Das Totenschiff* ». In : *Die Büchergilde*, année 1926, p. 34-38.

⁴⁰⁰ *Totenschiff*, p. 86.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 216.

Traven ne se contente pas de paraphraser l'Enfer de Dante. La Rédemption religieuse chantée par le grand poète italien est exclue dans *Das Totenschiff*. La vision du monde capitaliste moderne – celle que B. Traven projette dans son roman – est bien trop crépusculaire et sans illusions pour que l'idée chrétienne de la Rédemption puisse y trouver sa place. En dépit de l'évocation par Gales du « Grand Capitaine » et de sa promesse de justice dans l'au-delà, la mort de Stanislaw, à la fin du roman, ne fait que le délivrer des injustices et souffrances d'ici-bas, sans autres perspectives. Dans l'univers désacralisé du *Vaisseau des morts*, les promesses de l'au-delà chrétien ne trouvent guère d'écho. Cette vue pessimiste est le contrecoup d'une existence terrestre où la liberté est réservée aux exploités, aux armateurs véreux et aux marchands d'armes. Une liberté univoque qui l'emporte sur les idéaux de justice et de fraternité.

L'évocation de la *Divine Comédie* suffirait par elle-même à démentir la fable travénienne d'une histoire racontée simplement, d'une histoire qui n'aurait pas été « construite » par l'écrivain. Les références à d'autres œuvres littéraires et, tout particulièrement, au chef-d'œuvre de Laurence Sterne : *A Sentimental Journey Through France and Italy* [Voyage sentimental à travers la France et l'Italie], roman publié en 1768, sont patentes. Il y a tout d'abord le nom du bateau fantôme, la « Yorikke », qui fait penser au tendre et sensuel pasteur Yorick du *Voyage sentimental*, puis le motif du passeport – plus aisé à obtenir au XVIII^e siècle d'un aristocrate lecteur d'*Hamlet* que d'aucune autorité consulaire férue de réglementation au XX^e : pas moins de six chapitres de *A sentimental Journey* ont pour titre « The Passport » ! Il y a ensuite le caractère inachevé du dénouement dans les deux récits. Par ailleurs, le personnage de l'aimable pasteur Yorick apparaît déjà dans le roman précédent de Sterne, *Tristram Shandy*, et il doit beaucoup au Yorick dans *Hamlet*. Dans la tragédie de Shakespeare, il est, en effet, le bouffon du tribunal dont le crâne est exhumé par le fossoyeur (Acte 5, scène 1 de la pièce).

Le motif de l'habit bigarré du fou ou bouffon de cour transparaît dans la description singulière que donne le narrateur de la couleur de la « Yorikke » :

Welche Farbe ihr Kleid hatte, konnte ich nicht ergründen, obgleich das ja in mein Spezialfach schlug. Allem Anschein nach zu urteilen, war das Röckchen einmal, in einer fern zurückliegenden Zeit, schneeweiß gewesen, weiß wie die Unschuld eines neugeborenen Kindleins. [...] Die Kanten der Relling waren einmal grün gewesen. Auch das war lange, lange her. Seit jenen fernen Tagen hatte die Yorikke einige hundert Anstriche erlebt, wie es ja dem

Laufe der Zeiten entsprach. Aber die Deckarbeiter hatten sich nie die Mühe gemacht, die alte Farbe abzuklopfen⁴⁰². [Je n'arrivais pas à discerner la couleur de sa robe, alors que c'était pourtant mon domaine. Selon toute apparence, sa petite robe avait été, à une époque reculée, d'un blanc immaculé, sans plus de taches que l'âme d'un nouveau-né. [...] Le rebord du bastingage avait dû être peint en vert. Mais ça aussi, c'était il y a belle lurette. Depuis ces jours lointains, la *Yorikke* s'était couverte d'une centaine de couches successives, ce qui correspondait au cours du temps. Mais les matelots ne s'étaient guère donné la peine de gratter les précédentes.]

Dans le roman de Traven, le fou n'est pas une personne, mais une sorte de « Narrenschiff » [nef des fous] façon Sebastian Brant, qui permet à l'auteur de fustiger les dysfonctionnements de la société comme de révéler la folie humaine : celle qui autorise l'exploitation de l'homme par l'homme. À côté des tragédies shakespeariennes ou des romans de Sterne, d'autres sources d'inspiration ont vraisemblablement joué dans la genèse de *Das Totenschiff*. Bien que son nom ne soit pas mentionné dans la biographie que Rolf Recknagel a consacrée à B. Traven, une autre source d'inspiration pour le *Totenschiff* a pu se trouver dans l'œuvre de Georg Büchner (1813-1837)⁴⁰³. En effet, on trouve dans *Das Totenschiff* une tonalité qui fait penser à *Der hessische Landbote* [*Le messenger hessois*] ainsi qu'à certains motifs présents dans les pièces de ce poète et dramaturge : le travail et l'exploitation ; la misère et la faim ; l'État et la bureaucratie ; la morale, la vertu et l'honneur comme privilèges des riches ; les pauvres, idiots utiles au service des nantis, le ciel comme continuation par d'autres moyens de la société de classes, la critique du concept bourgeois de la liberté. Le narrateur du *Vaisseau des morts* polémique contre ce concept bourgeois de la liberté avec l'âpreté d'un Büchner et d'un Marx :

Seeleute sind keine Sklaven, für die bezahlt worden ist [...]. Seeleute sind freie Menschen. Sie sind frei, verhungert, verlumpt, übermüdet, arbeitslos und darum gezwungen zu tun, was von ihnen verlangt wird, und zu arbeiten, bis sie zusammenfallen. Dann werden sie über Bord geworfen, weil sie das Futter nicht mehr wert sind⁴⁰⁴. [Mais les marins ne sont pas des esclaves qu'on paie [...]. Les marins sont des hommes libres, affamés, déguenillés, éreintés, sans emploi, et donc forcés de faire ce qu'on exige d'eux, forcés de travailler jusqu'à ce qu'ils s'écroulent. On les jette alors par-dessus bord, parce qu'ils ne valent plus le prix de leur pitance.]

Les champs lexicaux de la misère (« affamés, déguenillés, éreintés, sans emploi ») et de la souffrance (« travailler jusqu'à ce qu'ils s'écroulent ») utilisés dans

⁴⁰² *Ibid.*, p.75.

⁴⁰³ Recknagel, Rolf, *B. Traven. Beiträge zur Biographie*, Röderberg-Taschenbuch 104, Röderberg-Verlag, Frankfurt a. M., 1983.

⁴⁰⁴ *Totenschiff*, p. 98.

cette citation visent à susciter chez le lecteur un sentiment de compassion, alors que la dernière phrase résonne comme une constatation tragique et désabusée.

IX.-4. *Das Totenschiff* et les *topoi* inversés du roman d'aventures.

Le voyage constitue assurément le motif de base de la littérature d'aventure. Tout récit du genre implique en général un déplacement mouvementé, lequel a très souvent pour but une chose d'apparence inaccessible et qui paraît vouloir se dérober lorsqu'on s'en approche, ce qui transforme le voyage en une quête – nous pensons au fameux trésor du *Silbersee* de Karl May – ou en une enquête, comme dans *Die Regulatoren in Arkansas* de Friedrich Gerstäcker, pour s'en tenir à ces deux exemples. L'aventure se déroule de préférence dans ces lieux privilégiés que sont la mer, lieu absolu de tous les possibles, la forêt et ses clairières, la prairie immense que seule borne à l'horizon la ligne sombre des montagnes ; elle peut aussi avoir pour décor la ville, avec ses monstres de pierre et ses endroits mal famés.

Dans le roman d'aventures romanesques du XIX^e siècle et du début du XX^e, le voyage et le dépaysement géographique qu'il procure visent à créer un espace fantasmatique propre à captiver l'imagination du lecteur. Cette échappée hors des règles strictes du réel rend possible l'Aventure et ses mésaventures. Voyager, dans le genre littéraire qui nous occupe, c'est quitter une culture familière pour pénétrer dans un espace dont on ne connaît pas a priori les règles, un espace à déchiffrer. Novice ou aventurier professionnel, le protagoniste auréolé du prestige que lui confèrent les épreuves périlleuses qu'il a surmontées, devient le personnage auquel le lecteur prend plaisir à s'identifier, au travers duquel il participe, à moindres frais, à des actions exaltantes se déroulant généralement dans des lieux que tout oppose à ceux de la société et de la civilisation. La liberté d'action, le dépaysement, le risque, la transgression et la violence : tout cela participe d'une « aventure esthétique » instaurant une mise à distance de l'expérience de la violence et de la sauvagerie au profit du plaisir de la lecture et de la rêverie. Le besoin d'une littérature mettant l'accent sur le dépaysement (spatial, temporel, social, voire fantastique) s'avère d'autant plus nécessaire, dans la période qui nous intéresse, que les Européens en général et les Allemands en particulier se trouvent confrontés à de formidables mutations économiques, sociales et politiques avec leur corollaire négatif : la

concurrence effrénée, dans presque tous les domaines de la vie, entre les individus, entre les classes sociales, entre les nations.

Au cours de son voyage, le protagoniste du roman d'aventures doit toujours passer le seuil fatidique qui marque le passage dans « l'autre univers ». En effet, seule une rupture existentielle avec la réalité du quotidien garantit l'entrée dans le monde de l'aventure, plus riche, plus vaste et plus coloré. Assez souvent, cette entrée débute par des actes de violence, des appels au secours, un naufrage : le héros s'arrache alors à la quiétude d'un monde familier et pénètre, parfois à son corps défendant, dans l'univers dépaysant de l'aventure. Cette dernière peut d'ailleurs décevoir son attente : pour Robinson Crusoé ou Gordon Pym, l'aventure ne correspond guère à leurs rêves ! Cependant, pour la satisfaction du lecteur, ces récits se terminent, en règle générale – il y a des exceptions – par un « happy end », comme le signale Bernd Steinbrink :

Am Ende steht der Sieg der Helden, die Auflösung der Intrigen, die Niederlage der Bösen. Sicherlich erscheint auch dieses happy end des Abenteuerromans unangemessen gegenüber der tatsächlichen Geschichte und den politischen Verhältnissen ; doch der Abenteuerroman suggeriert nicht das glückliche Ende in der bestehenden Gesellschaft, er verlegt das happy end in eine traumhaft veränderte Abenteuerwelt⁴⁰⁵. [Au bout, il y a la victoire des héros, la ruine des intrigues, la défaite des méchants. Certainement, cet happy end du roman d'aventures peut aussi paraître incongru comparé à l'histoire réelle et aux conditions politiques, mais le roman d'aventures ne suggère pas un dénouement heureux dans la société existante : il transpose cet happy end dans un univers aventureux transformé par le rêve].

En faisant de l'aventure une expérience existentielle, B. Traven va troubler la fonction symbolique d'affranchissement des règles inhérente au roman d'aventures traditionnel et faire basculer son récit dans le drame. Du coup, n'obéissant plus tout à fait au code du genre et, par ailleurs, la mise à distance ludique n'opérant plus, le récit prend un aspect beaucoup plus inquiétant. Enfin, l'évocation des conditions de travail, proprement horribles, du personnel des chaufferies à bord du « vaisseau des morts » contraint inévitablement l'écrivain à ménager une plus grande place à une forme du « réel », lui-même, d'ailleurs, partie intégrante de la fiction. C'est ce qui a fait dire à Volker Klotz, alignant Jack London et B. Traven sur un même plan :

Sie entwerfen ein Abbild, kein Gegenbild zu der Welt, worin der Leser steckt. Dabei müssen sie zwangsläufig den Bildervorrat ungebundener Fantasie knapp halten⁴⁰⁶. [Ils projettent

⁴⁰⁵ Steinbrink, Bernd, *Abenteuerliteratur des 19. Jahrhunderts in Deutschland. Studien zu einer vernachlässigten Gattung*, Tübingen, Niemeyer, 1983, p. 55-56.

⁴⁰⁶ Klotz, Volker, *Abenteuer-Romane*, Munich/Vienne, 1979, p. 209.

l'image du monde dans lequel évolue le lecteur, et non sa contre-image. Ce faisant, il leur faut nécessairement user de retenue avec la provision d'images que génère une imagination autonome].

Par le choix qu'il a fait du genre du roman d'aventures pour narrer l'histoire des vagabondages du marin Gales, tout en élargissant la place accordée au réel, au travers, notamment, de l'évocation des péripéties administratives du protagoniste dans une Europe où les différents États s'emploient à verrouiller de plus en plus hermétiquement leurs frontières ou, mieux encore, par la description brutale et circonstanciée des travaux dangereux effectués dans le cœur d'un navire dépotoir, l'auteur B. Traven a accompli – et singulièrement réussi – un numéro d'équilibre particulièrement risqué !

On chercherait en vain dans *Das Totenschiff* des descriptions de lieux ayant quoi que ce soit en commun avec la vastitude des espaces de l'Ouest si propres à provoquer l'ivresse de la liberté chez les personnages qui les parcourent et l'oubli du présent dans l'âme du lecteur ! On a, au contraire, l'indication d'espaces délimités, sinon clos, où le protagoniste ne fait que passer : des villes le plus souvent portuaires (Anvers, Rotterdam, Boulogne, Barcelone, Marseille, Dakar), ou situées à l'intérieur des terres (Paris, Toulouse), des espaces frontaliers, des établissements (postes-frontières, postes de police, prison, consulats), enfin et surtout, les chaufferies infernales des deux navires où Gales est appelé à œuvrer avec ses compagnons d'infortune. Ce ne sont point-là des lieux de fuite fantasmatiques pour le lecteur, amené, dès les premières pages, à suivre les démêlés du protagoniste avec les services de police et à partager avec lui l'inconfort d'une situation appelée à s'aggraver.

Lancé dans l'aventure par les caprices du destin, Gales ne vit pas cette expérience comme étant quelque chose de particulièrement vivifiant. Tout au contraire ! D'abord, le personnage ne se retrouve pas, à l'instar du « Greenhorn Karl » du *Winnetou*, du jour au lendemain, dans l'espace originel de la prairie américaine, lieu de rencontre par excellence de la civilisation et de la sauvagerie. Non, notre marin américain entre en aventure à Anvers, grand port européen, à compter du moment où il se découvre sans livret de marin, sans passeport et carte d'identité et, qui plus est, sans une thune – son cœur sensible d'Américain n'ayant pas résisté au discours bien rodé d'une « dulcinée » d'un soir, laquelle affirmait avoir

besoin d'argent pour acheter « des médicaments et des aliments bien nourrissants » à sa mère « gravement malade ». À Anvers, du reste, ce n'est certes pas l'Apache, le pistolero ou le trafiquant qui sont dangereux pour un individu devenu par un coup du sort « sans-papiers », mais bien la société elle-même à travers son administration et sa police. Gales ne tarde pas à s'apercevoir qu'il évolue sur un terrain miné et cette première impression de compter désormais pour rien ne fera que se renforcer par la suite :

Ich war eben ein Niemand. Na, nun frage ich, warum sollten die armen Belgier einen Niemand durchfüttern, wo sie doch schon so viele Niemandskinder durchzufüttern haben, die wenigstens immer noch zur Hälfte hierher gehören ? [...] Mich zu hängen war der kürzeste und einfachste Weg, um mich loszuwerden⁴⁰⁷. [Je n'étais rien. Bon, je vous demande un peu, pourquoi ces pauvres Belges auraient-ils dû nourrir tous les jours un moins que rien, alors qu'ils avaient déjà tant d'enfants de père inconnu à nourrir, qui, eux, étaient au moins à moitié de chez eux ? [...] Me pendre était encore le moyen le plus simple et le plus rapide de se débarrasser de moi.]

Au reste, il n'est nul besoin d'un voyage aux confins pour trouver l'aventure : dès lors que le marin américain a affaire à la police et autres agents gouvernementaux, il sait qu'il se trouve en territoire sinon hostile, du moins inhospitalier, quand bien même les autorités s'abstiennent de toute brutalité physique à son égard, préférant recourir à la persuasion, voire aux menaces, pour accélérer son départ. Le lecteur, quant à lui, ne peut que compatir à ces tribulations d'un nouveau genre sur le sol du Vieux Continent, d'autant que le « héros » ou, si l'on préfère, l'« antihéros » Gales – avatar moderne du picaresque littéraire⁴⁰⁸ – ne manque pas de sagacité pour percevoir les failles des raisonnements stéréotypés qu'on lui sert, ni de malice et d'humour pour mettre le lecteur amusé de son côté !

Ce dernier, pour peu qu'il soit familier du roman d'aventures géographique, sera peut-être désorienté par la personnalité du caractère central qui n'entre ni dans la catégorie des aventuriers par goût ni dans celle des aventuriers par devoir. Et pour cause : marin laissé en carafe, Gales a pénétré malgré lui dans le monde de l'aventure. À la différence de ces aventuriers par goût des récits traditionnels qu'un

⁴⁰⁷ *Totenschiff*, p. 17-18.

⁴⁰⁸ Le narrateur du *Totenschiff* a, en effet, plus d'un point commun avec le picaresque littéraire : comme lui, mais pour des raisons différentes, il se retrouve seul dans la vie et doit assumer la situation ; il n'est certes pas né marginal comme le picaresque, mais il est marginalisé, dès qu'il se retrouve sans papiers et apatride ; le picaresque assiste à l'hypocrisie incarnée par de puissants nantis qu'il critique à partir de sa condition de déshérité ; Gales critique les excès du capitalisme, du nationalisme et de l'impérialisme à partir de sa condition de marin clochardisé ; le picaresque et Gales sont à la fois protagonistes et narrateurs de leurs récits ; ils ont en partage leurs incessantes pérégrinations, etc.

irrépressible besoin d'action et l'appétence du risque conduisent à sortir des sentiers battus et à s'éloigner, sans regrets apparents, de la société dans laquelle ils ont vécu jusque-là, à la différence aussi de ces aventuriers « malgré eux » que saisit inopinément la griserie de l'inhabituel, l'Américain, lui, fait des pieds et des mains pour réintégrer la-dite société et pouvoir fouler à nouveau le plancher d'un honnête navire !

Non pas que l'existence d'un simple matelot sur un cargo moderne soit très passionnante : le lecteur apprend ainsi de la bouche du narrateur Gales que ce dernier a passé le plus clair de son temps sur le « Tuscaloosa » à peindre ou à repeindre quelque chose, faute de quoi il se serait retrouvé désœuvré avec ses camarades, la conduite du navire étant devenue l'affaire d'ingénieurs et d'ouvriers. On l'aura compris : il s'agit pour le narrateur de montrer que cette existence de marin est rien moins que romanesque et, partant, de démystifier cette partie de la littérature qui s'emploie à la glorifier. Ici, le langage spontané de l'homme d'équipage fait place au commentaire auctorial, plus sobre dans sa forme et plus dense dans son contenu :

Die Romantik der Seegeschichten ist längst vorbei. Ich bin auch der Meinung, daß solche Romantik nie bestanden hat. Nicht auf Segelschiffen und nicht auf der See. Diese Romantik bestand lediglich in der Phantasie der Schreiber jener Seegeschichten. Jene verlogenen Seegeschichten haben manchen braven Jungen hinweggelockt zu einem Leben und zu einer Umgebung, wo er körperlich und seelisch zugrunde gehen mußte, weil er nichts sonst dafür mitbrachte als seinen Kinderglauben an die Ehrlichkeit und an die Wahrheitsliebe der Geschichtenschreiber⁴⁰⁹. [Le romantisme des histoires de marins appartient depuis longtemps au passé. D'ailleurs, selon moi, ce romantisme n'a jamais existé. Pas sur les bateaux à voile, et pas en mer. Il n'a existé que dans l'imagination des auteurs qui ont écrit sur la mer. Ces histoires mensongères ont poussé nombre de braves petits gars à se lancer dans l'aventure. En réalité, ils se sont retrouvés anéantis et physiquement et moralement, parce qu'ils n'avaient pour seul viatique que leur foi puérile dans l'honnêteté et l'amour de la vérité des écrivains].

Ces lignes dans lesquelles le narrateur indique de façon explicite à un narrataire non identifiable sa position sur « le romantisme des histoires de marins » sont dissonantes par rapport au modèle dominant du roman d'aventures en général et du roman d'aventures maritime en particulier. Le narrateur se place dans une posture critique par rapport au genre et annonce, à sa manière, la couleur. Et, en effet, on ne trouvera pas dans *Das Totenschiff* de figures de héros indestructibles, dotés d'une puissance vitale telle qu'ils surmontent avec brio tous les obstacles que

⁴⁰⁹ *Totenschiff*, p. 7.

l'adversité dresse en travers de leur route à la manière d'un Old Shatterhand, ni de personnages possédés par leur passion, façon capitaine Achab, dans le fameux roman de Herman Melville, *Moby Dick*. Dans le roman de B. Travençolo, cette tradition littéraire est radicalement transformée. Au protagoniste du *Vaisseau des morts*, Gales, comme à ses camarades, il ne reste qu'un exutoire : un travail de forçat qui ruine leur santé et parfois creuse leur tombe ! Aucun stratagème, aucun hasard, aucune supériorité pour les extraire des fosses incandescentes, aucun canot de sauvetage pour les préserver des assauts d'une mer en furie.

Gales pense-t-il au moins à se révolter contre l'existence de galérien moderne qui lui est faite ? Il se révolte, certes, par ses commentaires, mais le lecteur assidu des romans d'aventures classiques escompte en son for intérieur que le protagoniste passera à l'acte véritablement libérateur. Il en sera pour ses frais ! Le « héros », en l'occurrence, paraît résigné à endurer stoïquement les fatigues et les humiliations présentes, nourrissant, à l'instar de ses camarades, l'espoir de « revenir à la vie », autrement dit : attendant un changement qui, compte tenu des circonstances, ne saurait venir que de l'extérieur. L'espoir de revoir un jour son pays et La Nouvelle-Orléans lui fait repousser l'idée d'un suicide :

Wäre ich über die Reling gesprungen, dann würde ich jetzt nicht in einer Hölle sein, wo selbst die Teufel es nicht aushalten können. Aber ich sprang nicht und habe nun kein Recht, mich zu beklagen oder gar andre anzuklagen. Laß den Bettler verhungern, wenn du den Menschen in ihm achtest. Ich habe kein Recht, mein trauriges Schicksal zu beklagen. Warum sprang ich nicht ? Warum springe ich jetzt nicht ? Warum lasse ich mich peitschen und martern ? Weil ich hoffe, ins Leben zurückkehren zu können. Weil ich hoffe, New Orleans wiederzusehn. Weil ich hoffe, und weil ich lieber durch die Schiet schwimme, als meine gehätschelte Hoffnung in die Schiet zu werfen⁴¹⁰. [Si j'avais enjambé le bastingage, je ne serais pas maintenant dans un enfer que même les démons ne supportent pas. Mais je n'ai pas sauté et je n'ai donc pas le droit de me plaindre, encore moins d'accuser les autres. Laisse le mendiant mourir de faim par égard pour l'homme qui est en lui. Je n'ai pas le droit de gémir sur mon triste sort. Pourquoi n'ai-je pas sauté ? Pourquoi ne pas sauter maintenant ? Pourquoi me laissé-je fouetter et martyriser ? Parce que j'espère revenir à la vie. Parce que j'espère revoir La Nouvelle-Orléans. Parce que j'espère et parce que je préfère me débattre dans la m... plutôt que de f... en l'air l'espoir que je caresse et cajole.]

Si changement il y a, il n'est pas extérieur, mais intérieur, il a lieu dans la conscience de Gales lui-même au terme d'une nuit infernale dans la chambre de chauffe où six grilles ayant dégringolé d'un coup, il doit les replacer avec l'aide du soutier Stanislaw. Il s'agit d'une performance hors du commun, qui donne au protagoniste le sentiment

⁴¹⁰*Ibid.*, p. 122-123.

d'avoir passé le stade fatidique de l'initiation et d'avoir atteint un niveau de conscience supérieur, celui où plus rien ne peut l'atteindre :

Seit jener Nacht stehe ich über den Göttern. Ich kann nicht mehr verdammt werden. Ich bin frei, darf unbekümmert tun und lassen, was ich will. Ich darf Götter verfluchen, darf mich verfluchen, darf handeln, wie es mir gefällt. Kein menschliches Gesetz, kein göttliches Gebot mehr kann meine Handlungen beeinflussen, denn ich kann nicht mehr verdammt werden. Die Hölle ist ein Paradies. Keine menschliche Bestie kann Höllenqualen ausdenken, die mich erschrecken könnten. Wie immer auch die Hölle beschaffen sein mag, sie ist Erlösung. Erlösung vom Einsetzen rausgefallener Roste auf der Yorikke⁴¹¹. [Depuis cette nuit-là je me place au-dessus des dieux. Plus question de damnation. Je suis libre, j'ai le droit de faire ce que je veux sans qu'on vienne m'embêter. Je peux maudire les dieux, me maudire moi-même, agir comme bon me semble. Nulle loi humaine, nul commandement divin ne peut influencer sur mes actes, car je ne peux plus être damné. L'enfer est un paradis. Aucune bête humaine ne pourra imaginer des tortures capables de m'effrayer. Quelle que soit la nature de l'enfer, il sera une délivrance. Délivrance de la réinstallation des grilles qui ont dégringolé sur la Yorikke.]

Dans un renversement complet des règles du roman d'aventures, Gales en vient au bout de quelques mois à aimer le bateau fantôme, voire à s'identifier à ce navire qui est pourtant le lieu et la cause de ses tourments :

Ja, Yorikke, ich muß es dir gestehen. Ich liebe dich. Liebe dich aufrichtig um deiner selbst willen. [...] Dein Herz heuchelt nicht ! Dein Herz weint nicht, wenn es nicht zum Weinen fühlt, es jubelt nicht, wenn es keine Freude fühlt. Dein Herz heuchelt nicht, es ist rein und lauter wie pures Gold. Wenn du lachst, Herzliebste, so lacht deine Seele, lacht dein Leib und lacht dein lustiges Zigeunerkleid. Und wenn du weinst, Herzallerliebste, dann weint selbst das kalte Riff, an dem du vorübergehst⁴¹². [Oui, Yorikke, je dois bien te l'avouer : je t'aime. Je t'aime sincèrement pour ce que tu es. [...] Ton cœur ne ment pas. Ton cœur ne pleure pas, s'il n'a pas envie de pleurer, n'exulte pas s'il ne ressent pas d'allégresse. Ton cœur ne connaît pas l'hypocrisie, il est pur comme l'or le plus pur. Quand tu ris, ma chérie, ton âme, ton corps, ta robe gaie de bohémienne rien aussi. Et quand tu pleures, mon amour, même le récif implacable devant lequel tu passes pleure avec toi.]

Le style de ce passage, qui se trouve à la fin de la partie II du roman, est éminemment hyperbolique. La déclaration d'amour du persécuté Gales pour son persécuteur, la « Yorikke », est en l'occurrence un parfait exemple de perversion sadomasochiste d'un message d'amour sincère. Le recours à l'hyperbole, procédé familier de l'auteur, lui permet de souligner l'absurdité et l'énormité de certaines conditions sociales⁴¹³. Le lecteur – le lectant interprétant – est amené à se poser la question du pourquoi de cette relation amoureuse « contre nature ». Victime d'une bureaucratie anonyme et tentaculaire, détruit dans sa chair par une exploitation

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 129.

⁴¹² *Ibid.*, p. 193.

⁴¹³ L'hyperbole est un procédé souvent utilisé par Ret Marut dans des écrits comme *Die Totengesänge des Hyotamore von Kyrena* [Les chants funèbres de Hyotamore de Cyrène] ou dans la légende de Khundar, dernier travail littéraire paru dans *Der Ziegelbrenner*. Devenu l'écrivain B. Traven, il y aura fréquemment recours, notamment dans son « Cycle de la Caoba ».

physique permanente, sans espoir de s'en sortir, Gales s'est « fait » à son état de « galérien des mers », le processus d'acculturation dont il est victime l'amenant progressivement à s'identifier avec le « vaisseau des morts », à s'imaginer « libre ». La « déclaration d'amour » de Gales montre les dangers d'une acclimatation progressive de l'individu aux conditions qui constituent sa servitude. Au reste, dans l'article déjà cité de présentation du roman intitulé « Mein Roman *Das Totenschiff* », B. Traven annonçait franchement la couleur puisque le « capitalisme moderne », l'un des deux leitmotiv du livre, y faisait l'objet d'une accusation directe, comme le montrent les lignes suivantes :

Diesen menschlichen Abfallprodukten, diesen Toten, diesen Gespenstern wird der Glaube gelassen, daß sie durchaus freiwillig in die Arena treten, um als die modernen Gladiatoren zu kämpfen. Daß sie nicht fühlen, wie sehr sie die bedauernswerten, unfreiwilligen Opfer eines schändlichen Systems sind. Daß sie überzeugt sind, sie seien « freie » Arbeiter, betrachte ich als ein Meisterstück des modernen Kapitalismus, der Krieg und Frieden, Abrüstungspläne und Völkerbünde, Revolutionen und Gegenrevolutionen, Bürgerkriege in China und organisierten Massenraubmord in Marokko und Syrien über die Menschheit verhängt, nicht nach Laune und Willkür, sondern um des nackten, blanken Profits willen⁴¹⁴. [On fait croire à ces rebuts humains, à ces morts, à ces revenants qu'ils pénètrent de leur plein gré dans l'arène pour y combattre comme de modernes gladiateurs. Qu'ils ne se rendent pas compte à quel point ils sont les victimes involontaires et très à plaindre d'un système honteux ; qu'ils soient convaincus d'être des travailleurs « libres », je considère cela comme le chef-d'œuvre du capitalisme moderne. C'est lui qui inflige à l'humanité la paix et la guerre, les plans de désarmement et les sociétés des nations, les révolutions et contre-révolutions, les guerres civiles en Chine, les vols et meurtres de masse organisés au Maroc et en Syrie, et cela non pas selon son humeur et son bon vouloir, mais au contraire par amour du seul profit.]

Une accusation qui peut paraître très exagérée aujourd'hui, où la circulation et l'investissement des capitaux générés par le capitalisme moderne sont pour beaucoup dans l'amélioration générale du niveau de vie des populations. Pour comprendre la position radicale de B. Traven, il faut avoir en tête qu'il a rédigé son roman dans les années 1920, à un moment où les hécatombes de la Grande Guerre hantent toutes les mémoires et qu'il met, en incorrigible anarchiste et franc-tireur qu'il est, dans le même panier capitalisme, impérialisme et nationalisme. Cela étant, si ces trois réalités restent distinctes et ne doivent pas être confondues, il n'en est pas moins vrai qu'elles ont entretenu et entretiennent sans doute encore des relations entre elles. Mais, revenons à nos bateaux fantômes ! Si le spectre de la mort hantait les entrailles de la « Yorikke », c'est, paradoxalement, à l'« Empress of Madagascar », un navire pourtant tout neuf, « une petite demoiselle bien propre »

⁴¹⁴ Traven B., « Mein Roman *Das Totenschiff* », in : Johannes Beck / Klaus Bergmann / Heiner Boehncke (Hg) : *Das B. Traven Buch*, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 1976, p. 148-151, ici : p. 149.

[« ein sauberes Fräuleinchen »] qu'il échoit de sombrer : il fallait bien qu'il coule pour que l'armateur touche la prime d'assurance. Mais il le fait au mauvais endroit si bien que personne n'en réchappe. Ici, pas de « Deus ex Machina » pour tendre une main secourable ou offrir une ligne de fuite permettant de se refaire, de renaître plus fort. La mer engloutit le navire et l'équipage. Stanislaw, le compagnon d'infortune, le confident, personnage essentiel et complémentaire du protagoniste, trouve la mort en se noyant. Quant à Gales, ses forces vitales complètement épuisées, il dérive sur une planche de bois au gré des courants qui l'emportent. Il faut alors se souvenir qu'il tient après coup le rôle du narrateur – et donc qu'il a survécu au naufrage – pour ne pas lui assigner un sort identique à celui de son ami.

Ce dénouement qui n'en est pas vraiment un, puisque le narrateur se retrouve à nouveau face à la Camarde, mais seul cette fois-ci, perdu dans la vastitude déprimante de l'océan toujours changeant et toujours recommencé, nous rappelle que la fiction n'est pas obligatoirement synonyme de « happy end » ou de « monde merveilleux » : une fiction peut parfaitement revêtir les sombres couleurs du drame.

IX.-5. *Das Totenschiff*, paradigme de l'État bureaucratique et oppresseur.

À bord de la « Yorikke » – c'était avant que lui et Stanislaw ne se retrouvent « shanghaiés » par des membres de l'équipage de l'« Impératrice de Madagascar » – Gales avait eu une vision prémonitoire de ce qu'il adviendrait inévitablement d'eux-mêmes et de l'équipage dans l'avenir. Composé de fugitifs originaires de tous les pays d'Europe, d'hommes recherchés par les polices des États européens, de déclassés, cet équipage n'a pas d'existence collective légale. Quant aux individus pris en tant que tels, pour la plupart d'entre eux des victimes des mutations étatiques de l'entre-deux-guerres, ils sont atomisés et interchangeable. Dessaisis de leurs destinées propres parce qu'apatrides et sans papiers, ils sont déjà « morts » aux yeux de Gales, des morts qui attendent de devenir des trépassés :

Wo bleibt er ? Wo bleibe ich ? Wo bleiben alle die Toten eines Tages ? Am Riff. Früher oder später. Einmal trifft es. Man kann nicht ewig Totenschiff fahren. Man muß die Fahrerei eines Tages doch bezahlen, ob man noch so viel Glück hat. Und man muß immer auf ein Totenschiff. Kein anderer Ausweg ist einem geblieben. Das feste Land ist mit einer unübersehbaren Mauer umgeben, ein Zuchthaus für die, die drinnen sind, ein Totenschiff oder eine Fremdenlegion für die, die draußen sind. Es ist die einzige Freiheit, die ein Staat, der sich zum Extrem seines Sinnes entwickeln will und muß, dem einzelnen Menschen, der nicht

numeriert werden kann, zu bieten vermag, wenn er ihn nicht mit kühler Geste ermorden will⁴¹⁵. [Où finira-t-il ? Où finirai-je ? Où finiront tous les morts qui sont à bord de ces bateaux ? Sur un récif qu'on touchera tôt ou tard. On n'y coupera pas. On ne peut pas naviguer éternellement sur un bateau fantôme. Un jour ou l'autre il faut payer, la chance n'est pas éternelle. Et pourtant on n'a pas d'autre choix que de naviguer sur un bateau fantôme. La terre ferme est entourée d'un mur infranchissable, prison pour ceux qui sont à l'intérieur, vaisseau fantôme ou Légion étrangère pour ceux qui sont au-dehors. C'est l'unique liberté qu'un État qui veut et doit aller jusqu'au bout de son développement peut offrir à un individu impossible à numéroter – quand il ne veut pas l'assassiner froidement].

Ces hommes sans existence sociale, socialement morts par conséquent, n'ont pas eu d'autre choix que de s'enrôler sur un de ces navires en bout de course que des armateurs véreux destinent aux trafics de contrebande avant de les faire envoyer par le fond avec équipage et chargement afin de récolter une prime d'assurance substantielle. Apatrides par suite des règlements internationaux, ils sont les premières victimes du nouvel ordre mondial qui se met en place au lendemain de la Grande Guerre avec, entre autres, la fermeture des frontières, l'imposition et la généralisation du passeport et du visa et le contrôle croissant sur les individus. Symbole de ce contrôle de plus en plus pesant de l'État sur l'individu, le fameux livret du marin, qu'on ne cesse partout de lui réclamer, est une cible privilégiée des critiques de Gales dans la première partie du roman. Assez curieusement – mais c'est dans la manière du narrateur du *Totenschiff* de mêler histoire et philosophie – sa démonstration passablement « fourre-tout » va jusqu'à rendre suspecte la guerre de libération de 1813, puisque la victoire sur Napoléon se serait traduite, au bout du compte, par la privation de liberté :

Die Seemannskarte scheint der Mittelpunkt des Universums zu sein. Ich bin sicher, der Krieg ist nur geführt worden, damit man in jedem Lande nach seiner Seemannskarte oder nach seinem Paß gefragt werden kann. Vor dem Kriege fragte niemand nach der Seemannskarte oder nach dem Paß, und die Menschen waren recht glücklich. Aber Kriege, die für Freiheit und für die Demokratie und für das Selbstbestimmungsrecht der Völker geführt werden, sind immer verdächtig. Verdächtig seit jenem Tage, wo die Preußen ihre Freiheitskriege gegen Napoleon führten. Wenn Freiheitskriege gewonnen werden, dann sind die Menschen nach dem Kriege alle Freiheit los, weil der Krieg die Freiheit gewonnen hat. Yes, Sir⁴¹⁶. [Ce livret de marin semble être devenu le centre de l'univers. Je suis sûr qu'on a fait la guerre uniquement pour pouvoir réclamer dans tous les pays livrets de marin ou passeports. Avant la guerre personne ne vous les demandait, et les gens s'en portaient beaucoup mieux. Mais les guerres qui sont menées au nom de la liberté, de la démocratie et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes sont toujours suspectes. Suspectes depuis ce jour où les Prussiens ont mené leur guerre de libération contre Napoléon. Quand une guerre de libération est gagnée, tous les gens sont ensuite privés de liberté, parce que la guerre l'a emporté sur la liberté. Parfaitement, monsieur.]

⁴¹⁵ *Totenschiff*, p. 166.

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 29.

Ce développement sur le livret du marin se termine sur un « Parfaitement, monsieur » [Yes, Sir]. La formule d'interpellation apparaît à maintes reprises dans le récit, par exemple aux pages 25 : « Yesser, yes, Sir », 51 : « Keinen Nickel mehr, no, Sir » [Pas un sou de plus, croyez-moi, monsieur], 138 : « Am wenigsten relativ ist die Profitgier. [...] Yes, Sir » [L'appât du gain est encore moins relatif que les autres. [...] Oui, monsieur], etc. En fait, tout le récit est adressé à ce « Sir », narrataire anonyme qui détermine très fortement le ton du récit de Gales. Anonyme et seulement présent indirectement, le narrataire auquel Gales s'adresse peut certainement être rangé dans la catégorie des personnes possédant un bon niveau d'instruction. Nous avons là une situation paradoxale que seule une fiction habilement construite peut présenter au lecteur sans trop nuire à la vraisemblance du récit : celle d'un homme d'équipage à l'esprit délié et à la rhétorique tribunitienne – chose pour ainsi dire sans exemple dans la « vraie vie » –, conversant en permanence avec une personne instruite et du meilleur monde. Ce faisant, Gales développe une critique acerbe de certains aspects de la réalité contemporaine qui font les frais de sa veine tour à tour ironique, parodique, satirique, grotesque, sarcastique et cynique... Autant dire que si les événements rapportés peuvent parfois sembler kafkaïens et/ou absurdes, le ton du narrateur, entre naïveté et supériorité, entre clownerie et affirmation péremptoire, est toujours accordé à ce qui constitue sa ligne directrice : la critique de l'État et de toutes les formes contraignantes de gouvernance.

Gales reproche vivement aux États occidentaux d'avoir restreint de façon drastique la liberté de circuler, mais ses griefs ne concernent pas le seul « Vieux Continent ». Certes, dans un premier temps, il se cramponne à l'idée que le consul des États-Unis à Rotterdam lui fournira les papiers manquants, ce qui provoque l'hilarité des fonctionnaires hollandais, manifestement plus au courant que lui des errements et procédés en vigueur dans les consulats de l'après-guerre, chez les Américains en particulier, lorsqu'on a visiblement affaire à un « vagabond » :

– Er wird mir doch Papiere geben !

– Ihr Konsul ? Der amerikanische Konsul ? Ein amerikanischer Konsul ? In unserm Jahrhundert nicht. Nicht ohne Papiere. Nicht ohne daß Sie, sagen wir mal, in guten Verhältnissen leben. Nicht so einem Rumtreiber.

– Aber ich bin doch Amerikaner.

Möglich. Aber das müssen Sie I-h-rem Konsul beweisen. Und ohne Papiere glaubt er es Ihnen nicht. Ohne Papiere glaubt er Ihnen nicht, daß Sie überhaupt geboren sind. Ich will Ihnen etwas sagen, zu Ihrer Belehrung. Beamte sind immer Bürokraten. Die schlimmsten Bürokraten aber sind die Bürokraten, die es erst seit gestern sind. Und die allerschlimmsten Bürokraten sind die, die den Bürokratismus von den Preußen geerbt haben. Haben Sie verstanden, was

ich meine ?⁴¹⁷ [– Il m'en fournira ! – Votre consul ? Le consul des États-Unis ? Un consul américain ? Jamais de la vie ! Pas sans papiers. Pas si vous êtes, disons, dans le besoin. Pas si vous êtes un vagabond. – Mais je suis Américain ! – C'est possible. Il faudra que vous en fassiez la preuve à vo-o-otre consul. Et sans papiers il ne vous croira pas. Pour lui, si vous n'avez pas de papiers, vous n'êtes même pas né. Je vais vous dire quelque chose pour votre gouverne. Les fonctionnaires sont toujours des bureaucrates. Mais les pires sont ceux qui ne le sont que depuis hier. Et les pires de tous sont ceux dont le bureaucratisme est hérité des Prussiens. Avez-vous compris où je veux en venir ?]

Gales ne verra pas le consul américain à Rotterdam. Considérant cette entrevue comme inutile et l'affaire jugée par avance, les Hollandais – qui ne veulent surtout pas l'avoir sur les bras – préfèrent le renvoyer en catimini de l'autre côté de la frontière. Dans la suite de l'histoire, le marin aura certes l'occasion de rencontrer le consul de son pays à Paris, mais sans résultat tangible. Il constate seulement à cette occasion la différence de traitement opérée par l'autorité consulaire selon que l'on fait partie des humbles ou des puissants. Alors qu'il est fait devoir aux premiers de prendre sagement place dans la file d'attente en respectant l'ordre d'arrivée, on accorde complaisamment à d'autres des passe-droits en exécutant force courbettes. La séquence où il est question d'une brune très corpulente, au nez « remarquablement recourbé et aux jambes très arquées », « paraissant presque sur le point de crouler sous le poids de ses colliers de perles, pendants en or et broches en brillants » possède à l'évidence une connotation antisémite. De façon plutôt inattendue de la part d'un marin américain, Gales fait part de ses doutes au consul quant à la citoyenneté américaine de la dame, opinant qu'il l'imaginait plutôt « née à Bucarest ». Interloqué, le consul confirme ses dires, déclarant qu'il s'agit de Mme Sally Marcus, citoyenne américaine « née à Bucarest », qu'elle est l'épouse du banquier new-yorkais Marcus et qu'elle a voyagé en cabine de luxe sur le « Majestic », toutes raisons, semble-t-il, pour lui renouveler en une demi-heure le passeport qu'elle a égaré.

L'antisémitisme de Gales reproduit celui de Ret Marut/B. Traven, lequel reprochait aux Juifs leur rapport à l'argent et leur dureté en affaires, au point de les assimiler, comme dans l'extrait caricatural précédent, aux représentants des banques et du capitalisme mondialisé. Cet état d'esprit peut paraître paradoxal lorsque l'on sait que plusieurs compagnons de l'aventure munichoise de l'écrivain étaient juifs et qu'il avait entretenu des rapports amicaux avec des personnalités de

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 31.

la « République des conseils » comme Kurt Eisner, Gustav Landauer et Erich Mühsam. C'est d'ailleurs ce même Mühsam qui, devait publier dans le premier numéro de sa revue *Fanal*, en 1926/27, l'appel adressé à Ret Marut et resté sans réponse : « Wo ist der Ziegelbrenner ? » [Où est le Fondateur de Briques ?]. Le travénologue germano-américain Michael L. Baumann a listé un certain nombre de propos antisémites proférés par l'écrivain dans son article intitulé « Ein kleiner Mensch » [Un homme sans envergure]⁴¹⁸. Il est patent que l'auteur du *Totenschiff* partage avec quelques autres écrivains de son temps un certain nombre de préjugés concernant les Juifs, préjugés que la critique moderne se doit de reconnaître tout comme les plagiats avérés qui lui sont imputés⁴¹⁹.

Il n'en demeure pas moins vrai que le « rêve américain » a aussi ses perdants et ses exclus, ce dont la fiction travénienne sait rendre compte. Examinant les portraits, connus de tout Américain, des présidents Washington, Franklin, Jefferson et Lincoln accrochés aux murs du bureau du consul, « des hommes qui détestaient autant la bureaucratie que les chiens détestent les chats », Gales ne peut s'empêcher de démasquer la réalité que recouvrent les grands principes fondateurs :

« Das Land soll für immer sein das Land der Freiheit, wo der Verfolgte und der Gehetzte Zuflucht findet, sofern er guten Willens ist. » « Dieses Land soll gehören denen, die es bewohnen »

Aber freilich, das kann ja nicht so fortgehen bis in alle Ewigkeit. « Das Land soll gehören denen, die es bewohnen. » Das puritanische Gewissen ließ nicht zu, daß kurz und bündig gesagt wurde : « Das Land gehört uns, den Amerikanern. » Denn da waren die Indianer, denen das Land von Gott gegeben war, und Gottes Gesetz hat der Puritaner zu beachten. « Wo der Verfolgte und der Gehetzte Zuflucht findet. » Ganz gut, wenn alle, die da wohnen, Verfolgte und Gehetzte sind aus allen möglichen Ländern. Und die Nachbarn jener Verfolgten und Gehetzten sperren das Land ab, das allen Menschen gegeben wurde. Und um die Absperrung ganz vollkommen zu machen, damit auch nicht eine Maus durchschlüpfen kann, sperren sie die eigenen Söhne ab. Denn es könnte ja unter der Verkleidung des eigenen Sohnes sich der Sohn eines Nachbarn einschleichen⁴²⁰. [« Ce pays devra toujours être le pays de la liberté, où le pourchassé et le persécuté trouveront refuge s'ils sont des hommes de bonne volonté. » « Ce pays doit appartenir à ceux qui le peuplent. »

Mais, bien sûr, cela ne saurait durer éternellement. « Ce pays doit appartenir à ceux qui le peuplent. » La bonne conscience puritaine ne pouvait admettre que soit dit de manière concise : « Ce pays nous appartient à nous, les Américains. » Car il y avait là les Indiens, à

⁴¹⁸ Baumann, Michael L. : « Ein kleiner Mensch ». In : *Text + Kritik*, cahier 102, B. Traven, avril 1989, p. 33-42.

⁴¹⁹ Voir à ce sujet : Thunecke, Jörg : « Einleitung ». In : *B. Traven the writer. Der Schriftsteller B. Traven*, édité par Jörg Thunecke, éditions Refugium, Nottingham (Angleterre), 2003, p. 6-50, ici p. 37-46. Thunecke démontre avec quelque pertinence que cinq des douze nouvelles parues dans la première édition du recueil de B. Traven intitulé *Der Busch* (1928), sont en fait des plagiats d'une série d'anecdotes publiées par l'avocat et journaliste texan Owen P. White sous le titre « A Glimpse at the Mexicans » [Coup d'œil sur les Mexicains] dans le magazine américain *The American Mercury* (février 1925). Ce magazine était très influent aux États-Unis dans les années 1920.

⁴²⁰ *Totenschiff*, p. 47-48.

qui Dieu avait donné ce pays, et les Puritains doivent respecter la loi de Dieu. « Où le pourchassé et le persécuté trouveront refuge. » Fort bien, si ceux qui y demeurent ont été pourchassés et persécutés dans tous les pays possibles. Mais voilà que les voisins de ces pourchassés et persécutés ont interdit l'accès à cette terre qui avait été donnée à tout le monde. Et pour rendre ce bouclage le plus hermétique possible, pour empêcher une souris de s'y faufiler, ils enferment leurs propres fils. Car le fils d'un voisin pourrait se faire passer pour l'un d'eux et lui aussi s'y glisser.]

Avec quelque pertinence, Gales pointe les contradictions entre le discours moralisateur des Pères de la Constitution, animés par la volonté de faire de l'espace nord-américain une terre d'asile ouverte à tous, et la réalité historique moderne : les descendants des premiers immigrants ne s'emploient-ils pas à verrouiller les frontières ? Par ailleurs, la bonne conscience des Puritains n'est-elle pas mise en défaut par l'exclusion des Indiens, ces authentiques Américains, « auxquels Dieu a jadis donné cette terre » ?

Gales considère l'État moderne, qui le prive de sa liberté et lui interdit de travailler sur un navire « honnête », comme étant le grand responsable de ses interminables tribulations. Il vitupère contre la bureaucratie qui l'incarne et la police exécutrice de ses décrets et basses œuvres. On est amené à se remémorer les anathèmes de Ret Marut (alias B. Traven) proférées contre « Das Biest Staat » [l'État de malheur] dans « Der Ziegelbrenner » [Le fondeur de briques], lorsque Gales impute, avec une ironie mordante, la situation dégradée de l'Europe à l'omniprésence d'une police tracassière :

Kein Wunder, daß Europa vor die Hunde geht. Die Leute haben ja keine Zeit, zu arbeiten, sieben Achtel ihres Lebens haben sie auf Meldeämtern, Polizeistationen oder mit Polizisten zu vergeuden. Darum sind die Leute auch immer so gereizt und machen so gern Krieg, weil sie sich ja ewig mit der Polizei herumzanken müssen und die Polizei sich mit ihnen herumzankt. Wir sollten den europäischen Ländern keinen Nickel mehr borgen, sie geben es ja doch bloß aus, um ihre Polizei noch weiter zu vermehren. Keinen Nickel mehr, no, Sir⁴²¹. [Pas étonnant que l'Europe soit foutue. Les gens n'ont pas le temps de travailler, les sept huitièmes de leur existence se passent dans des bureaux de déclaration de domicile, dans des postes de police, ou à gaspiller leur énergie avec des policiers. Les gens sont irritables et aiment faire la guerre parce qu'ils se disputent sans cesse avec la police et la police avec eux. Ne prêtons plus un sou aux pays européens, ils le dépenseraient pour accroître encore les effectifs de leur police. Croyez-moi, Monsieur, plus un sou.]

À cet endroit, le commentaire du narrateur à l'adresse du narrataire se transforme en mot d'ordre : « Ne prêtons plus un sou ... ». L'exagération, présente tout au long du roman, est patente dans les lignes citées plus haut. Elle participe d'une forme d'humour satirique de la part du romancier qui caricature à l'extrême, au

⁴²¹ *Totenschiff*, p.51.

travers du discours du narrateur, la situation qu'il dénonce pour en démontrer l'absurdité. Au reste, l'intrigue est censée montrer que c'est bien l'État qui est le grand responsable, car si ses agents, sous les espèces de policiers et de consuls, sont intransigeants et insensibles dans l'exécution des directives et des consignes officielles, du moins retrouvent-ils une part de leur humanité une fois ces dernières accomplies, se montrant toujours disposés à rendre les conditions du départ de Gales aussi supportables que possible pour l'intéressé⁴²². Moins persifleur et d'une tonalité plus didactique, l'extrait qui suit témoigne du peu d'illusions que nourrit Gales sur les capacités de la société à s'améliorer. Notre marin reçoit en effet confirmation par un badaud que les hurlements qu'il entend lorsqu'il passe devant la prison militaire de Barcelone sont ceux de communistes qui sont battus et torturés. C'est l'occasion pour le narrateur de rappeler que s'ils sont persécutés dans la cité catalane en tant que révolutionnaires radicaux, les communistes ne sont jamais en reste puisqu'ils se comportent aussi en « persécuteurs brutaux » :

Jedes Zeitalter und jedes Land, mag es noch so zivilisiert sein, hat seine Christenverfolgungen, seine Ketzerverbrennungen und Hexenfolterungen. In Amerika werden die Ketzer nicht besser behandelt als in Spanien. Das Traurige, das Beklagenswerte, aber echt Menschliche ist, daß diejenigen, die gestern noch selber die Verfolgten waren, heute die bestialischsten Verfolger sind.

Und unter den bestialischen Verfolgern befinden sich heute ganz besonders die Kommunisten. Die Nachdränger, die Weiterdränger werden immer verfolgt. Der Mann, der vor fünf Jahren in Amerika einwanderte und gestern sein zweites Bürgerpapier erhielt, ist heute der Mann, der am wildesten schreit: « Macht die Grenzen fest zu, laßt niemand mehr herein. » Und doch sind sie alle nur Einwanderer und Söhne von Einwanderern, der Präsident nicht ausgeschlossen ...⁴²³ [Tout siècle, tout pays, même parvenu à un haut degré de civilisation, a sa persécution de Chrétiens, ses bûchers d'hérétiques et ses supplices de sorcières. En Amérique, les hérétiques ne sont pas mieux traités qu'en Espagne. Le plus triste dans l'histoire, le plus lamentable, même si c'est humain, c'est que les persécutés d'hier font les persécuteurs les plus brutaux d'aujourd'hui.

Et parmi ces persécuteurs brutaux se comptent aujourd'hui plus particulièrement les communistes. Ceux qui arrivent derrière, qui poussent, sont toujours pourchassés. L'homme qui a émigré il y a cinq ans en Amérique, et qui a obtenu hier sa nouvelle nationalité est aujourd'hui celui qui crie le plus sauvagement: « Fermez les frontières, ne laissez plus entrer personne. » Et pourtant ce sont tous des immigrants et des fils d'immigrants, y compris le Président ...]

L'allusion aux événements historiques contemporains de l'écriture de ces lignes est manifeste. Au moment où l'auteur B. Traven rédige son récit, l'Espagne vit sous la dictature du général Primo de Rivera. À l'autre bout de l'Europe, en Russie

⁴²² On pourrait fort bien se poser la question de savoir si, dans la réalité, le consul américain n'aurait pas fini par ordonner des recherches quant à la réelle identité du quémendeur Gales. Mais depuis Sophocle et la mythologie grecque, les hommes de lettres se sont exercés à imaginer les histoires les plus extrêmes possibles: la pire trahison, la pire duplicité, le plus grand amour contrarié, etc., bref les pires histoires possibles et en tout cas imaginables !

⁴²³ *Totenschiff*, p. 68.

soviétique, l'opposition à Staline au sein du parti communiste a déjà perdu ou est en passe de perdre son combat, partout les opposants sont pourchassés par la police politique. En Allemagne enfin, les anti-staliniens se retrouvent exclus du parti communiste : de quoi renforcer les sentiments antiétatistes de l'auteur et sa méfiance viscérale envers tout embrigadement⁴²⁴.

IX.-6. *Das Totenschiff* et la critique de « Cäsar Kapitalismus ».

Les aventures picaresques qui forment la trame de sa fuite à travers l'Europe n'étaient pour Gales que le prélude à son voyage initiatique sur la « Yorikke ». Le narrateur attribue le fait d'avoir été enrôlé sur ce navire à une de ces superstitions qu'il partage avec tous les marins :

[...] dieser Aberglaube ist es, der mich zwingt, ja zu sagen, wenn mich jemand fragt, ob ich Arbeit haben will. Denn würde ich nein sagen, so würde ich mein Glück verschwören, würde nie wieder im Leben ein Schiff bekommen und am allerwenigsten eins bekommen, wenn ich es bitter notwendig brauchte⁴²⁵. [... c'est cette superstition qui m'oblige à répondre oui quand on me demande si je veux bosser. Car si je disais non, je perdrais à jamais toute chance de travailler sur un bateau, même si j'en avais cruellement besoin.]

Il énumère ensuite trois superstitions puérides, lesquelles suggèrent un *fatum* vengeur : la « Yorikke » se moquait parce qu'il s'était moqué d'elle ; puis c'était bien fait pour lui, il n'aurait pas dû s'installer ici, bien en vue des navires en partance ; enfin, un marin doit se garder de pêcher, car « les poissons, eux ou leur mère, ont déjà grignoté du marin noyé, un marin doit donc s'en méfier » !

Gales sent instinctivement que ce navire qui, extérieurement, ne ressemble, ni de près ni de loin, à aucun autre est suspect. Son équipage, composé de gens comiques et étranges, pareils à des pensionnaires de la cour des Miracles, est tout simplement inquiétant. Pourtant, il ne peut se dérober :

So war es natürlich, daß, als ich gefragt wurde, ob ich Arbeit haben wollte, ich yes sagte. Ich war innerlich gezwungen, yes zu sagen, und ich konnte diesem Zwange nicht entweichen. Ich bin sicher, daß ich bleich wurde vor Todesangst, auf diesen Eimer zu müssen⁴²⁶. [Par conséquent, il était naturel, quand on me demandait si je voulais du boulot que je répondisse oui. Une force intérieure à laquelle je ne pouvais me soustraire m'y poussait. Je suis sûr que je pâlis de frayeur à l'idée de devoir monter sur ce rafiote.]

⁴²⁴ Cf. l'article de Peter Lübbe : « B. Traven und der Kommunismus ». In : Text+Kritik, Heft 102, April 1989, Verlag edition, p. 43-49, ici : p.43.

⁴²⁵ *Totenschiff*, p. 83.

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 85.

L'entrée de Gales dans le monde des hommes de mer voués à la mort a lieu lorsqu'il inscrit son nom sur le rôle de la « Yorikke ». À cet instant précis, il remise définitivement sa nationalité et son patriotisme américains : le citoyen américain de La Nouvelle-Orléans est désormais aussi « mort » pour son pays que jadis le « Bavarois de Munich » pour l'Allemagne. Le protagoniste qui n'avait pu faire la preuve de sa nationalité auprès du consul de son pays à Paris et qui avait traversé la France et l'Espagne sous une nationalité d'emprunt, en arrivait au constat désabusé que les fondements du fameux « American Spirit » étaient sans consistance. Quant aux déclarations et beaux discours vantant la liberté et l'autonomie de l'individu, ce n'étaient, en réalité, que le boniment d'une société américaine essentiellement régie par une éthique mercantile ! Thorsten Czechnowsky, dans son article intitulé « Ich bin ein freier Amerikaner, ich werde mich beschweren », fait remarquer que parmi les « Quatorze Points » établis en 1918 par le président américain Woodrow Wilson pour garantir les grands équilibres mondiaux, figurait la politique dite de l'« open door » [« porte ouverte »], autrement dit celle de l'« absolue liberté de la navigation maritime sur les mers du globe ». Il ajoute que, sur ce point au moins, le matelot Gales fait connaissance sur le vaisseau des morts « Yorikke » d'une « certaine forme de liberté américaine⁴²⁷ ». Pour autant, il lui en coûte, en tant que citoyen américain, de se retrouver à servir sur un « cercueil flottant » :

Ich sollte meinen Namen und meine Nationalität in den Listen der Yorikke für ewige Zeiten registriert wissen ? Ein gutgewaschener Amerikaner, zivilisiert, ausgerüstet mit dem Evangelium der Zahnbürste und der Wissenschaft des täglichen Füßewaschens, sollte je eine Yorikke gefahren, je eine Yorikke bedient, gescheuert, angestrichen haben ? Meine Heimat, nein, nicht meine Heimat, aber die Vertreter meiner Heimat hatten mich zwar ausgestoßen und verleugnet. Aber kann ich die Erde verleugnen, deren Hauch ich mit meinem ersten Atemzuge trank ? Nicht der Vertreter wegen und nicht ihrer Flagge wegen, aber der Liebe zur Heimat wegen, ihr zuliebe, ihr zu Ehren habe ich sie abzuschwören. Auf der Yorikke fährt kein ehrlicher amerikanischer Junge, selbst wenn er dem Henker entlaufen sollte⁴²⁸. [Vous auriez voulu que mon nom et ma nationalité soient à jamais inscrits sur le rôle de la *Yorikke* ? Un Américain bon teint, civilisé, élevé dans la religion de la brosse à dents et dans la science du lavage quotidien des pieds, devrait naviguer sur une *Yorikke*, la servir, la froter, la repeindre ? Mon pays, non, pas mon pays, mais les représentants de mon pays, m'avaient certes expulsé et renié. Mais puis-je renier la terre dont j'ai respiré l'odeur dès mon premier souffle ? Pas à cause de ses représentants, pas à cause de son drapeau, mais par amour pour mon pays natal, par amour pour lui, pour lui faire honneur, je me dois de l'abjurer. Aucun jeune Américain qui se respecte ne saurait embarquer sur la *Yorikke*, même pour échapper au bourreau.]

⁴²⁷ Czechanowsky, Thorsten, « Ich bin ein freier Amerikaner, ich werde mich beschweren ». Zur Destruktion des American Dream in B. Travens Roman *Das Totenschiff*. In : *Das Amerika der Autoren*, Jochen Vogt/Alexander Stephan (Hrsg.), Wilhelm Fink Verlag, Munich, 2006, p. 99-116, ici : p. 115-116.

⁴²⁸ *Totenschiff*, p. 102.

C'est pourquoi Gales déclare au capitaine du navire être apatride et inscrit au-dessous de son engagement : « Helmont Rigbay, Alexandria (Ägypten) ». En reniant son nom et sa nationalité, il a conscience d'avoir franchi le pas décisif après lequel tout retour en arrière est exclu :

Da steht es. Fest und sicher. Nun, Yorikke, hoiho ! Geh zur Hölle meinerwegen. Jetzt ist alles egal. Ausgelöscht aus den Lebenden. Verweht. Kein Hauch von mir ist mehr in der Welt⁴²⁹. [Nous y sommes. C'est marqué. Et maintenant, *Yorikke*, ohé ! Tu peux bien aller en enfer. Tout m'est égal. Je ne fais plus partie des vivants. Le vent m'a emporté. Il ne reste plus trace de moi dans le vaste monde.]

Cette « mort initiatique » et la renaissance de Gales sous une autre identité, celle de l'Égyptien Helmont Rigbay – il déclarera aussi se nommer « Pippip » à son camarade Stanislaw Koslowski – marque le commencement des épreuves les plus ardues. Comme dans d'autres romans d'aventures, le « héros » doit affronter les périls qui se dressent devant lui : sur le parcours qui mène à la chaufferie, dans la chaufferie même, lors des tempêtes. À plusieurs reprises, sa vie ne tient plus qu'à un fil et la délivrance ne survient qu'à la dernière seconde. Mais à la différence des romans d'aventures de Karl May, dans lesquels l'intrigue ménage au lecteur des instants de répit une fois l'épreuve surmontée par le héros, rien de tel dans *Das Totenschiff*. Ici, l'épreuve n'est surmontée que pour faire place à celle qui suit, tout aussi dangereuse, et la relation ludique qui unit le lecteur au récit d'aventures est suspendue. Les codes fixés par le genre sont ignorés, la distance mise en cause : ce qui compte, c'est l'évocation directe du quotidien des « gueules noires », les risques encourus, les chairs meurtries, le face-à-face continu avec la mort.

Bateau et équipage, également marginaux et dégradés, connaissent une communauté de destin, scellée à la manière d'un cercle vicieux : le bannissement social de l'individu conditionne son enrôlement, et l'enrôlement entérine la mort sociale.

Dès lors qu'il navigue sur la « Yorikke », ce n'est plus tant l'État qui est la cible des critiques du narrateur que le système d'exploitation capitaliste. Certes, en refusant l'octroi de papiers en règle aux membres de l'équipage, l'État – au sens large – a fait d'eux des « hors-la-loi » et des « parasites » et rendu possibles les

⁴²⁹ *Ibid.*, p. 105.

conditions d'exploitation de cette main-d'œuvre « corvéable à merci » parce que sans existence légale. Reste qu'échappant au contrôle étatique, la « Yorikke » paraît principalement subordonnée aux intérêts capitalistes sous les espèces du propriétaire du navire ou de son capitaine. Ce dernier a pour mission d'enregistrer les gains et de faire en sorte que la « Yorikke » reste le plus longtemps compétitive. Pour y parvenir, il a besoin d'une main-d'œuvre totalement disponible et qui n'a pas d'existence légale. Disposant d'un équipage de sans-papiers, il ne court pas le risque d'être dénoncé pour trafic d'armes camouflé en transport de marchandises. De façon assez inattendue, Gales présente les membres de l'équipage du bateau-dépotoir comme les héritiers modernes des gladiateurs de l'ancienne Rome :

Holla-he ! Morituri te salutant ! Die modernen Gladiatoren grüßen dich, o Caesar Augustus Capitalismus. Morituri te salutant ! Die Todgeweihten grüßen dich, o Caesar, wir sind bereit zu sterben für dich, für die heilige und glorreiche Versicherung⁴³⁰. [Ohé ! Morituri te salutant ! Les gladiateurs modernes te saluent, ô César Auguste Capitalisme. Morituri te salutant ! Nous qui sommes voués à la mort, nous te saluons, ô César, nous sommes prêts à périr pour toi, pour la sainte et glorieuse Assurance.]

La mention « Caesar Augustus Capitalismus » et le « Morituri te salutant » qui le précède font penser à ce passage dans *Heart of Darkness* de Conrad, où deux femmes assises dans l'antichambre du bureau de la compagnie commerciale qui emploie le narrateur tricotent de la laine noire « comme pour un chaud catafalque », allusion parodique aux deux Moires de la légende grecque, Clotho et Lachésis, tissant le fil de l'existence humaine que coupe un jour la troisième, Atropos :

Often far away from there I thought of these two, guarding the door of Darkness, knitting black wool as for a warm pall, one introducing, introducing continuously to the unknown, the other scutinizing the cheery and foolish faces with unconcerned old eyes. Ave ! Old knitter of black wool. *Morituri te salutant*. Not many of those she looked at saw her again – not half, by a long way⁴³¹. [Souvent une fois là-bas, j'ai pensé à ces deux, gardant la porte des Ténèbres, tricotant leur laine noire comme pour un chaud catafalque, l'une introduisant à l'inconnu, l'autre examinant les visages naïvement réjouis de son vieux regard indifférent. Ave ! Vieille tricoteuse de laine noire. *Morituri te salutant*. De ceux qu'elle dévisagea ils ne furent pas nombreux à la revoir – pas la moitié, loin de là.]

Il n'est pas interdit de penser que Traven se soit inspiré ici de l'œuvre de Conrad comme il a pu avoir en tête le *Lord Jim* et d'autres récits de mer de l'écrivain polonais lorsqu'il rédigea *Das Totenschiff*. Toujours est-il que pour Marlow comme pour Gales, le passage dans l'autre univers se fait ainsi sous de funestes auspices.

⁴³⁰ *Ibid.*, p. 105.

⁴³¹ Conrad, Joseph, *Heart of Darkness*, edited by D.C.R.A. Goonetilleke second edition, 2003, p. 77.

Son « baptême du feu », une manière d'initiation aux « lois » de la « Yorikke », Gales le reçoit dans la chaufferie du navire. Embauché contre son gré en qualité de soutier alors qu'il escomptait une place de chauffeur, il doit charrier les sacs de charbon et travailler au contact des chaudières. Étant le dernier arrivé sur le bateau, on lui a « refilé » le quart de douze à quatre – de midi à seize heures et de minuit à quatre heures – autant dire le moins intéressant ! Dans son livre *Rebellierende Tote. B. Traven* [Des morts qui se rebellent. B. Traven], Christine Hohnschopp soutient que si l'on devait interpréter symboliquement les effroyables conditions de travail vécues comme autant de visions apocalyptiques par Gales, ce serait comme si les quatre éléments naturels s'étaient ligués contre l'homme sur la « Yorikke »⁴³². Elle écrit plus loin :

Die Initiation Gales in die Welt der « Toten » ähnelt denn auch dem Betreten einer Hölle : seine Taufe, den Prägestempel, der ihn endgültig auf Totenschiffe verbannt, erhält er in der « Unterwelt » vor den glühenden Kesseln als Kohlschlepper. In der erbarmungslos harten Arbeit wird seine Identität vernichtet, da jeder Rest von Individualität der Arbeit auf der Yorikke geopfert werden muß⁴³³. [L'initiation de Gales au monde des « morts » ressemble aussi à une entrée en enfer : son baptême, le sceau qui le bannit définitivement sur des bateaux fantômes, il le reçoit dans l'inframonde, en tant que soutier devant les chaudières incandescentes. Dans ce travail impitoyablement dur, son identité est détruite, étant donné que toute trace d'individualité sera sacrifiée au travail sur la Yorikke.]

Gravée à l'entrée du poste d'équipage du vaisseau fantôme se trouve une inscription qui a valeur d'avertissement et dont les trois premières phrases donnent le ton :

Wer hier eingeht,
Dess' Nam' und Sein ist ausgelöscht.
Er ist verweht,
Von ihm ist nicht ein Hauch erhalten
In der weiten, weiten Welt.
Er kann zurück nicht gehn,
Nicht vorwärtsschreiten,
Da, wo er steht, ist er gebannt⁴³⁴.
[Celui qui entre ici
Abandonne son nom et sa vie
Au vent qui les emporte.
Nulle trace de lui ne restera
Dans le vaste, vaste monde.
Pas moyen de reculer,
Pas moyen de faire un pas,
Là où il est, il mourra.]

⁴³² Cf. Hohnschopp, Christine, *Rebellierende Tote. Tod und Emanzipationsprozeß im Werk B. Travens*, Paderborn, Igel Verlag, 1993, p. 100-101.

⁴³³ *Totenschiff*, p. 101.

⁴³⁴ *Ibid.*, p. 88.

Ces mots sont à mettre en parallèle avec les paroles écrites en noir au-dessus de la porte d'entrée de l'enfer, dans le chant III de la *Divina Commedia* de Dante, que nous avons déjà évoquée dans la partie du présent chapitre concernant l'intertextualité :

Lasciate ogne speranza voi ch'intrate !
[Vous qui entrez, laissez toute espérance !]

Qu'il existe des similitudes de situations entre la chaufferie de la « Yorikke » et l'enfer des damnés, c'est vraisemblable, encore que Gales réfute la chose au motif que les démons eux-mêmes ne sauraient y vivre ! Aux dires du nouveau soutier, la réalité crue de l'exploitation capitaliste, celle dont il fait présentement l'expérience sur le vaisseau des morts, serait à nulle autre pareille : dans la fournaise de la chaufferie, dans la sueur, la suie et le sang des blessures, il n'y a de place que pour le travail, et pour rien d'autre ! Si bien qu'il lui est loisible de penser que les démons eux-mêmes ne tiendraient guère le coup face à l'enfer réel des chaudières. C'est qu'à la différence des humains, dépossédés d'eux-mêmes, les démons conservent encore assez de traces de la civilisation, sont encore bien trop délicats pour exécuter des travaux aussi ingrats et accablants :

Je tiefer ich kam, desto dicker wurde die Luft, desto heißer, qualmiger, öliger und unerträglicher. Die Hölle, die ich nun endlich nach meinem Tode erreicht hatte, konnte das nicht sein. In der Hölle hatten ja auch die Teufel zu leben, hier aber konnten keine Teufel leben, das war undenkbar.

Doch da stand ein Mensch, ein nackter, schwitzender Mensch, der Heizer der Vorwache. Menschen konnten hier auch nicht leben. Aber sie mußten. Sie waren Tote. Ausgelöschte. Landlose. Paßlose. Heimatlose. Die mußten, ob sie konnten oder nicht. Teufel konnten hier nicht leben, denn ein Rest von Kultur ist selbst den Teufeln gelassen, das wußte Goethe sehr genau. Aber Menschen mußten hier arbeiten, und sie mußten hier so schwer arbeiten, daß sie alles vergaßen, zuletzt sogar, nachdem sie lange vorher sich selbst vergessen hatten, sogar vergaßen, daß hier zu arbeiten unmöglich sei⁴³⁵. [Plus je descendais, plus l'air s'épaississait, devenait lourd, brûlant, visqueux, suffocant. Ce ne pouvait être l'enfer, que j'avais enfin atteint après ma mort. Car, même en enfer, il faut bien que les démons puissent vivre, et ici c'était impensable.

Pourtant il y avait là un homme nu, le chauffeur du quart précédent. Pas plus que les démons, les hommes ne pouvaient vivre ici. Mais ils s'y trouvaient contraints. C'étaient des morts. Ils n'existaient pas. Sans pays. Sans passeport. Sans patrie. Qu'ils le puissent ou pas, il le fallait bien. Les démons s'y seraient refusés, car ils conservent des traces de civilisation, cela Goethe le savait très bien. Mais les hommes devaient travailler ici, et trimer si dur qu'ils en oubliaient tout et, bien qu'ils eussent oublié depuis longtemps qui ils étaient, il leur arrivait même d'oublier qu'il était impossible de travailler ici.]

⁴³⁵ *Ibid.*, p. 121-122.

La mention des démons refusant d'œuvrer dans la chaufferie du bateau est une allusion un tant soit peu irrespectueuse au *Faust* de Goethe et à son Méphistophélès espiègle et retors. Elle est là pour souligner le décalage existant entre, d'une part, l'univers du classicisme weimarien, sa conception de l'humain, son aspiration à l'harmonie, sa représentation de la beauté et, d'autre part, le caractère inharmonieux, laid et inhumain de certaines conditions de travail dans le monde moderne. Le constat sans concession de failles béantes dans la civilisation illustre une perte de signification au XX^e siècle des idéaux du Siècle des lumières.

Le narrateur du *Vaisseau des morts* rend ainsi compte de la condition laborieuse des soutiers. Sur ce point, l'intention testimoniale de l'auteur, frotté lui-même aux salles des machines, ne fait aucun doute. Les chapitres 28 à 33 décrivent l'espace infernal de la chambre de chauffe et le travail inhumain de ceux qu'on surnomme les « gueules noires ». Le sujet était d'actualité au moment de la rédaction du *Totenschiff*, puisque deux ans avant sa publication avait paru le témoignage romancé du norvégien Nordhal Grieg, intitulé *Skibet gaar videre* [*Le navire poursuit sa route*], sur l'enfer vécu par les chauffeurs et les soutiers.

Le narrateur Gales et l'auteur B. Traven ne doivent certes pas être confondus et il est patent que Traven utilise ce personnage de papier à sa guise, en lui attribuant certains traits de caractère, en lui faisant assumer certains comportements, en le plaçant dans des situations où son manque de connaissances ou encore ses préjugés deviennent apparents, bref en lui donnant de la vraisemblance et de la complexité. Mais Traven utilise aussi Gales comme son porte-parole, faisant pleinement assumer une fonction explicative et idéologique au discours du personnage. Ainsi, lorsque Gales critique l'« esprit d'imitation », c'est la voix de l'auteur qui se fait entendre, celle de l'ex-anarchiste révolutionnaire Ret Marut :

Natürlich kann ich arbeiten. Da arbeiten ja auch andere. Das sehe ich mit eignen Augen. Was ein anderer kann, das kann ich auch. Der Nachahmungstrieb des Menschen macht Helden und macht Sklaven. Wenn der nicht an den Peitschenhieben stirbt, dann werde ich sie wohl auch überleben können. « Siehst du, der da, der geht direkt drauflos, auf das Maschinengewehrfeuer. Donnerwetter noch mal, das ist ein Kerl, der hat Mumm in den Knochen. » Natürlich kann ich das auch. So geht der Krieg voran, und so fahren die Totenschiffe, alles nach demselben Rezept. [...] Die beste Religion ist eines Tages heidnischer Aberglaube, und keine Religion macht hiervon eine Ausnahme. Allein das, was anders gemacht wurde als bisher, allein das, was unter Protest der Väter, Päpste, Heiligen und Verantwortlichen anders gedacht wurde, hat der Menschheit neue Ausblicke verschafft und ihr den Glauben gegeben, daß eines fernen Tages vielleicht doch ein Fortschreiten wird beobachtet werden können. Dieser ferne Tag wird in Sicht sein, sobald die Menschen nicht

mehr an Institutionen glauben, nicht an Autoritäten und nicht an eine Religion, welchen Namen man ihr auch immer geben mag ...⁴³⁶ [Bien sûr que je peux travailler ici. D'autres y travaillent déjà. Ce que l'un peut faire, je peux le faire aussi. L'esprit d'imitation produit des héros et des esclaves. Si celui-là ne meurt pas sous les coups de fouet, j'y survivrais moi aussi. « Regarde-moi un peu ce type, il court carrément au-devant de la mitraille, merde alors, c'est un vrai, il a vraiment un sacré cran. » Bien sûr que je peux y arriver moi aussi. Ainsi se perpétue la guerre, ainsi les vaisseaux fantômes continuent de sillonner les mers, c'est toujours la même recette. [...] La meilleure religion a d'abord été superstition païenne, et aucune religion ne fait exception à la règle. C'est seulement en changeant les pratiques, en pensant autrement pour s'opposer aux pères, aux papes, aux saints et aux responsables que l'humanité a ouvert de nouvelles perspectives et a laissé espérer qu'on pourra peut-être un jour lointain observer quelques progrès. Ce jour lointain sera en vue dès que les hommes ne croiront plus aux institutions, aux autorités, à une religion, quel que soit le nom qu'on veuille lui donner ...]

S'il met violemment en accusation les rouages de l'exploitation capitaliste, Gales, bon observateur, sait aussi démasquer avec justesse les travers des membres de l'équipage de la « Yorikke ». Ceux-ci ont beau partager des conditions de vie éprouvantes et être collectivement voués « à engraisser les poissons », ils n'en établissent pas moins de subtiles distinctions hiérarchiques entre eux, chacun maintenant et défendant farouchement ses prérogatives – comme dans une bonne vieille usine sur le plancher des vaches. Le travail n'est plus le dénominateur commun qui unit une communauté. Bien au contraire, le lieu de travail est à l'origine d'une différenciation sociale, les prolétaires transformant une division fonctionnelle du travail en hiérarchie sociale :

Nun erst in der Fabrik ! Der die Schrauben drehen darf, tausendweise, alle nach Schablone, was ist der für ein großer Mann gegenüber dem, der die Schrauben in einem Korbe wegschleppen muß ! Und der die Schrauben wegschleppen darf, was ist der für eine unerreichbare Größe gegenüber dem, der die Säle ausfegen darf ! Und der, der ausfegen darf, wirft sich in die Brust und sagt : « Ach der, der sucht ja bloß den Dreck durch, der muß ja die Messingspäne aussuchen, mit dem kann ich doch nicht verkehren ! Wie sieht denn das aus ? »⁴³⁷ [Déjà à l'usine ! Il y a celui qui serre les boulons, de mille façons différentes, un grand bonhomme par rapport à celui qui les emporte dans une corbeille. Et celui qui emporte les boulons, quelle sommité inaccessible par rapport à celui qui balaie les salles ! Quant au balayeur, il bombe mentalement le torse et se dit : « Ah lui, il ne fait que farfouiller dans les déchets, il faut qu'il sélectionne les éclats de laiton, pas question que je fraye avec lui ! De quoi ça aurait l'air ? »].

Le passage dans lequel le protagoniste fait la connaissance du chauffeur espagnol avec lequel il sera appelé à œuvrer possède la même tonalité que la citation précédente qu'il complète opportunément. Gales y décrit en quelques lignes le caractère ombrageux des Espagnols avant de fustiger le sens de l'honneur des

⁴³⁶ *Ibid.*, p. 123-124.

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 172.

prolétaires, qu'il juge déplacé et de nature à occulter les vrais problèmes, dont la paupérisation, engendrés par le roi de l'époque, le capitalisme exploiteur :

Niemand hat so ein zartes und so albernes Ehrgefühl wie der dreckigste Prolet. Sie haben ihr Ehrgefühl da, wo es die andern bei ihnen gerne sehen, weil sich dann so gut damit spielen läßt, zum Vorteil der andern. Was brauchst du Ehre, Prolet ? Lohn brauchst du, guten Lohn, dann kommt die Ehre von selbst⁴³⁸. [Personne n'a un sens de l'honneur aussi chatouilleux et aussi imbécile que le prolétaire le plus crotté. Ils le placent là où les autres sont ravis de le voir car ils peuvent s'en amuser à leurs dépens. Qu'as-tu besoin de l'honneur, prolétaire ? C'est d'un salaire, d'un bon salaire, dont tu as besoin. L'honneur viendra de lui-même après.]

On voit au travers des exemples précédents que Gales n'a pas uniquement l'attitude de ses camarades de la « Yorikke » à l'esprit lorsqu'il stigmatise les comportements individualistes et égoïstes qu'il a sous les yeux. En fait, il généralise de manière à faire entrer la vaste classe des prolétaires dans son champ de vision. À l'instar de son inventeur B. Traven, incorrigible anarchiste, Gales exhorte les humbles à se faire respecter, quitte à faire le coup de poing dans la rue pour se faire entendre. C'est bien une invitation à prendre son destin en main indépendamment de toute organisation – y compris syndicale – que lance Gales :

Aber es soll sich kein Arbeiter über seine Vorgesetzten beschweren, er hat immer die, die er verdient, und die er sich macht. Ein gutgezielter und gutsitzender Hieb zur rechten Zeit ist besser als ein langes Herumärgern. Ob man die Arbeiter als « Rohlinge » bezeichnet, kann ihnen gleichgültig sein. Respektieren soll man sie, das ist die Hauptsache. Nur nicht schüchtern sein⁴³⁹. [Mais aucun travailleur n'a le droit de se plaindre de ses supérieurs, il a ceux qu'il mérite et qu'il se crée. Un bon coup assené avec soin au moment opportun est mieux que s'embêter avec une affaire dont on ne voit pas la fin. On peut bien qualifier les travailleurs de brutes, ça leur est égal. Le principal est qu'on les respecte. La timidité, faut éviter ça !]

Membre du prolétariat sinon du « lumpenprolétariat » – sa clairvoyance le place intellectuellement au-dessus des autres locataires du bateau fantôme – Gales ne souhaite pas s'élever au-dessus de sa classe. Ce qu'il récuse avec véhémence, c'est la violence qui est faite à cette dernière. Ce sont des conditions de travail qui défigurent le travail, qui réduisent le travailleur à ne plus être qu'un outil parmi des outils, qui détruisent la vie communautaire. Pour changer le cours des choses et empêcher cette violence, il faut commencer par se défier des fausses illusions et autres « fantômes » de l'imagination. C'est en tout cas ce qu'affirme Gales à Stanislaw, tous d'eux en proie au mal de mer alors que l'« Empress of Madagascar » se trouve encastrée à la verticale dans la fente d'un récif :

⁴³⁸ *Ibid.*, p. 124

⁴³⁹ *Ibid.*, p. 132.

« Siehst du », sagte ich jetzt zu ihm, als wir draußen saßen und des Skippers gute Zigarren rauchten, « ist nur die Einbildung, nichts weiter. Ich bin sicher, wenn wir einmal heraus haben, was in unserm Leben alles Einbildung und was Tatsache ist, werden wir noch recht sonderbare Dinge lernen und die ganze Welt von einem andern Gesichtswinkel aus betrachten. Wer weiß, welche Folgen das haben kann. »⁴⁴⁰ [– Tu vois, c'est seulement une question d'imagination et rien d'autre, dis-je alors que nous étions assis dehors à fumer les bons cigares du capitaine. Je suis sûr qu'une fois que nous aurons réussi à distinguer ce qui est imaginaire de ce qui est réel dans notre vie, nous apprendrons des choses singulières et nous considérerons le monde entier d'un autre œil. Qui sait quelles conséquences en découleront ?]

Réussir à « distinguer ce qui est imaginaire de ce qui est réel » dans la vie, c'est aussi et surtout, dans l'esprit de B. Traven, prendre ses distances avec les illusions, les habitudes, les lois, la religion, les puissances prétendues supérieures, les causes soi-disant « sacrées », bref : avec tout ce qui transforme l'individu en un être obéissant, passif et soumis. Voilà qui nous ramène aux idées de l'anarchiste individualiste Max Stirner (1806-1856), de son vrai nom Johann Caspar Schmidt, et à son ouvrage principal *Der Einzige und sein Eigentum* [*L'Unique et sa Propriété*], dont Marut/Traven avait dû prendre connaissance dans les années d'avant-guerre. La marque des thèses de l'« Unique » est en effet perceptible dans sa création littéraire dès 1914. De façon singulière, Stirner opinait que la société plaçait des « fantômes » à toutes les avenues de l'existence. Cependant, pour Traven, les « fantômes » ce sont uniquement les idéologies, l'État et le Capital étant pour lui, à la différence de Stirner, des réalités tangibles ! Aussi, lorsque Gales parle de « conséquences », ce sont, à n'en pas douter, celles auxquelles aspire l'anarchiste stirnérien B. Traven et qui sont explicitement nommées dans le roman, à savoir : la destruction de l'État et la mise à bas du capitalisme !

IX.-7. Aventure et fiction éthique dans *Das Totenschiff*.

Aux dires de Gales, le « Tuscaloosa » est un beau bateau, sur lequel il fait bon naviguer. Tout y est reluisant et coquet. Les logements pour l'équipage sont magnifiques, la nourriture bonne et copieuse, la propreté générale. Un paradis, par conséquent, surtout lorsqu'on le compare à la « Yorikke », cette ruine flottante et crasseuse, au demeurant encore viable tant qu'elle flotte et lorsqu'il s'agit de se livrer aux trafics de contrebande sur les côtes d'Afrique et du Proche-Orient. Pourtant, même sur le « Tuscaloosa », tout n'est pas si rose qu'il y paraît au premier abord.

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 206.

C'est d'abord un cargo moderne, et Gales opine qu'il ressemble moins à un navire qu'à une machine flottante sur laquelle les matelots sont devenus moins indispensables que les techniciens. Par ailleurs, nous apprenons que la paye n'y est pas terrible à son niveau et que la tâche assignée à l'équipage se limite trop souvent à peindre les locaux pour cause de désœuvrement. Un paradis, peut-être, mais en demi-teinte !

C'est un désir de la terre ferme, un besoin de compagnie – l'ensemble de l'équipage tire une bordée en ville – qui l'amène à quitter le navire où il broie du noir :

Es überkam mich eine ganz gewöhnliche Sehnsucht nach dem Gefühl, festen Boden, Erde unter meinen Füßen zu haben, eine Sehnsucht nach einer Straße und nach Menschen, die schwatzend durch die Straße schlendern. Das war es : Ich wollte eine Straße sehen, just eine Straße, nichts weiter. Eine Straße, die nicht von Wasser umgeben ist, eine Straße, die nicht schwankt, die ganz fest steht. Ich wollte meinen Augen ein kleines Geschenk machen, ihnen den Anblick einer Straße gönnen⁴⁴¹. [Une envie toute bête de sentir la terre ferme sous mes pieds, de me retrouver dans une rue et de voir des gens se balader en bavardant, m'envahit. C'était ça : je voulais voir une rue, rien de plus. Une rue qui ne serait pas entourée d'eau, qui ne tanguerait pas et serait bien solide. Je voulais faire un petit cadeau à mes yeux, leur offrir le spectacle d'une rue.]

Lorsqu'il s'aperçoit, le lendemain matin, que la « Tuscaloosa » est partie sans l'attendre, Gales se sent brusquement non seulement apatride, mais encore affreusement inutile. Il découvre alors qu'« un vieux clou » est plus essentiel à la survie d'un navire qu'un matelot :

Ein alter Nagel, der irgendwo herausfällt und zurückbleibt, kann dem Schiff zum Verhängnis werden ; der Seemann, der sich gestern noch so wichtig dünkte für das Wohl und für das Wandern des Schiffes, ist heute weniger wert als jener alte Nagel. Der Nagel könnte nicht entbehrt werden, der Seemann, der übriggebliebene, wird nicht vermisst, die Kompanie spart seinen Lohn⁴⁴². [Un vieux clou qui tombe et reste en arrière peut se révéler fatal pour le bateau ; le marin qui hier se croyait encore indispensable au bon fonctionnement de la vie à bord a de nos jours moins de valeur que ce vieux clou. On ne peut pas se passer du clou, mais on se passe très bien du marin resté en carafe, la compagnie fait même l'économie de sa paye.]

Sur la terre ferme, Gales fait l'expérience mortifiante de la logique réductrice de l'ordre capitaliste : l'organisation de la société moderne se traduit par une compétition farouche entre les États et, à l'intérieur de ceux-ci, entre les individus d'une même collectivité. Une bureaucratie anonyme et tentaculaire réduit les gens à leur documentation formelle. Privé de ses papiers, Gales se voit refuser le droit de

⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 9.

⁴⁴² *Ibid.*, p. 11.

travailler et donc de conserver sa dignité. Plus tard, à bord de la « Yorikke », il prend conscience de ce que le travail ne soude pas les membres de l'équipage, chaque individu défendant âprement ses prérogatives – aussi limitées soient-elles – au détriment de la solidarité et de la conscience de classe. Exploités et réduits à être les instruments de la machine qu'ils servent, les locataires de la « Yorrike » mènent une existence privée de sens et toute orientée vers la survie.

Gales qui a fait le choix personnel de mettre un terme à son vagabondage au soleil de la péninsule ibérique pour travailler sur le navire a fait un choix éthique, quand bien même ce choix a pu être dicté en partie par la superstition, la crainte de perdre à jamais toute chance de travailler à nouveau sur un bateau en cas de refus de l'offre qui lui est faite. Examinant sa prise de décision, le narrateur reconnaît en outre la part prise par la pression langagière, à laquelle il ne saurait se soustraire car il renierait ce faisant ce qui le rattache encore à la culture dont il est issu :

Aber da war das Schicksal. Ich hatte ja gesagt, ich hatte nun als guter Seemann, der zu seinem Wort steht, anzuzeichnen für den Eimer, auch wenn er direkt auf den Meeresboden führe; mit diesem Boot, das ich ausgelacht, laut und heulend ausgelacht hatte, als ich es zum ersten Male gesehen und das zu fahren ich nie gedacht hatte, auch wenn ich den letzten Atemzug dadurch hätte aufhalten können⁴⁴³. [Mais le destin le voulait ! J'avais dit oui, et maintenant, en bon marin qui n'a qu'une parole, je devais m'engager sur ce rafiote, dût-il me conduire tout droit au fond de la mer ; ce rafiote dont je m'étais si bruyamment moqué quand je l'avais vu pour la première fois, sûr que j'étais de ne jamais mettre les pieds dessus, fût-ce pour sauver ma tête.]

Désormais piégé sur un « corbillard des mers », il ne lui reste plus qu'un labeur quotidien éreintant pour tout exutoire, et un salaire dérisoire en compensation de ses peines. Les épreuves qu'il devra surmonter vont lui enseigner que c'est dans le travail – aussi dur soit-il – et par le travail qu'il pourra se reconstituer une identité, sauvegarder sa dignité d'homme et trouver le chemin qui mène à la fraternité.

Gales va faire la preuve qu'il n'est pas seulement capable d'endurer stoïquement les souffrances physiques que réclame son travail de soutier : il sait aussi apprécier la situation dans sa complexité. Ce qui le place au-dessus de ses compagnons d'infortune, c'est justement cette capacité à analyser le comment et le pourquoi d'événements dont il est le témoin et l'acteur. Envisageant les choses avec la distance nécessaire, il y met un humour grinçant à même de mystifier un consul américain, contraint par son interlocuteur à aller jusqu'au bout d'un discours absurde.

⁴⁴³ *Ibid.*, p. 85-86.

D'autre part, la personnification fabuleuse – plaisante et jamais incongrue – de la « Yorikke » permet d'insérer une touche de tendresse et de complicité dans une narration à la tonalité essentiellement pessimiste. Cette personnification témoigne de la puissance narrative de B. Traven et de sa capacité à vivifier le récit en mêlant le merveilleux au message philosophique et politique :

Der Mannschaft erzählt das Schiff Märchen und wunderschöne Geschichten. Alle meine Seegeschichten haben mir die Schiffe erzählt und keine Menschen. Das Schiff läßt sich auch gern etwas erzählen von der Mannschaft. Ich habe gehört, daß Schiffe lachten, und kicherten, wenn die Mannschaft Sonntag nachmittags auf Deck saß und sich Witze erzählte. Ich habe Schiffe weinen sehen, wenn traurige Geschichten erzählt wurden. Und ich habe ein Schiff bitterlich schluchzen hören, weil es wußte, daß es auf der nächsten Fahrt untergehen würde. Es kam auch nie wieder und stand später bei Lloyds auf der liste « Verschollen ».

Das Schiff ist stets und immer auf seiten der Mannschaft, nie auf Seiten des Skippers. Der Skipper arbeitet nicht für das Schiff, er arbeitet für die Kompanie⁴⁴⁴. [Le bateau raconte à l'équipage des histoires féeriques et fabuleuses. Toutes celles que je connais, ce sont les bateaux, et non les hommes, qui me les ont racontées. Le bateau aime bien écouter les histoires que lui raconte l'équipage. J'ai entendu dire que certains bateaux riaient sous cape quand l'équipage s'asseyait sur le pont le dimanche après-midi pour échanger de bonnes blagues. J'en ai vu pleurer à l'écoute d'histoires tristes. Et j'en connais un qui a versé des larmes amères parce qu'il savait qu'il allait sombrer au cours de la prochaine traversée. Il n'est jamais revenu et s'est retrouvé plus tard sur la liste des « disparus en mer » dressée par la Lloyd's.

Le bateau prend toujours parti pour l'équipage, jamais pour le capitaine.]

C'est l'équipage que le bateau aime et non le capitaine, lequel ne travaille pas pour lui, mais pour la compagnie de navigation. Les membres de l'équipage, au contraire, sont ses véritables camarades. Ce sont eux qui le « nettoient », le « caressent », le « cajolent » et l'« embrassent ». Il s'agit de se concilier les bonnes grâces de la « Yorikke », de mettre de son côté les « esprits » qui hantent certaines parties de la machinerie, et tout particulièrement le treuil :

« Na, Frau Gräfin, wollen wir jetzt ?

Der Prophet weiß, sie tat es, sie tat es so sanft, so zart. Sie stand auf den Millimeter. Ich glaube, daß ich die Yorikke besser kannte als ihr Skipper oder der Großvater. Die Wünsch gehörte zu jenen Teilen des Schiffes, die schon in der Arche Noah mitgewirkt hatten und noch aus der Zeit vor der Sintflut stammten. In dieser Dampfwunsch waren alle Geister und Geisterchen zusammen, die in den übrigen Ecken und Winkeln der Yorikke nicht mehr Platz fanden, weil ihre Zahl zu groß war. Darum auch hatte die Wünsch ihre Persönlichkeit, die respektiert werden wollte. Stanislaw erwarb sich den Respekt durch eine langgeübte Hand, ich mußte es durch Worte machen.

« Euer königliche Gnaden, noch mal bitte⁴⁴⁵. » [– Alors, madame la comtesse, vous voulez bien remonter ce seau ?

Le prophète me soit témoin, le treuil s'exécuta, avec douceur, et même tendresse. Il s'immobilisa au millimètre près. Je crois que je connaissais déjà mieux ce bateau que son capitaine ou le grand-père. Le treuil faisait partie de ces pièces du bateau qui avaient déjà joué un rôle dans l'arche de Noé et dataient d'avant le déluge. Dans ce treuil à vapeur,

⁴⁴⁴ *Ibid.*, p. 79.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 117.

s'étaient regroupés tous les esprits, petits et grands, qui ne trouvaient plus de place dans les coins et recoins de la *Yorikke* en raison de leur trop grand nombre. C'est aussi la raison pour laquelle le treuil avait sa personnalité, qu'il fallait respecter. Stanislaw y était parvenu grâce à sa longue expérience, moi, je devais m'en sortir par des mots doux.
– Encore une fois, s'il vous plaît, Votre Grâce.]

Nous avons dit plus haut que Gales a parfois considéré le suicide comme l'alternative à une situation apparemment sans issue, mais que l'espérance en des jours meilleurs l'avait dissuadé de sauter par-dessus la rambarde et de mettre un terme à ses jours. L'espérance en des jours meilleurs, mais pas seulement, car une considération d'un autre ordre, plus impérative et d'ordre éthique, a également retenu son geste : le sens de la responsabilité, de sa responsabilité envers son camarade soutier. Gales disparu, Koslowski se retrouverait confronté à une charge de travail multipliée par deux :

[...] als ich jetzt an der Reling stand, über mir den sternenblinkenden Himmel und vor mir das grünlich flimmernde Meer, an mein verlorenes sonniges New Orleans dachte, da überkam es mich : Hopp drüber, Junge, schiet sie an mit dem Kohlenschlepper und mach ein flottes sauberes Ende, damit du nicht deinen Rest verlierst. Aber dann war ja nur ein anderer armer, müder, verlumpter, verhungertes, verdreckter und gehetzter Kohlenschlepper, der Doppelwache bekam und mir die letzte Reise so schwer machte, daß ich immer wieder hoch kommen mußte⁴⁴⁶. [Accoudé au bastingage, le ciel étoilé au-dessus de moi et la mer aux reflets verts chatoyants devant moi, je songeais à ma regrettée Nouvelle-Orléans et à son soleil lorsque ce fut plus fort que moi : saute, mon garçon, qu'ils aillent au diable, eux et leur boulot de soutier, finis-en proprement, pour ne pas perdre la dernière chose qu'il te reste. Mais alors, un autre pauvre soutier, fatigué, déguenillé, affamé, crasseux et harcelé devrait faire double travail. Voilà qui troublerait tellement mon dernier voyage qu'il me faudrait remonter à la surface.]

Par solidarité envers son camarade, Gales fait ainsi le choix de vivre. Il se dispose par conséquent à continuer un travail qui maintient à flot la « *Yorikke* », tout en dressant sa force morale contre ce qu'il considère comme autant d'assauts du système capitaliste. Les imprécations qu'il adresse à celui-ci constituent le chant âpre d'un homme torturé et révolté :

Als ich weg war von der Reling, wußte ich, daß ich zwar auf einem Totenschiff und auf einer Blendkaroline war, aber daß es nicht mehr mein Totenschiff war. Mit der *Yorikke* half ich keine Versicherung fahren. Auf ihr wurde ich kein Gladiator. Ich spucke dir ins Gesicht, Caesar Augustus Imperator. Spare deine Seife und friß sie, ich brauche sie nicht mehr. Aber du sollst mich nicht mehr winseln hören. Ich spucke dir ins Angesicht, dir und deinem Gezücht⁴⁴⁷. [Lorsque je m'éloignai de la rambarde, je n'ignorais pas que je me trouvais sur un bateau fantôme et sur un bateau louche, mais il ne serait pas le vaisseau de ma mort. Avec la *Yorikke* je n'aiderai pas une compagnie d'assurance. Pas question que je joue au gladiateur. Je te crache au visage, Caesar Augustus Imperator. Épargne ton savon, bouffe-le, je n'en ai plus

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 112-113.

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 113.

besoin. Tu ne m'entendras plus pleurnicher. Je te crache au visage, à toi et à ta sale engeance !]

Quelle distance, en vérité, sépare ce récit de la majorité des romans d'aventures du premier tiers du XX^e siècle ! Ces derniers, se contentent souvent de refléter les fantasmes de l'idéologie dominante, alors que *Das Totenschiff*, en prend l'exact contre-pied ! Nous sommes loin, aussi, des histoires de marins à la Conrad, écrites presque exclusivement du point de vue de la passerelle de commandement. Dans le roman de B. Traven, l'aventure, cet « empire énigmatique des possibles », pour reprendre la définition qu'en donnera plus tard Vladimir Jankélévitch, ne désigne pas dans ses modalités « l'horizon exaltant de l'espoir »⁴⁴⁸. Au contraire, c'est à un tableau singulièrement crépusculaire que donnent lieu les mésaventures du protagoniste. Une alternative au désespoir que crée à la longue une situation sans issue existe néanmoins. Cette alternative trouve paradoxalement son fondement dans l'exécution rigoureuse des corvées quotidiennes, nécessaires à la marche du navire. Le travail comme créateur de liberté – une conception au demeurant pas si éloignée de la théorie marxiste qui veut que l'homme en transformant par son activité la nature hors de lui, transforme aussi sa propre nature. Stanislaw, qui possède plus d'expérience que Gales comme soutier, explique avec des mots simples ce que, selon lui, le travail apporte à une personne :

« Wirst vielleicht lachen, Kohlschleppen, wenn man eigentlich AB ist und ein besserer AB als diese Räuber hier, ist ja vielleicht eine Schmach. Aber doch nicht. Hat auch seine Freuden. Auf so einem Kasten ist alles wichtig. Wenn nicht geschleppt wird, kann der Heizer keinen Dampf halten, und wenn der keinen Dampf hält, steht die Karre wie eine Ramme im Lehm. Und mal so fünfhundert Schaufeln in einem Zug auf zehn Schritt Entfernung durch die Schachtluke pfeffern und einen Vorrat hinhauen, daß der Heizer kaum noch treten kann, bloß um mal zu sehen, was du schaffen kannst, wenn du mal rangehst an die Ella, und du siehst dir den Berg an, den du so auf einen Sitz hingehauen hast, da lacht dir auch das Herz im Leibe. Du könntest den Berg wahrhaftig abknutschen vor Vergnügen, wenn er da so dick aufgeschichtet daliegt und dich so verwundert anglubscht, [...]. Nein, an Arbeit, an gesunde Arbeit, kann das schönste ehrliche Handwerk nicht ran⁴⁴⁹. [Peut-être que ça te fera marrer, mais charrier du charbon quand on est timonier, et bien meilleur timonier que ces brigands ici, ça peut paraître très humiliant. Mais non. On y trouve aussi de bons côtés. Sur un sabot pareil, tout est important. Si le charbon n'est pas pelleté, le chauffeur ne peut pas maintenir la pression, et s'il ne maintient pas la pression, alors le rafiote s'arrête comme la demoiselle du paveur dans la terre glaise. Jeter cinq cents pelletées d'une traite dans un puits éloigné de dix pas, et se constituer une réserve, si bien que le chauffeur n'a presque plus la place de se retourner, histoire de voir de quoi on est capable, quand tu t'es sérieusement mis au boulot et que tu vois cette montagne que tu as élevée ici avec tes pelletées, tu as le cœur qui bondit de joie dans ta poitrine. Tu pourrais vraiment donner de grosses bises à cette montagne, tant tu es heureux de la voir aussi haute, là, qui te regarde, émerveillée, [...]. Non, la plus belle combine ne pourra jamais rivaliser avec le travail bien fait.]

⁴⁴⁸ Jankélévitch, Vladimir, *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, Aubier Montaigne, 1963, p. 10.

⁴⁴⁹ *Totenschiff*, p. 165.

Le travail est une fin en soi, telle est la morale qui se dégage du discours de Stanislaw Koslowski et qui sous-tend le roman. Le travail qui donne sa dignité à l'homme ou la lui rend, dans le cas des deux locataires du vaisseau des morts. Le travail et la liberté de travailler où bon vous semble, à quoi font obstacle sur la terre ferme l'étatisme et la bureaucratie, sont des valeurs inaliénables. À bord de la « Yorikke », les « héros » sont ceux qui « se tapent le boulot ». Il s'agit, certes, d'un travail bien particulier puisque, outre qu'il soit médiocrement rémunéré, il s'apparente par bien des aspects à des travaux forcés. Aussi la performance de Gales et de Stanislaw est d'autant plus remarquable qu'ils parviennent à transformer psychologiquement une exploitation éhontée en une activité qui les retrempe moralement, renforce les liens d'amitié noués entre eux et les prépare à affronter les épreuves à venir. Pour ce qui les concerne, et plus spécialement pour Gales plus porté à la réflexion et donc plus apte à dégager intellectuellement la problématique de leur condition, le travail prend nécessairement une valeur émancipatrice.

Ceci est si vrai, si vital pour eux, que même à bord de l'« Empress of Madagascar » sur laquelle ils œuvrent comme chauffeurs après leur kidnapping, ils sont outrés de constater le manque de professionnalisme des chauffeurs noirs :

Die vorige Wache hatte der Donkeyman mit den Negern gemacht. Die Feuer sahen böß aus, und wir hatten beinahe zwei Stunden wild zu arbeiten, bis wir sie in Ordnung hatten. Alles war verschlackt ; aufzuschmeißen verstanden die schwarzen Heizer nicht. Sie pfefferten die Kohle hinein, und damit gaben sie sich zufrieden. Daß Heizen eine Kunst ist, die mancher nie lernt, davon schienen sie nichts zu wissen, obgleich sie offenbar schon einige Jahre vor den Kesseln arbeiteten und sicher schon eine gute Anzahl von Schiffen abgedient hatten⁴⁵⁰. [Le quartier-maître et les deux nègres avaient assuré le quart précédent. Les feux n'avaient pas belle allure, et il nous fallut travailler avec acharnement près de deux heures pour les ranimer. On trouvait du mâchefer partout ; les chauffeurs noirs s'y prenaient mal pour lancer le charbon. Ils se contentaient de le balancer à l'intérieur des chaudières, et ça leur suffisait. Ils semblaient ignorer que le chauffage est un art que certains ne maîtrisent jamais. Ils devaient pourtant avoir passé plusieurs années devant des chaudières et avaient sûrement déjà servi sur pas mal de navires.]

Quant aux soutiers, aussi peu motivés que les chauffeurs, ils s'attirent les foudres des deux « Yorikkais » en raison de leur manque de zèle flagrant et de leurs récriminations incessantes :

Die Schleppe, riesenhafte Neger, mit Armen wie Oberschenkel und einem Körperbau, daß man glaubte, sie könnten einen ganzen Kessel auf ihren Schultern fortschleppen, brachten die

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 201.

Kohle verteufelt langsam heran, und wir mußten ihnen ganz gehörig den Marsch blasen, bis sie sich endlich herbeiließen zu arbeiten. Sie stöhnten in einem fort, daß es zu heiß sei, daß sie keine Luft bekämen, daß sie vor Staub nicht schlucken könnten, und daß sie sicher verdursten würden⁴⁵¹. [Les soutiers, colosses noirs dont les bras aussi gros que des cuisses et la charpente puissante faisaient penser qu'ils pouvaient porter une chaudière entière sur leurs épaules, amenaient le charbon avec une lenteur incroyable, et il nous fallut leur sonner les cloches un bon coup pour qu'ils se mettent sérieusement au travail. Ils ne cessaient de se plaindre de la chaleur, du manque d'air, de la poussière qui les empêchait d'avaler et aussi qu'ils mourraient sûrement de soif.]

L'attitude des soutiers et des chauffeurs de l'« Impératrice de Madagascar » apparaît en totale opposition avec celle des deux « Yorikkais ». Indifférents dans l'exécution de leurs tâches, voire rétifs, ils considèrent manifestement leur travail comme une corvée et un asservissement. Pour Gales et Stanislaw, au contraire, le travail bien fait est une exigence et une nécessité : il leur rend leur humanité et les restaure dans leur dignité. Ils ne sont certes pas en mesure d'empêcher l'exploitation de leur travail par le monde extérieur, mais ils ont changé la signification de ce travail pour eux-mêmes.

La fin du roman, qui voit la mort de Stanislaw et laisse ouverte la question du devenir de Gales, peut paraître décevante à maint lecteur : il n'y a pas de « happy end » et le mal – l'exploitation de l'homme par l'homme – continue de sévir dans le monde. Ce manquement aux conventions du genre n'est cependant pas le signe d'une rupture complète. En effet, le rêve ultime que poursuit le roman du vaisseau fantôme, celui du travailleur conscient de lui-même, va se poursuivre en d'autres lieux et sous d'autres cieux. Gales réapparaît, en effet, comme vagabond au Mexique : semblable en cela à bien des héros des romans d'aventures classiques, il a renoncé à mener une existence bourgeoise, préférant poursuivre dans « l'autre univers », le cycle aventureux entamé dans *Das Totenschiff*.

IX.-8. *Das Totenschiff* : entre roman « problématique » et roman de « consolation », un roman d'aventures maritime singulier.

Dans son essai *Il Superuomo Di Massa [De Superman au Surhomme, 1978]*, Umberto Eco distingue deux types d'univers de fiction. Dans le premier type, le lecteur règle ses « comptes avec l'histoire, mais non avec les problèmes que celle-ci a suscités ». Sa lecture achevée, il se trouve confronté à une série d'interrogations

⁴⁵¹ *Ibid.*, p. 201.

sans réponse. C'est le modèle du récit problématique qui propose des fins ambiguës et « place le lecteur en guerre contre lui-même ». Dans le second type de fiction, la fin est celle que l'on attendait : la lutte du « Bien » contre le « Mal » se résoud en faveur du « Bien ». C'est le modèle du récit populaire, « véritable répertoire de dénonciation des contradictions atroces de la société » et, parallèlement, « catalogue de solutions consolatoires »⁴⁵².

Si le livre de Traven partage avec le roman « problématique » un dénouement dont l'interprétation est laissée à l'imagination du lecteur, il est, par contre, moins certain qu'il « place le lecteur en guerre contre lui-même ». Pour la seule et bonne raison que le message de dénonciation des injustices et des inégalités sociales que l'auteur entend faire passer est plutôt bien reçu par le lecteur, en dépit d'exagérations manifestes. Qu'en est-il maintenant de la « parenté » du *Vaisseau des morts* avec le second type de fiction ? Le roman se présente incontestablement comme un « répertoire de dénonciation », mais le « catalogue de solutions consolatoires » attendu fait défaut – encore que le lecteur acquis aux idées de l'auteur anarchiste puisse tirer des affirmations du narrateur une manière de consolation utopiste.

Ni roman problématique, ni roman de consolation, le livre de Traven est un roman d'aventures singulier, dont le thème central est la survie d'un individu dans un monde et un environnement qui menacent sans cesse son existence. Ce qui fait la singularité du récit, outre la forme et le contenu de son message humaniste, c'est que l'intrigue ne correspond en aucune manière au schéma habituel du roman d'aventures. Nous l'avons dit : le protagoniste du *Totenschiff* a fort peu à voir avec ces héros solaires, affectés d'une positivité quasi absolue, qui traversent la littérature d'aventure. D'un caractère plus contemplatif que tourné vers l'action, Gales subit les événements, il n'en est pas maître. Ses gesticulations ne changent rien à l'affaire. C'est une espèce de victime soumise et expiatoire de péchés qui ne lui appartiennent pas. Entré dans l'aventure à son corps défendant, il n'a pas la capacité de s'en extraire. Comme ses compagnons de misère, il attend de l'extérieur sa libération. Simplement, après avoir souffert une mort symbolique dans la chambre de chauffe de la « Yorikke », il amorce une forme de renaissance. La réalité de la mort,

⁴⁵² Cf. « Pleurer pour Jenny ? » in : Eco, Umberto, *De Superman au Surhomme*, Grasset & Fasquelle, 1993 [1978], p. 13-25, ici : p. 20.

qu'il côtoie au quotidien, lui ouvre les yeux et le met en capacité de porter un regard renouvelé et plus objectif sur lui-même et le monde dans lequel il lui faut vivre.

Gales n'est pas B. Traven et vice-versa. On ne commettra certes pas l'erreur de confondre les deux. L'auteur utilise son personnage fictif en premier lieu pour les besoins de la satire, laquelle est tour à tour violente, moqueuse et pleine de drôlerie. Pleine d'humour aussi, comme lorsque Gales, confiant au lecteur ses doutes quant à la véracité de l'histoire qui lui est contée par son collègue Stanislaw, émet des doutes sur sa propre capacité à démêler le vrai du faux :

Ich erzählte ihm nicht meine wahre Geschichte, sondern eben eine Geschichte. Ob er mir eine wahre Geschichte erzählte, weiß ich nicht. Wie kann ich das wissen ? Ich weiß ja nicht einmal, ob das Gras grün ist, es kann ja nur in meinen Augen eine grüne Täuschung verursachen⁴⁵³. [Je ne lui racontai pas ma vraie histoire, simplement une histoire. J'ignore si, pour sa part, il me dit la vérité. Comment pourrais-je le savoir ? Je ne sais même pas si l'herbe est vraiment verte : après tout, ce n'est peut-être qu'une illusion d'optique.]

Mais l'auteur utilise aussi Gales comme son porte-parole et nous voyons souvent le narrateur faire des commentaires qui ne relèvent pas le moins du monde de l'autodérision. Ses invectives contre les dérives de la bureaucratie, contre la brutalité de l'impérialisme et les formes sournoises du capitalisme dans le premier tiers du XX^e siècle formulent la pensée de l'homme B. Traven et sont à prendre au pied de la lettre, toutes choses susceptibles de faire du *Vaisseau des morts* un roman qui ressortirait à la « littérature ouvrière » des années 1920. Or, il n'en est rien, car l'idéologie marxiste qui sous-tend les ouvrages du genre brille par son absence dans le livre.

Das Totenschiff occupe une place à part dans l'œuvre de B. Traven. Parmi tous ses romans, c'est le seul dont l'intrigue se déroule en Europe ou en mer, les autres, à l'exception d'*Aslan Norval* (1960), ont pour cadre le Mexique. *Le vaisseau des morts* conclut la période européenne de l'écrivain : désormais, c'est le « pays du printemps », son pays d'adoption, qui monopolisera toute son attention et alimentera sa créativité.

Gales réapparaît en tant que protagoniste dans le bref roman *Die Baumwollpflücker* [*Les cueilleurs de coton*, 1925], où il joue le rôle d'un « wobbly »,

⁴⁵³ *Totenschiff*, p. 155.

c'est-à-dire d'un membre des « IWW » ou « Industrial Workers of the World », une organisation syndicale radicale née aux États-Unis en 1905. Il se révèle comme étant un redoutable anarchosyndicaliste, grèves et demandes d'augmentations se multipliant partout où il sévit. Par son incessante activité et son volontarisme, il se différencie notablement du Gales du *Vaisseau des morts*. Par voie de conséquence, la description de la maturation psychologique de l'« anti-héros » du roman maritime disparaît dans *Les Cueilleurs de coton* au profit de la narration d'activités toutes tournées vers l'extérieur.

Aventurier lumineux de l'écriture, B. Traven a cherché à agir sur le monde réel au travers de ses textes. Auteur parfois déroutant, il a réussi à faire passer son message en ayant recours à des moyens qui appartiennent tour à tour à la grande littérature, à la littérature sociale engagée, à la paralittérature. Son écriture est celle d'un esthète qui a su garder ses distances avec la réalité pour mieux l'interpréter. Le rêve libérateur qu'il fait partager est un appel à vaincre les formes variées que revêtent l'injustice et l'oppression. Œuvre puissante, le *Totenschiff* continue de jeter des éclairs et nous rappelle opportunément que l'écriture libre sera toujours une arme puissante au service de la désaliénation de l'individu et des droits sacrés de la personne humaine.

Chapitre X

***Die Rebellion Der Gehenkten* [La révolte des pendus]**

de B. Traven

Aventure et Révolution au « Pays du Printemps »

X.-1. Introduction.

Écrit dans les années 1933-1935, le roman *Die Rebellion der Gehenkten* [La révolte des pendus] est considéré à l'instar de l'emblématique *Das Totenschiff* comme l'une des œuvres les plus puissantes de l'écrivain B. Traven. Au moyen d'une histoire mêlant fiction et réalité, l'écrivain projette sur un passé récent, la Révolution mexicaine, sa lecture idéologique et politique de la période précédant la seconde guerre mondiale, période qui voit l'instauration du fascisme et du totalitarisme dans l'Ancien Monde. Par ailleurs, ce roman historique au réalisme brutal, avant dernier du Cycle de l'Acajou, rassemble, portés au plus haut point, la plupart des thèmes propres à l'auteur anarchiste, thèmes développés avec constance depuis ses tout premiers écrits datant de l'époque wilhelminienne.

X.-2. Genèse et publication de l'œuvre : le contexte situationnel.

C'est en avril 1936, quelques mois seulement après la publication de *Die Troza* [Le tronc d'acajou] que paraît *Die Rebellion der Gehenkten*. Le roman est publié à Zurich par la « Büchergilden-Filiale » de la guilde Gutenberg. C'est également à Zurich que se replie la direction de la Guilde après l'occupation de son bâtiment berlinois par les SA (le 2 mai 1936) et l'incorporation pure et simple de la maison d'édition ouvrière à la « Deutsche Arbeitsfront » [Front allemand du travail]. Le patron de la filiale zurichoise de la Guilde du livre Gutenberg, Joseph Wieder, représente dorénavant les intérêts de B. Traven en Europe, à l'exception de la Grande-Bretagne où ils relèvent de la compétence d'une agence londonienne.

Pour le révolutionnaire exilé, l'arrivée au pouvoir, en janvier 1933, du « caporal bohémien » et l'instauration progressive de la dictature nazie avec comme corollaire la « Gleichschaltung », c'est-à-dire la mise au pas de toutes les organisations et forces vives de la société allemande, ne peuvent que déboucher sur des désastres plus grands encore. L'inquiétude transparaît sous sa plume, tant et si bien qu'on peut voir à juste titre dans les descriptions sans concession du système dictatorial mexicain et des « monterías » [exploitations forestières] de Lacandonie, telles qu'elles sont faites dans ce roman, des allusions répétées au « Führer » allemand et à l'univers concentrationnaire qui se met en place, avec une logique implacable, en Europe centrale.

La situation politique du Mexique des années 1930 est, certes, bien différente. Pour autant, le pays n'est pas une oasis de tranquillité. Très vite, la marche en avant de la Révolution se trouve entravée par une série d'échecs et de revers mal vécus par Traven. Les déceptions qui en résultent s'ajoutent à celles suscitées par les développements de la crise européenne. Ses craintes sont encore amplifiées par l'arrivée au pouvoir de présidents réactionnaires comme Pascual Ortiz Rubio (1930-1932) et Abelardo Rodríguez Luján (1932-1934). Au Mexique, où est implantée une petite mais néanmoins influente communauté allemande, les Nazis ont naturellement des sympathisants, sans compter que le pays est infiltré par un nombre croissant de leurs agents. En outre, l'animosité viscérale de beaucoup de Mexicains, qu'ils soient progressistes réformateurs ou conservateurs, envers le double impérialisme états-unien et britannique explique à l'évidence la forme de sympathie dont jouira l'Allemagne nazie avant et pendant la deuxième guerre mondiale dans certains milieux de Mexico, même si, à partir de 1942, la main du président Lázaro Cárdenas se fera plus lourde pour les intérêts allemands. Élu président en décembre 1934, Cárdenas, que ses interminables voyages à travers le pays ont fait surnommer « el presidente errante », est sans aucun doute l'homme politique qui aura impulsé la phase la plus progressiste dans le développement postrévolutionnaire du Mexique. À ce titre, on pourrait supposer que l'adhésion de Traven lui était d'emblée acquise. Il ne semble pas, cependant, que ce fut le cas, vraisemblablement en raison de l'interventionnisme proclamé du nouveau président et de son intention de renforcer la capacité de l'État à tout contrôler : un motif de suspicion suffisant pour l'ancien révolutionnaire anarchiste de Munich... En vérité, la Révolution quelque peu brouillonne et sympathique qu'avait connue l'écrivain dans le Tampico des années

422

1924-25, devait lui paraître comme agonisante, sinon déjà morte, lorsqu'il rédigea *La révolte des pendus* une dizaine d'années plus tard. Peu importe, à défaut de pouvoir changer un monde où décidément tout se répète, le poète révolté commettra à sa plume le soin de faire passer sur les exploiters et leurs créatures, le souffle épique et vengeur de la Révolution.

X.-3. Résumé succinct de *La révolte des pendus*.

Candido Castro, un Indien de l'ethnie tzotzil, vit – ou plutôt survit – avec sa femme Marcelina et ses deux fils, Angelino et Pedrito, sur leur modeste parcelle au sol caillouteux et brûlé par le soleil, dans le Chiapas. Candido est très pauvre, mais en tant que paysan libre dont le « rancho » fait partie d'une colonie agricole indépendante, il s'estime toujours mieux loti que ceux parmi ses malheureux compatriotes qui s'échinent à travailler pour quelque « finquero » [propriétaire d'une « finca » : plantation ou grand domaine agricole] sans scrupules. Lorsqu'un jour sa femme tombe malade, il se rend avec elle à Jovel, la ville la plus proche. Là, il apprend du médecin que son épouse doit subir de toute urgence une ablation des intestins, faute de quoi elle mourra.

Le coût de l'opération s'élève à deux cents pesos. C'est bien au-delà des dix-huit pesos que possède Candido. L'Indien se rend alors dans une pharmacie dans l'espoir de s'y faire donner quelque médecine bienfaisante, plus à portée de ses moyens. Le pharmacien lui ayant signifié qu'il ne possédait aucun remède approprié, Candido est désespéré. Il attire alors l'attention de Don Gabriel, « enganchador » [recruteur] de main d'œuvre indigène à destination des exploitations forestières situées dans la jungle. Ce recruteur de tâcherons ne connaît pas seulement toutes les « ficelles » du métier, il est également profondément retors : malgré sa méfiance atavique envers les « ladinos » [non-Indiens/individus appartenant à la couche sociale dominante], Candido se laisse convaincre par ses arguments fallacieux et finit par contracter un engagement de plusieurs années dans les « monterías », moyennant une avance de cinquante pesos. Don Gabriel assure de son côté qu'il versera lui-même au médecin, avec lequel il s'est préalablement abouché, les deux cents pesos réclamés par ce dernier.

Lorsque Candido retrouve sa femme dans le « portico » du docteur où il l'avait laissée, celle-ci a entre-temps succombé. Les funérailles de Marcelina et l'achat du cercueil sont une autre occasion pour estamper le malheureux qui avance désormais à tâtons dans le brouillard... Lorsqu'il réalise un peu plus tard sa situation, Candido songe bien à échapper à son avenir de forçat dans les « monterías » en remboursant son avance au recruteur. Mais Don Gabriel ne l'entend pas de cette oreille : il s'achète les bonnes grâces de l'officier de police et contraint l'Indien à remplir le contrat.

Le malheureux se retrouve ainsi avec ses deux garçonnets au milieu d'une troupe de recrutés qu'on emmène dans la jungle. En cours de route, Modesta, la jeune sœur de Candido, se joint à eux par dévouement envers son frère et ses enfants. Dans la « montería », les conditions de travail sont inhumaines. Les bûcherons doivent absolument atteindre leur quota de trois à quatre tonnes quotidiennes d'acajou abattu, sans quoi ils sont impitoyablement roués de coups. Lorsqu'on a renoncé à les fouetter, car de l'avis même des « capataces » – les contremaîtres – ce traitement ne produit plus d'effet sur eux, on passe à un degré plus élevé de cruauté perverse : pendaison par les pieds, les mains, voire par les oreilles ...

Longtemps passifs, les Indiens finissent par se révolter : la mutinerie s'étend alors comme une flamme, embrasant bientôt toute la forêt. Conduits par les plus capables d'entre eux, un ancien maître d'école et un sous-officier déserteur, les rebelles s'avancent, semant la terreur au cri de « Tierra y libertad ! » [Terre et liberté].

X.-4. Remarques sur la nature et la structure de l'œuvre.

X.-4.1. Place du roman dans le « Cycle de la Caoba ». L'auteur et son propos.

La révolte des pendus fait partie d'un ensemble de six volumes appelé communément « Caoba-Zyklus » [Cycle de la Caoba], la « caoba » étant le terme espagnol désignant le bois d'acajou. Les six romans composant le cycle constituent l'aboutissement littéraire des voyages effectués par B. Traven au Chiapas entre 1926 et 1931 : muni des matériaux rassemblés au cours de ses expéditions, l'écrivain se

retire dans la solitude de sa propriété de Parque Cachú, à deux kilomètres d'Acapulco, pour y travailler à son cycle de romans pendant une décennie ou presque. Devaient ainsi paraître, entre 1931 et 1940, les ouvrages suivants : *Der Karren* (1931) [La charrette], *Regierung* (1931) [Gouvernement], *Der Marsch ins Reich der Caoba. Ein Kriegsmarsch* (1933) [La marche sur l'empire de l'acajou. Une marche guerrière], *Die Troza* (1936) [La bille de bois], *Die Rebellion der Gehenkten* (1936) [La révolte des pendus] et enfin *Ein General kommt aus dem Dschungel* (1940) [Un général émerge de la jungle]. Les trois premiers tomes furent publiés à Berlin par la « Büchergilde » Gutenberg, les deux suivants à Zurich où la Guilde s'était repliée, le dernier tome enfin à Amsterdam, par la maison d'édition Allert de Lange.

Les six romans forment un tout, tant dans leur structure que dans leur propos. La progression de l'histoire, exposée avec une logique rigoureuse, mène le lecteur de l'esclavage inconditionnel à la libération d'un groupe d'individus – les « monteros » – puis à la lutte collective pour conquérir la liberté de tous. Une série d'épisodes violents met à l'épreuve la valeur des hommes : la passivité de l'Indien se mue en une révolte sourde d'abord, ouverte ensuite, le cynisme, la cruauté, la lubricité même des maîtres de la « montería » faisant place à la stupeur, puis à l'épouvante lorsqu'explose la violence que leur système esclavagiste a fini par engendrer.

En écrivant cette saga mexicaine, Traven poursuit un triple but littéraire qui est d'abord de faire revivre les prémices de la révolution mexicaine (1910-1917) au travers de personnages imaginaires, ensuite de rendre perceptible le présent immédiat : celui du Mexique d'après la Révolution, où l'Indien continue de souffrir de son statut d'être inférieur et marginalisé, enfin d'éveiller les consciences devant la montée des périls dans l'Ancien Monde où le totalitarisme, facilité tout particulièrement en Allemagne par une crise existentielle sans précédent et l'essor d'un nationalisme exacerbé, s'apprête à prendre possession des corps et des esprits.

Chant de révolte à l'usage des classes exploitées et des peuples opprimés où qu'ils se trouvent, le « Cycle de la Caoba » s'adresse en premier lieu au lectorat européen de Traven et, plus précisément, à ces lecteurs issus de la classe ouvrière

allemande que la Guilde Gutenberg se propose d'éduquer et de divertir. Car il faut bien garder à l'esprit que l'écrivain écrit en allemand pour un public d'Europe centrale et qu'il n'envisagera de se tourner vers un public américain qu'à partir du moment où la diffusion de son œuvre se trouvera singulièrement limitée par sa proscription en Europe occupée. Encore refusera-t-il un temps de la faire traduire en espagnol et diffuser au Mexique, vraisemblablement pour préserver son incognito et peut-être sa vie.

Comme dit plus haut, le cycle dans son ensemble forme un tout. Cependant, chaque livre peut être lu pour lui-même, d'autant plus que l'auteur résume au début de chaque volume l'essentiel de ce qui s'est passé dans le précédent et offre à son lecteur des chapitres de conclusion propres à assurer la continuité de l'intrigue. Nous assistons par ailleurs tout au long de cette saga à un va-et-vient assez lâche d'épisodes juxtaposés ou successifs où alternent descriptions de personnages et de lieux, explorations de destins individuels, analyses de sentiments, considérations politiques ou philosophiques : l'ensemble concourant sans y paraître au dénouement logique, à savoir l'implacable affrontement final de deux mondes depuis toujours antagoniques : celui des oppresseurs et celui des opprimés !⁴⁵⁴

X.-4.2. Nature et structure narrative de *Die Rebellion der Gehenkten*.

Nous avons écrit précédemment que les récits du Cycle de l'Acajou évoquaient une période passée de l'histoire mexicaine faisant écho aux préoccupations présentes de leur auteur. L'intrigue se trouve assez précisément circonscrite dans le temps et dans l'espace : aux alentours de l'année 1910, d'une part, au Chiapas et au fin fond de la forêt du Lacandon, d'autre part. Par ailleurs, les protagonistes et les personnages de second plan sont inventés et leurs aventures imaginées – ce qui situe l'ensemble du cycle sans conteste dans le genre romanesque. Pour autant, ranger *La révolte des pendus* dans la catégorie des narrations purement fictives relèverait d'une simplification abusive et trahirait sans

⁴⁵⁴ Kurt Tucholsky, dans son essai sur B. Traven, a qualifié de « Schwebetechnik » [technique flottante] ce mode de composition. Le célèbre chroniqueur littéraire visait plus particulièrement la structure narrative du roman *Rosa Blanca* (1929), mais ce procédé de narration caractérise aussi bien les œuvres ultérieures. Voir à ce propos : Kurt Tucholsky, « B. Traven » dans : Johannes Beck / Klaus Bergmann / Heiner Boehncke, *Das B. Traven-Buch*, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbeck bei Hamburg, 1976, p. 348.

aucun doute le dessein de l'auteur. Car c'est assurément d'une page d'histoire largement méconnue du public européen qu'il veut nous entretenir – à sa manière. Une page récente, qui plus est : vingt-cinq ans à peine séparent la rédaction du roman des événements relatés. Un intervalle riche de vécu mais également d'enseignements pour B. Traven : n'a-t-il pas sous les yeux les effets mêmes de la Révolution ?

Définir avec précision la nature exacte d'une œuvre romanesque quelle qu'elle soit est chose ardue. Le genre est fluctuant, ses visages multiples – comme sont variées les typologies censées en rendre compte. Ces divisions en sous-classes formelles ou thématiques peinent à épuiser une catégorie littéraire dont la capacité à se régénérer en transgressant les frontières et en amalgamant d'autres écritures reste constante. Cela dit, en prenant la condition des Indiens du Chiapas comme champ d'exploration de son œuvre et en insérant son récit dans le cadre plus large de la révolution mexicaine, B. Traven a bien fait œuvre de romancier social et d'historien. Aussi, classerait-on intuitivement *La révolte des pendus* dans le genre du roman historique.

Une définition assez communément acceptée de ce dernier en fait « un roman, c'est-à-dire un récit fictif, qui intègre à sa diégèse une dimension historique »⁴⁵⁵. On pourrait utilement compléter cette définition sommaire en ajoutant que l'ambition essentielle du roman historique est de « brosser un tableau de la société à une certaine époque et dans un espace circonscrit, par l'intermédiaire de personnages fictifs, qui sont confrontés aux événements historiques et à leurs conséquences sociales »⁴⁵⁶. Cependant, pour pouvoir parler de « roman historique », il faut que la préoccupation historique, et non l'aventure, soit centrale. Or, nous verrons plus loin que le romancier B. Traven n'hésite pas à reformuler à sa façon la réalité historique. Par ailleurs, pour que l'on ait le sentiment d'avoir affaire à un « roman d'aventures historiques », il faut que la représentation de l'Histoire soit commandée par les contraintes de l'aventure. Considéré sous ce second aspect, *La révolte des pendus*, ressortirait plutôt au genre du roman d'aventures historiques qu'au roman historique. Mais là encore, la présence des nombreux commentaires auctoriaux enchassés dans le récit conduisent à se poser des

⁴⁵⁵ Durand-Le Guern, Isabelle, *Le roman historique*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 9.

⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 12.

questions. On le voit : la difficulté de classer dans une catégorie littéraire bien tranchée *Die Rebellion der Gehenkten* tient au fait que ce roman, à l'instar du *Totenschiff* et des autres livres de B. Traven, ne narre pas de simples aventures destinées à captiver le lecteur. Il suffit de considérer l'exactitude avec laquelle l'auteur représente l'espace où se déroule le récit, d'examiner le quotidien dégrisant des « aventuriers » qui se meuvent dans cet espace, leurs durs travaux, le dénouement « ouvert », enfin, qui interpelle le sens critique du lecteur, pour réaliser que ce roman va bien au-delà de la seule narration d'aventures historiques, aussi captivantes soient-elles.

Dans sa structure narrative, *Die Rebellion der Gehenkten* apparaît comme l'un des récits les plus schématiques du « Cycle de la Caoba ». Il est divisé en trois parties principales, chacune ayant trait à un mode distinct d'organisation sociale. Il y a d'abord la partie qui correspond à la description de la vie dans ce que Traven appelle une « colonie indépendante de modestes paysans indiens » ; puis nous avons son antithèse, l'existence des « monteros » dans la plantation de La Harmonía ; enfin, dans la troisième partie, le narrateur analyse la nouvelle société révolutionnaire dans son évolution en réaction contre l'univers totalitaire de la précédente. Le texte du roman représente quelque 321 pages dans l'édition 1977 de la Büchergilde Gutenberg (format 12,3 x 22 cm). Il se compose de vingt chapitres de longueur inégale : le plus long, celui relatant l'évasion manquée des fugitifs Pascasio et Urbano et ses suites, compte 33 pages articulées en 14 parties (chapitre 7), alors que le plus court, celui de l'assaut mené par les insurgés contre l'« Oficina », a pour sa part moins de huit pages pour deux parties (chapitre 13). Comme pour les autres volumes du cycle, l'auteur use du mode de composition qualifié de « Schwebetechnik » [technique flottante] par Kurt Tucholsky. En effet, B. Traven juxtapose dans son récit des épisodes apparemment sans lien direct entre eux, mais sur un mode si spontané que le passage sans transition de l'un à l'autre s'effectue sans qu'on y prenne garde. Le lecteur plus attentif en est quitte quelquefois à faire retour en arrière pour s'assurer qu'il n'a rien perdu de la trame des destinées : ainsi de celle du diabolique Don Felix que les mutins pendent par l'oreille droite à un arbre et dont on n'entend guère plus parler par la suite... Les cinquante-quatre premières pages du roman sont dévolues à la description de l'existence de Candido Castro et de ses tribulations jusqu'à sa conversation nocturne avec sa sœur Modesta, aux abords d'Hucutsin. Bien qu'ils figurent toujours dans la trame des cinquante pages

428

suivantes, leur rôle s'estompe grandement lorsqu'il s'agit de présenter l'univers autoritaire des seigneurs de La Harmonía et l'« infra-monde » des exploités, classe dont ils partagent les peines et brimades ordinaires. L'épisode de la fuite de Pascasio et d'Urbano et ses conséquences, au premier rang desquelles le double suicide d'Urbano et de Don Acacio, occupent les chapitres 7 et 8 du livre (p. 104-147). Ils illustrent parfaitement la technique narrative dont il est fait état plus haut. La partie centrale du livre, soit les chapitres 9 et 10, raconte l'histoire de Martín Trinidad et de Juan Mendez – personnages modelés sur Pancho Villa et Zapata –, la tentative de fuite de Candido et de Modesta ainsi que leur capture brutale (p. 148-181). Le châtiment imaginé par Don Felix et sa tentative de viol avortée sur Modesta (p.182-195) accélèrent le rythme du récit, lequel culmine dans la prise de vive force de l'« Administración » par les rebelles et la mise en place rapide du nouvel ordre révolutionnaire (p. 214-252). Enfin, l'organisation et la préparation de la « Grande Horde », sa marche harassante de trois semaines à travers la forêt détrempée par les pluies incessantes jusqu'au débouché d'El Requemado, tout cela constitue la partie finale du récit.

X.-4.2.1. Le temps de la diégèse et le temps historique.

Le cadre temporel des événements relatés est bien posé et les repères ne font pas défaut.

Le cri de guerre ou de ralliement des insurgés tout d'abord : « Tierra y Libertad ! » [La terre et la liberté], « Abajo la dictadura ! » [À bas la dictature], « Tierra y libertad o la Muerte ! » [La terre et la liberté ou la mort] résonnent en maints endroits du récit⁴⁵⁷. Ce cri de ralliement des rebelles de « La Armonía » rappelle le mot d'ordre révolutionnaire « Terre, Liberté, Justice et Paix » des partisans zapatistes qui proclamèrent en novembre 1911 le Plan de Ayala, programme mettant en application la réforme agraire dans les zones sous leur contrôle. Les indices permettant de situer sans discussion possible l'intrigue romanesque dans la courte période historique précédant le renversement de la dictature porfiriste (mai 1911) sont disséminés dans le texte. Ainsi, à un Celso méfiant qui craint d'avoir affaire à quelque sycophante

⁴⁵⁷ Traven, B., *Die Rebellion der Gehenkten*, Frankfurt am Main, Büchergilde Gutenberg, 1977, p. 158, 159, 198, 200, 218, 232, 258, 263, 280, 307, 316, etc. Pour plus de commodité de lecture, le titre du roman sera abrégé en *Rebellion* dans les notes de bas de page qui suivent.

embusqué, prêt à révéler aux propriétaires de la « montería » les noms d'éventuels meneurs, l'ancien maître d'école de Pachuca, Martín Trinidad explique :

Ich sollte auch immer « Viva, Don Porfirio ! » schreien. Das habe ich nicht getan, weil ich den Cacique hasse und ihm den Tod wünsche. « Abajo, Porfirio ! » habe ich geschrien, wenn ich nur das Maul aufmachen konnte, und « Que muere el Tirano ! Abajo los Aristocratas ! » habe ich geschrien und « Viva la Revolucion de los Proletarios ! » Immer, wenn ich so schrie, spuckten sie mir ins Maul oder hieben mir ihre Peitschen rüber⁴⁵⁸. [Ils voulaient me faire crier « Viva Don Porfirio ». J'ai refusé parce que je hais le Cacique et que je ne souhaite que sa mort. Chaque fois que je pouvais ouvrir la gueule, c'était pour crier « Abajo, Porfirio ! » et « Que muere el Tirano ! Abajo los Aristocratas ! » et « Viva la Revolucion de los Proletarios ! » Et chaque fois que je criais comme cela, ils me crachaient au visage ou me cinglaient de leurs cravaches.]

C'est le seul endroit du roman où Díaz est nommément cité. Au demeurant, le vieux Président – il a quatre-vingts ans au moment des faits – se trouve affublé de quelques qualificatifs redondants qui ne laissent aucun doute sur son identité : « der Alte » [le vieux], « der alte Knabe » [le vieux garçon], p. 139, 140, « dem alten Knacker » [le vieux chnoque], p. 139, 154, « der Cacique » [le cacique], p. 314, « vom alten Cacique » [le vieux cacique], p. 137, 244, 257, « der Diktator » [le dictateur], p. 207, 240, 243, 244, 255, 256, 257, 274, 312, 314, « so ein Tyrann » [un tyran de cette espèce], p. 154, « der Caudillo » [le caudillo], p. 257. Pour ne pas trop alourdir notre texte, nous ne citerons que deux passages où ces appellations apparaissent, par exemple à l'occasion de la réunion des maîtres de la « montería » et de leurs nervis :

« Warum steckt er ihn [Madero] denn nicht ins Gefängnis ? » fragte Don Felix.
« Warum ? Warum ? Aber er hat ihn doch sechs Monate drin gehabt. Was hat es ihm geholfen ? Der Kleine hat dadurch hundertmal mehr Freunde gewonnen, und es gibt Leute, die ihn jetzt anbeten. Der Alte hat ihn wieder rauslassen müssen, sonst hätten seine Genossen die Eisenbahnbrücke gesprengt und ganze Straßen mit Petroleum begossen und alles angesteckt. Was kann der Alte machen, wenn in jedem Winkel einer hockt mit einer vollen Streichholzschachtel oder einer Dynamitbombe, zu denen das Material von den Bergleuten geliefert wird ? »⁴⁵⁹ [– Pourquoi ne l'a-t-il pas mis en prison ? demanda don Felix. – Pourquoi ? Pourquoi ? Mais il l'a fait enfermer pendant six mois. À quoi ça lui a servi ? Le nabot a gagné du coup des centaines de partisans de plus et des adorateurs. Il a bien fallu que le Vieux le relâche, sinon ses amis auraient fait sauter le pont du chemin de fer et arrosé de pétrole des rues entières, mis le feu partout. Que peut bien faire le Vieux quand dans chaque coin de rue il y a un type accroupi avec une boîte entière d'allumettes ou de la dynamite ? Ils peuvent se procurer le matériel chez les mineurs.]

Ou encore, plus loin, à l'occasion d'une digression sur le Porfiriat et la façon dont était gouverné le Mexique à cette époque :

⁴⁵⁸ *Rebellion*, p. 150-151.

⁴⁵⁹ *Rebellion.*, p. 139-140.

Nicht nur El Caudillo diktierte. Es diktierten auch die großen Fabrikherren, die Bankiers, die Feudalherren und Domänenbesitzer, während sie keine andere Pflicht hatten, als den Diktator ungestört auf dem Thron sitzen zu lassen. Wenn immer diese großen Herren etwas zu diktieren hatten, so diktierten sie es nicht selbst, sondern sie zwangen El Caudillo, den Diktator, das zu diktieren, was sie diktiert haben wollten. Auf diese Weise wurde das Volk eingeseift. Hätten die großen Industrierherren und die Finanzriesen selbst diktiert, so konnte das Volk ja zu der Ansicht kommen, das ganze Diktieren diene nur zu dem Zweck, die Taschen der großen Herren zu füllen. Da aber die Herren mit ihrer wirtschaftlichen Macht und ihrer Steuerkraft den Diktator zwangen, ihre Dekretos auszuführen, so hieß es nun, diese Dekretos seien für das Staatswohl notwendig, und die guten Patrioten wurden eingeschläfert⁴⁶⁰. [Ce n'était pas seulement le Caudillo qui décrétait. Les grands industriels, les banquiers, les grands féodaux, les propriétaires fonciers décrétaient eux aussi et n'avaient pas d'autre obligation que de laisser le Dictateur tranquille sur son trône. S'il arrivait que ces gros personnages eussent quelque chose à décréter, ils n'opéraient pas par eux-mêmes : ils obligeaient le Caudillo, le Dictateur, à décréter ce qu'ils voulaient. De cette façon, on roulait le peuple. Si les capitaines d'industrie et les géants de la finance avaient pris les décrets eux-mêmes, le peuple aurait pu supposer que tous ces décrets ne servaient qu'à remplir les poches de ces gros messieurs. Mais comme ces derniers, grâce à leur puissance économique et fiscale, obligeaient le Dictateur à exécuter leur volonté, les « decretos » du Caudillo passaient pour être pris dans l'intérêt de l'État, et c'est ainsi qu'on endormait les patriotes sincères.]

Autre personnage nommément cité, l'homme politique Francisco Madero (1873-1913). Ce grand propriétaire du nord du Mexique avait entamé une campagne anti-Díaz (qui briguit une huitième candidature au mandat présidentiel) et appelé à l'insurrection nationale contre la dictature (Plan de San Luis Potosí du 5 octobre 1910). Don Severo, le chef du clan Montellano, qui vient d'expliquer à son frère Don Felix et aux « capataces » présents qu'ils ont tout intérêt, compte tenu des circonstances, à lâcher du lest et à limiter momentanément l'usage du fouet et des pendaisons, déclare à son sujet :

« Es kommt schon wieder die Zeit, wo wir ihnen vier Tonnen aufknacken können. Nach der Schwemmung. Inzwischen reinigt sich die Luft im Lande, und vielleicht wird der kleine Käsehoch Madero abgeknallt. Er kann kaum über einen gewöhnlichen Tisch sehen, solch ein kleiner Knirps ist er⁴⁶¹. » [Il reviendra, soyez tranquilles, le temps où nous pourrons leur extorquer les quatre tonnes. Après l'inondation. Entre-temps, l'atmosphère se sera un peu éclaircie dans le pays, et peut-être qu'on aura « descendu » le petit Madero. C'est un nabot qui est à peine fichu de voir plus haut qu'une table.]

Nous avons souligné les noms des deux personnages emblématiques de la révolution mexicaine qu'on trouve dans le texte, à savoir : Porfirio Díaz et Madero. Nous terminerons par un dernier personnage historique, moins connu que les précédents, mais que mentionne Martín Trinidad dans sa conversation avec ses

⁴⁶⁰ *Ibid.*, p. 255-256.

⁴⁶¹ *Ibid.*, p. 139.

camarades mutins à l'arroyo Mono. Indien de pure race, originaire de Tlaxcala, le « général » Juan Cuamatzi (1879-1911), s'opposa à la dictature porfiriste :

« Haben die Campesinos von Morelos die Revolution denn gewonnen ? » fragte Santiago.
« Natürlich nicht. Damals nicht », antwortete nun Martín Trinidad an Stelle des Juan Mendez.
« Aber sie haben den ersten Sturm geläutet. Sie und die Campesinos von Tlaxcala, geführt von Juan Cuamatzi, dem Indianer. Und dieses erste Sturmläuten war das Wichtigste bei der ganzen Diktatur. Jetzt wissen alle Peones und alle Bauern, dass es gemacht werden kann und dass die Tyrannei und die Diktatur verwundbar und besiegbare sind⁴⁶² ». [– Est-ce que les paysans de Morelos ont gagné ? demanda Santiago. – Bien sûr que non. À ce moment, ils ne le pouvaient pas, répondit Martín Trinidad à la place de Juan Mendez. Mais ils ont sonné le premier assaut. Eux et les « campesinos » de Tlaxcala, conduits par l'Indien Juan Cuamatzi. Et cette sonnerie était l'acte le plus important de toute la dictature. Maintenant, tous les péons et tous les paysans savent qu'on peut donner l'assaut et que la dictature et la tyrannie ne sont ni invulnérables ni invincibles.]

Habilement, Traven mêle fiction et histoire en évoquant des personnages ayant vécu, mais qui demeurent à l'arrière-plan, un trait caractéristique du genre « roman historique » : il évite ainsi l'écueil de faire se côtoyer personnages inventés et personnages historiques plus ou moins connus du lecteur, ce qui nuirait à la vraisemblance du récit. Roland Barthes, pour sa part, fait justement remarquer dans son essai *S/Z* que cette mise à l'arrière-plan des personnages historiques, qui met à égalité le roman et l'histoire, est « la mesure de l'authenticité ». Au chapitre XLIV, intitulé « Le personnage historique », on peut lire :

Proust écrit (*Du côté de Guermantes*, Pléiade, II, 537 : « On voit... dans un dictionnaire de l'œuvre de Balzac où les personnages les plus illustres ne figurent que selon leurs rapports avec la *Comédie humaine*, Napoléon tenir une place bien moindre que Rastignac et la tenir seulement parce qu'il a parlé aux demoiselles de Cinq-Cygne ». C'est précisément ce peu d'importance qui confère au personnage historique son poids *exact* de réalité : ce *peu* est la mesure de l'authenticité : Diderot, Mme de Pompadour, plus tard Sophie Arnould, Rousseau, d'Holbach, sont introduits dans la fiction latéralement, obliquement, *en passant*, peints sur le décor, non détachés sur la scène ; car si le personnage historique prenait son importance *réelle*, le discours serait obligé de le doter d'une contingence qui, paradoxalement, le déréaliserait (ainsi des personnages de la *Catherine de Médicis* de Balzac, des romans d'Alexandre Dumas ou des pièces de Sacha Guitry, ridiculement improbables) : il faudrait les faire parler et, comme des imposteurs, ils se démasqueraient⁴⁶³.

Comme chez Walter Scott (1771-1832), considéré comme le fondateur du roman historique, les héros de B. Traven restent presque exclusivement fictifs, tout en étant emblématiques de la classe universelle des dépossédés et des laissés-pour-compte. Une différence, toutefois, entre les deux écrivains dans leur approche des événements du passé : alors que Walter Scott voit dans les mouvements saccadés

⁴⁶² *Ibid.*, p. 204.

⁴⁶³ Barthes, Roland, *S/Z*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, p. 99.

de l'histoire l'affrontement permanent entre deux races (Normands vs Saxons), B. Traven, pour sa part, se sert de ce type d'opposition – bien réel au demeurant au Chiapas – pour mieux faire ressortir l'antagonisme de classe, celui qui oppose maîtres et esclaves, colonisateurs et colonisés, possédants et prolétaires. Partant, le récit travénien s'avère un lieu privilégié d'engagement politique. De là l'intervention constante du narrateur sous la forme de commentaires sociopolitiques généralisateurs, comme par exemple dans les lignes suivantes :

Alle, die nicht zur Gruppe der Diktatoren gehörten, hatten nur zu gehorchen. Arbeiter und Bauern und kleine Leute hatten nur eine Pflicht, und die hieß Gehorsam. Keiner besaß irgendein Recht. Blinder Gehorsam wurde ihnen so lange und so grausam eingepeitscht, bis er ihre einzige Natur geworden war. Überall, wo einige wenige nur Rechte haben und die anderen vielen nur Pflichten, die nicht einmal dadurch erleichtert werden, dass der Betroffene sie kritisieren darf, ist der Ausgang immer unvermeidliches Chaos⁴⁶⁴. [Ceux qui n'appartenaient pas au groupe du Dictateur devaient obéir, sans plus. Les ouvriers, les paysans et les petites gens avaient un seul devoir, et ce devoir se nommait : l'Obéissance. Personne ne possédait un droit quelconque. On leur inculquait une obéissance aveugle, à coups de fouet, jusqu'à ce qu'elle fût devenue leur seconde nature. Partout où quelques-uns possèdent tous les droits et où la masse n'a que des obligations qu'il n'est même pas permis de critiquer, le résultat est toujours un chaos inévitable.]

À un autre endroit, le commentaire politique se mue en une attaque acerbe contre un système dont les turpitudes rendent licites les plus sauvages débordements :

Wenn der Unterdrückte und Gequälte zu fühlen beginnt, dass sein Leben dem des Tieres so ähnlich geworden ist, dass es kaum noch ähnlicher werden könnte, dann ist die Grenze bereits überschritten, und der Mensch verliert jegliche Vernunft und handelt wie ein Tier, um seine menschliche Würde wiederzugewinnen. Was hier geschah und was unter gleichen Verhältnissen überall auf Erden geschieht oder geschehen muss, kann nicht auf Rechnung der Muchachos gesetzt werden, sondern auf Rechnung derer, die jene Verhältnisse schufen und deren Wohlergehen diese Verhältnisse günstig waren⁴⁶⁵. [Quand l'opprimé et le martyrisé commence à prendre conscience que sa vie est devenue semblable à celle d'un animal, qu'il lui est impossible de lui ressembler davantage, alors les limites sont déjà franchies. Alors l'homme perd toute raison et il agit comme un animal, pour tenter de retrouver sa dignité d'homme. Ce qui arrivait ici, comme ce qui arrive ou doit arriver partout sur terre dans les mêmes conditions, ne pouvait être imputé à crime aux muchachos, mais uniquement à ceux qui avaient créé ces conditions et en tiraient profit.]

Autre exemple : sur un mode moins menaçant, parce que plus rationnel et témoignant de la justesse du combat engagé, « El Profesor » [Le Professeur] déclare conséquemment vers la fin du récit, au chapitre 19 :

⁴⁶⁴ *Ibid.*, p. 255.

⁴⁶⁵ *Rebellion*, p. 213.

« Wir wollen Erde und Freiheit, Tierra y Libertad ; und wenn wir Erde und Freiheit haben wollen, dann müssen wir sie uns holen, wo sie zu finden sind ; und wir müssen darum kämpfen, wenn wir sie für immer behalten wollen. Kein anderes Programm ist vonnöten. Denn wenn wir Erde und Freiheit haben, dann haben wir alles, was der Mensch braucht auf Erden ; selbst die Liebe ist da mit eingeschlossen⁴⁶⁶ ». [Nous voulons la terre et la liberté ! Tierra y Libertad ! Et si nous voulons la terre et la liberté, il faut que nous allions les chercher là où elles se trouvent. Et c'est pourquoi nous devrons lutter si nous voulons les conserver pour toujours. Il n'est pas besoin d'autre programme, car, si nous avons la terre et la liberté, nous aurons tout ce dont l'homme a besoin en ce monde, puisqu'elles contiennent même l'amour !]

Et le narrateur de commenter à la suite :

Dieses Programm war so einfach, so richtig, so unverfälscht, daß El Professor keine stundenlangen Reden zu halten brauchte, um die Muchachos von der Weisheit dieser Forderung zu überzeugen ; er brauchte keine Statuten auszuarbeiten und beraten zu lassen, den Muchachos keine dicken Bücher über Staatsökonomie zum Lesen zu empfehlen, um ihnen die Wahrheit zu vermitteln, daß je dümmer jemand ist, je beschränkter und idiotischer, er um so besser sich dazu eigne, ein Volk zu regieren – vorausgesetzt, man gibt ihm die Maschinengewehre und nimmt sie allen anderen weg⁴⁶⁷. [Ce programme était si simple, si juste, si pur que El Professor n'avait pas besoin de tenir de longs discours pour convaincre les muchachos de la sagesse de ces revendications. Il n'avait pas besoin de faire élaborer et discuter des statuts, pas plus que de recommander aux muchachos la lecture d'épais traités d'économie politique, pour leur faire comprendre que, plus un homme est bête, plus il est borné et idiot, plus il sera apte à gouverner un peuple, à la condition toutefois qu'on lui ait fourni les mitrailleuses et pris soin d'en priver les autres].

Dans l'extrait précédent, nous avons affaire à ce que Franz K. Stanzel appelle « die auktoriale Erzählsituation » [la situation narrative auctoriale]⁴⁶⁸. Dans ce type de situation – que nous retrouvons tout au long du roman – le narrateur « auctorial » ne fait pas partie du monde fictionnel où vivent les personnages du récit et la perspective externe est illimitée. Il n'en est pas moins un personnage « inventé » par l'auteur et par conséquent, lui aussi, fictionnel. Ce personnage, distinct de l'auteur mais pouvant fort bien communiquer la façon de voir de celui-ci, prend constamment position, modifie ou renforce en l'explicitant le message transmis par les protagonistes et personnages secondaires du roman, propose une lecture sans appel des événements et, ce faisant, requiert l'assentiment du lecteur, ne lui laissant en définitive d'autre alternative que celle de déférer à sa propre vision de l'histoire ! Ce ton véhément et sarcastique du narrateur auctorial rappelle singulièrement celui du narrateur à la première personne du *Totenschiff*. Œuvre d'imagination, dans laquelle l'aventure véhicule un message destiné en priorité à un lectorat d'Europe

⁴⁶⁶ *Ibid.*, p. 300.

⁴⁶⁷ *Ibid.*, p. 300.

⁴⁶⁸ Cf. Stanzel, Franz K., *Typische Formen des Romans*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1993, p. 16.

centrale déstabilisé par la montée de la violence politique, *La révolte des pendus* tient sa place dans la littérature engagée du XX^e siècle.

X.-4.2.2. L'espace du récit.

L'espace construit par le récit peut s'analyser au travers de quelques axes fondamentaux comme la catégorie des lieux convoqués (lieux ouverts et « à l'air libre », qu'ils soient urbains ou ruraux, ou bien fermés et moites de la forêt pluviale), leur mode de construction (plus ou moins identifiables) ainsi que leur importance fonctionnelle (simple cadre ou élément déterminant de l'histoire). Quelle qu'en soit leur nature, ces lieux ont d'abord pour fonction de fonder l'ancrage réaliste de l'intrigue : les « Altos » ou hautes terres du Chiapas, où les Indiens subsistent misérablement sur leurs parcelles de terrain brûlées par le soleil, laminées par les pluies et balayées par le vent, la vallée encaissée d'Hucutsin, dernière étape de quelque importance avant de s'engouffrer dans la forêt tropicale, la « selva » redoutée. D'emblée, la dénomination des lieux revêt un caractère insolite autant du fait de la graphie et de la prononciation de ces toponymes que de leur absence dans tout atlas de la région. Ils relèvent en effet des idiomes de la population autochtone et ne sont pas identifiables par une majorité de Mexicains. Cuishin, Chalchihuitán, Jovel, Hucutsin, Balun-Canan, Oschuc, Canancu, Nihich, Achlumal : autant de noms de localités aux sonorités étranges et dont certaines possèdent une appellation parallèle tout à fait officielle. Ainsi de Jovel, en tzotzil « Prairies d'herbes hautes » : c'est en fait la ville « ladina » de San Cristóbal de las Casas ; d'Hucutsin, nom indien du gros bourg agricole Ocosingo ; de Balun-Canan, antique dénomination de la petite ville de Comitán.

Ces toponymes indiens tzotzil ou tzeltal participent manifestement de l'exotisme, tout en dénotant la volonté de l'auteur de signifier l'authentique au lecteur occidental, et de le faire participer par empathie à une culture, une cosmogonie, un ordre radicalement différents. Cependant, à côté de cette préoccupation littéraire et morale, coexiste sans doute aussi le souci de masquer aux yeux de possibles lecteurs mexicains l'identité des lieux où se déroule le récit. Au cours de ses pérégrinations passées dans le Chiapas, Traven avait été à plusieurs reprises l'hôte des Bulnes dans leur « rancho » d'El Real, porte d'accès à la forêt vierge du Lacandon. La famille Bulnes avait exploité jusqu'à la révolution mexicaine un vaste

territoire forestier autour du « rancho ». Bien qu'il prît grand soin de ne pas mettre en cause la famille Bulnes dans son livre, les trois frères Montellano du roman pouvaient fort bien être pris pour des membres du clan Bulnes. C'est pourquoi El Real devient El Requemado dans le dernier chapitre (p. 310). Traven était parfaitement conscient que sa dénonciation des abus et mauvais traitements infligés aux Indiens, masses avilies et toujours tenues en sujétion, risquait de l'exposer un jour ou l'autre à l'ire des « ladinos » – les non-Indiens, en zone de contact – et plus particulièrement des « chinos blancos » [Chinois blancs], autrement dit : des propriétaires des plantations de café, dès lors que le contenu du roman leur serait connu. On peut ainsi légitimement inférer du sort fait aux Allemands des « cafetales » [plantations de café] de Soconusco, au début du livre, que Traven n'était pas en odeur de sainteté chez ces derniers. Au pharmacien qui lui conseille de souscrire chez eux un contrat comme cueilleur de coton, Candido répond en effet :

« Nach Soconusco gehe ich nicht. Da sind die Alemanes. Die haben alle Cafetales. Und die sind grausamer als die Bestien des Dschungels und behandeln einen Indianer, als wäre er weniger als ein Hund. Ich kann nicht dorthin gehen, denn ich würde ganz gewiß einen Aleman mit dem Machete zerhacken, wenn er seine grausame Lust an einem wehrlosen Indianer verübt⁴⁶⁹ ». [Non, je n'irai pas à Soconusco. Ce sont les Allemands qui sont là-bas. Toutes les plantations de café leur appartiennent. Ils sont plus cruels que les bêtes sauvages de la jungle et traitent les Indiens pire que des chiens. Il m'est impossible d'y aller, car si j'y allais, je suis sûr que je tuerais un Allemand à la machette s'il fait preuve de cruauté à l'encontre d'un Indien sans défense.]

Voilà qui explique pourquoi le romancier ne remit les pieds au Chiapas que longtemps après la publication du roman. Encore ne le fit-il qu'incognito, à l'occasion du tournage, en 1954, de l'adaptation cinématographique de *La révolte des pendus*.

Fonctionnellement, après le franchissement des lieux ouverts, l'entrée dans la forêt marque le passage à la fois physique et symbolique du monde dit « civilisé » – où la ruse, la roublardise et l'hypocrisie l'emportent sur l'innocence – à celui de la nature brute, celle des marécages, des serpents, des jaguars, des pumas et des cochons sauvages, celle de l'inconnu et de l'épouvante. Dans la forêt, le masque de la « civilisation » est définitivement abandonné, les hypocrisies légitimées par la société ne sont plus nécessaires – un peu comme dans la jungle africaine de *Heart of Darkness* [Au cœur des ténèbres] de Conrad. Dans l'environnement sans loi de la

⁴⁶⁹ *Rebellion*, p. 17.

forêt des pluies, les maîtres de la « montería » peuvent déchaîner en toute liberté leurs instincts rapaces, tandis que la foule des « monteros » ploie sous sa condition servile et fait face à sa solitude. Élément omniprésent aux différents moments du déroulement de l'histoire, la forêt primaire a valeur de personnage en soi, le plus souvent hostile à ceux dont elle tient lieu de prison, mais parfois aussi refuge possible pour les rares desperados décidés à faire corps avec elle. Complice involontaire des maîtres oppresseurs, elle se transforme finalement en tombeau pour ceux-là mêmes qui s'imaginaient pouvoir la déboiser et la défigurer impunément. Assez curieusement, hormis une courte allusion aux Indiens Garibe susceptibles de capturer Candido et de l'emmener avec eux (p. 177), Traven n'a pas cru devoir réserver un rôle plus important dans son roman aux habitants éponymes de la forêt, ces Lacandon élusifs habitués à se fondre dans la luxuriance humide de la végétation tropicale. Dans la réalité, ces invisibles coureurs de la « selva » pouvaient représenter un danger aussi grand pour le fugitif affamé et aux abois que la morsure d'un serpent-coraïl. Gare à celui qui s'avisait d'approcher de trop près leurs « caribals » : ils n'hésitaient pas un seul instant à décocher en direction de l'intrus leurs flèches aux pointes de silex très acérées !

X.-5. Aventure et Révolution dans *La révolte des pendus*.

Dans le Cycle de l'Acajou et tout particulièrement dans ses deux derniers tomes, *Die Rebellion der Gehenkten* et *Ein General kommt aus dem Dschungel*, B. Traven livre à ses lecteurs germanophones, au travers d'une vaste fresque dénonçant l'exploitation de la population autochtone du Mexique par la classe dominante et célébrant une révolte des travailleurs indiens dans la selve lacandone, ses propres réflexions quant à la nécessité de s'opposer au totalitarisme et aux moyens devant être utilisés pour le terrasser. Ces romans permettent plusieurs niveaux de lecture dans la mesure où ils offrent une représentation fictionnelle des débuts de la révolution mexicaine et de ses causes, ensuite une critique implicite des résultats de cette révolution s'agissant du rapport inchangé dominants/dominés, une piste de réflexion pour la résistance en Europe face aux régimes totalitaires, enfin une mise en pratique du concept d'émancipation discuté dans le *Ziegelbrenner* [Le fondeur de briques]. Comme pour Gales dans *Das Totenschiff*, le lent processus d'émancipation du prolétaire indien, incarné par plusieurs personnages typiques, traverse une phase initiale, suivie d'une phase de complet déracinement analogue

au « Totsein » [état de mort] de l'équipage du vaisseau des morts. Mais alors que dans le *Totenschiff*, le protagoniste accède au bout de ses épreuves à une forme de liberté toute intérieure qui lui permet, semble-t-il, de s'accommoder de son sort, les « monteros » indiens, eux, passent de la résistance passive à la résistance active, laquelle se transforme soudainement en une révolte sanglante. Ici encore, l'aventure façon Traven se trouve indissociablement constituée des mésaventures des protagonistes et du lent processus de mûrissement qui les accompagne.

X.-5.1. Indiens versus Ladinos : deux univers antithétiques.

Le décor qui sert de toile de fond à *La révolte des pendus* est celui-là même qui s'offre aux yeux émerveillés et incrédules de B. Traven, en 1926 et 1928, lors de ses chevauchées à travers les forêts de sapins et la jungle semi-tropicale du Chiapas. Les Indiens, encore appelés « Amérindiens », premiers possesseurs des lieux, y constituent le tiers environ de la population totale et vivent le plus souvent repliés dans leurs propres villages. Parmi ceux-ci, Chamula, que visite Traven en 1926, à l'occasion de la fête religieuse de San Juan, est le plus pittoresque. Les Chamulans, le plus grand groupe tzotzil, étaient parvenus à conserver une partie de leurs terres communales sous le Porfiriato et à sauvegarder leur organisation sociale, préservant du même coup leurs coutumes ancestrales. C'est dans cette bourgade typiquement indienne que Traven découvre l'énorme fossé qui sépare les Indiens des « ladinos » de San Cristóbal de las Casas, anciennement Ciudad Real, ville située dans une vallée à 2100 mètres d'altitude, une dizaine de kilomètres plus au sud.

Ce vocable « ladino » qui apparaît souvent dans le roman pour désigner le personnage entièrement opposé à l'Indien, son antithèse aboutie, mérite qu'on s'y attarde un instant pour mieux cerner sa définition. Le terme, né au XVII^e siècle, désignait à l'origine soit le Créole ruiné, soit l'Indien promu, soit encore le fruit des relations – habituellement imposées – de l'Espagnol et de ses esclaves noires ou indiennes. Au siècle suivant, les mêmes deviennent, par la grâce du castillan, des « latins » et assez généralement des « roublards » (autre acception de « ladino » = rusé) parce qu'ils ont su retourner les désagréments de leur marginalisation sociale en avantages, en devenant peu à peu les intermédiaires obligés dans les rapports entre Espagnols et autochtones. Au XIX^e siècle, les brassages interraciaux et les

croisements culturels ont donné les « castes », – autant de types de métissages dont le génial Alexander von Humboldt, aidé en cela par l'excellent docteur Bonpland, s'est plu à recueillir les nombreuses et singulières appellations. Au siècle suivant, « ladino » en est peu à peu venu à désigner en bloc tous ceux qui s'identifient aux Blancs, quelles que soient leurs différences identificatrices et prétend moins différencier les peuples qu'identifier le rapport dominant/dominé. Cette dernière définition reste valable chez B. Traven, encore qu'on pourrait voir dans ses « ladinos » les créoles mexicains, autrement dit ces Ibériques nés en Amérique latine, eux-mêmes distincts des « cachupines » [Gachupins], autre appellation des Espagnols péninsulaires, ou encore des « chinós blancos » [Chinois blancs], c'est-à-dire des Occidentaux autres qu'Ibériques, comme les planteurs de café allemands. « Ladinos », « cachupines » et « chinós blancos », bien différenciés entre eux, forment la strate supérieure de la société. Ils se distinguent de la masse de la population formée des « mestizos » [métis], souvent si avides de leur ressembler qu'ils deviennent « ladinos » d'esprit et de comportement, et des Indiens, lesquels composent la part taillable et corvéable à merci de leur main-d'œuvre.

Dans *La révolte des pendus*, le terme « Indianer » utilisé pour désigner les descendants des premières populations, est véritablement synonyme d'« Amérindien », un type racial aux caractères somatiques bien répertoriés encore que pratiquement absents du livre à quelques exceptions près, comme au chapitre 14, où est décrit l'aspect physique de la sœur du paysan Candido Castro :

Modesta war nicht hoch gewachsen ; sie hatte nur die übliche Größe der Frauen ihrer Rasse. Aber ihr Körper war wohl geformt und sehr harmonisch und ebenmäßig an seinen Gliedern. Darum erschien sie höher, als sie wirklich war ; und wenn sie unter den Frauen ihres Stammes stand, gehörte sie zu den größten⁴⁷⁰. [Modesta n'était pas grande, comme la plupart des femmes de sa race. Mais son corps était bien fait et de proportions harmonieuses. C'est pourquoi elle paraissait plus grande qu'elle n'était en réalité, et quand elle se trouvait parmi les femmes de sa tribu, elle comptait parmi les plus grandes.]

En comparaison, les exemples de traits psychologiques et moraux abondent, comme ici, toujours concernant la jeune Indienne :

Er [Celso] trat dicht hinter Modesta. Nur für eine Sekunde zeigte sein Gesicht einiges Erstaunen. Dann schien er zu verstehen. Sie war ja seiner Rasse und seines Stammes. In seinem Blute fühlte er, dass Modesta handelte, wie es ihr Urinstinkt von Gerechtigkeit und

⁴⁷⁰ *Rebellion*, p. 224.

Harmonie alles dessen, was auf Erden ist und was auf Erden geschieht, ihr zu tun gebot⁴⁷¹. [Il s'approcha tout près derrière Modesta. Son visage ne marqua de l'étonnement qu'un très court instant. Puis il parut comprendre. Elle était de la même race et de la même tribu que lui. Dans son être, il sentait que Modesta obéissait à l'instinct ancestral, à l'instinct de justice et d'harmonie.]

La technique utilisée par Traven pour caractériser le système de valeurs indien consiste en premier lieu à dépeindre le comportement social de ses principaux représentants, parmi lesquels Candido et Modesta, pour l'opposer à la mentalité et aux pratiques du reste de la société mexicaine, dominée par les « Lladinos ». En parfaite opposition à l'idéologie dominante qui s'emploie à rabaisser l'indigène, voire à lui dénier toute humanité, le narrateur du roman nous présente ce laissé-pour-compte comme doté d'une moralité et d'une sociabilité qui font singulièrement défaut à ses détracteurs. Alors que ces derniers ne font que perpétuer, dans un continuum tragique, les préjugés et stéréotypes hérités de la Conquête, les qualités de l'Indien n'en ressortent que plus marquées par contraste. Ces qualités qui ont pour noms : gentillesse, souci des autres et don de soi, sont objectivées par la réalité de l'entraide sociale qui caractérise les rapports entre individus à l'intérieur d'une même communauté. Les signes tangibles de cette solidarité émaillent les premières pages du récit, celles qui amorcent la trame du destin de Candido Castro et des siens. Son épouse Marcelina gît agonisante au bord de la route, lui, désespéré, à ses côtés. Survient une troupe de villageois : ces Indiens sont des Tzotzil, comme Candido, et appartiennent à la même paroisse. Candido explique que sa femme est en train de mourir, qu'il attend qu'elle ait trépassé pour la ramener au village. Les paysans proposent leur aide :

Darauf sagte einer : « Du mußt sie nicht so leicht aufgeben, Candido. Freilich, wenn Marcelina sterben soll, dann stirbt sie. Aber vielleicht soll sie noch nicht sterben, und wir können dir helfen. Warte einen Augenblick. »

Er rief mehrere Männer beiseite und redete mit ihnen. Dann kam er zurück zu Candido und sagte : « Wir werden deine Frau Marcelina auf unsern Schultern nach Jovel zum Doktor tragen, und wir werden so leicht gehen und so weich, daß sie gar nicht fühlen soll, daß sie überhaupt getragen wird⁴⁷² ». [Là-dessus, l'un des Indiens dit : « Il ne faut pas désespérer si vite, Candido. Naturellement, si Marcelina doit mourir, elle mourra. Mais voilà qui n'est pas encore sûr. Attends un instant, nous allons essayer de te donner un coup de main. » Il fit venir plusieurs hommes sur le côté et discuta avec eux. Puis il revint auprès de Candido et dit : « Nous allons transporter ta femme Marcelina sur nos épaules, chez le médecin à Jovel. Nous irons si doucement et avec tant de précautions qu'elle ne s'apercevra même pas qu'on la porte. »]

⁴⁷¹ *Ibid.*, p. 222.

⁴⁷² *Ibid.*, p. 11-12.

Ce comportement naturellement altruiste et généreux des « campesinos » indiens tranche prodigieusement avec celui du médecin « ladino » de Jovel, un homme cupide et insensible, préoccupé uniquement de la perception de ses honoraires. Non seulement il refuse d'opérer l'épouse mourante de Candido avant d'avoir perçu des honoraires exorbitants – scellant par là le destin de Marcelina – mais encore il refuse de rendre la dépouille tant que Candido n'aura pas réglé la « consultation » et l'« examen post-mortem ». Traven éclaire crûment combien les relations en milieu « ladino » sont dictées par des considérations économiques. Ainsi, Don Gabriel, l'« enganchador » [embaucheur, recruteur], avance l'argent à Candido pour payer le coût de l'opération, après avoir convaincu le malheureux de signer un engagement pour les « monterías ». Don Gabriel est de connivence avec le médecin et s'assure la coopération de Don Alejo, le chef de la police, afin de donner une apparence légale à la procédure. Et pour couronner le tout, le marchand de cercueils profite du désarroi de Candido pour lui vendre une caisse hors de prix. Ensemble, ces personnalités de la communauté blanche incarnent la cupidité, le matérialisme, l'hypocrisie religieuse, l'intolérance raciste ainsi qu'un manque total de compassion et de charité chrétienne.

L'exemple antithétique d'abnégation et de don de soi est fourni par l'attitude de Modesta. Mise au courant de la mort de sa belle-sœur et du départ de Candido pour les camps de la forêt, la jeune fille ne balance pas un instant, prenant aussitôt la décision de quitter sa place de servante pour suivre son frère et lui apporter, ainsi qu'à ses jeunes neveux, le soutien et la tendresse dont ils auront tant besoin. Candido, pressentant les dangers auxquels elle sera exposée dans la « montería », tente bien de la dissuader de les accompagner. En vain, car pour Modesta, il n'est pas question d'abandonner ce frère qui l'a élevée et protégée à la mort de leurs parents et auquel elle voue une profonde affection :

« Alles das ist mir gesagt worden, ehe ich mich auf den Weg machte. Aber war es denn hart für dich, als du für mich sorgtest, als ich klein war und hilflos und weder Vater noch Mutter hatte ? Wie könnte es nun hart für mich sein, dir zu helfen und an deiner Seite zu sein, wenn deine Kinder klein sind und keine Mutter haben ! Wir werden eines Tages wieder zurückkommen ; und wenn ich dich wieder in deinem Hause weiß, dann habe ich diesen Dienst vollendet, und du magst mir helfen, einen Mann für mich zu suchen, der gut ist wie du⁴⁷³ ». [« Tout cela, on me l'a dit avant que je ne me mette en route. Mais n'était-ce pas pénible aussi pour toi, lorsque tu as pris soin de moi, toute petite et sans protection et n'ayant plus ni père ni mère ? Comment serait-ce à présent pénible pour moi de t'aider et d'être à tes

⁴⁷³ *Rebellion*, p. 54.

côtés, quand tes enfants sont petits et n'ont plus leur mère ?! Nous reviendrons un jour, et quand je te saurai de nouveau chez toi, alors, j'aurai terminé ma mission et tu pourras m'aider à trouver un homme qui soit bon comme toi. »]

Comme pour Gales dans *Le Vaisseau des morts*, le narrateur s'entend à communiquer sans la moindre trace de sensiblerie l'émotion à l'état brut de ces péons. Lorsque Modesta explique à son frère que la famille élargie prendra soin de sa maison, de sa « milpa » [champ] et de ses animaux, elle termine son propos en disant : « Es war das einzige und rein Natürliche, was wir taten » : « Nous avons fait la seule chose à faire et la plus naturelle ».

À cet amour fraternel qui se renforce encore à l'évocation du passé, s'opposent en un contraste saisissant les sentiments que se portent mutuellement les représentants du monde des « gente de razon », autrement dit des soi-disant civilisés, en l'occurrence les frères Montellano, propriétaires de trois « monterías ». S'entendant comme larrons en foire quand il s'agit d'exploiter au dernier degré la main-d'œuvre autochtone, ils n'entretiennent entre eux, en fin de compte, que des relations basées sur l'intérêt et où l'égoïsme respectif sous-jacent n'attend que l'occasion propice pour se faire jour, comme le montre, on ne peut plus clairement, le passage suivant :

Daß Don Severo und Don Felix überhaupt sehr betrübt gewesen wären, wenn sie plötzlich vernommen hätten, ihr Bruder Don Acacio sei ermordet worden oder am Fieber verreckt oder von einem Puma oder einem Jaguar aufgeessen oder von einem giftigen Skorpion zu Tode gestochen oder von einem Sumpf verschluckt worden – das ist nicht gewiß. Wenn er nur genügend Caoba an den Tumbos zurückgelassen hatte, die einzige Freude und der einzige Genuß der Gebrüder Montellano, so hätten sie seinen unzeitgemäßen Tod wahrscheinlich nicht einmal bedauert, um so weniger, als der Gewinn dann anstatt in drei nur in zwei Teile gegangen wäre. Da es den Gebrüdern nur auf Geldmachen ankam und auf sonst nichts unter dem Himmel, so hätte auch nicht der geringste Grund vorgelegen, um des Verlustes eines Bruders willen traurig zu sein⁴⁷⁴. [Il n'était d'ailleurs pas certain que don Severo et don Felix eussent été autrement chagrinés d'apprendre que leur frère Acacio avait été assassiné, qu'il avait crevé de fièvre, qu'un puma ou un jaguar l'avait dévoré, qu'un scorpion l'avait mortellement piqué ou qu'il avait été englouti par un marais. Il est probable que s'il avait laissé les tumbos suffisamment approvisionnés en caoba – la seule chose au monde qui intéressât les frères Montellano – ils n'auraient pas même regretté sa fin prématurée et ce d'autant moins que les bénéfices seraient désormais répartis en deux et non plus en trois parts. Comme faire de l'argent était la seule chose sur terre qui leur tenait à cœur, il n'y avait, par conséquent, pas la moindre raison de s'attrister sur la mort d'un frère.]

Le comportement ultérieur de Don Severo montre de manière éloquente le respect qu'il entend témoigner à la mémoire de ce frère : Don « Cacho » sitôt mis en terre, l'aîné s'empresse de « s'approprier » Aurea, la concubine du défunt, sur

⁴⁷⁴ *Rebellion*, p. 58.

laquelle il a depuis longtemps des visées. Celle-ci, tout compte fait, n'en demandait pas davantage, comme l'insinue malicieusement le narrateur :

Sie gab sich reichlich Mühe, gut und frisch auszusehen, so wie es einer Frau gebührt, die soeben vernommen hat, daß sie das Wohlgefallen eines Mannes gewann, der alle Fähigkeiten besitzt, sie weder in diesem noch in jedem Sinne verhungern zu lassen⁴⁷⁵. [Elle se donna tout le mal possible pour se faire belle et fraîche, comme il sied à une femme qui a compris qu'elle vient de conquérir l'homme qui peut décider de ne pas la laisser mourir de faim.]

Ce déficit de sentiments vrais et profonds entre individus mûs par l'appât exclusif du lucre et l'appétit effréné de jouissance est un thème récurrent dans l'œuvre de B. Traven. Ces hommes appartiennent pour la plupart au monde des Blancs ou à celui de ceux qui s'identifient comme tels. En brossant un tableau si peu flatteur des membres de la société dominante, qu'ils soient de vulgaires aventuriers comme les frères Montellano ou de purs représentants de la bourgeoisie provinciale : grands propriétaires terriens, médecins, apothicaires, officiers de police, et en opposant à leurs turpitudes le comportement réservé, digne et loyal de l'« Indio » asservi, l'écrivain poursuit un but précis. Il s'agit de provoquer chez ses lecteurs européens étonnés, au-delà de l'émotion ressentie, une réflexion critique sur la validité des valeurs véhiculées par la culture occidentale et deux de ses avatars les plus flagrants : le système capitaliste avec sa légitimation du profit d'une part, la soi-disant supériorité de la race blanche sur les races dites de couleur d'autre part. Concernant ce préjugé tenace, il entend démontrer que l'idéologie raciste qui soutend les discours et les comportements de la classe privilégiée est battue en brèche par la réalité indigène : celle d'hommes et de femmes dotés des qualités qui caractérisent l'homme en tant qu'être social et dont l'absence rapproche l'individu de l'animalité.

De cette absence d'humanité et de ce racisme « ordinaire » témoigne l'apostrophe de Don Felix à Candido lors de leur première rencontre. À l'Indien qui lui fait remarquer que ses exigences en matière de production ne correspondent nullement aux termes du contrat, l'Espagnol rétorque :

« Was in deinem Kontrakt steht, geht uns hier gar nichts an, und du hältst dein stinkiges Maul, oder ich lasse gleich einen Capataz rufen, um dir den Monteria-Willkommensgruß zu geben. Wenn du den einmal weg hast, wirst du wissen, daß du deine Fratze nur dann aufreißt, wenn

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p. 143.

du gefragt bist. Drei Tonnen Lieferung den Tag, und schaffst du keine drei Tonnen, wird dir der Tag nicht bezahlt ; und wenn das einige Tage so faul weitergeht, wirst du ja sehen, wie wir dich zu drei Tonnen herankriegen. Kannst du froh sein, wenn wir nicht vier Tonnen verlangen. Und das kommt auch noch⁴⁷⁶ ». [« Ici, ce qui est écrit dans ton contrat, ce n'est pas notre affaire, et tu vas fermer ton clapet qui pue ou alors j'appelle un capataz pour qu'il te donne la bienvenue des monterías. Une fois que tu y auras goûté, tu sauras qu'on n'ouvre ici sa gueule que lorsqu'on est interrogé. Tu abattras tes trois tonnes par jour, compris ? Si tu ne les fournis pas, ta journée ne te sera pas payée. Et, si tu continues à paresser comme ça quelques jours de plus, tu verras comment nous t'amènerons à faire tes trois tonnes. Tu peux t'estimer heureux que nous n'en exigions pas quatre. Mais, ça viendra. »]

Candido, restant sur ces positions, excite alors l'ire de Don Felix qui lui décoche en pleine figure un violent coup de poing et le prévient :

« Ich habe dir gesagt, du dreckiges und verlaustes Stinktief, daß du dein Maul hier zu halten hast⁴⁷⁷ ». [« Je t'ai déjà dit, immonde vermine, qu'ici tu avais juste le droit de fermer ta sale gueule. »]

Et B. Traven, par l'intermédiaire du narrateur auctorial, de commenter :

Einem Indianer ins Gesicht zu schlagen, war für ihn kein Ereignis, dessentwegen er auch nur für eine Minute seine Gedanken unterbrochen haben würde. Selbst wenn er einen indianischen Arbeiter erschlug oder erschoss, hatte er es eine Stunde darauf völlig vergessen. Er erinnerte sich bei weitem besser einer erjagten Antilope oder eines gut getroffenen Pumas als eines erschossenen Peons⁴⁷⁸. [Frapper un Indien au visage était, pour lui, un événement sans importance auquel il ne pouvait s'arrêter une minute. Même lorsqu'il assommait ou abattait un ouvrier indien, il avait complètement oublié la chose une heure plus tard. Il se souvenait plus facilement d'une chasse à l'antilope ou d'un puma abattu d'une balle bien ajustée que du meurtre d'un péon.]

Dans ces conditions et dans un environnement pareil, on ne s'étonnera pas outre mesure que la femme – ou plutôt le corps féminin – fasse aussitôt l'objet d'une tentative de mise sous séquestre. Modesta en prend vite la mesure et tente de se soustraire à l'emprise du même Don Felix :

« Wenn du dich gut beträgst und mir gut zu Gefallen bist, dann geht es dir gut, du Lümpchen. Und wenn du dich nicht gut beträgst, dann reibe ich dir dein braunes Fell ab und sause dich raus, und du magst allein durch den Dschungel heimkriechen in dein verdrecktes, verlaustes Dorf, wenn dich nicht vorher die Pumas erwischen und dir beide Beine ausreißen und wer weiß, was sonst noch mehr ». « Ich will aber nicht Ihr Dienstmädchen sein, Patroncito », sagte Modesta leise. « Das bestimme ich und nicht du, du Dreckfratze⁴⁷⁹ ». [– Si tu te conduis gentiment avec moi et si tu sais me plaire, tout ira bien pour toi, petite salope. Mais si tu ne te conduis pas comme il faut, alors je te frictionnerai ton pelage brun, après quoi je te foutrai dehors, et tu pourras rentrer dans ton patelin plein de poux et de crotte en rampant à travers la jungle. À moins que les pumas ne t'attrapent auparavant et ne t'arrachent les deux jambes

⁴⁷⁶ *Rebellion*, p. 70.

⁴⁷⁷ *Ibid.*, p. 71.

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 71.

⁴⁷⁹ *Ibid.*, p. 72.

et qui sait ? peut-être bien le reste. – Je ne veux pas être votre servante, Patroncito, répondit Modesta à voix basse. – C'est moi qui en décide, et pas toi, petite souillon.]

Les chances de la jeune fille d'échapper à la convoitise de Don Felix, voire de tout simplement survivre dans l'environnement machiste et clos de la « montería » paraissent à ce moment bien ténues. Paradoxalement, c'est son attitude récalcitrante, sa volonté de ne pas plier devant la force brutale, sa fragilité enfin, qui constitueront, au moment paroxystique choisi par le narrateur, le catalyseur de la révolte.

À certains égards, la conduite de Modesta semble plus ferme et énergique que celle de ses camarades masculins, apparemment passifs et comme résignés par avance aux mauvais traitements qui les attendent. Ils peuvent d'ailleurs s'y préparer : la scène de la revue des nouveaux arrivants par Don Severo et Don Felix ressemble à s'y méprendre à une inspection passée par des négriers. Qu'on en juge :

Die Leute, alle übermüdet, lagen in Gruppen verstreut auf dem Platz vor den Gebäuden. Wenn Don Severo und Don Felix auf eine Gruppe zutraten, standen die Burschen auf. Don Severo fühlte die Arme ab, ihre Beinmuskeln und ihre Nacken, als wären sie Ochsen, die er zu kaufen gedachte⁴⁸⁰. [Les hommes, tous rompus de fatigue, étaient allongés par petits groupes sur la place, devant les bâtiments. Quand Don Severo et Don Felix s'approchaient d'un groupe, les gars se levaient aussitôt. Don Severo palpait leurs bras, les muscles de leurs jambes et leurs nuques, comme il aurait palpé du bétail avant de l'acheter.]

À un autre endroit du récit, Don Acacio, escorté de ses cinq « capataces », s'apprête à exercer des représailles à l'encontre d'un groupe de bouviers qui, en dépit d'efforts plus que méritoires, ne sont pas parvenus à extraire toutes les « trozas » du sol marécageux. Le narrateur commente :

Die Burschen, so gewöhnt an Befehle, die ihnen ein Ladino gab, daß sie mit keiner Faser ihres Wesens daran dachten, nicht zu gehorchen, standen auf wie gemalte Soldaten, auf Pappe geklebt und alle am selben Faden gezogen⁴⁸¹. [Les gars, tellement habitués aux ordres qu'un « ladino » leur donnait qu'aucun d'eux n'aurait songé à ne pas obéir, restaient debout, comme des figurines de soldats peints, collés sur du carton et bien alignés.]

Un exemple analogue de mentalité asservie nous est fourni par Urbano, lequel apostrophé par l'inférieur Don Acacio, en oublie momentanément son idée de suicide :

⁴⁸⁰ *Rebellion*, p. 68.

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 102.

Urbano vergaß darüber völlig, was er für sich selbst tun wollte. Er war so gewöhnt zu gehorchen, daß er jeglichen eigenen Gedanken aufgab im selben Augenblick, als das Kommando eines Herrn auf ihn eindrang.

Während er mit raschen Schritten der Oficina zulief, rief er : « A sus ordenes, Patroncito, hier bin ich, Ihren Befehlen folgend !⁴⁸² » [Du coup, Urbano oublia tout ce qu'il voulait faire le concernant. Il avait une telle habitude de l'obéissance que sa rêverie s'évanouit dès l'instant où retentit la voix du maître. Tandis qu'il se dirigeait à pas rapides vers l'Oficina, il cria : « A sus ordenes, Patroncito ! Je suis à vos ordres, patron ! »]

Cette crainte de l'autorité persiste encore, confinant à la pusillanimité, une fois Don Acacio attaché à son tronc d'arbre :

Urbano begann zu zittern. Er bekam Angst. Obwohl er wußte und sehen konnte, daß er Don Acacio gut und haltbar gefesselt hatte, fürchtete er doch, daß sich Don Acacio, vielleicht durch irgendwelche magischen oder überirdischen Kräfte, befreien könnte. Er fühlte sich ihm gegenüber wie gegenüber einem Jaguar, den er gefangen und gefesselt hatte, dem er aber zutraute, daß er mit den letzten Fasern seiner Kraft und seiner Wut die Fesseln zerreißen und dann auf ihn springen würde⁴⁸³. [Urbano se mit à trembler. Il eut peur. Bien qu'il sût et vît que don Acacio était solidement ligoté, il se demandait si l'homme n'allait pas se délivrer par quelque formule magique ou par il ne savait quelle diablerie. Il se sentait devant lui comme un chasseur devant un jaguar pris au piège et enchaîné, et qui craint que l'animal, dans un effort désespéré de fureur, ne rompe ses liens et bondisse ensuite sur lui.]

La figure de l'« Indio triste » est centrale dans *La révolte des pendus* où l'histoire se raconte d'en bas, c'est-à-dire à partir de sa perspective. La situation narrative de la focalisation interne fait que le lecteur est de plain-pied avec le personnage, le narrateur s'effaçant derrière ce dernier. En nous faisant partager ses frayeurs, son infini désespoir puis ses espérances sans lendemain, B. Traven nous fait comprendre en quoi ce personnage est en fait le produit de plusieurs siècles d'oppression continue, de colonisation des corps et des âmes. Il nous amène là, au point de jonction de l'univers romanesque et de l'Histoire. Celle-ci, nous le savons, présente pour ces premiers Américains tous les aspects d'une lamentable tragédie. À la différence de ce qui se produisit dans la partie nord du continent, où la volonté du colonisateur anglo-saxon de s'appropriier ses terres conduisit à l'extermination quasi complète de l'autochtone, la Conquête espagnole n'a pas annihilé l'Indien mexicain, soit que sa survie fut nécessaire à l'économie, soit qu'il fut toujours assez nombreux, soit encore que la religion catholique du conquérant s'y opposa expressément. En revanche, ce que le conquérant espagnol et ses successeurs annihilèrent, ce furent les strates supérieures des peuples méso-américains. Avec la disparition, par exterminations ou pandémies, des chefferies politiques et militaires, des prêtres, des savants, des lettrés, bref de tous ceux qui formaient les élites, c'est

⁴⁸² *Ibid.*, p. 117.

⁴⁸³ *Ibid.*, p. 125.

l'ensemble de l'ordre politique, de la hiérarchie sacrée, des structures sociales élaborées qui fut aboli. De sorte qu'il ne subsista plus que ce qui était au ras du sol, du hameau et de la « milpa »... C'est cette déstructuration initiale au niveau du cadre de vie et son impact au niveau des schèmes mentaux, la déculturation, l'isolement volontaire ou forcé, l'ignorance consécutive au manque d'instruction, l'incapacité intellectuelle qui en résulte nécessairement lorsqu'il s'agit de remettre en question ce qui est perçu comme injuste mais qu'on ne s'explique pas, voilà qui éclaire, en partie tout au moins, ce sentiment de totale impuissance de l'Indien vis-à-vis du système qui l'exploite, ses peurs et, en fin de compte, son fatalisme.

Fatalisme et superstition enserrant l'âme indienne dans une gangue qui prévient tout accès à la pleine rationalité. Le narrateur décrit avec réalisme cette disposition mentale de Candido Castro et des gens de sa race à croire à la toute-puissance du « fatum » :

Der Indianer, in der Tiefe seiner Seele, glaubt mehr an die Macht seines Schicksals als an die Macht irgendeines Gottes oder Herrn. Seinem Schicksal kann er nicht entinnen, was er immer auch tut. Fühlt er sein Schicksal ihm nahe kommen, dann kämpft er gleich allen menschlichen Lebewesen aus reinem biologischem Selbsterhaltungstrieb gegen das Schicksal mit allen Waffen und Mitteln, die ihm zur Verfügung stehen oder von denen er glaubt, daß sie ihm von Vorteil sein möchten in dieser oder jener Weise, eingeschlossen die Fürbitten eines Heiligen, der mit dem lieben Gott in telephonischer Verbindung steht. Aber er fühlt, daß er sich auf verlorenem Posten befindet und sich dem Schicksal nur darum widersetzt, um dessen Wirkung zu verzögern⁴⁸⁴. [Au fond de son âme, l'Indien croit plus à la puissance de son destin qu'à celle de n'importe quel Dieu. Il sait qu'il ne peut échapper à son destin quoi qu'il fasse. Quand il le sent approcher, l'Indien lutte contre lui, mû comme tous les êtres humains par un instinct purement biologique. Il lutte alors par tous les moyens dont il dispose ou par ceux qu'il s'imagine pouvoir l'aider d'une manière ou d'une autre, y compris les prières d'intercession d'un saint en relation téléphonique avec le bon Dieu. Mais il comprend parfaitement qu'il est comme une sentinelle perdue et qu'il ne s'oppose au destin que pour en retarder l'effet.]

Comment réveiller de sa torpeur séculaire ce prolétaire resté en marge de l'Histoire ? Surtout quand la religion s'en mêle et fortifie par son enseignement sa tendance à l'immobilisme ? La diatribe contre la religion, cet opium du peuple, éclate en divers endroits du roman et est exemplifiée par le commentaire qui suit :

Aber Gott war auf Erden vor zweitausend Jahren und erlöste alle Menschen. Er vergaß die Indianer. Deren Land war freilich damals nicht bekannt. Und als es endlich gefunden wurde, war das erste, was die Entdecker taten, ein Kreuz am Meeresufer zu errichten und eine Heilige Messe zu halten. An diesem Vorgang leiden die Indianer heute noch⁴⁸⁵. [Mais Dieu, qui est venu sur terre deux mille ans auparavant pour sauver les

⁴⁸⁴ *Rebellion*, p. 9-10.

⁴⁸⁵ *Rebellion*, p. 92.

hommes, a sans doute oublié les Indiens. Leur pays, il est vrai, était encore inconnu. Et quand il fut enfin découvert, la première chose que firent les découvreurs fut de planter une croix dans le sable du rivage et de dire une messe : c'est encore de cette cérémonie que souffrent les Indiens.]

Ce n'est pas la croyance en Dieu que vitupère l'ex-révolutionnaire de Munich, mais l'hypocrisie qu'il décèle dans le discours de tous ceux qui se servent de la religion à des fins fort éloignées de la morale chrétienne. Ainsi, lorsque l'« enganchador » Don Gabriel recrute, sans trop se poser de questions, Martín Trinidad et ses deux compagnons fugitifs, il excipe de ses sentiments très chrétiens :

« Gut, ich werde euch mitnehmen, aber nur aus reinem Mitleid als un muy buen cristiano, als guter Christ, weil ich es nicht verantworten könnte, hier jemand in der Wildnis sterben zu lassen, der willens ist, durch ehrliche Arbeit sein Leben zu fristen. Ich werde mir Mühe geben, daß ich euch Arbeit in den Monterias verschaffe, große Mühe⁴⁸⁶ ». [Je vais donc vous prendre avec moi, mais c'est bien par charité, en bon cristiano que je suis et qui ne voudrais à aucun prix laisser mourir de faim dans la brousse des hommes décidés à vivre honnêtement de leur travail. Je ferai mon possible pour vous trouver du travail aux monterías.]

Au temps où B. Traven se faisait appeler Ret Marut, le révolutionnaire anarchiste fustigeait avec véhémence l'Église et les ecclésiastiques considérés comme des suppôts de la bourgeoisie. N'écrivait-il pas dans son *Ziegelbrenner* :

Ob du auf deinen Knien liegst und Gott bittest oder du deine Sache in die Hand eines Führers legst, es ist das gleiche⁴⁸⁷. [Que tu sois à genoux pour prier Dieu ou que tu places ta destinée dans les mains d'un Führer, c'est du pareil au même.]

On peut voir à la lecture de *La révolte des pendus* que quinze années de tribulations n'ont guère modifié son point de vue initial. Inutile de chercher dans ce roman une quelconque doxologie. On peut même supposer que Traven était en phase avec le mouvement des « chemises rouges » de Garrido Canabal qui sévit au Chiapas dès 1932, ouvrant un épisode iconoclaste mal vécu par les Indiens qui y virent une discrimination supplémentaire à leur encontre ! Aussi affublèrent-ils les « chemises rouges » du sobriquet de « quemasantos » ou « brûleurs de saints ». Heureusement, le président Cárdenas, en bon connaisseur de la mentalité indigène, imposa l'arrêt de cette inutile persécution religieuse qui servit de contexte au célèbre roman de Graham Green : *La puissance et la gloire*.

⁴⁸⁶ *Ibid.*, p. 43.

⁴⁸⁷ Cf. « Gegensatz », *Der Ziegelbrenner*, *op. cit.*, p. 18.

Détacher l'Indien des liens qui l'unissent à sa paroisse passe encore. Combien plus ardue paraît la tâche de le dépendre de sa mentalité magique ! En quelques lignes, Traven nous brosse un tableau saisissant de cette autre réalité :

Niemand weiß besser als der Indianer aus den Regionen nahe den Dschungeln, welche Grauen der Dschungel birgt. Was aber das Henken und die Wehrlosigkeit des Gehenkten in der Nacht, in den Tiefen des Dschungels, für den Indianer so unsäglich und unerklärbar grauenhaft macht, ist seine nicht zu unterdrückende Furcht vor Geistern und Gespenstern, sein Aberglaube an das Wiederkehren der Toten, die er, allein in der Nacht, überall zu sehen glaubt. Ein Weißer, über Nacht eingesperrt in die Schreckenskammer eines Wachsfigurenmuseums oder in die unterirdische Gruft eines Mausoleums, kann nicht so leiden wie ein primitiver Indianer, aufgehängt und wehrlos in der Nacht im Dschungel und ohne Feuer in der Nähe. Die Montellanos waren klug und erfahren genug, die Burschen, von bestimmten harten Ausnahmen abgesehen, nicht zu weit vom Lager zu henken. Hätten sie die Burschen tief in dem Dschungel, weit vom Lager gehängt, so wäre am Morgen keiner mehr am Leben gewesen⁴⁸⁸. [Personne plus que l'Indien de ces régions près de la jungle ne sait l'épouvante que recèle la brousse. Mais ce qui, pour lui, donne à la pendaison et à l'impuissance de se défendre la nuit, dans les profondeurs de la brousse, une horreur indicible et inexplicable, c'est la peur instinctive, insurmontable de l'Indien pour les fantômes et les spectres, c'est sa croyance superstitieuse aux revenants, qu'il croit deviner partout dans l'obscurité. Un Blanc, enfermé la nuit dans un musée de figures de cire ou dans la crypte d'un mausolée, souffre moins qu'un Indien primitif pendu dans la jungle, loin de toute lumière. Les Montellano étaient assez intelligents et assez expérimentés pour ne pas pendre leurs travailleurs trop loin du camp, sauf quelques types exceptionnellement endurcis. S'ils les avaient pendus trop loin, le lendemain matin, on n'en aurait pas retrouvé un seul vivant.]

Aussi fataliste et superstitieux soit-il, l'Indien n'est pas pour autant un être inerte et dénué de tout jugement. Il sait aussi utiliser son intuition, faire preuve de circonspection et même évoluer psychologiquement, tout au moins dans une certaine mesure : une bonne partie de la tranche narrative traitant de la vie à la « montería » analyse justement l'évolution intérieure de ses locataires. Ceux-ci vont passer de l'état de bêtes de somme à celui d'hommes résolus à se révolter pour mettre fin à l'oppression dont ils sont victimes. La leçon du roman, c'est qu'en dépit des circonstances les plus défavorables, le joug sous lequel ploient les prolétaires de l'exploitation forestière est finalement rompu du fait de son inhumanité même. Déshumanisés les maîtres et leurs séides, dépersonnalisés et déshumanisés leurs victimes. Mais cette déshumanisation de l'Indien va se retourner inmanquablement contre l'exploiteur. Arrivés dans la jungle en esclaves dociles et résignés, les forçats de la « caoba » se transforment brusquement en guérilleros inflexibles sous les effets conjugués d'événements apparemment fortuits et du travail souterrain d'éléments infiltrés. Dans la profondeur de la forêt aussi bien qu'au cœur des villes, la tyrannie dégradante, avec son long cortège d'humiliations et de souffrances, est le plus sûr vecteur de la Révolution.

⁴⁸⁸ *Rebellion*, p. 91.

X.-5.2. Aventure et révolution ... selon B. Traven.

« La Armonía », le nom de la plus vaste des trois « monterías » des frères Montellano, est une appellation des plus cyniques eu égard aux conditions de travail et à l'espèce de relations patrons-ouvriers qui y prévalent. À La Armonía, en effet, les trois frères exercent leur autorité dictatoriale sur un système fasciste en réduction, utilisant les méthodes typiques de coercition en vigueur dans les régimes totalitaires. On ne peut s'empêcher d'établir un parallèle avec les tout premiers établissements concentrationnaires qui se mettent en place en Allemagne à l'époque de la rédaction du livre, établissements destinés, soi-disant, à redresser et à « rendre libres par le travail » les opposants au nouveau régime... Dans la « montería », telle que la présente le narrateur, le sort des travailleurs sous contrat est atroce. Brimades et coups de fouet constituent le quotidien de ces hommes liés à l'exploitation forestière en raison de dettes réelles ou inventées et traités en mineurs infantiles. La punition la plus humiliante et la plus douloureuse consiste à pendre par les bras ou les jambes ceux dont le rendement est considéré comme insuffisant. Devant un tel déferlement de cruauté, on comprend que d'aucuns conçoivent le projet de s'évader pour échapper à ce monde inhumain, fait de sévices et de labeur écrasant.

Trois tentatives de fuite et leurs conséquences dramatiques vont perturber la bonne marche de « La Armonía » et préparer les esprits à la révolte : celle des deux Indiens « Bachajónes », Urbano et Pascasio, celle ensuite de Candido Castro et de sa sœur Modesta, celle enfin de Modesta, qui est le véritable déclencheur de la mutinerie générale. Les trois récits en abyme auxquels elles donnent lieu sont autant de mini-aventures enchassées dans la grande aventure de *La révolte des pendus*.

Lors de la première tentative de fuite, celle d'Urbano et de Pascasio, le « capataz » La Mecha perd la vie dans l'échauffourée dans la jungle, mais Pascasio est à son tour abattu par le deuxième surveillant, El Faldón. Ramené ligoté au campement et rendu au-delà de ses forces physiques et morales, Urbano, l'autre fugitif, comparaît devant Don Acacio au moment du déjeuner. Le « patroncito » lui signifie qu'il ne quittera plus la « montería » que comme un vieillard, attendu qu'à ses propres dettes s'ajoutent dorénavant celles de son camarade défunt et aussi celles que La Mecha avait contractées auprès de lui. Laissé à lui-même en attendant la

punition que doit lui administrer Don Acacio en personne, Urbano en vient à dresser le bilan de sa misérable existence passée et à envisager son avenir au camp, un avenir sombre, fait de coups et de pendaisons et tout cela parce qu'en dépit de ses efforts il n'aurait pas la force de produire le travail exigé. Profitant d'un instant d'inattention de l'Espagnol, occupé à s'allumer une cigarette, Urbano va passer à l'action, encore que son mouvement relève plus d'une réaction instinctive de défense que d'un geste pleinement raisonné :

Urbano, den Lasso hinreichend, sah die dicke Peitsche am Handgelenk des Don Acacio baumelnd. Ohne es zu wollen, ohne auch nur zu denken, stieß er jetzt mit der Faust des freien Armes Don Acacio gegen den Baum, so daß dessen Hinterkopf an den Stamm brummte. Für einen kurzen Moment war Urbano erstaunt über seine Tat. Jedoch ebenso rasch kam ihm zur vollen Erkenntnis, daß es nun spät sei, seine unbewußt vollbrachte Handlung hiermit abzuschließen. Das war Meuterei. Er würde unter entsetzlichsten Qualen für diesen Faustschlag zu Tode gehenkt werden.

Die Furcht vor der grausamen Peinigung, die ihn jetzt erwartete, war mehr als alle anderen Gedanken und Gefühle die Ursache, daß er sich nun gezwungen sah, die einmal begonnene Handlung völlig zu Ende zu führen⁴⁸⁹. [Urbano tendit le lasso à don Acacio. Au même instant, il vit la solide cravache qui pendait au poignet de don Acacio. Sans le vouloir, instinctivement, il plaqua violemment don Acacio du poing de son bras libre contre l'arbre de sorte que l'occiput de ce dernier émit un bruit sourd en allant heurter le tronc. Pendant un court instant, Urbano fut stupéfait par son propre geste. Mais l'instant d'après, il avait parfaitement réalisé qu'il était maintenant trop tard pour en rester à ce mouvement accompli inconsciemment. Il venait de se rebeller. Pour ce coup de poing, on le pendrait jusqu'à ce que mort s'ensuive, dans les plus effroyables tourments.

Plus que toutes les autres pensées et que tous les sentiments, la crainte du châtement cruel qui l'attendait fit qu'il se vit contraint de pousser l'acte commencé jusqu'à ses dernières conséquences.]

Étant parvenu à attacher le « jefecito » à un tronc d'arbre desséché, et conscient qu'il n'a plus rien à perdre, Urbano exerce une terrible vengeance sur Don Acacio : ayant repéré, flottant sur l'eau, une branche pourvue d'épines « longues comme le doigt et dures comme l'acier », il s'en empare, détache une épine de sa tige et crève, l'un après l'autre, les yeux de Don Acacio ! Son geste accompli, Urbano se suicide par noyade :

Mit raschen Fingern öffnete Urbano den Stick, der ihm als Gürtel zum Festhalten seiner zerlumpten weißen Baumwollhose diente. Er nahm den Stein und schob ihn in die Hose. Dann band er den Strick wieder fest. Von einem herabhängenden Ende des Lassos, mit dem Don Acacio gefesselt war, drehte er flink eine Litze los, biß sie durch und band sie sich unter dem Stein um die Hüfte. Noch während er knüpfte, rannte er in den Fluß. Der Strudel erfaßte ihn und schleuderte ihn mehrere Male um sich selbst, lange ehe er die Mitte erreicht hatte. Sein Kopf tauchte nur einmal auf. Dann verschwand er⁴⁹⁰. [Rapidement, Urbano desserra la cordelette qui lui servait de ceinture et soutenait son pantalon de coton blanc usagé et déchiré. Il prit la pierre et l'introduisit dans son pantalon. Ensuite, il attacha de nouveau la cordelette. Avec l'extrémité qui pendait du lasso maintenant Don Acacio ficelé, il fit prestement

⁴⁸⁹ *Rebellion*, p. 122.

⁴⁹⁰ *Rebellion*, p. 128-129.

un cordon, le coupa avec les dents et s'en entoura les hanches pour maintenir en place la pierre. Tout en faisant le nœud, il descendit dans le fleuve. Le courant le saisit, le souleva à plusieurs reprises avant qu'il eût atteint le milieu des eaux. Sa tête émergea une fois encore, puis il coula.]

Au-delà des diverses péripéties de cet épisode très prégnant, une question s'impose. En le plaçant dans le contexte plus large d'une révolution qui se dessine, quel sens faut-il donner à l'échec de l'entreprise d'Urbano et de Pascasio ? Sans doute celui que lui donna vraisemblablement B. Traven lui-même, à savoir que toute tentative individuelle de libération, aussi courageuse et résolue soit-elle, se condamne ipso facto à l'échec. A contrario, une action collective d'émancipation a plus de chances de pouvoir réussir – surtout si elle bénéficie d'une bonne organisation et d'une planification efficace. L'ancien révolutionnaire tire ici la leçon de l'échec de l'utopie des Conseils de 1919 : la République de Bavière qui voulut imposer une vision collectiviste de la société, avec une industrie au service des hommes et des coopératives régies par la démocratie directe et permanente, échoua parce qu'elle était constituée d'hommes souvent d'une incontestable probité, mais dotés d'une insuffisante maturité politique. Une République d'intellectuels, où se côtoyaient poètes expressionnistes, théoriciens universitaires, anarchistes et communistes et où chacun y allait de son discours et de son programme d'action tandis que, dans le même temps, la contre-révolution fourbissait ses armes, ne pouvait qu'échouer dans un pays foncièrement conservateur. Quoi qu'il en soit, pour en revenir à la tragédie d'Urbano, on voit bien qu'en dépit du côté aléatoire que pouvait revêtir l'entreprise dès le départ, le résultat n'est, après tout, pas si négligeable en termes de prélude à une rébellion. Car l'atteinte hasardeuse à l'intégrité physique d'un des maîtres de l'exploitation – qui se suicidera peu après de désespoir – démontre la vulnérabilité de l'opresseur, ouvrant par là la gamme des possibles. Pour peu, en effet, que la nouvelle fasse le tour du monde clos des exploitations forestières, elle ne fera que renforcer l'esprit offensif des plus déterminés parmi les damnés de l'acajou !

Les péripéties qui émaillent la deuxième tentative de fuite, celle de Candido et des siens, sont tout aussi captivantes et pleines de suspense que le récit de leur naufrage nocturne suite à l'ordre de transfert vers « les nouvelles régions » prononcé par Don Felix. Celui-ci avait refusé d'accéder à la demande de Candido de les laisser embarquer sur un autre « cayuco » [canoë] que celui conduit par le métis Felipe, passablement ivre. Au cours du naufrage qui s'est ensuivi, Angelito, le fils aîné de

Candido, a disparu dans les flots. C'est la mort de ce fils, survenant après le décès de sa femme, et la nostalgie de son existence d'autrefois qui poussent le malheureux à fuir à tout prix la « montería ».

Sans aucune préparation, l'entreprise ne pouvait qu'échouer. Rattrapés par les « capataces », les fugitifs Candido, Modesta et le petit Pedrito – celui-ci blessé au bras à la suite de la décharge de chevrotines faite par le « capataz » El Guapo [Le Galant] – sont amenés devant Don Felix. Décidé à faire un exemple retentissant et à montrer à tout le monde comment il châtiait ceux qui rompaient leur contrat, Don Felix ordonne au « capataz » El Gusano [Le Ver] de trancher les oreilles de Candido :

Candido, immer noch auf den Knien und tief gebückt, wehrte sich nicht. Als ihm das dicke Blut am Halse hinunterlief, bewegte er nur den Kopf, um zu vermeiden, daß er das Blut schluckte. « Warum frißt du denn deine eigene Jauche nicht ? » rief don Felix. « Du frißt doch deine eigenen Läuse und mästest dich daran. Da wirst du wohl auch deine eitrige Jauche fressen können, Schwein von einem Chamula⁴⁹¹ ». [Candido, toujours à genoux, prosterné, ne se défendit pas. Lorsque le sang épais lui descendit dans le cou, il remua seulement la tête pour éviter d'avaler le sang. « Pourquoi ne bouffes-tu pas ton purin ? » gueula don Felix. « Tu manges bien tes poux et tu t'en engraisse. Alors tu peux bien bouffer ton purin, cochon de Chamula. »]

La mutilation du père ne lui paraissant pas suffisante, il fait également trancher les oreilles du petit Pedrito, malgré les supplications et les efforts de Modesta pour protéger son neveu. Celle-là, il se la réserve comme futur concubine :

« Habe nur keine Angst, mein wildes Hürchen, dir schneide ich keine Ohren und keine Nase ab. Die gefallen mir zu gut. Kommst zu mir, mein Hürchen, spreizt für mich deine Stelzen aus⁴⁹² ». [N'aie pas peur, petite putain sauvage ! À toi, je ne couperai ni le nez ni les oreilles. Ils me plaisent trop. Tu vas venir avec moi, ma petite putain, que je t'écarte les jambes.]

Maître de la vie et de la mort, insensible au spectacle de la dévastation qu'il a causée, Don Félix n'hésite pas à déclarer au sujet du garçonnet mutilé :

« Er wird ja nun rascher lernen », fügte Don Felix hinzu, « und besser lernen, weil er nun besser hören kann, seit ihm die Ohren aufgeklappt worden sind. Er soll überhaupt froh sein, daß ihm nun niemand mehr daran zerren kann⁴⁹³ ». [« Il apprendra plus vite », ajouta don Felix, « et mieux aussi parce qu'il entendra très bien, à présent que ses conduits auditifs sont dégagés. Il a encore de la veine que personne ne puisse plus jamais lui tirer les oreilles].

⁴⁹¹ *Rebellion*, p. 184.

⁴⁹² *Ibid.*, p. 185.

⁴⁹³ *Ibid.*, p. 187.

L'acte de pure cruauté ordonné par Don Felix, survenant après la révolte d'Urbano et l'agression perpétrée sur la personne de Don Acacio, rend prévisible une explosion générale. Pourtant, jusqu'au dernier moment, les Indiens obtempèrent aux ordres reçus. On peut voir dans cette attitude soumise et résignée le résultat de la colonisation des âmes, comme l'explique au « hachero » [bûcheron] Santiago l'intellectuel révolutionnaire Martín Trinidad :

« Früher haben sie geglaubt [alle Peones und alle Bauern], niemand könne etwas gegen die Diktatur machen, weil sie von Gott eingesetzt sei und von Gott bestimmt ist und immer gepredigt wurde, daß sie tausend Jahre dauern würde⁴⁹⁴ ». [Autrefois, ils ont cru que personne ne pouvait rien contre la dictature parce qu'elle avait été instaurée par Dieu et parce qu'on prêchait toujours qu'elle durerait mille ans.]

La tentative de viol infructueuse perpétrée par Don Félix sur Modesta est l'événement déclencheur de la mutinerie générale. convoitée, la jeune fille a réussi à s'arracher des griffes du chef de l'exploitation forestière en se jetant dans une fuite éperdue à travers la jungle. Poursuivie par le « capataz » El Gusano, « le Ver », elle est capturée par celui-ci au moment même où elle atteint le campement des « monteros ». Attachée au lasso et traînée comme un animal derrière la monture du surveillant, Modesta a renoncé à la lutte, convaincue que son destin la condamne à être la proie de Don Félix. Les lignes qui décrivent sa douloureuse résignation sont empreintes d'une forte charge émotionnelle :

Als Modesta auf die Knie gekommen war, sah sie Celso an. Ihre Augen waren nicht anklagend. Sie wußte wohl, daß Celso, wie ihr Bruder, wie alle Menschen, ebenso hilflos war wie sie. Aber Celso sah in ihren Augen eine dumpfe Traurigkeit, die ihn mehr erregte, als es Anklage oder Verachtung je hätten tun können. Verwirrt blickte er hinweg von ihr. Aber da trafen seine Augen die Gesichter seiner Genossen, die alle dastanden und starr auf ihn sahen. Martin Trinidad kniff die Augen zusammen und gleichzeitig die Lippen, während er einen schnaufenden Atemzug durch die Nase tat, die sich ihm zuzupressen schien. Das alles währte nur zwei oder drei Sekunden⁴⁹⁵. [En tombant sur les genoux, Modesta regarda Celso. Dans ses yeux, on ne lisait pas de reproche. Elle savait trop bien que Celso, comme son frère, comme tous les autres, était tout aussi impuissant qu'elle. Mais Celso surprit dans son regard une profonde tristesse qui lui fit plus de mal qu'un reproche ou qu'une injure auraient pu le faire. Confus, il détourna d'elle son regard. Mais ses yeux se posèrent alors sur les visages de ses camarades qui étaient tous là, debout, et le regardaient fixement. Plissant les yeux et serrant les lèvres dans le même temps, Martin Trinidad respira fortement par les narines, comme pour se libérer d'une oppression. Tout cela ne dura que deux ou trois secondes.

Dès lors, le « capataz », auquel Celso, d'un bon prodigieux, fait vider les étrières, n'a plus que quelques minutes à vivre :

⁴⁹⁴ *Ibid.*, p. 204.

⁴⁹⁵ *Rebellion*, p. 196-197.

Und dann folgten die Hiebe so rasch und so heftig, daß, als Celso sein Opfer endlich losließ und wegsprang, der Schädel des El Gusano in Stücke zertrümmert war⁴⁹⁶. [Les coups pleuvaient si rapides et si violents que lorsque Celso relâcha sa victime et bondit sur le côté, le crâne d'El Gusano n'était plus qu'une bouillie sanglante.]

Hors fiction, les historiens tenants de la théorie atomistique de l'Histoire verraient sans doute dans un dénouement de ce genre un exemple venant conforter leur point de vue : celui du grain de sable qui enraye et infléchit de manière inattendue le cours des événements. Dans notre récit, outre qu'il opère comme un exutoire nécessaire, ce retournement imprévu de la situation, courant dans les romans d'aventures classiques, ouvre la porte à un avenir que la plupart des mutins étaient encore loin de soupçonner quelques instants auparavant. L'art de l'auteur consiste ici à mêler adroitement l'événementiel au structurel, rendant de la sorte l'intrigue plus vraisemblable aux yeux de ses lecteurs.

X.-6. De la révolte à la Révolution : la nécessaire éducation politique des prolétaires.

Le soulèvement des « monteros » et l'anéantissement de la couche sociale dominante sont le résultat de la combinaison de trois facteurs : 1) la colère : pour B. Traven il est nécessaire de laisser monter ce sentiment, car c'est la force motrice qui fait germer la résistance et rend le travailleur dangereux ; 2) des tentatives individuelles de rébellion, comme celle de Pascasio et d'Urbano, vouées à l'échec du fait de leur caractère spontané, proche de l'acte réflexe, mais qui signalent tout de même aux ouvriers de l'acajou que l'adversaire est vulnérable ; 3) la survenue d'un événement catalyseur telle la capture de Modesta par El Gusano, capture qui déclenche la réaction meurtrière de Celso et marque le début de la mutinerie. Pour autant, la réussite de l'entreprise a largement dépendu de la présence, parmi les forestiers, de quelques individus dotés d'un caractère plus affirmé que chez les autres et possédant une conscience plus claire de l'injustice de la situation dans laquelle on les maintient, voire une conscience de classe. C'est ainsi que des « monteros » comme Celso, Andrés, Santiago, Fidel et Matias, qui ont eu l'occasion de confronter leurs idées, en sont arrivés à la conclusion que leur seule chance de succès se trouvait dans l'association et le combat de tous contre l'exploiteur commun.

⁴⁹⁶ *Ibid.*, p. 198.

Celso, Andrés et leurs camarades se démarquent par conséquent de l'ensemble des autres travailleurs à l'attitude fondamentalement soumise en dépit des sévices qu'ils endurent. Une attitude qui change du tout au tout une fois le pas de la révolte collective franchi. Car à partir de là, le déchaînement de violence emporte tout sur son passage, non seulement les « patroncitos » et leurs séides, mais aussi, nous venons de le voir, les « artesanos », leurs épouses et leur progéniture. Une violence qui vérifie l'adage qu'« il faut se méfier de l'eau qui dort » et qui n'est pas sans rappeler celle exercée, à plus grande échelle, par les Khmers rouges dans les années 1970 : combien rares furent ceux qui entrevirent alors les ferments de destruction générés par la haine et le ressentiment des uns contre les autres au sein même d'une population considérée comme placide et pacifique ! Toujours est-il que la révolte a lieu quand s'accomplit le processus de maturation politique des principaux protagonistes, confortés dans leurs convictions par l'apport essentiel que constituent l'ouverture sur l'extérieur et la rhétorique révolutionnaire de l'« outsider » Martín Trinidad. Celui-ci a peut-être quelque chose à voir avec la réalité historique, dans la mesure où il partage plus d'un trait avec Otilio Eduardo Montaña (1877-1917), l'intellectuel de l'entourage d'Emilio Zapata qui mit en forme la version définitive du plan de Ayala du 25 Novembre 1911.

Penseur et propagandiste de terrain comme son modèle, Martín Trinidad a la capacité d'expliquer à ces hommes incultes et à la pensée sans horizon que sont les « monteros » les causes de l'état injuste dont ils souffrent. Son expérience de militant politique, son charisme et une rhétorique révolutionnaire convaincante parce qu'adaptée aux hommes et à la situation, sont des atouts puissants pour entraîner leur adhésion et les instruire dans l'art de faire une révolution avec le maximum de chances de succès. C'est pourquoi, compte tenu de l'esprit moutonnier de nombre de travailleurs, troupeau humain qu'un long asservissement a rendu incapable d'initiatives d'une quelconque envergure, il s'agissait avant tout d'impulser le mouvement qui briserait l'immobilisme. D'où ses exhortations répétées à passer à l'action. Le *personnage* de l'intellectuel engagé qu'incarne Martín Trinidad est, sans conteste, le produit de l'engagement de l'auteur : cela est perceptible au discours suivant, profondément connoté dans un sens stirnérien, individualiste et antihierarchique :

« Wenn wir Erde und Freiheit haben wollen, müssen wir sie uns verdienen und darum kämpfen. [...] Nichts ist verbrieft und besiegelt hier auf Erden, was nicht jeden Tag neu geschrieben und neu besiegelt wird. Traut niemals einem Führer, wer es auch sein mag, was er euch auch versprechen mag, wo er auch herkommt. Frei bleibt nur der von euch allen, der sich selbst vertraut, selbst täglich neu um seine Freiheit kämpft und seine Freiheit niemand zur Aufbewahrung gibt. Ihr alle seid frei, wenn ihr jeder frei sein wollt ; und ihr alle seid Knechte, wenn ihr Knechte sein wollt und euch kommandieren laßt⁴⁹⁷ ». [Si nous voulons la terre et la liberté, il faut que nous luttions pour elles et que nous les gagnions nous-mêmes. [...] Rien n'est établi et consacré pour l'éternité sur cette terre, hormis ce qui est établi et consacré de nouveau chaque jour qui luit. N'ayez jamais confiance en un chef, quel qu'il soit, quelles que soient ses promesses, d'où qu'il vienne. Seul restera libre celui d'entre vous qui aura confiance en ses capacités, qui luttera chaque jour pour sa liberté et n'en confiera la garde à personne. Vous serez tous libres si vous avez chacun vraiment la volonté de l'être et vous serez tous des valets si vous voulez bien l'être et si vous vous laissez commander.]

On peut rapprocher de ces paroles l'injection invariable de Stirner :

« [...] wendet Euch lieber an Euch als an eure Götter oder Götzen. Bringt aus Euch heraus, was in Euch steckt, bringt's zu Tage, bringt Euch zur Offenbarung⁴⁹⁸ ». [Adressez-vous de préférence à vous-mêmes plutôt qu'à vos dieux et à vos idoles. Tirez de vous-mêmes ce qui est en vous, manifestez-le, révélez-vous.]

Ces accents stirnériens, on les retrouve un peu plus loin dans l'idée d'auto-responsabilité et d'effort tendu vers la réalisation de la liberté individuelle, prémices à la liberté de tous :

« Sorgt euch nicht um die Freiheit eurer Nachbarn, sorgt euch um eure eigene Freiheit zuerst. Und wenn jeder von euch frei ist, sind auch alle andern frei, und kein Finquero und kein Politico und kein Cientifico kann euch in die Monterias schicken⁴⁹⁹ ». [Ne vous occupez pas de la liberté du voisin, occupez-vous d'abord de la vôtre à vous. Et si chacun de vous est libre, alors tout le monde sera libre. Alors, aucun finquero, aucun politico, aucun cientifico ne sera capable de vous renvoyer dans les monterías.]

Pourtant, l'affirmation de la liberté individuelle ne saurait en aucun cas contredire celle du plus grand nombre. Bien au contraire : l'affranchissement de quelques centaines d'hommes isolés au cœur de la forêt pluviale doit s'inscrire dans un projet d'émancipation plus vaste, un projet collectif qui dépasse les frontières des États et dans lequel chacun est intéressé à la libération de tous :

« Richtig ! Muchachos, richtig gesagt ! » rief El Profesor von dem Ast des Baumes herunter, auf dem er saß, um einen weiten Überblick über das ganze Feld der versammelten Muchachos zu haben. « Wir sind frei. Aber wir sind nicht nur frei für uns allein. Als Freie sind wir Kämpfer für die Freiheit aller, die heute noch unfrei sind, für alle Bauern und Arbeiter, und alle vereinigt für den gleichen Freiheitskampf⁵⁰⁰ ». [– Vous l'avez dit, et bien dit, muchachos ! cria El Profesor du haut de l'arbre où il s'était juché pour avoir une vue d'ensemble du

⁴⁹⁷ *Rebellion*, p. 258.

⁴⁹⁸ *Der Einzige und sein Eigentum*, op. cit., p. 178.

⁴⁹⁹ *Rebellion*, p. 258.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 307.

rassemblement des muchachos. – Nous sommes libres, mais nous ne sommes pas libres seulement pour nous. Nous autres, hommes libres, nous sommes les champions de la liberté de tous ceux qui sont encore serfs, de tous les paysans et de tous les ouvriers, et nous devons nous unir tous en vue du même combat pour la liberté.]

Considérée sous cet aspect, l'insurrection des « monteros » devient symbolique d'un conflit aux contours autrement plus larges : celui que mènent, sous la bannière de la Révolution mondiale, des hommes et des femmes prêts au sacrifice pour la liberté de tous, et, en fin de compte, pour le bonheur de l'humanité toute entière !

Passionné d'éducation politique, El Profesor, comme l'appelle affectueusement le narrateur, a aussi des idées bien définies en matière de stratégie militaire. Son discours sur la façon la plus efficace d'aborder l'ennemi sur le terrain pourrait avoir sa place dans l'ouvrage *Masse und Macht* d'Elias Canetti :

« In großen Massen müssen wir ankommen. Sonst unterliegen wir. Wir können nur als Masse und in der Masse und mit der Masse gewinnen, weil wir nur als Masse etwas wert sind. [...] In der Masse habt ihr tausend Köpfe und zweitausend starke Arme, und in der Masse seid ihr allen überlegen. Und darum ist es, daß ich sage, die Freiheit kann auch weglaufen, wenn wir nicht alle zusammen in einer großen Masse und alle zu gleicher Zeit kommen. Gegen zehn Millionen Ameisen ist auch der stärkste Löwe machtlos, da gibt er den jungen Ochsen, den er sich schnappte, wieder her. Ihr seid die Ameisen, und die Patronen sind die Löwen⁵⁰¹ ». [Nous devons arriver en masse. Sans quoi, nous serons battus. Nous ne pouvons vaincre qu'en tant que masse, par la masse et avec la masse, parce que nous n'avons de valeur que si nous sommes la masse. [...] Avec la masse, vous possédez mille têtes et deux mille bras vigoureux, et quand vous êtes en masse, vous êtes supérieurs à tous. C'est pourquoi, je vous le dis, la liberté pourrait fort bien nous échapper si nous ne formons pas tous une masse importante et si nous n'arrivons pas tous en même temps. Le lion le plus fort est désarmé face à dix millions de fourmis, et le voilà obligé de lâcher le jeune bœuf qu'il vient d'attraper. Vous êtes les fourmis et les patrons sont le lion.]

C'est sa capacité à définir une ligne d'action claire et sa connaissance de l'adversaire qui ont placé Martín Trinidad à la direction suprême des troupes avec le titre de « Comisario ». Un titre qui ne doit pas masquer le fait qu'il se considère non pas comme un dirigeant, mais bien comme un éclaireur, un éducateur des prolétaires. Un homme qui acquiert le respect et l'écoute, non pas en imposant quoi que ce soit, mais par ses actes. Juan Mendez, l'ancien sous-officier cassé, a été choisi, quant à lui, comme général en raison de ses connaissances militaires supposées. Il a pris Celso comme chef d'État-major. Un Celso qui ne fait pas grand cas de son nouveau titre, ce qui lui importe étant uniquement de se trouver au

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 302-303.

premier rang au moment de l'engagement – pour s'armer et se vêtir aux frais de l'adversaire terrassé !

Le narrateur se plaît à souligner le savoir-faire d'un général aussi atypique que Juan Mendez. Celui-ci, à l'instar des chefs révolutionnaires historiques parmi lesquels Emiliano Zapata, très certainement son modèle, compense une instruction militaire somme toute assez rudimentaire par un solide bon sens, une âme chevillée au corps et le sens des responsabilités. Surtout, il est entouré et secondé par des hommes habités au plus profond d'eux-mêmes par la conviction que leur cause est juste et qu'en conséquence elle ne saurait souffrir ni remise en question ni attermoiments :

Der größte Heerführer hätte es nicht besser machen können als dieser ungeschulte Generalstab, an dessen Spitze ein Sergeant stand, der Mühe hatte, eine Meldung auszuschreiben, weil er im Schreiben wenig gewandt war. Aber als Offizier hatte er Leute wie El Profesor, und er hatte Leute wie Celso, Andres, Santiago, und Matias, indianische Burschen, die zwar nicht gelehrt, aber in Herz und Seele Rebellen waren, solcher Art, die keinen Ehrgeiz für ihre eigene Person haben, sondern nur einen stetig wachsenden Ehrgeiz für eine Idee, die sie als richtig und durchführbar erkannt haben. Sie wußten genau, wohin sie steuern wollten, und sie steuerten, ohne mit irgendwem, der ihnen in den Weg kommen sollte, zu handeln oder zu verhandeln⁵⁰². [Le général le plus expérimenté n'aurait pas fait mieux que cet état-major sans instruction, à la tête duquel se tenait un sergent qui avait bien du mal à écrire un rapport, parce que l'écriture n'était pas son fort. Mais il avait des officiers comme El Profesor et des hommes comme Celso, Andres, Santiago et Matias, muchachos indiens sans doute sans instruction, mais qui étaient dans leur cœur et dans leur âme des rebelles, et qui n'avaient d'autre ambition personnelle que de faire triompher l'idée qu'ils avaient reconnue juste et exécutable. Ils savaient exactement où ils voulaient aller et ils avançaient sans traiter ni discuter avec quiconque se serait mis en travers de leur route.]

Tierra y Libertad, La Terre et la liberté ! Ce slogan zapatiste revient fréquemment dans la bouche des hommes du « régiment des pendus ». Sa formulation est le lieu magique où la fiction vient se fondre dans la réalité historique mexicaine, au point que le lecteur envoûté croit revivre dans les actions relatées une page d'histoire. Il est vrai que ce cri de ralliement synthétise à lui seul, non seulement une grande partie des revendications mises en avant lors de la révolution de 1910 mais encore tout un pan de l'identité du Mexique. Souvenons-nous que la propriété du sol était, au début du XX^e siècle, l'une des principales sources de la tension sociale dans ce pays : 1% de la population possédait 85% des terres et 80% des familles rurales n'en possédaient pas du tout. Or la terre, au Mexique comme partout ailleurs en terre indienne, recouvre une fonction mythique : c'est la terre

⁵⁰² *Rebellion*, p. 299-300.

mère, la mère nourricière dispensatrice d'une énergie dont le travailleur indien, premier occupant du sol, est le dépositaire. Quant à la liberté, elle va de pair avec la possession de la terre et, dans l'optique de B. Traven, elle ne saurait survenir qu'au terme de la révolution sociale. Celle-ci, affranchissant le travailleur indigène du joug imposé par un système aliénant, lui permettra de retrouver l'harmonie primitive et le bonheur rustique auquel il aspire.

La liberté, on la conquiert pour soi et pour les autres. Sans autrement différer. Il faut que son souffle puissant traverse les « fincas » assoupies et entraîne les « peónes » asservis dans son tourbillon libérateur. C'est pourquoi El General n'hésite pas un instant à lancer sa troupe à travers la jungle en direction des zones à ciel ouvert, des villes et des villages. Une marche hautement risquée, en pleine saison des pluies, qu'un stratège véritablement instruit des choses militaires n'aurait envisagée qu'avec effroi :

Juan Mendez jedoch war ein General der Revolution ; er kannte keine Instruktionbücher und wußte nicht einmal, daß es solche Bücher gab. Er sagte : « Marcha adelante al frente ! », und da marschierte das Heer und marschierte richtig, weil es menschlich und natürlich marschierte⁵⁰³. [Mais Juan Mendez était un général révolutionnaire ; il ne connaissait pas les manuels d'instruction dont il ignorait jusqu'à l'existence. Il commandait « Marcha adelante al frente », et l'armée marchait comme elle devait marcher.]

Une marche éprouvante de trois semaines au moins, faite de sueur et de sang, endeuillée par les nombreuses pertes provoquées par les accidents et les attaques des animaux sauvages, sans compter les ravages causés par les fièvres des marais et la dysenterie sur des organismes affaiblis. Une traversée initiatique en quelque sorte, dont on ressort endurci par l'épreuve, étonné d'être allé au-delà de soi-même et rempli d'une fierté jamais encore ressentie. Aussi, en dépit des pertes, des fatigues, des privations et des maladies, le moral de la troupe, nous dit-on, était excellent :

Aber sie waren alle so hoffnungsvoll, so zuversichtlich, so voller Glauben, daß sie auf dem Marsch in ihr Gelobtes Land zu Freiheit und Erde seien, daß sich auch nicht einer von ihnen erinnern konnte, je in seinem ganzen Leben so fröhlich und so voller Hoffnung gewesen zu sein wie jetzt auf diesem Marsche⁵⁰⁴. [Ils étaient tous si pleins d'espoir, si confiants en eux-mêmes, si convaincus d'être en marche vers la terre promise de la liberté qu'aucun d'entre eux ne se souvenait d'avoir jamais été dans sa vie si joyeux et si empli d'espérance que lors de cette marche.]

⁵⁰³ *Ibid.*, p.277.

⁵⁰⁴ *Ibid.*, p. 305-306.

Au sortir de la jungle, ces hommes mal armés et insuffisamment entraînés vont devoir affronter les troupes réglées des « rurales » et des « federales » que le gouvernement dépêche contre eux, dans un combat inégal où leurs chances de survie paraissent négligeables. Leur idéal butera aussi contre l'incompréhension de ceux qu'ils cherchent à émanciper, parfois apeurés par la nouveauté, souvent incapables de voir au-delà de leur intérêt immédiat, prêts à reproduire, par paresse et esprit grégaire, le modèle ancien – le seul qu'ils connaissent – pour l'appliquer avec rigueur aux membres de leur propre communauté. Aussi, Martín Trinidad, l'éveilleur des consciences, n'est-il pas dupe de la sorte d'avancée révolutionnaire que la présence de sa troupe provoque dans le petit village « libéré » d'El Requemado. Il s'en confie à Andrés, le plus fin des révoltés :

« Der Besitz und das Eigentum sind hier in dieser Nachbarschaft fester begründet als zuvor. Es hat sich nur der Name des Besitzers geändert. Und ich kann dir sagen, Camarada, morgen oder übermorgen werden sich die neuen Besitzer hier mit ihren Machetes gegenseitig zerfleischen, eben des neuen Besitzes wegen, bis einer oder keiner übrigbleibt, sich des neuen Besitzes zu erfreuen. Wer den Revolver gewinnt, wird wahrscheinlich der neue Patron werden, und wer die Schrotflinte hat, der neue Mayordomo. Und die noch übrigbleiben, werden wieder Peones sein⁵⁰⁵ ». [L'instinct de possession et de propriété sont plus ancrés qu'auparavant dans cet endroit. Il n'y a que le nom du propriétaire qui ait changé. Et je peux te le dire, camarade, demain ou après-demain, les nouveaux propriétaires se tailladeront entre eux à coups de machete à cause de la propriété, et ils se tueront jusqu'au dernier, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un, s'il en reste, pour jouir de la propriété. Celui qui s'est emparé du revolver sera vraisemblablement le nouveau maître, et celui qui détient le fusil de chasse en sera le majordome. Et ceux qui resteront, par hasard, seront les nouveaux peones !]

On comprend aux lignes qui précèdent quel auteur difficile a pu être B. Traven, pourtant champion proclamé des classes opprimées, pour des communistes doctrinaires toujours à la peine lorsqu'il s'agissait de faire cadrer cette pensée libre avec les schèmes marxistes en vigueur ! Il est vrai qu'il est des idées qui ne se laissent pas aisément confisquer, tant leur vérité est intemporelle. Comme lorsqu'El Profesor poursuit sur sa lancée :

« Die wirkliche Revolution, die fähig ist, Systeme zu ändern, sitzt dem wahren Revolutionär im Herzen. Der wahre Revolutionär denkt nicht daran, was er persönlich durch eine Revolution verdienen könnte, sei es ein Ministerposten oder ein Bürgermeisterämtdchen oder ein vernichteter Geschäftskonkurrent. Der wahre Revolutionär rührt die Grundfesten des Systems auf, unter dem er leidet und unter dem er andere Menschen leiden sieht. Und er opfert sich und stirbt dafür, um die Grundfesten zu zerstören und neue Ideen zu verwirklichen⁵⁰⁶ ». [– La vraie révolution, celle qui est capable de changer les systèmes, elle est au fond du cœur des vrais révolutionnaires. Le vrai révolutionnaire ne pense pas au profit personnel qu'il peut

⁵⁰⁵ *Rebellion*, p. 323.

⁵⁰⁶ *Rebellion*, p. 324.

retirer d'une révolution, que ce soit un poste ministériel, un petit emploi de maire ou encore la place du concurrent en affaires abattu. Le vrai révolutionnaire ébranle les bases du système au milieu duquel il souffre et voit souffrir les autres hommes. Il se sacrifie et il meurt pour détruire ces bases et pour réaliser des idées nouvelles.]

Les scènes finales de *Die Rebellion der Gehenkten* sont si empreintes d'ironie qu'il semble que B. Traven ait eu du mal à garder son sérieux en campant cette armée de paysans indiens et ses ambitions révolutionnaires. Alors que la troupe s'avance pour livrer bataille aux « rurales » – la gendarmerie mexicaine – Traven nous fait entendre la voix de l'ancien « hachero » [bûcheron] Celso, désormais lieutenant, haranguant ses hommes dans un style et un vocabulaire presque identiques à ceux utilisés par les frères Montellano et leurs surveillants vis-à-vis des esclaves de la « montería » :

« Ihr lausigen Indianer, die ihr seid, ihr seid mir auch gerade die richtigen Begleiter. Rebellen wollt ihr sein ? Ein Schitt seid ihr. Ein Hundeschitt ; nichts weiter. Rebellen ? Ha ! Daß ich doch nicht aufplatze vor Lachen. Rebellen. Heulfuntzen seid ihr. Alte verschrumpfte Weiber. Das seid ihr. [...] Flucht meinerwegen von früh bis in die Nacht hinein, wenn ihr eure Freßtore aufsperrt, aber winselt mir hier nicht herum, wenn es nun einmal für eure eigene Rebellion geht⁵⁰⁷. » [– Tas d'Indiens pouilleux ! Ah ! la belle escorte que j'ai là ! Vous voulez être des rebelles ? De la m..., voilà ce que vous êtes ! De la crotte de chien et rien d'autre. Des rebelles ? Ah ! sans blague, laissez-moi rire ! Des rebelles. Des pleurnicheuses, oui ! Des vieilles femmes ratatinées, voilà ce que vous êtes ! [...] Jurez du matin au soir si ça vous fait plaisir, en ouvrant toutes grandes vos margoulettes de goinfres, mais ne venez pas pleurnicher autour de moi, en ce moment où il s'agit de votre rébellion à vous.]

Le ton satirique avec son vocabulaire intentionnellement très dépréciatif, voire scatologique, qui assimile la troupe des révoltés à de l'excrément, à une bande de « pouilleux » et de « vieilles femmes ratatinées », vise à fouailler l'amour-propre des hommes afin qu'ils montrent plus de cohésion et de mordant en vue des rencontres qui se dessinent. Un instant plus tard, le Professeur et son général conviennent de la promotion du zélé Celso au grade de major :

« Aber da fällt mir ein, Camarada Comisario, ich habe einen Coronel, ich habe zehn Capitanes und ein halbes Hundert Tenientes. Was mir dringend fehlt, ist ein Mayor. Mit deiner Erlaubnis, Camarada, werde ich ihn heute abend im Lager zum Mayor ernennen⁵⁰⁸. » [– Mais j'y songe, *camarada comisario* ! J'ai un *coronel*, j'ai dix *capitanes*, j'ai une cinquantaine de *tenientes* [lieutenants] et je n'ai pas encore de *mayor*. Avec ta permission, *camarada*, ce soir, en arrivant au camp, je nommerai Celso *mayor*.]

El Profesor se trouva dans l'impossibilité de ratifier aussitôt cette suggestion, écrit Traven, car ayant buté contre une grosse racine, il tomba de tout son long sur le

⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 326.

⁵⁰⁸ *Ibid.*, p. 327.

sol, les bras et le visage s'enfonçant sous la vase. Une « chute » à prendre au sens propre comme au sens figuré : le « Professeur » lui-même n'avait-il pas décrit la rébellion à ses débuts comme n'ayant « pas d'officiers et pas de chefs » [keine Offiziere und keine Führer] et rien que des soldats [nur Soldaten] ?! On peut déjà percevoir dans le discours du narrateur que la camaraderie et l'anti-autoritarisme idéalistes des premiers jours ont été oubliés pour faire place à une unité révolutionnaire en passe de stratification. Un phénomène politique qui n'est pas, tout bien considéré, sans de nombreux précédents historiques, l'élan, l'enthousiasme et la générosité révolutionnaires faisant place au suivisme et à l'esprit de système. Mais ce scepticisme travénien, bien réel au demeurant, ne doit sûrement pas occulter la philosophie très humaine qui illumine *La révolte des pendus*, comme le reste de l'œuvre de B. Traven.

X.-7. Vérités, invraisemblances et message libertaire.

Les apparences sont trompeuses : *La Révolte des pendus* n'est pas une œuvre basée sur des événements historiques dûment attestés. Aucune révolte indienne de l'ampleur de celle narrée par B. Traven n'a jamais eu lieu dans la forêt des Lacandon aux alentours de 1910, et aucune armée indigène digne de ce nom n'a jamais menacé les villages ou bourgades chiapanèques à cette époque. S'il y eut révolte indienne dans la région, il faut remonter aux années 1868-1870, quand un mouvement religieux assez confus avait réuni des Indiens Chamulas autour du culte de quelques pierres tombées du ciel, ou encore en 1712, quand les peuplades autochtones insurgées contre la domination espagnole réussirent à contrôler, quelques mois durant, le tiers des villages du Chiapas, menaçant même de prendre Ciudad Real, l'actuelle ville de San Cristóbal de las Casas.

Si B. Traven a pu aussi prestement malmener l'Histoire, c'est qu'à l'époque de sa publication le roman s'adressait à des lecteurs européens majoritairement peu au fait des réalités mexicaines, mais toutefois largement réceptifs à la présentation qui leur était faite d'une réalité toute de misère et d'oppression. L'empathie du lectorat ouvrier pour des prolétaires marginalisés et ostracisés allait de pair avec l'inquiétude grandissante que généraient en Europe le danger d'une confiscation des libertés et la stigmatisation de pans entiers de la population par des régimes ayant recours à la terreur politique. À cette époque d'ailleurs, en raison de la mise à l'index de ses

ouvrages par les Nazis, le romancier envisage de se tourner vers le marché américain, où œuvre un prolétariat ouvrier nombreux, pour trouver un débouché à sa production littéraire. Des indices de cette orientation nouvelle se trouvent à deux endroits du roman et constituent autant de signes adressés aux Américains. Par exemple lorsqu'est mise en scène une vieille négresse de Louisiane qui se félicite d'avoir été émancipée, même si c'est au prix d'un ventre creux :

« Yassuh », antwortete sie, « damals hatte ich es gewiß viel besser, aber heute bin ich viel glücklicher ; denn sehen Sie, Sir, es ist das Gefühl und nicht der Magen, was die Menschen glücklich macht⁵⁰⁹. » [– Yassuh, répondit-elle. Je vivais sûrement mieux autrefois, mais aujourd'hui je suis bien plus heureuse. Car, voyez-vous, monsieur, c'est le sentiment, ce n'est pas l'estomac qui fait le bonheur de l'homme.]

Nous trouvons également plus loin une attaque en règle des outils de fabrication allemande et une remarque propre à satisfaire l'ego des Yankees, clin d'œil aux États-Unis d'Amérique et expression corollaire du vif ressentiment de l'auteur à l'égard de l'ancienne patrie. À Martín Trinidad qui vient échanger sa hache à l'entrepôt, le « capataz » El Faldon tient le discours suivant :

« Natürlich », sagte El Faldon, « habe ich mir noch gedacht. Made in Germany. Das ist eine deutsche Axt. Billig wie Hundeschitt auf der Gasse und wertlos wie eine zertretene Zündholzschachtel. Da, nimm die hier. Sie ist nicht gerade neu. Aber das ist eine amerikanische. Die biegt sich nicht und springt auch nicht aus. Mit der deutschen kannst du nicht einmal weichen Käse durchhacken, da verbiegt sie sich noch. Der richtige Dreck⁵¹⁰ ». [– Parbleu ! dit El Faldon. – Il fallait s'y attendre. Made in Germany. C'est une hache allemande. Aussi bon marché que de la crotte de chien dans la rue et solide comme une boîte d'allumettes écrasée. Tiens, prends celle-ci. Elle n'est pas neuve, mais elle est de fabrication américaine. Elle ne se courbe pas et ne vous saute pas des mains. Avec l'allemande, tu ne peux même pas couper un bout de fromage mou parce qu'elle se plie. Une vraie saloperie.]

Qu'il cible le lectorat américain ou germanophone, c'est en anarchiste libertaire que Traven « ficelle » son message. Sous sa plume, les travailleurs indiens de la « caoba » deviennent des prolétaires modèles et quasiment interchangeables. La révolte des « monterías » fait la démonstration que le prolétariat le plus démuné – où qu'il se trouve – est tout à fait en mesure de briser les chaînes de l'asservissement et de faire droit à ses légitimes revendications. À condition, bien entendu, que les prolétaires soient éduqués et conduits par de « vrais » révolutionnaires, des hommes qui ont appris quelque chose des expériences passées – en particulier qu'il ne faut pas pérorer à perte de vue, quand le moment

⁵⁰⁹ *Rebellion*, p. 9.

⁵¹⁰ *Rebellion*, p. 129.

est venu de passer à l'action, sur la manière et sur la façon dont chaque résolution sera mise à exécution. Car, comme l'explique le narrateur :

Es sind immer die Revolutionsparlamente und deren Sitzungen, die eine Revolution veröden und sie endlich zu Fall bringen. Während in langen und ermüdenden Sitzungen diskutiert wird und lange Streitigkeiten darum geführt werden, wer nun das Wort haben solle und wer nicht, was auf die Tagesordnung gesetzt werden und wie die Fahne der Revolution aussehen solle, findet der Gegner Zeit und Ruhe, sich in der Konfusion zurechtzufinden, sich zu sammeln und loszumarschieren⁵¹¹. [Ce sont toujours les parloles des révolutionnaires et leurs réunions qui causent la ruine d'une révolution. Tandis que lors de ces longues et épuisantes réunions on discute et se chamaille à propos de celui qui prendra la parole ou ne la prendra pas, de ce qui sera mis à l'ordre du jour, de la couleur du drapeau, l'adversaire a tout son temps pour tirer profit de la confusion, pour se réunir et attaquer.]

L'échec de Munich et ses causes transparaisent dans ces lignes où s'étale l'amertume de l'écrivain tourmenté par le souvenir d'une formidable occasion manquée !

Cependant, pour que ces Indiens tzotzil ou tzeltal soient représentatifs du prolétariat mondial, il convenait de les « délester » d'une grande part de leur indianité pour n'en plus conserver que cette part des attributs idéalement commune à tous les travailleurs. C'est pourquoi il est fait si peu mention des rites indigènes dans *La révolte des pendus* (à la différence de ce qui se passe dans le roman aux accents ethnographiques *Un pont dans la jungle*, par exemple). Par contre, la solidarité prolétarienne y devient valeur cardinale, d'autant plus marquée chez nos sujets qu'ils semblent y être culturellement, voire « génétiquement » prédisposés !

Au reste, si B. Traven avait campé des personnages authentiquement indiens, en révolte contre l'ordre des Blancs ou tout simplement entrés en résistance pour conserver leur territoire – un peu à la manière des Apaches, des Yaquis ou des Comanches des confins septentrionaux du Mexique – le résultat aurait dû ressembler à ce que les Espagnols et les Mexicains appellent « una guerra de castas », c'est-à-dire une guerre de castes ou de races, comme celle qui éclata en 1847 au Yucatán, quand les Mayas voulurent rejeter une fois pour toutes les Blancs à la mer, mettant le pays à feu et à sang et allant jusqu'à attaquer Valladolid. Le résultat, compte tenu de la supériorité technologique de leurs adversaires et de l'aide que ceux-ci reçurent rapidement des États-Unis, était couru d'avance en dépit de succès initiaux. Au Chiapas, de surcroît, étant donné l'éclatement du monde indien

⁵¹¹ *Ibid.*, p. 313.

en une dizaine d'ethnies nettement différenciées et une multitude de tribus, un soulèvement indigène de quelque importance n'aurait de toute façon poursuivi et, éventuellement atteint, que des buts limités : l'autonomie des communautés locales avec la possibilité pour elles de vivre à leur guise, à l'abri de toute ingérence extérieure, sur des territoires reconnus officiellement comme étant les leurs. Au contraire, en faisant de ces Indiens des prolétaires « passe-partout », Traven échappait à la guerre des castes pour retrouver la lutte des classes, une notion sans doute familière à ses lecteurs européens mais parfaitement étrangère aux Indiens qui lui servirent de modèles.

Aussi, la dénonciation méthodique de l'exploitation sociale des plus démunis à laquelle se livre l'écrivain ne saurait s'embarrasser de considérations sociopolitiques ou ethnographiques trop élaborées, lesquelles, en complexifiant son propos, le rendraient moins percutant. Pour lui, la société se partage schématiquement en deux classes : d'un côté, les exploités dont l'Indien mexicain est le vivant modèle, de l'autre les exploités, représentés par les « ladinos », les Cachupins, les « chinos blancos », voire certains métis, tous promus au rang de symboles de l'oppression. Dans cette optique, la « montería » des frères Montellano, en dépit de son caractère de bague exotique, devient le cadre universel de l'exploitation ouvrière, le passage du particulier à l'universel se traduisant forcément par quelques invraisemblances. Celles-ci, au demeurant, ne déparent nullement ce récit populaire, mais font les frais d'une lecture plus critique de l'œuvre. Ainsi, le discours que tient la jeune Indienne Modesta à Don Félix prisonnier, paraît à la réflexion peu crédible : comment, en effet, une frêle « muchacha » pourrait-elle seulement prendre la parole au beau milieu d'une assemblée de mutins frustes et assoiffés de vengeance ? Comment une illettrée saurait-elle improviser un réquisitoire tour à tour gradué et foudroyant ? De même, avoir choisi des paysans des « Altos » [hautes terres] pour travailler dans les exploitations forestières a dû faire sourire ou grincer des dents maint connaisseur de la question : ce genre de boulot nécessitait en réalité des ouvriers hautement spécialisés, originaires d'endroits ayant une solide tradition de ce type de travail (c'était le cas des Bachajónes) et, en principe, volontaires. Le tout venant n'aurait pas fait l'affaire dans un métier où il fallait faire montre d'une réelle capacité

physique. En effet, à l'exception de la traction des grumes, où l'on utilisait la traction animale, tout le reste dépendait de la force humaine !⁵¹²

La vérité de B. Traven, cette insatiable soif de justice et de liberté, ne saurait, elle, être mise en doute. L'écrivain nous la fait connaître et partager au travers d'une intrigue envoûtante que viennent renforcer la cadence expressive des dialogues et l'insistance émotionnelle de la narration. Tour à tour véhément, ironique et sarcastique, le ton du narrateur dans *La révolte des pendus* n'est pas sans rappeler celui de Gales dans *Le vaisseau des morts*. Cette similitude dans le ton et la forme est à mettre au compte de la sensibilité anarchiste de B. Traven. Celle-ci se manifeste par un rejet de tout autoritarisme étatique, de toute hiérarchie contraignante et des oripeaux qui les accompagnent. À la fin du roman, au moment même où « El Profesor » s'apprête à ratifier la promotion de Celso au grade de « mayor », il bute contre une grosse racine et tombe dans la vase. Avertissement salutaire par lequel l'anarchiste B. Traven signifie clairement qu'en s'arrogeant le droit de distribuer grades et fonctions, on commet la faute majeure de corrompre l'idéal révolutionnaire, s'exposant ainsi au retour de la dictature. Conclusion toute libertaire de cette recherche de la dignité perdue.

⁵¹² Cf. Zogbaum, Heidi, *B. Traven : A vision of Mexico*, SR Books, Wilmington, Delaware, 1992, p. 135-191, ici p. 168.

Chapitre XI

Blumenhöhle am Jacinto – Urwalderlebnis

Ernst Friedrich Löhndorff (1899-1976)

XI.-1. Introduction.

Blumenhöhle am Jacinto – Urwalderlebnis [Enfer floral au bord du Jacinto – Expérience vécue dans la forêt vierge] est le cinquième dans l'ordre de parution des trente-six romans composés par l'écrivain-aventurier Ernst Friedrich Löhndorff. Le livre paraît en 1932 à Leipzig, aux éditions Grethlein und Co. Par la suite et jusqu'en 1961, il sera essentiellement republié par les éditions Schünemann, à Brême, tandis qu'une édition dite « de campagne » estimée à environ 100.000 exemplaires était imprimée à Oslo, en 1943, au profit des soldats allemands en Norvège occupée⁵¹³. D'autres rééditions suivront au profit du *Bertelsmann Lesering* [Club du livre Bertelsmann, 1961], il s'agit là d'une « Lizenzausgabe » accordée par le Carl Schünemann Verlag de Brême, puis aux éditions W. Marken (1977), à Cologne, et Schillinger, à Fribourg (1998)⁵¹⁴. Avant 1932, les thèmes centraux du livre, à savoir l'aventure dans la jungle et la chasse aux orchidées, avaient déjà fait l'objet d'articles de la part de l'auteur dans divers journaux ou magazines, entre autres : « Dschungel-Erleben » [Aventures dans la jungle, 1928], dans le *Neue Züricher Zeitung* [Nouveau journal de Zurich], « Orchideenjäger – An den Quellen des Orinoco » [Chasseur d'orchidées – Aux sources de l'Orénoque, 1929], « Überfall durch Ameisen » [Les fourmis attaquent, 1929], « Tigerjagd im Dschungel » [Chasse au tigre dans la jungle, 1929], « Teufelsfische im Amazonas – Das Leben der Gummisucher » [Les poissons infernaux de l'Amazone – La vie des chercheurs de caoutchouc, 1929], ces quatre derniers articles étant publiés dans le *Neues Wiener Tagblatt* [Nouveau quotidien de Vienne], « Im brasilianischen sertao » [Dans la brousse brésilienne,

⁵¹³ Löhndorff, Ernst, *Blumenhöhle am Jacinto – Urwalderlebnis*, Feldausgabe herausgegeben von der Wehrmachtspropagandagruppe bei Wehrmachtsbefehlshaber Norwegen, Vertrieb : Armeemarktenderei Norwegen, Bremen/Oslo, Carl Schünemann Verlag, Druck : M.J. Boktrykkeri, 1943.

⁵¹⁴ Cf. Matt-Willmatt, Hubert, *Das Abenteuer im Leben und Werk von Ernst Friedrich Löhndorff (1899-1976)*, Freiburg, Schillinger Verlag, 1998, p. 201-202.

1931], publié dans *Das neue Universum* [L'univers nouveau, tome 52], « Dschungelweihnacht » [Noël dans la jungle, 1931], dans *Der gute Kamerad* [Le bon camarade, série 45, 1931/1932, cahiers 21 et 22]. Exotisme, suspense, héros sans liens familiaux, plutôt asociaux, assoiffés d'inconnu, de surprises, de changement, en quête d'un but sinon inaccessible, du moins entouré de tous les dangers : tous ces ingrédients du roman d'aventures se retrouvent dans *Blumenhölle am Jacinto* et font du livre un classique du genre. Une traduction française (partielle) par G. Duchet-Suchaux a paru chez Amiot-Dumont, en 1951, sous le titre *Chasseur d'orchidées*. Elle a fait l'objet de rééditions, l'une en 1959 par Le Livre Contemporain, l'autre en 1995 par Hoëbeke.

XI.-2. Aux sources de l'œuvre.

Dans la biographie qu'il consacre à Ernst Friedrich Löhndorff (1899-1976), Hubert Matt-Willmatt compare la vie et l'œuvre de l'écrivain allemand à celles de l'Américain Jack London (1876-1916)⁵¹⁵. Des points de comparaison existent en effet, puisque tous deux ont puisé dans des existences tumultueuses la matière de leurs livres, tous deux ont eu très jeunes le goût et l'expérience de la mer en partage, tous deux ont séjourné au Mexique : London en tant que correspondant de guerre pour rendre compte de l'intervention américaine à Veracruz, en 1914, Löhndorff comme combattant dans les rangs des partisans de Pancho Villa de 1914 à 1918. C'est du moins ce qu'il affirme dans une série d'articles parus entre le 26 octobre et le 21 décembre 1935⁵¹⁶ sous le titre « Wanderer in weiter Welt » [Voyageur dans le vaste monde] dans les colonnes du *Bodensee-Rundschau* [Panorama du lac de Constance]. Matt-Willmatt tente de reconstituer une biographie aussi cohérente que possible en recoupant les informations livrées par Löhndorff dans le *Bodensee-Rundschau* avec d'autres extraites de ses romans. Entreprise en vérité aussi louable qu'hasardeuse, compte tenu de la tendance assez répandue parmi les romanciers-aventuriers à affabuler et à enjoliver leurs propres aventures ! Si l'on en croit les dires de Löhndorff, ce serait dans la période qui court de l'automne 1919 à l'automne 1920 qu'il se serait enrôlé à Hambourg comme matelot sur le vapeur « Cassandra » – un navire-contrebandier – et aurait navigué à son bord jusqu'au canal de Suez. Là, il aurait sauté de nuit par-dessus bord et rejoint par ses propres moyens Le Caire.

⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 14.

⁵¹⁶ *Ibid.*, note 12, p. 35 et p. 41-63.

Embauché comme matelot sur une barque locale, puis comme ânier par un marchand arabe, il dit avoir parcouru avec ce dernier les étendues désertiques de la Haute-Égypte et du Soudan – le Soudan et l’emploi de la première personne par l’auteur rappelant les romans orientaux de Karl May. Il cite à l’appui de ses dires les localités visitées : Assouan, Korosko, Wadis Halfa, la ville animée de Berber au-delà de la 5^e cataracte, Omdurman et enfin Khartoum, au confluent des deux Nil⁵¹⁷. S’étant ensuite séparé du marchand arabe, il aurait entrepris le voyage retour en remontant le Nil sur une embarcation légère avant de se faire embaucher comme chamelier dans une caravane qui se dirigeait vers le port de Suakin, sur la Mer Rouge. Un navire relâchant dans ce port, il aurait payé le voyage retour jusqu’à Hambourg en œuvrant à bord comme soutier. De retour en Allemagne, il aurait essayé de gagner sa vie pendant quelques mois comme professeur de langues – un métier, selon lui, mal rétribué et où la concurrence était forte. Aussi, le voilà à nouveau inscrit sur les rôles d’équipage d’un bateau à vapeur qui d’Amsterdam fait route vers Rio de Janeiro. Arrivé dans le port brésilien, il aurait abandonné le navire et utilisé avec profit ses connaissances en espagnol (sic) pour gagner, par étapes, l’intérieur du pays jusqu’au fleuve Amazone. À partir de là, les deux narrations, celle du « Wanderer in weiter Welt », dans les colonnes du *Bodensee-Rundschau*, et celle de *Blumenhölle am Jacinto* se recourent dans leurs grandes lignes : le rédacteur des articles, tout comme Ernesto, le narrateur à la première personne du roman, déclare avoir œuvré un temps comme travailleur du caoutchouc dans une plantation, puis s’être associé à deux collecteurs érudits, un Yankee et un Anglais, travaillant comme « chasseurs » d’orchidées dans des conditions souvent épouvantables pour satisfaire les goûts de riches collectionneurs européens et se constituer, ce faisant, un capital substantiel. La flore et la faune hostiles, l’humidité et la touffeur du milieu, l’effet de serre de la jungle, les miasmes, la fièvre, la solitude et les accès de folie, les porteurs indiens, les écumeurs de la forêt, la présence de sauvages aux aguets, la « bonanza » d’orchidées..., on retrouve tout cela dans le roman *Blumenhölle*, le suspense créé par une intrigue captivante en sus ! Le biographe de Löhndorff admet pour sa part le caractère plausible des événements relatés dans le journal, puisqu’il écrit :

Wenn auch die von Löhndorff gemachten Zeitangaben wie « wochenlang » oder « monatelang » recht vage bleiben, erscheint doch das als erlebt Wiedergegebene in dieser

⁵¹⁷ *Ibid.*, p. 74-75.

Kompaktenform möglich, wenngleich sich alles innerhalb eines einzigen Jahres abgespielt haben soll⁵¹⁸. [Même si les indications données par Löhndorff concernant le déroulement temporel, comme « pendant des semaines » ou « pendant des mois », restent fort vagues, ce qui nous est donné comme vécu sous cette forme compacte apparaît néanmoins possible, quand bien même tout se serait déroulé dans l'espace d'une seule année.]

La date du 13 novembre 1920 marque en tout cas le début d'une autre aventure pour Löhndorff – nord-africaine celle-là – dans les rangs de la Légion étrangère. Sa présence est attestée par l'« État signalétique et des services » conservé dans les archives de la Légion à Aubagne, près de Marseille. Le futur écrivain n'y aura passé, en tout et pour tout, que deux mois et demi (et non deux années, comme l'affirme un peu vite Hans Plischke)⁵¹⁹, avant de désertir : un laps de temps suffisant, semble-t-il, pour restituer dans son roman *Afrika weint – Tagebuch eines Legionärs* [L'Afrique pleure – Journal d'un légionnaire] l'atmosphère pesante et les mœurs brutales de cette unité mythique !⁵²⁰

Le thème de la chasse aux orchidées a donné lieu à la rédaction de plusieurs romans en langues anglaise et allemande, tous antérieurs à la publication de *Blumenhöhle am Jacinto*. Il est fort possible, étant donné la similarité des contenus, que Löhndorff se soit inspiré, pour écrire son roman, de celui de Viktor Ottman, *Der Orchideenjäger. Erlebnisse und Abenteuer im tropischen Amerika* [Le chasseur d'orchidées. Aventures et choses vécues en Amérique tropicale], paru une dizaine d'années auparavant⁵²¹. En langue anglaise, il faut citer la publication, en 1930, du récit de F. D. Burdett intitulé *The Odyssey of an orchid Hunter* [L'odyssée d'un chasseur d'orchidées], dont l'action se déroule dans la jungle des Philippines, et dont le héros n'est autre que Burdett lui-même⁵²². Autre témoignage de cette passion anglaise pour les « belles enjôleuses », l'ouvrage *Travels and adventures of an orchid hunter* [Voyages et aventures d'un chasseur d'orchidées] d'Albert Millican, paru en 1891⁵²³. Il s'agit ici du récit des choses vues et vécues par l'auteur lors des cinq voyages qu'il fit dans les régions d'orchidées d'Amérique du Sud. Dans la

⁵¹⁸ *Ibid.*, p. 80.

⁵¹⁹ Plischke, Hans, *Von Cooper bis Karl May*, *op. cit.*, p. 160.

⁵²⁰ Löhndorff, Ernst, Friedrich, *Afrika weint – Tagebuch eines Legionärs*, Grethlein Verlag, Leipzig, 1930.

⁵²¹ Ottmann, Viktor, *Der Orchideenjäger. Erlebnisse und Abenteuer im tropischen Amerika*, Dresde, Verlag Deutsche Buchwerkstätten, 1922.

⁵²² Burdett, F. D., *The odyssey of an orchid hunter*, édité et annoté par Percy J. King, Londres, Herbert Jenkins, 1930.

⁵²³ Millican, Albert, *Travels and adventures of an orchid hunter. An account of canoe and camp life in Colombia, while collecting orchids in the northern Andes*, Cassel & Company, Limited, Londres, Paris & Melbourne, 1891.

catégorie roman, on peut citer encore l'ouvrage d'Ashmore Russan et de Frederick Boyle *The orchid seekers : a story of adventure in Borneo* [Chercheurs d'orchidées : récit d'aventures à Bornéo]. Paru en 1897, le livre narre les aventures fictives de deux jeunes Anglais de l'époque victorienne, Jack et Harry Rider, partis à la recherche d'orchidées sur l'île des coupeurs de tête. L'histoire, fort plaisante, est censée se dérouler en 1856⁵²⁴. L'aventure dans la jungle brésilienne est au cœur des deux romans américains de l'Allemand Franz Donat (1890-1960), de son vrai nom Franz Stehmann, lequel mena une existence faite de vagabondage au Brésil et au Paraguay après avoir quitté le bord du navire sur lequel il servait en tant que mousse (une péripétie assez semblable à celle du jeune Löhndorff quittant *proprio motu* le quatre-mâts « Thielbek », alors à quai dans le port mexicain de Santa Rosalia, pour courir les routes du Mexique). Le premier ouvrage, publié à Stuttgart en 1926, est une manière de roman autobiographique relatant l'existence menée par Donat/Stehmann dans le *sertão* brésilien. Il porte le titre passablement évocateur de *Paradies und Hölle – Abenteuerliche Schicksale eines Deutschen in Brasilien unter Hinterwäldnern, Diamantsuchern, Indianern, Einsiedlern und Verbrechern* [Enfer et Paradis – La vie aventureuse d'un Allemand au Brésil, parmi les coureurs des bois, les chercheurs de diamants, les Indiens, les colons et les criminels]⁵²⁵. Le deuxième livre, intitulé *An Lagerfeuern deutscher Vagabunden in Südamerika* [Autour des feux de camp de vagabonds allemands en Amérique du Sud] paraît l'année suivante, toujours à Stuttgart. Il narre les tribulations, lors de la première guerre mondiale, d'un groupe d'Allemands établis au Brésil et qui, désireux de regagner la mère patrie pour participer à l'effort de guerre, se retrouvent bloqués dans l'État voisin du Paraguay⁵²⁶. D'esprit cocardier quoique non démuné d'humour et d'autodérision, l'ouvrage peut être considéré tout autant comme un récit d'aventures vécues qu'un document historique sur la situation souvent précaire des Allemands au Brésil pendant le conflit, les entreprises du pays hôte n'hésitant pas à procéder au licenciement de leur personnel d'origine allemande pour complaire aux firmes anglo-saxonnes avec lesquelles elles entretiennent des relations commerciales. Le Brésil entrera d'ailleurs en guerre aux côtés des Alliés en avril 1917.

⁵²⁴ Russan, Ashmore & Boyle, Frederick, *The orchid seekers : a story of adventure in Borneo*, Londres, F. Warne and Co., 1897.

⁵²⁵ Donat, Franz, *Paradies und Hölle – Abenteuerliche Schicksale eines Deutschen in Brasilien unter Hinterwäldnern, Diamantsuchern, Indianern, Einsiedlern und Verbrechern*, Stuttgart, Strecker und Schroeder, 1926.

⁵²⁶ Donat, Franz, *An Lagerfeuern deutscher Vagabunden in Südamerika*, Stuttgart, Strecker und Schroeder, 1927.

Hinterland du Brésil, l'espace amazonien avec ses fleuves interminables, sa forêt magique aux brumes plombagines, l'étrangeté de sa flore et de sa faune, ses non moins exotiques habitants, n'a cessé de fasciner les Européens depuis les temps de la découverte. Peu de territoires aussi vastes ont jamais eu une telle puissance évocatrice, entre « terre des merveilles » et « enfer vert maléfique ». Monde encore clos à explorer, à conquérir et exploiter pour les uns, jardin botanique et zoologique pour les autres, l'espace terraqué de l'Amazonie a agi avec suffisamment de profondeur dans l'imaginaire collectif pour faire son apparition en littérature. Souvenons-nous du splendide roman de Conan Doyle, *The Lost World* [Le Monde perdu, 1912], fort bien adapté au cinéma en 1925, dans le film de Harry O. Hoyt ! C'est aussi en 1925 que disparaît dans la forêt brésilienne le colonel Fawcett, parti à la recherche de fabuleuses cités mégalithiques enfouies dans la jungle ... Quant à l'imaginaire allemand, il a été irrigué, tout au long du XIX^e siècle par l'action et les récits de personnages admirables : Alexander von Humboldt, explorateur, ethnographe et naturaliste, le prince Maximilian zu Wied-Neuwied, les deux jeunes et brillants savants Karl von Martius et Johan von Spix, l'anthropologue Karl von den Steinen, l'ethnologue et explorateur Theodor Koch-Grünberg, ce dernier mort tragiquement au Brésil en 1924 après avoir contracté la malaria lors d'une expédition en forêt. Cela se passait quelques années à peine avant la publication de *Blumenhöhle am Jacinto*. Plus près encore de la sortie, en 1932, du roman de Löhndorff, il faut absolument citer la parution en Allemagne, dans la traduction de A. Bermann, alias Arnold Höllriegel, du magnifique roman du Portugais Ferreira de Castro, *A Selva* [Forêt vierge]⁵²⁷. La parution de cette traduction avait été précédée par un article particulièrement laudateur de Bermann dans le « Berliner Tageblatt » [Le quotidien de Berlin] du 30 juillet 1932. Il est possible que Löhndorff ait eu connaissance de cet article, et surtout qu'il se soit inspiré du roman de Ferreira de Castro dont l'édition originale, publiée dès 1930 à Lisbonne, avait fait grand bruit. Toujours est-il que l'exotisme et la puissance évocatrice de la forêt vierge sud-américaine ont dû lui paraître suffisamment porteurs pour que cet environnement fascinant serve encore de décor à deux romans ultérieurs : le premier, dans le genre roman historique, paru en 1934 et intitulé *Trommle Piet – Deutsche Landsknechte im Urwald* [Bas du tambour, Piet – Des lansquenets allemands dans la forêt vierge], le second publié en 1936 et intitulé *Tropensymphonie* [Symphonie des tropiques].

⁵²⁷ Ferreira de Castro, *Die Kautschukzapfer, ein Roman aus dem brasilianischen Urwald*, Hambourg, Enoch Verlag, 1933.

XI.-3. Résumé succinct de *Blumenhöhle am Jacinto*.

Ernesto, le narrateur à la première personne, se retrouve à « Remate de Males » [Haut lieu du Mal], un lotissement quelque part sur l'Amazone où grouillent indistinctement hommes et bêtes, seulement occupés à survivre. Il dépense ses derniers billets de *milreis* brésiliens dans le tripot de Santiago le Vautour, entre filles faciles et alcool local. Par l'entremise de la tenancière de l'endroit, la Ballenha [la Baleine], il ne tarde pas à entrer en relations avec deux chasseurs d'orchidées, l'Américain Henderson et le Britannique Willis, avec lesquels il s'associe.

Remontant l'Amazone, puis le Madeira dans une grande pirogue, baptisée la *Lola*, en compagnie de trois Indiens recrutés en route comme porteurs, ils atteignent un embarcadère derrière lequel se dresse la cabane d'un collectionneur de scarabées et d'autres animaux de la forêt. À l'intérieur de la cabane, c'est le squelette aux os blanchis du propriétaire qu'ils trouvent étendu dans un hamac moisi. L'homme, un Allemand, a par ailleurs été décapité et sa tête emportée par des Indiens de la tribu des Caripunas. Ceux-ci ne tardent guère à se manifester et c'est l'Anglais Willis qui en fait les frais : atteint de plusieurs fléchettes empoisonnées, il s'effondre dans les bras de ses camarades. Assiégés à l'intérieur de la hutte, les deux chasseurs et leurs porteurs attendent la nuit et un moment propice pour fausser compagnie aux agresseurs et regagner leur canot. Peine perdue, l'embarcation a disparu, si bien qu'il leur faut retourner sur leurs pas et se réfugier à nouveau dans la cabane.

Une invasion de fourmis *tocandeiras* se déplaçant à travers la forêt en masses inépuisables les contraint à quitter derechef leur abri et à se frayer un chemin avec leurs machettes au travers des enchevêtrements de la jungle. Sujets à des accès de malaria, Henderson et Ernesto en viennent aux mains, quitte à fraterniser par la suite : incidents qui se répéteront plusieurs fois dans le cours de l'histoire. L'Américain cueille sur le trajet un spécimen rare d'orchidée, puis le groupe atteint le rio San Jacinto au bord duquel ils abattent un balsa pour se fabriquer une pirogue. Au cours d'une halte quelque part pour passer la nuit, Ernesto, en proie à la malaria, est victime dans son hamac d'une attaque menée par des centaines de tiques, alors

que, peu de temps après, des fourmis-manioc connues sous le nom de *saubas* sectionnent les cordes auxquelles est suspendue la couchette de Henderson.

Après avoir erré des jours durant sur les lacs marécageux du San Jacinto, s'être engagé dans un cours d'eau ceint de forêts gigantesques, la *curiaria* [le canot] d'Ernesto et de Henderson atteint un endroit improbable où se dresse un groupe de cabanes sur pilotis. Une grande bâtisse, baptisée pompeusement « Grand Hotel Dom Pedro » monopolise l'activité du lieu. Elle est destinée à la récréation de seringueiros [récolteurs de caoutchouc] de passage et d'autres individus aux mines dures et roublardes. Six femmes constituent le « staff » d'entraîneuses d'Urubu, le patron du « Grand Hotel ». Très vite la tension s'installe entre Ernesto, d'une part, Urubu et un nègre herculéen nommé Juan, d'autre part. Ce dernier est surveillant à la plantation du « coronel » Numez. Des discours emplis de sous-entendus, où il est question d'un caïman géant logeant sous l'hôtel et de deux personnes disparues sans laisser de traces, donnent à penser qu'on règle ici des comptes de façon aussi discrète que peu orthodoxe.

Le séjour des chasseurs d'orchidées est ponctué d'une série d'incidents révélateurs de l'atmosphère du lieu : ils échappent ainsi de justesse à deux tentatives d'assassinat, dont l'une par le poison, et sont en outre témoins de la fin horrible du propriétaire de l'hôtel, dévoré par les piranhas, après un jugement sommaire faisant suite à la découverte d'une main de femme dans l'estomac du grand caïman locataire des pilotis du « Dom Pedro ». Lorsque les chasseurs d'orchidées se remettent en route à la recherche de leurs fleurs, ils croisent sur le fleuve plusieurs *curiarias* emmenées par le nègre Juan et dans lesquelles sont assis des Indiens attachés ensemble avec une corde qui court de cou en cou. Henderson et Ernesto, qui soupçonnent à juste titre Numez de capturer les Indiens de la forêt pour les faire travailler dans sa plantation d'hévéas – et d'être par conséquent responsable des représailles de leurs congénères à leur rencontre – décident de se rendre sur place.

Cette excursion confirme aux yeux des deux hommes la culpabilité de Numez. Le « coronel » ne fait d'ailleurs pas mystère de se procurer de la main-d'œuvre indigène en razziant les villages de la forêt. Il fait lui-même les honneurs du « logis », guidant ses hôtes dans les trois *senzalas* [maisons d'esclaves] où sont parqués les

travailleurs du caoutchouc, ne dédaignant pas au passage de signaler les corps suppliciés de deux réfractaires au travail forcé ou encore celui d'un Indien enseveli vivant dans une fourmilière grouillante. De retour sur le « Rio Xingu », le vapeur de Numez amarré en face des bâtisses, Ernesto et Henderson font prisonnier le « coronel » qui se retrouve bientôt attaché par les pieds, tête en bas, le corps contre la coque blanche du navire. Il est abattu par les tirs croisés de ses hôtes, au moment même où des guerriers caripunas, attaquant par le fleuve, détruisent la « plantation volante ».

Au cœur du *sertão* [brousse], le petit groupe d'hommes reprend sa quête des fleurs mythiques. Soudain, le tambour se met à battre avec une sonorité menaçante. Les silhouettes brunes des Caripunas les environnent. Ces Amazoniens se montrent d'abord amicaux et reconnaissants de l'aide apportée dans leur combat contre Numez et ses contremaîtres, si bien que, moyennant un certain nombre de dents de chien en porcelaine dont ils sont très friands, les deux Blancs peuvent se procurer les têtes réduites du nègre Juan et du « coronel » ! Mais, estimant l'humeur de ces « sauvages » par trop instable, Ernesto et Henderson préfèrent tout de même lever le camp en catimini. Poursuivis par leur hôtes d'hier, ils perdent un de leurs porteurs atteint par une fléchette empoisonnée. Au cours de leurs pérégrinations à travers le *sertão*, ils finissent par trouver une *Bonanza* d'orchidées où la profusion féerique des fleurs apparaît figée dans un silence sépulcral. Au pas de course pour ne pas succomber aux émanations mortelles qui flottent autour d'eux, ils font profusion des spécimens les plus intéressants.

Bien des jours et des nuits après, ils sont de retour à Remate de Males. Henderson étant parti pour Manaus remettre les caisses de fleurs à l'agent londonien qui les emportera en Angleterre, Ernesto se retrouve bien vite sous le charme étrange et maléfique de Pépita, la nouvelle tenancière du tripot de Santiago le Vautour. Il est question d'accès de fièvre, de quantités fantastiques d'alcool englouties, de vampires. L'envoûtement cesse lorsqu'il quitte l'endroit et reprend avec l'Américain la route des orchidées qui est d'abord celle de l'Aventure toujours recommencée !

XI.-4. La jungle ou « l'inferral paradis », décor et espace privilégié de l'aventure.

On ne s'enfoncé pas à la légère dans la jungle de Löhndorff. C'est un monde violent, cruel, exubérant, loin de toute civilisation et régi par des lois qui se situent au-delà du bien et du mal. La vie et la mort s'y livrent une lutte de tous les instants, et la mort des uns, végétaux ou animaux, n'est que la nécessaire condition pour que d'autres prennent leur place et vivent à leur tour le temps qui leur est imparti. Quelque part au bord du grand fleuve prospère, telle une fleur vénéneuse des marais, le lotissement de Remate de Males. Il est constitué de deux douzaines de cabanes sur pilotis, dont l'une fait office de bouge au service d'une faune interlope de seringueiros [saigneurs d'hévéas] et de trafiquants de tout poil, les uns attirés par le tafia local et la présence de filles perdues, les autres par la paie durement gagnée des travailleurs du caoutchouc. C'est ici que le narrateur a élu temporairement domicile et c'est aussi ici qu'il fait débiter son histoire. En quelques lignes, le ton est donné, qui met le lecteur dans l'ambiance :

In Remate de Males, das das Ende der Welt ist ! Wo Brasiliens Gesetze nur auf dem Papier stehen ! Denn die Siedlung versteckt sich im Herzen der Dschungel, fern dem Machtbereich der Zivilisation. In der Tiefe, unter den Hütten, herrschen Krokodil und Piranha. Oben, über den Fluten, die die Sonne golden umschmilzt, hausen der Ausbeuter, der Kartenspieler, die Dirne letzten Ranges und das Fieber, das oft in wenigen Stunden den Tod bringt. Alle diese unheimlichen Kräfte bekämpfen sich stets und vernichten das, was in ihren Machtbereich gerät⁵²⁸. [Remate de Males, le bout du monde ! Où les lois brésiliennes n'existent que sur le papier ! Car le lotissement, caché au cœur de de la jungle, échappe à toutes les atteintes de la civilisation. Dans les profondeurs, sous les cabanes, règnent le caïman et le piranha. Au-dessus des flots que le soleil transforme en or, crèchent exploiters, joueurs de cartes, et prostituées lamentables. Et puis il y a aussi la fièvre qui souvent vous emporte en quelques heures. Et toutes ces forces inquiétantes se combattent sans cesse, anéantissant tout ce qui tombe en leur pouvoir.]

Le narrateur ne fait pas mystère de l'attraction qu'exercent sur lui les forêts que baigne le fleuve, forêts inviolées, luxuriantes, forêts impénétrables. Cet univers terraqué, dominé par la fièvre et les brumes, les vapeurs et les miasmes offre à certains moments du jour un spectacle d'une féerique beauté que l'œil exercé du narrateur sait pleinement apprécier, du moins tant que la fatigue des courses exténuantes en pirogue ne se fait pas encore sentir ou encore les perniciox assauts des fièvres paludéennes. Disons-le tout de suite : l'étrange pouvoir d'envoûtement de

⁵²⁸ *Blumenhöhle am Jacinto* in : *Das Abenteuer im Leben und Werk von Friedrich Löhndorff, op. cit.*, p. 237. Toutes les citations tirées de cette édition apparaîtront dorénavant sous le titre *Blumenhöhle*.

l'ouvrage tient pour une grande part à la qualité des descriptions de la forêt, de sa faune et de sa flore, à la puissance évocatrice des mots employés, générateurs d'images suggestives pour le lecteur, lequel a le sentiment d'être sur les lieux en compagnie du héros. Et ce qui est remarquable pour un roman d'aventures – où l'action est réputée l'emporter sur toute autre considération – c'est que la profusion descriptive ne paraît nullement se faire au détriment de l'action : le charme de l'écriture opère avec tant de bonheur que le lecteur se prête à ces descriptions avec un plaisir renouvelé, comme dans le cas du passage suivant qui a trait aux vapeurs matutinales au-dessus de l'Amazone :

Wie geheimnisvoll schön das ist, wenn am großen Strom die Schatten der Dunkelheit mit den klargoldenen Strahlen des Morgens kämpfen ! Wenn violette Dünste, die kniehoch an den Ufern zwischen den Schilfstengeln träge und unbeweglich ruhen, plötzlich in ängstlichen Aufruhr geraten. Wenn sie sich winden und drehen, wallend hin- und herquillen, um von den siegenden Lichtstrahlen getroffen, durchbohrt und in grotesk flatternde Fetzen zerpfückt, hinaus auf die Strommitte zu flüchten ! Da liegen sie kurze Zeit in kompakter Masse über murmelnder Flut, bis sie der Kuß der voll entflammten Sonne leicht wie einen Hauch vom Spiegelglas wegwischt⁵²⁹. [Quel spectacle d'une étrange beauté, quand sur le bord du grand fleuve, les voiles de l'obscurité luttent contre l'or du soleil matinal ! Quand les vapeurs violettes qui reposent mollement accrochées à hauteur de genou aux roseaux des rives, entrent soudain en frénésie. Quand elles se mettent à tourbillonner et à flotter ici et là, cherchant à atteindre le milieu du courant pour échapper aux impétueux rayons du soleil qui les transpercent et les déchiquettent en grotesques lambeaux. Une fois arrivées, elles y demeurent un instant, masses compactes agglomérées au-dessus du murmure des flots, jusqu'à ce que le feu du soleil les efface aussi facilement que s'il s'agissait de la trace laissée par l'haleine sur un miroir.]

Le spectacle insolite des vapeurs violettes luttant au petit jour avec l'astre-roi au-dessus du fleuve est là pour rappeler que la jungle est une énorme serre, si dense que, de loin, on dirait une plante s'étendant à l'infini : une plante qui enserre, qui renferme physiquement, prélude à un autre enfermement – le pire de tous, au demeurant, pour un aventurier rêvant des grands espaces – l'enfermement en soi-même. Ernesto, le narrateur à la première personne, fait l'expérience du soleil équatorial qui agit comme une chape de plomb partout où ses rayons peuvent s'engouffrer dans les trouées de la canopée, en particulier au-dessus du fleuve :

Über uns schwelt als riesengroßer, rötlicher Kreis die Sonne der Tropen. Ihre Strahlen bohren sich gleich Lanzenspitzen in unser Hirn, legen sich als pressende Schlangen um die Schläfen, beengen die atemringende Brust, strömen gleich Flammen in die stehenden Lungen und verwandeln das Kanu, in dem wir hocken, in eine wahre Feuerhöhle⁵³⁰. [Au-dessus de nous enfle le disque énorme et rougeoyant du soleil des tropiques. Ses rayons, pareils à des fers de lance, transpercent notre cerveau, enserrant nos tempes comme des serpents étouffants,

⁵²⁹ *Blumenhöhle*, *op. cit.*, p. 242-243.

⁵³⁰ *Ibid.*, p. 249.

pressent notre poitrine en manque de souffle, embrasent nos poumons et transforment le canot, dans lequel nous nous tenons accroupis, en un enfer suffocant.]

Monde clos, sylve immense et drue faite d'ombre et de reflets, univers imprégné de senteurs, végétation luxuriante faite de lianes et de fleurs entremêlées, arbres géants, terres inondées, arbres déracinés emportés par le courant du fleuve-mer et de ses affluents aux eaux changeantes, sentiers labyrinthiques, clairières sur fond de brume et de lumière, sol spongieux, sables mouvants, marécages pestilentiels : l'univers amazonien est le lieu par excellence du moisissement, propice aux visions hallucinatoires et paranoïdes. La fréquentation des parages de la mort définit l'action aventurière et la pimente ici – où le danger se fait multiforme – d'un surcroît de suspense. L'imagination du lecteur, cette « grande animatrice de l'aventurier passif » selon Mac Orlan, y trouve son compte, d'autant qu'à l'instar de ce qui se passe dans tout bon roman d'aventures, le risque de mort est grandement – mais pas entièrement ! – neutralisé par le triomphe prévisible du héros et de ses compagnons... En vertu de quoi, l'identification du lecteur au protagoniste peut avoir lieu et lui garantir « la douce angoisse des frissons sans lendemain » que procure l'aventure vécue par procuration :

Durch dunkelgrünen Urwald, in den einzelne Sonnenstrahlen wie goldene Speere sinken, wandern wir weiter. Saftige Schößlinge brechen und platzen unter dem brutalen Tritt unserer Nagelschuhe. Lianen versuchen uns festzuhalten; Dornen kratzen heftig. Manche Pflanzen bedecken uns, wenn wir sie streifen, Gesicht, Brust, Hände und die nackten Knie mit brennenden Blasen. Ameisen kneifen empfindlich. Grasblutegel versuchen, sich an unsern bloßen Körperteilen festzusaugen. Zeitweilig treten wir unversehens auf einen dicht überwucherten, vermoderten Baumriesen, versinken unter aufstiehbenden Wolken von Miasmen bis an die Hüften und erwarten in fatalistischer Ruhe den Biß einer giftigen Schlange, die wir vielleicht in ihrem Nest aufstörten⁵³¹. [Nous progressons à travers la forêt vierge vert sombre, que percent, telles des lances d'or, quelques rayons de soleil. Les pousses gonflées de sève éclatent sous la pression brutale de nos souliers cloutés. Les lianes tentent de nous retenir. Des épines nous griffent méchamment. Mainte plante couvre d'ampoules brûlantes, quand nous l'effleurons, nos visages, nos poitrines, nos mains et nos genoux nus. Des fourmis nous mordent cruellement. Des sangsues essaient de se fixer par succion sur les parties nues de nos corps. Par moments, nous foulons inopinément un arbre géant en voie de décomposition et grouillant de vermine, nous plongeons jusqu'aux hanches dans des nuages de miasmes qui tourbillonnent, attendant avec fatalisme la morsure du serpent venimeux que nous avons peut-être dérangé dans son nid.]

Nulle part davantage, sans doute, que dans le parc aux orchidées, découvert par hasard plusieurs jours après leur fuite devant les Caripunhas, la nature n'apparaît aux collecteurs des « filles de l'air » – autre dénomination plaisante des orchidées épiphytes tropicales – sous son double visage de dispensatrice de

⁵³¹ *Ibid.*, p. 362-363.

richesses et de mort. Tant il est vrai que les épreuves à surmonter au cœur de la forêt vierge sont formidables. À première vue, cette « bonanza » d'orchidées a tout du jardin d'Éden, sauf que dans le sertão, l'Enfer n'est jamais loin, en l'occurrence sous la forme du satanique ophidien niché dans le calice d'une fleur :

Ein Zischen aus dem Riesenkelch einer schneeweißen Blüte schreckt mich auf, ich mache einen Satz rückwärts und erinnere mich, daß kein Eden ohne Schlange ist. Die wunderhübsch gefärbte Korallenotter ringelt den Leib aus dem Blumenbett, und ein Hieb mit der Machete schneidet sie in zwei Teile. Schlange und Blütenkelch!⁵³² [Un sifflement en provenance de l'énorme calice d'une fleur au blanc neigeux me fait sursauter ; je fais un bond en arrière et me souviens qu'il n'y a pas de jardin d'Éden sans serpent. Le serpent corail au merveilleux coloris déroule son corps hors du parterre de fleurs, et un coup de machete le sectionne en deux tronçons. Un serpent dans le calice d'une fleur !]

Au reste, que peuvent bien peser les mille dangers de la forêt pluviale aux yeux de ces aventuriers-botanistes que sont l'Américain Henderson et son émule, l'Allemand Ernesto ! Que l'on ne s'y trompe pas : il n'y pas seulement le fait que certaines espèces d'orchidées puissent se vendre à prix d'or dans les salles d'enchères de Londres et que l'exemplaire unique découvert, le plus souvent de façon inopinée, soit susceptible de leur rapporter un joli pactole ! Il y a aussi et surtout cet esprit d'entreprise qui anime tout aventurier qui a choisi de se livrer au hasard par rejet de tout ce qui participe de la sécurité et de l'ordinaire bourgeois. Quel bonheur alors pour le lecteur, lorsque cet « outsider » touche enfin au but qu'il s'est fixé, et commet à sa plume le soin de décrire la magnificence d'une vision unique :

Ich muß immer wieder staunen, daß es so etwas gibt. Hier steht ein Baum, von Lianen umspinnen, und Hunderte purpurner Orchideen fließen förmlich in leuchtenden Kaskaden daran herab. Daneben ein zweiter, von goldgelben Orchideen bewachsen. Ein dritter, der wie eine Flamme lodert, so dicht kleben die zinnoberroten Blüten an ihm. Dann andere, an denen violette Orchideen schmarotzen; dort sind grüne, da weiße, rosige, gescheckte und getüpfelte. Alle in Familiengruppen beisammen ! Zwischen diesen verzauberten Bäumen ranken die eleganten Schwibbogen der Lianen, und auch hier leuchten, flimmern, brennen und duften Orchideen!⁵³³ [Que pareille chose puisse exister reste pour moi un étonnement sans cesse renouvelé. Ici se dresse un arbre enfermé dans son carcan de lianes, au long duquel des centaines d'orchidées de couleur pourpre ruissellent littéralement en cascades éblouissantes. À côté, un second, couvert d'orchidées jaune d'or. Un troisième flamboie comme une flamme, tant les fleurs vermillon se collent contre lui. Sur d'autres vivent en parasites des orchidées violettes ; Il y en a là des vertes, plus loin des blanches, des roses, des tachetées, des mouchetées. Toutes sont réunies par groupes et par familles ! Et entre ces arbres enchantés les lianes s'élancent en courbes élégantes ; là aussi des orchidées flamboient, scintillent, brûlent et embaument !]

⁵³² *Blumenhöhle*, p. 381.

⁵³³ *Ibid.*, p. 380-381.

Au vrai, on chercherait en vain chez Karl May une description de la sorte. Löhndorff lui-même regrettait ce manque de descriptions chez l'écrivain saxon – qu'il considérait comme un vulgaire bonimenteur. Il faut pour retrouver une veine semblable à la sienne remonter au début de notre étude et relire la superbe description qu'a fait Charles Sealsfield de la prairie du Jacinto – le Jacinto désignant en l'occurrence une rivière du Texas et non pas un cours d'eau au fin fond de l'Amazonie brésilienne !⁵³⁴

La profusion féerique des fleurs de la clairière de la « bonanza » ne doit pas faire oublier que la forêt est avant tout un endroit hostile à l'homme, où la rencontre frontale avec la mort n'est surmontée que par l'activité et l'audace du héros-aventurier, ce « somnambule, en lutte avec le rêve même qui le pousse à errer dans des endroits périlleux »⁵³⁵. L'attitude hésitante des porteurs indiens à l'entrée de ce qui leur semble être un sanctuaire habité par de mauvais esprits, alerte Ernesto :

Ich spähe umher, denn irgend etwas in diesem Paradies ist nicht vollendet. Etwas fehlt ! auf einmal weiß ich's.
Kein Vogel, kein Schmetterling und Kolibri belebt diese Farbenpracht. Nur Bäume mit reglosem Laub, Lianen und Blumen, alles unbeweglich wie mit grellen Farben auf eine hellblaue Kulisse gekleckst⁵³⁶. [J'inspecte les alentours car on sent quelque chose d'inachevé dans ce paradis. Tout à coup je sais ce que c'est ! Aucun oiseau, aucun papillon, pas le moindre colibri n'anime cette profusion somptueuse de couleurs. Rien que des arbres au feuillage immobile, des lianes et des fleurs, le tout figé, comme barbouillé avec des couleurs criardes sur un fond de décor bleu azuré.]

Les orchidées, très nombreuses en cet endroit, émettent en effet des parfums entêtants qui, associés à la chaleur et à l'humidité, peuvent tuer. L'image de beauté et de mort est reprise un peu plus loin, alimentant dans l'esprit du héros – et par conséquent dans celui du lecteur qui s'identifie à lui – le sentiment de malaise que génèrent un silence sépulcral associé à une totale absence de mouvement :

⁵³⁴ Dans son roman autobiographique *Bestie Ich in Mexiko* (1927), Löhndorff motive de la manière suivante sa décision de devenir marin : « Als liebste von allen Zersteuungen galt mir die Lektüre einer Reisebeschreibung. Karl May, damals sehr in Mode, gefiel mir nicht sehr, obwohl ich alle seine Werke las, denn ich vermisste bei ihm die Naturschilderungen und hielt ihn darum für einen Flunkerer. Derartige Lektüren riefen in mir den Wunsch wach, jene fremden Länder selbst zu sehen, immer größer und mächtiger wurde dieses Verlangen in mir. » [La lecture d'une description de voyage était pour moi la plus aimable des distractions. Karl May, alors très à la mode, ne me plaisait pas tant, car je déplorais chez lui l'absence de descriptions de la nature et le tenais en conséquence pour un bonimenteur. De telles lectures éveillèrent en moi le désir de voir par mes yeux ces pays étrangers. Ce désir se fit toujours plus grand et plus puissant en moi.]

⁵³⁵ Conrad, Joseph, *Sous les yeux de l'Occident* [1910], traduction Philippe Néel, GF-Flammarion, 1991, p.360.

⁵³⁶ *Blumenhöhle*, p. 382.

Welch phantastisches Bild ! Kaskaden von bunten Blumen in der herrlichsten Parklandschaft, die man sich erträumen kann. Kein Vogel, keiner der großen, grellblauen Falter, kein Gefunkel hin und her zuckender Kolibris – nichts ! Wie im Dornröschenschlaf, unbeweglich steht der Zauberwald da⁵³⁷. [Quel tableau fantastique ! Des cascades de fleurs de toutes les couleurs dans le plus somptueux parc qu'on puisse imaginer. Pas un oiseau, pas un de ces grands papillons au bleu si lumineux, pas un de ces éclairs colorés que lancent les colibris voletant ici et là – aucune trace de vie ! Comme lors du sommeil de la Belle au bois dormant, la forêt enchantée est figée dans une immobilité absolue.]

Pour ne pas succomber aux émanations toxiques de ces fleurs aux couleurs chatoyantes et aux formes remarquables, les deux hommes allument alors leurs pipes, dont ils tirent de grosses bouffées, et s'astreignent à ne faire que de petites inspirations par le nez au cours de leurs rapides incursions. Ils regagnent ensuite en titubant leur campement au pas de course avec leur charge de spécimens d'orchidées les plus remarquables. Celles-ci, si elles parviennent en bonne condition en Europe, seront acquises aux enchères par les membres de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie européennes pour qui elles symbolisent richesse, prestige et réussite sociale !

XI-5. La faune de la forêt au travers de *Blumenhölle*. Vocation pédagogique du roman.

Dans le roman d'aventures, le dépaysement joue un rôle de « cadre », associant en premier lieu un espace et un temps. La géographie, dans le cas qui nous intéresse, se trouve être assez largement intégrée à la géographie réelle, puisqu'il s'agit en l'occurrence de la forêt tropicale dans sa partie brésilienne, du fleuve Amazone et de deux de ses tributaires : Madeira et Jacinto, ainsi que des terres qui les jouxtent. Quant au temps de la diégèse, il se réfère à l'époque historique de l'entre-deux-guerres, possiblement aux années 1920 : cela ressort des deux discours de l'Américain Henderson à l'Allemand Ernesto, le premier situé dans le chapitre intitulé « Gespräch über Erfurt » [Une conversation sur Erfurt]. Henderson y déclare en effet :

Bist'n German und habt den Krieg verloren, ihr ! Geht euch mächtig schlecht, geht euch satanisch schlecht und habt daher allerlei Pläne, denkt und grübelt, schuffet, arbeitet und erfindet, um wieder hochzukommen⁵³⁸. [T'es un Allemand et vous avez perdu la guerre, non ? Ça va sacrément mal pour vous, ça ne pourrait même aller plus mal. C'est pourquoi vous tirez

⁵³⁷ *Ibid.*, p. 383.

⁵³⁸ *Ibid.*, p. 336.

toutes sortes de plans, vous êtes là à réfléchir, à vous creuser la cervelle, à vous échinier, à faire des découvertes pour tâcher de surnager.]

Le deuxième discours se trouve à la fin du roman, dans la partie intitulé « Warum Amerika nicht deutsch spricht » [Pourquoi l'Amérique ne parle pas allemand]. Henderson évoque à nouveau le dernier conflit et plus précisément l'intervention américaine qui changea le cours de la guerre :

Könnt gegen 'nen Angelsachsen oder 'nen Yankee nicht an, kalkuliere ich. Hattet es in der Hand, eines der größten und reichsten Länder der Welt auf eure Seite zu kriegen, wäret ihr nicht so verblendet gewesen. Haben eure Feldherren es nicht geglaubt, daß wir in etlichen Monaten 'ne halbe Million gut gefütterte, trefflich ausgerüstete Burschen nach Frankreich bringen könnten⁵³⁹. [Vous ne faites pas le poids face à un Anglo-Saxon ou un Yankee, voilà mon avis. Vous aviez beau jeu de mettre de votre côté un des plus grands et des plus riches pays du monde, si vous n'aviez pas été tellement aveuglés. Vos généraux n'ont pas cru que nous étions en mesure de transporter en France en quelques mois un demi-million d'hommes bien ravitaillés et parfaitement équipés.]

Dans un récit comme *Blumenhöhle*, l'interrogation sur le cadre est fondamentale, dans la mesure où il définit la relation de l'aventure au réel, et les modalités du vraisemblable, si importantes lorsqu'on a affaire à un roman qui se consacre à la narration d'événements extraordinaires. Le cadre en question va appeler un certain nombre d'objets destinés à peupler le « chronotope » du récit, qu'il s'agisse de la flore et de la faune liées à l'univers référent, ou encore de scénarios intertextuels, par exemple lorsqu'il est fait référence à des peuplades d'Indiens réducteurs de têtes, aux sarbacanes lanceuses de fléchettes enduites de poison ou encore à la mise en esclavage des populations autochtones par les « barons » du caoutchouc, dont nous parlerons plus loin. Pour l'instant, retenons que l'auteur cherche moins à délivrer un discours exact sur les conditions de vie dans l'Amazonie des années vingt qu'à tirer de ce qu'il sait de ce pays – partie par expérience personnelle, partie par ses lectures ou par ouï-dire – des éléments pour nourrir l'aventure. Et le bestiaire löhndorffien occupe une place suffisamment importante parmi les éléments narratifs mis en place par l'auteur pour que nous lui prêtions un moment notre attention.

Au nombre des éléments les plus remarquables ou récurrents de ce bestiaire, on compte des piranhas voraces et de redoutables caïmans, différentes espèces de serpents peu fréquentables, des fourmis, puis des tiques, des sangsues, des

⁵³⁹ *Blumenhöhle*, p. 413-414.

chauves-souris encore appelées chiens-volants, sans oublier les incontournables moustiques, lesquels, disons-le tout de suite pour les évacuer sans plus différer, n'ont rien d'autre à offrir à nos aventuriers que le paludisme, la dengue ou, dans le meilleur des cas, les démangeaisons nocturnes à répétition. Des singes, aussi, de ceux qui alimentent le garde-manger ou de ceux qui empêchent de dormir la nuit lorsqu'ils appartiennent à l'espèce des singes hurleurs ou alouates. Enfin, le gracieux colibri ou oiseau baise-fleur, dont le rôle semble avant tout de réjouir la vue des chasseurs d'orchidées, quand ce n'est pas d'amener une comparaison flatteuse du narrateur à l'endroit de la jolie et mystérieuse Pépita du fleuve des Amazones !

Les piranhas et les caïmans jouent pleinement leur rôle de « tueurs » dans les cours d'eau de la forêt. Lorsque le tenancier du « Dom Pedro », Urubu, se jette à l'eau dans un effort désespéré pour échapper à la justice des hommes, il est aussitôt assailli par une meute de piranhas bien décidés à faire honneur à ce cadeau tombé du ciel :

Dreimal taucht Urubu auf, dreimal sinkt er hinab, und große Kreise zittern auf den undurchsichtigen Fluten. Wieder kommt er hoch, schrecklich verzerrt ist sein Mund, und ein Schrei entfährt ihm, der mich wie ein Schlag trifft und sofort ernüchtert. [...] Ja, der Mann, der da unten im Strom liegt, wird, ehe er wirklich ertrinken kann, von den Horden dieser entsetzlichen Fische lebendig in Stücke zersägt. Noch einmal kommt er empor, bis über die Schultern schnell er aus dem Wasser. Überall baumeln die glänzenden Fische an ihm. Nun versinkt er, die unruhigen Kreise der gelben Fläche glätten sich. Draußen in seinem Bett rauscht der Strom⁵⁴⁰. [Trois fois Urubu émerge, trois fois il se renfonce. De grands cercles tremblent sur les flots opaques. Urubu remonte à la surface, sa bouche est affreusement convulsée, un cri lui échappe, qui m'atteint comme un coup et me dégrise instantanément. [...] Oui, cet homme là-dessous dans le courant est scié vivant en petits morceaux par les hordes de ces poissons effrayants. Il n'aura même pas eu le temps de se noyer. Cependant, il réapparaît encore une fois, surgit hors de l'eau jusqu'aux épaules. Partout, les bêtes étincelantes lui pendent sur le corps. Maintenant, il s'enfonce et les cercles s'effacent qui irradiaient la surface jaunâtre. La rumeur qui monte du lit du fleuve, seule, se fait entendre.]

La scène est, certes, pathétique. Mais que le lecteur se rassure, le narrateur affabule ici avec beaucoup d'aplomb : il n'a jamais été prouvé que des hommes aient été tués par des piranhas. Cela étant, dans des eaux très basses – ce qui n'est pas le cas ici, puisque le marlou plonge et remonte plusieurs fois de suite à la surface – à la saison sèche, quand, par bancs entiers ces poissons se trouvent piégés dans des mares boueuses et privés de leurs sources habituelles de nourriture, ils peuvent être pris d'une frénésie meurtrière. La mort d'Urubu sous les assauts des jolis poissons argentés montre en tout cas que des animaux bien « réels » deviennent vite dans la

⁵⁴⁰ *Blumenhöhle*, p. 330.

fiction et dans l'imaginaire autre chose qu'eux-mêmes, car ils participent pleinement d'un monde transformé et « enchanté » par le génie créateur de l'écrivain. Le caïman, pour sa part, joue un rôle tout aussi important – sinon plus important encore – dans cette grande symphonie tropicale qu'est *Blumenhöhle*. On remarquera d'entrée que l'auteur préfère les termes de « Krokodil » ou encore d'« Amazonaskrokodil » [crocodile de l'Amazonie] à celui de « Kaiman » [caïman] quoique ce dernier soit plus approprié s'agissant de l'alligator sud-américain. Il y a bien des « crocodiles » dans le bassin amazonien, mais ce sont alors des animaux plus petits que le caïman noir, le plus gros alligator au monde et l'un des plus gros prédateurs de l'Amazonie. Or c'est un saurien de cette espèce, mesurant bien ses six mètres de long, qui participe, en toute ignorance, au rite de passage initiatique d'Ernesto, prélude à son entrée dans le monde très fermé des chasseurs d'orchidées. Le narrateur, qui n'a eu que le temps de s'extirper de la vase qui l'aspirait pour s'agripper à une racine aérienne salvatrice, peut à loisir observer le monstre dans un tête-à-tête cocasse à force d'être effrayant :

Meine Hände saugen sich um den Wurzelbogen. Ein Schwung, und Beine nebst Oberkörper schrauben sich hoch, drehen sich um den Halt der Finger. Wenn jetzt das morsche Holz nachgibt, dann bin ich verloren, denn unter mir im sämigen Wasser braust und rauscht der nahe Tod. Nun schwinde ich herum. Einen Augenblick hängt mein Gesicht nach unten, das Wasser spritzt hoch auf, ein riesiger, gähnender Rachen mit gelben Dolchzähnen in rosa Gaumenplatten faucht mich heiß und stinkend an, handbreit vor meiner Nasenspitze klappt er schmetternd zusammen⁵⁴¹. [Mes mains s'agrippent à la racine recourbée. Une impulsion et les jambes avec le buste s'élancent et s'enroulent autour de l'appui que forment mes doigts. Que le bois pourri cède maintenant, et je suis perdu, car la mort déferle à grand bruit sous moi, dans l'eau épaisse. Je me hisse comme je peux. Ma tête pend un instant vers le bas, l'eau jaillit en une haute gerbe, une gueule gigantesque me bâille au visage, les dents jaunes et acérées luisent dans le palais rose et une exhalaison chaude et fétide me fouette les narines. Puis, à la distance d'une largeur de main de mon nez, c'est un claquement brutal].

Habitant du fleuve et de ses berges, le caïman apparaît dans le roman comme l'espèce ubiquiste qu'il est préférable d'observer à distance. Tâcher de l'éviter est d'ailleurs une chose, s'en garder absolument en est une autre, surtout lorsque cet animal cruel et sournois est bien décidé à faire servir à ses appétits gloutons le bipède sans plumes qui traverse la mélasse noirâtre où il s'est camouflé. Cela donne une autre scène pleine de suspense – et non dépourvue d'humour – propre à donner des sueurs froides au lecteur toujours prompt à glisser en dehors de son quotidien pour vibrer des sensations fortes et instantanées que procure la lecture d'un bon roman d'aventures :

⁵⁴¹ *Blumenhöhle*, p. 251.

Aiiih ! Wie zwei unerbittliche Hände schnell es um meine im Schlamm steckenden Fußknöchel. Ich stehe schon still, während der Körper noch eine schwankende Vorwärtsbewegung macht. Und langsam sinke ich jetzt. Etwas zieht mich mit Riesenstärke hinab, und die Verzweiflung verleiht auch mir Gigantenkraft. Sekunden, die zu scheinbaren Stunden anwachsen, sträube ich mich, winde die Hüften und hasche mit den beiden Händen Halt suchend in der Luft umher. Mit einmal sind beide Füße ruckweise frei. Etwas Glattes, auf das ich nun taumele, bewegt sich unter mir, und ich mache einen Satz, ergreife Hendersons feuchte Hand, die mich vollends aufs Trockene reißt. [...] Dort, wo ich meinen Kampf mit dem mich von unten umklammernden Tode bestand, wälzt sich der lange, schlammnasse Leib eines großen Krokodils, dem meine beiden Fußbekleidungen im Rachen blieben⁵⁴². [Au secours ! Ce sont comme deux mains cruelles qui enserrant vivement mes chevilles engluées dans la vase. Je suis bloqué, tandis que mon corps bascule en avant. Et voilà que je m'enfoncé lentement. Quelque chose me tire vers le fond avec une force énorme, mais le désespoir me donne une vigueur de géant. Pendant quelques secondes qui me paraissent des heures, je me raidis, fais des contorsions avec mes hanches, bats l'air des deux mains, cherchant un appui auquel m'accrocher. À un moment donné, mes deux pieds retrouvent par à-coups leur liberté. Quelque chose de visqueux sur quoi je chancelle remue sous moi, et je fais un bond, empoigne la main moite de Henderson qui me tire complètement au sec. [...] À l'endroit où je venais de mener ce combat victorieux avec la mort qui se cramponnait à moi par en-dessous, s'ébroue le long corps boueux d'un grand caïman, dans la gueule duquel sont restées mes deux chaussures.]

La jungle löhndorffienne possède, à l'instar de la forêt des pluies réelle, une diversité foisonnante de faune et de flore. Et, comme dans cette dernière, ces redoutables prédateurs que sont le jaguar ou le puma sont quasi invisibles : Ernesto a tout juste le temps de percevoir un frôlement sur le toit de la cabane de l'entomologiste, puis une traînée noire, luisante le long de la paroi, avant d'entendre le hurlement du jaguar qui lui fait passer des frissons dans le dos. C'est au niveau de la canopée, véritable jardin suspendu dans le ciel, que se trouve une extraordinaire variété d'espèces animales : singes, oiseaux, petits mammifères, chauves-souris, papillons de toutes tailles et de toutes les couleurs. En bas, dans la pénombre permanente que zèbrent de rares rais de soleil, le sol humide gargouille et soupire sous les pas des collecteurs d'orchidées et de leurs porteurs indigènes. Ici règnent la pourriture et les insectes de toutes sortes, lesquels se comptent par milliards : vers et larves nichés dans tous les coins et recoins, mouches, sangsues, tiques, moustiques, fourmis ... Très impressionnant, le spectacle d'une *marabunta* – plus précisément dénommée *taoca* au Brésil – est l'occasion pour le narrateur de décrire avec pertinence l'irrésistible avancée d'une armée de fourmis carnivores dévastant tout sur son passage. Un grand silence enveloppe d'abord les lieux, faisant taire le tintamarre habituel des mille voix de la forêt. Ce silence pesant et persistant est perçu par Henderson et Ernesto comme le signe avant-coureur d'un danger d'autant plus redoutable qu'il est invisible et indéfinissable, au point de reléguer au second

⁵⁴² *Blumenhöhle*, p. 273-274.

plan la menace des sauvages qui les encerclent. Puis se font entendre des cris de bêtes affolées, au paroxysme de la détresse. Des silhouettes passent en trombe, s'enfuyant dans la même direction, un petit singe-lion venu se réfugier dans la cabane, bondit sur une boîte avant de se cramponner aux longs cheveux d'Ernesto. Bientôt, la *marabunta* est à la porte de la hutte qu'elle entend bien traverser et nettoyer de ses locataires :

Durch die Tür quillt knisternd ein dunkler, lebendiger, seltsam riechender Strom. Innehaltend, zögernd weiterfließend. Dann auf einmal wie Wellenspritzer, die der Sturmwind abbricht und vorwärtsschleudert, branden die Massen der wandernden Ameisen heran. Schon laufen sie die Wände hoch, schon umfließen sie uns, und jeder unserer Schritte tötet hunderte. Wie schmerzhaft sie mich in die Beine kneifen ! [...] Todesschreie von Tieren aus dem Walde verkünden, daß die Armeen der Wanderameisen unerschöpflich sind.

Nun rennen, springen und stampfen wir. Bedeckt von Ameisen, die blitzschnell an uns hochlaufen und grausam kneifen. Jedem Biß entströmt Säure in mein Blut und macht mich benommen. Ich schreie und kreische laut, reiße die Augen auf, an deren Lidern Ameisen hängen, und torkle hinter den andern her⁵⁴³. [Une sombre coulée vivante à l'odeur étrange se glisse par la porte en crissant. Elle marque des temps d'arrêt, hésite puis se remet à avancer. Puis tout à coup, comme des brisants que la bourrasque rabat et lance à l'assaut, les masses de fourmis voyageuses se ruent en avant. Déjà elles escaladent les murs en courant, déjà elles s'écoulent autour de nous, et chacun de nos pas en tue des centaines. Oh, ce que leurs morsures aux jambes sont douloureuses ! [...] Les cris de mort des animaux en provenance de la forêt annoncent que ces armées de fourmis voyageuses sont inépuisables.

Maintenant, nous courons, nous sautons, nous foulons au pied. Nous sommes couverts de fourmis qui grimpent le long de nos corps avec la vivacité de l'éclair et nous mordent cruellement. À chaque morsure, de l'acide se déverse dans mon sang et m'étourdit. Je crie, je crie à tue-tête, j'écarquille les yeux, aux cils desquels sont accrochées des fourmis et je suis les autres en titubant.]

Cette description de coulées grouillantes de fourmis tueuses, qui ne laissent derrière leur passage que des squelettes parfaitement nettoyés, à la manière des piranhas du Grand Fleuve, est absolument prégnante. Le silence subit de la nature générateur d'angoisse, la fuite désordonnée des animaux, les cris d'agonie dans le lointain, l'avance inexorable de cette phalange hérissée de mandibules faites pour accrocher et pour broyer, l'odeur singulière qu'elle dégage, les morsures douloureuses, l'étourdissement dû au venin injecté dans le sang, les fourmis suspendues aux cils, l'image suggérant par contiguïté celle, écœurante, de grappes d'insectes vous pendant par tout le corps : voilà qui dénote de la part de l'auteur une bonne connaissance du phénomène – de terrain ou livresque – associée dans tous les cas à une parfaite maîtrise du style !

L'art de Löhndorff, c'est d'avoir su donner une forme littéraire à l'aventure, par de magistrales et sensibles descriptions qui dénotent chez lui un observateur attentif

⁵⁴³ *Blumenhöhle*, p. 273-274.

et doué. Le monde à travers lequel il fait agir ses personnages hauts en couleur, au premier rang desquels le narrateur, dans lequel il a mis une bonne part de lui-même, n'est pas un monde aseptisé, on l'aura compris, mais un monde pour une bonne part encore intact, à son état originel et dont les pulsations révèlent une âme qui peut décider du sort des hommes. Ceci n'est nulle part aussi vrai ni aussi fortement ressenti par le protagoniste et son compagnon que dans le total isolement de la forêt vierge où les conditions deviennent rapidement inhumaines, aggravées de surcroît par les accès de fièvres et les coups de folie qui les suivent. Pour l'édification de ses lecteurs, jeunes et moins jeunes, *Blumenhöhle* a conservé le souci d'instruire qui était la marque des romans de voyages du siècle précédent, entre autres ceux de Charles Sealsfield, de Friedrich Gerstäcker et de Karl May en Allemagne, de Jules Verne en France. Ainsi, les aspects les plus pittoresques de la flore et de la faune amazoniennes sont-ils souvent l'occasion de courtes digressions où la vocation pédagogique de l'auteur se fait jour, par exemple lorsqu'il est question des « sources miraculeuses » du *sertão*, ces lianes d'où jaillit à flots l'eau la plus fraîche et la plus limpide :

Lianen, an denen fabelhaft schöne Blumengedichte schaukeln, schweben und schwanken über unseren Köpfen. Grüne, lange Stränge haben sie, mit braunroter, beinah symmetrisch geordneter Sprengelung. Das sind die Quellen des Sertão, jene köstlichen von den Bäumen baumelnden Brunnen, bei deren Fund der braune Seringueiro ein Ave betet⁵⁴⁴. [Des lianes, auxquelles se balancent des bouquets de fleurs fabuleusement belles, flottent et oscillent au-dessus de nos têtes. Elles ont de longues tiges vertes, avec une jaspure brun-rouge disposée de manière presque symétrique. Ce sont les sources du *sertão*, ces précieuses fontaines qui pendent aux arbres, et le séringuéro qui en découvre ne manque pas de réciter un Ave.]

Les dangers de la forêt pluviale ne sont pas forcément ceux que l'on croirait. S'il ne faut certes pas sous-estimer les gros prédateurs, caïmans, jaguars, pumas et autres bêtes féroces, qui se défendent si on les serre de trop près, quand on les menace ou les effraie, le danger le plus grave de la forêt – pour les humains, s'entend – reste avant tout les insectes suceurs de sang, lesquels transmettent de graves maladies parasitaires, dont la plus répandue est le paludisme. Nous en voyons les effets récurrents et dévastateurs chez Ernesto et Henderson, avec leurs violents accès de fièvre et leurs attitudes agressives confinant à la démence. Cependant, ces insectes néfastes se prêtant mal à une description individuelle de type littéraire, l'écrivain leur préfère celle plus directement suggestive et effrayante des grands serpents, tels l'anaconda ou le crotale. Nous rencontrons le premier, au

⁵⁴⁴ *Blumenhöhle*, p. 388.

détour d'un îlot, lové autour de la branche d'un arbre dont la souche a été partiellement arrachée. On comprend sans difficulté à la description qui est faite de ce monstre aquatique, appelé localement *sucuriju*, que les chasseurs d'orchidées, à l'instar des pagayeurs indiens de leur *curiaria*, aient à cœur de passer leur chemin sans trop s'attarder ou se faire remarquer du locataire des lieux :

Um einen Aststumpf geringelt, ein Drittel des Körpers steif in die Luft gereckt, der platte Kopf nur eine einzige, weit geöffnete Rachenhöhle, aus der die krummen Nadelzähne schneeig blitzen und die gespaltene Zunge böse hin und her spielt, erblicken wir die fast schwarze, mit gelben Flecken, getigerte Sucurijuschlange.

Schrecken des Sertão, zehn Meter lang, massigen Leibes wie der Hüftumfang eines starken Mannes, schaukelt sie hin und her, ihre Augen glitzern im grünen Feuer, und scharf, wie entweichender Dampf, klingt ihr Zischen⁵⁴⁵. [Enroulé autour d'un moignon de branche, un tiers du corps dressé en l'air, tout raide, la tête plate réduite à une gueule béante à nulle autre pareille, dans laquelle les dents acérées et crochues ont l'éclat de la neige, tandis qu'une langue fendue va et vient, mauvaise : c'est un *sucuriju* à la peau presque noire et tigrée de jaune qui s'offre à notre vue.

Terreur du sertão, ce serpent long de dix mètres, au corps aussi épais que le tour de hanche d'un homme vigoureux, se balance lentement, ses yeux scintillent d'un feu vert, et son sifflement est aussi aigu que celui de la vapeur qui s'échappe.]

Le bestiaire löhndorffien trouve dans le fameux *surucucu*, un crotale à la force et à la vivacité prodigieuses, l'équivalent terrestre de l'anaconda. Une légende tenace le présente comme la pire des rencontres qu'un voyageur puisse faire dans le *sertão* parce qu'elle est synonyme d'une mort assurée, ce serpent ayant la réputation de ne pas fuir et d'attendre le moment propice pour passer à l'attaque. C'est un monstre de cette nature qui se préparait justement à bondir sur Ernesto avant que Henderson ne l'abatte de deux coups de revolver bien ajustés par-dessus l'épaule du jeune aventurier. Dans le passage qui suit, le pittoresque de la description se mêle à nouveau à l'explicatif sans que cette visée didactique ne nuise en rien à l'histoire de cette odyssée singulière dans la jungle, tant la dimension informative-explicative s'insère naturellement dans l'intrigue :

Schauer überlaufen mich, wie ich das zur Familie der Grubenottern gehörige, auch Lachesis oder Buschmeister genannte Reptil betrachte. Zwei Meter lang ist der dicke, mannesschenkelstarke, rotgelbe, mit schwarzer Rautenzeichnung gefleckte Leib. Der Kopf schillert in allen Regenbogenfarben, und zollweit ragen die Giftzähne aus dem aufgestülpten Maul hervor.

[...] Im Grase liegend wartet er ruhig, bis dieser nah genug ist, und stürzt dann mit der Kraft und Schnelligkeit eines ballistischen Geschosses auf den Feind. So rasch ist der Buschmeister, gegen dessen Gift nur in äußerst seltenen Fällen eine Serumeinspritzung hilft, daß er Rehe, junge Wasserschweine und Beutelratten förmlich zu Tode jagt, sie so lange durch den Urwald hetzt, bis sie nicht mehr weiter können und er den tödlichen Biß anbringt⁵⁴⁶.

⁵⁴⁵ *Blumenhöhle*, p. 356.

⁵⁴⁶ *Ibid.*, p. 360-361.

[Des frissons me parcourent tandis que j'examine ce reptile de la famille des crotales, qu'on appelle aussi *Lachesis* ou encore *maître de la brousse*. Son corps épais mesure deux mètres de long, il est fort comme une cuisse d'homme, sa peau d'un jaune rougeâtre est tachetée de losanges noirs. Sa tête a les couleurs de l'arc-en-ciel, et les crochets venimeux saillent d'un pouce hors de la gueule retroussée. [...] Dissimulé dans l'herbe, il attend calmement que celui-ci soit assez près, puis il se jette avec la force et la vitesse d'un projectile sur son ennemi. Le *maître de la brousse* – contre son venin, une injection de sérum n'est efficace que dans des cas extrêmement rares – est si rapide qu'il peut forcer à la course cerfs, jeunes cabiais et sarigues. Il les poursuit à travers bois jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus, et leur inflige alors la morsure mortelle.]

Machine à fantasmes, le roman d'aventures privilégie le dépaysement, synonyme de perte de repères, et met l'accent sur la mise à l'épreuve des protagonistes soumis aux dangers d'un environnement meurtrier. Le cadre inquiétant, l'accumulation des éléments hostiles disant l'inquiétude sinon la peur, visent à faire participer le lecteur, de façon ludique, aux craintes des personnages. Par ailleurs, ce même lecteur ne boude pas son plaisir, car au-delà des mésaventures auxquelles il participe par l'imagination, il éprouve le plaisir de s'incarner dans un personnage qui s'est affranchi de toute contrainte comme de toute responsabilité pour se livrer au seul plaisir de l'aventure.

XI.-6. Héros, forbans, figurants et « sauvages » : les personnages du roman.

XI.-6.1. Le narrateur-personnage, héros du récit, et ses antagonistes radicaux.

L'affaire est entendue. Le monde de l'aventure n'est pas fait pour des individus sans caractère ou de mœurs efféminées : leur présence y serait une incongruité. Dans l'environnement que nous venons de décrire, où tout est exagéré, à commencer par la nature, et où les animaux venimeux ou transmetteurs de maladies malignes sont des maîtres obscurs, il faut pour survivre des personnages au mental d'acier, endurcis par la vie au grand air et qu'un contact rugueux avec autrui stimule au lieu d'effaroucher. Des hommes sachant allier la force à la ruse – qualités en l'occurrence plus complémentaires qu'antagonistes –, et faisant montre en toutes circonstances de débrouillardise, gage de survie lorsqu'on est loin du monde civilisé et de ses commodités. Par ailleurs, on ne saurait imaginer un aventurier n'aimant pas les femmes ! C'est pourquoi Ernesto se présente au lecteur comme un homme ne dédaignant pas la compagnie de celles de Remate de Males, aussi vénales soient-elles. Qu'il s'agisse de La Ballenha [La Baleine], la mère maquerele dure en affaires, dotée d'une jolie tête rappelant les traits de Néfertiti,

mais affublée d'un corps disproportionné, ou encore et surtout de la jolie Pépita, la fille de joie du Pernambouc, qui n'a pas sa pareille pour faire tourner la tête aux broussards de passage, assoiffés de présence féminine après plusieurs mois de labeur éreintant dans les solitudes aquatiques et sylvestres de la jungle. Caractère trempé, ayant déjà roulé sa bosse aux quatre coins de la terre, Ernesto ne se fait guère d'illusions sur le genre de rapports entretenus avec ces femmes de taverne, expertes dans l'art de plumer les broussards esseulés. Si l'aventure et ses aléas relèvent chez lui d'un choix pleinement assumé, le protagoniste n'entretient pas moins en son for intérieur le rêve d'un foyer stable et d'une femme douce et accueillante, qui l'attendrait, sous d'autres cieux, les bras grands ouverts au bout d'une allée : nostalgie d'aventurier solitaire ou image taraudante liée au passé ? Au lecteur d'en décider. Dans *Blumenhöhle*, comme du reste dans tout roman d'aventures, la profondeur psychologique est absente, et l'univers romanesque se restreint au regard du héros et, partant, à ses limites.

L'aventurier historique est l'homme du « dehors » et non pas celui qui cultive l'intériorité. Il est au premier chef celui qui défie la société qui l'entoure en s'affranchissant des obligations sociales, et dont la moralité est sujette à question : sur ce point, il est l'héritier, sans le savoir, des chevaliers d'industrie du XVIII^e siècle, en délicatesse avec les lois et les codes en vigueur. Se fiant à sa propre force et à sa capacité de résilience, croyant avant tout à sa bonne étoile, il a fait le choix de rejeter ce qui participe de la sécurité et de l'ordinaire pour s'en remettre au hasard et à ses aléas. Au fond, c'est une charge transgressive semblable que véhicule le roman d'aventures, et c'est elle que recherche en premier lieu l'amateur du genre. Cependant, quand bien même l'omniprésence de la violence et de la sauvagerie serait comme légitimée par les nécessités de l'intrigue, elle-même fonction de l'espace/temps particuliers de la diégèse, il faut pour qu'elles soient acceptées par le lecteur, que le héros les refuse – à tout le moins moralement : c'est ce qu'il advient au tout début du récit, quand Ernesto considère rétrospectivement la « mauvaise foi » qui a présidé au crime crapuleux perpétré par lui-même et son camarade Pedro Almeida dans un campement indien, dans le but de s'approprier ce qui avait l'apparence d'une splendide émeraude, mais s'avérera en fin de compte n'être qu'une plaque de jaspe de moindre valeur :

Finsteren Mord – denn das ist die sogenannte Notwehr, wenn sie der Gier nach Reichtum entspringt! –, salzigen Schweiß und unsagbare Strapazen kostete dieser große grüne Stein, den wir für einen Smaragd hielten. Weshalb wir ihn den roten Männern, die ihn anbeteten, wegnahmen! Und da sie sich's nicht gutwillig gefallen ließen brauchten wir eine verdammt fadenscheinige Notwehr; ihnen hat dieser Widerstand gegen die höhere Intelligenz und Kultur des weißen Mannes – einer von uns ist übrigens so braun wie Schokolade –, fünf Krieger gekostet. Der Rest flüchtete in die Büsche, die rauschend hinter ihnen zusammenschlugen⁵⁴⁷. [Cette grosse pierre verte, que nous tenions pour une émeraude, a été la cause d'une sinistre tuerie – qu'on voudrait appeler légitime défense, alors même que seul l'appât du lucre y a présidé. Elle nous a aussi coûté beaucoup de sueur et d'indicibles fatigues. Une émeraude! C'est pour ça que nous l'avons dérobée aux hommes rouges qui en faisaient un objet d'adoration. Et comme ils ne se laissaient pas faire de bonne grâce, nous dûmes avoir recours à une légitime défense fichtrement cousue de fil blanc. Cette résistance qu'ils ont opposée à l'intelligence et à la civilisation supérieures de l'homme blanc – soit dit en passant, l'un de nous est aussi brun que du chocolat – leur a coûté cinq guerriers. Le reste s'est enfui dans la brousse, qui s'est refermée sur eux avec un bruissement].

Cette façon inattendue de discourir dénote chez le narrateur/protagoniste la capacité de prendre du recul et de porter un regard critique sur les clichés et autres stéréotypes ayant cours dans le premier tiers du XX^e siècle quant à la supériorité de la civilisation occidentale ou, de manière plus basique, de l'homme blanc par rapport aux membres d'autres cultures considérées comme inférieures. Elle n'est pas en contradiction avec la représentation classique de l'aventurier, personnage sans cesse en mouvement, à la frontière entre deux mondes, celui qui l'a vu naître et celui qu'il découvre. Adeptes du vagabondage géographique et par conséquent bien placés pour découvrir la diversité des cultures, ils peuvent aussi, comme c'est le cas ici, s'inscrire en faux, quand bien même d'une façon superficielle, contre un certain conformisme de la pensée auquel il leur est donné d'échapper, justement au travers du mode de vie nomade qu'il s'est librement choisi. Ainsi Ernesto ne se dissimule-t-il pas que la violence exercée par lui-même et son camarade *caboclo* à l'encontre des Amazoniens et de leur shaman était de nature purement criminelle, le fait d'hommes affranchis de toute règle comme de toute contrainte, en quelque sorte « ensauvagés ». Au reste, ce risque d'ensauvagement, qui n'est autre que le résultat de l'emprise insidieuse de la forêt sur les âmes, n'est jamais complètement écarté et seuls y échappent ceux que la civilisation n'a pas encore dégradés.

À la fois narrateur et personnage principal du récit, Ernesto est le fil conducteur à partir duquel est construit le roman. Aventurier par goût, il incarne cette gratuité qui caractérise l'esprit d'aventure, gratuité que nous avons déjà rencontrée chez les hommes de l'Ouest de Karl May : un mélange d'appétence pour la

⁵⁴⁷ *Blumenhöhle*, p. 226.

nouveauté, le risque et le hasard, d'individualisme prononcé, d'exaltation juvénile aussi. Le héros de *Blumenhölle* possède une mentalité de nomade, ce qui signifie que ses valeurs sont opposées à celles des sédentaires, surtout quand ceux-ci sont de l'acabit d'Urubu, le patron du Grand Hôtel Dom Pedro, ou encore de l'espèce du « coronel » Numez, des individus uniquement préoccupés de s'enrichir de manière malhonnête. À l'évidence, Ernesto a d'autres valeurs – même si sa psychologie, à l'instar de celle des personnages des romans populaires, reste « sommaire ». Il est du côté des « bons », contre les « méchants » et se situe, comme on peut s'y attendre, aux antipodes des personnages nuisibles et dépravés. Pour lui, l'argent n'est pas une fin en soi, mais essentiellement le moyen d'agrémenter les nécessaires moments de récréation qui suivent de longs séjours dans la brousse. Sa philosophie de vie se trouve toute résumée dans la déclaration suivante, faite lors d'un aparté avec la Ballenha :

[...] Senhora, Geld soll seinen Besitzer wechseln, dazu ist es da. Übrigens sind die Banknoten in diesem schönen Lande so unappetitlich schmutzig, daß es mich wie eine Erleichterung befällt, wenn ich die letzte ausbebe ! Die Wälder dort hinten zwischen den Zuflüssen des großen Stromes sind allein rein ! Ah, Senhora, wie ich jene verfluchte, gesegnete Dschungel liebe und die blöde, sich selber überholende Zivilisation hasse !⁵⁴⁸ [...] *Senhora*, l'argent doit pouvoir changer de propriétaire : c'est sa raison d'être. D'ailleurs, les billets, dans ce beau pays, sont si dégoûtants que je ressens comme un soulagement au moment où je me débarrasse du dernier ! Il n'y a que la forêt là-dedans, entre les tributaires du grand fleuve, qui soit pures ! Ah, *Senhora*, j'aime cette jungle maudite et bénie autant que je hais cette sottise civilisation qui cherche toujours à se dépasser !]

Cette inclination que manifeste Ernesto pour ce qu'on pourrait appeler le « dépouillement matériel » présente l'avantage de laisser la porte ouverte à autre chose : à l'appel de l'aventure, bien sûr, qui se présente inopinément sous la forme des deux chasseurs d'orchidées, mais aussi à des valeurs immatérielles de générosité et d'humanité qui expliquent son aversion foncière pour les exploiters d'hommes et de femmes qu'il rencontre sur son chemin. Une attitude qu'on retrouve chez bien d'autres héros des récits populaires. Urubu, le tenancier-proxénète, est le premier à faire les frais de la répulsion physique qu'il inspire au jeune Allemand après avoir concédé sans vergogne que son cheptel féminin ne faisant pas long feu, il le renouvelait au fur et à mesure comme on fait de denrées périssables. Le portrait moral du truand s'avère au demeurant être en conformité avec son physique, du moins tel qu'il est perçu par le narrateur dès son entrée au « Grand Hôtel Dom Pedro » :

⁵⁴⁸ *Blumenhölle*, p. 229.

Ich betrachte immer noch den Mann im sauberen Anzug, der der Wirt des Grand Hotel Dom Pedro sein muß. Wenn es einen Menschen gibt, der einem Königsgeier so auffallend ähnelt, dann ist es dieser phantastische Urwaldhotelier ! Hände hat er wie große, dünne Klauen, die sich fortwährend nervös spreizen und schließen. Ein Kinn, unter dem der rosig geäderte Kropf hängt. Dünne Lippen, die schnabelartige Nase, rot umrandete Pupillen und darüber der schmale, eiförmige Kahlschädel⁵⁴⁹. [Je considère toujours l'homme au costume propre – selon toute apparence le patron du Grand Hôtel Dom Pedro. S'il existe une personne qui fasse irrésistiblement penser à un vautour royal, c'est bien cet extraordinaire hôtelier de la forêt vierge ! Il a des mains semblables à de grandes et minces serres qui sans cesse s'écartent et se ferment nerveusement. Sous le menton pend une pomme d'Adam à la veine rose. Des lèvres minces, un nez en bec d'oiseau de proie, des pupilles cerclées de rouge, le tout surmonté d'un crâne chauve en pain de sucre.]

Comme c'est souvent le cas dans les œuvres relevant de la littérature populaire, l'expression de la laideur morale s'accompagne de la représentation esthétique correspondante. Les mauvaises intentions, les tares et les vices y sont en effet l'apanage des personnes laides. Nous sommes en face du « laid en soi », la première caractéristique de la laideur selon Umberto Eco⁵⁵⁰. Cette laideur repoussante et effrayante génère aussitôt un jugement hautement dépréciatif, d'autant que le « laid en soi » prend ici l'apparence d'un vautour, animal nécrophage se délectant des chairs en putréfaction. Effrayant pour l'entourage féminin de l'hôtelier, le physique de bête de proie d'Urubu n'en paraît pas moins des plus comiques aux yeux de l'impavide Ernesto qui s'empresse de faire part de ses premières impressions au principal intéressé, déclenchant l'hilarité générale. Déjà disqualifié en raison de sa pusillanimité face au héros qui l'agresse et le provoque frontalement, Urubu l'est encore davantage par ses deux tentatives visant à se débarrasser de l'importun de façon déloyale, et bien entendu par les assassinats qu'il commet sur des personnes imprudentes ou sans défense. Il incarne la figure négative du criminel lâche et pervers face à la figure positive du héros viril et redresseur de torts. À l'instar de ce que nous trouvons dans d'autres récits du genre, le narrateur ne s'attache pas à motiver ses actes ni ceux des autres personnages par des analyses psychologiques poussées. Le drame est dans la scène et les dialogues, non dans le commentaire ou l'analyse.

Plus encore que dans le décor du « Grand Hôtel Dom Pedro », c'est dans la plantation volante d'Elias Enrique Numez que s'affrontent les valeurs contradictoires

⁵⁴⁹ *Blumenhöhle*, p. 289.

⁵⁵⁰ Cf. *Histoire de la laideur*, sous la direction d'Umberto Eco, traduit de l'italien par Myriam Bouzaher, Paris, éd. Flammarion, 2011.

du Bien incarnées par le héros et son mentor, l'Américain Henderson, et celles du Mal que personnifient le « coronel » et ses sbires, au premier rang desquels le nègre Juan. À celui-ci est dévolu le rôle de garde-chiourme : il le doit à sa stature herculéenne et à sa cruauté annoncée. À leur première rencontre, Ernesto avait déjà remarqué la masse turgescente des muscles exhibée avec orgueil par leur propriétaire, ainsi que son fouet suspendu à une large ceinture. Ainsi dépeint, le personnage symbolise la force brute au service d'une entreprise malfaisante. Le portrait qu'en dresse ensuite le narrateur est par conséquent à l'avenant et a pour but de souligner l'animalité du personnage, caricaturé tout bonnement en homme-singe :

Der Neger, dem die Zornesfalten noch in dicken Wülsten auf der niedern Stirn zittern, lacht zuerst. Lacht, bis sein Gesicht ein einziger schwarzer Kreis ist, in dem der von blitzenden Zähnen umrandete Mund als dunkelrote Höhlung leuchtet. Lacht, bis er sich mit den gewaltigen Händen auf Hüften und Schenkel patscht. Lacht, bis er stöhnend in den nächsten Sessel sinkt. Und alle lachen wir nun aus Leibeskräften, sekundiert von dem Kichern der Mädchen, die sofort wieder näher hüpfen⁵⁵¹. [Le nègre dont le front bas est encore plissé par la rage, avec de gros bourrelets qui tressautent, rit le premier. Il rit tant que son visage n'est plus qu'une boule de suie, dans laquelle une bouche cerclée de dents étincelantes brille pareille à une cavité de couleur rouge sombre. Il rit et, de ses mains puissantes, se tape sur les cuisses et les hanches. Il rit tant qu'il s'affale en gémissant dans le premier fauteuil venu. Et maintenant nous nous esclaffons tous à pleine gorge, secondés en cela par le gloussement des filles qui reviennent aussitôt sautiller près de nous.]

D'un côté, les forces de vie, de liberté, de générosité et d'ordre, de l'autre les forces de mort, de privation de liberté, de corruption et de désordre. À la violence barbare du trafiquant de la forêt et de ses contremaîtres, Ernesto et Henderson opposent les qualités de héros virils : la force physique, le sang-froid, une capacité de réflexion rapide tournée vers l'action. Ces qualités seraient sans doute encore insuffisantes pour l'emporter de façon certaine sur leurs nombreux ennemis, si elles n'étaient soutenues par une force morale supérieure et la conviction d'avoir en face d'eux des hommes nuisibles, des monstres dévorés par des passions malsaines, aux agissements desquels il faut mettre un terme. Ils doivent cela à la mémoire de leur camarade Willis, ils le doivent aussi aux Indiens de la forêt, raflés dans leurs campements pour être transformés en bagnards voués à l'exploitation dangereuse et éreintante de « l'arbre qui pleure ». C'est Henderson qui dit son fait à Numez, terminant son discours par un réquisitoire sans appel :

⁵⁵¹ *Blumenhöhle*, p. 295.

Seid Gauner und Sklaventreiber, ihr sogenannten fliegenden Plantagenbesitzer. Haben ich und hier dieser Boy euresgleichen überall getroffen im Sertão. Germans, Englischmänner, Yankees und von allen anderen Nationen. Habt aber alle Zugehörigkeit zu zivilisierten Rassen verloren, sobald euch die Gier nach Geld im Blut sitzt. Geht euch zu langsam auf ehrliche Art, schätze ich, nennt euch daher fliegende Gummiherren, verwüstet den Wald und macht aus MenschenTiere. Soll euch der Teufel holen, alle miteinander, und kalkuliere ich, daß dies 'ne verdammt gute Meinung wäre !⁵⁵² [Vous êtes tous des filous et des esclavagistes, vous autres les propriétaires des soi-disant plantations volantes. Moi-même et ce garçon que voici avons buté partout dans le sertão sur des gens de votre acabit. Allemands, Anglais, Yankees et de toutes nationalités. Mais vous avez perdu toute trace d'appartenance aux races civilisées le jour où la soif de l'or vous a mordu le cœur. La manière honnête, ce n'est pas assez rapide à votre gré, c'est la raison pour laquelle vous vous donnez le nom de « barons volants du caoutchouc », vous saccagez la forêt, et transformez en bêtes des êtres humains. Le diable vous emporte tous ensemble, et m'est avis qu'il ferait là une œuvre fichtrement salutaire !]

La vision infernale des trois *senzalas* où sont confinés les esclaves du caoutchouc, celle des corps suppliciés des réfractaires, et – degré ultime dans l'horreur – l'image du malheureux enseveli dans une fourmilière grouillante, le pressentiment aussi que Numez leur réserve un sort peu enviable, tout cela concourt à la prise de décision des deux chasseurs d'orchidées de faire face, de prendre les devants et d'éliminer le « coronel ». C'est ce à quoi l'on assiste dans le passage suivant plein de suspens et aboutissant au déchargement de la tension dans une violence frénétique. Celle-ci nourrit les pulsions du lecteur qui savoure tout particulièrement le passage dans lequel Numez est puni à la hauteur de ces crimes, les deux hommes agissant en tant qu'implacables justiciers. Voilà qui ne va pas sans rappeler les mœurs rudes des colons dans *Die Regulatoren in Arkansas* de Friedrich Gerstäcker ou encore de leurs homologues trappeurs dans *Les Bandits de l'Arizona* de Gustave Aimard, les uns et les autres adeptes de la « Loi du Lynch ». Dans *Blumenhöhle*, comme dans d'autres romans de notre étude, le héros doit passer outre la loi, le récit substituant à cette dernière, une fois encore, les valeurs manichéennes du Bien et du Mal. Il est vrai qu'en l'absence d'une société digne de ce nom, et par conséquent, d'une justice correspondante, il est dédouané par avance, sinon par quelque instance légale, du moins par la loi du genre et le bon plaisir de son auteur, de la violence qu'il est contraint d'exercer !

Dans le melting-pot des individus peu « fréquentables » présents dans le roman, Urubu et Numez apparaissent clairement en tant qu'antagonistes radicaux des deux justiciers de la *Wildnis* [contrée sauvage] amazonienne. Les deux hommes sont unis par des liens d'intérêts, Urubu fournissant distractions et *cachaça* [tafia]

⁵⁵² *Blumenhöhle*, p. 345.

aux séringuéros et aux hommes de main du *coronel*, celui-ci s'employant en retour à alimenter en clients réguliers le claque-bar du premier. La mort d'Urubu, croqué par les piranhas, est donc un mauvais coup pour Numez et ses hommes. Cela n'empêche pas le maître de la plantation, qui a d'abord accusé le coup, de jouer la surprise puis de feindre l'acquiescement lorsqu'il s'agit de reconnaître la crapulerie de son ancien comparse :

Was Urubu betrifft, Santa Maria ! Der Mann scheint ein großer Halunke gewesen zu sein. Hätte das nicht gedacht, o nein ! Die Heiligen sind Zeugen, daß ich ihn für einen Ehrenmann hielt. Nun, jetzt hat er's überstanden, und als guter Christ will ich wünschen, daß seine Zeit im Fegefeuer nicht zu lange dauern mag. Amen !⁵⁵³ [En ce qui concerne Urubu, *Santa Maria* ! L'animal m'a tout l'air d'avoir été une fieffée crapule ! Je ne l'aurais pas cru, oh non ! Les saints me sont témoins que je le tenais pour un homme d'honneur. Il a payé maintenant, et le bon chrétien que je suis veut espérer que son temps au purgatoire ne sera pas trop long. Amen !]

Le ton patelin de la déclaration est singulièrement renforcé par la mention de « bon chrétien », qualité dont se prévaut sans vergogne l'intéressé. Le contraste est saisissant lorsqu'on compare cette pelletée d'hypocrisie au discours franc, direct et accusateur de Henderson et d'Ernesto. Au reste, le *coronel* peut s'amuser à pratiquer le double langage et faire étalage de sa cruauté dans le dessein d'impressionner ses « hôtes » : comme il s'estime en position de force, et qu'il les considère, un peu vite, sans doute, comme ses prisonniers, il ne court, en vérité, aucun risque à montrer son vrai visage !

XI.-6.2. Les personnages secondaires masculins.

Un individu se détache assez nettement du groupe des personnages secondaires en raison de son rôle dans l'intrigue. Il s'agit du Brésilien Bastiano Reyes, le commerçant du *sertão*, qui, le premier, a mis en cause la responsabilité d'Urubu dans la disparition de deux jeunes gens, Diego et Estrella, et fait allusion à l'énorme caïman, appelé ici *Jacare asu*, qui hante les pilotis de l'hôtel « Dom Pedro ». Méfiant envers le tenancier du bouge flottant, qu'il soupçonne de vouloir vendre des vivres et des munitions aux séringuéros, et ainsi ruiner son propre commerce, Reyes se montre d'abord amical avec les chasseurs d'orchidées, qu'il héberge dans ses baraquements sur le fleuve. C'est tout l'art de l'auteur de montrer comment ce caractère a priori honnête reste jusqu'au bout fidèle à la logique de ses

⁵⁵³ *Blumenhölle*, p. 342.

intérêts, au point de se ranger aux côtés de Numez qui lui a fait miroiter astucieusement de fructueuses relations commerciales. Il incarne, à son niveau, le boutiquier local uniquement préoccupé de faire des affaires et incapable de voir au-delà. Par contraste, le petit monde des séringuéros, métis d'Indiens « au cœur d'or, au doux regard » ou « aventuriers ayant plus d'un tour dans leur sac, pourchassés à l'aide de tous les chiens de la terre »⁵⁵⁴, monde auquel Ernesto affirme avoir appartenu, offre des personnages frustes et le plus souvent exploités par d'autres sans scrupules. Parmi ces séringuéros, le jeune et courageux Benito, ami du narrateur et amoureux de la malheureuse Juanita, incarne l'amitié désintéressée et à toute épreuve. Il meurt lors de la fuite hors de la plantation volante, comme si la « Grande forêt », indifférente aux valeurs du Bien et du Mal, engloutissait aussi bien les cœurs chevaleresques que les gredins !

XI-6.3. Les personnages secondaires féminins.

La virilité est généralement définie comme l'« ensemble des attributs et caractères physiques et sexuels de l'homme ». Elle se définit aussi, plus spécialement, comme « puissance sexuelle de l'homme » et « ensemble de qualités culturellement attribuées à l'homme adulte », au premier rang desquelles on trouve la force, la vigueur, la fermeté d'âme, le courage, la résilience face à des conditions nouvelles et imprévues. Toutes qualités qu'un lecteur de romans d'aventures s'attend à voir incarnées dans le personnage principal d'une œuvre participant du genre. La transgression étant aussi foncièrement bienvenue, la violence et même une certaine dose de prédation de la part du protagoniste – comme nous avons pu voir au tout début de *Blumenhölle* – accompagnent occasionnellement ses tribulations. La féminité, quant à elle, est définie comme étant le « caractère féminin » et aussi comme l'« ensemble des caractères correspondant à une image sociale de la femme », parmi lesquelles on compte le charme, la douceur et la délicatesse. On trouve, bien entendu, des personnages féminins dans les romans que nous avons retenus dans notre étude, et ces personnages répondent parfaitement à cette dernière définition. Les jeunes filles rencontrées symbolisent alors l'univers du foyer, celui que quitte le héros au début de l'œuvre, et qu'il fonde au terme du récit. L'union du héros avec la femme aimée est alors gage de félicité

⁵⁵⁴ *Blumenhölle*, p. 391 : « gutmutige, sanft dreinschauende Halbindianer oder mit allen Wassern gewaschene, mit allen Hunden gehetzte Abenteurer ».

future ainsi que de retour à l'ordre au terme des nombreuses mésaventures. Elle signe pour le protagoniste la sortie définitive de l'Aventure.

Ces femmes « convenables » demeurent à l'écart de celles qu'on désigne sous l'appellation de « filles » et qui sont associées aux vices favoris des hommes : débauche, jeu ou boisson. Ce sont ces « créatures », entraîneuses ou prostituées en robes de soie bariolées, filles sang-mêlé ou Indiennes arrachées à leur tribu, qui peuplent le lupanar flottant de Remate de Males ou encore le « Grand Hôtel Dom Pedro », quelque part sur le fleuve Madeira, au fin fond de l'Enfer vert. Femmes perdues, elles s'acquittent au mieux de leur tâche qui consiste à faire boire force *cachaça* et autres alcools à l'aventurier ou au séringuéro de passage, dans l'espoir de les délester l'un comme l'autre, aussi rapidement que faire se peut, de la plus grande partie d'un salaire âprement gagné dans la forêt. Certaines d'entre elles déjà rongées par les maladies endémiques, sont passées par pertes et profits dans la comptabilité macabre de l'employeur-exploiteur. D'autres, qui se montrent rétives ou en savent trop, sont promptement exécutées, leur corps jeté en pâture au caïman nettoyeur. Et même la patronne Ballenha, la femme-baleine, qui a ensorcelé trois nuits durant Ernesto à Remate de Males, n'échappe pas à la maladie. Toutes ces femmes qui assurent ce qu'il est convenu d'appeler le « repos du guerrier » pimentent l'intrigue, apportent une note sexuelle – sans que jamais le texte outre passe les bornes de la décence –, font partie du décor, mais restent, au fond, des figurantes. L'une d'elles, toutefois, fine jeune femme aux grands yeux en amandes « au sombre éclat » et à la bouche écarlate, d'un rouge « aussi intense qu'une fleur d'hibiscus », joue un rôle plus marqué que ses « consœurs » à mesure qu'on s'achemine vers la fin du roman : il s'agit de « Pépita du fleuve des Amazones », laquelle se transforme la nuit, lorsque les chiens-volants sortent du *sertão*, en vampire (!), colorant d'une touche fantastique l'aventure sylvestre d'Ernesto, le narrateur.

XI.-6.4. L'Indien ou l'énigmatique altérité.

C'est bien l'incompréhension qui marque d'entrée les rapports entre les chasseurs d'orchidées et leurs trois porteurs Indiens recrutés à Serto, localité misérable située sur une île, à peu de distance de l'endroit où le Madeira s'unit au San Jacinto. Ces Indiens semblent murés dans un monde parallèle, hermétique aux

contacts comme aux échanges extérieurs. Ernesto veut voir dans leur tristesse apparente l'emprise déprimante de la forêt vierge, grandiose, insondable et violente « comme un mauvais génie » :

Ja, Hilflosigkeit ist's, die in den Augen der Amazonasindianer liegt, wie ein ewiges Vermächtnis zaghafter Auflehnung und dann wieder wie sklavische Demut vor einer gewaltigen, mit hunderttausend grünen Sprossen, Blumen und Bäumen prangenden Natur, die sie umgibt. Eins mit der Natur, in deren Schoße sie wohnen, leben und vergehen, ahnen diese Indianer trotzdem ihre Ohnmacht gegenüber der Natur wie einem bösen Geist⁵⁵⁵. [Oui, c'est de la détresse qu'il y a dans les yeux des Indiens de l'Amazonie, comme un legs éternel de révolte avortée, comme aussi une humilité d'esclave devant cette nature violente qui les entoure en faisant étalage de centaines de milliers de pousses vertes, de fleurs et d'arbres. Ils ne font qu'un avec cette nature, au sein de laquelle ils vivent et meurent, et néanmoins ces Indiens se sentent impuissants devant elle comme devant un mauvais génie.]

Plus loin, s'agissant des Caripunas, Indiens « bravos » [libres, sauvages], dans le territoire desquels s'enfonce la petite expédition, le narrateur ne fait guère mystère du mépris qu'il éprouve envers ces êtres chétifs, mais à la flèche prompte et tellement aptes à s'enfuir dans leurs marécages une fois leur coup de main perpétré :

Kleine schwächliche Burschen sind's, die in primitiver Nacktheit die Urwälder durchstreifen und aus zwei Meter langen Blasrohren winzige Dornenpfeile aus dem Hinterhalt schießen. Jeder Stamm hat sein besonderes Geheimnis bei der Zubereitung der Pfeilgifte, und tödlich sind sie alle. Tückisch sind die Pfeile, und tückisch, unberechenbar wie launische Kinder, sind auch die Blasrohrmänner, die gleich wesenlosen Schatten ihre feuchte Dschungelheimat durchstreifen⁵⁵⁶. [Ce sont des avortons souffreteux, qui rôdent à travers la forêt vierge dans leur nudité primitive, et tendent des embuscades, où ils envoient, avec des sarbacanes longues de deux mètres, de minuscules fléchettes aux embouts faits d'épines. Chaque tribu a son secret pour la préparation des poisons à fléchettes, et tous s'avèrent mortels. Traîtres sont les fléchettes, rusés et déconcertants comme des gosses capricieux sont ces hommes aux sarbacanes qui errent dans leur pays de jungle détrempée semblables à des ombres irréelles.]

Sans pour autant adopter le point de vue radical des séringuéros et autres prospecteurs de l'Amazonie qui voient dans ces ombres qui les flèchent, tapies derrière leurs murailles vertes, les messagers du diable et se proposent de les exterminer jusqu'au dernier, le narrateur suggère que l'autochtone subit lui aussi l'emprise déprimante d'une forêt mortifère qui « détruit lentement au lieu de construire » et aura de toute façon le dernier mot :

Sind das Menschen oder halbe Tiere ? Waren es einst kraftvolle, den Urwald besiegende Geschöpfe, die nun degenerierten ? Ach, ich weiß es nicht. [...] Aber der Amazonasindianer ?

⁵⁵⁵ *Blumenhöhle*, p. 259-260.

⁵⁵⁶ *Ibid.*, p. 258.

Scheu und bedrückt, schemenhaft durchschleicht er seine Wälder. Er kämpft nicht um sein Dasein. Seine Hand – die des Mannes oder des Knaben – führt das tödliche Blasrohr, die Waffe des Feiglings, des Kindes, und damit gewinnt er seinen kargen Lebensunterhalt. Schmarotzend von der Natur, harmlos und doch furchtbar gefährlich zu gleicher Zeit, ist dieser Indianer vielleicht das einzige Geschöpf, bei dem die Natur langsam zerstört statt aufzubauen. Entartet kann man wohl auch diesen ganzen, vermeintlich grandiosen, brasilianischen Urwald nennen, wie er ununterbrochen stirbt und entsteht und in fortwährendem Taumel seinen ewigen Kreislauf vollendet⁵⁵⁷. [Sont-ce des êtres humains, ou des manières d'animaux ? Étaient-ce jadis des créatures puissantes, capables de vaincre la forêt et qui auraient dégénéré par la suite ? Je n'en sais rien. [...] Qu'en est-il de cet Amazonien ? Farouche et déprimé, le voilà qui se faufile à travers bois comme une ombre. Il ne lutte pas pour son existence. Sa main – celle de l'adulte comme celle de l'enfant – tient la sarbacane mortelle, cette arme du lâche ou de l'enfant, avec laquelle il gagne sa maigre subsistance. Vivant en parasite sur son environnement, impuissant et terriblement dangereux tout à la fois, cet Indien est peut-être la seule créature que la nature détruit lentement au lieu de construire. On pourrait aussi bien appeler « dégénérée » toute cette forêt brésilienne présumée grandiose, qui meurt et renaît sans cesse, poursuivant son éternel circuit dans un délire permanent.]

À travers le discours méprisant et moralisateur du narrateur, le déploiement du dispositif actantiel manichéen cristallisant le stéréotype de l'Indien de la forêt « vivant en parasite », « lâche » et « terriblement dangereux » à la fois, reformule les thèses raciales du darwinisme social affirmant la supériorité des civilisations évoluées sur les peuples considérés comme « sauvages » et « arriérés ». Pour autant, c'est essentiellement à la prégnance écrasante d'une nature en perpétuel travail et possédée par la fièvre de la gestation, où la vie et la mort se côtoient à chaque instant, qu'Ernesto attribue l'existence végétative de l'Indien. En effet, quoi que fasse l'être humain dans cet environnement énigmatique, pour le narrateur c'est la forêt qui aura toujours le dernier mot.

Si le sauvage de la forêt vit en « parasite » dans la profondeur des bois, il se retrouve lui-même « parasité » par les représentants de la civilisation « en marche », lesquels n'hésitent pas à le capturer pour le faire servir à leurs besoins du moment : faire sourdre et recueillir le latex, le suc laiteux de l'hévéa. Dans le passage qui suit, le narrateur homodiégétique décrit en quelques traits la physiologie des esclaves Indiens qui viennent d'être débarqués des *curiarias* après une journée de travail sur l'autre rive. Le portrait qui en est brossé par Ernesto les saisit dans leur nudité et les montre portant pour tout ornement un labret à la lèvre inférieure et aux oreilles. Cette caractérisation fait ressortir, au travers de l'aspect hideux de leur apparence, la sauvagerie et le primitivisme pathétique d'une société archaïque – une vision qui correspond à ce que nous savons déjà des conceptions du narrateur en la matière :

⁵⁵⁷ *Blumenhöhle*, p. 260.

Wieder sind's je drei durch Schnüre verknüpfte Indianer. Vollständig nackte Männer mit abnorm langen Armen und vorstehenden Bäuchen. Ihre Gesichter sind urhäßlich. Denn sie haben geschlitzte Unterlippen, eine riesige Holzscheibe ist hineingezwängt wie ein Rad in der Bereifung. Diese seltsame Zierde steht waagrecht aus dem Gesicht heraus, hält den Mund teilweise offen. In den Ohrläppchen, die zu gewaltigen « Lappen » wurden, baumelt derselbe groteske Schmuck⁵⁵⁸. [Là encore les Indiens sont liés par trois. Des hommes complètement nus, avec des bras qui n'en finissent plus et des ventres proéminents. Leurs visages sont d'une hideur primitive. Ils ont la lèvre inférieure fendue, un énorme disque en bois y est encastré comme une roue dans son pneu. Cette curieuse parure sort du visage horizontalement, et tient la bouche partiellement ouverte. Le même ornement grotesque pendille aux lobes des oreilles, qui sont excessivement développés.]

Il ne faut certes pas s'attendre, de la part d'un aventurier de la trempe d'Ernesto, à des « tendresses » d'ethnologue ... Homme pratique, le narrateur n'épilogue pas sur l'infinie diversité du monde, condamnée à terme au seul profit de la civilisation occidentale. L'harmonie qui tient le sauvage à la place qu'il occupe dans la nature ne retient pas plus son attention : ne suggérerait-il pas plus haut que la forêt le détruisait lentement plutôt qu'elle ne le construisait ? On pourrait opiner par conséquent que le narrateur épouse le discours occidental « officiel » de son temps qui consiste à voir dans les derniers peuples sauvages un anachronisme, leurs mœurs et coutumes appartenant à un passé révolu. Ce qui est certain, c'est qu'il est horrifié par la férocité de Numez et de ses hommes envers les Indiens raziés, considérés par leurs geôliers comme du bétail humain, à la valeur marchande inférieure à celle des « têtes de bétail » proprement dites. De son point de vue, ces « sauvages » aussi arriérés soient-ils, sont supérieurs sous certains aspects moraux, à ceux qu'on appelle « civilisés ». Pour preuve, la séquence de la femme indienne donnée par Numez aux esclaves « pour qu'ils aient aussi leur plaisir ». Le *coronel* n'en revient toujours pas que ces derniers l'aient tirée au sort et attribuée à l'un d'eux, ce qui suscite l'échange révélateur suivant entre Ernesto et son camarade Henderson :

« Ist das nicht sonderbar ? Was meinst du, wenn unter gleichen Umständen eine Frau einem Schock gefangener Weißer übergeben würde ? Ob sie dann unter sich losten ? Und ob die Frau Zeit hätte, ein Kind zu bekommen ? » Der Amerikaner betrachtet mich, schlägt mir auf die Schulter.

« Thunderstorm, das wäre ein Hieb auf Kultur und Zivilisation, he ? Hm, ich kalkuliere tausend zu eins, daß die Frau keine acht Tage am Leben geblieben wäre. Die Kerle hätten sie zu Tode geliebt. Hm, schätze, daß diese Indianer doch rätselhafte Burschen sind ! »⁵⁵⁹ [– N'est-ce pas curieux ? Que crois-tu qu'il se passerait si une femme était livrée dans les mêmes conditions à un bataillon de Blancs prisonniers ? Tireraient-ils au sort entre eux ? Et la femme aurait-elle le temps d'avoir un enfant ?

L'Américain me considère, me tape sur l'épaule :

⁵⁵⁸ *Ibid.*, p. 348.

⁵⁵⁹ *Blumenhöhle*, p. 349.

– *Thunderstorm* ! Le coup serait rude pour la civilisation, qu'est-ce que t'en dis ? Je parie mille contre un que la femme ne vivrait pas huit jours. Les gaillards l'auraient bousillée par excès. Hum, m'est avis que ces Indiens sont des gens bien énigmatiques !]

Hôtes des Caripunas dans la suite du récit, Ernesto et Henderson sont à même d'apprécier leur organisation sociale et leurs mœurs. Ils observent ainsi qu'ils n'ont point de chef, que dans le campement chacun jouit de la plus grande liberté, ne demande rien à autrui et n'en attend rien non plus. Ils constatent avec stupeur que les petits hommes à sarbacane ne transigent pas avec l'adultère, au point de livrer aux crocodiles les coupables :

Aber gestern wurden ein Mann und ein Mädchen in der Nähe der Lagune an den dicken Baumstumpf gebunden. Kurz vor Sonnenaufgang bohrten Henderson und ich, als wir ruhelos über dem pestilenzialisch rauchenden Feuer in den Hängematten hingen, uns die Zeigefinger in die Ohren. Von der Lagune kam nämlich Geschrei. Und wir wußten, was es bedeutete⁵⁶⁰. [Hier, un homme et une jeune fille ont été attachés à un gros tronc d'arbre à proximité de la lagune. Peu avant le lever du soleil, Henderson et moi, qui reposions dans nos hamacs au-dessus d'un foyer dégageant une fumée pestilentielle, nous nous sommes enfoncé les index dans les oreilles pour ne pas entendre les hurlements venant de la lagune. Nous savions ce qu'ils signifiaient !]

Peu importe si les authentiques Caripunas vivant au bord des affluents du haut Madeira à l'époque du boom du caoutchouc et des années qui suivirent, aient jamais procédé de la sorte : branche du roman populaire, le roman d'aventures ne dédaigne pas à l'occasion de suggérer ou de représenter des scènes propres à inspirer l'effroi. Ce qui compte, c'est l'effet produit sur le lecteur ! L'art de Löhndorff, à côté de descriptions maîtrisées, c'est aussi de combiner le vrai avec le vraisemblable, le réel et la fiction, renforçant de la sorte l'effet du réel et procurant à ses lecteurs le plaisir de se laisser captiver par une histoire dans un pays lointain, en somme de vivre par procuration des événements qu'ils ne voudraient aucunement endurer personnellement.

Un petit exposé didactique plein d'humour clôt la séquence des « Hundezähne » [dents de chien]. S'étant avisés que les sauvages prisaient au plus haut point les dents de chien pour en faire des motifs de décoration destinés à parer leurs corps, les civilisés n'ont de cesse d'exporter dans le *sertão* par caisses entières des dents fabriquées industriellement, dans le but d'établir le contact et s'attirer les bonnes grâces des locataires sylvestres de la forêt. Le narrateur l'affirme :

⁵⁶⁰ *Ibid.*, p. 367.

Schöne, blanke Hundezähne aus Porzellan, *made in Birmingham* oder *in Germany*, werden kistenweise nach Brasilien exportiert, um im dunkelsten Urwald – dort, wo auf den Regierungskarten nur weiße Flecken sind, weil niemand die Gegend bisher topographierte – kleine, grinsende Männer und ihre Frauen zu erfreuen⁵⁶¹. [Belles dents étincelantes en porcelaine, *made in Birmingham* ou *in Germany*, qu'on exporte par pleines caisses au Brésil, pour faire la joie des petits hommes grimaçants, au plus épais de la forêt vierge, là où les cartes officielles ne portent que des taches blanches, personne n'ayant encore relevé les coordonnées topographiques de la région.]

L'attitude des chasseurs d'orchidées envers les porteurs indigènes reflète l'incompréhension et l'agacement face à leur passivité et à leur indolence. Ernesto, en particulier, ne peut s'empêcher de pouffer de rire lorsqu'il les voit accroupis dans leur posture favorite et fumant avec contentement de gros cigares faits d'enveloppes de maïs, les yeux fixés sur la surface de l'eau. Dans les marécages des Caripunás, dédale d'eau, de vase, de roseaux et de bas-fonds toujours recommencés, l'apparente adaptation aux conditions extrêmes de ces mêmes porteurs, transformés pour les besoins en payeurs, suscite par contre l'envie et d'autres sentiments peu chrétiens chez le narrateur :

Diese Leute sind anscheinend zufrieden. Sie spüren die Hitze nicht, noch die beklemmende, faulige Luft der Sümpfe. Wegen dieser Zufriedenheit, die ich neidisch in den Seelen der Indianer fühle, könnte ich sie erschießen⁵⁶². [Ces gens sont apparemment satisfaits. Ils ne souffrent ni de la chaleur infernale, ni de l'air poisseux et putride des marais. Cette satisfaction intime que je sens et envie chez ces Indiens me les ferait tuer, pour un peu !]

Le charme de l'écriture löhndorffienne, ce sont ces remarques qui colorent d'une touche d'authenticité les sentiments ressentis – quand bien même cette authenticité n'est qu'une « apparence » au service de la fiction ! Ce sont aussi ces commentaires imagés et pleins de fraîcheur qui appuient une observation ou une constatation, par exemple lorsque le narrateur s'interroge sur les raisons qui peuvent retenir les porteurs de prendre la poudre d'escampette avec les bagages de l'expédition au moment opportun :

Eines wundert mich manchmal: nämlich, daß die zwei Indianer noch nicht mit dem Gepäck ausrissen, wenn wir unsern verrückten Orchideenlauf machen. Aber sie sind in den Stromsiedlungen gewesen und deshalb mehr oder weniger verfehmt. Es ist wie mit gewissen Tieren. Berührt Menschenhand zum Beispiel ein junges Reh, so kümmert sich die sonst so zärtliche Mutter nicht mehr darum, und das Tierchen muß verhungern. Uno und Dos würden zwar nicht verhungern, aber doch keinen richtigen Kontakt mehr mit ihresgleichen auf die Dauer finden. Deshalb sind sie an uns gebunden und laufen nicht weg⁵⁶³. [Une chose m'étonne ; c'est que les deux Indiens n'aient pas encore pris le large avec les bagages pendant que nous courons comme des fous l'orchidée ; mais ils ont séjourné

⁵⁶¹ *Blumenhöhle*, p. 369.

⁵⁶² *Ibid.*, p. 358-359.

⁵⁶³ *Ibid.*, p. 384.

dans les colonies du fleuve, et sont, par-là, plus ou moins mis au ban par leurs congénères. Il en va de même pour certains animaux. Si, par exemple, une jeune biche entre en contact avec une main humaine, sa mère, si tendre en d'autres circonstances, se désintéressera d'elle et le petit animal est condamné à mourir de faim. Uno et Dos ne mourraient sans doute pas de faim, mais à la longue ils ne trouveraient plus aucun contact véritable avec leurs semblables. C'est pourquoi ils nous sont attachés et ne s'enfuient pas.]

Tout au long du récit, l'attitude du narrateur vis-à-vis de ces autochtones acculturés que sont les porteurs indigènes dénote la distance, l'incompréhension et, couronnant le tout, le sentiment de supériorité de l'Occidental affiché avec naturel. Il est possible, au demeurant, que la tristesse résignée de l'Indien ait quelque chose à voir avec la solitude infinie de son royaume d'arbres et d'eau aux horizons bouchés. Plus certainement faut-il voir dans le mutisme qui est le sien, non pas un signe de dégénérescence imputable au milieu, comme semble le croire Ernesto, mais plutôt le résultat de plusieurs siècles d'oppression, de spoliations et d'exterminations organisées par les envahisseurs à la peau blanche, d'épidémies aussi venues le secouer au fond de sa forêt, toutes ces calamités n'étant pas de nature à faciliter les contacts ! Reste qu'au moment de la séparation, sur l'île au débouché du Jacinto, le protagoniste reconnaît bien volontiers ce dont il est redevable aux petits hommes de la *selva* :

Hier verabschiedeten wir uns von Uno und Dos, ohne deren Ortssinn wir vor Wochen in den Sümpfen erstickt waren. Nach brasilianischer Sitte, die man allerdings Indianern gegenüber kaum anwendet, umarmten wir die braunen Burschen und klopfen ihnen den Rücken. Bei dieser Gelegenheit sah ich diese beiden Sertãosphinxen zum erstenmal freundlich lächeln !⁵⁶⁴ [Là, nous nous sommes séparés d'Uno et de Dos, dont le sens de l'orientation nous a sauvé la vie, il y a des semaines de ça, dans les marais. Selon l'usage brésilien, que d'ailleurs on n'observe guère à l'égard des Indiens, nous avons embrassé les petits hommes cuivrés en leur donnant des tapes dans le dos. J'ai vu à cette occasion, et pour la première fois, un sourire amical effleurer les lèvres de ces deux sphinx du *sertão*.]

XI.-7. Chiens-volants et femme-vampire : le fantastique dans *Blumenhöhle*.

La présence du fantastique dans *Blumenhöhle* donne au dénouement de l'intrigue une tournure inattendue. Elle constitue sans aucun doute une trouvaille de la part de l'auteur qui l'insère par ailleurs sans à-coup dans le fil narratif du récit. Nous avons signalé plus haut la place respectable qu'occupait la description dans ce roman, en particulier s'agissant de sa double fonction, didactique et mimésique. On assiste ici au « glissement » d'une description quasi « factuelle » d'un phénomène observable en Amazonie – le vol caractéristique des grandes chauves-souris

⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 399-400.

appelées ici « chiens-volants » – à l'évocation du personnage déconcertant et menaçant du vampire, mythe récurrent de la littérature européenne. Tout commence donc par un récit qui se donne pour véritable et naturel :

Und nun ist es dunkel, der Wasserspiegel glänzt wie mattes Silber, auf dem sich plötzlich schwarze Schatten abzeichnen. Schwerfällig flatternde Schwingen, große Leiber. Es ist die Stunde der fliegenden Hunde. Die Vampire des Sertão ziehen zum Mücken- und Schmetterlingsfang über den Strom⁵⁶⁵. [Il fait sombre maintenant, la surface de l'eau miroite comme de l'argent dépoli, sur lequel se dessinent tout à coup des ombres noires. Lourds battements d'ailes, corps massifs. C'est l'heure des chiens-volants. Les vampires du sertão partent au-dessus du fleuve en quête de mouchérons et de papillons].

Ernesto, en proie aux accès de la fièvre des marais, a reçu la visite de Pépita qui lui a apporté unealebasse remplie d'un frais breuvage, avant de lui offrir ses lèvres purpurines. Lorsqu'elle s'en va, il contemple, mélancolique, le rectangle de ciel bleu profond, étincelant d'étoiles, que découpe la fenêtre : des bandes de chiens-volants y passent d'un vol incertain. C'est alors que le fantastique s'installe progressivement, élaborant, selon les mots de Louis Vax, « un monde nouveau, différent du monde réel, avec lequel cependant il est sur le point de se confondre »⁵⁶⁶. Le thème du vampire, monstre suceur de sang humain, va peu à peu s'imposer à l'esprit du narrateur, le hanter, l'obséder :

Den schwerfälligen Zickzackflug beobachtend, merke ich, wie wohlige Mattigkeit mich mehr und mehr befällt. Und ich kann die Augen kaum noch aufhalten, weiß nicht, ob es nur ein Traumbild ist, als sich einer der Vampire von der Reihe der übrigen ablöst und lautlos dem Fenster nähert. Jetzt verdunkelt sein Schatten die silberne Mondbahn, die das kahle Bambuszimmer durchfließt. Und es ist mir, als ob gleichzeitig die Tür leise knarrt. [...] Ein Schrei erstickt mir in der Kehle, denn der alte Aberglaube, der unter vielen Bewohnern des großen Stromes wie ein Dogma feststeht, fällt mir wieder ein : » Aus den Lüften senken sie sich lautlos auf den Schläfer herab, und während sie ihm mit den Schwingen Kühlung zufächeln, saugen sie sein Blut⁵⁶⁷. « [Tout en observant leur pesant vol en zigzag, je sens une agréable langueur m'envahir peu à peu. C'est à peine si je puis encore tenir les yeux ouverts. J'ignore si l'image est générée par le rêve, mais je vois un vampire se détacher de la file et s'approcher silencieusement de la fenêtre. Son ombre obscurcit maintenant l'orbite argentée de la lune qui traverse la pièce de bambou nue. Et il me semble qu'en même temps la porte grince doucement. [...] Un cri s'étouffe dans ma gorge, car la vieille superstition qui a force de dogme pour de nombreux riverains du grand fleuve me revient à l'esprit : « Ils se laissent tomber sans bruit du haut des airs sur le dormeur et, tout en l'éventant de leurs ailes, sucent son sang. »]

Au réveil, Ernesto découvre sur sa gorge, près de la carotide, une petite ecchymose tuméfiée, dans laquelle s'enfoncent deux minuscules perforations.

⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 404.

⁵⁶⁶ Vax, Louis, *La séduction de l'étrange. Étude sur la littérature fantastique*, Quadrige/PUF, 1987 [1965], p. 245.

⁵⁶⁷ *Blumenhöhle*, p. 404-405.

Cherchant à se rassurer devant l'inexplicable, il balaye les histoires de vampires qui lui viennent à l'esprit comme relevant de la pure fantaisie. Une écharpe de soie, oubliée dans la chambre, attire son attention : elle appartient à Pépita et témoigne de sa présence auprès de lui au cours de la nuit. La scène de la chauve-souris géante se répétant par la suite et laissant le « héros-victime » un peu plus anémié chaque jour, il décide d'en avoir le cœur net et de remonter à la source du maléfice. Alors que le grand vampire apparaît une nouvelle fois devant la fenêtre, que la porte de la chambre grince laissant apparaître une forme fantomatique qui vient lui caresser les joues, Ernesto frappe la chose de ses deux poings et la fait choir. Au bruit sourd de la chute succède le claquement d'une porte qui se ferme. Il découvre l'instant d'après, gisant par terre, le corps d'un spécimen géant de l'espèce chien-volant, qu'on appelle aussi « vampire » dans le langage populaire :

Nun hat der Mond seinen Bogen beschrieben, schiebt sich vor das äußerste Ende der Palmenreihe, und mildes, ruhiges Licht strömt ins Fenster, erhellt das Gemach. Da liegt der tote Leib des Vampirs, und plötzlich werde ich müde, schließe die Augen.

Wie im Traum – oder ist es kein Traum ? – höre ich die Tür gehen, etwas streichelt mich sacht, und eine Stimme flüstert mir ins Ohr : « Dummer Muchacho, du hast alles verdorben. Jetzt mußt du fort ! »⁵⁶⁸ [La lune ayant effectué son parcours, elle se pousse désormais au bord extrême de la file des palmiers, mais voilà qu'une lumière douce et tranquille se déverse dans la chambre, l'éclaire. Là-bas gît le cadavre du vampire, et soudain je ressens une grande fatigue qui me fait fermer les yeux.

Comme dans un rêve – mais peut-être bien que ce n'est pas un rêve ? – j'entends la porte s'ouvrir, quelque chose me caresse délicatement, et une voix me chuchote à l'oreille :

« Stupide *muchacho*, tu as tout gâché. Maintenant, il faut que tu partes ! »]

Le recours au mythe du vampire féminin, entité maléfique, séductrice et perverse, son association avec les chiroptères suceurs de sang de la grande forêt équatoriale, sont, bien entendu, de nature à faire frissonner le lecteur européen et à susciter chez lui la fascination pour l'étrange. Pour autant, l'association chauve-souris/vampire féminin ne provoquera vraisemblablement pas les mêmes vibrations chez un lecteur brésilien du roman de Löhndorff. Et pour cause : on ne trouve guère de vampires féminins dans la tradition brésilienne, où ce sont les femmes qui sont les victimes toutes désignées de certaines créatures démoniaques : *lobishomen* velus, au teint jaunâtre, aux dents noires et à la barbe fournie, agressant leurs victimes et les rendant nymphomanes ou encore *jararacas* à la forme serpentine, avides du lait et du sang des femmes endormies et faisant taire l'enfant avec leur queue qu'ils s'emploient à lui fourrer dans la bouche !

⁵⁶⁸ *Blumenhöhle*, p. 410.

Nous terminerons cette partie sur le fantastique dans *Blumenhölle* en faisant remarquer que l'aventurier Ernesto se trouve effectivement en danger de mort lente dès lors que la maladie le contraint à l'inaction et le rend dépendant de la séduisante et perverse Pépita. L'absence de mouvement, synonyme d'une existence sans perspective, les effets alanguissants des fièvres des marais, qui rompent le rythme événementiel de l'aventure, l'abus d'alcool, ont pour résultat tangible de provoquer chez le protagoniste un écoeurement salvateur. Il a besoin pour se sentir vivre d'une existence faite d'action, il lui faut éliminer les temps morts et aller de l'avant. Tant pis pour Pépita des Amazones : la mort dans le hamac, cette non-action, n'est pas pour l'aventurier.

XI.-8. L'« autofiction » au service de l'aventure. Les nouveaux habits de l'aventurier.

Si tant est qu'on puisse émettre des doutes quant à la réalité des tribulations vécues personnellement par l'auteur Ernst Löhndorff dans la *selva* amazonienne, tribulations dont le narrateur à la première personne, Ernesto, se fait l'écho dans le roman au travers des mésaventures du protagoniste – auteur, narrateur et « héros » se trouvant être une seule et même personne – la séquence fantastique des relations du héros affaibli par la maladie avec sa troublante « goule » serait de nature à démystifier le lecteur et à lui faire envisager le récit sous l'angle purement fictionnel. Encore qu'on puisse aussi opiner que le passage fantastique s'explique par des hallucinations dues à la fièvre... Quoi qu'il en soit, nous sommes enclin à penser, eu égard à certaines péripéties de la narration, à l'évocation des états d'esprit successifs ou récurrents du protagoniste, aux descriptions pertinentes du paysage, de la faune et de la flore du bassin de l'Amazone, que nous avons affaire ici à un croisement entre un récit élaboré à partir d'expériences vécues par l'auteur et un récit fictionnel se nourrissant d'ailleurs de ces mêmes expériences. L'entremêlement du référentiel et du fictionnel marque de fait l'émergence d'un contrat de lecture légitimant aux yeux du lecteur le remodelage de la réalité par une part de fiction pour traduire une expérience personnelle. Quoi de plus approprié, en vérité, que le masque de la fiction pour communiquer et faire partager ses intuitions les plus intimes ? Et, s'agissant de l'autofiction, que nous suggère-t-elle à propos du statut de l'aventurier et de la représentation de l'Aventure au déboîté de ce qu'il est convenu d'appeler la Belle Époque ?

Ce qui définit le mieux l'aventurier Ernesto, c'est précisément le rapport qu'il entretient avec son propre destin. Il est l'homme de l'aventure personnelle, celle qui lui permet de s'accomplir en tant qu'individu. À l'évidence, l'idée de sacrifice pour une grande cause lui est étrangère. Il n'est pas de ceux qui parcourent le monde à seule fin d'instaurer la justice et de faire régner l'ordre. Si Ernesto et Henderson mettent un terme aux agissements criminels des écumeurs de la forêt, c'est d'abord pour venger la mort de leur camarade Willis dont ils font une affaire personnelle. Affranchi des obligations sociales, l'aventurier façon Löhndorff a choisi de rejeter tout ce qui participe de la sécurité et de la vie ordinaire au profit d'une existence faite de risque et de hasard. Fataliste par essence, il adopte une conduite aux antipodes du comportement rationnel que préconise l'ordre bourgeois – même si, paradoxalement, il ne cesse jamais de réfléchir d'après les critères de la société dont il est issu, comme le montrent amplement les réflexions morales du narrateur en maints endroits du récit. L'écrivain Löhndorff ne perd pas de vue qu'un récit d'aventures comme *Blumenhöhle* s'adresse aussi à la jeunesse, laquelle n'est pas encore intégrée définitivement dans la société, mais a néanmoins soif d'idéaux et de morale !

Dans la torpeur moite exsudée par la forêt des pluies, ce n'est pas tant la guerre, au demeurant toujours présente sous la forme d'escarmouches avec les Indiens sauvages ou de conflit ouvert avec les chasseurs d'esclaves, moins encore l'intrigue et les coups bas qui définissent l'aventurier, mais bien plutôt ce corps à corps permanent qu'il entretient avec une nature toujours prête à engendrer l'épouvante et à insuffler la hantise de la mort. Dans ce décor non apprivoisé, où la forêt ne tolère d'existence autre que la sienne, l'aventure s'apparente à une quête d'absolu, ponctuée par de récurrents accès de nostalgie pour une vie plus ordinaire symbolisée par la présence d'une femme. Devinant cette nostalgie chez Ernesto, Henderson pour qui la tranquillité du foyer est la négation même de l'aventure, n'hésite pas à lui rappeler qu'une maison accueillante et une femme qui attend sur le pas de la porte constituent des obstacles à l'aventure. Il conclut :

Schlag dir's aus dem Sinn, Junge. Das ist nichts für unsereinen, unser Blut treibt uns unaufhaltsam weiter. Schätze, daß es'ne einsame Bahn ist, die des Abenteurers, aber 'ne herrliche, prächtige. Und die Leute, die in ihren großen Städten sitzen und vor lauter

Langeweile oder purer Dummheit nicht wissen, ob sie uns bemitleiden, verachten oder beneiden sollen – die soll der Teufel holen !⁵⁶⁹ [N'y pense plus, mon petit gars. Ce n'est pas fait pour nous autres, notre sang nous pousse sans cesse à repartir plus loin. M'est avis qu'il y a une seule route, celle de l'aventure – la plus magnifique des routes. Quant aux gens qui vivent à l'étouffée dans leurs villes et qui, dans leur ennui ou leur pure bêtise, ne savent s'ils doivent nous porter pitié, mépris ou envie – que le diable les emporte !]

S'inscrivant en faux contre tous ceux qui proclament, dans les premières décennies du XX^e siècle, que « l'Aventure est morte », les protagonistes Ernesto et Henderson ne doutent pas un instant que le monde ne retienne en Amazonie une part de son mystère ni que de superbes occasions d'aventures se présenteront à eux au-delà de la prochaine courbure du fleuve. Là où les parages de la mort s'ornent d'une indicible beauté, impérieuse invite à découvrir, au-delà des apparences, le sens caché du monde. Il suffit d'avoir à l'esprit les toutes dernières lignes de *Blumenhöhle* pour percevoir combien, au travers du discours d'Ernesto, l'Aventure façon Löhndorff se conçoit essentiellement comme modalité poétique de l'existence :

Silbern schimmert das Wasser, Sprühend wie Edelsteine rinnen die Tropfen von den Paddeln. Die düsteren Mauern des Sertão gleiten an beiden Seiten vorüber, und vor uns erstreckt sich ununterbrochen der glitzernde Strompfad.

Endlos schier – von unbeschreiblicher Schönheit ist die Straße jenes Abenteurers, der in schwüler Tropenpracht die schönsten und seltsamsten Blumen der Welt sucht. Orchideen !⁵⁷⁰ [L'eau a des reflets d'argent, et les gouttes qui ruissellent des pagaies étincellent comme autant de pierres précieuses. Les murs sombres du sertão défilent des deux côtés. Devant nous s'étend sans interruption le miroir scintillant du fleuve.

Presque sans fin et d'une indescriptible beauté est la route de cet aventurier qui part, dans la lourde splendeur des tropiques, à la recherche des plus belles, des plus étranges fleurs du monde – des orchidées !]

Ce désir d'aventure qui va à l'encontre d'un mode de vie tendant à réduire le risque et l'imprévu, cette aversion marquée pour tout ce qui évoque le petit bourgeois étriqué ou encore le « boutiquier » médiocre vivant en vase clos dans leurs cités, on les retrouve aussi dans les œuvres de Jünger, de Jack London, de Henri de Monfreid, de Herbert Rittlinger, pour ne citer que quelques noms d'écrivains-aventuriers célèbres. L'œuvre de l'Allemand Rittlinger, à l'instar de celle de Löhndorff, est une ode à l'aventure qui a connu son heure de gloire dans les années 1930 et s'est poursuivie dans les années d'après-guerre. Écrivain, photographe, explorateur et pionnier du canoë, Herbert Rittlinger s'est fait connaître dès l'année 1934 avec son compte-rendu de voyage *Faltboot stößt vor. Vom Karpatenurwald ins wilde Kurdistan* [En canoë kayak. De la forêt primaire des Carpates au Kurdistan

⁵⁶⁹ *Blumenhöhle*, p. 417.

⁵⁷⁰ *Blumenhöhle*, p. 417.

sauvage], puis par deux livres sur ses aventures en Amazonie : *Ich kam die reißenden Flüsse herab* [J'ai descendu les rapides], paru en 1938, et *Im Meer der Ströme und Wälder* [Dans l'océan des fleuves et des forêts], paru en 1953. Ces trois ouvrages qui offrent l'évasion, l'aventure et le divertissement à un public aussi bien d'adultes que d'adolescents contribuent à cette poétique de l'ailleurs si heureusement exposée dans *Blumenhöhle* !

XI-9. « La mort en ce jardin » : la fiction au rendez-vous de l'Histoire.

Remontant le cours du fleuve sur des centaines de kilomètres avec sa riche cargaison de fleurs rares, la *curiaria* d'Ernesto et de Henderson passe un jour devant une *estrada*, le lieu de travail et le séjour d'un séringuéro. C'est l'occasion pour le narrateur de se remémorer le temps, pas si lointain, où lui-même et Pedro, un autre « saigneur » d'hévéas, parcouraient fusil à la bretelle et machette bien affilée à la main les chemins de leur exploitation :

Langsam rudern wir vorbei, und während unsere Augen vergeblich den armen Menschen suchen, der hier haust, führen mich meine Gedanken zurück in jene unferne Zeit, als ich selbst Seringueiro war und « schwarzes Gold » suchte. Und das, was die Erinnerung lebendig in mir auferstehen und mich noch einmal durchkosten läßt, ist wahrhaft ein Epos ! Das Epos vom schwarzen Golde, vom Kautschuk. Ein Epos, das eines der traurigsten und romantischsten der Menschheit ist, und das ich in allen Phasen durchlebte. Wenn auch nicht für lange Zeit ! Aber der Monat des Seringueiros ist so lang und schwer !⁵⁷¹ [Nous passons lentement devant, et tandis que nos yeux cherchent en vain le pauvre diable qui habite ici, mes pensées me ramènent à ce temps proche encore où j'étais moi-même un séringuéro et cherchais « l'or noir ». Et ce que le souvenir fait revivre en moi et à nouveau douloureusement ressentir, est une véritable épopée ! L'épopée de l'or noir, du caoutchouc. Cette épopée, qui compte parmi les plus tristes et les plus romanesques qu'ait connues l'humanité, j'en ai vécu toutes les phases. Même si ce fut pendant peu de temps ! Mais le mois du séringuéro est si long et si pénible !]

Le caoutchouc appartient de droit à la saga amazonienne. À partir des années 1850, l'augmentation foudroyante de la demande internationale va provoquer la fièvre du caoutchouc en Amazonie. Elle est due principalement à l'intensification de l'usage de la bicyclette et de la voiture sans chevaux. La sève blanche de l'hévéa et sa transformation en caoutchouc étaient certes connues avant cette date en Europe, en particulier du fait de l'industrialisation du tissu caoutchouté, dès 1823, par l'Irlandais Mackintosh. On utilisait alors le produit pour fabriquer des bottines, des imperméables, des tissus, des balles pour enfants ... La matière nouvelle était prisée malgré ses défauts : en hiver, les toiles durcissaient, en été, elles ramollissaient,

⁵⁷¹ *Blumenhöhle*, p. 390.

collaient et empestaient. En ajoutant du soufre au caoutchouc, Charles Nelson Goodyear met au point la vulcanisation en 1841, qui rend le produit souple, moins incommodant et plus élégant. Surtout, le procédé permettra de produire les premiers pneus. L'histoire du caoutchouc est dès lors liée à celle de l'automobile. L'Irlandais Dunlop invente le premier pneu à valve en 1888, le Français Michelin fabrique le premier pneu démontable en 1892. L'Amazonie ayant le monopole de l'hévéa, « l'arbre à caoutchouc » ne tarde pas à conditionner entièrement le développement de cette immense région. Tractées par les pirogues ou transportées à bord de petites corvettes à vapeur, les *bolas* de caoutchouc rejoignent Manaus, qui draine la production en provenance de l'Amazonie centrale. Elles gagnent ensuite Belém, le port d'entrée dans la vallée de l'Amazone, qui exporte le caoutchouc vers l'Europe et les États-Unis. Manaus, où converge le latex récolté au Brésil, mais aussi en Bolivie, en Équateur, au Pérou, en Colombie et au Vénézuéla, devient la capitale mondiale du caoutchouc. Alain Gheerbrant, dans son petit livre *L'Amazone, un géant blessé* peut écrire :

À peine débarquées sur ses docks flottants, merveilles de techniques uniques au monde, les boules de latex se transforment en une pluie d'or qui ruisselle sur la ville au luxe bientôt extravagant. Le cortège des anciens mythes renaît-il de ses cendres ?⁵⁷²

Le développement économique fulgurant crée une grande disparité entre les quelques fortunes rapidement acquises et la masse misérable, asservie et refoulée aux limites des villes. Loin du tapage de Manaus, où coulent des flots d'or, le séringuéro mal nourri et rongé de fièvres s'éreinte à récolter ses dix litres de latex par jour, faute de quoi il lui faudra compter avec le fouet du sinistre contremaître. Car la plupart du temps, enchaîné par le crédit, il ne travaille plus que pour rembourser son patron. Et ce dernier s'emploie à ce que la liste des dettes du séringuéro s'allonge à chacun de ses passages. La valeur fantaisiste des marchandises et une balance truquée quand il s'agit de peser les *bolas* ne font qu'enchaîner plus lourdement le malheureux au satrape qui l'exploite. Et si jamais il pense à la fuite, la forêt, autre prison, se refermera sur lui, à moins qu'il ne devienne la proie d'Indiens « bravos » en quête d'une tête d'homme civilisé pour danser autour leur affreuse sarabande ou que les gardes-chiourme ne le rattrapent avant et ne l'abattent comme une bête !

⁵⁷² Gheerbrant, Alain, *L'Amazone, un géant blessé*, Découvertes Gallimard, 2005 [1988], p. 80.

Dans *Blumenhöhle*, l'existence infernale du séringuéro occupe plusieurs pages. Le narrateur y décrit combien exténuant fut pour lui et son camarade Pedro ce travail temporaire : la récolte du latex dans un environnement cauchemardesque, les dangers que représentaient les tiques, les piranhas, les serpents venimeux et monstrueux, les caïmans, les sarbacanes des « gnomes cuivrés », toujours prêts à faire siffler leurs fléchettes empoisonnées à travers le *sertão*. Les longues heures passées accroupi devant les feux, dans les émanations de produits chimiques et d'oxyde de carbone, pour faire passer le caoutchouc à l'état solide. De manière révélatrice, Ernesto se présente comme un séringuéro « libre », lui et son camarade travaillant, à ce qu'il semble, pour leur propre compte : l'identité supposée entre les valeurs viriles du protagoniste et l'Aventure exclut en effet, pour ce qui le concerne, des situations d'esclavage, a fortiori des postures d'esclave !

Impactés directement par le boom du caoutchouc, les Indiens sont abondamment représentés dans *Blumenhöhle*, soit comme représentants d'une altérité menaçante, soit comme d'innocentes victimes. L'exploitation du « coronel » Numez, telle que représentée dans le roman, avec ses contremaîtres féroces et sa main-d'œuvre esclavagée, n'est que le reflet d'une réalité historique tristement sanglante. Longtemps protégés par leur isolement, les Indiens de la forêt se trouvèrent brusquement confrontés à l'envahissement de leur territoire par une vague d'hommes au cœur de pierre, pour qui l'exploitation sans frein des richesses de l'Amazonie était le mot d'ordre et dont la seule loi était celle de la Winchester. L'asservissement des tribus indiennes au bénéfice de l'industrie caoutchoutière connaît alors son paroxysme au plus profond de la Haute Amazonie, aux frontières incertaines du Brésil, de la Colombie et du Pérou. L'histoire a retenu les noms des « barons du caoutchouc » Araña et Suarez.

Ancien petit chapelier, le péruvien Julio Cesar Araña se lance en 1890 dans l'exploitation des hévéas. En 1907, il est l'un des grands barons du caoutchouc, avec ses bureaux installés à Manaus. La même année, les statuts de la Peruvian Amazon Rubber Company étaient déposés à Londres ; capital : 1000 000 de livres sterling ; fondateur : Julio Cesar Araña. De 1900 à 1911, la région de Putumayo, dont l'ambitieux Araña s'était octroyé l'exclusivité, fournit à elle seule quatre mille tonnes de caoutchouc, au prix de 30 000 vies indiennes. La seule population des Huitoto est

passée en quinze ans de cinquante mille à dix mille individus⁵⁷³ ! Avec une énergie et une ténacité peu commune, une totale absence de scrupules, Araña s'est constitué un fief de la superficie de la Belgique. Pour asseoir son autorité, il a recruté aux Antilles une milice musclée : des Noirs de la Barbade, sujets de Sa majesté britannique. Le personnage du nègre Juan dans le roman de Löhndorff n'est rien d'autre que la transposition dans la fiction de ce triste état de fait⁵⁷⁴.

L'autre grand « baron du caoutchouc », sans doute le plus puissant de tous, c'est le Bolivien don Nicolas Suarez. En 1872, il avait fondé dans le Béni un des premiers établissements d'exploitation du caoutchouc. Il possède plusieurs millions d'hectares en Bolivie, deux villes sur le rio Beni, Riberalta et Villa Bella et l'exclusivité des transports sur le Madeira. En quête de nouvelles zones forestières, les sept frères Suarez se mettent à prospecter le nord du pays, domaine des Indiens Caripuna qui ont le tort de résister à l'invasion de leur territoire. En 1873, Gregorio Suarez est fait prisonnier sur une plage au bord du rio Madeira par ces mêmes Caripuna qui le décapitent. En représailles, Nicolas Suarez mène une campagne génocidaire au cours de laquelle trois cents Indiens sont massacrés⁵⁷⁵. À la mort de ces frères, Nicolas Suarez se trouve à la tête d'un véritable empire : plusieurs millions d'hectares de terres, deux cent mille têtes de bétail, une production de deux mille tonnes de latex par an. Il compte sept mille hommes à son service.

Le sort inhumain réservé aux travailleurs indigènes par les sociétés de production du caoutchouc est dénoncé en 1907 par deux ingénieurs américains qui parcourent le Putumayo. Malgré toutes sortes de menaces, ils rédigent un rapport accablant. Le Foreign Office décide, à sa lecture, de diligenter dans le Putumayo l'un de ses agents les plus compétents, le consul Roger Casement, alors en poste à Rio-de-Janeiro. L'homme est déjà connu pour avoir dénoncé dans un rapport retentissant (1904) les conditions effroyables des travailleurs du caoutchouc au Congo belge. Ce que Casement découvre en Amazonie au péril de sa vie, et qu'il dénonce à nouveau, dépasse en horreur son expérience africaine. Le rapport est publié au début de l'année 1913. Le scandale arrive à point nommé pour l'Angleterre qui favorise depuis un certain temps la culture de l'hévéa dans ses colonies asiatiques : à la fin de la

⁵⁷³ Cf. *L'amazonie disparue. Indiens et explorateurs 1825-1830*, sous la direction d'Antoine Lefébure, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 175.

⁵⁷⁴ Cf. *L'Amazone, un géant blessé, op. cit.*, p. 94.

⁵⁷⁵ *Ibid.*, p. 92.

Première Guerre mondiale, les planteurs malais assurent 80% de la production mondiale de caoutchouc. Détrônées et ruinées par leurs concurrents asiatiques, Belém, Manaus, l'Amazonie tout entière pouvaient retourner à leur léthargie tropicale.

Pour clore ce chapitre du roman amazonien de Löhndorff, donnons une dernière fois la parole à Ernesto, pour qui la profession de « chercheur libre de caoutchouc », pas plus que celle de « chasseur d'orchidées » ne disparaîtront jamais entièrement. Parce qu'elles relèvent toutes deux de l'Aventure, ce terrain de vérité à nul autre pareil. Celui où l'homme se découvre à lui-même, celui où les masques tombent ainsi que les vernis sociaux, celui enfin où la personnalité profonde de l'individu se révèle à autrui :

Die Zeit der romantischen Gummipiraten, die sich auch nicht scheuen, wenn die Gelegenheit sich bietet, Indianerkinder zu stehlen, die man gewinnbringend an Plantagenbesitzer verkaufen kann – diese Zeit geht zu Ende. Die Gewinnung des schwarzen Goldes, das soviel Elend gebär und an dem mehr Blut klebt, als auf den größten Schlachtfeldern Europas geflossen ist, ist in friedliche, rationelle Bahnen gelenkt worden. Aber solange der Mensch noch nicht zur mechanisch denkenden und handelnden Maschine geworden ist, solange es noch Abenteurer in der Welt gibt, die ihr Leben auf nichts gestellt haben – solange werden auch gewissenlose Händler jene Männer, die Vergessenheit und Romantik im Sertão suchen, mit Kanus und Proviant ausrüsten. Und ganz wird der Beruf der « wilden Gummisucher » wohl nie aussterben. Ebenso wenig wie der des Orchideensuchers, trotz aller Versuche und Erfolge jener Leute zu Erfurt im Lande Thüringen!⁵⁷⁶ [L'époque romanesque des pirates du caoutchouc, qui ne craignent pas à l'occasion d'enlever des enfants indiens pour les vendre avec bénéfice aux propriétaires des plantations – cette époque se termine. La production de l'or noir, qui a engendré tant de misère et fait couler plus de sang qu'il n'en a été versé sur les plus grands champs de bataille européens, a désormais pris un aspect pacifique et rationnel. Mais aussi longtemps que l'homme ne sera pas devenu une machine à penser et à agir, aussi longtemps qu'il y aura à travers le monde des aventuriers ayant le goût du risque pur, il y aura toujours aussi des commerçants sans scrupules pour équiper en canoës et vivres ces hommes qui cherchent l'oubli et l'évasion dans le *sertão*. Et le métier de « chercheur libre de caoutchouc » ne disparaîtra jamais entièrement. Pas plus que ne disparaîtra celui de chasseur d'orchidées, en dépit de toutes les tentatives, de tous les succès même de ces gens d'Erfurt en Thuringe!⁵⁷⁷]

⁵⁷⁶ *Blumenhöhle*, p. 393-394.

⁵⁷⁷ Le narrateur fait référence à la remarque de Henderson, page 337, sur les horticulteurs d'Erfurt qui obtiennent les plus rares orchidées dans leurs serres et attirent à eux une masse de clients.

Conclusion

Tout au long de notre étude, nous avons voulu faire la démonstration que les différents romans objet de notre analyse se prêtaient à un traitement historique. Tout en soulignant l'originalité de chacune des œuvres choisies, nous avons cherché à cerner, au travers des thèmes qu'elles contiennent et éventuellement du ou des messages qu'elles véhiculent, ce qui faisait la spécificité de la perspective allemande en prenant soin de mettre ces écrits en regard des grands événements et des courants de pensée contemporains de leur genèse. Privilégiant la même approche, nous avons voulu montrer que la « problématique existentielle » de chacun des six auteurs sélectionnés, se retrouvait, quand bien même transformée à des degrés divers, dans leurs écrits, et nous avons tenté ce faisant d'associer ces derniers au monde de leur créateur, à ses cadres d'expérience, à ses choix fondamentaux et à ses partis pris d'écriture. Nous nous sommes enfin demandé dans quelle mesure ces écrits pouvaient faire écho aux horizons d'attente d'un public anonyme dont l'écrivain dépendait, dans une mesure certes non quantifiable, au cours du processus de création.

Dans son roman *The Indian Chief ; or, Tokeah and the White Rose. A Tale of the Indians and the Whites* (1829), ainsi que dans l'avatar de ce dernier en langue allemande, *Der Legitime und die Republikaner* (1833), Charles Sealsfield (Karl Postl) traite explicitement de la « question indienne » aux États-Unis. Tout se passe comme si l'écrivain avait voulu rédiger, au tout début de sa carrière littéraire, une sorte de compte rendu de la fin de l'indianité en Amérique du Nord. L'intrigue de *The Indian Chief* montre en effet que Sealsfield a voulu représenter les autochtones, propriétaires primitifs et légitimes du continent, mais victimes désignées de « l'esprit du monde en marche », comme une race destinée à « vider les lieux ». Dans ce premier roman, qui est aussi le seul rédigé en langue anglaise, les Indiens, bien que jouant des rôles largement stéréotypés, sont mis en vedette, mais au fur et à mesure que l'intrigue progresse, ces rôles deviennent de plus en plus réduits, au point qu'à la fin du roman le premier d'entre eux, Tokeah, n'est plus que l'ombre de ce qu'il fut jadis. En faisant du chef indien « le dernier descendant des Oconeas des Creeks », l'écrivain a voulu doter son personnage d'une ascendance royale, établissant de

516

manière subtile un parallèle avec les souverains absolus en Europe. Cette relation est plus évidente encore dans la version allemande de *The Indian Chief, Der Legitime und die Republikaner*. « Légitime » doit être entendu ici dans le sens de « revendication d'un pouvoir absolu » – revendication sans fondement aux États-Unis – alors que « républicain » est synonyme de « constitutionnel et démocratique ». Assez curieusement, par conséquent, Sealsfield établit dans *Der Legitime* une relation entre l'oligarchie européenne et l'indianité américaine. Il est vrai que l'écrivain voyait dans ce roman un instrument didactique destiné à un lectorat qui, à ses yeux, souffrait de l'oppression économique et politique instituée par les monarchies parties prenantes à la Sainte-Alliance. Dans *Das Kajütenbuch* (1841), ce n'est plus l'Indien nord-américain qui est ostracisé, mais le métis Mexicain. N'a-t-il pas la sottise prétention de vouloir s'opposer à la mainmise des colons anglo-saxons sur le Texas ? Chantre avant l'heure de la « destinée manifeste » formulée en 1845 par le journaliste John O'Sullivan, Sealsfield aura la satisfaction de voir, quelques années seulement après la parution de son livre, le Texas, la Californie, le Nouveau-Mexique, l'Arizona et l'Utah passer sous domination américaine. Mais le *Kajütenbuch* est aussi un hymne à la gloire des robustes planteurs du Sud, nouveau type humain prisé par Sealsfield : à la fois démocrate et aristocratique, dur et chevaleresque, croyant mais sans trop de préjugés moraux, paternaliste, enfin, envers la main-d'œuvre servile, considérée comme un mal nécessaire. Nous avons signalé ce paradoxe dans notre chapitre sur le *Kajütenbuch* : adversaire déclaré de la réaction en Europe, prônant le modèle américain et invitant ses lecteurs allemands, déçus par leur propre histoire, à s'en inspirer, Sealsfield se montre par ailleurs partisan de pratiques qu'on jugerait aujourd'hui on ne peut plus réactionnaires, s'agissant en particulier de l'éviction jugée nécessaire de l'Indien et du maintien, considéré par lui comme souhaitable, de « l'institution particulière », autrement dit de l'esclavage des Noirs.

Ni politiques ni polémiques à la manière des récits de Sealsfield, les deux romans de Friedrich Gerstäcker étudiés, *Die Regulatoren in Arkansas* et *Die Flußpiraten des Mississippi*, participent davantage du roman d'aventures et du récit de voyage ethnographique. S'appuyant sur ses expériences personnelles en Arkansas et tirant profit de sa connaissance de la littérature d'aventures américaine de son temps, Gerstäcker mêle avec bonheur action et information – une formule qui porte sa signature et que beaucoup d'autres lui emprunteront par la suite. Dans le

louable souci d'éclairer ses compatriotes tentés par l'expérience américaine, l'écrivain s'efforce de rendre compte, aussi fidèlement que le genre le permet, de la vie sur la Frontière. Aussi, le réalisme de ses récits, à la croisée du roman d'aventures, du roman policier et de l'étude de mœurs va-t-il bien au-delà de celui des textes de Cooper dont les personnages singuliers de Natty Bumppo et de Chingachgook relèvent beaucoup plus du fantasme. De façon remarquable, Gerstäcker place des gens ordinaires dans des conditions et des situations limites. Ceci vaut aussi pour l'Indien marginalisé Assowaum, le détective des *Régulateurs*, que Gerstäcker a construit de façon plus ambivalente que n'importe quel Indien de Cooper. Par ailleurs, le décor de la Frontière mis en scène dans les récits de Gerstäcker, ne correspondait que jusqu'à un certain point à l'image et à l'idée qu'on pouvait se faire en Allemagne, dans les années 1840/50, de la « wilderness » américaine, puisque le lecteur des *Regulatoren* avait toujours sous les yeux le tableau d'un espace, certes exotique et dangereux, mais néanmoins habité par des colons allemands, ce qui était de nature à le rendre familier et par conséquent à conforter le sentiment d'une accessibilité effective en dépit de l'éloignement. Toujours est-il que, dans ce paysage déjà entamé et transformé par la main de l'homme, les forces du bien et du mal, de l'innocence et de la corruption, se livrent un combat sans merci. Pour terrasser la bande des voleurs de chevaux, les fermiers rassemblés dans l'organisation des « Régulateurs » ont recours à la « loi de Lynch », un mal rendu nécessaire par l'environnement et les circonstances. Mieux encore, peut-être, que les *Regulatoren*, les *Flußpiraten* ont passé avec succès l'épreuve du temps et sont toujours lus avec intérêt aujourd'hui. L'intrigue s'est déplacée de l'intérieur de l'Arkansas vers les berges du « Père des fleuves » où sévit la bande de pirates du capitaine Kelly alias juge de paix Dayton, personnage maléfique et fascinant. Les motifs du « Detektivroman » et du « Kriminalroman » qu'on trouve dans le roman précédent sont également présents dans les *Flußpiraten*, récit à l'intrigue captivante et savamment construite. À la fin du roman, le parti des « bons » triomphe de celui des « mauvais » à l'issue d'un sanglant combat de rue, après quoi la paix et la tranquillité règnent à nouveau sur une société débarrassée de ses mauvais sujets. C'est à cette société de fermiers durs à la tâche et hospitaliers que va toute la sympathie du narrateur et de l'auteur, ce dernier assurément plus homme de terrain qu'idéologue.

Avec *Der Schatz im Silbersee* et la *Winnetou*-Trilogie nous pénétrons dans l'univers imaginaire de Karl May. Sa façon de représenter les us et coutumes du Far West est évidemment déjà anachronique pour les années 1870 et 1880 du XIX^e siècle et de ce fait empreinte de nostalgie : la progression de la civilisation et sa supériorité technologique, la conquête du « désert » à des fins de mise en valeur, de rendement et de peuplement accéléré entraînent le déclin et la disparition de la culture indienne et de ses représentants pour lesquels Karl May manifeste sympathie et compréhension. Mais au-delà des personnages iconiques d'Old Shatterhand, portrait idéalisé et quelque peu hiératique de l'Allemand, et de l'Apache Winnetou qui acquiert pour sa part l'envergure de figure masculine idéale, au-delà des autres caractères hauts en couleur de cette saga allemande de l'Ouest, ce qu'il faut voir et décrypter, c'est la projection dans le « Grand Désert » américain des rêves de l'époque wilhelminienne, car au travers d'un Far West et d'un Winnetou germanisés, c'est *Germania* qui triomphe !

Avec le protagoniste du *Verschollene* de Kafka, nous entamons un voyage imaginaire dans l'espace symbolique que constitue une Amérique étrange et mystérieuse, aux avant-postes de la modernité. Roßmann, le migrant en provenance de Prague, n'éprouve pas, à proprement parler, de nostalgie pour le pays qu'il vient de quitter sous la pression parentale, mais la possibilité pour lui de trouver un « havre de grâce » dans le Nouveau Monde ne se concrétisera pas pour autant. Car cette Amérique-là n'a rien à voir avec le Far West mythique de May, pas plus qu'avec l'Arkansas de Gerstäcker ou encore ce « Désert américain » que Sealsfield voudrait sauver de la disgrâce que constitue sa luxuriance même, dans le but explicite de le soumettre dans un but utilitariste ! L'Amérique de Kafka est inconfortable, en quelque sorte « inhabitable » pour le protagoniste puisque construite comme une dystopie. La déesse de la Liberté avec son glaive brandi, caricature kafkaïenne de la statue de même nom, est annonciatrice des désastres à venir, l'heureux interlude de l'oncle milliardaire ayant la consistance factice du rêve – avant l'entrée effective dans la colonie pénitentiaire « Amerika ». Nous l'avons dit dans le chapitre correspondant : toutes les observations ou évaluations de sa situation personnelle sont liées au protagoniste Karl Roßmann. Il n'y a pas d'autre perspective dans le roman – ni pour lui de porte de sortie. Le migrant de Prague fait l'expérience du capitalisme comme un phénomène culturel étrange et mystérieux, susceptible de réserver quelques heureuses surprises, mais aussi phénomène

fantasque et despotique, synonyme de sujétion. En fait, cette étrangeté culturelle du Nouveau Monde dont Karl fait l'expérience n'est que le symptôme d'un phénomène plus profond encore : celui de l'irréductible étrangeté du monde. Ce sentiment d'être un étranger dans le monde, Roßmann ne le découvre certes pas en Amérique puisqu'il le « trimballe » avec sa valise depuis l'Ancien monde, mais il prend plus de consistance encore dans l'aire culturelle américaine qui sert d'arrière-plan révélateur !

Étranger à lui-même, le jeune Autrichien fait aussi l'expérience de l'étrangeté du monde américain au travers des femmes qu'il est appelé à rencontrer. S'il trouve de la commisération ainsi qu'un appui (relatif) auprès de la cuisinière en chef Grete Mitzelbach, une compatriote, la jeune américaine Klara Pollunder, adolescente gâtée, sportive et sexuellement libérée, se mue très vite en *domina*, faisant la démonstration de sa supériorité physique. Quant à la bouffie et capricieuse cantatrice Brunelda, qui transforme Karl en un valet-esclave, elle n'est pas seulement un tyran domestique, elle est aussi la caricature grotesque de la femme « dévoreuse » d'hommes.

Voyage dans un univers symbolique autre, l'aventure américaine de Karl Roßmann est aussi un voyage dans un temps symbolique différent, celui du modernisme-roi, le cauchemar de la modernité ! Peut-être pouvons-nous à ce stade évoquer l'autre ressortissant de l'empire des Habsbourg qui croyait discerner dans le spectacle des mœurs américaines, jugé par lui affligeant, le futur effrayant de l'Europe : le poète Lenau.

Rédigé et publié au début des années 1920, *Das Totenschiff* de B. Traven bouscule les conventions du roman d'aventures maritime. L'aventure qui se déroule dans le milieu confiné d'un navire-dépotoir condamné à sombrer par des armateurs véreux se présente comme un hymne libertaire à tous les sans-papiers du monde. Aussi est-ce à l'exposé d'une virulente critique sociale sur fond de crise économique et de tensions internationales dans l'entre-deux-guerre qu'est convié le lecteur. C'est à un récit hautement pessimiste que nous avons affaire, en ce sens que le « héros » Gales est embarqué dans une aventure apparemment sans issue. Cette impossibilité de trouver une issue – *Ausweglosigkeit*, en allemand – n'est pas sans rappeler la situation du protagoniste de Kafka dans *Der Verschollene*, lui aussi « embarqué »

dans une aventure destinée, dès le début, à mal se terminer. Tous les « topoï » du roman d'aventures outre-mer paraissent se trouver réunis dans *Die Rebellion der Gehenkten*, récit funèbre qui culmine dans une révolte sanglante, annonciatrice de la révolution mexicaine. Situait l'intrigue du roman dans cet autre Far West que constitue le Chiapas mexicain, l'auteur a voulu narrer une histoire de résistance exemplaire à l'exploitation de l'homme par l'homme. La tonalité du discours, élément essentiel entrant dans la composition des deux romans, fait ressortir davantage encore le caractère d'« instruments de combat » que B. Traven assignait à ses écrits.

Bersee »

La critique sociale, si présente dans l'œuvre de B. Traven, disparaît complètement dans le roman d'aventures *Blumenhöhle am Jacinto*. Dans l'immensité verdoyante de la forêt vierge amazonienne, domaine de la brume, des vapeurs et des miasmes, E. F. Löhndorff nous convie à la quête des orchidées les plus rares. Mais le protagoniste le sait bien : il cherche quelque chose qui n'existe qu'à la frontière de la mort, toujours plus loin. Tenu pour un classique de la littérature du genre, le roman chante les mérites et les charmes de « l'aventure pour l'aventure ». Ernesto, le héros, a un but, des adversaires, surmonte avec succès les premières épreuves qui sont autant de rituels de passage, franchit d'autres obstacles avant de triompher... et de recommencer sa quête. Ici, point de protagoniste passif, point de héros accablé parce qu'il se découvre inférieur à ce qu'il rêvait d'être comme dans le cas du héros éponyme du *Lord Jim* de Conrad. Signe des temps, la supériorité raciale de l'homme occidental sur l'indigène primitif est à nouveau proclamée sans ambages, encore qu'accompagnée d'un paternalisme de circonstance.

Nous avons postulé dans notre introduction que le roman d'aventures de langue allemande campé dans le décor exotique de l'« Übersee » transcendait le cadre du simple récit de divertissement pour traiter de questions autrement plus sérieuses en relation avec les problèmes sociopolitiques de son temps. Nous pensons en avoir fait la démonstration au travers de l'analyse du corpus des œuvres sélectionnées, leur contenu se faisant, à des degrés divers et selon des modalités diverses, l'écho de préoccupations assez largement partagées par les hommes et les femmes contemporains de l'époque de leur genèse. Nous avons pu apprécier ce faisant l'éclairage particulier que chacun des auteurs apportait sur les questions soulevées et la qualité des réponses apportées. Le présent travail, essentiellement

centré sur l'espace américain, pourrait être opportunément complété dans l'avenir par l'étude de romans d'aventures et autres écrits ayant pour thème la colonisation allemande et les relations colonisateurs/colonisés dans les colonies et établissements allemands, africains ou extrême-orientaux, d'avant la première guerre mondiale.

Annexe I

Charles Sealsfield (Karl Postl) : Éléments biographiques.

Karl Anton Postl, qui signera plus tard son œuvre littéraire du pseudonyme Charles Sealsfield, naît le 3 mars 1793 à Poppitz, un petit village situé non loin de Znaim (aujourd'hui Znojmo, en République tchèque), dans le margraviat de Moravie alors possession de la maison de Habsbourg. Son père, Anton Postl, viticulteur de son état, assume également les fonctions de juge local et subvient aux besoins d'une famille qui compte une dizaine d'enfants.

Karl Anton fréquente le collège de Znaim, une institution tenue par les Jésuites, d'octobre 1802 à août 1807. Se basant sur des documents de l'époque, l'historien de la littérature Albert Bernhardt Faust écrit dans sa thèse de doctorat (1892) que l'élève Postl était « moyennement doué, têtu et querelleur ⁶³¹. » L'enfant a douze ans lorsqu'il assiste à l'entrée de Napoléon à Znaim, le 17 novembre 1805, un événement qui dut le marquer et qui est comme un prélude à ses activités ultérieures au profit du clan des Bonaparte en exil.

Répondant positivement au souhait de sa mère qui voit en lui un futur prêtre, Karl Anton s'inscrit en 1808 aux « cours de philosophie » de l'Université de Prague – sorte de propédeutique aux études théologiques – et intègre la même année le *Kreuzherrenstift* [Couvent des chanoines de la Sainte-Croix] de cette même ville. L'admission du jeune Karl Anton au *Kreuzherrenstift* n'est pas fortuite, la paroisse de son village natal étant une dépendance de cette fondation.

Les chanoines portaient le nom de « chanoines de la Sainte-Croix à l'étoile rouge » en référence à leur habit : une robe noire ornée d'une étoile de soie rouge. Comparés à d'autres communautés religieuses, les membres du *Kreuzherrenstift* semblent avoir été moins stricts dans l'observance de leurs vœux : une attitude qu'on

⁶³¹ Albert Bernhardt Faust, *Charles Sealsfield, Carl Postl : Materials for a biography; a study of his style, his influence upon American literature (1892)*. A Dissertation presented to the board of university studies of the Johns Hopkins University for the degree of Doctor of Philosophy, Baltimore, 1892, p.7.

peut raisonnablement imputer à la persistance des idées libérales d'un Joseph II, lesquelles avaient quelque peu malmené l'austro-catholicisme traditionnel.

À l'issue de ses années de noviciat au sein de l'établissement scolaire de la fondation, Postl est ordonné prêtre en 1814, puis nommé secrétaire adjoint en 1815. Promu secrétaire l'année suivante eu égard à ses capacités remarquées dans le domaine des langues modernes et à d'autres aptitudes qui le qualifient comme étant la personne idoine pour veiller aux intérêts financiers de la confrérie, il occupe ce poste de confiance jusqu'en 1823. Homme d'entregent, soucieux de ses intérêts, il a le sens des contacts haut placés et profite de sa position et de ses nombreux déplacements pour se faire connaître des notabilités du pays. Il fréquente en particulier les cercles libéraux et éclairés de Prague lesquels jugent nécessaire un ajustement au monde moderne en train de se dessiner. Des idées somme toute en accord avec celles formulées par le professeur de théologie et de philosophie Bernhardt Bolzano, en qui l'élève Karl Anton Postl a trouvé son mentor et son inspirateur.

Bolzano, aussi appelé « le Leibniz de la Bohême », détenait en effet la chaire de philosophie de la religion à l'Université Karl-Ferdinand de Prague depuis l'année 1805. C'est l'empereur François Ier qui avait créé en 1804 cette chaire dans les universités, dans le but avoué de contrer sans plus différer les mouvements révisionnistes au sein de l'Église, de renforcer par là l'austro-catholicisme traditionnel et de préserver les étudiants des facultés des lettres de la tentation contestataire. Or, il apparut à la longue que l'enseignement du prédicateur-philosophe pour qui « tous les êtres humains étaient essentiellement de même nature et possédaient essentiellement les mêmes droits », de surcroît pacifiste déclaré lors des guerres napoléoniennes, ne correspondait pas à ce qu'attendaient les autorités. Plus grave encore, on crut discerner dans l'interprétation radicale qu'il faisait du catholicisme ainsi que dans d'autres propos tenus ex cathedra les graines de l'hérésie et une incitation plus ou moins voilée à contester le bien-fondé de l'autorité impériale. Par ordre de l'empereur, Bolzano, ce nouveau « Hus et Rousseau », fut brutalement démis de ses fonctions en 1820, interdit de publication sur le territoire autrichien et renvoyé à la solitude de ses travaux sur la logique et la théorie de la science.

Que Postl fut un disciple fervent de son professeur des sciences de la religion ne fait aucun doute. Il dut même être plus particulièrement réceptif à certains de ses discours, comme à celui dans lequel Bolzano exhorte ses élèves à faire preuve de courage personnel. On peut lire en effet dans ses *Erbauungsreden an die akademische Jugend* le commentaire suivant :

„Ich sage zuerst, nur der besitze Muth, der sich entschließen kann zu einem Schritte, der ihn bedeutenden Gefahren aussetzt⁶³².“ [Je dirai tout d’abord que seul possède du courage, celui qui est disposé à franchir le pas susceptible de l’exposer à de graves dangers.]

À l’époque du renvoi de Bolzano, Postl œuvre depuis cinq ans en tant que secrétaire du Grand maître des chanoines de la Sainte-Croix. Comme il est dit plus haut, ses activités professionnelles le mettent en rapport avec des éléments de la noblesse bohémienne, le plus souvent d’obédience joséphinite et, partant, assez naturellement frondeuse vis-à-vis de la camarilla viennoise. Parmi ses relations d’alors, on note, entre autres, le comte Christian Christoph Clam Gallas, mécène des arts et des sciences, dont il évoquera plus tard le théâtre privé dans son livre *Austria as it is, or sketches of continental courts, by an eye-witness* [L’Autriche telle qu’elle est, ou encore croquis des cours européennes, par un témoin oculaire], le financier israélite et ancien commissaire aux armées Simon Lämel, enfin les comtes Lazansky, partisans décidés du joséphinite. Par ailleurs, son protecteur pragois, Prokop Lazansky, avait appartenu dans les années 1780 à la loge maçonnique *Wahrheit und Einigkeit zu drei gekrönten Säulen im Orient zu Prag* [Vérité et Unité aux trois piliers couronnés de l’Orient à Prague], dont il avait été Maître provincial. Francs-maçons également, le banquier Simon Lämel ainsi que le ministre de l’Intérieur Franz Joseph comte Saurau avec lequel Karl Anton Postl aura un ultime entretien avant de franchir le pas qui fera de lui un exilé volontaire aux Amériques.

Que Postl ait bénéficié de l’aide des francs-maçons pour « prendre le large » est fort plausible. Son biographe, Eduard Castle, est d’ailleurs convaincu de son appartenance à une loge maçonnique – sans pour autant apporter la preuve de ce qu’il avance⁶³³. Ce qui est plus vraisemblable, c’est, après le renvoi de Bolzano, le rejet par Postl d’un environnement physique et moral qu’il a de plus en plus de mal à

⁶³² Bolzano, Bernhardt, *Erbauungsreden an der Prager Universität*, hrsg. von einigen seiner Freunde in 4 Bänden (Prag: 1849-52) Bd.1., p.138.

⁶³³ Castle Eduard, *Der Große Unbekannte. Das Leben von Charles Sealsfield (Karl Postl)*, Wien/München, Manutius Presse, 1952.

supporter, car il s'y sent contraint et menacé. Il ne s'agit pas tant de la vie conventuelle et de ses obligations, avec lesquelles il a su trouver des accommodements, que du climat général qui caractérise l'époque dite de la Restauration. L'Empire autrichien languit sous la férule du prince de Metternich, chancelier de Cour et d'État, lequel n'est en réalité que l'exécuteur des volontés de son maître, l'empereur François, seul détenteur d'un pouvoir qui ne se partage pas. Déjà passablement alarmé par l'agitation libérale qui se manifeste en Allemagne, l'insubordination croissante des étudiants qu'illustre le retentissant assassinat par l'un d'entre eux, en 1819, du dramaturge satirique August von Kotzebue, le monarque s'inquiète – à juste titre – de l'atmosphère révolutionnaire qui s'instaure à la périphérie de ses États, en particulier dans la péninsule italienne. Pour faire échec aux idées d'émancipation des peuples et des individus qui menacent l'ordre établi, François I^{er} s'emploie à étouffer toute contestation politique. Sa conception de l'éducation, telle qu'elle transparaît dans la mise en garde qu'il adresse à un enseignant du lycée de Laibach en 1821, en dit long à ce sujet :

„Halten Sie sich übrigens an das Alte, denn dieses ist gut und unsere Vorfahren haben sich gut dabei befunden; warum sollten wir es nicht? Es sind jetzt neue Ideen in Schwung, die Ich nicht billigen kann und nie billigen werde. Enthalten Sie sich von diesen und halten Sie sich an das Positive, denn Ich brauche keine Gelehrten, sondern brave rechtschaffene Bürger. Die Jugend zu solchen zu bilden, liegt Ihnen ob. Wer mir dient, muß lehren, wie ich befehle; wer dies nicht thun kann, oder mit neuen Ideen kommt, der kann gehen, oder Ich werde ihn entfernen⁶³⁴.“ [Tenez-vous en d'ailleurs à la tradition, car celle-ci est bonne et nos aïeux s'en sont bien trouvés ; et pourquoi pas nous ? Des idées nouvelles circulent, que je ne peux et ne pourrai jamais approuver. Gardez-vous de celles-ci et tenez-vous-en à ce que vous savez déjà, car je n'ai nul besoin de savants, mais plutôt d'honnêtes citoyens. Votre devoir est d'éduquer la jeunesse en ce sens. Ceux qui me servent doivent enseigner comme je l'ordonne, ceux qui ne le font pas, ou apportent des idées nouvelles, peuvent partir, sinon c'est moi qui m'en chargerai.]

La formulation a au moins le mérite d'être claire. Une des premières personnalités à quitter l'Autriche pour l'Allemagne fut le professeur d'histoire Julius Franz Schneller, en 1823. Il fut suivi quelques années plus tard par un autre historien de renom, Joseph von Hormayr, lequel s'en fut en Bavière proférer ses anathèmes contre une Autriche catholique, habsbourgeoise et surtout « undeutsch », c'est-à-dire « peu allemande ». Aussi pour s'assurer de l'obéissance de ses sujets, l'empereur instaure une manière d'« absolutisme bureaucratique », appuyé par un dispositif sécuritaire de grande ampleur, dirigé par le comte Joseph Seldnitzky et placé sous le contrôle direct du chancelier. Il faut sans doute voir dans la mise sous surveillance

⁶³⁴ Rumpler, Helmut, *Eine chance für Mitteleuropa*, Ueberreuter, Wien, 2005, p. 212.

de tout un pays par la police d'État et dans l'atmosphère étouffante qui en résulte, conjuguées à la conviction qu'il ne saurait y avoir d'avenir digne de ce nom dans sa patrie, les causes probables de la fuite plus ou moins planifiée de Karl Anton Postl hors des frontières de l'Empire.

Toujours est-il qu'à l'été 1823, Postl quitte Prague pour Vienne sans en avertir ses supérieurs et, muni de la recommandation d'un de ses protecteurs, probablement le comte Lazansky, se présente devant le ministre de l'Intérieur Saurau. On ne connaîtra sans doute jamais la teneur de l'entretien qu'eurent les deux hommes. Le romancier et essayiste W.G. Sebald écrit pour sa part que Postl escomptait un emploi à la Commission des Études de la Cour et qu'on ne saurait exclure qu'il réalisa pleinement la vanité de ses espérances à l'issue de la conversation. Le Ministre a-t-il pu lui suggérer que, tout compte fait, il valait mieux pour lui de quitter le pays ? A-t-il même aidé au départ de Postl, en facilitant sa ligne de fuite ? Sebald, qui pointe à plusieurs reprises le côté arriviste et intrigant du futur écrivain, est assez éloigné de ces supputations lorsqu'il écrit :

„Jedenfalls brachte die Konstellation, unter der Postls Entfernung sich vollzog, das Gerücht auf, Postl sei ein bedingungslos freisinniger, ja revolutionärer Geist gewesen, den es in Österreich nicht mehr litt, während ihm in Wirklichkeit nur die Akkommodierung mit einem erzreaktionären Regime mißlang⁶³⁵.“ [Dans tous les cas, les autorités en place au moment de la fuite de Postl firent courir le bruit qu'on avait affaire ici à un esprit inconditionnellement acquis aux idées libérales, à un révolutionnaire même, de ceux qu'on ne saurait plus tolérer en Autriche, alors qu'en réalité avait seulement échoué un accommodement avec un régime ultra-réactionnaire].

Un retour au *Kreuzherrenstift*, après son absence irrégulière, aurait très certainement été suivi d'une réduction de son statut et comme d'autre part un prêtre en rupture de ban se retrouvait privé de ses droits dans l'Autriche de Metternich, il ne restait d'autre choix à Postl que celui de se mettre au plus vite à l'abri à l'étranger – ce qu'il fit. Aidé probablement par ses amis francs-maçons, il passe ce même été 1823 par Stuttgart et Zurich, traverse la frontière française et embarque quelques jours plus tard au Havre sur un navire à destination de La Nouvelle-Orléans, où il demande l'asile politique.

Cachant sa véritable identité – laquelle ne sera révélée qu'après sa mort, à l'ouverture de son testament – il s'en forge une nouvelle outre-Atlantique où il mène

⁶³⁵ Sebald, W.G., *Unheimliche Heimat*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 2004, p. 19.

l'existence d'un fondé de pouvoir ou d'un commis voyageur, tout en s'adonnant à l'écriture. L'un dans l'autre, il séjournera une douzaine d'années aux États-Unis (1823-26, 1827-1830, 1837, 1853-58), passant la période estivale dans le nord (à Kittaning, près de Pittsburgh, et à New-York) et l'hiver dans le sud (États du Mississippi et de la Louisiane). Il s'affirme comme un grand voyageur, ses voyages le menant dès 1824 de l'Ohio à la Louisiane en passant par l'Indiana, le Kentucky, le Tennessee, les deux Caroline, la Géorgie, l'Alabama et le Mississippi. L'année suivante, il entreprend son second grand tour américain : il est à Cincinnati, à nouveau au Kentucky et dans l'Indiana, redescend l'Ohio jusqu'au Mississippi et arrive à bord d'un *steamer* à La Nouvelle-Orléans. Il a sur lui un passeport répondant au nom de « Charles Sealsfield, Citizen of the United States, Clergyman, native of Pennsylvania » [Charles Sealsfield, Citoyen des États-Unis, prêtre, né en Pennsylvanie].

L'Europe lui manquerait-elle ? En 1826, il retrouve le vieux continent, l'Allemagne et Francfort, d'où il envoie un courrier au château de Johannisberg où séjourne alors Metternich : Sealsfield /Postl propose tout bonnement dans ce document ses services d'agent contre-révolutionnaire au chancelier ! Celui-ci les refusera après que son émissaire, le baron von Neumann, envoyé à Wiesbaden pour rencontrer l'auteur de l'étonnante missive, lui eût décrit le personnage comme un aventurier cherchant à extorquer de l'argent... Personnage complexe, Sealsfield n'en est pas à une contradiction près, même si son attitude – au demeurant assez embarrassante pour ses biographes et critiques littéraires ultérieurs – peut s'expliquer par l'impécuniosité, la crainte du déclassement, voire la nostalgie du pays natal. Il a plus de succès à Stuttgart où il passe contrat avec l'éditeur Cotta pour la publication en 1827, sous le pseudonyme Charles Sidons, de son livre *Die Vereinigten Staaten von Nordamerika, nach ihrem politischen, religiösen und gesellschaftlichen Verhältnisse betrachtet. Mit einer Reise durch den westlichen Theil von Pennsylvanien, Ohio, Kentucky, Indiana, Illinois, Missouri, Tennessee, das Gebiet Arkansas, Mississippi und Louisiana* (Stuttgart et Tübingen) [Les États-Unis d'Amérique du Nord considérés sous l'angle de leurs relations sociales, religieuses et politiques. Avec un voyage à travers la partie occidentale de la Pennsylvanie, l'Ohio, le Kentucky, l'Indiana, l'Illinois, le Missouri, le Tennessee, le territoire de l'Arkansas, le Mississippi et la Louisiane]. Une version révisée de cet ouvrage parut l'année suivante en deux tomes sous le titre : *The United States of North America as*

528

They are in Their Political, Religious, and Social Relations [Les États-Unis d'Amérique du Nord tels qu'ils sont dans leurs relations sociales, politiques et religieuses] pour le premier tome, publié à Londres chez Simpkin & Marshall, et *The Americans As They are : Described in a Tour through the Valleys of the Mississippi* [Les Américains tels qu'ils sont : Description faite lors d'une randonnée à travers les vallées du Mississippi], pour le second tome publié également à Londres, chez Hurst, Chance and C°.

Ce premier ouvrage présente déjà dans ses lignes l'idée directrice propre à l'œuvre romanesque sealsfieldienne ultérieure. Le système politique américain, envisagé et explicité du point de vue d'un citoyen américain, y est en effet présenté comme un modèle de réussite porteur d'avenir et de liberté, un modèle dont l'Europe ferait bien de s'inspirer. L'idéologie politique de l'auteur apparaît comme largement conforme aux idées et au programme d'Andrew Jackson, élu à la présidence en 1828, prototype du *self-made man*, de l'homme du commun parvenu au sommet grâce à ses efforts et à ses mérites personnels. Une autre caractéristique des idées exprimées par Sealsfield est leur proximité avec l'idéologie des maîtres des plantations du Sud esclavagiste.

L'année 1827, qui voit la publication chez Cotta de l'ouvrage sur les États-Unis, est aussi celle de la parution, au mois de décembre, d'un livre tenant à la fois du compte rendu de voyage et du pamphlet politique : *Austria as it is, or Sketches of Continental Courts. By an Eye-witness* [L'Autriche telle qu'elle est, ou encore esquisses de cours européennes par un témoin oculaire], Londres, Hurst, Chance & C°. L'auteur qui séjourne quelque temps dans la capitale anglaise l'a peut-être composé pour pallier aux difficultés financières du moment. À côté de la description nostalgique des paysages d'Europe centrale se fait jour une critique de l'absolutisme bureaucratique de la cour de Vienne. Celle-ci apparaît d'autant plus acerbe que Sealsfield lui oppose, avec une complaisance marquée, le caractère bienfaisant de la monarchie constitutionnelle britannique, garante selon lui d'une vie sociale pacifiée et harmonieuse, où tout citoyen trouverait son compte.

De retour en Amérique, Sealsfield écrit quelques articles de journaux pour l'éditeur allemand Cotta et rédige son premier roman : *Tokeah ; or, the White Rose* [Tokeah ou la Rose Blanche], qui paraît en deux tomes à Philadelphie chez Carey,

Lea & Carey, en 1829. Une version revue, en trois volumes cette fois et portant le titre : *The Indian Chief ; or, Tokeah and the White Rose. A tale of the Indians and Whites* [Le chef indien ou Tokeah et la Rose Blanche. Conte des Indiens et des Blancs] est publiée la même année, toujours chez Carey, Lea & Carey, à Philadelphie, et également à Londres, chez Newman. Une troisième mouture du même ouvrage, en langue allemande, intitulée *Der Legitime und die Republikaner. Eine Geschichte aus dem letzten amerikanisch-englischen Krieg* [Le Légitime et les Républicains. Histoire du dernier conflit anglo-américain] sera publiée à Zurich en 1833, chez Orell Füssli. La modification complète constatée dans le titre allemand par rapport aux éditions précédentes en anglais n'est pas anodine, bien au contraire : elle est un indice de ce que Sealsfield accorde désormais plus d'importance aux aspects politiques et ethnographiques qu'à l'intrigue romantique proprement dite autour du chef indien Tokeah et de sa fille adoptive Rosa.

Adversaire déclaré du « système » réactionnaire né de la Sainte Alliance et de ses corollaires obligés, l'État policier et la censure, Sealsfield se rapproche assez naturellement des vaincus d'hier, exilés comme lui sur le continent américain. Ne le voit-on pas en effet occuper en 1830 un emploi de rédacteur au magazine « le Courrier des États-Unis », journal français financé par le comte de Survillier – l'ex-roi d'Espagne Joseph Bonaparte ? Le frère aîné de Napoléon, confortablement installé dans le New Jersey depuis la chute de l'Empire en 1814, joue non seulement un rôle de banquier mais influence régulièrement les prises de position d'un journal qui se pose – tout au moins jusqu'en 1836 – en organe de presse bonapartiste, diffusant la légende impériale et maintenant le lien entre les proscrits. Il est fort possible que Sealsfield ait également rempli les fonctions de fondé de pouvoir au service des bonapartistes « américains » et qu'il les ait rencontrés lors de ses voyages en Louisiane, à La Nouvelle Orléans en particulier, où ils étaient assez nombreux. Plus tard, il sera en contact avec la reine Hortense et le Prince Louis-Napoléon, le futur Napoléon III, lesquels attendaient dans leur château d'Arenenberg, au bord du lac de Constance, un changement favorable à leurs affaires.

La période 1834-1842 est marquée par la rédaction et la publication de plusieurs récits et romans en langue allemande qui attestent de la fécondité de leur auteur. Ce sont d'abord les *Transatlantische Reiseskizzen und Christophorus Bärenhäuter* [Notes de voyage transatlantiques et Christophore Le Flemmard]

publiés en 1834 à Zurich chez Orell Füßli, puis un roman historique autour de la guerre d'indépendance du Mexique, *Der Virey und die Aristokraten oder Mexiko im Jahre 1812* [Le vice-roi et les aristocrates ou le Mexique en 1812], trois tomes, Orell Füßli, 1835. Il publie la même année le premier ouvrage de la série des *Lebensbilder aus beiden Hemisphären* [Images de la vie dans les deux hémisphères]. Il s'agit de *Die große Tour* [La grande excursion], roman inachevé en deux parties, Orell Füßli, 1835 et qui sortira en 1844 sous le titre *Morton oder die große Tour* [Morton ou la grande excursion] ; *Ralph Doughby's Esq. Brautfahrt oder Der transatlantischen Reiseskizzen dritter Theil* [Le voyage de demande en mariage du sieur Ralph Doughby, troisième partie des notes de voyage transatlantiques], Orell Füßli, Zurich, 1835 ; *Pflanzerleben oder Der transatlantischen Reiseskizzen vierter Theil* [Vie de planteur, quatrième partie des notes de voyage transatlantiques], Zurich, Schultheß, 1836 ; *Die Farbigen oder Der transatlantischen Reiseskizzen fünfter Theil* [Les gens de couleur, cinquième partie des notes de voyage transatlantiques], Zurich, Schultheß, 1836 ; *Nathan, der Squatter-Regulator, oder Der erste Amerikaner in Texas. Der transatlantischen Reiseskizzen sechster Theil* [Nathan le squatter-régulateur ou Le premier américain au Texas. Sixième partie des notes de voyage transatlantiques], Zurich, Schultheß, 1836. Sealsfield réunira plus tard sous le titre *Lebensbilder aus der westlichen Hemisphäre* [Images de la vie dans l'hémisphère occidental] les quatre titres précédents, dans lesquels il brosse le tableau d'un ordre social idéal : celui de la société des planteurs du sud des États-Unis, à la fois chevaleresque et féodale, rude et raffinée et dans laquelle l'esclavage des noirs garantit le maintien d'un système républicain de type patriarcal.

Sealsfield, qui séjourne principalement en Suisse depuis son retour des États-Unis en 1831, publie en 1839-40 un roman inachevé : *Neue Land- und Seebilder : Die deutsch-amerikanischen Wahlverwandschaften* [Nouvelles images maritimes et terrestres : les affinités électives germano-américaines], 4 tomes, Zurich, Schultheß. Ici, le portrait satirique de la société de la côte est des États-Unis rejoint le thème transatlantique au travers du voyage aux États-Unis d'un jeune noble prussien qui découvre New York et l'argent-roi. Mais les « noces » entre les protagonistes allemands et américains n'auront pas lieu, l'auteur ayant interrompu le fil de l'intrigue. En 1841 paraît le récit *Das Cajütenbuch oder Nationale Charakteristiken*, [Le Livre de la cabine ou Caractéristiques nationales], Zurich, Schultheß, l'œuvre à vrai dire la plus connue de Sealsfield. L'auteur a voulu écrire une ode à la gloire de l'Ouest

américain et de la vie des pionniers de la « frontière » au moyen d'un texte complexe qui se présente sous la forme de plusieurs histoires narrées à un auditoire composé de riches planteurs du Mississippi. Il y est question principalement de la magnificence des paysages américains, de la guerre d'indépendance du Texas et des combats des États d'Amérique latine en mal d'émancipation – ce qui permet à l'auteur des digressions sociopolitiques sur les mérites comparés des systèmes politiques en place dans le Nouveau Monde et le vieux continent, de formuler sa conception de l'évolution historique, etc. Mais c'est bien le premier récit, intitulé *Die Prärie am Jacinto* [La prairie au bord du Jacinto], qui assura la réputation de l'auteur en raison de son éblouissante description du spectacle d'une nature encore inviolée et des mirages qu'elle fait naître dans l'esprit du colonel Morse, héros malgré lui d'une aventure à laquelle il n'est en rien préparé.

En 1842-43 paraît son dernier roman : *Süden und Norden* [Sud et Nord], trois tomes, chez J.B. Metzler. Ce livre, que Sealsfield qualifie de « das poetischste meiner Werke » – la plus poétique de mes œuvres – est un mélange assez déconcertant de poésie et de vérité. Il s'agit d'un récit fantastique qui narre les tribulations d'un groupe de Nord-Américains dans la province de l'Oaxaca, au sud du Mexique. Confrontés au « désert » mexicain, pris dans les entrelacs d'une politique locale dont ils ignorent la complexité, agressés par des « hommes-singes » dans les marécages, ils connaissent bien des mésaventures et la plupart n'en réchapperont pas. L'union secrète entre la très belle Mariquita et le jeune Yankee Gourney, union censée symboliser l'alliance du Sud, ibéro-catholique, arriéré et traditionnel, avec le Nord, luthérien, moderne et affairiste, est condamnée à l'échec : les deux amants périssent en mer lors d'une tempête d'équinoxe. Songes et hallucinations, représentations du paradis et de l'enfer structurent ce voyage « au cœur des ténèbres », thème de prédilection de nombreux romans coloniaux ultérieurs.

La collection complète en dix-huit volumes des œuvres de Sealsfield sera éditée en 1843-46 chez Metzler, à Stuttgart. L'écrivain ne publiera plus rien jusqu'à sa mort, sa veine poétique et littéraire s'étant apparemment tarie. Il est licite d'expliquer le silence littéraire de Sealsfield dans cette période par la désaffection générale envers le modèle de développement états-unien perceptible dans les pays germanophones après l'écrasement des mouvements insurrectionnels de 1848. Quittant l'Europe pour les États-Unis en 1853, il réside dans ce pays jusqu'en 1858,

année où il revient s'installer définitivement en Suisse. Il semble avoir été profondément affecté par le cours que prenaient les événements outre-Atlantique, non seulement parce que ces derniers mettaient en danger le capital laborieusement acquis qu'il avait investi dans des actions américaines, mais encore parce qu'ils laissaient entrevoir la fin d'un monde auquel il s'était romantiquement attaché.

L'homme que les critiques contemporains avaient surnommé « le grand inconnu » en raison du mystère entourant sa personnalité, meurt le 26 mai 1864 dans sa propriété « Unter den Tannen » près de Solothurn, en Suisse. Le secret de sa véritable identité sera dévoilé à titre posthume dans son testament.

Annexe II

Friedrich Gerstäcker (1816-1872) : Éléments Biographiques.

Voyageur entre deux mondes

Friedrich Wilhelm Christian Gerstäcker naquit à Hambourg le 10 mai 1816. Son père, Carl Friedrich Gerstäcker (1790-1825), exerçait la profession de ténor d'opéra, tandis que sa mère, Louise Friederike (1797-1890), était cantatrice. Les contrats professionnels des deux chanteurs les contraignant à de fréquents déplacements, leur fils s'habitua de très bonne heure à cette vie vagabonde. En 1820, le père intégra l'opéra de la cour à Dresde qui était sous la direction de Carl Maria von Weber. L'année suivante, il assurait à sa famille une plus grande sécurité encore en obtenant un contrat à vie au théâtre de la cour à Kassel. Malheureusement, Carl Friedrich devait mourir de la tuberculose, en 1825, à l'âge de 35 ans, et la rente viagère de 300 thalers annuels, allouée à la jeune veuve par le prince électeur de Hesse-Cassel, n'était pas suffisante pour subvenir aux besoins de la famille. Aussi, Louise Friederike envoya-t-elle Friedrich, alors âgé de neuf ans, et sa sœur Molly (1819-1893), vivre à Braunschweig chez leur tante et leur oncle Eduard Schütz, ce dernier comédien et futur directeur du théâtre de la cour. Louise Friederike, quant à elle, partait s'installer à Leipzig avec son plus jeune fils, August (1821-1906). À Braunschweig, le jeune Friedrich fréquenta, jusqu'en 1830, le lycée Katharineum, fameux pour la qualité de son enseignement. Cette même année 1830, leur tante étant décédée, les deux enfants retournèrent chez leur mère à Leipzig. Dans cette ville, Friedrich Gerstäcker fréquenta la Nicolaischule [École Nicolai], exaspérant souvent ses professeurs avec ses nombreuses farces avant de passer la « mittlere Reife », examen sanctionnant la fin d'un cycle d'études secondaires.

Comme beaucoup de garçons de son temps, le jeune Friedrich dévorait les récits d'aventures de James Fenimore Cooper, de Walter Scott et de Daniel Defoe. Il rêvait de partir en Amérique ou encore d'étudier les sciences naturelles à l'Université pour pouvoir ensuite participer à des expéditions scientifiques lointaines. Sa mère

n'étant pas en mesure de payer des études universitaires onéreuses souhaitait le voir acquérir une solide formation pratique qui lui permît de se débrouiller ultérieurement dans la vie. Dans ce but, elle l'envoya, en dépit de ses protestations, étudier les arcanes du commerce à Kassel. C'était bien trop demander au jeune Gerstäcker qui, l'Amérique en tête, abandonna rapidement son école et retourna à pied à Leipzig. Sa mère, qui cherchait à gagner du temps, insista alors pour qu'il suive une formation agricole avant d'entreprendre une entreprise aussi risquée. De 1835 à 1837, Gerstäcker se retrouva ainsi apprenti dans le domaine seigneurial Haubitz, situé à Döben, près de Grimma en Saxe. En mai 1837, à tout juste vingt et un ans, il embarquait à Bremerhaven sur le schooner américain « Constitution » en partance pour New York.

Diverses affaires à New York ayant fait chou blanc, Gerstäcker s'enfonça à pied dans l'intérieur des terres, utilisant les cours d'eau toutes les fois que la chose était possible. Il alla d'abord admirer les chutes du Niagara, s'arrêta ensuite à Cleveland, Cincinnati, St. Louis, Little Rock, visita les régions limitrophes du Texas et de la Louisiane, descendit à Shreveport, localité au bord de la Rivière Rouge, passa par Natchitoches et atteignit La Nouvelle-Orléans. Il fit ensuite le périple inverse, remontant le Mississippi, vagabondant ici et là, s'employant à toutes sortes de petits travaux pour subsister. C'est dans l'Arkansas, qu'il devait considérer plus tard comme son pays d'élection, qu'il passa une bonne partie de son séjour américain. À l'embouchure de la rivière Fourche La Fave, il s'essaya aux travaux agricoles en partenariat avec trois autres Allemands. L'entreprise fut un échec parce que Charles Roetken, le seul des trois partenaires à détenir un capital, était devenu excessivement dominateur et même injurieux envers l'un des associés, Korn, lequel Korn préféra partir en Louisiane pour y exercer ses compétences de comptable. Dans l'Arkansas, Gerstäcker passa une bonne partie de son temps dans les bois, vivant de la chasse pour laquelle il avait développé une véritable passion. Il se sentait en communion avec les habitants de l'endroit, gens simples et d'esprit indépendant, qui menaient une vie isolée dans ces vastes espaces. Toujours disposés à prêter main forte à un voisin qui se trouvait dans le besoin, ils se montraient également serviables et hospitaliers envers l'inconnu de passage. Gerstäcker a laissé des descriptions si réalistes de la vie des pionniers dans cette partie de l'Amérique que les autorités de l'Arkansas lui décernèrent en 1957 la dignité de citoyen d'honneur de leur État à titre posthume.

Lassé de ses continuelles errances et ressentant les accès surnois du mal du pays, il voulut se rapprocher de La Nouvelle-Orléans. Pour ce faire, il redescendit le Mississippi jusqu'au Bayou Sara. Située juste en face se trouvait la petite localité de Pointe-Coupée, où il trouva un travail comme gérant de l'unique hôtel du coin, propriété de son ancien partenaire Roetken. Au bout d'un an, il avait suffisamment économisé d'argent pour payer son voyage retour en Allemagne. Le 22 juillet 1843, il embarquait sur l'« Olbers » à destination de l'Europe. Après une traversée particulièrement éprouvante de près de deux mois, le navire arrivait le 19 septembre à Bremerhaven. Gerstäcker affirme avoir constaté avec surprise à son arrivée en Allemagne que son nom n'était plus tout à fait inconnu de ses compatriotes du fait qu'il était devenu un auteur publié. En effet, pendant son séjour américain, il avait régulièrement tenu sa mère informée de ses activités en lui envoyant une partie des notes de son journal. Celle-ci les avait transmises à un ami de la famille qui les avait fait publier. Une partie de ces notes aurait ainsi paru dans le magazine « Rosen » de Robert Heller. Bien qu'il n'ait pas été possible à ce jour de retrouver les numéros de la revue comportant ces passages, on peut raisonnablement considérer – compte tenu de la véracité de Gerstäcker – cette anecdote comme fondée. Quoi qu'il en soit, c'est l'ensemble des notes manuscrites de son journal qui forme la matière des *Streif- und Jagdzüge durch die Vereinigten Staaten Nordamerikas*, publiés en 1844 chez Arnold, à Dresde.

Pour gagner de quoi subvenir à ses besoins, il se mit à écrire des drames et à traduire en allemand des romans et autres récits américains. Parmi les romans et nouvelles qu'il traduisit à cette époque, il faut citer le livre de Charles Rowcroft, *Tales of the Colonies: The Adventures of an Emigrant* [Récits des Colonies: Les Aventures d'un Émigrant], *Wigwam and the Cabin* [Le Wigwam et la Maison en Rondins], de William Gilmore Simms, *Western Captive: or, Times of Tecumseh* [La Captive de l'Ouest ou le Temps de Tecumseh], de Mrs. Seba, et surtout le fameux *Omoo* de Herman Melville. Passablement inspiré par les œuvres qu'il traduisait, il se mit sans plus différer à rédiger ses premiers romans. C'est ainsi que parut dès 1846 son roman *Die Regulatoren von Arkansas* [Les Régulateurs de l'Arkansas], suivi l'année suivante de *Die Flußpiraten des Mississippi* [Les Pirates du Mississippi]. Les deux livres connurent rapidement un grand succès. Plus tard, ils firent l'objet de

remaniements successifs en vue de faciliter leur lecture par les jeunes générations et devinrent bientôt deux classiques de la littérature pour la jeunesse.

À côté de ses activités professionnelles, des changements importants survinrent à cette époque dans la vie de Gerstäcker, puisqu'en octobre 1844 il se fiançait avec la comédienne Anna Aurora Sauer, le mariage ayant lieu le 11 février de l'année suivante. Lors de la révolution de 1848, il s'associa aux écrivains qui avaient pour objectif l'unité de l'Allemagne et qui comme lui faisaient partie du « Literatenverein » [Association des Hommes de Lettres] de Leipzig. L'échec du mouvement insurrectionnel fit mûrir en lui le projet d'une expédition lointaine, d'autant plus que l'atmosphère en Allemagne ne lui semblait guère propice à la création et à la diffusion d'œuvres littéraires. Par ailleurs, la fondation d'un foyer n'était pas de nature à freiner la fringale de voyages du jeune romancier : en mars 1849, il repartait à nouveau, cette fois-ci à destination de l'Amérique du Sud. Suite à ses démarches, le Parlement allemand de Francfort avait accepté de financer partiellement son voyage à hauteur de quelque 500 thaler, à charge pour Gerstäcker de dresser un bilan des implantations allemandes au Brésil, en Argentine et au Chili. Il perçut en outre un acompte de 400 thaler de la maison d'édition Cotta pour l'envoi ultérieur de ses comptes rendus de voyage destinés au supplément de l'« Augsburger Zeitung » [Journal d'Augsbourg]. Débarquant à Rio de Janeiro au mois de mai, il séjourna plusieurs mois au Brésil. Après quoi il partit pour Buenos Aires, franchit en plein hiver la Cordillère des Andes accompagné de deux guides indiens et atteignit Valparaiso. De là, il partit pour San Francisco, avec l'idée de participer à la ruée vers l'or. Il resta quelque temps en Californie – sans pour autant faire fortune – avant de s'embarquer pour Hawaï et les mers du Sud. Les étapes suivantes furent l'Australie et l'île de Java, d'où il repartit pour l'Allemagne le 2 février 1852. Ces trois années de voyages lui avaient procuré une ample foison d'informations qu'il utilisera dans ses écrits ultérieurs.

Gerstäcker passa les années suivantes à sa table de travail, se forgeant une solide réputation d'écrivain populaire combinant expérience vécue et talent littéraire. Le succès de récits ayant pour cadre des régions du monde encore mal connues du lectorat allemand, comme par exemple, le roman *Tahiti* [1853], *Die Beiden Sträflinge* [Les Deux Convicts, 1856], roman australien, *Gold!* [de l'Or!, 1857-1858], roman californien, *Die Colonie* [La Colonie, 1862], roman brésilien, ou encore ayant l'océan

pour décor, comme *Aus dem Matrosenleben* [Scènes de la vie maritime, 1857], *Blau-Wasser* [La Mer Bleu, 1858], pour ne citer que quelques titres tirés d'une production impressionnante, s'explique sans doute par le puissant besoin d'évasion des Allemands dans l'exotisme et l'étrange tout autant que par cette soif de connaissances géographiques et ethnographiques qu'on retrouve un peu partout en Europe à la même époque.

Parmi les plus fidèles lecteurs du romancier-aventurier se trouvait le duc Ernest II de Saxe-Cobourg-Gotha. En août 1854, l'écrivain accepta la proposition que lui fit le duc de venir habiter avec sa famille dans le chalet que ce dernier se plaisait à mettre à sa disposition pour faciliter son travail d'écrivain. La demeure se trouvait dans le parc du château de Rosenau, près de Cobourg. Gerstäcker n'en avait pas pour autant terminé avec ses années de voyage, car il avait mûri le projet de repartir en Amérique du Sud pour s'y occuper très officiellement des intérêts des émigrants allemands. Le 17 mai 1860, il entreprenait son second périple sud-américain, prévu sur dix-huit mois avec pour itinéraire le Panama, l'Équateur, le Pérou, le Chili, l'Argentine et le Brésil. La fin du voyage devait être assombrie par de mauvaises nouvelles concernant l'état de santé de son épouse, puis par celle de son décès survenu au cours du mois d'août 1861. Profondément ébranlé, Gerstäcker retourna au château de Rosenau où il vécut quelque temps encore en compagnie de son fils aîné Friedrich Alexander, ses deux plus jeunes enfants ayant été confiés à la garde de la mère du romancier. Pour alentir son chagrin, il se mit à la rédaction de son livre *18 Monate in Südamerika* [18 Mois en Amérique du Sud]. L'écriture de cet ouvrage en trois tomes fut menée à bien en tout juste cinq semaines. L'année suivante, il chercha une diversion à sa peine en se joignant à l'expédition en Afrique du Nord du duc de Saxe-Cobourg-Gotha, avec, au programme une chasse au lion et pour stations, entre autres, Le Caire, Louqsor et Karnak. Bien que Gerstäcker ait travaillé à la rédaction du compte rendu de voyage, il semble bien que le duc ait voulu s'approprier l'entière paternité de l'ouvrage paru en 1864 chez Arnold et intitulé : *Reise des Herzogs Ernst von Sachsen-Coburg-Gotha nach Ägypten und den Ländern der Habab, Mensa und Bogos* [Voyage du Duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha en Égypte et aux pays des Habab, Mensa et Bogos]. Il n'y est fait, en effet, nulle part mention d'une quelconque participation de l'écrivain-voyageur à la rédaction !

Cobourg étant trop associé à la présence de son épouse disparue, Gerstäcker partit emménager à Gotha. En 1863, alors âgé de 47 ans, il épousait en secondes noces une Néerlandaise de 19 ans, Maria Luise Fischer van Gaasbeek. L'écrivain avait rencontré pour la première fois Maria Luise, alors âgée de sept ans, lorsqu'il était l'hôte de son père, adjoint du résident hollandais à Java. Le couple eut deux filles. En 1866, Gerstäcker s'installa à Dresde avec sa famille. N'ayant rien perdu de son goût des voyages, il embarquait le 13 juillet de l'année suivante pour effectuer un autre long périple qui devait le mener en Amérique du Nord, au Mexique, en Équateur, aux Antilles et au Vénézuéla. Dans l'Arkansas de l'après-guerre, il avait voulu revoir les endroits où il avait passé les moments les plus heureux de sa jeunesse aventureuse : le pays était à l'abandon, quasiment méconnaissable, et de ses anciens amis et connaissances, la plupart n'étaient plus. Le long de la rivière Fourche La Fave, seuls quelques vieillards, fantômes du passé, lui tendaient encore la main. Ce spectacle poignant lui fit écrire à sa femme les lignes désolées que voici :

Von meinen früheren Bekannten ist fast alles tot. Am Fourche La Fave lebten nur noch fünf – Greise. Ich wollte, ich wäre nie wieder hierher gekommen⁶³⁶. [De mes anciennes connaissances, presque toutes sont mortes. Le long de la Fourche La Fave, seules cinq sont encore en vie – des vieillards. Je voudrais n'être jamais revenu ici.]

De retour en Allemagne, Gerstäcker publia, outre le compte rendu de son dernier voyage intitulé : *Neue Reisen in Nord-Amerika, Mexiko, Ecuador, Westindien und Venezuela* [Nouveaux Voyages en Amérique du Nord, au Mexique, en Équateur, aux Indes occidentales et au Vénézuéla, 1868], des documentaires sur l'Amérique centrale et du Sud : *In Mexiko. Mexikanisches Charakterbild aus den Jahren 1864-1867* [Au Mexique. Portrait Mexicain des Années 1864-1867, 1869], des romans comme *Die Missionare* [Les Missionnaires, 1868], *Im Eckfenster* [À la Fenêtre dans l'Encoignure, 1870], *In Amerika* [En Amérique, 1871]. En 1869, il avait quitté Dresde avec sa famille pour la province et s'était installé dans la ville plus tranquille de Braunschweig. En 1870-71, lors de la guerre franco-allemande, il servit comme correspondant de guerre pour le magazine « Die Gartenlaube », revenant à Braunschweig entre deux missions. C'est là qu'il devait mourir le 31 mai 1872, d'une attaque d'apoplexie : une altercation l'avait opposé deux jours auparavant à des

⁶³⁶ Cité dans Ostwald Thomas et Hochbruck, Wolfgang, « Nachwort der Herausgeber », dans : Friedrich Gerstäcker, *Tagebuch einer Amerikareise, 1837-1843*, Thomas Ostwald et Wolfgang Hochbruk (éd.), Braunschweig, Friedrich-Gerstäcker-Gesellschaft, 2005, p. 294.

garnements qui dénichaient les rossignols installés en face de la fenêtre de son bureau. L'affaire s'était envenimée lorsque l'écrivain avait reproché avec véhémence au gardien des lieux d'être négligent dans son travail. La police avait alors assigné l'écrivain pour outrage à agent, ce qui l'avait chagriné au plus haut point – jusqu'à causer sa mort. Il était âgé de cinquante-six ans.

Annexe III

Karl May (1842-1912) : Éléments Biographiques.

Karl Friedrich May naît le 25 février 1842 à Ernstthal, une petite ville de Saxe d'environ 3000 habitants, proche de la frontière avec la Bohême de l'empire austro-hongrois. La localité fait partie des possessions des comtes de Schönburg, le fief étant placé sous la suzeraineté du roi de Saxe. Les comtes de Schönburg abandonneront leurs droits en 1878, date à laquelle Ernstthal fera pleinement partie du royaume de Saxe. Les villes de Hohenstein et de Ernstthal seront réunies en 1898 et, depuis lors, la commune s'appelle Hohenstein-Ernstthal.

Heinrich August, le père de Karl Friedrich May, est tisserand, la mère, Christiane Wilhelmine, exerce la profession de sage-femme et contribue ce faisant pour une bonne part à l'entretien de la famille. Le couple aura en tout quatorze enfants, six garçons et huit filles, dont neuf devaient mourir en bas âge. Enfant chétif et souffrant de malnutrition, le petit Karl aurait été frappé de cécité peu après sa naissance, ne recouvrant la vue qu'à l'âge de cinq ans : c'est du moins ce qu'affirmera l'écrivain plus tard. L'enfant paraît fort intelligent et son père n'aura de cesse qu'il devienne quelque chose de mieux que tisserand. En l'absence de la mère que sa profession contraint à travailler au-dehors et qui doit de surcroît se partager entre sa nombreuse progéniture, c'est la grand-mère paternelle qui s'occupe du petit garçon. Elle lui raconte toutes sortes d'histoires plus ou moins teintées de merveilleux qui le marqueront et lui donneront le goût de la lecture et de la fabulation. Mais c'est avant tout dans l'âpreté des conditions d'existence à cette époque qu'il faut chercher les raisons d'une jeunesse peu heureuse, faite de frustrations autant que de solitude, de détournement des réalités de la vie et de fuite dans les chimères de l'imagination.

Les parents se démènent pour lui permettre de faire des études en vue de devenir enseignant : il intègre à cette fin, dès 1856, le séminaire de Waldenburg, mais s'en trouve exclu, au mois de novembre 1859, pour avoir ramené à la maison au moment des fêtes de Noël des bougies qui sont propriété de l'institution. Sur

recommandation de son curé, le renvoi est levé et il obtient de finir ses études à l'école normale d'instituteurs de Plauen. Il commence à cet endroit son travail d'instituteur de deuxième rang dès le mois d'octobre 1861. Mais sa carrière d'enseignant prend fin cette même année, après qu'il ait été condamné à une peine de prison de six semaines pour avoir emporté chez-lui une montre, une pipe en écume et un fume-cigare appartenant à un colocataire. Classé chapardeur récidiviste, voilà Karl May rayé définitivement de la liste des candidats à un poste d'instituteur.

Les deux années suivantes, May s'essaie à gagner sa vie comme il peut : il donne des leçons particulières dans sa ville natale, fait de la musique, compose plusieurs chœurs d'hommes. Ces activités ne sont cependant pas de nature à accaparer pleinement son esprit ni à améliorer sensiblement son existence, aussi se met-il à commettre divers délits. Résultat : la police le recherche pour vol, escroquerie et imposture – il s'est notamment procuré sous un faux nom un manteau de fourrure ... qu'il a ensuite mis en gage pour dix thalers ! On ne peut que s'étonner des risques encourus au vu de la modicité des sommes en jeu : aussi la question de savoir si le futur écrivain n'aurait pas agi avant tout par bravade, en quelque sorte pour ressembler aux personnages de bandits et hors-la-loi des contes de sa grand-mère ou de ses lectures enfantines, reste-t-elle ouverte.

Quoi qu'il en soit, il est arrêté et condamné en 1865 – il est alors âgé de vingt-trois ans – à quatre années de détention. Il passe trois ans et demi de sa peine à « Schloss Osterstein » [château d'Osterstein), la maison de correction de Zwickau qui comptera plus tard, parmi ses détenus les plus célèbres, la militante communiste révolutionnaire Rosa Luxemburg. En récompense de sa tenue et au vu de son niveau d'instruction, May devient le « secrétaire particulier » de l'inspecteur de prison Alexander Krell, qu'il assiste dans la rédaction de ses fiches techniques. Il existe par ailleurs, datant de cette période, un « Repertorium C. May » [« Répertoire C. May »] dans lequel le jeune détenu a noté plus de cent titres ou sujets de romans et nouvelles, dont certains verraient le jour plus tard. Libéré avant terme pour bonne conduite à la requête du directeur de l'établissement, Eugène d'Alinge, May quitte les lieux le 2 novembre 1868.

Toutes les tentatives de l'ex-détenu, pour se bâtir après sa libération une existence sinon bourgeoise, du moins normale, échouent de nouveau : l'homme se remet à faire des escroqueries et à commettre des larcins. Arrêté en juillet 1869, il réussit tout de même à fausser compagnie aux gardiens qui encadrent le convoi des prisonniers dont il fait partie. Après cinq à six mois de cavale, il est finalement arrêté pour vagabondage dans le village de Niederalgersdorf, en Bohême. Interrogé au commissariat de police, il dit s'appeler Albin Wadenbach, affirme venir de l'île de la Martinique et être le fils d'un riche propriétaire de plantation. Il maintient avoir perdu ses papiers personnels au cours du voyage en Europe. Peine perdue : reconnu comme étant le petit criminel recherché Karl May, il est remis aux autorités saxonnes, condamné à quatre ans de réclusion puis incarcéré au pénitencier de Waldheim, petite ville située à une quarantaine de kilomètres de Chemnitz. Il en ressortira le 2 mai 1874, au terme de quatre années de détention.

C'est un homme intérieurement transformé qui retourne chez ses parents, à Ernstthal. Une transformation qu'il expliquera plus tard par l'influence bénéfique exercée sur lui par le catéchiste de l'établissement pénitentiaire, Johannes Kochta. Il se met aussi à écrire et publie, en 1874 ou 1875, un récit intitulé *Die Rose von Ernstthal* [La Rose d'Ernstthal]. Avec un poème paru dans un almanach de 1873, il s'agit là de ses tout premiers écrits. La chance lui sourit enfin lorsqu'il reçoit la visite, en mars 1875, de l'éditeur de Dresde, Heinrich Gotthold Münchmeyer, avec lequel il avait établi des contacts entre ses deux longs séjours en prison. Münchmeyer, qui n'a pas été long à repérer chez May des talents littéraires, lui offre un poste de rédacteur dans sa maison d'édition. May prépare la sortie d'un magazine intitulé « Schacht und Hütte » [Mines et forges] destiné aux métallurgistes. Parallèlement, il fait paraître une autre revue, « Deutsches Familienblatt » [Journal des familles allemandes], et rédige deux autres magazines. Il occupe un appartement dans la maison de son éditeur et perçoit un salaire annuel de 600 thalers, ce qui lui permet enfin de vivre correctement. Il écrit en outre beaucoup de nouvelles et de contes ayant pour décor les villages et petites villes de Saxe, mais déjà aussi les vastes espaces américains et orientaux.

Cette situation cesse en 1876, lorsque May donne sa démission à l'éditeur qui cherche à consolider les liens unissant le jeune auteur à sa maison d'édition en le poussant dans les bras de sa belle-sœur... or Karl May est tombé amoureux d'une

fille de son village, Emma Pollmer, avec laquelle il échafaude des projets. Ayant quitté Münchmeyer, il voit ses revenus chuter et doit s'employer comme auteur pour diverses revues. En 1878, il est de nouveau engagé comme rédacteur, cette fois dans la maison d'édition de Bruno Radelli. May écrit pour lui douze nouvelles dont plusieurs se déroulent au Far West et en Orient. Choisisant de travailler en « freelance », il quitte bientôt cet éditeur et s'installe à Dresde avec Emma Pollmer. Sans revenus réguliers, il a des arriérés de loyer et d'autres dettes. À ces soucis d'argent vient s'ajouter une condamnation pour usurpation de fonctions qui lui vaudra de passer à nouveau trois semaines en prison en 1879 : un an avant son mariage avec Emma Pollmer, May qui veut élucider les circonstances de la mort de l'oncle alcoolique de sa future épouse, a prétendu agir sur ordre du gouvernement et par conséquent s'est placé au-dessus du procureur ! Il sera prouvé ultérieurement que le jugement le condamnant était sans fondement puisque, en tout état de cause, aucun acte administratif à caractère délictueux n'avait pu être perpétré par lui.

1879 est aussi l'année où il reçoit l'offre du « Deutscher Hausschatz » [Le trésor des foyers allemands], hebdomadaire catholique de Regensburg [Ratisbonne], de publier ses récits en avant-première dans ses colonnes. Paraît ainsi dans cet hebdomadaire dès mars 1879 un premier récit du Far West intitulé *Three Card Monte* [Le Breton américain], puis à partir de 1880 commence la publication des récits de *Der Orientzyklus* [Le Cycle de l'orient], la revue se proposant de publier tous les récits de May. Cette coopération de plusieurs années entre Karl May et le « Deutscher Hausschatz » en fit assez rapidement l'auteur fétiche de la revue. Il écrit en parallèle pour d'autres magazines, utilisant ce faisant des titres différents et divers pseudonymes. Parmi ces magazines, il faut citer la revue pour enfants « Der gute Kamerad » [Le bon camarade] avec laquelle Karl May entamera (à partir de 1887) une collaboration des plus fructueuses puisqu'il publiera en feuilletons dans ses colonnes huit romans d'aventures pour jeunes lecteurs.

Malgré la publication quasi ininterrompue de ses textes dans le « Deutscher Hausschatz », les revenus de Karl May n'en restaient pas moins encore modestes. Emma Pollmer, qu'il a épousée en 1880, le pousse alors à renouer avec son ancien employeur, l'éditeur de Dresde Münchmeyer. Celui-ci lui propose de publier un grand roman en fascicules. May accepte à condition que ses textes soient publiés sans nom d'auteur et se met aussitôt à la rédaction de ce qui formera une suite de cinq

gros « Kolportageromane » [romans de quatre sous], à savoir : *Das Waldröschen* [Rosita], 1882-1884 ; *Die Liebe des Ulanen* [Les amours du uhlan], 1883-1885 ; *Der verlorne Sohn* [Le fils prodigue], 1884-1886 ; *Deutsche Herzen – Deutsche Helden* [Cœurs allemands, héros allemands], 1885-1888 ; *Der Weg zum Glück* [La voie du bonheur], 1886-1888.

Karl May n'accéda véritablement au rang d'écrivain que lorsque lui fut donnée l'occasion de rassembler dans une édition de ses œuvres l'ensemble de ses textes, jusque-là dispersés parmi plusieurs douzaines de revues. Contacté au mois de novembre 1891 par le jeune éditeur de Fribourg Friedrich Ernst Fehsenfeld, il passe avec lui un accord aux fins de publier sous forme de livres les récits parus dans le « Deutscher Hausschatz ». C'est ainsi que paraissent, à partir du mois de janvier 1892, les volumes des « Karl May's gesammelte Reiseromane » [Collection des romans de voyage de Karl May]. Ces mêmes ouvrages seront commercialisés, à partir de 1896, sous le titre « Karl May's Gesammelte Reiseerzählungen » [Collection des récits de voyage de Karl May]. La publication de ces recueils lui assura pour la première fois, avec la renommée, l'aisance financière.

Karl May écrira au cours de sa carrière une énorme quantité de contes, nouvelles, romans, récits humoristiques et autres écrits formant un ensemble de plus de soixante-dix volumes. Parmi ceux-ci, les plus connus sont une série d'une vingtaine de romans d'aventures ayant pour décor le Far West, au nombre desquels il faut plus particulièrement citer les quatre volumes de *Winnetou* (1893-1910), *Der Schatz im Silbersee* [Le trésor du lac d'Argent, 1894] ainsi que les trois volumes de *Old Surehand* (1894-1896). Les aventures de Winnetou, le noble et taciturne chef des Apaches, et de Old Shatterhand – qui est un portrait idéalisé de l'auteur – feront le bonheur de millions de jeunes lecteurs et seront traduites dans une quarantaine de langues. L'autre espace géographique que privilégie Karl May, c'est celui du monde islamique, qui va du Maghreb à la Perse et étend ses ramifications jusqu'à l'Europe des Balkans. Ici, les héros sont le couple Hadschi Halef Omar et Kara ben Nemsi. Le premier joue le rôle du partenaire un tant soit peu fanfaron, mais dévoué et fidèle à son maître : il partage à l'évidence plus d'un trait de caractère avec Karl May. Le second, dont le nom est censé signifier « Karl fils des Allemands », réunit en lui toutes les qualités avantageuses qui incitent le lecteur masculin à s'identifier à lui : le courage physique, certes, mais plus encore l'astuce et la subtilité qui viennent fort à

propos lorsqu'il s'agit de découvrir et d'identifier les traces, enfin le désintéressement et l'humour. À l'instar de Old Shatterhand, Kara ben Nemsî dispose d'armes à la pointe de la technologie : fusil à tir rapide, tromblon « tueur d'ours », longue-vue télescopique, etc.

C'est son imagination qui a apporté gloire et richesse à l'écrivain. C'est à son imagination qu'il doit de ne plus distinguer entre la réalité et la fiction – jusqu'à aller se fourvoyer dans ce qu'on a appelé « die Old Shatterhand-Legende » [« la légende de Old Shatterhand »]. Désirant donner une forme palpable aux fruits de sa fantaisie, il va se substituer à ses propres créations de papier : il est Old Shatterhand au Far West, Kara ben Nemsî en Orient. Il veut incarner pour ses lecteurs ces héros courageux, forts et intelligents, toujours prêts à combattre les mauvais sujets et à aider les faibles, qui traversent au galop l'espace de ses romans pour se trouver au bon endroit au bon moment. Il présente leurs exploits comme étant ses propres aventures et s'emploie à accumuler les preuves tangibles censées étayer ses dires et accréditer sa légende. Il n'hésite pas, dans ce but, à faire fabriquer par l'armurier de Kötzschenbroda, où il s'est installé en 1888, les armes fameuses avec lesquelles ses super-héros réalisent des performances quasi miraculeuses : d'abord le lourd « Bärenötter » [« tueur d'ours »] à double canon de Old Shatterhand, ensuite le « Silberbüchse » [« fusil d'argent »] de Winnetou. Quant au redouté « Henrystutzen » [« la carabine Henry »] dont le canon ne s'échauffe jamais, il le fait venir des États-Unis en 1902 ! Les lecteurs sont d'autant plus disposés à croire que c'est bien lui qui a vécu toutes ces aventures extraordinaires qu'éditeurs et rédacteurs accréditent ses dires lorsqu'ils répondent aux innombrables lettres d'admirateurs enthousiastes. Et May n'est pas de reste, qui commet à sa plume le soin d'embellir son image !

En 1896, il s'installe à Radebeul, dans la « Villa Shatterhand » qu'il a somptueusement décoré de prétendus souvenirs de voyages. Il expédie des photos où il apparaît accoutré à la façon du Old Shatterhand et du Kara ben Nemsî de sa fiction. Pourtant, il n'a visité l'Amérique du Nord qu'en 1908, alors qu'il a déjà écrit la plus grande partie de son œuvre. Et encore n'alla-t-il pas au-delà de la ville de Buffalo, dans les limites de l'État de New York ! Quant à son voyage en Orient, il date de 1899, Karl May prétendant à l'époque vouloir rendre visite à de « vieux amis » ... La vérité est toute autre : c'est dans ses lectures et dans sa puissante

imagination qu'il a puisé la matière des descriptions détaillées qui font le sel de ses récits et leur donnent un aspect d'authenticité.

La révélation de la nature véritable de ses inspirations et aussi le dévoilement, en 1904, de la série de délits commis dans sa jeunesse assombrissent les dernières années de la vie de l'écrivain qui a divorcé avec sa première femme Emma et s'est remarié, en 1903, avec Klara, la veuve de son ami Plöhn. Pour autant, il ne cesse pas d'écrire et les œuvres qu'il compose maintenant sont le fruit d'un long mûrissement : l'écrivain prend ses distances à l'égard des constructions héroïques de son imagination – en l'occurrence des phantasmes de compensation trahissant un désir d'ascension sociale – pour se faire le messager d'un idéal de paix et de fraternisation entre les hommes. Ces romans à caractère philosophique et religieux foisonnent de représentations allégoriques et ont pour titres : *Im Reiche des silbernen Löwen III und IV* [Au pays du lion d'argent, volumes III et IV, 1903], *Und Friede auf Erden* [Et Paix sur terre !, 1904], *Ardistan und Dschinnistan* [L'Ardistan et le Dschinnistan, 1909], *Winnetou Band IV* [Winnetou volume IV, 1910]. Des livres qui paraissent peu de temps avant la première guerre mondiale et qui constituent la contribution personnelle de l'écrivain en faveur de l'instauration d'une compréhension mutuelle entre les peuples du monde. Au-delà du charme étrange que leur confère leur habillement mytho-poétique, ces écrits constituent la profession de foi d'un homme profondément attaché aux valeurs humanistes et chrétiennes.

Épuisé par les attaques dirigées contre sa personne tout autant que par les contrecoups de la série de procès qu'il a intentés contre ses détracteurs, Karl May – pour qui l'imagination était plus réelle que la réalité – s'éteint à Radebeul le 30 mars 1912.

Annexe IV

Franz Kafka (1883-1924) : Éléments biographiques.

Franz Kafka naît le 3 juillet 1883 à Prague, capitale de la province de Bohême dans l'Empire austro-hongrois. Son père, Hermann Kafka, est issu d'une famille juive de Bohême du sud, sa mère, Julie, née Löwy, vient de la bourgeoisie juive allemande. À la naissance de Franz, Hermann Kafka est un commerçant prospère, propriétaire d'un magasin d'articles de mode à l'enseigne du choucas (« kavka » en tchèque). Seul garçon dans la famille (ses deux frères meurent en bas âge, Georg en 1887 et Heinrich en 1888), Franz a trois sœurs : Gabrielle, surnommée Elli, Valerie, surnommée Valli et Ottilie enfin, surnommée Ottla dont il se sentira le plus proche. « Les enfants », écrit Florence Bancaud, « évoluent dans un milieu pathogène, bruyant, inapte à leur garantir un développement personnel harmonieux. Hermann Kafka est tyrannique et attend de ses enfants obéissance et résignation. Son épouse reste une mère très craintive, soumise à son époux, qu'elle seconde au magasin ; elle communique très peu avec ses enfants et souffre de la tension du climat familial⁶³⁷. »

Chez les Kafka, le judaïsme est atténué par le désir de s'assimiler à la culture allemande. Même si Franz Kafka n'a pas laissé le souvenir du moindre événement antisémite dans ses lettres ou dans son journal, les Juifs n'en étaient pas moins soumis dans l'empire austro-hongrois à des mesures particulières, exclus de la bureaucratie d'État, par exemple. Ceux qui souhaitaient appartenir à l'élite sociale se devaient au moins de maîtriser la langue allemande. Les ouvrages biographiques montrent que Hermann Kafka a souscrit à cette nécessité en envoyant son fils faire ses classes dans des écoles allemandes : école élémentaire allemande nationale et civique [Deutsche Volks- und Bürgerschule], puis lycée allemand de la vieille ville [Altstädter Deutsches Gymnasium], enfin Université allemande de Prague qu'il intègre à l'automne 1901. Après avoir brièvement tâté des études de chimie,

⁶³⁷ Bancaud, Florence, *Franz Kafka. Franz Kafka ou l'art de l'esquisse*, Paris, Éditions Belin, 2006, p. 30.

d'histoire de l'art, d'allemand et de philosophie, il opte, sans enthousiasme, pour des études de droit. Il écrit à ce sujet dans sa *Lettre au père* [Brief an den Vater, 1919] :

Ich studierte also Jus. Das bedeutete, daß ich mich in den paar Monaten vor den Prüfungen unter reichlicher Mitnahme der Nerven geistig förmlich von Holzmehl nährte, das mir überdies schon von Tausenden Mäulern vorgekaut war. Aber in gewissem Sinn schmeckte mir das gerade, wie in gewissem Sinn früher auch das Gymnasium und später der Beamtenberuf, denn das alles entsprach vollkommen meiner Lage. [...] Von hier aus erwartete ich keine Rettung, hier hatte ich schon längst verzichtet⁶³⁸. [Je fis donc des études de droit. C'est-à-dire que, m'épuisant sérieusement les nerfs pendant les quelques mois qui précédaient les examens, je me suis nourri spirituellement d'une sciure de bois que, pour comble, des milliers de bouches avaient déjà mâchée pour moi. Mais en un sens, c'était justement cela qui était de mon goût, comme auparavant au lycée et plus tard au bureau, car tout cela était parfaitement conforme à ma situation. [...] Je n'attendais pas le salut de ce côté-là, j'avais renoncé depuis longtemps à le trouver par cette voie.]

Docteur en droit en 1906, Kafka travaille chez un avocat (son oncle maternel) puis fait de longs stages à Prague dans plusieurs tribunaux civils et pénaux. Le 1^{er} octobre 1907 il entre dans l'établissement d'assurances privé des « Assicurazioni generali », dont il démissionnera en juillet 1908. Peu après, il entre aux « Assurances ouvrières contre les accidents du travail » [Arbeiter-Unfall-Versicherungsanstalt] : il y restera jusqu'à la retraite en juillet 1922. Apprécié de ses supérieurs, Kafka gravit en quelques années tous les échelons et se voit peu à peu promu au poste de vice-secrétaire, puis de secrétaire de l'Office. Entre le travail salarié et la vocation qu'il ressent pour l'écriture, il parvient à une sorte de compromis relativement satisfaisant. Mais il hésite à se conformer aux attentes de sa famille. Le mariage l'attire et lui fait peur. Un premier récit, *Préparatifs de noce à la campagne* [*Hochzeitsvorbereitungen auf dem Lande*, 1907] montre que son personnage Eduard Raban semble peu pressé de rejoindre sa fiancée tant de multiples obstacles se dressent entre eux. Florence Bancaud écrit dans sa biographie de l'écrivain qu'« une des conséquences désastreuses de l'éducation reçue de son père est qu'il a définitivement renoncé à fonder une famille et à exercer une quelconque autorité paternelle⁶³⁹ ».

À partir de 1909-1910, Kafka commence à tenir son *Journal*. À ce moment de sa vie, il n'est aucunement sûr de sa vocation d'écrivain. Il se sent d'ailleurs plus une vocation de dessinateur que d'écrivain. Ce n'est qu'après l'écriture du *Verdict* qu'il optera pour la littérature. Celle-ci deviendra alors une passion exclusive, même s'il

⁶³⁸ Kafka, Franz, *Brief an den Vater*, Suhrkamp BasisBibliothek 91, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 2008, p. 49-50.

⁶³⁹ Bancaud, Florence, *Franz Kafka, op. cit.*, p. 38.

ne cessa jamais de dessiner. À la lecture du *Journal* on mesure à quel point la création littéraire lui demandera une énergie telle qu'il ne pourra, sans souffrances, exercer une activité professionnelle. Il supporte de plus en plus mal sa famille, à laquelle il se sent étranger. En 1911, obligé de gérer à son corps défendant l'usine d'amiante de son beau-frère, il fait une tentative de suicide que sa mère cache à son père. C'est dans le courant du deuxième semestre de 1912 que débute la première grande période créatrice qui va durer environ six mois où s'enchevêtrent les écritures du *Disparu* [Der Verschollene], du *Verdict* [Das Urteil] et de *La Métamorphose* [Die Verwandlung]. Kafka s'ouvre pleinement à la littérature malgré l'opposition paternelle.

C'est aussi en 1912 que Kafka rencontre chez son ami Max Brod une jeune femme de la petite bourgeoisie juive berlinoise, Felice Bauer ; pendant deux ans il consacre une bonne part de son activité à sa correspondance avec elle. Ils se fianceront par deux fois, en 1914 et 1917, par deux fois Kafka rompra les fiançailles, paralysé par la peur de la sexualité et l'angoisse de l'aliénation. En août 1914, un mois après la première rupture de ses fiançailles avec Felice, Kafka commence la rédaction du *Procès* [Der Proceß] dont il écrit quelque deux cents pages en l'espace de deux mois, cent autres pages viendront s'ajouter aux premières jusqu'en janvier 1915. Seuls textes achevés en 1914 : la parabole *Devant la loi* [Vor dem Gesetz], seul extrait du *Procès* publié de son vivant, puis *Dans la Colonie pénitentiaire* [In der Strafkolonie], publié en 1919, et quelques nouvelles. L'année 1917, celle des secondes fiançailles, puis de la rupture définitive avec Felice à l'issue d'une dernière rencontre le 26 décembre à Prague, est une année de grande production littéraire : Kafka rédige *La muraille de Chine* [Beim Bau der chinesischen Mauer], qui paraîtra à titre posthume en 1931, et la plupart des récits qui seront publiés en 1920 dans le volume intitulé *Un médecin de campagne* [Ein Landarzt]. Parmi ces quatorze récits, outre la nouvelle *Un médecin de campagne*, on citera *Le spectateur de la galerie* [Auf der Galerie], *Un fratricide* [Ein Brudermord], *Chacals et Arabes* [Schakale und Araber], récit inachevé et nourri de la lecture de Nietzsche, *Un croisement* [Eine Kreuzung], *Communication à une Académie* [Ein Bericht für eine Akademie]. *Un médecin de campagne* décrit la dissolution progressive d'un médecin, détruit par l'invasion progressive de la sexualité dans son paysage extérieur d'abord, intérieur ensuite. En août 1917, on diagnostique à Kafka une tuberculose pulmonaire. Il prend un congé de huit mois et part en convalescence chez sa sœur Ottla à Zürau. De

550

l'automne au printemps 1918, il travaille à des *Aphorismes*, attrape la grippe espagnole au mois d'octobre, puis au dernier jour de novembre part en cure à Schelesen, un village situé à trente kilomètres au nord de Prague, où il rencontre Julie Wohryzek, une jeune femme de trente ans, fille d'un cordonnier ; il se fiance avec elle en septembre 1919, mais son père lui défend cette union socialement dégradante et les fiançailles sont rompues au début de juillet 1920⁶⁴⁰. C'est lors de son séjour à Schelesen que Kafka écrit la *Lettre à son père* destinée à Hermann Kafka, mais qui ne lui sera jamais envoyée.

Au moment où Julie Wohryzek sort de la vie de Kafka, une autre femme occupe un temps l'esprit de l'écrivain. Elle se nomme Milena Jesenská-Pollak, appartient à une grande famille tchèque et est traductrice. Ayant entendu parler de Kafka, elle a découvert ses textes et se montre désireuse de traduire dans sa langue *Un médecin de campagne*. Anticonformiste, Milena a rompu toute relation avec son père qui n'a pas hésité à la faire enfermer dans un asile psychiatrique pour mettre un terme à sa liaison, jugée scandaleuse, avec Ernst Pollak, un Juif « allemand » qu'elle épouse en mars 1918. L'union n'est pas heureuse car le mari est volage (le couple divorcera en 1924), situation qui favorise un rapprochement entre la jeune femme et Franz Kafka. Malgré les demandes réitérées de Kafka, Milena se refuse à quitter son mari et la relation amoureuse entre les deux amants se réduit essentiellement à une correspondance « à cœur ouvert » où l'écrivain se dévoile et où chacun se livre à une confession infinie. Commencée en avril 1920, leur correspondance s'achèvera en octobre 1923. L'échec de cette relation, survenant après le double « fiasco » de sa relation avec Felice Bauer et Julie Wohryzek, montre à quel point Kafka avait du mal à vivre une relation amoureuse durable. En réalité, l'échec ne vient ni des personnes en présence, ni de circonstances défavorables, mais de Kafka lui-même. Peut-être avait-il besoin de connaître les emportements amoureux et l'état de déréliction qui suit l'échec sentimental pour créer ? Toujours est-il que dans sa vie les moments d'intense création littéraire ont chaque fois fait suite à une rupture : en 1914 et en 1917 après chaque rupture avec Felice Bauer ; en 1922, quand, malheureux en amour et esseulé, il rédige *Le Château* [Das Schloß], récit où la langue atteint un degré de dépouillement et d'expressivité extrêmes, *Un champion*

⁶⁴⁰ Florence Bancaud, dans sa biographie de Kafka précédemment citée, écrit à la page 73 que le voyage à Schlesen a lieu fin novembre 1917 : c'est fin novembre 1918 qu'il faudrait lire. Voir à ce sujet : Stach, Reiner, *Kafka. Die Jahre der Erkenntnis*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 2008, p. 269-291, ici : p. 291.

de jeûne [Ein Hungerkünstler] et *Recherches d'un chien* [Forschungen eines Hundes]. Cette même année 1922 sont publiés *Première souffrance* [Erstes Leid] et *Un artiste de la faim* [Ein Hungerkünstler].

Été 1923 : Kafka passe ses vacances avec Elli, sa sœur aînée et ses deux enfants, près de la station balnéaire de Müritz, sur la Baltique. À Müritz, il rencontre Dora Diamant qui sera la compagne aimante de ses derniers jours. Le couple s'installe à Berlin, dans le quartier de Steglitz. Kafka écrit *Le Terrier* [Der Bau] et *Une petite femme* [Eine kleine Frau]. En février 1924, déménagement pour le quartier de Zehlendorf. Kafka a des soucis d'argent, sa santé se détériore. Il rentre à Prague, chez ses parents, où il compose *Joséphine la cantatrice ou le Peuple des souris* [Josefine, die Sängerin oder das Volk der Mäuse]. Il est d'abord envoyé au sanatorium « Wiener Wald », un établissement situé en Basse Autriche, puis à celui de Kierling, à une quinzaine de kilomètres de Vienne. Malgré la maladie qui gagne du terrain et le fait terriblement souffrir, Kafka n'en continue pas moins d'écrire. L'impécuniosité dans laquelle il se trouve le contraint à accepter la publication de *Joséphine la cantatrice*, puis de son dernier recueil *Un Champion de jeûne* (quatre récits), dont il relit les épreuves quelques jours avant sa mort, le 3 juin 1924.

Annexe V

RET MARUT/B. TRAVEN (1882-1969) : ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES.

Ses livres ont été traduits en trente-trois langues. Il s'en serait vendu plus de trente millions d'exemplaires dans le monde au fil de quelques centaines d'éditions parallèles ou successives. Une réussite patente. Et pourtant, la vie de B. Traven – c'est le pseudonyme littéraire de cet écrivain – n'en reste pas moins fort mystérieuse sous de nombreux aspects. Tant il est vrai que l'homme aura tout fait pour brouiller les pistes et égarer la curiosité de ceux, nombreux, qui se montraient préoccupés de percer ce qu'on a appelé le « mystère Traven ».

Il enregistre son premier succès en 1926 avec la publication en Allemagne du *Vaisseau des morts* [Das Totenschiff] et refuse obstinément d'avoir affaire à la presse et au public, au prétexte que sa vie privée ne regarderait que lui et qu'il se veut seul juge de ses propres affaires ! La teneur de l'article qu'il adresse cette même année aux éditions de la Guilde Gutenberg est révélatrice de son état d'esprit. Il écrit en effet ce qui suit :

Ich möchte es ganz deutlich sagen. Die Biographie eines schöpferischen Menschen ist ganz und gar unwichtig. Wenn der Mensch in seinen Werken nicht zu erkennen ist, dann ist entweder der Mensch nichts wert oder seine Werke sind nichts wert. Darum sollte der schöpferische Mensch keine andre Biographie haben als seine Werke. In seinen Werken setzt er seine Persönlichkeit und sein Leben der Kritik aus⁶⁴¹. [Disons-le clairement. La biographie d'un auteur n'a pas la moindre importance. Si on ne reconnaît pas l'homme à son œuvre, de deux choses l'une : soit l'homme ne vaut rien, soit ses ouvrages ne valent rien. L'homme créatif ne doit pas avoir d'autre biographie que ses œuvres. C'est dans ses œuvres qu'il soumet à la critique sa personnalité et sa vie.]

Un point de vue aux accents très modernes. Pourquoi, en effet, vouloir absolument lier l'œuvre d'un romancier aux aléas de son existence personnelle ? Le

⁶⁴¹ Voir l'article de B. Traven paru sous le titre : « Mein Roman *Das Totenschiff* » dans le cahier 3, année 1926, de la Guilde Gutenberg et reproduit dans : Johannes Beck / Klaus Bergmann / Heiner Böhncke (Hg.) : *Das B. Traven-Buch*, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 1976, p. 148-151.

produit créé ne possède-t-il pas une autonomie propre face à son créateur ? Pour autant, disparaître derrière son œuvre est chez B. Traven moins un principe esthétique exigeant qu'une attitude de vie fondamentale.

L'homme fuyait comme la peste les flashes des appareils photographiques, masquait son identité et érigeait tout un système de défense pour éloigner les intrus et fourvoyer la traque biographique. Aussi, son « statut » d'écrivain sans visage devait-il longtemps fasciner et son absence physique engendrer une multiplicité de portraits fantasmagoriques... Faut-il voir dans cette obsession d'échapper par tous les moyens aux projecteurs de l'actualité le signe d'une probité intellectuelle singulière ? Une réaction de fuite en rapport avec un passé inavouable ? Ou, plus prosaïquement, une posture calculée, propre à relancer, au moment opportun, l'intérêt du public pour son œuvre, le mystère créé autour de sa personnalité étant de nature à amplifier les ventes de ses livres ?

Sans prétendre aucunement, dans les lignes qui suivent, rendre compte avec force détails de la vie de cet auteur – d'autres s'y sont attachés, en Allemagne et aux États-Unis –, on se bornera à relever quelques épisodes marquants de sa vie, dans le seul dessein de mieux cerner sa personnalité et de tenter de déceler le fil rouge qui sous-tend toute création.

Le nom « B. Traven » apparaît pour la première fois en 1924, au Mexique. L'individu qui l'utilise a débarqué au mois de juin ou dans les premiers jours du mois de juillet de la même année dans le port pétrolier de Tampico, province de Tamaulipas. Nous savons qu'il a quitté Londres en bateau en avril, que dans cette dernière ville il a été condamné pour défaut d'enregistrement auprès de la police et incarcéré quelque temps dans la prison de Brixton avant d'être remis en liberté, grâce notamment à l'intervention conjointe de l'aristocrate communiste Sylvia Pankhurst (1882-1960) et du journaliste américain Charles Thomas Hallinan (1880-1971)⁶⁴².

Soupçonné d'être un immigré clandestin, l'homme a « avoué » aux policiers londoniens qu'il se nomme en fait Hermann Otto Albert Maximilian Feige, originaire

⁶⁴² Voir à ce sujet l'ouvrage fort bien documenté de Jan-Christoph Hauschild : *B. Traven. Die unbekanntes Jahre*, Edition Voldemeer, Zürich, et Springer, Wien, New York, 2012, p. 468-470.

de la ville de Schwiebus dans la partie orientale du Brandebourg (à présent Swiebodzin, en Pologne), mais résident de longue date aux États-Unis, cette dernière assertion n'ayant jamais pu être vérifiée. Sa fiche au Home Office comporte d'autres alias : Ret Marut, Albert Otto Wienecke, Barker, Arnolds. Relâché, mais sous le coup d'un arrêté d'expulsion, il cherche alors à se faire reconnaître comme citoyen américain auprès des autorités consulaires des États-Unis à Londres. La police britannique ayant fourni aux autorités américaines les éléments concernant l'identité réelle du requérant, sa demande est rejetée.

Une posture posément assumée par Traven de 1926 aux années 1960, c'est celle du photographe, ingénieur, archéologue et anthropologue Ber(r)ick Traven Torsvan, né le 5 mars 1890 à Chicago, Illinois, et soi-disant entré au Mexique en 1914 par Ciudad Juarez. Selon cette « version », il prétend avoir été un syndicaliste actif, autrement dit un « wobbly », aux États-Unis aux alentours de 1910, avoir encouru les foudres du FBI pour ses activités syndicales et s'être vu contraint de fuir son pays... Il embellira par la suite cette histoire en ajoutant que, bien avant d'avoir été « wobbly », âgé seulement de dix ans, il avait fui le domicile familial après quelques déboires à l'école pour s'engager comme garçon de cabine à bord d'un cargo. Il aurait ainsi passé cinq semaines dans l'ancienne Indochine française, visité les ports de Sydney, Singapour, Rotterdam, Hambourg, Rio de Janeiro, New York, San Francisco et Mazatlán, au Mexique. C'est dans ce dernier port qu'il aurait débarqué en catimini d'un navire hollandais en profitant d'une escale. Il avait douze ans à ce moment-là et, exception faite de quelques embarquements ultérieurs en tant que matelot marchand, il n'aurait plus quitté le Mexique par la suite... D'aucuns ne voulurent y voir que fabulation, et le fait que l'homme ait adroitement mêlé, sa vie durant, expérience vécue et fiction romanesque pouvait conforter leur point de vue. Par ailleurs, les recherches récentes menées par Jan-Christoph Hauschild démontrent avec quelque pertinence qu'Otto Feige, Ret Marut et B. Traven sont une seule et même personne, laquelle a vécu en Allemagne de sa naissance à l'année 1922⁶⁴³. Refoulé par les autorités canadiennes en juillet 1923, au motif que ses papiers n'étaient pas en ordre, le futur B. Traven est arrivé à Londres en août 1923 où il séjourne jusqu'en mars-avril 1924.

⁶⁴³ Cf. Hauschild, Jan-Christoph, *B. Traven – Die unbekanntenen Jahre*, Edition Voldemeer, Zürich, Springer, Wien/New York, 2012.

Nous disposons de peu d'informations sur les années de jeunesse d'Otto Feige. Nous savons qu'il a travaillé comme ajusteur-mécanicien à Schwiebus en 1902, puis à Magdebourg, en 1906 et qu'il a exercé des activités syndicales au profit de l'« Union des métallurgistes allemands » [Deutscher Metallarbeiterverband]. Nous sommes un peu mieux renseignés sur la vie de Ret Marut dans l'Allemagne impériale à partir de l'année 1907. Non pas que lui-même ou ses proches aient « lâché » grand-chose sur cette période de son existence : sa veuve, Rosa Elena Luján de Torsvan s'est borné à affirmer un mois après la disparition de son époux, survenue en mars 1969, que l'écrivain B. Traven et le pamphlétaire allemand Ret Marut étaient la même personne et qu'il l'avait autorisée peu de temps avant sa mort à le faire savoir. La véracité de la déclaration de Rosa Elena Luján est corroborée par les recherches méticuleuses menées séparément par les universitaires Rolf Recknagel⁶⁴⁴ et K. S. Guthke⁶⁴⁵ – recherches dont les conclusions ne laissent subsister plus aucun doute à ce sujet.

Mais qui est ce Ret Marut ? Ou plutôt : Quel individu se cache sous le nom d'emprunt ? Les premiers documents le mentionnant, en particulier le « Nouvel almanach du théâtre » [Neuer Theater-Almanach], le signalent comme acteur et metteur en scène au théâtre municipal d'Essen, dans la Ruhr. Nous sommes à l'automne 1907 et il appartient à l'« Association coopérative des comédiens allemands » dont il est le membre n° : 8228. En 1908, il réside plusieurs mois à Suhl et Ohrdruf, en Thuringe. L'année suivante, le voilà à Crimmitschau où il collabore au théâtre municipal en tant qu'acteur. Dans ce centre de l'industrie textile qui compte, comme Suhl, parmi les plus anciens foyers du mouvement ouvrier allemand, il noue une amitié amoureuse avec la jolie et pétillante actrice Elfriede Zielke, avec laquelle il songera à se marier et dont il aura une fille, Irene, progéniture qu'il refusera plus tard de reconnaître. La liaison de Marut avec Elfriede Zielke prendra fin en 1914, sans doute sous la pression de la mère de la jeune femme, soucieuse de lui trouver un parti plus avantageux, mais aussi suite aux tergiversations de Marut qui ne disposait pas alors des documents nécessaires à l'établissement de son identité ! La rupture de leur liaison semble l'avoir profondément affecté et est peut-être à l'origine d'un de ses tout premiers écrits : « À mademoiselle de S... » [an das Fräulein von S...], dans

⁶⁴⁴ Cf. Rolf Recknagel, *B. Traven. Beiträge zur Biographie*, Reclam, Leipzig, 1982.

⁶⁴⁵ Cf. Karl S. Guthke, *B. Traven. Biographie eines Rätsels*, Büchergilde Gutenberg, Frankfurt a. M., Olten, Wien, 1987.

lequel le narrateur endosse le rôle de l'amoureux accablé qui va chercher la mort au front.

Année 1910. Marut est membre de la *Berliner Neue Bühne*, une troupe théâtrale avec laquelle il se produit en Prusse-Occidentale et Orientale ainsi qu'à Posen. Fin 1911, il est à Dantzig dont il quitte le théâtre pour se rendre à Düsseldorf où il « négocie » l'année suivante son engagement dans la troupe Dumont-Lindemann. Accepté, il y joue le plus souvent des rôles secondaires, par exemple comme domestique dans la pièce *Kabale und Liebe* de Schiller ou encore comme deuxième serviteur dans celle de Büchner *Leonce und Lena*. Accessoirement, il collabore à *Masken*, revue politique, d'art et de culture codirigée par Louise Dumont et Gustav Lindemann. Les difficultés financières de la troupe Dumont-Lindemann, difficultés générées par la guerre, l'amènent à résilier son contrat au début de septembre 1915. Il rejoint alors Munich où il se fait enregistrer comme « citoyen américain et étudiant en philosophie ». Il retrouve dans cette ville l'actrice Irene Mermet, alias Alda, alias Aldor, personnalité aussi mystérieuse que lui et qui sera sa collaboratrice de 1916 à 1920. Elle l'aidera notamment à éditer sa revue *Le fondateur de briques* [Der Ziegelbrenner] avec laquelle Marut va se hisser à la tribune du journalisme. L'écrivain Oscar Maria Graf, qui rencontra par deux fois Ret Marut à cette époque, lui reconnaîtra le mérite d'avoir réussi le tour de force d'éditer au beau milieu d'un conflit sanglant et en dépit du renforcement de la censure, une revue hautement provocatrice contre la guerre.

Novembre 1918. La Grande Guerre finie, la révolution commence. Le 7 novembre, à Munich, Kurt Eisner, journaliste et critique de théâtre, exhorte le peuple à se gouverner lui-même en s'appuyant sur les « forces vives élémentaires » des conseils révolutionnaires. Dans la nuit, le roi de Bavière Louis III abdique et s'enfuit tandis qu'est proclamée à la Diète la République bavaroise. Le lendemain, 8 novembre, est formé un gouvernement provisoire de coalition dont Eisner assure la présidence, abandonnant aux sociaux-démocrates majoritaires du SPD, le parti social-démocrate d'Allemagne [Sozialdemokratische Partei Deutschlands], les ministères de l'Intérieur et de la Justice. Mais l'union proclamée n'est que de façade : Eisner rompt dès le 26 novembre avec le pouvoir central de Berlin et entre bientôt en conflit avec le SPD. En butte aux menées de factions refusant son autorité, il se résout à présenter sa démission à la séance inaugurale de la Diète le 21 février 1919

et tombe ce même jour sous les balles du comte Arco-Valley, un ex-membre de la société de Thulé, organisation pangermaniste et antisémite. Dès lors, la situation se radicalise jusqu'à la proclamation, le 7 avril 1919, de la République des conseils de Munich [Münchner Räterepublik], fondée sur des principes socialistes et communistes. Nommé responsable de la censure et chef de la section de la presse, Marut présente le lendemain de sa prise de fonction un plan visant à réformer celle-ci et à la mettre au service du prolétariat. Ses propositions suscitent l'animosité des conservateurs qui déclenchent aussitôt une campagne de calomnies contre lui, campagne dont il sortira passablement mortifié, étant davantage un idéaliste rêveur qu'un professionnel de la politique. Élu délégué à la propagande, le voilà nommé à la commission chargée de mettre en place un tribunal révolutionnaire. Mais les difficultés s'accroissent pour la République des conseils, au nombre desquelles il faut compter le double jeu des sociaux-démocrates locaux, désireux non seulement de se débarrasser de la subversion que représentent les conseils, mais encore de mener l'opération pour leur propre compte en évitant que les corps francs, inexistants jusque-là en Bavière, ne s'en mêlent. Il faut aussi tenir compte de l'opposition des léninistes et du boycott du ravitaillement par la Ligue paysanne. Un putsch militaire fomenté par les contre-révolutionnaires échoue le 13 avril à l'issue d'une sanglante bataille de rues avec les forces rouges commandées par le matelot Rudolf Eglhofer, tant et si bien qu'est instaurée une seconde république des soviets, plus radicale, qui instaure un régime de terreur.

Les jours de la révolution en Bavière n'en sont pas moins comptés : Munich est investie, et le 30 avril vingt mille hommes de la Reichswehr et des corps francs prussiens et wurtembourgeois, envoyés par le gouvernement de Gustav Noske, font leur entrée dans la ville dont ils s'emparent après de violents combats de rue qui font plusieurs centaines de victimes. La répression s'abat aussitôt, impitoyable : environ 5000 personnes sont traînées devant les tribunaux. Gustav Landauer, le brillant ministre de l'Éducation populaire à la « première » République des conseils trouve une fin qui est comme le couronnement tragique de son rêve utopique : arrêté, il est abattu à coups de crosse avant de recevoir le coup de grâce. Eugen Leviné, cofondateur du KPD, le parti communiste allemand, est condamné à mort et fusillé deux jours plus tard. Erich Mühsam, le poète anarchiste proche de Marut, est condamné à quinze ans de forteresse et le poète et auteur dramatique Ernst Toller à cinq ans de la même peine. Le docteur Arnold Wadler, commissaire au logement à la

558

« première » République, à huit ans de pénitencier... Quant à Ret Marut, arrêté et condamné à mort de façon expéditive, il échappe de justesse au peloton d'exécution et parvient à s'enfuir. Il racontera dans le *Ziegelbrenner* du 3 décembre 1919 les circonstances de son évasion :

Zwei Soldaten, denen einen Augenblick lang wohl ein Funken Menschlichkeit aufstieg, als sie sahen, wie hier mit dem Kostbarsten, was der Mensch besitzt, mit dem Leben, umgegangen wurde, waren an diesem Entkommen nicht unbeteiligt. Ihnen sei an dieser Stelle gedankt für die Erhaltung eines Menschenlebens⁶⁴⁶. [À cette évasion ne sont pas étrangers deux soldats chez qui, l'espace d'un instant, a jailli une étincelle d'humanité en voyant comment on disposait là du bien le plus précieux de l'homme : sa vie. Qu'ils soient remerciés d'avoir préservé une vie humaine.]

Ces deux soldats auraient volontairement feint ne rien voir, quand, profitant d'une bousculade, Marut s'esquiva. C'est dire combien l'alerte avait été chaude... Quant à Irene Mermet, arrêtée dans le courant du mois de juin, elle sera relâchée après quelques péripéties pénibles.

Traqué comme une bête sauvage, privé de logement et de moyens de subsistance pour crime de haute trahison, Marut entre en clandestinité. Lui en cavale, le *Ziegelbrenner* n'en continue pas moins de paraître épisodiquement : cinq cahiers, contenant les numéros 18 à 40, furent diffusés par la poste ou sous le manteau, du 3 décembre 1919 au 21 janvier 1921. On sait fort peu de chose sur les divers endroits, en dehors de Cologne, où Marut aurait pu se réfugier alors. Peut-être à Vienne ou à Berlin. K. S. Guthke opine qu'il est possible qu'il ait pris contact dans la capitale allemande avec l'anarchiste Rudolf Rocker qui y demeurait au début des années 1920. Rocker, qui entretenait des relations suivies avec les cercles anarchistes d'Espagne et d'Amérique latine, a pu lui faciliter son entrée ultérieure au Mexique⁶⁴⁷.

On est mieux renseigné, par contre, sur le séjour de Marut à Cologne, d'où était originaire Irene Mermet, et dans la région alentour. On sait qu'il y noua des contacts avec le cercle d'écrivains et d'artistes connus sous le nom de « Communauté de Kalltal » [Kalltal Gemeinschaft] à laquelle appartenait le peintre et graveur Franz Wilhelm Seiwert, lequel illustra l'ultime numéro du *Fondeur de briques*.

⁶⁴⁶ Voir B. Traven / Ret Marut, « Im freiesten Staate der Welt », *Der Ziegelbrenner*, Faksimiledruck, Heft 18/19 (3 décembre 1919), Verlag Klaus Guhl, Zürich, 1976, p. 20.

⁶⁴⁷ Voir Karl S. Guthke, B. Traven, *Biographie eines Rätsels*, op. cit., p. 226.

Au sein de cette communauté de Kalltal on trouve des écrivains comme Carl Oskar et Käthe Jatho, des artistes et auteurs comme Otto Freundlich, Bekya et Genya Gusik, Peter Abelen, Franz Nitsche. Un second cercle de personnalités gravitant autour de Seiwert était constitué par les membres de l'« École des peintres de la Nouvelle Cologne » [Neukölnische Malerschule]. Ce petit cénacle regroupait des artistes progressistes comme Anton Räderscheidt, Angelika et Heinrich Hoerle, Marta Hegemann et Wilhelm Fick.

Un milieu propice à la création. C'est à cette époque que Marut rédige la légende de *Khundar*, sorte de chant d'adieu poétique au « vieux monde », prélude à l'évasion vers un ailleurs plus prometteur. Le poème se présente sous la forme d'une ode à la nature emplie de visions panthéistes et symboliques. Khundar, le barde déguenillé, proclame sa foi dans le salut des hommes, un salut que les Allemands – c'est à eux qu'est destiné le message – ne trouveront qu'en s'auto-émancipant. Marut pressent que l'« Ancien Monde » n'a plus rien à lui offrir, que plus rien ne l'y retient. La tragédie historique qu'il vient de vivre comme les déceptions intimes qu'il a connues en Europe alimenteront une œuvre littéraire déjà en gestation et stimuleront sa fibre pamphlétaire.

Le Mexique où Ret Marut débarque à l'été 1924 est un territoire où les forces telluriques et une nature foisonnante s'affrontent dans un combat de géants. À la fois terre d'asile et « lieu surréaliste par excellence » selon la fameuse formule de Breton, parcelle d'imaginaire pour d'autres, le pays va se révéler un espace d'inspiration idéal pour le romancier B. Traven. Il pourra y projeter à l'envi ses propres chimères et y découvrir le matériau à partir duquel il rendra compte d'une réalité largement ignorée dans l'Ancien Monde et volontairement occultée dans le Nouveau, à savoir : le sort injuste réservé aux populations premières et le mépris dont elles sont communément l'objet.

Sa carrière littéraire débute véritablement en 1925, quand le responsable des pages littéraires du quotidien berlinois *Vorwärts*, organe central du Parti social-démocrate d'Allemagne, décide d'acquérir et de publier en feuilleton le récit *Les cueilleurs de coton* [Die Baumwollpflücker], récit signé « B. Traven ». Séduit, le rédacteur en chef du journal le recommande à Ernst Preczang en charge du comité de lecture de la *Büchergilde Gutenberg*, un club du livre se proposant d'offrir à tous

les travailleurs la possibilité d'acquérir à bas prix des livres satisfaisants pour l'esprit et de belle qualité. La même année, B. Traven expédie à la Guilde Gutenberg le manuscrit du *Vaisseau des morts* [Das Totenschiff]. Le roman est accepté et connaîtra un succès immédiat en Allemagne. Il deviendra par la suite un classique de la littérature de la mer pour des millions de lecteurs du monde entier, mais non aux États-Unis (où il ne parut qu'en 1934), sans doute en raison du peu d'inclination du lectorat américain pour la littérature révolutionnaire et prolétarienne à laquelle se rattache cette œuvre de fiction.

À Tampico, Traven est rejoint par Irene Mermet, l'amie fidèle et collaboratrice de Munich. Elle n'y séjournera que peu de temps, ne pouvant s'acclimater à l'endroit, et repartira pour les États-Unis qu'elle avait rejoint dès la mi-août 1923 en provenance de Copenhague. Questionnée plus tard sur les origines de Traven, Irene Mermet opinait que ce dernier était originaire de Lübeck et qu'il aurait choisi son pseudonyme d'après le nom du fleuve de son pays de naissance, *die Trave*. Certains indices, en particulier un certain nombre de tournures et expressions relevant du parler de cette région et présentes dans les écrits de B. Traven, semblent conforter la justesse de cette opinion. On notera aussi qu'il se trouve dans la région de Lübeck une localité répondant au nom de *Traventhal*, située à quelques kilomètres de Bad Segeberg, et aussi près de Kiel cette fois, un endroit dénommé *Marutendorf*. Karl S. Guthke, qui réfute catégoriquement dans sa biographie l'identité Otto Feige/Ret Marut assumée par Will Wyatt⁶⁴⁸ (et réaffirmée récemment par Hauschild), évoque par contre une éventuelle parenté avec une demoiselle « von Warnstedt » ou encore « von Sternwaldt », actrice de son état et dont un rameau de la famille aurait été établi au Schleswig-Holstein⁶⁴⁹. Bien entendu, il ne s'agit là que d'une hypothèse de plus à verser au dossier des origines très controversées de B. Traven⁶⁵⁰.

Le succès de ses premiers écrits et les honoraires perçus permettent à Traven de se consacrer essentiellement à l'écriture et à l'étude de la civilisation mexicaine.

⁶⁴⁸ Cf. Wyatt, Will, *The Man Who Was B. Traven*, Doubleday & Company, London, 1980.

⁶⁴⁹ Dans son ouvrage *Revolution und Abenteuer* paru chez Verlagshaus Monsenstein und Vannerdat, Münster, 2006, Hans Rudolf Brenne émet (p. 64-79) l'hypothèse selon laquelle le cadet de Marine à Plön, Ernst Hubertus von Wedel et le futur B. Traven serait une même et seule personne, fils illégitime du Prince Friedrich zu Hohenzollern-Sigmaringen et de la comtesse Wilhelmine Emilie von Wedel-Bérard. Cela paraît tout de même largement fantaisiste au vu des résultats des recherches de Wyatt et de Hauschild.

⁶⁵⁰ Cf. K. S. Guthke, *B. Traven, Biographie ...*, *op. cit.*, p. 134-141.

Ayant appris l'art de la photographie auprès du célèbre Edward Weston, à Mexico, il participe en 1926 sous le nom de F. Torsvan (nationalité déclarée : norvégienne !) en qualité de photographe à une expédition scientifique au Chiapas. À San Cristóbal de las Casas, il s'en sépare et parcourt les chemins qui fourniront la matière de son livre *Le pays du printemps* [Land des Frühlings] illustré de nombreuses photographies de l'auteur. Traven/Torsvan se prend d'affection pour cette région oubliée du Mexique et en fera le décor de ses six romans dits du *Cycle de l'Acajou* [Caoba-Zyklus]. Il y retournera quelque temps plus tard, pour deux nouvelles expéditions : de janvier à juin 1928, puis de décembre 1929 à mars 1930.

De 1927 à 1929, paraissent en Allemagne, outre *Land des Frühlings*, une série de courtes nouvelles intitulée *La brousse* [Der Busch], *Le trésor de la Sierra Madre* [Der Schatz der Sierra Madre], sombre fable consacrée à l'avidité et à la violence des hommes, *Un pont dans la jungle* [Die Brücke im Dschungel], poignant récit de la mort accidentelle d'un enfant indien, *La rose blanche* [Die weiße Rose] qui raconte le combat désespéré de l'« Indio » Yanez, broyé avec ses compagnons par un système d'exploitation qui ne connaît que le profit.

En 1930, Traven emménage à El Parque Cachú, une propriété achetée de ses propres deniers et située tout près d'Acapulco, sur la côte pacifique. L'Indienne María de la Luz Martínez y tient un semblant de restaurant, tandis que le frère de celle-ci, Gilberto, fait office de secrétaire de l'écrivain. Ce dernier part fréquemment en expédition dans la jungle et se rend parfois aux États-Unis où il obtient notamment un brevet de pilote d'avion. El Parque Cachú tiendra lieu de cachette à Traven jusqu'en 1949. Car ce passionné d'anonymat autant par tempérament que par défiance des autorités, s'obstine à préserver son incognito tout comme par le passé : on ignore à ce jour s'il s'est jamais manifesté suite à l'appel amical et pressant lancé en 1926 par Erich Mühsam dans sa revue mensuelle *Fanal* sous le titre : « *Wo ist der Ziegelbrenner ?* ». Dans cet appel, Mühsam – qui paraît le tenir en haute estime – lui rappelait son rôle auprès de Gustav Landauer lors des journées tumultueuses et tragiques de la République des conseils.

La publication des six romans formant le *Cycle de l'Acajou* s'échelonne de 1931 à 1939. Il s'agit d'une œuvre majeure qui paraîtra d'abord en Allemagne puis en Suisse. L'auteur a voulu montrer comment des conditions de travail inacceptables

et une exploitation éhontée amènent les populations indigènes à la révolte – laquelle relève en l'occurrence plus de la catégorie de l'instinct que de celle de la raison. Compte tenu du rapport des forces en présence, elle est, en fin de compte, vouée à l'échec. Cette rébellion n'est pourtant qu'un juste retour des choses puisqu'elle cherche seulement à éradiquer les formes que revêt un pouvoir oppressif en utilisant une violence aussi brutale que celle dont sont victimes les exploités. Titres des six romans : *La charrette* [Der Karren], *Gouvernement* [Regierung], *La marche vers le royaume de l'acajou* [Der Marsch ins Reich der Caoba], *Le Tronc* [Die Troza], *La révolte des pendus* [Die Rebellion der Gehenkten], *Un général sort de la jungle* [Ein General kommt aus dem Dschungel].

L'arrivée des Nazis au pouvoir en Allemagne et l'interdiction faite aux éditeurs de publier ses livres contraignirent Traven à se tourner vers le marché américain. L'éditeur new-yorkais Alfred Knopf lui offrit de publier ses ouvrages aux États-Unis. *The Death Ship* parut, comme dit plus haut, en 1934. La critique l'accueillit assez bien, mais ce ne fut pas un succès commercial. Il avait fallu récrire entièrement le roman, tant le texte, traduit en anglais par Traven lui-même, paraissait transcrit mot pour mot de l'allemand avec une abondance de germanismes et de fautes de syntaxe. Bernard Smith qui travaillait pour Alfred Knopf s'attela à cette tâche pour laquelle il avait préalablement obtenu le feu vert de l'auteur. Il en résulta un texte remanié, présentant des différences avec la version originale. Les variantes par rapport aux textes originaux sont d'ailleurs assez fréquentes dans l'œuvre de B. Traven et leur existence même dénote un souci constant d'améliorations ou d'adaptation à un lectorat diversifié.

En 1940, Traven rencontra Esperanza López Mateos, personnalité très engagée à gauche et dont le frère, Adolfo, deviendra par la suite président de la République du Mexique (1958-1964). Elle persuada l'écrivain, toujours très méfiant, de la laisser traduire en castillan les versions anglaises de ses livres, n'hésitant pas au passage à en modifier le texte. Elle le convainquit également de diffuser ses ouvrages au Mexique, ce à quoi il s'était jusque-là opposé, sans doute par crainte de voir son identité découverte, ce qui aurait pu l'exposer à une demande d'extradition de la part des autorités allemandes, par crainte aussi de représailles de la part des milieux incriminés dans son œuvre. Amie de cœur et esprit complice, Esperanza

devint pour lui une collaboratrice aussi dévouée qu'efficace, lui tenant lieu de secrétaire et de fondée de pouvoir.

L'adaptation cinématographique du *Trésor de la Sierra Madre* par John Huston en 1947 contribua grandement à la notoriété de l'écrivain qu'on a parfois comparé à Jack London. Traven, qui s'était présenté à Huston sous le nom de Hal Croves, prétendit être le fondé de pouvoir de l'écrivain et fut engagé à cent dollars la semaine comme conseiller technique. Le film sortit l'année suivante, remporta un succès mondial et relança les spéculations et les hypothèses quant à la véritable identité de l'auteur du roman. Les chasseurs de scoops se mirent en besogne, si bien qu'en dépit de toutes les précautions dont il s'entourait, Traven fut littéralement « débusqué » de son repaire de El Parque Cachú. Un journaliste ambitieux et fureteur, Luis Spota, voulut lui faire avouer que sous son nom T. Torsvan se cachait en réalité « l'insaisissable » B. Traven. S'ensuivit un article dans le journal mexicain *Mañana*, article qui fit naturellement sensation. Déstabilisé au plus haut point, Traven-Torsvan abandonna au plus vite sa cachette près d'Acapulco pour un autre refuge.

L'année 1951, celle de l'octroi de la nationalité mexicaine à l'écrivain, est aussi celle de la disparition brutale, au mois d'octobre, d'Esperanza López Mateos. La jeune femme qui souffrait des séquelles d'un grave accident survenu lors d'une excursion sur les flancs du volcan Popocatepetl en 1948, faisait le choix de se suicider. Sa mort affecta profondément Traven qui prit l'habitude de disparaître, parfois des mois entiers, dans la jungle mexicaine où il se ressourçait au contact des Indiens et des anthropologues de passage, ramenant de nombreux objets glanés au cours de ces excursions lointaines. C'est également à partir de l'année 1951 que parurent, de façon irrégulière, chez Joseph Wieder à Zurich, les *BT-Mitteilungen* – « BT » mis pour B. Traven – bulletins destinés prioritairement, semble-t-il, à protéger l'anonymat du romancier-aventurier et n'hésitant pas pour ce faire à recourir à l'arme de la diffamation à l'encontre des gens trop curieux ou jugés malintentionnés. En témoignent les qualificatifs rageurs d'« épileptique et syphilitique par transmission héréditaire » [Epileptiker und Syphilitiker infolge Vererbung] adressés au journaliste et photographe Heinrich Gutmann, dans le numéro 6 – des *BT-Mitteilungen* (1952).

Assez singulièrement, Traven paraît s'être désintéressé de la création littéraire dès les années 1940 : *Macario*, une courte nouvelle, n'est publiée qu'en 1950. Peut-être faut-il en rechercher la raison dans le fait que l'utilisation de l'allemand lui était devenue, avec le temps, de plus en plus malaisée. Il a, par contre, rédigé quelques nouvelles en anglais et surtout publié des éditions revues et corrigées de ses romans, souvent pour y gommer toute référence pouvant trahir ses éventuelles origines germaniques ! Son dernier livre, *Aslan Norval*, paru au printemps 1960, fut d'ailleurs très mal reçu par la critique. D'une part, on émit des doutes quant à son rédacteur, tant la thématique et la moindre qualité littéraire du livre le distinguaient des œuvres précédentes de B. Traven. D'autre part, l'allemand dans lequel avait été rédigé le manuscrit passait pour si maladroit que Joseph Wieder, l'agent de Traven pour l'Europe depuis 1939, confia à Johannes Schönherr, ancien lecteur-réviseur à la Guilde Gutenberg, le soin de donner plus de lisibilité au texte pour le rendre tant soit peu commerciable.

L'essentiel de l'activité de Traven était désormais orienté vers le cinéma, plusieurs de ses œuvres faisant l'objet d'adaptation entre 1954 et 1961. Il signait du pseudonyme « Hal Croves » la plupart des scénarios et se rendait sur les lieux des tournages. Ces adaptations cinématographiques firent connaître ses livres bien au-delà de son lectorat initial, et les succès des années 1930 se renouvelèrent, décuplés. Le dernier film auquel il participa fut l'adaptation à l'écran de *Rosa Blanca*. C'était en 1961.

Dans son grand âge, entourés d'amis sélectionnés et jouissant de la considération générale, il a pu mener – anachorète reconverti – une vie sociale active, fréquentant les théâtres et l'Opéra, et ne reniant rien de ses engagements politiques passés.

C'est dans une demeure cossue à trois étages, sise au 61 Calle Rio Mississippi à Mexico, qu'il s'éteint le 26 mars 1969 : la date est, cette fois, incontestable. Conformément à ses vœux, ses cendres furent répandues par avion au-dessus du Rio Jataté, au Chiapas.

Annexe VI

Ernst Friedrich Löhndorff (1899-1976) : éléments biographiques⁶⁵¹.

Le romancier Ernst Friedrich Löhndorff, né à Francfort-sur-le-Main le 13 mars 1899, mort à Waldshut-Tiengen le 16 mars 1976, a été surnommé, avec quelque raison semble-t-il, le « Jack London allemand ». À l'instar du célèbre romancier américain, avec lequel il partage certains traits de caractère – en particulier le goût de la mer, l'esprit de révolte et d'aventure – le personnage incarne assurément, avec ses zones d'ombre et de lumière, le type déjà rencontré dans notre étude de l'aventurier-écrivain. Cependant, alors que l'œuvre romanesque de Jack London continue de séduire d'innombrables lecteurs à travers le monde, celle de E. F. Löhndorff a largement sombré dans l'oubli. Cela peut paraître surprenant, voire injuste, car le contenu et le style de romans tels que « *Bestie Ich in Mexiko* », « *Afrika weint* », « *Amineh* », « *Blumenhöhle am Jacinto* », « *Tropensymphonie* », « *Der Indio* » ou encore « *Trommle, Piet* », nourris – en partie tout au moins – de ses propres aventures, possèdent, outre leur caractère documentaire, un puissant pouvoir d'évocation.

Dernier-né d'une famille de six enfants, Ernst Friedrich passe ses toutes premières années à Francfort-sur-le-Main, puis grandit à Vienne, capitale de l'empire austro-hongrois, où les Löhndorff se sont installés en 1902. Le père, qui exerce la profession d'ingénieur technico-commercial, installe des machines américaines à tanner le cuir en Hongrie, en Pologne et en Russie. Souvent loin de son foyer en raison de ses activités professionnelles, il n'est pas en mesure de surveiller l'éducation de sa progéniture. Laisse à lui-même, le petit garçon en prendra vite à son aise avec la discipline qu'on veut lui imposer. Après avoir fréquenté les bancs de l'école primaire du district de Hietzing, le voilà élève d'un collège du treizième

⁶⁵¹ Source : Matt-Willmatt, Hubert, *Das Abenteuer im Leben und Werk von Ernst Friedrich Löhndorff (1899-1976)*, Schillinger Verlag, Fribourg, 1988 [à la biographie de l'écrivain-aventurier est joint dans le même volume le texte du roman *Blumenhöhle am Jacinto*].

arrondissement de Vienne. Il sèche les cours et n'est pas admis dans la classe supérieure en juillet 1912 en raison de ses absences répétées. Löhndorff a expliqué plus tard, dans des notes manuscrites destinées à la rédaction d'un roman autobiographique jamais publié, qu'il devint un fils rebelle parce qu'il nourrissait en lui le rêve de devenir écrivain, garde forestier ou naturaliste, alors que ses parents ne voulaient pas ou ne pouvaient pas favoriser ses projets.

À peine âgé de douze ans, il fait une première fugue et rejoint un cirque itinérant en se faisant passer pour un orphelin maltraité par son tuteur. Il y reste quelques jours, se payant même le luxe de pénétrer dans la cage d'un vieux lion sans doute suffisamment repu pour se montrer indulgent et tolérer sa présence. À quatorze ans, nouvelle fugue, non sans avoir fait main basse au préalable sur le contenu de la tirelire de feu sa grand-mère ! Ainsi doté d'un viatique consistant, il se rend à Hambourg, achète sans autre difficulté la complaisance des matelots du brick hollandais « Konrad » qui le font monter illégalement à bord. Il effectue alors en tant que membre de l'équipage la traversée du Skagerrak, puis de la Baltique jusqu'au port russe de Kronstadt. Au cours du voyage retour, le fugueur se retrouve face à son père et à la police dans le port néerlandais de Delfzijl. Il se démène tant et si bien qu'il obtient l'autorisation paternelle de regagner Hambourg à bord du « Konrad ». Entre-temps, la famille Löhndorff avait quitté la capitale impériale pour la ville de Karlsruhe.

Matt-Willmatt, le biographe de E. F. Löhndorff, a croisé les données attestées par les documents officiels avec les éléments livrés par son autobiographie⁶⁵² ainsi que ceux tirés de ses livres, en particulier du roman *Bestie Ich in Mexiko* [Moi, la bête au Mexique] pour reconstituer, autant que faire se peut, le parcours tumultueux du jeune aventurier avant et après son arrivée au Mexique. On apprend ainsi qu'enrôlé à l'âge de quinze ans à bord du quatre-mâts « Thielbek » appartenant à la compagnie maritime Knöhr & Burchard, il se trouve sur ce navire quand il accoste, fin septembre 1914, dans le port mexicain de Santa Rosalia : la chose est attestée

⁶⁵² Löhndorff a publié l'histoire de sa vie dans une série de neuf feuilletons parus sous le titre « Wanderer in weiter Welt » [Voyageur dans le vaste monde], du 26 octobre au 21 décembre 1935, dans les colonnes de la « Bodensee-Rundschau » [Revue du lac de Constance], Constance. Le style de cette autobiographie, de même que certaines prises de position politiques de l'auteur, donnent à penser qu'il a cherché, dès le début de l'instauration du nouveau régime en Allemagne, à s'en concilier les bonnes grâces.

par une lettre de la compagnie adressée au père d'Ernst Friedrich. Pour le reste, il faut s'en remettre à ce que raconte l'écrivain dans son livre, à savoir que n'y tenant plus – le navire est immobilisé au port par suite des événements internationaux – il a quitté le bord *proprio motu* et rejoint les troupes de Pancho Villa. À dix-sept ans, il est promu commandant à la tête d'un détachement d'Indiens Yaquis avec lesquels il participe à la guerre civile mexicaine. Puis, un jour, sa tête étant mise à prix, il gagne Guayamas et, fugitif, se terre quelque part sur le port dans l'attente d'un bateau avec lequel quitter le pays. Au cours de l'année 1919, aidé d'un marin allemand et de trois vagabonds originaires des États-Unis, il s'empare d'un voilier américain dans l'intention de mettre cap au sud et, affirme-t-il, de mener une guerre de course au profit de l'Allemagne. Repérés et pris en chasse par le croiseur américain « San Diego », les quatre hommes sont fait prisonniers et conduits en Californie. Löhndorff est ensuite interné à « Fort Douglas », un camp de prisonniers situé à Salt Lake City. Son incarcération, sous le matricule 638, dans les « War Prisons Barracks No. 3 » [quartiers des prisonniers de guerre N° 3] est attestée par des documents, quoique la date exacte de son séjour n'a pu être établie. Rapatrié en juillet 1919 grâce aux bons offices des autorités suisses, il embarque sur le navire américain « Martha Washington » qui le débarque à Rotterdam où la Croix Rouge le prend en charge. Il gagne ensuite Wesel pour entamer un voyage en train jusqu'à Karlsruhe et regagner la maison familiale quittée cinq années auparavant.

L'ambiance délétère qu'il trouve à Karlsruhe, favorisée par la misère générale, l'instabilité politique, la prévarication et toutes sortes de trafics, le déstabilise fortement. C'est alors que germe en lui l'idée de coucher sur le papier le récit de ses aventures mexicaines et d'en tirer quelque profit. Sans succès : l'époque troublée des débuts de la république de Weimar n'est pas propice à ce genre de littérature et les éditeurs ne se montrent pas intéressés par sa prose, d'autant que Löhndorff n'a sûrement pas disposé de beaucoup de temps au Mexique pour cultiver l'art de l'écriture, ou encore pour combler les lacunes d'une scolarité passablement chahutée et prématurément interrompue. Il vit donc de petits métiers, dispense des cours particuliers d'anglais et d'espagnol dans une école privée, se donne en définitive beaucoup de peine pour de bien maigres revenus. L'envie de reprendre du service sur un navire marchand le conduit à Hambourg où des milliers de marins désœuvrés font la queue sur les quais dans l'espoir d'intégrer l'équipage d'un navire de passage. Trop démunis pour pouvoir se payer une chambre d'hôtel, Löhndorff se

trouve contraint de passer la nuit dans des lieux improbables : le tunnel de l'Elbe, froid et humide, où il fait les cent pas, des heures durant, pour ne pas s'engourdir, ou encore le centre réservé aux sans-abri, avec ses dortoirs surpeuplés et son atmosphère irrespirable. Il finit tout de même par se faire enrôler sur un petit vapeur qui ne paie pas de mine, le « Cassandra ». C'est en fait un navire contrebandier qui délivre de l'armement aux Rifains avant de poursuivre sa route en direction de la Mer Rouge. Löhndorff affirme avoir sauté par-dessus bord lors de la traversée du canal de Suez. Par la suite, il aurait gagné Le Caire, rejoint Omdurman, Khartoum et enfin Souakin, au bord de la Mer Rouge. Là, il paie son voyage retour à Hambourg en œuvrant comme soutier sur un navire de passage.

De retour en Allemagne, il s'essaie à nouveau pendant quelques mois comme professeur de langues, mais la concurrence est forte et la rétribution modeste. Il écrit aussi quelques douzaines de pages manuscrites, lesquelles ne trouvent pas preneur chez les éditeurs. En désespoir de cause, il s'engage à Amsterdam sur un vapeur en partance pour Rio de Janeiro. Arrivé au Brésil, il gagne l'intérieur des terres, s'aventure dans la Grande Forêt jusqu'aux rives de l'Amazone. Selon ses dires, il travaille un temps comme seringueiro, arpentant son réseau de sentes, ses *estradas*, qui tournent autour des grands arbres ou y confluent. Il incise les hévéas pour faire sourdre leur suc laiteux et le recueillir dans des boîtes de conserve accrochées sous les incisions. Constamment sur le qui-vive, il apprend à survivre dans l'enfer vert. Sa rencontre avec un Anglais et un Nord-Américain, tous deux « chasseurs » d'orchidées, donne un autre cours à sa vie. Il s'associe avec ces aventuriers d'un genre particulier pour fournir en fleurs rares les riches et excentriques collectionneurs européens. Cette expérience amazonienne est à la base du roman *Blumenhöhle am Jacinto*. On ignore la date de son départ d'Amérique du Sud. Par contre, on sait de source sûre qu'il s'est engagé le 13 novembre 1920 dans la Légion étrangère française sous le nom de Ernesto de Naco e Villaverde, « sujet mexicain natif de Vera Cruz », et qu'il est porté « en absence illégale » du corps dès le 26. 01. 1921, autrement dit : considéré comme déserteur. Son bref passage dans les rangs de la Légion en Afrique du Nord est source d'inspiration pour son roman *Afrika weint – Tagebuch eines Legionärs* [L'Afrique pleure – Journal d'un légionnaire] qui paraît en

1930⁶⁵³. Le style autobiographique de l'œuvre, le savant mélange d'expériences personnelles et imaginaires contribuent à faire accroire que l'auteur et son personnage ne font qu'un, qu'il s'agit d'aventures réellement vécues d'un bout à l'autre – ce qui n'est évidemment pas le cas : compte tenu de la brièveté de son séjour dans la Légion, les longues peines d'emprisonnement décrites dans le livre, tout comme les périodes dans le désert, ne sauraient relever que de la fiction. Quoi qu'il en soit, le tableau de la Légion étrangère tel que brossé dans le roman était de nature à raviver les préventions envers la Légion outre-Rhin et à décourager les engagements d'Allemands dans ce corps. À ce titre, il ne pouvait que recevoir un accueil favorable de la part des autorités officielles à sa sortie – et plus encore de celles du III^e Reich, qui prennent, dès leur arrivée au pouvoir, des mesures draconiennes à l'encontre des Allemands volontaires pour la Légion.

En l'absence de toute autre documentation, c'est encore à la série « Wanderer in weiter Welt » qu'on se référera pour les années 1921 à 1927. Löhndorff y affirme avoir servi quatre mois dans la police badoise à Karlsruhe, donné des cours de langues, travaillé comme matelot à bord d'un vapeur qui le transporte jusqu'aux Indes britanniques. Par la suite, il aurait débarqué à Montevideo, en Uruguay, remonté une bonne partie de l'Amérique du Sud et de l'Amérique centrale jusqu'au Honduras dans sa quête renouvelée des orchidées. Comme il n'a pas d'argent et, de surcroît, n'est pas botaniste, ça ne marche pas : il s'enrôle alors sur un bâtiment en partance pour San Francisco. Arrivé à bon port, il envisage à nouveau un long voyage, cette fois-ci sur un grand voilier, mais se retrouve malgré lui à bord d'un petit vapeur crasseux qui double le cap Horn avec pour objectif de faire de la contrebande d'alcool sur la côte est des États-Unis. Au large de Galveston, dans le golfe du Mexique, un cyclone les projette sur un banc de sable. L'équipage parvient à gagner la côte texane. En compagnie d'un Norvégien, ancien harponneur, Löhndorff traverse le Texas, le Nouveau Mexique, l'Arizona et atteint la Californie. À San Francisco, les deux hommes s'engagent sur la baleinière « Northern Star » [Étoile du Nord] pour une campagne de chasse à la baleine qui les entraîne jusqu'au pays des Esquimos ! La campagne s'achève brusquement lorsque leur bateau heurte un bloc de glace, fait eau et sombre. Recueillis par un navire baleinier après des semaines d'errance à

⁶⁵³ *Afrika weint – Tagebuch eines Legionärs* [L'Afrique pleure – Journal d'un légionnaire], Grethlein Verlag, Leipzig, 1930. Le livre paraît aussi en 1930, puis en 1933 et 1959, aux éditions Schünemann, Brême. Il fera encore l'objet d'une publication en 1979 aux éditions W. Marken, Cologne.

bord de trois canots de sauvetage et la nécessité d'accoster souvent, les marins du « Northern Star » sont ramenés à San Francisco, point de départ de ces péripéties maritimes. Le lecteur averti peut néanmoins se poser la question de l'affabulation, tant ces récits paraissent sinon invraisemblables, du moins insolites sous certains aspects !

Tandis que ses camarades de la baleinière repartent presque aussitôt en mer pour une autre campagne de chasse, Löhndorff reste à terre, loue une machine à écrire et rédige de nombreux articles sur la vie dans l'Arctique, s'attachant à livrer les pensées, les actions et les désirs de ces hommes que l'appât du gain pousse en direction des solitudes glacées où ils massacrent apparemment sans états d'âme le peuple des cétacés. On retrouve chez l'écrivain, outre l'appel du grand ailleurs, ce même besoin d'écrire en toutes situations ainsi que certains accents qui animaient déjà son grand devancier, Jack London. Cependant, ses finances étant épuisées, il gagne Sacramento, saute dans un train de marchandises et se dispose à voyager illégalement et sans but précis, à la manière des « tramps » [vagabonds] qui sillonnent à cette époque l'Amérique en quête d'un travail. Après avoir ramassé les melons en Californie et s'être fait cueilleur de houblon en Oregon, il fait la plonge quelques semaines sur les champs de pétrole ou à proximité des placers aurifères tout en se dirigeant, sans se presser, vers l'Arizona.

À Bisbee, petite agglomération située en plein désert, il travaille comme pelleteur dans une des mines de cuivre les plus profondes d'Amérique. À Tucson, il s'associe à un Américain très futé – un de ces charlatans qui vendent des remèdes miracles de leur composition aux naïfs habitants des localités isolées de l'Ouest. Le produit en question, raconte Löhndorff, portait le nom suggestif de « Dr. Greenloe'scher Wundertonic » [Fortifiant miracle du Dr Greenloe]. Cela fait penser aux remèdes du « Magister Doktor Jefferson Hartley » dans le chapitre « Ein Drama auf der Prairie » [Drame dans la prairie], dans le roman de Karl May *Der Schatz im Silbersee* [Le trésor du lac d'argent]. À Red Rock, Löhndorff échappe de justesse à l'ire des hommes de la bourgade en prenant la poudre d'escampette en direction du désert des cactus. Son mentor est moins chanceux : aspergé de goudron liquide, il est roulé dans un sac de plumes et chassé à travers les rues de la ville ! De retour à Tucson, Löhndorff obtient la place de « chasseur de chiens municipal » et œuvre de concert avec un Indien de la communauté Pima à l'éradication des canidés qui

prolifèrent en ville. Pour ce faire, il convient tout d'abord de capturer ces bêtes au lasso, puis de leur administrer une dose létale. Un travail qui n'est pas vraiment du goût de l'écrivain mais qui lui assure tout de même une prime de deux dollars par animal capturé. Ce revenu se trouve par ailleurs opportunément doublé lorsque les deux « chasseurs » présentent une seconde fois une bête déjà capturée mais libérée ensuite par leurs soins ! L'employeur rendu méfiant, les deux compères rejoignent le « Ringling Brothers Circus » [Cirque des frères Ringling] que l'auteur qualifie de « plus grand cirque au monde ». Il y occupe plusieurs emplois avant d'être remarqué par un spectateur qui l'embauche comme cow-boy dans son ranch situé au beau milieu des « Black Mountains » du Nouveau Mexique. Affecté à la garde d'un troupeau de quelque cinq cents têtes de bétail, il peut mettre en pratique certaines choses apprises au Mexique. Lorsqu'il quitte le ranch des « Black Mountains », il traverse alors les réserves arides et misérables des Apaches Pima, des Papagos et des Navajos et s'enthousiasme à la vue du Grand Canyon.

Soudain en proie au « Heimweh » [mal du pays], il quitte le Sud-Ouest et se dirige vers Philadelphie dans l'intention d'y trouver un bateau qui le ramènera en Europe et dans son pays natal. Il a aussi la ferme intention de se mettre à l'écriture. Pourtant, la première chose qu'il fait une fois arrivé à Hambourg, c'est de se rendre dans certaine cave pour s'y procurer un faux passeport américain à vingt dollars avec lequel il pourra entreprendre un voyage aux Indes : chez Löhndorff, le « Fernweh » [désir d'ailleurs] est toujours prêt de se rallumer !

Titulaire d'un passeport yankee, il se retrouve passager à bord d'un cargo anglais qui met le cap sur l'Orient ! Il visite Rangoon, débarque à Calcutta, dort à la belle étoile en compagnie des mendiants, est embauché comme « boy » [domestique] et porteur de fusil par un célèbre chasseur de tigre, avec lequel il parcourt la jungle du delta du Gange. Il atteint ensuite Bénarès par le train, gagne à pied la ville sacrée de Allahabad, puis Agra où il visite le Taj Mahal. Il dit avoir toujours cheminé volontairement à la façon des mendiants locaux et des intouchables jusqu'à Dehli. Là, il prend ses quartiers dans le vaste complexe de bâtiments en ruines qui jouxte la ville moderne, élisant domicile dans un énorme sarcophage de pierre situé dans la cour d'un palais abandonné ... Il voyage ensuite jusqu'à Umballah, atteint en compagnie de montagnards la localité de Simla, séjour d'été des résidents britanniques, parcourt la chaîne himalayenne, puis descend au

bord du désert du Thar, le « pays de la mort ». Il entreprend alors le chemin du retour, rejoint Dehli, descend le Gange en bateau, retrouve des amis à Calcutta. Il quitte ce « pays des merveilles » en embarquant sur le vapeur italien « Venezia » et paie la traversée en travaillant comme soutier. Deux semaines plus tard il est à Venise et prend le chemin de l'Allemagne : « sans argent, mais riche de ses souvenirs »⁶⁵⁴.

L'année 1927 est une année décisive pour la carrière littéraire de Löhndorff : peu après son vingt-huitième anniversaire, il signe un contrat avec la maison d'édition Dieck & Co. à Stuttgart pour les cinq mille premiers exemplaires de *Bestie Ich* ; plusieurs autres éditions de l'ouvrage seront assurées jusqu'en 1943 par Dieck & Co., Schünemann, à Brême, et la « Deutsche Hausbücherei » [Bibliothèque privée allemande], à Hambourg. La période des douze années de voyages lointains prend fin et sa vie d'écrivain peut commencer véritablement. Des extraits de son premier roman paraissent dans divers magazines et journaux : ils le font connaître à un cercle de lecteurs qui ne cessera de s'agrandir par la suite. En effet, ce roman n'est que le premier d'une longue série, puisque l'ensemble de son œuvre ne totalise pas moins de trente-six romans qui furent tous publiés de son vivant, le dernier, intitulé *Der Vogel Cockaburra* [L'oiseau Cockaburra] paraissant en 1966. Certains de ces livres ont été traduits en onze langues et diffusés dans treize pays. À cette somme, il convient d'ajouter d'innombrables articles parus dans les journaux et les magazines les plus divers.

Il semble que ce furent des motifs de santé qui motivèrent le jeune écrivain à aller s'installer en Suisse, dans le canton du Tessin, vraisemblablement dès l'année 1929. C'est là que séjourne à cette époque celle qui deviendra sa bienfaitrice attitrée, la comtesse Montgelas, laquelle le mettra en contact avec le couple de mécènes Lilly et Hermann Reiff. Il trouve dans la comtesse une amie de cœur et les Reiff lui assurent hospitalité et soutien. En octobre 1931, Löhndorff s'établit à Ascona. 1931 est aussi l'année où plusieurs milliers d'exemplaires de ses quatre premiers romans, à savoir *Bestie Ich* [7000], *Satan Ozean* [7000], *Afrika weint* [6000], et *Amineh* [5000] sont en vente sur le marché. Trois ans plus tard, en 1934, le tirage global des quatre romans atteint déjà les 110 000 exemplaires, ce qui atteste de l'intérêt grandissant

⁶⁵⁴ Cf. *Das Abenteuer im Leben und Werk von Ernst Friedrich Löhndorff*, op.cit., p. 99.
574

du lectorat pour les récits d'aventures de l'écrivain. L'arrivée au pouvoir de Hitler en Allemagne rencontre manifestement l'adhésion de Löhndorff puisqu'il devient membre du NSDAP, le parti national-socialiste des travailleurs allemands, le 01/06/1933. Il est même promu « Stützpunktleiter » [responsable de centre] au sein de l'organisation du parti à l'étranger, en l'occurrence à Porto Ronco sur le lac Majeur avec « autorité » sur les sites de Locarno, Ascona et Ronco. À l'évidence, le parti nazi projetait, au lendemain des événements du 30/01/1933 en Allemagne, de mettre en place en Suisse un réseau serré de responsables de sections locales chargés de missions diverses, en particulier de la surveillance des opposants au régime et des réfugiés politiques, peut-être même de la préparation d'une éventuelle mainmise sur le territoire helvétique ! C'est fort probablement en raison de son activité politique dans le pays d'accueil que le visa de séjour de Löhndorff ne fut pas prolongé et qu'il se trouva dans l'obligation de quitter la confédération avant le 31/07/1934. On sait cependant qu'il put malgré tout entrer à plusieurs reprises en Suisse, par Bâle et Laufenburg, à partir de 1937.

En 1938, le romancier entreprend en accord avec le NSDAP et les éditions Schünemann, qui avancent les fonds nécessaires à l'opération, un voyage au Japon et en Chine. Il s'agit de rassembler le matériel nécessaire à la rédaction d'un nouveau roman exotique. L'écrivain-aventurier quelque peu sulfureux se transforme ainsi en écrivain-voyageur avec l'estampille du Parti ! Il était écrit que cette transformation ne devait pas lui porter chance. Löhndorff qui avait déjà souffert dans le passé de fréquents accès de malaria – décrits de façon frappante dans *Blumenhöhle am Jacinto* – tombe malade au cours du voyage si bien qu'il est contraint de l'interrompre et de rentrer en Allemagne. Lors de la traversée à bord du vapeur « Ramses », son état empire, il souffre d'angoisses et d'accès de démence, brise le mobilier de sa cabine de première classe. Mis aux arrêts, il est sous surveillance pendant tout le reste du trajet. Par ailleurs, le manuscrit du roman projeté, – *Unheimliches China* [Inquiétante Chine] – rédigé dans les deux premiers mois de 1939 ne reçoit pas l'agrément du directeur des éditions Schünemann qui décèle dans l'intrigue et la psychologie des personnages le contrecoup des accès de folie de l'auteur. Un malheur n'arrivant jamais seul, Löhndorff, qui a été repéré par le service de santé de Hambourg, doit se plier aux examens médicaux lorsqu'il veut prendre femme en 1939 : déclaré atteint d'une forme de maladie héréditaire, il voit sa demande de certificat d'autorisation de mariage rejetée et est de surcroît contraint de

se faire stériliser en vertu des lois et décrets eugénistes en vigueur sous le troisième Reich. Son classement dans la catégorie des individus atteints de maladies héréditaires et la stérilisation forcée a pour autre conséquence son exclusion immédiate du parti nazi. Pendant le conflit, il tient des conférences au profit du « Arbeitsfront » [Front du travail] et du « Volksbildungswerk » [Œuvre de formation populaire] à travers toute l'Allemagne, participe à des manifestations artistiques sur le front au sein de l'organisation « Kraft durch Freude » [La force par la joie] à travers toute l'Europe. Sa liaison de deux années avec l'actrice Hilde Gebühr reste sans lendemain.

Au lendemain de la guerre, Löhndorff va tacher de faire oublier sa première adhésion au parti nazi, en faisant valoir que lui aussi fait partie des victimes de l'hygiène raciale prônée par les anciens maîtres de l'Allemagne. D'abord bien vu des autorités militaires françaises d'occupation dont il a salué avec empressement l'arrivée à Laufenburg – en s'autoproclamant chef du mouvement antifasciste local ! – il est assez vite dénoncé à ces mêmes autorités comme étant un ancien légionnaire déserteur. Mis en résidence surveillée en Forêt noire, il y restera jusqu'à l'été 1949. Il prétendra par la suite avoir été transféré par les Français en Algérie, condamné à mort pour fait de désertion mais aussitôt gracié en vertu de la prescription trentenaire (encore que les faits incriminés remontassent à vingt-cinq ans auparavant) : rien de tout cela n'est documenté, si bien qu'il faut plutôt y voir une forme de hâblerie et d'enjolivement de sa biographie personnelle⁶⁵⁵.

Autorisé à retourner à Laufenburg (land de Bade), il est à cette époque très endetté. Les chiffres des ventes de ses livres ont chuté et ne rapportent plus guère de quoi subvenir à ses besoins. Il s'essaye alors à la peinture pour laquelle il montre de réelles dispositions. La mort en 1965 de son amie et bienfaitrice, la comtesse Montgelas (qui se chargeait de sa correspondance avec les maisons d'édition) est un coup dur pour lui. Sans argent, Löhndorff a recours à l'aide sociale, laquelle pourvoit à ses besoins minimaux. Le 25.07.1975, le jour même où devait lui être remise la croix du mérite fédérale, il est victime d'une attaque d'apoplexie dont il ne se remet pas. Il meurt le 16.03.1976.

⁶⁵⁵ Son congédiement officiel de la Légion étrangère est consigné dans un document en date du 02.06.1948.

BIBLIOGRAPHIE

LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS ET/OU CITÉS

Ouvrages généraux sur le roman d'aventures et le concept « Aventure » :

CHALIAND Gérard, FRANCESCHI, Patrice, GUILBERT, Jean-Claude, *De l'esprit d'aventure*, Éditions de l'Aube, La Tour d'Aigues, 2008 [2003].

ECO Umberto, *De Superman au Surhomme*, traduit de l'italien, Paris, Grasset, 2012.

EGGEBRECHT Harald, *Sinnlichkeit und Abenteuer. Die Entstehung des Abenteuerromans im 19. Jahrhundert*, Berlin/Marburg, Verlag Guttandin und Hoppe, 1985.

GREEN Martin, *Seven types of adventure tale. An etiology of a major genre*, The Pennsylvania State University Press, University Park, Pennsylvania, 1991.

JANKÉLÉVITSCH, Vladimir, *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Aubier Montaigne, 1963.

KLOTZ Volker, *Abenteurer-Romane. Eugène Sue, Alexandre Dumas, Gabriel Ferry, Sir John Retcliffe, Karl May, Jules Verne*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Taschenbuch Verlag, 1989 [1979].

LETOURNEUX Matthieu, *Le roman d'aventures 1870-1930*, Limoges, Pulim, 2010.

MAC ORLAN, Pierre, *Petit manuel du parfait aventurier*, Paris, Éditions Sillage, 2009 [1920].

PLISCHKE Hans, *Von Cooper bis Karl May. Eine Geschichte des völkerkundlichen Reise- und Abenteuerromans*, Düsseldorf, Droste-Verlag, 1951.

RIVIÈRE, Jacques, *Le Roman D'Aventure*, Paris, Éditions Des Syrtes, 2000 [1913].

SIMMEL Georg, *La philosophie de l'aventure. Essais*, traduit de l'allemand, Paris, L'Arche, 2002.

STEINBRINK Bernd, *Abenteuerliteratur des 19. Jahrhunderts in Deutschland. Studien zu einer vernachlässigten Gattung*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1983.

TADIÉ, Jean-Yves, *Le roman d'aventures*, Paris, Quadrige/Presses Universitaires de France, 1996 [1982].

TADIÉ, Jean-Yves, *Le récit poétique*, Paris, Éditions Gallimard, 1994.

VENEYRE Sylvain, *Rêves d'aventures 1800-1940*, Paris, Éditions de La Martinière, 2006.

Ouvrages Généraux sur la littérature américaine :

AMFREVILLE, Marc, CAZÉ, Antoine, FABRE, Claire, *Histoire de la littérature américaine*, Quadrige Manuels, Paris, Presses Universitaires de France, 2014 [2010].

HART, James D., with revisions and additions by Philipp W. Leininger, *The Oxford Companion to American Literature*, 6th edition, New York/Oxford, Oxford University Press, 1995.

HUGHES, Rowland, *19th Century American Literature*, York Notes Companions, London, Librairie du Liban publishers, 2011.

TAYLOR, GOLDEN, J., [Editor-in-chief] *A Literary History Of The American West*, sponsored by The Western Literature Association, Texas Christian University Press, Fort Worth, 1987.

Ouvrage sur le western et les mythes de l'Ouest :

MENEGALDO Gilles, GUILLAUD Lauric (éd.), *Le western et les mythes de l'Ouest. Littérature et arts de l'image*, Colloque de Cerisy, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

Ouvrages sur les Allemands et l'histoire de l'Allemagne :

DREYFUS François-G., *Histoire des Allemagnes*, Collection U, Série « Études allemandes », Paris, Armand Colin, 1970.

ELIAS, Norbert, *Studien über die Deutschen. Machtkämpfe und Habitusentwicklung im 19. und 20. Jahrhundert*, hrsg. von Michael Schröter, suhrkamp taschenbuch wissenschaft 1008, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1992 [1989].

KOTT, Sandrine, *l'Allemagne du XIX^e siècle*, Vanves, Hachette Livre, 2015.

NIPPERDEY Thomas, *Deutsche Geschichte 1866-1918. Erster Band : Arbeitswelt und Bürgergeist*, München, Verlag C. H. Beck, 2013 [1990].

NIPPERDEY Thomas, *Deutsche Geschichte 1866-1918. Zweiter Band : Machtstaat vor der Demokratie*, München, Verlag C. H. Beck, 2013 [1992].

ROVAN, Joseph, *Histoire de l'Allemagne*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

Ouvrages sur l'histoire de l'émigration allemande aux États-Unis :

EMMERICH, Alexander, *Die Geschichte der Deutschen in Amerika von 1680 bis zur Gegenwart*, Köln, Fackelträger Verlag, 2013.

VERLET, Bruno, *Des pionniers au Texas 1850-1880*, Vendémiaire Éditions, Paris, 2012.

Ouvrages sur les concepts de « culture » et de « civilisation » :

ELIAS, Norbert, *Über den Prozeß der Zivilisation. Soziogenetische und psychogenetische Untersuchungen. Erster Band : Wandlungen des Verhaltens in den weltlichen Oberschichten des Abendlandes*, suhrkamp taschenbuch wissenschaft 158, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1997 [1939].

ELIAS, Norbert, *Über den Prozeß der Zivilisation. Soziogenetische und psychogenetische Untersuchungen. Zweiter Band : Wandlungen der Gesellschaft. Entwurf zu einer Theorie der Zivilisation*, suhrkamp taschenbuch wissenschaft 159, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1997 [1939].

Ouvrages sur l'histoire des États-Unis :

RÉMOND, René, *Histoire des États-Unis*, Quadrige, Paris, Presses Universitaires de France, 2013 [1959].

TROCMÉ, Hélène, ROVET, Jeanine, *Naissance de l'Amérique moderne XVI^e-XIX^e siècle*, Hachette Livre, Paris, 1997.

Littérature primaire et secondaire consultée (par chapitre et auteur)

CHAPITRE I

FICTION ET ÉMIGRATION EN AMÉRIQUE

D'ERNST WILLKOMM À FERDINAND KÜRNBERGER

1) LITTÉRATURE PRIMAIRE :

GERSTÄCKER, Friedrich, *Wie ist es denn nun eigentlich in Amerika ? : eine kurze Schilderung dessen, was der Auswanderer in Nordamerika zu thun und dafür zu hoffen und zu erwarten hat*, Reprint, Friedrich-Gerstäcker-Gesellschaft, 1983.

GERSTÄCKER, Friedrich, *Nach Amerika ! Ein Volksbuch*, 2 Bde, Costenoble, Leipzig, 1885.

GERSTÄCKER, Friedrich, *In Amerika. Amerikanisches Lebensbild aus neuerer Zeit. In Anschluß an 'Nach Amerika !'*, 3. Auflage, Costenoble, Jena, 1878.

GERSTÄCKER, Friedrich, *Kleine Erzählungen und nachgelassene Schriften*, Bd. 1., in : Gerstäcker Friedrich, *Gesammelte Schriften*, Volks- und Familien-Ausgabe, 43 Bände, Hermann Costenoble, Jena, 1872-79.

GERSTÄCKER, Friedrich, « Das Auswandererschiff ». *Illustriertes Familienbuch : zur Unterhaltung und Belehrung häuslicher Kreise*, 6 :1 (1855/1856).

KÜRNBERGER, Ferdinand, *Der Amerika-Müde. Amerikanisches Kulturbild*, Verlag von Meidinger Sohn u. Cie, Frankfurt an Main, 1855.

LENAU, Nikolaus, *Gedichte*, hrsg. v. Hartmut Steinecke, Reclams Universal-Bibliothek Nr. 1449, Philipp Reclam jun., Stuttgart, 2005.

MÜNCH, Friedrich, *Gesammelte Schriften*, Verlag C. Witter, St. Louis (Missouri), 1902.

MÜNCH, Friedrich, « Zur Geschichte der deutschen Einwanderung », in : *Deutsch-Amerikanische Monatshefte für Politik, Wissenschaft und Literatur*, Juni-Heft, 1864, p. 481-495.

WILLKOMM, Ernst, *Die Europamüden. Modernes Lebensbild*. Erster und zweiter Theil. Faksimiledruck nach der 1. Auflage von 1838. Mit einem Nachwort von Otto Neuendorff, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1968.

2) LITTÉRATURE SECONDAIRE :

BRISTER, Louis, E., « Adelsverein », in : *Handbook of Texas Online*.

BENJAMIN, Gilbert, Giddings, *The Germans in Texas: A Study in Immigration*, Americana Germanica 11, Appleton, New York, 1910, p. 25-29.

FITZPATRICK, Matthew, P., *Liberal imperialism in Germany: expansionism and nationalism, 1848-1884*, Berghahn Books, New York and Oxford, 2008.

LICH, Glen, E., « Das Kajütenbuch and Texas », in : Charlotte L. Brancaforte (éd.), *The Life and works of Charles Sealsfield (Karl Postl)*, Max Kade Institute for German-American Studies, University of Wisconsin-Madison, Madison, Wisconsin, 1993, p. 221-238.

RITTER, Michael, *Zeit des Herbstes, Nikolaus Lenau. Biographie*, Deuticke, Wien/Frankfurt a. M., 2002.

SCHURZ, Anton, *Lenaus Leben. Großentheils aus des Dichters eigenen Briefen*, 2 Bde, J.G. Cotta, Stuttgart & Augsburg, 1855.

TOCQUEVILLE, Alexis, de, *De la démocratie en Amérique*, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 2 tomes, Paris, 1961.

WINKEL, Harald, « Der Texasverein: Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Auswanderung im 19. Jahrhundert », *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 55. Bd., H. 3 (1968), Franz Steiner Verlag, Stuttgart, p. 348-372.

3) AUTRES AUTEURS ET ŒUVRES CITÉS DANS LE CHAPITRE I :

Goethes Werke. Hamburger Ausgabe in 14 Bänden, hrsg. v. E. Trunz, neubearbeitete Auflage der Ausgabe Hamburg 1948-64, Bd. 1., München, 1981.

Lenaus sämtliche Werke in vier Bänden, hg. v. Anastasius Grün, 1. Bd., J.G. Cotta, Stuttgart, 1854.

Nikolaus Lenau, Werke und Briefe. Historisch-kritische Gesamtausgabe, Bd. 5 : Briefe 1812-1837, Teil 1 : Text, hg. v. Hartmut Steinecke u. Andras Vizkelely, Deuticke/Klett-Cotta, Wien, 1989.

CHARLES SEALSFIELD/KARL POSTL

(CHAPITRES II & III)

1) LITTÉRATURE PRIMAIRE :

SEALSFIELD, Charles [sous le pseudonyme C. SIDONS] *Die Vereinigten Staaten von Nordamerika, nach ihrem politischen und gesellschaftlichen Verhältnissen betrachtet. Mit einer Reise durch den westlichen Theil von Pennsylvanien, Ohio, Kentucky, Indiana, Illinois, Tennessee, das Gebiet Arkansas, Mississippi und Louisiana.* 2 Bde, Stuttgart/Tübingen, Cotta, 1827.

SEALSFIELD, Charles, *Austria as it is : or, Sketches of continental Courts. By an Eye-Witness,* London, Hurst and Chance, 1828.

SEALSFIELD, Charles, *Tokeah ; or the White Rose,* 2 vol., Philadelphia, Carey, Lea & Carey, 1829. Édition remaniée : *The Indian Chief ; or, Tokeah and the White Rose. A tale of the Indians and Whites,* 3 vol., Philadelphia, Carey, Lea & Carey/London, Newman, 1829.

SEALSFIELD, Charles, *Der Virey und die Aristokraten oder Mexiko im Jahre 1812,* Zürich, Orrel, Füßli, 1835.

SEALSFIELD, Charles, *Pflanzerleben oder die Transatlantischen Reiseskizzen fünfter Theil,* Schultheß, 1836.

SEALSFIELD, Charles, *Gesammelte Werke, Der Legitime und die Republikaner. Eine Geschichte aus dem letzten amerikanisch-englischen Krieg,* 3 Bde, Stuttgart, Verlag der J. B. Metzler'schen Buchhandlung, 1845.

SEALSFIELD, Charles, *Das Kajütenbuch oder Nationale Charakteristiken*, Jahrbuch der Charles-Sealsfield-Gesellschaft, Band 15, München, Langen Müller, 2003.

SEALSFIELD, Charles, *Nathan, der Squatter-Regulator, oder der erste Amerikaner in Texas* [Stuttgart, 1846], Reprint : Hildesheim 1977, hrsg. von Karl J. R. Arndt und bearbeitet von Karl J. R. Arndt.

SEALSFIELD, Charles, *Morton oder die große Tour*, München, Allitera Verlag, 2008.

2) LITTÉRATURE SECONDAIRE :

BRANCAFORTE Charlotte L. (ed.), *The life and works of Charles Sealsfield (Karl Postl) 1793-1864*, Max Kade Institute for German-American Studies, University of Wisconsin-Madison, Madison, Wisconsin, 1993.

CASTLE, Eduard, *Der große Unbekannte. Das Leben von Charles Sealsfield (Karl Postl)*. Mit einem Vorwort von Günter Schnitzler, Hildesheim/Zürich/New York, Olms, 1993 (= Charles Sealsfield – Sämtliche Werke; Supplementreihe 1).

GRABOVSKI, Ernst, *Zwischen Kutte und Maske. Das geheimnisvolle Leben des Charles Sealsfield*, hrsg. von Johannes Sachslehner, Wien, Verlag Styria, 2005.

DALLMANN, Paul, William, *The Spirit of America as interpreted in the works of Charles Sealsfield*, Washington University, St. Louis, Missouri, 1935.

SAMMONS, Jeffrey L, *Ideology, Mimesis, Fantasy. Charles Sealsfield, Friedrich Gerstäcker, Karl May, and Other German Novelists of America*. Chapel Hill/London, The University of North Carolina Press 1998 (= University of North Carolina studies in the Germanic languages and literatures 121).

SEBALD, W.G., « Ansichten aus der Neuen Welt. Über Charles Sealsfield ». In : W. G. Sebald : *Unheimliche Heimat. Essays zur österreichischen Literatur*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1995.

FRIEDRICH GERSTÄCKER (CHAPITRES IV & V)

1) LITTÉRATURE PRIMAIRE :

GERSTÄCKER, Friedrich, *Mein lieber Herzensfreund ! Briefe an seinen Freund Adolf Hermann Schulz 1835-1854*, Friedrich-Gerstäcker-Gesellschaft e.V., Braunschweig, 1982.

GERSTÄCKER, Friedrich, « Meine Selbstbiographie zu einem Bilde in der « Gartenlaube », dans : *Die Gartenlaube*, Ernst Keil (éd.), Leipzig, 1870, cahier 16, p. 244-247.

GERSTÄCKER, Friedrich, *Tagebuch einer Amerikareise, 1837-1843*, Thomas Ostwald et Wolfgang Hochbruck (éd.), Friedrich-Gerstäcker-Gesellschaft, Braunschweig, 2005.

GERSTÄCKER, Friedrich, *Streif- und Jagdzüge durch die Vereinigten Staaten Nordamerikas*, Dresden, Arnoldsche Buchhandlung, 1844, Reprint Salzwasser Verlag, Paderborn, 2011.

GERSTÄCKER, Friedrich, *Die Regulatoren in Arkansas. Aus dem Waldleben Americas*, Zenodot Verlagsgesellschaft, Berlin, 2007.

GERSTÄCKER, Friedrich, *Der deutschen Auswanderer Fahrten und Schicksale*, Brokhaus, 1846.

GERSTÄCKER, Friedrich, *Die Flußpiraten des Mississippi*, Die Deutschen Klassiker, Band Nr. 19, SWAN Buch-Vertrieb, Kehl, 1993.

GERSTÄCKER, Friedrich, *Nach Amerika. Ein Volksbuch*, Hermann Costenoble, Jena, 1854.

2) LITTÉRATURE SECONDAIRE :

HOWARD, Paul, « Recollection of Edgar Allan Poe », dans : *Munsey's Magazine*, 7 (August 1892), p. 555-556.

KOLB, Alfred, « Friedrich Gerstäcker and the American Dream », dans : *Modern Language Studies*, Vol. 5, No. 1 (Spring 1975), p. 103-108.

OSTWALD, Thomas, *Friedrich Gerstäcker. Leben und Werk*, Verlag A. Graff, Braunschweig, 1976.

PENICK, James, Lal, Jr., *The Great Western Land Pirate : John A. Murrel in Legend and History*, Columbia, University of Missouri Press, 1981.

PRAHL, A. J., « America in the works of Gerstäcker », dans : *Modern Language Quarterly*, Vol. 4, Seattle/Washington, 1943.

ROTHMAN, Joshua, D., *Flush & Fever dreams : A Story of Capitalism and Slavery in the Age of Jackson*, Athens, GA, University of Georgia Press, 2012.

SCHMIDT, Sabine, « William Gilmore Simms and Friedrich Gerstäcker : American and German Literary Perspectives and Parallels », dans : *William Gilmore Simms and the American Frontier*, edited by John Caldwell Guilds and Caroline Collins, the University of Georgia Press, Athens, Georgia, 1997.

SMITH, Thomas, Ruys : « Dead men tell no tales » : outlaw John A. Murrel on the antebellum stage », dans : *European Journal of American Culture*, volume 28, issue 3, 1 October 2009, p. 263-276.

3) AUTRES AUTEURS ET ŒUVRES CITÉS DANS LES CHAPITRES IV ET V :

3.-1. LITTÉRATURE PRIMAIRE :

AIMARD, Gustave, *Les Trappeurs de l'Arkansas*, Paris, Robert Laffont, 2001 [1858].

MAYNE REID, « CAPTAIN », *The Boy Hunters ; or, Adventures in Search of a White Buffalo*, George Routledge And Sons, Limited, London 1855.

MAYNE REID, « CAPTAIN », *The Scalp-Hunters ; or, Adventures among the trappers*, De Witt & Davenport, New York, 1856 [1851].

SCHILLER, Friedrich, *Die Räuber* (1781), Stuttgart, Reclam, 2005.

3.-2. LITTÉRATURE SECONDAIRE :

BASTAIRE, Jean, *Sur la piste de Gustave Aimard, trappeur quarante-huitard*, Paris, Encrage, 2003.

KARL MAY

CHAPITRES VI & VII

1) LITTÉRATURE PRIMAIRE :

MAY, Karl, *Winnetou der Rote Gentleman*, 1. Band, Carl May's gesammelte Reiseromane, Band VII, Freiburg i. B., Verlag von Friedrich Ernst Fehsenfeld, 1893.

MAY, Karl, *Winnetou der Rote Gentleman*, 2. Band, Carl May's gesammelte Reiseromane, Band VIII, Freiburg i. B., Verlag von Friedrich Ernst Fehsenfeld, 1893.

MAY, Karl, *Winnetou der Rote Gentleman*, 3. Band, Carl May's gesammelte Reiseromane, Band IX, Freiburg i. B., Verlag von Friedrich Ernst Fehsenfeld, 1893.

MAY, Karl, *Der Schatz im Silbersee*, erste Buchausgabe (1894), Deutscher Taschenbuch Verlag, München, 2010.

MAY, Karl, *Briefwechsel mit Friedrich Ernst Fehsenfeld*, 2 Bände, Gesammelte Werke und Briefe, Bd. 91 u. 92, Bamberg/Radebeul, 2007/8.

MAY, Karl, *Mein Leben und Streben*, Verlag Friedrich Ernst Fehsenfeld, Freiburg i. B., 1910.

2) LITTÉRATURE SECONDAIRE :

GINZBURG, Carlo, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 1979.

GRAF, Andreas, « Von Öl- und anderen Quellen. Texte Friedrich Gerstäckers als Vorbilder für Karl Mays 'Old Firehand', 'Der Schatz im Silbersee' und 'inn-nu-woh' ». In : *Jb-KMG* 1997, p. 331-360.

HAMMER, Wolfgang, « Gustave Aimards Roman 'Freikugel' als Inspirationsquelle Karl Mays ». In : *Jb-KMG*, 1995, p. 141-164.

KOLL, Horst, Peter, « Der träumende Deutsche : die Winnetou Trilogie ». In : *Idole des deutschen Films. Eine Galerie von Schlüsselfiguren*, hrsg. v. Thomas Koebner, Edition Text + Kritik, München, 1997, p. 389.

KOCH, Eckehard, « 'Winnetou war geboren 1840 und wurde erschossen am 2.9.1874'. Zum historischen Hintergrund der Winnetou-Gestalt ». In : *Karl Mays Winnetou*, hrsg. v. Dieter Sudhoff / Hartmut Vollmer, Igel Verlag, Frankfurt am Main, 2007, p. 89-128.

KOCH, Eckehard, « ... den Roten gehörte alles Land; es ist ihnen von uns genommen worden ... ». Zum zeitgeschichtlichen Hintergrund von Mays *Schatz im Silbersee*. In : *Jb-KMG* 1997, p. 361-388.

LARSKI, Henri, « Winnetou, fleuron du cinéma populaire allemand des années 1960, un rendez-vous véritablement manqué avec le public français ? », *Strenae* [Online], 9|2015, en ligne le 10 juillet 2015.

MANN, Klaus, « Cowboy Mentor of the Führer ». *The Living Age*, CCCLIX (11/1940), p. 217-222.

OTT, Herta-Luise, « *Le Coureur des bois* (1850) de Gabriel Ferry et *Der Waldläufer* (1879) de Karl May : l'histoire d'un transfert culturel allemand », *Strenae* [Online], 9|2015, en ligne le 10 juillet 2015.

ROSENBERG, Hans, « Political and Social Consequences of the Great Depression of 1873-1896 in Central Europe ». In : *Economic History Review* 13 (1943), p. 58-73.

ROXIN, Claus, « Winnetou im Widerstreit von Ideologie und Ideologiekritik. » In : Dieter Sudhoff / Hartmut Vollmer (Hg.) : *Karl Mays Winnetou*, Igel Verlag, Oldenburg, 2007.

SCHAPER, Rüdiger, *Karl May. Untertan, Hochstapler, Übermensch*, Siedler Verlag, München, 2011.

SCHMIDT, Arno, *Sitara und der Weg dorthin. Eine Studie über Wesen, Werk & Wirkung Karl Mays*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1998 [1963].

SCHMIEDT, Helmut, *Karl May oder Die Macht der Phantasie. Eine Biographie*, Verlag C.H.Beck, München, 2011.

SCHULTE-SASSE, Jochen, « Karl Mays Amerika-Exotik und deutsche Wirklichkeit. Zur sozialpsychologischen Funktion von Trivilliteratur im wilhelminischen Deutschland ». In : *Literatur für viele*, Bd. 2 : *Studien zur Trivilliteratur und Massenkommunikation im 19. und 20. Jahrhundert*, hg. v. Helmut Kreuzer, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1976, p. 123-145.

UEDING, Gert (Hg.), *Karl-May-Handbuch*, 2. erweiterte und bearbeitete Auflage, herausgegeben von Gert Ueding in Zusammenarbeit mit Klaus Rettner, Verlag Königshausen & Neumann, Würzburg, 2001.

WENDEBOURG, Hermann / GERBERT, Anneliese (Hrsg.), *August Heinrich Hoffmann von Fallersleben. Gedichte und Lieder*, Hoffmann und Campe Verlag, Hamburg, 1974.

WOHLGSCHAFT, Hermann, *Große Karl May Biographie. Leben und Werk*, Igel Verlag Wissenschaft, Paderborn, 1994.

WOLFF, Gabriele, « Georg Catlin : Die Indianer Nord-Amerikas. Das Material zum Traum. » In : Jb-KMG, 1985, p. 348-363.

3) AUTRE OUVRAGE ET ARTICLE CITÉS :

Anon. : « Karl May : Karl der Deutsche ». Dans : Der Spiegel du 12.9. 1962, p. 54-74.

Meyers Konversations-Lexikon. Ein Nachschlagewerk des allgemeinen Wissens, Bd 17 (Turkos– Zz), 5. gänzlich neubearbeitete Auflage, Wien, 1897.

FRANZ KAFKA

CHAPITRE VIII

1) LITTÉRATURE PRIMAIRE :

KAFKA, Franz, *Œuvres complètes*, Bibliothèque De La Pléiade, nrf, Gallimard, 1976.

KAFKA, Franz, *Der Verschollene*, kritische Ausgabe, hrsg. von Jost Schillemeit, 2 Bde, S. Fischer, Frankfurt a. M., 1983.

KAFKA, Franz, *Amerika*. Ein Roman. Hg. v. Max Brod, Frankfurt am Main, 1953.

KAFKA, Franz, *Das Urteil und andere Prosa*, hrsg. von Michael Müller, Reclams Universal- Bibliothek Nr. 9677, Philipp Reclam jun., Stuttgart, 1995.

KAFKA, Franz, *Der Process*, Roman, hrsg. von Michael Müller, Reclams Universal- Bibliothek Nr. 9676, Philipp Reclam jun., Stuttgart, 1995.

KAFKA, Franz, *Das Schloß*, Roman, Nachwort von Michael Müller, Reclams Universal-Bibliothek Nr. 9678, Philipp Reclam jun., Stuttgart, 1996.

KAFKA, Franz, *Der Verschollene*, Roman, Nachwort von Michael Müller-Reclams Universal-Bibliothek Nr. 9688, Philipp Reclam jun., Stuttgart, 1997.

KAFKA, Franz, *Briefe an Felice und andere Korrespondenzen aus der Verlobungszeit*, hg. v. Erich Heller u. Jürgen Born, 10. Aufl., Frankfurt a. M., 2003.

KAFKA, Franz, *Tagebücher*, hrsg. von Hans-Gerd Koch, Michael Müller und Malcolm Pasley, S. Fischer, Frankfurt a. M., 1990, p. 146-147.

KAFKA, Franz, *Brief an den Vater*, Fassung der Handschrift. Mit einem Nachwort und Anmerkungen versehen von Roger Hermes, 8. Auflage, Fischer Taschenbuch Verlag, S. Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1999.

2) LITTÉRATURE SECONDAIRE :

ALT, Peter-André, *Franz Kafka. Der ewige Sohn*, 2. durchgesehene Auflage, C. H. Beck, München, 2008.

BANCAUD, Florence, *Franz Kafka ou l'art de l'esquisse*, Paris, Belin, 2006.

BINDER, Hartmut, *Kafka-Kommentar zu den Romanen, Rezensionen, Aphorismen und zum Brief an den Vater*, Winkler, München, 1976.

BINDER, Hartmut, *Kafka. Der Schaffensprozeß*, suhrkamp, Frankfurt a. M., 1983.

CALASSO, Roberto, *K.*, traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro, Paris, Gallimard, 2005 [2002].

CITATI, Pietro, *Kafka*, traduit de l'italien par Brigitte Pérol, Paris, Gallimard, 1989.

COZIC, Alain, « Spirales, impasses et autres dédales : les figures répétitives du labyrinthe dans l'itinéraire américain de Karl Roßmann », dans : Maurice Godé, Michel Vanoosthuyse (éd.), *Entre critique et rire. 'Le Disparu' de Franz Kafka. Kafkas Roman 'Der Verschollene'*, Actes du colloque de Montpellier, 10-11 janvier 1997,

Bibliothèque d'Études Germaniques et Centre-Européennes, volume II, Montpellier, 1997.

DAVID, Claude, *Franz Kafka*, Paris, Fayard, 1989.

HELLER, Erich ; BEUG, Joachim (Hrsg.), *Franz Kafka*. (Dichter über ihre Dichtungen, Bd.1), Ernst Heimeran/S. Fischer, München, 1969.

HENISCH, Peter, *Vom Wunsch Indianer zu werden. Wie Franz Kafka Karl May traf, und trotzdem nie in Amerika landete*, Residenz Verlag, St. Pölten/Salzburg/Wien, 2012.

KREMER, Detlev, « Verschollen. Gegenwärtig. Franz Kafkas Roman *Der Verschollene* ». In : Text und Kritik. Sonderband zu Franz Kafka, 2., überarb. Aufl., hg. v. Heinz-Ludwig Arnold, München, 2006.

LAHIRE, Bernard, *Franz Kafka : éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, Éditions La Découverte, 2010.

NICOLAI, Ralph, R., *Kafkas Amerika-Roman « Der Verschollene »*. *Motive und Gestalten*, zweite Auflage, Königshausen + Neumann, Würzburg, 1986.

POLITZER, Heinz, *Franz Kafka, Parable and Paradox*, Cornell UP, Ithaca and London, 1966.

ROBERT, Marthe, *Introduction aux œuvres complètes de Franz Kafka*, Gallimard, « Cercle du Livre Précieux », tome 1, Paris 1961.

ROBERT, Marthe, *Seul comme Franz Kafka*, Calmann-Lévy, Paris, 1979.

VIALATTE, Alexandre, *Mon Kafka*, Les Belles Lettres, Paris, 2010.

WIRKNER, Alfred, *Kafka und die Außenwelt, Quellenstudien zum 'Amerika'-Fragment*, Klett, Stuttgart, 1976.

ZARD, Philippe, « *Der Verschollene* : un récit de l'exil occidental », in : Maurice Godé, Michel Vanoosthuysse (éd.), *Entre critique et rire : 'Le Disparu' de Franz Kafka. Kafkas Roman 'Der Verschollene'*, Actes du colloque de Montpellier, 10-11 janvier 1997, Bibliothèque d'Études Germaniques et Centre-Européennes, volume II, Montpellier, 1997.

RET MARUT/B. TRAVEN

CHAPITRE IX & CHAPITRE X

1) LITTÉRATURE PRIMAIRE :

TRAVEN, B., / MARUT, Ret, *Der Ziegelbrenner*, Faksimiledruck, hrsg. von Max Schmid, Nachwort von Rolf Recknagel, Verlag Klaus Guhl, Berlin, 1976.

TRAVEN, B., *Das Totenschiff. Die Geschichte eines amerikanischen Seemanns*, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Hamburg, 1999.

TRAVEN, B., « Mein Roman *Das Totenschiff* ». Dans : Die Büchergilde, année 1926, p. 34-38.

TRAVEN, B., *The Death Ship. The story of an American Sailor*, Alfred A. Knopf (ed.), New York, 1934.

TRAVEN, B., *Die Rebellion der Gehenkten*, Büchergilde Gutenberg, Frankfurt am Main, 1977.

2) LITTÉRATURE SECONDAIRE :

BECK, Johannes, BERGMANN, Klaus, BOEHNCKE, Heiner (Hg.), *Das B.Traven-Buch*, rororo 6986, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 1976.

BORSZIK, Aurica, MATEO, Hanna (Hg.), *B. Traven – der (un)bekannte Schriftsteller*, Igel Verlag, Hamburg, 2017.

DAMMANN, Günter (Hrsg.), *B. Traven. Autor – Werk – Werkgeschichte*, Verlag Königshausen & Neumann, Würzburg, 2012.

DRAGOWSKI, Jürgen, *Die Geschichte der Büchergilde Gutenberg in der Weimarer Republik 1924-1933*, Klartext Verlag, Essen, 1992.

GUTHKE, Karl S., *B. Traven. Biographie eines Rätsels*, Büchergilde Gutenberg, Frankfurt a. M., Olten, Wien, 1987.

HAUSCHILD, Jan-Christoph, *B. Traven. Die unbekanntten Jahre*, Edition Voldemeer, Zürich, Springer, Wien/New York, 2012.

HOHNSCHOPP, Christine, *Rebellierende Tote. Tod und Emanzipationsprozeß im Werk B. Travens*, Igel Verlag Wissenschaft, Paderborn, 1993.

RECKNAGEL, Rolf, *B. Traven. Beiträge zur Biographie*, Röderberg-Taschenbuch 104, Röderberg-Verlag, Frankfurt a. M., 1983.

WYATT, Will, *The Man Who Was B. Traven*, Doubleday & Company, London, 1980.

3) AUTRES AUTEURS ET OUVRAGES CITÉS :

DURAND-LE GUERN, Isabelle, *Le roman historique*, Armand Colin, Paris, 2008.

STANZEL, Franz, K., *Typische Formen des Romans*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1993.

STIRNER, Max, *Der Einzige und sein Eigentum*. Mit einem Nachwort herausgegeben von Ahrich Meyer, Reclams Universal-Bibliothek Nr. 3057, Philipp Reclam jun., Stuttgart, 1972.

ERNST FRIEDRICH LÖHNDORFF

CHAPITRE XI

1)

LITTÉRATURE

PRIMAIRE :

A)

Romans :

LÖHNDORFF, Ernst, Friedrich, *Blumenhöhle am Jacinto – Urwalderlebnis*, Feldausgabe herausgegeben von der Wehrmachtpropagandagruppe bei Wehrmachtbefehlshaber Norwegen, Bremen/Oslo, Carl Schünemann Verlag, Druck : M. J. Boktrykkeri, 1943.

LÖHNDORFF, Ernst, Friedrich, *Bestie Ich in Mexiko*, Dieck u. Co., Stuttgart, 1927.

LÖHNDORFF, Ernst, Friedrich, *Afrika weint – Tagebuch eines Legionärs*, Grethlein Verlag, Leipzig, 1930.

LÖHNDORFF, Ernst, Friedrich, *Tropensymphonie*, Schünemann, Bremen, 1936.

LÖHNDORFF, Ernst, Friedrich, *Unheimliches China*, Schünemann Verlag, Bremen, 1939.

LÖHNDORFF, Ernst, Friedrich, *Ägyptische Nächte*, Meissnerverlag, Schloß Bleckede a. d. Elbe, 1952.

LÖHNDORFF, Ernst, Friedrich, *Der Vogel Cockaburra*, Fackelträgerverlag, Hannover, 1966.

B)

Nouvelles de

Löhndorff (avec la jungle pour décor) et éléments autobiographiques parus dans des journaux et magazines :

Dschungel-Erleben (1928), in : Neue Züricher Zeitung, 27.12.1928.

Orchideenjäger – An den Quellen des Orinoco (1929), in : Neues Wiener Tagblatt, Wochenausgabe, 06.07.1929, p. 1-3.

Überfall durch Ameisen (1929), in : Neues Wiener Tagblatt, 27.07.1929, p. 7-8.

Tigerjagd im Dschungel (1929), in : Neues Wiener Tagblatt, 24.08.1929, p. 7-8.

Teufelsfische im Amazonas – Das Leben der Gummisucher (1929), in : Neues Wiener Tagblatt, 14.09.1929, p. 8-9.

Im brasilianischen sertão (1931), in : Das Neue Universum, Bd. 52,1931, p. 343-351.

Dschungelweihnacht (1931), in : der gute Kamerad, Folge 45, 1931/32, Heft16, p. 250-254.

Wanderer in weiter Welt (1935), in : Bodensee-Rundschau, Konstanz, 1935, 26.10., 02.11., 09.11., 16.11., 23.11., 30.11., 07.12., 14.12., 21.12.

2) LITTÉRATURE SECONDAIRE :

ECO, Umberto (dir.), *Histoire de la laideur*, traduit de l'italien par Myriam Bouzaher, Flammarion, Paris, 2011.

GHEERBRANT, Alain, *L'Amazone, un géant blessé*, Découvertes Gallimard, Paris, 2005 [1988].

LEFÉBURE, Antoine (dir.), *L'Amazonie disparue. Indiens et explorateurs 1825-1930*, Éditions La Découverte, Paris, 2005.

MATT-WILLMATT, Hubert, *Das Abenteuer im Leben und Werk von Ernst Friedrich Löhndorff (1899-1976)*, Schillinger Verlag, Freiburg, 1998.

3) AUTRES AUTEURS ET ŒUVRES CITÉS :

BURDETT, F., D., *The odyssey of an orchid hunter*, édité et annoté par Percy J. King, Londres, Herbert Jenkins, 1930.

CONRAD, Joseph, *Sous les yeux de l'Occident* [1910], traduction Philippe Néel, GF-Flammarion, Paris, 1991.

DONAT, Franz, *Paradies und Hölle – Abenteuerliche Schicksale eines Deutschen in Brasilien unter Hinterwäldnern, Diamantsuchern, Indianern, Einsiedlern und Verbrechern*, Strecker und Schroeder, Stuttgart, 1926.

DONAT, Franz, *An Lagerfeuern deutscher Vagabunden in Südamerika*, Strecker und Schroeder, Stuttgart, 1927.

FERREIRA DE CASTRO, *Die Kautschukzapfer, ein Roman aus dem brasilianischen Urwald*, Enoch Verlag, Hamburg, 1933.

MILLICAN, Albert, *Travels and adventures of an orchid hunter. An Account of canoe and camp life in Colombia, while collecting orchids in the northern Andes*, Cassel & Company, Limited, London, Paris & Melbourne, 1891.

OTTMANN, Viktor, *Der Orchideenjäger. Erlebnisse und Abenteuer im tropischen Amerika*, Verlag Deutsche Buchwerkstätten, Dresden, 1922.

RUSSAN, Ashmore, & Boyle, Frederick, *The orchid seekers : a story of adventure in Borneo*, F. Warne and Co., London, 1897.

Résumé

Le roman d'aventure et le « roman d'outre-mer » de langue allemande, de Charles Sealsfield à B. Traven.

Il existe une abondance extraordinaire de récits de voyage et d'œuvres de fiction en langue allemande focalisant l'outre-mer et en premier lieu les États-Unis d'Amérique. Ces textes écrits au cours du XIX^e et pendant la première moitié du XX^e siècle représentent un phénomène notable mais peu commenté qui se prête tout à fait à un traitement historique : ces écrits accompagnent, appuient, commentent et vilipendent la très forte émigration allemande vers les Amériques, notamment l'Amérique du Nord. Le présent travail s'attache à rendre compte du roman d'aventures outre-mer de langue allemande et ce faisant s'efforce de cerner ce qui fait la spécificité de la perspective allemande. Dans cette optique ont été retenues douze œuvres composées par des auteurs germanophones aussi différents les uns des autres que les Allemands Friedrich Gerstäcker (1816-1872), Karl May (1842-1912), Ernst Friedrich Löhndorff (1899-1976), l'Austro-Américain Karl Postl alias Charles Sealsfield (1793-1864), l'Autrichien Franz Kafka (1883-1924), le Germano-Mexicain B. Traven (1882-1969). Après un chapitre d'exposition traitant de l'horizon d'attente présent dans l'Allemagne du XIX^e siècle, onze chapitres sont consacrés à l'étude des romans sélectionnés. L'analyse de ces œuvres permet de mettre en évidence quelques caractéristiques saillantes qui sont propres au genre tant au niveau de l'esthétique, de la logique, des thématiques et des schémas idéologiques qu'au niveau de l'organisation en affrontements axiologiques entre un univers de la rationalité et de la civilisation et un monde considéré comme relevant de la « sauvagerie ». Sont aussi analysées la silhouette de l'aventurier littéraire, les différentes approches de l'altérité entre refus et attrait, la tentation récurrente de la transgression, l'inscription du récit dans un système de codes et de stéréotypes préexistants.

Mots clés : Littérature allemande – littérature autrichienne – genres littéraires – roman d'aventures – histoire de l'Allemagne – histoire de l'Autriche-Hongrie – histoire des États-Unis – conquête de l'Ouest.